REVUE CRITIQUE

RE ET DE LITTÉRATURE

REVUE
CRITIQUE
D'HISTOIRE
ET DE
LITTÉRATURE

LXI

I

Nouvelle série. — Tome LXI

JARANTIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

QUARANTIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LXI

249508
9.12.30

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

1906

Z
1007
R45
w.sér.
t.61

ANNÉE 1906

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

Agnistoma (l'), trad. Caland et V. Henry (A. Cuny) 293
Allard, Dix leçons sur le martyre (P. L.). 330
Altmann, Les autels funéraires romains de l'époque impériale (R. Cagnat). 502
Amante, Vers homériques.
— Notes sur Parthénius (My). 221
Ancona (A. d'), La poésie populaire italienne, 2e ed. (Ch. Dejob). 102
Ancona (Paul d'), L'art français en Piémont. — Ch. Dejob. 292
André, Étude sur l'enseignement primaire en Grèce (My). . 451
Anglade, Deux troubadours narbonnais (A. J.). 126
Apostoli, Les Lettres Sirmiennes, p. Bigoni et d'Ancona (Ch. Dejob). 438
Appien, p. Viereck, II (J.-B. Chabot). 456
Arbois (d') de Jubainville, La famille celtique (G. Dottin). . 225
Arbois de Jubainville (d'), Mélanges qui lui sont dédiés. — A. Meillet. 352
Archives de sténographie, LVI, 1. 199
Aristophane, Acharniens, p. Graves (Albert Martin). 18
Arvanitopoullos, Un fragment de l'édit de Dioclétien (My). 431
Augustin, Traité sur l'accord des Évangélistes, p. Weihrich (Paul Lejay). 8
Aulard, Les orateurs de la Révolution, I (A. C.) 271
Azan, Sidi-Brahim (R.). 207
Bacchylide, p. Jebb (My). 400
Bacha, Le génie de Tacite, la création des Annales (Em. Thomas). 427

pages
Bally, Précis de stylistique (A. Meillet) 16
Bangofsky, ses étapes, p. A. de Roche (A. C.) 275
Barozzi, not. nécr. (H. C.) 183
Barral-Montferrat, De Monroë à Roosevelt (L. R.) 53
Basset, Le synaxaire arabe jacobite, I (Gaudefroy-Demombynes) 169
Batterel, Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire, IV (R.) 234
Batiffol, Études d'histoire et de théologie positive (J.-B. Ch.) 156
Batiffol, La question biblique dans l'anglicanisme (A. L.). 239
Batiffol, L'enseignement de Jésus (Alfred Loisy) 212
Baudot, Études historiques sur la pharmacie en Bourgogne avant 1803 (Ch. J.) 411
Baudrillart, Saint-Paulin (P. L.) 198
Bauemer (Mme), Le Satyros de Gœthe (L. R.) 19
Baumgarten (O.), Carlyle et Gœthe. (F. Baldensperger) . . . 414
Baumgarten, Poland, Wagner, La civilisation grecque (My) 374
Bautz, L'Enfer (C. Pitollet) 237
Beaumont et Fletcher, I, p. Glover (Ch. Bastide) 268
— II (Ch. Bastide) 335
Beccari, Documents éthiopiens, II (J.-B. Chabot) 397
Beccari, Écrivains éthiopiens, I (J.-B. Chabot) 59
Bellier-Dumaine, Alexandre Duval et son œuvre dramatique (F. Baldensperger) 51
Benoist (Charles), La crise de l'État moderne, I (E. d'Eichthal) 162
Béréchiah, Commentaire de Job, p. Wright et Hirsch (A. L.) 165
Berger (H.), Cosmographie mythique des Grecs (My) 138
Berlière (Dom Usmer), Analecta Vaticano-Belgica. — (L.-H. Labande) 402
Berlière (Dom Usmer), Un ami de Pétrarque, Louis Sanctus de Beeringen (H. H.) 184
Berthet, Fables et poésies de La Fontaine (L. R.) 133
Berzeviczy, Voyageurs hongrois en Italie dans la première moitié du dernier siècle (J. K.) 119
Besançon (Académie des sciences, belles-lettres et arts), Bulletin, I (C.) 372
Beyssier, Note additionnelle à l'étude sur Guillaume de Puylaurens (L.-H. Labande) 70
Bildt (Baron de), Christine de Suède et le conclave de Clément X (R.) 379
Billot (A.), La France et l'Italie, histoire des années troubles, 1881-1899 (R. Guyot) 209

pages
Bittlinger, La matérialisation des idées religieuses (P. L.). 157
Blase, Études de Syntaxe latine, II. (F. Gaffiot) 246
Blinkenberg et Kinch, Fouilles de Rhodes (My) 239
Blumhardt, Catalogue de l'India Office, II, 4. (G. Cœdès). 293
Boas, Les épigrammes de Simonide, I (My). 324
Boisacq, Traduction des Ménechmes et du Pseudolus (E.T.) 375
Boislisle (J. de), Mémoriaux du Conseil de 1661 (R.) 193
Boissier (Recueil de mémoires dédié à Gaston) — P. Lejay. 11
Bonner, Les témoignages à Athènes (My). 241
Bordeaux, Pèlerinages littéraires (A. C.). 473
Bouché, Percier et Fontaine (H. de C.). 134
Bourdeau, Poètes et humoristes de l'Allemagne (A. C.) . . . 287
Bourgeois (Em.), Les archives d'art de la manufacture de Sèvres (H. de C.) 235
Bourguet, L'administration du sanctuaire pythique (My) . . 242
Bourne, Essais de critique historique (Ch. S.) 515
Bouyer, Claude Lorrain (H. de C.) 134
Boyer et Spéranski, Manuel pour l'étude de la langue russe (A. Meillet). 395
Brakman, Le texte de Sidoine (P. L.). 198
Brandstetter, L'allemand du pays de Romont (E. Bourciez). 38
Braun, Sur la folie religieuse (Z.). 20
Braun (W. A.). Types du pessimisme dans la poésie allemande (L. R.) 288
Brémond, Newman (Alfred Loisy). 212
Brière et Caron, Répertoire méthodique de l'histoire moderne de la France (H. Hauser) 235
Brizzolara, La France de 1814 à 1870 (Ch. S.) 500
Bruckner (A.), Sources du pélagianisme. — P. L. 290
Brugmann, Abrégé de grammaire comparée, trad. Meillet et Gauthiot (V. Henry) 73
Brünnow et Domaszewski, La province d'Arabie, II (R. Cagnat). 248
Brunot, La réforme de l'orthographe (E. B.). 164
Buck, Grammaire de l'osque et de l'ombrien (P. L.). 44
Budé (Eugène de), Les Bonaparte en Suisse. (Jacques Rambaud. 206
Bultingaire, Le Club des Jacobins de Metz (A. Mz.) 381
Bünger, Choix des Helléniques de Xénophon (Albert Martin) 17
Burnett, Quelques passages des Upanishads (G. Cœdès) . . 42
Bury, La vie de saint Patrick (G. Dottin). 227
Butin, La bataille de Fontenoy (A.) 322
— Une frontière en péril (A.). 320
Cabrol (Dom), Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, VIII. (P. L.) 289

pages
CALMES, Évangile selon saint Jean (A. Loisy] 297
CANAT, La littérature française par les textes (J. Bury) 210
CAPART, Recueil des monuments égyptiens, II (G. Maspero . . 41
CAPPELLI, Chronologie et calendrier perpétuel (S.) 509
CARA (Le P. Antonio Cesare de), Notice nécrologique (A. Barth). 69
CARNAHAN, Le prologue des Mystères (A. Jeanroy) 174
CAUER, L'enseignement de la langue allemande (L. R.) . . . 416
CAUER, L'Iliade et l'Odyssée (My). 132
CHADWICK, Études sur les institutions anglo-saxonnes (Ch. B.) 332
CHAMINADE et CASSE, Chansons populaires du Périgord (Léon Pineau) 16
CHANDON DE BRIAILLES et BERTAL, Les sources de l'histoire d'Epernay, I. (L. H. Labande) 511
CHARDON, Robert Garnier, sa vie, ses poésies inédites. (P. Laumonier et M. Navarre). 82
CHATELAIN, L'onciale des manuscrits latins (Paul Lejay) . . . 95
CHEVRILLON, Sanctuaires et paysages d'Asie (H. de C.). . . . 479
CHOLAT, Le bréviaire de sainte Claire (P. L.) 199
CHRIST, Histoire de la littérature grecque, 4e éd. (A. Hauvette). 3
CHRISTENSEN, La poésie courtoise en Perse (L. P.). 55
CIAN, Nugellae vulgares, question pétrarquesque (H. H.). 184
CIAN, Venise sous la Renaissance (Ch. Dejob) 291
Cicéron, Discours, p. CLARK (E. Thomas). 281
CIROT, Études sur l'historiographie espagnole, I. Histoires générales, II. Mariana (H. Léonardon). 266
CLERGEAT, Cartulaire de l'abbaye de Gimont (L.-H. Labande). 511
CLOUZOT, Nouvelles notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres (L..H. L.). 512
CLUGNET, Vie et office de Sainte Marine (J.-B. Chabot). . . 454
COLIN, Le culte d'Apollon Pythien à Athènes (A. de Ridder). 221
CONSTANS, Chrestomathie de l'ancien français (E. Bourciez). 489
Coptes (documents) du Musée de Berlin, I, 3-7 ; II, 1. (G. Maspero). 43
CORDIER, L'expédition de Chine de 1860 (A. C.). 473
COUNSON, Dante en France (Ch. Dejob). 142
COUNSON, Petit manuel et morceaux célèbres de la littérature française (L. R.). 182
COUR, L'établissement des dynasties des Chérifs au Maroc (Gaudefroy-Demombynes). 177
CROZIER, Histoire du développement intellectuel, III (Ch. Seignobos). 513

pages
Cumont, Une inscription d'Éphèse (R. C.) 132
Cunningham, La civilisation occidentale (Ch. Seignobos). 284
Damaschke, La réforme agraire (P. G.) 392
David, L'esquisse de la science du bonheur (Th. Sch.). . . . 240
De Boor, Excerpta de insidiis (My) 377
Dehérain, Études sur l'Afrique (A. Biovès). 390
Dehérain, L'expansion des Boers au xixe siècle (A. Biovès). 498
Dehio, Les monuments au xixe siècle (L. H. L.) 87
Delboulle A. C. 39
Della Torre, Bibliographie de Pétrarque 184
Del Vecchio, Auguste Franchetti (Ch. Dejob). 346
Denys d'Halicarnasse, Opuscules, II, 1, p. Usener et Radermacher (Am. Hauvette) 189
Dibelius, L'arche de Iahvé. (A. Loisy). 295
Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, XXXVII. 196
Diehl, Études byzantines (My). 252
Dieterich (A.), La Terre-mère (V. Henry). 1
Dietrich (O.), Les limites de la linguistique (A. Meillet). 53
Dignan, L'acteur muet dans Eschyle (My). 423
Dimnet, La pensée catholique dans l'Angleterre contemporaine (L. S.). 183
Dino Compagni, trad. Weiss (H. H.) 463
Diodore, IV, p. C. Th. Fischer (My) 244
Dittrich, Les limites de l'histoire (Th. Sch.) 240
Donat, I, p. Georgii. (E. T.) 26
Dorient, Le Japon et la politique française (A. Biovès). . . . 516
Doumic, Les lettres d'Elvire à Lamartine (F. B.) 72
Dreyfus et Mirza Habid Ullah, Les Pensées cachées, trad. du persan (B. M.) 124
Dubois et Guy, Album géographique. V (H. de C.). 212
Dubroux, Le Collège des Jésuites à Charleville (A. C.). . . . 337
Du Corail, La jeunesse de Soubrany (A. C.). 469
Dufourcq, Saint Irénée (P. L.). 198
Dujardin, La source du fleuve chrétien (A. Loisy). 483
Dulaure, Des divinités génératrices, p. Van Gennep (M. G. D.). 120
Dupuy (Ernest), La jeunesse des romantiques, Victor Hugo, Alfred de Vigny (Fernand Baldensperger) 161
Duvernoy, Les États généraux de Lorraine et de Bar — Le duc de Lorraine Matthieu I (L.-H. Labande) 29
Eden (Nils), La Suède veut la paix. — L. R. 54
Ehrenreich, Les mythes et légendes des peuples primitifs de l'Amérique du Sud (Léon Pineau). 172
Eichthal (d'), La formation des richesses et ses conditions sociales (Paul Guiraud). 446

pages

Eliade, Histoire de l'esprit public en Roumanie au XIXe siècle, I (R. Guyot) 368
Eltzbacher, L'Allemagne moderne (Camille Pitollet). . . . 130
Engert, Mariage et famille chez les Hébreux (A.-L.). . . . 166
Erbt, Les Hébreux (A. Loisy). 296
Ernout, Le parler de Préneste (Paul Lejay). 140
Escher, Erechtée et Europe (A. de Ridder). 481
Euripide, Hécube, p. Weil.
— Iphigénie, p. Wecklein (A. Martin) 224
Eusèbe, La préparation évangélique, p. Gifford (J. Bidez). 506
Evangile da-Mephareshé, p. Burkitt (J.-B. Chabot) 218
Faguet, L'anticléricalisme (Charles Dejob). 370
Faral, Courtois d'Arras (L-H. Labande) 70
Farnell, L'évolution de la religion (A. Loisy). 66
Fauché (P.), J.-B. Fauché. — Ch. Dejob 320
Feilberg, La fête de l'hiver (Léon Pineau). 201
Ferrero, Jules César (Paul Guiraud). 111
Fiebig, Babel et le Nouveau Testament (A.-L). 166
Fierens, Jordaens (H. de C.). 134
Finlande (La diète de) 1904-1905. — L. R. 134
Flamini, Varia, pages de critique et d'art (H.-H.) 148
Flodoard, Annales, p. Lauer (R.) 333
Folz, L'empereur Frédéric II et le pape Innocent IV, 1244-1245 (E.) 192
Forot, L'année de la peur à Tulle (R.). 194
François de Sales, Lettres de direction, p. Moïse Cagnac (A.). 118
Franz (Arthur), Le portrait littéraire en France au temps de Richelieu et de Mazarin (F. Baldensperger). 435
Franz (W.), Orthographe et phonétique dans Shakspeare (Ch. Bastide) 465
Fredericq (Mélanges). — P. L. 250
Frey, Les Égyptiens préhistoriques identifiés avec les Annamites (G. Maspero) 42
Freycinet (C. de), La question d'Égypte. — A. Biovès. . . . 309
Friedlaender, Souverain, discours et études (F. B.). 19
Gallavresi, Le système électoral de la Constitution cisalpine (R. Guyot) 36
Gandiglio, Les chantres d'Euphorion (My) 63
Gardiner, Histoire d'Angleterre, I, trad. M. Beck (R.). . . . 432
Gaultier (P.), Le rire et la caricature (H. de C.). 477
Gauthiez, Milan (H. de C.). 135
Gautier (Léon), La médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (F.-B.). 161
Gaye, Platon et l'immortalité de l'âme (My) 90
Gebhardt (H.), La composition de l'Évangile de Jean (A.-L.) 166

pages
GEBHART, Florence (H. de C.) 88
GEDEON, Le dialecte allemand de Also Meczenzéf (J. K.). . . 520
GEFFCKEN, Le drame grec (A. Hauvette) 3
Genèse (la), trad. STRACK (A. Loisy) 99
GENESTAL, La légitimation des enfants naturels en droit canonique (A. L.) 239
GENTILE, Les dialogues de Platon possédés par Pétrarque (H. H.) 184
Georges le Moine, p. DE BOER, II (My) 93
GEROLD, Redslob (R.) 383
GESS, Actes et lettres sur la politique ecclésiastique de George de Saxe (R.) 232
GEVAERT, Traité d'harmonie théorique et pratique, I (Jules Combarieu) 253
GIRAU, Jésus de Nazareth (Alfred Loisy) 21
GLACHANT, Benjamin Constant sous l'œil du guet (F. Baldensperger) 341
GOBINEAU (comte de), Capodistrias et le royaume des Hellènes (L. R.) 181
GODET, Madame de Charrière et ses amis (F. Baldensperger) . 493
GOESER, Prières et méditations avant et après la messe (A.). 199
GOUVEL, Wilhelm Hermann et le problème religieux actuel (A. B.) 67
GOMPERZ, Contributions à la critique des auteurs grecs, VIII (My) 455
GOMPERZ, Les penseurs de la Grèce, trad. Reymond, II (My) . 398
GOYAU, Moehler (Alfred Loisy) 212
GRAUE, La liberté protestante d'enseigner (A. B.) 240
GRAY, Carliell (Ch. Bastide) 18
GRÉGOIRE, Saints jumeaux et dieux cavaliers (J.-B. Chabot) . 454
GREIN, Les Idylles prussiennes de Banville (F. B.) 365
GROJEAN, Sainte Beuve à Liège (L. R.) 19
GROSS, La stichomythie (My) 89
GROSSMANN, Zollern ou Hohenzollern (A. C.) 465
Grove, Dictionnaire de la musique et des musiciens, p. FULLER-MAITLAND (H. de Curzon) 517
GRUPP, Celtes et Germains (A. Meillet) 351
GRUYER, Napoléon, roi de l'île d'Elbe (Ty) 497
GUILLAUME, L'Internationale, I (A. Mathiez) 342
GUNNERSON, Les thèmes u- en grec (My) 171
GUTJAHR, La langue et les origines du Sachserspiegel (F. P.). 133
HAFFNER, Textes de lexicographie arabe. (B. M.) 75
HALL (Edith), Poteries de Gournia (S.) 17
HALLER, La papauté et la réforme de l'Église (R.) 113
HAMPE, Urbain IV et Manfred (E.) 191

pages
Harnack, Histoire des dogmes, 4e ed. (Alfred Loisy). 66
Harnack, Le reproche d'athéisme dans les trois premiers siècles (P. L.). 46
Harvard Studies, XV (P. L.). 154
Haskins, Les sources de l'histoire de la pénitencerie papale (L.-H. L.). 71
Hauser, La patrie, la guerre et la paix à l'École (Ty). 87
Hauser, Ouvriers du temps passé, 2e ed. (R.). 361
Hautpoul (d), Amand et Alphonse, leurs Mémoires, p. Fleury et Heuret de Goutel (Ty). 440
Hegediis, Deux poèmes de Pétrarque (J. K.). 520
Helbig, Les Saliens de Rome (J. Toutain). 18
Hennet, Les volontaires nationaux de Paris, III (A. C.). . 271
Hense, La modification du masque dans la tragédie grecque (My). 328
Hermant (Godefroi), Mémoires, II, p. Gazier (A.). 47
Hérodote, IV, p. Shuckburgh (Am. Hauvette). 424
Hessoises (feuilles) pour le folklore III (V. H.). 54
Hirsch (F.), Le Journal de Thierry de Buch (A. Waddington). 179
Hirst, Le dialecte de Kendal (V. Henry). 174
Hirt, Les Indo-Germains (V. Henry). 121
Histoire (l'enseignement de l') en Angleterre (Ch. Seignobos). 287
Holder, Trésor celtique, 15-16 (G. Dottin). 226
Hollaender, Guillaume d'Orange à Strasbourg en 1568 et en 1569 (R.). 404
Homère, Iliade, 3e ed. p. Christ (My). 132
Horn, Rakoczi (R.). 160
Horovitz, Mimes grecs en Orient (J.-B. Ch.). 261
Hourst, Dans les rapides du Fleuve Bleu (B. A.). 347
Houtin, La question biblique au xxe siècle (S. Reinach). . . 448
Hubert, La représentation du temps dans la religion et la magie (S. Reinach). 153
Huguet, La couleur, la lumière et l'ombre dans les métaphores de Victor Hugo (F. Baldensperger). 15
Hühn, Manuel biblique, IV (Alfred Loisy). 21
Humpf, L'article défini en ancien français (E. Bourciez) . . 31
Hunt, Histoire politique de l'Angleterre, X (R. Guyot). . . . 436
Ilberg, La carrière médicale de Galien (My). 375
Imbert, La vie florentine au xvIIe siècle (Henri Hauvette). . . 378
Isambert, L'indépendance grecque et l'Europe (Ch. Seignobos). 286
Isée, p. Wyse (My). 92
Jacobs, Mommsen écrivain (P. L.) 481
Jacquemin, Les Annales de la vie de Joscelin de Vierzi (L.-H. Labande), ... 79

pages
JAQUESSON, Du nom de famille (L.-H. L.) 464
JAMES, Catalogue des manuscrits de Pembroke College (P. L. 61
Jean XXII, Lettres, p. MOLLAT. V (L.-H.-L.). 464
JÉNOUVRIER, La situation légale de l'Église catholique en France (A. L.). 239
JIBÉ, L'armée nouvelle (Henri Baraude). . , ... 475
JOHNSON (S.), La pièce de Ben Jonson, The devil is an ass. (Ch. Bastide). 372
JORAN, Le chapitre des beaux-arts du siècle de Louis XIV (S. R.). 146
JORET, Cacault écrivain (A. C.). 270
JOVY, Les Mémoires de Pierre Feydeau.
— Quelques notes sur Pascal (G. G.) 436
JUDEICH. Topographie d'Athènes (My). 329
JÜLICHER, Introduction au Nouveau Testament (A. Loisy).. 297
JUNDT, Le développement de la pensée religieuse de Luther jusqu'en 1517 (A. B.). . . . . , ... 308
KALBFLEISCH, Un texte de Galien traduit par Nicolas de Reggio (My). 76
KALBFLEISCH et SCHÖNE, papyrus grecs (My). 325
KAMEL PACHA, Égyptiens et Anglais (A. Biovès). 444
KARMAN, Madach et sa Tragédie de l'homme (J. K.). 135
KAYE, Les colonies sous Clarendon (A. Waddington). . . . 144
KERN, Règlements des cours allemandes du XVIe et du XVIIe siècles, I (R.). 203
Kisfaludy (Société), tome XXXIX de ses Annales (J. K.) . . 119
KLEINCLAUSZ, La Bourgogne (A.). 347
KLEINERT, Les prophètes d'Israël au point de vue social (A. Loisy). 100
KNUTTEL, Catalogue des brochures politiques de la Bibliothèque de La Haye (R.). 158
KORNEMANN, L'empereur Hadrien et le dernier grand historien de Rome (A. Merlin). 126
KOULOMZINE, Le Transsibérien, trad. du russe par J. LEGRAS (A.). 69
KRAATZ, Les textes coptes du Concile d'Éphèse (P. L.). . . 198
KRETSCHMAVR, Histoire de Venise, I (R.). 432
KRÜGER, Trinité et Incarnation (A. Loisy). 66
KRUMBACHER, Un Miroir des femmes en grec moderne (My). 403
KUHN, Les vieux Weimar, esquisses et souvenirs (R.). . . . 204
KUNOS. Chansons populaires turques d'Ada-Kalé (J. K.) . . 520
KURTH, Notger de Liège et la civilisation au Xe siècle (S.) . . 142
LA BRIÈRE (Yves de), Nations protestantes et nations catholiques, où est la supériorité sociale? (H. Hauser) 149

pages

Lacombe, La psychologie des individus et des sociétés chez Taine (F. Baldensperger) 366
Laloy, Aristoxène de Tarente (My) 139
Lameire, Les occupations militaires en Espagne (Fb.) 34
Lancrenon, Impressions d'hiver dans les Alpes (H. de C) . . 479
Lang (A.), Le secret du totémisme (Salomon Reinach) 316
Lanson, Fréminet, Dupin, Des Cognets, Mélanges d'histoire littéraire (F. B.) 365
Lanzac de Laborie, Paris sous Napoléon, administration, grands travaux (A. Mathiez) 382
Lea, Histoire de l'Inquisition en Espagne, I (Salomon Reinach) 300
Lébédew (Olga de), L'Histoire de la conversion des Géorgiens au christianisme, du patriarche Macaire d'Antioche (J.-B. Ch.) 289
Le Camus, L'œuvre des apôtres (A. Loisy) 297
Leclercq (Dom), Les Martyrs, III. — Manuel Dohl 141
— IV. (M. D.) 157
Legendre, Le Setchouen (H. de C.) 479
Legendre, Un manuel tironien du xe siècle (Paul Lejay) . . 264
Legras (L.), Les légendes thébaines en Grèce et à Rome, la Thébaïde de Stael (A. Cartault) 279
Lehmann, Les attaques des trois Barcides contre l'Italie (My). 425
Lemoine, Sous Louis le Bien-Aimé, correspondance amoureuse et militaire (A. C.) 466
Lemonnier, Gros (H. de C.) 134
Léonard, Souvenirs, p. Vitrac et Galopin (A. C.) 340
Léouzon le Duc, Ce que l'État doit à l'Église (M. D.) 183
L'Estoile, Journal, p. Brette (R.) 334
Letaconnoux, Le régime de la corvée en Bretagne au xviiie siècle (A. Mz.) 84
Lewin, Les scolies de Théodore bar Koni (R. D.) 25
Lindenschmit, Le dialecte allemand de Verbasz (J. K.) . . . 520
Lindsay, Plaute, II. (P. L.) 197
Lipsius, Le droit attique, I (A. Martin) 222
Littmann, Bibliotheca Abessinica (J.-B. Ch.) 345
Litzmann, Mon but dans l'enseignement (L. R.) 346
Loisy, Morceaux d'exégèse 165
Longin, Le Sublime, p. Vahlen (Am. Hauvette) 425
Lorentz, (Fr.). Textes slovinces (A. Meillet) 451
Louis XI, Lettres, vol. IX, p. Vaesen (R.) 192
Lucain, p. Hosius (Paul Lejay) 45
Lysias, p. Vogel (My) 132
Macler, Contes arméniens (A. Meillet) 53
Mahaffy, L'hellénisme dans l'empire d'Alexandrie (My) . . 243

pages
Maillard, La cité des intellectuels (C. E. R.) 236
Manuel (Eugène), Mélanges en prose, p. A. Cahen (L. R.). 133
Marcère (de), L'assemblée nationale de 1871. Gouvernement de M. Thiers (Ch Seignobos). 500
Maréchal, La clef de Volupté (F. Baldensperger). 71
Maréchal, Lamennais et Victor Hugo (F. Baldensperger). 382
Margueron, Campagne de Russie, IV (Ty) 496
Marquart, Recherches sur l'histoire de l'Iran (G. Maspero). 24
Marquiset, La phrase et le mot de Waterloo (N.) 196
Marsan, La pastorale dramatique en France à la fin du xvie et au commencement du xviie siècle (P. Laumonier). 405
Marti, La religion de l'Ancien Testament (A. Loisy). 294
Martinien, Guerre de 1870-71. État nominatif par affaires et par corps des officiers tués ou blessés dans la seconde partie de la campagne (Ty). 414
Martinon, Les drames d'Eschyle, traduits en vers français (My). 323
Marx, L'Allemagne en 1848 (Ch. Seignobos). 286
Matagrin, Histoire de la tolérance religieuse (A. B). 68
Mayr, Les nécropoles de Malte (A. de Ridder). 217
Mazziotti, La révolte du Cilento en 1828 (Ch. Dejob) . . 291
Mazzoni, Exercices sur la littérature religieuse en Italie aux xiiie et xive siècles (Ch. Dejob 231
Mazzoni, Articles et discours (H. H.) 148
Medin, La fortune de Pétrarque (H. H.) 184
Meister (K.), Le génétif dans les inscriptions crétoises (My). 189
Mélida, Les seulptures du Cerro de los Santos (Pierre Paris).. 255
Mély (F. de), Exuviae sacrae Constantinopolitanae (III). — J. B. Ch. 175
Methner, L'irréel du présent en latin (F. Gaffiot). 245
Meyer (A.), La vie d'après l'Évangile de Jésus (A. L.) 167
Meyer (A. O.), Clément VIII et Jacques I (C. B.) 269
Meyer (E. W.), Christianisme et civilisation (Z.) 165
Mézières, Au temps passé, I. (H. de Curzon). 369
Michel (André), Histoire de l'art, I et II (H. de Curzon) . . 487
Migeon, Le Caire (H. de C.). 88
Minocchi, Les Psaumes (A. Loisy). 99
Minucius, Félix et Tertullien. 197
— et Sénèque (P. L.). 197
Misener (Geneva), La particule γὰρ — A. Meillet 353
Mollat, Lettres communes de Jean XXII, fasc. 4. (L. H. L.). 70
Mommsen, Écrits juridiques, II (P. L.) 481
Mondaini, Les origines des États-Unis d'Amérique (Ch. S.). 515
Monteil, La christologie de saint Paul (A. Loisy). 483
Montorgueil, Louis XI (H. de C.) 55

pages
Moore, Les fouilles de Carthage (C.) 217
Moreau-Vauthier, Gérôme (H. de C.). 477
Morin, Mgr Hacquard (H. de C.). 443
Mourey, Gainsborough (H. de C.) 88
Mun (de), Contre la séparation (My) 183
Munro, Catulle, p. Duff (P. L.) 197
Muret, La littérature italienne d'aujourd'hui (H. de C.) . . 478
Musonius, p. Hense (My) 376
Naegeli-Akerblom, Quelques résultats de l'examen des preuves historiques employées par les auteurs traitant de l'hérédité. (R. et L.-H. L.) 392
Némethy, L'élégie romaine (A. Meillet 355
Newberry et Garstang, Histoire de l'ancienne Égypte (G. Maspero). 57
Nicol, Édition du Pro Roscio (E. T.) 330
Niedermann, Notes sur les gloses latines (A. Meillet). 6
Niedermann, Précis de phonétique historique du latin (A. Ernout). 4
Noblemaire, Concordat ou séparation (M. D) 501
Nordlund, La crise suédo-norvégienne (L. R.) 183
Oeri, Euripide et les guerres de Sicile et de Décélie (A. Hauvette) 54
Oertel et Morris, La flexion indo-européenne A. Meillet . . 4
Oltramare, L'Épître à Auguste (E. T.) 351
Omont, Le manuscrit de Beauvais de Grégoire de Tours P.L.). 330
Otto, Prêtres et temples dans l'Égypte hellénistique, I G. Maspero) 290
Ovide, L'art d'aimer, p. Brandt (P. L.) 22
Pachalery, Anthologie du xixe siècle, I (E. Bourciez). . . . 503
Pacheu, Du positivisme au mysticisme (A. B.) 442
Pahncke, Willibald Beyschlag (L. Roustan) 309
Paris (G.) (Histoire poétique de Charlemagne, 2e éd., par P. Meyer (A. Jeanroy) 13
Paris (G.), La littérature du moyen âge, 3e éd. (A. C.) . . . 28
Pascal, Un manuscrit de Prudence (P. L.). 265
Paulhiac, Promenades lointaines (H. de C.). 198
Pélicier, Lettres de Charles VIII, tome 5 (R.) 478
Pélissier (L. G.), Quinze paquets de lettres, XI. Les correspondants du duc de Noailles (L. R.) 232
Perdrizet, La peinture religieuse en Italie jusqu'à la fin du xive siècle (E. Bertaux) 337
Pereira, La vie de saint Abunafre (J.-B. Ch.). 334
Petit Thouars (Bergasse du). 348
Pétrarque. 181
Pfister (A.), La révolution américaine (Ch. Seignobos). . . 183
285

pages
Philippide, Les éléments grecs du roumain (E. B.). 451
Picavet, Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales (J. Bidez). 127
Picco, Salons français et poésie italienne au XVIIe siècle (H. Hauvette). 491
Pilastre, Lexique sommaire de la langue du duc de Saint-Simon (E. B.). 147
Pineau, Le romancero scandinave (A. C.). 267
Piranesi, La maison de Dante (H. H.). 167
Platon, Cliphon, Timée, Critias, p. Burnet (My). 399
Platon, Commentaire sur son Théétète, p. Diels et Schubart (My). 325
Pletscher, Les contes de Perrault (F. Baldensperger). . . . 466
Pollard, Henry VIII, nouvelle édition (L.-H. L.). 71
Polozew (Mme de), Pauvre Tolstoi. — L. R.. 346
Popper, Voltaire (R.). 180
Prellwitz, Dictionnaire étymologique de la langue grecque, 2e ed. (A. Meillet). 354
Preuschen, Antilégomènes (A. Loisy). 100
Preuss, Index d'Isocrate (Am. Hauvette). 26
Prior, poèmes, p. Waller (Ch. Bastide). 335
Proclus, Commentaire sur Timée, II, p. E. Diehl (My). . . 91
Prou, Recueil de facsimilés d'écriture du Ve au XVIIe siècle (P. L.). 249
Quignon, L'abbé Nollet physicien (L. R). 181
Rabbath, Documents inédits sur l'histoire du christianisme en Orient (J.-B. Ch.). 373
Rauch, Un traité sur la diète du XVIe siècle (R.). 233
Rée, Nuremberg (H. de C.). 135
Reinach (Papyrus Théodore). — P. Jouguet. 105
Reinach (Salomon), Lettre au directeur; le Stace des *Poètes latins* de Nisard est Lamartine, et le Lucain, Hugo . . . 372
Reincke, L'ancien Reichstag et le Bundesrat actuel (R.). . . 385
Religions et sociétés, leçons professées à l'Ecole des hautes études sociales (M. D.). 291
Rendtorff, Le baptême dans le christianisme primitif (A. L.). 167
Resa, Le Théodose de Nathaniel Lee (Ch. Bastide). 19
Reuss, L'Eglise protestante d'Alsace pendant la Révolution (A. C.). 470
Revue d'histoire et de littérature religieuses, X (M. D.). . . . 289
Riat, Ruysdall (H. de C.). 88
Richter (E.), Xénophon dans la littérature romaine (E. T.). 53
Rigal, La mise en scène dans la tragédie du XVIe siècle (L. R.). 133
Roberts et Gardner, Les inscriptions de l'Attique (My). . . 397
Roche, Les grands récits de l'épopée française (E. Bourciez). 462

pages
Rocquain, Notes et fragments d'histoire (A. C.). 386
Roscher, Les nombres 7 et 9 chez les Grecs (My). 185
Roth, Histoire de l'empire byzantin (N. Jorga). 33
Rousseau (Annales de la Société J.-J.), I. — L. R. 100
Russe (Loi fondamentale de l'empire). — L. R. 133
Rutherford, Les scolies d'Aristophane (My). 327
Ryder, Traduction du Mrcchakatika (A. Cuny). 241
Sabatier (Aug.), Les religions d'autorité et la religion de l'esprit (Manuel Dohl). 49
Sabatier (Paul), Quelques travaux récents sur les opuscules de saint François (H. H.). 168
Sahler, Notes sur Montbéliard (R.). 196
Saint-Léger et Sagnac, Les cahiers de la Flandre maritime en 1789 (Albert Mathiez). 12
Salomon, L'esprit du temps (A. L.). 240
Sarrazin, Les grands poètes romantiques de la Pologne (F. B.). 19
Scerbo, Notes sur Job (A. L.) 165
Schaefer (H.), Documents des anciens rois éthiopiens (G. Maspero) 43
Schantz, Histoire de la littérature romaine, III, 2e éd. (E. Thomas). 64
Scheel, Le baptême (P. L.) 290
Schmidt (L.), Histoire des peuplades germaniques jusqu'à la fin de la grande invasion (R.). 431
Schmitthenner, Schiller et la religion (L. R.). 381
Schön (Ed.), La formation de l'adjectif en vieil anglais (E. Doin). 401
Schrader (F.), Année cartographique (H. de C.) 134
Schrader (O.), Linguistique et histoire primitive, I, 3e éd. (A. Meillet). 349
Schroeder (O.), Le style de papier, 6e éd. (L. R.). 417
Schubert-Soldern, L'éducation humaine (Th. Sch.). . . . 240
Schuldt, La formation du verbe faible en vieil anglais (P. Doin). 401
Schulte. L'empereur Maximilien candidat à la papauté (R.). 356
Schulten, Numance (A. Merlin). 94
Schulthess, Fragments syropalestiniens (R. D.) 2
Schultze (K.), La Passion d'Abo de Tiflis (P. L.). 46
Science et religion, collection Bloud (P. L.). 155
Scott, Le vocatif grec (My). 172
Ségur (Marquis de), Julie de Lespinasse (C. Stryienski). . . 409
Sellin, Les fouilles en Orient et la religion d'Israël (A. L.). 166
Settegast, Les sources de l'épopée gallo-romane (A. Jeanroy). 228

pages
Sicardi, La sincérité artistique de Pétrarque (H. H.). 184
Sicile orientale, Archive historique, I (H. H.). 167
Sievers, Études métriques, II, la genèse (A. Loisy). 98
Simonyi, Mémoires linguistiques, 18-24 (J. K.) 136
Sinko, Apulée et Albinus (P. Lejay). 331
Société pour le progrès des études philologiques et historiques (P. L.). 199
Sol, Les rapports de la France avec l'Italie du XIIe siècle à la fin du premier Empire (R). 159
Solari, Plutarque et Catulus (My). 239
Soloviev, Impressions d'un chef de compagnie (Henri Baraude). 393
Sophocles, Antigone, p. Bruhn.
— p. Bleydes (A. Martin) 321
— Philoctète, p. Jebb et Shuckburgh (A. Martin) 321
Sorbelli, L'archigimnasio 347
Sorbelli, Le traité de Vincent Ferrier sur le grand schisme (L.-H. Labande). 463
Sortais, Le procès de Galilée (Ch. Dejob). 291
Soubies, Les membres de l'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut (H. de Curzon). 389
Staehlin, Les Walsinghams (E. B.) 267
Staehelin, Le chevalier Bernard Stehelin (R.). 403
Staehelin, L'entrée des Germains dans l'histoire (E. T.). . 375
Stael (Mme de), Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution (E. d'Eichthal). 272
Staerck, Religion et politique du vieil Israël (A. L.) 166
Stapfer, Victor Hugo à Guernesey (F. Baldensperger). . . . 15
Stein et Le Grand, La frontière d'Argonne (L.-H. Labande). 112
Steinweg, Études sur Corneille (L. R.). 270
Stendhal, Promenades dans Rome, traduction italienne (Ch. Dejob). 292
Stenger, La société française pendant le Consulat, IV (Albert Mathiez) 495
Stevenson, La vie d'Alfred le Grand, par Asser (Ch. Bémont . 298
Stewart, Les mythes de Platon (A. Hauvette). 457
Stoll, Webster (Ch. Bastide). 336
Strack, Introduction à l'Ancien Testament, 6e éd. (A. Loisy) 483
Streitberg, Manuel gotique, 2e éd. (V. Henry) 173
Suau, Saint François de Borgia (M.-D.). 118
Suétone, De Vita Caesarum, p. Preudhomme (E. Thomas). 261
Sully-Prud'homme, La vraie religion selon Pascal (A.) . . . 145
Taccone-Gallucci, Inscriptions chrétiennes des Abruzzes (P.-L.). 198
Tacite, Histoires, III, p. Valmaggi (E. T.) 53

pages
Tchernoff, Associations et sociétés secrètes sous la deuxième République (R. Guyot). 37
Ter-Minassiantz, L'église arménienne (P.-L.). 158
Terquem, Généraux de débacle et de coup d'état (Ty). . . . 20
Thalbitzer, Les Skrœlinger (L.-P.). 55
Thayer, Sterone en Allemagne (F. Baldensperger). 36
Thewrewk de Ponor, Discours universitaires (J.-K.). 136
Thirion, Madame de Prie (R.). 363
Thucydide, VI, p. Spratt (Am. Hauvette) 424
Tibulle, p. Nemethy (E. T.). 7
Tibulle, p. Postgate (E. T.). 505
Tobler, Mélanges de grammaire française, trad. Kuttner et Sudre (E. Bourciez). 13
— Jeanroy (A.). 150
Toro y Gomez, Dictionnaire espagnol-français et français-espagnol (H. de C.). 478
Touzard, Grammaire hébraïque abrégée (A.-L.). 167
Trendelenburg, Le Ménexène de Platon (My). 188
Turgot, Le ministre, l'économiste, l'homme, discours de MM. Levasseur, Fr. Passy et Neymarck (A.-C.) 339
Turner, Correspondance des envoyés français aux États-Unis, 1791-1797 (R.). 194
Vaczy, La Correspondance de Kazinczy (J.-K.) 519
Vadnay, Souvenirs littéraires (J.-K.). 118
Vaganay, Vocabulaire français du XVIe siècle (E. Bourciez). 434
Valentino, Notes sur l'Inde (A. Cuny). 137
Van den Ven, Saint Jérôme et sa vie de Malchus (P.-L.). . . 290
Van Gils, Hengeuinius (P.-L.). 197
Verbaeren, Rembrandt. 134
Verity, Le Coriolan de Shakspeare (Ch. Bastide). 512
Verworn, Les couches à hipparion d'Aurillac (S. Reinach). 278
Vianzone (Mlle), Impressions d'une Francaise en Amérique (H. de C.). 237
Villari, Discussions critiques et discours (H.-H.). 149
Viola, Le drapeau tricolore italien (Ch. Dejob). 320
Viollet (Paul), Histoire du droit civil français (L.-S.) . . . 144
— Infaillibilité et Syllabus (M.-D.) 199
Vogt (Ernst), Mathias, archevêque de Mayence. — R. . . . 177
Vollmer, Jésus (A.-L.). 166
Von den Driesch, La place de l'adjectif en ancien français (E. Bourciez). 31
Voretzsch, Introduction à l'étude de l'ancienne littérature française (E. Bourciez). 460
Vossler, La langue comme création et développement (A. Meillet). 350

pages
WASYNSKI, La location du sol en Égypte (G. Maspero) . . . 58
WATZINGER, Sarcophages grecs du temps d'Alexandre (S. Reinach) 62
WEBER (L.), San Petronio de Bologne (S.). 199
WECKLEIN, Etudes sur l'Iliade (My). 187
WEINGARTEN, Tables de l'histoire ecclésiastique, 6e éd. (P. Lejay) 458
WELSCHINGER, Le Pape et l'Empereur (Albert Mathiez) 85
WENCK, Philippe le Bel (R.). 176
WHIBLEY, Un compagnon pour les études grecques (My). . 190
WILAMOWITZ, KRUMBACHER, etc., La littérature et la langue grecque et latine (My) 422
WILKINSON, Les Malais, I (A. Cuny). 453
WIMMER, Les monuments rustiques du Danemark, III (Léon Pineau). 10
WISEN, Un nouveau commentaire de la Rhétorique à Hérennius (E. T.). 53
WOODWILL-ROCKHILL, Les relations de la Chine et de la Corée depuis le xve siècle (Maurice Courant) 11
WULFF, Une strophe de Pétrarque (H.-H.). 184
Xénophon, République des Lacédémoniens, p. PIERLEONI (Albert Martin). 354
ZAPLETAL, Le cantique de Débora (A.-L.) 165
ZIELINSKI, L'antiquité et nous (L. R.) 171
ZUCCANTE, De la pensée antique à la pensée moderne (H.-H. 147

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. Janvier-Juin 1906. (Léon Dorez).

PÉRIODIQUES

ANALYSES SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique et italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue musicale.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Zentralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 8 janvier — **1906**

Dieterich, La Terre-Mère. — Schulthess, Fragments syropalestiniens. — Christ, Histoire de la littérature grecque, 4e éd. — Geffcken, Le drame grec. — Oeri, Euripide et les guerres de Sicile et de Décélie. — Niedermann, Notes sur les gloses latines. — Tibulle, p. Nemethy. — Augustin, Traité sur l'accord des évangélistes, p. Weihrich. — Wimmer, Les monuments runiques du Danemark, III. — Woodwill-Rockhill, Les relations de la Chine et de la Corée depuis le XVe siècle. — Saint-Léger et Sagnac, Les cahiers de la Flandre maritime en 1789. — Pahncke, Beyschlag. — Tobler, Mélanges de grammaire française, trad. Kuttner et Sudre. — Stapfer, Hugo à Guernesey. — Huguet, Les métaphores de Hugo. — Bally, Précis de stylistique. — Chaminade et Casse, Chansons populaires du Périgord. — Miss Hall, Les poteries de Gournia. — Xénophon, Helléniques, p. Bünger, 2e éd. — Aristophane, Les Acharniens, p. Graves. — Helbig, Les Saliens de Rome. — Gray, Carliell. — Rosa, Le Théodose de Nathaniel Lee. — Mme Bauemer, Le Satyros de Gœthe. — Grojean, Sainte-Beuve à Liège. — Friedlaender, Souvenirs, discours et études. — Sarrazin, Les grands poètes romantiques de la Pologne. — Terquem, Généraux de débâcle et de coup d'État. — Braun, La folie religieuse.

Mutter Erde, ein Versuch ueber Volksreligion, von Albrecht Dieterich. — Leipzig et Berlin, Teubner, 1905. In-8°, vj-124 pp.

Partant de trois rites qui nous sont attestés pour l'antiquité romaine, — dépôt momentané de l'enfant nouveau-né sur le sol, interdiction d'incinérer les cadavres d'enfants très jeunes et obligation de les inhumer, coutume de sortir un agonisant de son lit afin qu'il expire en contact avec la terre, — M. Dieterich en recherche les parallèles dans tous les domaines de religion et de folklore à nous connus [1], et en induit une croyance primitive à la « Terre-Mère », laquelle, au propre et sans figure, enfanterait les hommes [2], les rendrait à la lumière en tant que vivants après les avoir conçus en tant

1. Il a omis de dire (p. 26) — ce qui me paraît de première importance — que cette dernière prescription est de règle absolue chez les Parsis : on étale sur le sol un drap de coton blanc et l'on y couche le mourant.

2. A cette idée se rattacheraient (p. 19) les contes que l'on fait aux enfants sur la façon dont on se procure les nouveau-nés. Je le veux bien pour ceux qu'on trouve sous des rochers ou dans un chou, mais non pour ceux qu'on pêche dans les lacs ou les sources (en Alsace cela s'appelle le Sûrbrunnen). Si ce sont là vraiment des survivances d'anciennes croyances, elles relèvent de deux concepts tout différents : celui de la Terre mère et celui des Eaux mères. Mais sont-ce des survivances ? pour ma part, j'en doute fort ; il a bien fallu que les civilisés trouvassent des expédients pour déjouer la curiosité de leurs enfants.

que défunts dans ses entrailles[1]. L'auteur poursuit avec beaucoup de sagacité les diverses applications de cette croyance à travers les religions de l'antiquité et même des temps modernes : les phallus et les représentations obscènes qui souvent accompagnent les sépultures seraient des charmes de mimétisme destinés à inciter cette puissance génératrice de la Terre, et l'on comprend mieux, à le lire, comment les « mystères » des anciens pouvaient tout à la fois pénétrer les initiés de la croyance à l'immortalité de l'âme et peut-être recéler les rites immondes que certains témoignages nous laissent entrevoir. L'étude est intéressante et solide, la plupart des rapprochements convaincants ou du moins séduisants, et ce n'est pas moi qui y contredirai, persuadé depuis longtemps que les plus nobles et précieuses spéculations de la mystique plongent par leurs racines au tréfonds de la mythologie populaire.

V. Henry.

Friedrich Schulthess. **Christlich-palaestinische Fragmente** aus der Omajjaden-Moschee zu Damaskus ; Abhandlungen der Koenigl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Gœttingen, Neue Folge, Band VIII, nº 3, Berlin, Weidmann, 1905, in-4º, p. 138.

Les fragments syropalestiniens découverts en 1900 par M. Bruno Violet dans la mosquée des Omayades de Damas et transmis en 1903 à Berlin, viennent d'être publiés par M. Schulthess qui les avait déjà utilisés pour son *Lexicon syropalaestinum*. Ces fragments, pour la plupart des palimpsestes, fournissent de nouveaux extraits non seulement de l'Ancien et du Nouveau Testament, mais aussi d'apocryphes, de vies de saints et de martyrs, et d'hymnes. L'édition de M. S., très soignée, a coûté à l'auteur un grand labeur pour déchiffrer des textes qui sont dans un état lamentable et pour reconnaître à quels documents ils appartiennent.

Les textes syropalestiniens qui, depuis quelques années, ont été retrouvés de côtés et d'autres forment d'importants matériaux pour la connaissance de la langue et surtout de la littérature syropalestinienne qu'on croyait autrefois beaucoup moins riche qu'elle n'apparaît maintenant. Il reste une étude d'ensemble à faire de cette littérature d'après les récentes publications, auxquelles viendront peut-être s'ajouter encore d'autres trouvailles.

Les cinq tables phototypiques de la fin témoignent des difficultés de lecture que présentent ces fragments. M. S. a tiré de ses nouvelles recherches quelques additions et corrections à son *Lexicon syropalaestinum*, p. 137-138.

R. D.

---

1. On s'attendrait à voir citées ici les tombes où l'on trouve des squelettes accroupis le menton aux genoux, dans la posture d'un fœtus en la matrice.

CHRIST (Wilhelm), **Geschichte der griechischen Literatur,** IVe revidierte Auflage (Siebenter Band des **Handbuchs der Klassischen Altertumswissenschaft,** herausgegeben von Dr Iwan von Müller), München, Beck. 1905. P. XII-996 in-8°.

La 4e édition de la *Littérature grecque* de Christ a suivi de près la 3e (1898): aucun des ouvrages qui composent l'excellent *Manuel* d'Iwan Müller n'a eu le même succès. Le savant professeur de Munich a pris soin, non pas de modifier son travail, mais de le rendre chaque fois plus complet : non content de mettre la bibliographie au courant, il a tenu compte aussi, dans le corps même du livre, des principales solutions apportées aux nombreux problèmes qu'il discute. La question homérique se présente, ici encore, sous la forme que lui avait donnée dès l'origine l'auteur des *Prolegomena* publiés en tête d'une édition critique de l'*Iliade* (1884) ; mais elle s'est enrichie d'observations nouvelles, puisées dans de récents récits, notamment dans le volume de M. Drerup sur Homère. Dans l'examen du problème que soulève l'histoire de la tragédie grecque au Ve siècle, l'auteur reste fidèle à la théorie classique ; mais il met sous les yeux du lecteur les arguments contraires. Partout apparaît le souci d'une information exacte et étendue. En outre, un appendice, entièrement nouveau, fournit, sur l'iconographie des auteurs grecs, des notices et des planches dues à la collaboration de MM. Furtwaengler et Sieveking. En dépit des lacunes qu'il serait aisé encore de signaler, ce livre demeure pour les hellénistes le meilleur instrument de travail..

Am. HAUVETTE.

GEFFCKEN (Dr Johannes), **Das griechische Drama, Aischylos, Sophokles, Euripides,** Leipzig u. Berlin, Theod. Hofmann, 1903, S. II-114, in-8°.

Puisque l'auteur annonce, dans le sous-titre de son livre, une étude sur les trois grands tragiques d'Athènes, on se demandera peut-être : pourquoi ce titre général, *Le drame grec*, et non pas, plus simplement, *La tragédie attique* ? M. Geffcken ne s'explique pas expressément sur ce point ; mais la lecture de ses premiers chapitres fait bien comprendre sa pensée. Le mot *tragédie* évoque tout d'abord, dans nos esprits formés par une longue éducation classique, l'idée d'un spectacle sombre et douloureux, destiné à produire dans l'âme du spectateur un sentiment de terreur ou de pitié. Or cette définition aristolélicienne de la tragédie ne convient pas, selon M. Geffcken, à toutes les œuvres d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide ; elle tend beaucoup trop à limiter l'inspiration des maîtres, à réduire le nombre des effets dramatiques. C'est au drame de Shakespeare qu'il faut penser, si l'on veut comprendre la riche variété, l'ampleur grandiose des sujets mythiques ou historiques qui forment la matière du théâtre grec. La définition classique de la tragédie ne tient compte ni de l'élément lyrique ni de l'élément épique du drame, alors que presque

toutes les pièces d' Eschyle, jusqu'à l'*Orestie,* empruntent encore à l'épopée et au lyrisme leurs effets les plus heureux. Et que dire d'une œuvre comme *Œdipe à Colone,* où domine une inspiration purement religieuse? En réunissant toutes ces œuvres sous le nom de *drame,* M. Geffcken s'attache, on le voit, au sens romantique de ce mot; et c'est bien aussi avec une ardeur toute romantique qu'il combat les erreurs où s'attarde encore, au sujet de la tragédie grecque, un classicisme aveugle et béat. Trop longtemps les maîtres de la philologie, victimes de préjugés classiques, ont eu de l'antiquité une idée conventionnelle et fausse; ils en ont méconnu la valeur vraiment humaine. Nulle part l'erreur n'a été aussi grave et aussi prolongée qu'au sujet du théâtre; mais nulle part aussi la réfutation, due aux efforts de la critique contemporaine, n'a été plus décisive. Grâce à des savants comme Wilamowitz, à des archéologues comme Dœrpfeld, le mirage s'est évanoui, qui dressait à nos yeux les personnages d'Eschyle et de Sophocle, drapés comme des statues grecques, au milieu des somptuosités architecturales d'un théâtre à portiques et à colonnes! La belle simplicité de l'*orchestra* primitive est aujourd'hui un fait reconnu, et l'estrade ou tente provisoire (σκηνή), adossée à l'orchestre, nous apparaît comme une innovation dont l'usage remonte peut-être seulement à l'époque de l'*Orestie*, 458 av. J.-C. Les œuvres antérieures à cette date ont pu se jouer dans l'orchestre même, au milieu des évolutions du chœur, autour de l'autel consacré à Dionysos, et voilà sous quel aspect nouveau doit se présenter à notre imagination la tragédie des *Perses* ou celle des *Sept chefs.*

M. Geffcken est donc un disciple fervent de Wilamowitz, et son livre s'inspire partout des opinions contenues dans la fameuse préface de l'*Héraclès* d'Euripide. Nous ferions volontiers, sur le fond de cette théorie, quelques réserves; mais il faut reconnaître qu'une idée maîtresse, même un peu systématique, ajoute un vif intérêt à l'exposé théorique d'une histoire aussi complexe. L'auteur s'est appliqué en outre à mener de front l'étude historique du drame et l'appréciation esthétique des œuvres: il insiste avec raison sur la nécessité de ne jamais séparer l'un de l'autre ces deux éléments indispensables de tout jugement littéraire. En résumé, l'ouvrage se lit avec agrément, et présente, sous une forme accessible au grand public, les résultats les plus nouveaux, sinon toujours les plus sûrs, de la critique historique et archéologique sur la tragédie attique du ve siècle.

Am. Hauvette.

Oeri (Dr Jakob), **Euripides unter dem Drucke des sicilischen und des dekeleischen Krieges,** Wissenschaftliche Beilage zum Bericht uber das Gymnasium, Schuljahr 1904-1905, Basel, Buchdruckerei Kreis, 1905, 52 S. in-4°.

Cette savante dissertation appartient à un genre de recherches qui ne manque certes pas d'intérêt, mais qui inspire encore quelque

défiance à des critiques en général fort peu timides. Dans quelle mesure un classement chronologique des tragédies non datées d'Euripide peut-il se faire d'après les allusions qu'on y découvre à des faits contemporains ? Et jusqu'à quel point des indices de cette nature peuvent-ils nous éclairer sur les idées et les sentiments d'Euripide à certaines époques de sa vie ? La question, pour M. Oeri, souffre à peine la discussion : c'est fermer les yeux à la lumière, que de se refuser le droit de lire entre les lignes dans une foule de passages où perce la pensée personnelle d'Euripide ; et M. de Wilamowitz, dans la préface de son *Héraclès*, limite beaucoup trop le domaine de ces investigations subtiles, quand il pose en principe « qu'il ne faut chercher dans un texte quelque allusion à un fait étranger au drame que si l'interprétation directe, immédiate, ne suffit pas [1]. » Quelle erreur ! Les plus fines allusions, les équivoques les plus heureuses, sont précisément celles qui conviennent tout ensemble à la situation dramatique et aux intentions discrètes du poète ! C'est dans ces mots à double entente que se plaît Euripide, et voilà où doit s'exercer aussi la sagacité du critique moderne ! Avec cette belle confiance dans la sûreté de sa méthode, M. Oeri entreprend de résoudre plusieurs problèmes chronologiques dont la discussion nous obligerait à entrer ici dans de trop minutieux détails. Aussi bien chaque argument, pris à part, n'a-t-il par lui-même, de l'aveu de l'auteur, qu'une valeur hypothétique : c'est le rapprochement de ces menus faits qui donne au système sa cohésion et sa force. Ajoutons que les observations pénétrantes de M. Oeri intéresseront les lecteurs même que sa thèse ne convaincra pas. L'interprétation des quatre pièces qui forment le principal objet de cette étude, *Electre* et *Hélène*, *Iphigénie à Aulis* et *Iphigénie en Tauride*, ne peut que gagner aux fines analyses d'un savant aussi versé dans la connaissance d'Euripide. Indiquons, en quelques mots, les résultats essentiels de cet important travail : *Hélène*, dont la représentation est généralement placée aux Dionysies de l'année 412, doit être antérieure de deux ans (Dionysies de l'année 414), et *Electre* date, non pas des Dionysies de 413, mais des Lénéennes de la même année. Quant à *Iphigénie à Aulis*, le poète en avait tracé les grandes lignes et composé les parties essentielles dès le début de l'expédition de Sicile (415), et c'est aux circonstances politiques qu'il faut attribuer les retards apportés à la représentation de cette pièce. *Iphigénie en Tauride* trahit, au contraire, les impressions que la guerre de Décélie dut faire sur l'esprit du poète, et elle se place, selon toute vraisemblance, en l'année 412. Enfin ces quatre tragédies se rattachent à une vaste composition, à une sorte de cycle troyen, dont Euripide avait conçu le plan, et que les événements l'empêchèrent de parcourir jusqu'au bout.

Am. HAUVETTE.

1. Wilamowitz-Moellendorff (U. von), *Herakles*, Bd I, S. 13, Anm. 19.

Max Niedermann, Contributions à la critique et à l'explication des gloses latines (premier fascicule du **Recueil de travaux publiés par la Faculté des Lettres** de l'Académie de Neuchâtel, in-8°, IX-49 p. Neuchâtel, 1905 (prix : 3 fr.).

L'Académie de Neuchâtel inaugure heureusement ses publications par un recueil de notes sur les gloses latines où M. Max Niedermann a déployé l'érudition et l'ingéniosité singulières qu'on lui connaît. Le recueil se divise en deux parties : des corrections au texte des gloses et des remarques exégétiques. Par la nature des choses, les corrections échappent souvent à la démonstration; mais M. N. sait tirer de ces textes corrompus des conclusions linguistiques; ainsi un lemme *ergastar*, corrigé en *ergast[ulum : locus vel carc]ar*... fournit un témoignage de la forme *carcar*, déjà attestée épigraphiquement, dont l'auteur rapproche *ansar, lasar, passar*. Les remarques exégétiques sont surtout consacrées à des faits de dissimilation, dont elles fournissent de curieux exemples et des discussions très fines. Ainsi les gloses convenablement interrogées donnent les deux intermédiaires : *nilbus*, positivement attesté, et *nibulus*, obtenu par une correction hardie, entre le latin *milvus* et l'italien *nibbio*. — Voici quelques observations de détail : A la p. 31, M. N. attribue à M. Grammont la loi. « La labiale appuyée *b*, *p*, *v* fait perdre à l'*m* intervocalique l'élément labial »; ceci semble juste pour un moment donné du latin vulgaire, mais la proposition générale ne peut se formuler autrement que : la labiale... *tend à* faire perdre..., car il ne manque pas de cas où *m* se maintient dans les conditions indiquées, notamment en grec : μέλπω, μέμφομαι, μορφή, ou en allemand : *mürbe*, etc. A la p. 34, M. N. dit que le féminin lat. *equa* et *equus* reproduit un type indo-européen; et en effet le sanskrit et le lituanien ont des formes correspondantes; mais le grec ἵππος, à la fois masculin et féminin, montre qu'il y a là des innovations dialectales; le latin a conservé l'usage indo-européen de l'emploi du thème en *-o-* pour les noms d'animaux femelles dans *lupus femina*, *porcus femina* que cite M. N. lui-même, p. 35; le développement des féminins tels que *equa, lupa, porca*, qui est en partie antérieur aux textes, s'est poursuivi à date historique, et plusieurs de ces féminins ne sont attestés qu'à basse époque. P. 41 et suiv., M. H., montre comment on a pu passer de *rhododendrum* à *rodandrum*, *rorandrum*, *lorandrum*, toutes formes attestées par des gloses, et de là à *oleandrum* sous l'influence de *olere;* il aurait été bon d'ajouter que ces altérations violentes s'appliquent à un mot d'emprunt et d'une langue spéciale : le fr. *oléandre* est un mot « savant »; or, s'ils viennent à être employés populairement, les mots de ce genre sont sujets à des changements étendus; il y a là un cas linguistique particulier trop peu observé. — On voit combien de réflexions suggèrent à chaque page les remarques de M. Niedermann.

A. Meillet.

Editiones criticæ scriptorum Græcorum et Romanorum a collegio philologico classico Academiæ Litterarum Hungaricæ publici juris factæ. Albii **Tibulli** carmina. Accedunt Sulpiciæ elegidia. Edidit, adnotationibus exegeticis et criticis instruxit Geyza Némethy. Academiæ Litterarum Hungaricæ sodalis. Budapestini. Sumptibus Academiæ Litterarum Hungaricæ, MCMV, in-8°, 346 p.

Le vieux Dissen date de 1835, et nous n'avons toujours pas, pour la critique du texte de Tibulle, d'édition qui fasse nettement autorité. Toute publication nouvelle sur l'œuvre du poète est donc sûre d'être bien reçue. Seulement, il s'agit de savoir quelle impression restera après la lecture.

Le présent livre fait partie d'une collection d'auteurs grecs et latins en latin que vient de commencer l'Académie hongroise de Buda-Pesth, en y joignant toute une série d'histoires de la littérature, en hongrois. Ont paru les *Scholia recentia in Pindari Epinicia* de M. Eug. Abel; les *Scholia vetera in Nicandri Alexipharmaca* de MM. Abel et Rud. Vari; une édition de Festus et la reproduction du *Farnesianus* de M. Thewrewk de Ponor; enfin de M. Némethy antérieurement : *Evhemeri reliquiæ*, *Dicta Catonis*, et un Perse; voici un Tibulle composé en même temps qu'une histoire de l élégie romaine, faisant suite à une Vie et œuvres de Virgile (en hongrois). Après le texte des *Adnotationes exegeticae* (233 p.) puis des *Adnotationes criticae* (10 p.); enfin, dix Excursus : Élégies à Marathus; Guerres de Messalla; Élégies à Délie; Tibulle a-t il suivi Messalla en Orient? Délie était-elle mariée? Le Cérinthus de Sulpicie; à qui attribuer Él. IV, 7; sur IV, 2-6; Élégies du livre II; sur IV, 13-14. L'ordre des élégies est ici l'ordre de composition chronologique, tel que le conçoit M. N. On a prudemment ajouté un tableau de concordance avec l'ordre traditionnel [1]. Sont laissées de côté et réservées à une publication ultérieure les Élégies de Lygdamus et le panégyrique de Messalla. Pour le commentaire, en tête de chaque élégie, analyse détaillée; puis notes exégétiques.

Le texte est celui de Haupt-Vahlen sauf quelques exceptions qui ne sont pas très heureuses [2].

Le livre est écrit dans un latin clair et élégant; l'impression est très correcte. Je crains que le lecteur ne soit cependant quelque peu déçu; dès lors que M. N. se plaignait d'avoir vainement cherché des secours dans les publications précédentes, on pouvait, de sa part, s'attendre à des nouveautés qui ne paraissent guère ici ni dans le texte, ni dans le commentaire. M. N. laisse de côté à peu près toutes

1. Est-ce par cette nouvelle disposition que M. N. a cru faire œuvre originale? Il a réussi bien plutôt à nous donner un livre incommode que cet ordre particulier, avec les *Excursus* multipliés et les *Addenda* auxquels il ne faut pas manquer de se reporter, rendent d'un maniement compliqué.

2. I, 3, 17 : *dant* omina dura, entre parenthèses; I, 4, 44 : *portendat pluvias* (?) etc.

les questions controversées qui touchent à Tibulle (Vie ; originaux ; classement des mss., etc.) ; c'est un bon moyen pour ne pas commettre d'erreur. Mais y a-t-il si grand mérite à omettre ou éluder en un sujet les problèmes embarrassants ? De même, on s'étonne de voir M. N. si chatouilleux sur une question de priorité (p. 344 et s.), alors qu'il omet, ce semble, systématiquement toute bibliographie depuis Dissen et toute allusion claire à des travaux contemporains. Donc livre de vulgarisation assez soignée; mais où il ne faut pas chercher d'originalité bien marquée ni de progrès sensible dans la solution des difficultés [1].

E. T.

Sancti Aureli Augustini De consensu euangelistarum libri quattuor. Recensuit et commentario critico instruxit Franciscus Weihrich (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*. Vol. XXXIII; *Augustini opera*, sect. III, pars 4). Vindobonae, F. Tempsky; Lipsiae, G. Freytag, MDCCCCIIII, XXXI-467 pp. in-8°. Prix : 15 Mk.

Le traité de saint Augustin sur l'accord des évangélistes est le terme et le résumé de toute une littérature. Le premier livre défend la divinité du Christ contre ceux qui ne veulent voir en lui qu'un sage éminent, non un dieu. C'est un des derniers traités d'apologétique contre les philosophes païens. On y trouve une grande érudition, souvent de seconde main, et l'écho des œuvres antérieures de Cyprien, de Minucius Félix, d'Arnobe, de Lactance, surtout d'Eusèbe de Césarée. Les trois autres livres continuent l'œuvre apologétique; car les contradictions des évangélistes avaient été un des thèmes de la polémique païenne contre le christianisme. En même temps, Augustin ouvre une longue file de traités, où la théologie chrétienne va s'efforcer par des procédés qui lui sont propres, de concilier les témoignages et de fournir une base à la dogmatique ; les exégètes catholiques de notre époque sont les derniers représentants de cette méthode.

M. Weihrich place le *De consensu* à la fin de 399 (p. VI), à cause du rapport établi par Augustin lui-même entre ce traité et d'autres écrits, et aussi à cause des allusions à l'interdiction du paganisme ; il raconte l'histoire de cette interdiction d'après les documents juridiques, non sans menues erreurs (pp. III-VI). Il ne fait que reprendre la date et développer les arguments indiqués en trois lignes par

---

1. Forte distraction : le véritable nom de Délie, suivant M. N., serait Hostia ; et, pour comble, M. N. cite lui-même, en la mutilant, la phrase d'Apulée où ce nom est donné comme étant celui de Cynthie, tandis que, de Délie, Apulée dit nettement qu'elle s'appelait *Planie*. — Autre défaut : le livre ne se suffit pas à lui-même ; ainsi, le lecteur sera forcé de prendre une autre édition pour s'expliquer le désordre des vers II, 3, 14 et s. (ici p. 54 au milieu). — Le nom fictif *Titius* (I, 3, 73), bien expliqué par Dissen, est ramené ici (p. 80 en haut) aux anciennes erreurs.

TILLEMONT, *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique*, t. XIII, pp. 325-326. Ajoutons, avec l'historien français, que les allusions à la suppression de l'ancien culte ne se trouvent que dans le premier livre; les suivants sont nécessairement un peu postérieurs, ou, suivant la formule réservée de Tillemont : « Les livres qu'il met après ceux-ci nous obligent aussi à croire qu'ils ne furent pas faits depuis l'an 400 ».

M. W. énumère brièvement les sources d'Augustin. Il faudrait aussi parler des adversaires païens que ses devanciers certainement et peut-être lui aussi ont eus en vue. Mais toute cette question ne saurait être traitée avec la sûreté suffisante que dans une étude de toute la littérature du sujet.

Les manuscrits qui servent de fondement à l'édition sont au nombre de dix-neuf (vingt-et-un si l'on compte certaines parties de manuscrits); les plus anciens sont un manuscrit de Lyon, du VIe siècle (avec un cahier suppléé au VIIe siècle) et un manuscrit de Corbie, à Paris B. N. 12190, du VIIIe siècle. En outre, M. W. a consulté et cité quelquefois dix-neuf autres manuscrits, du XIIe siècle ou postérieurs.

Malgré cette abondante moisson, il n'a pas tout vu. Presque en même temps que son édition, paraissait la collation d'un manuscrit de Dresde, A 120 a, par M. MANITIUS, *Analecta Bollandiana*, t. XXIII (1904), n° II-III (publié le 10 juin), p. 278 et suivantes. Ce manuscrit est rapporté par M. Manitius au milieu du VIIIe siècle; on pourrait peut-être descendre, d'après les caractères paléographiques qu'il indique, à la fin du siècle. Les renseignements sommaires des Bénédictins lui ont permis de le rapprocher du manuscrit de Corbie utilisé par eux. Ce n'est pas le manuscrit de Corbie, comme a pu le soupçonner M. Manitius : il est à Paris; mais c'est un de ses proches parents. On peut s'en convaincre en comparant la collation avec l'apparat de M. W.; *C* désigne le manuscrit de Corbie, *G* celui de Dresde. Les premiers feuillets paraissent dérivés d'une autre source : WEIHRICH, p. 4, 12 : *pedis eius* C, *pedesecus* G; 5, 1 : *expiandos* C, *expiandos nos* G; 7, 2 : *quem* C, *quod* G; 7, 8 : *patrem meum* CPV, *patrem* G. Mais la suite montre un grand nombre de concordances avec *C* seul ou accompagné de ses dérivés *PF* : 8, 17 *uirtutem* om. CPFG¹; 10, 14 *oculis cordis* : *cordis oculis* G seul avec une édition parue à Laugingen en 1473; 11, 12 *quam* : *quod* CPG¹; 12, 11 : *tunc* om. CPG; 14, 12 : *trepedasset* C, *trepedas et* G¹ *trepidas et* Augustin), 15, 6 *legisse se* : *legisse* (*se* om.) CPFG¹; 18, 6 *Romuli* : *rumoli* C¹PFG; 18, 12 : *perpetrarat* C avec beaucoup de manuscrits et Augustin, *perpetrabat* RVG (désaccord, mais sur une bonne leçon conservée par *C*); 18, 15 *quin* : *qui* CPFG. Je ne poursuivrai pas; je laisserai à d'autres le soin d'établir le rapport exact de *C* et de *G*. M. Manitius n'a d'ailleurs collationné que le premier livre. Il faudrait voir les autres, surtout vérifier si la transposition de feuillets com-

mune à *C* et à *P* (p. 303, 12-312, 18) signalée par M. W. p. xv, se retrouve aussi dans *G*. La rencontre avec l'incunable de 1473, p. 10, 14 (et enfin p. 18, 12 *perpetrabat*) est certainement un hasard.

Cela me ramène à M. W. Il ne s'est pas assez préoccupé d'établir, dans ses quatre classes de manuscrits, les rapports mutuels. Il nous dit lui-même que *P*, un manuscrit de Salzbourg du IXe siècle, est une copie de *C*. Dès lors il devait être éliminé de l'apparat et ne figurer que dans l'introduction, avec un choix de variantes caractéristiques. Mais je ne reviens plus sur ces questions de méthode. Depuis vingt ans que je rends compte de ces éditions, je n'ai cessé d'inviter les consciencieux savants du *Corpus* à simplifier leur apparat. Evidemment, nous avons sur ce sujet des idées opposées. Mais je suis tout heureux de trouver dans le P. Odilo Rottmanner un auxiliaire, ou s'il veut, un successeur dans ce rôle peu agréable. Car je lui abandonne ce genre de critiques bien volontiers.

Il ne me restera plus qu'à louer ces éditions des progrès qu'elles font faire au texte. Dans ce volume, ils sont sensibles. J'en citerai un exemple entre mille, d'autant plus significatif qu'il est très secondaire. Augustin indique l'ordre des évangiles (p. 3, 10) : *primus Mattheus*, *deinde Marcus*, *tertio Lucas*, *ultimo Johannes*. Les Bénédictins avaient écrit *primum*, texte qui n'est justifié que par un manuscrit de XIVe siècle parmi les trente-huit qu'a dépouillé M. W. ; quelques manuscrits inférieurs donnent *primo* (suggéré par *tertio*, *ultimo*) ; enfin, la masse des autres se partage entre *primus* et *prius*, *prius* étant une altération évidente de *primus*. En rétablissant le texte authentique, on rend du même coup, à l'énumération d'Augustin sa libre allure et sa dissymétrie, éloignées de la pesante régularité didactique. Détail infime ; mais comme le cas n'est pas rare, le style d'Augustin reprend par ce travail minutieux sa vivacité première et perd cette banalité scolaire où s'énervent les textes trop souvent copiés et édités. Voir de même, p. 123, 22, la suppression de *a mortuis* après *resurgere ;* p. 135, 2, *aliter quam se res habet*, donné par tous les manuscrits, au lieu de *quam res se habet*, ordre du latin scolastique adopté par toutes les éditions sauf une ; etc. Chaque page presque peut fournir de ces exemples.

M. Weihrich a réuni sur le premier livre un grand nombre de références, profanes et ecclésiastiques. Le volume se termine par un *index scriptorum*, un *index nominum et rerum* et un *index syp-noticus*.

Paul Lejay.

Ludv. F. A Wimmer. De danske Runemindesmærker. Afbildningerne udfœrte af J. Magnus Petersen. III B. Runestenene i Skane og pa Bornholm. Kœbenhavn, Gyldendalske Boghandel, 1904-1905, In-folio de 328 p.

J'ai déjà eu l'occasion (19 sept. 1904) de signaler le magnifique

ouvrage de M. le Prof. Ludv. Wimmer sur les monuments runiques du Danemark et je ne reviendrai point sur les éloges que j'en ai faits. Le 3e vol. qui vient de paraître est divisé en deux parties : la première consacrée aux pierres runiques de la Scanie — M. W. en a relevé 44; la seconde à celles de Bornholm, au nombre de 39. Les pierres de la Scanie sont particulièrement curieuses au point de vue décoratif : par ex., celle de Krageholm, qui représente un homme, casqué et barbu, portant une croix, et surtout deux, restant du monument de Hunnestad, qui, à l'origine, en comprenait huit. Sur l'une un personnage casqué, la hache sur l'épaule, rappelle les « œxebœrende Barbarer »; sur l'autre, un cavalier, chevauchant un animal fantastique, a pour rênes et pour cravache des serpents. C'est ainsi que, d'après l'Edda de Snorri, la géante Hyrrokin vint du Jötunheim, montée sur un loup, pour assister aux funérailles du dieu Baldr. La pierre de Tulstorp, encadrée de runes avec au milieu un loup et au-dessous un navire de vikings, ce qui indiquerait qu'elle fut élevée en l'honneur d'un roi de la mer, sans doute appelé Ulv, offre cette autre particularité qu'elle se dresse sur un tumulus de l'âge de la pierre ou du bronze, dont les Scandinaves du xe siècle se sont servis pour ensevelir leurs morts. Les pierres de Bornholm, plus récentes, mais très nombreuses relativement à la petite étendue de cette île, sont intéressantes parce qu'elles nous montrent mieux la décadence de la vieille coutume païenne : les runes servant de plus en plus à des formules chrétiennes, comme « Dieu et le Christ aident son âme » et, finalement, disparaissant pour faire place à de simples croix. Avec ce volume la description des monuments runiques du Danemark se trouve achevée. Il ne nous reste plus à attendre que l'introduction générale et un index des mots qui sera le couronnement de cette œuvre monumentale.

Léon Pineau.

China's intercourse with Korea, from the XV th century to 1895, by William Woodville-Rockhill. 1 vol. in-12, 60 pp. London, Luzac and Ce, 1905.

Cet opuscule cite des faits exacts et formule, particulièrement dans le premier chapitre, des observations intéressantes. Mais, contrairement à ce que semble promettre le titre, il n'y faut pas chercher une histoire des relations sino-coréennes à l'époque indiquée : si les invasions mantchoues sont traitées avec quelques détails, par contre l'intervention chinoise lors de la guerre japonaise (1592-1598) est expédiée en une ligne et demie. Le dernier chapitre (some laws and customs of Korea) n'a aucun rapport avec le reste et contient un mélange d'observations contemporaines, de règles tirées des ouvrages juridiques et en partie tombées en désuétude, sans qu'il soit fait un départ assez net entre les uns et les autres. L'auteur est familier avec

quelques ouvrages indigènes et avec plusieurs ouvrages européens antérieurs à 1888 ; postérieurement à cette date, son information est bien plus restreinte. Aussi y a-t-il lieu de demander s'il était utile de réimprimer un article qui pouvait avoir une valeur de nouveauté quand il a paru pour la première fois, et qui est dépassé maintenant.

Maurice Courant.

Les cahiers de la Flandre maritime en 1789, publiés avec une introduction et des notes par A. De Saint Léger et Ph. Sagnac. Paris, Picard. 1995. T. I. LXIII et 472 p. in-8°.

La place me manque pour dire en détail tout le bien que je pense de la présente publication. D'un mot, c'est un modèle de critique et d'interprétation, un modèle que devront tâcher d'imiter tous les futurs éditeurs des cahiers de 89. Critique, cette édition l'est par son souci de ne rien laisser dans l'ombre soit pour l'établissement du texte, soit pour son intelligence. Les cahiers sont groupés par circonscriptions judiciaires (bailliages, châtellenies, etc.), selon l'ordre logique et géographique, l'organisation judiciaire ayant réglé les formes de la convocation. Des notes abondantes et précises comparent sans cesse les cahiers entre eux, les éclairent, les commentent. Une forte introduction, due à Ph. Sagnac, ouvre le volume. Elle renferme dans sa première partie (I-XXXIV) un tableau vivant et précis de la Flandre maritime sous la domination française, du pays et des habitants, des classes sociales, du commerce, de l'agriculture, de l'industrie, de l'administration. On y voit que ce pays récemment conquis était très différent de nos autres provinces, que le clergé, réputé étranger, et la noblesse n'y avaient pas d'exemptions pécuniaires, que les vieilles traditions d'indépendance municipale y restaient très fortes, etc. Nous sommes ainsi replongés dans le milieu général d'où sont sortis les cahiers. La seconde partie de l'introduction (XXXV-LXIII) nous replace dans le moment, en nous renseignant sur les élections, sur les incidents auxquels elles donnèrent lieu, sur les compétitions qui s'y manifestèrent entre les gens des villes et ceux des campagnes, entre Dunkerque et le reste du pays, entre les habitants et les échevinages ou Magistrats, etc. Elle nous apprend enfin sous quelles influences, personnelles ou locales, par les représentants de quelles classes sociales furent rédigés les cahiers et quel est l'esprit qui les anime.

J'en ai assez dit pour montrer l'intérêt de ce recueil qui est considérable.

Albert Mathiez.

K. H. Pahncke. **Willibald Beyschlag.** Tubingen, Mohr, 1906. in-8°, p. 191. Mk. 3.

Cette biographie inspirée par la piété filiale, mais écrite en toute sincérité, s'adresse surtout aux théologiens, et c'est à eux qu'il appartiendra d'apprécier d'après elle le savant, disciple attardé de Schleiermacher, le prédicateur, le professeur, le polémiste dont M. Pahncke a retracé rapidement la carrière. Son livre néanmoins, pour lequel il a largement puisé dans le journal et la correspondance de son beau-père, mérite aussi d'être signalé à un public plus étendu. Les années d'études de Beyschlag l'ont rapproché de personnages intéressants : il a connu à Bonn en 1840 Arndt qui venait d'être réinstallé dans sa chaire et il en est resté toute sa vie le disciple patriote ; il a écouté aussi Welcker, A. W. Schlegel et naturellement les théologiens ; il a fréquenté beaucoup dans la maison de Gottfried et de Johanna Kinkel et appartenu au cercle littéraire des *Maikäfer*. A Berlin, il a été en relation avec Hoffmann von Fallersleben, Bruno Bauer, ceux-ci nouvellement destitués ; il s'est intimément lié avec J. Burckhardt ; il a été l'hôte du salon de Bettina et de quelques autres. Ses études terminées, Beyschlag a passé de 1844 à 1849 cinq ans comme *candidat* à Francfort, sa ville natale. Il a donc été le témoin de la Révolution de 1848, et un témoin actif et curieux, qu'on trouve à la fois dans la rue patrouillant avec la milice bourgeoise et mêlé aux réunions publiques et aux séances du Parlement. Ses notes et ses lettres ont fourni à son biographe un vivant chapitre d'histoire contemporaine. Il faut le remercier de nous avoir conservé ces souvenirs littéraires et politiques de Beyschlag.

L. Roustan.

Ad. Tobler : **Mélanges de Grammaire française,** traduction française de la deuxième édition par Max Kuttner avec la collaboration de Léopold Sudre. — Paris, A. Picard, 1905 ; un vol. in-8° de xxi-372 pages.

MM. Kuttner et Sudre viennent de rendre un très grand service à la philologie en donnant une traduction française de la première série des célèbres *Vermischte Beitraege* de M. Tobler. Cette traduction a tous les mérites et offre toutes les garanties qu'on peut demander aux travaux de ce genre : elle est complète, rigoureusement exacte, a été revue par l'auteur en cas de doute, et se lit d'un bout à l'autre très facilement [1]. Cela étant, et puisque voilà le public studieux dûment

1. A signaler seulement quelques rares fautes d'impression, ainsi dans la note de la p. 106 *Du Ménil* pour *Du Méril*; et aussi quelques tournures louches, comme celle-ci qui se trouve à la p. 45 : « *A mon avis, ce procédé de langage me paraît...* »

averti, je pourrais m'en tenir là, car l'éloge n'est plus à faire de l'ouvrage en question. Mais, alors que l'occasion s'en présente, comment ne pas chercher à dégager un peu la caractéristique générale de ces belles études, d'une originalité si puissante, qui, non seulement en français, mais dans tout le domaine des langues romanes, pour ne pas dire ailleurs, ont renouvelé depuis vingt ans la syntaxe historique, et dont il faut se demander cependant si elles-mêmes sont historiques au sens strict du mot? Qui dit histoire en effet suppose: 1° qu'on cherche l'origine des faits en remontant aussi haut que possible; 2° qu'on suit leur évolution d'une façon ininterrompue dans le temps. Or ce n'est point cela en somme, semble-t-il, qu'a fait M. Tobler. Car remarquez d'abord qu'il remonte assez rarement jusqu'au latin dans ses considérations; que, d'autre part, il n'allègue jamais (ou à peu près jamais) d'exemples empruntés au XVe et au XVIe siècle, et qu'enfin pour la période classique de notre langue il se contente en général de quelques indications rapides. Quel est donc son domaine propre? Avant tout, l'ancien français, — j'entends celui du XIIe et du XIIIe siècle, — qu'il a fouillé et retourné dans tous les sens, analysé dans ses fibres intimes, dont il possède, comme pas un je crois bien, tous les textes publiés ou même manuscrits. D'autre part, il a incontestablement une documentation très riche aussi sur le français écrit de l'époque actuelle, notamment sur notre production romanesque pendant le dernier tiers du XIXe siècle. Il tient ainsi solidement les deux bouts de la chaîne, se préoccupant assez peu, semble-t-il, des anneaux intermédiaires. Est-ce un bien? est-ce un mal? Ce qu'il y a de sûr, c'est que sur ces deux « moments » de la langue française il a projeté une lumière incomparable; il les a rapprochés l'un de l'autre d'une façon inlassable et avec la plus rare sagacité, tantôt partant du XIIe siècle pour aboutir à l'époque contemporaine, tantôt suivant la marche inverse, — et peu importe au fond, — mais démêlant toujours avec une autorité souveraine ce qui dans notre usage le plus moderne se rattache à un passé lointain, et donnant les raisons philosophiques des modifications qui se sont opérées dans l'allure de la pensée française. Telle est cette œuvre, capitale en dépit de sa forme fragmentaire, qui mérite de faire époque, et que la traduction dûe aux bons soins de MM. Kuttner et Sudre vient de rendre plus accessible au public français et — qui sait? — peut-être aussi à une partie du public allemand, car n'est-ce pas une des vertus de la langue française que de clarifier les idées trop concises et un peu abstruses par leur profondeur même? Il est à souhaiter que la traduction annoncée de la deuxième et de la troisième série des *Mélanges* se fasse attendre le moins longtemps possible.

E. Bourciez.

I. Paul Stapfer. **Victor Hugo à Guernesey, souvenirs personnels.** Ouvrage orné de nombreuses reproductions de photographies inédites et de fac-simile d'autographes. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905; in-12 de 247 pages.

II. Edmond Huguet. **La couleur, la lumière et l'ombre dans les métaphores de Victor Hugo.** Paris, Hachette, 1905; in-8° de VIII-379 pages.

I. Il n'y a pas trace, dans l'attitude de M. Stapfer, interlocuteur de Victor Hugo en 1867 et 1868, de ce que Macaulay appelait du « Boswellisme »: il est certain que les belles inintelligences et les ignorances hautaines du poète ne devaient guère inciter un jeune licencié parisien à jouer les Eckermann auprès de lui. On peut se demander cependant si l'ironiste désabusé qu'est devenu M. Stapfer n'a pas donné leur dernière forme à ces entretiens guernesiais, d'une malice si enveloppée, ou si, préparant alors un livre sur Sterne, il était tenté de faire un peu d'humour en action. Quoi qu'il en soit, l'histoire des idées de Victor Hugo ne manquera pas de s'informer auprès de lui de maint détail. Sans parler des aperçus qu'ouvre son livre sur l'intimité et sur l'entourage du poète, Hugo faisant des réserves à Shakespeare et épluchant Racine, pourchassant tout ce qui lui semblait suspect d'athéisme ou de matérialisme et défendant le manichéisme et l'espoir d'une immortalité individuelle, fonçant contre Veuillot et portant Juvénal aux nues, Hugo aprioriste, subjectif et passionné reparaît dans ces pages, qui commentent ainsi plus d'un passage des *Châtiments* ou des *Contemplations*.

II. La *Revue Critique* a déjà signalé (n° du 25 février 1905) l'utile et copieux répertoire où M. Huguet a entrepris de répartir sous quelques grandes rubriques les métaphores et les comparaisons dans l'œuvre de V. Hugo. Ce deuxième volume, consacré à tout ce qui, dans son vocabulaire et sa poétique, relève de la lumière et de la couleur, confirme plusieurs des idées ou des hypothèses courantes sur le rôle de la vision dans le rythme sensoriel et imaginatif du poète. Mais, comme il se pourrait bien que l'importance des sensations et des images de lumière et d'ombre se fût accrue à partir du moment où Hugo habita au bord de la mer, on est tenté de regretter que le répertoire de M. H. écarte délibérément — il s'explique là-dessus dans son *Avant-propos* — toute intervention de la chronologie. Lui-même y revient implicitement, malgré tout, lorsqu'il note dans la *Conclusion* que « l'attrait vers les ténèbres se manifeste surtout à partir de l'exil, parce que le poète considère l'ombre comme le symbole de sa destinée [1] ».

F. Baldensperger.

---

1. L'*albâtre*, dans la citation de *Toute la Lyre* donnée p. 2, a-t-il une signification de couleur ? Et plusieurs des exemples illustrant le mot *pourpre* (p. 335 et suiv.) ne mettent-ils pas en cause l'emblême ou le costume plutôt que la couleur et l'éclat ?

Ch. Bally. **Précis de stylistique.** Esquisse d'une méthode fondée sur l'étude du français moderne. Genève (1905), in-8°, 185 p.

La stylistique qu'enseigne M Bally n'a pas pour objet l'art d'écrire, mais les moyens par lesquels on exprime — oralement ou par écrit — la pensée dans une langue donnée. Les questions que se pose l'auteur ne sont pas entièrement neuves : la valeur des mots, les synonymes, la manière dont les mots se groupent entre eux, le langage figuré, l'ordre des mots, l'expression des sentiments sont autant de sujets étudiés depuis longtemps, et les idées générales qui dominent l'exposé sont celles qui ont cours parmi les meilleurs des linguistes : M. B. est lui-même un linguiste savant et ingénieux, élève distingué de M. F. de Saussure. Ce qui est neuf dans l'ouvrage, c'est le rapprochement de ces idées et leur adaptation à l'étude pratique des langues que les progrès mêmes des méthodes mènent à un dangereux empirisme; et par là, le livre est propre à intéresser les linguistes auxquels M. B. ne le destine pas ; mais surtout, les personnes qui apprennent des langues trouveront à le lire et à s'en pénétrer un profit singulier.

L'ouvrage de M. B. est un programme de travail plutôt qu'un exposé approfondi et prêterait à un nombre infini de discussions. La principale critique à lui adresser serait que la langue y est trop considérée d'une manière générale, au point de vue de l'humaniste ; sans doute pour le grammairien, il n'y a qu'une langue française dont les règles sont les mêmes pour tous et « régentent jusqu'aux rois » ; mais il y a autant de manières de s'exprimer, donc autant de « stylistiques » qu'il y a de groupes sociaux distincts : sans violer aucune règle grammaticale, on ne parle pas dans un salon comme dans un atelier, dans une caserne comme dans une église; les mots ont des sens différents suivant les milieux sociaux, et les sentiments se manifestent de manières diverses dans les diverses classes de la société. Dans un livre tel que celui de M. B., il semble que ces considérations auraient dû dominer l'exposé : elles ne font qu'y apparaître plus ou moins fugitivement, et en passant. Une seconde édition permettra sans doute à M. B. de se placer plus souvent à ce point de vue.

A. Meillet.

Chansons populaires du Périgord, avec adaptation en vers blancs ou rythme musical par Eug. Chaminade et E. Casse. gr. in-8° de 68 p. Paris, H. Champion, éditeur. Prix : 2 fr. 50.

J'exprimais, en rendant compte des chansons populaires des Alpes françaises de M. J. Tiersot (22 juin 1903), le regret qu'un comité compétent n'eût pas reçu mission de recueillir et de publier nos vieilles chansons populaires en un Corpus semblable aux recueils danois et

écossais de Grundtvig et de Child : ce regret m'est revenu, plus vif, en recevant les chansons populaires du Périgord que vient de faire paraître la Schola Cantorum. Ce fascicule vient après des chansons populaires du Limousin ; il sera suivi, annonce-t-on, de chansons populaires de la Bretagne. Voilà donc encore une fois le trésor éparpillé et une chance de moins de le voir jamais rassemblé en un tout ! Ceci est d'autant plus fâcheux que telle ou telle des variantes ici données n'est point la meilleure connue et que si l'on devait juger d'après cela de notre poésie populaire, on s'en ferait une idée absolument fausse. Cette critique, plutôt d'ordre général, n'empêche que je souhaite très vivement, pour ma part, de voir continuer cette publication ; car, outre des mélodies aussi sûrement notées qu'il est possible, elle nous apportera peut-être quelques variantes, ou même quelques chansons nouvelles.

Léon Pineau.

— A Gournia en Crète, miss Edith H. Hall a exploré, en 1904, un vaste amas de tessons de vases, d'un style intermédiaire entre celui dit de *Kamares* et la plus ancienne céramique géométrique de Cnossos. En dehors de la Crète, on a trouvé des poteries analogues à Phylakoyi, dans l'île de Mélos ; mais ces dernières offrent quelques caractères plus archaïques. Le mémoire de miss Hall a paru, accompagné de 8 planches, dans les *Transactions of the Department of Archæology* de l'Université de Pensylvanie (*Early-printed pottery from Gournia, Crete*, Philadelphie, 1905, in-4°). — S.

— La maison Freytag et Tempsky publie une seconde édition d'un *Auswahl aus Xenophons Hellenika*, dû aux soins de M. C. Bunger (un vol. in-16 de xviii-144 p., Leipzig et Vienne, 1905). L'ouvrage commence par une biographie de Xénophon, qui tourne un peu trop au panégyrique : il y a aussi trop d'affirmation sur bien des points douteux. Il n'est pas sûr que Xénophon soit mort en 354, à l'âge de 75 ans ; nous ne savons rien sur la date de sa naissance et sur celle de sa mort. Le choix des extraits est satisfaisant. Le texte est celui de la grande édition O. Keller, 1890, Cependant M. B. n'indique pas toujours, comme il l'affirme, tous les passages où il s'écarte de cette édition. Ainsi 1, 6, 4, Keller adopte l'addition du mot ἀεί proposée par Cobet ; un peu plus loin il ajoute οὐ devant γιγνωσκόντων ; ces deux corrections manquent dans B. Les changements les plus considérables faits par B. au texte grec, consistent en suppression de mots, et même de phrases entières, là où ce texte est probablement altéré. Le moyen est vraiment trop commode. De ce qu'un texte nous est parvenu en mauvais état, nous ne sommes pas en droit de le supprimer. Quelques exemples montreront ici le vice de la méthode. Ainsi 1, 7, 4, l'existence d'une lettre écrite par les stratèges athéniens est prouvée par 1, 6, 35 ; il était d'ailleurs dans l'intérêt de Théramène de citer une lettre où n'était pas mentionné l'ordre qui lui aurait été donné par les stratèges d'enlever les morts. L. ii, ch. 3, M. B. supprime les deux paragraphes 19-20, en tout 13 lignes de l'édition Keller. Mais la critique prêtée à Théramène du chiffre de 3.000 citoyens est attestée par la *Politeia* d'Aristote, § 19. L'interpolateur aurait donc transcrit Aristote ? — Albert Martin.

— M. C. E. Graves, qui donne aujourd'hui une édition des *Acharniens* d'Aristophane dans la collection Pitt Serie Press de Cambridge (un vol. in-32, de xvi-143 p. 1905), a déjà publié dans cette même collection les *Guêpes* en 1894, les *Nuées* en 1898. Ce sont de bonnes éditions de classe fournissant ce qui est nécessaire aux écoliers pour comprendre Aristophane. On peut cependant reprocher à l'auteur un peu de sécheresse et de timidité. Ainsi, v. 52, il semble accepter les calomnies d'Aristophane sur Aspasie, à propos du scandale de *Mégare* (c'est ainsi croyons-nous, qu'il faut lire dans cette note). V. 326, il aurait fallu dire quelques mots sur la question du logéion ; car comment expliquer que Décéopolis ait pu pendre au chœur son panier à charbon, si l'acteur et le chœur ne sont pas sur un sol de plain pied ? L'excellente étude de M. Mazon sur la composition des comédies d'Aristophane semble avoir été inconnue à M. Graves ; il y aurait trouvé de bons secours. L'explication donnée sur cinq talents omis par Cléon, v. 6, est véritablement par trop insuffisante. — Albert Martin.

— Dans une savante étude, communiquée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. W. Helbig a déterminé avec sa précision coutumière les diverses pièces du vêtement et les principaux attributs des Saliens de Rome : boucliers (*ancilia*), coiffures en forme de bonnets (*apices*), plaques pectorales de bronze (*aenea pectoris tegumina*), lances, épées, tuniques et ornements qui les décoraient, toges courtes (*trabeae*), chaussures (*caligae, ocreae*). En terminant, M. W. H. prouve fort ingénieusement que les Saliens n'ont jamais été ni pu être des cavaliers. La méthode employée par l'auteur est exactement la même que celle dont M. W. H. a fait un si heureux usage dans son livre classique sur l'*Epopée homérique*. Grâce à sa parfaite connaissance de l'archéologie italique, il a relevé sur de nombreux monuments, pierres gravées, pièces de mobilier funéraire, vases peints, plusieurs reproductions certaines des attributs qui caractérisaient les Saliens. Aux descriptions plus ou moins exactes des auteurs, il ajoute pour nous la vision directe des objets. Il établit que plusieurs des attributs des Saliens, spécialement les *ancilia* et les *apices*, présentent des analogies indéniables avec les boucliers et les casques mycéniens, et il en conclut que le costume et l'équipement des Saliens ont été fixés à l'époque où l'Italie centrale subissait encore l'influence mycénienne, c'est-à-dire bien avant la colonisation grecque proprement dite du viiie siècle av. J.-C. — J. Toutain.

— M. Jusserand, dans le deuxième volume de son *Histoire littéraire du peuple anglais*, signale les affinités des successeurs immédiats de Shakespeare avec les auteurs dramatiques de la Restauration : Dryden n'imite pas seulement le théâtre français, il continue Massinger. On dira donc des pièces jouées depuis 1660 qu'elles marquent, non la naissance d'un genre nouveau importé de l'étranger, mais la transformation d'un genre national. C'est une preuve à l'appui de cette thèse qu'a fournie M. Gray en tirant de l'oubli une pièce d'un auteur dramatique de second ordre, Lodowick Carliell, gentilhomme et courtisan de Charles I. (*Lodowick Carliell, his Life, a Discussion of his Plays, and the* « Deserving Favourite », Chicago. University Press. 1905, in-8°, 177 pp.). La tragi-comédie, éditée par M. G., rappelle par son intrigue romanesque et son cadre de pastorale les comédies de Shakespeare, et elle fait pressentir par l'*héroïsme* de ses caractères les tragédies de Dryden. Peut-être faudrait-il attribuer ce dernier trait à une influence espagnole. Carliell devait trouver dans Corneille la réalisation de son idéal dramatique, aussi termina-t-il sa carrière par une traduction d'*Heraclius*. Sur ce dernier essai du vieux courtisan de Charles I, M. G. aurait pu consulter

utilement Canfield, *Corneille and Racine in England* pp. 64, ssq. — L'introduction biographique est excellente: M. G., grâce aux documents inédits sur lesquels il a eu le bonheur de mettre la main, nous révéle un Carliell inconnu jusqu'ici. Nous souhaitons que M. Gray puisse faire bientôt suivre sa thèse d'une édition des œuvres complètes de Carliell. — Ch. Bastide.

— Nathaniel Lee a été considéré au commencement du XVIIIe siècle comme un des meilleurs tragiques anglais. Plus tard on lui a préféré Otway, aujourd'hui enfin il est à peu près oublié. M. Fritz Resa a naguère entrepris de réimprimer une de ses pièces (*Nathaniel Lees Trauerspiel Theodosius*. Berlin und Leipzig, Felber. 1905, in-8°, 219 pp., 4 m. 50) et il s'est appliqué à sa tâche avec zèle et compétence. Introduction biographique et critique, étude des sources, rien ne manque. Grâce aux recherches de M. Resa on voit très bien que Nathaniel Lee combinait des emprunts à la littérature romanesque française avec des réminiscences du théâtre national. — Ch. Bastide.

— La pasquinade de *Satyros* avait été étudiée jusqu'ici surtout au point de vue du personnage que le jeune Goethe y voulut persiffler et dans lequel la critique moderne s'accorde à reconnaître Herder. Dans sa brochure, *Gœthes Satyros, eine Studie zur Entstehungsgeschichte* (Teubner, Leipzig, 1905, in-8°, p. 125). Mme Gertrude Bauemer s'est proposé d'examiner l'œuvre sous un autre aspect. Elle a recherché les divers éléments d'où est sortie la conception de Gœthe, le rôle que joue le satyre dans la littérature de la Renaissance, chez les poètes anacréontiques et idylliques du XVIIIe siècle ; elle a montré comment Gessner, Wieland, Winckelmann par Oeser, puis Rousseau, qui identifie le satyre avec l'homme primitif de ses utopies, ont fourni des traits au héros de Gœthe ; elle a découvert les liens intimes qui pour la genèse psychologique unissent l'œuvre à d'autres compositions de la même période, au *Prométhée* en particulier. Enfin les questions de forme ont été l'objet d'un examen scrupuleux, surtout pour ce qui concerne l'emploi du *Knittelvers*. La discussion bien conduite de ce petit problème littéraire complète ainsi heureusement et rectifie parfois une étude dont on ne connaissait guère que le côté biographique. — L. R.

— M. Oscar Grojean a raconté en détail et en utilisant des documents inédits l'histoire des deux nominations de Sainte-Beuve à l'Université de Liège en 1831 et en 1848 : *Sainte-Beuve à Liège*. (Bruxelles, Misch et Thron, Paris, Fontemoing, 1905, in-16, p. 66). En nous présentant les négociations de la première, les raisons d'ordre intime qui la firent rester sans effet, la violente campagne de presse qui accueillit la seconde et l'impression pénible que laissa au critique son court passage en Belgique, M. G. a écrit un intéressant chapitre qui complète notre information sur Sainte-Beuve. — L. R.

— Il y a un peu de tout dans les *Erinnerungen, Reden und Studien* que publie M. L. Friedlaender (Strassburg, Trübner, 1905, 2 vol. petit in-8°, 656 p.) : des renseignements et des documents sur Kœnigsberg et sur Berlin au temps des guerres de l'indépendance, des Souvenirs et des Etudes biographiques concernant la vie scientifique de Kœnigsberg, des lettres de Tourguénief, plusieurs discours et essais d'un grand intérêt pour cette histoire de la civilisation où l'auteur a trouvé son meilleur champ d'activité. C'est ainsi qu'on y retrouve avec satisfaction un important article, paru jadis dans la *Deutsche Rundschau*, sur la *survivance de l'antiquité au moyen âge*, qui garde sa valeur de synthèse en raccourci, bien que la documentation puisse en être rafraîchie sur plusieurs points. — F. B.

— L'espèce de byronisme magnanime et d'idéalisme fougueux et agissant des

Grands Poètes romantiques de la Pologne, Mickiewicz, Slowacki, Krasinski, vient de trouver en M. Gabriel Sarrazin un critique et un historien sympathique et enthousiaste (Paris, Perrin, 1906, 1 vol. in-16 de XIII-340 p.). Un rattachement continu de la grande poésie lyrique ou symbolique à l'action nationale et aux aspirations populaires de la Pologne donne à la destinée et à l'œuvre de ces « bardes » un accent particulièrement poignant, que M. S. serait sans doute plus disposé à renforcer qu'à atténuer, qu'il est, en tout cas, très bien préparé, par son œuvre antérieure, à comprendre et à faire comprendre dignement. — F. B.

— Dans le petit livre qu'il a intitulé: *Généraux de débâcle et de coup d'état* (Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, in-18 de XII-240 pages, prix 3 fr. 50), M. Emile Terquem a voulu établir que « les tares » intellectuelles et morales des grands chefs de l'armée impériale de 1870 se retrouvent au même degré dans le haut commandement de l'armée actuelle. Pour le montrer, M. E. T. a choisi dans les dépositions faites à Trianon par les principaux témoins du procès Bazaine les passages qui lui ont paru caractériser le mieux la conduite du général en chef de l'armée du Rhin et de quelques-uns de ses lieutenants. Certes, dans l'histoire de la débâcle de 1870-1871, il est peu de pages aussi tristes à lire que celles du procès Bazaine où sont dévoilés au sommet de l'armée l'affaissement des caractères, le désarroi des consciences, l'oubli des prescriptions les plus élémentaires de l'honneur militaire: des crimes comme la remise des drapeaux aux Prussiens, comme l'inaction imposée à une armée en vue de défendre « l'ordre social » de préférence à la patrie envahie sont plus douloureux à enregistrer dans l'histoire d'un peuple que la perte de plusieurs batailles. Toutefois, quelque ait été la solidarité de certains généraux avec Bazaine, il semble excessif de prétendre que le général en chef de l'armée du Rhin « ne faisait que représenter... toutes les tares morales de la haute armée de son époque » (p. 12). — La bourgeoisie doit, suivant l'auteur, être rendue responsable de cette décadence du haut commandement aussi bien en 1870 qu'à l'époque actuelle. Il faut changer l'esprit de la haute armée, laquelle, presque toute entière est « issue de la bourgeoisie cléricale, napoléonienne et conservatrice » (p. 220). Il faut qu'elle cesse d'être une caste fermée et qu'elle s'imprègne de l'esprit laïque et républicain. Pour hâter cette rénovation, M. T. propose, avec la suppression, déjà réalisée, de la dot réglementaire, les moyens suivants: le remplacement du grade de général par des commissions temporaires, la proportionnalité des appointements réglée d'après le temps de service et non plus d'après le grade, le transfert de l'état-major de l'armée et de l'Ecole de guerre dans quelque ville tranquille, la suppression de « la tyrannie du mess » et du « particularisme du cercle militaire » (p. 190). Mais n'est-il pas à craindre que des réformes de ce genre, celles du moins qui sont réalisables, ne portent atteinte à l'esprit militaire et à la situation sociale de l'officier? — Ty.

— L'étude de M. T. Braun sur la folie religieuse (*Die religiöse Wahnbildung*: Tübingen, Mohr, 1906; in-8, IV-74 pages) contient surtout la description et la discussion d'un certain nombre de cas pathologiques. La conclusion de l'auteur est que la religion, prise en soi, n'induit pas plus à la folie que la politique, par exemple, mais qu'une certaine forme de religiosité peut la favoriser. Il y aurait peut-être quelque réserve à faire sur les remèdes préventifs: littérature religieuse, emploi de la Bible, etc. — Z.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 15 janvier. — 1906

Hühn, Manuel biblique, IV. — Giran, Jésus de Nazareth. — Otto, Prêtres et temples dans l'Egypte hellénistique, I. — Marquart, Recherches sur l'histoire de l'Iran. — Lewin, Les Scholies de Théodore bar Koni. — Preuss, Index d'Isocrate. — Donat, I, p. Georgii. — G. Paris, Histoire poétique de Charlemagne, 2e éd., p. P. Meyer. — Duvernoy, Les Etats-Généraux de Lorraine et de Bar, Le duc de Lorraine Mathieu I. — Humpf, L'article défini en ancien français. — Von den Driesch, La place de l'adjectif en ancien français. — K. Roth, Histoire de l'empire byzantin. — Lameire, Les occupations militaires en Espagne. — Thayer, Sterne en Allemagne. — Gallavresi, La Constitution Cisalpine. — Tchernoff, Les sociétés secrètes de la deuxième République. — Brandstetter, L'allemand du pays de Romont. — A. Delboulle. — Académie des inscriptions.

Hilfsbuch zum Verständnis der Bibel, von E. Hühn. IV. Geschichte Jesu and der ältesten Christenheit. Tübingen, Mohr, 1905 ; in-16, IV-158 pages.

Jésus de Nazareth, Notes historiques et critiques, par E. Giran. Paris, Fischbacher, 1904; in-16, 168 pages.

L'excellent manuel biblique de M. Hühn s'achève par une histoire de Jésus et du christianisme primitif. Cette partie se recommande par les mêmes qualités que les précédentes. La critique des Évangiles est plutôt modérée. Des récits de l'enfance on a retenu seulement la descendance présumée davidique ; mais le caractère artificiel des deux généalogies dans Matthieu et dans Luc permet de trouver que ce peu est encore trop : Joseph n'a pas été censé descendre de David avant que Jésus fût considéré comme Messie : ce point acquis, l'origine davidique en fut immédiatement déduite ; puis les généalogies furent élaborées à l'appui de la croyance. L'enseignement de Jésus est analysé de telle sorte qu'on ne se douterait pas de la place qu'y a tenue l'annonce du prochain avènement messianique : lacune équivalant à une erreur essentielle dans la représentation historique de l'Évangile. Un aperçu des discours proprement eschatologiques est rejeté dans la relation du ministère hiérosolymitain, comme si ces discours appartenaient en bloc aux derniers jours de Jésus; point de vue artificiel et critique insuffisante, l'authenticité du discours sur la fin du monde (*Marc*, XIII, et parallèles) étant pour le moins contestable. En ce qui regarde les récits de la dernière cène, la question

n'est pas précisément de choisir entre les Synoptiques et Jean, car il pourrait se faire qu'aucune des relations ne soit à prendre ou à rejeter absolument; la représentation du dernier repas peut être symbolique et artificielle dans le quatrième Évangile, sans que celui-ci ait tort de ne pas identifier ce repas au festin pascal; d'autre part, l'identification peut être artificielle dans les Synoptiques, sans que l'on soit obligé de regarder comme non historiques tous les éléments de leur narration; les paroles sur « le sang de la nouvelle alliance » sont en rapport avec la pâque, mais la déclaration : « Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne » etc., en est indépendante.

M. Giran a voulu écrire « un manuel scolaire de critique et d'histoire concernant Jésus de Nazareth ». Il s'est inspiré principalement de M. Albert Réville. La forme du livre répond assez bien au but que l'auteur s'est proposé. On peut regretter néanmoins un certain abus de la discussion critique et des jugements abstraits. Des phrases comme celles-ci : « L'essénisme est une puissance d'asservissement ritualiste et de mort spirituelle », ne sont pas tout à fait à leur place dans un manuel scolaire. Quelques réserves seraient aussi à faire sur le fond. L'Évangile n'est pas, à vrai dire, « la proclamation de l'amour et du pardon inlassables de Dieu », mais l'annonce du prochain avènement du Messie. Il n'est pas exact de dire, à propos des miracles, que pour Jésus, « la volonté de Dieu a quelque chose de nécessaire, de fatal » ; c'est le contraire qui est la vérité. Il est douteux, pour le moins, que « l'activité de Jésus en Galilée » ait « duré trois ans ». Il est arbitraire de contester, à raison de leur objet, la parabole de Lazare et celle du Juge inique, quand on retient, et à bon droit, la parole : « Bienheureux les pauvres », et la parabole de l'Ami importun. On n'a pas le droit d'affirmer que Jésus ait été averti, par Joseph d'Arimathie, du complot tramé contre lui et de la trahison de Judas. L'enlèvement du corps de Jésus par les membres du sanhédrin est une hypothèse aussi invraisemblable que superflue. La donnée de Matthieu, touchant les gardes du tombeau qui auraient été payés pour dire que les disciples avaient soustrait le cadavre, ne saurait être alléguée en sa faveur : les gardes ne sont qu'une fiction apologétique imaginée pour réfuter une autre fiction, l'enlèvement par les disciples, que les Juifs, de leur côté, avaient d'abord inventée contre l'argument du tombeau vide.

Alfred Loisy.

Walter Otto, **Priester und Tempel im Hellenistischen Ægypten, ein Beitrag zur Kulturgeschichte des Hellenismus,** Erster Band. in-8°, 1905, Leipzig et Berlin, B. G. Teubner, p. xiv-418.

Le second chapitre de cet ouvrage avait déjà paru comme dissertation inaugurale, celui qui a rapport à *l'Organisation du Sacerdoce*

grec en Egypte, et j'en ai rendu compte ici même, il y a un an : il m'avait donné des espoirs que la publication du premier volume a justifiés complètement. On sait quel rôle les sacerdoces et les religions égyptiennes ont joué dans l'histoire politique ou économique de la vallée du Nil depuis la conquête d'Alexandre jusqu'aux derniers temps de l'empire romain ; les ruines des cités thébaines nous ont conservé plusieurs des temples où leur action s'exerça, mais nous en étions réduits à la conjecture sur presque tout ce qui touche à leur organisation intérieure. Ici comme dans la plupart des questions relatives à l'Egypte gréco-romaine, la découverte d'innombrables documents sur papyrus a renouvelé la science. Qu'elle ait permis d'élucider le problème dans tous ses détails, on aurait tort de l'imaginer, mais elle a produit une quantité innombrable de faits nouveaux qu'il fallait réunir et coordonner dans un tableau d'ensemble : c'est ce que M. Otto a fait avec beaucoup de conscience et beaucoup de succès.

Ce premier volume comprend quatre chapitres. Il débute, ainsi qu'il convient, par une courte revue des dieux de l'Egypte hellénistique, dieux à noms purement Egyptiens, dieux à nom double égyptien et grec, dieux à noms purement grecs, dieux à noms purement romains, et enfin, seul dans une section particulière, Sérapis. Le chapitre second traite de l'Organisation du Sacerdoce, d'abord du Sacerdoce des dieux indigènes, puis du Sacerdoce des dieux grecs : c'est celui qui a déjà été examiné l'an dernier et je n'y reviens pas. Il est question dans le troisième chapitre de l'ordre sacerdotal, de ses divisions et des procédés d'avancement qui y prévalaient tant chez les indigènes que chez les Grecs. M. Otto rejette avec raison les témoignages des auteurs classiques qui ont été longtemps invoqués en faveur de l'existence des castes ; il rappelle toutefois avec autant de raison qu'au moins dans les derniers âges, les diverses catégories de prêtres avaient une tendance de plus en plus forte à se transmettre leurs charges de père en fils. Sur certaines stèles d'Akhmôn, des débuts ou du milieu de l'époque ptolémaique, on trouve mentionnées six, huit, quelquefois dix et plus, générations d'individus revêtus d'une même fonction et s'y succédant dans un même temple : des cas de ce genre ne sont pas rares sur les quelques monuments que nous possédons du Delta, et l'hérédité était assez constante en tous lieux pour qu'elle donnât l'impression d'une caste religieuse à des voyageurs grecs tels qu'Hérodote qui n'y regardaient pas de si près. M. Otto a lui-même établi la généalogie de la famille des grands prêtres de Memphis depuis Ptolémée Sôter jusqu'à Cléopâtre, et il serait aisé d'en faire autant pour d'autres familles : l'erreur des Grecs s'explique donc. La manière dont cette hérédité se conciliait avec la prérogative royale et tout ce qui touche aux mécanismes qui mouvaient la hiérarchie est bien exposé et assez longuement pour ce

qu'il en est des sacerdoces indigènes : si le développement n'est pas aussi considérable en ce qui concerne les sacerdoces grecs, c'est que les renseignements que nous possédons sur eux sont peu nombreux. La matière mise en œuvre dans le dernier chapitre, celui qui a trait aux biens et aux revenus des temples, est la plus riche sans contredit, et occupe plus du tiers du volume : terres de culture, manses et dépendances des temples, manufactures avec ou sans monopole, esclaves, entreprises commerciales et maniements d'argent, contributions de l'état et dons des particuliers, tout ce qui constituait la fortune du dieu ou qui était de nature à la maintenir ou à l'augmenter, est passé en revue tour à tour et défini avec quantité de documents à l'appui. Une assez longue liste d'additions et de corrections, dont plusieurs sont importantes, termine le volume.

Cette sèche énumération ne peut donner qu'une idée insuffisante de l'étendue du terrain exploré par M. Otto et de l'abondance de son information. M. Otto, s'il n'est pas Egyptologue militant, s'est du moins renseigné aux meilleures sources égyptologiques, et il a pu rechercher jusque dans l'Egypte pharaonique les antécédents de beaucoup des questions qu'il débat. La lecture de son livre m'a prouvé combien plus que je ne le pensais nous avons à apprendre sur les monuments égyptiens de l'âge classique, et je souhaiterais vivement qu'un de nos étudiants reprît, avec les renseignements que M. Otto nous fournit, pour l'époque hellénistique l'étude des époques auxquelles M. Otto n'a pas pu s'attaquer. C'est alors qu'on verrait nettement ressortir avec les quelques lacunes que le livre renferme, les quantités de faits précieux qu'il contient et le bénéfice immense qu'il confère à notre science.

G. Maspero.

J. Marquart, **Untersuchungen zur Geschichte von Erân,** zweites Heft (Schluss) in-8°, Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1905, 258 p.

C'est un recueil d'articles parus presque tous avant 1899 et qui ont été réunis en volume : *les Noms des Mages*, *la Marche d'Alexandre de Persépolis sur Hérat*, *Parachoatras-Paropanisadæ-Paradhata*, *Sur quelques noms de peuples scytho-iraniens*, *Sur quelques inscriptions de Cappadoce*, *la Chronologie de Cambyse et des rois Imposteurs et le calendrier de la Perse antique*, plus une trentaine de pages d'additions, de suppressions et de modifications. Le texte de chacun des mémoires est non seulement très étudié, mais il est presque amusant à lire malgré l'aridité des matières examinées, tant les documents d'origine diverse y sont nombreux et le traitement original : les notes y sont souvent plus étendues que le texte qu'elles accompagnent, et elles forment chacune une petite dissertation complète en

soi sur le point en litige. Je me suis attaché de préférence à l'article sur Cambyse qui rentre plus que la plupart des autres dans le cadre de mes études personnelles, et j'y ai noté beaucoup de conjectures et de conceptions nouvelles, dont toutes ne m'ont point paru présenter le même degré de vraisemblance. Pour n'en prendre qu'un exemple, M. Marquart, après avoir discuté les témoignages relatifs à la fin tragique de Cambyse, en arrive à conclure qu'il se donna la mort à Ecbatane de Médie où il s'était réfugié en revenant d'Egypte. Les documents relatifs à ces évènements sont si incomplets et les plus explicites d'entre eux d'une nature si légendaire, qu'après tout M. Marquart pourrait bien avoir raison. Toutefois il me semble qu'en critiquant le récit d'origine égyptienne qu'on lit dans Hérodote, il a passé trop rapidement sur le trait caractéristique. Les prêtres de Bouto, voulant prouver par l'exemple de leur ennemi que la vengeance divine, après avoir prévenu ironiquement ceux qu'elle poursuit de leur destinée véritable, les atteint là même où ils se croient le plus sûr de l'éviter, insistaient sur ce fait que Cambyse, croyant n'être en danger que dans l'Ecbatane de Médie, périt dans une Ecbatane de Syrie dont il n'avait jamais soupçonné l'existence. Sans rechercher ce qu'était cette Ecbatane, ni quelle ville avait un nom assonant à celui de l'Ecbatane de Médie pour que l'imagination du peuple et des dévots pût y trouver une aide à la création de la légende, il me parait que celle-ci ne se serait pas produite au moins sous la forme où nous la connaissons si Cambyse était mort où M. Marquart le veut : que ce soit en Syrie ou ailleurs, il faut que l'endroit où le suicide eut lieu ne fût pas l'Ecbatane célèbre dans tout l'Orient. Je n'insiste pas, car, lorsqu'il s'agit de légende, il est périlleux de pousser l'analyse trop loin, et je pense qu'il est préférable de ne rien affirmer : un peu de scepticisme, en matière aussi conjecturale, n'offensera pas M. Marquart, surtout lorsqu'il s'agit d'un point somme toute secondaire dans sa démonstration.

G. Maspero.

Martin Lewin. **Die Scholien des Theodor bar Kôni** zur Patriarchengeschichte (Genesis XII-L). Berlin, Mayer et Müller, in-8°, XXXVII et 35 p. Prix : 2 m. 40.

La publication de M. Martin Lewin fournit une bonne contribution à l'étude des Scholies de Théodore bar Koni. L'introduction et les notes développées avec une parfaite connaissance du sujet complètent ou rectifient les premières recherches de MM. Pognon, Baumstark et Sachau. Jusqu'à plus ample informé, on admettra avec M. L. que Théodore bar Koni était un évêque nestorien de Kaschkar, lequel vivait à la fin du VIe siècle de notre ère ou au commencement du VIIe. Son livre des Scholies se trouve dans deux manuscrits anciens : un ms. à la Mission américaine d'Ourmia, sur lequel a été

copié le ms. de Berlin; et un ms. à Alqosch, dont proviennent la copie de M. Baumstark, les fragments de Cambridge, la partie (livre XI) en la possession de M. Goussen, et probablement aussi les copies de M. Pognon.

En dehors du livre XI, qui traite des hérésies et que M. Pognon a fait connaître, les Scholies de Théodore bar Koni possèdent un intérêt historique qui éveille l'attention du critique. M. L. en a cherché les sources avec une solide érudition [1].

Cette brochure se recommande aux orientalistes que l'exégèse biblique intéresse.

R. D.

PREUSS (S.), **Index Isocrateus.** Lipsiae, Teubner, 1904, 1 vol. in-8, 208 p.

L'intérêt d'un tel ouvrage n'est plus à signaler : tous les auteurs grecs classiques auront bientôt leur lexique, et M. Preuss a donné lui-même, dans son *Index* d'Eschine, un modèle du genre. L'œuvre d'Isocrate devait moins qu'aucune autre manquer de cet indispensable complément : une étude minutieuse du vocabulaire et de la syntaxe est surtout nécessaire quand il s'agit d'un pareil écrivain. On remerciera donc M. Preuss de son excellent travail et de l'infatigable patience qu'a dû lui coûter une tâche aussi ingrate. S'il m'était permis de faire une légère réserve, je dirais que l'impression typographique semble ici plus serrée, plus compacte que dans l'*Index* d'Eschine : les citations grecques sont plus rares, plus courtes, et, par suite, les tournures de syntaxe moins explicitement indiquées. Joignez à cela une série d'abréviations conventionnelles, fort obscures, pour les titres des discours d'Isocrate. Ces détails matériels gêneront peut-être quelque lecteur; mais, dans de tels travaux, l'agrément d'une lecture facile n'est que secondaire : il suffit qu'ils répondent, comme celui-ci, aux besoins de la science.

AM. HAUVETTE.

Tiberi Claudi **Donati** ad Tiberium Claudium Maximum Donatianum filium suum *Interpretationes Vergilianae.* Primum ad vetustissimorum codicum fidem recognitas edidit HENRICUS GEORGII [2]. Vol. I. Æneidos libri I-VI. Teubner, Lipsiae MCMV (dans la Bibliothèque in-12) XLVI-619 p.

Le nom de M. H. Georgii est bien connu des savants depuis ses remarquables études sur la critique des poèmes de Virgile chez les anciens. Quand la librairie Teubner, à laquelle nous devons déjà le

---

1. P. XXXIII, note 6, le mot « en grec » est exact et ne doit pas être changé « en syriaque »; il s'agit de κόπος qui, suivant une mauvaise étymologie, était le second composant de ἐπίσκοπος, cf. BB. 260, 11.

2. Voir la *Revue* de 1892, I, p. 290 et de 1902, II, p. 11. M. G. a étudié l'ancienne critique de l'Énéide, dans le commentaire de Donat, en un programme de Stuttgart, 1893.

Servius de Thilo-Hagen, a voulu nous donner un Donat, il était naturel qu'elle s'adressât, pour l'éditeur, au professeur de Stuttgart. Il nous donne la première partie de l'ouvrage avec une préface qui nous permet de nous faire une idée exacte de ce que sera la publication.

Le commentaire de Donat n'était jusqu'ici à la disposition des lecteurs que dans les éditions de Fabricius de Bâle qui sont très mauvaises. Nous sommes enfin délivrés de cette sujétion. Le mérite du nouveau livre est avant tout de nous fournir une base solide; grâce à M. G. nous savons, dans ces remarques, ce qu'on lit dans les manuscrits connus et ce qu'ont corrigé les premiers éditeurs. Sans doute l'apparat n'est pas complet; on ne publie ici qu'un choix de variantes; la reproduction complète aurait été trop coûteuse et inutile. L'important est que l'essentiel ne nous échappe plus.

Dans la description des manuscrits, M. G. rectifie quelques indications données par Thilo sur les manuscrits connus; il a trouvé de plus un *Reginensis* contenant les livres I-V et la moitié du livre X que n'a pas connue Thilo. Pour les trois manuscrits fondamentaux (Laurentianus, Reginensis et Vaticanus, IXe s.), M. G. les a collationnés en quatre voyages successifs, tout en se voyant forcé de recourir à des amis pour les vérifications. M. G. s'est adressé pour cela à l'obligeance de savants italiens; chez nous, c'est M. P. Lejay qui lui a fourni les éléments nécessaires pour caractériser deux *Parisini* (7957 et 58).

Dans l'établissement du nouveau texte, M. G. revient le plus souvent à la leçon des manuscrits; je ne suis pas sûr qu'on lui donne toujours raison, tant certaines corrections de la vulgate paraissent simples et raisonnables [1]; mais ces détails n'importent pas beaucoup.

Autre avantage que nous offre ce nouveau texte : avec l'appui des manuscrits, on note plus sûrement désormais les particularités de langue ou de sens de ce commentaire : superlatif avec *quam* ou avec l'ablatif; significations ou constructions rares, etc.

M. G. nous promet pour son index des notes intéressantes, par ex. la liste des scolies sur les termes empruntés au droit.

Dans l'Introduction, M. G. s'applique à réfuter ce qu'il y avait d'arbitraire et d'étroit dans les jugements portés récemment sur Donat ou plutôt contre Donat par quelques savants (surtout Burckas et Hoppe). Il soutient aussi (p. x au bas), comme il l'avait fait précédemment, que Burckas et d'autres n'ont nullement prouvé que Donat ait précédé Servius et qu'il soit indépendant de son commentaire.

Bref, à tous les les points de vue, excellente publication [2].

E. T.

---

1. Pour citer un exemple, en conservant p. 355, 32, qui*etis*, ani*mis* des mss., et p. 565, 20, Dido*nis* de V., M. G. ne se montre-t-il pas conservateur à l'excès ?

2. Petites critiques : pour la commodité de la lecture, j'aurais voulu que l'indication des vers commentés ne fût pas notée seulement à la marge, mais aussi au « titre

G. Paris. **Histoire poétique de Charlemagne. Reproduction de l'édition de 1865, augmentée de notes nouvelles par l'auteur et par M. Paul Meyer, et d'une table alphabétique des matières.** Paris, Bouillon (H. Champion, successeur), 1905 ; in-8° de XIX-554 pages.

Gaston Paris avait formé le projet, il y a bien des années, de publier une nouvelle édition, complètement remaniée, de cet admirable livre qui avait marqué si brillamment ses premiers pas dans la carrière scientifique. Le temps lui ayant toujours manqué pour cette refonte totale, il s'était résigné à en laisser faire une reproduction mécanique, qu'il eût fait suivre de notes rectificatives et complémentaires. Mais ses occupations, toujours plus nombreuses et absorbantes, ne lui permirent même pas de rédiger ces notes et c'est M. P. Meyer qui, à la mort de notre maître, voulut bien se charger de ce travail. Il l'a accompli, — est-il besoin de le dire ? — avec un soin pieux, digne de la chère mémoire qu'il voulait honorer. Il a mis à profit un exemplaire où G. Paris avait, à des époques diverses, consigné de nombreuses observations. « J'ai transcrit, nous dit-il, sauf à en modifier çà et là la rédaction, à peu près toutes les notes ajoutées sur cet exemplaire. Mais c'eût été insuffisant. Beaucoup de ces notes, en effet, se rapportent à des détails d'importance secondaire que Paris avait notés parce qu'ils auraient pu lui échapper au moment de la refonte du livre. Pour les points les plus importants, il s'en fiait, selon sa coutume, à sa mémoire... Il m'a donc fallu écrire un très grand nombre de notes nouvelles ». Il y en a de deux sortes : les unes consistent en de brèves additions ou corrections, ou sont de simples renvois bibliographiques ; les autres résument et parfois apprécient des travaux récents. M. Meyer a intentionnellement donné à celles-ci un caractère aussi impersonnel que possible et, voulant s'effacer devant G. Paris, a renvoyé aux dernières lignes écrites par lui sur la matière. Si l'on songe à l'immense mouvement d'études qui a suivi la publication de l'*Histoire poétique* (et a été en grande partie suscité par elle), on reconnaîtra que ce n'était pas là un mince travail [1]. Pour l'exécuter avec succès, il fallait posséder des innombrables questions abordées une connaissance approfondie et personnelle, avoir suivi depuis l'origine les discussions qu'elles ont provoquées : c'est dire qu'il y avait peu de personnes en Europe aussi capables de le mener à bonne fin que l'homme qui fut si longtemps le plus fidèle compa-

---

courant » en haut des pages. — Il n'aurait pas été mauvais que les mots ajoutés par M. G. à la recension du mss. fussent signalés, dans le texte même (et non seulement au bas) par un caractère ou quelque signe spécial. — P. XXXV, l. 12 : quis iste *Satyrus* sit nescio ; lire *Satiricus* et reconnaître dans la citation un hémistiche de Juvénal : VIII, 254. — P. XXIII, 9 l. avant la fin supprimer : p. I, après *supra*.

1. Les « Notes additionnelles » ne remplissent pas moins de trente-trois pages en petit texte.

gnon d'études de G. Paris[1]. Ajoutons que ce que M. Meyer n'a pas pu ne pas y mettre de lui-même, c'est cette brièveté limpide et nerveuse dont il a le secret. Il a rendu aux travailleurs un nouveau service en rédigeant une table alphabétique dont l'absence avait été maintes fois regrettée, et d'autant plus nécessaire en effet, que, conformément au plan du livre, les mêmes compositions y sont étudiées dans les deux parties. Il est donc bien certain que l'*Histoire poétique*, ainsi rajeunie, sera longtemps encore un livre indispensable à tous ceux qui voudront étudier cette inépuisable légende de Charlemagne, ou, plus généralement, l'histoire de notre ancienne épopée. [2].

A. Jeanroy.

Les États généraux des duchés de Lorraine et de Bar jusqu'à la majorité de Charles III (1559), par Émile Duvernoy... — Paris, A. Picard et fils, 1904. In-8° de xxiv-477 pages.

Le duc de Lorraine Mathieu Ier (1139-1176), par Émile Duvernoy.... — Paris, A. Picard et fils, 1904. In-8° de xxiv-222 pages.

Ce sont les deux thèses présentées par M. E. D. à l'Université de Paris pour le doctorat ès-lettres. Elles sont toutes deux excellentes et définitives en bien des points.

La première est consacrée à l'étude des États des duchés de Lorraine et de Bar. Ceux de Lorraine sont particulièrement intéressants avec l'ordre prépondérant de la noblesse ou plutôt de la chevalerie, quintessence de la noblesse du pays. Cependant les États généraux proprement dits furent lents à se constituer : le clergé n'avait pas assez de puissance et les évêques avaient surtout de l'importance quand ils appartenaient aux familles les plus aristocratiques : alors, ils n'avaient plus d'intérêt à réclamer pour leurs successeurs des privilèges dont ils jouissaient eux-mêmes par droit de naissance ; quant aux communes, leur évolution, dans les quelques villes vérita-

---

1. Malgré cette préparation unique et tous les soins apportés, M. M. ne se flatte pas d'avoir été, dans cette mise à jour de la bibliographie, tout à fait complet et il ne doute pas que « des indications, même importantes, aient été omises ». Je ne crois pas qu'on ait à regretter un grand nombre d'omissions de ce genre. Voici cependant quelques renvois qu'on regrette de ne pas trouver. A propos des interprétations mythologiques données aux légendes carolingiennes (p. 436), il était utile de rappeler les articles de M. Osterhage dans la *Zeitschrift fur roman. Philologie* xi, xii, xiv et les fins de non recevoir très catégoriques qu'y opposa G. Paris (*Romania*, xvii, 318, xviii, 324). — Sur *Gormont et Isembart* (p. 400) ajouter Zenker, *Neues zum Isembart, ibid.*, xxiii, 249.— Sur le « Farolied », ajouter les artilles de Körting dans la *Zeitschr. fur franz. Sprache* xvi, 235 et de Grœber dans la *Raccolta... dedicata ad Al. d'Ancona*, p. 583. A la page 302, n. 2, l. 2, le renvoi « *Fierabras*, p. xii » devait être corrigé en p. i-xii ».

2. Les procédés de reproduction « anastatique » ont réellement fait de grands progrès. Il faut examiner le volume avec quelque attention pour s'apercevoir que l'on n'est pas en présence d'une réimpression.

blement industrielles ou commerçantes, fut retardée par la situation économique de la province, qui tirait sa richesse de l'agriculture. Si les nobles furent au XIVe siècle, à l'occasion de leurs Assises, consultés quelquefois pour les affaires intéressant tout le duché, on ignore si avant l'année 1435 ils s'adjoignirent les deux autres ordres pour délibérer. En général, le peu de documents bien clairs et bien explicites ne permet pas des affirmations et laisse place à bien des conjectures et des hypothèses : il ne serait donc pas impossible que les États de Lorraine aient eu leur organisation régulière et aient été réunis avant cette date de 1435 ; peut-être même est-il imprudent à M. E. D. d'écrire qu'ils ont été un principe avant de devenir un acte. D'autant plus que le duché de Bar avait vu déjà ses États réunis en 1419.

C'est l'emprisonnement et l'éloignement du duc René (le bon roi), c'est la guerre de Bourgogne, ce sont les nécessités du duché, l'obligation de pourvoir à sa défense et à sa sûreté, qui amenèrent les nobles, le clergé et le tiers état de Lorraine à s'occuper d'une façon attentive des affaires du pays. Ils le firent avec sagesse et prudence : même la chevalerie, qui jouissait d'une prépondérance incontestable et incontestée, ne profita pas de sa force pour écraser les deux autres ordres et pour arracher au duc des privilèges et des franchises qui auraient eu ailleurs leur contre-coup funeste ; elle géra les affaires publiques comme elle aurait fait des siennes : c'est le plus bel éloge qu'on puisse lui donner. Du reste, une sélection était faite parmi les nobles lorrains : tous n'étaient pas convoqués aux États, il suffisait que les plus expérimentés eussent part aux délibérations. Il est difficile en général de bien connaître quels étaient les députés des trois ordres que le duc était obligé de convoquer : il ne semble pas y avoir eu de règles précises et permanentes, et encore celles qui existaient souffraient-elles des exceptions. On tenait grand compte des circonstances.

Le livre que M. E. D. a écrit sur ce sujet est des plus attrayants et des plus clairs : il détermine bien le caractère de la féodalité lorraine et l'origine de ses privilèges, il montre la situation des communautés urbaines et rurales aux XIVe et XVe siècles, ainsi que l'affaiblissement du pouvoir ducal ; il retrace avec autant de précision que le permettent les documents l'histoire des États jusqu'au moment où le duc Charles III va commencer la lutte contre eux ; il entre enfin dans le détail de leur organisation et de leurs attributions. Il est donc très complet et si de nouvelles pièces d'archives se retrouvent un jour, elles ne pourront corriger et améliorer que peu de parties essentielles.

L'histoire du duc de Lorraine Mathieu Ier ne pouvait prêter toujours, faute de documents, à des développements bien étendus : il était surtout difficile de les présenter dans un récit suivi, où les événements racontés s'enchaînassent les uns aux autres. M. E. D. a eu moins d'ambition : son plan plus modeste lui a cependant permis de grouper

tout ce qu'il était possible de savoir sur le duc et sa parenté (il était allié aux plus grands personnages de la région, neveu et cousin des comtes de Flandre et du comte de Boulogne, beau-frère du comte de Bourgogne et du comte d'Auxonne, neveu de l'empereur Conrad III, beau-frère et oncle par alliance de Frédéric Barberousse). M. E. D. a exposé ensuite ses relations avec l'Empire, plus familiales que féodales, avec le haut clergé de son duché et des pays voisins, dont plusieurs représentants lui étaient apparentés, avec les chapitres de Saint-Dié et de Remiremont, avec les ordres religieux, avec les États voisins, surtout avec les comtes de Bar et de Champagne ; il a également essayé de connaître les rouages de son administration, et examiné la législation qu'on lui attribue. L'ouvrage se termine par l'étude détaillée de la diplomatique et de la numismatique de Mathieu Ier et de sa femme Berthe de Souabe et par un catalogue critique des actes du duc.

L.-H. Labande.

G. Humpf : **Beitraege zur Geschichte des bestimmten Artikels im Franzoesischen** (dissertation de Marburg). Marburg, R. Friedrichs, 1904; in-8° de VI-64 pages.

J. von den Driesch : **Die Stellung des attributiven Adjektivs im Altfranzoesischen** (dissertation de Strasbourg). Erlangen, Junge, 1905 ; in-8° de 124 pages.

Comme le champ de la philologie française n'est pas après tout illimité, je m'aperçois que depuis quelque temps les auteurs des dissertations qui nous viennent d'Allemagne sur cette matière reprennent volontiers des sentiers déjà frayés par leurs devanciers. Et je n'y vois aucun mal : car le tracé n'en ayant pas été, que je sache, arrêté *ne varietur*, il est toujours bon qu'on cherche à le rectifier, à le rendre plus commode et plus praticable. C'est précisément là ce qui vient d'être tenté dans les deux dissertations que j'ai sous les yeux, et qui toutes les deux sont honorables à bien des égards, attestant chez leurs auteurs du jugement, de la réflexion, le goût des recherches exactes.

M. Humpf a traité la question de l'article défini, non point à toutes les époques de la langue française, — comme le laisserait supposer le titre adopté, — mais en se bornant essentiellement à la période ancienne. Il a commencé par une critique détaillée de la théorie de M. Meyer-Lübke qui dans sa Grammaire fait dépendre, comme on le sait, l'extension de l'article surtout de la fonction remplie par le substantif dans la phrase, l'extension ayant été plus ou moins rapide suivant qu'il y était sujet, complément direct, ou placé après une préposition. Ce n'était là au fond que l'application raisonnée d'une opinion jadis émise par Grimm, et à laquelle M. Tobler n'avait pas

cru pouvoir donner son assentiment : c'est du côté de ce dernier que se range au contraire M. H. Pour lui, d'après son origine même, l'article est essentiellement un pronom démonstratif, dont l'emploi graduel est en relation avec le degré d'individualité qu'on a voulu donner au nom, quel que fût du reste le rôle du nom dans la phrase : il ne nie pas cependant que cette dernière considération n'ait pu avoir parfois une certaine influence, et je crois que cette restriction est prudente. Mais enfin la raison déterminante n'est pas là, et ce qui fait notamment qu'en ancien français l'article manque souvent lorsque le nom est accompagné d'un adjectif, d'un second substantif attributif ou d'une phrase relative, c'est que dans tous ces cas l'individualisation du nom est suffisante. M. H. a présenté des remarques ingénieuses et délicates sur le nom désignant l'espèce, qui n'a pas eu tout d'abord besoin d'article, parce qu'il se présente avec un haut degré d'abstraction : et il en a été de même pour les substantifs représentant un certain nombre d'individus, et tenant lieu de l'espèce entière ; de là les pluriels employés sans article. Mais sur la question des noms abstraits eux-mêmes, je me demande si la théorie de M. Humpf (conforme ici à celle de M. Meyer-Lübke) est de tous points satisfaisante. Je crois pour ma part que les abstraits comme *folie*, *sagesse*, etc. se sont passé si longtemps de l'article, parce qu'ils ont été considérés comme des objets uniques, ou pour mieux dire comme des êtres pleinement réalisés, ce qui me paraît bien d'accord avec la métaphysique du moyen âge. Pour justifier cette opinion, il me faudrait d'ailleurs plus de place que celle dont je dispose en ce moment.

La seconde dissertation, celle de M. von den Driesch, traite une question déjà maintes fois débattue : la place de l'adjectif par rapport au substantif en ancien français, M. D. connaît bien les travaux de ses prédécesseurs, il les énumère et les apprécie dans son introduction ; son enquête personnelle est bien conduite, méthodique, méritoire par le grand nombre d'exemples classés. A vrai dire, elle n'a porté en somme que sur le XIIIe siècle, et encore dans cette période s'est-elle sagement bornée à un dépouillement des textes en prose. Aussi je ne vois pas trop l'intérêt qu'il y avait à y ajouter Froissart, qui est d'un siècle environ postérieur, et dont la prose offre des influences dialectales assez particulières : cela ne contribue guère à délimiter nettement l'enquête et à la faire porter sur une époque précise. M. D. cherche à combattre évidemment la théorie exposée naguère par M. Clédat, et d'après laquelle l'adjectif se place avant ou après son substantif en français, suivant qu'il s'agit d'une épithète « essentielle » ou simplement « circonstancielle ». Mais je ferai remarquer d'abord que cette théorie de M. Clédat concerne surtout le français moderne, puis au fond diffère-t-elle autant qu'on le croirait d'abord, de la conception antérieure de M. Groeber, à laquelle nous

ramène la présente dissertation? Pour M. D., l'adjectif placé après marque une *distinction logique ;* placé avant il se rapporte à une *attribution affective* (p. 52). Et il est possible en effet qu'en gros il y ait quelque chose de cela, mais une telle distinction, et aussi rigoureusement posée, n'est-elle pas parfois fragile? Ainsi, pour ne citer ici que deux phrases alléguées à la p. 63, l'une de Villehardouin : *Veez ici vostre seignor naturel*, l'autre de Froissart : *Je désire veoir mon naturel signeur le roi d'Engleterre*, j'avoue que je ne saisis pas très bien en quoi l'épithète *naturel* est plus affective dans le second cas et plus logique dans le premier. N'y a-t-il pas plutôt ici en jeu une de ces influences dialectales dont M. D. n'a guère tenu compte? Enfin, s'il faut tout dire, je crains bien que cette question de la place de l'adjectif ne soit une de celles sur lesquelles il sera difficile d'arriver jamais à une solution précise et à des lois déterminées : c'est du moins l'opinion que je me suis faite pour ma part après l'avoir assez longuement examinée. On est parti évidemment d'une étape du latin vulgaire où l'adjectif se plaçait assez régulièrement en tête (comme le prouvent les adverbes du type *fermement*—firmamente) ; mais après cela toutes sortes de dérogations se sont produites suivant les lieux et les temps, et ces dérogations semblent avoir été souvent capricieuses. Il n'en faut pas moins remercier M. von den Driesch d'avoir cherché à leur assigner une loi, comme M. Humpf d'avoir étudié celle de la diffusion de l'article.

E. Bourciez.

K. Roth, **Geschichte des byzantinischen Reiches**, Leipzig, Göschen, (1904 ; 128, pp. in-12.

Depuis quelque temps la science historique veut bien abandonner l'isolement de l'érudition et communiquer ses résultats les plus nouveaux dans des petits livres à la portée de tous les lecteurs, rédigés par des spécialistes. S'il y a une partie de l'histoire qui exige impérieusement d'être refaite, c'est l'histoire de ce Bas Empire tant méprisé pour sa faiblesse et les vices de ses empereurs, qui doit intéresser cependant de la manière la plus vive quiconque étudie le développement de la civilisation humaine, dont l'empire byzantin a été jusqu'à sa fin un des foyers. M. K. Roth n'est pas le premier à tenter ce sujet d'un autre point de vue que les écrivains moralisateurs et déclamateurs du XVIIIe siècle. A la fin de l'histoire de la littérature byzantine qu'on doit à M. Krumbacher, son collègue d'Iéna, M. H. Gelzer, avait donné un résumé d'histoire byzantine, très vivant et plein d'allusions, souvent piquantes, à des événements analogues d'autres temps et d'autres pays. Mais pour avoir le récit de M. G. il fallait se procurer le coûteux ouvrage de M. Krumbacher. M. R. aura donc

ses lecteurs en publiant aujourd'hui une nouvelle histoire de Byzance dans la collection populaire Göschen. M. R. a le talent qu'il faut pour résumer sans amoindrir et populariser sans affaiblir. Tout ce qu'il y a de plus intéressant dans la vie politique byzantine se trouve ici dans un récit sobre et uniforme ; beaucoup moins cependant les traits qui caractérisent la vie intellectuelle et artistique, les conditions sociales et économiques, les relations avec les voisins. L'auteur ne se donne pas la peine de ranger son sujet immense d'après des points de vue généraux et d'expliquer ainsi la vie byzantine dans toutes ses manifestations, d'après le développement de ses principes. C'est tout bonnement un récit chronologique sans prétention.

N. Jorga.

Les occupations militaires en Espagne pendant les guerres de l'ancien droit, par Irénée Lameire. Paris, libr. Arthur Rousseau, 1905, un vol. in-8°, xv-755 p.

M. Lameire, professeur d'histoire du droit public à la Faculté de Lyon, continue ses recherches sur la théorie et la pratique de la conquête dans l'ancien droit ou, pour reproduire ici une expression qu'il paraît affectionner, car il n'est peut-être pas une page de son livre où elle n'apparaisse au moins une fois, sur « le déplacement de la souveraineté » résultant, non de conventions diplomatiques, mais de l'occupation militaire. On ne saurait trop le féliciter de sa persévérance quand on voit avec quelle scrupuleuse méthode il approfondit son grave et difficile sujet, avec quel bonheur il le renouvelle et tout le profit que les historiens peuvent tirer de ses trouvailles, les historiens au moins autant que les jurisconsultes et les économistes. Il y a deux ans, M. L. avait étudié « les occupations militaires en Italie pendant les guerres de Louis XIV » et cette étude nous avait valu un volume de 400 pages tout plein de faits précis et de minutieuses données. C'est à l'Espagne qu'il a consacré son nouveau livre, presque deux fois plus considérable en étendue que le premier et dont il y aurait encore à dire plus de bien. Négligeant tout travail de seconde main, il est allé consulter sur place les archives municipales, plus ou moins classées, non seulement de villes telles que Barcelone, Girone, Saint-Sébastien ou Fontarabie, mais celles de localités moins importantes ou moins connues, comme Besalu, Castellfollit, San-Feliu-de-Quixols, Banolas, Arenyo-de-Mar, etc., et il en a extrait tout ce qu'elles pouvaient fournir, soit pour la période antérieure à la paix de Nimègue, soit pour la guerre de la ligue d'Augsbourg, soit pour l'expédition de 1719 : ce sont là en effet les trois grandes divisions chronologiques de son travail. A l'aide de ces vieux papiers, il

ressuscite toute une partie de l'ancienne vie municipale en Espagne, plus particulièrement en Catalogne. Les résultats de cette enquête nous étant présentés successivement par ville ou bourgade explorée, on pouvait s'attendre à des répétitions et, par suite, à quelque monotonie ; en fait, il y a dans le livre de M. L. beaucoup plus de variété qu'on ne le croirait, parce que les institutions et les coutumes changeaient presqu'à l'infini tant avec les époques qu'avec les lieux. C'est en raison de cette extrême diversité que M. L. se garde soigneusement des généralisations trop larges, des conclusions trop absolues. Personne n'est plus que lui l'ennemi du vague et de l'à peu près : la *Revue Critique* ne songera point à le lui reprocher. On souhaite seulement qu'il puisse mener son entreprise assez loin pour ne laisser de côté aucun théâtre de guerre, aucune période d'occupation. Alors pourra s'édifier, en toute sûreté, une synthèse, qui, avec des bases aussi solides, sera définitive.

Toutefois, et à cause même de l'importance et de la valeur de l'œuvre, peut-être est-on en droit de regretter, pour ce nouveau volume comme pour le précédent, que l'auteur n'ait pas cherché à compléter où à contrôler les documents exclusivement locaux qui constituent le fond de son ouvrage à l'aide d'autres archives plus centrales, notamment, à Paris, celles du Ministère de la Guerre, c'est-à-dire la correspondance échangée entre Versailles et les généraux, les intendants, les commissaires des guerres employés en Espagne. D'une part il y aurait rencontré de quoi combler utilement certaines lacunes des archives municipales espagnoles [1]. D'autre part, et cela eût été le principal intérêt de ce rapprochement, il y aurait retrouvé, mais envisagé d'un autre côté et comme sous un autre angle, les sujets dont il traite ; il reproduit nombre de lettres adressées par Vendôme, Noailles, etc., aux fonctionnaires et aux municipalités d'Espagne, et il a eu parfaitement raison, mais il n'eût pas été insignifiant non plus pour le lecteur de connaître ce que, le même jour, Vendôme ou Noailles écrivait au roi ou au ministre sur le même sujet.

Fb.

---

1. Par exemple, M. L. écrit (p. 351) : « les sources de l'histoire de l'occupation de Besalu sont presque inexistantes... Besalu fut pourtant un centre important d'occupation » : or les archives de la Guerre (vol. 1338 et 1417) possèdent sur l'occupation de Besalu en 1695 et 1697 quelques renseignements de nature à suppléer, du moins en partie, les documents brûlés à Besalu par les carlistes. De même le vol. 2330 contient, pour l'année 1711, un état détaillé par communautés des contributions que peuvent payer les vigueries de Girone, Besalu, Camprodon et Ribas : cela n'est pas étranger, semble-t-il, à l'objet du travail de M. L. etc. — Page 478, note 2, M. L. croit qu'il faut, dans une lettre de Vendôme, lire « M. de Nanclar » au lieu de « M. de Nanclas » : c'est ce dernier nom qui est exact, car il s'agit du marquis Isaac Lainé de Nanclas, maréchal-de-camp en 1696, lieutenant général en 1704, gouverneur de Palansos.

Harvey Waterman Thayer, **Laurence Sterne in Germany**, a contribution to the study of the literary relations of England and Germany in the eighteenth century. (Columbia University Germanic Studies, II, 1). New-York, Columbia University Press. 1905 ; in-8° de 198 pages.

Bien que l'auteur semble remettre à un prochain ouvrage l'étude de l'influence de Sterne sur les plus curieux des humoristes allemands de la fin du XVIIIe siècle, son livre complète utilement les travaux déjà consacrés à cette action qui fut si forte sur l'Allemagne de 1770. Un ample dépouillement de périodiques (qui ne sait pas toujours distinguer l'essentiel de l'accessoire) permet à M. Thayer de préciser les points principaux du sujet et de marquer les phases de cet accès. *Tristram Shandy* tenu en échec pour les aspects scabreux de son humour, le *Voyage sentimental* accueilli très vite, au contraire, imité et copié de tous côtés. Il n'eût pas été indifférent de voir M. Th. tenter de définir par où des dispositions antérieures de l'esprit germanique s'apparentaient d'avance à certaines particularités de Sterne. Son enquête n'épuise pas non plus la série des manifestations qui étendirent la renommée de Yorick sur cette partie du continent : il n'est pas douteux, par exemple, que des intermédiaires tels que l'abbé Raynal, avec sa fameuse tirade de l'*Histoire des Deux Indes*, ouvrage qui fut lu et traduit en Allemagne, aient servi à confirmer la notoriété d' « Eliza » et de l'auteur original, son admirateur et son ami » (1).

F. Baldensperger.

G. Gallavresi, **Il diritto elettorale politico secondo la Costituzione della Republica Cisalpina.** Milano, Cogliati, 1905, in-12, 248 p.

M. G. s'est demandé si le système électoral actuel de l'Italie qui est celui du statut piémontais de 1848, remanié en 1881, donne une image fidèle de l'opinion nationale, et s'il n'aurait pas mieux valu pour le pays que la Constitution cisalpine de 1797 demeurât la base de son régime représentatif. Pour répondre à cette question, l'auteur a fait un examen méthodique et détaillé de la loi cisalpine, en la comparant avec les institutions similaires françaises et étrangères, et

(1) Est-il exact de dire (p. 96) que l'immense popularité de Richardson se place près de vingt ans avant le moment où Sterne commença d'écrire, puisque cinq ans seulement séparent *Grandisson* de *Tristram*? L'influence de Rabelais peut très bien avoir sa part dans les excentricités typographiques signalées p. 108. Loin d'être contraire à la sentimentalité, la brochure de Mistelet, *De la sensibilité, par rapport aux drames, aux romans et à l'éducation*. (Amsterdam et Paris, 1777), prenait la défense des comédies larmoyantes (p. 167). La bibliographie des traductions allemandes de *Tristram* ne mentionne pas une édition de Frankfurt und Leipzig. 1777, de *Tristram Shandis Leben und Meynungen*, absente aussi dans Kayser et Gœdeke, dont je me trouve posséder un volume.

même avec les projets nombreux publiés en Italie pendant la période révolutionnaire. La conclusion de M. G. est un peu indécise : il semble en ressortir une préférence de l'auteur pour le suffrage indirect, la représentation proportionnelle, et le renouvellement partiel de la Chambre des députés.

Ce petit livre est une très bonne étude de droit constitutionnel. Au point de vue proprement historique, l'information de M. G. quoique remarquablement étendue, est quelquefois en défaut. Il n'est pas exact par exemple (p. 20, 83 et *passim*) d'attribuer à Trouvé la réforme de la Constitution cisalpine, qui fut ordonnée de Paris sur la demande expresse des députés cisalpins, et sur leurs indications. On ne peut dire non plus que le principe de cette « réforme de Trouvé » ait été appliqué plus tard (*poi*) dans la Constitution romaine, car c'est à la Constitution romaine que furent empruntés les éléments mêmes de la réforme. M. G. accepte aussi trop aisément les affirmations des *Mémoires de Barras*, et même des *Mémoires de Barthélemy*, qu'il sait pourtant être apocryphes. Quelques *lapsus* : il faut écrire : *octidi*, *nivôse*, la *Revellière*, *Reubell*, *Faipoult*, etc.

R. Guyot.

J. Tchernoff. **Associations et sociétés secrètes sous la deuxième République (1848-1851).** Paris. Alcan, 1905. in-8°, 396 p.

La Révolution de 1848 eut pour résultat immédiat la formation dans toute la France d'un nombre considérable de sociétés républicaines, qui avaient surtout pour objet l'instruction civique et la décentralisation politique. A côté de jeunes gens enthousiastes et désireux d'apprendre, elles contenaient un certain nombre d'anciens conspirateurs, ayant gardé l'habitude de venir en armes aux réunions et de s'y livrer à des violences de langage. De là des méfiances et des craintes, exprimées, dès le 19 avril 1848 (et non le 21 février, comme il est dit p. 8), par une proclamation du gouvernement provisoire. Après les journées de juin, l'Assemblée Constituante veut éviter d'être désormais surprise par un mouvement organisé à son insu, et vote le décret du 28 juillet 1848 sur les clubs, réunions et sociétés politiques. Ce décret, d'apparence libérale, est interprété et appliqué dans un sens restrictif par le gouvernement, qui assimile les réunions politiques non publiques, soumises à l'autorisation municipale, aux sociétés secrètes interdites par la loi. Les sociétés de secours mutuels restaient libres, mais bientôt (juillet 1850) une nouvelle loi les réglementa très étroitement, en soumettant les infractions aux tribunaux correctionnels. Les ministres de Louis Napoléon se servirent de ces textes pour disperser tous les groupements républicains : ainsi toute résistance fut paralysée au moment du coup d'état. M. T. résume ces

constatations dans son premier chapitre. Le reste de l'ouvrage est un recueil de documents, destinés à les compléter et à les justifier. Il contient : 1° les circulaires du garde des sceaux et du ministre de l'intérieur relatives à l'application des lois et décrets sur les sociétés ; 2° les rapports des procureurs généraux renfermant de nombreux détails sur les clubs républicains dans les ressorts de Montpellier, Nîmes, Lyon, Paris, Rennes, Metz et en Algérie ; 3° une compilation de ces rapports, du 1er décembre 1851, destinée à être publiée pour justifier le coup d'Etat. Ces documents sont tous inédits et fort instructifs. Il faut savoir gré à M. T. de les avoir découverts et publiés. Mais son livre est le résultat d'un choix entre des pièces évidemment beaucoup plus nombreuses ; il ne nous dit rien des raisons de ce choix, ni de l'importance des fonds où il a puisé. L'index alphabétique devrait contenir les noms de lieux et les noms des associations et sociétés. L'impression n'a pas été surveillée d'assez près, et les fautes sont nombreuses. L'ouvrage de M. T. rendra de réels services : il s'en faut de peu, mais d'un peu, que ce soit un bon instrument de travail.

R. Guyot.

R. Brandstetter. **Raetoromanische Forschungen. I.** Das schweizerdeutsche Lehngut im Romontschen. — Lucerne, J. Eisenring, 1905 ; in-8° de 82 pages.

M. Renward Brandstetter, qui est déjà connu par de savantes études sur les langues maléo-polynésiennes, a fait cette fois-ci une incursion dans le domaine roman. Etant de Lucerne, il a regardé tout près de lui et a trouvé à glaner dans les idiomes rhétiques un ensemble de faits dont l'intérêt linguistique et psychologique ne le cède point à ceux qui peuvent être constatés en Extrême-Orient : car il s'agit essentiellement ici, comme l'indique le titre de l'opuscule, d'une étude sur ce que les Allemands appellent la *Sprachmischung*. Inutile de dire que M. B. était bien préparé pour un travail de ce genre, qu'il l'a abordé avec un esprit délié et très averti, puisant aux meilleures sources et s'entourant de tous les secours nécessaires. Je remarque toutefois que, si l'*Archivio Glottologico* est mentionné dans la bibliographie, il ne semble pas avoir été fait grand état ici de l'étude pénétrante qu'Ascoli y avait publiée en 1883, et où sous les titres un peu pompeux de *Materia romana e spirito tedesco*, *Materia tedesca e forma romana* (t. VII, p. 556 suiv.), l'éminent linguiste envisageait déjà les choses sous un biais vraiment philosophique, notamment ce qui concerne les particules prépositives rejetées à la fin de la phrase. Le mérite de M. B. est d'avoir appliqué une méthode plus rigoureuse encore, moins discursive que n'était celle d'Ascoli. Et avant tout, car c'est là la nouveauté capitale, il a pris son point de départ non dans une forme générale de la langue allemande,

mais dans l'allemand populaire usité en Suisse : c'est de ce *Schweizerdeutsch* qu'il a examiné patiemment l'infiltration à travers les villages roumanches. Son étude se divise en deux parties, la première ayant un caractère plus général et consistant surtout en un exposé de méthode, tandis que l'autre cherche à analyser et à classer les faits recueillis. Ce n'est pas que l'ordre adopté par M. B. dans cette seconde partie me paraisse absolument impeccable : comme il s'est débarrassé d'abord de tout ce qui a trait au vocabulaire (emprunts historiques ou développements sémantiques), il en résulte que les faits phonétiques viennent ensuite, avant ceux qui concernent la morphologie ou la syntaxe ; l'évolution mécanique des sons se trouve placée de la sorte au milieu de considérations d'ordre intellectuel, et ces dernières sont par là-même scindées en deux. J'ajouterai encore que l'emploi évidemment commode, mais très répété, de fortes abréviations, donne à l'ensemble du livre un aspect un peu schématique. Ceci dit, il n'y a qu'à louer du reste la précision et la sagacité avec laquelle M. B. a conduit son enquête. Parmi les faits ici constatés, il en est qui sont assurément fort curieux et d'une véritable portée : ainsi, pour ne citer qu'un exemple parmi bien d'autres, en roumanche on fait un verbe d'un infinitif germanique en le joignant à *far* (faire) en qualité de substantif ; *chifflen* (gronder) devient *far il chifflen*, et c'est là un processus intéressant. Parmi les détails de syntaxe notés, quelques-uns me paraissent un peu fragiles. Ainsi il est constaté p. 81, qu'à côté de *in glas vin* (qui est le tour allemand), on dit aussi en roumanche *in glas cun vin*, d'après le suisse allemand *en Glas mit Bier*. Mais il ne faudrait pas oublier qu'on dit de même en italien *un bicchiere con vino*, et en espagnol *un vaso con agua* ; de sorte que le tour se retrouve sur une grande partie du domaine roman, et il serait possible après tout que le suisse *en Glas mit Bier* en fût issu, loin d'avoir servi de modèle. M. Brandstetter n'a rien dit, ou presque rien, sur les pronoms et les démonstratifs : cette espèce de mots offre généralement des faits curieux dans les cas de *Sprachmischung*, comme j'ai eu l'occasion de le constater pour ma part sur un tout autre territoire. En est-il de même en Rhétique ? C'est une question à laquelle on ne pourrait répondre qu'après une enquête minutieuse.

E. Bourciez.

— C'est avec le plus vif regret que nous apprenons la mort d'un de nos plus anciens et fidèles collaborateurs, Achille-Jacques-Arsène Delboulle, ancien professeur au Lycée du Havre, décédé le 20 décembre 1905, dans sa 72e année, à Grandcourt (Seine-Inférieure) ; c'était un de nos meilleurs lexicographes et l'un des plus profonds connaisseurs de notre vocabulaire d'autrefois ; nos lecteurs se rappellent sûrement ses articles si instructifs sur le *Dictionnaire* de Godefroy. — A. C

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 29 décembre 1905.* — L'Académie procède à l'élection de son président et de son vice-président pour 1906. Sont élus : président, M. Cagnat, et vice-président, M. Salomon Reinach.

L'Académie procède au vote pour la désignation de deux candidats aux chaires de philologie et d'archéologie assyriennes et de grammaire comparée vacantes au Collège de France. Sont présentés, pour la chaire d'assyrien, en première ligne, le R. P. Scheil, par 26 voix, et en seconde ligne, M. Thureau-Dangin, par 19 voix ; — pour la chaire de grammaire comparée, en première ligne, M. Meillet, par 32 voix, et en seconde ligne, M. Grammont, par 27 voix.

L'Académie délègue à la commission du prix Debrousse MM. Delisle et Cagnat, et à la commission du prix Osiris MM. Delisle et Collignon.

M. Senart est élu membre de la commission du prix Volney, en remplacement de M. Oppert, décédé.

L'Académie procède à l'élection des commissions annuelles suivantes :

Commission administrative : MM. Delisle et Alfred Croiset ;

Commission des travaux littéraires : MM. Delisle, Bréal, Barbier de Meynard, Senart, P. Meyer, d'Arbois de Jubainville, Alfred Croiset, de Lasteyrie ;

Commission des Antiquités de la France : MM. Delisle, P. Meyer, Héron de Villefosse, Longnon, P. Viollet, de Lasteyrie, Thédenat, Lair ;

Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Heuzey, Foucart, Meyer, Boissier, Homolle, Collignon, Pottier, Chatelain ;

Commission de l'École française d'Extrême-Orient : MM. Bréal, Barbier de Meynard, Senart, Hamy, Barth, Chavannes ;

Commission de la fondation Benoît Garnier : MM. Barbier de Meynard, Senart, Hamy, Barth ;

Commission de la fondation Piot : MM. Delisle, Heuzey, Héron de Villefosse, Saglio, de Lasteyrie, Homolle, Collignon, Babelon, Pottier ;

Commission du prix Gobert : MM. Longnon, Paul Viollet, Lair, Elie Berger.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 5 janvier 1906.* — MM. Collignon, président sortant, et Cagnat, élu président pour l'année 1906, prononcent les allocutions d'usage.

M. Léopold Delisle communique les fac-similés des miniatures du second volume du Josèphe copié pour le duc de Berry et complété au temps de Louis XI par Jean Foucquet. Ces peintures, dont la communication est due à M. Warner, du Musée Britannique, doivent être rangées sur la même ligne que les plus célèbres peintures de Foucquet. La publication en sera faite par sir Richard Holmes, bibliothécaire du roi de la Grande-Bretagne.

M. Élie Berger, au nom de la commission du prix Gobert, donne lecture de la liste des ouvrages adressés au concours.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, communique la situation des concours de l'Académie.

L'Académie procède à la nomination des commissions suivantes :

Commission du prix ordinaire : MM. Barbier de Meynard, Senart, Barth, Chavannes ;

Commission du prix Duchalais : MM. le marquis de Vogüé, Schlumberger, Longnon, Babelon ;

Commission du prix Bordin : MM. Delisle, Paul Meyer, Schlumberger, J. Lair ;

Commission du prix Fould : MM. Saglio, Collignon, Babelon, Pottier ;

Commission du prix Brunet : MM. Delisle, de Lasteyrie, Emile Picot, Omont ;

Commission du prix Stanislas Julien : MM. Barbier de Meynard, Senart, Barth, Chavannes ;

Commission du prix Delalande-Guérineau : MM. Boissier, Alfred Croiset, Bouché-Leclercq, Chatelain ;

Commission du prix de La Grange : MM. Delisle, P. Meyer, Longnon, Emile Picot ;

Commission du prix Saintour : MM. Barbier de Meynard, Senart, Barth, Chavannes ;

Commission du prix Prost : MM. d'Arbois de Jubainville, Longnon, le duc de La Trémoille, Lair.

M. Salomon Reinach établit pourquoi Vercingétorix renvoya sa cavalerie d'Alésia. Réfugié à Alésia avec 80,000 hommes, Vercingétorix, sachant qu'il n'avait plus de vivres que pour un mois, congédia, au début du siège, toute sa cavalerie, qui comprenait encore plusieurs milliers de chevaux. Pourquoi ne garda-t-il pas ces chevaux pour en nourrir ses troupes ? C'est que les Gaulois, comme la plupart des peuples de l'antiquité, n'étaient pas hippophages, même dans le cas d'extrême besoin. M. Reinach part de ce fait pour retracer l'histoire de l'hippophagie dans les temps anciens et modernes.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — **22 janvier** — **1906**

Capart, Recueil des monuments égyptiens, II. — Frey, Les Egyptiens préhistoriques identifiés avec les Annamites. — Documents coptes du Musée de Berlin, I, 3-7, II, 1. — H. Schaefer, Documents des anciens rois éthiopiens. — Buck, Grammaire de l'osque et de l'ombrien. — Lucain, p. Hosius. — Harnack, Le reproche d'athéisme dans les trois premiers siècles. — K. Schultze, La Passion d'Abo de Tiflis. — Augar, Les procès de christianisme intentés aux femmes. — Godefroi Hermant, Mémoires, II, p. A. Gazier. — Aug. Sabatier, Les religions d'autorité et la religion de l'esprit. — Bellier-Dumaine, Alexandre Duval et son œuvre dramatique. — Dietrich, Les limites de la linguistique. — Macler, Contes arméniens. — E. Richter, Xénophon dans la littérature romaine. — Wisen, Un nouveau commentaire de la Rhétorique à Hérennius. — Tacite. Histoires, III, p. Valmaggi. — Barral-Montferrat, De Monroë à Roosevelt. — Nordlund, La crise suédo-norvégienne. — Eden, La Suède veut la paix. — Feuilles hessoises de folklore, III. — Publications scandinaves. — Montorgueil, Louis XI. — Académie des inscriptions.

Jean Capart, **Recueil des monuments Egyptiens**, deuxième série, in-4°, 1905. Bruxelles, Vromant et Cie, 50 planches photographiques avec texte explicatif.

Le second fascicule de ce *Recueil* important surpasse le premier non par le choix des monuments et par l'intérêt du texte, mais par l'exécution matérielle. M. Capart n'avait pas encore au début l'expérience complète de ce genre de publications et on le sentait à certains détails ; ici la mise en train est presque parfaite et il y a très peu à relever dans l'impression du texte et des planches. Peut-être le tirage de certaines des figures reproduites est-il un peu lourd, tandis que celui des inscriptions hiéroglyphiques est un peu grêle : ce sont-là de légers défauts qui disparaitront de la série prochaine et qui ne diminuent pas sensiblement la valeur intrinsèque de l'œuvre.

Les monuments se suivent sans classification et pour mon compte le mélange d'objets et d'époques ne me déplaît pas. Autant je trouverais fâcheuse aujourd'hui l'application du procédé des premiers Egyptologues, Lepsius, Brugsch, qui, placés devant un édifice complet ou ruiné, y recueillaient çà et là quelques tableaux ou quelques lambeaux d'inscriptions dont ils comprenaient le sens et qui négligeaient le reste, autant, lorsqu'il s'agit d'objets épars dans des musées et dans des collections privées, je crois que le glanage tel que M. Capart le pratique, produit des résultats heureux. Sans doute il vaudrait mieux que le

Musée de Marseille par exemple fût publié en entier, mais comme les monuments qu'il renferme n'ont aucun lien l'un avec l'autre et ne formaient pas un ensemble dans l'antiquité, je ne vois nul inconvénient à ce qu'on y choisisse quelques spécimens pour les publier isolément à côté de monuments tirés d'autres musées. Il n'y aurait de mal à cela que si M. Capart avait pris pour les faire connaître des pièces de peu de valeur artistique et historique. Ce n'est certes pas le cas. Rien qu'à parcourir la table des matières, on se rend compte de l'importance des morceaux aussi bien que de leur variété et l'examen des planches confirme l'impression produite par celui de la Table. Tout ce qu'il y a dans ce fascicule valait la peine d'être mis en lumière pour une raison ou pour une autre, la statuette archaïque de Naples pl. LI) et les figurines en terre cuite de la collection Petrie (pl. LXV, LXVI, XCI), pour leur intérêt archéologique, la stèle du Musée d'Athènes (pl. XCII) parce qu'elle est un monument unique de Tafnakhti devenu Pharaon, plusieurs bas-reliefs (pl. LVI, LXIX, LXXIV) et plusieurs statuettes en bois (pl. LV, LXVIII, LXXX, LXXXI, LXXXII, LXXXIII) à cause de la finesse de l'exécution : si l'on étudie chaque planche, on constatera qu'il aurait été fâcheux que le monument ou les monuments qu'elle renferme demeurassent inédits plus longtemps.

Les notices descriptives sont courtes en général, mais toujours utiles et complètes. La bibliographie y est abondante, ce qui n'est pas fréquent dans les livres d'Eyptologie, et les opinions des savants y sont énumérées brièvement, sans pourtant que l'assemblage de beaucoup de témoignages divers réduise l'ouvrage à n'être qu'une simple compilation. M. Capart ne s'est jamais fait faute d'émettre son jugement à côté de celui de ses confrères lorsqu'il y avait lieu, et, sur plusieurs points, il a trouvé des explications qui méritent d'être retenues : s'il a péché, ç'a été plus tôt par être trop bref que par trop développer son texte. Le premier fascicule avait été bien accueilli : j'espère que celui-ci le sera mieux encore et que le succès décidera l'auteur et l'éditeur à entreprendre prochainement la suite de l'œuvre qu'ils ont commencée si bien.

G. Maspero.

H. Frey, **Les Egyptiens préhistoriques identifiés avec les Annamites d'après les inscriptions hiéroglyphiques** par le général H. Frey, de l'armée coloniale, in-12°, Paris, Hachette, 1905, 106 p.

Les Egyptiens sont des Annamites dépaysés avant les premiers temps de l'histoire ; voilà la thèse que le général Frey a développée rapidement et dont il s'est efforcé de démontrer l'exactitude par des arguments tirés de la philologie et des idées religieuses. Il est assez difficile de rendre compte d'un ouvrage dont le corps se compose de menus détails accumulés, et je ne l'essaierai pas, mais il me faut bien

dire qu'au point où nous sommes arrivés de nos études, tout rapprochement entre l'Egypte et les peuples de l'Extrême-Orient ne saurait être que prématuré. Je ne crois pas que les comparaisons instituées entre les mots égyptiens et les annamites soient de nature à plus satisfaire les savants qui s'occupent des langues de l'Indo-Chine qu'elles ne satisfont les Eyptologues ; elles ne m'ont point convaincu de la réalité de la thèse et je n'ai rencontré personne dans mon entourage qui soit disposé à l'admettre.

G. Maspero.

Ægyptische Urkunden aus den Königlichen Museen. — Koptische Urkunden, erster Band, Hefte 3-7 zweiter Band Heft, 1, in-4°, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1902-1904.

La publication des documents coptes appartenant au Musée de Berlin se poursuit un peu moins vite que celle des documents grecs, mais avec autant de méthode et de sûreté. Elle comprend des copies cursives exécutées par divers savants ; Erman, Turajeff et surtout Krebs se sont chargés des *Ostraca*, Leipoldt des Papyrus, et l'ensemble est très satisfaisant. Le gros de la collection se compose de textes conçus dans le dialecte thébain, mais on y voit également quelques fragments écrits dans les dialectes d'Akhmîm, de Fayoum et du Delta. Les traductions de la Bible y occupent une grande place et je signalerai parmi elles un morceau malheureusement trop court de la version akhmimique de la Genèse, I, 18 — 2,5. On y rencontre toutefois beaucoup de textes originaux, littéraires ou administratifs. Le plus curieux des littéraires est à coup sûr ce fragment du roman de Cambyse dont Schæfer avait déjà publié une édition il y a sept ans, mais plusieurs autres, ceux surtout qui sont empruntés aux sermons de Chenoudi présentent une certaine valeur. Il y a dans le reste beaucoup de lettres, des quittances, des contrats, des pièces d'intérêt privé, analogues à celles que nous possédions déjà, rien de bien nouveau en somme. Tout cela pourtant sera utile aux savants qui s'efforceront de reconstituer le tableau de la vie égyptienne à l'époque byzantine ou aux premiers temps de la conquête arabe.

G. Maspero.

H. Schæfer, **Urkunden der älteren Æthiopienkönige, I, Siegesinschrift des Pianchi, Traumstele, Bruchstück Berlin, 1068,** in-4° 1905, Leipzig, Hinrichs' sche Buchhandlung, p. 79 autog. Prix 6 fr. 25.

Ce volume qui appartient à la collection des *Urkunden des Ægyptischen Altertums* publiée sous la direction de Steindorff, ne contient qu'une pièce nouvelle, le fragment d'ailleurs insignifiant qui porte à Berlin le n° 1068. M. Schäfer ne se figure pas bien comment un successeur de Tandamané a pu rencontrer sur les champs de bataille les

troupes des princes du Delta, mais le texte dit simplement *les soldats de la terre du Nord*, et l'Egypte entière étant la *terre du Nord* pour l'Ethiopie, on peut comprendre qu'il s'agit de troupes égyptiennes et d'une expédition analogue à celles qui menèrent Psammétique II, au-delà d'Ibsamboul, puis Cambyse dans le désert de Korosko; cette explication serait repoussée qu'avec le recrutement féodal des armées égyptiennes, on comprendrait encore que les Ethiopiens aient pu avoir à combattre des levées provenant du Delta. Il est grandement fâcheux que nous ne possédions pas ce texte au complet et que nous n'ayons aucun renseignement sur l'origine du fragment qui nous permette de rechercher le reste du monument. Les deux autres monuments sont très exactement reproduits ; toutefois en ce qui concerne la *Stèle de Pianchi*, il aurait fallu citer l'édition de Rougé dont le texte établi sur les estampages du Louvre renferme déjà presque toutes les corrections que Schäfer apporte à celui de Mariette.

Comme les volumes précédents de cette collection, celui-ci est très correct, très clairement établi et il contient d'excellentes éditions de textes qui seront utiles aux savants déjà formés comme aux étudiants.

G. Maspero.

A grammar of Oscan and Umbrian, with a collection of inscriptions and a glosary, by Carl Darling Buck. Boston, Ginn and C°, The Athenaeum press; Londres, J. Matheson, 9, St Martin's street, W. C.; 1904, xvii-352 pp. et 5 pl. Prix : 12 sh. 6.

Tous les linguistes connaissent le livre de M. Robert von Planta, *Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte*, qui est comme une encyclopédie des dialectes italiques et où tous les points litigieux sont longuement discutés. Mais on n'avait pas de manuel précis et pratique. Un philologue américain, connu par de bons travaux sur le vocalisme de l'osque et sur le système verbal osco-ombrien, M. Buck, nous donne ce livre précieux. L'introduction traite des langues de l'Italie, de la classification des dialectes indo-européens en Italie, des caractères généraux et spéciaux de l'osque et de l'ombrien. Une liste de mots principaux, avec étymologie et rapprochements, sera souvent consultée. La phonétique et la morphologie ont leurs divisions ordinaires et naturelles ; mais on reconnaît un sens particulièrement éveillé des nécessités de l'enseignement aux tableaux, aux résumés, aux classifications qui rendent si clair et si aisé à consulter le livre de M. B. La formation des mots est étudiée avec assez de détail et mise en parallèle constant avec celle du latin. On pourrait peut-être désirer plus de développements dans la syntaxe, qui a une trentaine de pages. L'omission constante du mot *filius*, dans l'indication de la filiation, devait être notée, pour citer le premier cas amené par le plan de M. B. Cette omission donne un caractère « italique », si l'on peut

s'exprimer ainsi, à certaines inscriptions anciennes d'ailleurs rédigées en latin. Voy. WILLMANNS, dans l'*Ephemeris epigraphica*, t. I, pp. 132-138. Mais M. B. a l'essentiel. Après la syntaxe, on trouve un recueil d'inscriptions. Tous les textes principaux, et même beaucoup d'autres fort courts, comme les légendes monétaires, sont reproduits avec une traduction latine et un commentaire. Cette partie du livre est très soignée. Le commentaire n'est pas seulement grammatical. Il est aussi historique : voir p. 235, sur l'*intercessio* à Bantia; p. 237, sur la procédure suivie; p. 237, sur le recensement, etc. Un glossaire de chacun des dialectes contient toutes les formes avec traduction, identifications et renvois aux textes et à la grammaire. Enfin les planches reproduisent quelques inscriptions; la dernière est une carte de l'Italie centrale. On ne peut imaginer manuel plus commode et plus complet dans sa brièveté. Les latinistes et les historiens seront désormais inexcusables de négliger la comparaison des documents osques et ombriens.

P. L.

M. Annaei Lucani De bello ciuili libri decem. G. Steinharti aliorumque copiis usus iterum edidit Carolus Hosius. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri (*Bibliotheca teubneriana*), MCMV. LX-364 pp. in-12.

La première édition, parue en 1892, était fondée surtout sur des manuscrits collationnés par Steinhart et par Usener, les mss. de Paris 7502 (*P*), de Montpellier 113, deux Vossiani (dont *U*), un ms. de Bruxelles (*G*), etc. Cette base était trop étroite. Les travaux postérieurs l'ont élargie. M. Hosius en tient compte, dans une certaine mesure. Il nous donne aujourd'hui partout les leçons de *Z*, Paris B. N. 10314. Je crois que c'est encore insuffisant. Mais, de tous les manuscrits nouveaux signalés depuis 1892, *Z* est probablement le plus important. La préface est un long exposé, lucide et bien ordonné, des travaux antérieurs et des rapports de quelques manuscrits entre eux. La question est trop complexe pour qu'une solution soit certaine; auparavant, il faudra définir exactement la position de plusieurs manuscrits et, par suite, en avoir la collation complète. Malgré la gêne que lui a imposée la librairie, M. H. apporte d'utiles contributions à ce travail. Déjà, par un coup d'œil sur l'apparat, on se rend compte de l'étroite parenté de *Z* avec le ms. de Montpellier 113. Un autre groupe paraît être formé par *PUG*. Je continue à rester sceptique et indifférent à l'égard de l'intervention de Paul de Constantinople. Quand on compare le stemme de la p. XLIX, de M. H. avec celui de M. Beck, *Untersuchungen*, p. 57, on voit qu'ils diffèrent surtout parce que M. H., établit entre *P* et *U* un lien plus étroit. Il y a là, je crois, un progrès vers la solution. M. Hosius a soigneusement revu le texte et l'apparat, et dépouillé avec conscience et méthode la

littérature du sujet. Ce sont les qualités ordinaires de tous ses travaux. Cette seconde édition sera, pour des recherches ultérieures, un guide sûr et de consultation facile.

Paul Lejay.

Adolf Harnack, **Der Vorwurf des Atheismus in den drei ersten Jahrhunderten**; Karl Schultze, **Das Martyrium des heiligen Abo von Tiflis**; Friedrich Augar, **Die Frau im römischen Christenprocess.** Leipzig, Hinrichs, 1905 (*Texte u. Untersuchungen*, N. F., XIII, 4). 16, 41 et 82 pp. in-8°. Prix : 4 Mk. 50.

M. Harnack a réuni les textes où les chrétiens qualifient les païens d'athées, appellent le paganisme athéisme (y compris *Ephes.*, 11, 12); où les chrétiens attribuent la même note aux hérétiques; où ils sont traités eux-mêmes d'athées. Il rattache ces derniers textes aux lois contre le sacrilège. L'athéisme est le refus de reconnaître les dieux de la cité. Cela est exact. Cependant, nous ne touchons pas encore au motif profond, à la philosophie de l'accusation. Voir sur cette raison dernière, Gomperz, *Les Penseurs de la Grèce*, t. I, p. 173-174 (trad. Reymond).

La passion d'Abo de Tiflis, traduite par M. Schultze, nous ramène en Géorgie, dans ce pays d'où l'on a tiré depuis quelque temps d'intéressants documents pour l'histoire de l'Église. Abo de Tiflis, arabe converti, a été mis à mort par les Arabes, le 6 janvier 786. Sa vie est mêlée à celle de son peuple adoptif, principalement à celle d'un petit prince nommé Nersé. Le pieux auteur a intercalé au commencement de son œuvre une véritable homélie sur les noms du Christ, porte, voie, agneau, pasteur, etc. Il ne l'a probablement pas inventée. C'est un sujet que la polémique contre l'arianisme avait mis à la mode quatre siècles plus tôt.

M. Augar a recueilli toutes les mentions de procès de christianisme intentés à des femmes, dans les auteurs ecclésiastiques, dans les actes et dans le martyrologe hiéronymien. Il essaie ensuite de déterminer les éléments de la procédure, le délit, la marche du procès, la peine. Il compare ces données avec celles que l'histoire et la jurisprudence fournissent d'autre part sur les procès intentés à des femmes. Quatorze cas, attestés pour la plupart dans de bons documents, s'échelonnant de 31 (la fille de Séjan) à 309 environ (Théodora), prouvent que le viol et l'internement dans un lupanar étaient des peines que le juge pouvait prononcer. Le viol des jeunes filles précédait l'exécution de la peine capitale, parce qu'on voulait éviter de mettre à mort des vierges. Sur la procédure et les accusations, M. Augar en est resté aux travaux de MM. Harnack, Mommsen, Weis. Les recherches, poursuivies depuis plusieurs années par M. Callewaert, eussent dû être mentionnées et discutées.

P. L.

Mémoires de Godefroi Hermant, docteur de Sorbonne, chanoine de Beauvais, ancien recteur de l'Université, sur l'histoire ecclésiastique du XVIIe siècle (1630-1663). Publiés pour la première fois sur le manuscrit autographe et sur les anciennes copies authentiques, avec une introduction et des notes par A. Gazier. Tome II (1653-1655). Paris, Plon, 1905, 2 ff. 744 pp., in-8°.

Ce deuxième volume contient des morceaux du plus haut intérêt [1]. Il débute par l'histoire de M. Manessier, docteur de Sorbonne. Appelé régulièrement à professer la théologie par l'Université de Caen, les jésuites veulent à tout prix lui interdire l'accès de sa chaire. Ils ne ménagent aucune intrigue : procès devant le Parlement, dénonciation au bureau des trésoriers de France, bavardages calomnieux dans tous les salons de la ville, tentative de lui fermer la chapelle des carmélites où il disait la messe, coalition d'ursulines, opposition du gouverneur, démarches d'un président à mortier, tout fut employé, avec cette variété de ressources et cet art des mouvements obliques qui sont les qualités les plus connues de la célèbre Compagnie. Finalement, une lettre de cachet écarta pour toujours l'importun M. Manessier. Cette histoire paraît ancienne : elle est d'hier ; les chaires de théologie, dans plus d'une université catholique que ne protège pas le contrôle de l'État moderne, sont encore accaparées par les jésuites avec la même âpreté et par la même méthode.

L'événement principal des trois années 1653, 1654, 1655, est la constitution d'Innocent X contre les cinq propositions. Les renseignements d'Hermant complètent ceux de Saint-Amour. Surtout, ils nous font suivre de près les incidents qui, en France et aux Pays-Bas, furent la conséquence et l'accueil de la bulle. La grande affaire théologique est comme croisée par l'affaire toute personnelle du cardinal de Retz. La mort de Gondy, la prise de possession du siège par Retz, son évasion et la nomination de ses grands vicaires alternent avec les épisodes de la condamnation d'Arnauld. Le démêlé du duc de Liancourt avec les Sulpiciens est le sujet d'un chapitre où l'on trouvera quelques variantes intéressantes. Une note du manuscrit déclare : « Tout ceci est le propre récit de M. de Liancourt, écrit de sa main ». On sait que le refus d'absolution, opposé au duc par le sulpicien Picoté, fut l'origine de la condamnation d'Arnauld et des premières *Provinciales*. Malheureusement tout cet épisode avait été réservé par Hermant à une publication spéciale et se trouve tronqué dans ses mémoires. Cependant ces pages ne seront pas inutiles à qui voudra connaître le milieu des *Provinciales*. On rapprochera aussi utilement l'analyse d'une des réponses à l'*Almanach* des jésuites avec le début de la onzième Provinciale.

L'histoire religieuse aura bien d'autres détails à glaner à côté de la querelle janséniste. Le conclave d'où sortit l'élection d'Alexandre VII

1. Sur le premier volume, voy. *Revue*, 1905, t. I, p. 248.

est raconté d'après des correspondances de Rome (p. 609 suiv.). L'ambassadeur de France fait à Innocent X le compliment suivant : « Vous avez détruit, vous seul, les hérésies dans tout le monde ». Le perspicace Hermant commente ce *vous seul* et découvre la force que les débats du jansénisme donnèrent à la doctrine de l'infaillibilité personnelle du pape (p. 218). Hermant nous renseigne sur l'attitude de certains personnages. Il nous montre (p. 93-94) saint Vincent de Paul accueillant au lendemain de la bulle d'Innocent X, « la déclaration que faisaient les disciples de saint Augustin, qu'ils avaient toujours condamné et condamnaient encore les cinq propositions que le pape avait condamnées, et, comme il était persuadé qu'ils parlaient sincèrement, il entra dans des pensées de paix dont il donna même depuis des témoignages publics ». Une bonne scène de comédie est l'audience accordée par Innocent X à M. Hallier et concertée entre M. Hallier et l'ambassadeur de France (p. 222). Hallier termine l'entretien sur un éloge pompeux de M. de Marca et des services rendus à l'Église par ce prélat. En fait de services, M. de Marca comptait surtout un livre qui est une des sommes du gallicanisme et qu'il tenait à faire oublier depuis qu'il aspirait à l'archevêché de Paris. Hallier avait autrefois ferraillé contre le livre de Marca. Tout ce monde se réconciliait et se coalisait contre le jansénisme, sous le regard sceptique et malicieux d'Innocent X.

Mais le morceau le plus curieux peut-être, pour un lecteur de notre temps, est la conversation tenue par M. Taignier, janséniste de marque, chez Conrart, avec deux ministres calvinistes. Les ministres objectent que « pour se mettre à couvert de cette persécution, il n'y a qu'à passer du côté des calvinistes ». « Le plus considérable des deux ministres » pose la question que l'on posera toujours aux esprits novateurs (ou retardataires) qui veulent garder leur sentiment propre dans l'Église catholique : « Mais, Monsieur, si on vous chasse de l'Église, que l'on vous excommunie et qu'ensuite on vous déclare hérétique, que ferez-vous ? » M. Taignier répond : « Nous ne ferons rien de contraire à l'obéissance et qui puisse, en cette occasion, donner le moindre scandale à l'Église de Dieu par quelque rébellion. » Et il développe et enveloppe cette réponse avec des citations de l'Écriture et ces maximes dévotes qui ont, de tout temps, servi à dissimuler la pensée. Hermant triomphe de cet entretien « si consirable ». Le lecteur moderne aura sans doute une tout autre impression. Sainte-Beuve l'a formulée : « Une fois entré dans cette voie double, le jansénisme est perdu, et, j'ajouterai, il le mérite » (*Port-Royal*, t. III, p. 20). Mais c'est la question, plus générale, de la sincérité de la pensée dans l'Église catholique que posaient les ministres calvinistes. On ne leur a pas encore répondu.

A.

Les religions d'autorité et la religion de l'esprit, par Auguste SABATIER. Paris, Fischbacher, 1904, XII-570 pp. In-8°.

Très beau livre, qui complète et couronne l'*Esquisse d'une philosophie de la religion*, parue en 1897. Les religions d'autorité sont le catholicisme et le protestantisme orthodoxe. Le catholicisme subit l'autorité d'une institution ; le protestantisme, celle d'un livre. Tous deux sont systèmes humains, qui périront comme ils se sont édifiés. La critique et l'histoire en ont ruiné les bases. Ils impliquent en eux-mêmes un cercle vicieux. L'infaillibilité du pape repose, en dernière analyse, sur sa propre affirmation. Elle a été proclamée par un concile, mais ce concile n'était infaillible que par l'autorité du pape. Elle n'a donc pas d'autre preuve qu'elle-même. Si on la rejette, le vieux système gallican de l'infaillibilité du concile s'écroule, puisque c'est un concile qui a proclamé l'infaillibilité du pape. L'Église reste infaillible, dit-on : seulement elle n'a plus d'organes pour s'exprimer. L'autorité de la Bible est aussi fragile. La Bible ne peut pas être considérée ni comme divine ni comme un tout. L'histoire et le sentiment chrétien s'accordent pour lui enlever son caractère absolu. Sur la ruine des deux grandes constructions du christianisme, M. Sabatier élève celle de la religion de l'esprit.

Cette construction est-elle plus solide ? Elle repose sur le sentiment intérieur du sujet religieux, sur la foi. Dans chaque âme humaine, elle est à elle-même sa propre justification. Elle a le droit d'être parce qu'elle est. C'est transporter dans le domaine psychologique le cercle de l'infaillibilité du pape. La foi est légitimée par la foi. Mais la foi et le sentiment religieux sont-ils inhérents et nécessaires à la nature humaine ? Ne sont-ils pas plutôt, dans les âmes où ils subsistent, les dernières attaches au passé dogmatique ? Et peut-on donner à un pur sentiment le nom de religion ? Enfin M. S. rattache ce sentiment à la personne de Jésus : pourquoi cette personne s'impose-t-elle plutôt que celle de Bouddha ou de Confucius ? M. Sabatier a voulu sauver la religion : « Si la religion pouvait rester à l'état de pur sentiment, elle échapperait à la juridiction de la science. » (P. 4). L'hypothèse et la conclusion sont également discutables. Tous ces raisonnements ont pour base une équivoque. On admet que le phénomène religieux est un objet d'étude expérimentale et on passe de cette proposition incontestable à celle-ci qui ne l'est plus : L'expérience du phénomène religieux en prouve la légitimité. « La méthode expérimentale a ruiné l'ancienne physique et l'ancienne astrologie, mais elle a créé une physique et une astronomie nouvelles. Pourquoi cette même méthode, introduite en théologie, n'y aurait-elle pas le même effet du rajeunissement et de fécondité ? » C'est parfaitement juste. Mais la nouvelle théologie n'aura que le nom de commun avec l'ancienne. Il y a un phénomène religieux bouddhique, un phénomène

religieux fétichiste. La méthode expérimentale permettra de les analyser, d'en déterminer les lois. Arrivera-t-elle à prouver que ce ne sont pas des diathèses qui peuvent être corrigées, des phénomènes pathologiques? La médecine est-elle la raison des maladies? On confond à nouveau, d'une manière plus illogique que les anciennes théologies, deux notions complètement distinctes, la science et la croyance.

L'ouvrage n'en est pas moins intéressant. On pourra discuter certaines assertions de détail [1]. Mais, à côté, on trouvera maintes

1. P. XII. n. 1 : la bibliographie générale du sujet ne contient que des travaux protestants. — P. 2, le miracle est donné comme le signe qu'offrent les religions d'autorité pour prouver leur mission. Cela ne saurait s'entendre du christianisme ancien, même au temps de saint Augustin, qu'avec beaucoup de réserves. — P. 20 et souvent, S. compare les religions d'autorité et les monarchies de droit divin. Si la comparaison est juste, il faut aller plus loin que ne veut S. Les monarchies tombent le jour où leur droit cesse d'être établi. — P. 39, la théorie du pape qui « accorde gracieusement » un concordat est une survivance, comme l'idée de Charles X qui « concède » la Charte. — P. 72 suiv., S. néglige trop le rôle des éléments orientaux dans la gnose; les initiations et les pratiques de théurgie ne sont pas les produits naturels de « l'esprit spéculatif de la Grèce ». — P. 74, l'antithèse développée entre le gnosticisme et le montanisme est forcée. Pour S., la gnose est trop exclusivement une philosophie. La comparaison de l'explosion montaniste avec les *revivals* anglo-saxons, p. 75, est au contraire assez heureuse. — P. 76, il est risqué de dire que le montanisme est un réveil de l'esprit juif. — P. 79-80, les origines du symbole et de la notion d'orthodoxie sont exposées d'une manière inexacte; S. n'était pas au courant. De même, p. 105. — P. 87, n. 1 ; « Justin... faisant de la foi au Christ, logos de Dieu, le signe qu'on appartenait à l'Église chrétienne, y introduisait même des philosophes païens, comme Socrate et Héraclite (Ie *Apol.*, 46). » On n'a qu'à se reporter au texte pour voir que Justin dit tout autre chose. — P. 85, S. attribue à la critique historique le rôle de nettoyer la tradition et de la maintenir intacte; par suite, de conserver l'idéal religieux. Il oppose le droit de la critique au droit de la tradition et prétend les concilier. C'est une erreur. La critique établit, aussi exactement que possible, les faits passés. Elle conserve et ne représente nullement un élément de progrès religieux. La tradition, en s'enrichissant, par un travail inconscient, d'éléments nouveaux qui sont pris pour anciens, réalise le vrai progrès religieux. C'est parce que toute tradition se modifie et altère l'histoire qu'elle vit et s'adapte; il y a progrès, là où l'homme croit seulement qu'il y a fidélité. Le protestantisme enrichit l'expérience religieuse de l'humanité avec la prétention de restaurer le christianisme apostolique. Quand une religion est rivée à la lettre d'un livre, elle meurt ou s'évade par l'exégèse. — P. 113, Papias et ses curiosités : « Ce qu'il recherchait ainsi, c'était un moyen historique d'augmenter ses connaissances. » Voilà une idée moderne qu'il n'avait sûrement pas. — P. 115, n. 1, énumération des listes épiscopales : Hippolyte est placé entre Eusèbe et Rufin. — P. 117, l'attribution de chaque article du Symbole à un apôtre est plus ancienne qu'Isidore. — P. 122, l. 1 de la n., lire : *Lachat*. — P. 127, l'idée que l'Église est un peuple est fort ancienne, sinon aussi ancienne que la notion d'Église; voy. Harnack, *Die Mission*, p. 177. — P. 230 et ailleurs, S. paraît considérer le schisme oriental comme une conséquence de l'affirmation par le pape de sa primauté. Cela est une erreur. L'Église d'Orient a des origines politiques. Le schisme a commencé le jour où Constantin a convoqué un concile à Nicée. Alors presque personne ne s'aperçut de la fissure, et des intérêts trop pressants obli-

formules lumineuses, maints aperçus profonds sur l'histoire [1]. Il faut aussi ne pas oublier que Sabatier est mort après avoir écrit le manuscrit, mais avant de le faire imprimer et même de le revoir. Il eût été fâcheux, néanmoins, de le laisser inédit. La littérature religieuse de ce temps aurait manqué d'un de ces livres qui marquent une date, parce qu'ils résument éloquemment et ferment une époque de pensée. On doit remercier la veuve du regretté professeur pour sa décision de nous le donner et les amis du défunt pour le soin pieux qu'ils ont pris d'en surveiller l'impression.

Manuel Dohl.

Charles Bellieb-Dumaine, **Alexandre Duval et son œuvre dramatique**. Etude suivie de notes et de documents inédits. Rennes, Plihon et Hommay ; Paris, Hachette, 1905 ; in-8° de 543 et CXLV pages.

Comme tous les auteurs de troisième rang qui, dans les vicissitudes des genres, ont occupé des positions d'attente et de transition, Alexandre Duval, qui fut classique avec indécision et novateur avec pusillanimité, ne peut plus compter aujourd'hui que sur des curiosités purement rétrospectives. Mais la nature de son œuvre, la faveur qu'elle trouva auprès du public contemporain, la conviction avec laquelle on l'opposa aux innovations romantiques, sont peut-être intéressantes, pour l'histoire littéraire, dans la mesure même où son théâtre a perdu toute efficacité. Aussi n'en voudra-t-on pas trop à M. Bellier-Dumaine d'avoir consacré un gros volume à la biographie de ce fertile auteur et à l'étude de son œuvre dramatique. Il ne semble pas cependant que son travail eût perdu en documentation ce qu'il eût gagné

---

gèrent les Occidentaux à passer outre. Peu à peu se constitua un épiscopat de cour. L'Occident voulut réagir contre ces influences, et c'est en partie cette lutte qui fortifia, par réaction, la puissance de l'Église romaine.

1. « L'histoire d'un dogme en est la véritable critique », p. XI. — « L'autorité infaillible du concile créa infailliblement l'autorité infaillible du pape, et du même coup elle en est morte. Il ne saurait y avoir deux infaillibilités dans l'Église. » P. 32. — « Lorsque la foi n'est plus que la soumission à une autorité extérieure, la théologie se réduit nécessairement à la rédaction d'un code de droit canonique... La vérité religieuse n'est pas affaire de science et de raison, mais de politique et de diplomatie. » P. 40. — La théocratie romaine relève de la discussion. « Elle ne saurait s'y soustraire, et elle ne peut la soutenir. » P. 41. — P. 56, note précise et excellente sur l'union des espérances messianiques et des idées apocalyptiques au temps de J.-C. Voy. aussi p. 59, note. — P. 69 suiv., la constitution et les tendances de l'Église romaine. Voy. aussi, p. 186 suiv. — P. 402 : « Le dogme de l'infaillibilité du pape est mort en naissant, car personne, au point de vue de l'histoire et de la philosophie religieuse, ne songe à le discuter. La plupart même de ceux qui l'acceptent, l'omettent par prétérition ; pour les autres, ce n'est qu'une sorte de loi politique ou de convenance sociale qu'il y aurait autant de mauvais goût à contredire que de naïveté intellectuelle à prendre au sérieux. »

en allègement, si M. B.-D. avait réussi à fondre en une seule la seconde et la troisième parties du livre : celle-ci, consacrée à *la valeur et l'influence de l'œuvre*, est vraiment intéressante ; celle-là, qui dépouille le contenu de l'*œuvre dramatique*, est d'un détail fatigant. A rattacher les pièces de Duval aux diverses tendances par où il était un attardé, un précurseur, un habile, l'auteur évitait peut-être certaines redites [1] ; il animait certainement les analyses du théâtre de son héros, que la meilleure volonté du monde ne suffit pas à faire prendre en patience. Qu'on fasse l'histoire de la littérature sous l'Empire, qu'on étudie le développement du drame historique ou de la comédie anecdotique et politique, qu'on suive les destinées en France des dramatistes étrangers [2] et de Shakespeare lui-même [3], qu'on débrouille enfin la terrible question du mélodrame et de ses rapports avec les genres « de style » [4], il faudra tenir quelque compte de l'auteur de *Guillaume le Conquérant* et des *Hussites* : une répartition plus ingénieuse de l'abondante documentation de M. B.-D. aurait pu rendre de meilleurs services à tous ceux qui auront à aborder par quelqu'un de ces côtés la féconde activité d'Alexandre Duval [5].

F. Baldensperger.

---

1. Quelques-unes sont fâcheuses par leur proximité même : p. 493 et 505.

2. C'est en 1764, non vers 1760 (p. 44), qu'une adaptation de *miss Sara Sampson* avait été jouée : cf. *Corr. Litt.*, VI, 140. Il y a quelque approximation chronologique à faire voisiner (p. 77) le succès des *Brigands* (1792 et 93) avec celui de *Misanthropie et Repentir* (1799). Le *Caleb* donné aux Nouveautés (p. 178) se rattache plutôt à Godwin qu'à Scott. Il convient de noter que le *Tasse* de Duval fut à peu près unanimement jugé supérieur à l'original de Gœthe : cf. le *Drapeau blanc*, le *Constitutionnel*, la *Quotidienne* du 28 déc. 1826 ; même les romantiques ne défendaient que mollement ce dernier.

3. L'utilisation de poète anglais par Duval, tout extérieure et de *procédé*, aurait pu être indiquée et précisée chemin faisant ; l'*Enfant prodigue* semble devoir quelques scènes à *Timon d'Athènes* ; le personnage même du poète, tel qu'il paraît dans *Shakespeare amoureux*, offrait matière à des remarques intéressantes.

4. Les anonymes auteurs du *Traité du Mélodrame* (p. 333) passent pour être Abel Hugo, Armand Malitourne, J. Ader. cf. à ce sujet le feuilleton des *Débats* des 9 et 12 mars 1817.

5. J'ai entre les mains la première rédaction de la dédicace de la *Jeunesse de Henri V* au père de Delphine Gay ; elle peut intéresser M. B.-D. (et peut-être M. Albalat !) : « Pour me conformer à l'usage, je devrais, dans ma dédicace, entrer dans de longs détails sur ma comédie *de la Jeunesse de Henri V* et finir par faire ton éloge et le mien ; je devrais dire que tu es aussi bon époux que bon père et bon ami, que tu joins aux qualités d'hommes (*sic*) laborieux et intègre, celles d'un connaisseur et d'un homme aimable ; mais tous ces éloges, si vrais pour tous ceux qui te connaissent, n'en seraient pas plus intéressants pour le public. Je me bornerai donc à te dire le plus brièvement que je pourrai : Mon ami, voilà ma comédie, le public l'a accueillie, je t'en fais hommage — il doit d'autant plus te flatter que tu sais ne le devoir qu'à notre vieille amitié. »

— M. O. Dittrich revient, dans un article intitulé *Die Grenzen der Sprachwissenschaft* (1905, Leipzig, 20 p. in-8°), sur l'idée très juste — et même évidente — que la linguitisque n'est pas seulement une science historique ; il propose une classification des diverses parties d'une théorie complète du langage. — A. Meillet.

— M. Frédéric Macler vient de traduire un recueil de *Contes Arméniens* modernes (Paris, Leroux, 194 p. in-18) ; la traduction de ces textes, souvent difficiles, se lit avec agrément, et, à en juger par le premier conte que j'ai examiné à ce point de vue, elle est fidèle ; elle mettra à la portée des folkloristes des éléments jusqu'ici peu utilisés. — A. Meillet.

— M. Ernest Richter, dans un programme de Charlottenbourg (*Xenophon in der rœmischen Literatur*, 24 p. in-4°), recherche ce que les Romains ont su de Xénophon et de ses écrits, autant que nous pouvons en juger par ce qui nous est resté de la littérature latine. On est surpris d'apprendre que beaucoup d'auteurs et non des moindres (Varron, Népos, Sénèque, les deux Pline, Tacite) l'aient quasi ignoré, et qu'en lui ce soit le philosophe qu'aient admiré surtout les Romains. La critique de M. R. est partout très prudente, et son étude a été faite avec le plus grand soin. — E. T.

— La Rhétorique à Hérennius présentait jusqu'ici par rapport au *De Inventione* cette particularité qu'on n'avait d'elle que le texte, sans que rien nous soit parvenu des commentaires anciens. Or, voici que dans la bibliothèque royale de Holm, en Suède, le bibliothécaire, M. Magne Wisen, a trouvé un ms. de Cicéron du xve siècle, écrit à Laon en 1465, achevé à Paris en 1485, et contenant un commentaire de la Rhétorique à Hérennius. Dans une thèse d'Upsal de cette année, il publie des extraits étendus du I et du IVe livre de ce commentaire en même temps que des notes sur le *De Inventione*, tirées d'un manuscrit de Corbie. On se doute bien que ces notes de toute date, de toute origine ne nous donnent qu'une idée bien médiocre de ce qu'était devenu vers la fin l'enseignement dans les écoles anciennes. Les citations d'auteurs anciens, dans ce commentaire, sont, autant que nous pouvons le vérifier, souvent fort inexactes. Mais avec tous leurs défauts, ces scolies auront tout au moins le mérite de suppléer pour nous à une lacune de la tradition. — E. T.

— Dans la collection Lœscher, les *Annales* de Tacite ont été éditées par M. Menghini ; M. Valmaggi y a donné antérieurement le *Dialogue* et de plus deux livres de *Histoires* (que jusqu'ici je ne connais pas). Voici que paraît le livre III. En tête, en vingt pages, une étude fort bien faite, quoiqu'elle dépasse la portée d'une édition classique, sur la critique des Histoires dans les années 1896-1905. A la fin petit appendice critique d'un peu plus de cinq pages. L'édition est très soignée ; elle est complète, à tous les points de vue. Toutes les publications se rapportant à Tacite, de près ou de loin, ont été utilisées dans le commentaire et sont notées dans l'introduction. Si sur tel sens, telle leçon, tel ouvrage, on ne partage pas l'avis de M. V. on doit lui savoir gré de n'avoir éludé aucune difficulté. Grâce à lui nous sortons de cette lecture sinon édifiés, du moins avertis. Beaucoup de sagacité dans l'effort dépensé pour l'identification des lieux, le commentaire des campements, déplacements, mouvements divers, tactique, etc. M. V. s'est attaché surtout à suivre pour le texte du plus près possible le manuscrit que la reproduction de Leyde nous permet d'avoir sans cesse sous les yeux. — E. T.

— Dans son ouvrage *De Monroë à Roosevelt* (avec une préface de M. le comte d'Haussonville, Paris, Plon, 1905, in-16, pp. xv, 356. Fr. 4), M. le marquis de Barral-Montferrat vient d'esquisser l'évolution de la politique étrangère des

Etats-Unis depuis le jour où elle s'affirma dans la célèbre formule de Monroë jusqu'aux derniers événements contemporains. Il a montré comment, de défensive qu'elle était à l'origine, cette politique est devenue de plus en plus envahissante et agressive, intervenant par la diplomatie ou par les armes, d'abord dans les affaires de l'Amérique centrale (annexion du Texas, du Nouveau-Mexique, question des canaux interocéaniques, conquête de Cuba, etc.), puis étendant dans l'Océan Pacifique et jusqu'en Extrême-Orient son expansion grandissante. Les discours et messages du dernier Président de l'Union, dont l'auteur reproduit d'abondants extraits, ont précisé les ambitions de cet impérialisme qui a fait de l'Amérique moderne un des facteurs les plus puissants et les plus inquiétants de la politique mondiale. Seulement il ne faudrait pas d'après ses paroles transformer M. Roosevelt en une manière de mystique et de prophète conquérant: on doit faire la part de la rhétorique anglo-saxonne. Malgré quelques longueurs et des redites, l'étude de M. de B., pour n'être faite que de seconde main, présentera à ses lecteurs un exposé succinct et net de l'histoire extérieure des Etats-Unis et des transformations qu'a subies au cours de cette évolution la mentalité américaine (quelques lapsus çà et là : *Calhoum*, *Weiler*, *Ketterer* pour Calhoun, Weyler, Ketteler; p. 238, Mac-Kinley fut assassiné à la fin et non *au commencement* de 1901). — L. R.

— Nous avons reçu deux brochures sur la révolution norvégienne. Celle de M. K. Nordlund, *La crise suédo-norvégienne* (Upsal et Stockholm, Almquist et Wiksell, Paris, Le Soudier, sans date (1905), in-8°, p. 94. Fr. 2), expose au point de vue suédois le conflit qui vient de s'élever entre les deux Etats scandinaves et dont l'occasion fut, comme on sait, la création de consulats distincts que réclamait la Norvège. Ces négociations se heurtèrent au règlement délicat de la subordination des consuls au ministre des Affaires étrangères en matière diplomatique, et de résistance en résistance le Storthing en vint à la mesure révolutionnaire du 7 juin 1905 qui supprimait l'Union. M. N. a donné de la crise un historique succinct qu'il a fait suivre des documents les plus importants. S'il y a dans sa discussion un peu d'humeur excusable à l'égard des Norvégiens, on ne saurait mettre en doute sa bonne foi ; cependant *audiatur et altera pars*. — L. R.

— L'autre brochure, de M. Nils Eden, *La Suède veut la paix* (ibid., in-8°, p. 37. Fr. 0,75), écrite au même point de vue suédois, refaisant mais avec plus de calme et plus brièvement l'historique de la crise, traite surtout des conditions de la liquidation de l'union et du programme que le Riksdag a adopté pour assurer aux frères ennemis un avenir pacifique. Dans ce but la Suède se borne à réclamer : pas de fortifications sur la frontière des deux peuples, maintien du droit de transhumance pour les Lapons suédois, mesures d'ordre économique garantissant la sécurité du trafic de transit et la liberté des voies d'eau. — L. R.

— Le tome III des *Hessische Blätter für Volkskunde* (Leipzig, Teubner, 1904, in-8°, iv-204-281 pp.) contient, comme articles de fond : le folklore dans l'évolution actuelle de la civilisation (conférence de E. Mogk) ; un manuscrit de la bibliothèque municipale de Trèves (1744, chansons et formulettes tant françaises qu'allemandes) ; souvenirs du passé du village d'Eschenrod en Vogelsberg ; l'église des morts à Meiches (Haute-Hesse) ; les débuts de l'art et la théorie de Darwin (conférence de K. Groos); croyances populaires relatives aux phénomènes célestes ou autres dans la partie orientale de la province de Posen (notamment, dans quelles conditions devait se produire la fin du monde en 1886) ; charmes d'amour et de mort (très variés); un miroir magique de l'Odenwald (extrêmement

curieux, avec figure); puis, des recensions d'ouvrages et, comme d'habitude, la bibliographie étonnamment abondante de tous les articles de périodiques de 1903 qui de près ou de loin touchent au folklore. — Exemple d'une légende née d'un calembour (p. 85) : l'église de Meiches a été transportée de ciel en terre par les anges; arrivés à Engelrod, comme ils étaient las de leur charge, le Bon Dieu leur cria : « Anges, reposez-vous (*ihr Engel ruht*) » ; de là, le nom de l'endroit, qui dans le dialecte local se prononce *Engelrued*. — V. H.

— A signaler parmi les nouvelles publications scandinaves : le 6e fasc.(B. III, 1) de « *Vårt Språk* » et la grammaire de suédois moderne de M. Ad. Noréen (Lund, Gleerups Förlag). Cet ouvrage, qui sera complet en neuf volumes, tout en étant essentiellement scientifique,ne s'adresse pas seulement aux professeurs et aux philologues : il est destiné à rendre de réels services à tous ceux qui s'occupent de langues scandinaves.

— Le 2e fasc. du 2e vol. des *Historiske Samlinger*, par le comité de publication des documents historiques de la Norvège (Christiania, 1905, Jac. Dybwad), contient : des Notes de Chr. Lange sur différentes questions et quelques personnages de la Norvège de 1844 à 1845 ; des lettres au recteur Fr. Moltke Bugge de 1836 à 1844 ; des lettres de la fin du XVIIIe et du com. du XIXe s. de et au conseiller d'Etat Anker ; et enfin une étude du Dr Yngvar Nielsen sur la commission des finances installée à Eidsvold le 14 mai 1814.

— Le 66e fasc. des « *Studier fra Sprog-og Oldtidsforskning* », une collection très variée qui mériterait d'être plus connue, nous apporte une étude d'Arthur Christensen sur la poésie courtoise en Perse, « *Hofdigtning og Digterhofferne hos Perserne* » (Copenhague, 1905. Librairie Tillge). L'auteur, après avoir étudié le caractère extrêmement artificiel de cette poésie, passe en revue les principaux poètes de l'âge d'or de la poésie persane, c. à d. de la seconde moitié du XIIe s. De nombreuses citations font de ce petit travail une lecture aussi instructive qu'intéressante.

— *Skrælingerne i Markland og Grønland. Deres Sprog og Nationalitat*, par William Thalbitzer. Tirage à part des publications de la société royale des sciences de Danemark, 1905. N° 2. Sur le vieux nom des » Skrœlinger » que les Islandais trouvèrent au commencement du XIe s. établis dans le Vinland et le Markland; que ces Skrœlinger de l'Amérique du Nord étaient bien des Esquimaux apparentés à ceux du Grœnland. — L. P.

— Il n'est rien de plus rare, et pourtant de plus essentiel, que de voir un peu d'histoire *vraie* dans les livres destinés à amuser les enfants. M. Georges Montorgueil, depuis quelques années, s'y applique avec une dextérité et un sens juste des faits et des choses dont on a rarement vu l'égal. Son dernier album, consacré à *Louis XI* (Paris, Combet, éditeur, in-4° av. ill. en couleurs de Job), est peut-être le meilleur qu'il ait écrit. Au-dessus des anecdotes dont la vie de ce roi est pleine, des moyens mesquins ou criminels dont il usa, des côtés haïssables de son caractère ou de ses actes, il a su montrer l'intelligence politique exceptionnelle, la claire vue d'avenir, qui fit de Louis XI un des rois les plus utiles à la grandeur de la France. « Il n'y eut de noble chez Louis XI que le but ; il n'y a de grand que les résultats. C'est quelque chose.... S'y fut-il pris autrement, il n'aurait pas fait mieux ; car ce qu'il a fait, c'est la France. « Très heureux également est le soin que M. Montorgueil a pris de *dater* son sujet en parlant d'une façon frappante aux imaginations de ses petits lecteurs, en montrant par exemple Louis XI, enfant, arrêté dans ses jeux par l'apparition de Jeanne d'Arc venant chercher Charles VII

pour le conduire à Reims : rencontre toute naturelle, mais qui étonne tant d'enfants, si moderne et d'un autre âge semble la politique de Louis XI. C'est d'ailleurs dans ce sens de reconstitution vivante que l'illustration est surtout composée. — H. de C.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 12 janvier 1906.* — Au nom de la commission Benoît Garnier, M. Senart propose d'accorder une subvention de 3,000 francs à la mission saharienne de M. de Motylinski, et une somme de 12,000 francs pour la mission Pelliot au Turkestan. — Les propositions de la commission sont adoptées.

M. Babelon communique et commente une monnaie grecque nouvelle qui porte le nom d'Hippias, le tyran d'Athènes expulsé en l'an 511 a. C.

M. Héron de Villefosse lit un rapport du R. P. Delattre sur les fouilles de Carthage. Il s'agit de la découverte, faite dans les premiers jours de novembre 1905, d'un énorme sarcophage en marbre blanc rehaussé de couleurs et mesurant 2 m. 75 de longueur. Le couvercle est orné, sur chacun de ses grands côtés, de 11 acrotères recouverts de peinture bleue. Sur les deux frontons apparaît, au milieu des flots bleus et entre deux dauphins, une représentation peinte de Scylla, ailée, brandissant une sorte de massue; des chiens hurlants s'élancent de ses flancs. Le corps du défunt reposait dans un cercueil en bois décoré de peintures et de dorures qui était placé au fond de la cuve en marbre blanc. Ce sarcophage a été placé au Musée Saint-Louis en attendant son transfert au Musée du Louvre auquel le R. P. Delattre l'offre par l'intermédiaire de l'Académie. M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

M. Antoine Thomas attire l'attention sur une liste des noms d'animaux due à Polemius Silvius, auteur d'un ouvrage composé en Gaule en 449 et dédié à saint Eucher, évêque de Lyon. Cette liste, publiée deux fois par Mommsen, comprend 480 mots dont un cinquième environ est encore inexpliqué. M. Thomas signale l'emploi, par Polemius Silvius, d'une vingtaine de termes qui fournissent l'étymologie de mots français, provençaux ou italiens actuellement vivants, notamment *camox* (le chamois), *darpus* (la taupe, dite dans le S.-E. de la France *darbon*), *gaius* (le geai), *lacrimusa* (le lézard gris, dit en provençal moderne *lagremuso*, *larmuso*, etc.), *marisopa* (le marsouin, dit *marsoupe* sur les côtes du Poitou), *mus montanus* (la marmotte), *plumbio* (le plongeon), *sofia* (l'ablette, appelée à Lyon *soife*, en Provence *sofi*), *taxo* (le blaireau ou *taisson*). Bien que l'ouvrage de Polemius Silvius ne soit contenu que dans un manuscrit du XIIe siècle, il n'y a pas lieu de considérer ces mots, si intéressants au point de vue étymologique, comme provenant d'interpolations postérieures au Ve siècle.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 19 janvier 1906.* — M. Cagnat, président, donne lecture d'une lettre d'un élève du collège de Grasse (Alpes-Maritimes) signalant la découverte, à Tourrettes-Levens, d'une inscription romaine relative à une famille de cette région.

L'Académie procède à l'élection d'une commission chargée de reviser un certain nombre d'articles du règlement. Sont élus MM. Delisle, Lair, Heuzey, Barbier de Meynard, Héron de Villefosse et Senart.

M. Paul Foucart communique une note de M. Naville, correspondant de l'Académie, sur le dieu de l'oasis d'Ammon. — M. Heuzey présente quelques observations.

M. Bréal établit l'origine d'un doublet latin non encore signalé : *finis*, *funis*, dérivé du mot grec σχοῖνος, σχῖνος par iotacisme (câble ou corde en jonc, puis mesure de longueur), qui a donné le verbe σχοινίζω, délimiter. Il énumère plusieurs exemples du changement de la sifflante grecque en *f* dans les mots latins. Quant au passage du mot dans la troisième déclinaison, il s'expliquerait facilement par la forme d'un verbe tel que σχοινίζω. — MM. S. Reinach et d'Arbois de Jubainville présentent quelques observations.

M. Babelon, au nom de la Commission du prix Duchalais (numismatique), annonce que la Commission a jugé qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix cette année.

M. Salomon Reinach communique une série de photographie d'importantes sculptures grecques conservées au Musée de Boston et rapportées de cette ville par M. Eugène d'Eichthal, membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 29 janvier. — 1906

NEWBERRY et GARSTANG, Histoire de l'ancienne Egypte. — WASZINSKI, La location du sol en Egypte. — Écrivains éthiopiens, p. BECCARI, I. — JAMES, Catalogue des manuscrits de Pembroke College. — WATZINGER, Sarcophages grecs du temps d'Alexandre. — GANDIGLIO, Les chantres d'Euphorion. — SCHANTZ, Histoire de la littérature romaine, III, 2e éd. — HARNACK, Histoire des dogmes. — KRÜGER, Les dogmes de la Trinité et de l'Incarnation. — FARNELL, L'évolution de la religion. — GOGUEL, W. Hermann et le problème religieux. — KOULOMZINE, Le Transsibérien, trad. J. LEGRAS. — Le P. de Cara. — Mélanges d'histoire: JACQUEMIN, Joscelin de Vierzi; FARAL, Courtois d'Arras; BEYSSIER, Guillaume de Puylaurens. — MOLLAT, Lettres communes de Jean XXII, 4. — HASKINS, La pénitencerie papale. — POLLARD, Henry VIII. — Chr. MARÉCHAL, La clef de Volupté. — DOUMIC, Les lettres d'Elvire à Lamartine. — Académie des inscriptions.

NEWBERRY ET GARSTANG, a **Short History of Ancient Egypt**. in-12 Londres, A. Constable, 1904, p. x-111.

Ce petit volume est d'une lecture agréable et l'intérêt s'y soutient d'un bout à l'autre. Les auteurs, contrairement à l'usage reçu, ont assez peu insisté sur les personnes et ils ont résumé très brièvement les actes des souverains : ils ont concentré leur attention sur le développement des mœurs, des arts, des institutions, et ils ont tracé pour chaque époque un tableau assez complet de la vie égyptienne. Leur œuvre, malgré « sa brièveté », a donc sa valeur propre à côté des histoires plus positives, et elle fera pénétrer ceux qui la liront assez avant dans l'intimité de la civilisation égyptienne, mais elle présente plusieurs défauts. Le plus grave est le manque de proportions entre les parties. Les périodes archaïques occupent à elles seules un quart du volume, ce qui est vraiment trop pour ce que nous en savons. MM. Newberry et Garstang, marchant sur les traces de Petrie, se sont plus à décrire l'organisation des clans, leurs mouvements, les actes des rois qu'ils placent avant Ménès, les limites de leurs états : on dirait presque qu'ils étaient là et qu'ils ont enregistré les événements au passage. Tout cela repose sur des conjectures et sur des faits si légers qu'il vaut mieux n'y pas trop croire jusqu'à nouvel ordre. Dans le reste du volume, la trame du récit est plus solide et je n'y ai relevé que des erreurs de détail inévitables. Les Khétas ne sont pas

mentionnés sur les monuments de la XIIe Dynastie et c'est une méprise que de les reconnaître dans un passage de la stèle CI du Louvre. De même, l'endroit de la statue du Louvre où Wiedemam avait signalé une invasion de Nabuchodonosor en Egypte s'applique à une révolte locale et ne nous renseigne pas sur les luttes contre les Chaldéens. Beaucoup d'autres détails appelleraient la correction : ce sont taches légères qui ne nuisent ni à la valeur générale ni à l'utilité de l'ouvrage.

G. Maspero.

Stefan Wasynski, **die Bodenpacht, Agrargeschichtliche Papyrus-studien,** erster Band : **das Privatrecht**, 1905, Leipzig et Berlin, B. G. Teubner, in-8°, XII-178 p.

M. Waszinski s'est proposé de relier l'une à l'autre les notions éparses dans les Papyrus sur le sujet qu'il traitait, d'en déduire des lois générales et d'en reconstituer l'évolution historique : c'est la synthèse d'une multitude de faits et d'idées accumulés depuis un quart de siècle bientôt et qu'il était nécessaire de grouper et de condenser en corps de doctrine, ne fût-ce qu'afin de bien préciser le point où nous en sommes arrivés aujourd'hui dans cet ordre de recherches. Les contrats de location du sol, dont il s'occupe, forment une chaîne ininterrompue qui s'étend sur plus de mille ans et ils jettent une lumière très vive sur les conditions juridiques et économiques de la vie égyptienne. Le volume est consacré aux contrats entre particuliers et il se divise en deux parties. Dans la première, l'auteur discute la forme matérielle des contrats, et il fixe de son mieux la valeur des termes techniques qui y interviennent, ainsi que les différents types qu'ils présentent, les rapports de ces différents types entre eux et le mode de location qui y est le plus souvent employé. Dans la seconde il examine le contenu matériel des contrats, la nature de la propriété foncière, et par suite les origines de la location, les relations des parties contractantes, les époques auxquelles les contrats étaient conclus de préférence dans l'année, les genres de terrains qui faisaient l'objet du contrat ainsi que leurs dépendances et les restrictions dont ils pouvaient être l'objet, et, d'une manière générale les conditions qui règlent l'accord entre les particuliers ainsi que toutes les conséquences qui en découlent. Le tout est exposé de la façon la plus nette et la plus brève, avec de nombreuses références aux documents les plus instructifs. M. W. cite en première ligne les contrats rédigés en langue grecque, mais il en confirme le témoignage ou il les éclaircit par les contrats écrits en démotique. Je souhaiterais, pour ma part, qu'il eût été plus en état de se référer aux originaux égyptiens : il en aurait certainement tiré des faits que les traductions en langue moderne lui ont tenus cachés. Il serait à désirer qu'un helléniste rompu à toutes les

difficultés qu'offre l'étude des textes grecs de l'Egypte se décidât à aborder sérieusement le déchiffrement des textes démotiques et hiéroglyphiques des bas temps : ce serait un gain pour l'histoire générale autant que pour l'Egyptologie. En attendant que ce phénomène se manifeste, nous devons nous contenter d'ouvrages où tantôt le côté égyptologique, tantôt le côté hellénique est pris en considération, et où par conséquent le traitement des questions est nécessairement incomplet. Celui de M. Waszynski a du moins ce grand mérite d'être si bien conçu et si clair que les démotisants de métier n'auront qu'assez peu à y ajouter de leur côté pour que nous sachions sur le sujet traité tout ce qu'il est possible d'en savoir aujourd'hui.

G. Maspero.

Rerum Aethiopicarum Scriptores Occidentales inediti a saeculo XVI ad XIX curante C. Beccari, S. I. Romae, C. de Luigi (Paris, Alph. Picard). — Tome Ier; 1903, pp. x-520 grand in-8°; t. II, 1905, pp. 644.

Je signalerai ailleurs plus en détail, avec les développements que réclame l'importance de cette collection, les mérites de l'œuvre entreprise par le P. Camille Beccari. Je dois me borner ici, bien à regret, à des indications générales. Depuis un quart de siècle, les événements politiques ont appelé l'attention sur l'Éthiopie ; en même temps, les Orientalistes accordaient une plus large part dans leurs travaux, aux études éthiopiennes ; ainsi, à mesure que l'état éthiopien prenait une plus grande place politique, son histoire et ses traditions étaient de jour en jour mieux connues. Les sources de l'histoire d'Éthiopie se divisent en deux classes. D'une part, les Chroniques indigènes; d'autre part, de nombreux documents d'origine occidentale, principalement d'origine portugaise, qui complètent ou rectifient sur beaucoup de points les récits quasi officiels des chroniqueurs.

Au commencement du XVIe siècle, les souverains Éthiopiens, sur le point d'être asservis par le sultan d'Adal, demandèrent le secours des Portugais : l'intervention de ceux-ci sauva le petit royaume chrétien de la ruine ; mais elle amena de graves complications intérieures. Les Portugais voulurent détacher les Éthiopiens de l'Église d'Alexandrie pour les amener à l'union avec l'Église Romaine. Le zèle des missionnaires fut parfois intempestif. En 1560, la mission fut confiée aux Jésuites qui se montrèrent en général beaucoup plus habiles et plus prudents que leurs prédécesseurs. Leur mission fut très florissante jusqu'au moment de la grande persécution suscitée sous le règne du roi Fasilidas (1632-1667), d'abord contre les missionnaires, ensuite contre tous les Européens. Parmi les missionnaires Jésuites, la plupart portugais, il y eut quelques hommes fort distingués ; leurs travaux sur l'histoire d'Éthiopie, renfermant le récit des événements dont ils furent les acteurs ou les témoins, sont pour

nous de précieuses sources d'informations. La presque totalité de ces documents, dont l'importance surpasse de beaucoup ce que l'on pouvait imaginer, était restée jusqu'à ce jour inédite, et à ce point méconnue qu'on ignorait même où se trouvaient les principaux manuscrits, et qu'on les croyait en partie perdus. Tandis qu'on les supposait généralement en Portugal, ils étaient oubliés à Rome, dans les archives de la Compagnie de Jésus; ils y seraient sans doute encore demeurés de longues années, au grand détriment de la science, si le P. Beccari n'avait eu la bonne pensée de les mettre au jour en publiant la collection que nous annonçons.

Le premier volume est divisé en trois parties : 1° Un catalogue général des documents recueillis par l'éditeur, savoir : *a*) quatre ouvrages historiques de longue haleine, inédits[1]; *b*) 270 lettres et relations de missionnaires jésuites; et 541 lettres et relations d'origine différente. Quelques-uns de ces documents sont assez étendus. Sur l'ensemble, une vingtaine seulement ont été publiés ou utilisés partiellement. — 2° Une analyse des principaux manuscrits. — 3° Un choix de documents, qui met en évidence l'importance de la collection patiemment réunie par le savant éditeur. L'histoire politique et religieuse, la géographie, l'histoire du commerce, le folk-lore trouveront dans ces documents matière à d'amples développements. Parmi ceux qui sont publiés ici je signalerai, comme présentant un intérêt de curiosité, les chapitres des divers historiens sur les sources du Nil, et la carte d'Éthiopie du P. d'Almeida (reproduite en fac-similé), d'une singulière précision pour l'époque à laquelle elle fut dressée. — Ce volume est donc une sorte d'Introduction générale à la collection qui n'en comprendra pas moins de seize; les tomes II à X renfermeront les grands ouvrages historiques, les t. XI-XVI, les lettres et relations. Il faudra sans doute y ajouter un dernier volume de Tables générales.

Par l'édition de ce premier volume, le P. Beccari s'est montré à la hauteur de la tâche qu'il a entreprise : historien sincère, il n'a point écarté de sa collection les pièces qui pouvaient être moins favorables à son Ordre; les documents sont édités avec une fidélité scrupuleuse, selon toutes les règles de la paléographie et de la critique moderne; les notes ajoutées par l'éditeur témoignent de son érudition et de sa connaissance de l'histoire d'Éthiopie. Le meilleur éloge que je puisse lui adresser est de rapporter l'opinion du professeur Guidi, le maître incontesté des études éthiopiennes à l'heure actuelle; il m'écrivait que la collection du P. Beccari serait un véritable monu-

---

1. Ce sont : l'*Historia de Éthiopia* du P. P. Paez; les *Trois traités historiques* du P. Em. Barradas, écrits à Aden en 1634, *Historia de Ethiopa a alta ou Abassia* du P. Man. d'Almeida, achevée à Goa, vers 1644; et *Expeditionis aethiopicae patr. Alph. Mendez*, libri III et Auctuarii liber quartus, ouvrage achevé vers 1650.

ment historique et que l'auteur était en état de la publier de manière à satisfaire aux exigences de la critique la plus rigoureuse.

Le second volume contient la moitié seulement de l'*Histoire d'Éthiopie* du P. Paez, écrite en portugais, et publiée ici pour la première fois. L'auteur arriva en Éthiopie en 1603 et y mourut en 1622 ; il possédait parfaitement l'arabe et l'éthiopien tant littéraire (geez) que vulgaire (amharique) ; esprit distingué et curieux, il a consigné dans son volumineux récit une foule d'observations intéressantes et y a inséré la traduction ou le résumé d'un grand nombre d'ouvrages éthiopiens qu'il avait lus dans leur texte original. Son histoire est divisée en quatre livres. Le premier parle de la géographie physique de l'Éthiopie, des mœurs et des coutumes des habitants, de la constitution civile du royaume, et en raconte brièvement l'histoire, d'après les Chroniques indigènes, depuis les origines jusqu'à l'époque de l'arrivée des Portugais. Dans le second, il expose la religion professée en Éthiopie, les rites et cérémonies ecclésiastiques ; il parle des moines et des principaux saints honorés dans le pays. — Le IIIe et le IVe livres formeront le tome III de la collection.

Dans quelques années, quand l'œuvre du P. Beccari sera terminée et quand les dix volumes du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* réservés aux Chroniques Éthiopiennes auront vu le jour, on pourra écrire l'histoire de l'Éthiopie pendant les cinq derniers siècles avec presque autant de précision et de détails que celle de plusieurs nations occidentales [1].

J.-B. Chabot.

A descriptive catalogue of the manuscripts in the library of Pembroke college, Cambridge, by Montague Rhodes James ; with a handlist of the printed books to the year 1500, by Ellis H. Minns. Cambridge, at the university press, 1905 ; XL-314 pp. grand in-8°.

Les manuscrits de Pembroke college sont connus depuis le catalogue sommaire qu'en a donné M. Henri Schenkl. On pouvait d'ailleurs s'en faire auparavant une idée par le recueil de Bernard. Mais ces indications étaient assez abrégées. M. James nous donne un catalogue détaillé, où toutes les pièces sont relevées, où la composition des volumes est exactement décrite, où sont publiés les essais de plume, les petits morceaux anonymes, tout ce que la vie du moyen

1. J'ajouterai que les *Rerum aethiopicarum Scriptores* ne laissent rien à désirer au point de vue de l'exécution typographique et que, malgré la grosseur des volumes, malgré les complications résultant de la disposition et de la diversité des caractères, l'insertion continue de manchettes présentant le sommaire de chaque paragraphe, etc., l'ouvrage est mis en vente au prix relativement très modéré de 20 francs le volume pour les souscripteurs à la collection complète (25 fr. pour un volume isolé).

âge mettait en marge des livres. Le fond ancien de Pembroke n'est ni considérable ni fort intéressant. La plupart des volumes proviennent de donations postérieures à la Réforme et sont dus au souvenir reconnaissant d'anciens fellows. En première ligne, il faut placer une centaine de manuscrits de l'abbaye de Saint-Edmond de Bury. Ils furent donnés, à l'instigation d'un fellow, par William Smart, bailli d'Ipswich.

Dans l'ensemble, la collection contient plus de manuscrits curieux que de manuscrits importants. L'antiquité classique est peu représentée : 105, Valère-Maxime (com. du XIIIe s.); 113, Juvénal et Perse (fin du XIIe s.); 114, Salluste, *Catilina* et *Jugurtha* (XIIe s.); 168, Aulu-Gelle (XVe siècle, écrit en Italie); 249, Cicéron, *Pro Caelio*, *Pro Archia*, *Pro Marcello*, *Pro Deiotaro*, *De senectute*; Q. Cicéron, *De petitione consulatus;* invectives de Salluste et de Cicéron ; le tout, à la suite de l'*Afrique* de Pétrarque (XVe s.); 260, Virgile avec scolies (XIIe s.): 279, Nonius complet (de 1454); 280, Ovide, *Fastes* (XIIe s.); 286, Térence avec scolies (XVe s.). Les manuscrits ecclésiastiques dominent, surtout les copies de glossateurs et de scolastiques. De cette foule, émergent deux manuscrits de Jérôme, du IXe-Xe s. (17 et 91), un Bède du IXe s. (81), les *Morales* de saint Grégoire, du IXe s. (88); ce n'est rien de très rare. Mais il faut mettre à part deux manuscrits d'évangiles, avec miniatures, du XIe s. (301 et 302); un *Nouveau Testament*, auquel on a joint une série de peintures et de dessins du XIe siècle (120); un *Ezechiel glosatus*, du XIIe siècle, avec la reliure originale, fort remarquable (147); enfin un commentaire de Raban Maur sur saint Paul, du IXe siècle (308), offert par Hincmar à l'Église de Reims (*Hincmarus archiep(iscopu)s dedit s(an)c(t)ae Mariae Remensi*). Ce manuscrit se recommande à l'attention, non seulement par son origine, mais par des notes qui indiquent la distribution des tâches des copistes : *Hic incoat portio Iostmari* (f° 1), *et hic finit* (f° 47 v°). Les noms des autres copistes, indiqués de même, sont au génitif: *Saluioni*, *Hrañigili*, *Bernardi*, *Hrotaldi*, *Haimoni*, *Adelradi*, *Ausoldi*, *Communis* (je ne vois pas quel sens aurait *portio communis*). Le texte des Épîtres est écrit en capitale.

Un catalogue sommaire des cahiers d'anciens élèves (sermons, dissertations, notes) et des incunables termine le volume. Sept planches reproduisent des miniatures ou des reliures.

P. L.

C. Watzinger. **Griechische Holzsarkophage aus der Zeit Alexanders des Grossen.** Leipzig, Hinrichs, 1905. In-4°, VIII-96 p., avec 4 planches en couleurs et 135 gravures dans le texte. Prix : 35 Mark.

De 1902 à 1904, M. L. Borchardt a conduit des fouilles à Abusir au nom de la *Deutsche Orient-Gesellschaft*. M. Watzinger a été

chargé de la publication des trouvailles grecques, à l'exception du papyrus de Timothée, dont le fac-similé a paru dans un fascicule spécial.

A l'est de la pyramide de Newoserre, les fouilles ont mis au jour une petite nécropole grecque composée de trente tombes à inhumation, avec des sarcophages de bois d'une conservation remarquable. Le style des objets recueillis, notamment celui des vases peints, indique la première moitié du IVe siècle. C'est peut-être le lieu de sépulture d'un corps de mercenaires grecs, au service du roi de Perse, qui était stationné dans la ville voisine de Busiris. Ces gens n'étaient pas riches; les offrandes placées dans leurs tombes ne sont pas d'un grand prix, mais elles prennent une réelle importance par leur état surprenant d'intégrité. Signalons particulièrement un coffret à parfums, avec couvercle à charnière (p. 3) et une sandale en cuir (p. 14), qui ont désormais leur place marquée dans les albums archéologiques.

Les sarcophages en bois, avec leur vive polychromie, sont intéressants pour l'histoire de l'architecture, de l'ornement et aussi pour celle de la céramique grecque de la décadence, dont leur décoration reproduit plusieurs motifs. M. W. ne s'est pas contenté de décrire et de publier les sarcophages d'Abusir; il a catalogué les objets analogues connus jusqu'à présent, en première ligne ceux qui ont été découverts en grand nombre dans les tombes de la Russie méridionale. Un voyage à Saint-Pétersbourg l'a mis à même de consulter les archives de la Commission impériale archéologique, qui lui ont fourni beaucoup d'indications nouvelles. On doit également à M. W. la publication d'autres sarcophages en bois de style hellénique qui ont été exhumés plus anciennement en Égypte, en particulier de deux beaux spécimens des environs du Sérapéum de Memphis et de Magdola (ce dernier découvert par MM. Jouguet et Lefebvre). Dans les sarcophages gréco-égyptiens, la décoration peinte ou incrustée prédomine; dans ceux de la Russie Méridionale, beaucoup plus riches, c'est la décoration plastique, les reliefs d'applique en bois, en argile ou en plâtre. Le travail de M. W. est une véritable monographie des sarcophages en bois dans l'antiquité et mérite d'être lu avec attention.

Salomon Reinach.

Adolfo Gandiglio. **Cantores Euphorionis.** Sulle relazioni tra Cicerone e i poeti della nuova scuola romana. Bologne, Zanichelli, 1904; v-131 p.

Dans cet opuscule, M. Gandiglio, professeur au gymnase de Fano, revient sur une question souvent traitée, qu'il a su rajeunir à l'aide de considérations nouvelles et d'arguments plus étudiés. Il recherche qui sont ces *cantores Euphorionis*, auxquels Cicéron fait une allusion dédaigneuse dans les Tusculanes (III, 19, 45), quelles

furent les raisons de l'attitude de Cicéron à l'égard des poètes de la jeune école, des νεώτεροι, et quelle étaient ses opinions relativement à l'opposition faite par ces poètes novateurs aux procédés de l'ancienne poésie nationale. M. G. s'attache surtout à démontrer, dans la première partie, que Cicéron n'a pu penser ni à Virgile, comme le croit témérairement un de ses compatriotes, M. Marchesi, ni à Gallus, qui s'est inspiré d'Euphorion seulement dans ses élégies; car les premières élégies de Gallus ne peuvent être rapportées à une période antérieure à 709 (45), date de la composition des Tusculanes. Quant au mot même de Cicéron, M. G. estime qu'il désigne seulement, par une allusion générale, les admirateurs du poète de Chalcis, et non ses imitateurs et traducteurs; et il en prend occasion pour expliquer les tendances des poètes nouveaux, leurs opinions sur la poésie, leur engouement, si l'on veut, pour les modèles alexandrins, et, en fait, une certaine faiblesse de leurs productions dans l'intervalle qui sépare Catulle et Calvus de Gallus et de Virgile. C'est là ce que Cicéron a voulu blâmer, et attribuait au mépris des poètes anciens, bien qu'en réalité il n'y eût pas dans ces tendances nouvelles une réaction à proprement parler; le mouvement était au contraire des plus naturels, puisque les auteurs d'élégies amoureuses devaient nécessairement se tourner vers les poètes alexandrins. Cicéron, malgré son admiration pour la culture hellénique, et bien que lui-même semble avoir, à ses moments perdus, cultivé l'ἐπύλλιον, ne pouvait certainement approuver cette direction d'esprit des νεώτεροι. On pourra reprocher à M. Gandiglio de s'attarder trop complaisamment en des digressions qui ne touchent que d'assez loin au sujet; mais son livre est généralement bien composé, documenté sérieusement, purement et vivement écrit; il est plein d'intérêt, et on ne le lira pas sans plaisir ni profit.

My.

Handbuch der Klassischen Altertums-Wissenschaft von Iwan-Müller. Achter Band. **Geschichte der römischen Litteratur,** bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian von Martin Schanz. Dritter Teil : Die Zeit von Hadrian 117 bis auf Constantin 324. Zweite Auflage mit alphabetischem Register. München 1905. Oskar Beck. 512 p. gr. in-4°.

Afin d'amorcer la quatrième partie du Manuel, les administrateurs avaient retardé jusqu'ici la réédition de la troisième partie, parue d'abord en 1896. Mais il a bien fallu revenir à cette autre tâche, et l'auteur l'a remplie, comme il l'a fait pour les autres volumes, en augmentant beaucoup l'étendue de l'ouvrage (512 pages au lieu de 410) et en y ajoutant un index de 13 pages.

Tandis que, dans la nouvelle édition, les deuxième et quatrième parties se subdivisent en deux volumes, la première et celle dont nous traitons n'en comprendront qu'un. Ont les honneurs du présent livre:

Tertullien (70 p.); S. Cyprien (62 p.); Lactance (29 p.); Apulée (41 p.); Suétone (20 p.), etc. La bibliographie a été mise au courant et toute renouvelée. Entrent maintenant dans le texte et dans les notes les travaux de Keller sur Acron, de Hirschfeld sur Florus, de Harnack, sur la littérature chrétienne; parmi les publications françaises : Monceaux et Macé.

A louer sans réserve l'esprit de décision que montre M. Sch. dans toutes les questions obscures et controversées; aussi le soin avec lequel sont analysés tous les ouvrages, même ceux dont bien peu de lecteurs voudront voir le texte; ce qui arrivera sans doute pour les polémiques des auteurs chrétiens. M. Sch. retrouvait ici des sujets qu'il a traités à part : la composition des *Prata* de Suétone (Hermes, 1895; ici p. 62, etc.); le passage difficile de l'Octavius; 14, 1 (ici p. 272, etc.); Censorinus et ses sources (ici p. 232 au bas). Il est tout naturel que l'auteur du livre expose ses idées en bonne place, et, pour quelques-unes, il a certainement raison. Il indique aussi où l'on trouvera les objections de ses contradicteurs qui, de leur côté, bien souvent n'ont pas tort.

A côté des recherches personnelles de M. Sch., relevons son intervention constante dans les travaux d'autrui; il analyse, mais ne se dérobe pas, pour notre grand profit, surtout dans les questions controversées. Après avoir lu n'importe quel chapitre, tout lecteur sera surpris d'avoir appris tant de choses sous une forme si claire et si brève. Nous avons donc ici, ou il s'en faut de bien peu, un manuel idéal; rien d'étonnant que, comme les grands chênes de la forêt, il fasse le vide autour de lui.

Mes critiques ne porteraient que sur des détails : la rédaction ici et là ne me paraît pas assez claire ou assez simple; ailleurs, au lieu de traductions, le texte même aurait mieux valu et aurait eu un tout autre accent (ainsi pour Fronton, en haut de la p. 100); tel jugement est bien dur (p. 74 au bas sur le *Pervigilium Veneris*); l'exactitude de telle ou telle analyse peut être contestée; mais toutes sont soignées et consciencieuses et nous n'allons pas nous perdre dans ces minuties. La conclusion est évidente : à chaque nouveau volume, cette histoire paraît mieux mériter l'accueil qui lui a été fait; donc tout va bien pour l'auteur comme pour nous [1].

Émile Thomas.

---

1. Ce n'est pas sans quelque surprise qu'à la première page, nous voyons cité le nom de Rochefort parmi les auteurs dont la maîtrise, la pureté de style courait le danger d'être altérée par suite de leur séjour à l'étranger. Voila bien des illusions d'étranger. — Dans l'article sur Hele*nius* Acron, il eût fallu une explication ou une rectification à côté des mots cités (p. 176, 12 lignes avant le bas) de Usener : Hele*nus* et Acro — P. 208, l. 19 : lire patro*norum* ou patro*nalia* (au lieu de patri*monia*). — P. 355, 22e l. avant le bas, lire Blam*p*ignon; p. 64, l. 13 avant le bas, lire Preud'homme.

Dogmengeschichte von A. Harnack. Vierte Auflage. Tübingen, Mohr, 1905; in-8, XII-446 pages.

Das Dogma von der **Dreieinigkeit und Gottmenschheit** in seiner geschichtliche Entwicklung dargestellt von G. Krüger. Tübingen, Mohr, 1905; in-8, VIII-312 pages.

The Evolution of Religion by L. R. Farnell. London, Williams, 1905; in-12, VIII-234 pages.

Le très utile précis d'histoire des dogmes, de M. Harnack, paraît en quatrième édition, avec un certain nombre de retouches et d'additions. Le savant professeur honore mes écrits d'une citation dans ses prolégomènes, et il croit pouvoir résumer ainsi ma pensée : « Critique ce que tu veux, mais laisse subsister comme enseignement de l'Église ce que la critique a détruit; car c'est l'Église qui porte le développement ». Cela peut être assez piquant, mais cela pourrait prouver aussi que M. H. ne m'a pas très bien compris. Il faudrait s'entendre sur les destructions de la critique. M. H. raisonne toujours comme si l'Évangile avait si bien réalisé la perfection absolue de la religion que le christianisme n'ait pu faire ultérieurement aucune acquisition de valeur appréciable, ou plutôt qu'il ait dû fatalement déchoir. Or ce principe me paraît historiquement, et philosophiquement, indéfendable. Et c'est pourquoi je ne trouve pas que la critique de la Bible puisse détruire et condamner la vie séculaire de l'Église.

On ne saurait traiter avec plus d'aisance, de méthode et de clarté que M. Krüger l'histoire des dogmes de la trinité et de l'incarnation. L'auteur prend pour point de départ la plus ancienne profession de foi chrétienne, le symbole dit apostolique, et il s'efforce d'en déterminer l'origine et le sens primitif; après quoi il remonte vers les antécédents du symbole, aux premiers temps de l'Église, pour reprendre ensuite le développement du dogme trinitaire et christologique depuis la fin du second siècle jusqu'au quatrième concile de Latran (1215). L'interprétation des articles du symbole apostolique en opposition à la doctrine de Marcion est très ingénieuse et doit contenir au moins une bonne part de vérité. Un dernier chapitre expose sommairement la critique du dogme depuis la Réforme (sociniens) jusqu'à nos jours.

Malgré son titre général, le livre de M. Farnell traite seulement de l'étude comparée des religions, du rituel de purification, de l'évolution de la prière. Œuvre de vulgarisation, suffisamment documentée, un peu diffuse, mais très bien conçue pour instruire le grand public touchant la méthode, l'intérêt, les principaux résultats de l'histoire des religions. A la fin du dernier chapitre, l'auteur cite comme exemple de prière où entrent des gestes liturgiques analogues à ceux des cultes primitifs, un rite de la bénédiction de l'eau baptismale, la veille de l'Épiphanie, dans l'ancienne Église romaine. Ce rite subsiste encore dans la bénédiction des fonts baptismaux qui a lieu le samedi saint : le prêtre purifie l'eau de la main par un signe de croix tracé à

la surface, en soufflant dessus trois fois *in modum crucis*, puis en y descendant à trois reprises le cierge pascal qu'il a béni auparavant, le tout au cours d'une préface où l'on rappelle la création, la source du paradis et les quatre fleuves, le déluge, l'eau jaillissant du rocher dans le désert, le baptême du Christ, etc.

Alfred Loisy.

Wilhelm Hermann et le problème religieux actuel, par M. Goguel. Paris. Fischbacher, 1905; gr. in-8, 267 pages.

Le système que le professeur W. Hermann a développé dans ses divers ouvrages, notamment dans son *Ethik*, est un effort original et puissant pour donner à la foi chrétienne, disons évangélique, une base inébranlable en l'identifiant avec la morale. M. Goguel donne de ce système un exposé complet, suffisamment clair, qu'il fait suivre d'une critique impartiale et pénétrante, mais qui laisse subsister les parties essentielles de la doctrine; il n'a pas écrit pour réfuter les idées de M. Hermann, mais plutôt pour les faire valoir. Il s'agit bien d'un système théologique, non d'un essai de morale positive, fondée sur l'anthropologie, la psychologie et l'histoire.

D'après M. H., le domaine de la morale et celui de la religion se confondent presque, parce que ce sont deux fonctions solidaires de la personne humaine; celui de la morale et celui de la science sont essentiellement distincts; la foi n'est pas une connaissance; le monde moral et la nature sont deux ordres différents de réalité; la nécessité de la loi morale ne peut être constatée par la science, car le phénomène moral fait partie d'une réalité qui n'a d'existence que pour la personne; l'individu qui se soumet à la loi morale se pose nécessairement à lui-même comme fin; mais il s'agit de réaliser cette fin dans le devoir; or la tâche morale est un tout qu'aucun individu ne peut réaliser à lui seul; il y a là une antinomie que résout la religion seule et non pas une religion quelconque mais la religion de Jésus, le révélateur du Dieu Père, révélation qui se fait dans l'homme au contact de la personne historique du Christ.

Il faut suivre dans l'ouvrage de M. Goguel tout le développement de cette théorie, que le lecteur non initié aux controverses théologiques du monde protestant serait tenté de prendre pour un système renouvelé de la gnose ou pour une vision mystique. M. Goguel considère comme définitivement acquise la distinction du domaine de la foi et de celui de la science, tout au plus admet-il que M. H. a porté un peu loin la défiance contre les spéculations de la philosophie religieuse; mais il lui reproche nettement d'avoir méconnu le rôle pédagogique du dogme; il l'approuve d'avoir donné comme fondement historique à la foi l'impression produite sur le chrétien par la personne historique de Jésus et avant tout par sa vie intérieure, la

résurrection du Christ, fait indémontrable, n'appartenant pas au fondement de la foi, mais à son contenu, et comme élément essentiel ; il trouve que son auteur est allé trop vite en identifiant l'éthique formaliste de Kant et la morale de Jésus ; que la conception de l'autonomie doit être complétée par l'idée de la théonomie et par le principe de l'action en vue des biens moraux objectifs qui ont leur synthèse dans le Royaume de Dieu ; que la science de la nature n'aboutit pas nécessairement au matérialisme, mais que la nature elle-même devient, par l'activité morale de l'homme, comme une révélation de la moralité ; enfin que le rapport de la religion et de la morale ne semble pas se résumer dans le simple fait de l'impuissance à laquelle subvient la révélation personnelle de Jésus.

Cette dernière critique, qui est capitale, a été seulement ébauchée en une page du dernier chapitre. Il y aurait lieu de l'élargir, dût le système s'écrouler tout à fait. Si la doctrine protestante du péché et du salut par la foi n'est pas le fond de toute psychologie humaine et religieuse, la théorie de M. Herrmann n'est pas scientifiquement recevable. Or on ne prouvera jamais que cette doctrine soit la base de toute religion et la condition de la moralité. Quant à la distinction des domaines respectifs de la foi et de la science, il ne faudrait pas en abuser. Toutes les formes de l'activité psychologique, y compris l'évolution de la foi et du sentiment religieux, aussi bien que celle du sens moral, peuvent être matière d'observation et ne sauraient par conséquent échapper au contrôle de la raison. Le théologien a beau vouloir fermer la porte de son petit sanctuaire, il reste toujours possible d'en étudier la structure et l'ameublement, et même d'en apprécier la solidité.

A. B.

Histoire de la tolérance religieuse, par A. Matagrin. Paris, Fischbacher, 1905 ; in-8, 447 pages.

Cet ouvrage est bien composé, mais le sujet n'est pas traité à fond. Au lieu de remonter toujours aux sources, l'auteur se sert ordinairement de livres dont plusieurs ont beaucoup vieilli. C'est le moins qu'on puisse dire quand il s'agit des écrits de Voltaire, que l'auteur cite constamment dans les chapitres qu'il consacre aux premiers siècles chrétiens et au moyen âge. Après tout, depuis que Voltaire est mort nous avons eu Renan, et rien que dans notre langue, soit en original, soit en traduction, les bons travaux ne manquent pas sur les religions de l'Égypte et de la Chaldée, l'histoire d'Israël, les origines chrétiennes, les persécutions, l'Islam, les croisades, l'inquisition. M. Matagrin cite bravement le c. LVI d'Isaïe pour prouver les tendances universalistes du prophète contemporain d'Ézéchias ; il écrit sans broncher : « Ce moraliste (Jésus), qui dans notre siècle même, paraîtrait peut-être hardi, pouvait avoir, à cette époque, l'esprit assez

large pour maintenir sa religion indépendante et tolérante vis-à vis du régime politique » ; et encore : « Les Antonins.... tolérants à un tel point que, sans la crainte d'un soulèvement populaire, ils eussent probablement embrassé le christianisme. » Les conclusions générales ne laissent pas d'être acceptables, et l'on suit à peu près, mais beaucoup mieux à partir de la Renaissance, la fortune et le développement de l'idée de tolérance jusqu'en 1789. Les chapitres concernant le XVIIe et le XVIIIe siècle sont satisfaisants.

A. B.

A. N. de KOULOMZINE, **Secrétaire d'État,** Membre et Chargé d'affaires du Comité du Transsibérien. **Le Transsibérien.** Traduit du Russe par Jules LEGRAS (Paris, Hachette, 1904 VIII 326 p., 32 gravures, 9 diagrammes et cartes.)

C'est l'histoire administrative, technique et financière de l'entreprise, rédigée avec une précision bureaucratique. Mais l'auteur consacre un substantiel chapitre à la portée sociale de l'œuvre, c'est-à-dire à la colonisation qui se poursuit non seulement dans l'axe de la voie mais dans le rayon du réseau ferré, c'est-à-dire dans l'Altaï, et aussi le long de la ligne Perm-Kotlas, dont le rôle sera si important. L'entreprise a été fécondée aussi et annoblie par la science; ce dont fait foi la liste des publications géologiques « suscitées par le Comité du Transsibérien ». Les diagrammes dénoncent le mouvement des voyageurs, spécialement des immigrants, et le trafic des marchandises jusqu'à la veille de la guerre d'Extrême-Orient. Peut-être, en raison même des défaites de la Russie, le Transsibérien sera pour le relèvement de la puissance russe en Asie un précieux instrument : il desservira et drainera sans doute plus exclusivement la Sibérie, jusqu'alors sacrifiée, mais prédestinée aujourd'hui à devenir le foyer d'appel et d'expansion des forces russes. Le livre, pour être signalé un peu tard, n'a rien perdu de son actualité et, affirme M. Legras, « vient à son heure ».

A.

— On nous annonce de Rome la mort du P. Antonio Cesare de Cara, S. J., décédé à Castelgandolfo, à la suite de longues crises cardiaques, le 27 décembre, au début de sa 71e année. Né à Reggio, en Calabre, le 13 novembre 1835, et entré fort jeune dans la Compagnie de Jésus, le P. de Cara, après avoir résidé, d'abord comme élève, bientôt comme maître, dans diverses maisons de l'Ordre en Italie, en France et en Belgique, fut attaché, à partir de 1881, à la rédaction de la *Civiltà Cattolica*, qui se publiait alors à Florence et qu'il suivit ensuite à Rome. Au cours de cette longue collaboration, où il aborda des questions variées de linguistique, de philologie, d'archéologie, de critique biblique et profane, il s'est fait surtout connaître par ses travaux — réunis ensuite en volume et signalés plusieurs fois ici-même, par exemple *Rev. crit.*, du 22 décembre 1890 — sur les Hyksos (1889) et sur les Héthéens (1891-1892), où ces deux peuples sont rattachés aux Chamites et identifiés aux Pélasges des écrivains classiques. A ces mêmes études

se rattache étroitement, mais sans qu'il ait eu le temps de l'achever et de formuler ses conclusions, une dernière série d'articles sur les antiquités et sur les dialectes des peuples italiques. En s'attaquant ainsi aux périodes les plus obscures de l'ancien monde méditerranéen, le P. de Cara a certainement soulevé plus de questions qu'il n'en a résolu. Mais si, pour quelques unes de ses théories, il est permis de demeurer sceptique, on ne saurait ne pas rendre hommage au vaste savoir et à la candeur avec lesquels il les a défendues, ni lui marchander la reconnaissance pour les matériaux infiniment nombreux et variés qu'il a réunis de toute part avec une inlassable patience. Quant à ceux qui l'ont connu de plus près et ont eu le bonheur de jouir de son amitié, ils n'oublieront jamais ce qu'il y avait de tendresse et de délicatesse dans cette âme ardente, de franche et large tolérance dans cet esprit aux convictions si fermement arrêtées. — A. Barth.

— La plus grande partie du volume des *Quatrièmes Mélanges d'histoire du moyen âge*, publiés par les élèves de la Faculté des lettres de Paris sous la direction de leur professeur M. A. Luchaire (Paris, Fr. Alcan, 1905, in-8° de 235 pages), est occupée par les *Annales de la vie de Joscelin de Vierzi, 57e évêque de Soissons* (*1126-1152*), rédigées par M. L. Jacquemin. Le prélat qui eut l'honneur d'être l'ami de S. Bernard et de Suger a eu un pontificat extrêmement bien rempli : il fonda des églises et des monastères, il fit respecter les droits de son évêché non seulement par les bourgeois de Soissons mais encore par le comte de cette ville, il tint une grande place dans les conciles et synodes de son temps, il apaisa nombre de querelles, fut choisi comme arbitre même par de grands personnages, se trouva fréquemment dans l'entourage des rois Louis VI et Louis VII, devint même conseiller de ce dernier, ce qui ne l'empêchait pas de philosopher et d'entrer en lutte contre Gilbert de la Porrée. En somme, c'est une figure sympathique que M. L. Jacquemin a fort heureusement mise en lumière. Les tables que celui-ci a jointes à son travail appellent une double observation : il a classé les personnes d'après les prénoms; pourquoi n'avoir pas eu une ligne de rappel aux noms, par exemple Roger de Montmorency et Montmorency (Roger de)? Pour les noms de lieux, pourquoi n'avoir pas placé les monastères ou les églises au nom de la ville où ils se trouvaient (St-Remi à Reims, etc.) ou au moins ne les avoir pas mentionnés, après le nom de cette ville, comme les évêques, abbés et prieurs? — Le deuxième mémoire est celui de M. E. Faral, *Courtois d'Arras*, édition critique de ce poème dialogué, agrémentée d'une introduction et d'un glossaire. Cette publication d'un drame sur la légende de l'enfant prodigue est recommandable par le soin apporté; oserai-je dire que l'introduction manque d'une certaine précision et que les différentes hypothèses présentées se succèdent trop facilement? Tout ce qui est relatif à l'origine et à la date du poème vaut mieux. — A la fin du volume M. J. Beyssier dans une *Note additionnelle à l'étude sur Guillaume de Puylaurens*, signale un nouveau manuscrit de ce chroniqueur : le 12714 latin de la Bibliothèque nationale. Il est exactement de la même famille que le 5212 dont M. Beyssier s'était servi précédemment pour son édition. — L.-H. Labande.

— M. l'abbé G. Mollat, qui publie avec une activité des plus louables l'analyse des *Lettres communes de Jean XXII*, nous a donné, en août 1905, le 4e fascicule de cet ouvrage; il forme la seconde partie du t. II et contient toute la série des documents de ce genre, expédiés par la chancellerie pendant la troisième année du pontificat (5 septembre 1318-4 septembre 1319); il comprend presque 2,000 numéros. On sait que les lettres communes concernent des collations de bénéfices, des nominations à des évêchés, des dispenses de consanguinité ou de bâtardise, des

privilèges spirituels, etc. L'historien de nos églises françaises y fera une ample moisson. Les analyses succinctes de M. Mollat sont extrêmement bien faites : la rapidité de sa publication ou la mauvaise écriture du texte lui a fait cependant commettre quelques fautes de lecture : *Augonto* pour *Augouto* (Agout, n° 8455; cf. n° 8638 où il faut corriger encore *Agonto* en *Agouto*); *Manseolo* pour *Mauseolo* (n° 8658), *Ferandi* pour *Feraudi* (n° 8660); *Genevi* pour *Genesii* (n° 9466), etc. Mais dans tous les cas, il est très facile de rectifier. — L.-H. L.

— Le professeur Charles H. Haskins a publié en juillet dernier dans le vol. IX, du *The American Journal of theology*, p. 421-450, une étude approfondie sur *The Sources for the history of the papal penitentiary*. L'histoire de la pénitencerie est loin d'être bien connue : les quelques mémoires qui ont paru ces dernières années et les éditions de textes ont cependant commencé à apporter un peu de lumière. M. Haskins examine surtout les formulaires qui ont été conservés depuis le XIIIe siècle : le premier, qui a été publié par Lea sous le nom de Jacobus Thomasus Gaetanus, est attribué par lui à Thomas de Capoue, cardinal de Sainte-Sabine. Il fut réformé sous Benoît XII par une commission, dont l'œuvre se retrouve dans plusieurs manuscrits. C'est en décrivant l'un d'eux que M. Haskins, à propos du 336 d'Avignon, relève une grossière erreur qu'avec un peu d'attention, je n'aurais certainement pas dû commettre dans le catalogue que j'ai rédigé : une bulle d'Étienne IX ne pouvait pas être adressée à un monastère Cistercien. Je le remercie donc de me permettre d'allonger ma liste d'errata. — L.-H. L.

— M. A-F. Pollard vient de donner une réédition à bon marché du luxueux volume qu'il avait publié il y a trois ans avec la maison Goupil et Cie sur le roi Henri VIII d'Angleterre (*Henry VIII*, new edition, London, New-York et Bombay, Longman, Green and Co.; in-16 de XII-470 pages). On sait déjà tout le bien qu'il faut penser de cet ouvrage sur le roi qui a introduit la Réforme en Angleterre; son caractère et l'esprit de son gouvernement y sont analysés avec la compétence bien connue de M. Pollard. La différence entre cette nouvelle édition et la première, c'est que celle-ci présente dans des notes encore un peu trop rares l'indication des sources utilisées. Un index détaillé termine le volume et rend extrêmement faciles les recherches. — L.-H. L.

— *La Clef de « Volupté »* que nous apporte M. Christian Maréchal (Paris, Savaete [1905]; in-8° de XXIII-119 pages) est une ingénieuse et pressante exégèse du fameux roman de Sainte-Beuve. Amaury est l'auteur lui-même; le marquis et Mme de Couaën représentent Hugo et sa femme; Élie est Lamartine; Maurice, Béranger; Hervé, Lamennais; le détail des situations est de même interprété dans le sens d'une sorte de cryptographie subtile, machinée par Sainte-Beuve amoureux de Mme Victor Hugo, et confessant ici, sous le masque, la fausseté de ses attitudes et la bassesse de ses désirs. L'identification paraît en général convaincante; mais M. M. ne compromet-il pas un peu cette vérité d'ensemble, en rapportant à sa « clef » les plus minces témoignages (p. ex. p. 51, note 3)? Pourquoi (p. 42 et 47) ne s'agirait-il pas de la candidature de Sainte-Beuve à Liège, qui avait bien son importance, elle aussi? En tout cas, il n'est pas exact d'écrire qu'à son retour de Juilly il « entame » des négociations à ce sujet, puisque sa lettre à Ch. Rogier demande : « si la Régence a enfin décidé quelque chose » et si le postulant « est toujours aux prises avec une faculté de philosophie... » Lire, p. 28, l. 6, août au lieu de septembre, octobre au lieu de novembre. — F. Baldensperger.

— Les amis de Lamartine liront avec plaisir le petit volume où M. René Doumic a publié, accompagnées d'un commentaire, les *Lettres d'Elvire à Lamartine* (Paris, Hachette, 1905; in-16 de 97 pages). Les lettres, « ne sont, à coup sûr, qu'une faible partie du trésor qu'avait longtemps conservé le poète. Mais elles forment un tout. Et elles nous donnent le ton de cette correspondance. » Le commentaire dégage avec justesse et mesure les principaux traits de la personnalité morale de Mme Charles et insiste sur l'influence qu'a eue ce romanesque épisode sur le développement du poète du *Lac*. — F. B.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.— *Séance du 26 janvier 1906.* — La Société philosophique américaine invite l'Académie à se faire représenter aux fêtes organisées pour le mois d'avril prochain, à Boston, à l'occasion du 200e anniversaire de la naissance de Benjamin Franklin.

M. Cagnat, président, adresse à M. Léopold Delisle, qui vient de recevoir de l'empereur d'Allemagne l'Ordre du Mérite, les félicitations de l'Académie et dit que l'Académie se trouve ainsi honorée en la personne de son doyen. — M. Delisle répond que cet honneur rejaillit aussi sur la Bibliothèque nationale, qui rend journellement des services aux savants étrangers, avec la même libéralité qu'aux savants français.

M. Henri Omont lit une notice sur un nouveau manuscrit des œuvres mathématiques de Gerbert récemment acquis par la Bibliothèque nationale. Les textes contenus dans ce manuscrit, qui date du XIe ou XIIe siècle, présentent des variantes importantes pour différents traités mathématiques de Gerbert et de Hériger de Lobbes; il renferme aussi quelques opuscules mathématiques encore inédits.

M. Léon Heuzey lit une notice sur les dieux à turban dans les cylindres chaldéens. Il signale, dans les représentations religieuses gravées sur ces petits monuments, une curieuse modification, à partir de l'époque où les rois de la ville d'Our s'emparent de l'hégémonie en Chaldée. Le dieu auquel s'adressent les adorations ne porte plus que très rarement la coiffure à cornes de taureau. Cet emblème traditionnel de la divinité est remplacé d'ordinaire par le simple turban, que portent les rois et les chefs des cités chaldéennes. Faut-il en chercher la cause dans une certaine épuration du sentiment religieux, qui aurait repoussé pour les dieux les symboles empruntés aux animaux? M. Heuzey cherche une explication plus naturelle dans ce fait que les rois d'Our, comme on le voit par leurs inscriptions, acceptaient les honneurs divins. Par une confusion voulue, ce serait en réalité le roi régnant qui recevrait l'adoration sous l'apparence de quelque divinité.

M. Cagnat communique une série de bornes portant des inscriptions trouvées dans le Sud Tunisien par M. le capitaine Donau. Elles apprennent qu'en l'année 29 p. C. le terrain a été divisé par la légion IIIe Auguste suivant la méthode des arpenteurs romains.

M. Paul Monceaux communique les principaux résultats de ses recherches sur la versification à tendances populaires des chrétiens d'Afrique. Il étudie successivement le rythme des inscriptions métriques, des œuvres de Commodien, de plusieurs poèmes d'époque vandale ou byzantine. Il insiste sur l'importance de l'ouvrage de saint Augustin intitulé : *Psalmus contra partem Donati*. Le vers de ce psaume présente déjà les traits essentiels du vers roman : c'est un vers de 16 syllabes, qui est régulièrement coupé en deux parties de 8 syllabes chacune, et qui a pour principes l'isosyllabie, la césure régulière, la rime ou l'assonance, l'accent fixe à la fin du vers et de l'hémistiche. — MM. Louis Havet et Salomon Reinach présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 5 février — 1906

Brugmann, Abrégé de grammaire comparée, trad. Meillet et Gauthiot. — Textes de lexicographie arabe, p. Haffner. — Un texte de Galien traduit par Nicolas de Reggio, p. Kalbfleisch. — Mélanges Boissier. — Chardon, Robert Garnier. — Letaconnoux, La corvée en Bretagne. — Welschinger, Le Pape et l'Empereur. — Hauser, La patrie, la guerre et la paix à l'École. — Gebhart, Florence. — Migeon, Le Caire. — Mourey, Gainsborough. — Riat, Ruysdael.

K. Brugmann. **Abrégé de Grammaire comparée des Langues Indo-Européennes,** traduit par J. Bloch, A. Cuny et A. Ernout, sous la direction de A. Meillet et R. Gauthiot. — Paris, Klincksieck, 1905. Gr. in-8°, xxij-856 pp. et 4 tableaux. Prix : 20 fr.

Tous les indogermanistes connaissent la *Kurze vergleichende Grammatik* de M. Brugmann, et j'ai eu mainte occasion d'en dire ici tout le bien que j'en pense [1]. Je puis donc me borner à féliciter M. Meillet et ses collaborateurs de l'excellente idée qu'ils ont eue de la mettre à la portée des étudiants français, et à constater que leur difficile entreprise a été conduite avec toute la promptitude et le soin désirables. L'exécution matérielle de l'ouvrage est d'une agréable netteté et, malgré la diversité et la complication inévitables des caractères, d'une correction presque parfaite. Quant à la traduction, tout au plus, dans certaines parties, dans les paragraphes d'exposition générale, les préambules de chapitres, y souhaiterait-on un peu plus d'aisance, le « je ne sais quoi » qui fait qu'on sent qu'une idée a été repensée en français, et non pas simplement une phrase décalquée de l'allemand. Mais, pour la fidélité, elle est généralement irréprochable, et je ne saurais en faire mieux juger que par le petit nombre de mes observations critiques qui se répartissent sur près d'un millier de fortes pages.

P. 59, l. 16 du bas, lire « séparez-vous ». — P. 67, l. 17 du bas, « enseigne », lire « atteste ». — P. 68, l. 15, lire « comme faisant corps avec lui » (tout le contraire de ce qui est dit). — P. 78, M. Uhlenbeck n'est pas le premier qui ait essayé d'établir un lien

1. Cf. *Revue Critique*, LIII (1902), p. 501, LVI (1903), p. 461, et LVII (1904), p. 165.

entre le svarita sanscrit et le changement d'*o* en *á* [1]. — P. 144, l. 6, lire « articulatoires ». — P. 148, l. 13, lire *bhávitum*. — P. 198, l. 9 du bas, v. h. a. *ʒihu*, etc. » est insuffisant pour des étudiants français : il fallait donner tous les temps du vb. *ʒihan* qui répondent à ceux du verbe gotique. — P. 233, l. 7, après le mot « était », par un malencontreux hasard, ont dû tomber les deux mots « suivie de », dont l'absence est absolument déconcertante. — P. 248, l. 19 du bas, lire « et norrois ». — P. 276, l. 11 du bas, au lieu de « vache », « pièce de bétail ». — P. 283, l. 16, plus simple et plus clair « et que ces dialectes ne déaspiraient pas les aspirées ». — P. 299, l. 2, « *tu tens* » est bizarre à plus d'un point de vue, et *tu tiens* le remplacerait mal. — P. 316, l. 16, remplacer *ô* par *o*. — P. 325, l. 17, lire « non [plus] enfant, adolescent ». — P. 335, l. 7, ῥυτός. — P. 352, l. 5, *sceffid*. — P. 376, l. 3 du bas, lire « et du génitif ». — P. 439, l. 5 du bas, « président à ». — P. 455, l. 5, « Jâtavedas ». — P. 485, l. 17 du bas, περι-καλλής. — P. 489, l. 5 du bas, le *ʒ* de l'allemand *ûʒ* est inexact. — P. 505, l. 4, « lit du sacrifice » est une traduction un peu étrange du sk. *vêdi*. — P. 510, l. 16, « il semblait », lire « il brilla » (grave contresens). — P. 564, l. 4, il fallait traduire got. *armaiô* « compassion ». — P. 576, l. 7 du bas, lire « elle est », et la phrase est terriblement tirée de longueur. — P. 581, l. 5 du bas, « je sus ». — P. 596, l. 18 du bas, *manushyèshv*. — P. 599, l. 12, *skámbhanena*, mais l'omission de l'*s* est de l'auteur. — P. 604, l. 1, supprimer la virgule après « indicatif ». — P. 614, l. 11 du bas, et p. 618, l. 11 du haut, on lit deux syllabes sanscrites d'une part indûment séparées et de l'autre indûment réunies. — P. 620, l. 6 du bas : « En grec aussi *se rattacha* à cet emploi celui de l'optatif en tant qu'irréel ». — P. 621, l. 3, *ávakshyo* devrait être en caractères espacés. — P. 637, l. 11 du bas, le « sacrifiant » védique est tout autre chose qu'un « sacrificateur ». — P. 638, l. 4, « désigner », lire « exprimer » ou « suppléer ». — P. 639, l. 4 du bas (inintelligible) : « Cet infinitif s'introduisit dans le domaine fonctionnel des formes d'impératif en -τω ». — P. 642, l. 3, au lieu de « châtient », lire « flagelleront » (le vb. gr. indiquait bien le futur). — P. 651, l. 4, il fallait laisser la phrase en allemand : le fr. *pourtant* n'est ici nullement l'équivalent de *doch*. — P. 653, l. 9, « croyant », et non pas « crédule » : la « libre pensée » seule confond les deux sens. — P. 690, l. 6 du bas, « rends-le-moi ». — P. 720, l. 8, remplacer le mot « jouissance », qui semble avoir un sens tout abstrait, par le concret « consommation ». — P. 728, l. 11, une lettre anglo-saxonne à remplacer par une lettre allemande (je ne dispose ni de l'une ni de l'autre). — P. 734, l. 14, la faute *wir* pour *mir* est bien légère typographiquement, mais grave pour les inexpérimentés qui ne sortiront pas de la phrase. — P. 739, l. 2 du bas (étonnant et bien fâcheux non-sens) : « Comment donc, là

1. *Bull. Soc. Ling.*, VII, p. lviij (14 décembre 1889).

où je suis, y aurait-il absence de héros? » — P. 784, le mot *accerso,* traité en note de la p. 258, n'est pas relevé à l'Index [1].

L'utilité pratique de cette traduction ne se restreindra pas, si les jeunes linguistes savent s'en servir, à son usage immédiat. Beaucoup d'entre eux doivent se rendre compte de la nécessité absolue de pouvoir lire un ouvrage de linguistique allemand dans l'original. A ceux-là je conseillerais d'étudier la *Grammatik* de M. Brugmann en se reportant à l'édition française chaque fois qu'ils rencontreraient une difficulté : au bout de quelques semaines de cet exercice consciencieusement pratiqué, je crois qu'ils seraient de force à aborder toute autre lecture du même genre.

V. Henry.

Texte zur arabischen Lexicographie, *nach Handschriften herausgegeben von Dr August Haffner, privatdocent an der Universitat Wien.* Leipzig, Harrassowitz, 1905, in-8°, xiv et 328 p.

On trouve ici trois documents importants pour la lexicographie, et à l'occasion, pour la grammaire arabe. Les spécialistes seuls sauront apprécier ce qu'il a fallu d'application non seulement pour fixer les leçons d'un texte que les copistes ont singulièrement maltraité, mais principalement pour établir avec certitude la lecture des *chawahid*, c'est-à-dire des vers appartenant presque toujours à l'ancienne poésie et cités comme les *témoins* de la véracité du commentaire.

Le fragment placé en tête du volume a pour auteur Ibn Sikkit grammairien du IIIe siècle de l'hégire, qui jouit d'une incontestable autorité dans les écoles musulmanes du temps jadis. C'est une liste des permutations de lettres dans un même mot, le *bâ* pour le *mîm*, le *lam* pour le *noun*, etc.; ce que les grammairiens nomment *qalb wa ibdal.* Il y a dans ce morceau des renseignements curieux sur la phonétique et la sémantique des tribus nomades; c'est par conséquent une contribution dont il devra être tenu compte dans les recherches nouvelles relatives à l'arabe classique.

Vient ensuite en double rédaction, un opuscule sur les noms, épithètes, termes figurés, etc. donnés au chameau. On sait que les poésies de l'époque antéislamique et celles des deux premiers siècles de l'hégire chantent les mérites de cet utile mais peu poétique animal avec la ferveur que les maîtres du quatro cento mettent à peindre la Vierge ou le *bambino*. Les dictionnaires indigènes réputés les plus complets et les meilleurs, tels que le *Tadj*, le *Lisan*, le *Mokassas*, etc., ont puisé abondamment dans le recueil qui porte le nom d'El-Asmayi;

---

1. Je ne voudrais pas que cette dernière observation, tout à fait accessoire, jetât une ombre défavorable sur les Index du livre : ils sont très copieux (cent pages en tout) et beaucoup plus complets que ceux de l'édition originale, où au surplus le même mot manque également.

néanmoins leurs définitions ne sont pas toujours claires ni complètes. Le fragment publié par M. H. (p. 137 à 157) sera donc d'un grand profit ponr combler ces lacunes.

C'est un secours du même genre que fournit le troisième Traité dont El-Asmayi est également l'auteur et qui a pour titre *Kitâb Khalk el-insân*, ce qui doit se traduire ici non par « création de l'homme » mais par « structure du corps humain ». L'auteur prend le fétus dans le sein maternel, suit l'enfant dans ses premières évolutions depuis la naissance, l'allaitement, jusqu'à l'âge du développement parfait et, bien qu'il s'attache surtout à expliquer les termes techniques, il donne à l'occasion des détails qui intéressent l'histoire de la médecine arabe.

M. H. a utilisé plusieurs copies de ces opuscules devenus rares par la date de leur composition et dont la meilleure recension lui a été fournie par la Bibliothèque *Lalély* à Constantinople. Les variantes paraissent avoir été relevées avec une exactitude scrupuleuse et les citations ou références de nature à éclairer le texte original sont l'objet d'un chapitre spécial qui suppose de longues et minutieuses recherches. Enfin un index des mots cités dans les trois Traités et un autre index des vers mentionnés comme preuves du sens exact des mots, complètent l'utilité de cette édition et en facilitent la lecture. C'est en somme un bon travail qui rendra d'utiles services à la lexicographie de l'arabe littéraire, comme aux recherches dialectales, si en honneur aujourd'hui, et l'auteur a, par là, bien mérité des études orientales.

B. M.

Galeni de Causis continentibus libellus a Nicolao Regino in sermonem latinum translatus, primum edidit C. Kalbfleisch. Marbourg, Elwert, 1904; 24 p. in-4°, prix 1 fr. 50.

Galien mentionne dans le catalogue de ses ouvrages un traité Περὶ τῶν συνεκτικῶν αἰτίων, aujourd'hui perdu, et qu'il y a peu d'espoir de retrouver. Mais il en existe une traduction latine due à Nicolas de Reggio, conservée dans deux manuscrits, l'un du xive siècle à Paris, l'autre du xve à Dresde. M. Kalbfleisch, qui a déjà publié plusieurs opuscules de Galien, a jugé utile de faire connaître cette traduction, qui est intéressante pour l'histoire de la médecine, et principalement pour celle de l'école pneumatique ; dans le manuscrit de Dresde, le seul qui donne l'index des chapitres, on lit, en effet, au chapitre second : De tribus causis morborum et differentiis harum secundum Athineum medicum ; et l'on sait qu'Athénée d'Attalia est le fondateur de la théorie du πνεῦμα. On remarquera, dans les notes qui accompagnent le texte, que l'éditeur, grâce à sa connaissance de la langue et de l'usage de Galien, a essayé avec succès de retrouver sous la traduction latine les expressions probables de l'original.

My.

Mélanges Boissier. Recueil de mémoires concernant la littérature et les antiquités romaines dédié à Gaston Boissier, membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie française, professeur d'histoire de la littérature latine au Collège de France, maître de conférences à l'École normale supérieure, ancien directeur d'études à l'École pratique des hautes études. A l'occasion de son 80e anniversaire. Ouvrage contenant un portrait, pointe sèche de Gusman, 4 planches hors texte et plusieurs illustrations dans le texte. Paris, Fontemoing, 1903, IV-468 pp. gr. in-8°. Prix : 20 francs.

Soixante-quinze articles, plus ou moins étendus, précédés d'une spirituelle dédicace en strophes alcaïques de M. Emile Chatelain. J'indiquerai au moins le titre de ces études. — 1. F. Antoine, *L'attraction modale en latin :* voir l'article de M. Gaffiot, *Revue*, 1904, I, p. 7. — 2. A. Audollent, *Deuotio ou defixio?* La *deuotio* des Décius ne peut être confondue avec l'envoûtement; il faut donc dire *tabellae defixionum.* — 3. Audouin, *De l'origine du tablinum.* Il aurait d'abord été une sorte d'alcôve, close en planches (*tabula, tabulinum*), servant au père de famille. — 4. E. Babelon, *Un nouveau médaillon en or de Constantin le Grand.* Il commémore la rencontre de Constantin avec Licinius d'où sortit l'édit de Milan (février 313). Les attributs païens de Constantin prouvent que l'empereur n'était pas encore chrétien à cette époque. — 5. M. Besnier, *Sulmo, patrie d'Ovide :* comparaison des vers d'Ovide avec la réalité. — 6. G. Bloch, *Note sur un passage de Diodore de Sicile* [t. V, p. 184 Teubner; t. II, p. 581, v, Didot] *à propos de la première catilinaire.* — 7. Max Bonnet, *Sonipes :* synonyme de *equus*, qui lutte avec *quadrupes*, *cornipes, alipes*; cf. Rittweger, dans l'*Archiv für lat. Lexicogr.*, VII, 324 suiv. — 8. H. Bornecque, *La rhétorique à Hérennius et les clausules métriques.* La *Rhétorique* présenterait les premiers exemples connus, et ce serait un argument contre l'attribution à l'atticiste Cornuficius. En tout cas, la question d'histoire littéraire ne peut être aussi facilement tranchée que ne le croit M. B., à la suite de M. Marx : voy. *Revue*, 1895, I, 126. — 9. M. Bréal, *Souvenirs romains subsistant en grec moderne :* mots empruntés à l'époque ancienne. — 10. F. Buecheler, *Amantissimo suis*, dans plusieurs inscriptions a le sens passif. — 11. E. Caetani Lovatelli, *Al sepolcreto degli equiti singolari*, avec vue de Tor Pignattara. — 12. R. Cagnat, *Sabinius, non Licinius Barbarus.* Il faut ainsi corriger le gentilice mutilé d'un nom de consul dans les Actes des frères arvales, en 118. — 13. A. Cartault, *Sur un emploi particulier des noms propres dans les Épigrammes de Martial.* Martial, dans une épigramme satirique, interpelle un tiers, généralement un confrère, un amateur intelligent, pour lui faire un compliment détourné ou pour lui offrir un spécimen de son talent. — 14. S. Chabert, *Le tremblement de terre de Pompéi et sa véritable date* (*5 février 62 après J.-C.*). Les noms des consuls dans Sénèque, *N. Q.*, VI, 25, sont une interpolation; Tacite, *An.*, XV, 22, fixe l'année. Par suite,

le livre VI des *N. Q.* est de 62. — 15. A. Collignon, *Remarques sur deux passages de la Pharsale de Lucain*, le songe de Pompée (livres VII) et IX, 950 suiv. — 16. M. Collignon, *Les peintures de la caupona de la rue de Mercure à Pompéi*, peintures réalistes; 1 pl. — 17. L. Constans, *Corrections au texte de Tacite et de Sénèque : An.* I, li, 8, *proelio < paratus >; H.*, II, xi, 20, *usui et; Ep.*, 52, 6, *in fundamentis suis occupanda ;* 59, 2, *uiribusque fidentis* ; 59, 5, *uocentur* est défendu; 64, 8, *cursus pituitae et umor* (non *humor*). Plusieurs de ces corrections sont fondées sur l'hypothèse d'abréviations dont la réalité paléographique me paraît discutable. — 18. E. Courbaud, *Sur le De oratore*, I, 3, 5, 11 : il n'y a rien à corriger; le style de Cicéron, plus parlé qu'écrit n'a pas la régularité pédantesque que lui imposent les éditeurs. Très juste. — 19. A. Croiset, *Deux observations de Quintilien sur la littérature grecque.* Dans XII, 10, 17, et surtout dans XII, 10, 27-39, Quintilien a eu l'intuition d'un certain rapport entre la littérature et la race. — 20. Ed. Cuq, *Les préfets du prétoire régionaux.* Explication des cas où l'on trouve indiqués dans les textes plusieurs préfets simultanés. — 21. L. Dautremer, *Une anecdote tirée d'Ammien Marcellin*, XIX, 9, 3-8. — 22. D. Delaunay, *Le terme* sententia *dans la langue technique du droit public à Rome ;* avis produit au cours d'une consultation du sénat, sur interpellation du président, et susceptible d'être soumis au vote. — 23. H. Dessau, *Le consulat sous les empereurs des Gaules :* recueil des noms de consuls particuliers à la Gaule, Victorinus, Lepidus, Dialis, Bassus, Censor. — 24. L. Duchesne, *Sur une inscription damasienne.* L'épitaphe des saints Félix et Philippe (Ihm, 91 et 47) est une et doit être rapportée dans sa totalité à Damase. Elle n'a rien à voir ni avec le concile d'Éphèse ni avec le pape Célestin. — 25. Durand, *La date du « De diuinatione »* : le traité était écrit tout entier aux ides de mars 44; Cicéron s'est contenté de le retoucher et d'y ajouter la préface du livre II. — 26. R. Ellis, *De locis quibusdam ouidianis : Tr.*, I, iii, 73-76; *Ibis*, 330, lire : *Echidnea ;* 478 : *tibi magar erit; A. Am.*, II, 308 : *quae clam gaudia noctis habes;* III, 288 : *cum risu uisa est* ou *fusa est;* 343 : *deue recente libris titulo quos signat Amorum.* — 27. Ph. Fabia, *Tacite, Hist.*, IV, 68. — 28. P. Foucart, *Un sénateur romain en Égypte sous le règne de Ptolémée X.* Commentaire d'une lettre adressée aux fonctionnaires royaux du nome Arsinoïte en vue de la réception du sénateur L. Memmius, en 112 avant J.-C. — 29. P. Gauckler, « *Castellum Biracsaccarensium* ». — 30. P. F. Girard, *Les assises de Cicéron en Cilicie.* La durée des *conuentus* était en province très variable. — 31. G. Goetz, *De Prisciani in glossariis latinis uestigiis.* — 32. St. Gsell, *Le fossé des frontières romaines dans l'Afrique du Nord.* — 33. F. W. Gustafsson, *De parricidio.* Le premier élément du mot se rattache à *patrare.* — 34. J. J. Hartman, *Genestetiana noua.* Traduction en vers latins de trois poèmes du Hollandais P. de Genestet. — 35. E. Hauler,

Frontonianum : Epist., III, 12 ; p. 49, 14 Naber. — 36. F. Haverfield, *Cornish tin.* — 37. L. Havet, *Un morceau dénaturé de Plaute, Captiui*, 93 suiv. Ordre des vers. Un mot du type *senis* devant un monosyllabe long au commencement du vers a toujours la deuxième syllabe brève : important complément à l'étude sur *s* finale caduque publiée par M. H. dans les *Mélanges Gaston Paris*. — 38. F. Heerdegen, *De locis quibusdam qui in Ciceronis Oratore sunt emendandi.* 22 : *singulis < aetatibus > consecuti sunt;* 33 : *< ui > prudentiae ;* 170 : *plerumque casu suapte natura.* — 39 W. Helbig, *Sur l'aes pararium.* C'était l'argent mis à la disposition du chevalier pour acheter deux chevaux et sans doute un esclave servant de valet. — 40. Héron de Villefosse, *Crustae aut emblemata* (Cic., *Ver.*, IV, 52). *Crustae* désigne l'enveloppe extérieure ciselée, qui recouvre le vase, mais peut s'en détacher ; *emblemata*, un ornement d'applique en relief, rapporté à une pièce d'argenterie d'apparat. — 41. J. A. Hild, *Quelques observations à propos de Juvénal au* XVIIe *siècle.* Certains jugements littéraires de Boileau s'inspirent directement des philologues contemporains, de D. Heinsius et de Rigault. — 42. O. Hirschfeld, *Dellius ou Sallustius.* Les détails de la guerre faite aux Parthes proviennent d'un discours de Ventidius composé par l'historien Salluste. La mort de Salluste doit être placée le 13 mai 35 avant J.-C., en tout cas après novembre 38. — 43. Homolle, *Le trophée de Paul Emile à Delphes, une illustration antique pour le texte de Tite-Live*, XLV, XXVII ; figures, concordant avec le récit de Tite-Live et de Plutarque. — 44. Ch. Huelsen, *Der sogennante Paedagogium auf dem Palatin :* c'est une garde-robe. Le graffite Ἀλεξαμενὸς *fidelis* est l'œuvre « de quelqu'un de ces séminaristes qui, en robe noire ou rouge, animaient d'une manière si pittoresque les ruines du Palatin ». L'Y ne paraît pas se rapporter à l'image du Christ à la tête d'âne. Sur une nouvelle explication, voy. *Revue*, 1905, II, 415. — 45. C. Jullian, *La fontaine de Nîmes : « Matrebo Namausikabo »*. Le nom est ligure, mais le ligure est apparenté au celtique. — 46. O. Keller, *Comment les scolies non-porphyrioniennes d'Horace ont-elles pris le nom d'Acron?* Dans certains manuscrits ce nom est déjà mis en tête. Le rédacteur d'un groupe de scolies, écrivant peut-être en Italie au XIIe siècle, pour donner plus d'autorité à son œuvre, a été le premier à lui attribuer ce nom, qui a été étendu ensuite à tout le recueil. — 47. G. Lafaye, *L'adoption de Jugurtha dans Salluste.* — 48. H. de La Ville de Mirmont, *C. Popilius Laenas.* Carrière de cet orateur, mentionné par Cicéron, *Brutus*, 95, et dont la *Rhétorique à Herennius*, IV, 34, nous a conservé un fragment. — 49. J. Le Coultre, *Notes sur Pétrone :* sur l'étendue du roman, le rôle de Priape, l'élément de parodie. — 50. Ch. Lécrivain, *L'origine de l'impôt dit* lustralis collatio *ou chrysargyre ; note sur la vie de Marc-Aurèle*, XI, 7. — 51. L. Lehanneur, *Une page de saint Ambroise :* analyse du *De Nabutha.* — 52. Paul Lejay, *Lexicographie*

latine : 1. *ab normis*, non *abnormis* (Hor., *Sat.*, II, ii, 3); 2. *patriae* n'est pas un locatif dans Virg., *En.*, XI, 594; 3. *protinus*, non *protenus*; 4. *quassa nuce* (Hor., *Sat.*, II, v, 36). — 53. F. Leo, *Vestipica*, vient de *uestispica* (cf. Nonius, p. 12; Plaute, *Trin.*, 251) et a été altéré par l'étymologie populaire. — 54. W. M. Lindsay, *Anthologie latine*, I, xxvi. — 55. J. Martha, *Comment Cicéron est arrivé aux honneurs*. M. M. montre très bien à quel point il a été servi par le hasard. — 56. E. Michon, *Deux colonnes de porphyre ornées de bustes au musée du Louvre :* 2 pl. Ces colonnes proviennent du Vatican. L'origine romaine des deux autres paires de colonnes analogues affaiblit leur valeur de preuve pour la thèse de M. Strzygowski. — 57. Th. Mommsen, Δωδεκάδελτος : *lex* désigne la loi des douze tables; quand on précise, on dit *duodecim tabulae* ou simplement *duodecim*. — 58. P. Monceaux, *Les actes de sainte Crispine, martyre à Theveste*, ont été interpolés très anciennement, probablement par un donatiste; saint Augustin connaissait une autre rédaction. — 59. G. Paris, *Sur l'Appendix Probi, III*. L'origine carthaginoise est défendue contre MM. Ullmann et Foerster. — 60. G. Perrot, *L'Hécyre de Térence et la Dame aux Camélias d'Alexandre Dumas fils*. De cette comparaison d'un détail de *l'Hécyre* avec la pièce de Dumas, il ressort, que Dumas est factice et déclamatoire, là où Térence est fin, délicat, naturel. Conclusion qui venge l'*Hécyre* de mépris souvent injustes. — 61. E. Petersen, *Panthéon*. Comparaison d'un temple de Timgad avec le Panthéon d'Hadrien. — 62. R. Pichon, *La bataille d'Actium et les témoignages contemporains* : étude et comparaison des allusions dans Horace, Virgile, Properce : « L'idée dynastique, absente chez Horace, apparaît chez Virgile à côté de l'idée nationale, et la domine chez Properce. » — 63. F. Plessis, *Troica Roma*. Il entre une arrière-pensée hostile aux Grecs dans la manière dont Horace, Properce et Virgile ont identifié Rome, la Rome victorieuse des Grecs, avec Troie, détruite par les Grecs. — 64. E. Pottier, *Sinister*. Le mot a un sens favorable dans la langue augurale, défavorable dans la langue courante. Le sens défavorable est dû à l'influence grecque (ce qui me paraît tout à fait contestable, car le sens favorable est artificiel) et il est conforme à l'usage des peuples indo-européens. Le sens favorable vient d'Orient, d'Égypte plus exactement, par l'intermédiaire des Étrusques. L'Égyptien qui prie se tourne vers le midi; par suite, il a l'Orient, côté favorable, à sa gauche. Voir, sur le même sujet, Darbishire, dans les *Transactions of the Cambridge philological society*, vol. III, part. iii, p. 154. — 68. S. Reinach, *Inuentio ancorae*. La découverte du roi Midas est une trouvaille, non une invention. Cette trouvaille, rapprochée du récit de Pythagore dans Ovide, *Mét.*, XV, 265, prouve l'existence d'une légende phrygienne du déluge. — 66. M. Rostovtsew, *Inscriptions des* antes *du* σεβαστεῖον *d'Ancyre*. Elles montrent l'empressement des provinciaux galates à latiniser leur nom. — 67.

C. Thiaucourt, *Les* Académiques *de Cicéron et le* Contra Academicos *de saint Augustin.* — 68. Emile Thomas, *La critique de Tacite.* Très vigoureuse et très juste défense du bloc traditionnel. — 69. Paul Thomas, *Notes critiques sur les opuscules philosophiques d'Apulée : De deo Soc.*, xx (p. 23, 13 G.), ponctuer : ... *bonus : qui hominibus ceteris antecellit, quam ipse a dis immortalibus distat? De Plat.*, I, 1 (p. 64,4). lire : *in conuentu amicorum*; II, xiii (p. 91, 6) : *ut ament <at>que redamentur*; II, xx (p. 96, 13) : *hoc ipso nisu deorum*; *De mundo*, xvii (p. 119, 9) : *poetae ciunt*; xxii (p. 123, 4) : *iuuenali constat*; *hic animalium*, etc.; xxv (p. 124, 28) : *ad ultra* signifie *ad ea quae ultra sunt;* xxix (p. 128, 9) : *spiritus nautis secundi*. — 70. J. Toutain, *Les prétendues druidesses gauloises.* Les *Dryades* de l'*Histoire auguste* sont des prophétesses. — 71. L. Traube, *Die Ueberlieferung des Ammianus Marcellinus.* Au commencement du moyen âge, un seul manuscrit antique, écrit en capitale rustique passa en Allemagne, à Lorsch probablement. Copié en écriture insulaire à Fulda, le fils de ce manuscrit donne naissance après 850, à Fulda, à une nouvelle copie en écriture continentale. De cette copie dérivent les deux manuscrits conservés en tout ou en partie, le manuscrit de Fulda (Vat. 1873) et le manuscrit d'Hersfeld dont subsistent seulement six feuillets. — 72. L. Valmaggi, *Sur quelques passages du IIIe livre des* Histoires *de Tacite* : v, 9 : *gens fidei, commissi patientior*; vii, 4 : *Minicius*; x, 23. — 73. L. Vernier, *Sur un passage de l'épitre aux Pisons, Horace et Boileau, juges de l'ancienne versification.* — 74. J. P. Waltzing, *Minucius Félix et Platon.* Minucius Felix lisait Platon dans le texte. — 75. E. Woelfflin, *Zur Alliteration.* Nouveaux exemples de l'époque classique. Ce que les Grecs présentent à cet égard, n'est pas l'allitération, mais l'à-peu-près et le jeu de mots.

Ce volume fait honneur à MM. Cagnat et Chatelain qui en ont pris l'initiative et à l'éditeur qui en a supporté la charge. Les trois directions de la féconde activité de M. Boissier convergent dans ce recueil, explication et critique des textes, histoire et archéologie, histoire littéraire; là où, seul, il suffit, d'autres doivent s'unir. Il a fallu aussi le concours de MM. Duchesne, Monceaux, Waltzing, pour que fût représenté un genre d'études, trop ordinairement étranger aux philologues classiques, mais brillamment cultivé par M. Boissier.

Pour associer, dans la limite de mon autorité privée, la *Revue critique* à l'hommage qui était rendu au maître français des études latines, j'ai eu la curiosité de rechercher les articles qu'il a donnés à ce journal. Le premier (*Revue*, 1866, t I, p. 281) est un compte rendu de l'édition Riese des *Satires ménippées* de Varron. Sous cette forme, M. Boissier élucide en deux pages précises les origines de la satire romaine. Je crois bien que le dernier article a paru en 1883 (t. I, p. 383), sur le livre de M. Germain, *La faculté des arts et l'ancien collège de Montpellier*, longue étude, où M. Boissier contribue de la

manière la plus intéressante à l'histoire de l'enseignement en France depuis la Renaissance. Entre ces deux termes, 1866 et 1883, c'est M. Boissier qui analyse et souvent complète des livres comme l'*Histoire de la Tragédie latine* de Ribbeck, l'*Anthologie latine* de Riese, le *Fronton* de Naber, le *Lucilius* de L. Müller, l'*Histoire de la littérature* d'Ebert. Mais j'ai peut-être eu tort de remonter à ces vieux articles. Les dimensions et la diversité des *Mélanges* m'ont fait reculer ce compte rendu au delà du terme permis. Pendant que je tournais autour, M. Boissier nous donnait coup sur coup deux volumes. Il est vain de prétendre se mettre à jour, quand il est prouvé que l'on sera constamment dépassé.

Paul Lejay.

Robert Garnier. Sa vie, ses poésies inédites, par Henri Chardon (Paris Champion; Le Mans, A. de Saint-Denis, 1905).

On a beaucoup écrit sur l'œuvre de Garnier, mais nous ne savions pas encore grand'chose sur sa vie. C'est une lacune qu'un érudit manceau, M. Chardon, s'est donné la tâche de combler. Après de longues et minutieuses recherches, il a pu reconstituer cette intéressante physionomie de magistrat poète qui, au dire de Scévole de Sainte-Marthe, « ne laissa pas couler un seul moment de sa vie qu'il « n'étudiât pour son utilité particulière, dès qu'il ne rendit quelque « service au public ». L'ouvrage est précédé d'un portrait authentique de R. Garnier pour lequel le même Sainte-Marthe écrivit un sixain latin.

M. Chardon rectifie la date de la naissance de Garnier. Ce n'est pas 1534, comme on l'a cru jusqu'ici, mais bien 1545. Il rectifie aussi la date de sa mort : ce n'est pas 1600, comme le répètent les dictionnaires biographiques, mais le 20 septembre 1590. Garnier n'a donc vécu que 45 ans. Sur sa famille, qui tient le milieu entre l'aristocratie et le peuple; sur sa vie d'étudiant en droit à Toulouse, où il prend part aux concours des Jeux Floraux et où il souhaite un jour la bienvenue au roi Charles IX en vers délicats; sur la probité avec laquelle il exerça la charge de conseiller au présidial du Mans, puis celle de lieutenant criminel à une époque où de telles fonctions étaient particulièrement difficiles; enfin sur la tristesse de ses dernières années, l'auteur de ce livre très documenté nous donne d'intéressants détails. On y retrouve le savant consciencieux et avisé, qui a publié des recherches si utiles sur les écrivains Manceaux, notamment sur J. Tahureau et sa famille, sur les Greban et les Mystères dans le Maine, sur Scarron et les personnages du Roman Comique.

Il a pourtant laissé échapper quelques à-peu-près et inexactitudes qu'il est bon de relever :

P. 47, note 1, il est question d'une édition des œuvres de Ronsard

de 1633. C'est une faute d'impression. On a voulu dire 1623, car la dernière édition au XVIIe siècle est de 1629.

P. 105, on lit à propos des poésies qui composent le *Tombeau de Charles IX* : « A côté de nombreuses pièces de Ronsard, à côté de trois poésies d'Amadis Jamin, on voit deux sonnets de Robert Garnier ». Le mot *nombreuses* peut induire en erreur. Ronsard n'a fait paraître dans cet opuscule que trois pièces : 1° un long poème, *Doncque entre les souspirs, les sanglots et la rage;* 2° un sonnet, *Comme une belle fleur qui commençait à naistre;* 3° un quatrain latin, *Carolus in terris terrarum gloria vixit.*

P. 116, on lit que R. Garnier a connu Ronsard à Toulouse, lors du voyage de la Cour en 1565. Ce n'est pas exact. Ronsard a simplement rejoint la Cour à Bordeaux quelques semaines après, venant directement de son prieuré de Saint-Cosme en l'Isle (près de Tours).

P. 121, il est question d'une poésie adressée par Belleau à Garnier en 1585. Or Belleau mourut en 1577. De même il est inexact qu'il ait dédié l'*Escargot* d'abord à Garnier et plus tard à Ronsard. C'est le contraire qui eut lieu : Belleau dédia cette pièce d'abord à Ronsard, dans la *Continuation des Amours*, parue en 1555, puis à Garnier quand il l'eut connu à Paris.

P. 122, les initiales P. P. désignent certainement Germain Vaillant de la Guerle, abbé de Paimpont. Le mot *peut-être* employé par M. Chardon doit être remplacé par une expression affirmative.

Enfin, il est regrettable que, pp. 241 et suiv., M. Chardon ait reproduit l'élégie composée par Garnier « sur le trespas de P. de Ronsard » avec les lacunes que l'on constate dans l'édition de Blanchemain (tome VIII, pp. 243 et suiv.). Il manque à ce texte neuf quatrains, que l'on trouve dans le *Tombeau de Ronsard* en 1587 et que voici :

La jeunesse de l'an n'est de longue durée,
Mais l'Hyver aux doigts gours
Et l'Esté embruny de la torche éthérée
Durent presque toujours [1]....

Et que vos sacrez vers, qui de honte font taire
Les plus grans du mestier,
Nous facent choir des mains, quand nous en cuidons faire
La plume et le papier [2]....

O destin lamentable! Un homme qui approche
De la divinité
Est ravy de ce monde, et le front d'une roche
Dure en éternité [3]....

1. Cette strophe était insérée immédiatement avant celle qui commence par : *Mais las! o doux printemps* (p. 242 de l'ouvrage de M. Chardon).

2. Cette strophe était insérée avant celle qui commence par : *Si verrez vous le fleuve* (p. 243).

3. Cette strophe était insérée avant celle qui commence par : *Qui pourra desormais* (p. 243).

Et qui sera-ce donc ? Quelle voix suffisante
Pour sonner gravement
Joyeuse nostre Achil, dont la gloire naissante
S'accroist journellement?
Qui dira son courage indomtable à la peine,
Indomtable à la peur,
Et comme il appareille avec une âme humaine
Un magnanime cœur?
Comme il est de l'honneur, du seul honneur avare,
D'autres biens liberal,
Cherissant un chacun, fors celuy qui s'egare
Du service royal [1]?...

Le Souysse aguerri, qui au combat se loue,
L'Anglois fermé de flots,
Ceux qui boivent le Pau, le Tage et la Danouë
Fondre dessus son dos;
Ainsi que le Vautour, qui de griffes bourrelles
Va sans fin tirassant
De Promethé le foye en pastures nouvelles,
Coup sur coup renaissant [2]....

Là le Cèdre gommeux odoreusement sue,
Et l'arbre du Liban
Et l'Ambre et Myrrhe au lit de son père reçue
Pleure le long de l'an [3]....

Quelque médiocres que soient ces trente six vers, les éditeurs de Ronsard les ont conservés dans son *Tombeau* au moins jusqu'en 1609 [4]. Nous aurions aimé à savoir de quel droit d'autres éditeurs les ont supprimés depuis lors. Est-ce que R. Garnier les aurait lui-même supprimés dans une édition collective de ses œuvres publiée entre janvier 1587, date de la première édition posthume de Ronsard, et septembre 1590, date de la mort de Garnier? Il y a là un petit problème que M. Chardon résoudra certainement dans la deuxième édition de son intéressant ouvrage, qui ne saurait tarder.

P. Laumonier et M. Navarre.

J. Letaconnoux. **Le régime de la corvée en Bretagne au XVIIIe s.** Rennes, Plihon et Hommay, 116 p. in-8 (extrait des *Annales de Bretagne*).

On lira avec beaucoup d'intérêt et de profit cette étude très documentée, très critique, très claire et très complète, quoique très courte. Elle jette de vives clartés tant sur la misère profonde des paysans Bretons que sur l'égoïsme des classes privilégiées (bourgeois,

1. Ces trois strophes étaient insérées avant celle qui commence par : *Ne permette Clion* (p. 244).

2. Cette strophe était insérée avant celle qui commence par : *Les meurtres inhumains* (p. 245).

3. Cette strophe était insérée avant celle qui commence par : *En grand foule accourus* (p. 245).

4. Paris, Nic. Buon, in-folio.

nobles et prêtres) représentées aux États de la province. Si la corvée, chose nouvelle en Bretagne, où elle fut introduite en 1730, y fut plus lourde et plus vexatoire qu'ailleurs, si elle y subsista sans interruption ni adoucissement jusqu'en 1789, la faute en fut presque uniquement aux États. Ainsi, les « libertés », les institutions représentatives que l'ancien régime avait laissées à quelques provinces se retournaient contre le peuple. Ce sont les États, en effet, qui s'opposent à la plupart des mesures intelligentes et humaines proposées par les agents du Roi pour soulager les paysans. Ils empêchent l'exécution en Bretagne des édits royaux qui remplaçaient la corvée par une taxe pécuniaire qui atteindrait les privilégiés (en 1776 et en 1786). Ils s'emparent de l'administration des chemins enlevée à l'intendant, mais n'inscrivent au budget que des sommes dérisoires et préfèrent s'adresser à la corvée pour la construction des routes et leur entretien, parce que la corvée ne retombe que sur les paysans. Les paysans feront entendre des plaintes énergiques dans leurs cahiers de 1789 et Gohier les montrera avec vérité « condamnés aux chemins comme chez d'autres peuples on est condamné aux mines, asservis à des travaux qui semblent n'avoir été rendus humiliants qu'afin qu'ils fussent gratuits ».

A. Mz.

Henri Welschinger. **Le Pape et l'Empereur (1804-1815)**. Plon, 1905, IV et 473 pages. Gr. in-8°.

Quand le comte d'Haussonville composa son grand ouvrage, l'*Église romaine et le premier Empire*, le gouvernement de Napoléon III lui ferma l'accès des archives publiques. M. Welschinger était donc fondé à reprendre l'étude de son devancier en recourant aux documents officiels inédits qu'il n'avait pas été permis à celui-ci de consulter. Aux archives des affaires étrangères, la correspondance de Rome, aux archives nationales, les papiers du concile de 1811, conservés dans les cartons AF^{IV} 1047 et 1048, lui ont fourni bien des détails intéressants jusqu'ici ignorés et lui ont donné le moyen d'en préciser d'autres déjà connus, notamment en ce qui concerne le concile national de 1811, le Concordat de Fontainebleau et le retour de Pie VII à Rome. J'ajoute que M. W. a fait aussi un excellent usage de toutes les autres sources d'information postérieures à la publication de M. d'Haussonville et, en première ligne, des lettres inédites de Napoléon. Et cependant, c'est surtout par le détail que ce livre est nouveau. Il ne change rien ou presque rien « au fond même des choses », c'est M. W. qui se plaît à le reconnaître (p. II).

Si l'inspiration des deux historiens est sensiblement analogue, s'ils sont l'un et l'autre de très sincères catholiques, il y a pourtant entre

leurs manières de sensibles différences. D'abord, toute arrière-pensée polémique a disparu chez M. W., et par suite, le récit a pu s'alléger. Il tient maintenant en un volume au lieu de cinq. Ne soutenant pas de thèse politique, M. W. ne s'est pas cru obligé de soumettre au lecteur tous les pièces du dossier. Il lui a été facile d'ailleurs de renvoyer à son devancier. Comment se fait-il donc que l'œuvre ait peut-être perdu en intérêt ce qu'elle a gagné en brièveté? Malgré les digressions et les discussions nombreuses qu'on y rencontre presque à chaque pas, le livre de M. d'H. se lit avec plaisir. Le style en est alerte et surtout l'auteur sait retenir l'intérêt en s'élevant de temps en temps au-dessus de son sujet pour l'éclairer de vives lumières. Le livre de M. W. est d'une lecture plus austère. Il manque un peu trop d'air et de liberté. L'auteur suit pas à pas les documents et les enchaîne bout à bout dans l'ordre chronologique. On passe presque sans répit d'une analyse à une autre analyse et cela nécessite une attention constante qui cause quelque fatigue. Je ne veux pas dire que la préoccupation littéraire fasse défaut à l'ouvrage. M. W. s'efforce au contraire de reposer le lecteur par la description soignée des scènes pompeuses ou impressionnantes, du Sacre, du Concile de 1811, de l'entrevue de l'Empereur et du Pape à Fontainebleau, etc. Il lui arrive même de parler en écrivain sentimental de la « lamentable histoire », du « sujet émouvant » qu'il traite. Mais ces bonnes intentions n'atteignent pas leur but parce que l'auteur ne sait pas se faire oublier là même où le lecteur aurait toute envie de se laisser prendre.

Dans son admiration pour Pie VII et son respect pour l'Église, M. d'H. conserve une certaine mesure. Ses jugements nuancés témoignent d'un sens critique très aiguisé. M. W., lui, est, à la lettre, prosterné aux pieds du pape dans une vénération immuable, humble, pitoyable et attendrie. « Jamais Pie VII, s'écrie-t-il, n'a été dirigé par ses intérêts ou par ses passions. Jamais il n'a obéi à des sentiments personnels. Dans toute la durée de son Pontificat, il n'a eu en vue que le bien et les intérêts de l'Église, dont il était le Pasteur suprême... » (p. 62). Nous voilà loin du « Polichinelle sans conséquence », dont parlait Joseph de Maistre! Mais comment M. W. peut-il être sûr de ces choses-là ?

Sous sa plume l'histoire devient un peu trop matière à édification. S'il ressort de son livre une idée générale, une conclusion, ce ne peut être que celle-ci, qu'on dirait empruntée au *Discours sur l'Histoire universelle* : c'est que la prospérité des souverains dépend de leur docilité à l'égard de l'Église romaine. Napoléon signe le Concordat, il est grand, il est puissant. Mais sa puissance lui fait commettre le péché d'orgueil. Il entre en lutte avec le chef de la Religion. Sa perte dès lors est résolue. Il est précipité du faîte où la Providence l'a élevé. M. W. est cependant pris de pitié pour le titan déchu. Il suppose, car il ne prouve pas, que N. se repent à Sainte-Hélène. Il se repent, donc

il est absous, car à tout péché miséricorde. Les fils de rois feront bien de lire ce livre et de le méditer.

Les simples historiens regretteront que le parti-pris, dont il témoigne, ait pour effet de diminuer par endroits sa valeur critique. M. W. ajoute en général trop de confiance aux *Mémoires* de Talleyrand, si suspects, et aux récits de Montholon, si arrangés. La seule autorité de Montholon lui suffit pour rejeter l'authenticité du mot célèbre de Napoléon rapporté par De Pradt « Le Concordat a été la plus grande faute de mon règne » et cependant M. W. est obligé de convenir qu'à la date même où de Pradt place ce mot, aux alentours du concile de 1811, Napoléon avait songé sérieusement et à plusieurs reprises à déclarer le Concordat aboli ; de là à regretter sa signature il n'y avait qu'une nuance.

Ces quelques réserves faites, je suis à l'aise pour reconnaître que l'étude exacte, consciencieuse et complète de M. W. est une de celles qu'on ne recommencera pas de sitôt.

Albert MATHIEZ.

— Les articles que M. Henri HAUSER a publiés dans l'*École nouvelle* et qu'il vient de réunir en volume (*La patrie, la guerre et la paix à l'École*. Paris, Édouard Cornély, 1905, in-16, 90 pages) nous sont présentés comme un témoignage sur « la crise du patriotisme à l'école. » De cette crise, le patriotisme, pense l'auteur, « sortira transformé, épuré, fortifié » et aura dépouillé tout « caractère chauvin, cocardier, agressif et querelleur » (p. 44). Si, toutefois, M. H. redoute les incartades du patriotisme nationaliste et militariste, il n'appréhende pas moins le danger des doctrines ultra-pacifistes; il insiste sur la nécessité de répandre dans les âmes une saine et intelligente notion du sentiment patriotique, et d'y entretenir une virile conscience de l'obligation du devoir militaire en temps de guerre. « Il y aurait, dit-il, un moyen de désarmer la France qui serait plus sûr que de démolir ses forteresses ou de réduire ses effectifs : ce serait d'installer au cœur de ses soldats une peur excessive de la guerre. Contre ce *désarmement moral* de la France, l'école ne saurait prendre trop de précautions. » (p. 86). Ainsi, pas de chauvinisme vis à vis de l'étranger, mais un sentiment raisonné de la dignité nationale. Quoi de plus sensé qu'une telle formule du patriotisme; ne mérite-t-elle pas l'adhésion générale ? L'auteur l'a d'ailleurs développée et commentée avec un tact, une mesure et une précision exempts de toute déclamation. — TY.

— Dans le discours qu'il a prononcé le 27 janvier 1905 à l'Université de Strasbourg (*Denkmalschutz und Denkmalpflege in neunzehnten Jahrhundert:* Strassburg, J.-H.-Ed. Heitz, 1905, in-8° de 27 pages), M. George Gottfried DEHIO, professeur d'histoire de l'art, a rappelé tous les efforts accomplis au XIXe siècle par les artistes, archéologues et amis des choses du passé pour la conservation des monuments dont la disparition serait regrettable tant au point de vue historique qu'au point de vue artistique. Il y a émis quelques idées fort justes et il s'est élevé avec force d'une part contre le commerce des objets mobiliers qui les enlève à leur milieu

et leur fait perdre une partie de leur valeur ou de leur intérêt, d'autre part, contre les restaurations infligées aux monuments sous prétexte de rétablir les parties détruites, de leur rendre leur unité de style, etc. Il est toujours bon que des voix autorisées répètent des avertissements, qui hélas! sont si peu écoutés. — L.-H.-L.

— Une fois de plus, et coup sur coup, l'éditeur H. Laurens oppose les arts et les races et mêle les contrastes, en faisant paraître dans sa collection des *Villes d'art célèbres* (pet. in-4° à 4 fr.) *Florence* et *Le Caire,* à la fois, comme il nous donne dans sa galerie des *Grands artistes* (in-8°, à 2 fr. 50) *Ruysdael* et *Gainsborough* tout ensemble. On appréciera tout particulièrement la brillante et suggestive monographie de *Florence* : elle est dûe à la plume élégante et aimable de M. Emile Gebhart, qui ne s'est pas contenté des monuments, des édifices publics ou privés, de ce que voit le promeneur indifférent d'aujourd'hui, mais qui a cherché et réussi à rendre la vie aux pierres, à donner l'impression de cette effervescence artistique qui les a fait élever, de ce goût affiné qui fit éclore tant de trésors d'art. Et plus que pour toute autre de ces villes, plus peut-être qu'il n'est dans le plan de la collection (mais qui s'en plaindrait ?), ces trésors de peinture et de sculpture sont passés en revue, ces artistes sont interrogés, dans leur état d'âme, dans leurs productions, dans leur évolution, de Giotto à Michel Ange et Cellini. Une profusion de photographies (176) anime encore toutes ces pages déjà si vivement écrites. *Le Caire* piquera peut-être davantage la curiosité, en ce sens qu'on a moins parlé, au point de vue où s'est placée cette collection, de ce milieu qui n'est pas seulement pittoresque mais précieusement artistique aussi. M. Gaston Migeon, le conservateur de notre Musée du Louvre, est l'auteur de cet intéressant volume, qu'éclaircissent 133 photographies. Ici c'est la vie actuelle qu'on saisit à travers la vie ancienne, plus ou moins immuable comme l'art qu'elle fit éclore; le livre est fait d'observation en même temps que d'archéologie. Il ne s'en tient d'ailleurs pas à la seule enceinte du Caire, mais nous fait parcourir la vallée du Nil, interroger les Pyramides et le Sphinx, visiter Memphis. — L'étude sur *Gainsborough* est dûe à M. Gabriel Mourey ; elle est attachante en proportion de l'attrait qu'offre à l'étude l'artiste anglais, cet « impulsif », ce « peintre-né.... développé seul, par l'étude, la contemplation et le respect attendri de la nature », qui ne doit rien à ses contemporains, rien à ses prédécesseurs, qui a vécu un peu à part mais dans une saine et joyeuse harmonie de travail et d'art. La séduction de ses portraits, on la connait et on l'aime ; celle de ses paysages est des plus ignorée et le critique y a justement insisté. On a d'ailleurs plaisir à suivre cette belle vie d'artiste dans la reconstitution historique de son milieu. *Ruysdael* a été analysé par Georges Riat : c'est le dernier travail de ce jeune érudit si prématurément enlevé. Figure d'artiste très noble et sympathique aussi, mais qui ne s'est pas formée dans la joie et la liberté comme celle de l'artiste anglais, celle de Ruysdaël attache par la profondeur, et retient par le mystère qu'elle garde encore. Après bien d'autres, le regretté critique l'a étudiée avec goût, et non sans personnalité. — H. de C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — **12 février.** — **1906**

Gross, La stichomythie. — Gaye, Platon et l'immortalité de l'âme. — Proclus, Commentaire du Timée, II, p. E. Diehl. — Isée, p. Wyse. — Georges le Moine, p. De Boor, II. — Schulten, Numance. — Chatelain, L'onciale des manuscrits latins. — Sievers, Études métriques, II, la Genèse. — La Genèse, trad. Strack. — Les Psaumes, trad. Minocchi. — Kleinert, Les prophètes d'Israël au point de vue social. — Preuschen, Antilégomènes. — Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau, I. — D'ancona, La poésie populaire italienne. — — Académie des inscriptions.

Adolf Gross. **Die Stichomythie** in der griechischen Tragödie und Komödie, ihre Anwendung und ihr Ursprung. Berlin, Weidmann, 1905; 108 p.

Il faut rendre à M. Gross cette justice que, s'il ne nous apprend pas dans sa dissertation sur la stichomythie « viel Neues und Frappierendes », il sait lui-même à quoi s'en tenir (p. 12). Cette modestie est d'autant plus louable qu'en réalité l'ouvrage de M. G. est fait sur un plan bien conçu et que l'histoire du dialogue stichomythique est fort bien exposée dans l'évolution de la tragédie grecque, d'Eschyle à Euripide. Partant de ce fait que cette forme de dialogue fut vraisemblablement la seule employée par la tragédie primitive, M. G. en étudie d'abord les caractères extérieurs, comment elle est amenée et comment elle se termine, comment aussi et pour quels motifs elle est parfois interrompue, et recherche s'il n'y a pas, dans les morceaux qui l'encadrent, cette responsion que certains savants ont voulu à toute force ériger en système. M. G., on peut l'en féliciter, est loin de vouloir plier le texte des tragiques à une pareille exigence. La suite nous amène aux divers emplois de la stichomythie : disputes, invocations faites par deux personnages, questions et réponses; puis à l'usage des particules et de certaines figures de style comme l'anaphore; enfin à des considérations, qui auraient pu être poussées plus loin, sur l'origine de la stichomythie : elle a sa source, selon M. G., dans la musique, c'est-à-dire que son type primitif a été — cela est fort probable — le chant alterné de monostiques ou de distiques, et que ces répliques chantées engagèrent les premiers poètes tragiques à faire de la stichomythie un des éléments principaux de leur dialogue. Eschyle en use fréquemment et avec une certaine raideur; Sophocle est plus varié et la règle avec plus d'art selon le caractère et la passion

des personnages ; Euripide, d'abord plus naturel dans le dialogue, en fait abus dans ses dernières œuvres, l'emploie plus artificiellement et en fait un instrument de vaine rhétorique, au point que les vers de remplissage, introduits comme soutiens de la forme, s'y trouvent en très grand nombre. Si la dissertation de M. G. n'est pas, comme on le voit, absolument neuve, elle a le mérite de rassembler une foule d'observations jusqu'ici éparses, et surtout de traiter le sujet d'une façon rationnelle et méthodique. Des notes quelquefois très étendues sont consacrées à l'étude du texte de certains passages ; M. Gross y montre de bonnes qualités de critique ; mais pourquoi ne dit-il pas, à propos du vers 1235-1236 d'*Oreste*, que leur répartition entre les personnages, telle qu'il la donne d'après Wilamowitz, est déjà faite ainsi, dès 1868, par Weil, qui d'ailleurs note que cette distribution des rôles est indiquée par la seconde main du Marcianus ?

MY.

R. K. GAYE. **The Platonic conception of Immortality** and its connexion with the theory of Ideas. Londres, Clay et fils, 1904 ; VIII-257 p.

L'auteur de cet élégant petit livre, M. Gaye, a choisi pour sujets d'étude deux points importants de la philosophie platonicienne, la théorie des idées et la théorie de l'immortalité de l'âme ; mais il s'est volontairement restreint, en ce sens qu'il a plus spécialement recherché comment l'une et l'autre doctrine se sont développées dans l'esprit de Platon, et plus spécialement encore comment sa conception de l'immortalité est en relation avec la théorie des idées. Il devait donc, pour traiter son sujet, déterminer en quel sens Platon croyait à la continuité de l'âme individuelle, et par suite analyser la conception platonique de la nature de l'âme, et les rapports établis par le philosophe entre l'âme et le corps. En outre, comme les opinions de Platon ont subi, dans le cours de sa vie, des modifications assez importantes, à mesure que son système métaphysique se précisait, M. G. a dû examiner la théorie de l'âme dans son entier développement et dans son aspect final ; il arrive ainsi à montrer que Platon conserva jusqu'à la fin sa croyance à l'immortalité de l'âme individuelle, et qu'il attacha toujours une grande importance à cette doctrine. M. G. use à cet effet d'un moyen de discussion fort simple ; il étudie, dans les dialogues, les passages les plus importants où Platon a donné à entrevoir et à comprendre ses théories sur la question, et il suit, cela va de soi, l'ordre chronologique. En dehors de ses investigations personnelles, il s'appuie, tout en les critiquant quelquefois, sur des observations déjà formulées par MM. Jackson (*Plato's later theory of Ideas*, dans le *Journal of Philology*) et Archer-Hind (notamment ses éditions du *Phédon* et du *Timée*). Ces études de M. G., faites avec

Aemilius CHATELAIN, **Vncialis scriptura codicum latinorum** nouis exemplis illustrata; 6 ff. et C pl. in-f° dans un carton. Explanatio tabularum; VIII-182 pp. in-8°. Lutetiae Parisiorum, H. Welter, 1902.

Une des plus grandes difficultés que présente l'étude des manuscrits latins est la date de ceux qui sont écrits en onciale ou en demi-onciale. Les recueils de paléographie leur font un place restreinte, et il n'y avait guère que dans l'ouvrage de Zangemeister et Wattenbach que l'on pouvait chercher quelques données et des points de repère. Depuis de longues années, M. Chatelain amassait les specimens qu'il publie aujourd'hui. On peut suivre maintenant le développement de cette écriture, depuis le Ve siècle jusqu'au IXe. L'onciale et la demi-onciale apparaissent presque en même temps, se modifient et s'altèrent parallèlement pour céder graduellement la place à la minuscule (voy. p. 94, 96, 99). La demi-onciale est au surplus une minuscule : le fragment d'Autun est à cet égard un document unique remontant à l'antiquité (Ve siècle). Le volume joint aux planches contient les justifications et les observations de détail. M. Ch. fait appel non seulement à la forme des lettres et aux abréviations, comme ses devanciers, mais en outre à l'orthographe, à la disposition générale, aux signatures de cahiers. Ainsi les manuscrits les plus anciens portent les signatures, non au milieu de la dernière page, mais dans le coin. Les mêmes copistes distinguent les citations en les écrivant sur des lignes plus courtes, de sorte que la marge déborde à droite et à gauche. Ces critères, anciens et nouveaux, permettent de préciser et de rectifier la date d'un assez grand nombre de manuscrits (voy. les discussions, p. 76, 80, 83-84, etc.) Il faut espérer que les philologues sauront mieux se servir de ce nouveau recueil que de la *Paléographie des classiques latins* et ne répèteront plus, de confiance, les dates fixées un peu au hasard, il y a cinquante ou cent ans.

Ce recueil profitera surtout à l'étude des textes ecclésiastiques. M. Ch. n'a pas voulu montrer à nouveau le *Puteanus* de Tite Live ou l'inscription du Moissonneur. Les ouvrages profanes dont nous avons ici des pages sont l'itinéraire d'Antonin, Clédonius, un commentaire sur Gaius, des glossaires, les *gromatici*, la traduction de Josèphe, la *lex romana Wisigothorum*, Oribase, les *sortes sangallenses* et Végèce. Ambroise, Augustin, Basile, Cassien, les *Recognitiones* clémentines, les conciles, Cyprien, Effrem, Eucher, Eugippius, Facundus d'Hermiane, Fulgence de Ruspe, Gélase, Grégoire le grand, Jérôme, Hilaire, Isidore, Lactance, Léon le grand, Maximin l'arien, Maxime de Turin, Optat, Origène, Paterius, le prêtre Philippe, Priscillien, Prosper, Prudence, Rufin, les sacramentaires, Vigile de Thapse, les *Vitae Patrum*, la Bible, ont fourni le reste des planches. On jugera de l'importance de ces manuscrits si on les rapproche de la date des œuvres. Nous avons là le plus ancien manuscrit de saint Augustin (pl. III), qui est du Ve siècle, et plusieurs autres du même siècle : du

ve siècle également, toute une série de manuscrits d'Hilaire de Poitiers, l'unique manuscrit de Priscillien (mis à mort en 385), un manuscrit de Maxime de Turin, le manuscrit des actes du concile d'Aquilée (381) et de la polémique entre les Gots ariens et saint Ambroise (voy. *Revue*, 1902, t. I, p. 6); du vi^e siècle, un manuscrit des *Épigrammes* de Prosper († vers 463); du viie siècle, un manuscrit de Facundus d'Hermiane (vers 547); et du viie-viiie siècle, un manuscrit d'Isidore de Séville († 636) (pl. vii, ix, x, xi, xii, xiii, lxiii; lxiv, 2°; xviii, 1°; lxxxvi; xxxii, 1°). Ajoutons à cette liste le plus ancien manuscrit connu de grammairien latin, le Clédonius de Berne, du vi^e siècle. Bon nombre de ces manuscrits sollicitent encore une étude. En reportant du viie au ve siècle, le ms. de Paris, B. N. 17225, des évangiles, M. Ch. pose un des problèmes de l'histoire de la Bible latine; car dans ce manuscrit, si peu postérieur à la mort de saint Jérôme, l'ancienne version est déjà interpolée d'après la Vulgate. L'exemplaire le plus ancien de demi-onciale, du ve siècle, un manuscrit des évangiles dans la version hiéronymienne, a été négligé par les savants éditeurs anglais, MM. Wordsworth et White (pl. lxvi, 2°). De même un fragment d'Hilaire (B. N. 152, ve s.) a échappé à M. Zingerle, alors qu'il l'aurait aidé à suppléer les lacunes du palimpseste de Saint-Gall. J'ai signalé ici (1901, I, 69) le ms. B. N 2235 des *Tractatus Hieronymi in Psalmos*, que M. Ch. date du vi^e siècle. Un manuscrit de saint Ambroise, *De fide*, attend encore une étude à Saint-Paul de Carinthie; espérons que l'édition de l'Académie de Vienne nous le fera connaître. Un manuscrit d'Eugippius (extraits d'Augustin), du viiie siècle, a échappé à M. Knoell. On savait déjà que l'*Ambrosianus*, D 26 sup., du vi^e siècle, avait été négligé par l'éditeur surfait de Prudence, Dressel. D'autres textes appellent des recherches, comme ce fragment de Paris qui porte pour titre courant : *Effrem*. Ce n'est pas seulement par les renseignements directs sur un manuscrit et sur un ouvrage, que l'*Onciale* de M. Ch. sera utile. Elle est une contribution importante à la méthode philologique; elle place sous les yeux les déformations propres à l'écriture; elle renseigne sur les écoles, sur les habitudes des copistes, sur les reviseurs (p. 127, 129, 133, 149, etc.). Telle remarque devra entrer dans l'enseignement de la critique des textes : p. 138, M. Ch. note que le nombre des lignes, dans un Cassien, varie de 22 à 28, « quod documento sit ne philologi de amissis archetypis coniecturas temere adstruant ». Partout reviennent les noms des bibliothèques les plus anciennes, Bobbio, Fleury, Corbie. L'histoire des lettres et de leur tradition se trouve éclairée et complétée. Dans le renouveau des études religieuses, ce recueil sert déjà de guide et de point de départ aux établissements scientifiques où l'on a le souci d'une méthode rigoureuse. Peut-on espérer que les jeunes théologiens seront avertis d'un ouvrage si honorable pour l'histoire de l'Église et si utile à une formation saine et réaliste de leur esprit?

textes, auraient besoin d'être étudiées de plus près en regard des manuscrits. L'édition de M. Wyse, néanmoins, grâce à ses chapitres d'introduction, à son appareil critique, à son intéressant commentaire, sera un instrument de travail indispensable pour tous ceux qui voudront étudier les plaidoyers d'Isée.

MY.

Georgii Monachi Chronicon edidit C. de BOOR. Vol. II, textum genuinum inde a Vespasiani imperio continens. Leipzig, Teubner, 1904; p. 383 à 804. A la fin, la préface du vol. I, de LXXXIII p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Le second volume de l'édition de Georges le Moine, par M. de Boor, contient la *Chronique* depuis Vespasien, jusqu'à la fin du texte original, c'est-à-dire jusqu'à Michel III. Un troisième volume donnera les passages interpolés et les continuateurs, avec ceux des passages de P qui diffèrent du texte publié et qui étaient trop étendus pour prendre place dans le tome second. Ce manuscrit P (Coislinianus 305) a une importance toute particulière pour l'histoire du texte de Georges le Moine, et M. de B., dans une préface longuement étudiée, qui a paru avec ce second volume, expose très logiquement comment il se distingue des autres. Ceux-ci, assez nombreux, et que M. de B. subdivise en deux familles, remontent à un même archétype, tandis que P dérive d'une autre source. Cette source de P, si nous en croyons M. de B. — et il l'établit avec une grande vraisemblance — serait une sorte d'ébauche écrite par Georges lui-même, comme une esquisse de son ouvrage; plus tard, l'Hamartole aurait refondu son œuvre et donné en quelque sorte une seconde édition, à laquelle se rapporte l'archétype des autres manuscrits; et le scribe de cet archétype aurait utilisé le manuscrit P. Il résulte de cette condition des manuscrits que le travail de l'éditeur était fort difficile, car non seulement les manuscrits ont subi des interpolations et des retouches, mais encore une question se posait, à savoir s'il convenait de publier le texte de P ou celui des autres manuscrits. M. de B. a pensé avec raison que celui-ci était le plus important, parce qu'il est le seul, à une exception près, qui soit cité par les chroniqueurs postérieurs, qui, comme on le sait, ont puisé largement dans la *Chronique*; c'est donc l'archétype de la seconde rédaction que M. de B. a essayé de retrouver sous les nombreuses variantes des manuscrits. Les divergences de P sont d'ailleurs toutes notées au-dessous de l'appareil critique, sauf, comme il est dit plus haut, celles qui sont de trop grande étendue, réservées pour le tome III. On n'aura plus besoin, maintenant, de recourir à l'édition de Muralt et à sa reproduction dans la Patrologie de Migne; et M. de Boor a bien mérité, une fois de plus, de l'hellénisme en général et des études byzantines en particulier.

MY.

A. Schulten, **Numantia** (*Abhandlungen der Königlich Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Klasse*, Neue Folge Band VIII, N° 4), tirage à part, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1905. x-112 p., 3 cartes et 11 figures dans le texte.

Moins heureuse qu'Alésia, Numance est restée jusqu'ici presque entièrement inconnue : c'est à peine si, en 1861, on y a fait quelques recherches succinctes. M. Schulten tente aujourd'hui de soulever le voile qui cache à notre curiosité le passé de cette ville : dans une étude très documentée, à la fois topographique et historique, il a entrepris principalement de soumettre à la double épreuve du terrain et de la critique le récit du siège de 133 av. J.-C., tel que nous l'a laissé Appien. Après une introduction bibliographique, M. S., dans une première partie (*Topographie der Stadt*), s'occupe de la position géographique de Numance et des murs qui, au nombre de trois, protégeaient la cité ; il en détermine aussi exactement que possible le tracé et le type, puis il parle avec détails du *Vorwerk*, c'est-à-dire de l'espace fortifié qui s'étendait autour du noyau urbain et était destiné à abriter, en cas d'attaque, les combattants de la tribu ordinairement dispersée. Tout particulièrement intéressants et instructifs sont les rapprochements indiqués par l'auteur avec les autres enceintes et les autres *oppida* connus en Ibérie ou ailleurs. — Après la défense, l'attaque. La seconde partie (*Topographie der Belagerung*) est consacrée à l'examen des travaux de circumvallation faits par Scipion (nombreuses comparaisons avec Alésia) ; M. S. cherche à en localiser les diverses parties et les décrit minutieusement. — La troisième partie (*Die antiken Berichte*) passe en revue les diverses sources de notre information sur le siège et la prise de Numance. M. S. s'attache surtout à démontrer que les chapitres 44-98 des *Iberica* d'Appien sont empruntés directement, — et non par l'intermédiaire d'un autre écrivain latin ou grec, comme on le soutient souvent, — à l'œuvre de Polybe sur la guerre de Numance. Nous avons ainsi chez Appien la relation d'un témoin oculaire et d'un parfait observateur, et c'est ce qui fait la valeur remarquable de son témoignage, qui est celui de Polybe, le « maître de la description topographique et de la représentation exacte des opérations de guerre » (p. 1). — Dans sa conclusion, M. Schulten insiste sur la nécessité qu'il y aurait à exécuter des travaux étendus à Numance ; il espère qu'ils nous fourniraient des renseignements précieux sur l'antiquité ibérique et l'organisation militaire romaine au temps d'Émilien. On ne peut que se joindre aux vœux exprimés par ce savant et souhaiter que son opuscule, si plein de renseignements précis, soit la préface magistrale d'une série de fouilles fécondes.

A. Merlin.

une sérieuse connaissance de Platon et de son œuvre, ont produit un ouvrage d'une lecture fort intéressante ; la doctrine de l'immortalité est suivie dès sa première apparition, à travers ses variations successives, jusqu'à son expression la plus haute et la plus complète, dans toutes ses relations avec la théorie des idées, avec celles de la métempsychose et de la réminiscence, et l'on peut dire que M. G. ne laisse aucun point important dans l'obscurité. Il serait trop long de suivre l'auteur dans les détails de ses considérations philosophiques, et dans l'interprétation, le plus souvent fort juste, qu'il donne de certains textes (p. 181 *Lois* 903 *d* ἐπεὶ δὲ ἀεὶ ψυχὴ συνεσταγμένη, πώματι... μεταβάλλει, etc., n'oblige pas à la conclusion qu'il n'y a pas d'état où l'âme, comme dans le *Phédon*, soit sans corps ; mais il est un point que M. G., malgré l'habileté de ses raisonnements, n'a pu établir, à mon sens : c'est que le *Phédon* soit postérieur à la *République*. Bien que la doctrine de l'immortalité, dans le *Phédon*, soit plus complète et plus amplement exposée, on ne saurait tirer de là un argument suffisant pour en conclure l'antériorité de la *République*, où le sujet n'exigeait pas un examen approfondi de la question ; et d'autres considérations de diverse nature incitent trop sérieusement à penser que le *Phédon* fut composé le premier, pour que l'opinion de M. Gaye puisse avoir gain de cause.

MY.

Procli Diadochi in Platonis Timæum commentaria edidit E. DIEHL, tome II, Leipzig, Teubner, 1904; VI-333 p. (*Bibl. script. græc et rom. Teubneriana*).

M. Diehl publie, dans ce second volume, le troisième livre du commentaire de Proclus sur le *Timée*. J'ai exposé, à propos du tome I (*Revue* du 25 mars 1905), d'après quelle méthode l'édition est conçue ; je noterai seulement que, sur les quatre principaux manuscrits, deux, C et N, font défaut pour la partie présentement publiée ; M. D. s'appuie sur M et P, auxquels s'ajoute le Parisinus suppl. græc. 666 (Q), manuscrit représentant une tradition inférieure, bien qu'il donne parfois une meilleure leçon que les deux autres. La bonne tradition est représentée généralement par MP ou MQ ; là où P et Q sont seuls en présence, M. D. semble parfois indécis : il lit par exemple dans une citation (*Tim.* 36 *e*) 107, 32 διαπλακεῖσα avec P (διαπλεκ. Q), et dans la même citation 282, 25 διαπλεκεῖσα avec Q (διαπλακ. P). Ailleurs il se prononce pour la lecture de P sans qu'on en voie clairement la raison : 277, 22 δυοδεκάς P contre δυωδεκάς Q est d'autant plus surprenant que 228, 2 δυοδ. P est rejeté pour δυωδ. MQ ; car si Q est meilleur ici que P parce qu'il est soutenu par M, il ne saurait être considéré comme inférieur dans le premier cas parce que le témoignage de M fait défaut. De même si 208, 7 et 232, 14 et 16 πεμπάς M (πεμπτάς Q) et

208, 15 et 17 πεμπαδικῶς MQ sont meilleurs que πεντάς et πενταδικῶς P, il semblera que 126, 33 et 127, 3 πεμπάς Q doive également être préféré à πεντάς P, qui est dans le texte ; et cela est d'autant plus vraisemblable que P lui-même donne πεμπάς 233, 18, πεμπαδικῶς 236, 13. L'éditeur, comme dans le tome I, s'est montré plein d'une sage réserve en ce qui concerne les corrections ; il y a lieu de signaler plus spécialement quelques additions indispensables, dues soit à M. Diehl lui-même, soit à M. Kroll, par exemple 165, 2 εἴη ἂν ἓν <καὶ οὐχ ἓν> ἡ ψυχή ; 171, 26 ὑπερέχει <τοῦ ἐλάττονος> ; 265, 4 ἀντιτιθέναι πρὸς τοὺς ἀνίσως <τοὺς ἴσως> θέοντας, etc. A la fin de ce volume, comme dans le précédent, sont données les scholies les plus importantes. Cette excellente édition sera terminée par un tome troisième qui contiendra, avec des tables, les deux derniers livres du commentaire de Proclus.

MY.

The Speeches of Isaeus, with critical and explanatory notes, by William Wyse. Cambridge, University Press, 1904 ; LXIV-735 p.

Au moment où paraissait dans la Teubnérienne la révision de l'*Isée* de Scheibe par Thalheim, un professeur anglais, M. W. Wyse, s'occupait de donner une nouvelle édition de cet orateur, et en avait déjà imprimé, comme il nous l'apprend (p. LIX), le texte et la presque totalité de l'introduction. A part quelques divergences d'importance secondaire, les vues de M. W. concordent avec celles de Thalheim en ce qui concerne les principes critiques d'après lesquels doit être établi le texte. La base est le Crippsianus (A), sur l'autorité duquel il n'est plus de doute aujourd'hui ; avec lui, pour les deux premiers discours, l'Ambrosianus Q ; mais Buermann a exagéré la valeur des leçons de A, en ce sens que c'est le premier correcteur (A') qui représente l'archétype, comme le prouve la comparaison de A avec Q et N, un manuscrit d'Oxford qui contient entre autres textes ceux de Dinarque et d'Antiphon, corrigés de la même main, celle du scribe lui-même. M. W. a donné à ce sujet, dans son introduction critique, une excellente étude de A et de ses correcteurs. L'abondance du commentaire, qui occupe environ les trois quarts de l'ouvrage, est digne d'être remarquée ; non seulement M. W. y discute très clairement les nombreuses questions soulevées par les discours d'Isée relativement au droit et aux usages athéniens, mais il examine en même temps, avec une incontestable érudition personnelle et une solide connaissance des travaux antérieurs, les passages du texte sur lesquels peut s'exercer la critique verbale. Je ne dirai pas qu'à ce dernier point de vue il n'y ait plus rien à faire au texte d'Isée ; on sait combien il est difficile et combien il a jusqu'ici exercé la patience et la sagacité des hellénistes ; des passages encore assez nombreux attendent une heureuse restitution, et certaines des corrections proposées, admises dans nos

Les relations ont commencé en 1756 : Rousseau a mis Tronchin en rapport avec Mme d'Épinay et celui-ci à son tour a servi d'intermédiaire entre Rousseau et Voltaire. Le docteur s'emploie pour faire entrer la mère de Thérèse Levasseur dans un hospice, il essaie aussi de retenir son concitoyen à Genève dans les fonctions de bibliothécaire. La brouille avec Diderot refroidit leurs rapports qui restent cependant corrects; mais la *Lettre sur les spectacles*, les démêlés provoqués par la *Nouvelle Héloïse* et l'*Émile* amènent la rupture. Jean-Jacques ne voit plus dans le « jongleur » qu'un de ses pires adversaires et pour Tronchin il n'est maintenant qu'un « scélérat », un « charla-tan », cachant « sous un masque de vertu sa face catilinaire ». Le chapitre sera un des plus précieux pour le futur biographe de Rousseau.

L'article de M. Ph. Godet sur *Mme de Charrière et Rousseau* (p. 67-93) intéresse moins la biographie que l'édition des œuvres et il utilise des documents de moindre intérêt. L'amie de Du Peyrou, le confident avec Moultou de Rousseau, avait écrit une *Plainte et Défense de Thérèse Levasseur*, puis à l'occasion de l'édition des *Confessions* de 1790, des *Éclaircissements*, deux brochures l'une et l'autre très rares dont le critique nous donne des extraits, ainsi que d'un *Éloge de Rousseau*, proposé par l'Académie et pour lequel Mme de Charrière avait concouru. M. G. me semble s'exagérer l'importance de ces opuscules et en général les mérites de leur auteur. Mais il faut noter la correspondance avec d'Oleyres relative aux recherches faites pour retrouver les personnages mêlés au récit des *Confessions* : elle renferme plusieurs détails intéressants. — M. G. Lanson (p. 95-136) a tiré des Archives nationales et de la Bibliothèque nationale des documents se rapportant à la condamnation de l'*Émile* et des *Lettres écrites de la Montagne*, et il s'efforce de prouver par une discussion très serrée qu'il n'y a pas eu seulement simulacre de poursuite contre Rousseau. — M. Istel a collaboré aux *Annales* par un chapitre traduit de son livre, *Jean-Jacques Rousseau als Componist* (Leipzig, 1901), sur la *Partition originale de Pygmalion* (p. 141-177). Outre la musique écrite par Coignet, il existe une partition manuscrite entièrement dûe à Rousseau et qui s'est retrouvée dans la Bibliothèque de Frédéric-Guillaume II : elle est de tout point conforme à une édition du *Pygmalion* parue à Vienne en 1771 dont elle suit toutes les indications. — Enfin M. Th. Dufour, un des Rousseauistes les mieux informés, publie (p. 179-245) dix fragments, inédits en majeure partie, qu'il rapporte au séjour de Chambéry ; deux parmi ces morceaux, deux *Prières*, sont de grande valeur ; une note de Rousseau sur la mort de Deschamps à Trye fournira aussi une utile contribution à l'histoire de sa maladie. En éditant ici ces premiers documents, M. D. a dressé un inventaire critique de ceux qu'ont apportés ses prédécesseurs de 1826 à 1905 ; par ses notes et ses corrections ce pre-

mier examen ne sera pas seulement le bienvenu pour des études de détail ; il servira encore utilement à battre le rappel pour les documents qu'attendent les *Archives*.

J'ai brièvement signalé les principales études du volume. Je ne peux pas énumérer toutes les autres qui suivent ; il faut mentionner cependant une page empruntée aux Mémoires manuscrits de P. Picot sur une visite à Rousseau en 1771, un court article sur le portrait de Mme de Warens et des notes inédites de Voltaire sur la *Profession de foi du Vicaire savoyard*. Une Bibliographie critique et une Chronique terminent l'ouvrage dont l'exécution matérielle mérite tous les éloges ; le portrait de Ramsay en tête et les divers fac-similés sont bien venus, les fautes matérielles dans le texte très rares [1]. Ce volume de début laisse l'impression d'une œuvre solide, bien conduite, servie par une érudition informée et prudente, animée d'un patriotique orgueil et d'une légitime chaleur, sans parti-pris d'apologie. Lui souhaiter le succès est inutile. L'empressement qui a répondu à l'appel des premiers membres de la Société, l'autorité de ceux qui la dirigent sont un garant suffisant de l'accueil réservé à ses travaux.

L. R.

D'Ancona (Alessandro). **La poesia popolare italiana,** 2e édit. augmentée. In-8, et VIII-571, p. Livourne, Giusti, 1906.

M. D'Ancona croit qu'il se repose, et certes il aurait bien le droit de regarder travailler les autres, mais enfin il se repose si peu qu'il vient de mener à terme une seconde édition singulièrement augmentée de sa *Poesia popolare italiana*. Il a pris naturellement la question par le côté le plus difficile ; il s'est attaché à marquer la filiation de ces poésies. Il les montre naissant en Sicile d'une veine dont (p. 328, entre autres), il fait voir l'incroyable richesse et, de là, envahissant l'Italie, quelquefois pour se fixer dans une région, plus souvent pour parcourir la péninsule entière. Déjà l'on conçoit la difficulté de son entreprise : connaître la masse des poésies déjà imprimées ne demandait que de la patience ; accroître par ses propres explorations ce matériel considérable, demandait déjà non plus seulement du labeur, mais l'art de chercher aux bons endroits ; ce n'était rien encore ; il fallait la sûreté du tact qui distingue entre quinze ou vingt pièces roulant sur le même sujet et, au premier regard, identiques celle d'où les autres découlent ; il en fallait autant pour fixer à peu près l'ordre

---

1. P. 93. Le baron de Trenck ne fut enfermé à Magdebourg qu'en 1763 ; son arrestation à la suite de ses prétendues relations avec la princesse Amélie et son emprisonnement à Glatz sont bien antérieurs. P. 288. La bibliographie tchèque devait laisser à *Komenský* son nom familier aux Français de Comenius.

bien sur la structure et le rythme des phrases que sur le vocabulaire, correspond réellement à la différence des sources. Il y avait une cadence de la prose dans les vieux récits légendaires ; mais la répartition du texte en lignes parallèles et régulièrement proportionnées ne s'impose pas, et elle serait plutôt contredite en maint endroit par la construction logique des phrases que l'on veut découper. Les remarques de M. S. ne laissent pas d'avoir leur utilité pour la critique des morceaux qu'il a étudiés.

Les tendances et les opinions de M. Strack sont d'une critique très conservatrice. Il admet la distinction des sources, mais il s'efforce d'en ramener les divergences au minimum. Il risque des arguments comme celui-ci : puisqu'un rédacteur consciencieux a cru pouvoir compiler ces documents, c'est qu'il n'y voyait pas de contradictions flagrantes. Mais la Bible ne contient-elle pas encore des contradictions flagrantes que des interprètes très consciencieux ne veulent pas reconnaître ? Les compilateurs de l'Écriture ont eu, suivant les cas, alternativement ou simultanément, le tour de main preste et l'esprit accommodant. Les rapports, que l'on tâche de réduire le plus possible, entre le récit biblique de la création et les textes cunéiformes ne seraient pas à expliquer par une dépendance de la tradition israélite à l'égard de la tradition babylonienne, mais par une dépendance commune à l'égard d'une tradition plus ancienne encore que celle de la Chaldée. Tradition pure, vénérable... et insaisissable. L'ordre suivi dans le récit de la création serait un ordre fondé sur la nature des choses, non chronologique, mais très compatible avec l'historicité (!?) de la narration. La malédiction du serpent *Gen.* III, 14-15) prouverait clairement qu'un être spirituel est visé derrière le funeste reptile. Si le récit du premier péché n'existait pas, nous devrions supposer à l'origine quelque chose de semblable, pour expliquer la présence du péché dans le monde..... Ce commentaire a néanmoins une assez grande valeur au point de vue de l'interprétation grammaticale et littérale du texte.

Plus satisfaisant au point de vue critique est le travail de M. Minocchi sur les Psaumes. L'introduction générale est un peu courte, l'auteur ayant exposé dans un ouvrage spécial l'origine du psautier (*Storia dei Salmi;* Florence, 1904). Chaque psaume est pourvu d'une petite introduction spéciale où sont discutés l'origine, la date et le rythme de la pièce ; la traduction, très élégante en italien, est faite sur l'hébreu soigneusement critiqué ; les notes explicatives sont très utiles et sobrement rédigées. Par ci par là on peut sentir l'intention de se mettre en règle avec la théologie officielle et avec l'autorité qui a donné l'*imprimatur*. Il y a bien un peu d'équivoque dans « les prérogatives surhumaines » attribuées au roi-Messie de Ps. II, 7. L'hypothèse d'un psalmiste postexilien qui, un peu avant la réforme d'Esdras et de Néhémie, aurait composé la majeure partie des psaumes

attribués à David, ne manque pas de vraisemblance ; mais peut-être vaudrait-il mieux admettre l'existence d'un groupe de psalmistes écrivant dans le même style.

Les prophètes d'Israël étaient étrangers à l'économie politique. Quoi qu'en ait dit Renan, ce n'étaient pas non plus des socialistes parlant au nom de Dieu. Cependant ils s'intéressent, par principe religieux, à l'ordre social, à la justice, à la condition du peuple, à ses misères, auxquelles, d'ailleurs, ils ne proposent que des remèdes moraux. C'est ce côté de la prédication des prophètes que M. Kleinert a voulu analyser et mettre en relief, groupant sous ce point de vue les données bibliques et exposant le rôle social des prophètes depuis Elie jusqu'à Malachie. Travail consciencieux, mais sans grande originalité. Critique trop circonspecte en beaucoup de détails par exemple, l'attribution de la seconde partie d'Isaïe à un seul auteur.

Dans sa seconde édition, le très utile ouvrage de M. E. Preuschen est augmenté de quelques morceaux : nouveaux *logia* de Grenfell et Hunt, fragment d'évangile copte publié par Jacoby, les citations de la Didascalie syriaque. Noter, p. 119, référence inexacte, à corriger dans la troisième édition : Batiffol, *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, 1897, 424-438. L'article en question est du soussigné.

Alfred Loisy.

Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau. Tome premier, 1905. Genève, Jullien, in-8°, pp. xvi, 327. Fr. 10.

Il s'est constitué à Genève une *Société Jean-Jacques Rousseau* qui s'est proposé à la fois d'organiser en un dépôt central les matériaux intéressant le philosophe et de coordonner les études dont il sera l'objet. De cet effort dont l'initiative tardive seule peut surprendre, sortira, il faut l'espérer, ce qui nous manque encore : une édition scientifique des œuvres et de la correspondance et une biographie critique de Rousseau. Un recueil périodique est destiné à la publication des documents originaux et des travaux de la nouvelle société. Elle vient d'en éditer le premier volume qui fait bien augurer de l'entreprise.

A la suite des statuts et de la liste des membres actuels, M. E. Ritter, l'érudit genevois bien connu par ses publications sur Rousseau, a écrit une sorte de préface au volume (p. 1-23) sur la formation de la Société, son but et ses projets ; l'intéressant rapport de son président, M. Bernard Bouvier, a trouvé sa place légitime dans cette introduction. Le premier article (p. 25-65), le plus nourri peut-être, est emprunté à un livre que va faire paraître M. Henry Tronchin sur le docteur Tronchin. Il y étudie les rapports de Rousseau avec le médecin genevois, d'après des documents en grande partie inédits.

Parmi les singularités paléographiques que nous révèle M. Ch., je noterai un nouveau manuscrit à trois colonnes, la traduction de la règle de Basile par Rufin, manuscrit de Fleury du VIIe siècle dont il reste un fragment. On l'ajoutera à la liste assez courte des livres anciens à trois colonnes, psautiers, *schedae* de Weingarten, Heptateuque de Lyon, *Basilicanus* des discours de Cicéron. Un Isidore du VIIIe siècle (B. N. 9561) nous offre un exemple d'onciale avec les abréviations caractéristiques de l'écriture insulaire (*autem*, *eius*, *enim*, *con-*). D'autres planches révèlent l'influence que ces anciens modèles ont exercée sur les *scriptoria* de la renaissance carolingienne et avec quelle perfection ils ont été imités : M. Delisle avait signalé le fait dans son célèbre mémoire sur l'école calligraphique de Tours (p. 25). Nous avons maintenant de nouveaux termes de comparaison; à côté du manuscrit de saint Augustin *Contra duas epistulas Pelagianorum* (*Mémoire*, pl. V; Ch., pl. LXIV, 2°), on pourra placer le plus ancien manuscrit de la Vulgate des évangiles Saint-Paul de Carinthie : Ch., pl. LXVI, 2°). On voudrait être mieux renseigné sur la provenance des manuscrits; malheureusement il est impossible souvent de remonter bien haut. Dans quelle région ont pu être écrits le plus ancien manuscrit de saint Augustin Saint-Pétersbourg Q. v. 1, 3; plus ancienne provenance connue : Corbie, pl. III), le fragment des *Enarrationes* du Ve siècle (Orléans 169, pl. V, 2°), le manuscrit de Fleury qui contenait le traité d'Augustin contre les lettres des Pélagiens Orléans 169; Ve s., pl. LXIV, 2°), le ms. Ottoboni 319 du Vatican (VIIe s., pl. XXII, vient du duc d'Altaemps)? Ces manuscrits présentent *quum*, *quuius*, *aliquuius*. *Quum* est fréquent dans les manuscrits wisigothiques ou de provenance espagnole. Ce barbarisme est cependant plus ancien ; il remonte à l'antiquité elle-même. C'est ce que prouvent nos manuscrits. Il faut ajouter à leur témoignage celui d'une inscription de Rome qui est peut-être du temps des Flaviens (*C. I. L.*, VI, 21521 ; PLESSIS, *Epitaphes*, p. 85, le petit fragment qui subsiste encore montre justement deux fois *quum*). Enfin l'hagiographe notera le plus ancien témoin, peut-être, du culte de saint Bénigne de Dijon, *Memor n(os)tri s(an)c(t e Benigne*, au bas d'une page du Cassien d'Autun (pl. LXXV) : nous sommes dans la région centrale du cycle bénignien, non loin de Saulieu. Faut-il rapprocher de cette note la provenance d'un autre manuscrit d'Autun, les évangiles de Saint-Pierre de Flavigny?

M. Ch., à l'explication des planches, a joint la transcription complète des textes avec références. Il n'y a pas de référence aux planches XCIII et XCIV; elles appartiennent probablement au commentaire du prêtre Philippe sur Job, publié dans *Migne*, *P. L.*, t. XXIII, col. 1407 suiv. Pl. XIII et p. 21, le texte n'est pas de Jérôme, mais d'Hilaire ; l'erreur est corrigée tacitement à l'index.

Plusieurs de ces manuscrits sont palimpsestes. C'est en effet surtout aux VIIe et VIIIe siècles que la rareté du parchemin a forcé de gratter

et d'utiliser des feuillets de manuscrits détériorés. Sous l'onciale et la demi-onciale on trouve du Pline, des textes juridiques, d'anciennes versions de la Bible, des auteurs classiques. Peu après son *Onciale*, M. Ch. a établi une liste des palimpsestes les plus importants [1]. Cette liste, avec d'utiles observations, est le complément naturel du grand ouvrage dont je viens de parler.

Tous ceux qui ont pris place, depuis vingt ans, autour de la table de l'Ecole pratique des hautes études, seront heureux de retrouver coordonnées et rédigées les sagaces indications qui les initiaient à ces délicates recherches. Plus que jamais, il importe de faire remonter les philologues et les historiens aux témoins les plus anciens. Cette habitude d'esprit est la meilleure garantie contre le travail superficiel et contre les préjugés de toute nature. Après la *Paléographie des classiques*, l'*Onciale* continue l'œuvre d'éducation scientifique poursuivie par M. Chatelain.

Paul Lejay.

Metrische Studien, II : Die hebräische Genesis. Erster Teil : Texte. Zweiter Teil : Zur Quellenscheidung und Textkritik, von E. Sievers. Leipzig, Teubner, 1904 et 1905; deux fascicules in-4°, 394 pages.

Die Genesis übersetzt und ausgelegt, von H. L. Strack. Zweite Auflage. München. Beck, 1905, gr. in-8°, xii-180 pages.

I Salmi tradotti dal testo originale e commentati da P. Minocchi. Secunda edizione interamente nuova. Roma, Pustet, 1905; in-12, xxxii-448 pages.

Die Profeten Israels in sozialer Beziehung, von P. Kleinert. Leipzig, Hinrichs, 1905; in-8°, v-168 pages.

Antilegomena, die Reste der ausserkanonischen Evangelien und urchristlichen Ueberlieferungen herausgegeben und übersetzt von P. Preuschen. Giessen, Töpelmann, 1905; Zweite Auflage. In-8°, viii-216 pages.

M. Sievers poursuit un grand travail sur la métrique biblique, et l'on sait qu'il applique son système non seulement aux morceaux poétiques, caractérisés comme tels par un parallélisme régulier et par leur objet, mais à une grande partie des récits bibliques de l'Ancien Testament (voir *Revue* du 26 mai 1902, p. 406). Cette fois, c'est la Genèse tout entière dont il nous donne le texte imprimé selon la métrique nouvelle et transcrit de même en caractères latins, le tout suivi d'un commentaire très copieux et très serré. Il ne semble pas qu'un si grand effort aboutisse à des résultats bien certains. Un fait qui semblerait, à première vue, plaider en faveur du système, à savoir la conformité générale des conclusions de M. S. avec celles des exégètes critiques pour la distinction des sources, est loin d'être décisif, si l'on considère que le sectionnement de M. S. a été nécessairement aidé par celui des critiques et qu'une différence de style, portant aussi

---

1. *Les palimpsestes latins* dans l'*Annuaire* de l'Ecole pratique des hautes études, section des sciences historiques et philologiques: *1904* (Paris, Bouillon), p. 5 sqq.

dans lequel celles-ci sont sorties de la première. Mais M. d'A. a tenu à compliquer le problème et du coup il a donné une bien plus grande portée à son travail. C'était déjà beaucoup d'avoir discerné l'originalité de la Sicile à une époque où la critique n'était peut-être pas disposée à l'admettre, l'école dite Sicilienne de Frédéric II ne paraissant plus aujourd'hui avoir autant de droit qu'on le croyait jadis à la reconnaissance de Dante; c'était beaucoup que d'être arrivé à établir que la plupart de ces chants répétés encore aujourd'hui dans les campagnes remontent au xve siècle, qu'ils pullulèrent surtout à l'époque de Savonarole; mais M. d'A. a voulu de plus démêler dans la poésie populaire celle que le peuple a véritablement composée et celle qu'on a composée pour lui et, dans cette dernière catégorie, celle que le peuple a réellement adoptée d'avec celle dont les lettrés seuls ont fait cas. Il prouve qu'une très grande partie des chants qu'on attribue aux villageois parce qu'ils les chantent sont d'origine littéraire quoique les auteurs aient essayé d'attraper la manière de penser et de parler des humbles: c'est surtout, dit-il, par ses gracieuses fêtes, par sa finesse naturelle, que le campagnard italien a bien mérité de la poésie; il a suggéré beaucoup plus de jolis vers qu'il n'en a fait. D'autre part, il discerne dans Lapo Gianni des motifs populaires (p. 37); il montre ce que la *Nencia da Barberino*, *la Beca da Dicomano* doivent à des chansons de même provenance (p. 150-6); il retrouve avec un bonheur (le bonheur des gens d'esprit) dont il a raison de se féliciter les poésies rurales dont Agnolo Allori dit le Bronzino a composé sa Sérénade. Enfin, il fait voir que le peuple n'a adopté les imitations que lui offraient les lettrés que du jour où sa verve créatrice a été épuisée et qu'il n'a jamais accepté celle où, en en l'imitant, les Laurent le Magnifique et les Pulci se moquaient plus ou moins de lui (p. 473).

On pourra sans doute glaner après lui : par exemple, en joignant les morceaux qu'il a découverts à ceux que d'autres ont examinés déjà, on pourra composer une histoire générale de l'Italie d'après les chansons populaires, généralisant ainsi l'intéressant travail de M. Medin sur l'histoire de Venise dont nous avons récemment parlé. Il sera curieux à ce propos de vérifier si, comme le conjecture M. D'A. (p. 75), les nouvelles grâce aux chansons pénétraient plus qu'aujourd'hui au fond des villages. Une légende veut que Napoléon revenant de l'Ile d'Elbe se soit entendu demander par une montagnarde comment allait le bon roi Louis XVI : il serait piquant que les couplets en Italie eussent tenu lieu de journaux. Malheureusement l'étude de la poésie populaire hors de Venise se heurte vite à l'indifférence, au manque de dignité avec lesquels de bonne heure l'Italie accueillit les événements politiques : M. D'A. nous apprend que la seule pièce qui se rapporte à Ferruccio, le dernier champion de Florence, lui fait demander pardon aux Impériaux! (p. 85). Resteraient les jugements

émis sur les nations étrangères qui envahissaient l'Italie; M. d'A. cite les chants pour et contre nos rois; le plus piquant est d'un de nos adversaires qui s'écrie que Louis XII a voulu faire de Jules II un petit curotin et que Jules II a fait de lui un petit coq (*galletto*; on voit le jeu de mots) sans crête ni queue (p. 71). On pourra aussi comparer pour le caractère moral les chants populaires et la poésie classique des Italiens : à ce qu'il semble, on arriverait à cette conclusion que les chants populaires, du moins quand ils émanent de la campagne et non des villes, ménagent bien davantage la pudeur et le clergé.

J'engage le lettré qui hésiterait à s'engager dans ce savant ouvrage à débuter par la p. 376 où l'auteur, livrant sa méthode, mais non pas, hélas! l'art de s'en servir, définit la poésie pseudo-populaire que le peuple aime, mais qu'il ne sait pas faire lui-même parce qu'elle est contraire à sa vraie nature, ou les pages pleines de fraîcheur sur la mystérieuse Aréthuse dont il fait un symbole (p. 322-4) : on ne devient un érudit aussi pénétrant qu'avec une âme de patriote et de poète.

Charles Dejob.

Académie des inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 2 février 1906.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les publications de l'Académie.

M. B. Haussoullier communique trois inscriptions grecques inédites provenant de Babylone. La plus intéressante est un palmarès d'une distribution de prix au gymnase de Babylone en l'an 110 a. C. Elle porte une double date, d'après l'ère des Arsacides et d'après l'ère des Séleucides. Les inscriptions grecques de Babylone sont encore très rares : la plupart proviennent des fouilles des Allemands à Homéra, sur l'emplacement de l'ancienne Babylone.

M. Cagnat, président, rappelle que depuis longtemps on connaissait à Pompéi un édifice situé sur le forum, que l'on croyait être un temple des dieux protecteurs de la cité. La comparaison du plan de cet édifice avec celui de la bibliothèque de Timgad et celui de la bibliothèque d'Éphèse récemment publiés prouve que c'est aussi une bibliothèque. — M. Héron de Villefosse annonce qu'il a reçu du R. P. Jalabert une photographie de la bibliothèque d'Éphèse, et ajoute qu'il la met à la disposition de M. Cagnat. — MM. Heuzey, Collignon et Philippe Berger présentent quelques observations.

M. S. Reinach appelle l'attention sur un passage de la lettre des communautés de Vienne et de Lyon, relatant la violente persécution de l'an 177. Une esclave chrétienne, mise à la torture, et à laquelle on voulait faire dire que les chrétiens de Lyon tuaient des enfants pour les manger, répondit : « Comment nous soupçonner de pareille chose, puisque nous ne mangeons même pas le sang des animaux? » Ainsi la petite communauté chrétienne de Lyon se conformait aux décisions prises, suivant le livre des Actes, au premier concile de Jérusalem. Mais, pour ne point manger le sang des animaux, il fallait que ces animaux fussent immolés suivant le rite juif. Comme il ne peut être question d'une boucherie chrétienne à Lyon et qu'en général il n'est jamais question de boucheries chrétiennes, force est d'admettre que les chrétiens de 177 s'approvisionnaient à la boucherie juive; ce qui implique l'existence, à cette époque, d'une communauté juive à Lyon dont les historiens n'ont pas parlé. — MM. Bouché-Leclercq, Ph. Berger, Boissier, Thomas, Dieulafoy, Viollet et Clermont-Ganneau présentent diverses observations dont la plupart confirment l'hypothèse de M. Reinach.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 19 février — 1906

Papyrus Théodore Reinach. — Ferrero, Jules César. — Stein et Le Grand, La frontière d'Argonne. — Haller, Papauté et réforme de l'Église. — Saint François de Sales, Lettres de direction, p. Cagnac. — Suau, Saint François de Borgia. — Vadnay, Souvenirs littéraires. — Annales de la Société Kisfaludy, XXXIX. — Berzeviczy, Voyageurs hongrois en Italie. — Académie des inscriptions.

Papyrus Th. Reinach. Papyrus grecs et démotiques recueillis en Égypte et publiés par Théodore Reinach avec le concours de MM. W. Spiegelberg et Seymour de Ricci. — Paris, Leroux, 1905.

Les documents publiés dans cet élégant recueil ne sont pas de nature à frapper l'imagination d'un lecteur superficiel, comme certaines grandes découvertes papyrologiques ; mais rien ne montre mieux que dans cet ordre d'études les progrès les plus sûrs sont souvent des progrès de détail. La place manquerait s'il fallait ici marquer toutes les nouveautés que les Papyrus Th. Reinach nous apportent.

Le très savant éditeur s'est décidé pour la méthode qui consiste à donner les textes sans accent ni ponctuation. Il a même raffiné sur ses devanciers dans cette voie, en éliminant de ses transcriptions le ς à forme de ς final. L'inconvénient d'un pareil système est de n'être toujours qu'à demi logique, puisque du moment que l'on sépare les mots, on commence à interpréter ; de plus, la lecture d'un document ainsi transcrit est plus lente et plus difficile. Mais Th. R. a très heureusement remédié à ce dernier désavantage en donnant de chaque pièce une traduction, et, tout bien pesé, il semble qu'avec des documents comme ceux de son recueil où reviennent fréquemment les mêmes formules, c'était le meilleur parti à suivre ; on regrettera peut-être de ne pas voir apparaître l'accentuation dans les index. Ajoutons que le volume contient de belles planches, sur lesquelles il est facile, pour certains papyrus, de vérifier les lectures des éditeurs.

Après les textes littéraires, dont le plus remarquable est l'ostrakon

paru déjà dans les *Mélanges Perrot*, viennent les documents ptolémaïques qui concernent tous un même personnage, Dionysios, fils de Céphalas, Perse de l'Épigoné, et sa famille. Presque tous, sauf quatre pétitions, sont des prêts (ou quittance de prêts) de blé. L'origine du dossier paraît être Tehneh, l'ancienne Τῆνις ou Akoris, appelée peut-être encore, selon une hypothèse de Seymour de Ricci, Crocodilopolis, et c'est la colonie militaire de Tehneh qu'il nous fait connaître. Les fouilles que MM. Gustave Lefebvre, Léon Barry, et un peu moi-même, avons faites à Tehneh ne nous ont guère donné que des papyrus byzantins, et la trouvaille de textes ptolémaïques dans ce kôm profond, où les couches les plus basses seules paraissent être de ce temps, n'a pas laissé de nous étonner. Je me suis demandé si ce n'était pas d'Hermoupolis où l'on signale souvent des découvertes de ce genre que provenaient les papyrus Th. Reinach. Dionysios aurait pu, à une certaine époque, se transporter là, avec sa famille et ses papiers. Mais ce n'est qu'une impression et nous ne faisons aucune difficulté de reconnaître que les voleurs d'antiquités sont souvent plus habiles et plus heureux que les archéologues.

L'édition des textes est précédée d'une introduction savante, claire, élégante, où les faits principaux établis par les documents qui suivent sont résumés d'une manière qui ne laisse rien à désirer, ou presque rien, car sur quelques points on aurait voulu que Th. R., qui les connaît bien, ait fait plus souvent appel aux textes d'autre provenance, pour poser plus nettement certaines questions qu'il a touchées. Telle est par exemple la question des ξένοι. Il semble, à lire Th. R. que tous les Grecs d'Akoris aient été des ξένοι, au moins tous les colons militaires. C'est bien possible, et pour ceux-ci je le crois. Cependant, il est remarquable qu'aucun d'eux ne se donne jamais cette qualification, même dans les pétitions, où l'on ne trouve pas la phrase significative, si fréquente dans les *Pap. Magd.* : μὴ περιιδεῖν ὅτι ξένος εἰμί. Il est bien vrai que c'est le ξενικῶν πράκτωρ qui est chargé de l'exécution des actes. Mais l'éditeur a noté lui-même qu'avec l'interprétation de Gradenwitz la conclusion que les ξενικῶν πράκτορες n'instrumentent que contre les ξένοι ne s'impose pas. Admettons pourtant que tous les colons militaires, comme tels, soient tous réputés ξένοι. Il était important de préciser le sens de ce terme. Grenfell et Hunt ont justement posé les éléments du problème dans une note à *P. Tebt.* 5, l. 221 à laquelle il eût fallu renvoyer. On y verra que ce mot ne peut être synonyme ni d'Ἕλληνες ni d'Αἰγύπτιοι (= λαοί, puisqu'on trouve à la fois des Grecs et des Égyptiens ainsi désignés (*P. Magd.* 24 et *Mél. Nicole* p. 282). J'avais un moment pensé que ξένος pouvait avoir le sens de *mercenaire* et, dans ce sens, la femme d'un mercenaire pouvait être dite ξένη. Cf. Περσίνη. Mais les colons militaires ne sont pas des mercenaires et il y a des colons militaires parmi les ξένοι. Mieux vaut donc revenir à l'explication des Anglais,

que nous avons aussi adoptée G. Lefebvre et moi dans notre édition des *P. Magd.* et entendre ξένος = ἐπὶ ξένης. S'il en est ainsi, et si tous les colons militaires sont des ξένοι — ce qui n'est pas rigoureusement démontré — c'est un fait remarquable et qui mérite d'être mis en lumière, dans son vrai sens : les soldats colons ne comptent pas dans la population proprement dite de la κώμη. Tout d'ailleurs semble confirmer cette hypothèse. Administrativement, ils ont peu à faire avec les fonctionnaires du bourg (comogrammates, comarques). L'épistate seul, délégué du stratège, paraît avoir sur eux quelque autorité.

Je ne laisserai pas la question des colons militaires sans exprimer encore quelques doutes sur un autre point. Th. R. distingue parmi ces colons : 1° ceux qui cultivent un κλῆρος ; 2° ceux qui reçoivent un μίσθος et qui peuvent aussi avoir un κλῆρος ; 3° ceux qui sont établis à titre de fermiers sur les terres royales. Il ne me semble pas que ces derniers puissent être tenus pour former une classe de colons soldats. Sans doute les n°s 18 et 19 montrent bien qu'un soldat peut être βασιλικὸς γεωργός, mais s'il est fermier royal, rien ne dit que ce soit en tant que colon soldat ; et, de fait, Dionysios, dans les textes en question, laisse tomber ses titres militaires, pour ne prendre que la qualification de fermier royal. Rien ne prouve qu'en même temps que cette parcelle de γῆ βασιλική qu'il cultive comme fermier, il n'ait pas eu son κλῆρος comme soldat, de même qu'il semble bien posséder des ψιλοὶ τόποι à titre de propriété individuelle.

Le chapitre le plus intéressant de cette introduction est peut-être celui que Th. R. a consacré aux contrats. C'est une bonne fortune pour nous de voir la question traitée par un helléniste qui est en même temps juriste, et traitée sans l'appareil de notes et de citations qui obscurcissent souvent pour les profanes les dissertations de ce genre. La classification proposée est de nature à jeter beaucoup de clarté sur cette difficile question. Elle dissipe plusieurs fantômes. D'abord, et je regrette que Th. R. ne l'ait pas assez nettement marqué, les contrats d'Akoris comme ceux de Tebtynis tendent, il me semble, à atténuer de plus en plus, le contraste que bien des auteurs voyaient entre le notariat de l'Égypte romaine et celui de l'Égypte grecque. Au IIe siècle avant J.-C., nous retrouvons maintenant comme au IIe siècle après, non seulement le γραφεῖον, l'ἀγορανομεῖον, et l'ἀρχεῖον, mais encore le μνημονεῖον. Le γραφεῖον [1] ne nous apparaît plus comme uniquement destiné à l'enregistrement des contrats égyptiens, mais aussi à l'enregistrement des contrats grecs. Un γραφεῖον est installé

1. Puisque l'occasion m'en est donnée, je signalerai le *Pap. Paris* 65 (que Th. R. aurait pû citer, à ce propos, avec *P. Taur.* I) pour prévenir l'erreur qui consiste à voir un souverain dans le Πτολεμαῖος à qui cette lettre est adressée (Révillout, *Rev. Eg.* II, 103 sqq. ; Mitteis, *Hermes* 30, p. 397). La formule du début aussi bien que l'ἔρρωσο de la fin, montrent que cette interprétation est impossible.

vraisemblablement dans tous les chefs-lieux de toparchies, tandis que l'agoranome n'apparaît que dans les métropoles, et ceci nous explique pourquoi les contrats agoranomiques manquent au Fayoum. Il n'y a pas entre l'Arsinoïte et les autres nomes la différence qu'on a crue. Presque tous les contrats du Fayoum proviennent de villages éloignés de la métropole; il était plus simple pour les habitants d'avoir recours à des sous-seings privés enregistrés au γραφεῖον. Il n'en faut pas conclure (comme peut-être P. M. Meyer, *Beitrœge* f. *Alt. Gesch.* IV, p. 292 sqq. et G. A. Gerhardt., *Philologus* 63, p. 500) qu'il n'y avait pas d'agoranomes au Fayoum. Cf. d'ailleurs, *P. Magd.*, 31 sur lequel notre attention a été récemment attirée par M. Bouché-Leclercq.

La classe la plus curieuse des contrats est celle qui comprend les actes que Th. R. appelle des syngraphés sous seing privé enregistrées. Ici encore peut-être une comparaison plus suivie avec les textes de Tebtynis et certains papyrus Amherst, aurait amené l'éditeur à préciser davantage la procédure en usage dans le cas de ces contrats, et à faire quelques remarques qui confirment, à mon sens, l'appellation qu'il leur a donnée. Il est à noter par exemple que les contrats de Tebtynis sont rédigés au γραφεῖον. (Cf. aussi *Leyde* O). Mais puisqu'il en est autrement pour ceux d'Akoris il est visible que les scribes du γραφεῖον, à Tebtynis, n'interviennent pas à d'autre titre que les scribes professionnels qui ont rédigé les contrats d'Akoris à titre privé. Le γραφεῖον n'agit donc pas comme notaire et les *P. Tebt*, n'ébranlent pas la thèse de Th. R. Le savant éditeur croit, pourtant, que le notariat gardait des copies de ces actes et pouvait en délivrer. Il est bien possible en effet que le γραφεῖον ait eu des copies des contrats; en tout cas, il en transcrivait un résumé sur ses registres (εἰκονίζειν. *P. Paris* 65, Mitteis, *Hermés*, 30, p. 597, mais *Id.*, *Ibid.*, 34, p. 97). Mais dans le cas auquel l'éditeur fait allusion qui est celui du *P. Petrie* II, 47; il ne s'agit pas de copies délivrées par le notariat, mais d'une copie apportée par l'une des parties contractantes au γραφεῖον pour l'enregistrement (ἐχρηματίσθη = ἐντέτακται εἰς χρηματισμόν, cf. *Pap. Paris* 65 et Naber, *Archiv*, I, p. 317, κεχρηματίκα) au lieu de l'original, qui est entre les mains du συγγραφοφύλαξ empêché. J'en conclus que les parties prenaient copies de l'acte [1]. Le *P. Petrie* II, 47 est une de ces copies, ainsi que le *P. Amh.* 43. Ce qui les distingue c'est qu'elles ne contiennent ni le reçu du συγγραφοφύλαξ ni l'approuvé du ou des contractants. Et le fait est intéressant, puisque nous trouvons là une procédure analogue à celle qui est employée dans le cas des χειρόγραφα, dont chaque partie garde un exemplaire. Comme le dit Th. R., en doutant, (p. 47) l'original est dit κυρία par apposition aux copies.

Quant à l'édition même elle est soignée et digne en tout point du

---

1. Une étude du *P. Petrie* 47, avait indépendamment amené mon collègue et ami M. Jean Lesquier à cette même conclusion.

savant helléniste qui l'a signée. Mais comme il est impossible que l'accord se fasse du premier coup sur des textes aussi difficiles, j'oserai ajouter ici quelques remarques de détail.

P. 7. l. 12-13. La restitution τό τῆς [ὠνῆς σύ]μβολον me paraît discutable. Il est étrange que l'acte de vente soit remis à l'acheteur, après paiement partiel du prix. Il n'est d'ailleurs pas question jusqu'ici d'un autre acte que le χειρόγραφον que le vendeur ne veut pas rendre (l. 14). Les lettres ne sont pas tout à fait assez nombreuses pour la lacune (8 lettres à 10). La pièce remise à ce moment par le vendeur serait plus naturellement une quittance et c'est sans doute parce que l'acheteur a cette quittance en main que le vendeur n'exigera pas plus tard paiement du prix entier mais seulement d'une somme équivalente, à peu près, au reste du prix (10 talents pour 11 talents. Σύμβολον a précisément le sens de quittance quand il s'agit d'une quittance donnée par les banques royales (*Rev. Law.* XX, 14, *P. Grenf.* I, 23, 6, etc). Serait-il trop hardi de supposer que si σύμβολον seul peut avoir ce sens, ce serait par abréviation de ἀποχῆς σύμβολον, et de restituer ici ce mot? Peut-être : mais ὠνῆ ne s'impose pas et il est sans doute plus méthodique de laisser la lacune. — Comme le dit l'éditeur, il y a probablement une erreur dans les chiffres.

p. 61, n. 8. Est-il exact de dire que l'ordonnance d'Evergète II rendait justiciables des Laocrites les Grecs qui contractaient en Égyptien? Si l'on remet la phrase citée par Th. R. dans son contexte, on verra qu'il n'est peut être ici question que des Grecs qui ont passé contrat avec des Égyptiens, et non des Grecs qui ont contracté avec des Grecs, cas que l'ordonnance ne règlerait pas. De plus comme la même ordonnance déclare que dans les procès entre Égyptiens, ce sont toujours les Laocrites qui sont compétents, je croirais plutôt que, inversement, les Grecs étaient toujours justiciables des chrématistes.

P. 15. Pl. V. Il me semble que je lis quelques lettres de plus dans le sommaire, au début des lignes. — L. 2. Κς απο[δοτω. L. 3 επι[τιμον. — A la l. 2 de l'acte ογδοου vient de ογδουου corrigé. — L. 1-5. Th. R. signale la faute θεω pour θεων. Mais dans les deux cas l'ω a sa dernière branche montant sensiblement au-dessus de la ligne. Serait-ce une abréviation pour ων? A vrai dire je n'en connais pas d'autres exemples.

P. 18, l. 16 [Καὶ] devant νυν δε. Trop grand pour la lacune. N'y aurait-il pas simplement un petit blanc?

P 40. Περι ἰδιων φαγη[ματος]. On attendrait plutôt ὑπὲρ. Περὶ ἰδίων pourrait bien être pour περὶ ἰδίων (κώμην). Quant à l'énigmatique φαγη( ), φαγου, ce serait le nom d'une redevance.

P. 42. Ce n'est pas un acte de vente, mais un fragment de registre, où étaient résumés plusieurs contrats. Cf. par ex. *P. Grenf.* II. 33. Mais tandis que là tous les actes sont des ventes, ici nous avons à faire à des actes divers. Des fragments de registres de ce genre

existent certainement pour l'époque romaine. Ici l. 1-5, vente ; l. 7 prêt. Les autres sont plus difficiles à déterminer.

L. 4-5, lire peut-être ἀκολούθως ἢ ἀνήνεγκε ὁμολογ(ιᾳ).

P. 43. Το ε[π]ι μηνι, « le mois suivant » Th. R. Mais peut être ε[π]ι est-il pour ἐπιφὶ.

P. 44. Pl. VII. Je ne suis pas d'accord avec les éditeurs pour la lecture des chiffres. L. 5. ια', est incertain, peut être να'. L. 6. au lieu de ια', lire γ' d = 3 1/4. — L. 7 au lieu de κδ' lire Kd = 20 1/4. — L. 10, au lieu de (αρουρας) αμ πελωνος) ις, lire (αρουρας) λ' η' ις' = 30 1/8 1/16

A la l. 22, au lieu de Αρτυσας (nom d'esclave), je vois plutôt ορτυγας ('Ορτυγᾶς sobriquet formé sur ὄρτυξ). Dans la seconde main κατὰ τὸν νόμον, très douteux,

P. 46, la μηχανή dont il est question est probablement un sakkich. Cf. *Archiv* I, p. 131.

P. 47, l. 7, κτηνο]τ[ρο]φος non κτηνο]τρ[ο]φους. C'est sans doute de ce personnage, non de l'epistate, que se plaint le placet.

P. 49. Des ἀπογραφαὶ κατ' οἰκίαν de la même année sont connues et publiées par Wessely, *Studien* II, p. 26 et suiv., et il est très intéressant de les comparer avec cette pièce qui provient d'Antinoé. Ce parallèle montre combien était différentes, même après les réformes de Sévère, qui avait donné des βουλαὶ aux métropoles, l'administration des *cités* et celles des villes égyptiennes de la χώρα. Pour ces dernières, rien ne distingue les ἀπογραφαὶ du IIIe et celles du IIe siècle : elles sont toujours adressées aux mêmes fonctionnaires, ceux du nome (stratèges, basilicogrammates, etc.). Dans les cités, au contraire, ce sont des citoyens de la cité qui président aux opérations du recensement. Il est remarquable que cette commission soit composée de trois personnes de la même tribu. Peut-être y en avait-il une pour chaque tribu. Le rôle de la tribu, au point de vue administratif, a été déjà quelque peu éclairé par le *P. Ox.* 477.

P. 53, l. διαστολι. La lecture est-elle bien certaine? En tout cas *B. G. U.* 614, il faut, ce me semble admettre la lecture de Wilcken. Sur le διαστόλικόν, cf. Vitelli, *Atene e Roma* VI, nº 59, p. 337.

P. 55. Le διαδότης n'est pas connu seulement par les glossaires, mais depuis assez longtemps déjà par les papyrus. Cf. *P. Grenf.* II, 65. Ses fonctions consistent à distribuer aux troupes les fournitures en vin, viande, paille, blé, etc., qu'il reçoit généralement des épimélètes. Voyez *B. G. U.* 1025 et ma *Chronique des Papyrus, Rev. Et. anc.* 1905, p. 271. Mais dans cette administration de l'annonne militaire, nous voyons intervenir des quantités de fonctionnaires, dont les fonctions se confondent et se croisent et il est difficile de donner un tableau très net de l'institution, malgré l'abondance des documents. La charge de diadote est une liturgie. Dans certains cas ce rôle paraît joué par des gradés, optio, tesserarius, protector cf. Ostraka de Dakkeh; *P. Ox.* 537. Le P. Reinach nous

montre que cette liturgie, pour certaines fournitures du moins, pouvait être recherchée. L. 10-11 ἐπὶ τόπων ne signifie peut-être pas, comme le dit Th. R. « sur les lieux-mêmes ». Dans *B. G. U.* 1025 il est question de distribuer les fournitures, tantôt dans les camps (à Philé d'après ma conjecture), tantôt à Syène, tantôt ἐπὶ τῶν τόπων. Je crois que ἐπὶ τόπων du P. Reinach s'oppose à Antinoé comme ἐπὶ τῶν τόπων s'appose à Syène dans le papyrus de Berlin, et je traduirais soit « dans les toparchies », soit « dans les postes ». Il s'agit des soldats dispersés dans le nome par opposition à la garnison de Syène, de Philé ou d'Antinoé.

P. 58. Le σχολαστικός = scholastichus, un étudiant, un homme d'école. rhéteur ou juriste. Cf. *Archiv* III, p. 168, lettre de recommandation écrite par un certain Vitalis pour le scholasticus Théofanes. L. 5. Ἑως Ἑρμοῦ. Suppléez ἡμέρας plutôt que πόλεως dit Th. R. Je penche pour l'opinion contraire. Et je remarque que le scholasticus Théofanes est aussi d'Hermoupolis, où il devait y avoir une école.

L. 8. τῶν δημοσίων = Les taxes, non les intérêts publics.

Des papyrus démotiques je ne dirai rien par incompétence. Les traductions de W. Spiegelberg les mettent très heureusement à la portée de tous, et, comme toujours, il y a, pour nous, beaucoup à apprendre dans ses commentaires.

En résumé, beau volume où se reconnaît partout la science et le goût du principal éditeur; le seul reproche un peu sérieux que je suis tenté de lui faire, est, dans les notes bibliographiques, de laisser toujours tomber le nom de l'un des éditeurs des Papyrus de Magdola.

Pierre Jouguet.

G. Ferrero. **Grandeur et décadence de Rome**, tome II, *Jules César* (trad. franç.). Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8°.

Dans ce volume, l'auteur raconte les événements qui se sont accomplis depuis le départ de César pour la Gaule jusqu'à sa mort. Il n'expose pas à part le récit de la guerre et celui des faits intérieurs; il les mêle, au contraire, d'une façon très étroite, et il montre par là, sans qu'il en résulte la moindre confusion, toute la complexité de cette histoire. Ce tableau, fort habilement présenté, donne une idée très nette de l'action réciproque qu'exercèrent les unes sur les autres les opérations militaires de César et les agitations de Rome. M. F. prouve après M. Jullian, qu'il suit en général, mais avec une certaine indépendance, combien la conquête de la Gaule fut difficile et combien César y essuya de revers. Mais je crains qu'il n'ait un peu exagéré la portée de cette longue guerre, lorsqu'il prétend « qu'elle a régénéré le monde antique », en précipitant deux grandes crises, « la crise poli-

tique de l'Italie, qui devait en un siècle transformer l'essence même de l'Etat et de la société latine, et la crise du monde celtique vieillissant ». Je doute encore plus qu'il faille voir dans la latinisation de la Gaule « le véritable commencement de la civilisation européenne » (p. v). M. F. n'a pas besoin de recourir au paradoxe pour être original; il renouvelle presque toujours les sujets qu'il traite ; son seul défaut est de glisser parfois dans l'exagération et de céder volontiers à l'attrait d'une vue ingénieuse, qui malheureusement n'est pas toujours juste.

J'aurais bien envie de lui chercher querelle à propos de la fin du proconsulat de César, qu'il prolonge jusqu'au 1er mars 49. J'ai soutenu, il y a longtemps, qu'il se terminait légalement en mars 50, et j'ai eu le plaisir de constater que M. Hirschfeld s'était rallié dernièrement à cette opinion. Il eût été intéressant de savoir pourquoi M. F. est d'un avis contraire ; mais il ne discute pas la question dans son livre.

L'histoire de la dictature de César est aujourd'hui un sujet banal. M. F. l'a rajeuni partiellement, d'abord en plaçant à leur date les diverses mesures de César, et surtout en établissant que la plupart de ses réformes ont été provoquées par les circonstances. La vérité y gagne, si la mémoire de César y perd. Nous sommes habitués à les ramener toutes à une conception d'ensemble. M. F. ne partage pas cet avis et il va jusqu'à accuser le dictateur « d'incohérence » (p. 380). Peut-être en effet ce reproche est-il justifié. On hésitera davantage à accepter le jugement que l'auteur porte sur l'œuvre politique de César. Il ne voit en lui qu'un « destructeur », et il lui refuse les qualités « d'un grand homme d'Etat » (p. 391 et 393). C'est montrer, je crois, une sévérité excessive à l'égard d'un personnage qui a eu si peu de temps devant lui, et qui, malgré la brièveté de son gouvernement, a exécuté tant de choses durables. Je ne veux pas entamer sur ce point une controverse qui me mènerait trop loin. Je rappellerai seulement que les bases essentielles du régime impérial ont été posées par lui, que le meilleur de l'œuvre d'Auguste émane de lui, et que très probablement, si sa vie avait été moins courte, il aurait donné à Rome une constitution franchement monarchique, au lieu de cette organisation bâtarde et hypocrite, qui engendra tant de maux. Auguste a peut-être été le plus habile ; mais César a été le plus grand des empereurs.

Paul Guiraud.

Henri Stein et Léon Le Grand, **La frontière d'Argonne,** 843-1569. Procès de Claude de la Vallée (1585-1561). Paris, Picard, 1905, in-8°, VIII et 326 p.

En 1535, Claude de la Vallée, prévôt, receveur et gruyer de la ville de Clermont-en-Argonne, fut poursuivi à tort ou à raison pour malversations. La sentence rendue par les officiers du duc de Lorraine,

maître du Clermontois, condamna l'accusé et ordonna la confiscation de ses biens. Claude de la Vallée en appela au parlement de Paris, qui avec l'assentiment du roi et après quelques hésitations se mit en mouvement; on reçut donc l'appel et l'on prétendit que le Clermontois était du royaume; depuis le traité de Verdun, la limite de la France et de l'Empire aurait été la Meuse. Le duc de Lorraine repoussa cette affirmation et montra qu'il tenait le Clermontois de l'évêque de Verdun, qui en rendait lui-même hommage à l'empereur; la frontière était la rivière de Biesme, qui séparait le Clermontois de la Champagne et délimite encore aujourd'hui les départements de la Meuse et de la Marne. Le procès qui s'engagea à cette occasion (on s'en occupa jusqu'en 1561) n'eut pas de solution : la politique et les armes favorisèrent plus tard le roi de France, qui réussit au XVIIe siècle à englober dans le territoire national la province contestée. MM. Stein et Le Grand ont raconté toute cette affaire dans un intéressant volume; ils ont exposé avec érudition quelles furent réellement en Argonne les limites de la France et de l'Empire et ils ont publié un grand nombre de documents ou pièces justificatives qui élucident complètement cette question si controversée jadis. Pour la conquête du Clermontois par Louis XIII, il y aura à rapprocher leur récit de l'introduction écrite par M. A. Lesort en tête de ses *Chartes du Clermontois*.

L.-H. LABANDE.

Papstum und Kirchenreform. Vier Kapitel zur Geschichte des ausgehenden Mittelalters, von J. HALLER, Professor an der Universitaet Marburg. Band I. Berlin, Weidmann, 1903, XX, 556 p. in-8°. Prix : 15 francs.

Nous sommes un peu en retard avec le remarquable et volumineux travail de M. Haller sur les origines du mouvement conciliaire de la première moitié du XVe siècle. Le professeur de Marbourg avait conçu d'abord le projet d'écrire une *Histoire du concile de Bâle*. Pour s'y préparer, il se mit à étudier les courants d'idées contemporaines, les luttes engagées pour et contre cette réforme de l'Église, qui avait été mise en discussion dès le concile de Constance; des voix autorisées y avaient réclamé la *reformatio capitis;* d'où sortait ce programme? M. Haller constatait qu'il a ses racines profondes dans les libertés de l'Église gallicane proclamées de 1407 à 1408. Mais celles-ci, à leur tour, d'où viennent-elles? Quels événements extérieurs, quelles tendances religieuses ont poussé à formuler ces « libertés » plus citées que connues? Pour trouver une réponse à cette dernière question, il faut étudier l'histoire du Grand Schisme, et c'est en poursuivant ses études dans cette direction que l'auteur a trouvé aux Archives du Vatican le document qui l'a convaincu que l'origine des libertés gallicanes est à chercher en Angleterre. Il s'est donc mis à étudier en détail le développement de l'Église d'Angleterre au cours du XIVe siècle.

Conçu de la sorte, le simple chapitre introductoire de son *Histoire du Concile de Bâle* s'était déjà transformé en un volume de dimensions sérieuses. Mais cela ne suffit pas encore à M. H.; estimant que pour comprendre le mouvement réformiste du xve siècle, il faut avoir, avant tout, une idée nette et précise de l'administration de la chrétienté par la curie romaine vers 1400, date approximative à laquelle tout le monde se met à parler de la nécessité d'une « réforme de la tête et des membres du corps du Christ », il a joint encore cette nouvelle exploration préliminaire à toutes celles que nous avons mentionnées déjà. Les matériaux de cette étude existent, plus abondants peut-être que sur nulle autre question historique; malheureusement ils n'ont pas encore été suffisamment explorés. Chaque gouvernement a délégué des travailleurs de choix pour exploiter aux archives du Vatican sa mine nationale, mais on ne s'occupe pas assez, selon M. H., de l'œuvre commune, grandiose, d'y reconstituer l'histoire même de l'Église, considérée dans son ensemble. Réduit, ou à peu près, à ses propres forces, il a donc essayé d'esquisser au moins *l'ancien régime* de l'Église, tel qu'il s'était constitué dans Avignon. Son premier volume se divise en deux chapitres (le mot de *livres* aurait été plus exact, vu leurs dimensions), subdivisés eux-mêmes, chacun en une dizaine de paragraphes qu'il aurait fallu intituler *chapitres*.

Le premier livre porte comme titre *La papauté à Avignon et le programme des réformes au* xve *siècle*. L'auteur cherche à établir que les appels à la réforme ne se sont pas seulement produits *après* le schisme, qui aurait démoralisé l'Église, mais qu'ils se sont fait entendre bien *avant*, dès le xive et même le xiiie siècle; peut-être même sont-ils aussi anciens que l'Église elle-même. Assurément cette thèse peut se soutenir, dans une certaine mesure. Il n'en est pas moins vrai que le *mot* et la *chose* furent compris de façon très différente, selon les époques. Surtout M. H. nous semble aller bien trop loin en concluant de ce fait que tous ceux qui ont lancé contre l'Eglise de leur temps l'accusation de décadence, les Gerson, les Nicolas de Clémanges, les cardinaux qui déclaraient d'elle en 1408 : « *a planta pedis usque ad verticem non est in ea sanitas* » n'ont fait que de la déclamation, des phrases à effet et qu'on devrait cesser une bonne foi de composer, avec des citations de leurs écrits, une mosaïque trompeuse de la situation religieuse et morale de l'Église d'alors [1].

Ce qui est plus vrai, c'est que les conciles du xve siècle n'ont pas précisément visé une véritable *réforme morale;* au fond, la lutte n'était pas entre les *bons* et les *mauvais* chrétiens; nous assistons à une *lutte pour le pouvoir* entre la curie romaine et l'aristocratie épiscopale de la chrétienté d'Occident. Celle-ci veut réformer la *tête*, bien plus que les *membres*; elle désire *réviser,* avant tout, les rapports

1. M. H. me semble d'ailleurs se contredire lui-même en parlant de Nicolas de Clémanges, comme il le fait, par exemple p. 209.

réciproques de la papauté et de l'Église, pour les transformer, pour revenir du pouvoir despotique du Saint-Siège sur l'Église à ce pouvoir plutôt féodal, moins absolu, moins constant, qu'il exerçait jadis, alors que les évêques étaient encore comme des vassaux, tandis qu'ils sont devenus maintenant des fonctionnaires et presque des domestiques. Sans doute déjà Innocent III avait réclamé pour lui la *plenitudo potestatis*, mais ce sont les papes d'Avignon qui l'ont établie dans la pratique; aux prières, ils ont fait succéder les recommandations, puis sont venus les ordres [1]. C'est un tableau très intéressant, très fourni de détails, que l'auteur nous donne sur ce développement prodigieux de l'administration financière de la curie et des ressources qu'elle tire des pays de son obédience, sans trop se soucier d'examiner si elle ne risque pas de tuer la poule aux œufs d'or [2]. Le schisme de 1378 a conservé à l'Église la possibilité de réagir contre la centralisation complète, qui aurait été mortelle, en opposant l'un à l'autre deux prétendants au pouvoir absolu. M. H., très disposé à plaider les circonstances atténuantes en faveur du Saint-Siège, insiste sur ce point que c'était une tâche impossible pour la curie, même avec la meilleure volonté du monde, même avec le vif désir d'être consciencieuse et scrupuleusement honnête, de conserver l'aperçu d'ensemble sur la valeur du personnel immense de l'Église chrétienne à cette époque, ni les moyens d'apprécier le rendement licite de ses multiples ressources. On ne disposait ni du temps ni des moyens nécessaires à Rome ou à Avignon, pour contrôler le plus vaste appareil administratif qui fut jamais, et à Rome même il fallait employer les grands moyens (l'interdit) contre les prélats et les curés qui refusaient de payer leurs créanciers, les bourgeois romains (p. 178) [3]. Tous les abus devaient être tolérés pour que le budget de la curie romaine ne diminuât point, pour que la papauté pût maintenir la splendeur qu'elle

---

1. M. H. reproche volontiers aux chroniqueurs d'exagérer les doléances contre l'Église. A propos des dires de Mathieu Paris sur les bénéfices conférés à des clercs italiens en Angleterre, il essaie de prouver par les registres d'Innocent IV et de ses successeurs, que, pour certaines années au moins, on n'en a presque pas octroyé. Mais alors comment expliquer les plaintes officielles des rois, les promesses surtout des papes, de ne plus abuser de leurs droits? La conséquence naturelle à laquelle lui-même ne peut se soustraire (p. 35), c'est que les registres pontificaux, du moins au XIIIe siècle, ont bien des lacunes; mais alors de quel droit accuser les chroniqueurs?

2. M. H. qui proteste volontiers contre l'exagération de certains accusateurs des « sangsues romaines » cite (p. 144) certaines diminutions de taxes accordées en France par Urbain V et Gregoire XI; mais il ne faut pas oublier qu'il n'y avait plus d'argent dans le pays ruiné par de longues guerres.

3. Déclarer après des énonciations pareilles (p. 169), que « l'historien qui ne veut pas travailler avec des préjugés traditionnels », doit « s'abstenir de juger la situation », me paraît être le fait d'une *exagération* d'impartialité, qui peut s'expliquer dans les discussions politiques, mais ne nous semble pas désirable sur le terrain purement scientifique.

croyait indispensable à son autorité suprême [1]. Mais on comprend que, devant la persistance de ces abus, mal fondamental et nécessaire, on ait formulé le programme radical de la destruction de toutes provisions, annates, services, etc., quand une fois l'autorité pontificale fut diminuée par le schisme et que d'autre part l'entretien de deux cours rivales eut doublé, pour ainsi dire, le fardeau de la chrétienté.

Le second livre nous expose l'origine des « libertés gallicanes ». Elles sont sorties du mouvement antischismatique en France, mouvement provoqué par l'Université de Paris, et dont M. H. suit, dans tous leurs détails, les phases diverses, du synode de 1396 à celui de 1406, et à l'ordonnance royale de mai 1408, qui proclamait ces mêmes libertés gallicanes [2]. Mais la France fut vaincue bientôt après, au concile de Constance; elle dut se soumettre, malgré elle, à l'ascencendant de l'empereur Sigismond et de l'Angleterre et, à partir de ce moment, la papauté fut soustraite à l'influence française, au point de vue religieux. Le rôle de l'Université de Paris est un rôle tout politique et un petit groupe seulement y poursuit, avec Gerson, un but plus élevé, poussé par des motifs de conscience religieuse. L'Université est pour l'*union* de la chrétienté parce qu'elle meurt du schisme; cependant, il y a les Cramaud, les Pierre d'Ailly, les Jean Petit, les Pierre Leroy qui nourrissent plus ou moins vaguement l'idée d'une *Église nationale* et, par surcroît, veulent procurer aux autres nations ces mêmes libertés gallicanes dont ils jouissent. D'où leur vient cette idée d'une *unité dogmatique* s'accordant avec la *liberté ecclésiastique* au sein de l'Église? C'est ce que M. H. examine dans les cent dernières pages de son volume et ces deux chapitres comptent certainement parmi les plus neufs et les plus intéressants de tout l'ouvrage. Il entend y démontrer que les théoriciens gallicans ont choisi leur modèle en Angleterre; c'est le concordat signé par Richard II en 1399, qui est le point de départ de cette situation nouvelle de l'Église anglicane; les successeurs de Richard II, Henri IV et Henri V, ont légiféré sans scrupule sur des questions du domaine ecclésiastique, si bien que l'Église d'Angleterre est devenue, *de fait*, une Église *nationale*, longtemps avant le bouleversement amené par Henri VIII; ce dernier n'a fait qu'ajouter la *théorie* à une *pratique* déjà ancienne. C'est cette attitude de la couronne d'Angleterre qu'on

1. Quand Eugène IV, se débattant contre les décrets du concile de Bâle, s'écriait : « *Non solum enervatur et minuitur auctoritas et dignitas Romanorum pontificum et Sedis apostolicae, sed tollitur penitus omnis decor eorum* », il disait la vérité, à son point de vue, ne voulant pas déchoir.

2. M. H. n'est pas toujours d'accord sur les faits et leur interprétation avec le plus récent historien français de ces événements, M. Noël Valois, de l'Institut. Nous renvoyons, sans entrer ici dans cette controverse, ceux qu'elle peut intéresser, aux pages 216, 218, 234, 240, 262, 263, 300, 315, 316, 374, du présent ouvrage. M. N. Valois aura sans doute des réponses toutes prêtes à plusieurs des remarques de M. Haller.

a voulu imiter en France ; les contemporains en ont encore eu conscience ; plus tard, le souvenir de cette filiation des idées s'est perdu. Mais les déductions scientifiques, la théorie raisonnée du gallicanisme, ses conséquences juridiques, ses œuvres littéraires sont, dit M. H., « l'indiscutable propriété intellectuelle des Français » ; on ne s'est nullement préoccupé, à cette époque, en Angleterre, de ces problèmes plus abstraits. Il est arrivé à la fin du XIVe siècle ce qui est arrivé encore une fois, plus tard, à la fin du XVIIIe, quand les Français ont pris le droit coutumier anglais, l'histoire parlementaire de la Grande-Bretagne, et en ont tiré les droits de l'homme, présentés comme un postulat de la civilisation générale. Ici, ils ont pris note de la situation de l'Église d'Angleterre, empiriquement déterminée par des circonstances fortuites, pour refondre cet état de choses en un système de libertés de l'Église, et pour introduire ce système dans toute l'Europe occidentale. Au fond, et par le but poursuivi, le mouvement de Constance et de Bâle n'a rien de religieux ; il n'intéresse aucunement la morale. C'est une lutte essentiellement politique qui, pour une faible part, peut fournir un paragraphe à l'histoire des dogmes, et qui, pour une part infiniment plus large, constitue une phase curieuse de la lutte centenaire entre l'Église et l'État. — Il y a du vrai, beaucoup de vrai dans cette appréciation générale qui termine le volume de M. Haller ; il y a certainement aussi quelque exagération dans cette ardeur à nier le côté éthnique des manifestations du XIVe siècle. Quel que soit le talent dialectique et la science historique de l'auteur, il ne nous persuadera pas que les plaintes de tant d'âmes honnêtes, qui se sont fait jour à travers plus d'un siècle, n'aient été que des exercices de rhétorique et que bien des cœurs n'aient battu dans toute la chrétienté, à cette espérance de réformes nécessaires qui régénèreraient l'Église divisée, humiliée et corrompue. Mais le livre du professeur de Marbourg est néanmoins des plus instructifs et des plus curieux, précisément parce qu'il représente une espèce de réaction conservatrice contre cette thèse de la corruption générale de l'Église au XVe siècle telle que les historiens ecclésiastiques, luthériens ou catholiques, étaient assez généralement d'accord pour l'admettre. Ce n'est pas un des traits les moins piquants de cette controverse scientifique, que de voir un narrateur protestant soutenir avec tant de force et d'arguments solides les doctrines et les faits favorables à la papauté [1].

R.

1. M. Haller a joint trois appendices à son récit. Le premier discute l'auteur des traités *Squalores curiae romanae* et *Speculum aureum* ; entre Albert Engelschalk, André Didaci d'Escobar et Mathieu de Cracovie, il se prononce pour le dernier qui aurait utilisé le concours d'un jurisconsulte anonyme. Le second s'occupe de Pierre de Luna (le futur Benoît XIII, qui, pour l'auteur, fut un grand homme et le plus grand caractère du siècle) au temps où il fut légat du pape en France. Le dernier excursus s'occupe du vote du Synode de Paris, en 1398, et le défend contre M. Valois qui croit que le chancelier avait falsifié le scrutin.

Saint François de Sales. **Lettres de direction**, p. p. Moïse Cagnac. Paris, Poussielgue, 1905, in-12, IV et 328, p. 3 fr. 50.

M. Moïse Cagnac, auteur d'un bon livre sur Fénelon, directeur de conscience, a entrepris une collection de lettres de direction. Je vois annoncé des choix de celles de Fénelon et de celles de Bossuet. Aujourd'hui c'est le tour de saint François de Sales. 20 pages caractérisent la méthode; le choix comprend 100 lettres, dont l'orthographe a été modernisée. Certaines phrases de l'introduction détonnent : « Les problèmes psychiques n'apparaissent que dans l'âge mur des peuples. » Mais le choix est fait avec intelligence et c'est une occasion de lire quelques lettres de l'évêque de Genève. On connaît moins cette partie de son œuvre.

A.

P. Suau, **Saint François de Borgia**, 1510-1572. Paris, Lecoffre, 1905, V et 204 p. in-12, 2 francs.

Le P. Pierre Suau nous donne là un des meilleurs volumes de la collection « *Les Saints* ». L'ouvrage est divisé en trois parties, correspondant aux trois étapes de la vie, l'homme de cour, l'homme d'État, l'homme de Dieu. Le récit repose sur des documents d'archives (archives du duc d'Ossuna, de Simancas, de France, de la compagnie de Jésus à Rome) et sur des récits, manuscrits ou imprimés. La qualité de l'auteur lui a ouvert l'accès d'archives fermées aux savants séculiers. Il a tiré un très bon parti de ces documents. Ce livre, que le P. Suau présente comme l'ébauche d'un travail plus complet, fait déjà sortir de l'ombre le troisième général des jésuites et répare les faiblesses de leur historiographe, Crétineau-Joly.

M. D.

— La Société *Kisfaludy* vient d'éditer les *Souvenirs littéraires* de Charles Vadnay (Budapest, Franklin, 1905, 598, in-12). Romancier très estimé, surtout à cause du grand souci qu'il a de la forme et de ses peintures exquises de l'âme de la jeune fille, Vadnay, comme journaliste et comme directeur des « Feuilles de la capitale » (1867-1892) a été intimement mêlé au mouvement littéraire de son temps. Jeune homme, il était admirateur fervent d'Alexandre Petöfi; après la Révolution, à laquelle il prit part à l'âge de seize ans, il se lia d'amitié avec les rares survivants du mouvement national; plus tard, directeur d'un journal purement littéraire, il a assisté aux débuts de toute une génération d'écrivains. Les « Feuilles de la capitale » étaient très hospitalières aux jeunes talents et aux traducteurs des poètes et des romanciers français. Vadnay a publié un volume de Mémoires sous le titre *Temps passés* (1886), qui a plutôt un caractère anecdotique. Après sa mort la Société *Kisfaludy* s'est chargée de réunir les études plus étendues qu'il avait consacrées à ses contemporains. Le recueil contient d'abord neuf Eloges prononcés soit à la Société, soit à l'Académie, sur les poètes Sárosy et Czuczor, sur les romanciers Degré et Pálffy — ces deux études sont particulièrement intéressantes — sur l'humoriste Ladislas Beöthy, sur les dramaturges

Szigligeti et Csiky, sur le biographe de Széchenyi, Antoine Zichy, et sur le Mécène Anastase Tomori qui a rendu possible la traduction complète des œuvres de Shakespeare. — Les vingt-deux notices qui suivent les Eloges, vont de la Révolution jusqu'à la fin du XIXe siècle. Nous y trouvons des détails curieux sur le voyage de Petőfi dans le Nord de la Hongrie, peu avant son mariage avec Julie Szendrey (1847), sur la feuille révolutionnaire de Pálffy : *Le quinze mars* (1848), sur la vie de Jókai après l'avortement de la Révolution; des pages très émouvantes sur la vie des soldats hongrois incorporés dans des régiments autrichiens pour avoir participé au mouvement national et envoyés en Italie (Vadnay était du nombre); des nécrologies sur Coloman Tóth, le fondateur du journal que Vadnay a dirigé pendant vingt-six ans, sur le romancier Abonyi et finalement une notice lue à l'Académie sur un poème dramatique inédit de Sigismond Czakó, notice dont la *Revue critique* a rendu compte (1902, n° 22). — La Société *Kisfaludy* a obligé tous les lettrés en recueillant ces études et notices qui nous montrent en Vadnay un styliste de premier ordre. — J. K.

— Le tome XXXIX des *Annales de la Société Kisfaludy*. (Budapest, Franklin, 1905, 405 pages, in-8°) reflète l'activité de la Société pendant l'année 1904-1905. Elle a célébré le centenaire de la mort de Michel Csokonai, le poète populaire, le précurseur de Petőfi. Elle s'est fait représenter aux fêtes d'Arezzo en l'honneur de Pétrarque. L. Négyesy consacre une étude pénétrante au critique Joseph Bajza qui, par sa revue *Athenaeum*, a exercé une grande influence sur la littérature avant 1848. Nous trouvons dans ce tome la traduction magistrale de *Mireille* d'après le texte provençal et dans le rythme de l'original par Andor Gábor (p. 219-376), des parties de l'*Hippolyte* d'Euripide par Jean Csengeri, quelques passages de la version de l'Iliade par Emile Thewrewk de Ponor et la traduction complète de l'*Hitopadesa* par Charles Fiók. La notice de Jules Viszota sur *Charles Kisfaludy, journaliste* démontre que le célèbre écrivain dramatique a demandé au gouvernement l'autorisation de fonder un journal (1829), que cette autorisation lui fut accordée, grâce à l'intervention de Széchenyi, mais que sa mort prématurée (1830) l'a empêché de le lancer. — J. K.

— M. Albert Berzeviczy vient de publier une brochure en langue française : *Voyageurs hongrois en Italie dans la première moitié du dernier siècle* (Budapest, Fritz, 1905, 29 pages, in-8°). Les premiers écrivains magyars qui aient visité l'Italie sont des officiers dont les régiments étaient envoyés dans la péninsule. Tel Alexandre Kisfaludy (1772-1844), l'auteur des *Amours de Himfy* qui prit part aux guerres contre Napoléon; fait prisonnier après Lodi, envoyé ensuite à Draguignan où il lut ses deux modèles, Pétrarque et Rousseau; tel encore le romancier Nicolas Jósika qui se distingua à la bataille de Vallegio. Après les guerres napoléoniennes, le courant européen entraîna quelques Magyars en Italie. Le premier fut le comte Étienne Széchenyi qui y fit six voyages. Il y louait surtout quatre choses : l'air, la chaleur, les bonnes routes et les bons chevaux de poste. Mais si les riches et influents magnats pouvaient s'y rendre facilement, il n'en était pas de même des autres; « il fallait de hautes protections et de longues attentes à Vienne pour se faire délivrer un passe-port. » Malgré ces entraves, les voyageurs, à la suite de Széchenyi, devinrent plus nombreux. L'auteur énumère tous ceux qui en ont rapporté des descriptions de voyage ou qui s'y sont initiés aux arts et à l'archeologie. Parmi les premiers figurent un parent de l'auteur, Albert Volstan de Berzeviczy, Joseph Papp qui a publié ses impressions dans l'Almanach *Hébé*

(1821, 1823, 1826), Louis Goró d'Agyagfalva dont les « Pérégrinations à travers Pompéi ». (Vienne, 1825) eurent un certain retentissement; Jean Lakos, Fédore de Karacsay, Gabriel Fejérváry, Grégoire Herepei, Daniel Fábián : leurs relations enfouies dans les revues de l'époque ont été exhumées par l'auteur. Les livres de deux dames : J. Paget, née baronne de Wesselényi, et la comtesse A. de Csáky, sont plus connus. Parmi ceux qui, en Italie, se sont initiés aux arts, ils faut mentionner Auguste Trefort, et surtout François Pulszky, tout étonné de trouver à la bibliothèque du Vatican le cardinal Mezzofanti qui parlait le hongrois comme un bourgeois de Debreczen et qui avait réalisé ce qui semblait alors impossible aux princes de la maison des Habsbourg. M. Berzeviczy dans sa brochure instructive nous apprend encore que « la haine toujours croissante et l'aversion qu'on éprouva, au siècle passé, pour la domination de l'Autriche, ne s'étendaient nullement aux troupes hongroises. » — J. K.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 9 février 1906.* — M. Héron de Villefosse communique, au nom du R. P. Delattre, une note sur la découverte d'une nécropole punique à Utique, dans la propriété du comte de Chabannes. Les sarcophages trouvés jusqu'ici sont en tuf coquillier; les puits ne sont pas disposés en rangées comme à Carthage, mais placés en tous sens. L'un d'eux renfermait un squelette de femme : près de la tête, on a recueilli plusieurs bijoux ainsi qu'un collier composé de petits globules en or et, vers les pieds, deux grands anneaux d'argent. On n'a pas encore constaté la présence de ces poteries communes si nombreuses dans les tombes de Carthage. Près de cette nécropole, le comte de Chabannes a déblayé une maison romaine ornée de fresques et de mosaïques.

M. Héron de Villefosse offre à l'Académie une photographie de la *bibliotheca Celsiana*, découverte à Éphèse et dont M. Cagnat a parlé dans la précédente séance. Cette photographie, exécutée l'an dernier par le R. P. Jalabert, professeur à l'Université de Beyrouth, permet de saisir dans tous ses détails la disposition intérieure de l'édifice.

M. Cagnat, président, donne lecture d'une lettre de M. Diakovitch, qui rend compte de fouilles par lui pratiquées dans un tumulus, à l'E. de la ville de Plovdiv (Philippopoli, Bulgarie). Quelques photographies sont jointes à cette lettre.

M. Franz Cumont, correspondant étranger, communique une note sur les mystères de Sabazius et le judaïsme. Un texte de Valère Maxime prouve que Jupiter Sabazius avait été identifié avec le Iahwé Sabaoth des Juifs, et les croyances de ceux-ci ont laissé des traces nombreuses dans les monuments du dieu phrygien. Ce mélange d'idées bibliques et païennes se manifeste en particulier dans les célèbres fresques du tombeau de Vincentius découvertes aux catacombes de Prétextat. — MM. S. Reinach, Ph. Berger, Dieulafoy et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

Au nom de M. le Dr Simon, président de la Société archéologique de Semur, M. le commandant Espérandieu, correspondant de l'Académie, fait une communication relative aux résultats de récents sondages pratiqués sur le plateau du Mont Auxois. Ces sondages ont fait découvrir des débris de toutes sortes, clous, poteries, monnaies gauloises et romaines dont la plus récente est du temps de Valentinien II. Ils ont, en outre, permis de constater que les ruines d'Alésia existent encore à quelques centimètres de la surface du sol, et qu'il suffirait de recherches suffisamment étendues pour reconstituer le plan de la ville antique. La Société de Semur espère que les ressources, dont elle manque actuellement, ne lui feront pas toujours défaut.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 26 février. — 1906

Dulaure, Des divinités génératrices, p. Van Gennep. — Hirt, Les Indo-Germains. — Les paroles cachées, trad. Dreyfus et Mirza Habib Ullah. — Kornemann, L'empereur Hadrien. — Anglade, Deux troubadours narbonnais. — Picavet, Les philosophies mediévales. — Eltzbacher, L'Allemagne moderne. — Lysias, p. Vogel. — Iliade, p. Cauer et Christ. — Cumont, Une inscription d'Ephèse. — Gutjahr, Eyke de Repgowe. — Rigal, La mise en scène dans les tragédies du XVIe siècle. — La Fontaine, p. Berthet. — Manuel, Mélanges en prose, p. A. Cahen. — Loi fondamentale de l'Empire russe. — La diète de Finlande. — Supplément de l'Année cartographique. — Verhaeren, Rambrandt. — Fierens, Jordaens. — Bouché, Percier et Fontaine. — Bouyer, Claude Lorrain. — Lemonnier, Gros. — Rée, Nuremberg. — P. Gauthiez, Milan. — Karman, Madach et la tragédie de l'homme. — Thewrewk de Ponor, Discours universitaires. — Simonyi, Mémoires linguistiques, 18-24. — Académie des inscriptions.

J.-A. Dulaure. **Des Divinités génératrices chez les anciens et les modernes,** avec un chapitre complémentaire par Q. Van Gennep. Nouvelle collection documentaire. Paris, Mercure de France, 1905, VII-238 pp.

Peut-être n'y avait-il pas une nécessité absolue à réimprimer le livre de Dulaure sur le culte phallique. Quelque intérêt de nouveauté et de hardiesse qu'ait pu avoir, lors de son apparition, un ouvrage où se manifeste pourtant une passion de polémiste antichrétien qui semble un peu pesante, il est aujourd'hui terriblement démodé, ainsi que M. Van Gennep l'a démontré indirectement dans l'excellent chapitre complémentaire, informé et précis, qui termine le volume et qui, par son allure scientifique, tranche brutalement avec les pages précédentes. Les chapitres : usages indécents, nudités, flagellations, appartiennent à une littérature très spéciale : il ne faut point penser que ce soit en leur honneur que reparaît un livre qui n'était pas rarissime.

M. G. D.

Die Indogermanen, ihre Verbreitung, ihre Urheimat und ihre Kultur, von Herman Hirt. Erster Band, mit 47 Abbildungen im Text. — Strasbourg, Trübner, 1905. In-8, x-407 pp. Prix : 9 mk.

Il y a peu de livres d'érudition aussi instructifs, suggestifs et attrayants que ceux dont M. d'Arbois de Jubainville a donné le

modèle dans ses *Premiers Habitants de l'Europe :* livres où la linguistique, l'anthropologie et l'archéologie préhistorique conspirent, avec les traditions colligées parmi les historiens anciens, à nous faire entrevoir quelque lueur du passé lointain de notre continent, à ranimer cette poussière humaine, cent fois séculaire, qui nous enveloppe et nous échappera toujours. C'est dans le même esprit, bien que sur un plan tout différent, que M. Hirt a conçu son ouvrage, où naturellement il apporte beaucoup de nouveau et se sépare assez souvent de ses devanciers, mais toujours en leur rendant pleine justice. On voudrait seulement que le scepticisme qui est de mise en pareil sujet fût parfois chez lui plus fortement motivé : sans doute, M. d'Arbois n'a pas démontré de façon irréfragable l'origine indo-européenne des Ligures (p. 47), mais il l'a rendue infiniment probable, et en tout cas on ne voit pas bien pourquoi le suffixe ligure *-usco* n'aurait pas « une physionomie indo-européenne », alors que le suffixe *-sko-* l'est sans conteste et qu'il a donné naissance dans trois domaines à un suffixe *-isko-*.

L'auteur débute par une introduction et des considérations générales sur les langues, leurs transformations et leurs relations avec les races. Puis il passe en revue les populations que les Indo-Européens ont supplantées dans le domaine qu'ils détiennent aujourd'hui : Ibères; habitants primitifs de la Grande-Bretagne; Ligures; Étrusques; peuples anté-helléniques de la Grèce et de l'Asie-Mineure, parmi lesquels les Lyciens seuls auraient chance d'être Indo-Européens; Finnois enfin, pour lesquels M. H. n'est pas éloigné d'admettre la téméraire conjecture de M. Sweet. Il passe ensuite aux Indo-Européens avérés, dont il établit les degrés d'affinité et qu'il étudie dans l'ordre suivant : Indo-Éraniens, y compris Ossètes et Scythes; Balto-Slaves; Thraces et Phrygiens; Arméniens; Albanais; Hellènes; Macédoniens; Illyriens (Vénètes, Iapyges, Messapiens, etc.); Italiotes; Celtes; Germains. A propos de ces derniers, on peut se demander ce qu'il entend par « le changement d'accent » (p. 175), qui aurait précédé et causé la mutation consonnantique : ce doit être la conversion d'accent tonique en accent d'intensité, puisque précisément la mutation, telle que la règle la loi de Verner, implique la permanence de l'accent indo-européen.

Arrivé là, M. H. rencontre nécessairement l'éternel problème de l'habitat primitif des Indo-Européens. D'autres l'ont résolu avant lui, et il le résout à son tour, autrement qu'eux : dirai-je « mieux » ? Je ne sais : je suis de ces réfractaires qui l'ont toujours tenu pour insoluble, et il me faudrait une évidence contraignante pour revenir de ce préjugé. Je ne me dissimule pas la force des considérations qui militent contre la région des steppes de la Russie méridionale (Schrader) et en faveur de la région montagnarde et forestière de l'Europe moyenne (Hirt), et parmi elles le nom du hêtre (p. 183) me

paraît en effet d'une importance capitale; mais je ne puis oublier que les Grecs appellent φηγός un tout autre arbre que le hêtre, et rien ne m'assure que les Latins et les Germains soient plus impeccables dans leur nomenclature botanique. Surtout, si les Indo-Éraniens sont partis de l'Europe centrale, je ne m'explique point que la civilisation nous apparaisse en premier lieu chez ceux qui précisément ont eu le plus long chemin à faire pour arriver à destination et qui en conséquence ont dû y mettre le plus de temps. Soit qu'ils aient contourné la Caspienne ou franchi le Caucase, — et je ne vois pas pourquoi l'on n'admettrait pas simultanément les deux voies, — leur migration même semble une sorte de miracle, si, relativement sédentaires dans leurs étroites vallées boisées, ils ont affronté de gaieté de cœur la désolation de la plaine nue et sans limites. En somme, une seule donnée est aujourd'hui certaine et, je crois, unanimement reconnue : les Indo-Européens ne sont pas venus d'Asie. C'est peu, sans doute ; mais c'est quelque chose, étant donné que l'Europe est bien petite et que l'Europe occidentale est naturellement hors de cause ; et peut-être vaut-il mieux se contenter modestement de ce résultat [1].

La seconde partie du livre (p. 201-407) retrace, à la faveur des découvertes archéologiques les plus récentes, les conditions économiques des Indo-Européens et en général des anciens habitants de l'Europe : plantes de culture et bestiaux ; vivres et façon de les apprêter ; plantes sauvages et applications qu'on en savait déjà faire ; commerce et industrie rudimentaires ; technologie ; armes et outils ; costume ; habitation, groupement d'habitations et mobilier ; voies de communication. On sait quelles sont dans ce domaine les idées qui prévalent : la succession des trois états, — chasseur, pasteur, agriculteur, — est une classification commode, mais artificielle ; la plupart du temps ils ont coexisté ; tandis que les époux chassaient, les femmes, gardant la maison, inventaient peu à peu la culture, et sur bien des points celle-ci a précédé la domestication des animaux. Alliant l'agrément littéraire à la méthode scientifique [2], M. Hirt nous a donné un tableau sobre et pittoresque, probablement fort approché, de la vie de nos premiers pères.

V. Henry.

---

1. Dans un autre ordre d'idées, celui de la chronologie, je suis heureux d'applaudir à la modération des conclusions de M. H. : la littérature védique ne remonterait guère au-delà du XIIe siècle, la première migration indo-européenne au delà du XXe siècle avant notre ère (p. 81 et 100). En chiffres ronds, disons respectivement 1,500 et 2,500.

2. Jusqu'à quel point est-il vrai de dire (p. 234) que *tous* les Indo-Européens actuels aient perdu le mot *ekwos* « cheval » ? L'espagnol a *yegua* « jument », et, à l'autre bout de la ligne, l'hindoustani a emprunté *asp* au persan.

Les paroles cachées, en persan; traduction française par Dreyfus et Mirza Habîb-Ullah Chirâzi. Paris, E. Leroux, 1905, 1 volume in-12, 116 p.

La religion du Bâb, dont il m'a été donné de voir les premières et héroïques manifestations en Perse, il y a un demi-siècle, a pris un essor merveilleux depuis quelques années, non seulement dans son pays d'origine, mais aussi au-delà de ses frontières naturelles. « L'arbre de la prédication » arrosé du sang de ses premiers martyrs étend aujourd'hui sa luxuriante végétation au dehors de l'Irân et déjà presque sur le monde occidental. Le *béhaïsme*, qui doit son nom à Béha Ullah, un des fils du Bâb, mort à Saint-Jean-d'Acre en 1892, se présente avec un caractère nouveau : la propagande morale, qui faisait le fond de l'enseignement du premier, est devenue dans les écrits du second une religion à tendance universelle. C'est, à vrai dire, une étude profondément captivante que celle de ces évolutions de la conscience orientale, depuis son laborieux enfantement si bien décrit par Gobineau dans ses *Religions et philosophies de l'Asie-Centrale*, jusqu'à ses récentes transformations qui ont eu pour historiens MM. Ed. Browne, Nicolas, Dreyfus et Phelps.

Quelles seront les destinées de cette incessante révolte du génie arien en lutte depuis treize siècles contre le dogmatisme étroit et infécond de l'Islam ? Sera-ce la religion de l'avenir, comme le proclament ses enthousiastes initiés ? Ou bien, après avoir jeté un éclat passager, le météore ira-t-il s'éteindre dans les ténèbres du néant, parmi les cendres de tant d'autres sectes toutes issues des Kharidjites du 1er siècle de l'hégire, qui ont essayé d'opposer un *beyân* quelconque au Coran, un Mehdi à Mahomet ? Toute prédiction à cet égard serait téméraire, et ce qu'il y a de mieux à faire en attendant, c'est de recueillir avec sollicitude ce qui peut nous éclairer sur la genèse et les développements de la religion nouvelle.

A ce titre, le recueil des quatre petits traités dont MM. Dreyfus et Mirza Habîb Ullah viennent de nous donner la traduction, mérite d'être accueilli avec faveur. Le premier de ces opuscules, qui a donné son nom « les sept vallées » à tout le livre, est une sorte d'épître ou de sermon dont lequel Béha expose les conditions que la pensée doit remplir pour atteindre à la connaissance de Dieu : tout cela est pénétré du souffle mystique qui anime les odes de Hafiz et de Djélâl-ed-dîn mais reste presque inintelligible, faute d'un commentaire interlinéaire, à quiconque n'a pas fait une étude approfondie de la poésie persane. Dans le second traité, l'auteur inspiré, toujours habile à changer de ton selon l'auditoire auquel il s'adresse, cherche à persuader au clergé chrétien que le Béhaïsme est la croyance même que le Christ a répandue dans le monde, il y a dix-huit siècles. *L'épitre sur la sagesse*, qui forme le troisième traité, démontre que la croyance en Dieu, loin d'être incompatible avec la science, a été implicitement professée par

les sages de l'antiquité avant d'être proclamée par les prophètes, et qu'elle trouve dans la raison une alliée dont le secours lui est précieux. Mais c'est surtout le dernier de ces opuscules qui semble exercer une attraction irrésistible sur l'âme des initiés. Par son origine d'abord : Béha Ullah l'aurait tiré du mystérieux écrit que l'ange Gabriel apporta à Fatimah la fille du Prophète, et dont la révélation ne sera donnée au monde qu'au moment de la venue du *Kaïm*. Composé en prose cadencée, mais divisé en strophes comme un poème lyrique, le livre, au dire des traducteurs, « rivalise, par la noblesse des idées et l'élévation de la forme, avec les plus belles productions de toutes les littératures, et rien ne saurait rendre l'émotion que les Persans ressentent, lorsque réunis chez l'un d'eux, un vendredi ou un dimanche, un des affiliés chante les *Kalematé maknouné* (les paroles cachées). »

Nous ne demanderions pas mieux que de nous associer à ces transcendantes auditions, mais encore faudrait-il avoir le texte sous les yeux ; or MM. Dreyfus et Habib Ullah ne nous donnent qu'une traduction. Celle-ci est fidèle, nous le voulons bien, puisqu'elle a pour auteur un persan, un initié, imbu de cette phraséologie arabo-persane qui s'inspire à la fois du livre d'Allah et du haut mysticisme des grands poètes persans. Mais enfin ce n'est qu'une traduction et qui n'a pas été revue avec soin : il y a telle page (la seule du reste qui donne quelques citations textuelles) où presque chaque mot est une faute. Par exemple, p. 45, l. 3, *sounèh* au lieu de *siwahou ;* l. 6, *sifát* par un *ta marbouta* au lieu du pluriel féminin, l. 10, *anankar* au lieu de *ochkor*, « remercie », *ibid.*, *qy* au lieu de *fy* « dans », l. 15, *kaffer* au lieu de *kacchaf* « écarte le voile » *ibid.*, *'ariqtabou* au lieu de *'ariftihou* « que tu *le* saches », etc. Relevons aussi quelques légères inexactitudes dans les notes. Ainsi, p. 26, l. 9, « chante les mélodies de Hidjaz et d'Irak » ne signifie pas « l'arabe et le persan » mais les modes spéciaux qui, dans la musique orientale, portent ces deux noms ; voir aussi, p. 33, l. 12. — P. 31, l. 10, à propos du bateau brisé par le prophète Khizir (Elie ?) ; il ne s'agit pas seulement d'une légende de la tradition musulmane, il y a aussi une allusion au texte même du Coran, XVIII, 70. Enfin, p. 63, l. 7. « C'est celui qui dans le Livre de Dieu est appelé *Nabil* ». Il n'est pas exact de dire, comme le veut la note 1, *ibid.*, que ce nom, mal traduit d'ailleurs par *vertueux*, a été donné à Mahomet. Il ne se trouve pas dans le Coran et la valeur numérique ne correspond pas à celle du nom du Prophète. Mais ce sont là des inadvertances de peu de gravité qui n'enlèvent rien à l'intérêt que présente ce petit livre : Accueillons-le comme un document nouveau et non sans valeur pour l'histoire d'un grand mouvement religieux appelé peut-être à infuser une sève nouvelle dans le tronc vieilli de l'Islam.

B. M.

E. Kornemann, **Kaiser Hadrian und der letzte grosse Historiker von Rom.** Leipzig. Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1905, 136 p.

En 1904, M. Schulz a fait paraître une étude critique sur les sources et la valeur historique de la *Vita Hadriani* de Spartien [1]. M. Kornemann reprend aujourd'hui la question. Dans une première partie, il donne son avis sur les arguments de M. Schulz, et sur les théories soutenues presque en même temps par M. Lécrivain [2], les discute minutieusement, propose des solutions personnelles. Il cherche surtout à retrouver les passages où l'on peut reconnaître la trace du modèle anonyme, suivi par l'auteur de l'histoire Auguste. Dans la seconde partie, M. K. s'efforce de déterminer la personnalité de cet écrivain qui a servi de guide principal au compilateur. Déjà les travaux récents avaient montré que Marius Maximus n'avait été, quoi qu'on en ait dit jusqu'ici, qu'une source secondaire pour les *Scriptores historiae Augustae*. Aux yeux de M. K., c'est Lollius Urbicus (cf. *Vita Diadum*, 9, 2) qui a composé l'ouvrage auquel ils ont puisé de préférence. Ce Lollius, « le dernier grand historien de Rome », est probablement le fils de Q. Lollius Urbicus qui fut consul vers 135/136 et préfet de la ville de 150 à 162 environ. Né vers 140, il écrivit sous le dernier des Sévères une œuvre historique considérable, digne d'être comparée à celle de Tacite, allant d'Hadrien aux premières années de Sévère Alexandre, de tendance sénatoriale, mais pourtant favorable aux grands empereurs, même à ceux qui, comme Hadrien ou Septime Sévère, entrèrent en lutte avec l'aristocratie. En ce qui concerne en particulier le règne d'Hadrien, il avait utilisé l'autobiographie de ce prince, ce qui donne à son témoignage, là où nous en découvrons l'écho chez Spartien, une valeur exceptionnelle. La dissertation de M. Kornemann, quelque réserve de détail qu'on puisse faire à son hypothèse, est une contribution importante pour l'étude du règne d'Hadrien : on peut désormais aborder la monographie de ce souverain qui est « un des plus pressants besoins de la science aujourd'hui » (p. 3-4) [3].

A. Merlin.

J. Anglade, **Deux troubadours narbonnais,** Narbonne, Caillard, 1905. In-8, 35 p.

M. J. Anglade publie dans une plaquette, extraite (ce que le titre devrait indiquer) du *Bulletin de la Commission archéologique de Nar-*

1. *Leben des Kaisers Hadrian*. Leipzig, Teubner. Cf. *Revue critique* du 23 septembre 1905, p. 231 à 233.

2. *Études sur l'histoire Auguste*. Paris, 1904.

3. M. Kornemann a publié, dans les *Beiträge zur alten Geschichte*, 1905, p. 290-291, quelques additions et rectifications à son volume.

bonne (1903-4) tout le legs poétique de Guillem Fabre et de Bernart Alanhan, formant en tout trois pièces; au texte, déjà publié par Azaïs et M. Appel, M. A. a ajouté une bonne traduction et d'intéressantes notes grammaticales. Dans une longue introduction, il a exposé le résultat des recherches qu'il a faites dans les archives de Narbonne sur ces deux personnages. Ce résultat a été négatif : le nom du second ne s'est pas retrouvé; quant au premier, c'est l'excès de richesse qui nous embarrasse; les Guillem Fabre étaient légion à Narbonne au XIIIe siècle, et rien ne nous indique lequel, parmi tous ces homonymes, cultiva la poésie; aussi est-ce en somme pour des raisons fort peu convaincantes que M. Anglade finit par se décider.

A. J.

Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales, par F. Picavet. Paris, Alcan, 1905, XXXII et 367 pages.

Que faut-il entendre par philosophie médiévale ? Ces mots se prêtent à des acceptions fort variées. M. Picavet réussit à leur donner un sens extrêmement large. Pour lui, la philosophie médiévale comprend toutes les manifestations les plus élevées de la pensée, depuis Philon jusqu'à Descartes, c'est-à-dire ce qui sépare les deux époques, antique et moderne, où la spéculation a été scientifique, laïque et libre.

Si l'on doit s'exprimer ainsi, M. Picavet n'aura pas de peine à montrer que tout ce qui, jusqu'à présent, a été intitulé histoire de la philosophie médiévale, est fort incomplet. Si l'on préfère parler sans se mettre en révolte contre l'acception traditionnelle des mots, on dira qu'il y a, dans la façon de présenter l'histoire de la philosophie, des cadres qu'il conviendrait de faire sauter, afin d'établir dans les faits des groupements nouveaux.

De plus, d'après M. Picavet, tous les historiens de la philosophie médiévale, — jusqu'à présent — qu'ils soient rationnalistes, thomistes ou protestants — ont eu le tort de se borner à un seul point de vue, et de regarder le moyen âge avec les préoccupations d'un occidental, et d'un homme de parti.

Hauréau, par exemple, est idéologue et voltairien. Il se plait à voir dans la philosophie du moyen âge un commencement d'émancipation, des essais de révolte de la libre pensée contre le dogme. Pour lui, l'hérétique seul mérite de passer au premier plan, et l'hérétique lui-même est plus ou moins intéressant, suivant qu'il est plus ou moins près du nominalisme, c'est-à-dire, pour Hauréau, de la vérité.

Évidemment, répartir ainsi l'ombre et la lumière, c'est faire œuvre de critique et de penseur peut-être, mais non œuvre d'historien. C'est renoncer en tout cas à donner une histoire *générale*. Il n'y aura guère que certaines parties, et même, en fait, il n'y en a qu'une seule,

la scolastique, c'est-à-dire la pensée de trois siècles sur quinze, qui soit étudiée avec sympathie et attention.

Une telle histoire aura un second défaut : celui de n'être pas *comparée*. Faite par un occidental, elle n'accorde une place aux orientaux, byzantins, syriens, arabes ou juifs, que pour autant qu'ils ont été mis à contribution pour nos écrivains à nous. Il y a cependant dans ces différents milieux, autant de philosophies qui méritent d'être étudiées pour elles-mêmes. Il siérait de suivre à loisir, dans tous leurs détours, chacun de ces courants d'idées qui sont sortis des sources antiques pour venir se rencontrer à la Renaissance. De ce rapprochement, on aurait tiré sans doute d'importantes généralisations.

Ces mêmes critiques — qui ne laissent à Hauréau que les mérites de son érudition et de sa probité scientifique — portent à l'œuvre des historiens thomistes un coup tout aussi dur. Elles n'épargnent pas même les historiens protestants, Ueberweg-Heinze par exemple, qui ont le tort de séparer la spéculation hellénico-romaine du mouvement chrétien, qui trouvent le christianisme des premiers temps supérieur au catholicisme du XIIIe siècle, pour qui la Réforme est un retour à la perfection primitive, et qui enfin, tout autant que les autres, ne considèrent l'orient qu'en fonction de l'occident.

Ces critiques indiquent suffisamment quel est le programme de l'histoire à venir : elle doit être générale et comparée. Et déjà, sous forme d'esquisse, M. Picavet nous montre l'aspect nouveau que prendra la philosophie du moyen âge, si on l'étudie dans son intégralité et sans parti pris.

Ce qui caractérise partout les philosophies médiévales, c'est qu'elles sont théologiques : elles font une part prépondérante à Dieu, aux questions relatives à Dieu, aux moyens par lesquels l'homme peut se réunir à lui. Partout aussi, elles ont pour postulat la nécessité d'une révélation ; seulement elles entourent cette révélation — qu'il s'agisse de la Bible, de l'Évangile ou du Coran — de toute une exégèse fournie par la raison humaine, pour la systématiser, l'expliquer et la justifier.

Si l'on prend les philosophies médiévales dans toute leur étendue, à la fois dans l'espace et dans le temps, le fameux problème des universaux cesse d'avoir un rôle prépondérant. A côté de ce problème, on en aperçoit une foule d'autres, qui ont préoccupé les esprits au moins autant : le dualisme de l'âme et du corps; la conciliation de la prescience de Dieu et de la liberté humaine; la primauté de l'intellect ou de la volonté ; l'opposition à établir entre un règne de la nature et un règne de la grâce, etc., etc.

Enfin, si l'on examine de près la filiation qui rattache le moyen âge à l'antiquité, on constate qu'Aristote n'est pas, au point où on le dit, le maître des philosophes médiévaux. Longtemps, le moyen âge n'a connu d'Aristote que ce que les néo-platoniciens lui avaient

emprunté, c'est-à-dire l'organon; et l'organon même, on ne le connaissait que par les commentateurs néo-platoniciens. La philosophie antique que le moyen âge s'est assimilée, c'est celle que lui enseignaient les Boèce, les Macrobe, les Chalcidius, les Martianus Capella, c'est-à-dire des disciples des néo-platoniciens; celle que Psellus a fait revivre, et qui a inspiré à la fois le pseudo-Denys l'aréopagite et saint Augustin. C'est à Plotin qu'en réalité les philosophies médiévales doivent leur esprit. C'est lui qui fournit au moyen âge le moyen d'expliquer toute chose par Dieu, et de trouver l'immortalité et la béatitude dans l'union avec lui.

Résumée dans ce qu'on entend d'ordinaire par la scolastique, la philosophie du moyen âge semblait être une œuvre formelle, abstraite, sans profondeur et sans âme; étrangère à la foi religieuse qu'elle avait pour tâche de servir respectueusement, sans entrer dans sa familiarité. Tout autre elle apparait, si l'esprit de Plotin, et non le syllogisme aristotélique y domine. Il est à peine besoin de faire remarquer ce qu'elle gagne en noblesse, en richesse et en dignité.

Les vues de M. Picavet sont fort belles. Il a le talent de nous les présenter dans des tableaux saisissants, et personne ne lui contestera, je pense, le droit de grouper les hommes et les doctrines comme il l'a fait. Les rapprochements qu'il établit sont, en tout cas, pleins d'enseignements et de suggestions, et son exposé est fort abondamment documenté. Toutefois, avant de faire de cette esquisse une œuvre définitive, il conviendrait d'attendre que les textes aient été plus complètement explorés. Déjà, la publication des commentaires grecs d'Aristote, que l'Académie de Berlin va terminer bientôt, et celle des commentateurs de Platon, qui ne fait guère que commencer, permettent de constater que la philosophie médiévale, dans la plus grande partie de son existence, s'est contentée de plagier les écrits des néo-platoniciens.

M. Picavet rend un hommage mérité au *Plotin* de Bouillet. Il aurait pu invoquer aussi le témoignage d'un bon nombre de contemporains qui travaillent à ouvrir les mêmes voies que lui. Je citerai, un peu au hasard, MM. Louis Stein, Windelband et Rehmke.

Je me demande d'ailleurs si le point de vue de M. P. lui-même ne devra pas être dépassé. S'arrêter à Plotin est dangereux. N'est-ce pas risquer d'être victime soi-même de certaines illusions, qu'un horizon plus large dissiperait? M. P. n'exagère-t-il pas, par exemple, l'originalité de Plotin, dans l'interprétation des mystères d'Éleusis? Quand Plotin parle des mystères, fait-il autre chose, le plus souvent, que reprendre et développer des images et des comparaisons introduites par Platon déjà dans la langue philosophique? Pour exposer dans toute son ampleur la période théologique de la pensée humaine, ne faudrait-il pas remonter jusqu'au fondateur de l'Académie, et même jusqu'aux doctrines des Orphiques? Et l'on constaterait une fois de

plus, à cette occasion, que l'histoire est souvent le récit de singulières méprises. Le moyen âge invoque Aristote, et c'est l'esprit religieux, mystique et théologique du platonisme qui revit en lui. La pensée moderne s'affirme dans une révolte contre le péripatétisme, et c'est l'esprit laïque et scientifique du Stagirite qui réapparait dans notre civilisation.

J. Bidez.

Modern Germany. *Her political and economic problems, her policy, her ambitions and the causes of her success.* By O. Eltzbacher. — London ; Smith, Elder and Co., IX et 346 pp.

Il est naturel que l'on étudie d'un peu près, de plus en plus, en Angleterre, cette Allemagne qu'une tradition point trop vieille représente comme un agrégat d'ilotes menés à la baguette par la double légion sacrée des pédagogues et des prétoriens, et qui menace aujourd'hui d'évincer du marché mondial Albion par ses banques colossales comme par ses bateaux gigantesques. Et le procédé le plus simple, semble-t-il, consisterait à rechercher quelles sont les causes efficientes de cet essor germain, pour, une fois scientifiquement établies, les transporter en Angleterre, où, en vertu du principe : *les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets*, elles agiront, sans doute, d'une manière identique. Ce procédé serait excellent, s'il n'était le plus difficile à poursuivre, le plus captieux et le plus sophistique.

M. O. Eltzbacher a fait siennes les idées de ces politiciens anglais qui veulent que toute la force de l'Allemagne réside en l'État allemand. Dès lors, le problème se réduit à donner à l'Angleterre un fonctionnement gouvernemental calqué sur celui de l'Empire. Laisser choir la vieille machine, d'ailleurs croulante, de la centralisation britannique et la remplacer par un mécanisme flambant neuf, *made in Germany* en tout bien tout honneur ; se débarrasser de ces conceptions archiusées qui se nomment libre-échangisme et parlementarisme absolu ; proclamer résolûment l'obligation universelle du service militaire et de l'établissement de grosses armées permanentes : telle est la recette pour que le Royaume-Uni recouvre la suprématie économique pour laquelle il est avéré que Dieu l'a créé et mis au monde...

Rien, malheureusement, n'est moins prouvé que la vérité *absolue* du point de départ de l'auteur. Il renferme, c'est vrai, un gros élément de vérité. L'atavisme de servilité résignée qui a façonné l'âme allemande agit au mieux de l'actuelle organisation, méticuleuse sans cesser d'être précise. Et il est certain d'autre part que cet amour inné pour les réalisations individuelles qui caractérise l'insulaire anglo-saxon ne cadre plus guère avec notre époque de trusts et de milita-

risme intégral. Mais vouloir désirer de la docilité moutonnière du Teuton et des baïonnettes prussiennes l'origine des conquêtes économiques germaines, c'est révéler ou une insuffisance regrettable de vision — que devient, en face de cette thèse, Hambourg ? — ou une ignorance des faits plus regrettable encore. C'est ainsi que M. O. Eltzbacher écrit que les Tchèques remplacent rapidement et irrémissiblement en Bohême l'élément allemand, qu'ils détruisent. Cette assertion, qui, si elle était exacte, corroborerait sa thèse, est démentie par de récents travaux, en particulier par Rauchberg avec toute l'exactitude statistique désirable. Rien de plus inexact, aussi, que de prétendre que les Suisses allemands vont à une francisation prochaine. Quiconque connaît la vie intellectuelle si intense de la Suisse allemande saura à quoi s'en tenir sur ce chapitre, sans même avoir eu besoin de parcourir le pays, pour y constater *de visu* avec quelle jalouse susceptibilité les nationalités y défendent leurs positions.

M. Eltzbacher eût, à mon humble avis, été infiniment plus proche du vrai si, au lieu de ramener la prospérité industrielle et commerciale de l'Allemagne à une manière de fatalisme nécessaire, il l'eût rattachée pour une large part — en fortifiant sa démonstration d'exemples (et ils sont faciles) empruntés à la réalité — à un esprit d'initiative, fort différent, à vrai dire, de l'esprit d'aventures, esprit d'allures prudentes, cherchant toujours son point d'appui en la science, que d'intelligents calculs ont su gagner et retenir, pour des collaborations fructueuses. Il y avait sur ce terrain, il me semble, matière à d'instructives leçons. Il reste que l'ouvrage renseignera substantiellement ses lecteurs anglais sur l'organisme social allemand et son fonctionnement. L'inévitable contraste entre la bureaucratie d'outre-Rhin, qui est une bureaucratie de carrière, avec tous les avantages et les défauts — mais ceux-ci sont moindres que ceux-là — de la conception, et l'administration d'amateurs parlementaires anglaise s'imposait, et l'auteur l'a mis fort judicieusement en lumière. Après l'exposé du mécanisme politique suit une description concise, mais substantielle, de l'organisme économique, sans oublier les développements que requéraient l'exploitation agricole, la navigation intérieure, la politique des chemins de fer et l'industrie chimique. M. Eltzbacher étant protectionniste, il est fort légitime qu'en ses considérations finales, dédiées à la politique économique, il recommande à ses compatriotes l'exemple de l'Allemagne, au risque, à en juger par l'issue des dernières élections anglaises, de prêcher dans le désert.

Camille Pitollet.

— Les discours choisis de Lysias (*Lysias' ausgewählte Reden, mit einem Anhang aus Xenophons Hellenika* für den Schulgebrauch) publiés dans la collection Freytag, de Leipzig, par A. Weidner, viennent d'être publiés à nouveau par M. P. Vogel (1905 ; 164 p.), qui en a donné en même temps le *Schülerkommentar* (1905 ; 45 p.). Le discours *Sur le meurtre d'Eratosthène* est remplacé par le *Contre Alcibiade*. Le texte est celui de Thalheim. Nos lecteurs connaissent cette excellente collection, conçue dans un but éminemment scolaire, et le plan selon lequel les commentaires sont composés. On a surtout pour but d'empêcher les élèves d'avoir trop souvent recours à des traductions, ce qui est d'une saine méthode. — My.

— La *Revue* a également reçu de la librairie G. Freytag les ouvrages suivants, relatifs à Homère : *Homeri Ilias*, scholarum in usum edidit P. Cauer. pars II, carm. XIII-XXIV, ed. minor (1904; 351 p.); c'est une seconde édition, comprenant exclusivement le texte et un index des noms propres. — P. Cauer, *Beigaben zu Ilias und Odyssee* (1905; 78 p.); c'est la réimpression, en une brochure à part, des introductions et des appendices ajoutés par M. C. à ses éditions classiques des deux épopées : témoignages anciens sur Homère, division en jours de l'action de l'Iliade et de l'Odyssée, analyse par chants de chaque poème, table détaillée, suivant l'ordre alphabétique allemand, des termes relatifs à la civilisation homérique (v. *Revue* du 26 janv. 1903). — *Homeri Ilias* in verkürzter Ausgabe für den Schulgebrauch von A. Th. Christ, 3e éd. (1905; xxiv-415 p.). L'édition est conçue comme celle de l'Odyssée qui a été signalée par la *Revue* (4 mars 1905) : en tête quelques mots sur les événements qui précèdent l'action, et une analyse du poème; à la fin un index des noms de personnes, une table des noms géographiques, un appendice, illustré de 17 figures, sur la plaine troyenne et l'armement des guerriers d'Homère. Les principaux morceaux supprimés sont B 484-779 et 816-877 (catalogue); H 313-475 (νεκρῶν ἀναίρεσις); Ξ 157-361 (Διὸς ἀπάτη) et ce qui en est la suite O 13-156 ; Φ 383-514 (bataille des Dieux); Ψ 653-897 (les derniers jeux à partir du ceste); l'épisode de Méléagre au chant I et celui d'Asios au chant M; les 202 premiers vers de la Dolonie (K), quelques morceaux de la Patroclie (Π), etc., en tout plus de 5,000 vers, environ le tiers du poème. — My.

— Dans une note de quelques pages (extraite des *Bulletins de l'Acad. roy. de Belgique*, avril 1903), M. Franz Cumont commente une inscription récemment trouvée à Éphèse et relative à un gouverneur de Cappadoce du temps de Vespasien ; il y établit que cette province resta réunie à la Galatie sous l'autorité d'un seul et même légat depuis Vespasien jusqu'à la fin du règne de Trajan. On trouvera aussi dans cette note d'utiles indications sur la petite Arménie et sur la Cilicie. — R. C.

— Après l'admirable travail de M. Roethe sur les préfaces rimées du *Sachsenspiegel*, il semblait que tout fût dit sur les questions linguistiques se rattachant au plus ancien monument du droit allemand. Voici cependant M. Emil A. Gutjahr qui, dans un programme dont le titre est significatif (*Zur neuhochdeutschen Schriftsprache Eykes von Repgowe, des Schöffen beim obersten sechsischen Gerichtshofe und Patriziers in der Bergstadt zu Halle a. d. Saale*. Leipzig, Dietrich 1905. IV-80 pp.; 3. 50 m.), fournit de nouveaux renseignements sur les origines et la langue de l'auteur du *Sachsenspiegel*. Comme l'opuscule de M. G. contient sur les points essentiels des affirmations péremptoires plutôt qu'une argumen-

tation documentée et que le critique annonce l'apport de preuves dans un ouvrage qui doit paraître prochainement, il convient, avant de le juger, d'attendre l'œuvre promise. — F. P.

— L'étude que M. E. Rigal avait écrite pour la *Revue d'Histoire littéraire de la France* a été publiée en tirage à part : *La mise en scène dans les tragédies du* XVI*e siècle* (Paris, Colin, 1905, gr. in-8°, p. 74 — n'est pas dans le commerce). L'examen de dix-neuf œuvres dramatiques, de Jodelle à Montchrestien, permet au critique de conclure, à l'encontre d'autres historiens (Petit de Julleville, Faguet), que la préoccupation scénique chez les poètes est nulle, la multiplicité des décors arbitraire, indépendante de l'intention de l'auteur, pleine d'ailleurs de contradictions qu'on ne peut résoudre qu'en admettant une unité de lieu toute factice. La discussion très serrée de M. R. ne devra pas être négligée par les historiens du théâtre du XVI*e* siècle. — L. R.

— M. Jules Berthet a publié de La Fontaine une édition qui se distingue par l'abondance des renseignements de toute sorte que les élèves y pourront puiser : *Fables et Choix de poésies diverses* (Paris. Librairie d'éducation nationale, in-16, p. 562). L'introduction les orientera sur la biographie et la légende du poète, sur la manière dont les contemporains l'ont jugé et dont il s'est jugé lui-même, sur la fable avant La Fontaine et chez quelques-uns de ses imitateurs au XVII*e* siècle, enfin sur les divers éléments constitutifs de l'œuvre du fabuliste que M. B. montre avec raison intimement liée à celle du conteur. Le texte est celui des dernières éditions publiées par La Fontaine. Les notes qui l'accompagnent sont sobres, parfois un peu sèches, et auraient dû être allégées de bien des redites. La reproduction réduite d'un choix des compositions d'Oudry ajoutera à l'agrément de ce volume classique. En vue du public pour lequel l'éditeur a voulu condenser les résultats des travaux de ses devanciers, j'aurais seulement souhaité une petite bibliographie critique. — L. R.

— M. Albert Cahen a recueilli dans l'œuvre d'Eugène Manuel un ensemble de morceaux destinés à tenir la place de Souvenirs que l'auteur n'eut pas le temps d'écrire : *Mélanges en prose* (Paris, Hachette, 1905, in-16, pp. XLVIII, 268. Fr. 3 50). Ce sont pour la plupart des articles de revue, des notices nécrologiques, des discours officiels ou des rapports de l'Universitaire. Ces pages sur Brizeux, Soulary, Laurent-Pichat, le général Pittié, Ad. Franck, Jules Simon, étaient déjà connues, mais jointes à celles que l'éditeur a tirées du portefeuille de l'Inspecteur général, elles méritaient d'être réunies et peuvent en effet suppléer à une autobiographie. D'ailleurs la dernière partie, sans rien apporter d'inédit non plus, retrace des souvenirs personnels, souvenirs des années passées au Lycée Charlemagne et à l'École normale. Un chapitre surtout est à signaler : la visite à Chateaubriand en janvier 1846. L'éditeur en tête du volume a résumé dans une substantielle introduction la carrière d'Eugène Manuel. — L. R.

— Un groupe du parti constitutionnaliste-démocrate russe a élaboré un projet de constitution dont il a publié une traduction française : *Loi fondamentale de l'Empire russe* (Paris, 1905, Société nouvelle de librairie et d'édition. In-8°, pp. XXXV, 139. Fr. 2 50). Nous n'avons pas ici à discuter les 80 articles du projet ni les 45 articles de la loi électorale qui lui fait suite. Les auteurs ont d'ailleurs joint aux articles un commentaire et à l'ensemble du projet un mémoire explicatif destiné surtout à répondre aux objections que tel point de leur réforme peut soulever. Il suffira d'en signaler les traits principaux. L'empereur gouverne avec

le concours d'une Assemblée nationale composée de deux Chambres, chambre des représentants (650 membres) et Grand conseil des Zemstvos (269 membres), élues toute deux au suffrage universel direct et au scrutin secret. Les ministres sont responsables devant les Chambres. Un tribunal suprême est chargé de veiller à l'inviolabilité de la Constitution. Le projet, s'il paraît escompter trop facilement l'avenir et attendre du jeu des nouvelles institutions une régénération de l'Empire, donne néanmoins l'impression d'avoir été sûrement et sagement élaboré. Il a emprunté, avec un éclectisme raisonné et sans perdre de vue leur fonctionnement dans la pratique, les différents rouages des constitutions d'Europe et d'Amérique et il s'est naturellement préoccupé de les adapter aux conditions particulières où se trouve placé le pays qu'il s'agit de doter d'une autre organisation politique. — N.

— Des membres de la diète finlandaise, dans le but de faire connaître au public européen le régime illégal auquel la Finlande a été soumise depuis 1899, ont publié en plusieurs langues la pétition du 31 décembre 1904 adressée par les États à l'empereur et dans laquelle la diète signalait toutes les mesures anti-constitutionnelles dont elle demandait le rappel. Un résumé de l'ensemble de ses travaux destinés aussi à corriger des abus analogues à ceux que vise la pétition forme la seconde partie de la brochure qui, dans l'édition française, a été publiée par la Société nouvelle de librairie et d'édition : *La diète de Finlande 1904-1905*. (Paris, 1905, in-8°, p. 63, Fr. 1.). — N.

— Le « supplément annuel » publié par M. F. Schrader sous le nom de l'*Année cartographique* vient de paraître à la librairie Hachette (3 feuilles in-f°, de cartes avec texte au dos. Prix : 3 fr.). C'est le quinzième : il contient les modifications géographiques et politiques de la Carte du Monde, pendant l'année 1904. L'*Asie* comporte surtout les itinéraires en Chine de V. Obroutcheff analysés par M. Aïtoff ainsi que d'abondantes notes sur les travaux du service géographique de l'Indo-Chine, par M. Friquegnon, L'*Afrique* présente des études avec cartes de M. Chesneau sur le Sahara et de M. Boudry sur le lac Tchad. L'*Amérique du Nord* nous donne des relevés des monts Appalaches et des grands lacs Canadiens, et l'*Amérique du Sud* des explorations dans la Haute Argentine et la Bolivie : texte de M. V. Huot. — H. DE C.

— La petite collection des *Grands artistes* (H. Laurens, éditeur, vol. in-8° de 128 p. et 24 reproductions photographiques ; prix 2 fr. 50), vient de s'accroître, coup sur coup, de 5 nouveaux volumes : sauf erreur, ce sont les n°s 24-28 de cette attrayante série. Avec celle des *Villes d'art* et une nouvelle qui vient d'être consacrée aux *Musiciens célèbres*, nous posséderons peu à peu une véritable bibliothèque d'histoire de l'art qui fera le plus grand honneur à notre librairie française. Voici, cette fois, les monographies de *Rembrandt* par M. Verhaeren, de *Jordaens* par M. Fierens-Gevaert, de *Percier et Fontaine* par M. Maurice Bouché, de *Claude Lorrain* par M. Raymond Bouyer, de *Gros* enfin, par M. Lemonnier. On ne doit, naturellement, pas perdre de vue que ces études critiques, dans leurs brèves proportions, ne sont pas destinées à tout apprendre sur l'artiste dont elles esquissent la vie, le talent et l'œuvre. Elles ont pour but de caractériser d'une façon sensible et synthétique l'expression de son art, de son génie original, de le placer à son rang dans l'évolution artistique générale, de le montrer dans son milieu et dans son temps, enfin de formuler, si possible, quelques idées neuves sur sa personnalité. Il n'est pas donné à tous les écrivains qui collaborent à cette œuvre commune d'y réussir également. Cependant chacune de ces petites monographies fait preuve d'une familiarité sérieuse avec son sujet et se distingue, selon

l'esprit de l'auteur, par une érudition solide ou une fine critique. Certes, Rembrandt n'était pas aisé à juger en peu de pages, mais M. Verhaeren, son compatriote, l'a judicieusement placé dans l'art hollandais et résumé dans son libre et fécond génie. Claude Lorrain a été conté avec esprit et jugé avec originalité par M. R. Bouyer, qui a su très habilement mettre en lumière les traits de vie et les claires vues de ce précurseur. Jordaens a été largement esquissé, de visu et non sans érudition, par son compatriote M. Fierens, profitant de l'exposition spéciale de ses œuvres ouverte à Anvers. Gros a été étudié avec précision et goût par M. Lemonnier, et les noms inséparables de Percier et de Fontaine ont heureusement représenté ici, sous la plume de M. Bouché, la catégorie des architectes décorateurs. — H. DE C.

— Après la collection des *Grands artistes*, celle des *Villes d'art célèbres* vient de s'accroître de deux unités, chez l'éditeur H. Laurens (vol. pet. in-4°, à 4 fr., ornées d'une centaine de reproductions). Ce sont les volumes 17 et 18 de la série : *Nuremberg*, par M. P.-J. RÉE, et *Milan*, par M. Pierre GAUTHIEZ, contraste très amusant, comme ville, comme art, comme milieu, et sujets particulièrement intéressants à étudier. Ils le sont d'ailleurs avec une compétence qu'on ne peut nier : M. Rée est le conservateur du Musée germanique de Nuremberg et à courir avec lui les rues de cette ville si essentiellement pittoresque et caractéristique, ces rues tortueuses aux toits de tuiles rouges, sous l'imposant ensemble de la Burg et entre la ceinture des vieilles murailles, on a un peu, comme il le dit, l'impression de tourner les pages d'une de ces anciennes « chroniques au papier résistant, à la typographie robuste, où les caractères, d'un dessin énergique, encadrent des xylographies taillées d'une main nerveuse. » L'histoire de la ville, l'histoire de ses industries, l'histoire de son esprit, l'histoire de l'art, se confondent et revivent dans ces pages très nourries et documentées d'excellentes reproductions. La » promenade d'artiste » de M. Gauthiez à travers Milan est plus d'un dilettante, mais d'un dilettante qui a vécu des années dans cette ville bien plus « opulente en chefs-d'œuvres » que ne le croit le voyageur hâtif. Aussi que des motifs précieux de sculpture ou d'architecture il sait nous indiquer que nous aurions peut-être dédaignés ! Maïs en effet, c'est moins la ville même que ce qu'elle renferme d'œuvres d'art, qui est intéressant à Milan. — H. DE C.

— M. Maurice KÁRMÁN vient de publier une étude sur la *Tragédie de l'homme*. (Budapest, 1905. — 61 pages, in-8°) d'Émeric Madách, la seule pièce du théâtre hongrois qui soit traduite en français. Il croit y voir une véritable théodicée qui, dans la littérature universelle, se rangerait à côté du livre de Job et du quatrième livre (apocryphe) d'Esdras, mais une théodicée où le mouvement philosophique de la première moitié du XIXe siècle a laissé des traces. Comme le poète Arany qui a présenté ce chef-d'œuvre, en 1861, à la Société *Kisfaludy*, M. Kármán trouve la clef du poème dans les trois scènes qui précèdent les tableaux historiques et dans la scène finale. Ce qui rend la lecture de cet essai fort intéressante, ce sont les renvois aux œuvres d'Auguste Comte, de Lamennais, de Pierre Leroux, de Saint-Simon, de Quinet que Madách a lues et étudiées, puis des concordances avec l'*Illustrirte Weltgeschichte für's Volk* de Held et Corvin, ouvrage très répandu entre 1850 et 1860. Dans la scène du phalanstère, M. Kármán voit plutôt l'influence des théories de Cabet que de celles de Fourier. La *Tragédie de l'homme* prouve que l'esprit hongrois n'est nullement rebelle à la recherche philosophique ; seulement cette recherche n'a trouvé jusqu'ici de représentant que dans le domaine de la poésie. — J. K.

— M. Emile Thewrewk de Ponor vient de réunir les discours qu'il a prononcés en qualité de doyen et de recteur (Budapest, Hornyánszky, 1905, 166 pages, in-8°). Ces discours au nombre de cinq, se rapportent à l'histoire de l'Université, à sa vie présente, à son prodigieux développement depuis le dualisme. Avant 1848, ce n'était guère qu'une école pratique; l'enseignement des lettres et des sciences s'y rapprochait beaucoup de celui des cours supérieurs des lycées. Même des philologues de la valeur de Révai, le fondateur de la méthode historique, qui y enseigna au début du XIXe siècle le magyar, ne purent exercer aucune influence. Si la réaction autrichienne après 1849 a commis beaucoup de péchés envers l'autonomie hongroise, on avoue aujourd'hui qu'au point de vue de l'instruction, elle a été salutaire. Dans l'exposé historique que M. Thewrewk trace des sciences philologiques à l'Université, il insiste sur ce point et met surtout en relief le rôle du philologue allemand, nommé par les bureaux viennois, Conrad Halder dont l'auteur est le disciple. — J. K.

— M. Sigismond Simonyi vient de publier sept nouveaux fascicules des *Mémoires linguistiques* (Budapest, Athenaeum, 1905), n° 18. Joseph Gacser : *La langue de Nicolas Telegdi* (74 pages) Telegdi, évêque de Pécs — Cinq Eglises — a publié trois volumes de Sermons (1577-1580) contre les protestants : c'est le meilleur polémiste du camp catholique au XVIe siècle; il peut être considéré comme le précurseur du cardinal Pázmány. — n° 19. Albert Vallo : *Mots slovaques en hongrois*; V. Stan : *Éléments hongrois dans la langue des Móczʒ* (peuplade de la Transylvanie habitant la vallée du fleuve Aranyos) (50 p.). — N° 20. J. Szücs : *Le dialecte des Palóczʒ dans le comitat de Nyitra*; J. Gencsy : *Le dialecte des Sicules de Gyergyó* (62 p.). — N° 21. M. Kertesz : *L'analogie dans la construction des phrases* (mémoire couronné par l'Université de Budapest; 56 p.). — N° 22. J. Vertes : *La phonétique de la langue des enfants* (31 p.) — N° 23. J. Szegleti : *L'infinitif substantivé dans Jean Arany* (32 p.). — N° 24, B. Réger : *L'article défini* (exposé historique de l'emploi de l'article en magyar depuis les temps les plus anciens 41, p. 1. — J. K.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 16 janvier 1906.* — M. le Secrétaire perpétuel fait diverses communications relatives à l'Association internationale des Académies. — M. Léopold Delisle présente quelques observations à ce sujet.

M. Salomon Reinach communique une note de M. Seymour de Ricci donnant le texte et la traduction d'un fragment, récemment publié en Allemagne, de l'historien grec Sosylos, professeur de grec d'Annibal. Ce fragment, déchiffré par M. Wilcken sur un papyrus grec de la bibliothèque de Wurzbourg, décrit en grand détail un épisode d'une bataille navale livrée en 217 a. C. à l'embouchure de l'Ebre et dans laquelle une heureuse manœuvre de la flotte marseillaise assura le triomphe des Romains sur les Carthaginois. Ces derniers avaient réussi à traverser la ligne des vaisseaux marseillais, mais ceux-ci avaient eu soin de laisser en arrière des réserves qui intervinrent à propos. — MM. Alfred Croiset et Dieulafoy présentent quelques observations sur cette tactique.

M. Paul Viollet commence la lecture d'un mémoire sur le rôle de Bérenger Frédol dans les différends entre Boniface VIII et Philippe le Bel.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 5 mars — 1906

VALENTINO, Notes sur l'Inde. — BERGER, Cosmographie mythique des Grecs. — LALOY, Aristoxène de Tarente. — ERNOUT, Le parler de Préneste. — Dom Leclercq, Les Martyrs, III. — KURTH, Notger de Liège. — COUNSON, Dante en France. — VIOLLET, Histoire du droit civil français. — KAYE, Les colonies sous Clarendon. — SULLY-PRUDHOMME, La vraie religion selon Pascal. — JORAN, Le chapitre des Beaux-Arts du Siècle de Louis XIV. — PILASTRE, Lexique de Saint-Simon. — ZUCCANTE, Etudes philosophiques. — FLAMINI, Varia. — MAZZONI, Lectures et conférences. — VILLARI, Articles et discours. — LA BRIÈRE, Nations protestantes et nations catholiques. — TOBLER, Mélanges de grammaire française. — Académie des inscriptions.

Notes sur l'Inde. Serpents, Hygiène, Médecine, Aperçus économiqnes sur l'Inde française, par le Docteur Ch. VALENTINO, médecin de l'armée coloniale. 1 vol. in-16, VI-360 pp. Paris, Alcan, 1906.

Rien de nouveau dans ce livre pour le spécialiste. Il peut intéresser le grand public en lui fournissant sur les mœurs des Hindous des renseignements qu'il n'ira peut-être pas chercher dans des ouvrages plus sérieux. On peut faire en outre de curieux rapprochements entre l'empirisme médical décrit par M. V. et les formules conjuratoires de l'*Atharva-Véda* (une partie de cet ouvrage a été traduite par M. V. Henry, cf. aussi *La Magie indienne* du même savant). — Il est à regretter seulement que M. V. ne soit pas mieux au courant des langues du pays. Il lui arrive de donner des mots sanskrits pour tamouls et inversement. On a ainsi l'étonnement d'apprendre que *mantra vadi* (sic) est un mot tamoul et celui plus grand encore de lire au pluriel des *mantras vadis* (!). Évidemment l'auteur ignore que *mantravadin-* est un composé sanskrit. On regrette encore qu'il n'ait pas suivi la transcription universellement adoptée aujourd'hui pour le sanskrit. — En revanche, dans la partie économique du livre, M. V. fait preuve d'une grande clairvoyance et d'une riche documentation. L'idéal serait de joindre au sens le plus réel des choses modernes la connaissance approfondie des langues et du passé de l'Inde comme l'a fait M. S. Lévi dans son livre sur le *Népâl*. Mais cela ne s'improvise pas.

Malgré ces réserves, les indianistes eux-mêmes liront avec sympa-

thie M. V. parce qu'il aime l'Inde. On le sent à la lecture de son livre. Il ne manque jamais de donner un bon point à la tradition hindoue quand elle se trouve en accord avec la science moderne.

A. Cuny.

H. Berger. **Mythische Kosmographie der Griechen** (Supplément du *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie* de Roscher), Leipzig, Teubner, 1904; 41 p.

Cette dissertation, publiée comme supplément au *Lexikon* bien connu de Roscher, est le dernier travail du professeur Hugo Berger, mort le 27 septembre 1904. L'éditeur n'a pas cru devoir ajouter une préface qu'avait dictée l'auteur avant de mourir ; cela est peut-être regrettable ; le lecteur y aurait pu voir sans doute l'idée maîtresse qui a présidé à la composition du livre, et par conséquent mieux en apprécier la portée. Bien qu'il ait été entièrement achevé, l'ouvrage n'est cependant pas d'une coordination complète ; il semble plutôt, à la lecture, composé d'une série de morceaux unis, il est vrai, par un lien facile à discerner, mais dont l'ensemble ne laisse pas une impression de parfaite unité. Les premières pages exposent les antiques conceptions des poètes grecs sur le monde, sa nature et sa forme, sur le séjour des dieux, sur le ciel et les astres, c'est-à-dire les représentations cosmographiques de l'ancienne mythologie, antérieures aux premières tentatives d'explication rationnelle ; et vers le milieu du volume, les peuples fabuleux et les régions qu'ils habitaient, les voyages de Ménélas et les longues pérégrinations d'Ulysse nous ramènent nettement dans le domaine de la géographie mythique. Mais on ne lira pas sans fruit ces pages d'une étonnante érudition, pleines de vues neuves et d'observations ingénieuses, où nulle place n'est laissée aux écarts de l'imagination, et où se trouve condensée, trop condensée peut-être, la substance d'une science dans laquelle on a jusqu'ici encore peu pénétré.

My.

L. Laloy. **Aristoxène de Tarente**, disciple d'Aristote, et la musique de l'antiquité. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1904 ; 4 p. de préface sans pagination ; 372 p.

Bien que les théories des anciens Grecs sur la musique ne soient pas inaccessibles aux hellénistes, puisque ceux-ci, pour peu qu'ils aient souci d'étendre et de parfaire leur connaissance de la langue, doivent étudier les musicographes aussi bien que les autres écrivains,

M. Laloy n'aurait cependant pas tort de récuser mon autorité de critique sur le sujet tout spécial qu'il traite dans son livre, intitulé *Aristoxène de Tarente*. Mon incompétence ne va pas, toutefois, jusqu'à ne pouvoir apprécier les qualités de l'ouvrage, et aussi ses défauts. Car cette excellente étude a, selon moi, un défaut que M. L. aurait pu éviter : elle est écrite trop exclusivement pour les initiés. M. L. aurait dû songer que, parmi les amis de la musique, il en est dont l'éducation musicale, si sérieuse soit-elle, n'a cependant pas été poussée à un degré tel qu'ils comprennent sans explications préalables tous les principes sur lesquels reposent les divers systèmes musicaux de l'antiquité grecque. Une introduction, quelque courte qu'elle fût, eût été utile pour mettre au courant le lecteur insuffisamment informé, et l'ouvrage y aurait gagné, parce qu'il aurait pu avoir plus d'amis. A part cela, je ne vois qu'à louer dans le livre de M. L. : la sûre connaissance des textes, leur commentaire méthodique, la précision presque mathémathique de leur interprétation [1], et surtout ce sens musical que M. L. nous a déjà révélé par plusieurs articles, et qui se montre ici dans toute son originalité. Les rapports d'Aristoxène avec ses devanciers, ce qu'il doit à l'école pythagoricienne, à Aristote, et surtout à lui-même, son système musical, car il fut non seulement un historien, mais bien plus encore un théoricien de la musique, tout cela est mis en vive lumière. Et ce qui n'est pas moins intéressant, c'est que M. L., en recherchant dans les fragments qui nous restent et dans quelques manuels de basse époque quelles furent les conceptions musicales d'Aristoxène, ne se contente pas de synthétiser la doctrine, d'en montrer les qualités et les lacunes, et d'en faire ressortir la portée jusqu'en des comparaisons avec la musique moderne ; il nous représente l'homme lui-même, avec son esprit de critique, sa rigueur de géomètre, ses dédains pour les systèmes arriérés, sa nature intransigeante d'homme à théories et à principes. C'est pour cela qu'Aristoxène, médiocre par d'autres côtés, « a été fort bien inspiré en se vouant à l'étude de la musique », et qu'il a pu « en édifier une théorie vraiment originale et puissante ». Ce sera l'honneur de M. Laloy, de l'avoir reconstituée, et de nous avoir fait pénétrer, en guide aussi agréable que sûr, dans cette précieuse partie de l'art grec.

MY.

---

1. Dans la notice de Suidas sur Aristoxène, p. 1 et 2, M. L. corrige à tort avec Müller υἱὸς Μνησίου τοῦ καὶ Σπινθάρου en ἤ, καί, pour interpréter « fils de Mnésias ou de Spintharos ». Cette manière de s'exprimer n'est pas inconnue, et l'on traduira « fils de Mnesias, appelé aussi Spintharos ». — Je ne sais vraiment pas quand nous pourrons être débarrassés de « Er l'Arménien », que M. Laloy nomme encore ainsi p. 10, au lieu de « Er fils d'Arménios, le Pamphylien » ; il y a des erreurs qui ont la vie dure.

A. Ernout, **Le parler de Préneste d'après les inscriptions.** Paris, Bouillon, 1905 ; 63 pp. in-8° ; prix : 4 fr. (extrait des *Mémoires de la société de linguistique de Paris*, t. XIII, pp. 293-349).

Le parler de Préneste est un dialecte latin, un frère du romain qui est, pour la plupart d'entre nous, tout le latin. Il s'est assez bien conservé jusqu'au moment où Sulla fonda dans Préneste une colonie romaine. Nous en avons des échantillons dans une série d'inscriptions anciennes, fort courtes, et dans six gloses : Plaute cite du prénestin, quand il veut faire parler patois à un personnage. M. E. a réuni tous ces documents en tête de son mémoire et en a discuté la valeur de témoignage. Les renseignements qu'il en extrait ensuite sont assez abondants pour la phonétique, plus clairsemés pour les formes casuelles, réduits à l'unité pour les formes verbales (*fhefhaked*, de la fibule) et pour la syntaxe (construction de *capere* avec l'ablatif). L'omission des voyelles, à Préneste et ailleurs, est expliquée comme un usage étrusque et rapprochée d'un texte connu de Terentius Scaurus (Keil, *Gr. lat.*, VII, 14-15) : mais l'usage est plus large et contredit la règle posée par Scaurus. Car il parle d'une suppression de la voyelle seulement quand elle est contenue dans le nom de la consonne précédente, d'où *knus*, *krus* (*canus*, *carus*) ; mais il exclut formellement *cnus*, *crus*. Or, dans un même cimetière, on a trouvé *decmbres* (*decembres*, où d'ailleurs l'*e* omis est bref) et *Licnia* (*Licinia*), *C. I. L.*, I, 974 et 892. M. E., à côté de l'explication d'ordre purement graphique, admet une explication phonétique pour *r*, *m*, *n*, qui auraient conservé leur valeur vocalique. Il démontre l'étendue de cet usage au territoire italique entier et rend probable l'influence étrusque. La phonétique est fort bien exposée : le traitement de *i* et de *e*, des diphtongues (surtout de *-ai* final à voyelle longue), des consonnes (voir en particulier la discussion sur *f*) témoignent d'une prudence et d'une précision égales. M. E. cite la forme *pesna* (p. 333). J'ai honte de répéter, pour la troisième ou quatrième fois, que *pesna* pourrait bien être une forme de Pomponius Laetus (*Revue*, 1897, I, p. 288). On ne devrait citer Festus qu'après s'être assuré de l'existence du texte sur le fac similé du manuscrit de Naples, en attendant le deuxième volume de l'édition Thewrewk de Ponor. Ce n'était pas l'occasion, ici, de parler de « l'imprécision ordinaire des grammairiens et lexicographes latins ». Le prénestin, avec d'autres patois voisins, étend le nominatif pluriel en *-es* (de **-eis*) à la 2e déclinaison. Les Romains ont emprunté cette particularité, mais paraissent, suivant une ingénieuse remarque de M. E., l'avoir réservée à la fonction du duel ; cependant quelques exemples de véritable pluriel le conduisent à supposer une influence parallèle des formes démonstratives, *hisce*, *eisdem*. P. 331, Varron ne dit pas qu'Aelius Stilo prononçait *filium* pour *Fidium* (*L. L.*, V, 66 : non 65), mais que Dius Fidius était le fils de Juppiter : hypothèse mythologique du savant de Lanuvium,

qui pouvait être fondée sur la prononciation, mais qui ne l'atteste qu'indirectement. P. 324, « Paulus Festus » est une faute d'impression. P. 349, on peut douter que *sid* d'une inscription de Lambèse (*C. I. L.*, VIII, 3028) nous conserve la désinence secondaire *d*, et non pas un des nombreux exemples de la confusion de *t* et *d* final. Il fallait citer *sied* (Duénos). L'inscription dite de Duénos n'est plus la plus ancienne de Rome (p. 348). Ces détails sont des vétilles. Le mémoire de M. Ernout est d'un excellent augure; il promet un bon travailleur aux études de grammaire latine.

Paul Lejay.

Don H. Leclercq. **Les Martyrs,** *recueil de pièces authentiques sur les martyrs, depuis les origines du christianisme jusqu'au* xx*e siècle : Julien l'Apostat, Sapor, Genséric.* Troisième volume. (Paris, Oudin, 1904; ccxxxiv-422 p., in-12; prix : 3 fr. 50).

L'auteur est inconsolable de ce que nous avons traité de niaiseries certains apocryphes et défend vivement le charme littéraire des romans hagiographiques. Il ne s'agit pas de littérature (des goûts, on ne discute pas) mais d'histoire, et ces romans sont le témoignage très authentique de tout autre chose que la sincérité et la vraie dévotion. Dom L. perd deux pages à déclarer qu'il ne se fâchera pas contre nous : qu'il ouvre, pour se calmer, le livre du P. Delehaye, *Les légendes hagiographiques*. Puisque « le suffrage des membres de l'illustre Compagnie de Jésus est, pour ceux qui entrent dans la vie littéraire, un brevet tout à la fois d'orthodoxie et de goût (p. x-xi) », cette lecture ne peut manquer de lui plaire. Mais qu'il me pardonne : j'avais pris au sérieux l'expression : « pièces authentiques » du titre général. Ce volume contient, dans l'introduction, trois notices sur dom Ruinart. J.-B. de Rossi et Le Blant; une préface : sur quelques martyrs dont les noms sont connus de Dieu, unité du mobile surnaturel chez tous les martyrs, de quelques supplices et de leur représentation dans l'antiquité; une traduction (partielle) du *De mortibus persecutorum* et de l'*Apologie* d'Athanase. L'appendice commence à la p. 59, par cet avis : « Les documents que l'on va lire jouissent pour la plupart, d'une autorité historique dont le degré resterait seul à établir ». Suivent les actes ou récits relatifs à Salsa, Cyrille; Eusèbe, Nestabe et Nestor; Macédonius, Théodule et Tatien; les jeunes gens de Pessinonte, Publia, les vierges d'Héliopolis, Jean et Paul, Théodoret, Juventin et Maximin, Bonose et Maximilien, Basile d'Ancyre, Sabas le Goth; les actes des martyrs perses; les vers attribués à Prosper d'Aquitaine; l'ouvrage de Victor de Vit sur la persécution des Vandales, etc. A la fin, une note protestant contre M. Pio Franchi et les bollandistes qui considèrent la légende des saints Jean et Paul comme un démarquage de celle des saints Juventin et Maximin.

Manuel Dohl.

G. Kurth, **Notger de Liège et la civilisation au xe siècle ;** 2 vol., xxi-391, 88 p. in-8° et une pl.,; Paris, A. Picard et fils, 1905 ; prix : 10 fr.

Travail consciencieux. La vie de Notger a été écrite environ soixante ans après sa mort, par un Liégeois, très au courant de tout ce qu'il a fait dans sa ville épiscopale, mais nullement informé de son activité politique. M. K., très patiemment, à l'aide des diplômes et des chroniques, a refait les itinéraires de son héros à la suite d'Otton III et mis en lumière son rôle politique sous ce prince et Henri II. Sans doute, la conjecture a une certaine part à cette reconstruction, et on lit quelquefois : « Notger a dû être mêlé à cet épisode ». Mais, dans l'ensemble, le récit a une trame solide et on voit bien se dégager le rôle du serviteur des Ottons, hostile à la France, tout dévoué à cette cour germanique d'où il est sorti. M. K. admire ce rôle avec des sympathies allemandes qui feront sourire plus d'un lecteur. Quand le récit amène une personnalité aussi imposante que celle de Gerbert, il reçoit cependant aussitôt un subit accroissement d'intérêt. Notger est avant tout le fondateur de Liège, ville et principauté, ou plutôt il a mis la dernière main à une œuvre habilement préparée par ses prédécesseurs, Richaire surtout. L'épiscopat de Notger (972-1008) a été marqué par un développement des arts auquel M. K. compare celui d'Hildesheim, sous le contemporain Bernward. Il rejette cependant toute influence des artistes d'Hildesheim sur la dinanderie et les arts mineurs de Liège. On avait cru que les ouvriers mosans, en allant chercher le cuivre à Goslar, pouvaient avoir pris des leçons sur leur chemin à Hildesheim. Mais les mines de Goslar ne furent ouvertes que sous Otton le Grand et ne durent attirer les ouvriers que plus tard ; Bernward n'est devenu évêque qu'en 993, alors qu'un lutrin célèbre, exécuté sous le patronage de Notger, entre 972 et 990, paraît déjà dans le chœur de Lobbes. M. K. indique donc, à regret et discrètement, la France comme l'initiatrice probable de l'art liégeois, sauf pour l'architecture qu'il rattache à l'influence de Cologne. De nombreuses indications et un plan permettent de se représenter l'ancien Liège. Malheureusement le vandalisme des successeurs de Notger, les évêques Théoduin et Notbert, dès le xie siècle, dépouilla les églises et détruisit leurs richesses artistiques. Le travail de M. Kurth fait revivre la figure d'un de ces évêques fondateurs et organisateurs de cités, qui laissèrent, malgré tout, une trace profonde dans la vie des peuples. Il a, par suite, un intérêt général.

S.

Counson (Albert). — **Dante en France,** Erlangen. Junge; Paris, Fontemoing, 1906. In-8 et 276 p.

Précisément parce que l'on devine les conclusions de M. C., on ne devinerait jamais le travail considérable auquel il s'est livré afin d'en

fournir la preuve précise année par année. Si avant le milieu du XVIIIe siècle, Dante a été chez nous absolument étranger à la masse, je ne dis pas des ignorants, mais des lettrés, si, avant le milieu du XIXe, il n'a guère inspiré que des travaux superficiels (et, hors de l'Italie, il en fut partout de même), en revanche, le nombre des personnes qui auraient pu s'occuper de Dante ou qui l'ont lu sans le comprendre, a été presque incroyable; et c'est ce double total que M. C. est parvenu à établir. L'ampleur, l'exactitude de ses informations sont vraiment remarquables; on pourra regretter qu'il ait dépensé tant de science à confirmer des assertions incontestables, et surtout que son plan l'ait empêché d'insister sur la partie vraiment intéressante de son étude, c'est à-dire sur la période qui offre enfin des commentaires savants, pénétrants, originaux; son plan l'oblige en effet à traiter d'une manière beaucoup trop rapide et, pour ainsi dire, anecdotique les travaux qui, depuis Ginguené jusqu'à M. Gebhart, ont fait vraiment honneur à Dante et à la France. Mais, du moment où un auteur fait bien ce qu'il a voulu faire, l'équité veut qu'on soit bref dans l'expression d'un regret qui, trop marqué, tiendrait de l'ingratitude. L'extrême érudition de M. C., consacrée, si l'on veut, à des détails, a d'ailleurs le mérite d'être dégagée de toute discussion superflue; l'auteur rapporte les erreurs de faits, de jugement, des soi-disant critiques d'autrefois, mais ne perd pas son temps à les leur expliquer; il sait que le lecteur en fera de lui-même justice. Puis, il fournit des données utiles touchant quantité de lettrés que l'historien de notre littérature rencontrera sur d'autres chemins et dont il ne sera pas fâché de savoir comment ils ont déraisonné sur Dante, ce qu'il apprendra en un instant, grâce à l'index final. Enfin nombre de pages sont réellement curieuses en elles-mêmes : les chapitres sur la furtive connaissance que nos écrivains du XVe et du XVIe siècle ont eue de Dante, offrent quelquefois du piquant; de même, les passages sur la fortune de la traduction de la Divine Comédie par Rivarol et les chapitres sur les passions heureuses ou malheureuses que Dante a faites dans le monde des poètes et artistes romantiques.

Il est vivement à souhaiter que l'auteur reprenne la dernière partie de son travail pour l'approfondir, qu'il montre la part de la France dans l'interprétation de Dante depuis le jour où elle s'y est sérieusement mise, en quoi elle a fait avancer la question, par où sa contribution diffère de l'apport des Anglais et des Allemands : il trouvera là un sujet plus fécond et qu'il paraît, l'éloge n'est pas mince, digne de traiter.

M. C. demande l'indulgence pour les typographes allemands qui ont imprimé son volume; il ne m'a pas semblé qu'il ait beaucoup à se plaindre de leur diligence; seulement, puisqu'il imprime tout d'abord pour le lecteur français, il fera bien, s'il recourt encore à leurs services, de leur imposer quelques procédés français qui auraient

donné plus de variété à l'aspect de ses pages compactes, j'entends l'emploi d'italiques pour les titres et de guillemets un peu plus saillants. Un livre d'érudition ne gagne rien à un air rébarbatif.

Charles Dejob.

Paul Viollet, **Histoire du droit civil français, accompagnée de notions de droit canonique et d'indications bibliographiques.** Paris, Larose et Tenin, 1905 ; VIII-1012 pp. in-8°, 12 fr.).

Je me rappelle avec quel plaisir j'ai lu autrefois la première édition de ce livre, quand il s'appelait encore *Précis de l'histoire du droit*. Car toute la science de l'auteur n'empêche pas d'en faire une des lectures les plus passionnantes que je connaisse. Ou plutôt, elle en explique l'intérêt puisqu'elle nous donne par l'histoire l'intelligence de notre état social et des aspects divers qu'il a traversés. Le texte de cette troisième édition a été augmenté de 66 pages. La bibliographie a été mise à jour. Elle est très abondante. On voudrait parfois quelque signe faisant surnager de cet océan les livres essentiels. Sur le baptême, p. 496 suiv., il eût été utile de renvoyer à Duchesne, *Origines du culte chrétien* (que M. V. cite à propos du mariage). L'article du même auteur, cité p. 497, n. 2, se trouve maintenant dans son livre, *Autonomies ecclésiastiques* (Paris, 1896). Quelques articles sont seulement cités d'après les tirages à part. M. V. a la coquetterie des anciennes éditions ; mais renvoyer à la page d'un Tertullien de 1583, d'un Hincmar de 1615, c'est rendre la vérification à peu près impossible ; sans compter que, tout au moins pour Tertullien, le texte a fait quelques progrès depuis 1583. La plus curieuse référence est la suivante (p. 460, n. 1) : « Lire un fragment de Sénèque, qui fut communiqué par Paul Sadolet à Arnoul le Ferron et que cite Rivier dans son excellent livre, etc. » ; voy. l'édition Haase de Sénèque, fragm. 88 et t. III, p. XVI. Le latin n'est pas toujours imprimé correctement ; p. 433, n. 2, l. 1, lire : *felicitatem ;* p. 442, n. 6, lire : *prooemium.*

L. S.

John Hopkins University studies. English colonial administration under lord Clarendon (1660-67), par P. L. Kaye, in-8°, 150 p., Baltimore, 1905.

Les études historiques et politiques publiées par l'Université John Hopkins de Baltimore en sont à leur vingt-troisième série. M. Kaye, professeur d'histoire au City College, vient d'y écrire un livre intéressant et solide, composé presque exclusivement à l'aide des Calendars of State Papers, de la série coloniale ; il a mis à contribution des documents peu connus et a ainsi renouvelé la connaissance d'une des périodes capitales de l'histoire anglo-américaine, celle de l'administration de Clarendon. En cinq chapitres, sobres et nourris à la fois, il a exposé le système colonial officiel de l'Angleterre au

XVIIe siècle, les efforts de Clarendon pour renforcer l'Acte de Navigation de 1651, la protection accordée par lui aux colonies de Connecticut et de Rhode Island, la conquête des Nouveaux Pays-Bas qui devinrent en 1664 le territoire de New-York, enfin les tentatives stériles faites en 1664-65 pour soumettre l'importante colonie puritaine de Massachussets à la souveraineté royale. Suivant M. K., Clarendon chercha avant tout à chasser les Hollandais des rives de l'Hudson et la soumission du Massachussets ne fut pour lui que l'accessoire; le point de vue est nouveau, mais contestable, et la résistance des puritains du Massachussets aux injonctions des commissaires royaux eut une portée considérable; Clarendon, que minait déjà l'influence croissante d'Henry Bennett, bientôt lord Arlington, s'en consola malaisément.

Albert WADDINGTON.

SULLY-PRUDHOMME: **La vraie religion selon Pascal,** *recherche de l'ordonnance purement logique de ses pensées relatives à la religion, suivies d'une analyse du Discours sur les passions de l'amour* (Paris, Alcan, 1905; x-444 p. in-8°; prix : 7 fr. 50).

M. Sully-Prudhomme a fait une tentative intéressante. Ce n'est pas un nouvel essai pour retrouver le plan de l'ouvrage, mais une construction logique des idées de Pascal d'après les éléments fournis par les *Pensées*. Le texte de Pascal est reproduit et encadré des considérations et des raisonnements qu'il suppose. M. S.-P. nous donne donc un exposé de la théologie des *Pensées*, autant que possible dans les termes mêmes de l'auteur. Il désire qu'un théologien examine son travail. Je ne sais ce qu'en penseront les théologiens. Mais les historiens trouveront peut-être que Pascal est bien isolé de ses sources. Sa théologie n'est pas originale: c'est le pur augustinisme. On ne peut donc guère l'étudier qu'en la confrontant avec celle du modèle. M. S.-P. l'a tenté pour quelques questions, mais en prenant ses renseignements de seconde main: il l'avoue avec une simplicité qui interdit d'insister. D'autres théories de Pascal, comme celles du miracle, ne sont pas moins augustiniennes. Ce sont des problèmes complexes, que les spécialistes, familiarisés avec l'histoire des croyances chrétiennes, peuvent seuls aborder ; voy. sur le miracle d'après saint Augustin, un article de M. E. Nourry, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 1903. L'idée centrale de la théologie de Pascal paraît être celle qui s'est imposée à saint Augustin à la fin de sa carrière, celle du péché et de la grâce. C'est autour de ce point qu'il faut rattacher les pensées éparses de Pascal. Le plan de M. S.-P. est beaucoup trop banal, si j'ose dire, et trop diffus pour exprimer un système aussi particulier: 1° preuves psychologiques et historiques du christianisme; 2° en quoi consiste et comment s'opère la rédemption ; 3° recensement complet des marques de la vraie religion, preuve du christia-

nisme par le jeu des partis, la machine ; 4° étude psychologique, le penseur et le croyant chez Pascal. On ne fera pas les mêmes réserves sur l'appendice, *Critique des formules dogmatiques par les règles de Pascal pour les définitions.* M. S.-P. tire ces formules du catéchisme de Paris. S'il se méprend, ce qui n'est pas douteux pour quiconque a l'habitude de la théologie catholique, il est évident que c'est la condamnation des formules : elles devraient être sans équivoque pour un penseur et un écrivain comme M. S.-P. Rien ne montre mieux l'écart qui s'est produit entre les théologiens catholiques, enlisés dans un formulaire et une philosophie vieillie, et leurs contemporains : ils ne parlent plus la même langue. On pourrait cependant contester le critérium de M. Sully-Prudhomme, emprunté à Pascal. L'infirmité de la méthode, chez Pascal, est d'être une méthode purement géométrique : « Ce qui passe la géométrie nous surpasse ». Ernest Havet avait très bien démêlé le sophisme. C'est la première apparition, dans notre littérature, de ce qu'on pourrait appeler « l'esprit polytechnicien ».

A.

Le chapitre des Beaux-Arts du siècle de Louis XIV de VOLTAIRE. Edition classique, précédée d'une étude sur Voltaire critique littéraire, par Th. JORAN. Paris, Croville-Morant, 1906, in-12, 103 p.

C'est un plaisir de relire un chapitre du *Siècle de Louis XIV* dans une petite édition imprimée avec netteté et qui se manie sans fatigue ; on voudrait un *Voltaire* sur le modèle du *Boswell* ou du *Macaulay* des *Temple Classics*, pour lire à la promenade. Mais l'introduction et les notes de M. J. ne causent pas une satisfaction sans mélange. L'introduction est un réquisitoire, le commentaire, un «éreintement» perpétuel. Pourquoi publier un écrit que l'on n'aime pas ? Pourquoi gloser sur une critique que l'on déclare en bloc *superficielle et frivole* (p. 25) ?[1] M. J. est chicanier et chicane souvent hors de propos. Ainsi Voltaire condamne certains sermons où, dit-il, « le texte devient une espèce de devise, ou plutôt d'énigme, que le discours développe ». Et il ajoute : « Jamais les Grecs et les Romains ne connurent cet usage. » Rien de plus clair : il s'agit d'un procédé littéraire que Voltaire désapprouve ; mais M. J. observe (p. 49) : « Espèce de truisme. Évidemment les païens ne connurent ni les sermons, ni même la prière. » Ces quatre derniers mots sont, par surcroît, une énormité. A propos des imperfections de Corneille, Voltaire écrit : « Les fautes considérables d'Homère n'ont jamais empêché qu'il ne fût sublime. » Là dessus, M. J. part en guerre : « Où sont les *fautes considérables* d'Homère ?

1. Je rappelle, en guise d'antidote, ces lignes de mon cher maître Nisard (III, p. 366) : « Rien n'a vieilli des jugements sommaires et pourtant si pleins qu'il a portés; la critique la plus parfaite ne réussit qu'à nous en donner les motifs ».

C'est tout au plus si ceux qui l'ont lu de près ont avoué qu'*il sommeillait quelquefois*. Il serait aisé de soutenir que le génie d'Homère est plus égal que celui de Corneille. » Type de note oiseuse. En voici une autre de même valeur, mais tendancieuse et révélatrice. Voltaire : « Molière fut, si on ose le dire, un législateur des bienséances du monde ». Glose de M. J. : « Oui, pour tout ce qui touche à la conduite de la vie, à la profession [*quid ?*], au commerce avec nos semblables ; non, pour ce qui est de l'âme, de la religion, de l'idéal. » C'est entendu, on ne pardonne pas *Tartufe* à Molière ; Voltaire, accablé par son nouveau scoliaste, est en bonne compagnie.

S. R.

E. Pilastre, **Lexique sommaire de la langue du duc de Saint Simon,** Paris, Firmin Didot. In-8°, V et 148 p.

En attendant le lexique complet de la collection des Grands écrivains, M. E. Pilastre vient de nous donner un *Lexique de Saint-Simon*. C'est un travail fait sans prétention, qui a consisté à recueillir soit dans le texte des Mémoires, soit au besoin dans le Dictionnaire général, ou dans celui de Littré, un millier de mots et d'expressions assez typiques, puis à les ranger par ordre alphabétique avec une phrase à l'appui et quelques explications complémentaires. Telle est la vertu de ce style de Saint-Simon, fait d'archaïsmes, d'expressions populaires sinon populacières, tout semé de métaphores et de trouvailles de génie, que cette petite collection a un certain intérêt et pourra rendre quelques services. M. Pilastre a cru devoir faire suivre d'une étymologie chacun de ses articles : mais était-il indispensable de nous apprendre que *ciel* vient de *caelum*, ou *œil* de *oculum ?* Ailleurs, il a montré à maintes reprises que les méthodes philologiques actuelles lui sont assez étrangères.

E. B.

Guiseppe Zuccante, **Fra il Pensiero antico e il pensiero moderno.** Milan, Hoepli, 1905, in-16, XII et 510 p.

Fr. Flamini, **Varia, pagine di critica e d'arte.** Livourne, Giusti, 1905. In-16, X et 350 p.

Guido Mazzoni, **Gloria e Memoria dell' arte e d'alla civiltà d'Italia.** Florence, Alfani et Venturi, 1905. In-16, XI et 433 p.

Pasquale Villari. **Discussioni critiche e discorsi.** Bologne, Zanichelli, 1905, in-16, 598 p.

Dans un élégant volume M. Zuccante réunit quatorze études se rapportant à l'histoire de la philosophie. L'antiquité y est représentée par Socrate, Platon (la femme, le beau et l'art dans leur doctrine), Démocrite, Épicure, Zénon d'Élée ; le moyen âge, comme on peut l'attendre d'un Italien, y est résumé par le nom de Dante (la philoso-

phie du *Convivio*, le symbolisme de la Divine Comédie et ses sources principales); parmi les philosophes et penseurs modernes, M. Zuccante s'occupe de Stuart Mill, de H. Spencer, et d'un milanais, essayiste distingué, récemment enlevé à l'affection de ses amis, Gaetano Negri, dont le nom et l'œuvre sont trop peu connus chez nous. L'auteur fait preuve à son tour, dans le genre de l'essai philosophique, moral et littéraire, des plus heureuses qualités, variété des sujets, art d'ouvrir des aperçus ingénieux, d'exprimer des observations pénétrantes sous une forme facilement accessible et même agréable. C'est là un genre de mérite qui n'est pas commun, et dont certains érudits de l'Italie contemporaine se montrent assez jaloux. Longtemps leur principale ambition a été de composer péniblement des ouvrages d'une science solide mais parfois peu attrayante. Ils paraissent aujourd'hui comprendre que les livres les plus doctes perdent quelque chose à ne pas trouver de lecteurs, et, sans rien sacrifier de leur rigoureuse méthode, ils s'appliquent à revêtir leurs pensées d'une forme soignée, aussi éloignée d'un maniérisme déplacé que d'une rigidité pédantesque. Le livre de M. Zuccante appartient à cette catégorie d'ouvrages fortement pensés qui doivent trouver des lecteurs et beaucoup.

Des préoccupations tout à fait analogues ont inspiré M. Flamini, lorsqu'il a réuni une série d'articles littéraires sous ce titre modeste : *Varia : pagine di critica e d'arte*. Il écrit dans sa préface : « L'art de *vulgariser*, qui n'est ni facile, ni méprisable en est encore à ses débuts chez nous, alors que, en d'autres pays, il est en pleine prospérité ; nos savants ne se sont pas encore convaincus, en général, que l'utilité de leurs études n'est pas proportionnée aux longs et pénibles efforts qu'ils y consacrent, si le profit doit en rester limité, et comme emprisonné dans un cercle étroit. » Les articles et les conférences qui paraissent dans ce volume sont donc destinés au grand public plutôt qu'aux spécialistes : ils portent sur l'œuvre de Dante (quatre études), sur Pétrarque, sur quelques poètes moins connus du XIVe et du XVe siècle ; puis sur Leopardi Tommaseo; G. Verdi, A. Graf, et j'en passe. Mais n'oublions pas un substantiel article sur l'italianisme à l'époque de la Renaissance en France. M. Flamini possède toutes les qualités nécessaires pour réussir dans la voie qu'annonce sa préface, exposition claire, style châtié, et, il est à peine besoin de le dire, information solide et précise.

M. Guido Mazzoni a fait depuis longtemps ses preuves dans ce genre difficile — justement parce qu'il parait trop facile — de la vulgarisation, par la plume et surtout par la parole. Son nouveau volume est destiné à confirmer sa légitime réputation de critique et d'orateur; l'auteur y a distingué avec soin les *lectures*, plus soutenues de ton, et les *conférences* débitées avec plus d'abondance et rédigées après coup, soit d'après des notes, soit d'après la sténographie. L'usage du dis-

cours est encore très général en Italie; M. Mazzoni est un des conférenciers les mieux doués et les plus capables de faire sentir toute la supériorité du discours improvisé quant à la forme, encore que solidement préparé. Les noms qui défilent dans cet excellent volume sont ceux de Dante, Giotto, Pétrarque, Politien, les poètes lyriques et politiques du XVIe siècle, Métastase, Alfieri, Parini, Berchet et toute l'époque du *Risorgimento,* enfin G. Carducci.

Dans le même ordre d'idées, signalons encore un recueil d'articles et de discours d'un vétéran de l'enseignement, d'un grand historien et d'un patriote éclairé, M. Villari. On y trouvera les discours que M. Villari a prononcés, comme président de la Société « Dante Alighieri », de 1897 à 1903, des études sur Machiavel, sur Savonarole, sur l'histoire de Florence et la Renaissance — chacun sait quelle est l'autorité de M. Villari en ces matières —, sur la république napolitaine, sur les événements de 1866 et sur le grand peintre Domenico Morelli.

H. H.

Yves de La Brière. **Nations protestantes et nations catholiques.** Où est la supériorité sociale? Étude historique et économique. Ed. des « Questions actuelles » s. d. (1905, extr. des *Études*), 32 p.

M. Y. de la Brière veut répondre au livre fameux de Laveleye. En fait il a raison de protester contre une généralisation qui ne tient compte ni de l'essor du Canada, ni de celui de l'Italie et de la Prusse rhénane. Mais il fait trop bon marché lui-même des différences entre les cantons suisses de confession différente[1], et il passe trop facilement sur ce détail que les *groupes catholiques prospères* (groupe américain, canadien, allemand, suisse) sont précisément en contact avec des majorités protestantes, et que les *peuples catholiques* (comparez l'Italie et l'Espagne) semblent prospérer dans la mesure où ils se sont évadés du catholicisme [2]. La Belgique seule fait actuellement exception. Après avoir accepté de traiter le sujet à un point de vue purement économique, M. de la Br. reproche aux tenants de la supériorité protestante de « mesurer la vérité d'une religion d'après la prospérité matérielle de ses adeptes ». C'est là sortir de la question. C'en est sortir également que de nous parler des bienfaits de l'ancien

---

1. Quand il s'agit de communes valaisanes et vaudoises *situées sur une même rive du Rhône,* les différences de civilisation ne peuvent s'expliquer par des raisons géographiques. Inversement je ne vois point (p. 16) que la Suède et surtout la Norvège, étant donnée leur situation naturelle, soient des nations arriérées.

2. M. Y. de la Br. déclare (p. 16) que la France, l'Espagne, l'Autriche « ne peuvent plus être nommées, sans réserve, des *nations catholiques* » parce que des forces très anticatholiques y agissent (en Espagne!) : « révolution, libre-pensée, franc-maçonnerie, protestantisme, finance juive ». Ces forces n'agissent-elles pas en Italie? en Belgique? dans les pays protestants?

catholicisme : la position même du problème indique qu'il s'agit du catholicisme tel que l'a fait le concile de Trente. Et s'il est vrai, comme le dit M. de la Br., que d'autres causes, géographiques, économiques, historiques influent sur la prospérité des peuples, il semble bien que les pays protestants doivent à leur éducation individualiste une part de leur grandeur [1].

H. Hauser.

Adolf Tobler. **Mélanges de grammaire française.** Traduction française de la deuxième édition par M. Kuttner, avec la collaboration de L. Sudre. Paris, Picard, 1905; in-8° de xxi-372 pages.

Les *Vermischte Beitraege zur franzœsischen Grammatik* de M. Tobler sont un des livres les plus indispensables à quiconque s'occupe de l'étude historique du français. Nulle part ailleurs, sauf peut-être dans les travaux de quelques-uns des disciples du maître, on ne trouve la même largeur d'information, la même abondance d'exemples heureusement choisis, et surtout cette profondeur dans l'analyse des faits syntaxiques qui fait ici de la grammaire une province de la psychologie. Mais la délicatesse même de cette analyse, la condensation de la pensée, et le principe, — au reste excellent en soi — habituel à l'auteur, d'enfermer dans chaque phrase une pensée complète rendent ces substantiels articles fort difficiles à lire, surtout pour ceux dont l'allemand n'est pas la langue maternelle. C'est donc un signalé service que MM. Kuttner et Sudre ont rendu aux travailleurs, en en faisant passer la première série dans notre langue, cette « langue de mathématiciens », comme l'appelle M. Tobler lui-même, où l'on ne peut pas ne pas être clair [2].

Tout a été fait pour rendre cette traduction facile et agréable à lire : la typographie est admirable d'élégance et de netteté; le texte, un peu dense dans l'original, a été scindé en un plus grand nombre de paragraphes et certains détails moins importants rejetés en note ; le style périodique de l'auteur n'a pas été servilement calqué et les traduc-

---

1. M. de la Br. explique, en dernière analyse la prospérité des peuples protestants par leur « inconsciente fidélité aux principes catholiques ». Mais pourquoi cette fidélité inconsciente donnerait-elle de meilleurs fruits matériels que la fidélité consciente des Espagnols, des paysans siciliens, des montagnards tyroliens? Pour ce qui est de la France, inutile d'en parler, car (p. 6) « un innommable régime y entretient, avec l'instabilité politique, la guerre sociale et la guerre religieuse; combattant ou laissant combattre la propriété, l'armée, aussi bien que chacune des libertés nécessaires, il alarme et les intérêts matériels et les intérêts moraux ».

2. Mlle Obert, la traductrice du livre classique de Haase, avait traduit les onze premiers chapitres ; elle a dû, pour des raisons de santé, renoncer à continuer ce travail, qui « complètement remanié, disent MM. K. et S., est devenu la base du nôtre ». — La traduction de cette première série doit être suivie de celle de la deuxième et de la troisième : nous souhaitons vivement que le succès du présent volume décide les traducteurs et leur éditeur à tenir bientôt leur promesse.

teurs ont fait de louables efforts pour l'adapter au génie de notre langue. Toutefois j'avoue que j'aurais voulu les voir aller plus loin encore dans cette voie, supprimer certaines inversions, donner plus de souplesse à des phrases encore trop chargées pour nos habitudes. Si je n'ai point parlé d'abord de la fidélité, c'est qu'il était inutile de la louer, l'auteur ayant été consulté chaque fois qu'un doute se présentait à l'esprit des traducteurs [1].

Pour que ce compte rendu ne soit pas consacré uniquement à ceux-ci, on me permettra, j'espère, deux ou trois brèves remarques sur le texte même.

P. 80. L'expression « avec ça que », fréquente dans la langue populaire (*avec ça qu'il faut être un aigle pour s'enrichir dans les draps !*) a été parfaitement comprise, mais l'origine ne m'en paraît pas suffisamment expliquée. Elle a dû introduire d'abord une proposition par laquelle on ajoute un argument à ceux qui viennent d'être invoqués, soit par la personne qui parle, soit par l'interlocuteur (*avec ça qu'il est devenu un beau parti*) ; mais il arrive souvent que cette proposition, qui prend alors la valeur d'une interrogation, soit ironique, et qu'en ayant l'air de fournir un argument de plus à son adversaire. on ruine en réalité sa thèse par une objection sans réplique. La pensée complète serait : « J'admets votre raisonnement, mais *avec ça*, c'est-à-dire après tout cela [que vous venez de dire] je vous demanderai s'il n'est pas vrai que..., et je vous défie de répondre : *non* à ma question ». Le langage populaire de la Lorraine emploie exactement dans le même cas la locution « *sans compter que..*, qui me paraît fortifier singulièrement cette explication. — C'est par un tour ironique très analogue que me paraît s'expliquer la locution *plus souvent*, que Littré me semble en somme avoir mieux comprise que M. Tobler. « Cette affirmation, cette invitation, explique celui-ci (p. 81), il faudra venir me la faire plus souvent ; en attendant, je refuse ». Littré a bien compris le caractère ironique de la locution, mais il interprète mal l'ellipse : « C'est, comprend-il, ce que je fais le plus souvent ». Je crois qu'il faut entendre : « Je le ferai [comptes-y], plus souvent [encore que tu ne le demandes]. — M. Tobler me paraît avoir tort contre G. Paris dans son interprétation de la maxime suivante de La Bruyère, qu'il faut citer en entier : *L'on se repent rare-*

---

1. Je relèverai pourtant quelques remarques, au reste sans importance. *Collègue* (p. 77) n'est pas exactement le synonyme de *Fachgenosse*. — Dans la phrase : « rien n'est plus aisé, paraît-il, que d'expliquer... » (p. 157), *paraît-il* me semble mal employé : cette locution n'est d'usage aujourd'hui que quand l'apparence est jugée conforme à la réalité (de même pour *il paraît*) ; or c'est précisément l'idée contraire que l'on voulait exprimer. — L'épithète *berüchtigt* aurait dû être traduite (p. 242, n.), non par « mal noté », mais par « fameux, célèbre » ; elle s'applique en effet à deux propositions incontestables qui ne méritent pas cette flétrissure.

ment de parler peu, très souvent de trop parler : maxime usée et triviale, que tout le monde sait, et que tout le monde ne pratique pas (De l'Homme, 149) ». M. Tobler (p. 246) voit là un jugement universel négatif, et en effet la logique pure n'a rien à objecter à cette explication. Il me semble pourtant que La Bruyère n'a pu vouloir dire que personne au monde ne s'abstenait de trop parler; cette proposition, au reste évidemment inexacte, serait peu conforme à la manière d'un écrivain ami des nuances et dont la litote est l'une des maîtresses formes. — Le mot *chaude* en ancien français me paraît traduit peu exactement (p. 238) par « action de travailler son adversaire avec l'épée ou le poing », ce qui serait une extension du sens primitif « action de faire chauffer le fer, puis de le battre ». Je crois qu'on le traduirait plus exactement par « moment où l'on a eu chaud » (par suite d'une émotion violente ou d'un effort), sans qu'au reste il y ait lieu de sous-entendre un substantif déterminé, comme serait *passe* (moment), *alarme*, *alerte*, etc. Cet adjectif doit être employé ici comme dans les locutions : *Vous me la baillez belle! Elle est bien bonne, celle-là!*

A. Jeanroy.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 février 1906.* — M. Léopold Delisle communique une lettre de M. Henry Yates Thompson annonçant le don, fait par le roi Édouard VII à M. le Président de la République, du tome second des *Antiquités* de Josèphe. Le tome premier est à la Bibliothèque nationale. Du second, acquis par M. Thompson à Londres, on a récemment retrouvé dix miniatures à la Bibliothèque royale de Windsor; M. Thompson a offert au roi le volume qui ne contenait plus qu'une peinture; le roi a fait réintégrer dans ce volume les miniatures retrouvées dans sa bibliothèque, et, après cette reconstitution, il a offert ce beau livre à la France.

M. Cagnat, président, annonce que l'Académie a modifié le règlement relatif aux communications faites par des savants étrangers à l'Académie. Ceux-ci devront désormais présenter leur communication au Président, qui l'inscrira à l'ordre du jour sous son nom ou sous le nom d'un membre consulté à cet effet par le Président. De cette manière, les communications de personnes étrangères à l'Académie seront faites à leur tour d'inscription et ne seront plus renvoyées indéfiniment de séance en séance.

M. Salomon Reinach tente d'expliquer le célèbre récit de Plutarque, où Rabelais, après Eusèbe, voyait l'annonce surnaturelle de la mort de Jésus. Le pilote d'un vaisseau, allant de Grèce en Italie, s'entendit appeler trois fois par une voix mystérieuse qui lui annonça que le grand Pan était mort. Les passagers, parmi lesquels se trouvait un professeur de grammaire, informateur de Plutarque, témoignèrent de la véracité de l'histoire, qui fut rapportée à l'empereur Tibère et l'inquiéta. M. S. Reinach fait observer que, d'après Plutarque, le pilote du bateau s'appelait *Thamous* et que Thamous est le nom syrien d'Adonis, dont les fidèles pleuraient chaque année la mort. A cette occasion, ils psalmodiaient une sorte de cantilène composée du nom trois fois répété de Thamous et de trois mots signifiant : *Le très grand (dieu) est mort* — ὁ πανμέγας τέθνηκε. Le pilote et les passagers, qui ignoraient l'identité de Thamous et d'Adonis, crurent que le cri de Thamous appelait le pilote par son nom et que l'épithète *panmégas* (très grand) signifiait « le grand Pan ». Ce malentendu nocturne est l'origine de l'histoire, vraie en substance, que Plutarque a rapportée de bonne foi et qui a inspiré aux commentateurs, depuis quinze siècles, tant de singulières hypothèses. — MM. Alfred et Maurice Croiset, MM. Bréal, Louis Havet, Boissier, Dieulafoy, Clermont-Ganneau présentent diverses observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 12 mars. — 1906

HUBERT, La représentation du temps dans la religion et la magie. — Harvard Studies, XV. — Science et religion, collection Bloud. — BATTIFOL, Études d'histoire et de théologie positive. — Dom LECLERCQ, Les Martyrs, IV. — BITTLINGER, La matérialisation dans la Bible. — TER-MINASSIANTZ, L'église arménienne. — KNUTTEL, Catalogue des brochures politiques de la Bibliothèque royale de La Haye, V. — SOL, La France et l'Italie du XIIe siècle à 1815. — HORN, Rackozi. — L. GAUTIER, La médecine à Genève. — Ernest DUPUY, La jeunesse des romantiques. — Ch. BENOIST, La crise de l'État moderne, I. — BRUNOT, La réforme de l'orthographe. — LOISY, Morceaux d'exégèse. — E.-W. MEYER, Christianisme et civilisation. — Béréchiah, Commentaire de Job, p. WRIGHT et HIRSCH. — ZAPLETAL, Le cantique de Débora. — SCERBO, Notes sur Job. — SELLIN, Israël et les fouilles d'Orient. — ENGERT, Mariage et famille chez les Hébreux. — STAERCK, Religion et politique dans le vieil Israël. — VOLLMER, Jésus. — FIEBIG, La Bible et le Nouveau Testament. — GEBHARDT, L'Evangile de Jean. — A. MEYER, La vie d'après l'Evangile de Jésus. — RENDTORFF, Le baptême dans le christianisme primitif. — TOUZARD, Grammaire hébraïque abrégée. — Archive historique pour la Sicile orientale, I. — PIRANESI, La maison de Dante. — P. SABATIER, Quelques travaux récents sur les opuscules de Saint François. — Académie des inscriptions.

H. HUBERT, **Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie.** Programme de l'École pratique des Hautes-Études, section des Sciences religieuses. Paris, Leroux et Fischbacher, 1905. In-8, 39 p. [1].

Ce mémoire, fortement pensé et bien écrit, n'est pas facile à lire; mais ceux qui le liront jusqu'au bout ne regretteront pas leur peine. L'auteur y traite de la notion du temps au point de vue religieux et, successivement, de la mesure du temps. « Le calendrier est l'ordre de la périodicité des rites...; il est le code des qualités du temps. Les premiers calendriers sont des almanachs qui enregistrent, jour par jour, les pronostics et les prescriptions magico-religieuses. »

Toutes les fois qu'on aborde l'étude d'une institution générale et qu'on en démontre l'origine religieuse, à l'encontre du bon sens vulgaire qui la croit économique ou rationnelle, on a de grandes

1. Ces programmes sont une plaie ajoutée à tant d'autres qui empoisonnent la bibliographie et les bibliothèques. Pourquoi emprunter une absurdité à l'Allemagne? N'existe-t-il pas déjà trop de Revues qui insèrent des articles sur tous les sujets imaginables?

chances d'être dans la bonne voie et l'on fait vraiment œuvre d'historien. La grande supériorité de nos sociologues sur ceux du XVIIIe et de la première moitié du XIXe siècle, c'est d'avoir compris que la religion n'est pas quelque chose d'adventice, d'ajouté, si l'on peut dire, à l'humanité, mais la vie de l'humanité elle-même avant la naissance de la science et, grâce au phénomène des survivances, longtemps après — aujourd'hui encore — dans une mesure qu'il est toujours intéressant de déterminer.

La conception de M. H. l'amène à l'étude qualitative, et non pas seulement quantitative du temps. L'institution des calendriers, en effet, procède de l'idée du temps qualitatif, composé de parties discontinues et hétérogènes. « Pour la religion et la magie, dit M. H., le calendrier n'a pas pour objet de mesurer, mais de rythmer le temps. » La continuité du temps est interrompue par des dates critiques qui marquent le commencement de nouvelles périodes ; à l'intérieur de chaque période, mais là seulement, tout acte ou tout phénomène d'ordre religieux conserve sa pleine efficacité. C'est pourquoi l'on accomplit, au commencement de chaque période, des rites prophylactiques et sympathiques qui valent pour la période entière. La nécessité de délimiter ces périodes, de situer un même rite récurrent au début de deux périodes semblables, a conduit à mesurer le temps avant que la vie agricole n'en ait fait une obligation économique. « Le rythme du temps n'a pas nécessairement pour modèles les périodicités naturelles constatées par l'expérience, mais les sociétés avaient en elles-mêmes le besoin et le moyen de l'instituer. » (p. 29).

M. H. se demande encore comment les individus ont, chacun pour soi, abstrait de leur conscience la notion du temps. Je crois que ce problème est du ressort de la psychologie infantile ; l'enfant apprend la notion du temps par la périodicité du jour et de la nuit, de ses appétits et de ses besoins. La réponse de M. H. me paraît bien métaphysique ; je la transcris pour justifier ce que j'ai dit plus haut de la difficulté qu'on éprouve parfois à le suivre : « De même que, de la conscience d'efficacités particulières, a surgi la notion du *mana*, qui est l'ordre des efficacités, de même, de la perception aiguë des concomitances changeantes, s'est dégagée peut être la notion générale du temps, qui est l'ordre des concomitances possibles. » *Peut-être* n'est pas ici de trop.

Salomon Reinach.

Harvard Studies in classical philology, volume XV (1904). Londres, Longmans Leipzig, O. Harrassowitz; 244 pp. in-8° ; prix : 6 Mk. 50.

Ce volume contient les cinq mémoires suivants : Edward Kennard Rand, la composition de la *Consolation* de Boèce : contrairement à

la thèse d'Usener, Boèce est un écrivain original qui a donné un caractère chrétien à des matériaux antiques; il oppose la foi et la raison et, même dans cet ouvrage, on retrouve l'auteur des traités théologiques, le premier des scolastiques. — Arthur Stanley PEASE, Notes sur quelques usages des cloches chez les Grecs et les Romains. Longue analyse, avec corrections et compléments, du livre de M. l'abbé MORILLOT, *Étude sur l'emploi des clochettes chez les anciens et depuis le triomphe du christianisme* (Dijon, 1888). — Edw. CAPPS, La Némésis de Cratinus le jeune. Elle peut avoir été représentée entre 410 et 404. Il n'y a pas lieu de corriger le scoliaste d'Aristophane, *Oiseaux*, 521. — Floyd G. BALLENTINE, Quelques phases du culte des nymphes. Recueil de textes prouvant que les nymphes étaient des divinités des eaux, du mariage et de la naissance. M. B. cite, pour chacun de ces points, d'abord les textes grecs, puis les textes latins, les discute et les explique. A la fin, un index alphabétique des noms des nymphes et des néréides avec références. — G.-W. BAKER, Les jugements littéraires des comiques grecs : soit qu'ils parlent d'eux-mêmes, soit qu'ils critiquent d'autres auteurs. Ce mémoire, écrit en latin, est le plus étendu du volume (120 pages). Ces cinq études sont d'une grande précision et témoignent d'une extrême conscience à rechercher les détails.

P. L.

Science et religion. Paris, Bloud, 1905.

L'éditeur Bloud publie une collections de brochures de vulgarisation et d'apologétique, qui ont toutes 64 pp. in-12 (prix : 0 fr. 60). Suivant que le texte à imprimer est plus ou moins étendu, on le ramène à la mesure voulue en choisissant des caractères plus ou moins fins. Comme on le pense, ces brochures sont de valeur très inégale ; mais quelques-unes méritent d'être signalées. Nous avons reçu les suivantes : Vicomte Robert d'ADHÉMAR, *Le triple conflit, science, philosophie, religion* (s. d.); R. SCHINKLER, *La vie et l'être vivant* (1905); Abbé de BROGLIE, *Le surnaturel, leçons données au cercle du Luxembourg (1873-1874)*, avec préface et notes par A. LARGENT (2 vol., 1905); Abbé de BROGLIE, *Monothéisme, hénothéisme, polythéisme, Leçons faites à l'Institut catholique de Paris*, avec préface par A. LARGENT (2 vol., 1905); ALFARIC, *Aristote* (1905); André BAUDRILLART, *La religion romaine* (1905) : exposé clair, mais un peu bref; l'auteur ne cite ni Wissowa ni W. Warde Fowler; A. PAULUS, *Les Juifs avant le Messie* (3 vol., 1905) : il suffit pour juger ce travail de savoir que l'ouvrage de M. Schürer est ignoré; Th. CALMES, *L'Apocalypse devant la tradition et devant la critique* (1905) : excellent exposé, d'un esprit vraiment historique; H. Cou-

GET, *La sainte Trinité et les doctrines antitrinitaires* (2 vol., 1905) : bon, malgré une certaine sécheresse; M. C. ne recule pas devant les citations textuelles; J. A. CHOLLET, *La doctrine de l'eucharistie chez les scolastiques;* Anthyme SAINT-PAUL, *Architecture et catholicisme, la puissance créatrice du génie chrétien et français dans la formation des styles au moyen âge* (2e éd., s. d.) : livre bizarre, où un certain illuminisme se mêle à des connaissances historiques et techniques fort sérieuses; J. BRUGERETTE, *Grégoire VII et la réforme du* XIe *siècle;* du même, *Innocent III et l'apogée du pouvoir pontifical;* A. RASTOUL, *Les Templiers* (1905) : ne cite ni Langlois ni Schnürer; Yves de LA BRIÈRE, *La conversion de Henri IV, Saint-Denis et Rome, 1593-1595* (1905); G. LECARPENTIER, *Le catholicisme en Écosse* (1905) : cette brochure repose sur Bellesheim; mais l'auteur, qui a séjourné dans le pays, ajoute quelques détails sur le temps présent; H. MAILFAIT, *La constitution civile du clergé et la persécution religieuse pendant la Révolution* (1905); J. RICHÉ, *Les articles organiques, étude historique et juridique* (s. d.); Eugène BEURLIER, *Fichte* (1905) : résumé un peu aride; Émile THOUVEREZ, *Herbert-Spencer* (1905) : clair et vivant; P. BASTIEN, *Des censures qui atteignent la liquidation des biens ecclésiastiques et des congrégations religieuses.*

P. L.

Études d'histoire et de théologie positive, Deuxième série, par P. BATTIFOL. Paris, Lecoffre, 1905, in-12, pp. 288.

Cette série d'études est entièrement consacrée à l'histoire du dogme de l'Eucharistie, depuis l'origine jusqu'à S. Jean Damascène (VIIIe s.) dans l'Église grecque, et jusqu'au IVe concile de Latran (1215) dans l'Église latine. L'histoire du développement du dogme est précédée d'un commentaire exégétique des textes du N. T. qui s'y rapportent. Dans cette partie, comme d'ailleurs dans le reste de l'ouvrage, l'auteur se montre trop préoccupé du côté apologétique de son étude, qui aurait gagné à être conduite sous un point de vue plus exclusivement objectif. L'interprétation des textes johanniques, en particulier, est assez sujette à caution. Dans la suite de son travail, M. B. expose par quelle série d'hésitations et de tâtonnements sont passées les diverses écoles théologiques avant d'arriver à formuler, non le dogme lui-même, mais la théorie du dogme, qui, laissée dans le vague chez les Grecs, s'est finalement concrétisée chez les Latins dans le mot de de « transubstantiation ». L'auteur remarque en terminant que l'aristotélisme n'a pas eu de part aux discussions qui ont abouti à l'adaptation de cette formule. La conclusion, sous entendue, est que cette expression et d'autres sont susceptibles d'une interprétation différente de celle qui leur est assignée par la scholastique. Je doute fort que le

livre de M. B., malgré son conservatisme assez accentué, plaise à la majorité des théologiens catholiques près desquels la scholastique trouve encore actuellement plus de faveur que la méthode historique, la seule cependant qui puisse être vraiment féconde en résultats.

J.-B. Ch.

Dom H. Leclercq. **Les Martyrs**. Volume IV. **Juifs, Sarrasins, Iconoclastes.** Paris, Oudin, 1905. cxlii et 355 p.

Le quatrième volume de dom H. Leclercq a paru quand, à peine, avions-nous fini de lire le troisième. Il contient, dans l'introduction, deux mémoires : Les chrétiens et les juifs, La critique officielle des actes des martyrs ; dans le texte une série de récits sur Vartan et ses compagnons, Herculanus de Pérouse, les martyrs du Nedjran, les douze martyrs de Léon, saint Herménégild, la prise de Jérusalem par les Perses, Jésus-Sabran, Oswald de Northumbrie, le pape Martin Ier, Aigulphe de Lérins, les deux saints Ewald, sainte Julie, la persécution iconoclaste, sainte Théodosie, les martyrs de Constantinople, Porcaire et cinq cents moines de Lérins, saint Paul le nouveau, André de Crète, vingt moines établis près Jérusalem, saints Saulve et Lupère. Nous ne sommes pas pris à partie, cette fois, dans l'introduction ; c'est le tour des bollandistes. Dom L. s'est servi d'un article « Actes des martyrs » publié dans un dictionnaire par un bollandiste, le P. van den Gheyn, il y a cinq ans. Un autre bollandiste, le P. Delehaye, a critiqué les assertions de dom Leclercq. Aujourd'hui, dom L. met en regard les textes contradictoires du P. van den Gheyn et du P. Delehaye. C'est assez piquant. Mais c'est périlleux. Le P. van den Gheyn serait fondé à reprocher à dom L. de se servir de ses propres écrits sans critique. Dom Leclercq révèle trop clairement son procédé de composition.

M. D.

Ernst Bittlinger, **Die Materialisierung religiöser Vorstellungen, eine religionsphilosophische Studie auf geschichtlicher Grundlage**, Tübingen, Mohr, 1905 ; iv-128 pp. ; prix : 2 Mk. 40.

Esquisse utile d'un sujet intéressant. A côté de l'allégorisme et de l'explication par le sens spirituel, l'exégèse biblique a pratiqué de bonne heure la « matérialisation », c'est-à-dire l'explication littérale de ce qui a été écrit en figures. Des actes symboliques sont pris en eux-mêmes ; des formules anthropomorphiques ou mythologiques, qui sont simples locutions traditionnelles, sont entendues à la lettre ; des personnifications de peuples deviennent des individus ; etc. Un exemple typique est l'histoire de Josué arrêtant le soleil. M. B. pré-

tend que ce procédé domine toute l'ancienne exégèse. En tout cas, il en a recueilli de nombreux exemples, à commencer par la Bible elle-même, puis dans Justin et dans Irénée. On peut différer avec lui sur tel ou tel détail. Sa brochure n'en constitue pas moins l'amorce d'une partie importante de l'histoire de l'exégèse.

P. L.

Erwand Ter-Minassiantz, archidiacre d'Etchmiadsin, **Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zu den syrischen Kirchen bis zum Ende des 13. Jhdts. nach den armenischen u. syrischen Quellen bearbeitet,** Leipzig, Hinrichs, 1904; XII-212 pp. in-8°; *Texte u. Untersuchungen*, N. F. XI 4; prix : 7 Mk. 50.

Ce livre est, avant tout, une histoire des croyances de l'église arménienne. L'auteur veut établir qu'il a subsisté un accord au moins inconscient entre cette église et l'église jacobite de Syrie. Toujours est-il qu'il y eut entre elles des discussions et des querelles très certaines, que M. Ter-M. ne peut dissimuler. Après un chapitre fort intéressant sur les origines, M. Ter-M. montre que l'église d'Arménie adopta les vues de Julien d'Halicarnasse et une position hostile au concile de Chalcédoine. Mais le chapitre IV, sur les discussions entre Arméniens et Syriens jacobites au sujet des rites, prouve qu'ils furent loin d'être en constant accord. Le livre de M. Ter-Minassiantz sera très utile par la quantité de données et de documents qu'il rend accessibles à l'historien du christianisme.

P. L.

Catalogus van de pamfletten-verzameling berustende in de Koninglijke Bibliotek... door Dr W. P. C. Knuttel, onderbibliothecaris. Tom. V (1776-1795). S'Gravenhage, Bockdrukkerij van Belinfante, 1905, 502 p. in-4°.

Voici seize ans bientôt que nous annoncions aux lecteurs de la *Revue* la publication du premier volume du grand *Catalogue des brochures politiques* conservées à la Bibliothèque royale de La Haye, entrepris par M. Knuttel, qui n'a cessé d'y travailler depuis avec un zèle à toute épreuve ; il vient de nous en donner le cinquième volume, qui embrasse la littérature éphémère des pamphlets, feuilles volantes, brochures en tout genre, se rapportant aux années 1776-1795. Nous avons dit ici même, à plusieurs reprises, la richesse de cette collection, son utilité pour l'historien, qui ne trouvera nulle part une aussi grande abondance de sources divergentes pour fixer l'opinion publique du temps, la Hollande ayant été depuis deux siècles et demi une terre de liberté relative et la terre nourricière par excellence de la littérature des pamphlets. Ce cinquième volume est un des plus intéressants pour nous, puisqu'il comprend les produits de la période révolutionnaire ; il commence au n° 19,114 pour s'arrêter au n° 22694, c'est-à-dire

qu'il renferme 3580 titres de pièces diverses, relatives presque toutes à la guerre d'Amérique, aux premiers soulèvements de la Belgique, à la Révolution française. Elles sont écrites en langues diverses, mais en majeure partie pourtant en hollandais et, comme on le pense bien, la plupart sont anonymes. Ces écrits, classés chronologiquement et accompagnés parfois de notes explicatives. se rapportent soit à la politique proprement dite, aux luttes des partis, aux conflits internes, soit à des problèmes économiques, soit encore aux discussions et querelles internationales. Les indications contenues dans la table des auteurs, pour autant qu'ils sont connus, fournissent de précieux renseignements bibliographiques; rien qu'en feuilletant un des volumes de M. Knuttel, et spécialement le plus récent d'entre eux, on se rend compte de l'abondance de matériaux réunis à La Haye et mis à la disposition des travailleurs qui voudront, si je puis m'exprimer ainsi, y venir tâter le pouls à l'opinion publique, pour une époque déterminée de l'histoire moderne. Quand aurons-nous un instrument de travail anologue pour l'histoire de France, d'Allemagne ou d'Angleterre?

R.

Les rapports de la France avec l'Italie du XIIe siècle à la fin du premier Empire, d'après la série K. des Archives nationales, par Eugène Sol, diplômé des Archives Vaticanes. Paris, Champion, 1905, 165 p. gr. in-8°.

L'auteur du présent volume dont nous avons eu l'occasion de mentionner à plusieurs reprises déjà [1] les travaux sur des fonds d'archives italiennes, avait conçu le plan d'un grand travail d'ensemble sur les documents relatifs à l'histoire de la péninsule, qui se trouvent dans des dépôts publics de la capitale. Des circonstances personnelles douloureuses l'ont arraché momentanément à ses études scientifiques et il n'a pu mener à bonne fin le dépouillement général qu'il se proposait de faire. M. Sol n'a pas voulu du moins que le labeur entrepris par lui fût entièrement perdu, et il nous offre ici le catalogue des pièces concernant l'Italie, et qui se trouvent dans la série K (*Histoire étrangère*) des Archives nationales, soit dans les cartons, soit dans les registres. L'auteur a groupé les documents par territoires; on y trouvera de tout, des traités d'alliance, des correspondances politiques, des négociations d'affaires ecclésiastiques, etc., depuis le milieu du moyen âge, jusqu'à l'ère napoléonienne. Le travail d'analyse est un peu inégal; tantôt on ne nous donne que la simple nomenclature de la pièce, tantôt une analyse sommaire, tantôt des extraits, voire même le document tout entier, sans qu'on se rende compte toujours des motifs qui ont pu déterminer cette différence de traitement. La majeure partie des 561 numéros du catalogue de M. Sol se rapportent au XVIIe et au XVIIIe siècle et plus d'un des

1. Voy. *Revue critique* du 25 mai 1903, 15 février 1904, 2 janvier 1905.

documents encore inconnus, inventoriés ici, sera certainement utile aux historiens des différents territoires de l'Italie. Le volume se termine par un index alphabétique très détaillé des noms de lieux et personnes. L'auteur qui, après un assez long et fructueux séjour en Italie, professait au Grand Séminaire de Meaux, vient d'être relégué par l'autorité ecclésiastique dans la cure d'un petit village perdu dans les montagnes de la Lozère, loin de tout centre scientifique, et mis de la sorte dans l'impossibilité absolue de continuer ses travaux historiques. Il mériterait certainement qu'on lui procurât la satisfation de retourner à ses études de prédilection, et que quelque poste vacant, quelque mission scientifique lui permît de reprendre ses recherches dans les dépôts d'archives italiens qu'il avait commencé à dépouiller [1].

R.

François Rakoczi II, prince de Transylvanie (1676-1735), par Émile Horn. Paris, Perrin, 1906, VIII, 4386 p. in-18, portrait; prix : 5 fr.

M. Émile Horn nous donne un assez gros volume sur le prince transylvanien, François Rackoczi, deuxième du nom ; les dimensions en sont peut-être un peu exagérées si l'on considére l'importance véritable du personnage qui est son héros, et auquel les passions du temps ont valu, durant les dernières années du XVIIe et les premières du XVIIIe, une certaine célébrité. L'état des esprits en pays magyar, la haine surtout des Habsbourgs expliquent cette popularité que ni la valeur intellectuelle de l'homme, ni ses capacités militaires ne justifient plus à nos yeux. On peut constater d'ailleurs, dans le récit même de M. Horn, que c'est bien plus sous l'impulsion des traditions de famille, et poussé par son entourage, que par suite d'un impérieux besoin de figurer sur la scène politique, que Rackoczi s'est mêlé aux grands mouvements de la chrétienté d'alors. Saint-Simon, qui le connut à Versailles et qui le juge avec cette sagacité qu'il montre toujours dès que ses antipathies ne sont pas en jeu, disait de lui : « C'est un très bon homme et fort aimable et commode pour le commerce, mais après l'avoir vu, on demeurait dans l'étonnement qu'il eût été chef d'un grand parti et qu'il eût fait tant de bruit dans le monde ». Le locataire des Camaldules, le quasi-hermite de Grosbois, qui passait de longues heures en prières et en exercices religieux avec le maréchal de Tessé, le solitaire de Rodosto qui sur les bords de la Propontide rédigeait les *Réflexions sur les principes de la vie civile et de la politesse du chrétien*, n'était au fond ni un homme d'État ni un homme d'épée. Mais M. H. a su nous donner un tableau agréable des vicissitudes de cette existence agitée, quasi-romanesque, et le public français, qui connaît encore si peu l'histoire étrangère, y

---

1. P. 31, lire *Wurtemberg* pour *Wittemberg*.

apprendra bien des choses qu'il ignore sur l'état de l'Europe orientale, il y a deux siècles [1].

R.

Dr Léon Gautier, **La Médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.** Genève, Jullien et Georg, 1906, in-8°, XVI et 696 p.

En dépit de ce que son titre et son objet ont de spécial ou de local, le volumineux et soigneux ouvrage de M. le Dr Léon Gautier offre un certain intérêt pour l'histoire de la civilisation en général. « La tâche essentielle des anciens médecins génevois a été de servir de propagateurs, de vulgarisateurs aux faits et aux méthodes dont la science s'enrichissait dans divers pays... Au XVIIIe siècle, Genève devint de plus, en médecine comme dans les autres sciences, le centre d'où les idées et les méthodes anglaises se répandaient sur le continent. » C'est ainsi que Genève fut, en pays chrétien, la première ville continentale où le procédé de l'inoculation fut appliqué. On aimerait savoir, par ce livre où le Dr Tronchin a naturellement sa place, où en était à Genève, au temps de Rousseau, l'allaitement maternel et si, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, le « citoyen de Genève » a transposé, pour ainsi dire, quelque préoccupation de sa petite patrie.

F. B.

Ernest Dupuy. **La Jeunesse des Romantiques;** Victor Hugo, Alfred de Vigny. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905; in-18 de 396 pages.

Ce livre, où M. Dupuy a réuni quelques articles qu'on a plaisir à retrouver, tient à la fois moins et plus que ne promet son titre : les romantiques ne sont que deux, et c'est épisodiquement que des comparses figurent dans le voisinage de ces coryphées; en revanche une même analyse prudente et fine, aidée de maints documents inédits, lettres, mémoires ou pièces d'archives, mais sachant toujours les faire servir à des fins littéraires, s'applique aux débuts poétiques, aux jeunes amitiés de Hugo et de Vigny, et aussi à leurs antécédents de famille [2] et à leurs attaches intellectuelles [3]. Si, en littérature comme

---

1. L'auteur aurait pu corriger ses épreuves avec un peu plus d'attention; nous ne doutons pas qu'il ne sache qu'en 1694, il n'y avait ni *ducs* de Bade (p. 75), ni *duchesses* de Hesse (p. 79) mais des *margraves* et des *landgravines*. Nous ne doutons pas surtout qu'il ne sache que Stanislas Leczinski fut le *beau-père* et non le *gendre* de Louis XV, comme il le raconte p. 408.

2. Malgré l'absence de parenté entre le poète et les Vigny de Courquetaine, on me permettra de citer ici les lignes consacrées à Jean-Baptiste de Vigny, à propos de son mariage, par le *Mercure galant* de mai 1685 (p. 210) : « M. de Vigny, lieutenant-général de l'artillerie et lieutenant-colonel commandant le régiment des fuzeliers bombardiers du roi, épousa sur la fin du dernier mois Mlle Piques, fille aînée de M. Piques, conseiller en la cour des aides, et ci-devant résident pour S. M. en Suède, lorsque la reine Christine possédait cette couronne. M. de Vigny est un homme singulier. Je vous en ai parlé plusieurs fois, et les relations des sièges de Valenciennes, de Cambrai et de Luxembourg font son éloge ».

3. L'étude de l'influence de Nodier sur Hugo (p. 63) aurait pu être poussée

ailleurs, « l'enfant est le père de l'homme », on saura gré à M. D. d'avoir étudié, avec une minutie dont lui-même croit devoir s'excuser, les débuts, dans la vie du sentiment et de l'intelligence créatrice, de ces deux poètes — que pourraient très bien suivre un jour Lamartine et Musset, présentés selon la même méthode. Quelques redites, des doubles emplois résultant de la juxtaposition d'articles primitivement séparés [1], n'enlèvent rien à l'agrément de ces études romantiques, qui apportent sur plusieurs points — la première manière de V. Hugo, la naïveté aristocratique de Vigny, le rôle de Sainte-Beuve entre les deux poètes, — des conclusions que l'histoire littéraire ne manquera pas d'adopter [2].

F. Baldensperger.

La Crise de l'État moderne. — L'organisation du travail. — Tome I : Le Travail, le nombre et l'État. — Enquête sur le travail dans la grande Industrie par Charles Benoist, député. Plon-Nourrit et Cie, éd. Paris, 1905, 1 vol. in-8°, 1-496 p.

La complexité même des titre et sous-titre de l'ouvrage de M. Charles Benoist indique un certain manque d'homogénéité du volume actuellement édité. Publiant une enquête et une thèse qui devrait être la conclusion de cette enquête, M. Ch. B. commence son livre par la thèse. On pourrait être d'autant plus surpris de la trouver à cette place que le présent volume ne nous donne que le commencement de l'enquête qui s'étendra, à voir le programme de l'auteur, dans de vastes proportions. La thèse est assez hardie pour avoir besoin d'être appuyée sur un examen complet des faits contemporains. Telle qu'elle se présente dès les premières pages, elle part d'un rapide coup d'œil sur l'évolution générale du mouvement poli-

---

davantage; noter que la dissertation sur le *Genre romantique*, avant de figurer dans les *Tablettes romantiques* de 1823, avait été publiée dans les *Annales de la littérature et des arts* (1821, t. II, p. 77). D'une manière générale, un dépouillement de ce périodique, organe attitré de la Société des bonnes-lettres dont faisaient partie Hugo et Vigny, aurait pu fournir à M. D. nombre d'indications précieuses. On y trouve, entre autres, un *Eginhard et Imma* (1822, VII, 116) un *Trappiste* postérieur, il est vrai, à celui de Vigny (1823, XI, 241). Peut-être y retrouverait-on l'anecdote anglaise qui me semble avoir fourni son dénouement à *Dolorida*, et que les *Lettres champenoises* donnèrent en 1823, tome XII, p. 271.

1. Une contradiction au moins apparente attribue au *Trappiste* les dates de juillet (p. 292) et d'octobre 1822 (p. 240).

2. L'intéressant chapitre des *Origines littéraires de Vigny*, qui rattache presque uniquement à Milton et à Byron les premières inspirations du poète d'*Eloa*, devra être rapproché de l'article de M. Schultz-Gora, *Studien zur Eloa*, dans la *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, 1904, I, où la part qui revient à Klopstock est équitablement mise en valeur. Pour Dante, « lu de fort près, mais, si je ne me trompe, assez tard », cf. Counson, *Dante en France*, p. 133. Corriger *élégant* par *éloquent*, p. 339.

tique et industriel depuis la Révolution, pour conclure à la nécessité d'une évolution parallèle dans la conception de l'État et des devoirs du législateur. M. B. pense que de même que la Révolution politique ne s'est apaisée que par la confection d'un code civil, l'agitation industrielle ne s'apaisera que par la rédaction d'un code du travail. M. B. a dû lire beaucoup Tocqueville. Il a le même penchant que lui aux généralisations et aux simplifications rapides, parfois à l'affirmation un peu sentencieuse. Il parle du *Nombre* et de la *Concentration* industrielle, comme l'illustre penseur parlait de la *Démocratie* à propos de l'Amérique, et il en déduit toutes sortes de conséquences. Ces grandes thèses sont habituellement précises dans une de leurs parties, et inexactes ou incomplètes dans d'autres. On a reproché à Tocqueville de n'avoir pas publié assez de pièces justificatives. M. B. n'encourt pas le même reproche puisque les deux tiers de son volume sont consacrés à une étude et à une description détaillée de certains faits d'industrie, et que cet examen sera continué dans d'autres volumes : mais encore une fois j'aurais préféré qu'il réservât ses conclusions pour la fin de son ouvrage. A les présenter ainsi au début, il a l'air de faire œuvre plutôt de philosophe politique *a priori* que d'observateur des choses à la fois politiques et économiques.

« La généralisation, écrit M. B. à la fin de son volume, la systématisation la plus prudente est toujours une imprudence : nous ne construirons pas, et nous ne concluerons que sur les faits, sur des faits qui nous seront connus dans toutes leurs circonstances. » Voilà qui est sage et bien pensé : mais alors pourquoi conclut-il dès la page 145 : « Opposons au socialisme la politique sociale » qu'il a définie ainsi p. 26 : « Pourquoi l'État, ayant organisé la propriété, ne pourrait-il pas *organiser le travail ?* et pourquoi, le pouvant, n'en aurait-il pas le droit ? »

On sent combien de difficultés et d'objections soulèvent les définitions et les questions posées ainsi par M. Ch. B. Il ne suffit pas pour les résoudre de rapprochements de mots ou d'idées, si ingénieux soient-ils, et de considérations générales, même éloquemment exprimées. On est ici dans le domaine des faits, et les intentions comptent peu au point de vue des résultats. Les répercussions économiques n'obéissent pas aux désirs des cœurs et dire « que la politique économique moderne a le devoir d'adoucir les maux qu'engendre la lutte entre individus et individus », ce n'est pas dire qu'elle le peut ni comment elle le peut, et cela seul importe au politique vraiment épris du bien général. Or, pour le savoir, l'unique moyen est de constater les résultats déjà obtenus dans la voie qu'on préconise, et de les comparer avec ce qu'a réalisé l'initiative individuelle sous la pression de la concurrence et de la liberté. Raisonner autrement c'est raisonner dans le vide. La résolution de M. Ch. B est bonne : « Nous chercherons, partant de ce qui est, la formule de ce qui peut être, dans le milieu

actuel du monde et de la France » : mais en prenant parti trop tôt, il manque à la règle qu'il vient de poser.

L'enquête descriptive à laquelle l'auteur s'est livré porte sur les mines de houille, la métallurgie, la construction mécanique, la verrerie, les textiles. Elle s'applique exclusivement aux établissements dits par lui « de grande industrie, c'est-à-dire « occupant plus de 500 ouvriers ». Il avait déjà fait ses preuves de bon explorateur dans ses monographies du travail féminin. Ici, l'auteur a le tort de ne pas nous indiquer quelle est la proportion du total des ouvriers français qui est occupée dans les 80 établissements rentrant d'après lui dans cette rubrique de « grande industrie [1] ». Car vouloir conclure de ce qui se passe dans quelques établissements renfermant un certain nombre de milliers de travailleurs, au régime qui conviendrait aux 6,959,122 patrons petit ou grands, et ouvriers qui représentaient (en 1901) le total du personnel industriel de la France, ce serait imprudent. Cette réserve posée, son enquête est bien dirigée et fournit un tableau vivant de quelques-uns de nos grands champs de production. Faisons crédit à l'auteur pour le ou les volumes où, après nous avoir décrit les conditions du travail « à l'état de santé », puis, comme il le dit, les « maladies du travail — ce qui comprendra l'hygiène, la médecine ou la thérapeutique » il « essaiera de généraliser quant au travail, dans toute la grande industrie concentrée, puis aux degrés supérieurs, dans toute l'industrie, puis dans la société et dans l'État moderne ; puis partout où il aura légitimement généralisé, tâchera de conclure, et partout où il aura légitimement conclu, s'efforcera d'agir » (p. 157). Si le corps social continue à être malade, ce ne sont pas, le langage de M. Ch. B. le prouve, les médecins qui lui auront manqué pour essayer de le guérir. M. Ch. B., outre qu'il observe bien, est un de ceux qui ont le plus de logique dans l'esprit et qui en mettent le plus dans leurs écrits.

Eugène D'EICHTHAL.

F. BRUNOT. **La réforme de l'orthographe.** Paris, Colin, 1905, in-8°, 72 p.

Sous forme de « Lettre ouverte à M. le Ministre de l'Instruction publique », M. F. Brunot vient de publier à son tour un opuscule sur *La Réforme de l'orthographe*. Venant après le *Rapport* de M. P. Meyer, ce petit livre est toujours un épisode du grand combat engagé contre les tendances rétrogrades de l'Académie au nom des principes d'une saine phonétique. On lira avec plaisir ces pages pleines de science et de détails curieux notamment sur la période révolutionnaire, où est mise en relief une fois de plus la parfaite incohérence de notre graphie officielle. Quel en sera le résultat ? Ceci

1. Je ne sais où M. Ch. B. prend ce chifre de 80. La statistique officielle de 1901 donne 346 établissements comptant plus de 500 ouvriers.

est autre chose, le zèle des réformistes n'ayant d'égal que l'indifférence et l'apathie du bon public. Quant à la question qui est à vider entre novateurs et traditionnalistes, elle se ramène, comme je l'ai déjà dit quelque part, il me semble, à la différence qu'ont établie les psychologues contemporains entre les *auditifs* et les *visuels* : dans la première catégorie doivent être rangés ceux qui veulent écrire *cintiller;* dans l'autre, ceux qui tiennent à conserver *scintiller*. Voilà tout le mystère : mais il est évident que le débat n'est pas près d'être clos. C'est égal, je crois bien que depuis longtemps, depuis le XVIe siècle peut-être, il n'y avait eu telle levée de boucliers : heureusement que les polémistes luttent aujourd'hui à armes plus courtoises que ne le faisaient jadis les Meigret et les Guillaume des Autels.

E. B.

— Sous le titre : *Morceaux d'exégèse* (Paris, Picard, 1906, gr. in-8, 215 pages ; prix : 5 francs), notre collaborateur A. Loisy vient de publier le tirage à part de six études qui ont paru dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* : Beelzeboul ; Le message de Jean-Baptiste ; La mission des disciples ; Le pardon divin ; Le grand commandement ; Les pharisiens.

— L'accord du christianisme et de la civilisation est un thème que traitent volontiers les théologiens, catholiques ou protestants. Quand on fait du christianisme un esprit plutôt qu'une doctrine ou une institution, la conciliation n'est pas trop difficile à établir. Tel est à peu près le procédé suivi par M. E. W. Meyer (*Christentum und Kultur*; Berlin, Trowitzsch, 1905; in-8, VII-63 pages), qui ramène le christianisme au principe de la confiance en Dieu et de la charité. Ces discussions théoriques seraient bien superflues si elles ne contribuaient à pousser les chrétiens sur le chemin de « la culture ». En se défendant de la combattre, ils y viennent. — Z.

— Vient de paraître, sous le patronage de la *Text and translation Society*, un commentaire hébreu de Job, par un juif du XIIIe siècle, dont on ne connaît que le nom, Béréchiah (*A Commentary on the Book of Job*, from a Hebrew manuscript in the University Library, Cambridge. London, Williams, 1905 ; in-8, VIII-130 et 284 pages). Le texte est édité par les soins de M. W. A. Wright ; la traduction est de M. S. A. Hirsch. Publication très soignée, plus importante pour l'histoire de l'exégèse rabbinique que pour l'interprétation du texte scripturaire, et exécution typographique remarquable. — A. L.

— Le texte du cantique de Débora (*Jug.* V) paraît altéré en beaucoup d'endroits. Après bien d'autres, le P. V. Zapletal, O. P., entreprend de l'améliorer (*Das Deboralied;* Fribourg, Gschwend, 1905; in-8°, VIII-52 pages). Il propose un certain nombre de corrections ingénieuses qui ont leur probabilité; d'autres semblent assez risquées et peu satisfaisantes, (par exemple, v. 7 : « On manquait de fruits en Israël, on manquait de lentilles et d'orge »). — A. L.

— M. F. Scerbo poursuit sa campagne contre les critiques intempérants. Cette fois son zèle s'exerce sur le livre de Job dans une série de notes principalement dirigées contre M. Siegfried, éditeur du texte hébreu dans la Bible polychrome de M. P. Haupt. Ces notes (*Note critiche ed esegetiche sopra Giobbe*; Firenze,

Libraria editrice Fiorentina, 1906; in-8°, 66 pages) ne sont pas dépourvues de valeur; et puisque l'auteur paraît trouver grand plaisir à la tâche, ingrate en soi, qu'il s'est assignée, il rendra service à la critique elle-même en persévérant dans son labeur. — A. L.

— Les découvertes qui ne cessent pas de s'accomplir en Orient renouvellent l'histoire du peuple israélite et celle de sa religion. En ce qui concerne cette dernière, M. E. Sellin (*Der Ertrag der Ausgrabungen ins Orient für die Erkenntnis der Entwickelung der Religion Israëls;* Leipzig, Deichert, 1905; in-8°, 44 pages) estime qu'on est parfois trop pressé de conclure à des emprunts; il donne un aperçu sommaire et instructif des résultats obtenus; mais peut-être exagère-t-il lui-même l'originalité de la religion d'Israël et la profondeur de l'abîme qui la sépare de tous les autres cultes orientaux. — A. L.

— « Jusqu'à plus ample informé, je maintiens que, selon l'opinion commune des Sémites, encore subsistante, les hommes, qui engendrent selon la ressemblance de Dieu, sont eux-mêmes d'origine divino-humaine ». Cette déclaration faite contre l'hypothèse totémistique (elle n'y contredit peut-être pas autant qu'il paraît), M. T. Engert procède à un exposé suffisamment érudit et exact des règles et coutumes concernant le mariage et la famille chez les Hébreux (*Ehe = und Familienrecht der Hebräer*; München, Lentner, 1905; in-8°, VIII-108 pages). Il reconnaît, même en Israël, quelques vestiges et survivances du matriarchat. — A. L.

— Dans quelles conditions historiques se posait la question religieuse en Israël au temps où s'est définitivement constitué le monothéisme, depuis l'époque d'Achab jusqu'à celle d'Esdras, c'est ce que M. W. Staerck expose avec méthode et clarté dans sa brochure : *Religion und Politik im alten Israel* (Tubingen, Mohr, 1905; in-8°, 25 pages). Question de culte étroitement liée aux circonstances de la vie politique. Le triomphe du monothéisme moral est assuré par la ruine de l'Etat juif. — A. L.

— L'étude de M. H. Vollmer : *Jesus und das Sacaenopfer* (Giessen, Töpelmann, 1905; in-8°, 32 pages) se lit facilement, mais ne semble pas apporter de lumières nouvelles sur le problème soulevé en 1898 par M. Wendland et que nous avons vu discuté en France par M. Salomon Reinach. On y trouve cependant une bonne critique de l'hypothèse proposée par M. H. Reich (voir *Revue* du 25 novembre 1905, p. 415), qui est jugée insuffisante. — A. L.

— Y a-t-il des éléments mythologiques, spécialement des éléments de mythologie babylonienne dans le Nouveau Testament et jusque dans les récits évangiliques ? Après M. Gunkel, qui répond : « Oui, et cette mythologie ne peut pas être de l'histoire »; après M. A. Jeremias, qui répond : « Oui, et cette mythologie est réalité dans l'histoire de Jésus », vient M. P. Fiebig (*Babel und das Neue Testament*; Tübingen, Mohr, 1905; in-8°, IV-23 pages) qui répond : « Non, et les principaux traits prétendus mythologiques de l'Evangile sont purement historiques ». Ainsi le dimanche, surlendemain de la Passion, serait garanti comme jour de la résurrection. Mais cela dépend du crédit qu'on accorde au récit de Marc concernant la découverte du tombeau vide. Les réserves que M. F. croit devoir faire sur divers autres points semblent d'ailleurs fondées, ainsi que sa critique de M. Jeremias. — A. L.

— Que le quatrième Evangile ait été écrit vers 60-66 par l'apôtre Jean, et le ch. XXI en 67, par les apôtres Philippe et André, ce peut être une thèse édifiante, mais qu'on ne démontre pas en une quarantaine de pages, même bourrées d'érudition

et de subtiles remarques (*Die Abfassungszeit des Johannesevangeliums*; Leipzig, Deichert, 1906 ; in-8°, 39 pages). Le défenseur de cette thèse, M. H. Gebhardt, a voulu rajeunir les principales conclusions de M. Wuttig (*Das johannische Evangelium und seine Abfassungszeit;* Leipzig. 1897). — A. L.

— Après avoir analysé la prédication du Christ, M. A. Meyer (*Das Leben nach dem Evangelium Jesu;* Tubingen, Mohr, 1905; in-8°, 44 pages) pose la question : « Y a-t-il jamais eu des chrétiens ? » Et il croit pouvoir répondre affirmativement, parce que le nouveau et l'essentiel de l'Evangile n'est pas dans l'annonce du prochain royaume de Dieu, mais dans la révélation de Dieu même et du moyen de vivre heureux en Dieu. Assertion de foi, non donnée d'histoire. Déjà vu dans Harnack. — A. L.

— C'est une question très obscure que celle de l'origine du baptême chrétien et cette obscurité se tourne facilement en embarras pour le théologien. On a supposé une influence des mystères païens sur la liturgie ecclésiastique et déjà sur saint Paul. M. F.-M. Rendtorff (*Die Taufe im Urchristentum ;* Leipzig, Hinrichs, 1905 ; in-8°, 55 pages) combat cette hypothèse, qui est certainement fausse si l'on entend parler d'un emprunt direct; mais ses propres conclusions ne semblent pas en parfait équilibre. Jésus aurait seulement promis l'Esprit saint à ses disciples, les apôtres auraient repris le baptême de Jean, et de cette association serait né le baptême chrétien, symbole efficace mais d'une efficacité toute religieuse et morale, nullement magique. Une critique plus pénétrante des discours attribués au Christ ressuscité serait indispensable. Paul a trouvé le baptême en usage, mais on ne voit pas qu'il le rattache en quelque manière à une volonté du Christ, et sa façon de le concevoir ne semble pas autant dépourvue d'analogie avec les mystères que M. R. tient à le penser. — A. L.

— C'est avec la plus vive satisfaction que nous pouvons annoncer ici une très bonne grammaire hébraïque, écrite en français, par M. J. Touzard, de Saint-Sulpice (*Grammaire hébraïque abrégée*, précédée des premiers éléments, accompagnés d'exercices à l'usage des commençants. Paris, Lecoffre, 1905; in-8°, xxiv-395 et 40 pages). Le titre de l'ouvrage est un peu long et surchargé ; mais le contenu est excellent. Livre conçu de façon très pratique par un homme compétent qui a l'habitude de l'enseignement. Mais, pour une grammaire abrégée, ce n'est pas précisément une grammaire abrégée. — A. L.

— Il vient de se constituer à Catane une « Società di storia patria per la Sicilia orientale », qui publie, depuis l'année 1904, un *Archivio storico per la Sicilia orientale*. Les trois premiers fascicules de la première année, que nous avons sous les yeux, contiennent d'importants articles de fond : A. Olivieri, Contributo alla storia della cultura greca nella Magna Grecia e nella Sicilia; F. Guardione, Documenti sul secondo assedio di Catania e sul riordinamento del regno di Sicilia (1394-1396); G. Verdirame, Le istituzioni sociali e politiche di alcuni municipi della Sicilia orientale nei sec. XVI-XVIII; N. Vaccalluzzo, Giuseppe Borghi e il suo corso di letteratura dantesca nell' università di Palermo, etc... Le nouveau périodique, imprimé avec une élégance sobre, paraît né sous les meilleurs auspices; nous lui souhaitons une brillante carrière. — H. H.

— S'il y avait encore des gens assez simples pour croire, sur la parole des guides et d'une inscription peu ancienne, que la maison de Dante existait encore à Florence, et était précisément celle que l'on montre : « In questa casa degli Alighieri nacque il Divino Poeta », M. Giorgio Piranesi leur ôterait cette illusion.

Dans une étude très documentée sur la topographie de l'ancienne Florence, et sur les recherches faites par les commissions municipales pour retrouver la maison du poète (*Le case degli Alighieri*, Florence, Lumachi, 1905 ; in-8°, 60 pages), il réduit à néant cette légende de fabrication récente. La cause est entendue pour tous ceux à qui ces questions sont tant soit peu familières ; mais il faut s'attendre à une résistance désespérée de la part des ciceroni ! Pour le brave vieux qui ouvre trois fois par semaine aux visiteurs la « Casa di Dante », c'est la ruine ! — H. H.

— Dans les Opuscules de critique et d'histoire (Fasc. X, avril 1904, pp. 117 et suiv.), M. Paul Sabatier examine les résultats de *Quelques travaux récents sur les Opuscules de saint François*, ceux de MM. Goetz, Lemmens et Boehmer. Il se réjouit, en concluant, de voir que « aujourd'hui historiens et critiques ne sont plus séparés que par des détails : tous s'accordent à voir dans les Opuscules la pierre de touche sur laquelle il faut éprouver la valeur des diverses légendes. Un autre résultat.... est que l'authenticité des principaux documents publiés jadis par Wadding est bien assurée, ainsi que celle du Cantique du soleil. Il n'y a de doute possible que pour quelques pièces secondaires. Enfin l'accord est presque fait aussi sur la date approximative de beaucoup de ces pièces. » En appendice, M. P. Sabatier publie le texte de l'*Oratio seu expositio beati Francisci super Pater noster*. — H. H.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 2 février 1906.* M. Auguste Coulon communique un certain nombre de moulages de sceaux exécutés pour les Archives nationales dans les Archives de la Côte-d'Or. On sait que des dépouillements semblables furent faits pour la Flandre, l'Artois, la Picardie et la Normandie. Le travail, interrompu depuis 1868, est donc repris aujourd'hui pour la Bourgogne : M. S. Reinach présente quelques observations.

M. Paul Viollet continue la lecture de son mémoire sur le rôle de Bérenger Frédol dans les différends entre Boniface VIII et Philippe le Bel.

M. Henri Omont fait une communication sur un manuscrit nouvellement acquis par la Bibliothèque nationale et qui contient un traité inédit de Jean d'Argilly, chanoine de Saint-Etienne de Dijon. Le nom de Jean d'Argilly n'avait pas encore été signalé ; il apparaît aujourd'hui pour la première fois dans l'histoire littéraire de la France au xiiᵉ siècle. — M. S. Reinach présente quelques observations.

M. Héron de Villefosse communique, au nom du R. P. Jalabert, professeur à l'Université de Beyrouth, le texte d'une nouvelle inscription latine renfermant les noms réunis des trois membres de la triade héliopolitaine. Cette inscription a été trouvée dans un village druse, situé au sud de Beyrouth, à Choueifat, sur la route de Saïda. Les trois divinités nommées sont Jupiter, Vénus et Mercure. Dans le Jupiter et la Vénus d'Héliopolis on s'accorde à reconnaître les grands dieux Hadad et Atargatis ; il est beaucoup plus difficile de déterminer la personnalité divine qui recouvre le nom de Mercure, d'autant que jusqu'à présent aucune sculpture n'a fait connaître la façon dont les Syriens représentaient le Mercure héliopolitain.

M. Héron de Villefosse communique ensuite, au nom du R. P. Delattre, une base portant l'inscription suivante : *Deo Libero | amplissimae Karthaginis | oenopolae cum mercaris omnibus*. Une statue de Bacchus devait s'élever sur cette base. M. de Villefosse pense qu'il s'agit d'une dédicace faite par les marchands de vins en gros auxquels se sont joints tous les cabaretiers ou peut-être tous les buveurs de vin pur de Carthage.

M. Foucart commence la lecture d'une étude sur Didymos.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 19 mars — 1906

Basset, Le synaxaire arabe jacobite, I. — Zielinski, L'antiquité et nous. — Gunnerson, Les thèmes en u. — Scott, Le vocatif grec. — Ehrenreich, Les mythes et légendes des deux Amériques. — Streitberg, Manuel du gotique, 2e éd. — Hirst, Le dialecte de Kendal. — Cornahan, Le prologue des Mystères. — F. de Mély, Exuviae sacrae Constantinopolitanae, III. — Wenck, Philippe le Bel. — Vogt, Mathias archevêque de Mayence. — Cour, Les Chérifs au Maroc. — Journal de Thierry de Buch, p. F. Hirsch, II. — Popper, Voltaire. — Quignon, L'abbé Nollet physicien. — Gobineau, Capodistrias et le royaume des Hellènes. — L'amiral du Petit Thouars. — Counson, Manuel de littérature française. — Noblemaire, Concordat ou séparation. — Léouzon Le Duc, Ce que l'État doit à l'Eglise. — Dimnet, La pensée catholique en Angleterre. — Nic. Barrozi. — Études et articles sur Pétrarque (Della Torre, Cian, Sicardi, Wulff, Gentile, Medin, Usmer-Berlière).

René Basset : **Le Synaxaire arabe jacobite** (rédaction copte). I. Les mois de Tout et de Babeh; texte arabe publié, traduit et annoté. Patrologia orientalis, t. I, fasc. 3. Paris, Firmin-Didot (1905), in-8° 165 pp.

M. Basset a indiqué, dans un court avertissement, la place qu'occupe, dans la littérature orientale chrétienne, cet ouvrage qui est le complément nécessaire de l'histoire des patriarches d'Alexandrie publiée antérieurement par M. Ewetts dans la même collection, et qui sera suivi du synaxaire éthiopien, traduction du texte arabe jacobite. Il n'y a pas à insister ici sur son importance pour l'histoire de la vie intime des populations qu'il fait revivre par des détails familiers et naïfs; mais il faut dire d'un mot qu'il présente aussi un grand intérêt pour l'étude de la langue arabe. Il n'a point encore été possible de déterminer d'une façon précise quel était l'état des dialectes que parlaient les Arabes des premiers siècles de l'hégire soit à la cour des Khalifes, soit dans les grandes cités orientales, soit enfin dans les tribus agricoles et bédouines, ni dans quelle mesure ces langages différaient de ceux qui restent vivants aujourd'hui. Les textes littéraires, mieux lus, ont fourni et fourniront encore des renseignements précieux; mais les ouvrages qui, comme le synaxaire, ont un caractère à demi littéraire et à demi vulgaire, peuvent être considérés, dans une certaine mesure, comme les documents d'une ancienne langue vivante que l'on cherche en vain; sans doute, comme l'a remarqué

Basset dans son avertissement, le clerc demi-lettré du synaxaire gâche, comme à plaisir, la langue arabe, et son ignorance prétentieuse combine des effets avec des souvenirs du grec et du syriaque. Cependant l'étude des textes arabes chrétiens peut conduire à des observations utiles, ainsi que le prouve l'ouvrage très consciencieux que Dr G. Graf vient de donner sous le titre de *der Sprachgebrauch der ältesten christlicharabischen Litteratur*. Il est donc nécessaire que ces textes soient publiés par des hommes qui, comme René Basset, unissent à une vaste érudition des choses orientales une connaissance profonde de l'arabe littéraire et vivant; il faut qu'ils sachent conserver des « fautes » qui sont de précieux fossiles linguistiques.

Les manuscrits que B. a étudiés (Paris) sont désignés dans l'avertissement, ainsi que les ouvrages spéciaux qui ont été utilisés; d'autres manuscrits, énumérés à la note de la page 7, fourniront des variantes qui, jointes à une bibliographie et à des textes arabes inédits, formeront la matière d'un volume d'additions. Le fascicule paru comprend les deux premiers mois; la traduction est, comme on pouvait s'y attendre, exacte et précise.

Peu de temps après la publication de ce fascicule, paraissait, dans une autre collection, la première partie du même ouvrage publié, sans traduction, par M. Forget (les trois premiers mois et six jours du quatrième). Tout en me gardant d'introduire le « doigt » dans une querelle où l'on semble avoir pris à tâche d'égayer des études austères, je ne puis cependant taire mon regret devant l'abondance des éditions d'un texte dont l'intérêt est un peu spécial. J'ignore quels sont les quatre manuscrits étudiés par M. Forget, car ils ne sont pas indiqués en tête de son très honorable travail; mais une comparaison faite au hasard des pages montre que le texte qu'il a établi est assez différent de celui de Basset. P. 22, l. 2, Basset donne une ligne entière qui manque dans Forget, p. 7, l. 11, et qui est nécessaire au sens; ibid., l. 6 B. a *hâhenâ*, qui manque à F. l. 15 et qui bien connu de la langue littéraire usuelle, a gardé une vie dans le langage; — p. 23, l. 2 B. a conservé un *min tabiyatâni moukhtalifâni*, qui est une jolie prétention de faux lettré qui ne veut pas employer comme tout le monde la forme de la langue parlée (F. p. 7. l. 20); — p. 59, l. 1 B. lit *takriz*, où F. (p. 26) lit *takrir*; — p. 60, l. 6. B. a six mots, qui manquent dans F. p. 26, l. 15 et qui sont un trait de mœurs; — p. 52, l. 8 F. lit *Barkhoum*, où B. p. 105, l. q. lit *Yarhoum* = Jéroham des traductions courantes de la Bible et renvoie à Samuel I. 1; de même ibid. *Fennâtha* de F. est chez B. *Fennâna* = Pennina des traductions; — etc., etc.

On a vu plus haut l'intérêt linguistique de ces textes; en voici un exemple au hasard : *lemma an, lorsque*, qui est fréquent (B. p. 59, l. 5, 8; etc.) serait à étudier avec les *lima an*, *laki an*, *lakima an* de Graf (pp. 70 et 76); etc.

J'en ai dit assez pour montrer l'intérêt de cet ouvrage qu'il est bon de savoir aux mains d'un éditeur aussi complètement informé que le savant chef de l'École Algérienne.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

Th. ZIELINSKI. **Die Antike und Wir,** übersetzt von E. SCHOELER. Leipzig, Dieterich, 1905. In-8°, 126 p. 2 marks 40.

Devant un public d'élèves bacheliers des écoles de Saint-Pétersbourg, M. Th. Zielinski, professeur à l'Université, a fait en 1903 une série de huit conférences sur le rôle de l'antiquité dans la société moderne. Ces conférences publiées en volume ont eu une seconde édition dont nous annonçons la traduction allemande. L'auteur examine la valeur éducative des anciens, ces maîtres de sincérité, tant dans l'étude de leur langue que dans l'interprétation des œuvres classiques. Puis en dehors de l'école, il passe en revue les bienfaisantes influences que la culture générale peut attendre du monde antique dans le domaine des sciences morales et politiques, dans ceux du droit et de l'art, à la condition de ne pas chercher dans l'antiquité une norme, mais seulement une force vivifiante et un principe de progrès. La thèse de M. Z. a été souvent soutenue chez nous et ailleurs; la place manque ici pour en reproduire l'argumentation dans ce qu'elle apporte de nouveau; mais il est juste d'en reconnaître la discussion serrée, l'heureux choix des exemples, l'éloquente chaleur de ton. En outre, M. Z. n'a pas voulu étudier la place de l'antiquité dans un monde abstrait : c'est la société russe qu'il a toujours en vue, c'est aux choses de Russie qu'il rapporte toutes les déductions de sa thèse. A ceux donc qu'intéresse ce débat international si souvent rouvert des anciens et des modernes, il convient de signaler sa brochure.

L.-R.

William Cyrus GUNNERSON. **History of U-stems in Greek.** Chicago, Univ. Press. 1905, 72 p.

Dans cette thèse de doctorat, M. Gunnerson étudie la déclinaison des substantifs et adjectifs dont le thème est terminé par un *u* bref ou long, appartenant soit à la racine, soit à un suffixe formatif. L'ouvrage se divise naturellement en trois parties : Substantifs en υς, υ gén. εος (att. εως); subst. en υς, υ gén. υος; adjectifs; suivent quelques remarques sur les composés et une liste de mots qui semble complète. Un chapitre d'introduction étudie la forme des thèmes en *u* long ou bref dans les autres langues indo-européennes, avec des considérations sur l'accent, le genre et la signification; il n'est pas inutile, mais il dépasse le sujet, car il conviendrait plutôt à une étude d'ensemble sur les thèmes en *u* dans le domaine indo-européen.

MY.

Scott, **Studies in the Greek Vocative.** Evanston (Illinois), 1905.

Sous ce titre M. Scott a réuni trois articles publiés dans l'*American Journal of Philology* : Le vocatif dans Homère et Hésiode (vol. XXIV, nº 2, p. 192-196); le vocatif dans Eschyle et Sophocle (vol. XXV, nº 1, p. 81-84); notes additionnelles sur le vocatif (vol. XXVI, nº 1, p. 32-43); le cas y est étudié dans les lyriques, Hérodote, Euripide, Aristophane, Platon. Il s'agit seulement de l'emploi du vocatif précédé ou non de ὦ; M. Scott montre que l'usage de ὦ appartient plutôt au ton familier, tandis que dans le langage élevé le vocatif n'est pas précédé de l'interjection. On ne peut pas dire que ce soit bien neuf; mais les statistiques données sont instructives.

My.

Die Mythen und Legenden der südamerikanischen Urvölker und ihre Beziehungen zu denen Nordamerikas und der alten Welt. Von Dr Paul Ehrenreich. Berlin, Verlag von A Asher. 1905. Pr. M. 3.

C'est un intéressant problème d'ethnologie que celui des rapports des populations primitives des deux Amériques entre elles d'une part et, d'autre, avec les habitants de l'Ancien Monde.

M. Ehrenreich a essayé dans le travail annoncé ci-dessus d'en faciliter la solution par la comparaison des mythes et légendes. Après avoir regretté la rareté des matériaux recueillis dans l'Amérique du Sud, leur dispersion dans toutes sortes de revues et de relations de voyages, et aussi le peu de sûreté qu'ils offrent au point de vue scientifique, il étudie d'abord le caractère général de la mythologie des Primitifs de l'Amérique du Sud, puis leurs légendes sur la création du monde, les cataclysmes, déluges et incendies, qui ont bouleversé la terre aux premiers âges, sur le ciel et la terre, le soleil et la lune, les étoiles et les constellations, sur l'apparition des êtres vivants, sur les ancêtres et les héros; alors, les comparant aux mythes et légendes de l'Amérique du Nord, il conclut que : on doit considérer un grand nombre de mythes, légendes et contes de l'Amérique du Sud comme les restes d'une vaste couche de traditions qui s'étendait autrefois sur tout le Nouveau Monde; d'autre part, il est indiscutable qu'à une époque plus récente il y a eu, venant du nord tout le long de la côte du Pacifique, une pérégrination ou infiltration non seulement d'éléments et de motifs légendaires, mais aussi de certaines combinaisons de ces éléments, toujours identiques, et même de mythes entièrement formés, dont on peut suivre la trace au moins jusque dans l'hémisphère oriental; quant aux éléments légendaires appartenant à l'ancien Monde, on peut désormais assurer qu'il s'en trouve beaucoup plus en Amérique qu'on ne l'avait supposé jusqu'à ce jour. Bien que le processus de formation et d'expansion des mythes soit moins facile à suivre dans l'Amérique du Sud que dans celle du Nord, où les

matériaux sont infiniment plus abondants, il est cependant impossible de n'y pas reconnaître la présence d'un certain nombre de phénomènes tout à fait analogues. Comment expliquer ce fait? Par la génération spontanée, la transmission par les Normands, ou par une importation postérieure à Colomb?

Personnellement, ce qui m'a surtout frappé dans ces embryons de mythes sud-américains, c'est leur caractère nettement solaire et la ressemblance vraiment étonnante de certains détails avec tels ou tels traits de nos mythes solaires européens, les germaniques notamment; le soleil porté par deux oiseaux, par exemple, ne rappelle-t-il pas tout à fait Odin, le dieu borgne, flanqué de ses deux corbeaux? Et la conception miraculeuse par l'influence du soleil? Et la captivité du héros solaire? Et l'homme barbu, qui vient de l'Orient pour apporter la richesse? S'attendait-on à les rencontrer chez les Moscovi et les Caraïbes?

Allons! la théorie solaire pourrait bien encore une fois percer à travers les nuages orageux dont a essayé de l'étouffer.

Léon Pineau.

Gotisches Elementarbuch, von Dr. Wilhelm Streitberg. Zweite verbesserte und vermehrte Auflage, mit einer Tafel. — Heidelberg, C. Winter, 1906. In-8, xvj-350 pp. Prix : 4 mk. 80 ou 5 mk. 60.

La première édition de ce livre, qui fait partie de l'excellente collection de grammaires germaniques dirigée par M. Streitberg, date de 1897, et il en a été rendu compte en son temps. La nouvelle est, dans certaines parties, une refonte presque complète, et quant à l'ensemble l'ouvrage a à peu près doublé d'étendue. L'accroissement est surtout très sensible dans la syntaxe, qui passe de 32 pages à 98, et où les divers aspects du verbe gotique, — duratif, perfectif, etc , — sont étudiés en combinaison avec les temps, éclairés de nombreux exemples, psychologiquement analysés avec un soin minutieux. Les textes n'ont été augmentés que dans une moindre proportion; mais ils sont fort suffisants, et l'auteur a eu l'heureuse pensée de les accompagner de l'original grec, si utile, soit à l'intelligence littérale de la traduction d'Ulfilas, soit surtout à la saine appréciation des particularités grammaticales et syntaxiques de sa langue. Il y a joint en appendices un chapitre entier de l'Évangile de S. Luc en grec, gotique, anglo-saxon et vieux haut-allemand, qui fournira aux étudiants un collationnement instantané des plus anciennes formes du germanisme [1], et les informations rapportées par Oger de Bousbecque de sa visite aux Goths de Crimée. Les linguistes, au surplus, ne seront pas les seuls à se féliciter de la réédition de ce précieux manuel : dans son introduction, l'auteur a agité avec tact et discrétion, toujours en s'appuyant sur les

1. *Cum grano salis*, toutefois, puisque Ulfilas a travaillé sur le texte grec, et les autres traducteurs sur la Vulgate; mais les lecteurs en sont avertis.

meilleures autorités, les principales questions historiques et dogmatiques qui rayonnent aux entours de la rédaction ulfilane, et dont la solution n'importe pas moins à la théologie qu'à la philologie. Il était difficile d'enfermer sous un plus mince volume plus de notions solides et utiles.

V. Henry

A Grammar of the Dialect of Kendal (Westmoreland) descriptive and historical, with specimens and a glossary, by T. O. Hirst. — Heidelberg, Winter, 1906. In-8, viij-170 pp. Prix : 4 mk.

Les monographies de dialectes anglais dont M. Wright a donné le modèle dans son *Dialect of Windhill* tendent heureusement à se multiplier : grâce à elles s'éclaircira peu à peu l'histoire si compliquée du développement phonétique de la langue officielle. La présente grammaire forme le 16e fascicule de la collection des *Anglistische Forschungen* que dirige M. Hoops. Ainsi qu'on doit s'y attendre, la description des voyelles et des consonnes occupe les trois quarts de l'ouvrage : elle répond entièrement aux caractéristiques essentielles d'un dialecte septentrionnal : l'*à* anglo-saxon n'est pas devenu *ô*, et l'*r* a gardé même devant consonne sa vibration alvéolaire; le *k* en aucune position ne s'est changé en *ch*, et ce dernier phonème ne s'entend que dans les mots empruntés à la langue courante, comme *church* qui a assez naturellement remplacé l'écossais *kirk*. La morphologie n'offre au surplus que peu de particularités remarquables : le pluriel en *-s* a sévi avec une intensité plus grande encore qu'en anglais propre, puisque *oxen* même ne paraît plus exister et que *childer* a disparu, remplacé par *barns;* toutefois, on constate *in* « les yeux », comme en Yorkshire, et *shoon* n'a été que récemment évincé par *shoes* [1]. A la fin du livre se trouvent dix pages de spécimens linguistiques, dont une liste des noms d'oiseaux et une des noms de végétaux usités dans le dialecte de Kendal. Un glossaire renvoie à chacun des paragraphes du livre où le mot afférent a été traité. On observera que l'élément roman n'y figure que pour un onzième environ de la totalité du vocabulaire : proportion vraiment infime, si on la compare à celle de la langue littéraire. On aurait bien étonné les puristes du dernier siècle en leur disant que les langues pures sont celles des populations illettrées et rurales.

V. Henry.

D. H. Cornahan, **The Prologue in the Old French and Provençal Mystery.** New Haven, 1905, in-8° de 200 p.

Comment, sur ce sujet qui comportait une vingtaine de pages, M. Cornahan a-t-il pu en écrire dix fois plus? Tout simplement ne

1. J'ai à peine besoin de dire que je remplace par l'orthographe usuelle la graphie phonétique et extrêmement minutieuse de M. Hirst.

copiant une bonne partie des textes qu'il étudie, en copiant même deux fois un grand nombre d'entre eux, dans son texte et en divers Appendices. Ces Appendices sont du reste la seule partie utile du travail, et ils eussent pu dispenser l'auteur des cent vingt pages dont il les a fait précéder. Ces pages elles-mêmes ne sont guère en effet que des listes d'exemples : mais certaines de ces listes sont inutiles, car aucun résultat ne s'en dégage, et les autres mal dressées, car elles réunissent des faits d'ordre différent. Il ne peut y avoir aucun profit à étudier en bloc la versification et la langue d'une centaine de textes, s'éehelonnant sur deux siècles, appartenant à des régions très diverses, et dont plusieurs (ce dont M. C. ne paraît pas s'être aperçu) sont lamentablement incorrects et manifestement fort éloignés de la leçon originale. Dans le chapitre intitulé « Proverbes et comparaisons » (p. 67) sont réunies des choses fort hétéroclites. Plus hétéroclites encore sont celles qui sont groupées sous les titres « érudition » (p. 69) et « formes irrégulières du prologue » (p. 96) : M. C. y mentionne pêle-mêle des ballades introductives, des titres, des listes de personnages, des dédicaces, et jusqu'à une signature de possesseur. En somme, simple compilation, faite sans aucune méthode, et qui ne peut rendre de services que par la réunion des textes qui la termine.

A. Jeanroy.

Exuviae sacrae Constantinopolitanae (III) par F. de Mély. Paris, Leroux, 1904; in-8°, pp. III-440.

Cet ouvrage n'a guère que le titre de commun avec les deux volumes publiés jadis par le comte Riant. M. de Mély s'intéresse beaucoup plus à l'archéologie qu'à la critique littéraire et s'occupe beaucoup moins de l'histoire des reliques que des reliquaires. A côté des descriptions « on trouvera simplement réunis des textes et des documents dont la valeur historique est à commenter et à discuter [1] ».

1. On se demandera peut-être si M. de Mély n'aurait pas dû se livrer lui-même à ce travail de commentaire et de discussion. Il ne faut pas lui tenir rigueur de ne l'avoir point fait. A la p. 28, il attache grande importance à un dessin, conservé dans un manuscrit de la bibliothèque ambroisienne, qui prétend donner une reproduction exacte de la sainte Lance de Rome. Ce dessin est authentiqué par une déclaration de l'auteur qui assure 1° qu'un décalque en papier a été pris sur l'original secrètement « en sa présene » à la fin de l'année 1599; 2° qu'il a consulté, le 13 avril 1618, les chanoines de S. Pierre pour savoir si le dessin était fidèle. M. de M. n'a pas remarqué ce qu'il y avait de suspect dans ces affirmations. — P. 186, l'auteur signale consciencieusement et sans réserve un fragment d'une histoire arménienne de Jérusalem dans lequel il est dit que « le premier chef des Abassides Abou-Zafar-Mansour, celui qui fonda Bagdad en 762, a donné l'ordre au patriarche, pendant un pèlerinage à Jérusalem, en 784, d'envoyer à Charlemagne les clés de la ville ». Or, Abou Djafar al-Mansour ne fut pas le premier, mais le second kalife abasside; et il mourut en 775. — A plusieurs reprises M. de Mély utilise pour fixer des points de chronologie,

Fort bien ; mais encore faudrait-il que textes et documents soient présentés avec une certaine méthode et non dans un pêle-mêle général où l'on a peine à se reconnaître. Tout ce qu'il y a de vraiment utile dans ce volume aurait pu facilement être condensé en une centaine de pages. Il débute par une étude sur la forme de la croix des premiers croisés, qui n'a naturellement aucun rapport avec les reliques de Constantinople. L'étude sur la sainte Lance qui fait suite, est accompagnée de 60 pages de pièces justificatives, tirées pour la plupart de recueils comme la *Patrologie*, les *Historiens des Croisades*, les *Monumenta Germ.*, et autres, qui sont accessibles à tous les érudits; ce qui en rendait la reproduction parfaitement inutile ; cinq ou six pages auraient suffi pour donner les pièces éditées dans des ouvrages moins communs. La troisième partie près de 300 pages est consacrée à la Couronne d'Épines, à l'histoire de sa translation à Paris, à l'énumération des nombreux sanctuaires de France et de l'étranger qui prétendent posséder des parcelles ou des épines détachées de la vraie Couronne. Cette étude se poursuivra dans un autre volume qui sera, heureusement, accompagné d'un index. Le travail de M. de Mély témoigne de nombreuses et patientes recherches et d'un zèle qu'on ne saurait trop louer; et il est assurément regrettable qu'il n'ait pas présenté au public sous un aspect plus favorable le résultat de ses labeurs très méritoires.

J.-B. Ch.

K. Wenck. **Philipp der Schöne von Frankreich, seine Persönlichkeit und das Urteil der Zeitgenossen,** Marburg, Elwert, 1905. In-4°, 74 p.

Peu de règnes ont marqué dans l'histoire de France comme celui de Philippe-le-Bel. C'est à lui que l'on rapporte d'ordinaire le « grand tournant » du moyen-âge, et la conclusion naturelle était que peu de princes ont été des personnalités plus importantes et plus marquées que lui. Aujourd'hui une réaction curieuse se produit et beaucoup d'historiens en sont arrivés à déclarer ce monarque insignifiant; d'autres désespèrent d'arriver là-dessus à une certitude historique, et déclarent le problème insoluble, comme M. Langlois, qui pense qu'on « ne saura jamais ce qu'était Philippe-le-Bel». C'est contre l'historien français et contre M. Fincke (mémoire présenté au Congrès des historiens allemands à Saltzbourg, en 1904) que M. K. Wenck entreprend de réhabiliter, dans une certaine mesure, le type traditionnel, tout en accen-

---

l'inscription du cierge pascal de la Sainte-Chapelle pour l'an 1327, et il commet chaque fois une erreur d'une année. S'il avait eu à faire état de la mention « Anno regni Caroli Regis 6° », il aurait sans doute établi que Charles le Bel commença à régner en 1321 ! Ces quelques remarques montrent que M. de M. a agi prudemment en ne s'aventurant point dans le domaine autrement difficile de la critique intrinsèque des documents.

tuant la dévotion toute moyen-âgeuse de l'adversaire de Boniface VIII. Les arguments ne nous semblent pas tous également probants, mais la lecture du travail est intéressante par le soin minutieux avec lequel l'auteur discute les sources, ne s'occupant pas seulement des *jugements* des contemporains (il n'y en a quasiment pas de topiques), mais tâchant de tirer des moindres actes de la vie de Philippe, pour autant qu'ils nous sont connus, des conclusions sur ses capacités mentales et son caractère. Certains savants, si prompts à conclure dans leurs travaux, trouveraient là un exemple utile à suivre, et verraient quel énorme *apparatus criticus* exige la discussion consciencieuse et la solution probable du plus petit problème historique.

R.

Ernst Vogt. **Erzbischof Mathias von Mainz**. 1321-1328. Berlin, Weidmann, 1905, In-8°, 2 fr. 50.

M. Vogt a consacré une monographie consciencieuse, mais en somme inutile, de près de soixante-dix pages à l'un des titulaires les moins intéressants du siège archiépiscopal de Mayence au moyen-âge. Fils d'un petit dynaste, vassal des comtes de Habsbourg, frère cadet de l'évêque de Strasbourg, Berthold de Buchegg, dont le chroniqueur Mathias de Neubourg a écrit la biographie, Mathias fut d'abord moine au couvent de Murbach, en Alsace, puis prévôt de l'abbaye des Bénédictins de Lucerne, et finit par devenir électeur du Saint Empire, par la faveur du Saint-Siège et de Frédéric-le-Beau. Son activité politique fut toujours insignifiante, soit qu'il favorisât la cause des Habsbourgs, soit qu'il penchât vers Louis de Bavière, et son biographe déclare lui-même (p. 65) que son peu de goût pour un rôle plus marquant n'était que la conséquence naturelle de ses capacités médiocres. Ce fut un bon abbé, mais un assez triste archichancelier du Saint-Empire romain. Si tel est le résumé fidèle de sa carrière — et je crois que personne ne songera à s'inscrire en faux contre ce verdict — à quoi bon lui consacrer tout un long mémoire, alors qu'il reste tant de sujets intéressants à traiter dans l'histoire allemande?

E.

L'Établissement des Dynasties des Chérifs au Maroc et leur rivalité avec les Turcs de la Régence d'Alger (1509-1830), par Aug. Cour. Paris, Leroux. 8°. 1904. Publ. Ec. Lettres Alger, t. XXIX.

L'histoire de l'Afrique du Nord depuis la conquête musulmane a été considérée jusqu'ici avec quelque dédain ; il a paru que c'était seulement un ramassis de minces querelles et de petits faits sans cesse répétés, dont le récit importait peu à des lecteurs soucieux d'apercevoir quelque vue nouvelle sur l'unique et diverse humanité ; on est tout au plus disposé à sauver du mépris les légendes des premières

invasions arabes et l'épopée de la conquête française, parce que ce sont récits « artistes ». Les auteurs d'histoires générales du Maghreb ont semblé très soucieux d'entretenir cette opinion défavorable ; leur conscience à la besogne a été à la hauteur de l'ennui que distillent leurs ouvrages. J'ai déjà dit ici qu'une réaction se manifeste grâce aux travaux de l'École des Lettres d'Alger, et le livre de M. Cour est l'une de ces études spéciales, auxquelles l'histoire générale empruntera des idées.

M. Cour, sur les conseils de son maître René Basset, a cherché à préciser les faits de la politique maghrébine qui ont permis la naissance et la durée de la dynastie des Chérifs Saadiens et de celle des Chérifs Alides, dont le sultan 'Abd el 'Aziz est le représentant actuel. Dès le XIe siècle, c'est à la force d'une petite foi particulière, d'un lien congréganiste que les Almoravides doivent leurs succès, en même temps qu'à l'ardeur des convoitises de tribus à demi sauvages, jetées dans l'opulence relative du Maroc septentrional et de l'Espagne; car le but du zèle religieux et du désir terrestre des Almoravides, c'est la guerre sainte contre les chrétiens de la péninsule, le djihad qui procure le paradis et qui remplit le trésor de la communauté musulmane. C'est encore ce lien congréganiste qui fait la puissance almohade, et qui sous la dynastie mérinide achève la formation des confréries, sur quoi s'appuient enfin les premiers Chérifs dits Saadiens. Mais ceux-ci, dont M. Cour a tracé pour la première fois l'histoire d'une façon intelligible, se trouvent en face d'un adversaire nouveau, les Turcs, qui s'installent à Alger au début du XVIe siècle et qui, par une loi constante de l'histoire méditerranéenne, marchent vers l'ouest. Pour se protéger contre les Turcs, les Chérifs nouent des relations avec les puissances chrétiennes, Espagne, France; et cette politique, qui va tout droit à l'encontre de l'action religieuse des confréries, est une cause constante de conflits, de compétitions et de revirements, que M. Cour a fort bien exposés. Au milieu des désordres qui en résultent, naît un pouvoir nouveau, celui des Chérifs Alides, qui les premiers au Maroc copient en quelque façon l'organisation militaire des Turcs et se donnent une armée permanente ; sans dédaigner l'accord possible avec les confréries, les Alides s'appuient sur les innombrables chérifs plus ou moins authentiques qui pullulent dans toute l'Afrique du Nord ; malgré l'affaiblissement des Turcs d'Alger, ils ne réussissent point à les entourer, mais ils subsistent en face d'eux, indépendants, et assistent sans intervenir au désastre de 1830. Bien des faits de l'histoire contemporaine s'éclairent si on en recherche l'origine dans la lutte constante de ces divers éléments.

L'œuvre de M. Cour n'est point à l'abri de toute critique de détail. Il a omis quelques faits qui concourent cependant à appuyer sa thèse : on est surpris, par exemple, de ne point trouver mentionné

dans son livre un événement aussi important que le siège de Mazagan de 1556, sur lequel les « Sources Inédites » de M. de Castries viennent d'apporter quelques renseignements nouveaux. A l'inverse, M. Cour semble parfois se laisser entraîner par ses thèses : quand il montre l'envoyé du Chérif marocain Zidan demandant à la Porte « la répression du brigandage des infidèles et des Arabes dans le golfe arabique », il semble citer El Oufrani, alors que cette dernière phrase est empruntée au passage cité de Hammer, auteur redoutable et de petite foi ; le nozhet el Hadi, dit au contraire qu' « Eth Thaalabi « demandait au sultan des secours tels que ceux qu'on avait envoyés « à l'oncle de son maître, Abd el Malek ». Je crois que M. Cour se trompe quand il pense que le sultan n'aurait pas vu dans la phrase de Hammer une prétention de la dernière insolence[1]. — Mais ce sont là de bien petites critiques à jeter sur un livre de début qui dénote un effort très heureux vers l'histoire vraie, et qui fait le plus grand honneur à son auteur et à l'École des Lettres d'Alger qui l'a récompensé et publié[2].

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

Das Tagebuch Dietrich Sigismund von Buchs (1674-83), tome II et dernier, publié par M. F. HIRSCH, in-8°, 278 p., Leipzig, Duncker et Humblot, 1905.

M. Hirsch est un travailleur infatigable. Tout en s'occupant de la grande collection des *Urkunden* du Grand Électeur, dont il prépare la suite, il vient de compléter sa publication du Journal de Thierry de Buch. Ce second volume, aussi utile que le premier, contient le récit détaillé des années 1677 à 1679, et des fragments pour les années 1680, 1682 et 1683 ; il est accompagné d'un index des noms de personnes et pourvu de notes explicatives. Il confirme et accentue les impressions données par le tome précédent. On y retrouve l'auteur du journal, jeune et solide gaillard (il a trente et un ans en octobre 1677), toujours prêt à boucler son sac et à enfourcher son cheval pour une reconnaissance ou pour une mission, presque toujours de bonne humeur, même lorsqu'à Vienne on le mène voir dîner l'Empereur, puis l'Impératrice douairière, avant de le faire dîner lui-même (p. 49-50), fort galant et amateur du beau sexe, batailleur et peu commode à ses heures (voir notamment son duel avec Schlieben qu'il blesse mortellement en juin 1678 et avec lequel il prie Dieu ensuite de son mieux, p. 78-79), enfin dévoué corps et

---

1. Cour, p. 163 et note; El Oufrani : nozhet El Hadi trad. Houdas, p. 398; Hammer, VIII, p. 249.

2. Les « Archives Marocaines », III. 1, publient un catalogue des « Chorfa Filala et Djilala de Fas », d'après le Dour es Sani, et ne citent point le travail de M. Cour. Ce silence qui rappelle la manière de quelques orientalistes allemands contemporains, est fort regrettable pour l'auteur de l'article.

âme à l'électeur, à l'électrice et au prince électoral, auquel il donne, lors de son mariage, les conseils les plus intimes et les plus délicats (p. 224-25, en août 1679). On y retrouve aussi l'électeur Frédéric Guillaume, ardent au feu et s'exposant dans les tranchées devant Stettin et Stralsund, sur mer près de Rügen, ou sur les glaces des Haffs prussiens, en poursuivant les Suédois; prince de goûts simples et familiaux, parfois paralysé par la goutte, mais de tempérament passionné : la colère que lui cause la défection de l'Empereur en 1679 éclate en paroles violentes : « Ce n'est pas le Roy de France », s'écrie-t-il », « qui me force à la paix, mais l'Empereur et l'Empire, et mes plus proches parents et alliés, lesquels pourtant un jour s'en repentiront... » (p. 219-20). On regrette d'autant plus les lacunes du journal à partir de 1680, et son arrêt en 1683, qu'il éclaire d'un jour très vif l'histoire du Grand Électeur durant les années précédentes [1].

Albert WADDINGTON.

Josef POPPER. **Voltaire.** Eine Charakteranalyse in Verbindung mit Studien zur Æsthetik, Moral und Politik. Dresden, Reissner, 1905, in-8°, p. 388.

Pour laver Voltaire des nombreux reproches, à son sens tous injustes, qu'on a adressés en Allemagne et ailleurs à l'homme, au poète et au philosophe, M. Popper a écrit une longue plaidoirie entremêlée de digressions de tout ordre, morales, esthétiques, sociales et politiques. Il les a jugées lui-même très utiles et nous en signale le premier l'importance. Sa thèse eût néanmoins gagné à être resserrée, comme aussi à présenter les faits dans un esprit plus critique, avec un sens plus juste des nuances et dans une forme moins absolue. On ne reprochera pas à l'auteur de manquer d'enthousiasme pour son héros en qui il ne cesse d'exalter un libérateur de l'humanité et un admirable ouvrier de progrès intellectuel et social; mais on pourra penser qu'il était permis de louer Voltaire sans se montrer aussi dur pour tous ceux que M. P. s'est avisé de lui comparer ou de lui opposer. L'intérêt du livre pour des lecteurs français me paraît résider surtout dans la revue critique qu'il fait des jugements qu'ont porté tour à tour sur Voltaire Lessing (il fallait au moins mentionner les travaux d'Erich Schmidt), Gœthe, Schiller, Schlosser, Hettner, Rosenkranz, Freytag, Strauss et de plus modernes. Cette histoire de la réputation de Voltaire en Allemagne, si incomplète et si décousue qu'elle soit, mérite d'être lue, bien qu'avec précaution [2].

L. R.

---

1. Je signale à l'éditeur quelques doutes : p. 129, le colonel suédois Macken est appelé en note Maclear; ne serait-ce pas plutôt Makelier, envoyé de Suède à Berlin en 1688? p. 185, note 8 : 10,000 e. e. o. doivent signifier 10,000 écus en or, et non pas : 10,000 écus et ordres.

2. Lire p. 242, Göschen, p. 332, Tronchin, p. 360 Wootton au lieu de *Goschen*, *Tronchet*, *Wotton*. — Quelques passages de Voltaire sont maladroitement traduits.

Hector QUIGNON, **L'abbé Nollet physicien.** Amiens, Yvert et Tellier, Paris, Champion, 1905, 8° p. 67.

Cette étude complètera les renseignements assez maigres qu'on possède sur l'abbé Nollet, ce modeste savant et vulgarisateur. L'auteur a extrait du *Voyage en Piémont et en Italie* dont la Bibliothèque de Soissons conserve le manuscrit inédit, les détails les plus curieux et caractérisé le genre d'observations que l'esprit positif, sagace et critique, un peu froid du savant et de l'homme du monde avait recueillies d'avril à octobre 1749 dans la haute Italie, à Rome et à Naples. De piquants rapprochements avec les plus illustres prédécesseurs de Nollet en Italie, Montesquieu, de Brosses, font mieux ressortir la physionomie originale de son journal. Les recherches et découvertes scientifiques, surtout celles qui intéressent l'électricité, mais aussi les applications des sciences à l'industrie, l'activité économique des régions traversées, en particulier la sériciculture, ont plus retenu l'attention du voyageur que la politique, l'archéologie ou les beaux-arts.

L. R.

Comte de GOBINEAU. **Deux études sur la Grèce moderne.** Capodistrias. Le royaume des Hellènes. Paris, Plon. 1905, in-16 : 325 p. 3 fr. 50.

La faveur posthume du comte de Gobineau continue. Un éditeur resté anonyme vient de réimprimer de lui deux petits travaux historiques, datant de 1841 et 1878. L'auteur avait essayé d'apporter un peu de lumière dans le rôle qui demeure encore assez obscur de l'ancien Président de la Grèce ; il le juge diplomate habile, mais mauvais gouvernant. La seconde étude a plus d'étendue (p. 87-325) et plus de valeur. Elle retrace les origines et les diverses phases de la révolution grecque, analysant avec beaucoup d'esprit les erreurs, les maladresses et les déconvenues du philhellénisme européen ; les derniers chapitres présentent des années d'apprentissage du petit État, de son essor économique et intellectuel un tableau très vivant d'où la sympathie n'exclut pas la perspicacité. Ces pages d'observations personnelles méritaient d'être republiées ; elles serviront mieux la mémoire de Gobineau que ses théories ethniques.

L. R.

Le vice-amiral Bergasse du Petit Thouars d'après ses notes et sa correspondance (1832-1890), avec une préface du contre-amiral Dupont. Paris, Perrin et Comp., 1906, VI, 415 p. in-8°, portrait ; 7 fr. 50.

Ce livre n'est pas une bibliographie complète de l'amiral. Il se compose de quatre parties distinctes et qui ne sont que vaguement reliées par quelques indications rapides. La première comprend la correspondance familiale du jeune aspirant durant sa croisière dans les mers du sud, jeune Loti chrétien, très travailleur et très réservé au

milieu des amabilités que lui prodiguent, à cause de son nom, les sujets et les sujettes de la reine Pomaré. Elle se termine par des impressions de Chine, de 1850 à 1852. Le second chapitre appartient à l'histoire de la guerre de Crimée. Le jeune enseigne y raconte le débarquement dans la péninsule, la bataille de l'Alma, les commencements du siège, bientôt interrompu pour lui par une grave blessure qui le force, bien à contre-cœur, à rentrer en France. Si ces deux premiers tableaux ne nous fournissent guère d'éléments historiques d'importance majeure, il n'en est pas de même de la troisième partie, qui nous montre le commandant Bergasse du Petit Thouars au Japon, avec le *Dupleix*, au moment de la grande révolution de 1868, qui vit le renversement du taïconnat, la guerre des daimios et le triomphe final du Mikado, préparant la civilisation nouvelle de l'Empire du Soleil. Non seulement on y suit avec intérêt le jeu de la politique internationale à cette époque, qui nous semble déjà si lointaine, mais on est frappé des observations sagaces de notre marin sur les forces latentes de ce pays, émergeant à peine de son moyen-âge. Les dernières pages du volume ne sont pas inédites; elles ont paru dans le *Correspondant* en 1871 ; ce sont des notes sur le siège de Strasbourg en 1870 et sur la captivité de l'auteur dans la forteresse badoise de Rastatt jusqu'à la signature de la paix; on les relira — ceux-là surtout qui ont *vécu* ces heures lugubres dans l'enceinte de la vieille forteresse assiégée — avec une émotion sincère et, sous le coup de cette émotion, l'on ne s'arrêtera pas à marquer les dissidences d'opinion sur certains points qui nous séparent, soit au point de vue des convictions politiques ou religieuses, soit sur certains détails historiques, du vaillant soldat et de l'honnête homme que fut assurément l'amiral Bergasse du Petit Thouars.

R.

Albert Counson. **Petit manuel et morceaux célèbres de la littérature française.** Halle, Waisenhaus, 1905. In-8°, 276 p.

M. Counson, lecteur à l'Université de Halle, a composé ce volume pour familiariser le public scolaire étranger avec l'histoire de notre littérature en même temps qu'avec les pages les plus universellement connues de nos poètes et prosateurs. Il y aurait bien des réserves à faire sur l'utilité de ces histoires littéraires *in nuce*, mais le genre admis, le manuel-recueil de M. C. donne de l'évolution de notre littérature une caractéristique suffisamment exacte, quoique dans une forme un peu lâchée et parfois émaillée de germanismes. Le choix des morceaux est satisfaisant aussi; mais la place trop large faite aux classiques (presque la moitié du livre pour les seuls Molière, Racine et La Fontaine!) a bien restreint la part des autres auteurs.

L. R.

— On peut rapprocher ici deux livres sur la séparation des Eglises et de l'Etat. *Concordat ou séparation, réflexions sur les rapports* de l'Eglise catholique et de l'Etat français, *précédées d'une lettre de M. Ribot*, par Georges Noblemaire (Paris, 4e édition, 1904, Plon; xxiv-363 p. in-18; prix: 3 fr. 50); et : comte Albert de Mun, *Contre la Séparation* (Paris, Poussielgue, 1905; 222 p. in-12; prix: 2 fr.). Tous deux soutiennent la thèse concordataire. Mais M. Noblemaire se place du point de vue libéral, tandis que l'opuscule de M. de Mun est animé, suivant l'expression même de l'annonce-réclame, du « souffle vengeur » du « grand tribun catholique ». Le premier ouvrage, antérieur à la discussion de la Chambre, est une étude, un peu discursive et diffuse, des divers régimes de l'Eglise en France depuis la constitution civile et des projets de séparation, surtout des projets Pressensé et Briand. Le deuxième ouvrage est un recueil d'articles de journaux, qui va du voyage de M. Loubet à Rome jusqu'au vote de l'article 4. Tous deux sont pleins de considérations historiques ; M. de Mun surtout trouve une ample matière dans le rapport et les discours de M. Briand, bien qu'il n'ait remonté ni au concile de Nicée ni même à celui « des trente ». Le volume de M. Noblemaire contient en appendice un certain nombre de documents, notamment le concordat et diverses propositions de séparation (Flourens, Réveillaud, Grosjean et Berthoulat, Boissy d'Anglas, Dejeante, Pressensé, Briand). — M. D.

— M. C. Léouzon le Duc recherche : *Ce que l'Etat doit à l'Eglise* (Paris, Plon, 1905, 116 pp. in-8°). C'est une étude historique fort sérieuse de la question des biens ecclésiastiques. Si la question était purement historique, personne ne discuterait; il est certain que l'indemnité concordataire est la continuation d'une propriété incontestable. Mais il est des matières où le droit, fondé sur l'histoire, n'a aucune valeur. La raison d'Etat, ce déguisement politique de la force, prime le droit. Au surplus, M. Léouzon le Duc raisonne d'après la constitution actuelle, ou ancienne, de la société. Or, la désaffectation des biens des collectivités n'est qu'une première étape dans la désaffectation générale de toutes les propriétés privées. Si l'on raisonne d'après ces principes nouveaux, toutes les preuves historiques ne sont que du papier noirci. — M. D.

— *La pensée catholique dans l'Angleterre contemporaine* par Ernest Dimnet est un recueil d'études : Le précurseur, Wiseman; le voyant, Newman ; Théologie et dévotion, le P. Tyrrell ; Théisme et morale, W. S. Lilly ; Le prêtre littérateur, William Barry ; Evolution et Théologie, Wilfrid Ward. L'effort de donner un titre général à chaque essai paraît avoir été malheureux pour Newman, qui a été autre chose qu'un voyant. Mais ces études sont précises et exactes, et il y a un bon index. Le style n'est pas toujours très soigné ; p. xiii : « les fidèles relisant *en* hommes l'histoire sainte qu'ils ont lue enfants » ; dans les collections allemandes de gravures, où le texte est en trois langues, *Iesus als Knabe*, est traduit par « Jésus en garçon » ! — L. S.

— Nous avons le vif regret d'apprendre la mort à Venise, le 14 janvier, du commandeur Nicolo Barozzi, patricien de Venise, directeur du Musée Archéologique. En dehors de nombreux travaux personnels, B. avait pris une part active à la publication des *Diarii* de Marino Sanuto ; extrêmement bienveillant à l'égard des étrangers et particulièrement des Français, il a aidé plus d'un de nos compatriotes dans leurs recherches dans la ville des doges ; personne mieux que lui ne connaissait les archives d'Etat et particulières; B. avait été fait officier de la Légion d'honneur. — H. C.

Études et articles sur Pétrarque.

— Le sixième centenaire de la naissance de Pétrarque, célébré au mois de

juillet 1904, a donné lieu à une multitude de discours, d'articles, d'études plus ou moins approfondies. M. A. Della Torre a rendu un service signalé en donnant une revue méthodique et analytique dans l'*Archivio storico italiano* (1 a Disp. de 1905; 88 pages); nous y renvoyons les pétrarquisants. Nous nous contenterons d'enregistrer ici une demi-douzaine de tirages à part qui nous ont été adressés en ces derniers temps.

M. Victorio Cian (*Nugellae vulgares? — Questione petrarchesca*, extrait de *la Favilla*, Pérouse, 1904) résume magistralement toutes les raisons qui permettent d'affirmer que Pétrarque n'eut jamais pour ses poésies amoureuses le dédain qu'il affecta dans la dernière partie de sa vie, et qui est passé à l'état de légende (voir encore F. Brunetière, au début de sa nouvelle *Histoire de la litt. franç. classique* p. 9) ; Pétrarque au contraire n'a pas cessé, jusqu'à la fin de sa vie, de polir amoureusement les bijoux qui composent son Canzoniere. Les mêmes idées ont été exprimées par le même savant critique dans la *Nuova Antologia* du 16 juillet 1904; sous le titre : *La coscienza artistica nel poeta del Canzoniere.*

C'est de la *Sincerità artistica del Petrarca* qui s'occupe dans la « Fanfulla della Domenica » (Févr. Mars 1905), M. Enrico Sicardi, un des avocats les plus ardents et les mieux informés de la bonne foi, souvent suspectée, du poète. Il s'agit cette fois de montrer que l'on a tort de considérer certaines pièces, et en particulier le sonnet *Aspro core e selvaggio...*, comme occupant dans le Canzoniere une place destinée à tromper sur la date de leur composition et sur l'objet véritable des soupirs de Pétrarque. Ce sonnet n'aurait pas été composé le 21 sept. 1350, plus de deux ans après la mort de Laure ; cette date ne se rapporterait qu'à la première transcription d'après un brouillon antérieur; et M. Sicardi parait avoir parfaitement raison.

Les brouillons de Pétrarque, conservés dans le ms. Vat. 3196, ont servi à M. F. Wülff pour étudier les états successifs d'une strophe — la septième — de la canzone *Che debb'io far* (*Nyfilologiska Sallskapets i Stockholm Publikation*, 1905, p. 63-70).

M. Giov. Gentile s'applique à corriger une interprétation donnée par M. P. de Nolhac à un passage du traité *De sui ipsius et aliorum ignorantia* (Pétrarque et l'humanisme, p. 323 et suiv.), pour en tirer la preuve que Pétrarque posséda réellement seize volumes de Platon en grec, et en vit nombre d'autres entre les mains de Barlaam (*I Dialoghi di Platone posseduti dal Petrarca*; extrait de la *Rass. critica della lett. ital.*, Naples, 1904, p. 193-218). La discussion porte sur un texte imparfaitement établi, preuve nouvelle de l'utilité de donner une meilleure édition des œuvres latines de Pétrarque; en attendant, l'interprétation de M. Gentile, soutenue d'une façon un peu verbeuse en 25 pages, est intéressante ; il faudra voir quel accueil y fera M. de Nolhac dans la seconde édition, dès maintenant annoncée, de son beau livre.

L'histoire de la fortune de Pétrarque à l'époque de la Renaissance reçoit une importante contribution grâce au discours de M. A. Medin : *Il culto del Petrarca nel Veneto fino alla dittatura del Bembo* (extrait du *Nuovo Arch. Veneto*, N. S. t. VIII, p. II, 1904 ; 47 pages).

Le directeur de l'Institut historique belge de Rome, D. Usmer Berlière, O. S. B., consacre une étude très documentée à *Un ami de Pétrarque*: *Louis Sanctus de Beeringen* (Paris-Rome, 1905; in-4°, 59 pages); cet ami est celui que Pétrarque appelle toujours « Socrate ». — H. H.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 26 mars. — 1906

Roscher, Les nombres 7 et 9 chez les Grecs. — Wecklein, Études sur l'Iliade. — Trendelenburg, Le Ménexène de Platon. — Denys d'Halicarnasse, Opuscules, II, 1, p. Usener et Radermacher. — Meister, Le génitif dans les inscriptions crétoises. — Whibley, Un compagnon d'études grecques. — Hampe, Urbain IV et Manfred. — Folz, L'empereur Frédéric II et le pape Innocent IV. — Lettres de Louis XI, p. Vaesen, IX. — Mémoriaux du Conseil de 1661, p. J. de Boislisle. — Forot, L'année de la peur à Tulle. — Turner, Correspondance des envoyés français aux États-Unis, 1791-1797. — Sahler, Notes sur Montbéliard. — Marquiset, La phrase et le mot de Waterloo. — Dictionnaire des antiquités romaines, XXXVII. — Plaute, p. Lindsay, II. — Munro, Catulle, p. Duff. — Van Gils, Hengeuinius. — Ramorino, Tertulien et Minucius. — Burger, Minucius et Sénèque. — Actes coptes du Concile éphésien de 431. — Pascal, Un manuscrit de Prudence. — Dufourcq, Saint Irénée. — Baudrillart, Saint Paulin. — Brakman, Le texte de Sidoine. — Taccone-Gallucci, Inscriptions chrétiennes des Abruzzes. — Cholot, Le bréviaire de Sainte-Claire. — Prières et méditations avant et après la messe, p. Goeser. — L. Weber, San Petronio de Bologne. — Bulletin de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques. — Archives de sténographie. — P. Viollet, Infaillibilité et Syllabus. — Académie des inscriptions.

W. H. Roscher. **Die enneadischen und hebdomadischen Fristen und Wochen** der ältesten Griechen. Ein Beitrag zur vergleichenden Chronologie und Zahlenmystik. Leipzig, Teubner, 1903 : 92 p.

Le même : **Die Sieben- und Neunzahl** im Kultus und Mythus der Griechen, nebst einem Anhang : Nachträge zu den « enneadischen und hebdomadischen Fristen und Wochen » enthaltend. Leipzig, Teubner, 1904; 126 p. (Extraits des *Abhandl. der philol.-hist. Klasse der Kön. Sächs. Gesellsch. d. Wiss.* xxi, 4 et xxiv, 1).

D'où vient que les Grecs ont attribué aux nombres 7 et 9 une valeur mystique? Pourquoi les rencontre-t-on si souvent, dans les anciens monuments de leur littérature, employés pour déterminer certains laps de temps, et jouent-ils un si grand rôle dans le culte et la mythologie ? C'est cette recherche que les deux dissertations de M. Roscher ont pour objet. L'auteur s'est déjà occupé de la question dans plusieurs articles de périodiques; cette fois il a composé ses ouvrages sur un plan méthodique et uniforme. Il réunit, soit dans le texte, soit dans les notes, les témoignages anciens où sont mentionnées des périodes

de 7 et 9 jours (respectivement des groupes de 7 et 9 personnes ou objets), en discute la portée au point de vue de la mesure du temps, et cherche à préciser l'origine de cette manière de s'exprimer. Dans le second de ces volumes, il s'agit plus spécialement des nombres 7 et 9 dans leurs rapports avec les différentes divinités grecques ; M. R. constate que le nombre 7 est en relation intime avec les cultes d'Apollon et de Dionysos et avec les mythes béotiens. La fin de chaque dissertation résume les résultats obtenus par la discussion et l'interprétation des textes. La principale de ces conclusions, dont l'importance ne saurait échapper, est que ce ne sont pas les 7 planètes astrologiques qui ont donné au nombre 7 son caractère sacré, bien qu'elles aient sans doute, après l'époque de Pythagore, contribué à le développer encore ; ce caractère repose simplement sur une division naturelle du mois lunaire de 28 jours en quatre périodes ou semaines de 7 jours chacune, dont les phases de la lune marquaient nécessairement le commencement et la fin. Les périodes ennéadiques, et ensuite le caractère mystique du nombre 9, proviennent de même d'une antique division du mois lunaire en trois parties, bien qu'ici le point de départ de cette division soit assez obscur ; j'avoue pour ma part ne pas voir exactement quel principe a présidé à ce partage en trois du mois de 27 jours. D'autres conclusions ne sont pas d'une certitude absolue ; mais il ressort encore des dissertations de M. R. qu'il y eut chez les anciens Grecs une sorte de concurrence entre les principes septénaire et novénaire ; alors que dans l'ancienne épopée, les périodes de 9 jours sont de beaucoup les plus fréquentes, [1] le nombre 7 a au contraire une influence prépondérante dans la religion ; les groupements hebdomadiques sont d'ailleurs plus anciens, et se sont maintenus plus fermement dans le culte, tandis que dans la poésie héroïque, ils se trouvèrent réduits au minimum, repoussés et chassés de l'usage, pour ainsi dire, par l'influence croissante des périodes novénaires. Dans un appendice M. Roscher défend contre P. Stengel l'explication qu'il a proposée de l'expression βοῦς ἕβδομος dans l'*Archiv. f. Religionsw* VI (1903) et VII (1904). Ces mots désignent un gâteau en forme de bœuf offert en septième lieu après six différents animaux vivants ou six gâteaux ronds appelés σελῆναι. Je crois que cette interprétation, qui a pour elle, entre autres témoignages, ceux de Suidas et du lexicographe Pausanias, est exacte ; toutefois la correction περιστέριον pour πετεινόν, dans la liste des animaux du sacrifice, est forcée et me semble inacceptable.

MY.

---

1. *Enn. und. hebd. Fristen* p. 76 M. R. remarque dans une note additionnelle que les tragiques ont considéré la guerre de Troie comme δεκέτης, et il cite comme exemple un passage de Sophocle et deux d'Euripide. Il pouvait ajouter qu'Eschyle parle de cette guerre comme ayant en réalité duré 9 ans, les Grecs étant retournés dans leur patrie la dixième année, p. ex. *Agam.* 504 δεκάτου σε φέγγει τῷδ' ἀφικόμην ἔτους, exactement comme Homère.

N. Wecklein. **Studien zur Ilias.** Halle, Niemeyer, 1905; IV-61 p.

Le nom de l'auteur appellera l'attention sur cette brochure. M. Wecklein, qui sait comme tout le monde que la question de l'origine et du développement de l'Iliade est loin d'être résolue, apporte une solution qui repose sur des observations nouvelles, dont la lecture est des plus intéressantes. Il estime que l'Iliade a pris sa forme actuelle par l'adjonction, à d'anciens chants populaires sur la chute de Troie, d'un poème en l'honneur d'Achille. Il remarque en effet que dans cette partie qu'on peut appeler l'Achilléide (A, I, Π-X) l'homme de génie qui l'a composée et fondue avec le reste fait preuve de qualités bien différentes et toutes nouvelles, dont on voit à peine quelques traces dans les chants antérieurs de la première Iliade. Certaines figures, l'ἔμφασις par exemple, appelée par Cornificius *per consequentiam significatio*, y sont fréquentes et ne se trouvent pas ailleurs; la psychologie y est plus subtile, la connaissance du cœur humain plus profonde, la peinture des sentiments plus vive et plus raffinée. Ce qui doit corroborer ces observations, c'est que toutes les mentions d'Achille en dehors de l'Achilléide se rencontrent dans des parties visiblement ou vraisemblablement ajoutées plus tard. La conclusion est celle-ci, formulée p. 42 : « Si les chants qui n'appartiennent pas à l'Achilléide ne connaissent pas Achille, tandis que l'Achilléide renvoie à ces chants et les présuppose, c'est qu'ils étaient connus de l'auteur de l'Achilléide, et celle-ci est étrangère à l'Iliade primitive » ; et plus loin p. 44 : « Les chants où il n'est pas question d'Achille roulent sur la destinée d'Ilion, et forment ainsi une Iliade à proprement parler ». Mais que devait être cette Iliade ? Pas autre chose que l'histoire de l'attaque de Troie par un ennemi venu sur des vaisseaux (Ajax), qui prend et incendie la ville après avoir tué son défenseur Hector. M. W. se rencontre ici avec E. Bethe. Notre Iliade, en mettant à part les additions des poètes postérieurs, serait donc une fusion, en quelque sorte, de deux poèmes anciens, une Iliade et une Achilléide (Notons en passant que ce dernier mot est peu exact, car une Achilléide qui n'irait pas jusqu'à la mort du héros serait bien mal conçue, et C. Robert est plus conséquent avec lui-même en admettant la mort d'Achille dans sa reconstruction). M. W., au fond, reprend après bien d'autres l'hypothèse de Wolf, en la particularisant ; mais ses arguments ne m'ont point convaincu. « Celui-là, nous dit-il en terminant p. 61, qui saura faire comprendre comment il se fait qu'un poème dû à des chantres différents porte la marque du plus grand génie poétique de la Grèce, sans faire d'accrocs aux résultats de la critique scientifique, celui-là seul peut compter être approuvé ». Rien de plus juste; et pourtant, parmi ceux qui se sont occupés de la question homérique (ils sont nombreux), quel est celui qui n'a pas cru, de la meilleure foi du monde, se maintenir

exclusivement dans le domaine de la critique scientifique ? Et quel est celui qui a su y rester ? M. Wecklein lui-même est-il bien sûr d'y rester dans l'explication qu'il propose de la manière dont la figure d'Achille a été introduite dans ce qu'il conçoit comme la primitive Iliade ? Gardons-nous de l'hypercritique; il y a dans notre Iliade, nous le savons, des passages ajoutés après coup; mais n'oublions pas qu'à faire de trop savantes combinaisons, on risque de perdre le sens de la simplicité et du naturel.

MY.

Adolf TRENDELENBURG. **Erläuterungen zu Platos Menexenus** (Beil. zum Jahresber. des Friedrichs-Gymn.). Berlin, Weidmann, 1905 ; 30 p. in-4°.

Il n'y a pas actuellement en Allemagne d'édition du *Ménexène* à l'usage des classes. M. Ad. Trendelenburg a été frappé, nous dit-il, de ce fait que depuis 1896 cet ouvrage est porté au programme de nos classes de seconde ; et il estime que les éditions classiques de Couvreur (Garnier) et J. Luchaire (Hachette) pourraient être mises, provisoirement, entre les mains des élèves des gymnases allemands. Il pense toutefois que pour les classes supérieures, les seules où le *Ménexène* puisse être lu et étudié avec fruit, les notes de ces éditions, sous le rapport de la syntaxe, sont trop élémentaires ; et dans ce programme, il publie un commentaire étendu, disposé de telle façon que pour chaque division de l'ouvrage les annotations de détail sont précédées d'un résumé de l'ensemble, où les phrases les plus caractéristiques sont traduites en entier. Ces notes sont généralement fort bien rédigées, d'un développement suffisant, et ne laissent guère de points difficiles, relatifs tant à la grammaire qu'à la rhétorique et à l'histoire, sans explication. J'y ai remarqué particulièrement les notes sur Konnos (235 *e*) ; sur la prise d'Érétrie par les Perses et les expressions employées par Platon (240 *a-b*) ; l'interprétation grammaticale de la longue phrase avec quatre infinitifs (243 *b*) ; et celle de la phrase difficile ἀπηλλάγημεν τοῦ πολέμου οὕτως ἀγαπητῶς ἀπηλλάττοντο καὶ οἱ πολέμιοι (245 *e*), où certains commentateurs ponctuent après πολέμου et donnent à οὕτως un sens exclamatif, tandis que d'autres, après Madvig (M. T. écrit Madwig), intercalent ὥστ' après οὕτως, et d'autres, plus radicaux, suppriment οὕτως... πολέμιοι comme une glose. M. T. lit très simplement οὕτως ἀγαπητῶς <ὡς> [1]. Un premier chapitre recherche quelle a été l'intention de Platon en écrivant le *Ménexène*. M. T. pense que Platon a voulu railler non seulement les rhéteurs, mais encore les Athéniens eux-mêmes et leur goût pour un genre

1. 244 *d*. M. T. semble ne pas connaître le texte de Burnet οὐ γὰρ πάλαι οὐδὲ παλαιῶν ἀνθρώπων, excellente leçon due à F (Vindob. 55 suppl. gr. 39), pour οὐδ' ἐπ' ἄλλων ἀνθρ. ou οὐδὲ πρὸ πολλῶν ἐτῶν; il propose « quelque chose comme οὐδ' ἐπ' ὀλωλότων », qui ne vaut guère mieux que les textes courants.

d'éloquence qui n'avait plus alors rien de sacré ni de sérieux; « ses traits sont dirigés à la fois contre les orateurs et les auditeurs, contre les flatteurs et les flattés ». C'est juste, mais M. Trendelenburg a le tort de penser que Platon emprunte toute la couleur extérieure de son opuscule à l'*Epitaphios* de Lysias, alors qu'il est impossible d'y méconnaître en même temps une imitation voulue et ironique des procédés de style de Gorgias.

MY.

Dionysii Halicarnasei **Opuscula**, vol. II, fasc. 1, ediderunt H. Usener et L. Radermacher, Lipsiae, Teubner, 1904, 387 p. in-12.

Nous aurions voulu pouvoir annoncer, en même temps que ce fascicule I du tome II des *Opuscula* de Denys d'Halicarnasse (t. VI, 1 des œuvres complètes), le second fascicule, qui doit contenir le titre, la préface et les *indices*. Mais, comme ce complément se fait encore attendre, ne tardons pas davantage à signaler ici l'importance du volume qui nous est offert : dès aujourd'hui nous avons entre les mains, en deux tomes, une excellente édition de tous les écrits de Denys sur la rhétorique, avec toutes les variantes essentielles du texte. Ainsi l'œuvre inaugurée par Usener, il y a près de trente ans, dans son étude sur la traduction manuscrite des traités de rhétorique (1878), touche à sa fin, et les résultats de cette longue enquête se présentent à nous sous une forme qu'on peut dire définitive. Il suffit de jeter les yeux sur quelques pages du traité Περὶ συνθέσεως ὀνομάτων pour apprécier l'étendue et la valeur de ce travail : l'établissement du texte, le renvoi aux témoignages anciens, le choix des variantes et des conjectures, tout y est conforme aux règles de la meilleure critique. Si l'on songe que cet écrit, à lui seul, nous a conservé quelques perles de poésie grecque (le fameux dithyrambe de Pindare, la plus belle ode de Sappho, et le chef-d'œuvre de Simonide), sans parler d'une foule de détails techniques sur le style des plus grands écrivains grecs, on doit remercier MM. Usener et Radermacher d'avoir fourni une base désormais solide à toutes les discussions que soulève encore l'histoire de la critique littéraire dans l'antiquité.

Am. HAUVETTE.

Karl MEISTER. **Der syntaktische Gebrauch des Genetivs** in den kretischen Dialektinschriften (diss. inaug. Leipzig). Strasbourg, Trübner, 1905.

Cette dissertation, qui est une thèse de doctorat, a été publiée dans les *Indogermanische Forschungen*, t. XVIII, p. 133-204; l'auteur, M. K. Meister, est le fils de M. Richard Meister ; c'est dire qu'il a été élevé à bonne école, et cette étude sur un point de syntaxe dans les inscriptions crétoises prouve une sérieuse culture dialectologique.

La thèse procède selon les divers emplois du génitif : g. indépendant, à savoir le g. absolu, et le g. en fonction d'adverbe de temps et de lieu ; g. construit avec des verbes ; g. complément de substantifs, épithète et attribut. M. M. insiste avec raison, au cours de ses observations, sur les différences que présentent les inscriptions en caractères archaïques et celles qui sont écrites avec l'alphabet ionien ; ces différences, en ce qui concerne la syntaxe du génitif, sont en certains points assez grandes pour que l'on puisse constater une évolution chronologique ; quelques emplois du génitif, par exemple, se rencontrent dans les inscriptions archaïques et ont soit totalement disparu, soit perdu beaucoup de terrain, dans les inscriptions de date plus récente. Ce sont là d'ailleurs des phénomènes qui ne sont pas exclusivement propres au dialecte crétois, puisque la tendance à l'expression des circonstances par d'autres procédés que l'usage des cas indépendants se peut constater dans l'ensemble de la langue grecque ; mais il n'était pas inutile que cela fût montré, pour l'emploi particulier d'un cas, à l'aide d'exemples puisés dans les documents épigraphiques d'un dialecte. Je pourrais relever, à côté d'heureuses interprétations de quelques textes [1], plusieurs théories qui me paraissent peu exactes ou tout au moins d'une sûreté discutable [2] ; mais il ne s'agirait que de détails, et il suffit de dire que l'ensemble est un excellent travail, très utile pour l'histoire de la langue grecque.

MY.

A Companion to greek Studies edited for the Syndics of the University Press by Leonard WHIBLEY. Cambridge, Univ. Press, 1905 ; xxx-672 p.

Ce manuel sera certainement un très bon compagnon pour les étudiants anglais dans leurs études grecques. On y a réuni, en effet, tout ce qui peut faire connaître, dans leurs traits généraux, la Grèce ancienne et son histoire, ses arts et sa littérature, la vie publique de ses habitants, les institutions des principales cités, les relations internationales, enfin les mille détails si intéressants de la vie privée. Un premier chapitre roule sur la géographie et les productions de la Grèce ; un autre, sur la philologie grecque et l'histoire de son développement jusqu'à nos jours, termine dignement ce beau volume, élégamment imprimé, pourvu de bonnes illustrations, et rédigé par une pléiade de savants compétents. Des tables chronologiques (p. 55-88) disposées sur deux colonnes résument les événements historiques et les principaux faits de l'histoire littéraire et artistique de la

1. Entre autres Collitz-Bechtel 5018 l. 11 χώρας ἃς ἔχοντες et non χώρας ἃς ; 5101 l. 21 τὰς... ἔχθρας et non τᾶς.

2. P. ex. sur le génitif avec εἶναι, qui est rapproché du gén. indépendant (p. 153) ; ou encore sur le gén. d'un nom de personne avec καταστᾶσαι et autres verbes : le cas est rattaché à l'action verbale, ce qui me semble bien incertain (pp. 158, 159, 162).

Grèce, depuis la première olympiade jusqu'à la fin de l'indépendance grecque en 146. Je ne veux pas entrer dans la critique des détails; relever quelques omissions ou certaines inexactitudes serait peu utile [1]. Mais je dois signaler tout au moins une grave lacune dans le chapitre *Littérature*. On est surpris en effet de ne voir citer nulle part les orateurs chrétiens comme Basile, Grégoire de Nazianze et Jean Chrysostome; leurs noms sont mentionnés, il est vrai, mais voici comment (§ 180) : « Parmi ses lettres, il en est qu'il (Libanius) écrivit à Basile et à Jean Chrysostome, ses élèves », et quelques lignes plus loin : « Grégoire de Nazianze et Basile furent parmi ses élèves (d'Himérius) ». Le nom de Synésius n'est même pas prononcé. Même pour un manuel, c'est insuffisant, et le lecteur est bien imparfaitement renseigné sur la littérature du IVe siècle.

MY.

K. HAMPE, **Urban IV und Manfred**, 1261-1264. Heidelberg, Winter, 1905. In-8°, VIII et 101 p. 3 fr. 25.

M. K. Hampe nous fournit une nouvelle étude sur Manfred, le fils de l'empereur Frédéric II et sur ses rapports avec le pape Urbain IV, Jacques Pantaléon, fils d'un cordonnier de Troyes. Ce pontife chercha et trouva dans l'alliance avec Charles d'Anjou l'appui nécessaire pour vaincre les derniers Hohenstaufen dans l'Italie méridionale; mais ses négociations, puis ses luttes contre Manfred n'avaient point encore abouti quand il mourut en octobre 1264. Cependant il avait préparé les voies à ses successeurs en habile politique, et, à ce point de vue, il mérite de figurer en place notoire parmi les papes du XIIIe siècle. Quant à Manfred, il sort un peu diminué — un peu trop peut-être — des recherches de M. Hampe, qui lui reproche son manque d'énergie et de volonté. Il y avait, ce nous semble, moins de sa faute, dans l'attitude indécise qu'on lui reproche; elle provenait de la situation générale de la chrétienté d'alors et de l'incontestable supériorité des forces coalisées contre lui.

E.

---

1. Il est dit par exemple, p. 543, que Théocrite parle d'un vin de sept et même de 4 ans comme d'un vin exceptionnel, et que les Grecs entendaient par παλαιὸς οἶνος probablement un vin qui n'avait pas plus de deux ou trois ans. On aurait pu cependant citer le vin de onze ans de l'Odyssée γ 391. P. 206, lire Serenus d'*Antinoé* et non d'*Antissa*. — On ne parle pas de Jamblique, de Clément d'Alexandrie, de Musæus, ni d'autres, comme Tryphiodore et Colluthus, etc. Il est question d'Hippocrate dans l'article *Médecine*, qui fait partie de la section *Antiquités privées*; mais pourquoi n'a-t-il pas sa place dans l'histoire de la littérature, alors qu'on y a réservé un paragraphe spécial pour Galien?

Auguste Folz, **Kaiser Friedrich II und Papst Innocenz IV. Ihr Kampf in den Jahren 1244 and 1245.** Strassburg, Schweickardt u. Schlesier, 1905, 158 p., 8°.

Le travail de M. Folz sur l'empereur Frédéric II et le pape Innocent IV est une thèse pour le doctorat en philosophie, présentée à l'Université de Strasbourg, qui s'occupe principalement du concile de Lyon où fut déposé Frédéric II. On ne voit pas que l'ensemble du tableau bien connu de cet épisode marquant de la lutte du Sacerdoce et de l'Empire ait été notablement modifié par le nouvel examen consciencieux des sources afférentes, entrepris par l'auteur; celui-ci conclut, comme plus d'un de ses devanciers, que la lutte entre l'empereur et le pape fut essentiellement politique et que les accusations d'hérésie, etc. lancées contre Frédéric ne peuvent être prises au sérieux. Si la convocation des dignitaires de l'Église fut générale, le concile, en réalité, ne fut rien moins qu'œcuménique; les propositions de paix, faites de part et d'autre, n'étaient pas sérieuses, puisque le point capital du litige, la renonciation à toute influence sur la Ligue lombarde n'était pas acceptable pour Frédéric, aussi peu qu'Innocent pouvait accepter la continuation d'une puissance impériale capable de l'attaquer à la fois au nord et au sud de la péninsule. Ce qu'on relèvera de plus important dans cette étude un peu prolixe, ce sont quelques rectifications d'ordre secondaire sur la procédure suivie par l'assemblée de Lyon; le reste avait été dit déjà par l'un ou l'autre des nombreux historiens qui depuis Raumer, Schirrmacher et Héfelé nous ont raconté ce concile.

E.

Lettres de Louis XI, p. Joseph Vaesen. Tome IX. Paris, Renouard, 1905. In-8°, 373 p., 9 fr.

M. Joseph Vaesen touche au terme de sa longue et utile, mais parfois pénible tâche. Ce nouveau tome renferme les numéros 1570 à 1809 et renferme la correspondance royale, de janvier 1481 à octobre 1482. De ces deux cent-quarante pièces, un assez petit nombre seulement se rapporte à des négociations politiques proprement dites avec l'Allemagne, l'Angleterre, le soudan d'Égypte, etc. La plupart sont adressées au Parlement pour hâter des procès et montrent une ingérence singulièrement tenace de la personne du roi dans le cours de la justice rendue en son nom; elle va jusqu'à s'occuper de nominations d'huissiers. D'autres documents se rapportent à des questions de finances, qui intéressaient également beaucoup le vieux roi, puis encore à une foule d'affaires diverses (envoi de lévriers et demande d'un léopard au duc de Ferrare (p. 103); demande de prières pour le roi, d'un « compaignon dévôt homme », le prieur de Notre-Dame de Salles (p. 150); ordre « pour sçavoir à la vérité où

est le chef et aussi le corps de Monsieur Saint-Lazare » (p. 237); ordre de faire examiner par les médecins de Paris l'archevêque d'Auch qui « fait le malade », pour s'assurer qu'il ne joue pas la comédie, en alléguant ce prétexte afin de ne pas venir vers le roi (p. 273); ordre de bâtir « une petite estable pour mes mulles » p. 303); lettre au pape pour solliciter une enquête préparatoire à la canonisation d'un « bon sainct homme hermite », Jean de Gand (p. 317), etc., etc. M. Vaesen a joint comme d'habitude, aux lettres une douzaine de pièces justificatives, dont les plus curieuses sont deux *Informations* faites par ordre du roi, l'une sur un « grenetier du grenier à sel de Beaucaire, Hugues de Coppons, en 1481, accusé d'avoir « mal parlé » de Louis XI ; l'autre contre certains officiers de la garnison du Mont Saint-Michel, inculpés en 1482 d'extorsions et de violences commises dans les environs.

R.

Mémoriaux du Conseil de 1661, p. p. Jean de Boislisle. Paris, Renouard. Tome I, 1905. In-8°, 394 p. 9 fr.

Les magnifiques collections du Musée Condé à Chantilly renferment un manuscrit de cent-soixante-quinze pages in-folio (n° 565) qui contient une espèce de procès-verbal sommaire des séances tenues, sous la présidence de Louis XIV, par Le Tellier, Fouquet et Lionne, depuis le 9 mars 1661 (date de la mort de Mazarin), jusqu'au 3 septembre, avant-veille de la chute de Fouquet. Il a été rédigé d'abord par H. L. de Loménie de Brienne, puis par Michel Le Tellier. C'est un document curieux qui nous a conservé de la façon la plus authentique les débuts du règne personnel du roi. M. Jean de Boislisle a entrepris de publier pour la Société de l'histoire de France ces *Mémoriaux du Conseil de 1661* ; il y a joint les notes prises à la même époque (9 mars-20 août) par le « jeune » Brienne lui-même, secrétaire par survivance des Affaires étrangères, notes qui sont conservées aux Archives de ce ministère, dans la section des Mémoires et documents (France, vol. 415). Les deux textes étant fort succincts, l'éditeur y a joint un abondant commentaire, puisé presque toujours à des sources inédites, et qui en facilite singulièrement l'usage. M. J. de Boislisle, qui tient de race, y a fait preuve d'une connaissance approfondie de l'histoire de France à cette époque, et l'on ne peut que se féliciter de voir un document, si intéressant par lui-même, gagner encore par les éclaircissements qui l'expliquent et le complètent. Espérons que le second volume paraîtra bientôt, et surtout que l'éditeur y joigne une bonne table des matières pour les noms de personnes et de lieux, table qui engloberait non seulement le texte même, mais aussi les notes de l'éditeur !

R.

Victor Forot, **L'année de la peur à Tulle.** Paris, Cherronnet, 1906. In-8°, 116 p.

M. Victor Forot, ingénieur civil et président du Comité départemental de recherches sur l'histoire de la Révolution française, à réuni depuis longtemps des documents nombreux sur la période révolutionnaire dans la Corrèze. C'est un de ses dossiers qu'il offre au public dans *l'Année de la peur à Tulle*, après plusieurs autres, qui ont déjà vu précédemment le jour. Les recherches sur cette singulière panique, qui se propagea d'un bout du royaume à l'autre, dans les derniers jours de juillet et les premiers jours d'août 1789, sont à la mode depuis quelque temps, sans qu'on ait encore pu en donner une explication complètement satisfaisante, et ce n'est pas dans la brochure de M. Forot que nous trouverons des éclaircissements nouveaux. Ce qui s'y rapporte à la *Grande peur* est peut-être la partie la moins intéressante de son travail. On apprécie d'ailleurs toute la difficulté de traiter. même aujourd'hui, l'histoire de cette époque en province — dans certaines provinces au moins, — en constatant que l'auteur n'ose pas désigner, autrement que par une initiale, tel personnage coupable des pires violences en 1790, puisque ses descendants existent encore à Tulle (p. 18). Par contre, les pièces relatives aux émeutes qui se produisirent autour du château de Favars et à leur répression, en janvier 1790, ont à nos yeux, une très sérieuse valeur, puisqu'elles nous font voir avec quelle violence l'autorité centrale réprimait encore, à cette date, des actes qu'on n'osera plus, un an plus tard, qualifier de séditieux, et qui, de toute façon, ne méritaient ni les chaînes, ni les fustigations, ni surtout le gibet. Le procureur de la commune de Tulle, M. Brival, fut d'ailleurs le premier à protester contre les sentences de la cour prévotale auprès de la Constituante, qui renvoya ceux d'entre les condamnés qui n'étaient pas déjà pendus, devant un autre tribunal, lequel plus tard les acquitta tous. Signalons également quelques documents curieux sur les approvisionnements du chef-lieu de la future Corrèze et les craintes de famine qui y régnèrent un moment. Nous relèverons seulement une forte anticipation sur l'avenir, dans la phrase où l'auteur parle des « candidats républicains révolutionnaires » à Tulle, en août 1790. A cette date, on ne connaissait pas de « républicains révolutionnaires » dans les clubs de la capitale, à plus forte raison n'y en avait-il pas en province.

R.

Rapport annuel de l'Association d'histoire américaine pour 1903. Septième rapport de la Commission des manuscrits historiques. Correspondance des envoyés français aux États-Unis, 1791-1797, Washington, Government printing office, 1904, 1110 p. in-8°.

C'est M. E. J. Turner qui a été chargé de présenter au public et de commenter cette longue série de dépêches envoyées d'Amérique,

durant la période révolutionnaire, par les représentants de la France au pouvoir central, à Paris, qu'il s'appelât Louis XVI, la Convention ou le Directoire. Ces pièces ont été copiées sur les originaux; grâce à leur publication on peut se rendre entièrement compte aujourd'hui de la politique suivie vis-à-vis de la jeune république des États-Unis par la monarchie constitutionnelle, puis par la république française. Je ne pense pas cependant que le nombre de ceux qui parcourront avec une satisfaction sans mélange ce dossier compact de plus de onze cents pages, soit bien grand. Tout d'abord, il faut bien avouer que les questions traitées alors entre les deux pays ne sont pas généralement d'un intérêt majeur ; mais surtout la France est alors si médiocrement représentée de l'autre côté de l'Atlantique que l'on s'étonne seulement que le président Washington ne l'ait pas encore prise davantage en grippe. Le premier chargé d'affaires que nous rencontrons dans ce recueil, le chevalier de Ternant, est du moins un homme de la carrière et de mœurs policées; mais quel triste négociateur, quel bavard vaniteux et grossier que ce Genet, qui rappelle parfois les matamores de la farce italienne ! Il suffirait, pour le juger, de lire par exemple sa dépêche du 10 décembre 1793; d'ailleurs on l'appréciait à sa juste valeur, à Paris; il faut voir comment le traite le Comité exécutif, dans sa dépêche du 30 juillet 1793 (p. 228). Il a pour successeur un Fauchet, personnage faux et cauteleux, qui fait soustraire sans scrupule la correspondance de Laforest, son collègue en mission (p. 389). Celui-ci est remplacé à son tour par le citoyen Adet, le grand ami des banquets et des toasts, l'inepte calomniateur du président Washington; il est obligé par son attitude à un départ précipité qui est une véritable fuite, et ce n'est guère qu'à l'arrivée du consul-général Létombe que la France est de nouveau convenablement représentée aux États-Unis. Aussi l'on comprend trop bien quelle répugnance des hommes politiques de la valeur de Washington, Jefferson, Hamilton, Randolph, etc. durent avoir à traiter, à discuter et souvent à se laisser brusquer par des mandataires officiels d'une nation amie, aussi dénués de talent, de bon sens et parfois même d'honnêteté. Ce fut un heureux hasard pour notre pays qu'il n'ait pas eu, dans ce temps là, des intérêts vitaux à défendre auprès du gouvernement des États-Unis; ce fut une chance aussi que le rôle encore modeste de ces derniers dans la politique générale d'alors ne permît pas au gouvernement fédéral de marquer son mécontentement à l'égard de la France; car on voit bien en parcourant cette volumineuse correspondance qu'on y était excédé, par moments, de l'attitude de ces jacobins mal élevés qui s'avisaient de donner des leçons de républicanisme à des gens qui auraient pu avantageusement leur servir de modèles. — Certains noms propres sont parfois légèrement estropiés ; ainsi le nom d'Arcambal est successivement imprimé *Arcambal*, *Arcambel* et *Arcumbul*, etc.

R.

Léon Sahler. **Notes sur Montbéliard,** Paris, Champion 1905. In-8°, 160 p. avec planches. 5 fr.

M. Léon Sahler a réuni dans cette brochure, extraite des Mémoires de la Société d'Emulation de Montbéliard, une série de *Notes sur Montbéliard* qui forment une utile contribution à l'histoire locale. On y remarquera surtout une étude sur le château d'Etupes, création éphémère des princes-ducs de Montbéliard, mise en vente et démolie après la Révolution. On y trouvera des détails curieux sur le « dépècement » du mobilier et des objets d'art qui s'y trouvaient par l'entremise d'une espèce de « bande noire », inspirée et protégée par le conventionnel Bernard de Saintes. Signalons encore des notices sur F. Japy (+ 1812), fondateur de l'industrie horlogère dans le pays, sur Ch. L. Duvernoy (+ 1808) juge de paix, sur P. Louis Sahler, (+ 1847), l'ancêtre de l'auteur, sur la dissolution des corporations ouvrières de Montbéliard, etc. Ce sont des causeries sans prétention, bien documentées pourtant, relatives à la fin du XVIIIe et à la première moitié du XIXe siècle; on y trouvera plus d'un détail intéressant sur l'histoire des mœurs de ce petit coin du pays, auquel son groupement confessionnel et la domination prolongée d'une dynastie allemande jusqu'en 1792 ont conservé, même de nos jours, un cachet original au milieu des populations environnantes.

R.

Alfred Marquiset. **La phrase et le mot de Waterloo.** Paris, Champion, 1906. In-18°, 71 p.

M. Alfred Marquiset s'est préoccupé de rechercher l'état-civil de la *Phrase et du mot de Waterloo*; on connaît l'une, et l'autre on le connaît encore mieux. Il résume ses recherches consciencieuses et détaillées sur l'authenticité de ces deux locutions fameuses dans la conclusion suivante : « Jugeant en historien que je voudrais être et en dragon que j'ai été, je crois que Rougemont (dans le *Journal général de France*, du 24 juin 1815) a composé la *phrase* et que Cambronne a dit le *mot*. ». Les admirateurs de Victor Hugo triompheront de voir la critique contemporaine donner raison à l'illustre auteur des *Misérables* contre tant de témoins qui se sont efforcés, depuis bientôt un siècle, de donner une tournure noble et classique à la rage du général qui commandait les derniers carrés de Waterloo. Une *Bibliographie* très abondante fait voir au lecteur combien de fois déjà ce petit problème a sollicité la curiosité des historiens, des littérateurs et des journalistes.

N.

— Le trente-septième fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, rédigé sous la direction de Daremberg, Saglio et Pottier (*Olympia-Paries*, tome IV, 1re partie, pp. 177-336; 1905) contient les articles suivants : *Olympia* (C. Gaspar); *omophagia*, *oraculum*, *Orpheus*, *Orphici* (Monceaux);

Omphalos, oon, ooskyphion, oxis, oxybaphon, (G. Karo); *onos, orca, panna* (Pottier); *opera publica* (G. Humbert); *opinator, optio, palatini, paludamentum* (R. Cagnat); *oppugnatio* (A. de Rochas); *Ops, oscillum, paganalia, Pales, Palilia, Pan, parentalia, parentatio* (Hild); *opus publicum, oratio principis, ordo iudiciorum, orgeones, ornamenta, paredroi* (Lécrivain); *orarium, Paionia, pamboiotia, panamareia, parathenaia, Pandia, paxhellenia, paxionia* (E. Cahen); *ordinarius, ordo, organum, ornamenta muliebria, ornator, ornatrix, pala, Palatium, palus, panegyris, Pantheon, paragauda,* (Saglio); *Orestes, ostrakismos, parapresbeiasgraphè* (A. Martin); *orgyia, palmus, parasanga* (Sorlin Dorigny); *orichalcum, othoné* (Jacob); *origo* (Cuq); *orphanistai, orphanotrophium* (André Baudrillart); *oscillatio, Osiris, ostrakinda, papyrus, par impar* (G. Lafaye); *ostrakon* (P. Jouguet); *ousias dikè, pactum, parakatabolè, paraka thèkès dikè, paranoias dikè* (Beauchet); *paean* (Th. Reinach); *paedagogium, paedagogus, pantomimus, parasitus* (Navarre); *pagani, pagus* (Toutain); *paidonomos* (Girard); *paidotribès, palaestra, paries* (Fougères); *Palici, paragraphè, paranomon graphè* (Glotz); *pallium* (G. Leroux); *Pallor, Pauor* (Babelon); *pandectae, digesta* (F. Baudry); *panthea signa,* (F. Cumont); *parazonium* (A. J. Reinach). A ce fascicule est jointe une table partielle pour les lettres *K* à *O*.

— Dans la *Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis,* a paru le deuxième volume de *T. Macci Plauti comœdiae*; recognovit breuique adnotatione critica instruxit W. M. Lindsay; Oxonii, e typographeo Clarendoniano [1905], 3 feuillets, 36 cahiers de 16 pages non paginés et 2 ff.; Prix: 5 sh. Ce volume contient: *Miles gloriosus, Mostellaria, Persa, Poenulus, Pseudolus, Rudens, Stichus, Trinummus, Truculentus, Vidularia, Fragmenta.* En parlant du premier volume (*Revue*, 1904, I, p. 450), nous avons indiqué la méthode de M. L. et ce que le lecteur pourra trouver dans son édition. La méthode est la même. C'est aussi la même conscience, le même soin à s'informer des plus récents travaux, la même indépendance de jugement. — P. L.

— Depuis longtemps, les *Criticisms and elucidations of Catullus* de H. A. J. Munro, le célèbre éditeur de Lucrèce, étaient épuisés. M. J. D. Duff en donne une seconde édition (Londres, G. Bell et sons, 1905; xii-250 pp. in-8°). On a joint deux courts articles insérés par M. dans le *Journal of Philology* après la publication du volume; on a corrigé quelques fautes d'impression, ajouté quelques notes marginales portées par M. sur son exemplaire et une ou deux références. Pour le reste, le livre paru en 1878 est reproduit sans changement. Il trouvera certainement, après vingt-sept ans, de nouveaux amis. — P. L.

— M. P.-J.-M. van Gils, *Hengeuinius?* (dans la *Mnemosyne*, xxxii, 323), signale une erreur commise par M. Fr. Marx, éditeur des livres *Ad Herennium* (Leipzig, 1894), qui a découvert dans des essais de plume le nom d'un certain *Hengeuinius* et a bâti tout un roman, à cette occasion, sur un ms. de Würzbourg. C'est en réalité l'hymne du carême où on lit: *hoc ieiunium*, non *hengeuinium*. Mais M. Gils eût pu se contenter de renvoyer à la *Revue critique* du 18 février 1895. — P. L.

— Deux brochures sur Minucius Félix: 1° F. Ramorino, *L'apologetico di Tertulliano e l'Ottavio di Minucio* (*Atti del congresso internationale di scienze storiche,* XI, vii; Roma, 1904; 38 pp.): longue liste de parallèles tendant à démontrer l'influence et l'antériorité de Tertullien; — 2° *Minucius Felix und Seneca* von F. X. Burger (Munich, 1904, Beck: 65 pp.): dissertation très soignée qui complète les *testimonia* de l'édition Boenig et prouve l'influence de Sénèque;

je ne trouve pas très convaincantes les analogies de construction et de style, comme *per incertum sortis* (construction de l'adjectif neutre). — P. L.

— Bouriant avait publié et traduit dans le tome VIII des *Mémoires de la mission archéologique française au Caire* les actes coptes du concile d'Ephèse de 431. Mais le travail de traduction, tout au moins, portait les marques de la fatigue. M. Wilhelm Kraatz reprend le document, sans toutefois le publier à nouveau. *Koptische Akten zum Ephesinischen Konzil vom Jahre 431 ; Uebersetzung u. Untersuchungen*; Leipzig, Hinrichs, 1904 (*Texte u. Untersuchungen*, Neue Folge, XI, 2) ; VIII-220 pp. in-8°. Prix : 7 Mk. La traduction allemande est accompagnée du texte grec original des lettres, qui a été conservé par ailleurs; et, pour certaines parties, d'une traduction d'un second ms. copte. Le document fondamental a été rédigé en grec, très probablement à Alexandrie, pour servir les intérêts de Cyrille et de son parti. Les moines coptes ont ajouté ce que des moines désirent, le rôle de premier ordre assigné à leur Apa Victor, qui, envoyé à Constantinople par le patriarche, tourne à son gré les volontés de Théodose II. M. K. fait de vains efforts pour sauver ce trait invraisemblable. En somme, ces actes sont un pamphlet de circonstance, dans lequel on a inséré quelques pièces authentiques. Il n'a de valeur historique que comme illustration des idées et des passions ecclésiastiques dans l'Alexandrie du milieu du Ve siècle.— P. L.

— M. C. Pascal, *Il poemetto « Contra orationem Symmachi » in uno codice antichissimo di Prudenzio* (Estrato degli *Studi italiani di filologia classica*, vol. XIII, p. 75-81), signale le ms. de Prudence conservé à l'Ambrosienne de Milan D 36, du VIIe et du Xe siècle, et publie une collation du livre premier du poème indiqué, d'après la partie la plus ancienne du ms. — P. L.

— M. Dufourcq a publié *Saint Irénée* dans la collection « Les Saints » (Paris, Lecoffre, II-202 pp. in-12 ; prix : 2 fr.) : étude très solide qui complète son recueil d'extraits du même auteur. L'introduction est discutable et pourquoi refaire l'*Histoire universelle* à propos d'Irénée ? Après avoir cité Pyrrhon (mort en 270 *avant* J.-C.), Enésidème, S. Empiricus (mort en 200 *après* J.-C.), M. D. s'écrie : « L'heure de l'idée claire est passée ». Quand ? P. 29, quels éléments Philon emprunte-t-il à la *religion* hellénique? Les références sont appropriées à ce genre d'éloquence : « Voyez la *Dogmengeschichte* de M. Harnack » (p. 40); « Cf. les beaux travaux de M. Harnack » (p. 12). P. 66 : « L'hellénisme de saint Irénée se marque d'abord à son savoureux bon sens,... à son horreur des songes creux » : trait aussi romain qu'hellénique. Mais quand M. Dufourcq entre dans le détail précis et quitte les généralités, il est excellent. Qu'il n'essaie donc pas de recommencer Bossuet : c'est assez d'une fois. — P. L.

— Le *Saint-Paulin, évêque de Nole* (Paris, Lecoffre, 1905; VII-190 pp. in-12; collection « Les Saints », prix : 2 fr.), de M. André Baudrillart, est un volume agréablement écrit, qui répond bien à son but. Les analyses des œuvres de Paulin sont délicates et justes. — P. L.

— *Sidoniana et Boethiana* (scripsit C. Brakman, J. f.; Traiecti ad Rhenum, Kemink, MCMIIII; 1 fr. 80 ; 38 pp. in-8°) est une série de corrections ou de notes critiques sur le texte de Sidoine. M. Brakman utilise à cet effet une collation partielle qu'il a faite du ms. de Naples IV B 39 (XVe-XVIe s.) et essaie de déterminer sa valeur. Comme Boèce a souvent imité Sidoine, M. Brakman examine dans les dernières pages de la brochure quelques passages de Boèce. — P. L.

— Un petit recueil a été publié par Mgr D. Taccone-Gallucci, *Epigrafi cristiane del Bruzzio* (*Calabria*); Reggio Calabria, 1905; 52 pp. in-8°. Le vénérable

auteur ignore le sens de l'épisèma, auquel il attribue la valeur V, et témoigne d'une certaine inexpérience dans le maniement du *Corpus*. Dans les circonstances présentes, il y aurait mauvaise grâce à insister. Mais l'imprimeur n'aurait pas dû imprimer la p. 42 au verso de la p. 37, ni la p. 48 au verso de la p. 51, etc. — P. L.

— M. Auguste Cholat décrit : *Le bréviaire de sainte Claire, conservé au couvent de Saint-Damien à Assise et son importance liturgique* (*Opuscules de critique historique*, fasc. VIII; Paris, Fischbacher, 1904; 64 pp. in-8° et 1 pl.). Frère Léon, disciple de saint Françots d'Assise, l'aurait écrit pour sainte Claire : M. Ch. ne va pas au-delà de démontrer la possibilité de cette tradition. Mais le manuscrit est assez intéressant par lui-même. De certaines données du calendrier on peut conclure qu'il représente le bréviaire antérieur à 1230. Il a dû être écrit entre 1227 et 1230. Or, nous n'avons justement pas de bréviaire de cette époque, c'est-à-dire un livre représentant l'abrégé de l'office, tel qu'Innocent III l'a constitué pour la curie. On pourrait donc dire que ce livre est le premier bréviaire romain. De plus, il contient le cérémonial du pape pour le mercredi des cendres, le jour des Rameaux, la semaine sainte, Pâques, la vigile de la Pentecôte, le jour de la Purification. M. Cholat publie ces rubriques et les compare avec d'autres *ordines* romains. Il analyse avec soin le bréviaire lui-même et les offices surérogatoires ; il publie le calendrier. Monographie très intéressante et fort utile pour les historiens de la liturgie. — P. L.

— La librairie H. Laupp de Tübingue nous a envoyé : *Preces et meditationes ante et post missam, precibus piisque exercitiis in usum sacerdotis quotidianum adiectis*. Collegit et edidit Joannes Evang. Goeser, tertia editio (1905; xv-480 pp. in-16 ; prix : 3 Mk.). En dehors du but édifiant et pratique de ce livre, il offre l'intérêt de réunir un grand nombre de pièces, méditations, prières, formules, dont l'origine n'est pas toujours certaine et dont le texte n'est pas toujours aisé à retrouver. — A.

— L'étude de M. L. Weber, *San Petronio in Bologna, Beiträge zur Baugeschichte* (Beiträge zur Kunstgeschichte, XXIX, N. F.; Leipzig, E. A. Seemann, 1904; 96 pp. et 5 pl.) est une étude minutieuse des divers projets et des phases successives par lesquels a passé la construction. Ce travail, très sérieux, est constamment documenté par des pièces d'archives. — S.

— Nous avons reçu le *Bulletin de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques*; *Séances du dimanche 14 mai 1905, tenues à l'université libre de Bruxelles*; 34 pp. pet. in-8°. Étymologies : *requin* de **leurquin*, cf. it. **lurchino*, lat. *lurcus*. *lurco*, etc. (Boisacq); — αἶρα, « marteau de forge », de **mry-â*, se rattache à la même racine que *marcus* (même sens); cf. μυῖα et *musca* (Boisacq); — celt. *markos* « cheval », est identique à *Marcus* (prénom) et à *marcus*, « marteau de forge »; cf. chèvre, grue, bélier, mouton (Monseur). — P. 13, nous ne disons pas : « Il a *de* quibus », mais : « Il a *du* quibus ». — P. L.

— Dans le n° 1 de l'année LVI de l'*Archiv für Stenographie* (Berlin, Reimer, 48 pp. et une pl. ; mensuel, 5 Mk. par an), ont paru trois articles importants pour l'histoire de la bibliographie ancienne : O. Morgenstern, *Cicero u. die Stenographie*; Ed. Preuschen, *Die Stenographie im Leben des Origenes*; C. Wessely, *Der Vertrag eines Tachygraphielehrers aus Aegypten*.

— M. Paul Viollet publie : *Infaillibilité et Syllabus, réponse aux Études* (Besançon, Jacquin ; Paris, Roger et Chernowiz, 1905 : 61 pp. in-8°). Il démontre que les rédacteurs du Syllabus se sont mépris sur la doctrine traditionnelle de l'Église et sur la pensée du pape auquel ils servaient de porte-parole. Démonstration qui assène un nouveau coup sur le fameux document, mais qui laisse intacte la posi-

tion des adversaires de l'Église. Tel quel, il exprime à une date donnée la pensée des milieux dirigeants et des autorités de l'Église romaine ; il reste le fondement de l'enseignement pour ses docteurs, et les successeurs de Pie IX s'y réfèrent expressément. Ces maîtres de la foi n'ont pas voulu admettre que le mariage fût autre chose qu'un lien par nature indissoluble ; ils n'ont pas voulu admettre que l'Église pût se réconcilier avec le progrès et la civilisation moderne (propositions 67 et 80). Cela suffit pour que ce document reste le témoin le plus éloquent de l'intolérance religieuse. S'il est aussi un recueil de sottises, cela est parfait, mais ne lui enlève pas une once de l'autorité qui lui a été attribuée. — M. D.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 9 mars 1906.* — M. Philippe Berger communique une lettre de M. Alfred Merlin, directeur des antiquités et arts de Tunisie, accompagnée de la photographie d'une inscription néo-punique trouvée dans les ruines de Ziane par M. le lieutenant de Pontbriand. Une inscription latine, dédiée à la déesse *Caelestis*, et trouvée au même endroit, semble prouver que l'on est sur l'emplacement d'un temple. Les fouilles, qui continuent, établiront sans doute le bien-fondé de cette hypothèse.

M. Edmond Pottier décrit et commente les épisodes de la prise de Troie qui sont représentés sur un vase de Brygos conservé au musée du Louvre.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 16 mars 1906.* — M. E.-T. Hamy, président du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, écrit que ce Congrès tiendra sa XIIIe session à Monaco, du 16 au 22 avril inclusivement.

M. Chavannes, au nom de la commission du prix ordinaire, annonce que cette commission a décidé de ne pas décerner le prix et d'accorder un encouragement de 500 francs au seul mémoire présenté au concours et intitulé : *Shôtoku Taishi et son époque.*

M. Philippe Berger présente, de la part de M. le Dr Carton, un chaton de bague en or acheté à Tunis à un arabe par M. le capitaine Marty. Ce chaton représente une Athéna casquée, vue de trois quarts. Le casque est surmonté d'un cimier et porte des deux côtés des garde-joues. Au-dessous, on remarque une sorte de treillis dans lequel il faut peut-être reconnaître des boucles de cheveux. En haut, à droite et à gauche de la tête, on lit les deux lettres puniques *alef* et *tav*. M. Berger propose de voir dans ses deux lettres l'abréviation d'un nom propre, et de lire soit *Ummat Astoret*, nom de femme assez fréquent à Carthage, soit peut-être Ummat Tanit, « la mère Tanit ». Ce serait alors le nom propre de la divinité figurée sur le chaton, et on aurait là un nouvel exemple de l'identification d'Athena avec la déesse Tanit à Carthage. — MM. Clermont-Ganneau et Derenbourg présentent quelques observations.

M. Cagnat communique en seconde lecture son mémoire sur les bibliothèques municipales du monde romain.

M. Paul Foucart lit le résumé d'une note de M. Naville, correspondant de l'Académie, sur les découvertes qu'il a faites cette année à Deir el Bahari, et présente des photographies envoyées par lui. Le 7 février, M. Naville a découvert une chapelle de la déesse Hathor creusée dans le rocher. Des bas-reliefs peints, d'une couleur merveilleuse, représentant des actes du culte accomplis par Thotmès III et les membres de sa famille. La déesse est figurée en forme de vache, de grandeur naturelle. Entre les cornes est un disque lunaire, surmonté de deux plumes, de chaque côté du cou, une gerbe de plantes aquatiques. Elle allaite un jeune garçon, qui est évidemment Aménophis II, le fils de Thotmès III ; son cartouche est gravé sur le cou de la vache. Le même roi est représenté, en homme fait, sous le mufle de l'animal. C'est la première fois que l'on trouve en Égypte une pareille chapelle avec une déesse de cette grandeur.

M. Paul Foucart continue ensuite la lecture de son mémoire sur Didymos. — MM. Maurice Croiset, Reinach et Boissier présentent quelques observations.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, annonce que la deuxième partie du tome XXXVII des *Mémoires* de l'Académie vient de paraître et contient les mémoires suivants : *Le culte de Dionysos en Attique*, par M. P. Foucart ; *Sur les attributs des Saliens*, par M. W. Helbig ; *La déviation de l'axe des églises est-elle symbolique?* par M. R. de Lasteyrie ; *Sénatus-consulte de Thisbé* (170), par M. P. Foucart.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 2 avril — 1906

Feilberg, La fête de l'hiver. — Kern, Règlements des cours allemandes, I. — Kuhn, Le vieux Weimar. — E. de Budé, Les Bonaparte en Suisse. — Azan, Sidi-Brahim. — Billot, La France et L'Italie, histoire des années troubles 1881-1899. — Canat, La littérature française par les textes. — M. Dubois et Guy, Album géographique, V. — Battifol, L'enseignement de Jésus. — Goyau, Moehler. — Brémond, Newman. — Académie des inscriptions.

H. F. Feilberg, **Iul. IB. Allesjaelestiden, hedensk, kristen Julefest.** 365 p. IIB. Julemærkets Löndom, Juletro, Juleskih, VIII, 395. Kœbenhavn. Det Schuboteske Vorlag, 1904.

En deux beaux volumes, parus à la Noël de 1904 et de 1905, le savant et vénérable Dr H. F. Feilberg a entrepris de grouper tous les fils divers qui dans la littérature, la tradition ecclésiastique, les coutumes et les croyances populaires se rattachent à la grande et antique fête de l'hiver. Travail considérable, qui témoigne d'une merveilleuse érudition. Est-il complet? Je ne saurais le dire. Mais ce que je n'ignore pas, c'est que rien d'important n'y manque, au moins pour les pays scandinaves, et les 66 pages de notes et références qui, en plus de l'index analytique, terminent le deuxième volume, seront désormais pour quiconque voudra étudier cette question une mine des plus précieuses et des plus faciles.

M. H. F. Feilberg n'a pas seulement amassé et classé une énorme quantité de matériaux : il a voulu y chercher l'origine et y trouver l'explication de cette fête. Je me demande si, au lieu de tirer scientifiquement sa conclusion de l'examen des faits, il n'a pas été amené à colliger ses documents pour en étayer une théorie préconçue. « Comme tout le monde, dit-il dans la préface de son second volume, je croyais qu'à l'origine la Noël avait été une fête solaire célébrant la victoire du soleil aux jours les plus courts et les plus sombres de l'hiver. Mais, en même temps, je m'étonnais que ce fût juste à ce moment que les morts et les esprits eussent le plus de pouvoir et je me demandais comment dans l'Europe du sud il y avait toute une série de légendes communes à cette fête et à celle de la Toussaint; lorsque je lus dans la Mythologie de Mogk (Paul's Grundriss, 1126) que la fête, que l'on célébrait au milieu de l'hiver,

alors que les tempêtes sont le plus violentes et que tous les esprits infernaux sont déchaînés, avait dû être, chez les anciens Germains, une fête des morts, j'eus l'idée que c'était là la véritable solution ». Effectivement, M. F. conclut (II, p. 308) : que tout dans la tradition indique une fête des morts, alors que rien (II, p. 310) ne semble justifier l'existence d'une fête solaire; que, si, dans le Nord, il a pu y avoir une telle fête, elle a dû raisonnablement avoir lieu à l'époque du renouveau, au commencement du printemps. « Enfin, ajoute-t-il, je pourrais faire remarquer que, si l'on conserve à la fête de Noël un caractère solaire, on ne s'explique plus que précisément à cette époque de l'année les morts et les esprits soient le plus puissants; au point que les hommes, pour s'en défendre, aient recours à tous les moyens magiques en leur pouvoir. »

Est-il bien sûr qu'il n'y ait à cela aucune explication ?

Noël est le minuit de l'année. Si dans la tradition des Primitifs, minuit est l'heure des morts et des esprits, à plus forte raison Noël, l'époque où le soleil, leur ennemi, le soleil qui les met en fuite, quand il ne les pétrifie, semble avoir tout à fait disparu. Contre ces morts et ces esprits alors tout-puissants les hommes cherchent à se défendre : ils en ont peur, ils les redoutent; s'ils ne réussissent à les éloigner, ils essaient de se les rendre favorables en les recevant dans leur ancienne demeure et en leur offrant à manger. C'est un culte, si l'on veut, mais un culte de crainte et qui n'a de raison d'être que parce que le protecteur naturel des hommes est momentanément absent. Aussi ce protecteur, les hommes s'efforcent-ils pendant son absence momentanée de le remplacer : par les lumières qu'ils allument, non point pour faire honneur aux morts, mais pour les tenir à distance, et par le feu sacré, qui, de neuf jours au moins, ne doit s'éteindre au foyer. Non seulement on cherche ainsi à remplacer le soleil, mais on veut par des moyens magiques l'obliger à revenir. C'est un principe de magie universellement répandu que celui de l'analogie : de même qu'en agitant l'eau des fontaines on appelle la pluie, les feux de Noël doivent ramener la source de toute lumière, de toute chaleur et de toute vie. Les roues que, le matin de ce jour, les petits Jutlandais roulent dans la direction de l'Orient à travers les rues de leur village, n'ont point d'autre but : aussi bien, sans doute, que primitivement cette étoile que l'on promène processionnellement par les campagnes, de ferme en ferme, et qui est censée représenter aujourd'hui l'astre guidant les rois mages à Bethléem. Je trouve dans le livre même de M. Feilberg quantité de traditions à l'appui de cette interprétation et qui, en retour, n'ont absolument rien à faire avec le culte des morts : les coutumes de la sainte Lucie, le 13 décembre; la fête de saint Étienne et ses courses de chevaux, le cheval étant un animal solaire; les roues, symbole du soleil, que l'on dessine sur certains gâteaux, etc., etc. Est-ce que, si l'on veut bien juger par comparaison avec ce

qui se fait chez les sauvages et était d'usage dans les anciennes religions de l'antiquité, ce ne sont pas là autant de restes, les « superstitions » au sens étymologique du mot, des pratiques magiques par lesquelles, jadis, au moment du solstice d'hiver, les hommes pensaient pouvoir aider le soleil à remonter à l'horizon ?

A mon avis, la Noël primitive était donc bien une fête solaire, où la peur des morts et des esprits jouait, il est vrai, un rôle considérable. Aussi est-ce logiquement que l'Église chrétienne qui, en conservant les fêtes du paganisme, les a morcelées pour mieux les vaincre, a séparé la Toussaint de la Noël : à la première le culte des défunts ; à celle-ci la naissance du Christ, c'est-à-dire la victoire de la lumière sur les ténèbres et de la vie sur la mort.

Léon Pineau.

Deutsche Hofordnungen des 16. und 17. Jahrhunderts herausgegeben von Dr Arthur Kern. Erster Band : Brandenburg, Preussen, Pommern, Mecklenburg. Berlin, Weidmann, 1905, XVI, 315 p. in-8°. Prix : 12 fr. 50.

La seconde série des *Denkmaeler der deutschen Culturgeschichte*, publiés sous la direction de M. G. Steinhausen, par la librairie Weidmann, à Berlin, doit comprendre une série de règlements administratifs, d'*Ordnungen* de tout genre. M. Arthur Kern vient de l'inaugurer par un premier volume de Règlements de cours allemandes du XVIe et du XVIIe siècle. Ils se rapportent à la cour électorale de Brandebourg ainsi qu'aux cours ducales de Mecklembourg, de Prusse et de Poméranie. Ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, des *codes du cérémonial*, c'est-à-dire des créations de l'étiquette, des prescriptions minutieuses sur la hiérarchie des charges officielles ; ces *Hofordnungen* se rapportent à un état de choses antérieur au degré de civilisation qui produisit le protocole et les querelles de préséance. Il s'agit, avant tout, d'actes princiers déterminant la sphère d'activité de chaque fonctionnaire de l'entourage, assez nomade, que le maître du territoire, grand ou petit, traînait après lui, quand il exploitait pour l'entretien de sa cour, les produits en nature de ses domaines. Ces règlements indiquent à chacun, depuis le plus humble marmiton, depuis la recureuse des planchers, jusqu'au conseiller intime et au grand maréchal de la cour, quels sont les devoirs de sa charge, les serments professionnels qu'il doit prêter. Ils indiquent surtout aussi — et sans doute c'était chose mieux observée que l'autre — quelles sont les *compétences* de chacun des hauts et petits fonctionnaires, à combien de plats à table, à combien de cruches de bière ou de vin, ils ont droit, combien de bottes de foin ou de boisseaux d'avoine leurs chevaux peuvent consommer aux frais du prince. Dans ces petites cours de l'Allemagne du nord, au budget fort modeste et qui se sustentent avant tout grâce aux produits des terres du souverain lui-même, l'exis-

tence des « courtisans » n'a rien de bien somptueux ; ni pour le logis, ni pour le couvert, ni pour l'habillement, ils ne sont gâtés et si leur nourriture est assurée, on n'a pas à craindre pour eux les dangers d'une cuisine trop raffinée.

A ce point de vue surtout, les pièces éditées par M. Kern (qui n'apportent pas d'ailleurs des *révélations* pour les historiens qui se sont occupés quelque peu de l'histoire des mœurs en Allemagne) sont intéressantes ; elles nous montrent à Berlin comme à Kœnigsberg et comme à Stettin, une certaine simplicité de mœurs, qui contraste étrangement avec le luxe et le raffinement de nos derniers Valois, ou celui des princes italiens de la même époque. Cette rusticité de manières, qui ressort de certains paragraphes de nos règlements, avait ses avantages, mais aussi ses inconvénients. Les demoiselles de compagnie des princesses étaient protégées par des prescriptions sévères contre les témérités du sexe fort ; à certaines heures seulement, sous l'œil d'observateur de la majordome, les cavaliers de la cour pouvaient pénétrer dans le « salon des dames », le *Frauenzimmer*. Mais s'il faut en croire l'un de nos documents, l'éternel féminin prenait sa revanche et l'on s'arrangeait pour rencontrer dans les escaliers et jusque dans les greniers, les dangereux visiteurs qu'on excluait des appartements princiers. Que serait-ce si l'on voulait conférer nos textes officiels, si prudes, avec certains récits que cette mauvaise langue de Hans von Schweinichen donne dans ses *Mémoires* (éd. Oesterley, 1868), sur les *Junker* et les *Edelfraeulein* des cours du XVIe siècle que son maître et lui honoraient de leur présence ?

C'est donc un travail intéressant à la fois pour l'administration des domaines princiers et pour l'histoire des couches sociales supérieures en Allemagne que celui de M. Kern et l'on ne peut qu'encourager l'éditeur à le poursuivre pour d'autres régions du Saint-Empire, afin de compléter son tableau.

R.

Aus dem alten Weimar. Skizzen und Erinnerungen, von Karl Kuhn. Wiesbaden, Bergmann, 1905, 186 p. in-8°.

M. le « conseiller d'État intime » Kuhn est assurément un fonctionnaire supérieur très distingué du grand-duché de Saxe-Weimar, mais c'est surtout un connaisseur émérite des hommes et des choses de sa ville natale ; il l'a prouvé en rédigeant, dans ses rares moments de loisir, l'intéressant petit volume que nous signalons aux lecteurs de la *Revue*. On sent, en le feuilletant, que l'auteur aime profondément le coin de terre où il a vu le jour, qu'il a recueilli de bonne heure les traditions et les légendes du terroir, qu'il s'est pieusement efforcé depuis de protéger les restes encore visibles des monuments, comme le souvenir à demi effacé des personnages du passé, contre la

pioche des démolisseurs et contre l'oubli. Aussi les *Esquisses du vieux Weimar* n'intéresseront-elles pas seulement ceux qui ont visité autrefois la modeste capitale sur les bords de l'Ilm, mais aussi tous ceux pour qui le nom de Weimar rappelle une des plus splendides floraisons de l'esprit humain, les noms de Gœthe, de Schiller, de Herder et de Wieland, sans compter tant de célébrités secondaires qui ont vécu dans cette petite cité, longtemps privilégiée, de la Thuringe.

Sans doute M. le Dr Karl Kuhn, né en 1840, — comme il nous l'apprend lui-même, — n'a plus vu, de ses propres yeux, aucun des héros de la grande période classique; mais il a fréquenté encore plusieurs de ceux qui les ont eux-mêmes connus dans leur vieillesse, et il s'est attaché à en recueillir les souvenirs. C'est grâce à ses persévérants efforts qu'a été retrouvée la tombe de Christiane Vulpius, la maîtresse, puis la femme de Gœthe, tombe longtemps ignorée, bien qu'elle ne se soit fermée qu'en 1816; c'est lui qui a fixé le lieu de sépulture de cette jeune actrice, Amélie-Louise Becker, l'*Euphrosyne* du grand poète, morte en 1797 avant d'avoir accompli sa dix-neuvième année. M. K. a causé avec Johanna Spath, la vieille surveillante du *Gœthehaus;* il nous renseignera sur le contenu de la cave de l'auteur de *Faust*, d'après l'inventaire après décès, fait en 1832 (*Gœthe's Weinkeller*); il a manié sa défroque, conservée par la postérité, trop respectueuse peut-être des reliques matérielles du génie. Du moins, s'il mesure avec minutie la largeur de ses épaules, et la pointure de ses chaussures, c'est pour nous faire admirer la belle harmonie des membres du poète, les parfaites proportions de ce privilégié des dieux (*Aus Gœthe's Kleiderschrank*). Parfois nous remontons plus haut, jusqu'au XVIe siècle, quand l'auteur nous parle, par exemple, du lieu de sépulture du peintre Lucas Kranach; tantôt, nous nous rapprochons des contemporains que l'auteur a connus, comme le vieux peintre Bonaventura Genelli, l'artiste génial, un peu bohême, mort en 1868. M. Kuhn a vu se promener dans les allées du parc Franz Liszt avec son *amie*, la princesse Marie de Wittgenstein, « coiffée comme Cléo de Mérode » (p. 21); il nous montre le *maëstro* dirigeant en 1857, les concerts de la cour, en grand costume de chambellan, chamarré de décorations. Il nous dépeint aussi dans d'amusantes esquisses cette petite bourgeoisie de la « résidence » weimarienne, si *philistine* encore au temps où mourut Gœthe, et nous en exhibe les types caricaturesques, avant que le souvenir en soit complètement et à jamais effacé. Il nous montre les rues et les places de la petite ville et les pittoresques environs, le rocher du parc, du haut duquel, par une belle nuit de l'été 1782, Corona Schrœter chantait l'*Erlkœnig* au poète et au duc Charles-Auguste, et tous ces sites qui, depuis sa propre enfance, ont tant changé déjà sous la poussée du temps.

Tout cela, les *Esquisses et Souvenirs* de M. Kuhn nous le racontent

avec une simplicité un peu mélancolique, qui n'exclut pas une bonne dose d'humour. La gaieté de cœur et la volonté tenace, tendue vers l'action utile, que nous connaissions au jeune étudiant, sur les bords de la Saale, il y a bientôt un demi-siècle, il les a conservées dans sa vieillesse, à travers les expériences souvent amères de la vie, sur les bords de l'Ilm; cet optimisme souriant n'est pas un des moindres charmes de cet agréable petit volume.

R.

Eugène de Budé, **les Bonaparte en Suisse,** Genève, H. Kündig et Paris, Alcan, 1905, in-16 de 311 pages.

Réunion d'articles parus à Lausanne dans la *Bibliothèque Universelle* et dans la *Revue historique vaudoise*, et enrichis grâce à des communications ultérieures, le livre est sans prétentions : c'est de l'histoire anecdotique, limitée aux séjours et pérégrinations en Suisse des Bonaparte et de plusieurs de leurs serviteurs, donnant sur ces sujets restreints d'abondants détails, discours officiels et rapports de police, prix d'achat de terres et libellés de passeports, nomenclature des équipages et des suites, figures d'hôtes, familiers ou visiteurs de marque. C'est en tout cas une riche moisson, recueillie soigneusement de tous côtés, aux archives et bibliothèques des divers cantons, dans les gazettes du temps, dans les papiers de famille (notons des lettres inédites de la reine Hortense et de Madame de Staël, des fragments de Louis-Napoléon), en particulier dans ces journaux manuscrits qui paraissent avoir été alors un usage répandu : l'histoire napoléonienne y trouve plaisir et profit.

Le premier chapitre est consacré aux deux passages de Bonaparte en Suisse, en 1797 et en 1800. M. de Budé insiste sur le contraste dans les propos de Bonaparte, garantissant en 1797 l'indépendance de la patrie de Rousseau, indépendance nécessaire à une cité commerçante, et conforme à un système bienfaisant de « petites républiques » autour de la France; puis en 1800, démontrant les avantages de l'incorporation de Genève. Quelques traits expressifs de son caractère, habileté à séduire par sa conversation, et accès subits de brusquerie. — Le séjour de Joséphine à Genève, puis à son domaine de Pregny, offre de nouveaux témoignages de sa bonne grâce, de sa générosité, de ce besoin aussi de réceptions et de fêtes qui la rendit populaire tout en déconcertant un peu la paisible société du pays. On peut déplorer un nouveau contraste, entre l'accueil enthousiaste fait à l'impératrice et les tracasseries qui accablent sa fille fugitive, en 1815. — Intéressants détails sur Joseph à Prangins, avant les Cent-Jours, sur l'intervention de ses amis pour déjouer un de ces projets, dont M. Houssaye a montré la réalité, d'assassiner l'empereur, sur

les menées qui précédèrent son retour et qui auraient, disait-on, gagné beaucoup de Vaudois.

Avec la Restauration, la Suisse inaugure son grand rôle d'asile des proscrits politiques ; elle s'y refuse de toutes ses forces, par crainte des alliés : harcelées par ceux-ci, les polices fédérales et cantonales sont sur les dents, multipliant, non sans conflits de juridiction, enquêtes et perquisitions, scrutant les passeports à noms supposés, arrêtant à chaque frontière, pour les rejeter sur un autre canton, la malheureuse Hortense ou le duc de Bassano, auquel on ne laisse même pas le recours désespéré de rentrer en France, s'égarant souvent sur de fausses pistes et, tandis qu'elles pourchassent en vain le général Ameil, fouillant à fond le canton de Vaud pour retrouver Joseph, qui vogue vers l'Amérique, ou le maréchal Ney, qui n'a pas quitté la France.

Très appréciable est l'étude sur Louis-Napoléon en Suisse, déjà analysée, lorsqu'elle parut dans la *Bibliothèque universelle*, par M. Muret (*Débats*, 12 août 1902). Hortense avait fini par retrouver l'hospitalité suisse (un brave homme de landammann avait même aspiré à sa main) et, dans son asile d'Arenenberg, avait pu présider à l'éducation remarquable de Louis-Napoléon, dont le caractère, la générosité spontanée, la confiance, tout jeune encore, en l'avenir des Bonaparte, sont présentés avec beaucoup de sympathie. Puis nous le voyons à l'école militaire de Thoune, sous l'illustre Dufour, ensuite capitaine d'artillerie fédérale, zélé, bon camarade et excellent chef, développant les sentiments qui l'attacheront toujours au pays qui l'avait adopté.

J. Rambaud.

Récits d'Afrique. Sidi-Brahim, par Paul Azan, lieutenant détaché à l'Etat-Major (Section historique). Paris, H. Charles-Lavauzelle (1906), 811 p. gr. 8° avec gravures et cartes.

M. Paul Azan, l'auteur d'une intéressante thèse de doctorat, *Annibal dans les Alpes*, présentée à la Faculté des lettres de Paris, nous donne avec *Sidi-Brahim* le premier volume d'une série de monographies, qui « sous cette dénomination intentionnellement vague de *Récits d'Afrique*, comprendra les épisodes les plus divers relatifs à la conquête et à la colonisation de l'Afrique du Nord. » C'est un heureux début que cette étude si fouillée sur la défense de la Koubba de Sidi-Brahim, restée légendaire dans les annales de notre armée, mais tôt défigurée par le fait même que la légende s'en est emparée presque sur l'heure où s'accomplissait l'évènement historique. Peut-être l'auteur aurait-il dû réduire quelque peu, sinon les trois cent cinquante pages

de son récit, du moins les quatre cents pages de pièces justificatives [1]; il y en avait un certain nombre qu'il n'était pas absolument nécessaire de réimprimer in-extenso, après les avoir citées au cours de la narration elle-même, et si l'on devait raconter avec la même profusion de détails toute l'histoire de la conquête de l'Algérie, une bibliothèque n'y suffirait pas. Mais il n'est que juste de dire que le volume de M. Azan nous donne l'historique de toute la campagne contre Abd-el-Kader en 1845, depuis la sortie de Nemours du lieutenant-colonel de Montagnac, et ne se borne pas à l'examen du combat de Kerkour, de la défense de Sidi-Brahim par le capitaine de Géreaux, et de la rentrée des derniers débris de la colonne à Djemmaa Ghazaouet. On ne lira pas ces quelques feuillets de l'histoire militaire de la France en Algérie, sans partager l'émotion que l'auteur éprouvait en les écrivant lui-même, car si de graves reproches peuvent être faits à certains chefs, le courage des officiers subalternes et le dévouement des soldats mérite assurément l'admiration du lecteur. La masse des documents réunis par M. A., ses enquêtes poursuivies méthodiquement dans les dépôts publics, auprès des survivants de la campagne de 1845 ou de leurs héritiers, dont il a sollicité les souvenirs oraux ou écrits, depuis le simple soldat jusqu'au gouverneur-général et au ministre de la guerre, nous montrent son ardeur infatigable à percer partout jusqu'à la vérité vraie à travers les déformations involontaires de la tradition locale. La façon dont il discute ces documents, après les avoir contrôlés et classés, nous fait voir en lui un véritable érudit habitué à la critique des sources et l'impartialité, la retenue voulue dont il fait preuve dans tous ses jugements sur les hommes et les choses d'Afrique, soit qu'il s'agisse d'un Bugeaud, d'un Lamoricière, d'un Cavaignac ou de quelque subalterne obscur, nous inspire une confiance entière en l'équité de ses conclusions. On les trouve au chapitre x, intitulé *les Responsabilités*; elles sont très nettes, dans leur évident désir d'être juste pour tout le monde et de ne blesser inutilement personne. Pour l'historien, les lieutenants-colonels de Montagnac et de Barral restent responsables du désastre de Kerkour, l'un par sa trop grande témérité, l'autre par sa trop grande prudence; le capitaine Coffyn, commandant de Nemours, porte, lui, la responsabilité principale du massacre des derniers carabiniers de la colonne, qui tentaient de se réfugier dans cette place, en n'allant point à leur secours. Et le glorieux désastre personnifié par le nom de Sidi-Brahim dans son ensemble est, comme presque toujours, le résultat nécessaire de *frictions* entre les supérieurs indifférents à un succès qui ne sera pas le leur, ou jaloux, et des

1. L'ouvrage de M. A. est divisé en cinq parties; la première comprend le récit de l'auteur (p. 20-373); la seconde les documents contemporains (p. 377-615); la troisième les Récits et mémoires (p. 617-748); la quatrième, la bibliographie et l'iconographie (p. 747-775); la cinquième enfin, l'index et la table des matières (p. 776-810).

défaillances de leur subordonnés, qui tantôt manquent de l'esprit de subordination quand il serait nécessaire et tantôt se courbent sous l'esclavage de la lettre des ordres reçus, quand un peu d'initiative les aurait sauvés.

R.

A. Billot, **La France et l'Italie. Histoire des années troubles. (1881-1899).** Paris, Plon, 1905, 2 vol. in-8°, 489 et 464 p.

M. B. fut ambassadeur au Quirinal de mars 1890 à décembre 1898. Son étude remonte donc fort en deçà du moment où il fut à même d'observer de près les rapports de la France avec l'Italie. Tout le livre Ier (« La lutte économique »), soit un bon tiers du premier volume, retrace des événements où l'auteur n'a pris personnellement aucune part. Au tome II, huit chapitres (155 pages sur 404) sont consacrés à une histoire détaillée de la guerre d'Abyssinie. Cette digression a paru utile à M. B. pour montrer « la correction de notre attitude et l'injustice des soupçons souvent formulés contre nous ». La valeur documentaire du travail doit donc être limitée aux livres II et III du premier volume, I et III du second.

Toutefois, l'impression d'ensemble n'est pas disparate. C'est que tout l'ouvrage a été composé selon les mêmes procédés et, sauf exception, d'après les mêmes sources. Très peu de documents diplomatiques ont été utilisés, pour ne pas dire aucun. L'auteur s'est cru tenu sur cet article à la plus expresse réserve. Si quelquefois il cite une anecdote ou un fragment de conversation, c'est lorsqu'il est sûr de ne « commettre aucune indiscrétion », et il en avertit le lecteur. Même sur la préparation de l'arrangement exclusivement commercial de 1896, où il a pris part, M. B. s'enveloppe du silence diplomatique, en nous informant que « le secret des négociations n'a pas transpiré ». Les préliminaires de l'entente douanière de 1898 sont retracés de même sous la forme exotérique, d'après l'exposé des motifs du projet de loi ratifiant la convention conclue. Les principales sources auxquelles l'auteur a puisé (du moins autant qu'on peut en juger en l'absence de références suffisantes), sont les documents parlementaires et les journaux, avec trois ouvrages italiens : *l'Italia,* du général Corsi, les *Pagine di Storia contemporanea* du sénateur Chiala, et les *Mémoires d'Afrique* de Baratieri. L'exposé, très sommaire, des affaires de Crète, paraît devoir quelque chose aux *livres jaunes,* qui du reste ne sont pas cités ; les *livres verts* ne semblent pas avoir été utilisés.

Ce gros ouvrage sera donc une déception pour ceux qui y chercheraient tout ce que le nom de l'auteur et la place qu'il a remplie pouvaient faire attendre aux historiens. A part quelques anecdotes significatives et bien contées (v. par ex. la première entrevue avec

Crispi, I, 200, ou la sortie du marquis di Rudini contre les banquiers juifs, *ibid.*, 292) c'est presque exclusivement un travail de seconde main, du reste complet, bien ordonné, écrit d'un style simple et clair, et sur un ton louable d'impartialité. La lecture en est facile, et souvent attachante en raison même des événements retracés. L'auteur montre bien l'intérêt qu'il y avait pour la France à détruire l'œuvre de méfiance et d'hostilité du cabinet Crispi. Il n'est que juste de reconnaître que ses longs efforts en ce sens ont en partie réussi et rendu la tâche plus facile à ses successeurs et à ses chefs.

On ne peut que regretter la rareté des renvois aux sources, qui empêche de compléter l'information en cas de besoin, et peut faire illusion à beaucoup de lecteurs sur la valeur documentaire du livre.

R. Guyot.

R. Canat. **La littérature française par les textes.** In-12 de VIII-747 pp. P. Delaplane, Paris.

Le titre annonce une nouveauté pédagogiquement intéressante. Morceaux choisis et « manuels » d'histoire littéraire vont-ils désormais conspirer ? Les textes vont-ils enfin rendre raison — ou avoir raison — des appréciations sommaires qui semblent parfois leur devoir si peu ? Pas encore cette fois. Ce livre, trop complet puisqu'il fait tenir toute notre histoire littéraire dans son volume médiocre et ne sacrifie guère que des parties du moyen âge, réputé comme un domaine surtout historique et philologique, — ce livre, après tant d'autres, n'est qu'un compendium de formules critiques. Les extraits, dont il veut tirer sa nouveauté, sont trop rares et trop hachés de coupures pour être toujours signifiants et quelquefois intelligibles. Or, les formules critiques — il faudrait qu'on le reconnût enfin — peuvent être, tout aussi bien qu'un beau vers, la propriété de l'esprit qui, le premier, les mûrit et les fit éclore. On sait qui, le premier, distingua en Boileau le « petit poète » curieux ouvrier de style réaliste, du moraliste commun et du théoricien de la technique classique ; ou bien qui opposa nettement dans l'œuvre de Molière « comique et vérité » ; ou bien qui marqua à travers tout le XVIIIe siècle une persistance et à la fin une renaissance du goût antique ; ou qui intitula une division de ce siècle « la lutte philosophique », etc. Ces idées ont pu devenir le bien de tous ; raison de plus pour que nul, en les ramassant, ne se les approprie. Si tout cela, dans le manuel primitif, fruit de longues lectures, de patientes réflexions et de quelque audace, apparaît trop fort et trop dense, si l'on juge à propos de l'adapter, de le vulgariser, il sied de le faire sans rien démarquer et de le dire nettement. On admet à la rigueur une combinaison, à peu près objective, de travaux originaux, avec d'abondantes références, comme était l'œuvre ancienne de M. Lintilhac et surtout le récent *Précis de l'Histoire des Lettres françaises* de M. Herriot. Mais M. Canat a le

dédain voulu de la biographie et de la précision bibliographique ; par là il revendique les droits de la *critique pure*. De fait, son livre semble surtout, multipliant les divisions, les abstractions, les filiations artificieuses, mais toutes de provenance antérieure, une compilation, souvent adroite et même agréable, mais une compilation, de manuels.

Non pas, toutefois, dans toutes ses parties. M. Canat a, conformément à l'usage, terminé par un défilé chaotique et arbitraire de la littérature contemporaine. Il n'a pas eu, dans les livres des autres, le dégoût de ces exécutions pêle-mêle, pédantesques et iniques, ou de ce palmarès dérisoire. Il n'a pas eu le courage qu'il faudrait avoir, si l'on nous réserve encore des manuels prochains, d'amputer résolument cette fin du XIXe siècle, qu'on ne sait, ou ne peut, ou ne veut pas traiter. Du moins parle-t-il, à cette occasion, de ce qu'il aime et connaît le mieux, de l'art parnassien, qu'il venge de ses critiques, et, apparentés par lui aux parnassiens, de quelques *minores* de son goût, Barbier, Ballanche, Maurice de Guérin, Quinet, Laprade, etc., qu'il tenait à amplifier. Mais lui fallait-il, en faveur de cette cause qu'il pouvait plaider ailleurs avec ampleur et avec talent, manquer au précepte de Renan, écrire d'autre chose encore que de ce qu'il aime ? Pourquoi décider de ce qu'on n'a pas lu, ou relu même, à cette fin spéciale ? Quelle nécessité, quelle hâte peut excuser d'écrire que Homais est « au demeurant, *honnête homme*, obligeant, serviable » ? Honnête homme, l'auteur des articles au *Fanal de Rouen* sur l'aveugle de Bois-Guillaume ! Les bonnes gens qui lisent Flaubert et ne composent pas un nouveau volume de jugements sur *toute* la littérature française ne commettront pas de ces bévues.

Mais peut-être l'humble exactitude n'a-t-elle pas, aux yeux de M. Canat tout le prix qu'il faudrait. Il conclut avec à propos son ouvrage par ces lignes sur la critique et l'histoire littéraire : « Il faut regretter qu'une exagération trop rigoureuse des méthodes scientifiques, ou du moins un dédain trop marqué de tout ce qui n'est pas la pure érudition, enlève à l'art littéraire certains hommes qui y feraient très bonne figure, qui avaient donné dans leurs premiers travaux des preuves de finesse, et que la pratique un peu étroite de la science a comme desséchés ». Voilà un danger, du moins, que M. Canat, d'autant qu'il a fait, lui aussi, ses preuves de finesse, a trop bien vu pour risquer d'y tomber jamais.

J. Bury.

Marcel Dubois et Camille Guy, **Album géographique,** Ve tome. Paris, Colin. In-4°, 244 p. et 650 gravures, 15 fr.

Ce n'est pas sans impatience qu'on attendait depuis quelque temps, parmi les écoliers surtout, à qui cet ouvrage rend tant de services, l'achèvement du bel *Album géographique* de MM. Dubois et Guy.

Le cinquième et dernier tome est consacré à *la France* : c'était évidemment le plus facile à préparer et celui aussi qui pressait le moins, mais encore celui peut-être qu'il fallait rendre le plus éloquent et dont on exigerait le plus. Nous avons déjà dit la façon dont cette publication a été conçue : des images, et rien que des images, mais suivant un plan mûrement combiné pour cette instruction par les yeux, et avec une explication de 5 à 10 lignes, aussi pleine de faits que possible (et d'idées suggestives) pour chacune de ces images; mais d'ailleurs aussi d'intéressantes préfaces, plus largement développées, en tête des divisions diverses du volume. Il y a 15 chapitres à celui-ci, la France étant étudiée, non seulement suivant ses régions, mais dans ses plaines et montagnes, ses rivières et lacs, ses côtes, son agriculture, ses industries, ses voies commerciales, etc. Les photographies utilisées sont comme des spécimens, les jalons d'une étude plus approfondie sur chaque point. Elles étaient plus aisées à récolter que celles qu'il a fallu trouver pour les premiers volumes de l'*Album*, d'autant que, il y a 10 ans, on était bien moins outillé en photographies « vraiment géographiques ». Néanmoins il y a toujours cette difficulté que leurs reproductions ici sont extrêmement réduites, et risquent de devenir confuses si le paysage n'est pas accidenté; mais l'exécution typographique en est irréprochable, ce qui est le grand point.

H. de C.

L'enseignement de Jésus, par P. Batiffol. Paris, Bloud, 1905; in-12, xxvi-303 pages.

Moehler, par G. Goyau. Paris, Bloud, 1905; in-12, 367 pages.

Newman, par H. Brémond. Paris, Bloud, 1906; in-12, xv-428 pages.

Ces trois volumes ne proviennent pas de novices en l'art d'écrire. Ils ont pour commun mérite d'être conçus avec ordre, rédigés avec intelligence et clarté.

La position que M. Batiffol a prise dans la critique des Évangiles peut sembler très défendable, puisqu'elle est, au moins pour ce qui concerne la date et la composition, celle d'exégètes allemands et surtout anglais très recommandables; elle peut même, aux yeux du public catholique, passer pour traditionnelle, puisqu'elle est et se présente comme opposée à la mienne. Il n'y a pas lieu de la discuter à fond, l'auteur partant de conclusions que l'objet de son livre l'autorisait à ne pas justifier par une argumentation spéciale à chacune. Il traite en autant de chapitres les points suivants : la méthode d'enseignement de Jésus, et c'est là que vient naturellement la question des paraboles; l'enseignement de Jésus et la Loi; la paternité de Dieu; l'âme de l'homme nouveau, titre qui n'est pas tout à fait dans le style évangélique, mais auquel on rattache ce qui concerne l'attitude de Jésus à l'égard des enfants et des femmes, spécialement des péche-

resses, le caractère intérieur de la morale évangélique, l'amour du prochain, le tout suivi de considérations qui tendent à montrer le Christ conservateur de la propriété, de la justice civile, de la famille (il n'y manque plus que la science et l'art) ; le royaume de Dieu ; Jésus lui-même ; l'avenir.

Le thème du royaume et celui de l'avenir ont été soigneusement séparés : c'est que l'effort de l'apologétique chrétienne tend maintenant à annuler dans l'Évangile la perspective de la prochaine fin du monde, soit en regardant comme non essentiel à l'enseignement de Jésus ce qu'il a pu dire à cet égard, et c'est le parti qu'adoptent volontiers les exégètes protestants, soit en interprétant les textes de telle sorte que le Christ se trouve n'avoir rien dit qui ne soit littéralement vrai, et que c'est ce que font d'ordinaire les exégètes catholiques. Comme la même préoccupation a existé, d'une certaine manière, chez les premiers chrétiens et chez les évangélistes, les textes ne laissent pas de fournir une base aux revendications des théologiens. Les principes religieux et moraux de l'Évangile ont pris relief et développement par l'intérêt que les prédicateurs chrétiens ont eu de les faire servir à l'édification des communautés nouvelles ; et, d'autre part, la tradition s'est ingéniée à élargir le cadre des prévisions du Christ sur l'avènement du royaume céleste, afin d'y inclure la passion du Sauveur, sa résurrection, la prédication chez les païens, l'organisation du règne de Dieu dans l'Église. Pour mettre toutes choses au point, il faudrait reprendre dans le détail l'analyse des sentences et discours évangéliques, étudier les diverses combinaisons rédactionnelles, y saisir le travail de la tradition, restituer à celle-ci ce qui lui appartient et ne rendre à Jésus que ce qui vient de lui.

Ainsi l'on se fait la partie belle en supposant que les éléments allégoriques des paraboles et les paraboles qui sont de pures allégories ont été contestés à raison d'une définition abstraite de la parabole. A ne regarder que les possibilités, rien n'empêche que Jésus, qui use de métaphores, ait employé parfois dans son enseignement une série de métaphores enchaînées en allégorie ; mais le fait est que les parties allégoriques ne sont pas en rapport avec le fond commun de la prédication du Sauveur et qu'elles correspondent aux préoccupations de l'âge apostolique. Voilà de quoi il s'agit, et l'on n'en dit rien. Les traits allégoriques de la parabole du Festin dans Matthieu, de la parabole des Mines dans Luc, dérangent l'économie du récit, et leur caractère adventice peut se démontrer par la relation parallèle du Festin dans Luc et des Talents dans Matthieu : voilà l'objection, et l'on n'y répond pas. On affirme très gratuitement que, l'allégorie retranchée, « cet enseignement parabolique finirait par être d'une platitude inconciliable avec la pensée si élevée du Sauveur ». Effet de rhétorique. La parabole n'est ni un genre bas ni un genre sublime, c'est un genre populaire et simple. L'allégorie ne le relève pas, mais le complique.

Des remarques analogues seraient à faire sur la plupart des textes mis en œuvre par M. Batiffol, notamment sur le discours de mission (*Matth.*, x), où se reflètent les expériences de l'âge apostolique; sur les paroles : « Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde » (*Matth.*, v, 13-14), que la comparaison des autres Synoptiques invite à attribuer au rédacteur du discours sur la montagne; sur la parole : « Ne crains pas, petit troupeau », etc. (Luc, xii, 32), dont on croit pouvoir tirer parti pour trouver l'Église dans l'enseignement de Jésus, mais qui paraît n'être qu'une transition rédactionnelle entre deux sentences fournies par le recueil des *Logia*; sur les paroles du Christ à Simon Pierre, dans *Luc*, xxii, 31-32, et *Matth.*, xvi, 18-19, qui, nonobstant leur « métal tout juif », sont de rédaction secondaire (est-ce que le metal juif manque dans saint Paul, dans les récits de l'enfance et même dans le quatrième Évangile?); sur l'emploi des passages évangéliques où Jésus prédit sa passion, comme témoignage authentique du sens que le Christ lui-même donnait à la formule « Fils de l'homme »; sur l'allégation, dans le même sens, de *Marc*, x, 45, comme si ces passages étaient au-dessus de toute contestation; sur la prière du Christ dans *Matth.*, xi, 25-27 (*Luc*, x, 21-22), pour l'authenticité de laquelle on nous renvoie à trois auteurs dont aucun n'explique pourquoi Jésus, dans cette action de grâces, parle du « Père » et du « Fils » comme un chrétien récitant une profession de foi; sur les récits de la dernière cène, à propos desquels on semble n'avoir pas songé à mentionner les objections d'une « certaine critique » (et pourtant les paroles : « Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne avant de le goûter nouveau dans le royaume de Dieu », si elles sont authentiques, ce qu'on se garde bien de contester, se rattachent à la conception « eschatologique » du royaume céleste et ne cadrent pas du tout avec la formule paulinienne : « Cette coupe est la nouvelle alliance dans mon sang; vous boirez de même en souvenir de moi »; celle-ci insère l'Église entre l'Évangile et le royaume annoncé par le Christ); sur le grand discours apocalyptique (*Marc*, xiii, et parallèles), que l'on dissèque très habilement et dont on défend l'authenticité intégrale, quant à la substance, pour cette double raison, que l'hypothèse d'une petite apocalypse recueillie par Marc s'accorde mal avec la méthode de composition du second Évangile, et que « la pensée de la fin et du jugement est un élément intégrant du christianisme le plus primitif, comme s'il était bien certain que Marc ne suppose pas derrière lui de sources écrites, et comme si le principal argument en faveur de l'hypothèse en question n'était pas que, Jésus enseignant ordinairement que le jugement, censé imminent, arrivera sans qu'on s'y attende, « comme un voleur », le discours énumère une série de signes auxquels on reconnaîtra l'approche de ce jugement, qui souffre des retards, et a pour but de montrer que Jésus a prédit ces retards et les événements qui devaient s'accomplir entre sa mort et la consommation des choses.

Est-ce pour ménager la délicatesse de ses lecteurs que M. B. cite (pp. 34-36), en l'attribuant à « un pèlerin moderne », sans autre indication de provenance, un long passage de Renan, dans la *Vie de Jésus* (c. IV)? On se demande aussi ce que peut bien signifier la phrase suivante (p. 201) : « Jésus, écrira saint Paul, est « né de la postérité de David selon la chair » (*Rom.*, I, 3), et nul mieux que saint Paul ne savait la qualité d'une pareille naissance ». Cela veut-il dire que saint Paul était mieux renseigné que personne touchant l'origine davidique de Jésus, ou bien qu'il comprenait mieux le prix ou le caractère de la filiation dont il s'agit? Dans un cas comme dans l'autre l'assertion est risquée, car saint Paul était moins bien informé que les premiers disciples touchant la parenté de Jésus et il a cru à son origine davidique comme à une chose réelle, qui devait être, « selon les Écritures », non comme à un pur symbole de la dignité messianique.

Le livre de M. Goyau appartient à la collection dite de *la Pensée chrétienne*, dont on a déjà signalé ici quelques volumes. On y trouve une excellente préface sur l'œuvre de Mœhler, puis, dans le corps du volume, l'analyse, avec de copieux extraits, des principaux écrits de ce théologien, à savoir *Die Einheit in der Kirche* (1825), et *Symbolik* (1832), avec les *Neue Untersunchungen* (1834), composées pour la défense du précédent ouvrage. Pour ses extraits, M. G. a utilisé les traductions existantes, en les corrigeant quelque peu. Est-ce la faute de Mœhler ou de ses traducteurs, ou de tous ensemble? Le style de ces morceaux est assez lourd. Peut-être le livre aurait-il gagné en intérêt, sans rien perdre en utilité, si l'on eût poussé plus avant l'analyse de la doctrine et réduit la place des citations.

Avec le *Newman* de M. H. Brémond, nous sommes transportés sur le terrain de la psychologie religieuse. Il ne s'agit pas, en effet, d'une « histoire chronologique », mais d'un « essai de biographie psychologique », d'un essai, disons-le, tout à fait remarquable, digne du grand homme que fut Newman, et aussi de l'écrivain délicat et pénétrant à qui la littérature religieuse et française doit déjà plusieurs « essais » fort louables en ce genre, sans compter de récents volumes sur *Le développement du dogme chrétien*, *La psychologie de la foi*, *La vie chrétienne*, d'après Newman, écrits pour la même collection et dans la même manière que le Mœhler de M. Goyau. Après un chapitre d'introduction sur le « secret de Newman », c'est-à-dire la complexité de sa nature et de sa physionomie (l'auteur écrit : « Il ne ressemble à personne.... Les biographes auront assez de peine à montrer comment il se ressemble à lui-même, assez de peine à se reconnaître au milieu des surprises et des contradictions qui les attendent et dans sa pensée et dans sa vie »), M. B. étudie dans son héros la vie affective (l'isolé volontaire, le suspect, le controversiste), la vie de l'esprit (le poète, l'historien, le théologien), l'écrivain et le

prédicateur, la vie intérieure et, en épilogue, la philosophie religieuse. Raison subtile, pénétrante, même inquiète, dans une âme profondément religieuse, cette raison, dans ses plus grandes hardiesses, étant toujours contenue par cette âme et s'exerçant d'ailleurs principalement dans l'ordre de la pensée théologique, même quand elle touche à l'histoire et à la philosophie : tel est, semble-t-il, le jugement d'ensemble qui se dégage de cette étude. Il est clair aussi, M. B. le remarque en finissant, que Newman n'a pas établi, au moins théoriquement, et qu'il n'a même pas songé à prouver l'accord du « primat de la conscience », principe de sa philosophie religieuse et morale, avec le principe catholique du dogmatisme intégral, qu'il a toujours énergiquement maintenu. Son toast : « A la conscience d'abord, au Pape ensuite! » n'est pas une solution, et si c'en était une, on ne la ferait peut-être pas ratifier du premier coup par les deux parties intéressées.

Alfred Loisy.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 mars 1906.* — M. le Ministre de l'Instruction publique adresse à l'Académie un rapport sommaire de M. de Morgan sur sa nouvelle campagne de fouilles en Perse. Parmi les objets découverts, il faut signaler principalement une sépulture achéménide renfermée dans une cuve de bronze analogue à celle qui figure dans les collections du Louvre; une énorme stèle de grès portant sur ses deux faces une longue inscription anzanite en deux colonnes et brûlée dans l'incendie de Suse; une pierre portant un texte en caractères proto-anzanites qui remonte à une très haute antiquité; quelques cylindres très archaïques, etc.

M. Paul Foucart continue la seconde lecture de son mémoire sur Didymos.

M. Saglio, au nom de la commission du prix Fould, annonce que ce prix est décerné à M. Henri Lechat, pour ses deux ouvrages intitulés : *La sépulture attique avant Phidias*, et *Au Musée de l'Acropole d'Athènes*.

M. Pottier communique une note de M. Pierre Paris, correspondant de l'Académie, sur le trésor de Javéa (Espagne). Ce trésor se compose d'un bandeau, de colliers et de pendeloques d'or, qui offrent des comparaisons intéressantes à faire avec les parures portées par les statues de femme de Cerro de los Santos. M. Paris croit à une fabrication due à des artistes grecs et en particulier attiques, s'exerçant d'après des modèles indigènes.

M. Clermont-Ganneau étudie un fragment d'inscription bilingue, grecque et nabatéenne, qui vient d'être découvert d'une façon bien inattendue, à Milet et publiée par MM. A. Wiegand et Mordtmann dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des sciences de Berlin (1906, p. 260), malheureusement sans reproduction figurée. Il critique la lecture et l'interprétation proposées par M. Mordtmann et pense qu'il s'agit, en réalité, d'une dédicace faite au Zeus Dusaris, le grand dieu national des Nabatéens, pour le salut d'un roi Obodas par l'épitrope ou premier ministre de celui-ci, portant en cette qualité le titre officiel de frère du roi. Le nom mutilé et douteux du personnage est peut-être à lire *Choullai*. Le document s'éclairerait ainsi d'une vive lumière historique; car on aurait alors affaire au fameux *Syllæus*, épitrope d'Obodas II (25-9 a. C.), ennemi acharné d'Hérode, et qui avait fait le voyage de Rome pour plaider sa cause auprès d'Auguste. Il avait pu toucher à Milet et y élever un monument votif pour le succès de sa mission, — acte de piété qui d'ailleurs ne lui réussit guère, puisqu'il fut finalement condamné à mort par l'empereur sur le réquisitoire de Nicolas de Damas.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 9 avril. — **1906**

Moore, Les fouilles de Carthage. — Mayr, Les nécropoles de Malte. — L'Évangile da-Mepharreshê, p. Burkitt. — Amante, Le mythe de Niobé et Notes sur Parthénius. — G. Colin, Le culte d'Apollon Pythien à Athènes. — Lipsius, Le droit attique, I. — Euripide, Hécube, p. H. Weil. — Euripide, Iphigénie en Tauride, p. Wecklein. — D'Arbois de Jubainville, La famille celtique. — Holder, Trésor celtique, 15-16. — Bury, La vie de Saint Patrice. — Settegast, Études sur les sources de l'épopée gallo-romane. — Mazzoni, Exercices sur la littérature religieuse en Italie aux XIIe et XIVe siècles. — Lettres de Charles VIII, p. P. Pélicier, 5. — Actes et lettres sur la politique ecclésiastique du duc Georges de Saxe, p. Gess. — Le traité sur la diète au XVIe siècle, p. Rauch.— Batterel, Mémoires sur l'histoire de l'Oratoire, p. Ingold et Bonnardet, IV. — Em. Bourgeois, Les archives d'art de la manufacture de Sèvres. — Brière et Caron, Répertoire de l'histoire moderne de la France, VI. — F. Maillard, La cité des intellectuels. — Mlle Vianzone, Impressions d'une Française en Amérique. — Bautz, L'Enfer. — Blinkenberg et Kinch, Les fouilles de Rhodes. — Solari, Plutarque et Catulus. — Genestal, La légitimation des enfants naturels en droit canonique. — Jénouvrier, La situation légale de l'Église catholique en France. — Batiffol, La question biblique dans l'anglicanisme. — M. Salomon, L'esprit du temps. — Graue, La liberté protestante d'enseigner. — Fr. David, La science du bonheur. — O. Dittrich, Les limites de l'histoire. — Schubert-Soldern, L'éducation humaine. — Erratum.

Mabel Moore, **Carthage of the Phœnicians in the light of modern excavation.** Londres, Heinemann, 1905. In-8°, 176 p. 6 sh.

M. Mabel Moore publie, dans ce volume élégant et accompagné de nombreuses planches, un résumé méthodique des résultats obtenus par les fouilles de Carthage depuis une trentaine d'années. Il n'a d'autre prétention que d'écrire un ouvrage de vulgarisation pour le public anglais. Les illustrations, et même le texte en grande partie, sont empruntés aux travaux du P. Delattre auquel l'auteur rend un hommage mérité. Le livre sera lu avec intérêt par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de Carthage.

C.

Albert Mayr, **Aus den phœnikischen Nekropolen von Malta.** Extr. des C. rendus de l'Académie des Sciences de Bavière, 1905, Heft III. Munich, in-8°, p. 467-609, pl. I-IV.

Après les monuments préhistoriques de Malte, M. en étudie les antiquités phéniciennes. Le sujet était très peu et très mal connu et nous devons être reconnaissants à l'auteur de l'avoir traité d'une

manière scientifique. Un séjour dans l'île lui a permis de voir personnellement plusieurs tombes phéniciennes, de connaître les musées et les collections particulières, enfin d'utiliser des publications locales. Des rapprochements continuels avec les nécropoles de Pantelleria, de Gouraya, et de l'Afrique punique indiquent ce que fut cette civilisation insulaire, très voisine de celle de Carthage et plus encore de celle des villes qui, comme Sousse, étaient plus rapprochées de Malte. Ce qu'on y rencontre de plus particulier, ce sont quatre sarcophages anthropoïdes en terre cuite et des bustes funéraires, de style plus ou moins barbare. Le reste, ossuaires, lampes à coquille, poteries grecques importées, amulettes en faïence égyptienne, étuis magiques, bijoux phéniciens, est de découverte courante en terre punique. Les poteries indigènes sont nombreuses et d'un décor généralement assez pauvre : ces formes rappellent celles des vases de Gouraya, et, plus que l'auteur ne l'a indiqué, celles de la céramique chypriote.

A. de Ridder.

Evangelion da-Mepharreshê. The Curetonian Version of the Four Gospels, with the readings of the Sinai Palimpsest and the early Syriac Patristic evidence, edited, collected and arranged by F. Crawford Burkitt, M. A. Cambridge, University Press; in-4°, 1905; t. I (Text) pp. xx-556; t. II (Introduction and notes) pp. viii-322.

Il est nécessaire pour l'intelligence du titre de cet ouvrage de rappeler que les Syriens connaissaient, au ve siècle, trois recensions du N. T., ou tout au moins des Évangiles : l'Év. *da-Mepharreshê*, c'est-à-dire *séparés*, par opposition au *Diatessaron* aussi appelé Év. *da-Mehalletê*, c'est-à-dire *combinés* ou *mélangés*, et, en troisième lieu, la version qui est encore aujourd'hui comme la Vulgate syrienne et qui reçut plus tard le nom de *Peshittâ*, c'est-à-dire *Simple*, par opposition aux révisions postérieures de Paul de Tella (basée sur le texte des Hexaples) et de Thomas d'Héraclée (d'après celle de Philoxène de Mabboug ⁄ 523), qui parurent l'une et l'autre en 616-617.

L'utilité des versions syriaques pour la critique textuelle du N. T. avait été reconnue depuis longtemps ; elle prit une importance capitale depuis la découverte de l'antique recension maintenant connue par deux manuscrits indépendants. Le premier est celui que Cureton édita en 1858; le second, celui que Mmes Smith Lewis et Gibson découvrirent au Sinaï en 1892 et dont la publication a suscité de nombreux et importants travaux signalés ici-même en leur temps. Si l'édition du manuscrit sinaïtique est facilement abordable, la curetonnienne, au contraire, était devenue à peu près introuvable; et de plus, la critique rigoureuse des textes demandait une nouvelle et méticuleuse collation du manuscrit. — M. Burkitt s'est chargé de satisfaire aux desiderata de la science en nous donnant une réédition très

exacte du texte de Cureton, reproduisant fidèlement, jusque dans les plus petits détails de ponctuation, le manuscrit de Londres et les trois feuillets détachés qui sont aujourd'hui à Berlin. La nouvelle édition n'est cependant pas un travail en quelque sorte purement matériel, M. B. a soigneusement collationné son texte avec le manuscrit sinaïtique, d'après l'édition et, chaque fois qu'il y avait le moindre doute, d'après les photographies originales. Les variantes ont été notées au bas des pages, et les lacunes du texte curetonnien ont été comblées par l'insertion du texte sinaïtique. Enfin, l'auteur a ajouté, page à page, une version anglaise aussi littérale que possible, traduisant même les variantes du texte sinaïtique. M. Gwilliam ayant donné à Oxford une édition critique (qu'on peut regarder comme définitive) des Évangiles selon la Peshîttâ, et l'ayant accompagnée d'une traduction latine qui permettait de serrer l'original de plus près, je regrette pour ma part que M. B. n'ait pas suivi l'exemple en prenant la version de Gwilliam pour base de la sienne. Les divergences entre l'ancienne et la nouvelle recension auraient été mises ainsi plus en évidence. Voilà pour le premier volume, qui se termine par une liste d'environ 300 corrections pour la plupart fort légères, ou même sans aucune importance) à introduire dans l'édition du texte sinaïtique.

Le second volume, comprenant l'Introduction et les notes, doit être considéré comme une des plus sérieuses contributions à l'histoire des versions syriaques des Évangiles. L'éditeur rend justice aux travaux de ses devanciers qui ont assurément facilité sa tâche, mais son mérite n'en est pas amoindri. Ce n'est point un simple résumé des études antérieures que nous présente M. Burkitt, mais bien le résultat d'un examen personnel, qui s'étend à toutes les questions soulevées en ces derniers temps à propos des Évangiles syriaques. Je laisse de côté les chap. I et II, consacrés à la description des manuscrits et à une étude grammaticale et lexicographique du texte des deux manuscrits, curetonnien et sinaïtique. Mais je dois présenter, en les résumant autant que possible, les conclusions auxquelles l'auteur a été amené par l'examen comparatif de ces deux textes entre eux et avec le Diatessaron et la Peshîttâ : 1° La Peshîttâ est une révision des Év. *séparés,* faite sur le grec, au ve siècle, par les soins de Rabboula, év. d'Édesse (411-435) et substituée par son autorité au Diatessaron de Tatien ; — 2° Le *Diatessaron* est la forme la plus ancienne de l'Évangile syriaque. Il fut traduit du grec du vivant même de Tatien, vers 170 ; — 3° Les Év. *séparés* datent de l'an 200 environ ; leur traducteur était familiarisé avec le Diatessaron ; la version fut probablement faite sous les auspices de Sérapion, év. d'Antioche, et le traducteur fut peut-être Palout, 3e évêque (connu) d'Édesse ; — 4° Le texte grec en usage à Antioche à la fin du IIe siècle a servi de base à la traduction des Év. *séparés* ; il est d'une grande valeur critique, et très médiocrement représenté dans les manuscrits grecs existants ; —

5° L'usage du Diatessaron, familier au traducteur, a introduit quelques leçons occidentales dans la traduction des Év. *séparés*; la Curetonnienne et la Sinaïtique présentent aussi des leçons qui ont été conformées au Diatessaron par des copistes; — 6° Le texte sinaïtique se rapproche de la traduction primitive plus que le curetonnien qui porte des marques de révision sur des manuscrits grecs postérieurs.

Nous ne pouvons entrer dans la discussion des arguments qui ont amené M. B. à ces conclusions. Nous nous bornerons à indiquer le degré de probabilité qu'elles nous paraissent présenter. Que la Sinaïtique soit antérieure à la Curetonnienne, c'est ce que j'ai toujours soutenu; que la Peshîttâ soit l'œuvre directe ou indirecte de Rabboula, la preuve en paraît faite. Mais que le Diatessaron soit la plus ancienne version syriaque des Évangiles, et que les Év. *séparés* lui soient postérieurs d'une trentaine d'années, c'est ce qui paraît moins certain. La chose n'est pas impossible; mais elle est tellement peu vraisemblable *à priori* que, seule, la découverte de nouveaux documents pourrait nous amener à cette manière de voir. On ne conçoit guère, en effet, une Église chrétienne, si restreinte qu'elle fût, n'ayant pas à son usage un évangéliaire. Or, l'établissement d'une Église à Édesse est historiquement constaté dès le milieu du IIe siècle, une vingtaine d'année avant la date assignée à la traduction du Diatessaron, et tout porte même à croire qu'elle existait plus anciennement. M. B. reconnaît lui-même que certaines leçons des Ev. séparés, conformes au Diatessaron, sont le fait de copistes. Est-il vraiment possible de distinguer, avec assez de certitude pour appuyer une théorie, celles qui viennent des copistes de celles qui viendraient du traducteur? Surtout si l'on songe que le Diatessaron ne nous est connu que par les citations d'Aphraat, par le commentaire de S. Ephrem, qui n'existe plus que dans une traduction arménienne, et par une version arabe du IXe ou Xe siècle. — A part cette réserve, nous n'avons qu'à louer le travail consciencieux de M. Burkitt. Il a mis au point avec beaucoup de sagacité et d'érudition, dans un exposé clair et méthodique, la question des versions syriaques des Évangiles. Son ouvrage servira de point de départ à toute étude nouvelle sur la matière.

Les Universités de Cambridge et d'Oxford qui rivalisent de zèle et de générosité pour nous donner de belles et bonnes éditions critiques des textes bibliques, ne pourraient-elles l'une ou l'autre parfaire l'œuvre commencée en se chargeant d'éditer une Concordance des Évangiles syriaques, s'appliquant simultanément aux éditions de Gwilliam, Lewis et Burkitt; soit sous la forme habituelle, soit sous celle (moins pratique) d'un *Lexicon concordantiale* destiné à remplacer celui de Schaaf? Ce serait un nouveau et important service rendu à la critique biblique et aux études orientales.

J.-B. Chabot.

Antonio Amante, **Sui versi Omerici.** Ω 602 sqq. — **Note Parteniane.**

Ce sont deux extraits de la *Rivista di Storia antica* (IX, 1, p. 121-131 et IX, 4, p. 515-529). Il est question, dans le premier, du mythe de Niobé au vingt-quatrième chant de l'Iliade (*Sui versi Omerici* Ω 602 sqq.). Deux traditions y seraient représentées, l'une, la vraie tradition homérique, suivant laquelle Niobé est punie par la mort de ses enfants de ses dédains pour Léto, mais reste vivante; l'autre, qui la transforme en pierre ainsi que son peuple, pour une offense grave faite à Léto ou à une autre divinité. Outre les vers 614-617, qui sont rejetés depuis Aristophane et Aristarque, M. Amante considère comme interpolés les vers 610-612. La discussion est intéressante, mais je doute qu'elle convainque; les difficultés d'ordre grammatical relevées dans les vers 610-612 sont purement imaginaires; de plus, les vers 607-609, que M. A. conserve, ou tout au moins 608-609, sont extrêmement suspects. — La seconde brochure, *Note Parteniane*, expose : 1° que l'histoire de Daphné (*Parthenius* XV), a été très remaniée, et résulte, dans son état actuel, du mélange de deux légendes; 2° que les indications d'origine mises en tête de chaque récit proviennent de scholiastes et non de Parthénius lui-même; 3° que l'œuvre de Parthénius a subi un remaniement général qui a troublé l'ordre primitif des légendes. Ces démonstrations sont ingénieuses et vraisemblables. M. Amante annonce qu'il montrera, dans un travail spécial, que la plupart des récits de Parthénius ont été sérieusement altérés par les scholiastes et les lecteurs.

My.

G. Colin, **Le culte d'Apollon Pythien à Athènes.** Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, 93e fascicule. In-8°, p. 1-178. Paris, Fontemoing, 1905.

Parti de la Tétrapole et de la côte orientale de l'Attique, confiné d'abord chez certaines familles nobles au premier rang desquelles étaient les Eupatrides, le culte d'Apollon s'était vite implanté à Athènes, au Céramique et sur l'Ilissus. Nous savons qu'il fut important, et sous le nom d'Apollon Patrôos, l'un des premiers de la cité, mais nous le connaissons très mal et C. n'a guère pu l'étudier en lui-même. En revanche, une soixantaine d'inscriptions, découvertes à Delphes dans le Trésor des Athéniens le font connaître dans l'une de ses manifestations extérieures, les pythaïdes, ambassades solennelles qui, à des intervalles irréguliers, partaient d'Athènes pour sacrifier à Pytho. C'étaient vers la fin du IIe siècle, avant notre ère, de singulières théories qui comprenaient les neuf archontes et le principal stratège, presque tout le gouvernement de la cité, tout un cortège de prêtres, des canéphores, la pyrphoros qui ramenait de Delphes le feu

sacré, la prêtresse d'Athéna, une députation des familles « apolliniennes », un cortège d'éphèbes et de cavaliers, des artistes dionysiaques, voire des délégués de la compagnie des poètes épiques! Outre les sacrifices, des jeux, des représentations et des concours de toute espèce étaient donnés par les théores que Delphes récompensait par des décrets, des couronnes et des statues de bronze doré. Ce fut l'époque brillante des pythaïdes, qu'on tenta de renouveler alors tous les neuf ans, et même tous les ans. Sous l'empire, la pompe fut plus modeste et réduite à la dodécade; avant le IIe siècle, nos documents sont presque muets. Le terrain choisi par C. est donc, par la force même des choses, des plus limités et l'auteur n'a pas cherché à l'élargir par d'aventureuses hypothèses. Les inscriptions, données en fac-simile exact, sont étudiées avec mesure et sobriété. C. n'a pas cherché, comme maint épigraphiste, à bouleverser, par d'ingénieuses combinaisons, la chronologie généralement suivie. C'est ainsi qu'il accepte les dates de Pomtow en se réservant de les modifier au besoin dans le détail (p. 66, p. 158). On pourrait souhaiter plus de personnalité dans l'exposition, moins de timidité et plus d'ampleur dans les conclusions. On ne saurait demander plus de conscience, plus de méthode, un jugement plus sain et plus sûr. C. fait honneur au maître dont il a suivi la tradition. Confiée à M. Bourguet et à lui, la publication épigraphique de Delphes est en bonnes mains [1].

A. DE RIDDER.

Das Attische Recht und Rechtsverfahren mit Benutzung des Attischen Processes von M. H. E. Meier und G. F. Schömann dargestellt von Justus Hermann LIPSIUS. Erster Band. Leipzig, Reisland, 1905. Un vol. in-8° de 233 p.

Le bel ouvrage de Meier et Schömann sur le *Procès attique* a été publié en 1823. En 1883 commençait la publication d'une nouvelle édition de cet ouvrage : elle n'était terminée qu'en 1887. Ce n'était pas proprement une nouvelle édition; c'était un remaniement; *Der Attische Process...* neu bearbeitet, disait le titre; mais ce remaniement ne consistait qu'en corrections et en additions; la disposition primitive de l'ouvrage était respectée. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui : ce n'est plus un remaniement, une refonte de l'œuvre de Meier et Schomann que nous donne aujourd'hui M. Lipsius : c'est un ouvrage nouveau, une œuvre propre à son auteur : le livre ancien

---

1. J'aurais des réserves à faire sur l'itinéraire proposé p. 170. La route Daphni-Acharnes-Tanagra me paraît difficilement acceptable : il y aurait lieu de revoir ce point et de comparer les autres dèmes de l'Attique où l'on rendait un culte à Apollon. — De même le poète épique Ἀγίας Βού[λωνος, mentionné p. 131, est un homonyme du phylarque dont le nom apparaît plusieurs fois dans nos documents (p. 81, p. 97, p. 162). A ce propos, C. aurait rendu les renvois plus faciles en numérotant les lignes des inscriptions.

n'est plus qu'une des sources principales d'information, mit Benutzung des *Attischen Processes*.

On ne peut qu'approuver M. L. d'avoir procédé ainsi. En effet, un remaniement nouveau n'était guère possible. Depuis 1883-1887, notre connaissance des antiquités juridiques d'Athènes s'est considérablement accrue ; sans parler des ouvrages modernes publiés sur la question, il suffit de rappeler la découverte de la Constitution d'Athènes d'Aristote. Cet accroissement de nos moyens d'information devait porter M. L. a élargir le cadre de son livre ; aussi a-t-il fait entrer dans la nouvelle publication diverses questions, que Meier et Schömann avaient systématiquement écartées, par exemple ce qui concerne le côté pratique et matériel du droit et la question des cours criminelles. Il faut ajouter que M. L. ne croit pas qu'il soit possible d'exposer un système du droit attique. Une telle entreprise, dit-il avec raison, serait aujourd'hui chimérique.

Le livre s'ouvre par une introduction historique dans laquelle l'auteur expose l'évolution des institutions juridiques d'Athènes. Pour la question des origines, l'auteur remonte naturellement plus haut qu'Athènes ; c'est la société homérique qui sur ce point, comme sur tant d'autres, nous fournit les renseignements précis les plus anciens. Aujourd'hui cette partie nous semble un peu sèche à côté des chapitres que M. Glotz a consacrés à la question dans son beau livre sur la *Solidarité de la famille en Grèce*.

Après cette introduction, ce premier volume traite de l'organisation judiciaire. Cette question remplit un livre qui comprend les six chapitres suivants : magistratures judiciaire, cours criminelles, jurys, tribunaux, compétence judiciaire du peuple et du Conseil, arbitres.

Voici quelques observations faites au courant de la lecture de ce livre.

P. 114. Ce qui est dit sur les officiers de cavalerie est un peu trop sec. Sans doute le service dans la cavalerie peut-être assimilé à une liturgie : mais, cette liturgie présente un caractère si particulier : le cavalier reçoit une solde : il ne jouit pas de l'exemption de sa charge après une année d'exercice, comme c'est le cas pour les autres liturgies, etc. (cf. nos *Cavaliers Athéniens*, livre III).

P. 176-211. Une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage concerne l'eisangélie. M. L. apporte quelques explications nouvelles. Il croit que la nouvelle loi de l'eisangélie, telle qu'elle est exposée par Hypéride au début du discours pour Euxénippe, ne fait pas partie de cet ensemble de réformes qui commence à l'archontat d'Euclide ; il recule la promulgation de la loi jusqu'au milieu du quatrième siècle. Vers cette époque, un changement se serait produit, qui aurait consisté à faire juger par un tribunal d'héliastes, et non plus par l'ecclésia, tous les procès par voie d'eisangélie : la première pratique, qui nous soit connue de cette nouvelle procédure concerne le procès

intenté en 343 par Hypéride à Philocrate, un des instigateurs de la paix de 348 avec Philippe. La discussion, établie sur cette question par M. Lipsius, n'entraine certainement pas la conviction : il a montré du moins à quelles difficultés se heurte l'ancienne explication.

P. 185-187. M. L. nous semble bien indulgent pour le récit de Xénophon relatif au procès intenté aux stratéges vainqueurs à la bataille des Arginuses. M. L. trouve que, grâce au récit détaillé de Xénophon, nous connaissons très exactement cette affaire. Que de points obscurs cependant ! En vertu de quelle loi le Conseil ordonna-t-il leur arrestation ? Quelle accusation précise fut-elle formulée contre eux ? Pourquoi le droit de défense leur fut-il arbitrairement limité ? etc.

Ces réserves ne portent que sur des points de détail ; elles ne nous empêchent pas de reconnaître la haute valeur de l'ouvrage commencé par M. Lipsius.

Albert Martin.

Euripide, Hécube. Texte grec, recension nouvelle avec un commentaire critique et explicatif et une notice par Henri Weil. Troisième édition. Paris, Hachette, 1905. Un vol. in-8°, p. 201-299.

Ausgewæhlte Tragœdien des Euripides für den Schulgebrauch erklärt von N. Wecklein. 2. **Iphigenie im Taurierland,** 3e éd. Leipzig, Teubner, 1904. Un vol. in-8° de 135 p.

La publication de la troisième édition que M. H. Weil, dans sa verte vieillesse, donne de son bel ouvrage sur sept tragédies d'Euripide, touche à sa fin ; la sixième pièce, l'*Hécube*, vient de paraître ; il ne reste plus à publier que l'*Iphigénie en Tauride*. Des pièces déjà parues dans la présente édition, l'*Hécube* est celle qui a subi le moins de changements. Nous indiquons les principaux : v. 367, retour à la leçon des manuscrits ; sont adoptées les corrections : φίλον de Wecklein, v. 460 ; ὀισσοί de F. G. Schmidt, v. 525 : ἀμφιχρύσου d'Herwerden, v. 543 : θήκτῳ de Hartmann, v. 566 ; la conjecture proposée au v. 745 ne nous paraît pas acceptable ; on peut en revanche approuver l'athétèse sur le v. 1046. M. Weil abandonne aujourd'hui la correction du v. 580, ἔδρων pour λέγων des manuscrits (corrigé en 'λεγον) qu'il avait proposée, *Rev. de Philol.*, XVIII, 1894, p. 206 ; c'est cependant encore aujourd'hui la meilleure façon de corriger ce locus desperatus.

La nouvelle édition de l'*Iphigénie en Tauride* de M. Nic. Wecklein témoigne, elle aussi, d'un travail de révision très sérieux. Le commentaire et l'appendice critique ont été allégés de diverses observations vieillies ou inutiles. La grande édition critique d'Euripide publiée par l'auteur a donné une base plus solide pour la constitution du texte. En ce qui regarde l'*Iphigénie en Tauride*, nous sommes mieux renseignés sur la valeur de nos manuscrits ; il est établi aujourd'hui que le Palatinus n'est qu'une copie du Laurentianus ; il

n'a d'autre utilité qu'à nous aider à bien fixer la leçon de ce dernier manuscrit; les variantes qu'il donne ne sont autre chose que des fautes dues presque toujours à la négligence du copiste. Ce fait important déjà signalé par M. W. dans la grande édition, a été définitivement établi dans une étude que M. W. a publiée dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Munich, 1899, 2, p. 207. Pour cette nouvelle édition M. W. suit naturellement le texte qu'il a donné en 1898 dans la grande édition; mais il ne le reproduit pas servilement; il met à profit les travaux qui ont été publiés dans ces six dernières années; il propose lui aussi quelques corrections nouvelles. Signalons d'abord un certain nombre de conjectures qui données simplement en note dans la grande édition ont passé cette fois dans le texte, l'auteur ayant eu plus de confiance en lui-même. La meilleure de ces conjectures nous paraît celle du v. 145, où l'auteur a tiré d'un texte traditionnel inintelligible une leçon très acceptable et qui s'éloigne, en somme, assez peu de ce texte; il en est de même pour le v. 189. Nous n'approuvons pas en revanche les corrections des v. 452, 513, 894 Parmi les conjectures véritablement nouvelles, il faut signaler, celle du v. 15, obtenue par un léger changement à ce que l'auteur avait déjà proposé, il écrit aujourd'hui :

δεινῆς δ'ἀπλοίας πνευμάτων τυχὼν κακῶν.

Nous ne pouvons accepter la suppression des vers 34-35; la réticence τὰ δ'ἄλλα σιγῶ au v. 36 indique clairement qu'Iphigénie vient de formuler un blâme sur le culte d'Artémis, tel qu'il est pratiqué en Tauride; le texte de ces deux vers est gâté, mais les deux vers sont nécessaires; il reste à trouver la correction.

Albert Martin.

H. d'Arbois de Jubainville, *La famille celtique, étude de droit comparé*. Paris, Champion, 1905, in-16, xx-221 p.

Sur la famille dans l'antiquité celtique, nous n'avons guère, outre la mention par César (V, 14), Strabon (IV, 5, 4) et Dion Cassius (LXXVI, 12) de la communauté des femmes dans les Iles Britanniques qu'un texte, d'ailleurs obscur, de César (*De bello gallico*, VI, 18-19). Nous en sommes réduits à chercher dans le droit coutumier de l'Irlande et du pays de Galles les traces des conditions anciennes de la famille chez les Celtes. Le plus vieux traité de droit irlandais, le *Senchus Mór*, conservé dans des manuscrits du xive siècle, était glosé à la fin du xie siècle. Les lois galloises, dont le plus vieux manuscrit date de la fin du xiie siècle, auraient été promulguées par Horwel Dda qui vivait dans la première moitié du xe siècle. Lorsque l'on a déterminé les cas où l'influence étrangère, en particulier l'influence romaine, s'est exercée, il faut encore distinguer du fonds primitif les développements successifs qu'a pris le droit celtique au cours

d'une dizaine de siècles. On peut néanmoins arriver à des résultats assez précis par la comparaison du droit irlandais et du droit gallois et, sauf le cas d'emprunt d'un peuple à l'autre, considérer comme anciennes les parties du droit qui sont communes aux Irlandais et aux Gallois. Enfin les récits épiques irlandais qui remontent au VIIe siècle fournissent parfois quelques détails intéressants sur l'ancienne société gaélique.

Le livre de M. d'A. de J. se divise en deux parties. La première a pour sujet la famille, la responsabilité pour crimes et les successions. La famille irlandaise est plus étendue que la famille galloise ; en Irlande, on peut succéder au dixième degré; en Galles, il n'y a pas de droit successoral après le sixième degré du droit romain ; sauf quand il s'agit de la propriété d'un ancêtre exilé ; dans ce cas, le descendant au neuvième degré peut hériter. En Irlande comme dans le nord du pays de Galles, une faveur spéciale est accordée lors de la succession d'un père au fils de la fille ou de la sœur. Dans la législation la plus ancienne du sud du Pays de Galles, la fille héritait à défaut de fils ; en Irlande, la propriété de la fille revenait dans certains cas à la famille du père. Dans la seconde partie de son livre, M. d'A. de J. étudie le mariage, les épouses légitimes, les concubines, les prostituées. Le mari paie au père le prix d'achat de la femme ; en Galles, le père transmettait ce prix au roi ou à son seigneur. Le douaire n'apparaît que dans le droit gallois ; mais il y est fait allusion dans l'épopée irlandaise. Le divorce par consentement mutuel figure dans le droit irlandais et dans le droit gallois. Dans un appendice, M. d'A. de J. traite de la pédérastie chez les Celtes. Il pense qu'Aristote a généralisé un fait isolé qu'un voyageur grec avait observé. Mais la même accusation est répétée avec des détails précis par Diodore, Strabon et Athénée dont la source commune est vraisemblablement Poseidonios qui avait voyagé en Gaule. Ce qui fait la principale originalité du livre de M. d'A. de J., car les questions dont il traite avaient déjà été étudiées par lui dans le tome VII du *Cours de littérature celtique,* c'est l'instructive comparaison qu'il établit entre certaines coutumes celtiques et d'autre part, le droit assyrien, tel que nous le fait connaître la loi d'Hammurabi, le droit grec et le droit romain.

G. Dottin.

Alfred Holder, **Alt-celtischer Sprachschatz**, fünfzehnte Lieferung. *Sexana-Telonnum;* sechzehnte Lieferung, *Telorus-Tyticus*, Leipzig, Teubner, 1903-1904, col. 1537-2026.

Avec ces deux livraisons se termine le second volume du *Thesaurus* de A. Holder. On peut prévoir que le troisième volume se composera surtout d'additions et de corrections. Les articles les plus importants des seizième et dix-septième livraisons sont : *Silvanus, Suessiones,*

Tacitus, *Tagos*, *Tascodrugi*, *Taurini*, *Taurisci*, *Tectosages*, *Teutones*, *Thule*, *Tolistobogii*, *Tolosa*, *Treveri*, *Tricasses*, *Tungri*, *Turones*. Comme dans les livraisons précédentes, un certain nombre de noms semblent devoir s'expliquer par d'autres langues que le celtique : tels sont : *Sidonius*, gr. Σιδώνιος; Syagrius, cf. gr. Σύαγρος; *Tacitus*, lat. *tacitus; Taurus*, lat. *taurus*, *Tritullus*, gr. Τρίτυλλος; *Trita*, gr. Τρίτα; *Speratus*, lat. *speratus ; tragula* lat. *trahere*, *tractus*; *Tritogeno*, gr. Τριτογένεια; *Tullus*, lat. Tullus. Mais on ne saurait faire grief à M. H. de les avoir admis, quelque improbable que soit leur origine celtique. Car nous savons si peu de chose du celtique continental que nous devons chercher dans le *Alt-celtischer Sprachschatz* non seulement des réalités mais souvent aussi des apparences.

Smert[al]us. *Smert[a]tius* semblent des formes hypocoristiques de *Smerto-rix*. *Smertullus* parait, de même, une forme hypocoristique de *Smertulitanus*; *Sinatos*, de *Sinorix* ou de *Sino-marus*.

A *Tarv-essedum* « char à taureau » on pourrait comparer *Manduessedum* « char à cheval » cf. *mannus*.

L'étymologie de *Ticinus* Tessin par l'irlandais *techim* « je fuis » est peu vraisemblable; car il est difficile d'admettre que ce fleuve ait été dénommé par les Celtes et nous ne savons pas, faute d'exemples sûrs quelles étaient les idées que les Celtes exprimaient dans l'onomastique des fleuves. En tout cas, l'énumération des mots indo-européens de la racine *teq-*, que donne M. H., est inutile. De même, l'explication du nom de *Trebia*, la Trébie, fleuve de Cisalpine par le celtique *trebo-* « demeure » est singulière. On ne peut interpréter les noms de fleuves *Tragisa*, la Traisen, *Tragisama*, la Dreisam, par « la rapide », « la très rapide », si l'on n'a d'autre raison que l'existence de l'irlandais *traig* qui signifie « pied » et non « vitesse ».

On pourrait sans doute augmenter le nombre de ces remarques de détail, qui n'enlèvent rien à la valeur totale du livre de M. H. Je ne suis pas compétent pour critiquer de près les identifications de noms de lieux. Mais il serait utile que les géographes et les linguistes communiquassent à M. H. leurs observations sur cette partie du *Sprachschatz*.

G. Dottin.

J. B. Bury, **The life of St. Patrick and his place in history**, London, 1905, gr. in-8°, xv-404 p.

Jusqu'à la publication du *Saint Patrice* de M. B., le principal ouvrage sur l'apôtre de l'Irlande était le livre de Todd, *Saint Patrick apostle of Ireland*, qui date de 1864. Depuis cette époque, il a paru quelques travaux sur les sources de l'histoire de saint Patrice et, d'autre part, les méthodes historiques sont devenues plus précises

et plus sûres. Il faut se féliciter que le sujet traité par Todd ait été repris par un historien aussi bien informé que M. B. Après un chapitre sur la diffusion du christianisme dans l'empire romain, M. B. nous expose la vie et la mission de saint Patrice, sa captivité et sa fuite, son séjour à Lérins, en Grande Bretagne, à Auxerre, puis, après une étude sur la situation politique et sociale de l'Irlande, l'établissement de saint Patrice à Dalaradia, ses voyages en Meath et ses démêlés avec le roi Loégairé, ses voyages en Connaught, la fondation d'Armagh et l'organisation ecclésiastique, les écrits de saint Patrice et sa mort. Dans un dernier chapitre qui sert de conclusion. M. B. étudie la place de saint Patrice dans l'histoire. Les pages 225-392 sont occupées par un copieux appendix qui comprend : 1° une étude détaillée des sources de la vie de saint Patrice : écrits du saint, documents du ve siècle, vies, mémoires, annales, catalogues hagiographiques ; 2° les notes aux dix chapitres de l'ouvrage ; vingt et un excursus sur les questions les plus discutées. Deux cartes, l'une de l'Ulster oriental, l'autre de Meath et de Connaught permettent de suivre les voyages de saint Patrice. M. B. combat à la fois l'ancienne théorie d'après laquelle saint Patrice aurait été le premier à introduire la religion chrétienne en Irlande et aurait converti l'île entière, et la théorie de Zimmer d'après laquelle l'action de saint Patrice ne se serait exercée que sur un district du Leinster. Il établit qu'il y avait des communautés chrétiennes en Irlande avant saint Patrice, que saint Patrice organisa les chrétientés existantes, qu'il convertit plusieurs tribus païennes, et qu'il mit l'Irlande en rapport avec l'Église romaine. C'est surtout l'importance historique de ce dernier fait que M. B. met en évidence dans la conclusion de son remarquable ouvrage.

G. Dottin.

F. Settegast. **Quellenstudien zur galloromanischen Epik.** Leipzig, 1905 ; in-8° de 375 pages.

On n'accusera pas M. Settegast de se traîner dans les sentiers battus ; peut-être lui reprochera-t-on plutôt d'avoir un faible pour les nouveautés aventureuses. Les quatre longues dissertations qui forment ce volume sont consacrées respectivement à quelques épisodes de la *Chanson de Roland* et de *Garin le Loherain*, à *Elédus et Serena* (roman provençal conservé seulement dans une version française), à *Aigar et Maurin* et à *Généridès* (roman français conservé dans deux rédactions anglaises). M. Settegast se propose de montrer que ces poèmes ou romans nous ont transmis des souvenirs précis d'événements historiques remontant à la période des invasions ou à l'histoire byzantine et qu'ils ont en outre utilisé des sources mythiques ou légendaires très diverses et lointaines. Dans le prologue du *Garin* et dans quelques

vers de *Roland* (ceux où il est question des *vals de Moriane* et d'un *conte chataigne*) se serait perpétué un écho de la bataille où, en 454, les Huns furent écrasés dans les *campi Mauriaci* ou *Catalaunici*. L'histoire des deux amants Elédus et Serena et de Maugrer, le rival malheureux du héros, serait calquée sur celle d'Ataulf, successeur d'Alaric, de Placidia, sœur d'Honorius, et de Constantius qui disputa au prince wisigoth la possession de Placidia (410-4 ; elle aurait été au reste quelque peu altérée par le souvenir du pillage de Rome en 455. Aigar serait Justinien et le rebelle Maurin serait Bélisaire. Quant à la fable de *Généridès* qui présente avec celle d'*Elédus* les plus grandes analogies (au point qu'on a vu dans ces deux romans des rédactions du même récit), elle serait empruntée à l'histoire des empereurs Justinien et Zénon et de la reine Zénobie (475-7). Voilà pour les éléments historiques. — Quant aux éléments mythiques ou légendaires, ils proviendraient, dans le *Roland*, de la *Saga* nordique *de Hervarar*, dans *Elédus*, des légendes de Troie et de Thèbes, dans *Généridès*, d'un récit hindou qui, dans ses voyages vers l'Occident, en aurait annexé d'autres, d'origine perse, syriaque, byzantine et grecque.

Il n'est pas mauvais, à mon avis, que des affirmations hardies, voire téméraires, comme celles-ci, se produisant de temps en temps, nous fassent réfléchir et nous ouvrent des horizons nouveaux. Quand elles sont appuyées, comme c'est ici le cas, sur des recherches aussi vastes que consciencieuses, elles ne peuvent manquer de s'imposer à la critique et de la discussion qu'elles provoquent jaillit nécessairement quelque lumière.

Je ne puis, pour ma part, entrer dans le détail de cette discussion : il faudrait, pour le faire sans outrecuidance, avoir approfondi plus que je ne l'ai fait, des questions multiples et complexes : il y faudrait aussi consacrer une place dont cette Revue ne dispose point. Je me contenterai donc de quelques réflexions générales.

La première est que les choix de M. S. me paraissent assez malheureux. Des quatre poèmes qu'il étudie (laissons de côté le *Roland*, dont quelques épisodes seulement sont ici touchés) deux (*Elédus*, *Généridès*) ne nous sont parvenus que dans des rédactions étrangères, modernes et médiocres; du troisième (*Aigar*) nous n'avons que des fragments épars, peu étendus, écrits dans une langue souvent inintelligible, si bien que la reconstitution de l'action et des caractères présentent d'immenses difficultés; du quatrième enfin nous n'avons pas d'édition critique. Quel espoir peut-on nourrir, dans des conditions aussi défavorables, de se rapprocher du récit original [1]? Si M. S. a voulu jouer la difficulté, il y a pleinement réussi.

---

1. C'est précisément ce qu'a fait ressortir M. Stengel dans un très instructif compte rendu (*Zeitschrift für franz. Sprache*, XXVIII, II, p. 13), où il s'est borné à

En raison même de cette difficulté du sujet, il eût fallu procéder avec une extrême prudence, ne pas se départir un instant de la plus rigoureuse méthode : c'eût été là le seul moyen de donner quelque crédit à des idées aussi hardies. Tout au contraire, M. S. a pris avec la méthode les plus étranges libertés. Se présente-t-il (dans *Aigar*) quelque mot inconnu ? Il l'identifie sans hésitation avec un mot grec, dont il serait, dans toutes les langues romanes, l'unique représentant. C'est ainsi qu'il tire *conge* de κόμιον, *efange* de εὐφημία, *dogne* (qui paraît bien être une faute de copiste pour *pogne*, *ponha*), de δίωγμα, *Enfrun* de ἔμφρουρος, *ges* (dans *ges*, *mar*) de διὰ. Il ne se demande même pas comment une langue aussi bigarrée pouvait être comprise des populations d'entre Charente et Garonne, pour lesquelles le poète écrivait [1].

Mais ce sont surtout les noms propres (de personnes et de pays) que M. S. traite avec une superbe désinvolture, comme s'ils étaient au-dessus des lois ordinaires de la phonétique : or on sait que, tout au contraire, ils sont les témoins les plus sûrs de l'évolution phonétique d'une langue. Changements dans l'accentuation, aphérèses, épenthèses, chassés-croisés de voyelles et de consonnes, rien de tout cela n'effraie M. S. et les tours de prestidigitation auxquels il nous fait assister provoquent à un égal degré l'ébahissement et la défiance. Ainsi (car il faut bien citer quelques exemples) *Bec de Saint Ilaire* est tiré de *Bélisaire*, *Aigar* de γαίδαρος (parce que le peuple de Byzance donnait à Justinien ce sobriquet qui signifie « âne »), *Eledus* de *Ataulf* (par les intermédiaires *Attalus*, *Alatus*, *Alatheus*, *Elidius*); le mot *Durandal* s'explique le plus naturellement du monde par le croisement de *Tyrfing* (nom d'une épée dans la Saga de Harvarar) et de *Dyrinn* (nom d'un des forgerons de cette épée), plus le suffixe *al* ou *ard*. Et il y a près de deux cents étymologies de ce genre ! Elles évoquent invinciblement le souvenir du légendaire *fabaricotus* ou de l'équation moins célèbre, mais non moins géniale *Ténarèse* > *iter Cæsaris*, et nous font, il faut bien le dire, reculer d'un bon siècle. Il est fort à craindre qu'elles ne rejettent dans l'ombre certaines suggestions intéressantes de M. S. et ne découragent les esprits pondérés d'entrer dans une voie où il y aurait peut-être quelques découvertes à faire [2].

A. Jeanroy.

---

examiner la première dissertation de M. Settegast. Il a montré qu'une édition critique du prologue de *Garin* modifierait sensiblement l'analyse donnée ici et que, les noms propres variant énormément selon les manuscrits, M. S. qui y attache une importance particulière, s'est souvent appuyé sur des formes dénuées de toute autorité.

1. L'hypothèse que je viens de résumer suppose l'existence d'un original grec; mais la confusion admise un peu plus loin (p. 197) de *dealbati* avec *abbates* suppose nécessairement l'existence d'un original latin : il faudrait choisir, ou du moins faire allusion à la difficulté.

2. M. L. Jordan croit aussi retrouver la légende de Bélisaire dans un épisode d'*Ogier le Danois* (voy. *Archiv für das Studium der n. Sprachen*, CXII, 135 ss.).

Esercitazioni sulla letteratura religiosa in Italia nei secoli XIIIe et XIVe, dirette da Guido Mazzoni nel R. Istituto di studj superiori in Firenze durante l'anno scolastico 1904-1905. Florence, Alfani et Venturi. In-8° et XII-345 p. 1905, 3 fr. 50.

Bien que les morceaux qui composent ce volume soient très courts et partent de la main de tout jeunes gens, il convient d'en dire un mot; car c'est une tentative originale dirigée par un des plus savants et des plus brillants maîtres de l'Italie. M. G. M. a distribué entre ses élèves les principaux chapitres de l'histoire de la religion en Italie entre 1200 et 1400 (légendes, hagiographie, *laude*, écrits ascétiques, voyages en Terre-Sainte, sentiment religieux dans Pétrarque, dans Sainte Catherine de Sienne, etc.). Naturellement ces morceaux sont d'inégale valeur; pourtant, il y a profit à les lire; par exemple, du premier coup d'œil on aperçoit les lacunes de la bibliographie qui ouvre le volume, mais je crois que même les spécialistes y trouveront des indications utiles. Quant aux erreurs de détail qui ont pu échapper à ces jeunes étudiants, peu importe. S'il y avait un souhait à exprimer pour quelques-uns d'entre eux, ce serait qu'ils sacrifient moins dorénavant l'analyse psychologique à l'érudition; ils ont raison de chercher des sujets neufs, de viser à l'exactitude scientifique; mais, quand ils ont la bonne fortune de rencontrer sur leur chemin un livre comme les *Fioretti* ou simplement comme le *Specchio della vera penitenza*, il faudrait le lire d'un peu plus près et tâcher de le pénétrer davantage; ils se laissent arrêter par la crainte de répéter ce qu'on a dit; mais, à vingt-cinq ans, on a une fraîcheur de sentiment, une chaleur d'âme qui ont toujours leur prix. Ce n'est pas imiter assez leur maître que de viser à une méthode rigoureuse; ils me répondront qu'on n'est pas poète ou orateur à volonté; mais ils n'ont pas assez envie de le devenir; et s'ils attendent, pour essayer, d'avoir la barbe grise, ce sera peut-être trop tard. En revanche, certaines de ces études font preuve de finesse, par ex. celle qui roule sur Pétrarque. Quant aux morceaux curieux et instructifs, ils sont nombreux; je citerai seulement, pour être court, ceux qui se rapportent aux monuments ligures, dont un est signé du fils de M. Mazzoni et donne d'heureuses espérances.

On voit par la préface que ce volume est en partie destiné à répondre à certaines personnes qui en sont, paraît-il, à croire que les professeurs des Universités italiennes ne travaillent pas. Chez nous, il intéressera à un autre égard. M. Mazzoni a voulu que chacun de ses élèves traitât ces matières souvent délicates en toute liberté de conscience; mais il a voulu aussi qu'aucun n'y choquât, par l'expression, la conscience d'autrui; il a pensé que de futurs professeurs devaient apprendre l'art de tout dire sans blesser personne et, pour s'assurer qu'ils y étaient parvenus, il a soumis le manuscrit à deux

ecclésiastiques qui, par parenthèse, ont, nous dit-il, amélioré l'ouvrage par leurs doctes et précises observations.

Charles Dejob.

Lettres de Charles VIII, roi de France, tome V, par P. Pélicier. Paris. Renouard, 1905. In-8°, xii et 343 p. 9 francs.

La Société de l'Histoire de France vient de mettre au jour le cinquième et dernier volume des *Lettres de Charles VIII, roi de France*, que M. Pélicier publiait depuis quelques années. Il embrasse la correspondance royale du 11 janvier 1496 au 14 mars 1498. A côté du nom du regretté archiviste de l'Yonne, décédé en 1903, figure celui de M. B. de Mandrot, qui a bien voulu se charger d'achever le travail que le premier éditeur n'a pu mener à bonne fin. Quand on parcourt d'affilée les onze cents pièces de cette correspondance, on est frappé du peu d'intérêt qu'elles éveillent pour la plupart dans l'esprit du lecteur, soit que celui-ci désire connaître l'homme dans Charles VIII, soit qu'il veuille y étudier surtout la potitique du souverain. La différence est sensible surtout quand on sort de la lecture des lettres de Louis XI. Même en se rappelant que le jeune conquérant de l'Italie monta sur le trône encore enfant, qu'il est mort à vingt-huit ans, qu'il n'a jamais passé pour un prince intelligent ni de volonté ferme, en est frappé de la monotonie de cette correspondance royale. Dans ce dernier volume, sauf quelques missives adressées à des princes italiens, nous rencontrons surtout des lettres au Parlement de Paris, recommandant des clients royaux à la Cour suprême. C'est une constatation (toute négative, il est vrai) de l'effacement de la royauté française au dehors, dans ces dernières années du xve siècle.

R.

Akten und Briefe zur Kirchenpolitik Herzog Georg's von Sachsen, herausgegeben von Felician Gess. Leipzig, Teubner, 1905, lxxxviii, 848 p. gr. in-8°, 63 fr. 25 c.

La Commission royale d'histoire saxonne, à laquelle nous devons déjà, entre autres publications, les *Rapports de Jean de Planitz* sur la Régence impériale de Nuremberg (1521-1523), édités par M. Virck et le premier volume de la *Correspondance politique de Maurice de Saxe*, publié par M. Brandenburg, dont nous avons rendu compte ici, vient de mettre au jour un autre volume de dimensions respectables ; c'est un choix de documeuts relatifs à la politique ecclésiastique du duc George de Saxe. De même que Frédéric-le-Sage, Jean-le-Constant, Jean-Frédéric le Confesseur, ces trois frères de la branche ernestine, ont représenté le luthéranisme naissant, triomphant, puis momentanément écrasé, de même George de Saxe, leur cousin de la branche

albertine, a été jusqu'au bout de sa carrière le champion fervent de l'Église catholique. Il a commencé à régner dès 1500; mais comme il ne doit être question que de son attitude confessionnelle dans le présent recueil, M. Gess n'a fait commencer celui-ci qu'en 1517, au moment où éclate la crise religieuse en Allemagne. On aura une idée de l'abondance des matériaux conservés dans les archives saxonnes, en constatant que ce gros volume, de plus de neuf cents pages, n'embrasse qu'une période de sept années (1517-1524). On nous en annonce encore deux autres, de dimensions pareilles, et il est permis de trouver que 2,700 pages sont un peu beaucoup pour « documenter » les idées religieuses et les actes ecclésiastiques d'un souverain d'ordre secondaire en définitive. Mais il ne faut pas oublier pourtant qu'il s'agit également ici d'une publication *régionale*, où doivent entrer beaucoup de pièces que n'utilisera pas sans doute l'*histoire générale*, mais qui pourront être précieuses pour les *historiens locaux*. Comme le gouvernement royal fournit les fonds ponr exploiter consciencieusement les archives si riches de Dresde, de Weimar, Marbourg, etc., il ne faut pas se plaindre de cette surabondance de matériaux, même si certains de ces documents sont déjà connus, ayant été édités mais mal édités jadis. Une substantielle introduction de M. Gess permettra aux lecteurs un peu pressés de faire connaissance avec le prince lui-même, figure originale, ennemi de la Réforme, mais non pas de réformes partielles, et qui se donna beaucoup de peine pour obtenir celle des mœurs de son clergé, dès les premières années de son règne. Il y mit de la fougue et de la ténacité, mais sans succès durable, comme dans sa lutte quasi-personnelle contre Luther. Parmi les pièces les plus curieuses nous signalerons au n° 763 le récit d'un conflit du duc George avec un prédicant de Freyberg (décembre 1524).

R.

Traktat über den Reichstag im 16. Jahrhundert, p. p. Karl Rauch. Weimar, Boehlau. 1905. In-8°, VII et 122 p. 5 fr. 25.

Une nouvelle série d'études historiques et juridiques va paraître à Weimar sous le titre de *Quellen und Studien zur Verfassungsgeschichte des deutschen Reiches im Mittelalter und Neuzeit*, sous la direction de M. le professeur Karl Zeuner, de Berlin. Le premier fascicule renferme une dissertation de M. Karl Rauch, sur un texte curieux du XVIe siècle, imprimé dès 1612 et assez souvent publié depuis, mais d'une façon incomplète et avec des variantes assez considérables, d'après des manuscrits plus ou moins fautifs. On trouve le *Traktat über den Reichstag im 16 Jahrhundert* dans les grandes collections de Goldast, Lünig, Londorp, etc., mais on sera content d'en avoir enfin une édition critique précédée d'une bibliographie détaillée et enrichie des notes nécessaires. On a de tout temps discuté

sa provenance et sa valeur officielle, et l'opinion la plus répandue en plaçait l'origine vers 1582. M. Rauch vient démontrer, d'une manière fort plausible, que le document a été composé dans les derniers mois de l'année 1587, à l'occasion du *Deputationstag* de la Diète, qui devait se réunir à cette date et que son rédacteur ne pouvait être qu'un fonctionnaire supérieur de la chancellerie électorale de Mayence. Il a fait ressortir en même temps l'intérêt majeur que présente une source de cette nature, pour une époque où nous possédons très peu de documents authentiques sur les sessions des Diètes de l'Empire, sur les règlements intérieurs de ce corps suprême, sur les rapports de ses membres entre eux, etc. Pour le XVIIe et le XVIIIe siècle, ils abondent; en même temps ils sont généralement tendancieux. Ici le manuel de la chancellerie de Mayence semble encore colligé sans arrière-pensées secrètes, et compilé *bona fide* par une autorité des mieux orientées, l'Électeur de Mayence étant l'archi-chancelier du Saint-Empire-romain-germanique. C'est donc un document de premier ordre pour l'histoire du droit public de l'Allemagne au XVIe siècle dont l'éditeur nous entretient ici et l'on doit remercier M. Rauch de l'avoir remis au jour en l'entourant de tous les commentaires désirables.

R.

A. M. P. Ingold et E. Bonnardet, **Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire,** par le P. Louis Batterel, volume IV (Paris, A. Picard, 1905, VII, 566 p. in-8°).

Ce tome renferme « les pères de l'Oratoire qui ont vécu sous le P. de Sainte-Marthe, cinquième supérieur général »; nommé en 1672, il dut démissionner en 1696, par suite des cabales incessantes du P. La Chaize et mourut quelques mois plus tard. On trouvera, comme dans les volumes précédents, toute une série de personnages intéressants parmi les Pères qui défilent devant nous : les anciens militaires du Saillant et de Chevigny; le P. Poisson, que son penchant pour le cartésianisme mit en soupçon d'hérésie; le P. Boyer, le grand convertisseur des Cévennes, qui échouait parfois, comme le dit naïvement son biographe, « faute de finances ». Le P. Richard Simon est l'un des plus maltraités naturellement, puisque entaché d'hétérodoxie; aussi le P. Batterel le compare-t-il galamment à la coquette *Galatée* de Virgile! Exclu de la Congrégation, l'auteur de l'*Histoire critique du Vieux Testament* est malmené par les éditeurs, ce qui ne l'empêche pas de rester l'un des plus remarquables théologiens que la France catholique ait produit au XVIIIe siècle ou plus tard. Voici encore le P. Malebranche, bataillant contre les Jésuites d'une part, contre Arnaud de l'autre; le P. Michel Levassor, « traître à son Dieu et à sa patrie » et suspect de *malebranchisme*, qui se retire en Hollande et y écrit les dix-neuf volumes de son *Histoire de Louis XIII;* le P. Pasquier Quesnel, l'auteur des *Lettres spirituelles;*

le P. Billard, qui comparait les Jésuites à la Bête à sept cornes de l'Apocalypse et paya ce blasphème d'un long séjour à la Bastille, puis à Saint-Lazare, etc. Mais je me reprocherais de ne pas mentionner encore au moins deux des *confrères* de l'Oratoire à cette époque, François Gacon, le « poète sans fard », le traducteur d'Anacréon et de Sapho, et le P. Raphaël Lévi, ce juif levantin, dit le P. Louis de Byzance, qui termina son existence agitée dans la maison des fous de Charenton. On le voit, c'est une galerie de physionomies très variées du monde religieux d'alors que le P. Batterel, encore qu'il ait évidemment poursuivi avant tout un but d'édification, ou si l'on préfère, de glorification de ses devanciers à l'Oratoire, a placé sous nos yeux. Croyant écrire pour ses confrères seulement et non pour le grand public, ni surtout pour les dévots du XXe siècle, il ne s'est pas refusé les détails ingénus, les anecdotes caractéristiques, les coups de griffe occasionnels; il nous a donné de la sorte un tableau, naturellement partial, mais très vivant d'un des aspects de la vie et de l'activité de l'Église au XVIIe siècle. On ne peut qu'être reconnaissant aux savants éditeurs d'avoir exhumé ce manuscrit curieux et à la librairie Picard de l'avoir fourni au public à un prix si modique.

R.

Émile Bourgeois, **Les archives d'art de la manufacture de Sèvres.** In-4°. Paris, Cerf.

Le rapport adressé le 31 mars 1905 au Ministre, par M. Émile Bourgeois, sur les Archives d'art de la manufacture de Sèvres, a été imprimé en une brochure avec l'inventaire sommaire de ce fonds précieux de documents. C'est une idée excellente et qui rendra plus d'un service, car on ignorait tout, de ces papiers conservés pourtant depuis 1741, dans leur presque entière intégrité (elle serait complète avec ce qui a émigré aux Archives nationales), et qui ne comprennent pas moins de 350 cartons et 630 registres. Le travail a été considérable, mais le résultat a dépassé l'attente, et le relevé, rapide mais déjà plein de renseignements précis, qu'en fait M. Émile Bourgeois (y compris la *Réserve*, les registres du personnel, les *secrets*, les modèles) est d'un extrême intérêt.

H. de C.

Gaston Brière et Pierre Caron. **Répertoire méthodique de l'histoire moderne et contemporaine de la France.** Année 1903 (sixième année). Paris, Ed. Cornély et Cie, 1905. In-8°, XXXII-361 p.

La sixième année du précieux répertoire « publié par la Société d'histoire moderne » comprend le chiffre énorme de 5977 n^os^. La cinquième (à laquelle collaborait M. Henri Maïstre) n'en comptait que 3897. C'est que les auteurs y ont réintégré cette année les histoires des sciences, littéraire, de l'art, qu'on avait eu le regret de les en voir

bannir l'an dernier ; et, pour qu'il n'y ait pas de lacune dans la collation, ils ont inséré dans leur répertoire de 1903, en ce qui concerne ces trois spécialités, la production de 1902 aussi bien que celle de 1903.

Certaines des données qu'ils nous apportent intéressent l'histoire des idées et des modes intellectuelles. On n'apprendra pas sans curiosité que le père Hugo absorbe à lui seul près de 150 nos, qu'il a fallu subdiviser en sept rubriques, tandis que Lamartine doit se contenter de 14 fiches, Sand de 20; Sainte-Beuve monte à 28.

Il y a forcément de l'arbitraire dans la classification adoptée par MM. Brière et Caron, et des spécialistes leur ont déjà adressé, à ce sujet, des reproches qu'une autre classification se fût peut-être également attirés. — On peut assurément se demander pourquoi le 516 : *les électeurs de Pépieux*, est à « Histoire des Institutions », tandis que 152 et 167-175, qui sont aussi relatifs aux élections de 1789, sont à « Histoire des Faits » ; pourquoi 529, où il est question de délibérations consulaires de 1566 à 1800 et de listes consulaires allant de 1243 à 1800 est classé dans la section « de 1789 à nos jours ».

De même le parti pris de constituer, non pas seulement une section générale de biographie et généalogie, mais des sections spéciales pour la biographie de l'histoire intérieure, diplomatique, militaire, religieuse, etc., entraîne les auteurs à placer à « biographies militaires » les lettres de prison et d'exil de la Fayette (1248), parce que la Fayette était général. Un de ces renvois, dont nos auteurs sont d'ordinaire moins avares, aurait été utile à « histoire intérieure ».

Les inconvénients que nous signalons sont d'ailleurs largement atténués par l'existence des trois tables de noms d'auteurs, de personnes, de lieux. Aussi, sans craindre d'avoir l'air de râbacher, je répèterai que d'année en année le *Répertoire* devient un instrument de plus en plus indispensable pour toute recherche d'histoire moderne. On se félicitera donc d'apprendre que la septième année est en préparation.

Henri Hauser.

Firmin Maillard, **La cité des intellectuels,** Paris, Daragon, s. d. In-8°, 526 p.

M. F. Maillard, dont nous avons signalé *Les passionnés du livre* et *Le Requiem des gens de lettres*, apporte aujourd'hui une nouvelle contribution — moins lugubre que cette dernière — à l'histoire anecdotique de la littérature française du XIXe siècle : *La cité des intellectuels*, tableau bien posé, très vivant, qui caractérise avec une bonhomie quelque peu malicieuse les relations des écrivains avec leurs éditeurs, les démêlés entre confrères, parfois aussi les petites faiblesses des grands hommes. Toutes les célébrités littéraires défilent devant le lecteur, qui se demande comment M. F. Maillard a pu recueillir ces milliers d'informations, souvent piquantes, dont pourra d'ailleurs

faire son profit un historien sérieux des lettres contemporaines. 20 pages à 2 colonnes sont consacrées à la table des noms cités.

C. E. R.

Impressions d'une Française en Amérique (*États-Unis et Canada*) par Mlle Thérèse VIANZONE. Paris, Plon, 1 vol. in-12 av. photog.).

Ce livre est très vivant, très personnel; seulement il ne faut pas lui demander plus que ne promet son titre, et c'est une Amérique à part qui est décrite ici au lecteur. Venue pour donner des conférences d'histoire et de littérature, et unanimement appréciée, mais plus encore peut-être dans sa verve aimable de française et sa grâce distinguée de femme du monde, Mlle Vianzone, attendue par des amies, reçue dans la meilleure société, dans les *homes* les plus raffinés, les plus fermés, choyée, appréciée de tous, a vécu comme dans une fête continuelle, et c'est l'écho d'un enchantement presque incessant, d'une gratitude profonde, qu'elle donne. Elle a fréquenté d'ailleurs les clubs féminins, les hôtels réservés aux femmes, les collèges de jeunes filles, les couvents de religieuses hospitalières ou éducatrices, et à peine a-t-elle eu le temps et le goût de voir (aux États-Unis du moins) quelques petites choses au delà de ce cercle si infiniment restreint des personnes qui, en dehors des affaires, trouvent encore le temps de penser, de s'intéresser à l'histoire, aux lettres, aux arts. Aussi, à part quelques personnalités entrevues, telles que M. Roosevelt (c'est à sa femme qu'est dédié le livre), ou le cardinal Gibbons, Mlle Vianzone a-t-elle étudié peu d'hommes, et pas davantage ce qui les occupe uniquement, et ce qui est surtout la vraie Amérique. Mais, comme elle observe bien, et dit avec finesse et esprit ce qu'elle a vu, comme elle n'est ni une « intellectuelle » ni une « féministe », mais une femme de cœur ouvert et de parole simple et sincère, ses lettres quotidiennes à une amie sont attachantes et neuves, ses impressions aussi justes que délicatement formulées : bref, le volume, d'ailleurs attrayant, est encore un *document*. Et d'être bien ce qu'il est, est justement ce qui fait son prix.

H. de C.

Dr. Joseph BAUTZ, ao. Theol. Prof. an der Königlichen Universität Münster : **Die Hölle. Im Anschluss an die Scholastik dargestellt.** Zweite verb. und verm. Auflage. Mainz, 1905. Kirchheim u. Ko., 256 p.

Voici un livre qui — le simple énoncé de la méthode suivie dans sa composition nous le dit sur le titre — nous transporte au moyen âge. N'en déplaise à son très sérieux auteur, qui nous l'offre de nouveau après 22 années, le seul succès auquel il a droit de prétendre en bonne logique est celui auquel il aspire, certes, le moins : un succès de fou rire.

Il est humiliant pour la science universitaire allemande de compter au XXe siècle des productions comme celle-ci. D'autre part, il est con-

solant pour tout esprit libre de trouver sur sa route un document semblable d'orthodoxie catholique. Et l'on est tenté, en considération justement de la valeur d'une telle trouvaille, de passer légèrement sur le premier point, qui cependant mériterait d'être développé un peu en détail.

Donc, comme aux âges où fleurissaient les arguments en *barbara, celarent, darii, ferio, baralypton*, nous pouvons nous offrir la pérégrination dantesque à travers les régions infernales. Nous y entendrons toute sorte de révélations édifiantes sur les cheminées de l'abîme vomissant un venin fumeux, sur la caléfaction centrale de l'enfer et du purgatoire, sur la nature gazeuse des flammes infernales, sur l'organisation des diables — qui, aujourd'hui encore, ainsi qu'aux époques messianiques, peuvent utiliser comme moyen de locomotion le ventre des porcs —, sur l'odeur de soufre qu'ils laissent derrière eux, etc., etc. Nous y entendrons l'énumération fastidieusement absurde de toutes les opinions des Pères en la matière, opinions qui, naturellement, s'effacent devant les élucubrations de l'Ange de l'École. Nous nous y initierons à cette méthode superbement dédaigneuse du bon sens que de « savants » théologiens cultivent au xxe siècle avec la même ferveur que naguère — et qui est le précieux soutien de l'orthodoxie —, grâce à laquelle on nous démontrera à la façon du médecin de Molière que le « feu de l'Enfer » est bien un feu, une chose en soi, tandis qu'au contraire le « ver rongeur » doit être tenu pour une simple métaphore, un être de raison. Nous nous y convaincrons que c'est en vain qu'il existe une critique biblique scientifique, qu'elle est nulle et non avenue, que la seule façon de procéder en bonne discipline scientifique avec les textes sacrés est de les prendre en leur teneur littérale telle que nous la donnent les recueils traditionnels. Et enfin, nous nous convertirons à l'idée salutaire que tout le soi-disant progrès moderne n'est qu'un artifice démoniaque et que ses suppôts expieront impitoyablement en une éternité de peines le péché de leur orgueil, révolté contre Dieu. Car il est certain de toute certitude que les peines infernales sont éternelles (p. 242 et suiv.) !

Ce livre, production adéquate de ce thomisme pétrifié qui est toute la science de l'Église Romaine, montre que le Diable n'est pas où l'auteur est allé l'étudier. Ai-je besoin de développer davantage ce thème ? Si le Diable est l'ennemi du Bien, et si le Bien ne fait qu'un avec le Vrai, on tirera facilement la conclusion que j'insinue. Un ouvrage comme celui-ci, pur défi à la science, possède, je le répète, sa valeur scientifique. Il montre combien est irrémédiable la banqueroute spirituelle du catholicisme. Et cette constatation n'est pas de trop, à une heure où des esprits inquiets et faibles semblent redouter une sorte de renaissance vengeresse de l'ultramontanisme en France.

Camille Pitollet.

— Le troisième rapport sur les fouilles de Rhodes, par MM. Blinkenberg et Kinch (*Exploration archéologique de Rhodes*, fondation Carlsberg; extrait du (*Bull. de l'Ac. royale des sc. et des lett. de Danemark*, 1905, n° 2, p. 29-125) nous informe de découvertes importantes, principalement dans le domaine épigraphique : un décret de proxénie que les explorateurs datent de quelques années avant le synœcisme rhodien (407), une dédicace à Athéna Lindia par l'équipage d'un navire de guerre, et une autre inscription dédicatoire en l'honneur d'un prêtre et de sa femme, offrant cet intérêt particulier qu'elle apporte un élément nouveau pour la date du groupe de Laocoon (milieu du 1er siècle avant J.-C.). Les fouilles, en outre, ont mis au jour une sorte de dépôt ou de cachette où étaient entassés une foule d'objets votifs, statuettes, protomes, vases et fragments, provenant du temple d'Athéna ; ce dépôt se rapporterait à la fin du ve siècle. — My.

— Au congrès international des sciences historiques tenu à Rome en 1903, M. Solari a fait une communication sur les sources de la narration de la guerre des Cimbres dans la *Vie de Marius* ch. 23-27 (*Lutazio Catulo nella narrazione della guerra Cimbrica in Plutarco;* Extr. des *Atti del congresso...* vol. II, sect. I; Rome, 1905; 11 p.). Il y expose avec beaucoup de bonnes raisons que Plutarque a puisé ses renseignements dans le récit de Catulus, plein de partialité à l'égard de Marius, mais qu'il le cite de seconde main, et qu'il l'a connu, selon toute vraisemblance, par l'intermédiaire de Posidonius, plutôt que par les commentaires de Sylla. — My.

— *L'histoire de la légitimation des enfants naturels en droit canonique*, par M. R. Genestal (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études, section des sciences religieuses,* XVIII; Paris, Leroux, 1905; in-8, IV-238 pages) est un modèle de dissertation érudite et méthodique. L'auteur traite de la légitimation *ad spiritualia*, c'est-à-dire de l'irrégularité *ex defectu natalium* et des modes de légitimation par lesquels cette irrégularité pouvait être réparée en vue de la réception des ordres, et de la légitimation *ad temporalia* en tant qu'elle a pu trouver place dans le droit canonique. Origine et développement de la discipline ecclésiastique sont parfaitetement exposés. On lira surtout avec intérêt, dans la seconde partie, ce qui concerne la légitimation par Innocent III des enfants de Philippe Auguste et d'Agnès de Méranie. — A. L.

— Dans le livre de M. L. Jénouvrier sur la *Situation légale de l'Église catholique en France* (Paris, Poussielgue, 1905 ; in-12, XII-295 pages), abstraction faite d'une lettre de l'archevêque de Rennes et d'une brève introduction qui sont dans le style ordinaire des publicistes catholiques quand ils apprécient « la loi de persécution », l'on trouvera un commentaire documenté, sobre, précis et, autant que nous en pouvons juger, exact, de la récente loi sur la séparation des Églises et de l'État. M. J. s'est proposé de venir en aide aux membres du clergé catholique en leur fournissant un petit manuel du nouveau droit qui va régir les cultes dans notre pays. C'est leur rendre un meilleur service que de les exciter à la rébellion. — A. L.

— En traitant de *la question biblique dans l'anglicanisme* (article du *Correspondant* reproduit en brochure ; Paris, Bloud, 1905; in-12, 64 pages), Mgr P. Batiffol s'est proposé de montrer que « la critique historique est une phase inévitable de la science religieuse ». Grandes apparences d'esprit scientifique, mais voir pp. 38-44, la prestigieuse habileté avec laquelle on esquive la difficulté que créent à l'orthodoxie des récits tels que ceux de l'annonciation, de la transfiguration, de la résurrection, de l'ascension du Christ. — A. L.

— Un ouvrage sur *L'esprit du temps* (Paris, Perrin, 1906; in-12, XI-336), où l'on passe en revue la philosophie, la littérature, l'art, l'opinion et les mœurs, voire la religion des contemporains, a quelque chance d'être un peu superficiel, du moins en certaines parties, inégal et parfois inexact, même avec l'information la plus complète. M. M. Salomon ne s'est pas effrayé de ces dangers et il nous donne un livre bien fait, bien écrit, intéressant, où il a su réduire au minimum les inconvénients du genre. Le chapitre de la religion est écrit avec bienveillance et optimisme. M. S. a constaté « qu'on ne se marchande plus estime ni respect entre gens d'Église, d'une confession à une autre » (mais je crains que certains ne soient toujours un peu enclins à déchirer leurs coreligionnaires). Il y a, dans une note, deux lignes sur le *liber pontificalis* que la prochaine édition fera bien de supprimer, car elle dépasse la mesure d'inexactitude permise, je ne dirai pas à un praticien, mais à un contempteur de la philologie. — A. L.

— Nous avons reçu *Die Protestantische Lehrfreiheit* (Berlin, Schwetschke, 1905: in-12, 32 pages), conférence de M. G. Graue sur l'attitude à prendre dans l'enseignement pastoral vis-à-vis de la critique et de la science : orthodoxie modérée. — A. B.

— L'*Esquisse de la science du bonheur* (Paris, Giard et Brière, 1905, 336 p. 3 fr. 50) par M. François David, juge au tribunal civil de Gex, est un essai d'application d'un *Plan méthodique pour la construction de sciences nouvelles et la reconstruction des sciences incomplètes* publié par l'auteur en 1897 et qui, « basé sur les notions de temps, d'espace et de nombre, est susceptible de s'appliquer à tout objet d'étude ». Il paraît que « ce livre prépare une révolution scientifique et laisse entrevoir une complète rénovation morale ». Nous sommes désolé et confus de n'y avoir trouvé aucun symptôme de ce genre. — Th. Sch.

— Le débat au sujet des limites de l'Histoire, débat assez dénué d'intérêt pratique malgré la passion que les savants allemands y apportent, se continue en une série d'articles et de brochures, parmi lesquels *Die Grenzen der Geschichte* (Leipzig et Berlin, Teubner, 1905, 32 p.) de M. Ottmar Dittrich, privat docent à Leipzig, est un tirage à part de l'*Historiche Vierteljahrschrift* VIII, et ne se signale ni par plus de clarté ni par plus d'actualité que ses congénères. — Th. Sch.

— D'une valeur presqu'aussi purement théorique et abstraite que l'opuscule précédent est *Die menschliche Erziehung* (Tubingue, Laupp, 1905, 197 p. 3 m. 60, ouvrage de plus longue haleine, dans lequel le prof. R. de Schubert-Soldern essaie de fixer les principes essentiels et les conditions générales de toute pédagogie, c'est-à-dire d'écrire un manuel pédagogique théorique ou, si l'on préfère, d'esquisser une philosophie de la pédagogie. Il étudie d'abord la notion et les buts de l'éducation et de la morale en général, puis les effets éducateurs des sciences et des aptitudes, ensuite ce qu'il faut entendre par éducation morale, enfin il trace les limites de l'éducation et un plan général d'éducation. Il a déjà publié, en 1896, un grand in-8° sur *Das menschliche Glück und die soziale Frage*. — Th. Sch.

ERRATUM. — N° du 19 mars, p. 174, l. 1 et 4 du bas au lieu de *Cornahan*, *Carnahan*. — l. 1 (id.) au lieu de *ne* lire *en*.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 16 avril — 1906

La Mrcchakatika trad. Ryder. — Bonner, Les témoignages à Athènes. — Bourguet, L'administration du sanctuaire pythique. — Mahaffy, L'hellénisme dans l'empire d'Alexandre. — Diodore, IV, p. C. Th. Fischer. — Methner, L'irréel du présent en latin. — Blase, Études sur la syntaxe latine, II. — Brünnow et Domaszewski, La province d'Arabie, II. — Prou, Recueil de fac-similés d'écritures du Ve au XVIIe siècle. — Mélanges Paul Fredericq. — Diehl, Études byzantines. — Gevaert, Traité d'harmonie théorique et pratique, I. — Mélida, Les sculptures du Cerro de Los Santos. — Académie des inscriptions.

The little clay-cart (Mrcchakaṭikâ)....., translated... by A. W. Ryder. xxx-176 pages. Cambridge Massachusets. Published by Harvard University 1905.

Cette belle traduction de la *Mṛcchakaṭikâ* forme le neuvième volume de la collection (*Harvard Oriental Series*) dirigée par M. Lanman, annoncée et appréciée ici même par M. V. Henry. Elle témoigne d'une évolution dans les idées en Amérique pour ce qui regarde les choses de l'Inde. Jusqu'ici les travaux publiés étaient purement philologiques. Cette fois, M. A. W. Ryder qui est en même temps un scrupuleux philologue et un littérateur délicat, a tenté de faire passer dans la langue anglaise les beautés d'une œuvre hindoue. On peut dire que l'essai est tout à fait réussi : la prose de M. R. est élégante et les vers par lesquels il a rendu les parties versifiées du drame, sont très bons. On ne peut donc que souhaiter que bientôt M. R. nous donne la traduction de *Çakuntalâ*, traduction annoncée déjà pour la même collection.

A. Cuny.

Robert J. Bonner, **Evidence in Athenian courts.** Chicago, Univ. Press, 1905, 98 p.

Le sujet traité dans ce volume intéressera sans doute tous ceux qui s'occupent du droit grec et qui étudient le fonctionnement des tribunaux à Athènes ; mais M. Bonner l'a conçu d'une façon particulière : il s'est placé au point de vue de la loi anglaise, et a adopté une division en chapitres qui correspond plutôt aux usages anglais qu'à la procédure des Athéniens. Il se sert aussi de la terminologie anglaise, bien que l'équivalence des expressions ne soit souvent qu'approxima-

tive. Il s'agit du témoignage et des témoins en justice. M. B. étudie successivement les formes et les qualités du témoignage, la capacité des témoins et la valeur de leurs dépositions, l'usage et l'autorité de ces dépositions devant les tribunaux athéniens, les témoignages sous serment, les faux témoignages et leur appréciation au point de vue légal, en un mot toutes les règles relatives à l'audition des témoins, en matière civile et en matière criminelle. Il s'appuie, naturellement, sur les orateurs attiques, et ses assertions sont toujours appuyées soit par une simple référence, soit par la discussion de quelques passages des textes se rapportant au cas examiné. En même temps, il signale, lorsqu'il y a lieu, les différences entre la coutume anglaise et la législation d'Athènes. Si l'on met à part les exemples assez nombreux discutés par M. B., son livre peut être considéré comme une sorte de code d'une partie de la procédure athénienne ; on y trouvera en effet tout ce que l'on peut savoir, d'après les orateurs attiques, relativement à la preuve testimoniale. M. Bonner n'a pas fait un travail inutile, et les exégètes du texte des orateurs lui seront reconnaissants, car son livre leur en facilitera l'interprétation ; même après le grand ouvrage de Meier-Schœmann-Lipsius, il pourra être consulté avec fruit.

MY.

E. BOURGUET, **L'Administration du sanctuaire Pythique** au IVe siècle avant J.-C. Paris, Fontemoing, 1905 ; 186 p. (Bibl. des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. XCV).

L'ouvrage de M. Bourguet, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Montpellier, est le résultat d'une longue et patiente étude sur les inscriptions de Delphes relatives aux finances du sanctuaire pythique, dont M. B. lui-même a publié et commenté les plus importantes dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*. Son travail porte sur environ cinquante années du IVe siècle, depuis 369, quatre ans après la destruction du temple, jusqu'en 326. Le plan de M. B. est des plus simples. Il étudie d'abord les diverses monnaies qui se sont rencontrées dans le trésor du dieu, et examine les sources de ses revenus ; c'étaient des locations et des fermages, des souscriptions et des dons volontaires, et plus particulièrement l'amende à laquelle furent condamnés les Phocidiens après la guerre sacrée, et qu'ils payèrent par versements successifs à partir de 343, jusqu'au moment où ils furent tenus quittes (326) après avoir fourni au trésor 420 talents. Ils avaient payé régulièrement 30 talents à chaque pylée pendant cinq ans ; les paiements, réduits alors à 10 talents, n'eurent plus lieu qu'une fois par an, à la session de printemps. Après un second chapitre où il nous fait connaître le rôle du conseil delphique et des prytanes, au nombre de huit, dans les opérations financières, M. B.

arrive à ce qui fait la partie essentielle de son sujet. Les prytanes ne réglaient pas directement les comptes des entrepreneurs; un collège international, celui des naopes, servait d'intermédiaire; M. B. étudie son organisation, ses attributions et son fonctionnement, le rôle de l'ἐπιμήνιος, et les importantes fonctions du naope delphien, qui furent partagées entre deux Delphiens vers 337. On remarquera ici la solide discussion p. 71 et svv. sur le mode de nomination des naopes, où M. B. fait très bien ressortir que la composition du collège subissait des variations suivant les événements politiques. La question de l'épiménie (p. 78 sv.) est au contraire traitée en termes embarrassés et quelquefois contradictoires; on sent que M. B. est là sur un terrain peu sûr, et qu'il est moins bien soutenu par les documents. Le chapitre IV est consacré à l'étude d'un autre collège international, celui des trésoriers, institué en 339. M. B. expose d'une manière très logique, et en même temps très vraisemblable, les raisons de cette création, bien qu'ici les textes épigraphiques fassent presque complètement défaut. La cause déterminante fut l'accroissement considérable des revenus du temple par suite de l'amende des Phocidiens; mais l'intervention indirecte de Philippe fut certainement d'un grand poids. « La réforme de 339, dit fort justement M. B. (p. 125), consista essentiellement à établir l'unité de caisse », bien que cette unité n'ait été pleinement réalisée qu'en ce qui concernait les dépenses. L'œuvre des trésoriers est résumée p. 139; ils cessent leurs fonctions après le dernier versement des Phocidiens en 326. Suivent des considérations sur le rôle des amphictyons en matière financière, pendant la période étudiée. L'ouvrage, dans son ensemble, est un travail sérieux, bien conçu et bien ordonné, qui fait honneur à la fois à son auteur et à l'École française d'Athènes, dont M. Bourguet a été membre; il sera le bienvenu non seulement pour les hellénistes et les archéologues, mais aussi pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à la civilisation des anciens Grecs.

MY.

MAHAFFY, **The Progress of Hellenism in Alexander's Empire.** Chicago, Univ. Press; Londres, Fisher Unwin, 1905, VI-154 p.

Sous ce titre, M. Mahaffy a réuni six conférences qu'il a faites pendant l'été de 1904 à l'Université de Chicago. Il y a retracé à grands traits la vie politique et la civilisation de la Macédoine, de l'Égypte et de la Syrie, pour faire comprendre à ses auditeurs le développement et la diffusion de la culture grecque dans les royaumes qui se formèrent après le dénombrement de l'empire d'Alexandre. Ces caractères de l'hellénisme sont plus spécialement rappelés, au point de vue littéraire, scientifique et artistique, dans la cinquième leçon, tandis que la dernière expose l'influence de la pensée et de la civilisation

hellénistiques sur le christianisme. La première de ces conférences a un caractère plus original et très suggestif : M. M. y parle de la vie, des voyages et des écrits de Xénophon, qui lui paraît, par sa langue, ses idées intellectuelles et ses opinions politiques, représenter la première étape dans la transition de l'hellénisme proprement dit à ce qu'il aurait pu appeler, dit-il, « l'hellénicisme ». On conçoit sans peine que ces conférences, où l'esprit et l'humour ne manquent pas, aient été très appréciées par les auditeurs de M. Mahaffy.

MY.

Diodori bibliotheca historica. Editionem primam curavit Imm. Bekker, alteram L. Dindorf, recognovit C. Th. FISCHER. Vol. IV. Leipzig, Teubner, 1905, 426 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

La révision du texte de Diodore, édition Bekker-Dindorf, entreprise pour la bibliothèque Teubnérienne par Fr. Vogel, s'était arrêtée au troisième volume, en 1893, l'éditeur, pour des raisons de santé, ayant dû interrompre son travail. Le soin de continuer la publication a été confié à M. Curt Th. Fischer, qui vient de donner le tome IV, contenant les livres XVI-XVIII. L'appareil critique fournit les lectures complètes de quatre manuscrits : Patmius ou Patmensis (P), Ven. Marcianus 376 (X), Parisinus 1665 (R), Laurentianus LXX 12 (F . Le tome V, qui est sur le point de paraître, doit comprendre des prolégomènes étendus, où M. F. exposera ses principes de critique ; nous connaîtrons alors quelle opinion il s'est faite sur la valeur respective des manuscrits, dont il a collationné lui-même les principaux, à l'exception du Patmius, pour lequel il a eu la collation de Bergmann. Nous saurons également quelle position il a prise relativement à l'orthographe de Diodore, dont Vogel semble avoir eu trop peu de souci ; car on ne saurait se dissimuler qu'à côté de minuties et de variantes insignifiantes il se trouve des doublets qui ne sont pas purement orthographiques, et dont l'importance pour l'histoire de la langue ne peut être niée. Nous attendrons donc le cinquième volume pour porter un jugement d'ensemble sur l'œuvre de M. F. ; toutefois nous pouvons dès maintenant remarquer qu'il a introduit dans le texte de bonnes corrections, dont un grand nombre ont leur source dans l'usage même de l'historien. Ce n'est pas qu'il n'aille quelquefois trop loin, à mon sens ; par exemple p. 97, l. 6 l'addition de δεῖν ne me paraît pas nécessaire, le mot étant exprimé précédemment, et 78, 10 celle de ἐπὶ τὴν προδοσίαν est superflue ; mais 51, 16 <στρατηγὸς> αὐτοκράτωρ est bien justifié ; de même 167, 15 <τοὺς> σύμπαντας, 279, 19 κατασκηνώσεις... <ἐχούσας>, 110, 12 παρασκευάς pour μηχανάς. Moins sûr est 261, 1 ἐφθείροντο <τὴν ὅρασιν>. Je citerai encore 40, 13 ἤθροιζε (codd. ἤθροισε), 67, 19 γυμνασίαις d'après Polybe (codd. -σίοις), 224, 6 στρατηγίαν (codd. στρατιάν), 379, 20 ἁλῶν pour ἄλλων d'après Plutarque *Eum.* 11.

Le texte est d'ailleurs très étudié, et M. Fischer semble n'avoir négligé aucun des travaux antérieurs sur le texte et la langue de Diodore; les notes critiques montrent qu'il a su en faire son profit [1].

MY.

R. METHNER, **Der Sogenannte Irrealis der Gegenwart im Lateinischen.** (2 art. dans Neue Jahrbücher, 1905.)

On aime à parler des tendances généralisatrices et simplificatrices de l'esprit français et, bien des fois les étrangers nous ont invités, ou nous nous invitons nous-mêmes, à nous méfier de ces tendances. Voici pourtant un grammairien, professeur au gymnase de Bromberg, M. Rudolf Methner, qui, quoique n'étant pas Français, s'expose allégrement au reproche d'avoir les fâcheuses tendances de l'esprit français. Depuis plusieurs années, il met son application à débarrasser la grammaire latine de ses complications et de ses obscurités [2]. C'est ainsi que la syntaxe de *cum* — encore que je ne partage pas toutes ses vues — lui doit des tentatives de simplification, auxquelles j'ai souscrit d'autant plus vivement que je les faisais de mon côté : il jette par dessus bord *cum inversum*, *cum interea*, *cum iteratif*, etc.

Aujourd'hui, dans ces deux articles des *Neue Jahrbücher*, il s'efforce de montrer, avec une grande abondance de développements et de commentaires, qu'il n'y a pas d'*irréel du présent*. On dit communément que l'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif ont perdu peu à peu leur sens passé et ont fini — chez les classiques — par s'employer dans le présent pour marquer une hypothèse contraire à la réalité. R. Methner prétend que c'est là une erreur et que, dans tous les cas cités, l'imparfait et le plus-que-parfait ont bien leur signification de temps passés; il supprime donc la rubrique *irréel du présent* dans la syntaxe des propositions conditionnelles et des propositions optatives.

Je ne puis aborder ici d'une façon sérieuse cette question du potentiel et de l'irréel : à mon avis, elle ne doit pas se détacher de la syntaxe générale des conditionnelles; quant à cette syntaxe elle-même, — en ceci je partage pleinement les idées de H. Blase — elle doit se traiter historiquement, par un examen des faits recueillis depuis la période archaïque. Pourtant, sans entrer dans la discussion, je crois pouvoir dire qu'à mon sentiment, R. Methner a raison d'attaquer la dénomination *irréel du présent* et l'application qu'on en fait à la forme *si esset (fuisset)... esset (fuisset)*. De vrai, même une *conditionnelle*

---

1. 213, 12 lire διοφθούμενος ; 8, 1 ἐξοπλασίας est une inadvertance pour ἐξοπλασίας.

2. Voir notamment *Untersuchungen zur lateinischen Tempus und Moduslehre*. Berlin, Weidmann, 1901 ; *Die Darstellung der lateinischen Temporalsätze in der Obertertia. Nebst einem Anhang über die Bedeutung von Postquam*. BROMBERG, 1901. Progr. n. 171.

potentielle peut être une *irréelle* au regard du présent : lorsque dans une hypothèse nous envisageons une éventualité, une possibilité pour l'avenir, la plupart du temps c'est qu'elle n'a pas d'existence, de réalité dans le présent. J'estime donc que la *réalité* ou *non réalité* n'est pas en cause quand les Latins emploient l'imparfait ou le plus-que-parfait du subjonctif dans une conditionnelle. Je crois également que R. M. a raison de revendiquer pour l'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif la valeur passée qu'on leur enlève. Mais, en dernière analyse, la théorie de R. M. n'est peut-être pas aussi éloignée qu'on le croirait au premier abord de la théorie courante. Au fond, il n'y a entre elles, à bien expliquer les choses, qu'une différence de définition. J'essaierai de le montrer prochainement en établissant la syntaxe de *si*.

Félix Gaffiot.

H. Blase. **Studien und Kritiken zur lateinischen Syntax.** II Teil. Mainz. 1905. Progr. n. 768.

L'auteur de ces nouvelles études critiques [1], M. H. Blase, est bien connu pour ses travaux de syntaxe latine, particulièrement pour ses recherches sur la syntaxe des propositions conditionnelles. Depuis sa dissertation (*De modorum temporumque in enuntiatis conditionalibus latinis permutatione*, Strasb., 1885), il n'a pas cessé d'explorer ce domaine, et la science grammaticale lui doit beaucoup. Le présent fascicule comprend deux chapitres. Le premier, le plus important, est consacré à l'emploi du subjonctif présent dans la proposition que commande *si* : il se subdivise en plusieurs paragraphes. Dans le premier, H. Blase écarte à nouveau, — comme il l'avait déjà fait (*Arch. f. lateinische Lexik.*, IX) à la suite d'Hoffmann — la théorie de Madvig, reprise récemment et défendue par Lebreton (*Études sur la langue et la grammaire de Cicéron*. Paris, Hachette, 1901), p. 349 et suiv., d'après laquelle le subjonctif à la deuxième personne du singulier sert à exprimer l'indétermination du sujet et rend notre *on* français. Cette théorie est généralement acceptée en France; les grammaires de Riemann, Riemann-Gœlzer, Riemann-Lejay l'enseignent; pour mon compte personnel, je confesse que je l'ai longtemps tenue pour légitime, et dans la discussion que je faisais naguère du prétendu subjonctif de répétition en latin (*Rev. de philol.*, 1903) j'expliquais encore par elle maints exemples de subjonctif à la deuxième personne du singulier. Aujourd'hui, après un examen plus approfondi des faits, je me

---

1. Déjà en 1904 avait paru sous le même titre une première partie très intéressante, comprenant : 1° une étude sur l'imparfait de l'indicatif dans l'ancien latin ; 2° une étude détaillée sur un cas particulier des conditionnelles au passé, l'emploi de l'indicatif dans la principale à côté du subjonctif dans la subordonnée. Progr. n° 743. Mainz. 1904.

suis rangé entièrement à l'opinion d'Hoffmann-Blase, représentée chez nous par le regretté Ferdinand Antoine (voir notamment son pénétrant article : *Du mode de l'indétermination et de la répétition en latin*, Musée Belge, oct. 1903) ; de fait, je n'ai trouvé nulle part, quoi que prétendent les tenants de Madvig, ni dans la période archaïque, ni dans la période classique, un seul exemple où le subjonctif de la deuxième personne ne s'explique par les règles ordinaires de la syntaxe. J'espère du reste le montrer un jour.

Dans deux autres paragraphes, Blase combat les idées de Dittmar sur le potentiel et l'irréel du présent. Je ne puis entrer ici dans le vif de la question. Il me semble seulement que le point de vue de Dittmar — je ne parle pas de ses explications dans le détail — n'est pas éloigné d'être le vrai. Je pense, comme lui, qu'à le prendre *en général, dans sa syntaxe*, le latin n'a pas sensiblement varié de Plaute à Tacite; où je me sépare entièrement de lui, c'est dans la manière d'établir cette syntaxe. Pour les conditionnelles, en particulier, je crois que beaucoup des vues de Blase sont exactes, mais je crois également qu'en ce qui concerne la période archaïque, il s'est mépris quelquefois, comme la plupart des grammairiens, en confondant des questions d'ordre différent; il n'a pas suffisamment distingué les faits de style des faits de langue.

Dans le paragraphe 5, consacré aux propositions de la forme *si sit... sit*, il reprend son exposé de l'*Archiv* et, établissant une distinction qu'il n'avait pas établie alors, il sépare des cas où le subjonctif de la principale est un potentiel, les cas où il est un jussif.

Dans le paragraphe 6, il catalogue, sous différentes rubriques, les conditionnelles de la forme *si sit... est* tirées de Plaute et de Cicéron ; dans le 7e et dernier, il les envisage à la période post-classique.

Le deuxième chapitre, enfin, touche à la théorie de R. Methner sur l'irréel du présent. Blase la rejette. Il ne m'appartient pas d'entrer ici dans une discussion ; comme je le disais en rendant compte des articles de R. Methner, cette question doit être traitée en même temps que la question générale des conditionnelles. Mais je veux relever au passage un argument de Blase, qui me paraît faible et reposer sur une confusion. D'après lui, la présence d'abverbes comme *nunc, hodie, jam* à côté de l'imparfait ou du plus-que-parfait dans la principale est une preuve que ces temps perdent leur signification de passé pour prendre celle du présent et devenir les irréels que conteste R. Methner. Rien n'est moins exact : ces adverbes peuvent se trouver aussi bien à côté d'aoristes, qui, malgré cela, n'en restent pas moins des aoristes, c'est-à-dire des temps du passé. Il ne faut pas confondre, en effet, le moment de la durée où se trouve celui qui parle et le moment de la durée où se trouve le fait dont il est parlé; et les mots *hodie* ou *nunc* ne doivent pas donner d'illusion là-dessus. Ainsi ils n'empêcheront pas qu'une conditionnelle comme la suivante soit dans le

passé : « Je t'aurais donné *aujourd'hui, en ce moment*, l'argent que tu me demandes, si je l'avais eu en ma possession. » Ni le latin, ni le français, ni l'allemand n'ont jamais, dans l'usage ordinaire, mis sous ce genre de mots le concept philosophique du présent absolu.

En résumé, quelque opinion qu'on ait sur tels ou tels points de la syntaxe des conditionnelles, on ne peut nier que les études de H. Blase soient du plus haut intérêt : il n'est personne qui puisse aborder sérieusement cette partie de la grammaire sans en tenir le plus grand compte.

Félix Gaffiot.

R. E. Brünnow et Alf v. Domaszewski. **Die Provincia Arabia,** t. II, Strasbourg, 1905, in-4°, 358 pages et pl. hors texte, chez K. J. Trubner.

J'ai déjà signalé aux lecteurs de la *Revue* le premier volume de ce somptueux ouvrage. Dans le second, M. B. donne la description du *limes* à partir d'El-Maän, en remontant vers le Nord, jusqu'à El-Castal et de la route qui joignait ce dernier point à Bosra. Nous sommes là dans un pays essentiellement militaire que les Romains avaient semé de fortins et armé pour la défense ; aussi M. v. D, qui s'est chargé dans le travail commun de la partie technique relative aux choses de l'armée, a-t-il eu plus d'une fois l'occasion d'exercer son érudition. C'est à lui que sont dues les études du petit camp de Daganiya, de la grande forteresse de Leggun, de Kasr-Bser, de Oum-er-Ressas et de Kastal. Toutes ces constructions, surtout celle de Leggun, sont d'un véritable intérêt pour la castramétation et la fortification romaines. C'est à M. B. au contraire que revient l'honneur d'avoir décrit en détail le poste d'El-Mechetta. On sait que cette immense enceinte, flanquée de tours, remonte sans doute aux Sassanides ; que toute la façade en est ornée d'arabesques et qu'une partie d'entre elles ont été transportées depuis le passage de M. B. au musée de Berlin. L'originalité et la richesse de l'édifice méritaient une étude détaillée et des reproductions soignées ; on trouvera l'un et l'autre dans le présent volume ; on y trouvera aussi, en appendice, l'analyse et la discussion de l'excellent travail que MM. Schulz et Strygowski ont consacré à El-Mechetta dans le *Jahrbuch der Kön. pr. Kunstsammlungen*.

La dernière partie du volume nous conduit dans les ruines de Ammân, Bosra, Derat, Djerach. M. B. a reproduit toutes les inscriptions de ces dernières localités qu'il avait lui-même publiées antérieurement ou que ses prédécesseurs avaient vues. La route de Bosra à Philadelphie, qu'il n'a pas visitée, est décrite à la fin du travail d'après le P. Germer Durand.

Quand le troisième volume de cette belle publication aura paru, on

pourra tenter d'écrire une histoire générale de la province romaine d'Arabie; on nous annonce, d'ailleurs, que M. v. D. l'esquissera comme conclusion de la publication.

R. CAGNAT.

Recueil de fac-similés d'écritures du ve **au** xviie **siècle** (manuscrits latins, français et provençaux), accompagnés de transcriptions par Maurice PROU; Paris, Picard; 50 pl. contenant 63 documents et texte en 1 carton in-4°; prix : 20 fr.

Le nouveau recueil paléographique publié par M. Prou a ceci de caractéristique qu'il permet de comparer les écritures de diverses régions en un même temps. Ce n'est pas encore le recueil géographique général que nous n'avons toujours pas. M. Prou s'est limité à la France, n'a guère reproduit que des documents d'archives, enfin se trouvait forcé par le prix de la publication à ne donner qu'un nombre restreint de planches. Telle quelle, cette collection rendra de grands services.

Voici sa composition :

Tite-Live, ve siècle; Prudence, vi^e; Lectionnaire Gallican, viie; Vie de saint Vandrille, viiie; Authentiques de reliques, viiie; Bible 822; Diplôme de Louis le Pieux (832); Diplôme du roi Eudes (893; Acte de donation (931); Acte de donation (1001); Collection de canons (1009); Saint Augustin (vers 1029); Acte de donations (1034; Acensements (1100-1136); Actes divers (1144, 1163, 1201); Association et échange (1205-1227); Copie authentique (1249; Table de saint Augustin (1256); Charte de l'officialité de Soissons (1258; Charte de l'officialité de Laon (1261); Enquête (1261); Charte de Ferry, duc de Lorraine (1263); Lettres patentes de saint Louis (1268); Registre d'Alphonse de Poitiers (1269); Charte de l'échevinage de Lille, Enquête (1278); Notes brèves de notaire (1278); Amortissement (1286); Registre du trésor (1300); Arrentements (1302-1303); Brunetto Latini (1310); Minute de lettres royaux et accord au Parlement (1322-1323); Accords au Parlement (1324; 1367; 1382); Minute de lettres royaux (1401); Accord au Parlement (1401); Aveu et dénombrement (1436; Mandement royal et hommage (1446); Quittance et vente (1456-1475); Bail à cens (1486); Chronique de Monstrelet (1510); Actes d'échange (1520); Registre de comptes (1521); Notes brèves de notaires (1536); Actes d'hommage (1548-1549; Lettre de François de Guise (1563); Logis des troupes à la bataille de Jarnac (1569); Aveu et dénombrement (1581; Frais de criées (1620); Plumitif du Parlement (1625); Acte de vente (1650).

On le voit par ce sommaire, si l'on met à part quelques manuscrits anciens, l'ensemble offre, par une série des pièces datées, tout le développement de l'écriture en France entre le xie et le xviie siècle,

au moins telle qu'elle était employée dans les documents d'archives. Grâce aux transcriptions, il sera facile de s'exercer soi même à la lecture de ces documents.

Un autre avantage du recueil de M. Prou est le format qui permet de placer une planche sur sa table de travail sans la recouvrir ou sans y faire place nette.

Une partie des documents reproduits est inédite. La consultation du recueil s'impose donc aux historiens.

Les planches, exécutées par la maison Longuet, sont bonnes.

M. Prou a rendu une fois de plus un service à la paléographie et à la préparation des étudiants [1].

P. L.

Mélanges Paul Fredericq; Hommage de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 10 juillet 1904. Bruxelles, Lamertin, 1904. XIII-375 pp. grand in-8°. Portrait.

La Société pour le progrès des études philologiques et historiques a été fondée en 1873. M. Paul Fredericq en avait été un des secrétaires d'origine. En 1898, c'est lui qui l'a réorganisée. En 1902, il a

1. P. 5. Les « philologues » rencontrent au cours de leurs recherches des écritures un peu différentes de celles que reproduit ici M. P. S'agit-il des romanistes ? — Pl. 1, *Puteanus* de T. Live en onciale. Le système de transcription peut égarer un étudiant en philologie. M. P. donne comme lecture les corrections du texte. En critique verbale, comptent seulement comme leçons du manuscrit les leçons de première main. Il arrive aussi que la lecture de M. P. n'est ni le texte du manuscrit ni celui du correcteur. Col. 2, l. 3 : le copiste a d'abord écrit *ductus iunius* ; puis, le premier correcteur de *P* a corrigé en surchageant une *m* sur l'*s* de *ductus* et en écrivant *i* au-dessus du premier *u* ; on a alors de seconde main : *dictus m iunius* (*dictus M. Iunius*). M. P. lit *dictus Junius*, qui n'est ni la première ni la seconde leçon. *Ib.*, l. 9, *legionibus*, *u* est en italique, comme s'il devait être suppléé dans une abréviation. Or il est écrit en ligature avec l'*s*, comme dans *sequi*, l. 3, ou comme l'*ae* de *publicae* (dernière ligne). — Pl. 3, la définition du lectionnaire est un peu vague. Il fallait citer la 3e édition des *Origines du culte chrétien*. Ce fac-simile, une page du lectionnaire de Luxeuil, est le bienvenu ; sauf erreur, c'est le premier qu'on en ait d'une page complète. — Pl. 5, importante. Ce sont de curieux authentiques de reliques, conservés à Sens, différents de ceux que MM. Prou et Chartraire ont si bien publiés dans les *Mémoires de la Société des antiquaires*, LIX, 141. A noter le n° 4 : *Reli(quiae) de s(an)c(t)a cruce, de sepulchru(m) D(omi)ni, de s(an)c(t)o a(n)gelo Michael*, etc. ; n° 5 : *S(an)c(t)or(u)m reliquias gemenor(u)m Expeosippi et Leosippi et Mioleosippi*, etc. ; n° 11 : *Espunia (spongia) unde D(omi)n(u)m prouinauerant et pallio s(an)c(t)i Mariae* ; n° 16 : *de martireb(u)s miltriginta*. On remarquera, avec intérêt, les reliques des jumeaux cappadociens, Speusippe, Eleusippe et Méleusippe. Par une audacieuse transformation, un faussaire en a fait des martyrs Langrois vers le VIe siècle (*Rev. d'hist. et de littérature religieuses*, VII [1902], p. 78). Les authentiques de Sens sont probablement postérieurs à 678. Les reliques de Sens peuvent venir de Langres. Si elles étaient d'origine orientale, elles montreraient comment le culte des Jumeaux a pu se développer à Langres. A l'occasion de ces documents, M. Prou donne la bibliographie des authentiques de reliques écrits en mérovingienne. — Pl. II, l. 9 de la notice, lire : *Coustant*.

donné sa démission de secrétaire général. Ce volume de *Mélanges* lui est offert en témoignage de gratitude.

Les mémoires, généralement assez courts, sont répartis en quatre sections. Les mémoires de philologie germanique, écrits en flamand, sont dûs à MM. Basse, Van Veerdeghem, Sabbe, Tack, Rudelsheim, Van Hauwaert, De Cock, Vercoullie, Logeman; le mémoire de M. Bley est en allemand. Les mémoires d'histoire sont en français ou en flamand et sont signés par MM. Leclère (*A propos du couronnement de l'an 800*), Mœller, Dupréel, Vanderkindere, Huisman, Fris (*Documents gantois concernant la levée du siège de Calais en 1436*), Az, Pirenne, Vander Haegen, Des Marez, Kurth, Cuvelier, Vander Linden, Lonchay, Cauchie, Hubert, Hansay, Discailles (*Metternich et les universités allemandes de 1817 à 1819*). Il y a deux mémoires de pédagogie : P. Hoffmann, *Catalogue des ouvrages pédagogiques publiés par des auteurs néerlandais du* XVI*e siècle*; E. Dony, *A propos de l'art à l'école.*

La première section des *Mélanges* contient les articles de philologie classique et romane. A. Willems, *Qu'est-ce que la monodie crétique?* Un hyporchème, c'est-à dire un ballet avec chant. Le chœur dansait et les acteurs chantaient. Un exemple typique est l'exodos de l'*Assemblée des femmes*, dont M. Willems restitue la distribution. — J. Bidez, *Bérose et la grande année*. La grande année de Bérose est une longue période cosmique, dont l'été, marqué par l'embrasement du monde (ἐκπύρωσις), arrive quand toutes les planètes sont en conjonction au même point du Cancer; l'hiver, où se place un déluge universel (ὑδάτωσις), quand la même conjonction a lieu dans le Capricorne. M. Bidez étudie les formes diverses données à cette théorie par Proclus, Psellus et autres, Gennadius, Nigidius Figulus dans Lucain (I, 651), Olympiodore, chez les stoïciens et les platoniciens. En somme, la doctrine de Bérose n'a trouvé de faveur que dans les milieux astrologiques ou qui étaient sympathiques à des idées analogues, eschatologie messianique, chiliasme. — L. Parmentier, *Note sur deux mss. d'Euthymios Zigabenos conservés à la bibliothèque de Patmos*. La *Panoplie dogmatique* d'Euthymios, réfutation byzantine de toutes les hérésies, a de l'importance pour l'histoire des hérésies contemporaines, Arméniens, Pauliciens, Messaliens, Bogomiles, Sarrasins. Les mss. décrits et collationnés partiellement sont Patmos 102 (Sakkelion) du XIII*e* siècle, et 103, écrit après 1272. — E. Boisacq, *Sur le traitement du sigma intervocalique en Laconien*. Contre une hypothèse de Müllensiefen. — Ch. Bonny, *Horatiana. Sat.*, I, III, 6 : lire *imae* (conjecture inutile); I, 88-89, *nullo labore* se rapporte seulement à *retinere* et *seruare*, comme dans *A. p.*, 29, *prodigialiter* seulement à *appingit* (peu vraisemblable); *Epit.*, I, II, 18, lire : *Vlixes* (à retenir). — P. Thomas, *Notes sur Lucain, Suétone et le Querolus. Pharsale*, III, 111, excellente explication de *Di melius;* Suétone, *Tib.*, 59, lire : *sed re, re* s'opposant à

specie; *Nero*, 33 : *Locusta, uenenorum artifice* (très ingénieux); parmi plusieurs corrections et interprétations du *Querolus*, noter le sens de *tympanum* « rondelle », p. 38, lig. 14-16. — L. Preud'homme, *Notes sur Suétone*. Liste de leçons sans autorité, passées des éditions antérieures dans celle de Roth, sans indication du texte des mss. *Sestertium* étant figuré partout par HS dans l'archétype, les mss. n'ont aucune autorité en ce qui concerne la traduction de la sigle; même observation pour les chiffres. Corrections à faire en conséquence. — J. P. Waltzing, *A propos d'un monument romain d'Arlon*, 4 fig. Base ornée de scènes de la vie quotidienne : homme conduisant une charrette à deux roues, artisan à son atelier. Ces scènes sont fréquentes sur les monuments gallo-romains, comme le remarque M. Waltzing. Aux musées qui contiennent des sculptures analogues, ajouter Dijon, et renvoyer au musée de Saint-Germain pour l'ensemble (moulages et originaux). — Fr. Cumont, *Pourquoi le latin fut la seule langue liturgique de l'Occident?* La situation est antérieure au christianisme. La culture latine a nivelé l'Occident, tandis qu'en Orient les cultes et les langues ont subsisté. Cette diversité n'a pas cessé quand le christianisme est survenu. — E. Monseur, *L'origine danubienne des Francs*. La *Pannonia*, par laquelle Grégoire de Tours fait passer les Francs, est un mot altéré par *Batauia*. — J. Feller, *L'idolâtrie de la chanson de Roland*. Sur l'unité du poème. — P. Bergmans, *Une lettre inédite de Sainte-Beuve* : remerciement de quinze lignes au ministre Rogier pour sa nomination à Liège. — M. Wilmotte, *De quelques wallonismes* : défense savante et juste. « Une figure qui ne revient pas » se dit partout, et non pas seulement en Wallonie.

Ces indications suffisent, je l'espère, à montrer que ce volume de *Mélanges* est digne du savant à qui il est offert.

P. L.

Charles Diehl. **Études byzantines.** Paris, Picard, 1905; viii-437 p.

On retrouvera avec plaisir, réunies dans ce volume, plusieurs des études consacrées par M. Diehl à l'histoire et à la civilisation byzantines, études dont on a pu apprécier la finesse, en même temps que la solidité, au moment où elles furent publiées pour la première fois. M. D. n'est pas le seul, en France, qui s'intéresse aux choses de Byzance, et les trois premiers articles de ce recueil (*Introduction à l'histoire de Byzance; Les études byzantines en France au* XIX*e siècle; Les études d'histoire byzantine en 1905*) rendent pleine justice aux travailleurs les plus modestes aussi bien qu'aux plus illustres, comme Schlumberger et Rambaud, qui cherchent à faire mieux connaître au public lettré cette période si négligée de l'histoire générale, et pourtant si intéressante à tant de titres. Mais il est un des plus ardents

promoteurs, et des plus convaincus, de cette sorte de renaissance des études byzantines que nous constatons aujourd'hui ; et ce volume montrerait suffisamment, si on ne le savait déjà, qu'il a toutes les qualités nécessaires pour être un initiateur. On y voit en effet qu'il n'est pas moins versé dans l'histoire administrative et sociale de l'empire (*La civilisation byzantine*) que dans son histoire politique (*Byzance et la papauté depuis le schisme du* XIe *siècle jusqu'à la chute de l'empire ; L'empire byzantin sous les Paléologues*) ; que les institutions de Byzance (*L'origine du régime des thèmes dans l'empire byzantin ; Sur la date de quelques passages du* Livre des Cérémonies) lui sont aussi familières que sa vie artistique et intellectuelle (*Les monuments de l'Orient latin ; Les origines asiatiques de l'art byzantin*; *Le trésor et la bibliothèque de Patmos au commencement du* XIIIe *siècle*) ; et qu'un coin spécial de l'art, la mosaïque, a trouvé en lui un connaisseur délicat, qui sait se faire à l'occasion un aimable vulgarisateur (*Les mosaïques de l'église de la* Κοίμησις *à Nicée ; Les mosaïques du monastère de Saint-Luc ; Les mosaïques de Kahrié Djami*). Si l'on ajoute à ces publications que nous venons de citer un article sur *La colonie vénitienne à Constantinople à la fin du* XIVe *siècle*, on remarquera que l'ouvrage, quoique composé de morceaux sur des sujets différents, forme néanmoins un tout bien constitué, et qu'il nous présente, dans une série de tableaux, une esquisse rapide, mais caractéristique de la vie byzantine. Des vues de monuments et des reproductions de mosaïques et de miniatures, au nombre de cinquante-huit, illustrent l'article sur la civilisation byzantine et les trois morceaux sur les mosaïques, et donnent un attrait de plus à ce beau volume, auquel il ne manque, pour que la vue d'ensemble soit complète, qu'une peinture de la vie privée ; M. Diehl l'avait pourtant à sa disposition dans son intéressante étude *Une famille de bourgeoisie à Byzance*.

MY.

FR. A. GEVAERT, Directeur du Conservatoire de Bruxelles : **Traité d'harmonie théorique et pratique**, 1re partie, 1 vol. 152 p. in-4°, H. Lemoine.

Alors même que cet ouvrage serait purement technique et destiné aux seuls virtuoses, nous n'hésiterions pas à en parler dans la *Revue critique*, car nous le considérons — ainsi que la science musicale tout entière — comme se rattachant à une partie de la philologie générale. Mais le livre de M. Gevaert est tout autre chose qu'un répertoire d'analyses formelles et de recettes : l'éminent auteur de *L'Histoire et théorie de la musique de l'antiquité* et de *la Mélopée antique dans le chant de l'Église latine*, se souvient à chaque instant, dans le Traité d'harmonie, de ses études antérieures : il applique la

méthode expérimentale ; il vivifie la doctrine par l'histoire ; au lieu de présenter les règles de l'art comme une « révélation » (c'est le mot dont se servait Reber, professeur de notre Conservatoire, dans un travail analogue), il les replace au milieu des faits d'où elles sortent et les éclaire par de belles vues d'ensemble. Ce livre est l'œuvre d'un très grand esprit qui se meut avec une aisance parfaite et une très élégante précision de style dans le domaine musical. J'ai cependant quelques réserves à formuler sur un ou deux points.

M. Gevaert nous fait trop voir qu'il a longtemps vécu dans la familiarité des théoriciens grecs de la musique. Je crois caractériser exactement son Traité d'harmonie en disant qu'il est nettement pythagoricien. Cela signifie que pour expliquer soit la formation du mode majeur diatonique, soit le mode mineur, M. G. ramène tout au premier intervalle évalué par les Anciens, — l'intervalle de quinte (3 : 2) — qui, multiplié indéfiniment par lui-même (et grâce à une disposition *arbitraire* des éléments ainsi obtenus), donne tout le matériel dont la musique a besoin. Depuis la critique décisive qui en a été faite dans ses *Premiers éléments d'acoustique* (Alcan, 1904, p. 216 et suiv.), par M. Guillemin, professeur de physique à l'École de médecine d'Alger, ce système est inadmissible. Il suppose les opérations les plus compliquées, là où elles sont inutiles ; et de plus, il est impossible de les justifier. Eh quoi ! pour trouver *mi*, tierce d'*ut* — ce que le chant populaire effectue le plus simplement du monde —, il faudrait que je franchisse 4 intervalles successifs de quinte ($\frac{3}{2} \times \frac{3}{2} \times \frac{3}{2} \times \frac{3}{2} \ldots$), puis que je *rabaisse de deux octaves* le son obtenu, pour obtenir la tierce ? Mais, une fois sur cette échelle de Jacob qu'est la série des quintes, comment trouverai-je le son qu'il me faut, si, auparavant, je n'en ai aucune idée ? Comment le *re*connaitrai-je, si, d'abord, je ne le connais pas ? En second lieu, lorsque je rabaisse d'un certain nombre d'octaves le son obtenu, afin d'organiser une gamme diatonique, ai-je le droit de dire que ce son, transporté d'une partie supérieure de l'échelle, à une partie inférieure, n'a pas changé ? Je ne veux pas énumérer ici toutes les objections qu'on pourrait accumuler. M. de Lapalisse en eût trouvé plusieurs d'irréfutables, sans le secours des acousticiens. M. G. n'hésite pas devant des formules comme celles-ci : « *quinze* quintes enchaînées aboutissent à l'intervalle *ré-la* ;... *seize* quintes enchaînées aboutissent à l'intervalle de seconde doublement augmentée, etc. (p. 8) ». Qui procéda jamais ainsi ? La musique primitive est vocale ; quel chanteur fut jamais capable de cette chimérique opération ? En tout cas, si la série des quintes fait trouver une note comme le *la double dièze*, pourquoi cette note n'a-t-elle pas un nom spécial dans la gamme ? Pourquoi est-elle considérée comme une « altération » du *la* ? C'est à peu près comme si on disait : 3 est une « altération » de 2 ; c'est 2 plus 1 ! ou bien encore : pour trouver le nombre 3, il faut ajouter le nombre 2 quatre fois à lui-même, puis diviser par 2, enfin

retrancher 2 !... — Cette théorie pythagoricienne a pesé pendant plusieurs siècles sur la musique et en a arrêté les progrès, à l'époque du moyen âge où théorie et composition ne faisaient qu'un. C'est à elle que nous devons les barbaries de l'organum et du déchant. Nous n'en sommes pas encore définitivement affranchis, dans la théorie. C'est dommage!

Sur un second point, d'importance moindre, M. G. reprend à son compte les idées grecques. Un Traité d'harmonie a pour base une théorie de la consonance et de la dissonance. Or M. G. déclare qu'il y a consonance là où il y a « mélange » des deux sons émis simultanément (p. 1). C'est la définition de ceux qui comparaient leurs consonances préférées (l'octave, la quinte et la quarte) au « mélange du vin et du miel ». Aristote, corrigeant en cela les idées de Démocrite, allait même jusqu'à considérer le mélange (κρᾶσις) comme nécessaire à l'œuvre des atomes pour la formation du monde. D'après lui, deux sons forment consonance lorsque l'unité (ἕν τι) résulte de leur fusion. Rien ne me paraît plus contraire à la réalité, au moins en matière musicale. Le contrepoint ne peut l'admettre. D'ailleurs, les lois de la consonance régissent la mélodie pure, où tout est *successif*, aussi bien que l'harmonie (classique) ; alors, que devient l'idée du mélange?

Je me borne à ces deux remarques. Au lieu de prendre son point de vue dans l'art moderne, pour qui certaines idées du passé ne comptent plus, et au lieu de tenir compte de l'état de la discussion chez les acousticiens professionnels, M. Gevaert nous présente, avec un calme qu'entretient sa grande autorité, un système tout classique et traditionnel. Sa classification des accords de septième n'est autre que celle de Reichal. On est parfois surpris ou contrarié de ce dogmatisme qui regarde plus volontiers derrière soi qu'autour de soi, tout en rendant hommage au talent et à la haute compétence de l'auteur.

Jules COMBARIEU.

José Ramon MÉLIDA. **Les Esculturas del Cerro de los Santos, Cuestión de autenticidad**. Madrid, 1906, in-8, 112 p. et 10 pl.

Du 27 septembre 1871 à mars 1885 s'est formée, au Musée archéologique de Madrid, la collection dite du *Cerro de los Santos*, comprenant 566 pièces, dont 300 sculptures environ. En Espagne, hors d'Espagne, ces œuvres ont naturellement attiré l'attention des critiques. Elles sont en partie si extraordinaires, on s'est si peu mis d'accord sur leur compte, les uns les disant ibériques, d'autres romaines, d'autres visigothes, que les sages et les prudents les ont longtemps tenues pour suspectes, sinon pour fausses. A l'exposition

de Paris, en 1878, A. de Longpérier en mélangea les moulages, non sans ironie peut-être, avec des produits de l'Espagne moderne. Même pour ceux qui, malgré quelques doutes, tenaient au moins la plus grande partie de la collection pour authentique, il restait à résoudre un problème très obscur, celui des origines d'un art si étrange et si inattendu. En 1891, un article de M. Léon Heuzey, publié successivement dans la *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale* (II, 1891, p. 96-114) et dans le *Bulletin de Correspondance hellénique* (1891, p. 608) vint jeter une vive lumière dans ces ténèbres. Par une analyse précise des principaux caractères de la plus grande statue du Cerro et des deux têtes séparées les plus importantes, l'une féminine, l'autre virile, par des considérations aussi savantes qu'ingénieuses, M. Heuzey établissait avec force : 1° que, s'il y avait des pièces modernes parmi les sculptures du Cerro, il y en avait certainement de vraies ; 2° que l'art du Cerro de los Santos est un art espagnol formé de trois éléments, indigène, oriental, grec, intimement unis et habilement dosés.

Un peu plus tard M. Arthur Engel se rendait en Espagne, et par une enquête activement menée, confirmait les conclusions de M. Heuzey. Il prouvait qu'il y avait eu certainement au Cerro de los Santos des trouvailles d'antiquités, comme en font foi des témoignages et des écrits non suspects; il pratiquait lui-même quelques sondages heureux au Cerro, et recueillait pour le Louvre une petite collection de sculptures absolument authentiques; il dénonçait, comme l'auteur responsable des sculptures manifestement fausses, un certain Vicente Amat, ancien horloger à Yecla, qu'il avait retrouvé à moitié fou dans un asile d'Alicante; enfin, d'après ses renseignements et ses observations, il tentait une classification, la première, croyons-nous, des objets antiques et des objets modernes [1].

Nous-même, quelques années après, préparant notre *Essai sur l'Art et l'Industrie de l'Espagne primitive*, nous eûmes l'occasion de visiter le Cerro, de retrouver à Yecla quelques intéressants débris, qui rejoignirent au Louvre ceux qu'avait rapportés M. Arthur Engel, et, suivant les traces et les indications de notre ami, nous tentâmes avec prudence une classification presque toujours d'accord avec la sienne.

Dans l'intervalle, d'ailleurs, la découverte du buste d'Elche donnait un renouveau d'intérêt aux sculptures du Cerro, auxquelles on la voyait si curieusement apparentée, et confirmait de façon éclatante les théories qu'avait émises M. Heuzey.

Aujourd'hui M. Mélida, adoptant à dessein une partie du titre de l'article de M. Heuzey, publie le livre dont nous rendons compte.

---

1. Arthur Engel, *Rapport sur une mission archéologique en Espagne*, in *Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires*, t. III, 1892.

C'est l'enquête de M. Engel reprise avec l'autorité qui s'attache aux travaux de M. Mélida, aujourd'hui le plus informé des archéologues espagnols. M. Mélida a longtemps vécu au milieu des œuvres du Cerro; il les a examinées d'un œil attentif, soit seul, soit en compagnie des visiteurs qu'intéressait le plus le problème; il a eu à son entière disposition les archives du Musée. Tout cela donne une singulière valeur au livre qu'il a écrit, et qui vient bien à son heure.

Il faut retenir de son étude trois certitudes :

D'abord, MM. Heuzey et Engel ont eu raison : il y a des statues et des fragments dont l'authenticité est hors de doute; il y en a un grand nombre, un trop grand nombre, qui sont fausses, et le faussaire est bien Vicente Amat, l'horloger d'Yecla.

Ensuite, il y a dans la collection de Madrid des pièces *truquées*, c'est-à-dire antiques véritablement, mais auxquelles Amat a fait subir des métamorphoses à son goût, auxquelles il a imposé l'adjonction d'accessoires de haute fantaisie, en particulier des inscriptions qu'il a fallu tout l'enthousiasme naïf de D. Juan de Dios de La Rada y Delgado pour accepter, lire et traduire.

Enfin, si l'on a raison en somme d'appeler toutes ces sculptures *Sculptures du Cerro de los Santos*, en ce sens que vraiment toutes se réclament d'un même art et d'une même technique, nombre d'entre elles ne proviennent pas du Cerro même, mais de la région, et cela indique qu'il y aurait lieu d'explorer avec un plus grand soin qu'on ne l'a fait jusqu'ici les environs du Cerro, la sierra de l'Arabi, et, en particulier, Montealegre et le Llano de la Consolación [1].

Quant à la classification établie par M. Mélida, nous craignons qu'elle ne soit pas encore définitive. Certes, nous nous garderons de lui en faire un grand reproche. Les sculptures du Cerro sont des œuvres extrêmement maladroites et barbares, malgré de significatives exceptions; elles sont d'une imitation aisée, même pour un faussaire très novice dans son art, et M. Mélida n'a pas manqué d'en faire l'observation (p. 85). Elles sont, ajouterons-nous, représentatives de types, d'attitudes, de costumes très originaux et très bizarres, tout à

1. Nous avions déjà fait remarquer que, selon Amat lui-même, plusieurs objets vendus par lui provenaient d'autres stations que celle du Cerro (*Essai*, I, p. 169). Mais nous expliquions cet aveu par la nécessité où s'était peut-être trouvé le faussaire de donner des explications à propos de certains objets véritablement trop peu apparentés à ceux du Cerro, et qui étaient de sa composition. Il ne serait pas impossible que cette hypothèse fût bonne, bien que les acheteurs de la collection de Madrid aient plusieurs fois affirmé que des objets entrés au musée par leurs soins ne provenaient pas du Cerro. Il se peut fort bien qu'ils ne soient en cela que les porte-parole d'Amat, qui avait tant d'intérêt à les tromper. D'ailleurs, il est fort surprenant que jamais personne n'ait pu recueillir le moindre renseignement sur ces prétendus champs de fouilles de la région du Cerro, et qu'il ne soit fait mention par personne du seul qui ait été exploité, le *Llano de la Consolación*, à Montealegre.

fait inconnus jusqu'au jour où fut découvert et fouillé le sanctuaire, et que rien ne faisait prévoir. Il y avait donc pour un mystificateur à l'imagination maladive, comme il est prouvé que l'avait Amat, champ ouvert aux plus délirantes fantaisies. Les savants envoyés de Madrid pour faire des recherches et des achats, tombés au milieu d'un monde si extraordinaire et si nouveau, s'y sont laissés prendre; cela nous paraît assez excusable; que celui qui dans pareilles circonstances n'eût pas hésité, leur jette la première pierre!

Il n'en est pas moins vrai que la difficulté est maintenant presqu'insurmontable de séparer l'ivraie du bon grain, et l'effort de M. Mélida, que l'on ne pouvait tenter avec plus de documents, plus de connaissance du sujet, ni plus de critique, en est bien la preuve.

Il est des sculptures que l'auteur déclare fausses, et sur lesquelles l'accord se fait de lui-même; ce sont les statues du style pseudo-égyptien qu'Amat a imaginées de toutes pièces et que rien ne saurait défendre; ce sont ces objets et ces monstres pseudo-grecs que désignent de façon si amusante des inscriptions ingénues, le navire Argo, la vache Nemano, l'Hippocampe, le Phénix, le Pastophoros et plusieurs autres, tous également grotesques ou absurdes. Mais, parmi ceux-là même, comment par exemple prouver péremptoirement que le cadran solaire est authentique, comme le veut M. Mélida, et que les hiéroglyphes seulement en sont de la main d'Amat? La caution de M. Saavedra, qui le trouve bon, n'est peut-être pas suffisante, si l'on songe qu'Amat était horloger [1].

Quant aux statues, nous craignons que M. Mélida n'ait été un peu timide. S'il accepte pour légitime une horrible image de monstre grimaçant avec des oreilles pointues (n° 70, p. 72), et veut même y reconnaître peut-être l'unique image sacrée de la collection, nous avons peine à le suivre, car nous ne voyons rien dans cette ébauche si laide qui rappelle les meilleures sculptures du Cerro et nous ne serions pas étonné que quelque image populaire du diable l'ait inspirée à Amat. Dans tous les cas, si elle est authentique des pieds à la tête, cela doit rendre circonspect lorsqu'il s'agit d'anathématiser beaucoup d'autres figures qui ne sont pas plus invraisemblables, loin de là. C'est pourquoi nous éprouvons quelques scrupules à admettre avec M. Mélida que 36 statues des mieux conservées sont l'œuvre du faussaire. Par malheur, les documents d'archives relatifs aux achats du Musée sont très incomplets et très obscurs; on n'y trouve ni catalogue précis, ni descriptions suffisantes, et le seul critérium reste au fond le goût et l'instinct de l'observateur. Cela est bien fragile. M. Mélida condamne en particulier la grande statue de femme qui a sur la poitrine des symboles astronomiques (n° 3501 du Musée), et celle qui porte, entre ces mêmes symboles placés de même, un vase au-dessus duquel est

1. P. 83.

suspendu un mouton parmi des flammes (n° 3502). Certes, il y a matière à hésitation, et nous-même avons hésité et hésitons encore; mais, sans rappeler les raisons qui justifieraient au besoin la présence de ces symboles si étonnants à première vue [1], n'y a-t-il pas lieu de tenir compte du talent, si rude qu'il soit, dont il est fait montre dans ces œuvres, et qui contraste tellement avec la barbarie des élucubrations certaines, des statues égyptiennes, par exemple, d'Amat? On en peut dire de même de la femme qui fait le geste de bénir (n° 3505). M. Mélida la repousse parce qu'il y trouve un mélange étrange de caractères, joint à une exécution défectueuse, qui forment un ensemble malheureux (p. 91). Certes, l'œuvre est singulièrement suspecte, mais on est en droit de demander pour l'exclure des raisons plus précises, et surtout d'ordre moins subjectif, et l'on peut continuer à leur opposer celles que nous avons fait timidement valoir [2].

Nous ne pouvons pas reprendre pour chaque statue ou fragment les motifs que nous pourrions avoir d'être en accord ou en désaccord avec M. Mélida, d'autant que nous semblerions vouloir retirer en détail ce que nous avons accordé en bloc; nous tenons à répéter, au contraire, que si M. Mélida ne réussit pas à imposer un classement définitif des œuvres du Cerro, c'est qu'assurément ce classement ne peut pas se faire encore. Mais son livre nous apporte l'histoire très complète, très bien informée, très sagace d'un ensemble d'œuvres qui garderont toujours un intérêt capital, car elles constituent comme la base de l'archéologie ibérique.

Reste un point que M. Mélida n'a fait qu'indiquer, car il était en somme en dehors de son sujet : c'est la question de dates.

Lorsque fut trouvé le buste d'Elche, M. Mélida n'a pas manqué de reconnaître avec tous les critiques qu'il y avait d'étroits rapports entre l'art qu'il révélait et celui du Cerro ; il était donc naturel qu'il rappelât dans son livre et la découverte du chef-d'œuvre, et les travaux qu'il a inspirés. Avec le regretté Emil Hübner, M. Mélida avait soutenu que la grande statue de Madrid, et aussi sans doute les têtes qu'a si parfaitement étudiées M. Heuzey, sont postérieures à la Dame d'Elche. Il reprend et soutient encore aujourd'hui cette thèse, qui n'est pas la nôtre, et ses arguments ne nous ont pas convaincu, car il semble attacher trop d'importance à certains caractères de technique lourde et maladroite, même routinière, que l'on ne peut nier d'ailleurs, et qui lui paraissent la marque d'un art en décadence, et, d'autre

---

1. *Essai*, t. I, p. 172 et 207 et s.

2. *Ibid.*, p. 175, note 1. Un des principaux arguments de M. Mélida contre la statue n° 3501 est qu'elle a été cédée *généreusement* aux Commissaires du Musée, à la première demande, par Amat. On pourrait peut-être tirer de ce fait des conclusions opposées; peut-être le faussaire n'aurait-il pas donné cette *preuve de son patriotisme* s'il avait vraiment exécuté cette statue, que l'on devait regarder à bon droit comme son chef-d'œuvre.

part, pas assez de valeur aux caractères d'archaïsme, qui sont si évidents dans la statue de Madrid et la grande tête mitrée [1]. Qu'on se rappelle en particulier le sourire de l'une des figures féminines [2], conventionnel sans doute, mais d'une convention si sincère, à la manière des sculpteurs grecs de la fin du VIe siècle ! Pour nous, nous continuons à voir dans les artistes qui façonnèrent la statue de Madrid et quelques-unes des plus belles têtes, des précurseurs du maître à qui l'on doit le buste du Louvre. Mais l'histoire du sanctuaire du Cerro fut longue, et nous pourrions désigner telle tête d'homme ou de femme qui peut bien être contemporaine de celle d'Elche, de même que tant et tant de statues ou de fragments qui lui sont certainement postérieurs. C'est encore là, d'ailleurs, un de ces thèmes trop nombreux de discussions chronologiques où deux avis se mettent malaisément d'accord. Ici, du moins, il y a tout lieu d'espérer que de nouvelles découvertes éclairciront le problème.

Pierre Paris.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 avril 1906.* — La prochaine séance est avancée, en raison du vendredi saint, au mercredi 11 avril.

M. Cagnat, président, annonce que M. le commandant Donau a découvert dans le Sud tunisien de nouveaux monuments relatifs à l'arpentage exécuté aux environs des chotts sous Tibère.

M. Héron de Villefosse rappelle que, par une lettre adressée à M. le Secrétaire perpétuel, le R. P. Delattre avait offert au Musée du Louvre un des grands sarcophages exhumés des nécropoles de Carthage. L'administration des Musées, jugeant qu'il y aurait un véritable intérêt scientifique à posséder non pas un, mais deux des sarcophages anthropoïdes désignés à son choix par le P. Delattre, chargea M. Héron de Villefosse d'exprimer ce désir au savant explorateur : la réponse, toute favorable, ne s'est pas fait attendre. — M. Cagnat, président, charge M. de Villefosse d'exprimer au R. P. Delattre les remerciements de l'Académie.

M. Besnier, professeur adjoint à l'Université de Caen, fait une communication sur la géographie économique du Maroc dans l'antiquité. Il énumère les productions naturelles de la Maurétanie Tingitane, en indiquant leur répartition territoriale. Il montre, ensuite avec quels pays étrangers cette contrée se trouvait en relations d'échanges et quel était le caractère des établissements que les Carthaginois et les Romains y avaient fondés. — MM. Joret et Cagnat présentent quelques observations.

M. B. Haussoullier signale une importante découverte épigraphique faite à Milet par M. Th. Wiegand, dans les fouilles entreprises par les Musées royaux de Berlin. On a retrouvé sept listes comprenant les noms de 434 stéphanophores ou fonctionnaires éponymes de Milet, depuis la fin du VIe siècle a. C. jusqu'aux premières années du Ier siècle p. C. M. Haussoullier montre l'importance historique de ces listes qui lui ont été obligeamment communiquées par M. Th. Wiegand et A. Rehm. — MM. Perrot, Bréal, Babelon et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

Léon Dorez.

---

1. N° 7510.
2. N° 7506.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 23 avril. — 1906

Horovitz, Mimes grecs en Orient. — Suétone, De vita Caesarum, p. Preudhomme. — P. Legendre, Un manuel tironien du Xe siècle. — G. Paris, La littérature française au moyen-âge, 3e éd. — Cirot, Études sur l'historiographie espagnole; Mariana historien. — L. Pineau, Le romancero scandinave. — Staehlin, Les Walsingham. — Beaumont et Fletcher, Œuvres, I, p. Glover. — A. O. Meyer, Clément VIII et Jacques I. — Steinweg, Études sur Corneille. — Joret, Cacault écrivain. — Aulard, Les orateurs de la Révolution, I, 2e éd. — Hennet, Les volontaires nationaux de Paris, III. — Mme de Staël, Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution, p. Viénot. — Les étapes de Bangofsky, p. A. de Roche. — Académie des inscriptions.

J. Horovitz, **Spuren griechischer Mimen in Orient**. Berlin, Mayer et Müller; 1905, p. 105.

M. H. a recherché les traces que le « mime » grec a pu laisser dans la littérature rabbinique, syriaque et arabe. En donnant au terme « mime » le sens le plus étendu, il arrive à peine à trouver quelques points d'analogie. Pour ce qui concerne la littérature syriaque (pp. 34-76) il n'a rencontré que l'histoire de Théophile et Marie, deux chrétiens qui, après avoir distribué leurs biens aux pauvres, vivaient comme des « mimes » vagabonds, afin d'être exposés aux mépris et aux dérisions du public (*Land, Anecd. Syr.*, II, 333 ; et quelques bouffonneries placées dans la bouche d'un mime, et rapportées dans le *Livre des anecdotes amusantes* de Barhébréus. Un appendice de six pages (par F. Kern) donne l'analyse de quelques pièces du « Théâtre des Ombres » au Caire.

J.-B. Ch.

Bibliotheca batava scriptorum graecorum et romanorum curantibus K. Kuiper, J. S. Speyer, J. van Wageningen. **C. Suetoni Tranquilli** de vita Caesarum libri VIII rec. Leo Preud'homme. Groningae, in aed. J.-B. Wolters anno MCMVI. xii-338 p. in-12, 2 fl. 25.

Comme la *Bibliotheca Batava* n'est pas chez nous très connue, rappelons d'abord que, dans cette collection, ont paru jusqu'ici huit volumes : un Sophocle de M. Kuiper (2 vol.) ; la table de Cébès de M. van Wageningen ; un Phèdre de M. Speyer; un Quinte Curce de

M. Damsté; un Lysias de M. van Herwerden; un Tacite de M. van d. Vliet; enfin les *Colloquia* d'Erasme de M. N. J. Singel.

Le nouveau volume, l'édition critique, depuis longtemps attendue, de Suétone, est sûre d'être fort bien accueillie; elle le mérite par la conscience avec laquelle elle a été préparée; aussi par la commodité élégante du volume. L'auteur est professeur à l'Athénée et à l'Université de Gand. Il a préludé au présent livre par trois « Études sur l'histoire du texte de Suétone *De vita Caesarum* » qui ont paru dans le Bulletin de l'Académie royale de Belgique, Classe des lettres (mai et août 1902), et dans le tome LXIII des Mémoires couronnés et autres Mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique, 1904.

L'apparat est clair, sobre, trop sobre à mon gré, par ci par là, où j'aurais voulu l'addition de quelques mots pour prévenir toute équivoque. Les sigles sont assez peu nombreuses pour qu'on s'y habitue vite et pour que la lecture se fasse presque toujours sans la moindre fatigue.

M. Pr. avertit que, conformément au plan de la Bibliothèque dont son livre fait partie, l'apparat ne contient pas toutes les variantes des manuscrits, mais seulement celles qui peuvent être utiles et qui représentent le plus exactement la tradition, soit qu'elle se trouve encore dans un de nos exemplaires, soit qu'elle se soit établie dans un exemplaire maintenant perdu et qu'il faut reconstituer. L'orthographe est, sauf les fautes grossières et le contrôle par Brambach, d'une manière générale, l'orthographe du *Memmianus*. Passim des conjectures ou corrections de savants belges : MM. Fr. Cumont, P. Willems, surtout de M. P. Thomas; un assez grand nombre, dont quelques-unes très hardies, de M. Polak. Le texte est conservateur, parfois, jusqu'à l'excès; car je ne comprends pas que M. Pr. y ait maintenu des mots comme : 13, 13 : *de*cedentibus.

Notre premier mot doit exprimer notre reconnaissance à l'auteur. Il nous a délivré d'une bien fâcheuse sujétion. Nous avions beau nous fatiguer les yeux dans les pages préliminaires de Roth; nous perdre dans les notes de Wolf : comment être jamais sûrs que l'essentiel ne pût nous échapper? Au moins nous pourrons désormais faire une lecture méthodique de ces vies; nous avons une base solide pour les recherches d'histoire comme pour l'étude de la langue. Que M. Pr. reçoive donc, pour le service qu'il nous a rendu, nos meilleurs remerciements.

Cela dit, j'indique ici à l'auteur quels seraient, suivant moi, nos desiderata. Je ne sais pas de meilleure manière de témoigner à M. Pr. combien j'ai d'estime pour son livre.

Tout d'abord quelles sont les lacunes? La plus importante est celle qui concerne les manuscrits. M. Pr. n'a pas voulu se répéter; il suppose connues les trois « Études » auxquelles il renvoie. Il n'a pas réfléchi qu'un bon nombre de ses lecteurs ne pourront pas s'y repor-

ter. Il était donc de toute nécessité d'en résumer les résultats d'une manière claire et complète. A la page x, il n'eût pas beaucoup coûté de joindre, à côté des sigles des manuscrits, l'âge de chacun d'eux, avec un tableau répartissant les manuscrits dans les trois classes. Dans la préface on a bien rattaché à une classe les manuscrits énumérés dans le tableau des sigles, pas tous cependant ; le lecteur forcément se demandera pourquoi et à quel titre, il y voit ϑ ζ η, θ κ λ.

De même, en ce qui concerne les noms des savants et des auteurs de corrections ou de conjectures. La liste du bas de la p. xi ne suffit pas certainement. J'aurais voulu un court index bibliographique indiquant avec précision où se trouvent les publications des savants contemporains qui sont cités dans l'apparat. Quelques noms sont sans doute dans la troisième partie de Schanz ; beaucoup d'autres y manquent ; c'était à l'éditeur de nous orienter sur ses références.

Un mot encore sur la note singulière qui suit la liste des savants. M. Pr. nous avertit qu'il partage l'avis de Roth, et ne croit pas que Fulvio Orsini ait eu à sa disposition quelque manuscrit et cependant, pour abréger (*compendii causa*), qu'il emploiera, dans son apparat, la forme *cod. Ursini*. Voilà bien de l'inconséquence, et une abréviation qui risque de mettre dans l'erreur plus d'un lecteur.

La sobriété de l'apparat très condensé mérite des louanges ; mais elle devient dangereuse et agaçante quand nous ne comprenons plus, et cela arrive plus d'une fois, surtout à cause de l'absence systématique de tout lemme dans l'apparat, qui produit certainement plus d'une équivoque [1]. Que pour comprendre telles notes de M. Pr. sur quelques leçons (p. 298, 3, Gronov ; p. 29, 4-5, Juste-Lipse, etc.) il faille recourir à une autre édition, n'est-ce pas un défaut grave ?

Pourquoi, contrairement à l'usage, les prénoms sont-ils très souvent, dans le texte, écrits en entier, et par contre pourquoi le surnom de Suétone est-il écrit en abrégé (TRANQ.) dans le titre courant? Dans ses *Corrigenda*, M. Pr. relève quatre *u* retournés et devenus *n* ; je puis l'assurer qu'il y en a bien d'autres dans son livre, et aussi nombre d'autres erreurs ou omissions [2].

---

1. Que veulent dire p. 93, 21 : in D y *a* ?

2. A la liste des sigles, ajouter l'indication que A^a est une correction de la première main de A ; de même pour β^a. P. 30, à l'apparat, lire *28* pour *29*. P. 40, à la dernière ligne, lire *Cal*purnia. D'après une indication directe de M. Pr. je crois bon d'avertir, que *Aug.* 16, p. 52, 13 *e* entre *pugnae* et *tam arto* n'est qu'une faute d'impression et doit être supprimé. P. 72, 12, lire *ac*. P. 121, 21, les parenthèses, pour le mot qu'ajoute Bergk devaient être, d'après la p. xi, autres que celles qui sont employées : < > et non [ ]. P. 124, il faut ajouter une unité à tous les chiffres des notes. P. 157, 33, lire secanda*sque*. P. 134, supprimer aux notes 24 — devant 25. P. 166. 15, à la note, il manque le point après *symphro*. Sur quoi portent les variantes de la dernière ligne de la p. 192 ? Je suppose, (sans en être sûr), que le chiffre 29 est tombé et que *reisque* porte sur *auratisque*. Petite erreur dans les numéros de lignes p. 211, 19-21. De même p. 220, il faut retrancher une unité à

Sur quelques points aussi je serais d'un avis différent de celui de M. Preud'homme [1].

Autant de vétilles qui ne diminuent en rien le mérite du Suétone de M. Preud'homme. Ce n'est pas non plus le rabaisser que de nous souvenir de son prédécesseur. Au moment où va disparaître, devant de nouveaux livres, l'ancienne édition que C. L. Roth, en 1857, avait dédiée à Renan, rappelons, pour être juste, ne fût-ce que par un mot, combien elle nous a été utile, et comment pour tout l'ensemble, elle était sagement conçue et solidement construite. De tous les livres de l'époque, c'est l'un de ceux qui ont le plus duré et qui, certes, ont le mieux mérité leur succès. Nous ne l'oublierons pas, alors même que la voilà dépassée.

Emile Thomas.

Un manuel tironien du Xe siècle, publié d'après le ms. 1597 A de la Bibliothèque nationale par Paul Legendre. Paris, Champion, 1905, XXII-139 pp. in-8°. Autographié sauf pp. I-X. Prix : 5 francs.

A la suite des actes du synode réuni à Paris en 825, pour traiter la question des images, on trouve dans le ms. B. N. 1597 A, du IXe siècle, un lexique tironien écrit au Xe siècle. Ce lexique était surtout un manuel pour apprenti. Outre le signe et sa traduction, il contenait la décomposition du signe en ses éléments, analyse d'ailleurs tout empirique et que l'on ne peut comparer à celle de Kopp et de ses successeurs. Ce manuel nous fait donc entrer dans la pratique de l'enseignement médiéval. A partir de la page 5, cette copie ne porte plus le tracé du signe ni sa traduction ; il ne reste que son analyse. On peut supposer que le scribe s'est lassé. En tout cas, les *Notae Bernenses* permettent de rétablir signe et traduction ; c'est ce qu'a fait M. Legendre.

---

tous les chiffres à partir de 17. P. 244, 29, écrire en un mot *postquam*. P. 266, 19, lire obvios. P. 267, 7 : les parenthèses sont gauchement mises ; elles ne devaient se fermer que l. 8, après *antecessit*. — Autres passages obscurs : P. 35, 25 : comment comprendre *perseverat* cet. alors qu'aucune leçon de manuscrit déterminé n'est donnée ? P. 67, 8, la variante de Mommsen *mallent* ne peut se comprendre que si l'on indique le sens qu'il donne à *facere gratiam*, ou mieux si l'on renvoie au Staatsrecht, VI², p. 88, n. 1. P. 215, 17, Nero, 14, je ne m'explique pas ces deux corrections contradictoires données comme de Bentlei. A la note, p. 302, 6, écrire avec l'accent : Macé.

1. Il me semble que p. 84, 21, il eut fallu d'après Ax', écrire et *in*de (au lieu de et *dein*de). P. 87, 16 : je ne sais ce que veut dire : *lotus* donné comme de Juste-Lipse. P. 10, 24 : Je ne crois pas bonne la conjecture *aliter*. Nihil *aliud* quam... se comprend et a un autre sens. Calig., I, p. 145, 14, *expulsus* est pour moi une glose de *electus* lu *eiectus*. Cf. *Pro S. Roscio*, 10, 27 : *ejectum*... atque *expulsum Calig.* 10, p. 149, 28, malgré Roth, pourquoi n'avoir pas imprimé Tran*siit* ? Il eût fallu absolument recevoir une des conjectures proposées : p. 188, 27. Car *Absentibus*... *dabat* n'a pas de sens. Pourquoi p. 277, 13, *sus*censens (contrairement aux mss.) et 283, 10, *suc*censuit ?

Ce manuscrit permet de combler la lacune initiale des *Notae Bernenses* et, partiellement, une lacune intérieure du même recueil. L'ordre suivi est à peu près le même de part et d'autre. Cependant le manuscrit de Paris contient des notes qui manquent aux *Notae* ; inversement celles-ci permettent de restituer celles que la négligence du copiste a omises ou imparfaitement décrites. M. L. a donc complété son manuscrit par une comparaison perpétuelle. Il a joint au texte une table des éléments simples, au nombre de 340 environ, qui étaient considérés comme combinés dans les signes complexes. Il me semble que la méthode suivie pour l'enseignement des signes tironiens par les scribes du moyen âge ressemble beaucoup à celle des Chinois pour l'enseignement de leur écriture.

Le manuscrit de Paris apporte la solution d'une abréviation jusqu'ici inexpliquée. Le mot *ipsum* sert très souvent à indiquer que les éléments constituant le radical d'un mot sont au complet et que, si quelque chose doit suivre, c'est une désinence. Dans les manuscrits que l'on connaissait jusqu'ici, il y a *is*, au lieu de *ipsum*, et on s'était perdu en conjectures sur le sens de cet *is*. « Il resterait à expliquer comment *ipsum* avait pu finir par être lu et copié *is* par les scribes », ajoute M. L. On pourrait peut-être supposer qu'au lieu de *ipsum*, la source commune portait la forme vulgaire *issum*. *Isse*, *issa*, pour *ipse*, *ipsa* sont connus (Neue, *Formenlehre der lateinischen Sprache*, 3e éd., t. II, p. 409). Ce ne serait pas le seul vulgarisme ni le seul exemple d'assimilation inattendue que présenteraient les notes tironiennes : *agnomen* est altéré en *anomen* (cf. Kopp, *Pal. crit.*, t. II, p. 24 ; on a de même *connomen*, *ammonet*, *ammonstrat* : *Commentarii notarum tironianarum*, éd. G. Schmitz, pl. 21, 72 ; 21, 74 ; 53, 55 ; 47, 5.

Ce travail forme un supplément aux publications de M. Schmitz et fournit une nouvelle base pour la reconstitution du lexique tironien. Il fait grand honneur à la patience et à l'ingéniosité de M. Legendre. C'est un excellent fruit de la conférence de M. Chatelain à l'École des hautes études.

Paul Lejay.

Gaston Paris. **La littérature française au moyen âge,** XIe-XIVe **siècle.** 3e édition, revue, corrigée et augmentée d'un tableau chronologique. Paris, Hachette, 1905, in-8°, 344 p. 3 fr. 50.

Cette troisième édition a été faite par MM. Paul Meyer et Joseph Bédier d'après l'exemplaire de Gaston Paris qui portait de nombreuses corrections et additions. La partie bibliographique, à la fin du livre, a été profondément remaniée. M. Paul Meyer ne s'est pas contenté, comme Gaston Paris, de citer le dernier travail sur le sujet, fût-ce un simple article ; il renvoie le lecteur à la dernière édition de chaque ouvrage en y joignant la mention des comptes-rendus de cet

ouvrage qui contiennent soit des faits nouveaux soit d'importantes rectifications. Nul besoin de recommander un pareil livre, exact et complet dans sa brièveté, un livre déjà célèbre et qui fait époque : un texte de Gaston Paris, une bibliographie rédigée par Paul Meyer, cela suffit, et l'on aime à retrouver ensemble les deux grands romanistes, les deux amis et fidèles compagnons d'études qui fondèrent jadis de concert la revue où paraît cette annonce.

A. C.

Georges Cirot. **Études sur l'historiographie espagnole.** I. Histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II (1284-1556). — II. Mariana historien. Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, 2 vol. in-8°, XI-180 et XIV-481 pages.

Dans le premier de ces deux ouvrages M. Cirot a étudié les chroniques postérieures à la Chronique générale d'Alphonse X jusqu'aux histoires publiées vers le milieu du XVIe siècle. Depuis la fin du XIIIe jusqu'à celle du XVe siècle c'est une époque de traditionalisme sans curiosité ni critique. Le goût de la recherche se réveille enfin avec Juan de Margarit, évêque de Girone, avec quelques contemporains, ses émules, surtout avec Florian de Ocampo, dans les écrits duquel le sens critique et le flair du chercheur se mêlent d'une façon déconcertante aux plus étranges libertés d'invention. M. Cirot a examiné en détail toutes ces chroniques, d'une bien lassante monotonie, suivant patiemment la filière des erreurs transmises des unes aux autres, relevant les étymologies fantaisistes, retrouvant les sources et dénonçant les truquages. C'est un travail technique consciencieux, qui sert comme de prologue à son ouvrage sur Mariana.

Cette seconde étude, très développée, débute par une biographie fort intéressante du savant Jésuite, entremêlée d'analyses des divers traités d'érudition et de politique qu'il publia au cours de sa longue carrière, en plus de son *Historia de rebus Hispaniæ* et de son *De rege*, les seules de ses œuvres encore un peu connues aujourd'hui. M. Cirot nous raconte la genèse de cette histoire d'Espagne, classique pendant près de trois siècles, écrite d'abord en latin, puis traduite en espagnol, sans qu'on sache encore bien si cette traduction, d'une indiscutable valeur littéraire, doit s'attribuer à l'auteur même ou à une équipe de collaborateurs anonymes. Il défend enfin le P. Mariana contre la vivacité des attaques auxquelles son œuvre prête le flanc. Il est indéniable en effet que sur bien des points Mariana s'est trompé, qu'il a reproduit des traditions sans fondement transmises de chronique en chronique, mais qu'en les reproduisant il les ait acceptées les yeux fermés, sans un doute, sans jamais songer à les contrôler, c'est ce qui est moins admissible et M. Cirot sur ce point défend Mariana de façon convaincante. Peut-être le Jésuite se méfiait-il du précédent d'Ocampo, qui, en vingt-six ans, n'avait réussi à écrire que les six premiers livres

d'une histoire qui devait en avoir quatre-vingts. Il marcha donc droit devant lui, sans s'arrêter longemps là où il se sentait hésiter, mais au moins sans inventer de rois ni fabriquer de faux documents, comme le pratiquèrent encore plusieurs religieux de son temps. C'est ainsi qu'il put aller jusqu'au bout de son œuvre et offrir à ses concitoyens une histoire générale de leur pays d'une suffisante vérité dans l'ensemble.

Ces quelques lignes sont trop brèves pour la grande complexité des deux études de M. Cirot. L'une et l'autre se recommandent par une minutieuse information qui en fait des œuvres solides et profitables à consulter.

H. LEONARDON.

Le romancero scandinave, choix de vieux chants populaires du Danemark, de la Suède, de la Norvège, de l'Islande et des îles Feroé, traduction en vers populaires assonants par Léon PINEAU, professeur de littérature étrangère à l'Université de Clermont-Ferrand. Paris, Leroux, 1906, in-8°, 241 p.

Le *Romancero scandinave* de M. Pineau comprend soixante vieux chants danois, suédois, norvégiens et islandais composés du XIIe siècle à nos jours : souvenirs des anciens dieux et légendes héroïques de Svendal et de Sivard, de Didrik et de Holger ; croyances aux elfes, aux géants et aux nains, runes, enlèvements et métamorphoses ; chants historiques du roi Valdemar, de la reine Sophie, de la reine Dagmar, de Marsk Stig, et quelques-uns, comme *la Mort du chevalier Stig*, vraiment poignants en leur simplicité épique ; ballades et chansons où s'exprime tout ce que le moyen âge avait de courtois et de chevaleresque; chants lyriques qui représentent des drames terribles et de gracieuses idylles. Ces textes qu'on a commencé de recueillir dès le XVIe siècle et qu'on entend encore dans les forêts de la Suède, dans les landes du Jutland et sur les fjords de Norvège, M. Pineau les a traduits, pour ainsi dire, littéralement, selon le rythme original, en vers populaires assonants, et avec un tel bonheur, avec une telle maestria que, n'étaient les noms propres et les idées propres aux pays du nord, on croirait lire un recueil de chants populaires de notre France. Gaston Paris exprimait le désir que M. Pineau fît un choix des plus belles *folkeviser* et il assurait que ce recueil ravirait tous les amateurs de vraie poésie. En nous offrant ce tableau où se reflète l'âme scandinave, M. Pineau n'a pas trompé la prévision du maître regretté auquel il a dédié pieusement son œuvre.

A. C.

Die Walsinghams bis zur Mitte des 16 Jahrhunderts. von Dr Karl STÆHLIN, Heidelberg, Winter, 1905. In-8° VI-76 p.

L'auteur qui prépare une biographie de Sir Thomas Walsingham, le secrétaire d'état bien connu d'Élisabeth, a fait des recherches sur les ancêtres de celui-ci, et ce sont les résultats de ces recherches qu'il a

consignés dans la présente brochure. Il ne remonte pas plus haut que le xve siècle ; le premier ancêtre, connu avec certitude, de Sir Thomas, Alan, est mentionné en 1403 dans les archives judiciaires de la cité de Londres (Hustings rolls); il appartenait à la compagnie des cordonniers. Son fils, Thomas, épousa la fille d'un orfèvre et se fit recevoir dans la compagnie des marchands de vins ; en 1424, il acheta des propriétés à Chislehurst et à Scadbury (Kent). Le fils aîné de Thomas (Thomas, mort en 1467) et son petit-fils James (né en 1462) épousèrent des héritières appartenant à la petite noblesse de Kent; cette famille de riches bourgeois de la Cité fit dès lors partie de la gentry : James fut shériff du comté en 1497; son fils aîné Edmond fut armé chevalier sur le champ de bataille de Flodden (1513), plus tard il devint juge de paix en Surrey. Le frère cadet d'Edmond, William, fut un juriste; il fut « reader » à Gray's Inn en 1530. C'est lui qui fut le père du secrétaire d'état.

Ces faits auraient pu être résumés en 20 pages; mais l'auteur, soucieux de décrire avec précision le milieu où se forma l'homme dont il se propose d'écrire l'histoire, y a joint des digressions, qui ne sont pourtant pas des hors d'œuvre, sur la condition des marchands affiliés aux compagnies à livrée de Londres, sur la fusion de la bourgeoisie avec la petite noblesse, sur les fonctions de shériff et de juge de paix, auxquelles n'étaient guère appelés que les membres de la gentry, sur les écoles de droit et sur Gray's Inn en particulier. Ce travail est le fruit de recherches étendues; d'utiles documents inédits y sont utilisés; l'exposition est claire et judicieuse. Si l'ouvrage se poursuit et s'achève d'après la même méthode, il pourra être une bonne contribution à l'histoire du xvie siècle anglais.

Ch. B.

The Complete Works of Beaumont and Fletcher. Cambridge English Classics Series. Vol. I. Cambridge University Press. 1905. In-8°, 455 pp. 4 s.

Nous avons déjà parlé des excellentes réimpressions de classiques anglais publiées sous les auspices de l'Université de Cambridge. Grâce à la munificence de cette célèbre Université, M. Arnold Glover, a pu préparer une édition critique des œuvres complètes de Beaumont et Fletcher. L'importance du travail se mesure à l'étendue de la publication qui ne comptera pas moins de dix volumes, soit un peu moins de cinq mille pages in-octavo imprimées en caractères fins. Le texte du second in-folio (1679) est reproduit sans aucune variation, les variantes fournies par le premier in-folio (1647) et par les in-quartos sont rejetées en appendice. Le premier volume qui vient de paraître contient *The Maid's Tragedy*, *Philaster*, *A King and no King*, *The Scornful Lady*, *The Custom of the Country*. C'est non sans un sentiment de profonde tristesse qu'on apprendra que M. Glover

ne verra pas l'achèvement de l'entreprise à laquelle il avait consacré ses dernières années; M. A. R. Waller, l'éditeur de Hobbes, s'est chargé de compléter la tâche si bien commencée par son confrère et ami.

Ch. Bastide.

Clemens VIII und Jakob I von England, par Arnold Oskar Meyer. Rome, Lœscher, 1904, 41 pages. (Tiré à part des *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*. Vol. VII, p. 268-306).

Cette brochure aurait été plus exactement intitulée « Jacques I, roi d'Angleterre, et Clément VIII », car elle traite des tentatives faites par le roi Jacques, avant et après son avènement au trône d'Angleterre (1596 à 1605), pour engager des négociations avec le pape Clément VIII. Quel profit espérait en retirer le fils de Marie Stuart, l'héritier d'Élisabeth? Il cherchait à tromper le pape au moyen de promesses feintes; en laissant croire qu'il ne serait pas hostile à l'idée de se convertir au catholicisme, il espérait obtenir la neutralité du pape, sinon même son appui, ainsi que celui des puissances catholiques, dans ses efforts pour s'assurer la succession au trône d'Angleterre; une fois roi de la Grande Bretagne, il voulait éviter d'être excommunié, comme l'avait été Élisabeth, supprimer par là même ou du moins atténuer la principale cause des soulèvements qui avaient ébranlé le trône et des complots qui avaient menacé la vie de la feue reine. Quant à lui, il entendait bien demeurer protestant, c'est-à-dire maître absolu dans l'Église comme dans l'État. Les négociations qu'il engagea dans cette intention furent conduites avec une duplicité qui n'avait pas encore été mise aussi complètement en lumière. Le roi Jacques n'employa que des agents subalternes qu'il pouvait désavouer et qu'il désavoua en effet; il envoya au pape une lettre signée de sa main; il prétendit plus tard qu'on avait abusé de sa signature et ses dénégations en ont imposé à de grands historiens, comme S. R. Gardiner. Il fit écrire par sa femme, la reine Anne de Danemark, deux lettres où celle-ci déclarait qu'elle était secrètement convertie au catholicisme; M. Meyer tient cette déclaration pour sincère; ne pourrait-on soupçonner, ici encore, un coup de partie? A son lit de mort, la reine Anne déclara qu'elle mourait fidèle à la foi luthérienne dans laquelle elle avait été élevée. Mentait-elle à ce moment ou l'avait-on fait mentir vingt ans plus tôt? Quoi qu'il en soit, les actes publiés par M. Meyer et qui proviennent des archives du Vatican appuient très solidement la thèse qu'il présente. Plus piquant encore est l'argument tiré des différentes éditions du *Basilicon Dôron*. Dans l'édition *princeps*, le roi Jacques dit qu'il n'est pas catholique (« because I am no Papist »); cette déclaration est soigneusement omise dans la traduction qu'il fit faire en France et qui fut envoyée officiellement au pape; elle se retrouve dans une traduction latine (« quum me

Pontificium esse plane negarem ») qui n'était pas destinée à passer sous les yeux du pape, mais qui n'en fut pas moins mise à l'*Index*.

C. B.

Carl. Steinweg. **Kompositionsstudien zum Cid, Horace, Cinna, Polyeucte.** Halle, a. S., Niemeyer, 1905, in-8°, p. 303. Mk. 8.

Cette étude sur Corneille se lira avec intérêt, avec profit aussi, mais elle n'emportera pas l'assentiment de tous les lecteurs. Corneille y est étudié beaucoup trop du dehors, précisément par les côtés où il est le plus facile de lui adresser critiques et chicanes. L'auteur a analysé dans le détail pour chacune des quatre pièces l'action et les caractères, en insistant sur les erreurs de la technique de Corneille, sur les fautes et les contradictions de l'évolution de ses caractères tragiques, sur la reprise des mêmes thèmes d'une œuvre à l'autre. Il s'est attaché surtout à la structure de ces tragédies, en signalant dans la facture du morceau, de la scène, de l'acte, de la pièce entière, une symétrie tout architecturale dont *Horace* offre l'exemple le plus typique. C'est suivant un schème a + b + c + b + a, à la manière du nome de Terpandre, que le poète procède le plus volontiers. Cette composition symétrique ordonnant autour d'un centre les parties accessoires existe en fait chez Corneille et d'autres encore, mais elle est loin de tout gouverner. Si M. St. eût fait rentrer dans son étude d'autres œuvres que celles auxquelles il a voulu se borner — et *Nicomède*, *Rodogune* le méritaient au moins — il fût peut-être arrivé à des conclusions moins absolues. Il eût été juste en tout cas de faire ressortir davantage l'intérêt psychologique des conflits tragiques imaginés par Corneille et d'insister sur ce qu'il y a de virilité et de hauteur morale dans les figures de son théâtre.

L. R.

Cacault écrivain par Charles Joret, membre de l'Institut. Paris, Picard, 1905. In-8°, 24 p.

Cacault a joué dans ses dernières années un rôle diplomatique assez notoire. On sait aussi qu'il a été professeur à l'École militaire et qu'il a voyagé pendant cinq ans après la suppression de son emploi. Mais on ignore ce qu'il fit pendant cet exil volontaire et dans les premiers temps de son retour. M. Joret nous fait connaître, autant que le permet la pénurie des documents, ce côté inconnu de l'activité de Cacault. Il raconte son séjour en Allemagne, notamment à Berlin, à Halberstadt, à Wolfenbüttel, à Hanovre, à Bückebourg, à Weimar, et ses relations avec Lessing, Nicolai, Ramler, Knebel, Gleim, Zimmermann, Herder, Wieland. Il nous apprend que Cacault traduisit la *Dramaturgie de Hambourg* et les *Odes* de Ramler; mais la traduction des *Odes*, d'ailleurs médiocre, fut publiée à Berlin par les soins

de Ramler, et celle de la *Dramaturgie* à Paris par les soins de Junker, sans le nom du traducteur. On lit avec intérêt et profit ces pages qui forment un épisode curieux, non seulement de la vie de Cacault, mais de l'histoire des rapports intellectuels de la France et de l'Allemagne au XVIIIe siècle [1].

A. C.

A. Aulard, **Les orateurs de la Révolution.** L'Assemblée constituante. Nouvelle édition, revue et corrigée, avec deux portraits en héliogravure et un fac-similé d'autographe. Paris, Cornély, 1905. In-8°, 573 p. 7 fr. 50.

M. Aulard s'est décidé à réimprimer son livre sur les orateurs de la Révolution, et il a bien fait, puisque le livre, tiré à petit nombre en 1882, était depuis longtemps épuisé. Nous avons autrefois analysé cet ouvrage, si intéressant et si remarquable, plein de jugements solides et de citations choisies avec goût, plein d'une juvénile fraîcheur. L'auteur, en le relisant, nous fait de charmante façon l'aveu très naturel qu'il se plaçait alors à un point de vue littéraire et qu'aujourd'hui il concevrait ses études d'une manière plus historique, qu'il ne s'est pas toujours reconnu. Mais il ajoute avec raison qu'il n'a rien à changer à l'esprit du livre, aux résultats, aux vues générales, et que l'ensemble des faits, des textes, des renseignements peut être aussi utile en 1905 qu'en 1882. Voici donc le premier volume de cette publication. Il est consacré à l'assemblée constituante, M. Aulard a corrigé les erreurs de détail, atténué quelques vivacités trop littéraires, précisé ou rectifié des assertions vagues ou inexactes; c'est, dit-il à la fin de son avertissement, une édition revue et corrigée, mais c'est le même livre.

A. C.

L. Hennet, **Les volontaires nationaux pendant la Révolution.** Tome III, Paris, Cerf, Noblet, Quantin. 1906. In-8°, 751 p.

Le nom de Chassin ne figure plus sur le titre de cette publication consacrée aux volontaires du Paris de la Révolution, et ce tome troisième du recueil appartient à M. Hennet seul. Le zélé chercheur s'est de nouveau acquitté de sa tâche avec succès. Il puise ses renseignements aux sources mêmes, et il nous donne une masse incroyable de détails : formation des bataillons, état-major et effectif, marches et combats, embrigadement, états de service des officiers, des sous-officiers, des soldats. Les bataillons dont il retrace ici les destins, sont tous des bataillons de 1792 : le 19e bataillon dit du Pont-Neuf ou encore bataillon révolutionnaire ; le 1er bataillon des sections réunies

1. P. 15, remarquons que Cacault a connu Boie à Gœttingue ; « il y a ici, écrit Boie à Bürger le 12 août 1773, un Français qui voyage pour connaître l'esprit allemand, qui a entendu parler de vous et qui courberait volontiers devant vous les genoux du cœur. »

de la Commune et des Arcis; le 1er bataillon de Popincourt; le bataillon de Saint-Denis ou 1er bataillon de Franciade; le 1er bataillon des Amis de la République; le 2e bataillon de la République (dénommé aussi 2e bataillon des Amis de la République); le 3e bataillon de la République; le 1er bataillon de la République. Ces bataillons se signalèrent. Celui du Pont-Neuf combattit à Arlon et à Kaiserslautern; celui des Arcis, à Neerwinde, à Raismes et à Catillon; celui de Popincourt, à Pellingen; celui de Saint-Denis fut fait prisonnier à Landrecies; celui des Amis était au siège de Mayence et aux premières affaires de la Vendée; etc. Au cours de ces historiques et de ces listes et notices, M. H. communique plusieurs documents importants, comme le rapport de Durutte sur l'attaque de Furnes et de Nieuport, le mémoire des autorités de Landrecies, la correspondance de Le Pareur, le récit d'une grande reconnaissance faite par Dusirat le 2 septembre 1794, etc. L'auteur n'a pas oublié les chasseurs et les compagnies franches, compagnie des Quatre-Nations, compagnies de l'Observatoire, compagnies du Louvre; nombre d'hommes distingués servirent dans ces chasseurs et ces corps francs; il suffit de citer Gouvion Saint-Cyr, et c'est le maréchal qui, dans ses *Mémoires*, nous raconte qu'une des compagnies du Louvre, formée d'artistes de Paris, jouait la comédie à Kirchheimbolanden lorsqu'elle fut attaquée par les Prussiens; nos jeunes gens coururent aux armes sans quitter leur costume d'arlequin, de pierrot ou de scapin, et tiraillèrent avec l'ennemi « qui, d'abord fort étonné, finit par s'en amuser et boire avec eux ». Le volume se termine par un chapitre consacré aux réquisitions de grenadiers et de chasseurs. Nous comptons qu'il n'est pas le dernier, et que M. Hennet pourra nous donner encore plus d'un tome aussi abondant et aussi instructif sur les levées parisiennes [1].

A. C.

Baronne de Stael. **Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la république en France.** Ouvrage inédit publié par John Viénot, 1 vol. in-8°. Intr. de l'édit. I-C., p. 1 à 343 p. Librairie Fischbacher, 1906.

« Ce sont les philosophes qui ont fait la révolution, ce sont eux qui la termineront. Les généraux... auront beaucoup moins d'influence sur l'intérieur de la France que les penseurs écrivant ou parlant à la tribune ou dans les livres. » Ainsi s'exprimait Mme de Staël dans un manuscrit qu'elle achevait en 1799 et qui devait, pense l'éditeur actuel, former la seconde partie d'un ouvrage dont la première a été le volume : *De l'influence des passions sur le bonheur des indivi-*

1. P. 181, le prénom *Nissafort* de Branet ou Brault doit être « Nicéphore »; — p. 197 consulter sur Bélichon qui se défendit héroïquement à Talltendre le 26 juin 1794 notre *Dugommier*, p. 348; — p. 494 (Meunier) lire Giromagny et non *Miromagny*.

dus et des nations (1796) [1]. Elle devait rentrer à Paris le soir même du 18 brumaire, — 9 novembre 1799. Elle se proposait, dans son livre, de sauver la république et de mettre la liberté au-dessus des atteintes du pouvoir personnel. Elle fut devancée par Bonaparte. Elle garda comme désormais inutile, au moins pour quelque temps, son manuscrit dans ses papiers. Puis lorsqu'elle fut exposée aux visites domiciliaires de la police impériale, elle le confia à son amie Mme Récamier, de qui le tenait sa nièce Mme Lenormant. Celle-ci le légua à la Bibliothèque nationale en 1885. C'est là que l'a, après d'autres qui l'ont signalé et analysé (notamment MM. Gautier et Herriot), repris pour le publier l'éditeur actuel M. Viénot.

La seconde moitié du titre explique mieux que la première le sujet de l'ouvrage. Il y est plus question de principes que des « faits actuels ». Mme de Staël écrit dans un de ses chapitres qu' « elle a toujours aimé Dieu, son père et la liberté ». C'est un peu exclusif au point de vue de l'histoire de son cœur : mais elle a aimé la liberté à un moment où les modérés effrayés par les horreurs de la Révolution la craignaient [2] et allaient volontiers vers un rétablissement monarchique. Mme de Staël, après avoir été « d'Angleterre en Amérique », est, on le sait, restée républicaine; elle déclare que « les crimes de la Révolution ne sont en aucune manière une conséquence des principes dont ils se sont si injustement appuyés, mais que c'est au contraire dans ce système qu'on peut en trouver le meilleur remède. » Il faut dire qu'elle considère la république ou « le régime de l'égalité politique comme le rétablissement de l'inégalité naturelle » (par le libre choix des plus capables). C'est une vue profonde, mais qui n'est guère d'accord avec les tendances d'égalité de la démocratie.

On voudrait souvent dans les réflexions de Mme de Staël un peu moins de généralités et un peu plus de précision et d'analyse réelle des faits ; mais elle faisait de la philosophie historique et non de l'histoire politique, et elle l'écrivait dans un style élevé, éloquent, chaleureux, mais tendu et parfois sentencieux. Quelques-unes de ses affirmations sont cependant appuyées sur une observation exacte et pénétrante. Celle-ci par exemple : « En France il faut sans doute autant qu'on le

1. M. Viénot me paraît un peu trop affirmatif sur ce point : qu'il y ait un lien entre les « Passions » et l'ouvrage inédit qu'il publie, cela paraît manifeste d'après l'*introduction* même des « Passions »; mais rien ne prouve que dès 1796 Mme de Staël concevait la suite de l'ouvrage sous la forme qu'elle lui a donnée. C'est, semble-t-il, plus un livre de « circonstance » que ne le dit M. Viénot, au moins dans la pensée de l'auteur. M. V. rappelle d'ailleurs lui-même « sous la pression de quels faits » — récents — il a été rédigé. Il ne tient peut-être pas assez compte de l'influence de Benjamin Constant qui avait publié « *De la force du gouvernement actuel de la France et de la nécessité de s'y rallier* (1797) ». Un grand nombre des corrections du manuscrit qu'il publie seraient d'après M. V. de la main de B. Constant.

2. « Plus de la moitié de ceux, écrit Mme de S., qui voulaient la révolution de 1789, n'y prennent aucun intérêt maintenant. »

pourra, un esprit national, mais ne pas perdre de vue que l'opinion publique sera fondée sur l'amour du repos, le désir d'acquérir de la fortune, le besoin de la conserver. » Elle a une juste appréciation du rôle grandissant et pour ainsi dire écrasant de la presse et notamment des journaux [1]. Ceux-ci, dit-elle, « souvent faiseurs de gros mensonges, exécutent la danse des sauvages autour du malheureux qu'ils vont dévorer. »

Son analyse des raisons, tirées de la psychologie respective des royalistes et des républicains, pour lesquelles les royalistes seront définivement battus par les républicains dans la poursuite du pouvoir, cette analyse a conservé même aujourd'hui beaucoup de parties de vérité; elle est d'une bonne observatrice de ce qui fait la force réelle des partis. Elle constate que les royalistes sont trop distraits de leur but par leurs goûts, leurs amusements, leurs hochets de vanité ou de tradition. « Ils disposent d'une sorte d'opinion pas assez étendue pour faire de la gloire, mais suffisante pour consoler d'une défaite ». Les républicains, malgré leurs divisions, forment un parti « où l'intérêt personnel de chacun est le succès de la République... Ils ont quelque chose de direct dans l'esprit qui exclut les nuances des idées et encore plus les délicatesses du sentiment. » Malgré leurs fautes, ou les crimes de quelques-uns, ils seront les plus forts. « Les malheureux royalistes, demande Mme de S., ne sont-ils pas las de fonder quelque espoir sur l'excès des maux de la Révolution ? » Mieux vaudrait accepter l'inévitable, que le parti royaliste se rangeât de lui-même dans la classe des gouvernés et détruisit à jamais l'influence des terroristes en calmant l'inquiétude des républicains. A ceux-ci, elle donne à leur tour de bons conseils. La plus grande partie de son ouvrage est une série de bons conseils aux futurs républicains. Elle y est d'un optimisme qui quelquefois fait sourire et dont la racine est dans cette opinion fondamentale que « rien ne doit différer plus que la République et les moyens qui l'ont amenée ». C'est beaucoup espérer des principes. M. Sorel a dit que Mme de Staël était restée « aristocrate avec les républicains ». C'est ce qu'ils n'ont jamais aimé. Et cependant il y a encore beaucoup à prendre dans les conseils de l'auteur des *Circonstances actuelles*. Ses idées sur la « Science politique », même avec leurs erreurs, devancent et annoncent toute la sociologie du XIXe siècle. Son penchant vers une Église d'État est d'une élève de Rousseau. Elle se prononce pour le protestantisme. — M. V. aura rendu un véritable service en publiant intégralement le manuscrit de Madame de Staël [2].

Eugène d'Eichthal.

1. L'éditeur M. Vienot cite un bien joli passage d'un rapport de Reubell (Archives nationales) qui est d'avis de faire donner par le Directoire un subside au journal l'*Indépendant* « pour le rendre véritablement indépendant ».

2. M. V. a tort de ne pas citer, au sujet de Godwin, l'instructif ouvrage de M. E. Halévy sur le *Radicalisme philosophique anglais*.

Les étapes de Georges Bangofsky, officier lorrain. Fragment de son Journal de campagnes, 1797-1815, recueillis par son petit-neveu Alexandre de Roche du Teilloy. Avec son portrait. Paris, Berger-Levrault, 1905. In-8°, 114 p.

Ce *Journal* n'a pas, comme le reconnaît l'éditeur, une grande valeur littéraire, et il ne révèle rien d'inconnu, n'offre rien d'original. Toutefois l'auteur est sincère, et il n'exagère pas (sauf lorsqu'il dit p. 6 que Robespierre venait chaque jour à l'École de Mars); il raconte ce qu'il a vu et ce qu'il a fait sans nulle forfanterie, sans nulle affectation de modestie, et on lit avec intérêt le récit de la prise de Stettin, de l'assaut de Lübeck, de la retraite de Russie. L'éditeur, M. Alex. de Roche, a reproduit le texte avec grand soin; il a vérifié très exactement les noms propres; il a rédigé des notices; il a retrouvé, en consultant les maires des communes, les familles allemandes avec lesquelles son grand-oncle Bangofsky avait noué de cordiales relations; les studieux de l'histoire napoléonienne et les amateurs de *Mémoires* lui sauront grand gré de sa publication [1].

A. C.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 30 mars 1906.* — M. Héron de Villefosse communique, au nom du R. P. Delattre, un texte curieux trouvé récemment entre La Goulette et Radès, sur le bord du lac de Tunis, à la saline « la Princesse ». Il s'agit d'un tarif établi pour le passage d'un bac, genre de document peu commun; malheureusement l'inscription est très mutilée de la fin. La monnaie indiquée par l'abréviation FL paraît être le *follis*, petite monnaie de bronze en usage dès le IIIe siècle p. C., mais surtout très répandue depuis Constantin et dont le nom revient plusieurs fois dans les textes relatifs à l'Afrique.

M. Héron de Villefosse communique ensuite, de la part du Dr Carton, l'empreinte d'un plomb de bulle recueilli à Carthage par un Arabe. Ce plomb porte le nom de Fortunius qui était évêque de Carthage au milieu du VIIe siècle, car il prit part au concile de 655. Le nom du même prélat a été retrouvé sur un autre plomb de bulle, signalé dès 1887 par le P. Delattre, mais qui fut volé il y a quelques années au Musée Lavigerie : il portait d'un côté le nom de Fortunius et de l'autre les lettres RG || VI. Après quelque hésitation, on reconnut qu'il fallait transcrire *r(e)g(io) sexta*. L'église de Carthage était donc divisée comme celle de Rome en régions ecclésiastiques. Plusieurs de ces régions sont mentionnées dans les Actes des Conciles et dans les inscriptions. Mais jusqu'ici on n'avait encore rencontré aucune indication de la *prima regio*; le plomb signalé par M. Carton vient heureusement combler cette lacune. Il est vraisemblable que ces régions ecclésiastiques étaient au nombre de sept comme celles de Rome, mais on ne connaît encore aucune mention de la *regio septima*.

M. Philippe Berger communique une inscription découverte par le R. P. Delattre. Cette inscription, tracée en caractère très fins sur le rebord d'une corniche en pierre, est la dédicace d'un autel au Dieu Sadrafa, dans lequel M. Clermont-Ganneau a reconnu tout de suite le dieu Satrapès, déjà trouvé par lui sur des monuments tant de Grèce que de Syrie. L'inscription se termine par la date, indiquée comme d'habitude par les noms des deux suffètes éponymes, Adonibaal et Adonibaal fils de Bomilcar. La présence du dieu Sadrafa à Carthage est d'un haut intérêt; il faut espérer que l'explication de la fin de la première ligne, contribuera à éclaircir le mystère qui entoure encore ce nom divin.

M. Paul Foucart continue la seconde lecture de son mémoire sur Didymos.

---

1. Lire p. 30 Zehdenick, p. 51 Mölk ou Melk, p. 67 Hammerstein pour *Zehdnik*, *Mölck*, *Hannerstein*.

M. Senart présente quelques spécimens des plans et photographies rapportées par M. Dufour des travaux d'exploration du Bayon à Angkor qu'il a exécutés en 1904 avec des subventions de l'Académie et l'aide de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Il fait valoir l'énorme travail fourni par le missionnaire de l'Académie pendant les longs mois qu'il a consacrés à sa tâche. Il insiste sur l'intérêt capital que présente pour l'archéologie orientale la connaissance exacte et complète du monument reconnu pour le plus important et le plus beau spécimen de l'art khmer, sur les indications inestimables que fournira à l'histoire l'étude de ces longues séries de bas-reliefs qui présentent tous ses aspects les plus variés la vie du Cambodge dans le IXe siècle. Les reproductions sont vraiment admirables. Il est de l'honneur de la science française que toutes facilités soient données à M. Dufour pour mettre au point ses vastes recherches et pour en préparer la publication.

M. l'abbé J.-B. Chabot lit une note sur une mosaïque découverte à Edesse en 1901. Cette mosaïque, qui décorait un tombeau, date de la fin du IIIe siècle. Elle représente le propriétaire du tombeau et cinq autres personnages de sa famille. Elle est accompagnée d'inscriptions syriaques qui présentent un certain intérêt pour l'onomastique araméenne et pour l'histoire de l'écriture syriaque.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 11 avril 1906.* — M. Héron de Villefosse annonce que le commandant Guénin, commandant supérieur du cercle de Tébessa, a découvert, en mars dernier, une petite basilique située à 28 kil. environ de Tébessa, et où il a trouvé une inscription mentionnant plusieurs martyrs africains, Vincentius, l'un des confesseurs d'Abitina, Crispine de Thagora, martyrisée à Théveste le 5 décembre 304, etc., en tout cinq confesseurs africains qui ont tous subi le martyre en 304, sous le proconsulat d'Amilinus. L'évêque de Théveste, Faustinus, était inconnu. L'inscription est de l'époque byzantine.

M. Maurice Croiset lit une étude sur la légende de Calypso. Il montre que deux traditions relatives à cette déesse se trouvent superposées et confondues dans l'Odyssée. L'une, plus ancienne, la représente comme une Océanide, habitant une grotte; divinité redoutable, elle ne se laisse toucher ni par les regrets ni par les larmes de son captif. L'autre, plus récente, fait d'elle la fille d'Atlas. La première tradition appartient aux éléments les plus anciens du cycle odysséen. On la trouve encore, en ce qu'elle a d'essentiel, dans le 5e chant de l'Odyssée, mais elle y est déjà sensiblement adoucie.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur les nombreux *simulacra* de Mercure qui existaient en Gaule. C'étaient, selon la remarque de M. Salomon Reinach, des pierres levées, des *menhir* auxquels on rendait un culte. La Vie de Saint Samson désigne par le mot *simulacrum* une pierre levée, *lapis stans* qui était l'objet d'un culte en Grande-Bretagne au milieu du VIe siècle et sur laquelle l'évêque grava une croix. Au siècle précédent, saint Patrice en Irlande trouva une pierre élevée sur un monticule artificiel, décorée d'ornements d'or et d'argent et qui était l'objet d'un culte. Des sacrifices humains avaient été, disait-on, célébrés en l'honneur de cette idole. En Gaule, le culte des pierres a été prohibé aux Ve et VIe siècles par des conciles; malgré ces défenses, il persistait encore au VIIIe siècle où Charlemagne l'interdit.

M. de Mély communique une note sur le retable de Boulbon, offert l'an dernier au Musée du Louvre par le Comité de l'Exposition des Primitifs français. M. de Mély rapproche ce retable d'une miniature contenue dans un manuscrit conservé à Aix-en-Provence et orné des armes du pape Nicolas V; miniature signée « Chugoinot » et portant dans la bordure, comme le retable, une petite cigogne (« Chugoinot » signifie « petite cigogne »). M. de Mély en conclut que ces deux belles œuvres, de même date, de la même région, puisque le tableau a été peint pour la collégiale de Saint-Agricol-d'Avignon, appartiennent à un même artiste nommé Chugoinot.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 30 avril — 1906

VERWORN, Les couches à hipparion d'Aurillac. — L. LEGRAS, La Thébaïde de Stace. — Cicéron, Discours, p. CLARK. — CUNNINGHAM, La civilisation occidentale. — A. PFISTER, La révolution américaine. — ISAMBERT, La Grèce et l'Europe. — MARX, L'Allemagne en 1848, trad. REMY. — Essais sur l'enseignement de l'histoire. — BOURDEAU, Poètes et humoristes de l'Allemagne. — BRAUN, Le pessimisme dans la poésie allemande. — Macaire d'Antioche, La conversion des Géorgiens, trad. O. de LÉBÉDEW. — Revue d'histoire et de littérature religieuses, X. — Dom CABROL, Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, VIII. — VAN DEN VEN, Saint Jérome et la vie de Malchus. — BRUCKNER, Les sources du pélagianisme. — OMONT, Le manuscrit de Beauvais de Grégoire de Tours. — O. SCHEEL, Le baptême. — Religions et sociétés, leçons professées à l'École des hautes études sociales. — SORTAIS, Le procès de Galilée. — MAZZIOTI, La révolte du Cilento. — CIAN, Venise sous la Renaissance. — P. d'ANCONA, L'art français en Piémont. — Stendhal, Promenades dans Rome, trad. — Académie des inscriptions.

Max VERWORN, **Die archaeolitische Cultur in den Hipparionschichten von Aurillac (Cantal).** Extrait des *Abhandlungen der Kön. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*. Berlin, Weidmann, 1905. In-4, 56 p., avec 5 planches de phototypie. Prix : 4 marks 50.

M. Max Verworn est un converti. Récemment encore (*Verh. berl. Ges. für Ethnol.*, 1903 et 1904), il opposait à la pluie des éolithes un calme scepticisme ; mais il a été à Bruxelles voir le musée de M. Rutot ; il a fouillé lui-même près d'Aurillac et y a trouvé une série de silex travaillés dans une couche tertiaire ; sa conviction est désormais faite et il la proclame hautement. L'Allemagne, autrefois si rebelle aux conclusions les plus assurées de l'archéologie quaternaire, où l'on se demandait sérieusement si les haches de Saint-Acheul n'étaient pas des *lusus naturae*, si toutes les gravures sur os n'étaient pas des fraudes modernes, l'Allemagne, à la voix de MM. Klaatsch et Schweinfurth, admet aujourd'hui les silex travaillés d'époque miocène et vient en chercher des spécimens jusque chez nous. Ce *rush* vers l'avant-garde a suivi de près la mort de Virchow ; la réaction se fera sans doute, mais elle n'a pas encore commencé.

J'admets sans hésiter avec l'auteur et avec ses prédécesseurs français Tardy (1869) et Rames (1878) que les couches à hipparion des environs

d'Aurillac, où l'on recueille les silex en question, appartiennent bien à la seconde phase des temps tertiaires et qu'elles n'ont pas été remaniées; mais je n'admets pas que ces silex trahissent l'intervention d'un être intelligent; je crois que les prétendus racloirs, grattoirs, percuteurs, etc., sont le produit de causes naturelles dont l'explication incombe aux géologues. Nombre de ces derniers, et des plus éminents, sont de mon avis. La discussion, qui dure depuis 1867, se prolongera longtemps encore, parce que c'est plutôt un conflit d'impressions que d'arguments. En présence d'une belle hache de Saint-Acheul, d'un beau racloir du Moustier, le doute, entre gens de bonne foi, est impossible; comme le disait Lubbock, ce sont là des outils non moins manifestes qu'un couteau de Sheffield. Mais quelle preuve veut-on tirer d'un silex pointu ou d'un silex dentelé d'éraflures qu'on qualifie de retouches? « Je suis bien fier de l'antiquité de ma famille, disait autrefois John Evans, mais j'en veux d'autres indices qu'un bulbe de percussion ». Maintenant, ce n'est plus même d'un bulbe qu'il s'agit, mais d'une retouche; c'est vraiment trop peu pour faire remonter à des centaines de millions d'années l'ancienneté des êtres pensants!

L'emploi actuel du terme *éolithes* est équivoque, comme l'a très bien vu M. V. (p. 51). Les uns entendent par là des silex qui portent des traces d'emploi, mais non de taille; les autres, comme M. Rutot, désignent ainsi des pierres travaillées, retouchées sur les bords, mais qui n'affectent pas de type déterminé. La nomenclature proposée par l'auteur échappe à cette ambiguité et mérite d'être recommandée aux archéologues; on peut la résumer brièvement comme il suit :

1° *Civilisation éolithique*. Pierres employées dans l'état où les fournit la nature, reconnaissables, en tant qu'outils, aux traces d'usage (ces traces me semblent impossibles à définir);

2° *Civilisation archéolithique*. Pierres taillées, transformées en outils, surtout en grattoirs, par des retouches sur la tranche utile; ces retouches indiquent la destination de l'outil (je n'en crois rien);

3° *Civilisation paléolithique*. Pierres taillées, travaillées à la surface et sur les bords, suivant des types définis où se révèle un rudiment de sens esthétique (ce sont nos outils quaternaires);

4° *Civilisation néolithique*. Pierres taillées, travaillées à la surface, épannelées, polies, perforées, donnant l'impression d'outils complets (ce sont les « pierres de foudre » des anciens).

M. V. ajoute que les types inférieurs se retrouvent, à l'état de survivances, dans toutes les civilisations supérieures. Sans doute; mais alors c'est le voisinage d'outils incontestables qui permet d'affirmer que les autres silex ont été l'objet d'un rudiment de travail. Isolés ou en tas, ces outils *im Werden* paraissent dépourvus de toute signification.

Salomon Reinach.

Léon Legras, **Les légendes Thébaines en Grèce et à Rome.** — *Etude sur la Thébaïde de Stace* (thèse de doctorat), Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1905, in-8°, 351 p.

L'idée primitive d'où ce livre est sorti était l'examen des sources de la Thébaïde de Stace. Il est fâcheux qu'il ne se soit pas développé conformément à la conception primitive logiquement réalisée et qu'il se soit surchargé chemin faisant d'éléments parasites. Cette déviation n'est pas imputable exclusivement à un manque de fermeté et de décision propre à l'auteur, mais à la persistance de mauvaises méthodes émanant de la Faculté des Lettres, qui pendant longtemps a demandé aux candidats au doctorat non pas une recherche nouvelle sur un point non encore éclairci, mais un travail d'ensemble de visées ambitieuses et générales, et qui mettait la vulgarisation habilement présentée bien au-dessus de la solution scientifique de questions particulières. Il en est résulté que le travail de M. Legras s'est étendu et élargi de façon à devenir une étude totale de la Thébaïde ; de l'examen des sources de Stace au début, nous passons par une série d'intermédiaires variés, qui n'y ont point de rapport, à une note finale sur la prosodie et la métrique, très incomplète d'ailleurs et dans laquelle il n'est point question de prosodie. Or l'auteur ne pouvait être également compétent sur tant de matières diverses ; on le voit de reste dans son chapitre sur le style [1]. Un autre défaut de l'auteur lui est commun avec nombre de candidats au doctorat et vicie beaucoup de thèses dès l'origine ; on prend pour sujet un écrivain qu'on ne connaît pas et sur lequel on s'imagine qu'il n'y a pas grand chose de fait ; en se mettant au courant, on s'aperçoit du contraire ; on note au fur et à mesure les résultats acquis ; quand on en a réuni une quantité suffisante on en compose un gros volume, dont les dimensions sont en raison inverse de la nouveauté et de l'intérêt ; on n'a fait en somme qu'un travail de seconde main ; ainsi à propos des comparaisons, p. 294 sqq., des métaphores, p. 324 sqq. etc., M. Legras s'est trouvé en présence de travaux antérieurs, auxquels il n'a pas pu ajouter grand chose ; il a eu au moins le mérite d'en faire la critique, ce que d'autres ne font pas toujours.

Il aurait dû définir ce qu'il entend par *Sources* : sous ce mot resté vague il a réuni des choses assez diverses, les faits que Stace tirait des ouvrages grecs où la légende de Thèbes était traitée, l'influence exercée sur lui par les écrivains latins qu'il considérait comme des maîtres, Virgile, Ovide, Lucain, Sénèque le Tragique, qui, en géné-

1. Les remarques grammaticales qui y figurent témoignent d'une science de fraîche date et d'assez mauvaise qualité : p. 319, dans la liste des verbes employés par Stace au sens transitif, *consonare* III, 494 est rapproché de Virg. En. VI, 418 où il y a *personare*, les deux acc. n'étant pas d'ailleurs de même nature ; *manare* IV, 730 n'est employé transitivement que si on prend *equum* pour un acc. sing. ; or c'est un gén. pluriel. Note 1 *inultus* est bien antérieur à Stace, etc.

ral, lui ont fourni non pas le fond mais la couleur de ses développements. Le premier ordre d'idées eût gagné à être traité séparément et aurait formé avec profit le complément de la thèse secondaire de M. Legras, *Les légendes Thébaines dans l'épopée et la tragédie grecques* : on aurait eu ainsi une vue totale du développement et des modifications de ces légendes depuis la Thébaïde primitive jusqu'à celle de Stace et c'est là un genre de recherches que l'auteur pratique avec intelligence : on ne sait pas trop pourquoi cette étude a été coupée en deux. Dans la thèse sur la Thébaïde ainsi allégée l'auteur se serait consacré aux imitations de détail des poètes latins et en particulier de Virgile. M. Legras a suivi de très près et relevé avec soin cette imitation perpétuelle de Virgile par Stace en l'exagérant quelquefois [1]. Mais il l'a fait suivant un procédé défectueux, qui ne va pas au fond des choses et qui mène à des conclusions erronées ; il s'est borné à signaler ou à mettre en regard les passages parallèles ; la confection de ces listes patiemment dressées n'est que la préparation du travail intéressant et qui reste à faire, à savoir de déterminer comment Stace a imité Virgile ; si M. Legras l'avait entrepris, nul doute qu'il n'eût été conduit à des vues différentes de celles qu'il a adoptées ; il se serait aperçu que la plupart du temps Stace ne reproduit pas servilement son modèle, mais qu'il le transforme et qu'il conserve son originalité propre malgré tout ; en réalité il n'y a peut-être pas de poète qui ait imité Virgile plus que Stace, et il n'y en a pas qui soit moins Virgilien. En se bornant à rédiger le catalogue des passages similaires, M. Legras s'est tenu à la superficie ; s'il n'avait eu que la prétention de fournir des relevés, il n'y aurait rien à dire, mais il en a tiré des conclusions prématurées ; l'impression qu'il a ressentie et exprimée, celle qui ressort de son livre pour le lecteur, c'est que Stace n'est qu'un faible et maladroit imitateur, que, très pauvre de son propre fond, il cache son dénuement sous un centon perpétuel et que dans sa Thébaïde il n'est qu'un médiocre compilateur ; or rien n'est médiocre chez Stace, pas plus les défauts que les qualités ; il fatigue souvent par l'exagération du mauvais goût, mais il a des beautés qui ne sont qu'à lui ; on chercherait vainement chez Virgile des tableaux aussi saisissants dans leur étrangeté que l'engloutissement d'Amphiaraüs, les derniers moments de Tydée, l'exploit surhumain et l'anéantissement de Capanée foudroyé par Jupiter.

Il y a chez M. Legras une foule d'assertions de détail contestables et inadmissibles. Il se trompe en outre souvent sur des points importants : p. 232, il juge les personnages de Stace « composites et pâles » ; pour un certain nombre d'entre eux c'est juste le contraire de la vérité ;

1. Ainsi, p. 38 et *passim*, c'est une assertion gratuite de prétendre que l'ouragan que traverse Polynice au 1er l. de la Thébaïde n'a été imaginé qu'en souvenir de la tempête qui se déchaîne contre les Troyens au 1er l. de l'Enéide. Il n'y a aucun rapport entre les deux morceaux.

ils apparaissent comme des êtres simplifiés et typiques, qui sont en dehors de l'humanité parce qu'ils n'ont pas la complexité des sentiments humains, qu'ils sont raidis dans une attitude forcée, hyperbolique, en dehors des conditions de la vie; mais ils s'imposent par leur énergie forcenée. De même M. Legras n'a pas vu clair dans le pittoresque de Stace, auquel il trouve peu d'imagination, p. 2, sans définir ce qu'il entend par là (il veut dire sans doute peu d'invention); il reconnaît que les descriptions de la nature sont parfois jolies; il ne voit pas qu'elles ont souvent une grandeur simple, qui saisit d'admiration. M. Nisard avait mieux compris jadis le caractère de la poésie de Stace; s'il l'a maltraité avec une aigreur systématique et injuste, c'est que par derrière lui il voulait atteindre Victor Hugo; or il est incontestable qu'entre Stace et Victor Hugo il y a en effet quelques affinités.

Une des causes initiales des erreurs de M. Legras, c'est qu'il s'est souvent mépris sur le texte même de son auteur et qu'il a commis nombre de contre-sens, qui témoignent d'une certaine légèreté. Ainsi VII, 352 (p. 92), il a pris le géant Tityos pour une île qu'il dit être « assez connue »; XII, 810 sqq. (p. 147, note 2), dans l'épilogue où Stace se demande, non sans modestie, quel cas les jugements des hommes feront de son épopée et où il lui assigne un rang décidément inférieur à l'Enéide, il croit que le poète « proclame sa volonté de suivre Virgile pas à pas »; VIII, 61 (p. 201), il imagine que Proserpine « a la charge d'inscrire sur la porte des Enfers le nom des ombres » et il note conscienscieusement que c'est une fonction qui ne lui est attribuée nulle part ailleurs; or le texte dit tout autre chose; XII, 234 (p. 257 note α) la course nocturne d'Argie à la recherche du cadavre de son mari, à travers tous les obstacles qu'elle surmonte, franchissant les fossés dont les champs sont coupés, n'est pour lui que « le rapide souvenir d'une promenade nocturne dans les vignobles, au printemps » etc. L'ouvrage est défiguré par des fautes si nombreuses qu'il faudrait des pages entières pour les relever et si grossières qu'elles arrêtent et déconcertent le lecteur; uu errata fait au dernier moment n'en signale qu'une partie. Ceci s'explique, paraît-il, par une mésaventure singulière : le livre aurait été imprimé, sans que l'auteur ait donné un seul bon à tirer.

En résumé le travail de M. Legras soulève bien des critiques et des critiques graves; il serait injuste de ne pas reconnaître qu'il contient une foule d'indications précieuses, qui seront d'un grand secours pour l'étude de la Thébaïde; M. Legras fera sûrement plus tard œuvre utile dans le domaine de la littérature latine, lorsqu'il pratiquera une méthode plus exacte et fera preuve de moins de précipitation.

A. Cartault.

Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis **M. Tulli Ciceronis** orationes. Pro Sex. Roscio. De imperio Cn. Pompei. Pro Cluentio. In Catilinam. Pro Murena. Pro Caelio. Recognovit brevique adnotatione critica instruxit ALBERTUS CURTIS CLARK collegii reginae socius. Oxonii. E typographeo Clarendoniano. Préface (XIII p.) datée de sept. 1905. 1 vol. in-12.

J'ai analysé ici [1] l'ouvrage de M. Clark sur le *Vetus Cluniacensis*. Voici l'application, par l'auteur, à plusieurs discours, de la découverte qu'il a faite de nouvelles sources.

Les discours sont ici dans l'ordre chronologique. Sur les neuf, huit ont ce lien commun que les représentants du manuscrit de Cluny (Σ B) fournissent une base nouvelle et des plus précieuses à l'établissement du texte. Je ne me charge pas d'expliquer pourquoi, à ces huit discours, M. Cl. en a joint un, le *De Imperio*, qui n'a pas de rapport avec le manuscrit de Cluny. S'est-il dit que le manuscrit de Cologne, retrouvé dans un Harleianus, pouvait être regardé comme un équivalent? De toute manière, cette intrusion a troublé un ordre qui, sans cela, semblait naturel.

La recension du Cluniacensis nous est également précieuse, quoique d'une manière différente, dans les deux cas qui se présentent; soit que nous n'ayons pour le discours que des manuscrits récents et interpolés (Pro S. Roscio, Pro Murena); soit que nous possédions déjà quelque bon manuscrit carlovingien qui se trouve dès maintenant contrôlé par la nouvelle recension (Pro Cluentio, Catilinaires, Pro Caelio). L'avantage saute aux yeux dès qu'on essaie de rapprocher, de ce que nous avons ici, les anciens apparats de Nohl, de Müller ou d'autres. Tout est pour nous désormais plus simple et plus clair [2]. Sensible partout, le progrès l'est surtout dans le *Pro S. Roscio*, dans le *Pro Murena* et dans les Catilinaires. Sans doute nous ne sommes pas au but; il reste encore, dans beaucoup de ces discours, surtout dans le *Pro Murena*, des passages qu'on peut tenir sûrement pour altérés. Mais pour les tentatives de correction, la base nouvelle est infiniment meilleure. Pour le classement des manuscrits dans les Catilinaires, on reconnaît dans notre texte l'influence de Nohl; mais à sa première classe vient ici très heureusement s'ajouter le *Cluniacensis* retrouvé (Holkhamicus, IXe s.), et, en dehors de ce classement, reste l'Harleianus du XIe siècle, qui a un rôle intermédiaire.

---

1. *Revue* du 23 sept. 1905, p. 228.

2. Dans le *Pro Caelio*, le manuscrit de Cluny nous a conservé de petits membres de phrases tombés dans le manuscrit de Paris. Dans telle addition Σ (ainsi Cael. 17, 39, 20 : *ut*) est appuyé contre P par le palimpseste de Turin. Le Cluniacensis rétablit des titres pour indiquer l'audition de témoins : Mur. 27, 37, 9; Cael. 8, 19, 23. Et de même, dans le *Pro Caelio,* quelques leçons de ΣB sont, sans conteste, bien meilleures que celles de P; ainsi, 15, 36, 4; par*atos* au lieu de par*asti*. Seul il a : 16, 37, 21, diss*ice*, et Cat. I, 9, 22 : *duint* : le ms. de Cluny confirme ici la variante de Cujas. Belles conjectures de Madvig, confirmées par le ms. de Cluny : Cael. 19, 45, 24, et 46, 5 : la leçon *offendit*.

Autre nouveauté de l'édition : elle nous offre une application des récentes études sur les Clausules. Des renvois à Zielinski soulignent les passages où la vérification des clausules révèle quelque corruption, et ceux où, à cause des clausules *clausulae gratia*, on peut préférer une leçon à une autre. Ici sans doute il y a lieu d'hésiter, et plus d'un lecteur refusera de suivre M. Clark[1]. Le terrain est glissant et l'on pouvait bien concevoir des inquiétudes quand on nous faisait tant de promesses. Car où s'arrêter? Allait-on, sur des résultats plus ou moins hypothétiques et qui ne sont pas tellement anciens, se mettre à bouleverser nos textes? Le principe même est contestable : de ce que telle clausule paraît plus rare, d'après la statistique, est-ce une raison pour l'écarter, et de quel droit lui substituer une clausule riche? L'application, telle qu'on la trouve ici, est propre à nous rassurer, tant M. Cl. y apporte de mesure, et d'autre part, nous ne pouvons nous plaindre d'avoir un instrument de plus pour préciser le rapport et la valeur de nos manuscrits.

Je donne encore un exemple de ce que nous vaudra le livre de M. Clark. Jusqu'ici nous ne savions pas quelle est exactement la patrie de Caelius que mentionnait Cicéron, *Cael.* 2, 5, 1. La leçon du manuscrit de Cluny (*Praestutiani*) a l'avantage de fournir à nos recherches une meilleure base (les autres manuscrits ont le mot certainement corrompu : *Praetoriani*). De *Praestutiani*, du manuscrit de S. Victor, leçon connue de Lambin, Gruter autrefois avait tiré *Praetutiani*. L'objection de Graevius (num Praetutianus ager... est municipium?) ne porte pas, puisque, devant un auditoire, qui connaissait l'origine de Caelius, Cicéron pouvait bien, au lieu du nom rare des habitants de telle ville, par exemple d'Interamnium (car c'est à elle que je songerais), préférer le nom des habitants de la région. Florus II, 9 (III, 21), 28, pendant la guerre de Marius, cite Interamnium à côté de Spolète, de Préneste et de Florence, comme un fameux municipe (municipia Italiæ splendidissima); sur les 75 inscriptions que nous avons de cette ville l'une (5067) donne le surnom Rufus, un autre (5099) cite une Caelia. Nous n'avons pas là sans doute de quoi fonder une certitude; mais n'y a-t-il pas au moins une vraisemblance?

Quelques rapprochements, dans l'apparat, conduisent à de bonnes remarques générales[2]. M. Cl. suggère dans les notes de petites cor-

1. Pour mon compte j'avoue n'être pas convaincu pour Cael. 6, 14, 5. N'est-il pas risqué de changer, avec Zielinski, à cause de la clausule : Rosc. 63, 124, 10, laesos se *esse* putent, en : laesos *se putent*, etc.?

2. *Primo* pour *primum;* sans doute l'archétype avait *prim.* (Rosc. 34, 96, 18); ibid. 45, 132, 5 : les mots ajoutés par les manuscrits *hoc judicium* sont interprétés comme une corruption de h. d. (= hic deest); *applicatus* pour *implicatus* (ibid., 30, 85, 14); déplacement de *quoque* (ibid., 33, 92, 2); *ibi* pour *ubi* (ibid., 29, 82, 22), etc. — Pour appuyer *devinctum* que M. Cl. propose en note, *Cael.* 16, 38, 10, on citerait Tacite, A. XIII, 4, 10 et 13.

rections qui ne sont pas toutes convaincantes [1], mais qui ont leur intérêt.

L'impression est des plus soignées et des plus correctes, et je n'ai relevé que des minuties [2].

Donc œuvre considérable, des plus originales et qui servira de base désormais pour toute étude sur ces discours.

Émile Thomas.

W. Cunningham, **An Essay on western civilisation in its economic aspects** (mediaeval and modern times). Cambridge. University press, 1900, XII-310 p. in-16.

M. Cunningham, professeur à Cambridge, bien connu par ses travaux d'histoire économique, dans cette esquisse à l'usage des étudiants, a décrit à grands traits l'évolution de la vie économique de l'Europe depuis le moyen âge, pour faire apercevoir « dans le passé les causes qui ont concouru à donner à l'industrie et au commerce leurs formes actuelles ». C'est la seconde partie d'une histoire d'ensemble (l'antiquité formait la première). Elle se divise en 3 « livres » (IV à VI), *Christianisme* (c'est le moyen âge), *Nationalités* (du XVe au XVIIe siècle), *Expansion de la civilisation occidentale*. Par une symétrie un peu artificielle, chaque période répond à l'une des trois grandes « étapes du progrès » depuis l'antiquité ; l'homme a pris connaissance 1° de lui-même ; 2° de sa place ; 3° de ses pouvoirs. 1° Le christianisme lui a donné la conscience du devoir, qui a produit le règlement du travail ; 2° Les découvertes lui ont donné la conception de la terre d'où est sortie l'économie politique nationale ; 3° La période des inventions lui a donné le pouvoir sur la nature qui a rendu possible l'utilisation du capital.

L'ouvrage est clair, vivant, agréable à lire. Comme on pouvait s'y attendre, la partie la plus solide est la période moderne. La révolu-

---

1. Je ne crois pas bonne la correction : *Quin*, adoptée : Cat. II, 5, 12, 8 (le mot va revenir deux phrases après, l. 13) ; mais bien plus mauvaise est la conjecture suggérée en note : *fort*. Quirites. — Au contraire excellente correction : Mur. 25, 51, 16 : partim quia *omnia*. Très heureuse interprétation d'un mot peu clair des meilleurs manuscrits : Mur. 25, 51, l. 27 : *cue* : lire *que* = quære (aliquid omissum esse significans).

2. A la seconde page, à l'avant dernière ligne des notes, *om.* est tombé avant *Weiske*. Cat. 5, 18, 3, lire fortun*atam*. Rosc. 43, 126, à l'apparat : **3**, modo (et non **2**). Je ne comprends pas pourquoi : *Imp. Pomp.*, 1, 2, 17, *præscriberetis* est suivi d'un point d'interrogation. Dans la correction de Madvig à Mur. 4, 9, le mot *beneficii* a été omis dans l'apparat avant *adipiscendi*. Légère équivoque : il faut le secours d'une autre édition pour voir que *Fæsulas* est Cat. II, 9, 20, 24 ; dans la plupart des manuscrits après le premier (non après le second) *quas*. Cael. 19, 44, 3 : la leçon *quandam* est équivoque, puisqu'elle pourrait aussi bien porter sur le mot qui précède *audeo* que sur le mot qui suit. N'est-elle pas de plus fautive ? Halm et Vollgraff donnent *quon*dam.

tion industrielle surtout est décrite avec une précision qui fait admirablement comprendre la désorganisation de l'industrie, la réadaptation de la société aux nouvelles conditions de vie et les répercussions sur le régime fiscal.

Le moyen âge paraît traité moins scientifiquement ; les faits ne semblent pas sortir d'une connaissance directe des documents. On a l'impression que l'auteur a travaillé de seconde main, et pas toujours avec les ouvrages les plus exacts et les plus récents. On est un peu déconcerté de voir citer l'*Histoire des classes agricoles* de Dareste, les *Moines d'Occident* de Montalembert, l'*Histoire de Grèce* de Finlay ; la *Trève de Dieu* du Sémichon, et même Berthelot dans l'Histoire générale, et la *Lex salica* dans l'édition de Pardessus. On s'étonne de voir reparaître comme un fait historique la légende de l'évêque Saint Loup sauvant sa ville d'Attila. Peut-être aussi M. Cunningham est-il un peu timide en face des affirmations traditionnelles sur le *defensor civitatis*, la survivance de l'industrie romaine dans les villes, l'action civilisatrice des couvents. Sans doute il n'est pas ici sur son véritable terrain ; mais dans la partie moderne on retrouve l'auteur de l'excellente histoire du Développement de l'industrie et du commerce.

Ch. Seignobos.

A. Pfister. **Die Amerikanische Revolution, 1775-1783.** Entwicklungsgeschichte der Grundlagen zum Freistaat wie zum Weltreich unter Hervorhebung des deutschen Anteils. 2 vol. Stuttgart et Berlin, 1904, Cotta. Erster Band x-408-II Zweiter Band vi-429 p. in-8°.

L'auteur, officier allemand, a voulu faire œuvre patriotique en rappelant aux Américains la part prise par les Allemands à la Révolution d'indépendance. Il a voulu donner « une vue claire... à travers la suite des événements » et « découvrir les lois d'après lesquelles les choses ont dû se développer comme elles l'ont fait et les principaux événements se sont passés précisément aux lieux où ils devaient se placer ». Il nous dit que ses sources ont été « les ouvrages américains, anglais, allemands et français bien connus » ; il ne dit pas lesquels et comme il n'y a ni bibliographie ni notes il n'est pas facile de les déterminer. Il y joint les écrits de Washington et la *Diplomatic Correspondence* (Pourquoi ces documents plutôt que d'autres?), une revue « gehaltvoll », le « Deutsche Pionier », et quelques auteurs dont les noms seuls sont cités, « l'histoire de l'état-major de l'armée des États-Unis » et le Winsor (placé ici on ne sait pourquoi).

Il n'y a aucun indice que l'auteur ait connu les plus récents travaux, en particulier ceux de Hart et de Channing. Le plan de l'ouvrage et l'exposition sont conformes à la tradition américaine, sauf les points où la discipline militaire est en cause (le « massacre de Boston »). Mais l'auteur a ajouté à la vulgate des détails sur le rôle militaire des Allemands, extraits des ouvrages spéciaux.

Le récit est d'ailleurs consciencieux et assez vivant. Il porte surtout sur les événements militaires qui devaient naturellement attirer davantage l'attention d'un officier. L'histoire politique est à peine esquissée, il n'y a presque rien sur les révolutions intérieures des États qui ont transformé les colonies en 13 républiques indépendantes. L'auteur parait avoir été, comme il le dit, préoccupé de raconter les épisodes où des Allemands ont joué un rôle.

Ce livre ne peut rendre aucun service à ceux qui savent l'anglais. Mais c'est un honnête travail de vulgarisation ; on ne peut que féliciter l'auteur d'avoir employé ses loisirs d'une façon si noble.

Ch. Seignobos.

G. Isambert. **L'indépendance grecque et l'Europe.** Paris, Plon, 424 p. in-8°.

Ce livre, écrit par un juriste, est destiné à faire connaître au public cultivé les principaux épisodes de la formation du royaume de Grèce par l'intervention des États européens. C'est un ouvrage de vulgarisation assez clair, écrit par un homme assez bien informé des principaux travaux [1], comme on peut s'en assurer par les références mises en note et la petite bibliographie de la fin.

L'auteur croit à une race hellénique nettement distincte de la race albanaise.

Une singulière confusion (p. 117, n. 1) lui fait appeler le tableau de Delacroix « *Les Pestiférés de Chio* ».

Ch. Seignobos.

Karl Marx. **L'Allemagne en 1848. — Karl Marx devant les jurés de Cologne. — Révélations sur le procès des communistes;** traduit de l'allemand par L. Remy. Paris, Schleicher, 1901, XII-402 p. in-16 (Bibl. intern. des sciences sociolog.).

La moitié du volume se compose d'une série d'articles écrits par Marx dans un journal américain, le *Daily Tribune*, de New-York, en 1851-1852, réunis par sa fille mariée en Angleterre, publiés en anglais en 1896 et traduits en allemand par Kautsky. On y a joint le compte rendu du procès de Cologne de 1849 publié dans la *Neue Rheinische Zeitung*, une longue notice de Engels et une étude de Marx sur le procès des communistes de Cologne en 1852 parue d'abord en Amérique.

Les deux récits sont écrits avec la verve de journaliste qu'avait Marx dans sa jeunesse ; le premier n'a pas grande valeur historique ; le second n'intéresse que l'histoire de la petite secte communiste. Le traducteur, en les mettant à la portée du public français, a eu en vue moins l'histoire de l'Allemagne que l'histoire de la pensée de Marx.

Ch. Seignobos.

---

1. On trouve aussi quelques indications de documents inédits des affaires étrangères; le principal est un mémoire de La Ferronnaye de 1822.

Essays on the teaching of history. Cambridge, University press, 1901, xx-104 p. in-8°.

Ce petit recueil est formé de neuf articles de neuf auteurs qui, sur la demande de lord Acton, ont traité chacun une question relative à l'enseignement de l'histoire.

C'est M. Maitland, le grand historien du droit anglais, qui s'est chargé de l'*Introduction*. Il y rappelle brièvement comment l'enseignement de l'histoire s'est introduit dans les Universités anglaises.

Par une survivance très anglaise de la période de domination théologique, c'est « l'enseignement de l'histoire ecclésiastique » qui ouvre la marche; et c'est l'auteur de l'essai, M. Gwatkin, professeur à Cambridge, qui donne les conseils pratiques communs à tous les enseignements sur la méthode des cours, les plans, la diction, les notes, les travaux d'étudiants. Il a soin d'ailleurs de faire remarquer que l'histoire ecclésiastique n'est qu'un « département de l'histoire générale comme l'histoire politique ou sociale ou économique ». Ses conseils sont judicieux et indiquent un homme expérimenté habitué à des étudiants d'un niveau intellectuel médiocre.

M. Poole, d'Oxford, traite l'enseignement de la paléographie et de la diplomatique (et de la chronologie) au point de vue du moyen âge.

M. Heitland, de Cambridge, écrit quelques pages sur l'histoire ancienne; M. Cunningham, de Cambridge, sur l'histoire économique. L'essai de M. Tanner, de Cambridge, sur « l'enseignement de l'histoire constitutionnelle », donne des détails intéressants sur l'action exercée par le grand ouvrage de Stubbs qui pendant longtemps a figé les études d'histoire constitutionnelle en Angleterre.

Les deux essais de M. Woodward, professeur à Liverpool, et de M. Marten, professeur à Eton, sur « l'enseignement de l'histoire dans les écoles » montrent comment cet enseignement est compris et pratiqué dans les établissements d'instruction secondaire.

M. Ashley a exposé « l'enseignement de l'histoire en Amérique », en prenant surtout pour exemple l'Université de Harvard où il a enseigné.

Ce petit recueil est plein de remarques justes et de renseignements instructifs.

Ch. Seignobos.

J. Bourdeau, **Poètes et humoristes de l'Allemagne**. Paris, Hachette, 1906, in-8°, 282 p. 3 fr. 50.

M. Bourdeau a recueilli neuf études dans ce volume. I. *Simplicissimus* : il voit avec raison dans Grimmelshausen un réaliste de la bonne école. II. *Un Gil Blas allemand :* spirituelle analyse des Mémoires du chevalier Lang, si instructifs sur les mœurs des cours allemandes vers la fin du XVIIIe siècle. III. *Schiller et la Révolution française :* M. B. rappelle, à l'occasion du centenaire de Schiller,

quels sentiments inspira la Révolution à l'élite intellectuelle de l'Allemagne. IV. *Nicolas Lenau :* pages intéressantes sur la vie et l'œuvre lyrique de celui que M. B. nomme un Leopardi hongrois et le sensualiste de la douleur. V. *Le poète des étudiants :* c'est Scheffel qui nous apprend « comment les Allemands s'esbaudissent » et qui « par sa verdeur native, par sa gaîté salubre représente en perfection l'Allemand du Sud » ; la meilleure et la plus originale étude du volume. VI. *Gustave Freytag et le patriotisme allemand* : excellente appréciation des *Ancêtres* dont l'idée de patrie fait le fond et l'inspiration. VII. *Un réaliste, Gottfried Keller :* M. B. relève dans l'œuvre de l'écrivain zurichois tous les caractères de l'humour et un comique, qui n'est pas le comique tempéré, mais ce comique qui s'enfle jusqu'à la bouffonnerie, le seul que goûtent les Allemands. VIII. *Le bonheur dans le pessimisme* : montre la sincérité du pessimisme chez Schopenhauer, les conséquences pratiques qu'il en a tirées, les contrastes que présentent sur ce point sa doctrine et sa destinée. IX. *La France et les Français jugés à l'étranger* : résume avec beaucoup d'agrément les impressions et notes de trois écrivains étrangers, Karl Hillebrand, Hamerton et Brownell sur les traits qui nous distinguent des Allemands, des Anglais et des Américains. On accueillera volontiers le nouveau volume de M. Bourdeau; ces études d'histoire littéraire témoignent, comme toujours, de son savoir étendu, de la souplesse et de la sagacité de son esprit, de la finesse de sa critique [1].

A. C.

Wilhelm Alfred Braun, **Types of Weltschmerz in German poetry**. New-York, Columbia University Press, 1905, in-8°, 91 p.

M. Braun a écrit une étude attachante sur l'aspect différent que présente cette forme de pessimisme poétique connue sous le nom de *Weltschmerz* dans Hölderlin, Lenau et Heine. Les causes qui pour chacun d'eux ont concouru à produire cet état d'esprit particulier ont été soigneusement relevées : atavisme, tempérament, éducation, expériences personnelles, surtout d'ordre amoureux, raisons tirées de la situation politique, mécomptes de toute nature, etc. Dans ce groupe Hölderlin est l'idéaliste et le *Weltschmerz* chez lui affecte une forme universelle et altruiste ; il est passif dans Lenau et plus égoïste, plus tragique aussi dans son expression; dans Heine, chez qui il s'enveloppe d'ironie et n'est pas toujours exempt de pose, il est surtout destructeur. L'auteur a sans doute enfermé son travail dans des bornes

---

1. p. 18. Montbéliard échut à la France en 1793, et non en 1792 ; p. 30 lire le vin de Hochheim et non de *Hochheimer ;* p. 34 de Bry et non *de Brie*; p. 35 Lefebvre et non *Lefèvre;* p. 47 duchesse de Saxe-Weimar, et non *grande-duchesse*; p. 51 approuve, et non *autorise.*

trop étroites pour une analyse aussi complexe que celle qu'il a tentée, mais il a justement caractérisé chacune de ces trois figures et montré les plus saillantes de leurs divergences. Une bonne bibliographie qui pouvait être complétée sur quelques points, termine l'étude. (Lire p. 54 geschlagen au lieu de *geschlungen*).

L. R.

— Mme Olga DE LÉBÉDEW a publié et traduit, d'après le ms. arabe 689 du Vatican, l'*Histoire de la conversion des Géorgiens au christianisme*, écrite par le patriarche Macaire d'Antioche. Ce patriarche, revenant de Moscou, en 1669, séjourna chez les Géorgiens et écrivit lui-même, à son retour à Alep (1671), le récit de cette partie de son voyage. Le reste aurait été écrit par son fils, l'archidiacre Paul, mort à Tiflis, pendant la route. Ce petit opuscule, où les faits sont rapportés sans ordre ni méthode, donne de très curieux détails sur la situation politique et sur les mœurs du pays. L'auteur s'étend longuement sur la cupidité et l'ignorance du clergé : les évêques eux-mêmes faisaient le commerce des esclaves, et bien des prêtres ignoraient les prières les plus élémentaires. Un premier chapitre raconte, avec quelques amplifications légendaires, l'histoire de Sainte Nina (cf. Socr., I, 20; Sozom., II. 7), et une sorte d'appendice relate quelques pratiques singulières du culte de S. Georges dans ce pays. (Rome, Casa Editrice, 1905, in-8, texte, pp. 54; trad. pp. 58.) — J. B. CH.

— La dixième année (1905) de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* contient : A. BOUDINHON, Note sur le concile d'Hippone de 427; Claude COCHIN, Recherches sur Stefano Colonna, prévôt du chapitre de Saint-Omer, cardinal d'Urbain VI et correspondant de Pétrarque; A. DUFOURCQ, Rutilius Namatianus contre saint Augustin; J. LABOURT, Le patriarche Timothée et les Nestoriens sous les Abbasides; Paul LEJAY, Le rôle théologique de Césaire d'Arles (quatre articles réunis aussi en volume, IV-192 p. in-8°; Paris, Picard, 1906); Alfred LOISY, une série d'études sur les évangiles synoptiques (réunies en volume sous le titre de : *Morceaux d'exégèse*); Pierre de NOLHAC, La « conversion » de Madame de Pompadour; J. TURMEL, La controverse prédestinatienne au IXe siècle. Cette revue contient en outre des chroniques de MM. De Wulf (philosophie médiévale), Lejay (ancienne histoire et littérature chrétienne), Loisy (Bible), L. de la Vallée Poussin (religions de l'Inde). — M. D.

— Le huitième fascicule du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, publié par dom CABROL (*Anges-Antiphone dans la liturgie grecque*, t. I, col. 2145-2464; Paris, Letouzey et Ané, 1905) contient les articles suivants : *anges* (fin), *Angoulême, Anne* (*sainte*), *anneaux*, *Anniser*, *Annonciation dans l'art*, *annone*, *antienne*, *Antinoé*, *Antioche* (*archéologie*), *antiphonaire* [dom H. LECLERCQ]; *annonce des fêtes*, *Annonciation* (*fête de l'*) [dom CABROL]; *anthologion*, *antiphone dans la liturgie grecque* [L. PETIT]; *antimension* [S. PÉTRIDÈS]; *Antioche* (*liturgie d'*) [A. GASTOUÉ et dom LECLERCQ]; *antipendium* [W. HENRY]. Avec ce fascicule commence une excellente amélioration que j'avais réclamée plus d'une fois : la liste des articles et leur sommaire sont imprimés à la seconde page de la couverture. Puisqu'on est entré dans cette voie, je demande que cette liste soit annexée à la fin de chaque volume, sans préjudice de tables méthodiques éventuelles. — P. L.

— M. Paul van den Ven a étudié Saint Jérôme et la vie du moine Malchus le captif (Louvain, Istas; extrait du *Muséon*, VIII-161 pp. in-8°). Il existe une rédaction grecque de cette vie écrite en latin par saint Jérôme : le texte en était resté inédit et n'était connu que par une traduction latine due au cardinal Sirlet. M. Kunze avait soutenu que le grec, inconnu cependant, était l'original et que Jérôme s'était rendu coupable d'un audacieux plagiat. M. van den Ven publie le texte grec, d'après trois manuscrits, et, en plus, une version syriaque. Il démontre longuement que le latin de Jérôme est l'original. Les quatre ouvrages de Jérôme dont nous possédons une traduction grecque, supposent trois traducteurs, un pour le *De uiris*, un pour la vie de Paul de Thèbes et un pour les vies de Malchus et d'Hilarion. Ce dernier pourrait être Sophronius. Dissertation excellente, conduite avec une méthode irréprochable. — P. L.

— M. A. Bruckner a réuni la plupart des textes utiles dans ses *Quellen zur Geschichte des pelagianischen Streites* (Tübingen, Mohr, 1906; VIII-103; dans la collection Krüger; prix : 1 Mk. 80). Les textes sont répartis en deux séries : histoire du pélagianisme, doctrines. Une bibliographie est placée en tête. Les travaux modernes de langue française, comme ceux de M. Turmel, sont entièrement passés sous silence. — P. L.

— La collection de fac-similés réduits de manuscrits complets, entreprise par M. Omont avec le concours de la phototypie Berthaud, a été annoncée déjà dans la *Revue* (1903, I, 352). Un nouveau volume vient de paraître : *Bibliothèque nationale, Département des manuscrits, Histoire des Francs de Grégoire de Tours, ms. de Beauvais, reproduction réduite du ms. en onciale, latin 17654 de la Bibliothèque nationale;* Paris, imprimerie Berthaud (en dépôt à la librairie Leroux), s. d. [1905], 6 pp., 109 ff. et 1 pl., in-18; prix : 20 fr. Ce ms. est, avec le ms. de Corbie (B. N. lat. 17655), le plus ancien des mss. de l'*Histoire des Francs*; ils nous font remonter, l'un et l'autre pour les six premiers livres, à un temps fort voisin de Grégoire; ils « représentent sans doute assez exactement son orthographe et jusqu'à l'apparence des écrits de sa main » (Max Bonnet, *Le Latin de Grégoire de Tours*, p. 18). Le ms. de Corbie, écrit en mérovingienne, ne se prête guère à une reproduction réduite; mais M. Omont nous en a donné une édition diplomatique en 1886. Il complète son œuvre aujourd'hui par la reproduction du ms. de Beauvais. Cette reproduction est faite de la même manière que celle de l'*Anthologie* de Saumaise : réduction au quart environ; feuillets séparés formant autant de planches et correspondant, recto et verso, aux feuillets du ms.; reproduction d'une page en grandeur exacte, pour comparaison; sobre introduction sur l'aspect, le contenu, les propriétaires (chapitre de Beauvais, Loisel, Cl. Joly, chapitre de N. D., bibliothèque du Roi), la composition et la date du ms. Nous avons là un excellent instrument de travail, qui aidera à se retrouver dans l'apparat compliqué de l'édition Arndt. Il n'est pas indifférent non plus, même pour les philologues classiques, de savoir matériellement ce qu'était devenu le latin à l'époque mérovingienne; on peut seulement mesurer par là l'étendue de la restauration et de la reconstruction dues aux écoles carolingiennes. — P. L.

— M. Otto Scheel étudie : *Die dogmatische Behandlung der Tauflehre in der modernen positiven Theologie* (Tübingen, Mohr, 1906; VIII-258 pp. in-8°; prix : 4 Mk. 50). Il passe en revue successivement les théories anciennes et modernes du luthéranisme sur le baptême. Ce travail, purement confessionnel, témoigne d'une lecture étendue. — P. L.

— Dans le volume *Religions et sociétés, leçons professées à l'école des hautes études sociales* (Paris, Alcan, 1905; XII-287 p. in-8° cartonné; prix : 6 fr.), ont été réunies six études : Th. Reinach, *Du progrès en religion* : « Le progrès en religion est essentiellement la mise en harmonie de la religion avec le progrès séculier... Ce n'est pas nier le progrès religieux, tant s'en faut, c'est au contraire l'affirmer, de douter que les formes religieuses, même les plus élevées que l'histoire ait connues, puissent se flatter d'être immortelles ». — A. Puech, *Le christianisme primitif et la question sociale* : excellente étude sur la conception et la pratique de la bienfaisance dans le christianisme aux quatre premiers siècles. — R. Allier, *Les frères du libre esprit*. Histoire curieuse, mais dont il n'est pas sûr que l'objet n'ait pas varié au cours du temps. On voudrait être sûr que les paysans alsaciens et allemands du XVe siècle sont les continuateurs des illuminés condamnés à Paris le 9 novembre 1209 : la preuve n'en est pas donnée. Des distinctions et des précisions seraient sans doute nécessaires, et elles seraient rendues faciles par le livre de M. Alphandéry, sur *Les Idées morales chez les hétérodoxes latins au début du XIIIe siècle*, qui n'est pas cité. — A. Leroy-Beaulieu, *Le christianisme et la démocratie, le christianisme et le socialisme* : deux conférences qui montrent l'incompatibilité du christianisme avec la démocratie et le socialisme comme fondée sur l'erreur ou les erreurs de ce qu'on entend aujourd'hui par démocratie et socialisme. — Carra de Vaux, *L'islamisme en face de la civilisation moderne*. Cinq traits essentiels de l'islamisme, le précepte de la prière et du pélerinage, le fatalisme, la condition de la femme, le principe politique, sont opposés à nos mœurs, mais sont ou conciliables avec elles, ou susceptibles d'évolution. — H. Dreyfus, *Le babisme et le béhaïsme*, Récit enthousiaste d'un mouvement où l'on trouve les idoles du jour, la solidarité, la tolérance, le pacifisme, une religion vidée de tout élément religieux. Le phénomène est-il si nouveau qu'on le dit? Il semble que le confucianisme et le bouddhisme auraient quelques droits de réclamer. — M. D.

— M. G. Sortais, dans une brochure de 61 p. *Le procès de Galilée* (Paris, Bloud et Cie), soutient avec raison que les décisions du Saint-Office ne sont pas articles de foi. Sur l'affaire de Galilée elle-même il paraît ne pas connaître les plus récents travaux, ceux de M. Favaro notamment; il ne prend avantage ni de la persistance avec laquelle Galilée avait condamné la doctrine de Copernic jusqu'au jour où il crut pouvoir la faire accepter, ni de la presque unanimité des astronomes du temps contre le mouvement de la terre ; mais les textes qu'il cite p. 40-47 pour dégager la responsabilité du monde catholique dès le XVIIe siècle et de la papauté à partir du XVIIIe siècle sont intéressants. — Ch. Dejob.

— Nous ne pouvons naturellement que signaler d'un mot un volume de 246 p. tout entier consacré aux troubles qui éclatèrent en 1828 dans un petit coin du royaume de Naples (*La rivolta del Cilento nel 1828*, par M. Matt. Mazziotti, Rome, Albrighi, Segati et Cie, 1906, in-8). Il nous a d'ailleurs paru fait avec soin, orné de cartes, de portraits; il se recommande au surplus de l'excellente collection à laquelle il appartient, la *Biblioteca storica del risorgimento italiano* dirigée par MM. Casini et Fiorini qui fait heureusement suite à la Revue qu'a dirigée avec succès M. Ben-Manzone, et l'on y trouverait des détails utiles sur les sociétés secrètes en Italie dans le premier chapitre. — Ch. Dejob.

— Ce n'est pas une pure dissertation, toute solide et tout étendue qu'est la science sur laquelle il repose, que le discours récemment prononcé à Venise par

M. V. Cian sur la *Coltura e l'italianità di Venezia nel Rinascimento* (Bologne, Zanichelli, 1905). A la chaleur qui y règne, on s'aperçoit vite que c'est une réplique et une menace; réplique et menace vont à peu près à la même adresse; la première vise un savant allemand qui prétend que dans la vieille Venise les nobles seuls étaient cultivés; la deuxième vise les compatriotes de ce savant qui naguères, dans une cité dalmate, précipitaient du haut en bas d'une tour le lion de Saint Marc dans l'espérance de le briser. A ceux-ci M. C. déclare que l'Istrie ne gémira pas toujours en vain. Le patriotisme de M. C., loin de l'aveugler, lui ouvre les yeux : il lui suggère cette solide et fine remarque qu'il n'est pas très sage de vouloir peser l'apport de chaque ville italienne à la civilisation nationale et qu'il vaut mieux le définir. Oui, dit-il, Venise a produit moins de beaux livres que Florence; mais c'est peut-être chez elle que l'humanisme a été le plus viril, qu'il s'est le mieux préservé des puérilités et qu'il a le plus contribué à la défense de la patrie. — Ch. Dejob.

— Un article paru dans l'*Arte* de M. Ad. Venturi (*Gli affreschi del castello di Manta*, 3e fascic. de la VIIIe année) n'a pas besoin d'être signalé aux historiens de la peinture, mais il peut être bon de le signaler à ceux d'entre nous qui étudient les rapports intellectuels de la France et de l'Italie. M. Paolo D'Ancona, qui porte bien un nom difficile à porter, y montre comment au xve siècle l'art français fournissait aux seigneurs piémontais les motifs des décorations de leurs châteaux. En particulier, le château des marquis de Saluces à Manta reproduit dans ses salles d'apparat des miniatures françaises où l'on voit les personnages chantés par Thomas III dans son *Chevalier Errant*. L'article est accompagné de nombreuses photographies où les dames, malgré les armes qu'elles tiennent à la main, ont une mine éveillée qu'on leur trouve rarement dans les peintures purement italiennes du temps. — Ch. Dejob.

— La librairie romaine Roux et Viarengo vient de publier sous le titre de *Roma* une traduction italienne des *Promenades dans Rome* de Stendhal (8 francs). A défaut de notes qui auraient été nécessaires, moins encore pour indiquer les transformations physiques et morales subies par la ville éternelle que pour éclairer sur l'esprit dans lequel Stendhal la regardait, cette traduction est ornée d'abondantes illustrations photographiques (vues de monuments, portraits, etc.), et par là mérite d'être signalée. — Ch. Dejob.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 20 avril 1906.*

M. Chavannes explique un passage d'une encyclopédie chinoise, publiée vers 1609, où se trouve racontée l'histoire de la source miraculeuse qui jaillit dans l'endroit appelé plus tard la Mecque (Mo-K'ia) pour secourir le petit Ismaël (Sseu-ma-yen), fils du patriarche Abraham (P'ou-lo-heou). Cette tradition a pu être apportée en Chine par les pèlerins qui, dès le xve siècle p. C., ont visité les lieux saints de l'Arabie.

M. Paul Monceaux fait une communication sur les inscriptions chrétiennes d'Afrique relatives à des martyrs.

M. Cagnat, président, communique le résultat des recherches archéologiques faites au S. de l'Aurès par M. le général de Torcy, commandant la subdivision de Constantine, avec l'aide du commandant Guénin et des capitaines Daugan et Guéneau. Il insiste particulièrement sur la description de l'ancien fortin de *Bades*.

M. Chavannes annonce que le prix Stanislas Julien est décerné par la commission à MM. Et Raguet et T. Ono pour leur *Dictionnaire français-japonais*.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 7 mai. — 1906

Blumhardt, Catalogue de l'India Office, II, 4. — L'Agnistoma, trad. Caland et Henry. — Marti, La religion de l'Ancien Testament. — Dibelius, L'arche de Jahvé. — Erbt, Les Hébreux. — Jülicher, Introduction au Nouveau Testament, 5e éd. — Calmes, Evangile selon Saint Jean. — Le Camus, L'œuvre des apôtres. — Stevenson, La Vie d'Alfred le Grand par Asser. — Lea, Histoire de l'Inquisition en Espagne, I. — Jundt, Luther. — Pacheu, Du positivisme au mysticisme. — Freycinet, La question d'Égypte. — A. Lang, Le secret du totémisme. — P. Fauché, J.-B. Fauché. — Viola, Le drapeau tricolore italien. — Butin, La bataille de Fontenoy ; Une frontière en péril.

J. F. Blumhardt. **Catalogue of the library of the India Office**. Vol. II, Part. IV : *Bengali, oriya and assamese books*; Londres (Eyre and Spottiswoode), 1905, in-8°, pp. viii, 353.

Ce volume complète la série des catalogues de l'India Office dont il a déjà paru trois fascicules : I. Sanskrit Books, by Dr. Reinhold Rost, 1897. — II. Hindustani books, by Profess. Blumhardt, 1900. — III. Hindi, Panjabi, Pushtu, and Sindhi Books, par le même, 1902. Les ouvrages bengalis sont classés par ordre de sujets suivant la méthode adoptée pour les précédents catalogues; les livres en langue oriya et en assamais, trop peu nombreux, ont été classés par ordre alphabétique. Des index de noms d'auteurs et de noms d'ouvrages permettent de s'orienter facilement à travers ces inventaires.

G. Cœdès.

L'Agnistoma, Description complète de la forme normale du sacrifice de soma dans le culte védique par W. Caland, lecteur de sanscrit à l'Université d'Utrecht et V. Henry, professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université de Paris. Tome I, lvii-257 pages avec 4 planches. (Publié sous les auspices de la Société asiatique). E. Leroux, 1906.

C'est l'abondance des termes techniques et l'infinie complexité des notions rituelles qui seules rendent difficile l'intelligence des textes védiques en général et du *Rg-Veda* lui-même. La langue en effet, bien que très variée et très riche, se laisse facilement maîtriser grâce à son admirable régularité. MM. V. Henry et W. Caland ont donc

rendu un signalé service non seulement aux études du rituel védique, service qu'il n'appartient pas à l'auteur de cette note d'apprécier [1]; mais de plus, ils se sont acquis un droit indiscutable à la reconnaissance de tous ceux qu'intéresse la langue savante de l'Inde ancienne et en particulier de ceux que leurs travaux amènent à étudier de près la langue des Védas. — Tout le monde connaît la science étendue et la scrupuleuse conscience des deux savants qui se sont unis pour mener à bonne fin la tâche difficile d'exposer méthodiquement et sans rien omettre le sacrifice de soma dans tous ses détails. La préface apprendra comment ils se sont partagé cette tâche : M. C. « a dépouillé la littérature des Sutras » et M. H. « s'est chargé de la traduction des stances soit récitées soit chantées et des formules murmurées au cours des opérations; celui-ci, en outre, a donné à la rédaction sa forme française ». — Une courte bibliographie (p. XIX sqq.) ne laisse qu'entrevoir l'immense étendue des textes qui ont été dépouillés. — Un *Répertoire des termes techniques les plus usuels* (pp. XXIII-XLV) est d'un prix inestimable dans le sens indiqué plus haut pour ceux qui de près ou de loin ont à s'occuper d'études védiques. — Le corps de l'ouvrage décrit toutes les opérations du sacrifice jusqu'au pressurage de midi et donne en une élégante traduction toutes les récitations concomitantes. De plus, les divergences de détail qui séparent les différentes écoles védiques sont toujours relevées. — Enfin, parmi les quatre planches qui sont à la fin du livre et qui sont accompagnées d'une notice explicative (*p. 253 sqq.*), les trois premières donnent une belle reproduction des ustensiles nécessaires au sacrifice (d'après la collection Haug à Munich et celle du Pitt Rivers Museum à Oxford); la quatrième est un plan très clair de l'emplacement du sacrifice. Ce plan est à très peu de chose près celui que M. Eggeling a donné dans les *Sacred Books of the East*, t. XXVI.

L'exécution matérielle répond à la valeur intrinsèque du livre : elle est on ne peut plus soignée. On ne peut donc souhaiter qu'une chose, c'est que MM. H. et C. publient à bref délai la suite de ce monumental ouvrage qui sera pour longtemps sans doute le compendium indispensable des antiquités religieuses de l'Inde védique.

A. Cuny.

Die Religion des Alten Testaments unter den Religionen des vorderen Orients, von K. Marti. Tübingen, Mohr, 1906; gr. in-8, VI-88 pages.

Die Lade Jahves, von H. Dibelius. Göttingen, Vandenhoeck, 1906; in-8; VIII-128 pages.

Die Hebräer, von W. Erbt. Leipzig, Hinrichs, 1906; IV-236 pages.

Publié dans le même format que le *Kurzer Hand-Commentar zum Alten Testament*, la substantielle histoire de la religion israélite, que

1. Puisque c'est précisément à l'enseignement de M. V. Henry à la Sorbonne qu'il doit tout ce qu'il a appris sur le sujet.

nous donne maintenant M. Marti, peut lui servir d'introduction ou de supplément. On y suit aisément l'évolution de la science et du culte iahvéistes à ses différentes étapes : chez les Israélites nomades, chez les Israélites devenus sédentaires et agriculteurs, au temps des prophètes, dans la loi. Chacune de ces étapes est caractérisée aussi exactement que le permet l'état présent de la science biblique. M. M. ne reconnaît pas seulement en Moïse un personnage historique mais le véritable fondateur de la religion israélite et le premier des prophètes. Iahvé aurait été probablement le dieu du Sinaï (Horeb), peut-être un dieu de l'orage, avant de devenir le dieu propre de la confédération israélite.

M. Dibelius s'est attaché à une question particulière, assez obscure, la question de l'arche dite communément arche d'alliance, de son origine et de sa signification. Les textes relatifs à ce meuble sacré, qui est censé avoir amené Iahvé du Sinaï avec les tribus conduites par Moïse, et dont il n'y a plus trace à partir de la captivité, demandent à être interrogés et utilisés avec discernement. On ne reprochera pas à M. D. de ne les avoir pas scrutés avec toute la finesse et la sagacité désirables. Ce n'est pas sa faute, assurément, si ses conclusions, très habilement déduites, ne dépassent pas un certain degré, peut-être assez modeste, de probabilité. On a supposé que l'arche était par elle-même une sorte de fétiche, M. D. ne l'admet pas; on a supposé aussi que l'arche pouvait contenir une ou deux pierres sacrées, symbole du dieu qui y aurait été censé présent, M. D. ne l'admet pas davantage. Nonobstant sa forme de caisse ou de coffre, l'arche aurait été le siège de la divinité invisiblement et réellement présente : ainsi s'expliquerait la formule : « Iahvé-Sebaoth, assis sur les *kerubim* », ceux-ci étant sculptés en relief sur les parois du coffre. Quelques passages bibliques peuvent s'accorder avec cette hypothèse ; d'autres n'y répugnent pas ; l'archéologie fournit des exemples analogues. La conjecture paraît donc soutenable, mais ce n'est qu'une conjecture. L'arche est-elle venue du désert avec les tribus, et a-t-elle été d'abord construite pour Iahvé ? Sur ces deux points M. D. croit pouvoir répondre négativement. Un antique palladium cananéen, dont les affinités originelles seraient avec le culte et l'art babyloniens, aurait été approprié au Dieu d'Israël quand les clans de Joseph s'emparèrent de Silo. On ne saurait dire comment l'arche de Silo, prise par les Philistins, se retrouva plus tard aux mains de David, qui s'en servit pour refaire l'unité nationale. Certains indices confirment, en effet, l'hypothèse de l'appropriation, les plus anciens textes parlant de « l'arche d'Élohim ». Dans ce cas, je me demande s'il n'y aurait pas plus qu'un rapport de mots entre l'*arôn* joséphite et l'*arôn* où l'on racontait que les os de Joseph avaient été rapportés d'Égypte au lieu saint de Sichem. Il y avait une arche en ce sanctuaire, et comme Joseph est à identifier plus ou moins avec le dieu de l'endroit, il n'est

pas téméraire de penser que cette arche n'a jamais renfermé le moindre ossement. Si la divinité de Sichem était analogue à Tammuz, et on peut l'inférer de ce que le lieu saint contenait une caverne sépulcrale (cf. *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, 1897, pp. 134-140), l'arche pouvait passer à la fois ou alternativement pour le cercueil du dieu mort et le siège du dieu ressuscité (hypothèse de Winckler). Et comme le dieu de Sichem était « le dieu d'alliance », *El-berith*, la formule biblique : « arche d'alliance », pourrait également n'être qu'une adaptation d'une formule plus ancienne. Tout ceci soit dit sans attribuer aux rapprochements indiqués plus d'importance qu'ils ne méritent.

La reconstruction de l'histoire ancienne d'Israël par M. W. Erbt est assez difficile à apprécier. C'est un tissu de conjectures la plupart du temps ingénieuses, mais qui manquent trop souvent d'une autre recommandation. D'une idée juste, à savoir que l'évolution de la littérature biblique et spécialement celle des documents et la Loi doit être en étroit rapport avec le développement de l'histoire nationale et religieuse d'Israël, l'auteur déduit les conclusions les plus neuves, les plus inattendues et, à ce qu'il semble, les moins solides. Une érudition assez abondante lui permet, je ne dirai pas d'appuyer, mais plutôt d'illustrer ses hypothèses. Le lecteur est intrigué, amusé, presque émerveillé de la prestigieuse liberté avec laquelle M. E. dissocie, groupe, interprète les textes bibliques et les données de l'archéologie orientale; mais s'il est ébloui comme par un feu d'artifice, il ne peut que fermer le livre sans être convaincu. Avec la meilleure volonté du monde, on ne voit pas bien comment la première rédaction du document iahviste de l'Hexateuque a pu être conçue pour servir la politique de David organisant la monarchie israélite; comment une seconde rédaction aurait figuré le programme du parti sacerdotal qui renversa Athalie; comment le document élohiste exprimerait la politique d'Achaz, etc., etc. Bien que maint passage de la Bible recouvre plus qu'il ne représente la réalité de l'histoire, ce n'est pas une raison pour qu'on entreprenne de lire presque toute cette histoire entre les lignes du texte traditionnel. Il est, du reste, telle hypothèse qui pourra être utilement discutée, par exemple celle d'un rapport quelconque, non immédiat comme le suppose M. E., du Cantique des cantiques avec la liturgie d'un ancien culte de Tammuz-Adonis et d'Astarté.

Alfred Loisy.

Einleitung in das Neue Testament, von A. Jülicher, Fünfte Auflage; Tübingen, Mohr, 1906, in-8°, xvi-581 pages.

Évangile selon S. Jean, par T. Calmes. Paris, Lecoffre, 1906; in-12, xxviii-204 pages.

L'œuvre des apôtres, par E. Le Camus. Paris, Oudin, 1905; trois vol. in-12, XLIX-376, XLV-407 et 611 pages.

On ne peut que se féliciter de voir paraître une nouvelle édition revue et augmentée de l'excellent ouvrage de M. Jülicher (sur la précédente édition, voir *Revue*, 29 avril 1901, p. 329). Soigneusement tenue au courant des plus récents travaux, bien ordonnée, clairement rédigée, cette introduction est de tout premier ordre. Je ne vois pas que nous ayons rien de comparable en français. Lire, pp. 338-341, une critique très judicieuse des conclusions dernièrement proposées par Wellhausen touchant l'origine et le caractère des trois premiers Évangiles, spécialement de la préférence donnée à Marc sur le recueil de discours qu'ont exploité Matthieu et Luc. Peut-être pourrait-on aller plus loin et montrer que Marc, loin d'être une autorité indépendante et unique aussi bien pour l'enseignement que pour la carrière de Jésus, est, du moins en ce qui regarde l'enseignement, une autorité secondaire, dépendante du recueil de discours que Matthieu et Luc ont plus largement utilisé.

Le petit volume du P. Calmes est comme une réduction de son commentaire du quatrième Évangile (voir *Revue*, 30 mai 1904, p. 421). Allégé de son appareil d'érudition, des discussions critiques, des références, etc., ce travail, introduction, traduction et notes, devient accessible au commun des lecteurs. Très utile vulgarisation.

Les trois volumes de M. Le Camus, évêque de la Rochelle, ont le même cadre que les Actes des apôtres ; le premier, qui est une réédition, a pour objet la fondation de l'Église chrétienne; les deux derniers concernent la diffusion de l'Église, et le troisième s'arrête à la captivité de saint Paul à Rome. Intentions de critique et de largeur d'esprit dans les limites de l'orthodoxie. Connaissances archéologiques et descriptions géographiques ; considérations pieuses et développements oratoires. Exemple du procédé dans l'explication du récit de la Pentecôte : « Ils (les disciples) louaient Dieu, et prodige singulier ! c'était en parlant toutes les langues de la terre. A Babel, l'esprit du mal avait amené avec la confusion du langage, la division de l'humanité... A la Pentecôte, l'esprit de Dieu venait supprimer cette séparation détestable... Le miracle consista en un pouvoir donné aux croyants de parler, non pas toutes les langues, mais des langues nouvelles, et de les parler, non à leur gré, mais selon que l'Esprit-Saint leur en communiquait la faculté. En outre, ce n'est pas pour prêcher à la multitude qu'ils reçurent ce don, mais pour louer le Seigneur. L'hypothèse qui a prêté aux apôtres le pouvoir d'entendre tous les peuples et de leur parler dans leurs langues respectives ne s'appuie ni sur le miracle de la Pentecôte ni sur aucun autre fait consigné dans l'histoire de l'Église primitive. La manière dont les apôtres écrivent le grec ferait peu d'honneur au Saint-Esprit ». Pour concilier l'Épître aux Galates avec les Actes, le docte prélat suppose

que l'accord de Paul avec les « colonnes », et la dispute d'Antioche sont antérieurs à l'assemblée de Jérusalem (*Act.* xv). T. II, 152, il parle des « grands dignitaires » de la communauté hiérosolymitaine (chanoines ?); p. 170, il représente saint Paul montrant « triomphalement » aux gentils le décret d'*Act.* xv, 23-29 (dont chacun sait que l'Apôtre ne dit mot en ses Épîtres); p. 342, il insinue que les idées des premiers disciples sur la parousie auraient été inexactes « par leur faute », mais, p. 370, il parle de « l'illusion salutaire » (donc, *felix culpa !*); III, 176, il reconnaît, sans paraître soupçonner les conséquences, que le récit de l'institution eucharistique dans I Cor. xi, 23-26, n'est pas emprunté à la tradition apostolique mais reproduit une vision de S. Paul. Nonobstant les approbations qu'elle reçoit et les mérites qu'elle-même s'attribue, je doute fort que cette exégèse « sagement progressiste » ait devant elle un bien long avenir.

Alfred Loisy.

Asser's Life of king Alfred, together with the Annals of Saint Neots, erroneously ascribed to Asser. Edited, with introduction and commentar, by William Henry Stevenson. Oxford, at the Clarendon Press, 1904. In-8°, cxxxi-386 p. Prix : 12 sh.

L'authenticité de la vie d'Alfred le Grand par l'évêque gallois Asser a été très vivement contestée. Thos. Wright a prétendu [1] que c'était une œuvre fabriquée au xe ou même au xie siècle au moyen des Annales dites de saint Neot et de la chronique anglo-saxonne; Henry Howorth est arrivé à des conclusions semblables par d'autres arguments [2]. Or le témoignage d'Asser est un des plus intéressants que nous possédions sur le roi Alfred, sur son caractère, sur les aventures parfois romanesques de sa vie. Faut-il le repousser, comme celui d'Ingulf pour Guillaume le Conquérant? Tel est le problème que M. Stevenson s'est proposé d'étudier et qu'il a, on peut le dire hardiment, résolu.

Problème malaisé, parce que le principal élément d'une étude critique nous manque désormais. La chronique d'Asser paraît en effet avoir été connue, dès le xiie siècle, par un seul manuscrit, plusieurs fois copié au xiie siècle, puis oublié pendant le reste du moyen âge. Au xvie siècle, il passa par les mains de Leland avant d'appartenir à l'archevêque de Cantorbéry, Mathieu Parker, qui donna la première édition de la Vie d'Alfred (1574). Le volume possédé par Parker était un recueil composé de morceaux différents. Autant qu'on peut le conclure des descriptions incomplètes, peu précises ou même erronées des anciens érudits qui l'ont vu, il avait été exécuté au xie siècle;

1. *Archæolegia*, t. XXIX, 1841.
2. *Athænaeum*, mai et sept. 1876, mars 1877.

la *Vita* était l'œuvre de deux mains dont la première avait écrit à une époque très rapprochée de l'an mille. Par malheur, il ne suivit point la plupart des autres manuscrits de Parker légués à l'Université de Cambridge; on le retrouve au XVIIe siècle chez Sir Robert Cotton et il périt dans le désastreux incendie du 23 octobre 1731. On a bien pu en trouver quelques feuillets, catalogués aujourd'hui au British Museum sous l'ancienne cote Otho. A XII, mais aucun d'eux ne se rapporte à l'œuvre d'Asser.

Ce manuscrit détruit, qui représentait, non point l'œuvre originale d'Alfred, mais une copie ancienne, exécuté, à ce qu'il semble, avec une certaine négligence, peut néanmoins être reconstitué d'une façon assez certaine avec l'aide, soit des chroniqueurs qui l'ont copié dans leurs compilations, soit des éditeurs modernes qui ont pu le consulter. La Vie d'Alfred est passée en effet en grande partie dans la chronique de Florent de Worcester (mort en 1118), dans les Annales dites de Saint-Neot, compilation anonyme du XIIe siècle, dans la chronique qui a servi de base à celle de Siméon de Durham. En comparant ces extraits au texte publié d'après le manuscrit par Parker et religieusement reproduit par les autres éditeurs, M. Stevenson est parvenu à retrouver la rédaction primitive, à la dégager des prétendues corrections qu'on lui avait fait subir et des interpolations qui l'avaient défigurée par endroits. Le premier auteur de ces méfaits est Parker lui-même; non content de corriger çà et là le texte, il s'imagina que les Annales de Saint-Neot étaient l'œuvre d'Asser et qu'elles contenaient un texte plus complet que celui de la *Vita;* aussi a-t-il pris soin d'incorporer au texte d'Asser la plus grande partie de ces Annales. C'était absurde, mais comment qualifier l'acte de Camden introduisant dans le texte comme étant l'œuvre d'Asser un chapitre qu'il avait fabriqué lui-même pour prouver que l'Université d'Oxford existait déjà au temps d'Alfred et longtemps même avant ce roi!

M. Stevenson nous a rendu, dans son intégrité, la rédaction d'Asser; il a fait imprimer, en caractères romains, les parties conservées par Florent et Worcester, en italiques celles qui ont été omises par Florent; il a indiqué au bas des pages les variantes fournies par les éditeurs modernes. Pour mettre définitivement en lumière les rapports entre la *Vita* et les Annales de saint Neot, il a fait imprimer le texte de celles-ci en appendice, en indiquant exactement les sources auxquelles a puisé le compilateur anonyme qui les composa au XIIe siècle. Il ne sera plus désormais permis d'alléguer un passage d'Asser sans recourir à cette édition; elle seule fera foi pour les biographes du roi Alfred.

Ce n'est pas encore tout; M. Stevenson a joint au texte d'Asser, sous forme de notes (p. 147-344), un commentaire historique et critique dont les historiens de l'époque anglo-saxonne lui sauront le plus grand gré. Beaucoup de ces notes sont de véritables disserta-

tions sur la diplomatique anglo-saxonne, l'histoire militaire et la géographie historique, les institutions, etc. Il y a déployé une variété de connaissances, une précision dans le détail, une pénétration de jugement, une prudence dans les conclusions, qui n'appartiennent qu'aux maîtres; et M. Stevenson est un maître éminent.

Armé comme il l'est, ce n'était plus qu'un jeu pour lui de réfuter et de confondre les érudits trop peu circonspects qui avaient attaqué l'authenticité du récit d'Asser; les meilleurs de leurs arguments étaient fondés sur des erreurs qu'Asser n'avait pas commises, sur des additions dont les éditeurs modernes étaient seuls responsables. La *Vita Ælfredi* est authentique; elle a été composée vers 893 par un homme qui avait connu le roi, qui avait, à deux reprises, vécu à sa cour, avec lequel il avait eu de longs entretiens. Asser était un lettré pour son temps; il avait voyagé sur le continent : il était sans doute à Fulda lors de l'éclipse de soleil du 9 octobre 878. Il aimait et admirait le roi qui le nomma évêque de Sherborne, mais ce n'est pas un plat apologiste. Il raconte ce qu'il a entendu dire et parfois ce qu'il a vu. Sans doute, il a de grands défauts qui d'ailleurs sont beaucoup ceux de son temps : il écrit dans une langue emphatique et pédantesque dont le sens ne se laisse pas toujours aisément pénétrer; parfois il paraît manquer de jugement, mais c'est en somme un témoin direct qui a pu faire revivre la personne d'un grand roi.

Ainsi la question d'Asser est vidée maintenant. Quel érudit entreprendra sur la personne et l'œuvre d'Ingulf une œuvre définitive comme celle de M. Stevenson ?

Ch. Bémont.

Henry Charles Lea. **A History of the Inquisition in Spain.** Tome Ier. New-York et Londres, Macmillan, 1906. In-8, xii-620 p.

L'histoire de l'Inquisition d'Espagne, faisant suite à celle de l'Inquisition au moyen âge [1], doit occuper quatre volumes, dont le manuscrit est déjà aux mains des imprimeurs. Celui que nous avons sous les yeux comprend deux grandes divisions : 1° L'origine et l'établissement de l'Inquisition dans la péninsule ibérique; 2° Les relations de cette institution avec l'État, la société laïque et le clergé séculier. L'exposé méthodique de ces deux ordres de faits est rendu particulièrement malaisé par le peu d'homogénité de l'Espagne à la fin du moyen âge; ce qui est vrai de l'Aragon ne l'est souvent pas de la Castille; la Navarre, la Catalogne, les îles Baléares doivent, à leur tour, être étudiées séparément. Ceux qui connaissent les ouvrages

1. De la traduction française que j'ai donnée de cet ouvrage, le tome Ier a déjà paru en deuxième édition. Une traduction allemande, revisée et mise au courant, paraît depuis 1905 à Bonn, sous la direction de M. Joseph Hansen.

antérieurs du grand historien américain ne s'étonneront pas qu'il se soit montré, cette fois encore, supérieur aux difficultés de son sujet.

M. Lea raconte sans émotion apparente; il accumule et interprète les faits que les documents originaux (en grande partie manuscrits) ou les meilleurs travaux de l'érudition espagnole lui fournissent. Il ne cherche ni le pittoresque ni l'éclat de la couleur; *scribit ad narrandum*. Jamais il ne s'attarde à des polémiques dirigées contre les opinions des historiens antérieurs; c'est tout au plus si, de loin en loin, il en fait justice dans une ligne du texte ou une courte note. Pourtant, les idées générales ne lui font pas défaut; elles se dégagent même, avec une netteté singulière, de la sérénité presque dédaigneuse de son récit. Ces idées sont en contradiction avec celles qui courent les livres et méritent d'autant plus d'être mises en lumière qu'elles n'ont pas encore subi l'épreuve de la discussion.

A l'encontre de la thèse qui fait de l'Espagne comme le pays prédestiné du fanatisme religieux, M. Lea a montré que les diverses populations de l'Espagne ont témoigné, pendant de longs siècles, d'un remarquable esprit de tolérance. A l'encontre de la thèse qui rejette sur le pouvoir civil, sur la royauté, la responsabilité des méthodes de l'Inquisition et de ses crimes, M. Lea a mis en pleine lumière celle de l'Église et des papes. L'Espagne était plus tolérante que les autres pays de l'Europe; elle a été fanatisée peu à peu par la papauté; l'avidité des princes et des moines a fait le reste. Telles sont, très brièvement résumées, les conclusions de sa laborieuse enquête ; il faut entrer dans quelques détails pour les préciser.

Le préjugé touchant l'intolérance espagnole se fonde, chez beaucoup d'historiens, sur quelques faits généralisés à tort. C'est un empereur espagnol, Théodose, qui rendit les premiers édits menaçant de mort les hérétiques; c'est un autre empereur espagnol, Maxime, qui, circonvenu par deux évêques espagnols, fit mourir à Trèves l'évêque espagnol Priscillien, inaugurant ainsi, au profit de l'Église victorieuse, la longue série des meurtres juridiques pour délit d'opinion. Assurément, cela est curieux et peut prêter à des développements oratoires; mais l'histoire de Priscillien n'autorise pas à parler du fanatisme espagnol; bien d'autres faits démontrent qu'il n'existait pas.

L'Espagne du moyen âge fut tour à tour ou simultanément arienne, catholique, juive et musulmane. Les envahisseurs Visigoths étaient ariens; les Hispano-romains étaient catholiques; le judaïsme se développa à la faveur de la paix religieuse et l'islamisme s'implanta par la conquête. Or, les Visigoths furent tolérants tant qu'ils restèrent ariens; ils ne commencèrent à persécuter les Juifs et à les convertir de force que lors de leur propre conversion au catholicisme. Au IVe siècle, le concile d'Elvire était obligé de prohiber les mariages entre Juifs et chrétiens, d'interdire aux chrétiens de manger avec les

Juifs et même de faire bénir par eux leurs moissons; preuve évidente de l'intimité qui régnait entre ces communautés religieuses et du respect que la moins nombreuse inspirait à l'autre. Au VIIe siècle, tout change; alors qu'Isidore de Séville écrit son Traité contre les Juifs et que le roi Sisebut les baptise de force (612), il n'est plus question de tolérance. Dès 633, le concile de Tolède proclame le principe qui, introduit dans le droit canon, devait donner naissance à l'Inquisition d'Espagne huit siècles après : le sacrement du baptême, qu'il ait été reçu de gré ou conféré de force, est indélébile; donc, les convertis sont des chrétiens de fait et, s'ils font mine de revenir à leurs anciennes croyances, ils doivent être traités comme des hérétiques. L'Église ne prêche pas la violence, mais elle est prête à en profiter pour augmenter le nombre de ses sujets. En 694, le roi Egiza demanda au concile de Tolède les moyens d'exterminer le judaïsme; dans leur réponse, les évêques firent allusion à une prétendue conspiration des Juifs pour détruire le royaume; ils opinèrent que les Juifs devaient être réduits en servitude et leurs biens confisqués au profit du roi. L'exécution de ces mesures sauvages, dictées par l'Église, fut arrêtée par le règne de Wiliza (700-710) et surtout par l'invasion musulmane, qui marque le début d'une nouvelle ère de tolérance. Les chrétiens sujets des Musulmans (Mozarabes) furent moins opprimés par les Califes de Cordoue qu'ils ne l'avaient été par les Goths. Le fanatisme des Almoravides et des Almohades vint, il est vrai, troubler ce régime pacifique; mais, la tourmente passée, il ne tarda pas à renaître. La condition des Juifs, dans les États musulmans, fut soumise aux mêmes vicissitudes que celle des chrétiens. Les Musulmans ne leur en voulaient pas à cause de leurs croyances. Grâce à leurs talents de médecins et d'administrateurs, les Juifs avaient acquis de hautes situations qui les désignaient à l'envie; vers l'an 1000, ils passaient pour les vrais maîtres de Grenade. De temps en temps, l'animosité qu'ils éveillaient se traduisait par des spoliations et des violences; mais il n'y eut pas de persécution religieuse.

On n'en vit pas davantage pendant les longues luttes qui rendirent la domination de l'Espagne aux princes chrétiens. C'est une profonde erreur de chercher dans ces guerres l'origine du fanatisme qu'on dit castillan et qu'il faudrait, pour être juste, appeler romain. La tolérance entre Chrétiens et Musulmans était telle qu'elle scandalisait les Croisés arrivant d'Europe, comme les Sarrasins encore incultes qui venaient d'Afrique. Au XIIIe et au XIVe siècle, les princes chrétiens concluaient des traités et des alliances avec les Infidèles; à l'exemple du Cid, les nobles chrétiens entraient sans scrupule au service de princes musulmans et commandaient des troupes chrétiennes sous leurs ordres. Dans les provinces reconquises par la croix, les Mores étaient traités avec plus de tolérance encore que l'avaient été les chrétiens dans l'Espagne moresque. Les *Mudéjares* conservèrent leurs terres,

leurs esclaves (mêmes chrétiens) et purent exercer librement leur religion. Cela faisait d'ailleurs l'affaire du Castillan, dont le vrai métier était la guerre et le brigandage; il laissait volontiers aux Mudéjares et aux Juifs l'agriculture, le commerce et l'industrie.

Les princes espagnols avaient d'autant moins de raison de haïr les Juifs qu'ils ne pouvaient se passer de leurs services en luttant contre les Sarrasins. Les Juifs ne leur apportèrent pas seulement le concours de leur intelligence, de leur activité commerciale, de leurs aptitudes administratives, mais celui de leur courage militaire. Sur le champ de bataille de Zaleca, en 1086, quarante mille Juifs, dit-on, suivaient les étendards d'Alphonse VI; à Ucles, en 1108, ils composaient presque toute l'aile gauche de l'armée castillane. On sait que la civilisation juive atteignit, dans l'Espagne du moyen âge, une prospérité qu'elle ne connut nulle part ailleurs; la protection des rois et des nobles n'aurait pas suffi à l'assurer si le gros de la population avait nourri des préjugés religieux contre les Juifs.

De bonne heure, Rome s'émut de cette tolérance, qui n'était pas conforme à ses enseignements séculaires; elle employa toute son influence à déchaîner la haine populaire contre les Juifs et les Mores. Les Juifs, plus remuants, plus en évidence, furent particulièrement dénoncés par elle, d'abord dans le Midi de la France, puis en Espagne. Si, malgré cette politique constante de l'Eglise, malgré le tort que se faisaient les Juifs eux-mêmes par l'ostentation de leur puissance et de leurs richesses, l'explosion fut si lente à se produire, cela prouve combien le caractère espagnol répugnait aux suggestions du fanatisme.

L'Eglise considérait comme inadmissible qu'un Juif fût investi d'une autorité quelconque sur des chrétiens; dès 438, elle obtint de Théodose que cette doctrine fût érigée en loi d'Etat. Elle ne voulait pas non plus qu'il existât entre Chrétiens et Juifs des relations d'amitié; vers 890, le pape Etienne VI se plaignait à l'archevêque de Narbonne que les Juifs pussent posséder des terres et qu'ils entretinssent de bons rapports avec les chrétiens. L'enseignement de Rome n'a pas varié à ce sujet, car, en 1581 encore, Grégoire XIII déclarait que les fautes de judaïsme, aveugle et déïcide, s'accumulaient avec chaque génération et que la seule condition qui convînt aux Juifs était une perpétuelle servitude. Le concile de Rome (1078) et le pape Grégoire VII (1081) protestèrent contre l'admission des Juifs d'Espagne aux emplois publics. Au XIIIe siècle, l'intolérance de Rome s'accrut encore. Innocent III écrivait en 1208 au comte de Nevers qu'il fallait, à la vérité, respecter la vie des Juifs, mais à la condition de les disperser comme des vagabonds à la surface de la terre; le comte de Nevers passait pour les protéger et le pape le menaçait non seulement de la colère du Ciel, mais des foudres de l'Eglise. En 1216, le concile de Latran prescrivit que les infidèles se distinguassent des chrétiens par leurs

vêtements; Grégoire IX (1233) et Innocent IV (1250) réitérèrent cet ordre, qui avait évidemment pour but d'empêcher toute assimilation, toute fusion. Clément IV, dans un bref de 1266, exhorta Jaime Ier d'Aragon à expulser les Mores de ses domaines; Nicolas III, en 1278, blâma Alphonse X d'avoir conclu une trève avec eux. Un des canons du concile de Vienne (1311-1312) dénonça comme intolérables les prières que les Musulmans prononçaient du haut de leurs mosquées; ce dernier vestige de la liberté religieuse ne fut cependant aboli qu'en 1482, malgré les réclamations très légitimes du Grand Turc. Mais le concile de Vienne en voulait surtout aux Juifs; il défendit aux chrétiens de les fréquenter à un titre quelconque. A leur retour du concile, les prélats espagnols s'assemblèrent à Zamora (1313) et donnèrent libre cours à un fanatisme anti-juif que l'Espagne n'avait pas encore connu. Dès lors, l'Eglise d'Espagne, jusque-là tolérante elle-même, travailla, sous l'impulsion de Rome, à transformer la mentalité populaire, à éveiller ou plutôt à créer le fanatisme. Les décisions du concile de Valladolid (1322) prouvent combien les relations entre gens de différents cultes étaient encore libres et cordiales; Juifs et Mores assistaient au service dans les églises chrétiennes, participaient aux vigiles; les chrétiens se rendaient ouvertement aux mariages et aux obsèques des Infidèles; Juifs et Mores occupaient des places dans l'administration, étaient médecins et chirurgiens. Tout cela devait immédiatement cesser, sous peine d'excommunication. La défense faite aux infidèles d'exercer la médecine, renouvelée du concile de Constantinople (706), était colorée du prétexte odieux que les médecins juifs ou mores essayaient de faire mourir leurs clients chrétiens. Toutefois, on eut grand peine à détourner les chrétiens des médecins et des chirurgiens juifs; il arriva même une fois, en 1489, que les Dominicains réclamèrent d'Innocent IV une dispense pour avoir le droit de se faire soigner par eux. Bien que les lois de 1412 eussent imposé une amende énorme aux médecins infidèles qui visiteraient des chrétiens, le franciscain Alonso de Espina se plaignait encore, en 1462, que tout noble, tout prélat espagnol fût accompagné d'un diable de médecin juif. La prohibition dut être renouvelée par Grégoire XIII en 1580, preuve que l'intérêt des malades tendait invinciblement à l'éluder.

Les premiers massacres de Juifs en Espagne remontent à l'an 1108; mais ils ne prirent un caractère grave qu'en 1210, à l'instigation du légat pontifical, Arnaud de Narbonne, qui conduisait des bandes de Croisés au secours d'Alphonse IX. Quoique les nobles du pays essayassent de protéger les Juifs, des milliers de gens paisibles furent mis à mort sans forme de procès. Ce fut pis encore après la mort de Jaime I, en 1276. Clément IV avait déjà sommé Jaime de sévir contre les Juifs, de les dépouiller de leurs emplois, de châtier leur insolence; Nicolas IV, en 1278, ordonna au général des Dominicains d'envoyer

partout des frères pour travailler à la conversion des Juifs *et de dresser des listes de ceux qui refuseraient le baptême.* La même année, Pierre III écrivait à l'évêque de Gérone pour lui rappeler qu'il l'avait déjà prié maintes fois de mettre un terme aux violences de son clergé contre les Juifs ; il venait d'apprendre que la *juiverie* avait été dévastée, que l'intervention de l'officier royal avait été méprisée et que l'émeute avait été organisée par l'évêque lui-même. Au XIIIe et au XIVe siècle, on voit souvent les princes séculiers défendre la cause des Juifs contre le clergé espagnol ; ainsi, en 1307, Ferdinand de Castille protestait contre le doyen et le chapitre de Tolède, qui avaient obtenu des bulles oppressives du pape Clément V.

Le XIVe siècle fut marqué, dans toute l'Espagne, par d'effroyables hécatombes de Juifs. Chaque fois qu'on peut en démêler les causes, on trouve que les instigateurs des tueries sont des moines ou des prêtres. En 1328, un Franciscain, Fray Petro Olligoyen, conduisit lui-même les Navarrais au pillage et au massacre. Le fanatique Ferran Martinez, archidiacre d'Ecija, devint le chef d'une véritable croisade intérieure ; 4,000 juifs furent tués à Séville. L'année 1391 vit mettre à feu et à sang des villes entières ; tout Juif qui refusait de se convertir était tué. C'est ce que Villanueva appela la *guerra sacra contra los Judios.* L'effet immédiat de ces violences fut la conversion de milliers d'individus qui, sous le nom de *Conversos* ou de *Marranos*, formèrent désormais une classe nouvelle dans la population ; à Valence seule, il y eut 11,000 baptêmes. Les *nouveaux-chrétiens*, très hostiles à leurs anciens coreligionnaires, quoique pratiquant parfois en secret quelques-uns de leurs rites, devinrent bientôt, à leur tour, riches et puissants, excitèrent l'envie et éveillèrent les soupçons de l'Eglise. C'est contre eux que fut fondée et dirigée l'Inquisition d'Espagne. On avait massacré leurs pères en qualité d'infidèles ; on les brûla en qualité d'hérétiques. Quelle est la part de responsabilité de l'Église dans cette série de crimes qui a imprimé une tache indélébile à l'histoire de l'Espagne ? M. Lea paraît l'avoir nettement établie.

La thèse des apologistes, Hefele, Gams, Pastor et autres, consiste à mettre surtout en lumière le caractère politique de l'Inquisition d'Espagne. Ferdinand et Isabelle se seraient servis de ce puissant instrument pour abaisser la noblesse, pour dompter l'insolence des *Conversos*, pour briser le particularisme provincial et municipal, enfin et surtout pour remplir les coffres de l'État par le produit incessant des confiscations. Quant à Rome, elle aurait résisté à l'établissement de l'Inquisition espagnole ; elle aurait même parfois insisté pour en atténuer les rigueurs.

Tout cela est en contradiction formelle avec les faits. Pendant la longue tragédie de meurtre et de spoliation qui se poursuit de 1328 à 1391, pas un pape, pas un prélat n'a élevé la voix pour défendre les victimes. Comme le judaïsme espagnol semblait renaître de ses

ruines vers 1450, le pape Nicolas V s'en émut et protesta (1451). En 1474, lors de l'avènement de Ferdinand et d'Isabelle, un *Converso* leur exposa que les Dominicains et les Franciscains ne cessaient d'ameuter le peuple contre les nouveaux chrétiens, de réclamer leur expulsion et leur ruine. On sait avec quelle barbarie effroyable les Juifs furent chassés d'Espagne, pour n'être accueillis avec humanité qu'en Turquie; Rome applaudit, comme elle devait applaudir à la Saint-Barthélemy, et lorsque Alexandre VI, en 1495, conféra aux souverains espagnols le titre de *rois catholiques*, il eut soin de rappeler l'expulsion des Juifs parmi les services qu'ils avaient rendus à la foi.

L'Inquisition n'a pas été une institution politique destinée à faire passer l'Espagne du régime féodal à celui de l'absolutisme. Les changements opérés par Ferdinand et Isabelle, au profit du pouvoir absolu et de la centralisation, furent dûs presque exclusivement à l'extension de la juridiction royale et à l'institution de la gendarmerie royale ou Sainte *Hermandad*. Nous possédons une vaste collection de lettres écrites par Ferdinand; partout il apparaît sous les traits d'un prince profondément catholique, qui considère l'extirpation de l'hérésie comme son premier devoir; nulle part on ne voit qu'il ait usé de l'Inquisition pour écraser les nobles. La lecture de cette correspondance a même convaincu M. Lea que Ferdinand valait mieux que sa réputation, qu'il n'était pas étranger, malgré sa bigoterie, aux idées de modération et de justice. Plus d'une fois, il les rappela aux inquisiteurs, tant dans l'intérêt de leur salut, disait-il, que pour l'honneur de l'institution qu'ils servaient.

Au moment même où s'organisait l'Inquisition, le pape Sixte IV se plaignait que les Juifs et les Mores eussent encore une trop belle part en Espagne, qu'ils ne fussent pas toujours distingués par des insignes, qu'ils habitassent, dans plusieurs villes, en dehors de quartiers réservés. Il est vrai que la curie romaine, gagnée par de riches présents, fit mine d'abord de défendre les *Conversos*; mais elle les laissa exposés aux furieuses attaques de Fray Alonso de Espina, l'auteur du *Fortalicium Fidei*. Elle croyait l'occasion propice pour introduire en Castille l'Inquisition pontificale, qui se serait occupée spécialement des *Conversos*. Mais Ferdinand ne voulait pas de l'Inquisition romaine; il demandait une Inquisition toute espagnole, dont il serait le chef. C'est à cette prétention que Rome résista, pour finir bientôt par céder. Sa résistance, dont on lui a fait honneur, n'était inspirée par aucune idée de justice et d'humanité, mais par le simple désir de domination. La bulle de Sixte IV fut promulguée le 1er novembre 1478; dès le 6 février 1481, on brûlait six hérétiques; le tribunal de Ciudad Real en brûla cinquante-deux en deux ans. Effrayés, les *Conversos* voulurent quitter l'Espagne; on interdit l'émigration à toute personne qui, parmi ses ancêtres, comptait des Juifs. L'Espagne se couvrit de tribunaux d'Inquisition et de bûchers. En 1484, Sixte IV

félicita de son activité le premier inquisiteur-général, Torquemada; en 1496, Alexandre VI lui adressa d'enthousiastes remerciements. Mais il y a plus. En 1487, Innocent VIII ordonna à tous les souverains et officiers publics en Europe de livrer à l'Inquisition d'Espagne les réfugiés qu'elle réclamerait, sous peine d'excommunication. En 1507, alors que la persécution était la plus atroce, Jules II, versant de l'huile sur le feu des bûchers, écrivit à Deza, archevêque de Séville, que les Juifs se disant chrétiens, qui faisaient obstacle à l'Inquisition, devaient être poursuivis impitoyablement et châtiés sans possibilité d'appel. Rome essaya d'obtenir par la suite que les victimes de l'Inquisition pussent en appeler à elle, et non pas seulement à la *Suprema* et au roi; mais c'était par le même motif qui l'avait fait résister quelque temps à l'établissement de l'Inquisition d'Espagne. S'il existe un document témoignant de la compassion des papes pour tant de milliers de malheureux brûlés ou dépouillés de leurs biens, il faut croire que M. Lea n'a pas eu la bonne fortune de le découvrir.

L'Espagne avait enfin été conquise à la doctrine, enseignée assidûment par l'Église au moyen âge, que le devoir suprême du pouvoir civil était le maintien de la foi et l'extermination de l'hérésie même dissimulée. L'institution à laquelle incombait ce devoir devenait, par là même, le plus important des rouages de l'État et, malgré sa subordination nominale au prince, un État dans l'État. Toute la seconde partie du livre de M. Lea montre les désastreux effets d'une tyrannie irresponsable qui, à l'abri de l'inviolabilité des inquisiteurs et de la bande rapace de leurs familiers, n'épargnait ni le clergé séculier, ni les nobles, ni les privilèges que Ferdinand et Isabelle avaient respectés. Les inquisiteurs ne voulaient ni rendre compte des confiscations qu'ils opéraient, ni payer d'impôts, ni héberger des soldats; ils réclamaient, pour eux et leurs séides, le droit de porter des armes qui était refusé aux autres citoyens; quiconque leur manquait de respect, gênait leurs déprédations ou leur commerce, dénonçait ou simplement blâmait leur rapacité, était sûr d'être poursuivi pour hérésie et écrasé, lui et les siens, sous une avalanche de faux témoignages que les inquisiteurs, disposant de richesses immenses et de la torture, savaient trouver dès qu'ils en avaient besoin. Tout le monde les redoutait et les détestait; mais le virus du fanatisme avait pénétré si profondément dans l'âme espagnole qu'en exécrant les inquisiteurs, on respectait, on bénissait l'Inquisition, on assistait avec joie aux autodafés comme à des glorifications de la foi. Les quelques réclamations des Cortès, dans la première moitié du XVIe siècle, n'éveillèrent pas d'échos et restèrent sans effet. Il fallut l'avènement de la dynastie des Bourbons, imbue de traditions gallicanes, pour revendiquer, timidement d'abord, puis avec une courageuse persévérance, les droits méconnus du pouvoir civil. L'Inquisition était affaiblie et devenue presque inoffensive lorsque Napoléon, entrant à Madrid, écrasa cette

vipère moribonde sous son talon. Elle se réveilla lors de la Restauration et tâcha de mordre encore; mais les jours de Torquemada et de Lucero étaient passés.

Le caractère particulier et la puissance terrible de l'Inquisition espagnole tiennent au fait qu'elle réunit dans ses mains, pendant plus de trois siècles, le glaive spirituel et le glaive temporel. L'ancienne Inquisition romaine était une institution ecclésiastique, qui pouvait faire appel à l'État pour exécuter ses sentences, mais n'était pas sûre d'en être obéie. En Espagne, l'Inquisition n'avait pas de résistance à craindre, parce qu'elle représentait à la fois le pape et le roi. Il y eut même un jour, dans l'histoire de l'Espagne, où l'Inquisition faillit devenir l'État lui-même et réduire le prince au rôle d'un roi fainéant. C'était en 1574, sous Philippe II. On parla d'instituer un ordre militaire sous le vocable de *Santa Maria de la Espada Blanca*, ayant à sa tête l'inquisiteur général; tous les membres devaient lui jurer obéissance en temps de paix et en temps de guerre; ils devaient lui abandonner la nue-propriété de leurs biens; ils devaient reconnaître, à titre exclusif, sa juridiction. Pour entrer dans cet ordre, la seule condition nécessaire était la *limpieza*, la pureté du sang ancestral, libre de toute infiltration juive ou moresque. Neuf provinces acceptèrent le projet avec enthousiasme et envoyèrent des procurateurs à Philippe pour lui demander son approbation. Après mûr examen, le roi s'aperçut qu'on en voulait tout bonnement à sa couronne; il ordonna de livrer tous les papiers relatifs à cette affaire et défendit qu'on en reparlât jamais. Si l'on eût surpris son assentiment dans un moment plus favorable, l'Espagne serait devenue, en quelques années, la plus monstrueuse des théocraties.

L'illustre vieillard de Philadelphie auquel nous devrons ce beau livre, après tant d'autres, n'occupe peut-être pas encore, dans l'estime de ses contemporains, la place éminente où il aurait droit de prétendre. Avec une modestie qui n'a rien de dissimulé, une austérité de savant qui a vécu uniquement pour la science, il se défend contre les éloges et les hommages. Je veux respecter ses scrupules et me contenter, en terminant, d'émettre le vœu que l'histoire de l'Inquisition d'Espagne soit bientôt traduite en espagnol, pour l'édification de ceux dont les ancêtres ont tant souffert et qui doivent apprendre d'un Américain à connaître la cause véritable de leurs maux.

Salomon Reinach.

Le développement de la pensée religieuse de Luther jusqu'en 1517, d'après des documents inédits, par A. Jundt. Paris, Fischbacher, 1906; grand in-8° VIII-252 pages.

Du positivisme au mysticisme, étude sur l'inquiétude religieuse contemporaine. par J. Pacheu. Paris, Bloud, 1906; in-12, 355 pages.

Le travail de M. Jundt est conduit avec beaucoup de méthode. Il

est besoin d'un certain effort pour découvrir dans les tout premiers écrits de Luther quelques rudiments de ses doctrines réformatrices. C'est par ce qui est arrivé ensuite que ces indices acquièrent une signification. Mais un point très important semble acquis avec certitude, c'est que Luther, deux ans avant que n'éclatât la querelle des indulgences, était en possession de sa doctrine sur la justification par la foi. M. J. montre fort bien comment Luther, qui a d'abord professé l'orthodoxie de son temps, est arrivé à cette théorie. Que la pensée du réformateur soit précisément celle de saint Paul, c'est une autre affaire. En toute hypothèse, il ne s'agit que d'une adaptation.

M. Pacheu fait, au point de vue de la psychologie religieuse, une critique sensée, assez pénétrante, du positivisme de Comte et de Littré, du pessimisme de Schopenhauer, de l'individualisme de Nietzsche, de l'évangélisme de Tolstoï, de l'ésotérisme. Il traite les personnes et les doctrines avec une mansuétude peu ordinaire chez les théologiens. Sa tendance est à montrer que les aspirations religieuses de l'homme, mal satisfaites par les doctrines précitées, trouveraient leur aliment légitime et leur paix définitive dans le christianisme catholique. Il aurait dû examiner d'un peu plus près les motifs qui ont poussé tant de gens hors des orthodoxies officielles et qui les éloignent spécialement du catholicisme. Ce ne doit pas être uniquement la part d'idées fausses qu'ils ont pu avoir de celui-ci.

A. B.

La question d'Égypte par C. de Freycinet, de l'Académie française, Paris, Calmann Lévy, in 8°, 447 p., 7 fr. 50.

L'ouvrage de M. de Freycinet sur la question d'Égypte a été accueilli partout avec intérêt : nul parmi nos hommes politiques n'avait autant à raconter sur ce sujet, nul n'était mieux placé pour parler des événements pendant lesquels la domination anglaise s'est établie sur ce pays que celui qui gérait le ministère des affaires étrangères au plus fort de la crise, du 30 janvier au 29 juillet 1882, et qu'on a accusé d'avoir fait perdre la Méditerranée à la France. Aussi, en ouvrant le livre, on cherche instinctivement ce qui a trait à cette époque, et on est un peu déçu de voir qu'elle n'occupe que le quart à peine du volume.

Ce volume se divise en quatre chapitres à peu près égaux : I : de 1798 à la fin de la crise de 1841 ; II : création du canal de Suez, khédivat d'Ismaïl, condominium anglo-français, débuts de la révolution égyptienne; III : du 14 novembre 1881 au 13 septembre 1882 ; IV : occupation anglaise, Fachoda et convention du 8 avril 1904. Il se termine par une conclusion d'une quinzaine de pages. Parcourons-le rapidement et exposons, apprécions les points principaux.

I. M. de F. a entendu traiter toute la question d'Égypte; pour lui elle s'ouvre au moment du départ de Toulon de l'expédition de Bonaparte qu'il nous narre, mais si brièvement (p. 1-14) que son récit manque d'intérêt. Il nous parle ensuite de Méhémet Ali, et là encore, comme la place et peut-être les connaissances lui font défaut, il abrège beaucoup. Arrivé aux négociations, aux traités, aux firmans de 1832 à 1841, il entre enfin dans quelques détails; il constate (p. 31) que « l'Angleterre n'abandonne jamais ses craintes en ce qui touche l'Égypte et les grandes routes de l'Orient », et qu'elle agit vigoureusement contre Méhémet Ali par peur de l'influence française qu'il favorisait. M. de F. est assez sévère pour les ministres de Louis Philippe et les hommes politiques du temps; il montre (p. 77) « les uns perdant de vue les réalités, les autres manquant de suite et de décision, d'autres enfin contribuant à développer un état d'opinion qui s'opposait aux solutions raisonnables », et il ne songe pas que le lecteur appliquera ces critiques aux ministres et aux hommes politiques de 1882. L'intervention des puissances, qui arrêta les conquêtes de Méhémet Ali, lui fournit l'occasion d'exposer pour la première fois la théorie qui sera désormais le refrain de son ouvrage : l'Égypte ressort du concert européen; toute tentative pour régler, en dehors de ce concert, ce qui la touche est une faute et une imprudence.

II. Au deuxième chapitre, M. de F., s'engageant dans l'historique du canal de Suez, rappelle les différents projets depuis le règne d'Henri III, et on est très étonné de lui voir omettre le plus connu, celui de Leibnitz. Il s'attarde (p. 101-131) à toutes les difficultés que la mauvaise volonté de l'Angleterre suscita à Lesseps. Revenant à l'Égypte même, il avoue (p. 140) que le firman de 1873 se substitua à tous les actes antérieurs, et il nous semble que M. de F. aurait dû faire partir de là son étude; il se serait alors étendu plus à son aise sur les événements dont il a été acteur et qui ont amené l'occupation anglaise. Tout le reste n'est en somme qu'une très longue, trop longue introduction. Après 1873 seulement, les difficultés financières obligèrent Ismaïl à créer la caisse de la dette, puis le contrôle général ou condominium anglo-français. M. de F. condamne rigoureusement cette institution, très appréciée pourtant par les contemporains et considérée par eux comme donnant à la France une situation privilégiée : « Nous avions, dit-il (p. 167), commis deux fautes qui sont allées s'aggravant et qui devaient produire leurs fruits. La première a été de nous enfermer dans une sorte de tête à tête avec les Anglais en Égypte. Il y a toujours une victime dans de semblables unions. Il aurait fallu appeler en tiers les autres puissances. Notre seconde faute a été de trop subordonner notre politique à la question financière. » Il blâme très justement l'instabilité de nos représentants en Égypte, mais il néglige de nous faire remarquer plus loin que, pendant le premier semestre de

1882, lui-même changea le contrôleur français, M. de Blignières ainsi que le consul général, M. Sienkiewicz, et l'on a constaté que M. Dormet de Vorges, choisi pour remplacer M. Sienkiewicz au plus fort de la crise, en fin juin, revenait du Pérou et n'avait jamais dépassé Livourne dans le bassin de la Méditerranée. En revanche M. de F. raconte avec complaisance que, ministre des affaires étrangères, le 27 décembre 1879 il réussit à unir toutes les puissances dans la rédaction de la loi de liquidation de 1880, restée la charte financière de l'Égypte (p. 187-192). Mais, lorsqu'il parle de l'émeute du 1er février 1881, ce premier symptôme de la révolution, pourquoi reproche-t-il au khédive (p. 196) de ne pas s'être débarrassé du chef du complot en le chargeant d'une mission au Soudan? Comme si Arabi et ses complices eussent accepté bénévolement cet exil déguisé! M. de F. ignore donc que tous les Égyptiens considéraient le Soudan comme un lieu de déportation? Et pourquoi se tait-il sur la complicité de Mahmoud Sami avec les militaires? Il ne voit pas que l'éloignement de cet intrigant du ministère de la guerre fut la vraie cause du pronunciamiento du 9 septembre 1881, qui le ramena à la tête de l'armée et obligea le khédive à convoquer une chambre des délégués.

III. Le troisième chapitre de l'ouvrage, qui aurait pu offrir un intérêt considérable, appelle les plus sérieuses critiques, et il convient d'y insister. A Gambetta qui sur ces entrefaites était parvenu au pouvoir, M. de F. reproche vivement son attitude décidée; il objecte que Gladstone et ses collègues se montraient peu disposés à suivre l'initiative hardie du grand ministère, et que Bismarck conseillait d'éviter une intervention armée (p. 218). Soit : mais lorsque M. de F. succède à Gambetta, lorsque il cherche à justifier le changement de front qu'il imprime à la politique française, quelle est sa méthode? Il se contente la plupart du temps de recopier ses discours et ses dépêches dans l'*Officiel* et dans les livres jaunes; il ne produit généralement pas les réponses de ses adversaires; système habile : parlant seul, il se fait la partie belle et se donne toujours raison.

Il n'accepta, paraît-il, le principe de l'intervention turque qu'avec la réserve d'un mandat européen, soigneusement limité, imposé au Sultan. Mais il oublie qu'il repoussa cette intervention jusqu'au 12 mai. Pas un seul mot de la crainte, si souvent exprimée par les orateurs et les journaux du temps, du contre-coup que pourrait avoir sur le fanatisme en Algérie et en Tunisie le débarquement des armées du calife, artisan notoire d'un mouvement panislamique. M. de F. n'insiste pas sur le désir de Mahmoud de profiter des circonstances pour réduire l'Égypte à la condition des autres provinces de l'empire. Il n'indique pas que l'opinion publique du monde ottoman se prononçait ouvertement en faveur d'Arabi, considéré comme le champion de la religion de Mahomet, et qu'elle liait les mains au Sultan. Il

ignore absolument les relations et la correspondance d'Arabi avec Yildiz Kiosk.

Il fait à peine une allusion à l'hostilité de l'Italie contre la France, et, s'il remarque qu'elle ne nous pardonnait pas Tunis, il n'ajoute pas qu'elle voulait être représentée dans le contrôle.

Il passe sous silence l'offre faite par lord Granville à M. Mancini d'intervenir avec l'Angleterre à la place de la France qui s'effaçait (Voir *Blue Book* 1882, *Egypt*, n° 7, pièces 445, 461, 466, etc.).

Mais c'est surtout quand il parle de l'Égypte que M. de F. est inexact. Il se trompe absolument sur le caractère du ministère Mahmoud Sami dans lequel Arabi tenait le portefeuille de la guerre, et il semble ne pas savoir que ce ministère, c'était le parti révolutionnaire au pouvoir : « En somme, dit-il (p. 249), l'administration de Mahmoud fut assez bienfaisante, les mois de février et de mars s'écoulèrent dans une tranquillité qui donnait un démenti aux prévisions pessimistes des contrôleurs. » Et pourtant, dans une note au bas de la même page, il rappelle qu'au commencement de ce même mois de mars, à la suite d'une tentative d'empoisonnement « vraie ou fausse » contre un des principaux complices d'Arabi, « les chefs militaires poussèrent les hauts cris et parlèrent bruyamment de déposer le khédive » !

Il est d'une sévérité excessive pour le malheureux Tewfik ; il le traite d'incapable, presque de lâche ; il lui reproche (p. 254) d'avoir excité la fureur de ses ministres en ayant recours à la Porte au sujet de la condamnation de quarante officiers circassiens. Ici comme ailleurs M. de F. n'a pas pris soin de consulter les *Blue Books* anglais; sans quoi il aurait vu (1882, *Egypt*, n° 7, pièce n° 142) que c'est la Porte qui, la première, a demandé des explications, comme elle en avait le droit d'après les firmans.

Il ne fait nulle mention des intrigues reprochées à l'ex-khédive Ismaïl que les conspirateurs essayèrent d'impliquer dans l'affaire des Circassiens, pas plus qu'il ne parle des complots du prince Halim, dernier fils de Méhémet Ali, dont il fut fort question à l'époque comme successeur éventuel de Tewfik.

Il omet la proposition de lord Granville d'envoyer au Caire un commissaire anglais, un français et un ottoman pour y rétablir l'ordre (*Blue Book* 1882, *Egypt*, n° 7, pièces 115, 116, 119, etc.).

Comme il a critiqué la note du 7 janvier 1882 inspirée par Gambetta, il risque à peine quelques mots sur une autre note qui n'est qu'une aggravation de la première, et qu'on désigne sous le nom d'ultimatum anglo-français : « Nous fîmes une nouvelle tentative pour obtenir l'éloignement d'Arabi et de quelques meneurs. La mesure eût été décisive. Le khédive n'en eut pas le courage, et cette nouvelle défaillance mit le comble à l'audace de ses ennemis » (p. 264). M. de F. ne sait-il pas que Tewfik accepta cette note; que le ministère Mahmoud Sami démissionna pour protester; que les offi-

ciers signifièrent à Tewfik lui-même leur refus de se soumettre; que le même jour, le 27 mai, des réunions eurent lieu chez le président de la Chambre des délégués et chez Arabi ; que dans ces réunions le parti national proclama la déposition du khédive et Arabi donna l'ordre à un colonel de cerner le palais ; qu'enfin le khédive ne céda qu'aux prières des délégués, des notables et au désir de préserver les Européens que les militaires d'Alexandrie avaient menacé de massacrer, si Arabi ne rentrait pas au ministère dans les vingt-quatre heures? Mais M. de F. ne nous dit même pas que le chef révolutionnaire resta seul ministre jusqu'au 18 juin, et qu'alors Tewfik, sur les instances des consuls des puissances germaniques, confia le pouvoir à un octogénaire affaibli qui maintint Arabi à la guerre !

Lorsque vient le récit de la conférence de Constantinople, M. de F. tente d'expliquer l'échec de ce recours au concert européen qu'il prône depuis la première page comme une panacée, et il rejette l'insuccès sur la lenteur des puissances : « Si la conférence s'était réunie dans un délai raisonnable, la crise finale eût sans doute été conjurée, car il s'écoula plusieurs semaines avant qu'elle devint inévitable » (p. 267). Mais la circulaire anglo-française, qui invitait les gouvernements à la conférence, est du 2 juin, et les massacres d'Alexandrie sont du 11 juin!

M. de F. narre d'ailleurs ces massacres comme auraient pu le faire les révolutionnaires égyptiens. Il ignore la conduite plus que louche du préfet de police, créature d'Arabi, les prédications d'un individu décoré par le même Arabi du titre d'orateur de l'armée, la participation des gendarmes indigènes aux tueries. En somme il répète ses déclarations au parlement, et, à l'en croire, ce ne fut qu'une simple rixe comme il y en a parfois dans les ports ; mais si on lui pardonne d'être mal renseigné le 13 juin 1882, il n'en va pas de même vingt-trois ans après.

Il n'est pas plus heureux quand il parle de l'incendie d'Alexandrie qui eut lieu le 12 juillet 1882. Il l'attribue aux Bédouins (p. 283-284), tout en ajoutant, avec le consul général : « Isiman bey, colonel d'un régiment égyptien, a lui-même donné le signal du pillage. » Mais on ne connaît pas de colonel de ce nom, et si M. de F. avait pris la peine de consulter n'importe quel ouvrage, il y aurait lu que la ville a d'abord été pillée, puis brûlée par les soldats égyptiens, en particulier par ceux du 6e régiment d'infanterie auquel son kaimacan ou lieutenant colonel Soliman Sami donnait l'ordre et l'exemple. La culpabilité de cet individu fut si bien établie que les Anglais n'osèrent pas étendre leur protection jusqu'à lui, et le laissèrent pendre à Alexandrie en 1883.

Quant au bombardement du 11 juillet et au refus du gouvernement français de s'y associer, peu de Français, assure M. de F. (p. 284), regrettent à l'heure actuelle que notre pays soit resté étranger à ces

lugubres événements. Sans doute, mais l'escadre aurait pu rester à portée et débarquer des marins après l'action pour sauver quelques victimes et combattre l'incendie; c'est ce que firent les navires américains et grecs. M. de F. ne le dit pas.

Revenant à ce qui se passait en France, M. de F. s'étend sur les séances de la Chambre et du Sénat, et, selon son habitude, il cite de longs extraits de ses discours. Mais pourquoi n'accorde-t-il pas la parole de temps en temps à ses adversaires, à Gambetta, par exemple, qui prononça à cette époque quelques-unes de ses plus belles harangues? Le livre que nous avons entre les mains y eût certainement gagné. Il est vrai que l'argumentation de l'auteur y eût perdu!

M. de F. paraît avoir conservé toutes ses illusions sur le projet d'occupation du canal de Suez, qui causa la chute du ministère le 29 juillet 1882 : « J'insistai sur le caractère manifestement neutre des positions que nous projetions d'occuper militairement. Ce n'était pas de ce côté que pourraient se porter les forces d'Arabi, trop occupées ailleurs, sur la route d'Alexandrie au Caire. En fait pas une amorce ne fut brûlée au canal » (p. 308 et 310). M. de F. a-t-il donc oublié les combats de Néfiche, de Tel-el-Mahuta, de Maksamah, de Kassassin? Ou bien place-t-il ces localités dans les environs d'Alexandrie? On serait tenté de le croire : « Ses troupes (de l'Angleterre) débarquèrent à la fois à Suez et à Alexandrie. De ce dernier point le gros de l'armée se dirigea sur le Caire. Les Égyptiens étaient faiblement retranchés à Tel-el-Kébir, dans le vague dessein de barrer la route. Le choc se produisit le 13 septembre au matin, il fut de courte durée » (p. 316). L'auteur ne sait donc pas que le général Wolseley opéra un brillant changement de front, qu'il chargea sur la flotte la majeure partie des troupes concentrées à Alexandrie, trompa l'ennemi par une démonstration vers Aboukir, et transporta le gros de ses forces à Port Saïd et à Ismaïlia, si bien que le canal devint sa vraie base d'opération? M. de F., mal servi par ses souvenirs, n'a pas songé à regarder une carte; il y aurait vu que Tel-el-Kébir se trouve sur le canal d'eau douce du Caire à Zagazig et Ismaïlia!

Il insinue (p. 316) que la faible défense des rebelles est due à « une sorte d'entente » entre Arabi et l'état-major anglais. C'est chercher à plaisir à compliquer les choses. M. de Blignières, le contrôleur général, qui connaissait certainement mieux l'Égypte — où il séjournait depuis 1878 — que nos consuls si fréquemment remplacés, avait affirmé dans un interview, reproduit par le *Daily News* du 1er avril 1882, qu'un seul régiment anglais ou français suffirait à mettre en déroute toute l'armée khédiviale.

Cependant il faut reconnaître que si M. de F. se trompe souvent dans l'exposé des faits, certains de ses jugements paraissent justes et impartiaux, en particulier ceux qu'il porte sur la politique de l'Angleterre. Il ne pense pas (p. 318) qu'elle ait prémédité les événements

qui lui livrèrent l'Égypte. Il examine les trois phases de la crise égyptienne, et, selon lui, dans celle qui l'a précédée les Anglais ont pu chercher à utiliser la situation et à étendre leur influence, mais on ne saurait le leur reprocher : « Notre tort fut de nous enfermer dans un tête à tête qui ne pouvait tourner à notre avantage. Entre les Anglais et nous, la partie en pareil cas n'est pas égale. » Et cela à cause de « leur suite, de leur ténacité », de la supériorité de leurs agents qui occupent longtemps les mêmes postes et possèdent un esprit d'initiative inconnu des nôtres, enfin parce que les ministres de S. M. Britannique ne craignent pas « de prendre des décisions devant lesquelles les nôtres reculent ». Pendant la crise M. de F. affirme que Gladstone et ses collègues ont fait tout ce qu'ils ont pu pour s'assurer notre concours; afin de nous décider, l'Angleterre « se serait engagée au-delà d'une coopération spéciale et limitée; mais une telle alliance ne couvrait pas nos frontières de l'Est. » (p. 319) ! Après l'occupation, M. de F. juge la conduite de la Grande Bretagne toute naturelle, et attribue un dénouement, si fâcheux pour nous, à trois causes principales (p. 320) : 1° l'erreur du point de départ qui a consisté à ne pas internationaliser la solution; 2° la conduite de Bismarck qui « a fait soupçonner quelque but caché; on a supposé qu'en permettant à l'Angleterre d'intervenir seule, il voulait créer une mésintelligence permanente entre elle et la France » (p. 321) ; 3° la Chambre française au dernier moment a manqué d'énergie. — Oui, mais il fallait ajouter que le cabinet Freycinet lui aussi, avait tout le temps, manqué d'énergie.

IV. Dans le dernier chapitre l'auteur étudie les différentes tentatives de la France pour obtenir l'évacuation. On est assez surpris qu'il accuse Jules Ferry d'avoir manqué une occasion par crainte d'être mis en minorité (p. 339). M. de F. est cruel pour les autres ministres, surtout pour les défunts, et il leur reproche volontiers ce qu'on lui a reproché si souvent. Il estime que la seule chance favorable se présenta en 1884, et qu'on la perdit pour n'avoir pas su imposer un léger sacrifice aux créanciers français de l'Égypte (p. 340). Il expose toutes les négociations jusqu'en 1896, et, à propos de l'affaire de Fachoda, retrace la victoire du Mahdi et les campagnes du général Kitchener. Il considère comme équitable la convention du 21 mars 1899 qui termina ce triste épisode de la mission Marchand. Il approuve enfin la convention du 8 avril 1904, dominée par la pensée supérieure du rapprochement des deux nations, mais il ne peut s'empêcher de remarquer que « l'Angleterre nous abandonna des droits éventuels au Maroc en échange de droits certains que nous possédions en Egypte » (p. 431).

Dans sa conclusion, M. de F. prédit que « à un moment de l'histoire, l'Égypte cessera d'être sous la domination anglaise » (p 440),

et il offre une compensation à l'empire britannique; il propose de reconnaître sa souveraineté sur le Soudan dont on apprécie actuellement la richesse (p. 442-445). Il ne se souvient plus qu'il a lui-même démontré l'intérêt que l'Angleterre attache à la possession de ses voies de communication avec l'Inde! C'est sur cette véritable utopie qu'il termine, et, comme il doute pourtant que l'Angleterre, rarement naïve, lâche la proie pour l'ombre, il fait appel « à la conscience humaine, aux idées de droit, de paix et de justice. J'attends beaucoup, dit-il (p. 447), du temps et des méditations solitaires de la Grande-Bretagne »!

M. de Freycinet cite rarement ses sources, à peine indique-t-il trois auteurs. Evidemment il tire le reste des livres jaunes, de l'*Officiel* et de ses souvenirs. On peut regretter qu'il n'ait pas cherché à se mieux renseigner. Et, malgré tout, son livre nous intéresse parce qu'il est écrit par un des personnages dont le nom demeure particulièrement lié à « la question d'Égypte », parce que c'est manifestement un plaidoyer et qu'on est curieux de voir les efforts impuissants de l'auteur pour justifier le politique [1].

A. Biovès.

Andrew Lang. **The Secret of the Totem.** Londres, Longmans, 1905. In-8, x-215 p.

Dans ce volume d'une lecture facile et saupoudré de l'esprit aimable qu'on lui connaît, M. Andrew Lang a présenté une solution des problèmes que soulèvent l'origine du totémisme, les scrupules exogamiques et l'existence des phratries. Comme l'auteur le reconnaît, cette solution n'est pas entièrement neuve; il l'avait d'ailleurs formulée lui-même, en 1903, dans son ouvrage intitulé *Social Origins*; elle a déjà été discutée et contestée. Laissant de côté, pour abréger, ce qui concerne la genèse des idées de M. L. et les réponses qu'il a opposées à ses premiers critiques, je vais essayer de résumer sa manière de voir et de mettre en relief les déductions logiques dont elle s'autorise.

Il s'agit de rendre compte de la quasi universalité de groupes familiaux, généralement dénommés d'après des animaux, des plantes et d'autres objets, au sein desquels prévaut la règle (exogamique) qu'un membre d'un groupe ne peut épouser un membre d'un groupe homo-

---

1. Méhémet Ali est arrivé en Egypte en 1800 et non en *1799*, il a été proclamé pacha par les cheikhs du Caire et non par les *Albanais* (p. 16). — Abbas pacha est le petit-fils et non le *fils* de Méhémet Ali, et Saïd pacha n'est pas le *dernier survivant* des fils de Méhémet Ali, M. de F. oublie Halim pacha dont il a dû pourtant s'occuper en 1882 (p. 109). — L'Ouganda n'a jamais fait partie des domaines du khédive (p. 391). — Ce n'est pas *l'armée de secours* qui parut devant Khartoum, le 28 janvier 1885, mais 4 officiers et une vingtaine de soldats anglais (p. 395).

nyme, qu'un Corbeau ne peut épouser un Corbeau, un Loup un Loup, etc.

Soit donc l'hypothèse de Darwin, que l'homme primitif était un animal non encore sociable, qui, comme le gorille, vivait avec plusieurs femmes. Quand les jeunes mâles atteignaient l'âge de la puberté et devenaient menaçants pour les femelles, le mâle adulte les chassait et ils étaient obligés de chercher des épouses en dehors du groupe familial. Cette jalousie du chef suffisait à condamner les autres hommes à l'exogamie; mais le chef lui-même cohabitait avec ses filles. Avec le temps, cette exogamie imposée devint consciente et voulue; le principe « pas de mariage à l'intérieur du groupe » prit un caractère d'obligation morale. L'obligation résultante, pour les jeunes mâles expulsés, fut le rapt de femmes appartenant à d'autres groupes.

Plus tard seulement se forma l'idée du totem, c'est-à-dire d'un animal ou objet sacré apparenté au groupe et solidaire avec lui. Comment cette idée prit-elle naissance? M. Lang répond : par l'usage des sobriquets donnés aux différents groupes par leurs voisins. Aujourd'hui encore, même dans des pays civilisés, les sobriquets tirés de noms d'animaux sont très fréquents. Le jour vint où les membres d'un groupe, familièrement désignés sous le nom d'une plante ou d'un animal, oublièrent complètement comment ils avaient reçu ces noms et s'imaginèrent que, s'ils les portaient, c'est qu'il existait entre eux et l'animal ou l'objet en question une connexion particulièrement étroite, un rapport d'alliance intime ou de parenté.

Objection : les gens à qui l'on inflige des noms d'animaux comme sobriquets n'en sont pas contents et ne les acceptent pas. Réponse : cela est vrai aujourd'hui, mais ne l'était pas à une époque primitive où le sauvage, persuadé du pouvoir magique qui résidait, à ses yeux, dans les animaux, les plantes, etc., considérait le nom qui lui était donné comme un hommage, non comme une dérision.

Maintenant, dans le groupe à nom d'animal, se développa l'idée mystique du sang considéré comme sacré, du sang principe de toutes les interdictions. Le *tabou* du sang défend de tuer un individu de son groupe; il défend aussi de déflorer une vierge du groupe. Ici, M. L. cite le mémoire de M. Durkheim (*Année sociol.*, t. I, p. 47-57) et le mien (*L'Anthrop.*, t. X, p. 65), en ajoutant que M. Arthur Platt, il y a de longues années, lui a proposé la même théorie alors qu'il publiait les œuvres posthumes de Mac Lennan. Mais il ajoute que l'idée du sang sacré n'est pas nécessaire à sa thèse, car, dit-il, « le tabou du totem exclut tout contact du totémiste avec le totem » et le totémiste en vient bientôt à croire qu'il ne doit user de rien qui touche à son totem (p. 125). Je ne comprends pas comment on peut expliquer cela sans l'idée du tabou du sang. D'ailleurs, si cette idée n'était pas, comme je l'ai soutenu, antérieure à tout groupement familial ou social, jamais un groupement n'aurait pu se constituer, puisque

qui dit groupement dit association d'individus (animaux ou hommes qui ne s'entre-dévorent pas. Enfin, M. L. ne paraît pas avoir saisi la différence essentielle entre la thèse de M. Durkheim et la mienne. M. Durkheim a insisté sur le *tabou* du sang menstruel; j'ai mis en lumière celui du *virgineus cruor* et l'assimilation résultante de la défloration au meurtre. Il est évident que M. L. fait intervenir l'idée du tabou du sang pour compléter sa thèse, mais en s'efforçant d'en réduire l'importance; cela est inadmissible. Ou ce tabou, le plus fort de tous, est à l'origine de toute organisation, ou il vaut mieux n'en rien dire. M. L. a commencé par déduire un rudiment d'exogamie de l'idée de la jalousie du mâle; puis, après la constitution des groupes totémiques, il admet que le tabou du totem a produit, comme une sorte de complément ou de consécration, l'exogamie totémique. De ces deux manières d'expliquer l'exogamie, l'une au moins doit être inadéquate. Poursuivons.

A l'époque où naquit le totémisme, la descendance par la mère était seule connue. Les groupes totémistes Loup, Corbeau, etc., se réclamant chacun d'un ancêtre commun, ne toléraient pas l'intermariage. Donc, les femmes du groupe *local* Corbeau appartenaient toutes au groupe du Loup, étaient des Loups. Les enfants, suivant la condition de la mère (le père est supposé inconnu), sont des Loups. Avec le temps, chaque groupe local devint forcément hétérogène; le groupe local des Corbeaux ne fut plus peuplé que de Loups, etc. D'où cette conséquence que tout membre d'un groupe *local* Corbeau est un Loup par descendance et ne peut épouser un Loup. Mais chaque groupe local possédait des hommes et des femmes qui, en vertu de la filiation utérine, portaient les mêmes noms d'animaux que beaucoup de membres d'autres groupes locaux. Alors naquit l'idée que les hommes de différents groupes, mais portant les mêmes noms d'animaux, étaient apparentés, que, par suite, chacun devait se marier à l'amiable hors de son totem, au lieu de risquer, par suite d'un rapt commis au détriment d'un groupe local voisin, de verser le sang d'une fille du même totem. « Si deux groupes locaux puissants, disons Aigle et Corbeau, ont pris l'initiative de ce traité d'alliance et de *connubium* et si d'autres groupes locaux ont choisi deux groupes de ce genre pour organiser à leur profit l'échange pacifique des filles nubiles, nous avons, dans ces deux groupes locaux à nom animal, maintenant unis et s'intermariant, l'Aigle et le Corbeau, les formes primitives des phratries que l'on observe encore aujourd'hui. » (p. 147).

Mais pourquoi seulement *deux* phratries dans chaque tribu? — En Amérique, il y a des exemples de trois phratries et davantage dans une tribu; en Australie, on constate des traces de phratries plus nombreuses. Toutefois, la forme la plus ordinaire d'une alliance a dû être l'accord entre deux groupes puissants, qui auront attiré les

groupes voisins dans leur rayon d'influence. Une fois le type de tribu à deux phratries créé, il se sera généralisé par imitation. Dans certaines parties de l'Australie, les phratries ont disparu et leur place a été prise par les *classes* matrimoniales, avec prohibition de mariage entre générations non *hométiques* (la fille d'un A ne peut épouser le père d'un B, etc.). Comme cette disposition ne se rencontre pas dans les tribus australiennes les plus primitives, où les règles du mariage dépendent seulement des phratries et des totems, elle doit être postérieure en date. Les classes matrimoniales, originairement constituées dans chaque phratrie, sont maintenant seules à règler les unions chez les Arunta et la phratrie a disparu, même de nom, comme la fleur qui s'est transformée en fruit (p. 149).

Arrêtons-nous ici, bien que nous n'ayons esquissé qu'une partie de la vaste synthèse de M. Lang ; mais, au point où nous sommes arrivés, il ne s'agit plus de l'origine du totémisme et de l'exogamie ; il s'agit de leur évolution et de leurs conséquences sociales, dont l'exposé nous entraînerait trop loin.

Pour tous ceux qui ont approfondi la question — grâce surtout aux précédentes publications de M. Lang — le totémisme apparaît comme un fait religieux et social de premier ordre, le plus important et peut-être le plus général dans l'histoire de l'humanité à ses débuts. Est-il vraiment possible d'expliquer un pareil phénomène par la collation de sobriquets à des groupes d'hommes? M. L. sent si bien que cela ne suffit pas qu'il fait intervenir, à titre accessoire, l'idée du *mana*, de la « vertu latente » attribuée, par les primitifs, aux animaux et aux végétaux. C'est le même procédé auquel il a recours pour expliquer l'exogamie, en admettant *accessoirement* comme cause le tabou du sang. Ces hypothèses surajoutées éveillent la méfiance. A mes yeux, celles que M. L. allègue à titre secondaire sont bien plus fécondes que celles dont il s'autorise au premier chef; s'il fallait admettre les unes et les autres, je ne concéderais qu'une importance minime à l'influence (toujours possible) des sobriquets et du respect du totem *quia* totem. Jusqu'à ce que l'on m'ait convaincu du contraire, je croirai trouver l'origine de l'exogamie non dans la jalousie du mâle (qui peut vieillir ou encore mourir jeune, auxquels cas les mâles éloignés par lui reviendront à son *harem*), ni dans un respect mal motivé du totem, mais dans le tabou primitif du sang, fondement de toute société ; je pense aussi que le totémisme s'explique par une hypertrophie de l'instinct social, conséquence de l'attrait singulier qu'exerce sur les primitifs, comme sur les enfants, le mystère du monde animal et végétal. Quant à l'explication de l'origine des phratries et à celle des classes matrimoniales, je n'en vois pas de tout à fait satisfaisante ; mais je suis tenté de croire qu'elles ne peuvent se justifier que par un rudiment d'organisation politique, ce qui est, d'ailleurs, l'opinion de M. Lang.

Salomon Reinach.

— On sait que Garibaldi, pour couvrir la responsabilité de la Compagnie maritime qui lui prêta les deux vapeurs nécessaires à l'expédition des Mille, feignit de s'en emparer par force. Ce qu'on oublie trop souvent, c'est que le consentement avait été donné, non par le directeur titulaire de l'entreprise, Rubattino, mais par un de nos compatriotes, ancien défenseur de Venise en 1848, J.-B. Fauché, à qui Rubattino avait depuis quelque temps délégué l'administration de la Société. Le plus piquant est que Fauché, prudemment congédié par Rubattino, puis nommé ministre de la marine en Sicile par Garibaldi, retomba simple capitaine de port et mourut à l'hôpital en 1882, tandis que Rubattino passa pour auteur de l'acte qu'il avait puni, peut-être à son corps défendant, mais enfin qu'il avait puni, et lui dut en partie le monument qu'à sa mort, en 1893, on lui éleva. Tels sont les faits que raconte, avec modération, M. Pietro Fauché, fils de Jean Baptiste, dans un récent volume de la *Biblioteca del Risorgimento* dirigée par MM. T. Casini et V. Fiorini (Rome, Albrighi, Segati et Cie, 1905). — Ch. Dejob.

— M. Orazio Viola nous envoie une bibliographie relative au drapeau tricolore italien qu'il vient de publier à Catane chez Battiato. C'est un catalogue accompagné, quand il y a lieu, de commentaires et suivi d'un index et de deux appendices, l'un qui contient la mention des lois et circulaires concernant le drapeau; l'autre celle des drapeaux décorés de la médaille militaire. — Charles Dejob.

— M. le commandant A. Butin nous communique en tirages à part deux articles parus dans les *Études* de 1903 et 1904. Le premier *La bataille de Fontenoy et l'inscription commémorative de 1902* (Lille, impr. Lefèvre-Ducrocq, 1904, 37 p.), n'a qu'un intérêt assez rétrospectif : c'est une protestation contre l'inscription qu'un Irlandais de San Francisco fit graver sur le champ de bataille en l'honneur de la brigade irlandaise « qui changea une défaite en victoire ». Le commandant B. s'efforce de démontrer que le succès de la journée du 11 mai 1745 est dû aux troupes françaises et à la Maison du Roi surtout. Le récit est composé d'après les relations imprimées. Pourquoi M. B. n'a-t-il pas consulté les archives de la guerre ? — *Une Frontière en péril!* (ibid., 32 p.), c'est notre frontière du Nord, menacée non par l'ennemi, mais par les adversaires théoriques des places fortes : ceux-ci s'étaient ménagé un triomphe par la loi de déclassement du 30 juin 1899, triomphe éphémère : car le projet fut retiré depuis. Le plaidoyer chaleureux du commandant B. méritera discussion; en tous cas il expose clairement les services rendus en 1870 et que doivent rendre encore les camps retranchés et groupes fortifiés du Nord. Pour les pages consacrées au front Nord-Est, peut-être M. B. eût-il consulté avec avantage les écrits du commandant Barré, — mais ce dernier auteur semble condamné comme hétérodoxe. Signalons, aussi simplement pour rappeler que la controverse n'est pas close, la condamnation portée par le général Langlois contre les ouvrages fortifiés. — A.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 14 mai. — 1906

Sophocle, Antigone, p. Bruhn, p. Blaydes; Philoctète, p. Shuckburgh. — Martinon, Les Drames d'Eschyle, traduits en vers français. — Boas, Les épigrammes de Simonide. — Commentaire sur le Théétète, p. Diels et Schubart. — Papyrus grecs, p. Kalbfleisch et Schöne. — Rutherford, Scholies d'Aristophane, III. — Hense, La modification du masque dans la tragédie grecque. — Judeich, Topographie d'Athènes. — Pro Roscio, p. Nicol. — Oltramare, L'Épitre à Auguste. — Allard, Dix leçons sur le martyre. — Sinko, Apulée et Albinus. — Chadwick, Études sur les institutions anglo-saxonnes. — Flodoard. Annales, p. Lauer. — Perdrizet, La peinture religieuse en Italie. — L'Estoile. Journal, p. Brette. — Prior, Poèmes, p. Waller. — Beaumont et Fletcher, p. Waller et Glover, II. — Stoll, Webster. — L.-G. Pélissier, Les correspondants du duc de Noailles. — Dubroux, Le Collége de Charleville. — Levasseur, F. Passy, Neymarck, Turgot. — Léonard, Souvenirs, p. Vitrac et Galopin. — Glachant, Benjamin Constant sous l'œil du guet. — Guillaume, L'Internationale. — Vie d'Abou Nafre, p. Pereira. — Littmann, Bibliotheca abessinica. — Del Vecchio, Auguste Franchetti. — Litzmann, Mon but dans l'enseignement. — Mme de Polozew, Pauvre Tolstoï. — Livres en néo-grec. — Hourst, Dans les rapides du Fleuve bleu. — Kleinclausz, La Bourgogne. — Sorbelli, L'archigimnasio. — Académie des inscriptions.

Sophokles erklärt von F. W. Schneidewin u. A. Nauck. Viertes Bändchen : **Antigone,** 10 Aufl; Neue Bearbeitung von Ewald Bruhn. Berlin, Weidmann. 1904, Un vol. in-8° de 205 p. Prix 1 m. 80.

Sophoclis Antigone. Denuo recensuit et brevi Annotatione critica instruxit Fr. H. M. Blaydes. Halis Saxonum in Orphanotrophei libraria 1905. Un vol. in-8° de 104 p. Prix 2 m.

The Philoctetes of Sophocles with a Commentary abridged from the larger edition of Sir Rich. Jebb C. by E. S. Shuckburgh. Cambridge at the University Press, 1906. Un vol. in-12 de xliv-228 p.

Nous avons fait connaître aux lecteurs de cette Revue (cf. le numéro du 14 mai 1900), sous quelle forme nouvelle était publiée aujourd'hui l'édition de Sophocle de la collection Weidmann de Berlin. Cette édition avait été une des plus heureuses créations de Schneidewin ; à sa mort, elle fut confiée à Nauck, qui en avait fait une de ses œuvres de prédilection. Grâce à lui, cette édition de Sophocle a pris rang parmi les meilleures productions que la science allemande nous ait données dans le domaine de l'exégèse et de la critique des œuvres classiques. Ce n'est pas à une simple révision que le nouvel éditeur a soumis

l'œuvre de ses devanciers, c'est à un remaniement complet qui porte sur toutes les parties de l'ouvrage. L'introduction a été refaite en entier. Plusieurs questions y sont examinées d'une façon très approfondie et y sont résolues d'une façon qui est en général satisfaisante. La première est relative à l'origine de la légende adoptée par Sophocle. Cette origine, M. B. ne la trouve ni dans l'épopée, ni dans la poésie lyrique; il ne croit pas cependant que le poète l'ait créée : il a dû très probablement l'emprunter à la tradition populaire. La conséquence de cette explication est que l'on doit considérer comme une addition postérieure la scène finale des *Sept Chefs* d'Eschyle. La seconde question examinée par M. B. concerne le caractère de Créon. Il rejette l'explication de Hegel et de Boeckh; il ne fait pas de Créon le type du bon magistrat, du chef d'état idéalisé : il croit que Sophocle a simplement voulu dépeindre en lui un tyran. Bien entendu, M. B. ignore la remarquable étude que J. Girard a consacrée à ce sujet. Cette introduction se termine par deux paragraphes. Dans l'un, M. B. cherche à prouver que Sophocle, d'après la description qu'il fait de la grotte où a été enfermée Antigone, a connu quelque tombe à coupole de l'époque mycénienne, probablement même celle de Ménidi; dans l'autre, il traite de l'authenticité du célèbre enthymème que Sophocle a mis dans la bouche d'Antigone voulant excuser l'acte commis par elle. M. B. croit à l'authenticité du passage; il admet que Sophocle a voulu faire à Hérodote son ami la politesse de lui emprunter un joli thème de discussion, chose qu'il renouvellera plus tard quand il écrira l'*Œdipe à Colonne;* M. B. croit seulement que le morceau ne se trouvait pas dans la pièce quand elle a été représentée : Sophocle l'aurait ajoutée au moment où il publia sa tragédie. C'est vouloir un peu trop préciser. Ici encore, bien entendu, M. B. ignore l'excellent article que M. H. Weil a écrit sur ce sujet (*Rev. des études grecques*, t. VII, 1894, p. 262).

Le commentaire a été aussi remanié en bien des endroits, le plus souvent d'une façon très acceptable. Nous avons dit précédemment que la partie critique de cette édition était un peu sacrifiée; nous ne reviendrons pas là-dessus. En somme, cette nouvelle édition de Sophocle est une œuvre bien personnelle de M. Bruhn; nous devons ajouter que cette œuvre a été faite avec beaucoup de soin et de compétence et qu'elle fait honneur à l'auteur.

Le troisième volume de l'édition de Sophocle que M. Blaydes a commencé de publier l'an dernier, à l'âge de 85 ans, vient de paraître; il est consacré à la tragédie d'*Antigone*. Nous n'avons pas à répéter ce que nous avons déjà dit dans un précédent article (cf. n° du 26 août 1905). C'est toujours la même méthode, la même critique exubérante, qui bien souvent imagine des fautes pour se donner le plaisir de les corriger. Souvent rien de plus facile que ces changements. Au v. 73, M. B. écrit : φίλη γὰρ αὐτοῦ κτλ., ce qui affaiblit singu=

lièrement la pensée; v. 78, il remplace μέν par νιν, ce qui est bien inutile; v. 269, il met ἔπος à la place de εἷς; mais ce dernier mot est absolument nécessaire à cause du mot πάντας qui suit. V. 756, les collations connues donnent la leçon με, la correction de M. B. est donc inutile. De même v. 226, la correction ποδοῖν serait acceptable; mais les manuscrits donnent la leçon ὁδοῖς et non ὁδοῖν comme le dit M. B. On ne sera pas surpris de savoir que M. B. renonce aujourd'hui à bon nombre de corrections qu'il avait proposées jadis et dont quelques-unes cependant avaient même été favorablement accueillies par la critique. Dans la présente édition, il ne manque pas de ces bonnes corrections qui aujourd'hui aussi seront favorablement accueillies par la critique.

M. Shuckburgh, chargé d'abréger la grande édition de Sophocle de M. Jebb, publie aujourd'hui la tragédie de *Philoctète*. Cette édition ainsi réduite nous paraît mériter les éloges que nous avons déjà donnés à l'édition d'*Antigone* (cf. n° du 11 mai 1903). Au moment où paraissait le présent volume, on apprenait en France la mort de M. Jebb. L'Angleterre perd en lui un de ses savants les plus estimés. M. Jebb était certainement son meilleur helléniste. Il a publié d'excellentes études sur Théophraste, sur les orateurs attiques, sur Homère. Mais c'est surtout par son édition de Sophocle qu'il est connu en France. Cette édition est un véritable monument. La richesse de l'information, la sûreté de la critique y égalent la largeur de vues et la finesse des observations. « Les tragiques grecs, a dit M. H. Weil, doivent beaucoup à la patrie de Shakespeare. » M. Jebb était donc dans la vraie tradition anglaise: il continuait l'œuvre des Barnes, des Murgrave, des Porson, des Elmsley. Grâce à lui la connaissance d'un des plus grands tragiques grecs a fait un progrès sérieux.

Albert Martin.

Ph. Martinon, **Les Drames d'Eschyle,** traductions en vers français. Alger, chez l'auteur s. d. (achevé d'imprimer le 30 septembre 1904. Tir. à 200 exemplaires. Un petit nombre d'exemplaires seulement seront mis en vente au prix de 6 francs), 172 pages.

Après avoir traduit en vers plusieurs pièces de Sophocle, M. Martinon essaie maintenant de traduire Eschyle, en vers également. La difficulté était grande; et, bien que M. M. ait supprimé les chœurs, « écueil, dit-il, où doivent nécessairement échouer les traductions en vers », je ne saurais affirmer qu'il ait pleinement réussi. « La traduction en vers, dit M. M., est plus une œuvre de vulgarisation qu'une œuvre d'art ». Il me permettra de n'être pas de son avis. Traduire en simple prose un chef-d'œuvre de la poésie antique, afin que le public connaisse la pensée et les conceptions d'un auteur

dont il ignore la langue, c'est là vulgariser, et il n'est pas nécessaire, pour cela, de faire une œuvre d'art. Mais du moment que vous choisissez la forme poétique, vous assumez une tâche d'une toute autre nature; vos vers doivent être un écho fidèle des vers du poète, surtout en ce qui concerne le ton, la couleur, l'allure générale de son style; votre poésie doit refléter le plus exactement possible la manière de l'original, surtout dans ce que cette manière a de plus saillant et de plus individuel; vous devez faire l'œuvre d'un artiste qui non seulement comprend, mais encore sent et interprète; et c'est là précisément ce qui vous distingue d'un traducteur en prose, qui, lui, a le droit de se borner au rôle de vulgarisateur. Le vers de M. M. ne manque ni de coulant ni de naturel, sa langue est claire et correcte, ses rimes, sans être remarquablement riches, sont suffisantes, et si l'on découvre parfois des mots de remplissage, il est juste de reconnaître que c'est là une exception. Mais il manque ici ce qui fait l'un des caractères principaux de la poésie eschyléenne, cette sonorité de langage, cette magnificence d'expression, cette hauteur de ton poétique qu'une traduction en vers ne peut se dispenser de reproduire, sous peine de ne donner d'Eschyle qu'une idée incomplète et inexacte. Malgré toute l'industrie et tous les efforts que M. Martinon a déployés dans ses traductions, et que je suis loin de méconnaître, je crains que ses lecteurs, ceux qui ne peuvent lire le texte — c'est à eux, dit-il, que s'adresse la traduction en vers — n'aient une opinion bien imparfaite du génie du grand poète athénien.

MY.

M. BOAS. **De epigrammatis Simonideis.** Pars prior : Commentatio critica de epigrammatum traditione. Groningue, Wolters, 1905, XVI-256 p. (Diss. inaug. Amsterdam).

La tradition des épigrammes de Simonide eut lieu, suivant M. Boas, de la manière suivante : elles furent d'abord citées par les écrivains, Hérodote, Thucydide, Éphore, et autres, mais sans être attribuées nommément à leur auteur; vers la fin du IVe siècle, un grammairien en composa un recueil, sous le nom de Simonide; des extraits passèrent dans la Couronne de Méléagre; de là enfin quelques-unes trouvèrent place dans l'Anthologie de Céphalas, par conséquent dans l'Anthologie Palatine. Mais ce processus ne s'accomplit pas sans de grandes variations dans le texte et dans le nombre des épigrammes; des imitations en furent faites, des confusions de noms se produisirent, des erreurs de diverse nature furent commises, de sorte qu'un grand nombre d'épigrammes furent ajoutées indûment à la collection primitive. Sur les 102 épigrammes des *Poetæ lyrici* de Bergk[4], M. B. n'en compte que 34 qui faisaient partie de ce premier recueil. La dissertation comprend cinq chapitres : dans le premier, M. B. expose

sa méthode et le principe de ses recherches ; dans le second, il détermine l'origine et la date du recueil des épigrammes ; le troisième étudie les sources auxquelles ont puisé les écrivains qui citent des épigrammes avec le nom de Simonide ; le chapitre IV montre quelle fut la nature de la collection et la manière de procéder de l'auteur ; enfin M. B., dans le dernier chapitre, récapitule les résultats obtenus, et annonce une seconde partie de son ouvrage, dans laquelle il essaiera d'établir quelles sont les épigrammes de la collection qui peuvent être avec raison attribuées à Simonide ; elles seront seulement, dit-il, au nombre de onze, et sur ces onze, il n'en est que trois dont l'authenticité est vraiment certaine, les trois épigrammes relatives aux Thermopyles (91, 92, 94 Bergk). La critique de M. B., on le voit, est plutôt négative ; il est cependant moins radical que certains autres savants, comme Kaibel et v. Wilamowitz, pour lesquels Simonide, en tant que poète épigrammatique, n'eut pas auprès de ses contemporains cette haute réputation que lui attribua la crédulité des âges postérieurs. Mais cette question est réservée pour la seconde partie. Pour la première, qui constitue le présent volume, on rendra à M. B. cette justice qu'elle représente un travail considérable ; toutes les épigrammes attribuées à Simonide y sont l'objet d'une critique approfondie et subtile, parfois déconcertante ; pour quelques-unes, particulièrement celles qui sont citées anonymement par les écrivains, les formes diverses de la tradition sont analysées dans leurs moindres détails ; l'ensemble de la discussion est d'une logique serrée et sérieuse, et, bien que les arguments n'aient pas toujours la portée qui leur est attribuée, lorsqu'il s'agit de prouver, par exemple, qu'une épigramme était ou n'était pas comprise dans la collection, ils donnent néanmoins à réfléchir et méritent d'être pesés attentivement. Le latin de M. B. n'est pas toujours d'une pureté exemplaire ; on y relèvera surtout un assez grand nombre de subjonctifs qui n'ont rien de classique ; le style n'est pas sans quelque prolixité ; la lecture de l'ouvrage est rendue difficile par de nombreux renvois à des paragraphes subséquents et à la seconde partie. Mais ce sont là des taches extérieures, et avec M. Boas la question simonidéenne a certainement fait un grand pas.

MY.

Anonymer Kommentar zu Platons Theætet (papyrus 9782), nebst drei Bruchstücken philosophischen Inhalts (pap. N 8; p. 9766, 9569); unter Mitwirkung von J. L. Heiberg bearbeitet von H. DIELS und W. SCHUBART. Mit zwei Lichtdrucktafeln. Berlin, Weidmann, 1905, XXXVII-62 p. (Berliner Klassikertexte, fasc. II).

Griechische Papyri medizinischen und naturwissenschaftlichen Inhalts, bearbeitet von K. KALBFLEISCH und H. SCHÖNE. Mit 9 Lichtdrucktafeln. Berlin, Weidmann, 1905; 40 p. (Berliner Klassikertexte, fasc. III).

La collection des *Berliner Klassikertexte* s'est enrichie, dans le

courant de l'année 1905, de deux nouveaux fascicules (v. *Revue* du 13 mai 1905). L'un (fasc. 2) contient le texte d'un commentaire sur le *Théétète*, malheureusement très mutilé, car il ne porte guère sur plus d'un cinquième du dialogue, mais dont le peu qui subsiste n'est pas dépourvu d'intérêt. MM. Diels et Schubart en ont établi le texte grâce à un examen attentif et répété de l'original (pap. 9782), et M. Heiberg leur a apporté le concours de sa science pour la partie mathématique du commentaire (col. 25-46). L'introduction, due pour la plus grande partie à M. D., nous renseigne sur l'origine et sur l'état actuel du papyrus, qui est rapporté au IIe siècle après J.-C., et sur les variantes qu'il fournit au texte de Platon. Il est remarquable que les leçons de ce papyrus concordent le plus souvent avec celles du cod. Vindobonensis suppl. gr. 7 (W Burnet); quelques-unes d'entre elles, qui lui sont propres, semblent être le vrai texte de Platon, par exemple 147 *a* πλινθουλκῶν au lieu de πλινθουργῶν. L'auteur, selon M. Diels, est un philosophe académicien de l'école de Gaïos; mais il est difficile de préciser davantage [1]. En appendice, trois courts fragments, dont l'un contient une citation du *Phèdre*, et un autre un sommaire de quelques passages des *Lois*.

Dans le troisième fascicule sont publiés, par MM. Kalbfleisch et Schöne, dix fragments de papyrus; deux contiennent quelques-unes des lettres attribuées à Hippocrate; un semble plutôt appartenir à un ouvrage d'histoire naturelle; les sept autres ont rapport à la médecine : ce sont des fragments de traités ou des recettes. L'un d'eux est d'une époque tardive (Ve ou VIe siècle); les autres s'étendent sur une période qui va du Ier siècle avant au IIIe siècle après J.-C. Le pap. 9095, qui contient un traitement pour faciliter les évacuations, avait déjà été publié par M. K. (Progr. Rostock, 1902); une lecture plus attentive y a donné le mot πυκνοσύγκριτον, au lieu de πυκνοσύναπτον. Aux lignes 2 et 3 M. K. lit ἕω[ς] οὗ ΟΤΗ ἀπὸ τῆς | [τῆς] χρίσεως ἀποκαταπῇ τα[ρ]αχῆ[ς, δ]ι' ἐλαίου, etc.; en note : « ΟΤΗ ou ΟΤΝ (non ΟΥΝ) inintelligible; on attend quelque chose comme ὁ πάσχων ou ὁ κάμνων » (cf. progr. p. 8, col. 2). Je vois différemment; dans le groupe ΟΥΟΤΗ la deuxième lettre est Τ; la quatrième peut être un Υ, qui, se trouvant dans un pli du papyrus, peut d'autant plus facilement ressembler à un Τ; l'Η est certain, et nettement distinct des Ν; dans la première lettre visible de la ligne 3 je distingue la partie supérieure de la hampe d'un Κ; l'intervalle entre ταραχη et l'ι suivant, tombant dans le même pli, me semble bien étroit pour contenir les deux caractères σο. Il peut enfin paraître singulier que ce texte, généralement bien rédigé

1. A corriger, p. xx, l. 10 d'en bas συμφωνοῦιν; col. 3, 45 ἄγκυλα; 28, 13 ἐπιστῆται; 28, 34, σύμμέτρους; 46, 27 et 29 και; 65, 19 πάθεῖν; 73, 8 τρίψις; fr. 4, 20 εἰρημενα; *id.* 22 κεφαλαίων. L'orthographe constante étant γίνομαι (sauf dans les citations), il valait mieux suppléer col. 2, 32, γίνεται; de même je préférerais 25, 48 πεντ[έ]πουν, πεντάπους ne se trouvant qu'une fois 29, 35.

et clairement écrit, ait négligé le sujet de ἀποκαταστῇ, qui d'ailleurs, avec le sens qu'a ici le verbe, est généralement un nom de chose. Je lis donc ἕω[ς] ὅτου ἡ ἀπὸ τῆς | [ἐκ]κρίσεως ἀποκαταστῇ τα[ρ]αχή, [δ]ι' ἐλαίου, etc. « jusqu'à ce que le trouble consécutif à l'évacuation (ἔκκρισις est exprimé plus haut) se soit apaisé [1] ».

MY.

William G. RUTHERFORD. **A chapter in the history of annotation**, being Scholia Aristophanica, vol. III. Londres, Macmillan, 1905, XI-494 p.

Il y a déjà plusieurs années que M. Rutherford a publié, corrigé et traduit les scholies du *Ravennas* d'Aristophane ; le présent volume, qui forme le tome III de l'ouvrage entier, n'est pas autre chose, dans son ensemble, qu'un commentaire, illustré par ces scholies (avec celles du *Venetus* et un certain nombre de scholies des tragiques), de la définition de la grammaire donnée par Denys le Thrace. Le livre II, en effet (l'ouvrage est divisé en deux livres de longueur très inégale), suit pas à pas cette définition, selon les six parties de la grammaire, sous le titre général, d'ailleurs assez peu exact, de *Scholies relatives à l'interprétation des lettres* (sons de la langue) : lecture à haute voix (ἀνάγνωσις); tropes et figures poétiques (ἐξήγησις κατὰ τοὺς ποιητικοὺς τρόπους) ; explication des mots étrangers à l'usage et des détails mythologiques ou autres (γλωσσῶν καὶ ἱστοριῶν ἀπόδοσις) ; étymologie (ἐτυμολογίας εὕρεσις); analogie (ἀναλογίας ἐκλογισμός) ; appréciation des poèmes (κρίσις ποιημάτων). Le livre I, qui est en dehors de cette subdivision, traite des scholies en tant qu'elles ont rapport à la forme extérieure des textes, ou plus généralement de leur valeur comme instrument de critique verbale. On ne peut dire que le sujet soit d'un intérêt exceptionnel, et peut-être trouvera-t-on que M. R. a dépensé beaucoup de temps et d'érudition pour montrer que les scholiastes, ceux d'Aristophane en particulier, étaient tout autre chose que des esprits fins et des intelligences ouvertes; M. R. lui-même ne manque guère l'occasion de déplorer leur mesquinerie, leur absence de goût littéraire et leur attachement servile à la lettre des textes. Mais il a su apporter dans son analyse très minutieuse de l'animation et de la vie, souvent aussi de la bonne humeur et de l'esprit ; il a su découvrir et montrer pourquoi ces anciens annotateurs ont été tels qu'ils se révèlent à nous, et quels étaient les principes qui les guidaient dans leurs remarques ; il expose lumineusement comment ils concevaient la grammaire, γραμματική, c'est-à-dire l'art d'interpréter les lettres, γράμματα, et pourquoi ils s'attachaient bien plus à commenter la forme

---

1. Lire p. 7, l. 10, ἀρίστοις; 28, 6 d'en bas δρυοκολαπτῶν; 34, 22 Αἰγυπτίου. Le texte du papyrus 9770 (fragments d'un écrit sur le système nerveux) a été reproduit, je ne sais pour quel motif, sans accentuation.

extérieure des mots qu'à étudier leur valeur intrinsèque et la musique de la phrase parlée. Après tout, s'il est permis de dire du mal des scholiastes, et de penser qu'ils étouffent les textes sous un fatras d'annotations puériles et banales, il est juste cependant de reconnaître qu'ils ont fourni aux philologues modernes de précieux renseignements, et que l'interprétation et même la constitution des textes leur sont redevables de nombreux services. Mais M. Rutherford n'avait pas à examiner ce bon côté des choses, et il voulut montrer seulement, en étudiant les scholies à différents points de vue, ce qui attirait spécialement l'attention des scholiastes. Le lecteur s'instruira dans son livre, surtout dans les notes développées qui l'accompagnent, et de bonnes tables, principalement l'index des scholies, lui seront très utiles pour s'orienter.

MY.

Otto HENSE. **Die Modificirung der Maske** in der griechischen Tragödie. 2te Auflage. Fribourg en Brisgau, Herder, 1905; VI-38 p.

L'original de cette dissertation se trouve dans le recueil publié par l'université de Fribourg à l'occasion de la cinquantième année de règne du grand duc Frédéric de Bade, en 1902. M. Hense a bien fait de la donner à part. Les poètes tragiques de l'ancienne Grèce se rendaient très bien compte des inconvénients inhérents à l'usage du masque, dont l'immobilité empêchait totalement les jeux de physionomie ; et il y avait des circonstances où une modification du masque était le seul expédient auquel ils pussent avoir recours. Il va de soi que cette modification ne pouvait se produire sur la scène, ou du moins aucun texte n'autorise cette supposition, sauf en ce qui concerne l'arrangement de la chevelure. Mais la tragédie grecque comportait des sorties et des rentrées d'un même personnage ; et il est généralement admis qu'alors une substitution de masque avait lieu, si la nouvelle situation du personnage entraînait une altération quelconque de ses traits. L'exemple d'Œdipe est connu. Mais il s'agit plutôt, pour M. H., d'une modification extérieure du masque que d'une substitution à proprement parler ; il la cherche dans les tragiques, se bornant, avec une sage méthode, à examiner les cas où le poète lui-même fait par ses expressions une allusion indubitable au changement d'aspect d'un masque. Ces cas ne sont pas nombreux ; en dehors de ceux où le héros, comme Œdipe et Polymestor, doit reparaître aveugle sur la scène, M. Hense étudie certains rôles tragiques comme ceux de la Pythie dans les *Euménides*, d'Ismène dans *Antigone*, de la nourrice dans les *Trachiniennes*, de Créon dans les *Phéniciennes*, et quelques autres encore, qui ne nous sont connus que par des fragments. Ses conclusions, dans un sens ou dans l'autre,

sont fort vraisemblables ; la finesse de ses analyses n'implique pas toutefois que l'on doive y adhérer sans plus d'examen, car l'absolue nécessité d'une modification du masque n'est pas toujours suffisamment évidente, et les poètes semblent bien n'en avoir usé que lorsqu'il s'agissait de produire un effet spécial. De toute façon, cette question importante ne peut être négligée par celui qui veut pleinement comprendre la technique dramaturgique des anciens Grecs.

MY.

Walther JUDEICH. **Topographie von Athen** (Handbuch der klass. Altertumswissenschaft, hgg. von Iwan von Müller; 3ter Band, 2te Abteilung, 2ter Teil). Munich, Beck, 1905; XII-416 p.

Cet ouvrage fait partie du *Manuel de Philologie classique* publié par Iwan von Müller, où il remplace le travail de Lolling sur la topographie d'Athènes. Il est beaucoup plus développé; il ne pouvait d'ailleurs en être autrement, les nombreuses fouilles exécutées sur plusieurs points de l'ancienne Athènes ayant amené d'importantes découvertes, qui ont permis d'identifier certains restes de constructions antiques, de préciser la situation de quelques monuments pour lesquels on n'avait que de vagues indices, et aussi de lancer — les archéologues le savent bien — des hypothèses plus ou moins hasardées. Mais tout cela est resté exposé dans des ouvrages spéciaux, et M. Judeich, qui non seulement a puisé ses informations aux meilleures sources, mais a contrôlé les solutions proposées en les vérifiant lui-même sur le terrain, a fait une œuvre fort utile en réunissant dans ce volume les résultats des plus récentes recherches. Le texte, malheureusement encombré de parenthèses, est illustré d'une cinquantaine de plans et de photographies, et complété par des notes très substantielles au bas des pages. En outre, trois grands plans d'ensemble aident le lecteur à suivre la description : l'ancienne Athènes au 5000e, l'Acropole au 1000e, le Pirée au 15000e. L'ouvrage, après une introduction sur les sources antiques, les relations des voyageurs et les fouilles modernes, se divise en trois parties : I Histoire de la ville; II Division de la ville : 1) murs d'enceinte et fortifications; 2) dèmes, quartiers, rues, sources et aqueducs; III Description de la ville : 1) Acropole; 2) pentes de l'Acropole; 3) ville basse; 4) faubourgs, avec la description du Pirée. Il n'est pas toujours facile de se décider entre des opinions parfois totalement différentes émises par les savants; mais en général M. J. n'affirme qu'à bon escient; et dans les cas où il prend parti sur une question encore controversée, il expose au moins les points principaux du débat, et en même temps (le plus souvent dans les notes) la position des adversaires de la solution qu'il adopte. Au reste, pour peu que la question laisse place au doute, M. Judeich n'hésite pas à restreindre la portée de ses expres-

sions, même quand son opinion personnelle est bien assise, par des mots comme « vraisemblablement, selon toute vraisemblance », et autres de même genre. C'est dire à quel point l'ouvrage a été fait consciencieusement.

My.

Pro S. Roscio p. J. C. Nicol, N. A. late fellow of Trinity Hall, Cambridge, Head master of Portsmouth Grammar School.

En ouvrant ce nouveau volume des Pitt Series, on approuvera sans doute les références de la préface à Landgraf et Le Breton; mais on est stupéfait de constater que l'auteur ignore ou à peu près les travaux de M. Clark sur le *Vetus Cluniacensis* et ses collations. Oxford est-il donc si loin de Cambridge? Soyons exact : le volume des Anecdota est cité tout juste en une demi-ligne, pour une petite note critique sur le § 67 : *hae pour haec* : c'est tout ce que l'auteur a tiré du nouveau travail. Par contre M. N. a laissé dans la collation des leçons comme : 14 fin, audac*ias*; 34, *occisus*, etc. Au § 18, quelle idée aussi de changer le texte de Müller *ipse* (correction de Eberhard) pour reprendre la leçon des mss. *iste* qui embrouille tout? Je crains que « l'expérience pratique », que s'attribue l'auteur, ne suffise pas à couvrir de tels lapsus.

E. T.

Ottramare. **L'Épitre à Auguste.** (Tirage à part des Mélanges Nicole).

En partant de ce que nous savons, par Suétone, des circonstances où a été composée l'épitre à Auguste, M. Oltramare, dans les Mélanges *Nicole*, tente de reconstituer la suite des idées qui se sont présentées à l'esprit du poète, en d'autres termes, la « genèse » de l'épitre, et il y oppose la composition, l'ordre en partie artificiel auquel s'est arrêté Horace, qui, par retenue, a voilé ici, comme en d'autres occasions, les intentions qui l'avaient amené à écrire. Beaucoup de remarques fines; mais, je l'avoue, plus d'une expression que je n'approuve pas. Peut-être suis-je trop difficile en ces sujets qu'il n'est pas commode d'exposer, et sans doute ce n'est pas sans raison que autrefois, pour la sincérité de son admiration, on passait tous ses défauts au bon Patin.

E. T.

Paul Allard, **Dix leçons sur le martyre.** Paris, Lecoffre, 1906, xxxi et 373 p.

M. Paul Allard revient encore une fois sur l'histoire des persécutions. Dans le premier chapitre de ce volume, il décrit, d'après M. Harnack, l'expansion du christianisme. Dans les suivants, il étu-

die la vie intense de l'Eglise primitive, la législation persécutrice, les causes des persécutions, le nombre des martyrs, les conditions sociales des martyrs, leurs épreuves morales, les procès et les supplices, le témoignage rendu par les martyrs, les honneurs rendus après leur mort. Ce livre pourra rendre service comme une sorte de table méthodique détaillée du grand ouvrage du même auteur.

P. L.

Thaddaeus Sinko, **De Apulei et Albini doctrinae Platonicae adumbratione.** Cracouiae, sumptibus Academiae litterarum Cracouiensis, apud bibliopolam societatis librariae, 1905. Seorsum impressum e tomo XLI Dissertationum philologicae Classis Academiae litterarum Cracouiensis (pp. 129-178). 50 pp. in-8°.

En 1789, Freudenthal a restitué, dans le troisième volume de ses *Hellenistische Studien*, au platonicien Albinus un Λόγος διδασκαλικὸς τῶν Πλάτωνος δογμάτων attribué jusque là à un certain Alcinoüs. Cet Albinus était le disciple d'un académicien nommé Gaïus ; Galien entendit ses leçons à Smyrne en 152 après J.-C. Mais ce que personne n'avait remarqué, sauf M. Kroll dans des notes inédites, c'est que le plus étroit rapport existe entre l'Exposition d'Albinus et l'opuscule d'Apulée *De Platone et eius dogmate*. M. Sinko en fait la démonstration par une analyse parallèle des deux opuscules.

Il y a des différences. D'abord Apulée est remonté directement à la source et a consulté Platon, notamment le *Timée*, peut-être aussi la *République*, les *Lois*, le *Banquet*, le *Politique*. D'ailleurs, quand Apulée abandonne son guide pour l'original, il se trompe souvent : ainsi sur les deux espèces de connaissance, sur les causes des maladies, etc. Au chapitre VI d'Albinus, correspond le Περὶ ἑρμηνείας, troisième livre d'Apulée, dont M. S. défend l'authenticité contre Hildebrand. La méthode est la même que dans les autres parties. Ce livre continue le parallèle avec Albinus. S'il est d'un style plus sec, cela tient au sujet. Mais Albinus n'est pas la source d'Apulée. Le rhéteur africain ne paraît pas avoir séjourné assez longtemps en Asie. De plus, le *De Platone* est un de ses premiers écrits. Plus tard, Apulée fait preuve de connaissances plus complètes et plus exactes. Il a dû entendre lui-même les leçons du maître d'Albinus, Gaïus, à Athènes. M. S. conjecture que l'opuscule fut rédigé d'après ces leçons en latin pour un jeune étudiant de bonne famille, Faustinus, et que, quelque temps après, Apulée écrivit le *De mundo* pour le même, afin de servir de supplément au *De Platone*.

La biographie de Platon, dans Apulée, est étroitement apparentée avec les deux premiers chapitres des Προλεγόμενα τῆς Πλάτωνος φιλοσοφίας ; ces deux ouvrages diffèrent d'Olympiodore. Mais M. S. les fait remonter tous trois à l'enseignement de Gaïus.

D'après ces résultats, la chronologie des œuvres d'Apulée devra être

étudiée à nouveau. M. Sinko était plus préoccupé de l'histoire de la renaissance du platonisme, dont Gaïus est en quelque sorte la tête.

A noter, p. 8-9, le fait qu'Apulée, Chalcidius, Augustin et d'autres écrivains ecclésiastiques ne paraissent pas avoir eu entre les mains la traduction du *Timée* par Cicéron.

P. 15, l. 18, lire : *Latine.*

P. L.

Studies on anglo-saxon Institutions, by H. Munro Chadwick, fellow of Clare College, Cambridge. Cambridge, at the University press. 1905. In-8°. xiii-422 p. Prix : 8 sh.

Ces études sont consacrées aux sujets suivants : 1° le système monétaire des Anglo-Saxons (monnaies frappées à l'époque anglo-saxonne; termes employés pour désigner les monnaies frappées et les monnaies de compte; valeur et poids des monnaies; valeur relative de l'argent et de l'or; origine du shilling), avec un *excursus* où l'auteur discute les opinions de Soetber sur le système monétaire des Francs, sans même mentionner les travaux des érudits français; 2° le système social; la condition des personnes est étudiée dans les lois des divers royaumes anglo-saxons, d'après le taux du wergeld et des diverses amendes ou compensations qui frappaient les délits et les crimes; 3° le comte (*earl*); ses privilèges et ses fonctions; organisation progressive des comtés avec un excursus sur le *Danelagh*; 4° le système administratif : les comtés, les bourgs et les centaines; origine, caractère et fonction des *reeves* en général, du *reeve* royal ou *sheriff* en particulier; avec un excursus sur le *Tribal hidage*; 5° histoire des anciens comtés dans les différents royaumes anglo-saxons; du principe de la transmission héréditaire des groupes de comtés soumis à l'autorité de l'*earl* ou *earldoms*; 6° constitution du Conseil national : les thaines et les comtes, avec deux excursus, sur les fonctions du Conseil, surtout en ce qui regarde l'élection des rois, et sur le mode de tenure des terres à l'époque antérieure à celle où commencent les documents écrits; 7° l'origine de la noblesse anglo-saxonne.

L'auteur, qui est très versé dans la connaissance de l'ancienne langue anglo-saxonne, qui a étudié de près les lois et les chartes, a soumis les problèmes que soulève pour ainsi dire chacun des termes de la langue des institutions, chacun des chiffres qui peuvent servir à évaluer la condition relative des personnes, à une critique minutieuse, pénétrante, subtile peut-être à l'excès; sur aucun point peut-être, il n'apporte de solution ferme; il multiplie les doutes et les hypothèses, combine les chiffres avec une dextérité parfois inquiétante, mais sans pourtant se faire lui-même la dupe de ses raisonnements et de ses conjectures. La lecture de son ouvrage laisse une idée d'ensemble peu nette; il vaut surtout par l'étude du détail. Aussi faut-il regretter que

dans la table ne soient pas marqués tous les mots de la langue des institutions qu'il a étudiées; un index très détaillé ajouterait beaucoup à l'utilité du livre.

En général, l'auteur tend plutôt à réagir contre les théories présentées par M. Seebohm. M. Seebohm avait construit un système complet; M. Chadwick démonte pour ainsi dire ce système, en examine de nouveau chaque pièce sur toutes ses faces et la laisse sur le chantier, en indiquant à peine les principales lignes du plan qu'il faudrait suivre pour la remettre en place. Il vous met en garde contre toutes les difficultés de l'entreprise; il vous laisse averti, instruit, désorienté et comme découragé.

Ch. B.

Annales de Flodoard, publiées d'après les manuscrits avec une introduction et des notes, par Ph. Lauer, Paris, Picard. 1906 LXVIII, 307 p. In-8°, planches; prix : 8 fr.

Les Annales de Flodoard font partie de la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, éditée par MM. A. Picard et fils, qui contient déjà tant de volumes intéressants et utiles. L'introduction de M. Lauer renseignera le lecteur sur la vie et les écrits du chanoine de Reims qui reste assurément le témoin le plus précieux de notre histoire nationale au dizième siècle, grâce surtout à ses *Annales* un peu frustes et d'un style médiocre; « ce sont en réalité des matériaux très abondants et variés, jetés là pêle-mêle, incohérents, d'une œuvre historique future qui malheureusement n'a pas été faite ». (p. XX). J'ajouterais volontiers que nous ne devons pas trop nous plaindre de ce que Flodoard n'ait pu traiter ses notes comme il a fait de celles réunies pour son *Histoire de l'Eglise de Reims*. Pour quelques traits d'une latinité plus élégante, nous aurions risqué de perdre ce qui fait précisément le charme et la valeur des *Annales* et nous inspire toute confiance, cette spontanéité d'expression, cette absence de toute recherche, de toute rhétorique, qui distinguent avantageusement, par exemple, le chroniqueur de Reims de son quasi contemporain Richer. M. Lauer a joint au texte (qui n'avait plus été réimprimé d'après les manuscrits depuis Pertz (1839), les variantes des principaux d'entre eux, en prenant pour base de son édition celui de la Bibliothèque de la faculté de médecine de Montpellier; il y a joint aussi tous les éclaircissements, toutes les notes désirables, et mis en appendices divers autres textes qui se rattachent plus ou moins à son sujet, surtout les *Visions de Flothilde*, également renfermées dans le manuscrit de Montpellier. Une excellente table alphabétique et analytique des matières clôt le volume et permettra de retrouver facilement les données qu'on cherche sur les personnages ou les lieux mentionnés par le chroniqueur de Reims.

R.

La peinture religieuse en Italie jusqu'à la fin du XIVe siècle, Leçons professées à l'Université de Nancy, par M. Paul Perdrizet, professeur à l'Université, Nancy, 1905; brochure de 53 p. in-8°.

Des exemples récents, dont l'un est illustre, ont montré quels services des savants formés à l'étude de l'archéologie antique pouvaient rendre aux études d'histoire de l'art moderne, en appliquant à ces études leurs méthodes « philologiques ». M. Perdrizet, ancien membre de l'École d'Athènes et professeur à l'Université de Nancy, vient, à son tour, de diriger ses recherches vers l'art italien. Il publie une série de conférences qu'il a données sous les auspices de la Société lorraine des Amis des Arts et consacrées au *Trecento*.

Les conférences ont eu grand succès; il est à souhaiter qu'elle préparent à Nancy l'organisation d'un enseignement complet de l'Histoire de l'Art. La brochure sera lue avec fruit même par les spécialistes. Ils y trouveront reproduite pour la première fois la Vierge siennoise du Musée de Nancy, qui porte la fausse signature de Duccio et que M. Perdrizet attribue, avec Crowe et Cavalcaselle, à Taddeo di Bartolo. L'auteur connaît la bibliographie de son sujet, jusqu'aux travaux les plus récents; il la cite à la fin de chaque leçon et la met à profit dans un exposé clair et vivant. Il a raison de revendiquer les droits des artistes trop longtemps sacrifiés à la thèse exclusive de l'hégémonie florentine dans l'art; le Romain Pietro Cavallini, le Siennois Duccio di Buoninsegna. Il cite avec autant d'ingéniosité que d'à-propos Dante et la littérature franciscaine.

Je ne vois à reprendre dans cet écrit plein de promesses que le titre. M. Perdrizet a étudié exclusivement la peinture *toscane*. Dans un essai sur *la Peinture italienne jusqu'à la fin du XIVe siècle*, il faudrait faire une large place aux artistes du Nord de l'Italie, et surtout à cet Altichieri de Vérone qui semble être à la fois le précurseur de Paul de Limbourg, le miniaturiste des Très-riches Heures du duc de Berry, et celui de Pisanello.

E. Bertaux.

Journal de l'Estoile, pp. Armand Brette. Paris, Colin, In-8° 1906, xxxvii et 359 p.

M. Armand Brette se délasse de ses recherches érudites sur l'histoire de la Révolution en résumant, avec la collaboration de M. Edme Champion, les *chroniqueurs* célèbres de notre histoire moderne, à l'usage du grand public, un peu pressé et peut-être aussi de la jeunesse scolaire. Les deux écrivains nous ont déjà donné deux volumes, *La France au milieu du* xviie siècle, d'après la correspondance de Gui Patin, et *La France au milieu du* xviiie *siècle*, d'après le *Journal* du marquis d'Argenson; en voici un troisième, qui nous reporte au XVIe siècle, le *Journal de l'Estoile*. Il renferme des extraits des

Mémoires-Journaux du célèbre chroniqueur parisien, empruntés à l'édition en douze volumes in-8°, publiée chez Jouaust et Lemerre, de 1880 à 1896. On peut évidemment discuter en principe l'utilité de publications de ce genre, qui ne sauraient jamais remplacer pour l'historien les sources complètes et qui peut-être détourneront un écrivain superficiel de son devoir, qui est de les étudier dans leur ensemble. Mais il est certain d'autre part qu'un travail d'adaptation pareil fait pénétrer des notions exactes, précises et vivantes dans bien des milieux qui seraient rebelles à tout appel à des recherches approfondies. Le volume de M. Brette mettra le lecteur en contact immédiat avec les horreurs de cette seconde moitié du seizième siècle, la plus néfaste époque peut-être que la France a vécue. M. Champion a bien raison de dire (p. xxxvi) que « les fureurs de la Ligue, quand on les compare aux fureurs jacobines, ont été au moins égales en violence et bien supérieures en durée. »[1] Une notice biographique sur Pierre de l'Estoile, sur l'homme et l'écrivain, une notice bibliographique sur les manuscrits et les différentes éditions de son Journal, au commencement et à la fin de ce volume, orienteront les lecteurs en les renvoyant, pour plus de détails, à l'édition critique citée plus haut.

R.

PRIOR, **Poems on Several Occasions,** éd. A. R. Waller; Cambridge, 1905, 367 pp. 4s. 6 d.

BEAUMONT AND FLETCHER, **Works,** vol. II, Cambridge, 1906, 527 pp. 4 s. 6 d.

Nous avons déjà eu l'occasion de mentionner l'excellente collection des classiques anglais publiée par l'Université de Cambridge. Les œuvres de Prior comprendront deux volumes de la collection. Le premier volume, que nous avons reçu, est une réimpression du *Recueil de poésies,* publié en 1718. Suivant la méthode adoptée pour toute la série de ces publications, l'éditeur conserve l'orthographe et la ponctuation de l'original. Il rejette en appendice les variantes empruntées aux deux éditions non autorisées de 1707 et 1716 aussi bien qu'à l'édition de 1709. Il est vrai que Prior répudia les deux éditions de 1707 et 1716 pour des raisons politiques plutôt que par scrupule d'artiste. Le deuxième volume comprendra les œuvres en

---

1. Encore pourrait-on dire que l'anthologie de MM. Brette et Champion ne traduit pas suffisamment cette impression d'horreur, précisément par la masse des faits éliminés du récit. Les plus scandaleux précisément n'y figurent guère, par suite d'une préoccupation, très légitime, puisque le volume est destiné, entre autres, à la jeunesse des classes supérieures de nos lycées. Il n'en est pas moins vrai que l'écœurement produit sur nous par cette cour crapuleuse des derniers Valois est forcément atténuée, par ces suppressions nécessaires, pour tous ceux qui n'en connaîtront pas la corruption, mêlée de férocité, toute entière.

prose et particulièrement des *Dialogues* qui sont restés manuscrits jusqu'à ce jour.

Le deuxième volume de l'admirable édition de Beaumont et Fletcher comprend les pièces suivantes : *The Elder Brother, the Spanish curate, Wit without Money, Beggars Bush, the Humorous Lieutenant, the Faithful Shepherdess.* Les savants éditeurs, MM. Waller et Glover, ont collationné les manuscrits partout où cela a été possible. Grâce à la sagacité de Mme Glover, un manuscrit de *the Humorous Lieutenant,* intitulé *Demetrius et Enanthe,* a été retrouvé dans la bibliothèque de lord Harlech. *The Elder Brother*, imprimé comme de la prose dans l'in-folio, fut publié dans l'in-quarto de 1637, comme une comédie en vers. Les éditeurs réimpriment les deux versions. Les imprimeurs du XVIIe siècle, cet exemple le prouve, ne cherchaient pas toujours à distinguer la prose et les vers; ou plutôt en subordonnaient la distinction à des considérations typographiques. MM. Glover et Waller ont agi sagement en s'abstenant partout de chercher un rythme aux passages qui figurent comme de la prose dans les originaux.

Ch. Bastide.

E. E. Stoll, **John Webster**, Cambridge, Mass., 1905, 216 pp.

Travail intéressant mais mal ordonné. C'est un fouillis parfois déconcertant de renseignements, de jugements et d'hypothèses sur le théâtre anglais du XVIe siècle. Autour d'une étude préliminaire — thèse de doctorat d'Université allemande — sont venus se cristalliser les résultats de recherches conduites avec plus d'enthousiasme que de méthode. Le caractère typographique minuscule augmente les difficultés de la lecture. Voici les conclusions générales : Webster n'est pas exclusivement le génie sombre et pessimiste qu'on se représente; en réalité, il n'a pas eu une personnalité poétique très accusée; il s'est laissé guider par les modes littéraires du moment; ses deux grands drames sont des accidents dans sa carrière. A proprement parler il n'a jamais rien créé, c'est un imitateur conscient; au lieu de transformer ses modèles comme Shakespeare, il se contente de les copier. Sans doute M. Stoll n'avance pas ces conclusions sans des arguments très forts; mais il ne convaincra jamais ses lecteurs. Ceux-ci lui répondront qu'à rechercher les sources d'un auteur, l'érudit finit toujours par ne voir en lui qu'un copiste. Webster a produit peu : il est probable qu'il avait le travail de composition pénible, il a donc emprunté ses matériaux à droite et à gauche. Un jour il a rencontré un sujet qui convenait particulièrement à sa forme d'esprit et il a écrit un chef-d'œuvre : nous avons le droit de négliger les pièces médiocres et de ne voir en Webster que l'auteur de la *Duchesse de Malfi*, et de nous le représenter comme un tragique puissant qui réussit surtout dans le genre horrible.

Ch. Bastide.

Léon G. Pélissier, **Quinze paquets de lettres,** fascicule XI, **Les Correspondants du duc de Noailles.** Paris, Colin, 1905, in-8°, p. 139.

Ce sont des lettres inédites de Le Verrier, Renaudot et Valincour tirées d'une collection de la bibliothèque Laurentienne de Florence. Elles vont de 1699 à 1724, avec quelques lacunes que présentent les originaux. La correspondance de Le Verrier, la moins copieuse des trois, est surtout littéraire et intéresse particulièrement les dernières années de son ami Boileau. Celle de Renaudot, presque exclusivement politique au contraire, plus informée, plus perspicace, plus savoureuse aussi, abonde en détails précieux et pittoresques sur les affaires d'Italie, les campagnes dans les Flandres et en Espagne, la guerre sur mer, et forme souvent un heureux complément aux renseignements de Dangeau et de Saint-Simon. Les lettres de Valincour ont un caractère plus personnel; c'est des trois correspondants de Noailles le plus aimable et aussi le plus courtisan; ses biographes surtout profiteront de cette publication; mais les historiens aussi y trouveront à glaner, en particulier pour les années critiques de 1709 et 1710. Toutes ces lettres ont été publiées avec grand soin, et l'érudition bien connue de l'éditeur les a accompagnées, partout où il en était besoin, de courtes mais substantielles notes comme d'utiles rapprochements.

L. R.

C. Dubroux, **Le collège des Jésuites de Charleville, 1612-1762,** Paris, Picard, 1906.

Cet excellent travail remplit tout le fascicule de mai-juin de la *Revue historique ardennaise* (p. 137-208). Il a été composé d'après les documents des archives nationales, des archives départementales des Ardennes et de la Marne, des archives communales de Charleville. M. Dubroux expose d'abord la fondation du collège de Charleville : elle est due à Charles de Gonzague qui voulait à la fois accroître la cité de Charleville et édifier ses sujets, opposer une école catholique à l'Académie de Sedan, cette Genève des Ardennes. Aussi le père Cossart écrivait-il — très lourdement — après la mort de Charles de Gonzague.

En Caroli monumenta vides, en condita dudum
Mœnia, quamque suo voluit de nomine dici
Carlopolim..
Hic etiam, hic magnis delubra ingentia Divis
Erigit; hic doctos tibi enim, tibi, maxime, sacrat
Phœbe, lares, ubi te Musis operata juventus
Et colere et sacras adolescere discat in artes.

L'auteur indique ensuite les biens et les revenus des Jésuites (provenant de quelques acquisitions et surtout des dons de Charles

de Gonzague et autres personnages), leurs charges assez nombreuses, et leurs dépenses — dont beaucoup furent causées par des procès qu'ils soutenaient « avec la ténacité particulière à la compagnie » — et il conclut que la situation financière du collège fut toujours médiocre. Il décrit l'établissement qui occupait un vaste emplacement, mais qui eut toujours une installation matérielle assez défectueuse et négligée (à l'appui de cette description, il reproduit, dans une planche double, une vue générale du collège, extraite d'un plan gravé de Charleville au XVIIe siècle et un plan du collège du 24 novembre 1762). Viennent des pages intéressantes et fournies de détails sur le personnel du collège, sur son recrutement — pas d'internes, les externes logés chez des maitres de pension ou des particuliers et parfois causant du scandale dans la ville par leur conduite — sur l'enseignement gratuit que donnaient les jésuites, sur leur discipline, sur les moyens dont ils se servaient pour encourager et récompenser les bons élèves, sur les distributions de prix. Il signale parmi les élèves des jésuites ceux qui leur ont fait le plus d'honneur : Casimir Oudin qui abjura et devint sous-bibliothécaire de l'Université de Leyde, Billuart, Drouet, Carpentier qui fit paraître le supplément au Glossaire de Du Cange, Courtois qui remporta deux fois le prix d'éloquence décerné par l'Académie française et qui écrivit un poème sur *l'aqua picata* ou eau de goudron, Ninnin qui traduisit Celse, Cosson (celui à qui Delille prouve dans un piquant dialogue qu'il a dans un repas blessé à tout instant les usages du grand monde), L'Ecuy, Lambinet et Dubois-Crancé. Le travail se termine par un chapitre consacré à la propagande des jésuites qui fut organisée avec une grande habileté et variété de moyens. Il fait honneur à M. Dubroux et on y trouve, nous le répétons, une foule de particularités curieuses, par exemple, sur les maitres de langue latine qui préparaient des recrues au collège, sur le système tutorial qui avait ses inconvénients, mais qui était économique pour les familles, sur les représentations scolaires, sur les livres de prix offerts par des habitants de la ville que les jésuites décoraient à cette occasion du titre d'*agonothètes*, sur la congrégation des Messieurs, etc. Ajoutons enfin qu'on trouve dans l'appendice les lettres patentes de Charles de Gonzague fondant le Collège et les noms des jésuites qui vécurent au Collège de 1612 à 1762 ; à remarquer, en 1762, un Franc-comtois, Billot, et trois Alsaciens, Bœldinger, de Haguenau, François Berger, de Delle, et Georges Cosman, des environs de Belfort [1].

A. C.

---

1. M. Dubroux vient de publier dans la *Revue universitaire* (n° 4, p. 316-320), sous le titre *Un collégien de Louis-le-Grand*, un attachant article sur les frais qu'entraînait au XVIIIe siècle l'instruction d'un enfant et sur l'enseignement donné alors par les jésuites du collège Louis-le-Grand.

Société d'Economie politique. Séance du 5 mars 1906. **Turgot. Le ministre, l'économiste, l'homme.** (Extrait du *Rentier* de 27 mars 1906). Paris, Alcan, 1906. In-8°, 35 p.

Le mois de mars est le mois de Turgot. Le 18 mars de cette année, il y a exactement cent vingt-cinq ans que Turgot est mort; le 12 mars a été le 130e anniversaire du lit de justice où furent enregistrés ses fameux édits; et c'est le 5 mars que sa mémoire a été célébrée par la Société d'économie politique. Les discours prononcés dans cette réunion par MM. Levasseur, Frédéric Passy et Neymarck ont été recueillis en brochure et méritent d'être lus. M. Levasseur a fait voir que Turgot avait prévu la sécession de l'Amérique et tracé le plan d'une géographie politique qui est, avec un discours sur l'histoire universelle, une ébauche d'histoire de la civilisation. Il a mis en relief la largeur d'esprit et l'impartialité de Turgot qui disait que la société n'est pas compétente pour juger de la fausseté des religions et qu'elles ne peuvent être l'objet de ses lois prohibitives. Il a montré que Turgot avait précisé la nature et la mesure du crédit, exposé la théorie du prêt, et dans les *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses,* présenté de façon la plus simple, la plus méthodique et la moins étroitement systématique la doctrine des physiocrates. Il a rappelé les actes de Turgot ministre, le rétablissement de la liberté du commerce des grains, l'édit sur les maîtrises où on lit ces mots que « le travail est la propriété de tout homme, et sa première propriété, la plus sacrée et la plus imprescriptible de toutes », la lettre où Turgot dit à Louis XVI : « l'expérience vous manque; n'oubliez jamais que c'est la faiblesse qui a mis la tête de Charles I sur le billot ». Le jugement final de M. Levasseur sur Turgot est excellent : Turgot, comme s'exprimait Marie-Thérèse, n'a manqué que d'avoir trop entrepris à la fois; il n'était ni un Richelieu ni un Colbert; il a vu le but sans mesurer l'obstacle et accumulé par sa précipitation les résistances qu'il aurait dû surmonter peu à peu et une à une; il avait, selon le mot de Malesherbes, la rage, et non l'amour du bien public; mais il a trouvé dans Louis XVI un prince qui n'était ni ferme ni clairvoyant, et s'il n'a pas été un habile ministre, il a été un grand homme de bien et un bon citoyen au ministère. — M. Passy a pris la parole après M. Levasseur. Turgot, dit-il à peu près, a posé en principe que la marche de l'humanité, en son ensemble, est progressive; il a fait preuve, dans ses *Lettres sur le commerce des grains*, d'une puissante dialectique, d'un grand bon sens, d'une fermeté courageuse; il a fourni la démonstration la plus complète et la plus irréfutable de la légitimité du prêt à intérêt; il a donné une belle définition de l'impôt; il avait vu clair dans l'avenir et il était capable de faire les réformes qui auraient évité la Révolution — M. Neymarck a raconté comment il avait trouvé la date exacte de la mort de Turgot et l'endroit où reposent les restes du « maître des maîtres » : le corps de

Turgot fut, au lieu d'être porté à sa paroisse et inhumé en un cimetière voisin, conduit aux Incurables, aujourd'hui hôpital Laënnec, et il est maintenant dans la chapelle de cet hôpital, rue de Sèvres. A son récit M. Neymarck a joint quelques réflexions : il a fait voir que toutes les noblesses, d'argent, d'épée, d'église, de robe, même d'atelier, s'étaient liguées contre Turgot, mais que c'est à Turgot, beaucoup plus qu'à la Révolution, qu'on doit la liberté du travail, que Turgot a relevé la situation sociale de la femme et voulu qu'elle pût vivre du travail de ses mains.

A. C.

Souvenirs de Léonard, coiffeur de la reine Marie-Antoinette, préface de Jules Claretie, introduction et notes de MM. Maurice Vitrac et Arnould Galopin. Paris, Arthème Fayard, 78, boulevard Saint-Michel. In-8°, 160 pages.

On ne peut conseiller à l'historien de consulter ces *Souvenirs*. M. Claretie, dans sa préface, avoue que le livre confine au roman : que si les notes sont excellentes, le mémorialiste est discutable ; que le d'Artagnan de Dumas dialogue moins que Léonard et donne l'impression d'un chroniqueur un peu moins méridional que le perruquier ; qu'il ne lui appartient pas de défendre l'authenticité des anecdotes. Les deux éditeurs font le même aveu : ils conviennent que l'auteur brode; qu'il modifie et transforme les événements; que ses récits sont de pure fantaisie (p. 101) ; qu'il ne faut engager personne à faire, historiquement, état des affirmations de Léonard. Il ne nous reste donc qu'à dire, comme eux et comme le préfacier, que le livre est amusant, et nous louerons volontiers leur introduction où ils ont retracé l'histoire de Léonard, débarrassée d'inexactitudes et étudiée à l'aide de documents d'archives ; nous louerons leur annotation puisée aux bonnes sources, et surtout l'exécution du volume qui est faite avec goût : les vignettes, très bien choisies, reproduisent des gravures, des tableaux du XVIIIe siècle, des croquis du Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, et constituent, selon l'expression de M. Claretie, un véritable album historique.

A. C.

Victor Glachant, **Benjamin Constant sous l'œil du guet.** D'après de nombreux documents inédits. Paris, Plon, 1906, in-8° de XXXIX-600 pages avec un portrait en héliogravure.

L'auteur de ce copieux volume s'expliquant en plus d'un endroit sur son intention, qui est de « déblayer le terrain » et de « réunir quelques nouveaux éléments d'information pour la biographie totale de Constant, qui ne saurait tarder à paraître », on aurait mauvaise grâce à s'étonner de l'apparence un peu désordonnée de l'ouvrage. Il est entendu que ce n'est pas un livre, mais un recueil de documents, où les redites, les retards, les retours en arrière dans les notes et le

commentaire [1] n'ont pas grande importance. Ces documents comprennent : les lettres de Constant à Fauriel d'après les originaux conservés à la Bibliothèque de l'Institut ; les pièces de police et d'administration, relatives surtout à la vie politique de Constant de 1814 à 1830, et déposées aux Archives nationales ; un certain nombre de textes concernant la carrière et la personnalité du publiciste libéral ; une bibliographie fragmentaire et une excellente iconographie.

Tout n'est pas, il s'en faut, d'une égale importance dans cette récolte. Les lettres à Fauriel sont intéressantes au premier chef : mais pourquoi ne se suivent-elles pas, en 1803 et ailleurs, dans l'ordre chronologique [2] ? M. Glachant aurait très bien pu y incorporer l'importante lettre à Fauriel, datée du 18 ventôse an XII, que publia jadis la *Revue rétrospective* (1890, t. I, p. 138) : on regrette de ne pas la retrouver à sa place dans cette belle série, assez ingénieusement commentée par M. Glachant.

Les dossiers de la seconde partie ne paraissent pas aussi indispensables à la connaissance de Constant, ou à la chronique de sa vie politique qu'à une histoire des sottises et des mauvaises fois policières, et je crains que M. G. n'ait cédé ici à l'enivrement de l'inédit. Combien plus utile, et non moins méritoire, eût été un dépouillement des principaux journaux, soit de Paris, soit d'Alsace, à propos de quelques épisodes caractéristiques qui font ouvrir tout grand « l'œil du guet » ! Rien que l'affaire du colonel Caron ou les polémiques sur la situation des protestants donnaient matière à un exposé de l'état de l'opinion, qui, pour provenir de sources imprimées, n'était pas moins précieux que tant de littérature occulte. Du même coup, l'idyllique développement de M. G. sur l'Alsace de la Restauration (p. 286 et suivantes) avait chance de prendre des teintes plus nettes et plus vraies ; et le rôle de Constant apparaissait assez différent de ce qu'il semble être comme député d'un pays où selon M. G., « les conflits de castes comme les jalousies confessionnelles étaient apaisés. »

F. Baldensperger.

---

1. Fichte ne pouvait pas, et pour cause, faire les honneurs de Weimar à Constant (p. 12) ; est-il exact de dire que le *Génie du Christianisme* a été « rédigé pendant l'été de 1801 » (p. 34) ? Il est peu probable que ce soient ses entretiens avec Schiller qui aient donné à Constant l'idée de traduire *Wallenstein* (p. 111) : Narbonne avait déjà demandé à Schiller, en janvier 1800, l'autorisation de traduire la dernière partie de la trilogie ; une note peu exacte sur Delille p. 126 ; Barante est destitué en décembre 1810 et remplacé par Capelle en mars 1811 (p. 517). Un certain nombre de *sic* concernant des graphies tout à fait usuelles à l'époque sont inutiles ; inutiles aussi, pourra-t-on trouver, quelques allusions, compliments ou « actualités ». De nos jours, présume M. G., Constant « se fût affirmé comme une façon de *républicain libéral progressiste* » : est-ce bien sûr ? Pour continuer ce petit jeu, ne le voit-on pas mieux en Clémenceau qu'en Méline ?

2. Les lettres XXV et XXVI doivent être certainement remises à 1809 ; la lettre XXXI, en revanche, me semble devoir être ramenée à 1808, et il faut lire (p. 127) *Bergers* au lieu de *Bergen*.

James Guillaume. **L'Internationale. Documents et souvenirs (1864-1878),** tome I avec un portrait de Constant Meuron. Paris, Soc. nouv. de librairie et d'édition, 1905, in-8 de 302 pages, 4 francs.

Ce livre n'est pas une histoire générale de l'Internationale et pourtant on y trouve le récit détaillé et précis de tous ses congrès ; ce n'est pas non plus une monographie du mouvement socialiste dans la Suisse française au temps de l'Internationale, bien que la Suisse française soit au centre du récit ; ce n'est pas enfin une simple autobiographie, encore que les « souvenirs » y tiennent une bonne place. C'est un peu tout cela à la fois. Livre très attachant au reste, malgré sa composition touffue, mais livre inachevé, qui intrigue parfois le lecteur en excitant sa curiosité sans la satisfaire.

M. J. Guillaume avait vingt-deux ans quand il entra dans l'Internationale. Fils d'un imprimeur de Neuchâtel, membre du Conseil d'État du canton, il appartenait par sa famille à la bourgeoisie radicale. Ses études terminées à Neuchâtel et à Zurich, il devint professeur d'histoire et de littérature à l'école industrielle du Locle, un des centres de l'horlogerie jurassienne. Un médecin de la ville voisine, Pierre Coullery, établi à La Chaux de Fonds, l'initia au socialisme vague et humanitaire des premiers temps de l'Internationale. Avec l'aide d'un vieux proscrit de la Révolution neuchâteloise de 1831, Constant Meuron, M. G. organisa la section du Locle en 1866. Pendant deux ans, il subit l'influence de Coullery, qui était le chef reconnu des sections des Montagnes. Alors, le credo de l'Internationale n'avait pas encore été formulé avec quelque rigueur et les radicaux se montraient en général sympathiques à un mouvement dont ils n'avaient pas mesuré la force. Il n'en était pas de même à La Chaux de Fonds, où Coullery avait groupé 500 adhérents. Très attaqué par les radicaux, Coullery s'allia avec les conservateurs et se fit élire avec leur appui au Grand conseil neuchâtelois (1868). M. G. et ses amis du Locle blâmèrent « l'erreur de tactique » de leur chef, mais lui restèrent fidèles. Dans cette première période, l'Internationale était encore sous l'influence modératrice de ses fondateurs, les mutualistes parisiens, Tolain, Fribourg, Murat, Chemallé. Les Congrès de Genève (1866) et de Lausanne (1867) n'avaient pas songé à déclarer à la démocratie bourgeoise une guerre à outrance. Le Congrès de Lausanne, où siégea M. G., décida au contraire d'adhérer pleinement au Congrès bourgeois de la Ligue de la paix et de la liberté qui eut lieu à Genève la même année.

Au cours de l'année 1868, l'esprit de l'Internationale se modifia. Karl Marx prit sur le Conseil général de l'association qui siégeait à Londres, une influence de plus en plus décisive. Malgré l'opposition des mutuellistes, le troisième Congrès (Bruxelles, 1868) vota une résolution en faveur de la propriété collective et décida de refuser l'invitation du deuxième Congrès de la paix qui se tint à Berne.

Les décisions de Bruxelles parurent très hardies aux sections de la Suisse française. M. G. avoue que la question de la propriété collective le laissa perplexe et qu'il se tâta le pouls quelque temps avant de se décider pour le collectivisme. Coullery, lui, n'hésita pas. Il prit vigoureusement la défense de la propriété individuelle. M. G. se sépara dès lors de plus en plus de son ancien chef. Son évolution qui commençait, fut singulièrement précipitée par l'arrivée en Suisse de Michel Bakounine.

La personnalité du révolutionnaire russe domine toute la seconde partie du livre. N'ayant pas pu faire triompher ses idées de fédéralisme économique au second congrès de la Paix, Bakounine entra dans l'Internationale pour y prendre sa revanche. Il avait formé dès 1864 une société secrète révolutionnaire, l'Alliance de la démocratie socialiste, qui comptait quelques sections en Italie, en France et en Espagne. Il eut l'idée de faire admettre en bloc son organisation particulière dans l'Internationale. Aux Congrès annuels, la délégation de l'Alliance devait siéger dans un local séparé. Le but de Bakounine était trop visible, il voulait se servir de l'Internationale comme d'un « outil [1] ». Les socialistes belges le comprirent : « Alors, écrivaient-ils à Bakounine et à ses amis, vous seriez vous, socialistes athées [2] et révolutionnaires, les guides moraux du reste des travailleurs groupés dans l'Association internationale ; mais ne comprenez-vous pas que si les travailleurs ont fondé l'Internationale, c'est précisément parce qu'ils ne veulent plus d'aucune sorte de patronage, pas plus de celui de la démocratie socialiste que de tout autre ; qu'ils veulent marcher par eux-mêmes et sans conseillers... [3] ». Le Conseil général de l'Internationale rejeta les prétentions de Bakounine par des considérants assez durs et ne consentit à admettre les sections de l'Alliance qu'isolément et après révision de leurs statuts. Bakounine, qui savait allier beaucoup de souplesse pratique à son intransigeance de théoricien, ne s'entêta pas. Il prononça en apparence la dissolution de l'Alliance, mais conserva avec ses chefs des liens étroits [4]. Établi à Genève à la fin de 1868, il ne tarda pas à y exercer une action prépondérante.

C'est lui qui rédige les statuts de la Fédération romande, constituée en janvier 1869 pour grouper toutes les sections de la Suisse française, lui qui inspire ou rédige le nouveau journal officiel de la Fédération, l'*Égalité*, qui succède à la *Voix de l'Avenir* de Coullery, devenu suspect. Dès le premier jour, en quelques heures d'entretien, il fait la conquête de M. G. M. G. fonde au Locle le journal le *Progrès*. Il y combat l'héritage et conseille l'abstention politique. Sur son conseil, la section du Locle refuse de prendre part à la fête

1. Voir l'aveu de Bakounine dans son mémoire traduit du russe par M. G., p. 78.
2. L'*Alliance* se proclamait athée.
3. Voir la lettre des socialistes belges, probablement écrite par de Paepe, p. 112.
4. Il correspondait avec ses « intimes » en langage chiffré.

nationale du 1er mars, anniversaire de la fondation de la République neuchâteloise en 1848. Coullery et les radicaux s'émeuvent de cette tactique de plus en plus révolutionnaire. A la fin de l'année scolaire, M. G. est invité à donner sa démission de professeur. Il se retire alors à Neuchâtel où il continue à rédiger le *Progrès*.

Au 4e congrès de l'Internationale, qui se tint à Bâle (1869), le conflit éclata entre la thèse de l'action politique préconisée par Marx et le conseil de Londres et la thèse de l'action révolutionnaire défendue par Bakounine. Liebknecht, appuyé par les délégués de la Suisse allemande, essaya vainement de faire discuter la question de la législation directe par le peuple. Hins, de Bruxelles, partisan de Bakounine, s'écria que l'Internationale ne devait pas appuyer les gouvernements bourgeois de sa moralité, qu'elle devait les laisser tomber en pourriture et s'abstenir de toute action politique jusque-là, jusqu'à ce que l'Internationale fût assez forte pour se mettre à la place de tous les États. Marx, qui n'assistait d'ailleurs pas au Congrès, subit un second échec. La motion qu'il avait rédigée sur l'héritage, au nom du Conseil de Londres, fut repoussée comme trop modérée.

Depuis un an déjà, une rivalité sourde couvait entre les deux hommes qui se disputaient la direction de l'Internationale. Le Congrès de Bâle transforma cette rivalité en lutte implacable. Déjà, à Bâle, Bakounine avait demandé et obtenu la constitution d'un jury d'honneur qui prononcerait sur les accusations infamantes que Liebknecht avait portées contre lui en Allemagne [1]. Le jury d'honneur obligea Liebknecht à se rétracter. Mais les amis de Marx, Moritz Hess, Outine, continuèrent leur campagne d'insinuations perfides. Marx lui-même, dans une communication confidentielle aux sections allemandes, dressa contre Bakounine un violent réquisitoire où tout d'ailleurs n'était pas faux. De leur côté les partisans de Bakounine répliquaient. Paul Robin, dans l'*Égalité*, s'en prenait au Conseil de Londres, lui posait des questions indiscrètes, auxquelles le Conseil faisait une verte réponse. M. G. accommodait M. Hess dans le *Progrès* et accusait Liebknecht de renier le programme de l'Internationale par ses concessions aux tendances bourgeoises.

Bakounine ayant quitté Genève pour Locarno, son absence fut mise à profit par ses adversaires. Tandis que les ouvriers du bâtiment, la plupart étrangers, lui restaient fidèles, les ouvriers horlogers, citoyens genevois, se détournaient de plus en plus de la tactique révolutionnaire. Ils présentaient l'un des leurs sur la liste radicale, ils refusaient d'admettre dans leur fédération locale la section de l'Alliance, c'est-à-dire le groupe Bakounine. Ils réussirent enfin à mettre la main sur l'*Égalité* dont la rédaction nouvelle traitait les collectivistes de sectaires et poussait au « coopératisme ». Coullery, flétri

1. Liebknecht avait représenté Bakounine comme un agent du tsar.

depuis un an, réapparaissait sur la scène et s'alliait aux dissidents genevois. Quand Bakounine revint à Genève en mars 1870, sa popularité était compromise. La Fédération romande, jusque là si unie, était profondément divisée et le schisme tout proche. M. G. arrête là son récit qu'il continuera jusqu'en 1878.

Cette rapide analyse ne peut donner qu'une faible idée de la richesse de ce premier volume. Il renferme des documents très précieux, des circulaires introuvables, des lettres et des manuscrits inédits de Bakounine d'un vif intérêt. Les différentes éditions des statuts de l'Internationale sont données avec toutes leurs variantes. On reconnaît le scrupuleux éditeur des procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Législative et de la Convention. Certaines pages de souvenirs, écrites d'après les lettres de M. G. à sa fiancée, sont pénétrées d'un charme évocateur. Une foule de personnages très vivants traverse le récit, depuis M. Ferdinand Buisson, qui prélude à sa campagne contre le protestantisme orthodoxe, jusqu'à M. Paul Robin, qui jette l'émoi parmi les bons bourgeois de Neuchâtel en collant sur leurs maisons d'innombrables petites étiquettes révolutionnaires.

Et pourtant ce livre si plein ne satisfait pas entièrement la curiosité qu'il éveille. M. G qui reste, 40 ans après, fidèle aux idées de sa jeunesse, est sobre de détails sur les adversaires de Bakounine qui furent aussi les siens. Il les traite avec trop de dédain pour trouver intéressant de nous les faire connaître. J'aimerais bien cependant à être un peu plus renseigné sur ce Coullery qui fut le chef de l'Internationale suisse avant l'arrivée de Bakounine. J'aimerais à lire les réponses de son journal aux articles du *Progrès* que M. G. reproduit copieusement. Mais M. G. répondra que je suis trop difficile, qu'un homme qui écrit ses souvenirs, n'est pas tenu de tout dire et qu'à cacher ses partis-pris, il manquerait de sincérité. Et en effet, il faut bien laisser quelque chose à faire à l'historien.

Albert Mathiez.

— M. Est. Pereira vient de publier en une élégante plaquette de 26 pages (Lisbonne, typogr. do Commercio, 1905), le texte éthiopien de la *Vida de Santo Abunafre*, d'après le ms. Orient. 763 du British Museum. Abou Nafre est le moine que nous appelons vulgairement S. Onufre. Comp. *Acta Sanct.*, juin, t. II, p. 519 et suiv. — J.-B. Ch.

— M. E. Littmann se propose de publier sous le titre de *Bibliotheca Abessinica* une série de travaux sur l'Ethiopie et principalement sur l'Ethiopie moderne. Les deux premiers fascicules ont paru : I. *The Legend of the Queen of Sheba in the tradition of Axum*, by E. Littmann (Leyden, 1904 ; in-8°, p. 40) ; II. *The text of the Ethiopic version of the Octateuch, with special reference to the age and value of the Haverford manuscript* by J. Oscar Boyd (Leyden, 1905 ; in-8°, pp. 30). Le premier étudie une rédaction nouvelle, quelque peu modifiée, de la classique légende éthiopienne de la reine de Saba. Le second montre l'utilité qu'il y aurait

d'utiliser un manuscrit inconnu de Dillmann, conservé à la bibliothèque du Haverford College, pour une nouvelle édition de la version éthiopienne de l'Octateuque. On regrettera que l'éditeur n'ait pas jugé à propos de donner à ces études une pagination continue qui permît de les réunir en volume. — J.-B. Ch.

— M. Alb. Del Vecchio vient de publier une commémoraison de feu M. Augusto Franchetti (Florence, typ. galiléienne, 1906). On y trouvera une fidèle et attrayante image d'un des esprits les plus ouverts, d'un des hommes les plus laborieux et des plus aimables de la Florence contemporaine. M. F. était profondément versé dans la jurisprudence, l'économie politique, la connaissance du grec et de l'histoire moderne de l'Italie ; il trouvait néanmoins le temps de faire partie de l'administration municipale et de jouer un rôle actif dans toutes les Sociétés littéraires qui se fondaient autour de lui. La bibliographie qui remplit les 52 dernières pages du volume donne d'ailleurs la mesure de sa souple intelligence et de sa puissance de travail. — Charles Dejob.

— M. Berthold Litzmann a adressé une réponse, *Meine Ziele im akademischen Lehramt* (Dortmund, Ruhfus, 1905, in-8°, p. 15) à la critique que M. Erich Schmidt avait faite dans la *Deutsche Literaturzeitung* de son *Goethes Faust, Eine Einführung*, auquel il reprochait de n'être pas un travail scientifique. M. B. revendique le droit et même le devoir pour le professeur d'ouvrir aussi ses cours à un enseignement sans appareil d'érudition — elle a sa place dans les séminaires — et de ne pas s'adresser seulement à des spécialistes, aux futurs germanistes et philologues. Le Faust qu'il a écrit n'était pas destiné à prendre rang dans la *Goethe Forschung*, mais à faire pénétrer, après les étudiants, le grand public dans l'intelligence d'une œuvre d'art considérée comme un tout organique. — L. R.

— Les derniers ouvrages de Tolstoï ont soulevé beaucoup de protestations. En voici une nouvelle : *Pauvre Léon Tolstoï ! par une Ex-sœur de la Croix Rouge* (Me A. de Polozew) (Genève, Atar, 1905, in-8°, p. 33). La brochure, d'un ton trop souvent déclamatoire, uniquement remplie de raisons de sentiment, est écrite à un point de vue tout traditionaliste et vise par dessus Tolstoï et ses disciples ou admirateurs tous les mécontents, dévoyés, pacifistes et constitutionnels qui ne croient pas l'évolution de la Russie nécessairement inséparable du régime autocratique. — L. R.

— On nous signale d'Athènes plusieurs livres parus depuis quelque temps et qui peuvent intéresser nos lecteurs :

— Σύγχρονος Ἑλληνικὴ ἱστορία (Histoire grecque contemporaine) par D. Gr. Camboroglou, fasc. I. Introduction (1905, chez Elefthéroudaki).

— Κεφαλληνιακὰ Σύμμικτα (Mélanges de Céphalonie), *symbolae* relatives à l'histoire et au folklore de l'île de Céphalonie (sous les Vénitiens, les deux occupations française, la république septinsulaire sous le protectorat russe, et le protectorat anglais). L'ouvrage entier aura trois volumes. Le premier volume que nous annonçons (Athènes, typ. Léonis, 1904, 939 pages) contient : biographies, histoire de familles, publications.

— M. A. Triantaphyllides, Ξενησαλία ἤ, ἱστοτέλεια ou étude sur les mots étrangers en grec moderne. Faut-il les chasser ou leur donner droit de cité ? Cette étude aura, paraît-il, une longue étendue. C'est le 1er fasc. de la 1re partie qui vient d'être publié (Athènes, Sakellarios, 1905).

— G. Derbos, Histoire de la littérature chrétienne (Χριστιανικὴ γραμματολογία) en deux volumes (Athènes, Léonis, 1903-1904).

— Em. Zolotas, Ὑπόμνημα εἰς τὴν πρὸς Γαλάτας ἐπιστολὴν τοῦ Ἀποστόλου Παύλου. (Athènes, Sakellarios, 1905).

— J. E. Mésolaras, Συμβολικὴ τῆς Ὀρθοδόξου Ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας. 2 vol. en fasc. 1883-1904. Athènes.

— La Bibliothèque Marasli continue son cours. Mentionnons la traduction (par MM. Voutyras et Lambridis) de l'*Épopée Byzantine* de Schlumberger, la collection de 260 chants populaires grecs de Pachtikos, l'Histoire de la ville d'Athènes au moyen âge de Gregorovius (trad. Lambros), le *Problème* de la langue grecque moderne de Krumbacher, auquel a été jointe une Ἀπάντησις de Hadjidakis (la traduction est anonyme), la traduction en vers de Shakespeare (par A. Vlachos), les Μεσαιωνικὰ καὶ Νεὰ Ἑλληνικὰ de Hadjidakis.

— Le lieutenant de vaisseau Hourst a renouvelé *Dans les rapides du Fleuve Bleu* (*Voyage de la première canonnière française sur le Haut Yang-tse-Kiang*, Paris, Plon, 1904, III + 368 p., 50 gravures), les tours de force nautiques qu'il avait accomplis sur le Niger. Les plus intéressantes pages du volume sont consacrées au récit de cette navigation laborieuse sur la canonnière l'Olry jusqu'à Tchong King et en amont sur la chaloupe le Takiang jusqu'à Tchentou ; malheureusement ces reconnaissances hydrographiques ne sont pas illustrées en des croquis appropriés et l'exposé technique engendre chez le lecteur qui le suit à l'aveugle quelque fatigue, dont M. Jules Lemaître lui-même, avoue, dans sa Préface, avoir ressenti l'effet. La mission Hourst avait un objet politique aussi, qui consistait à surveiller le mouvement insurrectionnel des Boxeurs dans le Haut Setchouen ; les troubles qui éclatèrent à Tchentou furent apaisés par l'autorité morale du consul Bons d'Anty, dont M. Hourst fut l'auxiliaire. Les résultats géographiques de l'exploration sont médiocres, les résultats politiques insignifiants. Le livre finit sur une note découragée. — B. A.

— *La Bourgogne*, de M. A. Kleinclausz, fait honneur à la série des *Régions de la France* dont la *Revue de Synthèse historique* poursuit la publication. (Paris, Cerf, 1905, 81 p. V. *Rev. Crit.*, 5 déc. 1904). Ce n'est pas seulement un répertoire de tous les travaux parus sur cette région complexe, formation politique plutôt que province naturelle ; c'est aussi un résumé vigoureux de son histoire, où le récit des faits essentiels et l'exposé des institutions est soutenu et comme illustré par l'indication et la critique des sources. C'est un cadre, un programme et une méthode que M. Kleinclausz a tracés avec une indiscutable autorité ; car son enseignement à l'Université de Dijon a donné une impulsion plus vive et une direction plus sûre aux recherches. — A.

— La bibliothèque municipale de Bologne publie à partir du 28 février un bulletin qui paraîtra tous les deux mois sous la direction de M. A. Sorbelli : *L'Archigimnasio* (5 francs par an, 6 francs pour l'étranger). Ce bulletin comprendra une partie officielle (acquisitions nouvelles, statistiques, doubles à céder, etc.) et une partie scientifique (monographies, catalogues raisonnés, reproductions, etc.). Dans le premier fascicule commencera le catalogue des inscriptions et des gemmes conservées à l'archigymnase.

— Le tome dix-septième des *Conférences faites au Musée Guimet* (Leroux, in-8°, 277 p. avec gravures, 3 fr. 50) contient les conférences suivantes faites par M. Emile Guimet : La statue vocale de Memnon ; Les récentes découvertes archéologiques faites en Egypte ; Les musées de la Grèce ; Des antiquités de la Syrie et de la Palestine ; Le théâtre en Chine.

— La librairie Rosenthal à Munich (Hildegardstr., 16) nous envoie son *Catalogue 110* : Danemark, Suède et Norvège ; Invasion des Suédois en Allemagne ; le Slesvig-Holstein jusqu'en 1864 ; les pays polaires (178 pp., 2944 numéros).

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 27 avril 1906.*— M. Perrot, secrétaire perpétuel, annonce que l'auteur du mémoire qui a obtenu récemment un encouragement de 500 francs au concours du prix ordinaire (*Etude d'une période de l'histoire ancienne du Japon*) est le R. P. Léon Balet, missionnaire à Tokio. Son mémoire a pour titre : « Shôtoku Taishi et son époque. »

M. Lair annonce que la commission du prix Auguste Prost a pris les décisions suivantes : deux tiers du prix sont accordés à MM. Stein et Léon Legrand pour l'ouvrage intitulé : *La Frontière d'Argonne* (843-1659) ; l'autre tiers du prix est attribué à M. Edmond Pionnier pour son *Essai sur l'histoire de la Révolution à Verdun* (1789-1795). En outre, une mention est accordée à M. G. Ducrocq pour la revue l'*Austrasie*, revue du pays Messin et de Lorraine ; une autre mention à M. Pierrot, pour son ouvrage sur *L'arrondissement de Montmédy sous la Révolution.*

M. Emile Picot annonce que la commission du prix de La Grange a décerné cette récompense à M. Joseph Bédier, pour sa publication du *Roman de Tristan.*

M. Collignon communique une note de M. Gustave Mendel sur des fouilles exécutées en 1905 à Aphrodisias par M. Paul Gaudin. C'est la seconde campagne d'une exploration commencée en 1904 et déjà très riche en résultats. Les fouilles de 1905 ont porté principalement sur l'emplacement des Thermes qui, avec le temple d'Aphrodite et le stade, constituent les ruines les plus importantes d'Aphrodisias. Elles ont fait connaître de nouveaux éléments décoratifs, provenant de la façade principale, donné des renseignements sur la disposition de la cour de l'Est, et mis au jour la dédicace qui date du temps d'Hadrien la construction du portique oriental. Les travaux ont commencé en outre le dégagement de l'*aleiptérion* et livré un certain nombre de statues de l'époque romaine. Enfin des sondages ont été exécutés dans le temple d'Aphrodite par MM. Mendel et Replat, architecte de l'Ecole française d'Athènes.— MM. Reinach, Haussoullier, Clermont-Ganneau, Cagnat et Perrot présentent quelques observations.

M. Clermont-Ganneau communique de la part du R. P. Lagrange, de Jérusalem, correspondant de l'Académie, une inscription consistant en un fragment d'édit byzantin très important pour l'étude de la géographie de la Palestine.

M. Vidier communique quelques documents concernant divers ermitages fondés dans l'Orléanais au XIIe siècle par les familiers du roi et que les puissantes abbayes de Sainte-Euverte et de Saint-Benoît-sur-Loire parvinrent à confisquer. C'est un épisode de l'absorption des petites institutions par les grandes et un exemple des moyens par lesquels se constituèrent les vastes domaines fonciers que détruisit la Révolution.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 4 mai 1906.* — M. B. Haussoullier communique une inscription grecque archaïque de Cumes, récemment publiée dans les *Notizie degli scavi*, et qu'il interprète autrement que l'éditeur, M. Sogliano. La pierre était placée dans une partie de la nécropole réservée à ceux qui s'étaient fait initier aux mystères de Dionysos.

M. Henri Omont lit une notice sur une ancienne édition gothique, sans date, des *Chroniques de Gargantua*, qui lui a été communiquée par M. Fécamp, bibliothécaire de l'Université de Montpellier. C'est l'unique exemplaire actuellement connu peut-être de la première édition parisienne de ces Chroniques imprimée vers 1533 par Alain Lotrian et D. Janot.

M. Salomon Reinach montre que l'épisode des douze vautours aperçus par Romulus sur le Palatin a été interprété, dès l'époque de la République, comme limitant à douze siècles la durée de la puissance romaine. Cette prédiction s'est accomplie presque exactement au cinquième siècle de notre ère, non sans avoir énervé la résistance des Romains au temps d'Alaric et d'Attila. Un historien, écrivant en 527, veut que l'Empire d'Occident ait disparu en 454, soit 1,200 ans après une des dates adoptées pour la fondation de Rome (748). M. Reinach croit trouver, dans un passage de la *Germanie* de Tacite, une allusion à la même prophétie et aux craintes qu'elle inspirait. Elle avait peut-être pénétré aussi dans le recueil des vers sibyllins, ce qui expliquerait la destruction de ces documents par Stilicon entre 404 et 408. — MM. Havet, Boissier, Bouché-Leclercq et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

L'Académie procède à l'élection d'une commission pour la publication des fmosaïques de la Gaule et de l'Afrique. Sont élus MM. Babelon, Héron de Villefosse, Saglio et Pottier.

M. de Mély présente une tête en marbre de Paros qui est une des plus belles répliques du Cupidon de Lysippe. Cette tête appartient à M. de Bioncourt, gendre de la comtesse d'Harcourt, qui la découvrit dans les fouilles faites avec le baron des Michels, pendant qu'elle était ambassadrice à Rome en 1870-1871.

M. Adrien Blanchet fait une communication sur les villes romaines de la Gaule aux premier et quatrième siècles de notre ère.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 21 mai — 1906

SCHRADER, Linguistique et histoire primitive, I, 3e éd. — VOSSLER, La langue comme création et développement. — OERTEL et MORRIS, La flexion indo-européenne. — GRUPP, Celtes et Germains. — Mélanges d'Arbois de Jubainville. — Geneva MISENER, Le sens de γάρ. — PRELLWITZ, Dictionnaire étymologique de la langue grecque, 2e éd. — Xénophon, République des Lacédémoniens, p. PIERLEONI. — NÉMETHY, L'élégie romaine. — SCHULTE, L'empereur Maximilien candidat à la papauté. — HAUSER, Ouvriers du temps passé, 2e éd. — THIRION, Madame de Prie. — GREIN, Les idylles prussiennes de Banville. — LANSON, FRÉMINET, DUPIN, DES COGNETS, Mélanges d'histoire littéraire. — LACOMBE, La psychologie des individus et des sociétés chez Taine. — ELIADE, Histoire de l'esprit public en Roumanie au XIXe siècle, I. — MÉZIÈRES, Au temps passé. — FAGUET, L'anticléricalisme. — Lettre de M. Salomon Reinach. — Ben Jonson, The devil is an ass, p. JOHNSON. — Bulletin de l'Académie des belles-lettres de Besançon, I.

O. SCHRADER. **Sprachvergleichung und Urgeschichte.** Linguistisch-historische Beiträge zur Erforschung des indogermanischen Altertums. Dritte neubearbeitete Auflage. I Teil. Zur Geschichte und Methode der linguistisch-historischen Forschung. Iena, 1906, in-8°, 236 p.

M. Schrader s'est consacré depuis longtemps à l'étude du vocabulaire indo-européen, examiné au point de vue des choses. Mais tandis qu'il était assez isolé au moment où a paru la première édition de l'ouvrage dont il publie un troisième remaniement, il a maintenant un grand nombre d'émules, et l'apparition de ce premier fascicule de la nouvelle édition suit de près celle du 1er volume des *Indogermanen* de M. Hirt. On trouvera dans cette première partie un historique bien fait des diverses recherches sur les antiquités des peuples de langue indo-européenne, et une discussion détaillée de la méthode à employer dans ces recherches; c'est cette discussion qui est la partie profondément remaniée de la troisième édition. M. S. ne prétend pas renouveler la question; il constate que les méthodes anthropologiques et archéologiques ne permettent jamais de définir si un squelette ou un objet fabriqué appartiennent à un groupe parlant une langue indo-européenne ou une autre langue; sans négliger les résultats acquis par l'anthropologie et l'archéologie préhistorique, il faut donc avant tout tirer parti des témoignages historiques, parce que seuls ces témoignages s'appliquent à des hommes parlant une langue définie.

Les vues théoriques et les faits cités par M. S. prêteraient à beaucoup de discussions; p. 144, M. S. constate avec joie l'unanimité des linguistes à admettre que les innovations linguistiques soient des innovations individuelles généralisées; il ne voit que M. Wundt qui ait protesté contre cette doctrine; mais cette unanimité n'existait pas, même avant la publication de M. Wundt. Il est fait un abus du signe d'égalité, par exemple quand on trouve écrit par deux fois got. *gaits* = lat. *haedus* : les deux mots n'ont ni le même thème, ni le même genre, ni le même sens, car l'un signifie « chèvre » et l'autre « bouc ». Les mots sanskrits sont cités sous la forme du thème, sans qu'un trait avertisse le lecteur que les formes citées sont des abstractions. Il n'est pas exact que l'on ne puisse décider si le skr. *duhitar-* « fille » est à rapprocher de la racine *duh-* « traire », comme le dit M. S., p. 185; car l'élément *-i* de *duhitar-* ne se retrouve dans aucune forme de la racine *duh-*, et d'ailleurs cette racine est purement sanskrite, alors que le mot *duhitar-* a des correspondants dans toutes les langues indo-européennes autres que l'italo-celtique et (sans doute par hasard) l'albanais. A propos de l'observation de la p. 189, on notera que le sanskrit *dhâman-* et le gr. θέμις ne sont pas les seuls témoignages qui établissent que la racine **dhê-* servait en indo-européen à exprimer l'idée de « poser » une loi, une convention; le gotique *doms*, le lituanien *sam-das*, le russe *su-d* montrent que cet emploi de la racine est vraiment indo-européen.

A. Meillet.

Karl Vossler, **Sprache als Schöpfung und Entwicklung**. Eine theoretische Untersuchung mit praktischen Beispielen. Heidelberg, 1905, in-8, VIII-154 p.

M. Vossler poursuit sa polémique en faveur d'une conception esthétique et idéaliste de la linguistique. On lui concédera volontiers que les phénomènes phonétiques dépendent de faits psychiques, mais il y a loin de là à une démonstration du caractère esthétique des changements phonétiques; et l'analyse, si juste et si fine soit-elle, de passages de poètes français, n'éclaire guère l'histoire de la prononciation française; toutes les ressemblances qu'on pourra noter entre le changement phonétique et le changement analogique n'empêchent pas les deux types de différer essentiellement: car l'un est un pur changement dans le mode d'articulation, abstraction faite du sens, tandis que l'autre a lieu en fonction du sens et du rôle grammatical. M. V. essaie d'établir des rapports entre le développement de la langue et celui de la civilisation en France; sa tentative repose assurément sur une idée juste, et les observations qu'il présente à cet égard sont intéressantes; mais elles demeurent vagues et très incertaines. La manière de M. V. est élégante; on en goûtera le tour souvent paradoxal et le ton de polémique à la fois vif et courtois.

A. Meillet.

Hanns Oertel and Edward P. Morris, **An examination of the Theories regarding the nature and origin of Indo-European inflection** (extrait des *Harvard studies in classical philology*, XVI, 63-122).

MM. Hanns Oertel et Edward P. Morris reprennent dans cette étude la vieille question : *agglutination ou adaptation ?* Constatant que la complication de la flexion indo-européenne, et notamment les différences de désinences entre le singulier, le pluriel et le duel, ne concorde pas avec ce qu'on observe dans les langues telles que le turc ou le finnois, et constatant d'ailleurs que certaines vues nouvelles, notamment de M. Hirt et de M. van Wijck, ne cadrent pas avec la théorie de l'agglutination, les auteurs concluent à l'adaptation. Et ils tirent de là de vastes conclusions sur la manière dont doit se faire la théorie de l'emploi des formes grammaticales indo-européennes. — Sans entrer dans une discussion détaillée, on notera que la question doit sans doute être prise d'une façon moins générale et moins philosophique ; il faut étudier chaque forme séparément : de ce que *chanterai* et *chanterais* en français ou les secondes personnes comme *gibst* en allemand sont obtenus par agglutination, personne ne conclut que toutes les formes françaises ou allemandes s'expliquent par agglutination. C'est aussi beaucoup se hâter que de contester la distinction indo-européenne du subjonctif et de l'optatif ; cette distinction n'est, il est vrai, attestée qu'en indo-iranien et en grec ; mais aussi ce sont les deux seuls groupes dialectaux qui soient attestés à un certain degré d'archaïsme ; l'italique est déjà plus altéré ; quant aux autres langues indo-européennes, elles n'apparaissent qu'à l'époque chrétienne ; du reste la distinction de l'optatif et du subjonctif a été éliminée avec le temps en indo-iranien et en grec comme ailleurs, et, si l'on n'avait pas les anciens textes de ces dialectes, on n'en soupçonnerait pas l'existence.

A. Meillet.

G. Grupp. **Kultur der alten Kelten und Germanen,** mit einem Rückblik auf die Urgeschichte. Münich, 1905, in-8°, XII-319 pp.

Esquisse d'une archéologie celtique et germanique destinée au grand public. L'entreprise serait intéressante et le rapprochement des Celtes et des Germains est très justifié. Mais l'auteur n'est pas assez sûr de sa doctrine. Il commence par affirmer que les Indo-Européens étaient un peuple de bergers et de chasseurs, alors que toutes les dernières recherches établissent que les langues indo-européennes ont des mots qui supposent la pratique de l'agriculture. Il écrit sans hésiter des phrases comme celle-ci : « Les Indogermains ou Aryens, comme on les appelait (*sic*), étaient caractérisés par un type blond, des cheveux clairs, etc. » ; c'est oublier que l'expression *indo-germa-*

nique n'a de sens qu'en linguistique ; sur le peuple ou les peuples qui parlaient l'indo-européen on ne saurait faire que des hypothèses invérifiables. Les quelques allusions que fait M. Grupp à la langue attestent une ignorance totale de la grammaire comparée ; voir par exemple, p. 17, n. 1.

A. Meillet.

Mélanges H. d'Arbois de Jubainville, Recueil de mémoires concernant la littérature et l'histoire celtiques, dédié à M. H. d'Arbois de Jubainville, par MM. Collinet, Dottin, Ernault, Grammont, Jullian, Le Braz, Le Nestour, Le Roux, Lot, Loth, Meillet, Philipon, S. Reinach, Vendryes. Paris, [1906], in-8°, VII-289 p.

Ce recueil, à la composition duquel les organisateurs n'ont convié que des Français, pour garder un caractère d'intimité à la démonstration en l'honneur de M. d'Arbois de Jubainville, ne donne qu'une idée incomplète et inexacte de la large activité du maître auquel il est dédié ; en effet, des quatorze articles qu'il comprend, huit sont consacrés à la linguistique (dont le titre ne parle pas), et le linguiste éminent qu'est M. d'Arbois ne s'en plaindra pas, mais un seul porte sur le droit celtique dans l'étude duquel le savant celtisant a si profondément marqué sa trace, et aucun sur la littérature irlandaise, qui n'est à vrai dire étudiée en France que par M. d'Arbois lui-même ; la philologie irlandaise, qui est la partie capitale de la philologie celtique, n'est, du reste, représentée dans le volume que par MM. Dottin et Vendryes, qui ont écrit tous les deux des articles sur la linguistique gaélique. Voici la liste des travaux que comprend le volume. — Paul Collinet. *Les éléments d'importation étrangère dans les lois du Pays de Galles.* Le droit romain, le droit canonique, et peut-être le droit anglo-saxon ont exercé une certaine influence sur le droit gallois. — G. Dottin. *Les diphtongues toniques en gaélique d'Irlande.* Étude instructive du développement des diphtongues irlandaises depuis le celtique commun jusqu'à l'époque moderne (p. 22, la phrase « *ei* est complètement confondu en vieil-irlandais avec *é* » est assez malheureuse). — E. Ernault. *Le mot* dieu *en breton.* Notes de lexicographie bretonne. — M. Grammont. *La métatèse en breton armoricain.* Après avoir marqué l'insuffisance de toutes les descriptions des dialectes bretons, l'auteur, avec sa maîtrise ordinaire, ramène à des lois précises le traitement du celtique commun *wr-* et *wl-* dans ces dialectes. — C. Jullian. *Les Salyens celto-ligures.* Histoire du peuple gaulois qui occupait la Provence et sur lequel, grâce au voisinage de Marseille, on a quelques témoignages que M. Jullian rassemble et dont il tire élégamment parti. — A. Le Braz. *L'origine d'une* gwerz *bretonne.* Démonstration péremptoire du fait qu'une certaine complainte bretonne est la mise en œuvre d'un fait-divers languedocien introduit

en Bretagne au XVIIIe siècle par le colportage; de la Villemarqué a enjolivé le récit en se servant d'une ballade serbe. — Le Nestour. *Le mystère en moyen breton de la destruction de Jérusalem.* L'auteur recherche et découvre en partie les originaux français de ce mystère breton, dont on n'a que des fragments. — P. Le Roux. *Une chanson bretonne : la mort de Duguay-Trouin.* Édition, traduction et commentaire d'une chanson bretonne, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale. — F. Lot. *Recherches de toponomastique.* A côté des *Uxellos* gaulois, désignant des lieux hauts, il y a eu des *Oscellos* désignant au contraire des endroits situés près des rivières, dans des îles, etc.; le résultat roman est le même que celui de *Uxellos*, de là des *Usseau*, *Oisseau*, *Huisseau*, etc.; mais chacun de ces mots présente en gaulois des différences dialectales, ce qui est très remarquable; M. Lot s'appuie ensuite sur le résultat roman des formes *Oxima* et *Oxisama* pour affirmer que l'*m* intervocalique s'est maintenue en Gaule sans altération. — J. Loth. *Contribution à la lexicographie et à l'étymologie celtiques.* Remarques lexicographiques et discussions étymologiques à propos d'un assez grand nombre de mots de dialectes brittoniques. — A. Meillet. *Le génitif singulier irlandais du type* tuaithe. On reconnaît au singulier deux types de thèmes en *-á-*. Par une singulière inadvertance, l'auteur omet de rappeler l'accusatif *tuaith*, qui aurait une importance capitale pour sa thèse. — E. Philipon. *La déclinaison dans l'onomastique de l'Ibérie.* Les suffixes qui apparaissent dans les noms de lieu seraient indo-européens. Des formes déclinées à la manière indo-européenne seraient plus probantes; M. Philipon en offre quelques exemples, mais tous sont plus ou moins douteux. — S. Reinach. *Un tabou guerrier chez les Gaulois du temps de César.* Explication par un tabou de l'usage mentionné par César, B. G., VI, 18. — J. Vendryes. *L'évolution de l'adverbe* cid *en vieil-irlandais.* Exposé aussi ingénieux que convaincant du développement de l'emploi de l'adverbe irlandais *cid* qui, parti du sens de « même » (cf. skr. *cid* et lat. *quidem*), a fini par être senti comme la combinaison de la conjonction *ce* et du verbe « être ».

A. Meillet.

Geneva Misener, **The meaning of** γάρ. Baltimore, 1904, in-8, 75 p.

La dissertation de Mlle Geneva Misener est une étude précise et attentive des emplois de γάρ qu'on constate en fait; bien que, seule la première partie soit encore publiée, il en ressort clairement que le rôle fondamental de γάρ est d'annoncer une cause, une explication. L'étymologie traditionnelle de γάρ par γ' ἄρ ne rend pas compte de cet emploi; et il convient d'ajouter qu'elle rend moins encore compte de l'accentuation.

A. Meillet.

W. Prellwitz, **Etymologisches Wörterbuch der griechischen Sprache,** 2e édit. Göttingue. 1905, in-8°, xxiv-524 p. (prix 10 mk.).

La seconde édition du dictionnaire étymologique de M. Prellwitz se distingue par une heureuse innovation : l'auteur a ajouté des indications bibliographiques ; ces indications sont sommaires et ne visent nulle part, même de loin, à être complètes, mais, telles qu'elles sont, elles rendront service. Par ailleurs, sauf de nombreuses améliorations de détail, et sauf les changements faits pour mettre le livre au courant, l'ouvrage a gardé son aspect ancien. Toute discussion en demeure exclue ; si, par exemple, ἅζομαι est rapproché de skr. *yajati* « il sacrifie », les objections que M. Kretschmer a faites à cette étymologie ne sont pas signalées ; la critique que M. Zubaty a faite de l'explication de κονέω ne l'est pas davantage. Le plus grave défaut du livre est que les mots de certaines langues, et notamment les mots sanskrits et slaves, sont imprimés d'une manière extrêmement fautive ; les citations sont aussi parfois fausses, par exemple sous ἀλφός, il faut lire I. F., VIII, 64 et non V ; M. P. a négligé certaines trouvailles récentes, ainsi à l'article εἰνατέρων, il convenait de noter que ἐνατηρ se lit maintenant sur des inscriptions d'Asie-Mineure.

A. Meillet.

Xenophontis Respublica Lacedaemonierum Recensuit G. Pierleoni, Berlin, Weidmann, 1905. Un vol. in-8° de vi-63 p. Prix 1 m. 80.

Voici le quatrième des *Scripta minora* de Xénophon, qui est publié dans la collection des textes grecs et latins de la librairie Weidmann de Berlin, par de jeunes philologues italiens. M. Cerocchi a publié l'*Hipparchicus* en 1901 ; M. Tommasini le *De re equestri* en 1902 ; M. G. Pierleoni, qui a déjà édité le *Cynegeticus*, nous donne aujourd'hui la *Respublica Lacedaemoniorum*. Tous ces travaux paraissent sous le patronage de M. H. Diels ; ces philologues d'au-delà des Alpes sont ses élèves : ils ont été formés dans les Universités allemandes ; et, grâce à l'éducation qu'ils y ont reçue, ils sont aujourd'hui en état d'exploiter les trésors que renferment les bibliothèques italiennes. L'édition de M. Pierleoni a été précédée par une étude sur les manuscrits de l'opuscule de Xénophon, étude qui a été insérée dans le *Bollettino di Filologia classica*, année X, fasc. 11 et 12. Ces manuscrits sont au nombre de 28 ; le plus ancien est le Vaticanus 1335 du xiie siècle. Tous ces textes ont été étudiés par M. L. avec le plus grand soin. La conclusion qu'il tire d'un travail si pénible et si méritoire est assez pessimiste ! « Cave credas te genuinum iam textum prae « manibus esse habiturum, pleniorem tamen quam in superioribus « editionibus et accuratiorem adparatum quem dicunt criticum invenies ». La critique de M. P. est quelquefois flottante. Ch. ii, 3-4, il

approuve l'athétèse de M. v. Herwerden sur le passage ἀνυπόδητον-ὑποδεδεμένον, omis d'ailleurs par Stobée; mais il insère ce passage dans le texte, tandis que quelques lignes plus bas, il supprime deux morceaux, dont un est assez long, en alléguant cette même raison qu'ils sont omis par Stobée. Les conjectures proposées par l'auteur sont très rares; celle-ci paraît excellente, XI, 4 : καθίστανται εἰς ἐνωμοτίας, ποτὲ μὲν εἰς τρεῖς, πότε δὲ εἰς ἕξ. Citons encore XIII, 1 : κάτα οἱ σὺν αὐτῷ.

Conformément au plan tracé pour ces éditions, M. L. donne tous les testimonia, c'est-à-dire les passages transcrits ou imités par les écrivains postérieurs. Enfin un index verborum très complet termine cet ouvrage, qui, comme les précédents, fait grand honneur à la jeune école philologique italienne.

Albert MARTIN.

A római elegia. (L'élégie romaine) par Géza NÉMETHY. Budapest, Académie, 1905, XVI-422 pages. In-16.

Dans ce volume, M. Némethy continue les études sur la poésie romaine qu'il poursuit depuis vingt ans. Après son « Étude sur Virgile », il aborde les Elégiaques et donne en quatorze chapitres tout ce que le public lettré doit savoir sur le rapport de l'élégie romaine avec celle des Grecs, sur Catulle, sur Calvus, sur Gallus, et notamment sur Tibulle et sur Properce. C'est comme la quintessence de ses nombreuses dissertations publiées dans les Mémoires de l'Académie, dans la Revue philologique de Budapest et dans son édition critique de Tibulle.

Le premier chapitre sur le rapport de l'élégie romaine avec l'élégie grecque soulève un problème assez délicat. On croyait jusqu'ici que Gallus dont il ne reste qu'un vers, mais qui est considéré néanmoins comme le premier représentant de l'élégie romaine, avait pris comme modèle Euphorion, tandis que Tibulle et Properce s'inspirèrent de Philétas et de Callimaque. M. Némethy prouve qu'Euphorion n'a pas écrit d'élégies erotiques et que les deux autres écrivains grecs n'exprimaient pas leurs sentiments propres, mais composaient des récits mythiques à sujet érotique. L'élégie lyrique qui exprime les sentiments du poète, est donc une création romaine, au même titre que la satire et l'épître. Ces idées que M. Némethy avait déjà émises en 1903 furent également exposées par F. Jacoby dans le *Rheinisches Museum* (1905, 1.) Sur la réclamation du savant hongrois, Jacoby a reconnu, dans la même revue, qu'il n'avait pas eu connaissance du mémoire de M. Némethy. La découverte reste donc acquise à ce dernier.

Dans les chapitres suivants de son ouvrage, M. Némethy s'efforce surtout de grouper tout ce qui se rapporte à la vie des Élégiaques et

de la contrôler par leurs œuvres, de démontrer dans quelle mesure les poèmes reflètent leur vie intime, leurs amours, et d'établir l'ordre chronologique de ces poèmes. Le volume étant destiné au public lettré, l'auteur a intercalé de nombreuses traductions empruntées à M. Csengeri qui a rendu Catulle, Tibulle et Properce dans un rythme essentiellement magyar. Nous préférons, pour les auteurs antiques, le rythme de l'original que la langue hongroise peut rendre à merveille et dont se sont servis tous les traducteurs renommés. Ces rythmes magyars appliqués aux auteurs grecs et romains nous font souvent l'effet d'un manteau de berger hongrois jeté sur une statue antique. On peut voir par la traduction d'Homère de Baksay où cette manie de « nationaliser » les Anciens peut mener.

Dans un long appendice (p. 327-415) M. Némethy explique et défend plusieurs assertions du texte. Il est regrettable qu'il ne mentionne que les travaux des savants allemands et semble ignorer tout ce qu'on a écrit en France et en Angleterre sur la matière. Malgré cette lacune, son volume est une contribution précieuse à l'étude des Élégiaques romains et le premier ouvrage d'ensemble en langue hongroise.

J. Kont.

Kaiser Maximilian I als Kandidat für den paepstlichen Stuhl, 1511, von Dr Aloys Schulte, Professor der Geschichte an der Universitaet Bonn. Leipzig, Duncker, u. Humblot, 1906, VI, 86 p. in-8°.

Parmi les idées bizarres qui surgirent dans l'imagination vagabonde de l'empereur Maximilien I, durant un règne assez long et très agité, l'une des plus fantastiques à coup sûr fut celle de réunir sur sa propre tête la tiare pontificale avec la couronne du Saint-Empire romain. Elle a paru si étrange aux historiens postérieurs qu'ils ont longtemps douté de la réalité du fait, et qu'il se rencontre encore aujourd'hui des savants pour le nier, après que la question a été examinée très en détail, par M. M. Albert Jaeger (1854), Willy Boehm (1873), Henri Ulmann (1888 et 1891), etc. et tranchée d'ailleurs d'une façon contradictoire. Elle vient d'être reprise par M. Aloyse Schulte, dans le mémoire dont nous transcrivons plus haut le titre, et l'on peut croire que l'exposé du savant professeur de Bonn mettra fin pour le moment à cette longue controverse; tout au moins a-t-il expliqué d'une façon fort lucide les circonstances où ces aspirations au Saint-Siège se sont produites chez Maximilien, les raisons qui ont pu lui faire croire un instant que la réalisation n'en était pas impossible, et surtout, il a mis hors de conteste l'authenticité des documents peu nombreux actuellement connus, qui se rapportent à son projet [1].

---

1. Le style de M. S. est parfois un peu trop familier; p. 3, par exemple, il appelle tel document « le Malakoff de notre Sébastopol » et p. 22, le catalogue des dettes de Maximilien est comparé à « l'album de Leporello », etc.

Il n'y en a que deux, à vrai dire; le premier est une *instruction* de l'empereur, adressée à son agent, messire Paul de Liechtenstein, à la date du 16 septembre 1511, le second une lettre intime écrite par Maximilien, deux jours plus tard, à sa fille Marguerite, régente des Pays-Bas. Cette dernière pourrait, à la rigueur, être considérée comme une plaisanterie paternelle, assez singulière, il est vrai; mais les ordres adressés à Lichtenstein sont formels, rédigés sur le ton le plus grave, et ne permettraient le doute, quant aux intentions du souverain, que pour le cas où l'on déclarerait la pièce *fausse;* du moment qu'on en reconnaît l'*authenticité,* il n'y a plus moyen de se refuser à admettre également la candidature de l'empereur à la succession de Saint-Pierre. Il importe de scruter de très près les origines de ce dossier, de peser les documents qu'il renferme, de rechercher s'il est des faits et des pièces d'ordre secondaire qui les infirment ou les confirment en quelque mesure, de reconstituer, en un mot, le milieu dont ils sont sortis.

On peut dire que M. Schulte a très soigneusement accompli cette délicate besogne critique et qu'il examine avec une sagacité toujours en éveil les arguments pour et contre allégués au cours de la controverse. La lettre à Marguerite d'Autriche, publiée d'abord par Godefroy dans ses *Lettres de Louis XII* (1712) a été reproduite par Le Glay dans sa *Correspondance de Maximilien I* [1]. Elle existe encore aujourd'hui aux Archives départementales de Lille, et en voici les passages importants, pour le sujet qui nous occupe. Pour en comprendre le début, il faut savoir que la régente avait fait tenir à son vieux père le conseil de se remarier une fois de plus. Il lui répond en ces termes :

« Très chière et très amée fylle... Ne trouvons point pour nulle résun bon que nous nous devons fraichement [2] marier, mais avons plus avant mys notre délibération et volenté de jamès plus hanter faem nue. Et envoyons demain M. de Gurce, evesque, à Rom devers le pape pour trouver faschon que nous puyssons accorder avec ly de nous prendre pour ung coadjuteur, affin que, après sa mort, pouruns estre assuré de avoer le papat et devenir prestre et après estre sainct, et que il vous sera de nécessité que, après ma mort, vous serés contraint de me adorer, dont je me trouveré bien gloryoes.

« Je envoye sur ce ung poste devers le roy d'Arogon pour ly prier quy nous voulle ayder pour à ce parvenir, dont il est aussy contant, moynant (moyennant) que je résingne l'empire à nostre commun fyls, Charl..... Je commence aussi practiker les cardinaulx, dont II ou III cent mylle ducas me feront un grand service, aveque la parcialité

1. Le Glay, Correspondance, Paris, 1839, II, p. 37, avec corrections aux *Errata*.

2. Il nous semble que l'original doit avoir *fraichement*; M. Schulte, suivant Le Glay, écrit *franchement*; mais ce doit être une faute de lecture de ce dernier, puisque le mot n'aurait ici aucun sens, l'empereur ayant été déjà très authentiquement marié deux fois, à Marie de Bourgogne et à Béatrice Sforza.

qui est déjà entre eos... Je vous prie, tenés ceste matère empu secret... A Dieu! Faet de la main de vostre bon père Maxi, futur pape... Le XVIIIe jour de septembre. »

Certains critiques n'ont voulu voir dans ce document qu'une plaisanterie d'un goût douteux; ce qui est certain pourtant, c'est que Marguerite a pris la lettre très au sérieux; une épitre d'elle, non datée (Le Glay, I, 439) et que M. S. place à cette même époque, en la considérant comme une réponse à la pièce que nous venons de citer, le renvoie avec une insistance respectueuse, à sa principale tâche « en ses vieulx jours », de s'occuper « soigneusement au gouvernement de la personne et des biens » du jeune Charles, « qu'est la chose que plus vous touche après le salut de vostre âme. » — Mais on ne peut conserver de doute sur le sérieux du projet, quand on étudie la seconde pièce, l'*Instruction* qui charge Paul de Liechtenstein de se rendre à Augsbourg pour obtenir de Jean Fugger, le banquier de Maximilien à Rome, et son agent confidentiel, une somme de 300,000 ducats, qu'il juge nécessaire pour gagner les cardinaux, par l'entremise de son factotum ecclésiastique, Mathias Lang, évêque de Gurk; il lui engagera comme garantie le trésor de famille des Habsbourg, et lui promettra en sus le tiers des revenus du Saint-Siège, en même temps qu'il s'engage à nommer comme trésorier pontifical un personnage agréé ou désigné par Fugger lui-même. De cette pièce on ne connaît actuellement, il est vrai, ni l'original, ni même aucune copie manuscrite; elle existe sous sa forme allemande, certainement la plus ancienne [1], et dans une version latine. *Mentionnée* pour la première fois dans une brochure anonyme du juriste Eberhard von Weyhe, en 1606, elle fut *publiée* par Goldast en allemand et en latin, sous le pseudonyme de Cesarius a Branchedoro (*Monita politica*, Francfort, 1609), puis sous son propre nom, et d'une façon plus complète, dans ses *Politische Reichshaendel* (Francfort, 1614). D'où ce publiciste remuant, ce polygraphe parfois peu scrupuleux, tenait-il un document aussi curieux? On n'a pu le découvrir jusqu'ici. M. S. l'a cherché en vain dans les archives d'Autriche; celles des barons de Liechtenstein (famille éteinte au XVIIIe siècle) ont disparu, sans laisser de traces. Il faut donc juger nos *Instructions* uniquement d'après des preuves intrinsèques, et M. S. a réussi à grouper un certain nombre de faits qui, pour un esprit impartial, font tout au moins pencher fortement la balance en faveur de l'authenticité. Dans les comptes de la Chancellerie d'Innsbruck, il a découvert d'abord qu'en effet on avait organisé des relais de poste spéciaux, à la mi-septembre, pour recevoir plus vite les dépêches que Liechtenstein devait envoyer d'Augsbourg, où le « ministre des dettes impériales » (comme l'appelle M. S.),

1. Jamais le souverain ni sa chancellerie ne correspondaient en latin avec les fonctionnaires des territoires héréditaires. Toutes les lettres de Maximilien à Liechtenstein que l'on connaît sont rédigées en allemand.

venait de se rendre en mission. Il a prouvé aussi que l'évêque de Gurk avait bien réellement reçu l'ordre de partir pour Rome, au moment où l'on croyait Jules II mourant; en confrontant le texte même des instructions, de la façon la plus minutieuse, avec les menus détails connus d'autre part, en y constatant une coïncidence complète, notre auteur conclut avec une conviction entière que jamais le faussaire le plus habile n'aurait pu arriver à pareil accord, et que la pièce est donc certainement authentique [1].

Les difficultés mentionnées jusqu'ici ne sont qu'accessoires; il en reste une plus notable; la voici. La lettre à Marguerite, du 12 septembre, et celle à Liechtenstein, du 16 septembre, ne cadrent pas absolument: elles présentent les projets de Maximilien sous un angle assez différent. *D'abord* l'empereur parle de *réunir* sur sa tête la couronne impériale et la tiare pontificale; il veut obtenir l'une sans quitter l'autre. *Ensuite* il est question *d'abdiquer* l'Empire en faveur de Charles d'Espagne, pour obtenir le pontificat ou même seulement le titre de coadjuteur du Saint Père. Comment expliquer cette différence assez notable? C'est ce que M. S. a entrepris de nous exposer dans la seconde partie de son travail.

Quand la nouvelle (fausse) de la mort prochaine de Jules II parvint à la cour impériale [2], Maximilien pensa d'abord à ce cumul étrange qui aurait, selon lui, mis fin à la longue lutte entre le sacerdoce et l'empire. Il était bien capable, tel que nous le connaissons, de se bercer de l'illusion qu'un si beau cas de césaropapisme serait accepté par la chrétienté. Mais en réfléchissant de plus près aux moyens dont il disposait pour atteindre ce but, il dut se convaincre que, pour réussir, il lui fallait certains concours, et que ces concours, il devait les acheter. Le roi Ferdinand d'Aragon était une figure absolument nécessaire dans son jeu, sur l'échiquier politique, et le rusé monarque n'était guère accessible aux considérations sentimentales. Sans doute il n'a consenti à promettre le concours des cardinaux espagnols et son appui personnel qu'à la condition que son petit-fils, don Carlos, arrivât de suite à la couronne impériale [3]. Il y a quelque possibilité, voire même quelque probabilité que la réponse du

---

1. Quant à prétendre que Maximilien a pu inventer cette histoire pour *duper* Fugger, pour lui « carotter » son argent, c'est une hypothèse si absurde que M. S. aurait pu s'épargner la peine (p. 36-37) de la réfuter.

2. Un des courriers parvenus à Maximilien annonçait de Rome que le pape était entré en agonie.

3. En réalité cette seconde combinaison était encore plus difficile à réaliser que la première, puisqu'elle exigeait une double opération des plus délicates, la négociation simultanée à Rome, avec les cardinaux, pour la tiare, et l'entente à Francfort, avec les électeurs, pour la couronne impériale. Et s'il y eut parfois des *rois des Romains* du vivant de l'empereur, il n'y eut *jamais*, depuis que l'Église existe, de *coadjuteur* constitué pour une pape vivant.

roi d'Aragon parvint en Tyrol vers la mi-septembre, et modifia de la sorte les intentions primitives de Maximilien [1].

M. Ulmann, qui n'admet pas les prétentions de Maximilien au pouvoir spirituel lui-même, admet pourtant qu'il a voulu posséder le domaine temporel de l'Église, pour se dédommager de ses pertes au nord de la péninsule, et parce qu'il avait besoin de Rome, pour en faire le centre de la lutte contre les Infidèles [2]. Cette hypothèse est peu vraisemblable, car nous connaissons assez Maximilien pour savoir que la guerre contre les Turcs était le cadet de ses soucis. Et puis, pourquoi aurait-il eu besoin de l'énorme somme d'argent qu'il demandait aux Fugger, pourquoi surtout l'aurait-il voulue payable à Rome (ainsi que le demandent les instructions de Liechtenstein), au moment d'un conflit quasi inévitable dans cette ville, s'il s'agissait d'une saisie du territoire?

Une dernière et bien curieuse modification du projet primitif se rattache aux négociations secrètes avec la couronne de France, dès septembre 1511. Louis XII et son agent, le cardinal de San-Severino, sont instruits de bonne heure des visées impériales, sans qu'on sache au juste comment ils les ont connues [3]. Ils s'en servent dans les intrigues compliquées qui se poursuivent avant et après la constitution de la Sainte-Ligue, et qu'il serait trop long d'exposer ici. Il suffit de dire que dans les plans de San-Severino, Maximilien serait devenu *l'antipape* du groupe dissident des cardinaux, réunis alors en concile à Pise, après que le pape Jules II aurait été déposé par eux. Toutes ces combinaisons étaient-elles bien sincères et l'Espagne et la France entendaient-elles vraiment se prêter à ces arrangements bizarres? N'y voyaient-elles pas plutôt un moyen passager pour arriver en Italie à des résultats purement politiques plus immédiats? Cela est plus que vraisemblable, d'autant que chacune des cours avait pu faire tout à loisir les calculs, refaits par M. S., sur le partage éventuel des voix du Sacré Collège. En faisant le total des cardinaux dissidents à Pise, des Français et des Espagnols, cela ne donnait toujours que seize votants sur trente-neuf électeurs, et ces seize voix n'étaient nullement assu-

1. M. S. a calculé avec un soin minutieux, la marche des courriers circulant entre Tolède et Brixen (p. 39-41). Le trajet semble au moins possible dans les délais assignés.

2. D'après U. l'empereur aurait proposé le cardinal Adriano comme pontife purement spirituel. M. S. fait remarquer avec raison que le fait de voir Adriano mis en avant par Maximilien comme pape futur, dans un entretien avec l'envoyé anglais, Sir Robert Wingfield, ne constitue pas une preuve bien convaincante, puisque nous savons que l'empereur se défiait à ce moment de la politique anglaise.

3. Le cardinal Sigismond de Gonzague en parle dès le 2 octobre, dans une lettre retrouvée par M. Pastor (*Geschichte der Paepste* III, p. 687). En décembre 1511 les Français saisissent à Milan une dépêche de Ferdinand à son envoyé auprès de l'empereur, où il discute le partage de l'Italie après que celui-ci aura réalisé son projet « che e de farsi lui papa ».

rées [1]. Une pression simoniaque très intense aurait donc été absolument requise pour recruter les votes nécessaires à la formation d'une majorité, même modeste, en faveur de Maximilien. D'ailleurs la bulle récente de Jules II, *Cum tam divino*, dirigée contre la simonie dans l'Église, suffisait pour rendre toute tentative de ce genre passablement téméraire. Puisqu'il survivait, toujours énergique et batailleur, au bruit de sa mort, il n'y avait pas lieu d'ailleurs de lui donner un successeur, non plus qu'un vicaire, et l'affaire n'eut aucune suite. Nous ne savons même pas si Fugger, homme pratique avant tout, consentit à prêter son argent au souverain capable de méditer d'aussi folles aventures. En tout cas, cette histoire semble donner raison à ceux qui se refusent à voir dans Maximilien une espèce de réformateur religieux et qui nient les velléités de ce genre qu'on lui attribua, surtout après sa mort. L'idée de coiffer la tiare, au moyen d'une corruption en masse des cardinaux, n'est pas précisément à qualifier de *pium desiderium* et celle de cumuler la puissance spirituelle et temporelle à son profit fait ressortir surtout la décadence absolue de l'idée impériale à cette époque. Pour exercer encore quelque influence en Italie, le successeur de Charlemagne et de Barberousse ne voyait plus que ce moyen chimérique, se faire pape lui-même. Peut-être — et sous ce rapport, on peut se rapprocher de la manière de voir d'Ulmann — le souverain allemand, toujours à court d'argent, visait-il surtout les profits matériels de la situation qu'il ambitionnait; son escarcelle vide se serait volontiers accommodée d'encaisser les bénéfices de la chrétienté. Il n'est pas probable, en tous cas, que l'on parvienne jamais à connaître plus à fond sa pensée, à moins que le hasard ne fasse découvrir quelque part des documents nouveaux. L'excellent mémoire de M. Schulte reste pour le moment le dernier mot de la question.

R.

Ouvriers du temps passé (XVe-XVIe siècles) par Henri HAUSER, professeur à l'Université de Dijon (2e édition, Paris, Félix Alcan, 1906, XLII, 268 p. in-8°; prix : 6 fr. [2].

Ce n'est pas une refonte complète de la première édition dont nous avons rendu compte dans la *Revue*, du 14 août 1899, comme M. Hauser avait d'abord songé à l'entreprendre, en y joignant certains développements esquissés dans sa nouvelle préface. Le moment ne lui

---

1. On peut même affirmer que dans un conclave les cardinaux espagnols et français n'auraient jamais voté d'accord, puisque les deux couronnes poursuivaient en Italie une politique absolement divergente.

2. La reliure du volume porte, par oubli sans doute, sur le plat de la couverture, la date de la *première* édition, *1899*.

semble pas encore venu, nous dit-il, « d'enlever à ce livre sa forme brève, son dessin un peu grêle, mais par là-même plus net, son ton quelque peu tranchant. » L'enquête ouverte par de trop rares travailleurs dans les différentes provinces, sur les conditions d'existence des ouvriers à la fin du moyen âge, n'a pas encore fourni des renseignements nouveaux en nombre suffisant et il convient d'attendre que la chasse aux dossiers dans nos archives départementales et municipales ait été un peu plus fructueuse. Il n'y a donc à peu près rien de changé dans notre volume [1], comme nous venons de nous en assurer par une comparaison attentive, sauf l'adjonction de quelques notes bibliographiques, une nouvelle préface, et le remplacement de l'appendice la *Grande Aumônerie de Lyon, 1531*, par une autre étude sur les *Questions industrielles et commerciales aux Etats de 1560*, se rattachant de plus près au sujet général de l'auteur [2]. Le seul morceau d'importance qui ait un peu modifié la physionomie de l'ouvrage, c'est la *Conclusion* (p. 235-253). Il y a sept ans, M. Hauser ne se sentait pas encore assez sûr des résultats acquis pour les formuler d'une manière plus générale ; les adhésions qu'il a recueillies depuis l'ont encouragé à résumer cette fois sa façon de voir d'une façon plus explicite ; il conclut nettement à la décadence de l'ouvrier au XVIe siècle, à sa déchéance politique, et nous le montre, non seulement exclu du gouvernement du métier par le capitalisme, mais encore exclu de la cité, et tombant dans un état d'infériorité, puis de misère, dont il ne s'est plus relevé sous l'ancien régime [3].

En remerciant l'auteur d'avoir remis au point son intéressante étude, nous lui demanderons pourtant de rester fidèle à son projet de « refonte générale », même au risque « de doubler le volume et d'en bouleverser le plan. » Nous avons encore parmi nous si peu de travailleurs experts en ces matières, si peu d'historiens qui soient économistes, si peu d'économistes qui s'intéressent ou s'entendent aux recherches historiques, qu'il faut bien mettre doublement à contribution ceux que nous possédons déjà.

R.

---

1. La ressemblance est si grande qu'on peut citer à peu près partout d'après la 1re ou la 2e édition, à volonté ; la pagination correspond entièrement, pour le corps du volume.

2. M. H. déclare aussi qu'il « a rectifié quelques sottises » ; mais je crois bien qu'il se calomnie, car je ne les avais pas aperçues lors de ma première lecture. Il a surtout tiré parti, en quelques endroits, de ses recherches récentes aux Archives de Dijon.

3. Parmi les sujets effleurés par M. H., nous relevons celui de l'influence de la Réforme sur les idées économiques du temps et les aspirations ouvrières. Il y aurait certainement là matière à une étude aussi curieuse que neuve pour un travailleur laborieux ; mais ce ne serait pas une besogne d'improvisateur ni de dilettante.

H. THIRION, **Madame de Prie** (1698-1727). Paris, Plon-Nourrit et Comp. 1905, XXIV-361 p. in-8° avec deux portraits (Prix 7 fr. 50).

Auteur d'un ouvrage intéressant sur la *Vie privée des financiers au* XVIIIe *siècle*, M. H. Thirion a eu la curiosité d'étudier, après les fermiers généraux de l'époque de Louis XV et leurs maîtresses, quelques autres groupes sociaux voisins, grands seigneurs et hommes d'affaires, et leur séquelle féminine ; c'est de la sorte sans doute qu'il a fait connaissance avec le minois chiffonné et les yeux « un peu chinois » de Mme la marquise de Prie, la bonne amie de M. le Duc, ce Bourbon si peu sympathique, ministre du jeune roi après la mort de Philippe d'Orléans. Du moment qu'il est admis que l'étude de la galerie des maîtresses royales et princières, infiniment plus connue d'ailleurs que celle des reines de France, constitue une tâche quasiment obligatoire pour nos historiens nationaux, je ne songe pas à protester contre l'introduction dans cette galerie de Mlle Agnès Berthelot de Pléneuf, devenue Mme de Prie ; elle vaut la Montespan, la Pompadour ou la Du Barry, mais je ne m'explique pas que l'auteur se soit imaginé que celle dont il nous raconte l'histoire était inconnue, ou à peu près, jusqu'à lui [1]. Il ressort pourtant assez clairement de tous les textes qu'il cite et qu'il a pris à cœur de réfuter, qu'on a passablement jasé sur le compte de son héroïne dans le premier tiers du XVIIIe siècle, avant que son souvenir fut éclipsé par le rayonnement des favorites nouvelles qui régnèrent à leur tour sur la cour de France. M. Thirion ne se fait-il pas également un peu illusion en affirmant que Mme de Prie fut « la première puissance du royaume durant près de trois années ? » Rien qu'en étudiant son propre récit, il parait bien que, durant le ministère de M. le Duc, il s'est passé des événements où elle ne tint aucun rôle et qu'on a fait encore autre chose que de « s'occuper presque uniquement de sa personne, à la cour et à la ville ». La maîtresse influente — cette influence, personne ne songera certes à la nier — et « désintéressée » ne fut, au dire de l'auteur, « ni méchante ni vicieuse » ; elle était « sans fiel ». Si la haine des courtisans et celle du public en général, ne peuvent être niées, M. Th. nous affirme qu'on détestait dans la marquise « l'intruse bourgeoise », et que cette pauvre Mme de Prie fut « la victime expiatoire sacrifiée aux haines de parti et de caste ». Sans pousser l'indulgence aussi loin, on peut accorder qu'elle eut, pour sa chute, quelques circonstances atténuantes. Née d'une mère plus que galante et restée jusqu'à la fin son ennemie déclarée, Agnès Berthelot fut mariée à quinze ans à un personnage aussi prétentieux que nul, bientôt à peu près ruiné par les frais

1. S'il ne l'a pas cru, pourquoi des phrases comme celle-ci : » Mme de Prie, qu'est-ce ? Qui est-elle ? Ne s'est-on pas obstinément tû sur son compte, etc., » dans la préface ?

de son ambassade à Turin. La jeune femme vint en solliciteuse à Paris, en octobre 1718 ; elle y apprit vite « à connaître le pouvoir de sa beauté » ; elle devint l'Egérie du duc de Bourbon, et, comme elle savait lui pardonner ses menues infidélités, sans les lui rendre, dit-on, elle resta la conseillère préférée jusqu'à la chute de son protecteur en 1726.

La partie la plus curieuse du récit de M. Th., bien documenté d'ailleurs dans son ensemble, est celle qui se rapporte aux nombreuses intrigues de la cour à cette époque [1], à la lutte incessante entre les deux factions des Orléans et des Bourbons, qui se disputent le pouvoir pour l'exploiter dans le but le plus égoïste et sans qu'il y ait lieu de s'intéresser à l'une plus qu'à l'autre, toutes deux constituant une fort laide cabale. On peut admirer, si l'on veut, l'habileté avec laquelle la maîtresse du ministre sut gagner l'amitié de Marie Leczinska, la nouvelle reine de France, mais il serait un peu naïf de lui en faire un mérite spécial, puisqu'elle ne poursuivait dans ses machinations politiques qu'un intérêt purement égoïste ; on pourrait aussi bien mettre sur le compte des vertus chrétiennes de l'évêque de Fréjus les manœuvres souterraines qui amenèrent brusquement la disgrâce du duc, le 11 juin 1726, et par une suite naturelle, celle de sa maîtresse.

La partie la moins connue de l'existence de Mme de Prie, la seule durant laquelle on soit tenté de la plaindre un peu, ce sont les quinze derniers mois de sa vie, passés d'abord à Chantilly auprès de son amant, puis — quand elle eut été chassée de là bas par les affronts réitérés de la douairière de Bourbon — dans son propre château de Courbépine, en Normandie, où elle mourut dès le mois d'octobre 1727. La rumeur publique, toujours hostile à l'ex-favorite, la poursuivit même au-delà du tombeau ; on raconta qu'elle s'était empoisonnée à cause d'un nouvel adorateur, absolument obscur ; ce qui paraît très peu vraisemblable, après les explications données à ce sujet par l'auteur [1]. M. Th. qui compte revenir sur la marquise et son entourage [2], aurait pu se résumer peut-être davantage ; certains épisodes de son récit n'ont qu'un rapport lointain avec l'histoire de France. Il aurait pu plaider aussi les circonstances atténuantes en faveur de sa cliente avec un peu moins de chaleur, car en somme ce qu'il trouve de plus favorable à dire sur son compte, c'est qu'elle « n'a pas coûté cher à la France » et qu'elle a propagé parmi nous le goût pour la musique italienne. Sur le premier point, nous ne savons au fond rien de précis, et même s'il était établi, cela ne suffirait pas pour l'absoudre.

---

1. Nous appelons surtout l'attention sur les pages nombreuses consacrées à la personnalité peu sympathique du ministre de la guerre Le Blanc.

1. Pas pourtant, pour la raison qu'elle était trop « chrétienne » pour se suicider, comme le veut M. Th.

2. En effet il nous annonce un second volume, intitulé *Madame de Prie et ses amis*, comme devant paraître bientôt.

Nous tenons à remercier, en finissant, l'auteur d'avoir, contrairement au goût du jour, traité un sujet aussi scabreux avec une correction de langage parfaite, sans souligner l'effronterie des mœurs d'alors par l'effronterie des mots d'aujourd'hui.

R.

H. Grein, **Die « Idylles prussiennes » von Théodore de Banville** (Progr. du Realgymnasium de Neunkirchen), 1906, in-8°, 50 p.

L'auteur de cette brochure, examine au point de vue du fonds et de la forme — celle-ci surtout ramenée à la qualité de la rime — ces poésies de circonstance suscitées par le siège de Paris et l'invasion. Il faut louer le grand effort d'objectivité de cette étude, qui se place au point de vue d'un « neutre » vis à vis d'une œuvre partiale par définition. Il eût été important de marquer davantage (p. 38 et suiv.) dans quelle mesure Banville adhère à la brusque désillusion, manifestée chez nombre d'intellectuels de ce temps, sur la psychologie même du peuple allemand. La « Résistance » modelée par Falguière dans la neige des remparts est plus connue que M. G. ne l'imagine (p. 21) : il en trouvera la reproduction dans un numéro de l'*Illustration* de l'hiver 1870-71.

F. B.

Mélanges d'histoire littéraire, publiés sous la direction de M. Lanson. Paris, Alcan, 1906, in-8° de VI-200 pages, fascicule XXI de la Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

Ces *Mélanges* se composent d'un *Avant-propos* très court et net de M. Lanson et de trois études de sources ou de manuscrits poétiques. M. Fréminet recherche dans Hérodote, et plus particulièrement dans la traduction de Du Ryer, *les sources grecques* du poème de V. Hugo les *Trois cents*. M. H. Dupin étudie *la chronologie des Contemplations*, et, au moyen d'arguments externes et internes, il restitue leur date véritable aux pièces antidatées ou postdatées. M. Des Cognets examine *les manuscrits de Lamartine*, *Nouvelles méditations* et *Harmonies poétiques*, conservées à la Bibliothèque nationale, et donne l'état exact des corrections, des additions, des remaniements. Ces trois travaux, d'un scrupule absolu et d'une conscience vraiment scientifique, sont loin d'être indifférents, comme leur méthode pourrait le faire croire, à des fins littéraires et esthétiques : la qualité de l' « hellénisme » de V. Hugo, la façon dont il entendait imposer à sa vie une sorte de développement idéal, le procédé de composition de Lamartine se trouvent éclairés, par ces patientes investigations, d'un jour aussi franc, et beaucoup plus sûr, que les clartés intuitives de l'impressionisme.

F. B.

Paul Lacombe. **La psychologie des individus et des sociétés chez Taine, historien des littératures.** Étude critique. Paris, Alcan, 1906, in-8 de 374 pages.

La juste revision à laquelle est soumis depuis quelque temps le système explicatif de Taine n'a pas, en ce qui concerne l'histoire des littératures, d'ouvrier plus actif que M. Lacombe ; et le présent ouvrage nous donne, dans un ensemble assez vigoureux, un certain nombre d'objections qu'il avait déjà exposées ailleurs en partie. On voudrait le trouver informé plus à fond, et sur la genèse des idées de Taine, et sur l'objet des études de Taine. N'est-il pas singulier qu'il n'ait pas à mentionner, parmi les ouvrages qui ont pu le renseigner, l'excellente *Philosophie de Taine* de M. Barzellotti dont le titre figure assez fallacieusement au-dessous des ouvrages « du même auteur », au verso du faux-titre [1] ? N'est-il pas étrange que, transcrivant pour l'examiner le développement de Taine sur l'*âge moderne,* il écrive d'une plume tranquille, à propos du mouvement d'idées qui marque la fin du XVIIIe siècle : « les Gœthe, les Schiller, les *Heine* et bien d'autres... » (p 109) ? C'est que la méthode adoptée par M. L. pour procéder à son enquête, « une lecture plusieurs fois réitérée des ouvrages de Taine », la « réflexion personnelle », la confrontation de l'*Histoire de la littérature anglaise* avec l'*Histoire littéraire du peuple anglais* de M. Jusserand, tout cela, malgré l'excellence de ces éléments d'information, ne suffit pas [2] à entourer de toutes les garanties désirables un examen critique qui porte en toute première ligne sur l'ensemble de la *Littérature anglaise.* « Le procédé dont j'use avec Taine, écrit M. L. dans son *Avertissement*, consiste à le suivre de près, pas à pas, à confronter ses affirmations avec les faits, à sonder ses généralisations pour en vérifier le contenu, à les rapprocher les unes des autres pour voir si elles s'ajustent » : il est permis de croire que c'est surtout de cette dernière arme que l'auteur s'est servi ; c'est la plus commode à manier, celle à laquelle était le plus exposé ce hasardeux constructeur de synthèses, mais ce n'est pas celle qui inspire le plus de sécurité à tous les lecteurs émancipés de Taine. Trop souvent, cette tactique aboutit à opposer des contre-généralisations aux généralisations de l'adversaire : c'est ainsi qu'on écrit (p. 79) que, sous la Restauration anglaise, « la production comique abonde, comme abondait la tragique au temps de Shakespeare », ou (p. 287) que « la liberté de ton, de langage, l'élargissement de sympathie... caractérisent notre romantisme ». Comme il serait plus sûr de choisir un ou deux terrains d'expérience nettement délimités, et d'y vérifier aussi soigneusement que possible ce que

1. M. Barzellotti y est d'ailleurs appelé « professeur de littérature étrangère ».

2. D'où sans doute aussi les graphies courantes de Congrew pour Congreve (p. 93 et 97), de Ben Johnson (p. 99 deux fois) ; Massingers (p. 90) ; pourquoi ne pas écrire *Un cœur simple* (p. 150 et 289) au lieu de *Trois contes ?*

valent, en tant qu'explications de phénomènes littéraires, la faculté maîtresse, la race, le milieu et le moment !

Ceci dit, je ne fais pas difficulté d'admettre que la réfutation de M. L., surtout lorsqu'il s'agit de mettre Taine en contradiction avec lui-même, est assez pressante et serrée. Sur la vanité psychologique de l'idée de race, sur le danger qu'il y a à « concevoir la moyenne des esprits dans une génération d'après l'excellence d'un esprit rare », sur la nécessité de rechercher, en bonne méthode, les explications immédiates avant de recourir aux catégories plus lointaines de la race et du milieu général, incidemment aussi sur la fausse analogie entre l'évolution physiologique et les vicissitudes des genres littéraires, il y a des remarques tout à fait bonnes, et parfois assez neuves. L'exposé des idées de Taine est en général objectif et équitable : c'est mal traduire cependant (p. 48 et suiv.) sa théorie de la conception mentale chez le Français et chez le Germain que d'interpréter « demi-vision » comme « vision partielle et lente », et Taine au contraire veut parler d'intuitions qui touchent à une sorte d'hallucination. Ailleurs, l'insertion dans le chapitre du *milieu*, aux pages 167 et suivantes, de la théorie de la *faculté maitresse* et du balancement des organes ne contribue en rien — au contraire — à la clarté de la démonstration. Et pourquoi n'avoir pas, suivant l'ordre même de la pensée de Taine, exposé et examiné cette première théorie avant de passer au reste du système ? C'est ici qu'il eût été bon de refaire, avec un philosophe pour guide, un peu du chemin que fit l'auteur de l'*Intelligence* sur un terrain qu'il croyait scientifique.

En dehors de remarques incidentes qui sont parfois assez suggestives, deux chapitres presque entiers sont consacrés à « quelques causes qui semblent avoir été méconnues par Taine » et à des « propositions relatives à une méthode différente de celle de Taine ». Cette partie positive et constructrice du livre de M. Lacombe se fonde surtout sur deux principes, d'origine sociologique, dont il lui semble que Taine n'a pas assez tenu compte. Le premier est la tendance à l'imitation ; mais pour s'appliquer à tel objet plutôt qu'à tel autre, cette tendance ne suppose-t-elle pas, chez l'individu ou dans une collectivité, des dispositions préalables qu'il importerait de déterminer ? Le second est la loi de l'offre et de la demande ; mais n'est-elle pas irrecevable chaque fois qu'un artiste littéraire est allé à l'encontre du goût dominant ou qu'il n'a travaillé que pour sa propre satisfaction ? Enfin il n'est pas sûr que le littérateur prétende saisir, par définition, « le particulier, le singulier, l'individuel », et des époques entières de la littérature protesteraient contre une définition aussi exclusive ; il n'est même pas sûr (M. L. y revient à plusieurs reprises) que le littérateur s'interdise par définition ce qui est le « but du savant, de découvrir entre des phénomènes d'aspect différent une similitude plus ou moins cachée, masquée, mais essentielle et profonde », et le

procédé intuitif de bien des poètes, parmi les plus grands, s'accommoderait à merveille d'un tel signalement.

L'ouvrage de M. L. parait valoir bien plus par les objections faites au système de Taine, par cette « critique des défauts » dont il croit devoir s'excuser, que par les tentatives proposées pour amender et compléter cette méthode insuffisante. Il partage du moins avec la *Critique scientifique* d'Émile Hennequin ou la *Méthode scientifique de l'histoire littéraire* de M. Renard, qu'il tente de continuer à sa manière, le mérite de croire que « tout est causé » et que « le sentiment du déterminé, du nécessité est le premier fonds de tout esprit scientifique ».

F. Baldensperger.

Pompiliu Eliade, **Histoire de l'esprit public en Roumanie au XIXe siècle.** T. Ier. Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1905, in-12, XXXIX-402 p.

M. E., qui avait déjà publié en 1898 un ouvrage sur l'*Influence française en Roumanie*, revient aujourd'hui sur un sujet qui lui est cher et où presque rien de sérieux n'a été publié en France. Le tome Ier de ce travail (qui en aura cinq ou six, sans doute), comprend deux parties : la *Vie politique* et la *Vie intellectuelle et morale*. C'est une étude, documentée avec soin, de l'histoire et de la littérature roumaines de 1821 à 1828. M. E. s'est initié en France, à l'Ecole Normale, à la méthode historique et critique moderne ; il en suit diligemment les préceptes et son ouvrage en présente l'appareil : notes, références, index, bibliographie (celle-ci excellente). Ce livre n'est pas cependant sans défauts ; il n'est pas assez *serré*, contient des digressions ou discussions oiseuses (cf. p. 297-298 l'aperçu sur *Britannicus*), des longueurs fatigantes, un excessif fatras de citations, commentées à coups d'épithètes (p. ex. p. 342). Mais le livre Ier est presque entièrement neuf pour des lecteurs français. Le réquisitoire de M. E. contre les Phanariotes, qui choquera les idées reçues, paraît cependant justifié en grande partie. Le livre II a deux chapitres curieux, sur le « premier Roumain moderne » et les « premiers *Bonjouristes* » ou étudiants Roumains venus en France. Dans le chapitre III règne une trop patriotique indulgence pour les œuvres des « littérateurs » roumains de l'époque. Dans les volumes suivants, l'auteur voudra sans doute être plus concis, plus sobre de citations et moins prodigue de points suspensifs. Son *Histoire de l'Esprit public en Roumanie* sera certainement, en même temps qu'une sorte de monument national, un bon instrument d'information et de travail [1].

R. Guyot.

---

1. Lire, pp. XXIV, part*is* ; 19, Silistr*ie* ; 77, pr*être* réfractaire, 245, dep*en*ser ; 249, Lan*g*eron ; 275, pa*i*sible ; 321, ta*c*he, etc. M. E. est-il bien sûr que Massillon ait prêché devant Louis XV « à la Chapelle des Tuileries » ?

A. Mézières, **Au temps passé.** Paris, Hachette, 1 vol. in-12.

Ces souvenirs remontent à plus d'un demi-siècle : ils embrassent surtout les années 1848 à 1851, temps où M. Mézières était à l'Ecole normale supérieure, puis à l'École française d'Athènes, mais d'ailleurs évoquent des temps plus anciens encore, la vie provinciale de la Lorraine et spécialement de Metz après 1830. « Beaucoup de choses s'estompent déjà dans le lointain de ma mémoire (nous dit-il). Avant que tout s'efface, je voudrais rassembler quelques souvenirs, non pour la satisfaction de parler de moi, mais pour faire revivre les traits essentiels d'une société aujourd'hui presque disparue ». Et je ne puis assez dire avec quel charme simple, de quel style ferme et vivant, ce récit est fait, ces milieux sont reconstitués, ces personnages remis en scène, ces idées, ces convictions relevées et formulées à nouveau.

Ce sont les premières impressions de l'enfant, parmi les souvenirs toujours vivants des guerres de l'Empire, au côté de cet aïeul maternel Aubrion O'Brien Irlandais et Lorrain tout ensemble, qui avait construit les fortifications de Mayence sous les yeux de l'Empereur, — et dont M. Mézières peint avec amour le portrait vénéré, — et au contact de cette race énergique et patriote dont Metz était le centre, Metz la ville si profondément française par la langue, les mœurs, les traditions, les archives (je recommande la page 10 du livre : il n'en est pas de plus éloquente). Ce sont les premières ambitions de l'écolier auprès de son père, brillant recteur de l'Académie de Metz, et les luttes qu'il soutint avant de renoncer à toute carrière militaire ou navale, avant d'adopter résolument cette voie des études littéraires où il devait se montrer rapidement de premier ordre. Ce sont les portraits finement tracés, cordialement colorés des maîtres ou des camarades qui l'entourèrent, ce père d'abord, dont la conversation éblouissait par la variété et l'étendue des souvenirs, puis Rinn, Despois, Wallon et cette promotion de 1848 où Caro, Beulé, Gandar, Girard côtoyaient Taine, Sarcey, About, Weiss, où Challemel-Lacour se rencontrait avec Pasteur.

Mais quelles aventures inattendues que celles de cette promotion qui traversa la Révolution en soldats et en défenseurs de l'ordre ! Le chapitre où M. Mézières raconte cette période, où son rôle à lui se trouva être si actif, si dangereux, si glorieux même, est d'un intérêt des plus vifs, d'une éloquence simple, tout-à-fait entraînante. La situation, l'esprit de l'Université après cette crise est aussi caractérisé d'une façon très attachante. Puis surtout, l'histoire de la naissante École française d'Athènes, le voyage de M. Mézières, par Rome et Naples, jusqu'à la terre classique des lettres et des arts, les premières excursions enthousiastes à travers tant d'illustres souvenirs, sont contés ou décrits avec un charme rare. Une série de lettres écrites par le jeune hellénisant à ses parents, en les années 1850-1851, achève très heureuse-

ment le volume. Plus heureux que d'autres du même temps (que je sais bien), M. Mézières a retrouvé la majeure partie de cette correspondance, et elle est si vivante et si pleine de choses, au cours de ces voyages d'archéologie et de linguistique à travers les terres de Sparte et de l'Arcadie, des Cyclades et des Ioniennes ou de la Béotie, puis de Malte à Naples et à Florence, avant de revenir en Eubée et à Salonique, qu'on ne peut que réclamer énergiquement la suite du récit, un second volume.

Celui qu'il vient de publier s'arrête trop tôt, en 1851 : il semble brusquement interrompu, car l'auteur n'est pas rentré en France à ce moment comme il eût dû ; il avait obtenu une prolongation, il était encore en Grèce en 1852, et que de choses nouvelles et attachantes il aurait encore à nous dire sur les hommes et les choses, sur les nouveaux venus à l'École et les artistes de l'École de Rome en tournée, sur ses propres travaux, sur son retour et les débuts de sa brillante carrière dans les lettres. C'est ce dont nous escomptons d'avance l'extrême intérêt et dont nous voulons absolument croire la rédaction prochaine.

H. de Curzon.

Faguet (Emile). **L'anticléricalisme.** Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1906. In-8° de 381 p.

Le premier et très curieux chapitre de ce livre prête à d'assez fortes objections. M. F. y soutient que sans doute il y a toujours eu dans notre nation des groupes d'hommes profondément religieux mais que dans son essence le Français est irréligieux, vu qu'il est léger, vaniteux, fanfaron de vice, ennemi de la métaphysique, de l'obscurité, de la tradition. Il semble que, comme un des écrivains qu'il a le mieux compris, Mme de Staël, il juge du caractère français d'après la génération où il vit. Le Français d'avant le XVIIIe siècle était beaucoup moins léger et, loin de détester la tradition, il s'y attachait de toutes ses forces. Il n'avait point peur de ce qui applique, témoin le système pédagogique auquel il se soumettait et la lourdeur, la diffusion qu'il pardonnait à quiconque voulait l'instruire. D'ailleurs il n'avait pas besoin de métaphysique pour croire : le sentiment de la faiblesse humaine et l'Évangile le menaient au pied de la croix.

Mais ce premier chapitre ne fait pas, à vrai dire, partie intégrante du livre, et au surplus M. F. reconnaît que la France du XVIIe siècle était pénétrée de foi ; il prouve même dans le chapitre suivant que la haine contre l'Église au XVIIIe siècle fut beaucoup plus bruyante que profonde. La partie essentielle de l'ouvrage, celle qui porte sur le présent et l'avenir, est aussi pleine de vigueur que d'esprit. Elle dénote une étude attentive des faits, des doctrines, un art singulier pour analyser

les principes, pour démêler tout ce qui en retarde ou en accélère le développement.

L'idée générale est qu'on ne s'en tiendra évidemment pas aux mesures prises récemment à l'endroit de l'Église, et cela non seulement parce que plusieurs de ceux qui les ont appuyées déclarent ne s'en contenter que provisoirement, non seulement parce que toute atteinte à la liberté prépare des restrictions nouvelles, mais parce que la logique veut que l'on pousse plus loin. On a, dit M. F., dissous les corporations religieuses et confisqué leurs biens; mais tous les griefs invoqués contre elles portent également contre le clergé séculier. Les moines relèvent du Pape, mais les prêtres aussi; les moines ont fait vœu de chasteté, mais les prêtres aussi. L'enseignement que donnent les uns et celui que donnent les autres s'inspirent des mêmes principes. Les uns et les autres professent que le vrai bonheur est dans l'effort pour mériter d'être heureux ailleurs. Si un système politique veut persuader aux hommes que le bonheur consiste au contraire dans la croyance que tout finit avec la mort et dans le partage égal des jouissances terrestres, si de plus ce système se croit le droit d'être seul propagé, il est clair qu'il ne peut pas plus tolérer les contradicteurs en soutane ou même en redingote que les contradicteurs en froc; il est clair que la simple pratique publique des croyances opposées formerait encore une protestation muette qu'il ne supportera pas toujours. Si l'on ôte à l'Église le droit de répandre des idées réputées inadmissibles, ce n'est pas pour le conférer à d'autres. M. F. signale deux motifs qui hâteront la marche des événements : les besoins d'une certaine politique qui sacrifie l'Église pour retarder d'autres sacrifices et les calculs d'une autre politique qui, en préparant pour l'État le monopole de l'enseignement, lui prépare pour plus tard la libre disposition des fortunes particulières. La séparation a été proposée par des hommes qui, la veille, en frappant les congrégations, se déclaraient sincèrement pour le maintien du Concordat; M. F. en conclut que les mêmes hommes pour les mêmes motifs entameront prochainement la guerre contre le clergé séculier qu'ils viennent d'émanciper en le cassant aux gages.

Le livre de M. F. écrit avec sa verve habituelle, frappe d'autant plus qu'il part d'un homme convaincu que la séparation de l'Église et de l'État, dans quelques conditions qu'elle s'accomplisse, doit tourner au profit de l'Église.

A voir de plus haut, à embrasser tous les livres de politique écrits par M. F. au cours de ces dernières années, je crois que l'on peut dire que jamais publiciste n'avait autant approfondi les conséquences auxquelles conduit l'abandon du principe de la liberté.

Charles Dejob.

Nous recevons, de M. Salomon Reinach, la lettre suivante :

« Mon cher Directeur, permettez à un ami de Désiré Nisard de rectifier une assertion de M. Cartault (*Revue*, n° 17, p. 281.) Le Stace des *Poètes Latins* n'est pas Hugo, mais Lamartine; Nisard fait de Stace un *ovidien* en se souvenant de ce que Lamartine doit à Parny. Dans ce beau livre, c'est Lucain qui tient la place de Hugo; Nisard n'en a jamais fait un secret. »

— L'Université de Yale continue, sous la haute direction du professeur A. J. Cook, la publication des comédies de Ben Jonson. Nous avons rendu compte des quatre pièces déjà parues. M. W. S. Johnson vient d'éditer *The Devil is an Ass.* (Yale Studies in English. XXIX, New-York, Henry Holt, 1905, in-8°, 252 pp.). Le texte est emprunté à l'édition originale (1631). Les variantes sont rejetées au bas des pages. Au contraire des notes toujours abondantes et touffues, l'introduction est sobre. L'essentiel était de distinguer les trois éléments de la pièce : le diable, la satire personnelle, l'intention didactique; M. Johnson s'est très bien acquitté de sa tâche. Il ne faut pas oublier que cette excellente édition des œuvres de Jonson a été entreprise grâce à la générosité d'un ancien élève de l'Université de Yale, M. G. E. Dimock. — Ch. Bastide.

— Le bulletin du premier trimestre de l'*Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon* contient deux notices, l'une de M. Vaissier, sur *Bernard Prost*, l'inspecteur-général des archives et des bibliothèques, l'autre, de M. Rossignot sur *le cardinal Perraud*; un compte-rendu détaillé, par M. Ledoux, du chapitre que M. A. Chuquet a consacré à Besançon dans son livre sur le prince Charles de Hesse-Rheinfels ; une étude de M. Chipon sur l'exposition rétrospective de Besançon en 1906; un rapport de M. R. de Lurion sur le prix Marmier (le prix est décerné à l'ouvrage de M. Henri Prost sur *les États-généraux du comté de Bourgogne d'après les origines jusqu'à 1477*, et une mention très honorable attribuée à M. E. Pajot pour ses *Confins des Séquanes et des Rauraques aux temps des Romains et des Mérovingiens*); des pages fort intéressantes de M. le commandant Allard sur *l'histoire du tunnel et des travaux du Simplon*. Le kilomètre de tunnel (on sait que le tunnel compte vingt kilomètres) a coûté quatre millions. Mais M. Allard insiste particulièrement sur les motifs qui ont empêché la France de participer aux travaux et sur les voies d'accès qui seraient les plus avantageuses à notre commerce. La ligne de Lons-le-Saulnier à Genève par la Faucille, « sorte de métropolitain traversant le Jura de part en part », durera dix ans et entraînera une dépense de cent cinquante millions au minimum. Un projet plus modeste et plus réalisable est le raccourci de Frasne-Vallorbe ; on diminue ainsi les déclivités de certaines parties de la ligne de Pontarlier, le prix de revient serait d'une vingtaine de millions, et le travail serait achevé en quatre ans. Provisoirement, le doublement de la voie Pontarlier à Vallorbe faciliterait les communications avec le Simplon, durerait un an et coûterait quatre millions et demi. En tout cas, au moyen de la nouvelle percée du Simplon, de Paris à Milan par Pontarlier et Vallorbe, on met quinze heures et demie, tandis qu'il faut dix-neuf heures par le Mont-Cenis et vingt et une heures par le Gothard. Le trajet par Frasne-Vallorbe demanderait quinze heures et par la Faucille, quatorze heures trois quarts. — C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 28 mai. — 1906

Rabbath, Documents inédits sur l'histoire du christianisme en Orient. — Baumgarten, Poland, Wagner, La civilisation grecque. — Staehelin, L'entrée des Germains dans l'histoire. — Ménechmes et Pseudolus, trad. Boisacq. — Ilberg, La carrière médicale de Galien. — Musonius, p. Hense. — Excerpta de insidiis, p. De Boor. — Imbert, La vie florentine au XVIIe siècle. — Baron de Bildt, Christine de Suède et le conclave de Clément X. — Schmitthenner, Schiller et la religion. — Bultaingaire, Le club des jacobins de Metz. — Lanzac de Laborie, Paris sous Napoléon. — Gerold, Redslob. — Chr. Maréchal, Lamennais et Victor Hugo. — Reincke, L'ancienne Diète et le Conseil fédéral actuel. — Rocquain, Notes et fragments d'histoire. — Soubies, Les membres de l'Académie des Beaux-Arts. — Dehérain, Études sur l'Afrique. — Naegely-Akerblom, Des preuves historiques employées par les auteurs traitant de l'hérédité. — Damaschke, La réforme agraire. — Soloviev, Impressions d'un chef de compagnie. — Boyer et Spéranski, Manuel pour l'étude de la langue russe. Académie des inscriptions.

P. Ant. Rabbath, **Documents inédits pour servir à l'histoire du christianisme en Orient depuis le xvie siècle.** Paris, Picard [1905]. Tome I, p. vii-188, In-8°.

Le P. Rabbath commence la publication d'un recueil qui sera très utile. Il nous donne des pièces tirées des archives de la Compagnie de Jésus, du Vatican, de notre ministère des affaires étrangères et des bibliothèques de Paris, Rome, Londres et autres villes, en général, des lettres et relations de missionnaires, et des rapports officiels sur les missions, notamment sur celles de Syrie. On trouve dans le premier volume que nous annonçons, une trentaine de pièces tant en français qu'en italien, quelques-unes en arabe avec leur analyse ou leur traduction ; elles se rapportent à des époques et à des matières très diverses. L'auteur fera bien à l'avenir de s'astreindre à un classement méthodique et chronologique et d'éliminer les documents qui concernent l'Ethiopie, puisqu'ils doivent trouver place dans le grand ouvrage du P. Beccari dont nous avons récemment parlé ici-même. On regrette qu'il n'ait pas mis en tête de ce volume un catalogue général des pièces qu'il a copiées ou analysées. Mais le recueil qu'il a publié et qui lui a coûté beaucoup de temps et de peine, rendra de grands services.

J.-B. Ch.

Die hellenische Kultur, dargestellt von F. Baumgarten, F. Poland, R. Wagner. Avec 7 planches en couleur, 2 cartes, environ 400 figures dans le texte et 2 planches doubles. Leipzig, Berlin, Teubner, 1905; x-489 p. grand in-8°.

« Beaucoup d'hommes dont l'Allemagne peut être fière ont été formés et mûris à l'école de l'antiquité, et ils lui doivent, qu'ils en aient conscience ou non, une bonne part de ce qu'ils sont devenus ». Cette phrase, qu'écrivent les auteurs dans leur préface, est vraie des autres pays; quoi qu'on puisse penser des civilisations antiques, la Grèce restera toujours un foyer de lumière, et la connaissance de ses institutions, de ses arts et de sa littérature ne cessera d'être indispensable à quiconque veut cultiver son esprit, élargir ses vues et affiner sa pensée. Il n'est pas besoin d'être helléniste de profession; il peut suffire, à notre époque affairée et utilitaire, de prendre contact avec la civilisation grecque, d'en saisir d'une façon raisonnée les traits distinctifs, et d'en apprécier intelligemment le génie. Pour cela un bon guide est nécessaire, et c'est en s'inspirant de cette pensée que MM. Baumgarten, Poland et Wagner ont composé ce manuel. Une introduction due à MM. P. et W. conduit le lecteur dans la Grèce antique, et le met en relation avec son peuple, sa langue et sa religion; et après un chapitre préliminaire où M. B. expose la civilisation mycénienne (Troie, Mycènes et Tirynthe, la Crète d'après les dernières découvertes) sous le titre *das griechische Altertum*, on entre dans la période historique. Celle-ci est divisée en deux chapitres, *das griechische Mittelalter*, que les auteurs terminent à la fin du vi^e^ siècle, et *die griechische Blütezeit*, de 500 à 323. Chacun de ces chapitres est partagé en trois sections parallèles, traitées séparément par l'un des collaborateurs: dans l'une M. P. étudie les institutions politiques, la vie publique et privée, la famille et le culte, en y comprenant la civilisation homérique; la seconde, rédigée par M. B., traite de l'art (architecture, sculpture, peinture, etc.); la littérature fait l'objet de la troisième, dont M. W. s'est chargé. Cette division en deux périodes, qui interrompt le développement général d'un même sujet, prêterait peut-être à certaines critiques; ce n'est là cependant qu'une disposition tout extérieure; les trois sections restent nettement indépendantes, et l'unité de chacune d'elles ne perd rien à cette séparation. On y verra au contraire cet avantage que chacun des deux groupes forme un tout bien déterminé par ses dates extrêmes; et que tout en pouvant suivre d'un seul trait l'histoire littéraire, par exemple, en faisant abstraction des autres sections, le lecteur aura en même temps une vue d'ensemble de la culture hellénique à une époque donnée, dans toutes ses manifestations politiques, artistiques et intellectuelles. Cet ouvrage me paraît appelé à avoir un vif succès en Allemagne, d'autant que rien n'a été épargné pour le rendre attrayant : l'impression est soignée et élégante, et de nombreuses illustrations, reproduisant des monuments, des restaurations, des sculptures, des vases, etc., accompagnées pour la plu-

part d'une brève notice explicative, charment l'œil du lecteur et complètent son instruction. Les auteurs ont su, en outre, rester dans les limites d'un manuel destiné aux gens du monde et à la jeunesse désireuse de s'instruire (l'ouvrage est qualifié de *Geschenkwerk* dans les catalogues en s'abstenant de pénétrer, sauf de rares exceptions, dans les questions encore insuffisamment éclaircies par la science contemporaine.

MY.

Félix STÆHELIN, **Der Eintritt der Germanen in die Geschichte.** Bâle, 1905, 30 p.

Dans un tirage à part d'un article d'une *Festschrift zum 60 Geburtstage von Theodor Plüss*, M. Félix Stähelin, professeur au gymnase de Bâle, connu du monde savant par de nombreuses publications, discute à nouveau la thèse de l'identification des Galates nommés dans l'inscription d'Olbia. Il combat l'opinion de Schmidt qu'ils soient de vrais Galates, se donnant eux-mêmes ce nom. M. Stähelin croit qu'il s'agit des Bastarnes, donc justement de voisins d'Olbia. Cette étude témoigne d'un grand soin et d'une grande compétence.

E. T.

Les Ménechmes et le Pseudolus de Plaute, traduction nouvelle par Émile BOISACQ, professeur de philologie et d'archéologie classiques à l'Université libre de Bruxelles, lauréat de l'Académie royale de Belgique; deuxième édition, Bruxelles, Pierre Boisacq, 1905, 214 p. in-12.

Les deux pièces de Plaute sont précédées de très courts avant-propos contenant les titres et dates des imitations les plus connues. J'ai rencontré dans ce livre qui paraît fait à la hâte, des fautes d'impression, des phrases inintelligibles et incorrectes, des notes à prétention savante contenant parfois de fortes méprises, et des fautes de tout genre. Le bon public, chez nos voisins, n'en est pas choqué : tant mieux pour lui [1].

E. T.

J. ILBERG. **Aus Galens Praxis**, ein Kulturbild aus der römischen Kaiserzeit. Leipzig, Teubner, 1905, 41 p. (Tir. à part des *Neue Jahrbücher für das klass. Altert., Gesch. und deutsche Liter.* t. XV, p. 276-312).

Galien a beaucoup parlé de lui-même dans ses ouvrages; s'il a une haute culture philosophique et une profonde science médicale, il ne se fait pas faute de le rappeler à tout propos, et cette vanité n'est pas

---

1. Je vois que l'auteur a publié la même année une traduction de Térence avec une introduction sur la Comédie romaine en général.

sans causer quelque préjudice à la bonne opinion que l'on peut avoir de lui. Il a beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup expérimenté, et ses traités sont pleins de remarques curieuses, d'observations intéressantes, d'anecdotes humoristiques qui sont contées en homme d'esprit et en médecin non moins soucieux de sa renommée qu'habile dans son art. M. Ilberg a rassemblé tous ces traits épars, et a donné dans sa brochure un aperçu de la vie de Galien et de sa carrière médicale ; nous suivons le praticien depuis ses débuts à Pergame, sa ville natale, où il fut médecin des gladiateurs, jusqu'à Rome, où il séjourna à deux reprises, où l'empereur Marc-Aurèle l'attacha à la personne de son fils Commode, et où les grands, les femmes du monde, ses confrères eux-mêmes, qui pourtant ne l'aimaient guère et auxquels il joua plusieurs mauvais tours, avaient recours à ses soins et à ses conseils. Nous voyons comment Galien comprenait sa profession, quelles études lui paraissent nécessaires, quelle attitude il recommande auprès des malades, quelle recherche incessante, quel travail sans relâche — il se donne lui-même comme exemple — il exige du véritable médecin, comment enfin il veut qu'une expérience continuelle intervienne toujours pour confirmer ce que la théorie croit avoir découvert. C'est ainsi que Galien s'était imposé à Rome ; et en exposant la carrière et les opinions du plus grand médecin de l'époque impériale, M. Ilberg a donné en même temps un exemple de ce que savaient et pouvaient faire, dans la société romaine, ces *Græculi* dont parle Juvénal [1].

MY.

C. Musonii Rufi reliquiae edidit O. HENSE. Leipzig, Teubner. 1905 : XXXVI-148 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

La préface de cette édition explique comment M. Hense a compris la publication des fragments du philosophe stoïcien C. Musonius Rufus, qui florissait à la fin du premier siècle de notre ère. Musonius n'a rien écrit ; ce qui est connu de lui nous est parvenu, pour la plus grande partie, par un de ses disciples du nom de Lucius ; un fragment, dans Stobée, porte en effet ce nom, et les autres, conservés également par Stobée, sont en toute probabilité de la même main. Mais M. H. n'a voulu admettre dans son édition que les morceaux qui nous ont été transmis avec le nom de Musonius, et qui offrent ainsi une garantie d'authenticité ; tout ce qu'on peut ou croit pouvoir retrouver dans le *Pædagogus* de Clément d'Alexandrie a été écarté avec raison. L'édition se compose donc seulement des 21 textes plus ou moins étendus

1. Je me reprocherais de ne pas rappeler ici que le même sujet a été traité, avec moins de science peut-être et avec moins de détails, mais d'une manière plus littéraire et plus élégante, par M. Maurice Albert, au chap. XI de son intéressant volume *Les Médecins grecs à Rome* (1894).

provenant de la collection de Lucius, plus une trentaine de courts fragments expressément attribués au philosophe par Stobée, Plutarque, Arrien et Aulu-Gelle. M. H. n'a pas négligé toutefois de mettre en parallèle, dans une annotation spéciale, au-dessus des notes critiques, les passages de Clément, et d'autres philosophes grecs et latins, qui offrent quelque analogie avec le texte, et qui peuvent servir au commentaire. A la fin du volume sont publiés la lettre apocryphe de Musonius à Pankratidès, et les quatre billets plus que suspects échangés entre Musonius et Apollonius de Tyane. Une esquisse de la vie de Musonius (les témoignages anciens sont cités) est donnée à la fin de la préface. L'édition sera d'autant plus utile que celle de Venhuizen Peerlkamp est bien ancienne (1822) et difficile à se procurer. On remarquera dans le texte, qui est très soigneusement étudié, plusieurs heureuses corrections de M. Hense : 9, 13 διὰ τί ποτ' οὖν (cod. πρότερον) ; 71, 11 φαίνεται ὄν (libri οὖν) ; 92, 11 τῶν ἀλη<θῶς ἀγα>θῶν ἢ κακῶν ; 97, 4 ἐδωδήν pour ἡδονήν, etc.

MY.

Excerpta historica jussu Imp. Constantini Porphyrogeniti confecta ediderunt U. Ph. Boissevain, C. de Boor, Th. Büttner-Wobst. Vol. III. *Excerpta de Insidiis* edidit C. DE BOOR. Berlin, Weidmann, 1905, XXI-228 p.

La préface de M. de Boor fait, avec d'intéressants détails, l'historique du texte des extraits Περὶ ἐπιβουλῶν, qui font partie de la grande collection d'extraits des historiens rassemblés par ordre de l'empereur Constantin Porphyrogénète. Ces *Excerpta de Insidiis* n'avaient pas jusqu'ici été intégralement publiés, malgré d'assez nombreuses éditions partielles! Cramer n'avait connu que le manuscrit de Paris (P, Parisinus 1666), qui contient seulement les extraits de Jean d'Antioche. Feder n'avait donné que les fragments de Diodore, Denys d'Halicarnasse et Nicolas de Damas, d'après le manuscrit de l'Escurial (S, Scorialensis Ω I 11). Müller (*Fragm. hist. græc.*) reprit tout ce qui était connu, plus quelques fragments de Malalas. D'autres éditeurs, comme Piccolos, Dindorf, Mommsen, et récemment Boissevain, ont également publié quelques-uns de ces textes. M. de B. ajoute dans son édition les extraits de Georges le Moine et une partie de ceux de Malalas, qui sont publiés pour la première fois. Il a collationné les deux manuscrits, et tout spécialement, pour Jean d'Antioche, le Scorialensis, de sorte que le texte s'appuie maintenant sur un fondement beaucoup plus sûr. La préface donne ensuite la description et l'histoire des deux manuscrits, dont l'archétype, aujourd'hui perdu, comprenait des extraits de plusieurs autres écrivains anciens. A la fin de l'ouvrage, M. de B. ajoute un supplément d'annotation critique aux extraits de Polybe dans les *Excerpta de Legationibus*, provenant d'une nouvelle collation du manuscrit de l'Escurial noté E. Le texte publié est.

autant que possible, celui de l'excerpteur; il était difficile à restituer, car l'archétype contenait de nombreuses abréviations, que les copistes des manuscrits ont mal interprétées. M. de Boor a terminé la tâche qu'il avait assumée dans la publication des *Excerpta historica;* nous ne doutons pas que ses collaborateurs ne s'acquittent de la leur avec le même succès [1].

MY.

GAETANO IMBERT. **La vita fiorentina nel Seicento secondo memorie sincrone (1644-1670), con 14 illustrazioni.** Firenze, Bemporad, 1906, in-8°, VIII-307 pages.

Ce livre est presque aussi amusant qu'une reconstitution romanesque du milieu florentin dans la seconde moitié du XVIIe siècle; il est aussi riant, aussi pittoresque et infiniment plus sérieux. M. Imbert, élevé à l'école des études historiques les plus sévères, n'a emprunté les traits dont il a composé son tableau qu'aux sources les plus sûres. Parmi les mémoires du temps qu'il a soigneusement dépouillés, les plus importants sont les récits de voyages où des observateurs étrangers, en majorité des Français, ont curieusement relevé mainte particularité qui n'était surprenante que pour eux, et pour nous. Ces relations de voyages, en grande partie demeurées manuscrites dans les bibliothèques de l'Arsenal, d'Aix-en-Provence et de Dijon, ont été interrogées avec une sagacité qui donne au livre de M. I. une haute valeur historique. De cette reconstitution rigoureusement exacte de la vie florentine au XVIIe siècle, résulte une série de scènes et de tableaux tantôt comiques, tantôt bouffons, la plupart franchement grotesques. Comme nous sommes déjà loin du XVIIe siècle, et comme il faut peu le regretter! Un des épisodes les plus attachants, sur lequel M. I. s'arrête avec une complaisance justifiée, est le mariage du prince Cosme, fils du grand duc Ferdinand II, avec Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston, en 1661; les noces donnèrent lieu à des fêtes d'une splendeur inusitée; mais la pauvrette fut très malheureuse au milieu de cette cour bigote et gourmée, qu'elle scandalisait par son humeur gamine d'enfant mal élevée, prenant un plaisir singulier par exemple à chatouiller son cuisinier!

Un autre ordre de remarques que soulève ce livre, concerne l'inin-

---

1. Relevé, au cours de la lecture, quelques erreurs d'imprimerie : lire p. 41, l. 2 Κλεοπάτραν αὐτῷ; 61, 7 ὠμοφρόνων; 62, 7 ἐπαναστάσει; 195, 12 Κίρκης; 196, 34 ξίφεσιν; 196, 35 ἐναντιουμένους; 212, 5 Διοδώρου. Dans Nicolas de Damas p. 29, 15 ἕκαστά τε σαφῶς διηγήσατο τοῦ τε ὀνείρου καὶ τῆς χρηστύος M. de Boor marque le dernier mot d'une croix; on corrige ordinairement κρίσεως. C'est à tort; quoique inconnu d'ailleurs, le mot est régulièrement formé, comme bien d'autres substantifs en τύς; et il a un sens analogue à χρησμός, qui convient bien à l'interprétation du songe de Mandane par le sage Chaldéen.

telligence de la plupart de ces voyageurs, dont les relations sont pleines de détails insipides, et relativement pauvres en observations pénétrantes et vraiment significatives; leur inaptitude à goûter les œuvres d'art a de quoi confondre. Le charmant président de Brosses, dont les jugements sont parfois si cocasses, est un phénix qui n'a pas son pareil parmi ces voyageurs du XVIIe siècle. Je sais bien qu'aujourd'hui encore il ne manque pas de gens qui voyagent de la façon la plus stupide ; mais c'est égal, il y a progrès !

Henri HAUVETTE.

Christine de Suède et le conclave de Clément X (1669-1670) par le baron de BILDT, de l'Académie Suédoise. Paris, Plon-Nourrit et Comp. 1906, X, 281 p. grand in-8°, avec portraits (Prix : 8 fr.).

Il y a quelques années, M. le baron de Bildt, ambassadeur de Suède à Rome, publiait un premier volume sur *Christine de Suède et le cardinal Azzolino* (Paris, 1899, in-8°). Il nous y faisait faire la connaissance du prince de l'Église, dernier successeur de Monaldeschi dans la cour de cette reine impérieuse et déséquilibrée qui aurait tant voulu être grande et ne réussit qu'à être bizarre ; il nous y communiquait une partie de la correspondance intime échangée entre la fille de Gaston-Adolphe et le *porporato* romain. Dans ce nouvel ouvrage, supérieur en intérêt historique à son devancier, M. de Bildt retrace un épisode bien curieux de la collaboration politique de cette ex-souveraine hérétique et de cet ex-secrétaire d'État au lendemain de la mort du pape Clément IX, pendant le conclave, qui, pendant quatorze mois, tint en haleine la diplomatie de la chrétienté. L'auteur, encore qu'il soit lui-même du métier, n'est pas de ceux qui parlent de leurs prédécesseurs dans la carrière avec une solennité toute confite en convenances protocolaires ; il nous retrace, avec un grain d'humour, le tableau très détaillé, très amusant aussi de cette élection pontificale si lente à aboutir, et nous égaie, en même temps qu'il nous instruit, par la variété des types ecclésiastiques qu'il fait passer sous nos yeux, par le conflit incessant des intérêts en présence. Nous apprenons à connaître la souplesse et la fourberie des uns, l'entêtement, la faiblesse et la bêtise des autres, parmi tous les acteurs, protagonistes et comparses, réunis dans les cellules du Vatican, de décembre 1669 à avril 1670. S'il existait encore quelque part des âmes naïves croyant à l'influence directe du Saint-Esprit sur les élections pontificales, il ne faudrait pas leur recommander la lecture de l'ouvrage de M. de B. ; elles seraient trop cruellement désabusées. Dans cette lutte occulte au sein du conclave, Azzolino fut le chef de ce qu'on appelait « l'Escadron volant », c'est-à-dire des cardinaux indépendants, non inféodés à l'une des couronnes ni à l'un des *cardinaux-népotes,* directeurs naturels des groupes formés par ceux que leur

parent avait créés, durant son passage sur le Saint-Siège. En présence de tant d'adversaires prononcés ou cachés, l'ancien ministre de Clément IX ne pouvait guère espérer triompher dans la lutte et rester au pouvoir; mais il y fit preuve à la fois d'une souplesse et d'une ténacité qui fait d'ailleurs plus honneur à ses ressources intellectuelles qu'à ses vertus chrétiennes et il paralysa longtemps les forces infiniment supérieures de ses adversaires réunis. S'il a pu combattre aussi longtemps, il le dut avant tout au dévouement à toute épreuve de la reine Christine, qui ne cessa de travailler au dehors pour le reclus du Vatican, le tenant au courant des menues péripéties et des intrigues quotidiennes, faisant ses commissions partout, lui écrivant parfois jusqu'à quatre lettres par jour [1] et ne se refusant à aucune démarche pour soutenir la politique fort embrouillée de son grand ami [2]. Et durant les anxiétés de cette longue attente, elle n'avait d'autre consolation, nous affirme l'auteur, que de se promener dans le petit jardin du palais d'Angleterre, d'où l'on pouvait apercevoir la fenêtre de la cellule d'Azzolino au Conclave; cette fenêtre était murée, il est vrai, mais « aux cœurs sensibles, même la contemplation du mur qui cache l'être aimé est douce » (p. 23) [3].

Pour le détail de cet imbroglio prolongé, nous devons renvoyer au récit même de M. de B. Impossible de résumer en quelques pages cet amas d'intrigues, de réticences et de mensonges, de petites perfidies et de grandes trahisons qui occupèrent et énervèrent le Sacré Collège pendant une bonne partie de l'hiver 1669-1670 [4]. Les diplomates étrangers, le principat romain, deux des nièces de Mazarin, les souverains étrangers eux-mêmes, contribuent à embrouiller de plus en plus le jeu compliqué des factions, si bien que le peuple de la Ville-Sainte, en présence de la *sfumata* quotidienne, commençait à ne plus croire possible la formation d'une majorité quelconque. L'extrême

---

1. La correspondance de Christine avec Azzolino, avec Mgr Zétina, prélat espagnol, celle d'Azzolino avec le cardinal Vidoni, son candidat favori au Saint-Siège, sont conservées dans les archives de la famille Azzolino, et les copies en ont été communiquées à M. de B. C'est un dossier autrement instructif que celui des dépêches officielles du duc de Chaulnes, ambassadeur de France, conservées aux Affaires Étrangères ou que celui des lettres du marquis d'Astorga, ambassadeur d'Espagne, copiées aux archives de Simancas.

2. L'auteur s'avance assurément beaucoup en affirmant de Christine que le cardinal est « le seul homme qu'elle ait jamais aimé » (p. 7). Mais il a bien raison de dire qu'elle « l'aimait de toutes les forces de son cœur de quarante-deux ans » (p. 89). Une femme amoureuse, seule, pouvait se prodiguer ainsi pendant de longs mois.

3. Une lettre bien curieuse au point de vue des sentiments amoureux de la reine pour le cardinal, se lit p. 89.

4. Citons, à titre de curiosité, le cardinal Rasponi « montrant aux conclavistes les pots de chambre avec les pierres qu'il dit qu'il a fait », afin de racoler ainsi des électeurs comme candidat plus ou moins moribond. « Comme il est ridicule ! », s'écrie Azzolino en racontant l'anecdote à la reine (p. 200).

désarroi des électeurs [1] suscitait même des espérances folles dans le cœur de la reine de Suède, qui, le 23 avril, écrivait à Azzolino : « Mon Dieu, si vous pouviez profiter de tout ce désordre pour vous-même ! » (p. 214) [2]. Mais la Providence ne lui accorda pas la satisfaction, pour le moins étrange, qu'elle souhaitait, d'être la maîtresse d'un pape, et, comme on le sait, de guerre lasse, et pour sortir de prison, les cardinaux s'entendirent pour nommer le vieux cardinal Altieri, par 56 voix sur 59 votants, le 29 avril 1670. Ils comptaient bien qu'il ne vivrait pas trop longtemps, mais Clément X leur joua le mauvais tour de ne mourir que six ans plus tard.

En résumé, livre intéressant et très instructif pour le psychologue comme pour l'historien, et dont on doit remercier l'auteur.

R.

Adolf Schmitthenner, **Schillers Stellung zur Religion.** Berlin, Schwetschke. 1905. In-16, 32 p.

M. Schmitthenner, pasteur à Heidelberg, a publié en brochure cette conférence sur l'attitude de Schiller à l'égard de la religion. La question religieuse a laissé le poète toujours indifférent ; il y a dans ses créations des représentants des différentes religions, mais il n'y a pas une seule figure religieuse ; il s'est même volontairement écarté de tons les sujets qui l'auraient amené à aborder le problème religieux. Chez lui l'art et la morale n'ont laissé aucune place au sentiment du divin ; le noble idéalisme qui se dégage de toute son œuvre lui a tenu lieu de religion et quelque parenté qu'il offre avec elle, surtout par l'influence qu'il a exercée, il n'en reste pas moins distinct. La discussion de M. Sch. se lit avec intérêt ; mais elle eût gagné, il semble, à tenir compte du point de vue historique : l'indifférence religieuse de Schiller est en somme celle de la plupart de ses contemporains, elle ne tient pas seulement à la nature de son esprit.

L. R.

Léon Bultingaire. — **Le club des Jacobins de Metz.** Paris, Champion. Metz, Vanière, 1906, 103 p. in-8.

Les papiers des Jacobins de Metz ont disparu de très bonne heure. Un arrêté de la municipalité les employa en l'an IV à la confection des gargousses ! Reconstituer l'histoire du club était donc une tâche passablement délicate. M. L. Bultingaire a fait des recherches

1. Pour essayer de s'entendre, les deux chefs de clan hostiles, les cardinaux Chigi et Azzolino se donnèrent rendez-vous, le 28 janvier, à onze heures du soir, aux latrines du Vatican (p. 214), sans pouvoir s'accorder sur un candidat commun.

2. Quel « état d'âme » singulier ne révèle pas un vœu pareil ! Il est évident que Christine, en souhaitant de voir son amant au trône de Saint-Pierre, n'entendait nullement renoncer à lui.

consciencieuses aux archives de Metz, il a glané quelques renseignements dans le grand recueil que M. Aulard a consacré aux Jacobins de Paris et il est ainsi parvenu à composer une esquisse provisoire qui se lit sans fatigue.

Les Jacobins de Metz ont d'abord subi l'impulsion de Rœderer et d'Anthoine. Ils entrèrent en lutte sous la Constituante avec Bouillé et avec l'administration départementale. Ce fut leur belle époque. Ils applaudirent au 10 août et montrèrent leur patriotisme sous la Terreur. Après le 9 thermidor leur influence déclina très vite. Ainsi le club de Metz a fidèlement suivi la marche de la Révolution.

Si M. B. reprend un jour cette étude, je souhaiterais qu'il y fasse la place plus grande aux portraits. Ce qui est intéressant dans l'histoire d'un club, c'est la physionomie des hommes qui le dirigent. J'aimerais à être renseigné sur ce Trotebas, qui fut plusieurs fois président en 1793, et dont le nom paraît avoir concentré ensuite tant de haines, sur ce Dupleit, ancien prêtre constitutionnel, qui jeta le froc aux orties lors de la déchristianisation et qui fut aussi président de la Société, etc. Il n'est pas facile, je le sais, de contenter ma curiosité. Il faudrait pour cela connaître à fond l'histoire locale, mais écrire l'histoire des Jacobins d'une ville, n'est-ce pas du même coup écrire l'histoire de cette ville? M. B. ne sait sans doute pas qu'il a sous la main à Paris même tous les matériaux nécessaires. Qu'il consulte à cet égard l'instruction communicative que M. Ch. Schmidt a faite à la Société d'histoire moderne sur les sources de l'histoire d'un département aux Archives Nationales, (*Révolution française* du 14 mars 1902); il sera surpris de voir combien il aurait pu enrichir sa documentation, sans quitter Paris.

A. Mz.

L. de Lanzac de Laborie. **Paris sous Napoléon.** *Administration. Grands Travaux.* Plon, 1905, in-8° de 382 pages.

Le nouveau volume de M. de Lanzac de Laborie est digne du précédent [1]. Même documentation complète et précise, où l'inédit tient une bonne place, même clarté, même intérêt dans le récit. Le sujet pourtant n'était pas sans dangers. L'administration est une matière assez aride, la description des monuments tourne facilement au Baedeker. Avec beaucoup d'adresse, M. L. de L. a triomphé de toutes les difficultés. Son tableau est animé, parce que derrière les choses il montre constamment les hommes pensant et agissant. En nous introduisant à la préfecture de la Seine, à la préfecture de police, au Gouvernement militaire de Paris, il nous peint les êtres qui s'y agitent, Frochot, Dubois, Pasquier, Junot, Murat, etc. Ainsi, « l'administra-

1. La *Revue critique* du 11 novembre 1905 a publié un compte rendu du premier volume de la série : *Consulat provisoire et Consulat à temps.*

tion » n'est plus quelque chose de figé et de mort, c'est la pensée et la vie des administrateurs. De même, M. de L. de L. ne s'est pas borné à décrire les « Grands Travaux », monuments, quais, ponts, canaux, etc., il est remonté sans cesse à la pensée qui les a conçus et réalisés, c'est-à-dire à Napoléon et à ses auxiliaires, les architectes Fontaine, Percier, Poyet, Chalgrin, etc. La correspondance et les papiers de la Secrétairerie à la main, il nous initie à ce qui se dit dans les « conseils d'administration » que le maître composait à sa fantaisie et qu'il présidait en personne. Nous assistons à l'élaboration des projets, à leurs transformations nécessaires, à leur réalisation plus ou moins complète, plus ou moins rapide, souvent aussi à leur ajournement ou à leur échec. Napoléon est au centre du livre et cela seul suffirait à en expliquer l'intérêt [1].

Albert MATHIEZ.

Theodor GEROLD, **Franz Heinrich Redslob, ein Strassburger Professor am Anfang des XIX Jahrhunderts.** Strasbourg, Heitz, 1906, 100 p. in-18°, portraits.

On rencontrera dans toute biographie, même dans celles des plus humbles, certains détails utiles à l'historien des idées et des mœurs, désireux de faire revivre au naturel une époque disparue. A plus forte raison devons-nous être reconnaissants à ceux qui nous racontent l'existence des personnages vraiment recommandables par leurs talents ou leur caractère, sans trop dépasser pourtant le niveau intellectuel et moral de leur temps, et mieux désignés par là pour *représenter* leurs contemporains que les coryphées de l'espèce humaine. C'est une de ces biographies que nous offre M. Théodore Gérold, en résumant pour nous la carrière d'un pédagogue et d'un philosophe strasbourgeois, François-Henri Redslob, né en 1770, et mort en 1834 doyen de la faculté de théologie à l'Académie de sa ville natale. Volontaire de 1793, prisonnier de guerre en Allemagne après la capitulation de Fort-Vauban, précepteur dans la famille du baron Frédéric-Bernard de Turckheim, l'ex-maire de Strasbourg, étudiant à Erlangen, professeur au gymnase de Strasbourg, prédicateur, directeur d'une maison d'éducation longtemps fort en vogue, il fut surtout apprécié comme orateur sacré et comme professeur de psychologie et longtemps après sa mort le souvenir de son enseignement est resté vivant dans la mémoire et le cœur de ses auditeurs et de ses élèves. Un peu oublié des générations suivantes, il va revivre tout au moins pour certains milieux, grâce à l'esquisse vivante et sympathique de M. G., qui dans ses papiers de famille a retrouvé les éléments nécessaires pour retracer cette vie de savant, utile et modeste, où il nous

1. Le lecteur suivrait plus aisément les descriptions si elles étaient accompagnées de croquis et de plans.

donne une image fidèle du monde académique protestant de Strasbourg au début du XIXe siècle. Ceux-là même que n'intéresseraient pas la vie peu mouvementée de Redslob et ses spéculations philosophiques, liront, à titre de documents curieux, la correspondance de Mme de Turckheim avec le jeune étudiant, précepteur de ses fils; car Mme Frédéric de Turckheim, c'est l'ancienne fiancée de Gœthe, Elisabeth Schoenemann, la *Lily* du grand poète; son portrait, gravé d'après un bas-relief d'Ohmacht, est joint à ses lettres dont les effusions sentimentales caractérisent bien l'époque révolutionnaire et nous paraissent un peu étranges aujourd'hui. A ces lettres, M. G. a joint encore quelques pièces de vers inédites et épitres d'un ami de Redslob, du doyen de la faculté de droit de Strasbourg, G. Arnold, connu par toute l'Alsace et au dehors comme auteur de la comédie en dialecte local, *Der Pfingstmondâ*.

R.

Christian Maréchal. LAMENNAIS et VICTOR HUGO. Paris, Savaète, sans date; in-8° de 152 pages.

Il y a, dans cette étude, des confidences assez personnelles sur la manière dont on devient traditionaliste, sur les « publicistes de génie » qui s'inspirent aujourd'hui « des Bonald, des de Maistre et des Lamennais » et sur l'impatience avec laquelle est attendu le *Christianisme de Chateaubriand* de M. V. Giraud; il y a aussi une recherche ingénieuse et documentée, telle qu'on pouvait la demander à l'auteur de la *Clef de « Volupté »*, de l'influence exercée par Lamennais sur V. Hugo [1]. Ce n'est pas à dire que *cela* — j'entends les sympathies particulières de l'auteur — n'ait point quelque retentissement sur *ceci*. Si la Préface des *Nouvelles Odes* doit être considérée comme une réponse à l'article du *Mémorial catholique* sur les écoles littéraires, on peut la croire déterminée par l'article où le baron d'Eckstein, dans le *Drapeau blanc* des 2 et 4 janvier 1824, définissait le *romantique*. « Une école se forma, qui est encore à se débattre entre ses désirs, qui l'inspirent un peu vaguement, et son but, qui n'est pas

---

1. La pièce sur les *Avantages de l'étude* témoigne-t-elle d'un voltairianisme si évident (p. 11)? « Si le ciel, me lançant sur le torrent du monde, Livre mon frêle esquif à la merci du monde... » Le titre complet de l'article du *Mémorial catholique* cité p. 64 et 65 est *Du principe d'autorité dans la littérature;* lire *s'ensevelir* pour *s'engloutir* dans la citation de la p. 66; il est entendu que cet article se continue en mars; à propos de l'évolution que M. M. juge à peu près parallèle, entre le libéralisme littéraire de V. Hugo et le libéralisme politique du groupe mennaisien, il faut remarquer que le *Catholique* pouvait encore écrire en 1826 (t. I, p. 496) : « Nous restons stupéfaits quand nous lisons dans le *Globe* que la littérature romantique est du *protestantisme,* et dans le *Mémorial catholique* que la littérature classique est du *catholicisme.* » Certaines démonstrations de M. M. gagneraient en clarté si des crochets y remplaçaient les parenthèses.

clairement fixé devant ses yeux. Après l'écrivain illustre qu'on peut considérer comme le chef de cette école nouvelle (l'admiration publique nomme ici d'elle-même M. le vicomte de Chateaubriand), deux hommes du plus haut mérite, MM. de Bonald et le comte de Maistre, suivis par M. l'abbé de La Mennais, leur digne successeur, ont marché dans cette voie, bien qu'engagés dans des routes diverses suivant la nature particulière de leur génie... Une impulsion commune les réunit, souvent à leur insu; ils sont animés du désir de secouer le joug du dernier siècle et des contemporains, pour devenir *indépendants*, tout en exaltant avec raison la beauté des génies qui brillèrent sous le règne du grand Roi. » Le rapprochement établi p. 94 entre une des idées de la *Préface de Cromwell* et certaines suggestions de la *Théorie du Pouvoir* ne sont convaincantes que jusqu'à un certain point : et Bonald parle de poésie familière et pastorale où Hugo parle de lyrisme. Les contrastes prévus par Bonald et Lamennais, et cités p. 101 et 102, ne semblent pas non plus comprendre le *grotesque :* et il y a là, dans la Préface, un élément d'écart presque incommensurable. Enfin, ce que M. M. appelle « la conversion des Mennaisiens à la littérature nouvelle » doit évidemment être entendu avec des réserves : je m'étonne qu'il ne fasse pas état, à cet égard, des articles parus dans l'*Avenir* le 25 décembre 1830, les 2 et 31 janvier 1831 sur la *liberté en littérature*. L'influence de tout ce groupe semble avoir été plus diluée et indirecte que M. M. ne le dit[1] : d'où une moindre dette, apparemment, au passif de V. Hugo, — et partant moins d'ingratitude au moment des ruptures.

F. Baldensperger.

H. Reincke, **Der alte Reichstag und der neue Bundesrat.** Tübingen, Mohr. 1906, XIII et 101 p. in-8°, 3 fr. 50 (recueil des *Abhandlungen aus dem Staats = Verwaltungs — und Vœlkerrecht*).

Le travail de M. H. Reincke est une étude comparative de l'ancienne Diète du Saint-Empire romain et du Conseil fédéral de l'Empire d'Allemagne actuel, dont certains paragraphes sont assurément indiscutables, mais dont certains autres nous paraissent assez sujets à caution; ce sont avant tout ceux dans lesquels l'auteur affirme, contrairement, ce me semble, à tous les faits historiques, que les Etats de l'Empire n'ont jamais joui de la *souveraineté* complète que leur attribuaient pourtant les traités de Westphalie et veut que l'autorité impériale soit restée suprême et très vivante en Allemagne jusqu'au moment de l'agonie du Saint-Empire en 1805. Deux formations aussi

1. L'influence de Nodier, plus immédiate à coup sûr, peut bien avoir servi d'intermédiaire entre celles que signale M. M. et la pensée d'Hugo; cf. par exemple ce qu'il disait des « âges épiques » d'une littérature, dès 1815 (*Journal de l'Empire*, 4 avril).

dissemblables au fond que l'ancien *Reichstag* et le nouveau *Bundesrat* ne nous paraissent guère avoir de « parenté interne » (p. 97) puisqu'aussi bien au XVIIIe siècle, l'Empereur n'était plus rien, hors de ses terres d'Autriche, la Diète impériale plus grand chose et les puissances territoriales à peu près tout, tandis que au XXe, l'Empereur est, en réalité, à peu près tout puissant, du moment qu'il sait mettre le Parlement de son côté, alors que le *Bundesrat*, où siégent les représentants des propriétaires de territoires plus ou moins médiatisés n'a plus *en fait* qu'une influence très secondaire, quelque importance qu'on puisse attribuer à ce facteur constitutionnel *en théorie*. La conclusion finale de M. R., c'est que malgré toutes les analogies signalées au cours de son travail, le Conseil fédéral d'aujourd'hui n'est ni une copie de la Diète impériale des temps jadis, ni de celle de la Confédération germanique d'avant 1866; « c'est une création originale, *proles sine matre creata* » (p. 101).

R.

Félix Rocquain, membre de l'Institut. **Notes et fragments d'histoire.** Paris, Plon, 1905. In-8°, 364 p. 7 fr. 50.

Ces *Notes et fragments d'histoire* se composent des morceaux suivants :

De quelques faits d'hypnotisme au moyen âge (p. 1-15). M. Rocquain retrace dans cette étude quelques faits d'hypnotisme qui se sont produits au début du XIIIe siècle en Belgique et qui se rattachent à l'histoire du sentiment religieux et de ses manifestations : ils sont empruntés à la *Vie* de la bienheureuse Marie d'Oignies, écrite par Jacques de Vitry (*Acta sanctorum*, junii, t. IV, p. 636 et ss.)

Une légende sous Philippe le Bel (p. 17-59). Par une argumentation sagace et serrée, M. R. prouve que Philippe le Bel n'a pas fait brûler solennellement la célèbre bulle *Ausculta fili*. Tout d'abord, si la bulle avait été brûlée, elle l'aurait été sans l'éclat et la publicité que mentionne le texte de Dupuy (*Preuves du différend de Boniface VIII et de Philippe le Bel*, le seul texte sur lequel s'appuient les historiens), en présence du roi, sans doute, mais non sur son ordre, et par l'effet d'une circonstance à laquelle on ne peut affirmer qu'il ait eu aucune part. Ensuite, si cette bulle *Ausculta fili* a été brûlée dans ces conditions qui sont les seules possibles, il faut admettre, que deux bulles ont été brûlées, car, de l'aveu du roi, une bulle relative à l'église de Laon a été jetée au feu. Or, la destruction de la bulle *Ausculta fili* n'est mentionnée que par deux chroniqueurs, Bernard Gui et Villani, dans des récits entachés d'inexactitudes nombreuses et dont M. R. démontre la faible autorité ; la destruction de la bulle qui concerne

Laon est au contraire attestée par un document authentique émané de Philippe lui-même. Et de là, M. R. tire ses conclusions. La destruction de la bulle *Ausculta fili*, si l'on persiste à l'admettre, a eu lieu dans des conditions qui lui ôtent toute portée ; l'événement n'a plus le caractère que lui attribuaient les historiens ; il est même plus que douteux, et les raisons solides apportées par M. R. le relèguent parmi les légendes.

Les travaux de Michelet aux archives nationales (p. 61-92). Michelet, chef de la section historique aux Archives nationales d'octobre 1830 à juin 1852, a fait œuvre d'archiviste, a fait des rapports, et notamment un rapport très considérable sur les archives du Vatican, c'est-à-dire sur les notices que la commission dite italienne avait rédigées sur une trentaine de cartons des Archives pontificales transportés à Paris en 1810 et restitués en 1814. M. R. analyse ce rapport de Michelet. Il montre que l'historien a déployé dans ce travail ses qualités coutumières, exposant des vues générales, caractérisant une époque en quelques lignes, marquant d'un trait un personnage, rapportant des anecdotes, signalant au passage les détails, les documents qui présentent de l'intérêt : on reconnaît dans ce simple rapport, et aux considérations que fait l'auteur, et au style de certains passages, un historien et un écrivain.

La vie et les œuvres de Chéruel (p. 93-121). M. R. juge bien cet historien qui manquait de force et de couleur, mais qui donne souvent l'impression juste des événements et dont les récits, toujours appuyés sur des pièces d'archives, peuvent être consultés avec confiance : « il porta dans ses travaux la conscience qu'il porta dans sa vie ».

Du style révolutionnaire (p. 123-149). Cette étude méritait d'être développée et pouvait faire un livre ; mais M. R. n'a voulu, comme il dit, que faire les principales observations, étudier seulement les écrits, et seulement ceux de 1793, et telle quelle, dans sa brièveté, elle est originale, précise, très substantielle ; M. R. a su dégager avec finesse les principaux caractères du style de la Révolution, abstractions, néologismes, mouvement oratoire, répétitions, épithètes, etc., et il ne manque pas de dire que ce style est le style de Rousseau exagéré dans ses défauts.

Une lettre de Fourier (p. 151-179). Après avoir exposé avec beaucoup de clarté les doctrines de Fourier, M. R. reproduit une lettre inédite que l'inventeur du phalanstère écrivait en l'an XII au grand juge.

Notes sur Napoléon (p. 181-256). C'est la plus longue étude, et la plus curieuse, du volume. Il y a dans ces notes, bien qu'elles n'aient trait qu'à des points de détail, nombre de particularités intéressantes sur le caractère de Napoléon et les procédés de sa politique, et la plupart, puisées dans les papiers de la secrétairerie d'État, ont le mérite de l'inédit. Nous lisons, par exemple, ce billet de Lucien à

son frère : « Si la France a un Auguste, je veux qu'elle ait un Tacite » : cette prophétie d'un étranger : « Trompé par son ambition, Bonaparte, devient, sans le savoir, le précurseur du roi légitime, il aplanit ses voies » ; ce mot de Napoléon rejetant le sceau que lui offre le conseil d'État « lion au repos d'or sur un champ d'azur » et, après avoir biffé « lion au repos » écrivant par dessus d'un trait fort et rapide *un aigle éployé*. M. R. montre comment Napoléon prend le langage des monarques de droit divin, comment le despote se substitue en lui au souverain, comment il rentre dans les voies de l'ancien régime, pensant à faire de la noblesse une classe privilégiée, menaçant, méconnaissant l'égalité civile et la liberté politique. Il fait voir la puissance de travail qu'avait l'empereur, fatiguant ministres et secrétaires, portant son attention sur toutes choses, notamment sur l'armée et les finances. Il rappelle ce que César — ce nom échappe à Napoléon quand il parle de lui-même — avait souvent de théâtral et d'emprunté. Notons surtout l'endroit où M. R. avance que les desseins de Napoléon varièrent selon sa fortune et que sa politique extérieure révèle les successions, les incertitudes de sa pensée (p. 220). L'historien n'hésite pas à dire que le grand empereur a fréquemment trahi sa parole, déserté ses engagements, violé les droits de l'humanité ; s'il reconnait le génie de Napoléon, il lui reproche son aveuglement : Napoléon n'eut jamais le sentiment des fautes qui le menèrent à sa perte, et « il tomba, non en s'accusant lui-même, mais en accusant la fortune ».

La police politique sous le second Empire (p. 257-289). Chargé d'examiner après le 4 septembre 1870 les archives politiques de la préfecture de police, M. Rocquain nous apprend qu'il ne put dans ces documents trouver matière à une publication qui aurait montré l'action occulte du gouvernement dans les événements de 1851 à 1870. Mais il a tiré de certaines pièces des renseignements qui ont leur prix, et il prouve que les « indicateurs » dirigés par le commissaire Lagrange étaient meneurs de grèves, promoteurs de sociétés secrètes, instigateurs d'émeutes, provocateurs de complots.

Le volume se termine par deux appendices (p. 293-364 : l'un qui contient le rapport de Michelet sur les travaux de la commission italienne chargée d'inventorier en 1810 les archives du Vatican ; l'autre où l'on trouvera la liste, tenue à jour jusqu'à la fin de 1869, des personnes qui devaient être arrêtées en une nuit, lorsque l'empire voudrait, par un coup d'État comme celui du 2 décembre 1851, frapper d'une seule fois ses ennemis déclarés.

Nous en avons assez dit sur le nouvel ouvrage de M. Rocquain, si remarquable par l'impartialité du jugement et par la variété, par l'étendue des recherches ; il offre une instructive et attachante lecture ; il est écrit avec vigueur, avec agrément, et on pourrait dire de ces morceaux d'histoire ce qu'il dit des études de Mignet (p. 99) que

l'intelligence pénétrante des événements, la hauteur des aperçus et la netteté des conclusions sont relevées par un style sobre et ferme [1].

A. C.

Albert Soubies. **Les Membres de l'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut.** 1re et 2e séries (1795-1852), Paris, Flammarion, 2 vol. in-8° de 230 et 320 pp.

Cet important ouvrage a déjà été signalé ici, je crois, car le premier volume date de quelques années, mais avait attendu son camarade pour être mis officiellement en vente. L'ensemble, qui comprend la moitié de la carrière de la Classe des Beaux-Arts du nouvel Institut, est ainsi plus caractéristique comme représentant de l'évolution artistique de la première partie du XIXe siècle, de la Révolution au second Empire. Il va sans dire que plusieurs tomes suivront, mais déjà, comme pour nous faire prendre patience, M. Albert Soubies a pris soin de dresser, en appendice du second, un tableau général, par fauteuils et par années, de 1795 à 1905 : on sait qu'il s'est fait comme une spécialité de ces tableaux si éloquents par leur simple disposition typographique. Il n'y a pas moins de 290 noms, sans qu'il y paraisse : ce sont donc 290 personnalités à caractériser, à peindre, à juger dans ces pages.

En effet, comme l'indique le titre, ce n'est pas une histoire de l'Académie que M. A. Soubies a voulu faire : aussi bien le comte Delaborde, d'une part, dans son captivant volume de 1891, l'avait contée très suffisamment, cette histoire, et, de l'autre, M. le comte de Franqueville, dans un relevé général qui comprenait toutes les classes de l'Institut, a en quelque sorte documenté, plus récemment, cette chronique. M. Soubies, mettant à profit toutes les monographies des secrétaires perpétuels, les notices des membres mêmes, les journaux du temps, les correspondances, les souvenirs personnels au besoin, a voulu simplement nous donner un « croquis » aussi vrai, aussi vivant que possible, de chaque artiste, dans son originalité et dans son talent, mais d'ailleurs placé dans son milieu, en son temps, « sous son jour ». C'est une « galerie » plus qu'un livre. De là les groupes qu'il a combinés, période par période, et dont le quatrième peut servir de spécimen : c'est la période de 1830-1848, à peu près, qui rapproche les noms suivants, de *peintres :* Blondel, Delaroche, Drolling, Abel de Pujol, Picot, Schnetz, Langlois, Couder, Brascassat ; de *sculpteurs :* Roman, Nanteuil, Petitot, Dumont, Duret, Lemaire ; *d'architectes :* Le Clère, Guénepin, Huvé, Caristie, Gauthier, Le Sueur ; de *graveurs* : Forster, Gatteaux ; de *musiciens :* Paër, Rei-

---

1. P. 225 il faudrait noter que Napoléon, fabriquant de faux assignats, ne fit qu'imiter les émigrés ; p. 244, lire Malet et non *Mallet*; p. 247, on ne peut se fier aux *Souvenirs contemporains* de Villemain.

cha, Halévy, Carafa, Spontini, Onslow, Adam; avec le *secrétaire perpétuel :* Raoul Rochette; et les *membres libres :* Clarac, Dumont, Montalivet, d'Houdetot, Rambuteau, Cailleux, Duchatel, Taylor. — N'est-il pas vrai que, quelques artistes plus indépendants mis à part, un tel groupe, ainsi constitué par les simples dates, est bien caractéristique d'une époque d'art, de ses tendances et de sa signification ?

Ce qu'on peut appeler les autres périodes de l'histoire de la classe des Beaux-Arts, de l'Institut de 1795, ne sont d'ailleurs pas moins significatives, ainsi mises en relief. La première, celle qui comprenait 3 comédiens (Préville, Molé et Monvel) n'avait ni classe de gravure, ni secrétaire perpétuel, ni membres libres. C'est avec la seconde que les uns disparaissent et que les autres arrivent. Vien, David, Houdon, Pajou, Grétry, Méhul caractérisaient surtout la première; Girodet, Gros, Guérin, Chalgrin, Percier, Bervic, Monsigny, brillent dans la seconde; Prudhon, Ingres, Horace Vernet, Heim, Bosio, Corot, David d'Angers, Pradier, Vaudoyer, Le Bas, Tardieu, Cherubini, Lesueur, Berton, Boïeldieu, Auber, et bien d'autres, dans la troisième, une des plus glorieuses. Enfin, la dernière traitée ici touche presque à notre temps avec Léon Cogniet, Robert-Fleury, Ambroise Thomas, Henriquel-Dupont.

La difficulté, dans cette galerie de portraits au classement uniforme, était d'éviter la monotonie, au point de vue de leur mise en lumière, et la banalité, à celui des mérites et du talent qui forcément ont distingué tous leurs modèles. Heureusement que ces mérites sont des plus divers et ces talents des plus disparates : les uns sont caractérisés en quelques lignes, quand les autres nous retiennent, sans fatigue, des pages entières. M. Albert Soubies a su avec adresse et esprit faire la part du passager et du définitif dans ses appréciations, dans ses jugements; des mots typiques, des anecdotes documentaires ont achevé de rendre cette lecture des plus attrayantes, parfois même des plus neuves. Il est à souhaiter que la suite ne nous fasse pas trop attendre.

H. de Curzon.

Études sur l'Afrique par Henri Dehérain, 1 vol. Paris, 1904 in-16, 296 pages, 11 cartes, 3 fr. 50.

Ce livre contient un certain nombre d'articles parus de 1894 à 1904, dans différents périodiques et tous relatifs à l'exploration, à la colonisation et à la toponymie de l'Afrique. M. Dehérain les a groupés en quatre parties : le *Soudan oriental* (p. 1-106), l'*Éthiopie* (p. 107-138), l'*Afrique équatoriale* (p. 139-198), l'*Afrique du sud* (p. 199-296). Division un peu factice puisque nous trouvons sous le

titre *Soudan oriental* une étude sur Emin pacha qui, après avoir gouverné la province équatoriale égyptienne, voyagea et mourut dans l'Afrique équatoriale.

Cette étude sur Emin est la plus étendue, et, à notre avis, la plus intéressante des vingt et une que nous présente l'auteur. La biographie de ce curieux personnage est bien documentée [1], équitable et se lit avec facilité. M. D. s'y montre justement sévère pour Stanley et pour les promoteurs de l'*Emin pasha relief expedition*, dont il fait entrevoir les plans secrets (p. 39-52).

Nous signalerons aussi le court chapitre, qui a trait au commerce de Siout avec le Darfour : c'est le plus personnel de l'ouvrage, l'auteur a pris ses renseignements sur place.

Mais on comprendra que nous ne pouvons nous arrêter à chaque article. Indiquons seulement dans la deuxième partie un passage relatif à l'Érythrée p. 134-139 où M. D., s'appuyant sur les résultats obtenus, prédit un bel avenir à la colonisation italienne ; et, dans la troisième, un portrait de Stokes, l'ex-missionnaire devenu trafiquant d'ivoire et exécuté pour complicité avec les traitants arabes sur l'ordre du commissaire Lothaire; ce qui donna lieu à un incident assez vif entre les autorités du Congo belge et le gouvernement britannique.

La quatrième partie est surtout consacrée à l'histoire des Hollandais et des Boërs dans l'Afrique australe aux XVIIe et XVIIIe siècles : M. D. a tiré des documents publiés par M. Leibbrandt, conservateur des archives de Cape Town, et de ceux que ce savant lui a communiqués (p. 216) trois articles tout a fait attachants.

Rappelons enfin quelques pages dans lesquelles M. D. rend à un voyageur anglais, William Cotton Oswell, la part très considérable et peu connue jusqu'ici qui lui appartient dans les découvertes de Livingstone.

Il faut être reconnaissant à M. Dehérain d'avoir réuni des articles dispersés en un volume qui se lit avec autant de plaisir que de profit [2].

A. Biovès.

---

1. M. D. ne paraît pas connaître une lettre du 11 septembre 1876, écrite par Gordon alors gouverneur de l'Équatoria, qui jette un jour tout particulier sur la première mission d'Emin auprès du roi de l'Ouganda. Cette lettre a été publiée par M. Birkbeck Hill (*Colonel Gordon in central Africa*, p. 185 à 189). M. D. ne parle pas non plus dans son chapitre sur Emin des relations de ce voyageur avec Stokes, et des conséquences qu'elles auront pour lui. Il aurait pu consulter son propre ouvrage, p. 179.

2. M. D. nous explique deux fois (p. 200 et 245) la composition du conseil suprême de la compagnie néerlandaise des Indes orientales. Nous regrettons aussi que M. D. ne se soit pas efforcé d'établir une concordance plus parfaite entre l'orthographe des noms de lieux dans le texte et sur les cartes qui l'accompagnent : p. 104, çomalis et sur la carte 4 Somalis; p. 143 Doryongaï et sur la carte 8 Donyo Ngaï; p. 144 Mlagarasi et sur la carte 8 Malagarasi, etc.

Dr Naegeli-Akerblom. **Quelques résultats de l'examen des preuves historiques employées par les auteurs traitant de l'hérédité.** Genève, Kündig, 1905, 84 p. in-8o.

I. — Depuis quelque temps les médecins s'occupent beaucoup d'histoire, ce dont on ne peut que les féliciter, quand ils se livrent à cette étude avec la patience et l'attention nécessaires, encore qu'ils exagèrent peut-être en demandant que dorénavant tout historien, pour être pris au sérieux, soit doublé d'un adepte d'Hippocrate et de Galien. Mais il en est d'autres dont les excursions dans le domaine des sciences historiques ont été singulièrement fugitives et c'est ce qu'un de leurs confrères suisses, M. le Dr Nægeli-Akerblom, s'est donné le malin plaisir de dire et de prouver dans sa brochure dont on nous envoie la seconde édition. Sa brochure est dirigée surtout contre le volume du Dr Paul Jacoby, *Études de la sélection chez l'homme*, (Paris, 1904) et celui de M. Galippe, *L'hérédité des stigmates de dégénerescence et les familles souveraines* (Paris, 1905), dans lesquels M. N. a relevé un nombre invraisemblable de données généalogiques, incomplètes ou erronées, et témoignant parfois d'une incroyable étourderie, plus encore que d'une simple ignorance des faits. Nous en recommandons la lecture attentive à certains esprits, toujours prêts à s'emballer en faveur de toute théorie nouvelle qui surgit à l'horizon. Elle leur fera comprendre tout au moins qu'avant de raisonner sur les faits d'hérédités royales ou princières, il faudrait se donner la peine de les établir avec plus de soin.

R.

II. — L'auteur fait une critique très vive et très justifiée des ouvrages prétendus historiques écrits par certains auteurs, tels que le Dr Paul Jacoby (*Études de la sélection chez l'homme*), qui faussent des généalogies princières pour établir leurs conclusions médicales ou philosophiques. Le tableau des erreurs relevées par le Dr Nægeli est vraiment réjouissant : des familles données comme éteintes existent encore, la stérilité de religieuses ou de femmes mortes à 10 ou 12 ans est donnée comme preuve de l'impuissance d'une race à se perpétuer; ailleurs ce sont des princesses qui auraient eu des enfants nés après leur mort, etc. Le plus étonnant n'est pas que des ouvrages semblables aient été écrits, mais c'est qu'ils soient adoptés sans examen et sans contrôle par des « scientifiques » qui se sont donné pour mission d'établir la vérité.

L.-H.-L.

Damaschke, **La réforme agraire.** Contributions théoriques et historiques. Paris, Girard et Brière, 1906, 3 fr.

M. Damaschke, président de la ligue allemande pour la Réforme agraire, a publié un petit volume dont l'objet est de propager le pro-

gramme de cette société, et il a prié M. Karmin, privat-docent à l'Université de Genève, de le traduire et de « l'adapter à la situation de la propriété foncière en France ». Comme l'indique le titre, l'ouvrage contient deux parties. La première préconise cette idée que la rente foncière, aujourd'hui perçue par le propriétaire du sol, doit appartenir à la société, parce qu'en réalité c'est la collectivité qui la produit. La seconde étudie la réforme agraire chez les Juifs, en Grèce et à Rome. Là où j'ai pu contrôler les assertions de l'auteur, il m'a semblé qu'elles étaient exactes en gros, mais bien sommaires; elles n'apprendront rien en tout cas à un historien. Quant à la traduction, elle est souvent incorrecte.

P. G.

Capitaine Soloviev du 34e régiment de tirailleurs de Sibérie Orientale. — **Impressions d'un chef de compagnie** (guerre Russo-Japonaise) Paris, Chapelot, 1906, brochure in-8°, 1 fr.

Le capitaine Soloviev a eu la bonne fortune de faire la campagne de Mandchourie tout entière à la tête de sa compagnie. Observateur intelligent, autant que critique avisé, il a condensé le résultat de ses remarques et de ses réflexions dans une brochure d'une soixantaine de pages, intéressantes comme un livre d'histoire, passionnantes comme un roman.

Ce qui fait le charme de ces lignes, c'est qu'elles sont écrites sans prétention, dans un style simple et saisissant, sans recherche d'effets, sans métier, et qu'elles sont le fruit de l'expérience acquise à cette rude école, qui s'appelle la guerre.

Tout est à méditer, qu'il nous parle de la tactique du combat, des formations à prendre sous le feu, de la direction du tir, de l'assaut ou bien des marches, de l'habillement, de l'équipement, de l'armement et des approvisionnements, il intéresse même ceux qui ne sont pas appelés à prendre une part directe à la guerre.

Mais c'est dans l'étude de l'homme, de la *Psychologie du combat*, qu'il se montre un maître.

Nul, quelque savant qu'il soit en l'art de la guerre, nul ne sera vraiment un chef s'il ne connait parfaitement le cœur humain, ses défaillances et ses héroïsmes.

« Je passe maintenant, dit le capitaine, au côté le plus important du combat, mais qui se soumet le moins au calcul et à la direction, je veux dire au côté moral ». Et il nous montre « l'état pénible d'incertitude et de défiance » au début du combat devant l'inconnu, l'invisibilité de l'adversaire, qui cependant vous accable d'une grèle de balles ; puis « l'abattement physique et moral » de la troupe qui doit rester sous un feu préventif longtemps avant de prendre part à l'action.

Dans le combat, « le centre de gravité se transporte sur le chef, sur

l'officier, et c'est ici que se manifeste son véritable rôle, et toute l'énorme responsabilité qui repose sur lui »..... « L'autorité de l'officier peut s'élever très haut, mais en revanche tomber très bas. » « .....Au combat, l'officier doit être plus que jamais un chef, et la discipline doit être de fer. Nulle part le rôle de la discipline ne se manifeste comme dans le combat. Malheur à la troupe qui en temps de paix, n'a pas été imbue de l'esprit d'une discipline de fer ! A la guerre elle le paiera très cher ».

Profonde vérité, que nous devrions méditer et faire nôtre. A l'heure du danger le chef est tout : « dans les moments les plus critiques, une interjection énergique, résolue, sur un ton de maître, calme merveilleusement les hommes. Si l'officier jouit de l'autorité et de la confiance que comporte son rôle, s'il est soucieux des intérêts du soldat, s'inquiète qu'il soit nourri convenablement et en temps opportun, s'il entre dans ses besoins personnels, il peut être certain que sa compagnie au combat ne le lâchera pas d'une semelle ».

Dès le commencement de la brochure, le capitaine Soloviev avoue qu'au premier combat il acquit la conviction que beaucoup de choses qui lui avaient été enseignées en temps de paix, étaient inapplicables dans un combat réel et qu'en revanche on ne lui avait pas appris bien des choses qu'il devait y faire. On a prétendu voir là l'affirmation, qu'on ne devait instruire l'armée qu'en vue de la bataille et que tout ce qui n'est pas conçu dans ce but est nuisible. C'est du reste le principe qu'émettent nos derniers règlements. Mais certainement ce n'est pas la pensée de l'écrivain. Il a voulu dire que beaucoup de choses *du combat* lui avaient été enseignées comme devant servir au combat, qui étaient inutilisables, et qu'on avait omis de lui en enseigner qui eussent été utiles. Il n'a nullement prétendu que l'armée ne devait être instruite qu'en vue du combat. Que ce soit le but primordial, c'est évident; mais que ce soit le seul, on ne peut l'admettre. Il faut alors supprimer la participation de l'armée à la vie de la nation. Plus de revues, plus d'honneurs, plus de postes, de gardes, de piquets. On devra l'éloigner du théâtre des grèves. Et pourquoi l'enfermer dans les villes où l'instruction en vue de la guerre se donne mal et avec de grandes fatigues, au lieu de la faire vivre dans des camps, sous la tente, ou courir les grands chemins, logée chez l'habitant? Et puis, dans cette instruction exclusive en vue de la guerre, que vient donc faire l'idyllique *éducation morale* du soldat, tant prônée par d'innombrables conférences et écrits depuis quelques années? A quoi servira sur le champ de bataille, à l'heure où le grand souffle de la mort fait courber les têtes, à l'heure où « les soldats, deviennent sérieux, se découvrent et se signent, » à quoi servira ce chef, qui, éducateur de ses hommes, leur a appris les bienfaits des engrais chimiques, les progrès de la navigation à vapeur, ou les merveilles de l'électricité? Et que deviendront la confiance et le respect nécessaires pour assurer la discipline et faire de grandes

choses? Ne serait-ce pas plutôt ce fatras indigeste, enseigné par l'officier moderne, instituteur de ses hommes, que le capitaine Soloviev a pensé désigner comme « inapplicable dans un combat réel » ?

Henri Baraude.

Paul Boyer et N. Spéranski. **Manuel pour l'étude de la langue russe.** Textes accentués, commentaire grammatical, remarques diverses en appendice, lexique. Paris, Colin, 1905, in-8°, xvi-386 p.

Au premier abord, une simple chrestomathie avec un glossaire; mais il suffit de regarder d'un peu plus près et de commencer à employer l'ouvrage pour y reconnaître la description la plus complète, la plus minutieuse et la plus personnelle de la langue russe moderne. Les auteurs de manuels s'attachent d'ordinaire à offrir à l'étudiant des textes faciles; MM. Boyer et Spéranski ont voulu en présenter où l'on apprendrait à connaître toutes les ressources de la langue; ils ont recouru à un écrivain qui unit le naturel le plus exquis à la connaissance la plus profonde, au sentiment le plus juste de sa langue maternelle, le comte L. Tolstoï; soixante pages de textes font défiler quelque trois mille mots devant l'étudiant; et la variété des tours est à proportion du nombre des mots. Le débutant aurait été incapable de se reconnaître dans cette richesse et cette variété si le commentaire ne lui expliquait chaque difficulté lorsqu'elle apparait, et ne renvoyait à l'explication connue à la seconde fois que se rencontre le même fait. L'étudiant qui aura lu attentivement tous les textes et se sera pénétré du commentaire se trouvera à la fin ne rien ignorer des particularités remarquables du russe. Ainsi, les auteurs ont réussi à unir l'enseignement approfondi et complet de la grammaire à l'apprentissage direct et immédiat de la langue; ils ont donc résolu un problème pédagogique capital, et leur manuel est appelé à servir de modèle à une série d'autres pour toutes les langues.

Mais c'est un modèle difficile à imiter. Malgré sa connaissance profonde du russe, M. Boyer n'a pas estimé qu'il pût donner à son exposé la précision désirable s'il n'avait un collaborateur russe, et il s'est adjoint un Russe hautement cultivé, excellent connaisseur de sa langue, avec qui il a discuté tous les détails de l'ouvrage. Enseignant le russe en commun à l'École des langues orientales, MM. Boyer et Spéranski ont expliqué les textes mêmes qui figurent dans leur manuel, et ont vu exactement les besoins des élèves, et adapté leur ouvrage à ces besoins. Ils ont compris que la description et l'explication d'une langue sont choses distinctes; ils se sont bornés à la description, sans y mêler de théories générales ni d'historique; excellent linguiste et disciple de M. F. de Saussure, M. P. Boyer sait que les explications fragmentaires sont dénuées de valeur scientifique, et qu'une description précise et complète est plus vraiment scientifique que les mélanges informes qu'on publie trop souvent sous le nom de

grammaires historiques; ce Manuel, où il n'y a pas une ligne de théorie proprement dite, offre au linguiste la plus savoureuse des lectures, parce que c'est un recueil inépuisable de faits de langue rigoureusement contrôlés et exprimés d'une manière à la fois concise et exacte. Tous les détails du texte, toutes les particularités de la grammaire russe sont amenés à la pleine lumière; l'étude directe de la langue acquiert une valeur éducative, en apprenant à l'étudiant à ne se jamais contenter d'à peu près. Le glossaire qui clôt l'ouvrage fournit sur les difficultés principales du russe, l'accentuation des noms et l'aspect des verbes, une série de renseignements dont on chercherait en vain l'équivalent dans les dictionnaires même les plus étendus (sauf le vaste dictionnaire de l'Académie, dans sa nouvelle forme, à peine commencée). La correction typographique à peu près impeccable et la beauté de l'impression ne font que marquer aux yeux le soin avec lequel a été parfait un ouvrage, pour lequel on n'a épargné aucun effort, et qui mérite les peines qu'il a coûtées.

A. Meillet.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 mai 1906.* — M. Collignon donne lecture d'une lettre de M. Mendel, relative à une inscription contenue dans son récent rapport sur les fouilles de M. Paul Gaudin à Aphrodisias,

M. Michel Bréal fait une communication sur l'origine et le sens du mot ἥρως. Après avoir fait remarquer que ce mot a une désinence assez rare et qui se trouve dans plusieurs mots indiquant des relations de famille (πάτρως, oncle paternel; γάλως, belle-sœur), M. Bréal le rapproche de ἠριγένεια, « celle qui naît le matin », càd. l'aurore, et de ἠριθαλής, « qui fleurit au printemps ». On remonte ainsi à un troisième sens du mot ἔαρ, printemps, matin, et par extension, matin des premiers temps. La seule difficulté qui s'opposerait à cette étymologie est l'esprit rude du mot ἥρως, mais il est certain qu'il a été ajouté plus tard, ainsi que l'attestent ἡρῶιον (tombeau), ἠριέργης (fabricant de tombeaux), ἠριεύς (mort). De sorte que le sens de ἥρως serait « homme des anciens temps », « ancêtre ». C'est le sens que présente ce mot dans beaucoup d'inscriptions funéraires. — MM. Henri Weil et S. Reinach présentent quelques observations.

M. Pottier lit un fragment de son Catalogue des vases du Louvre (en préparation), où il étudie l'influence du théâtre sur la céramique grecque au ve siècle. Il montre que cette influence dans les vases antérieurs aux guerres médiques se manifeste déjà par une composition plus serrée qui devient une véritable trilogie, et par des attitudes plus pathétiques. Elle se précise surtout dans l'époque qui suit les guerres médiques et introduit des changements importants dans la disposition des personnages, dans leurs costumes. On peut même se figurer assez exactement le costume tragique du ve siècle d'après certains vases et voir combien il est différent de l'ajustement scénique que l'on connaît surtout par l'art hellénistique.

M. Eugène Lefèvre-Pontalis fait une communication sur les châteaux de Loarre, de Medina del Campo et de Coca en Espagne. Le premier, situé entre Huesca et Jaca, n'est pas une œuvre homogène du dernier quart du xie siècle, comme on l'a prétendu. M. Lefèvre-Pontalis distingue plusieurs campagnes du xiie siècle qui marquent les étapes de la construction du château et de son enceinte. Il étudie ensuite le château de Medina del Campo dont il a relevé le plan et montre comment l'architecte qui a remanié cette forteresse au xvie siècle a su l'adapter à l'usage de l'artillerie au moyen d'un chemin de ronde couvert analogue à celui du bastion de Schaffouse. Le château de Medina doit être considéré comme le prototype de celui de Coca, près de Ségovie, qui présente le même plan et un donjon d'angle du même type. On y retrouve un chemin de ronde identique, mais les créneaux offrent un caractère décoratif très original.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 4 juin — 1906

Documents ethiopiens, p. Beccari, II. — Roberts et Gardner, Les inscriptions de l'Attique. — Gomperz, Les penseurs de la Grèce, II, trad. Reymond. — Platon, le Clitophon, le Timée et le Critias, p. Burnet. — Bacchylide, Poèmes et fragments, p. Jebb. — Schuldt, La formation des verbes faibles en vieil anglais. — Schoen, La formation de l'adjectif en vieil anglais. — Dom Bellière, Analecta Vaticano-Belgica. — Krumbacher, Un Miroir des femmes en grec vulgaire. — Félix Staehelin, Le chevalier Bernard Stehelin. — Hollaender, Guillaume d'Orange et Strasbourg dans les années 1568 et 1569. — Marsan, La pastorale dramatique à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle. — Marquis de Ségur, Julie de Lespinasse. — Baudot, Études historiques sur la pharmacie en Bourgogne avant 1803. — O. Baumgarten, Carlyle et Gœthe. — Martinien, État nominatif par affaires et par corps des officiers tués ou blessés dans la deuxième partie de la guerre franco-allemande. — Cauer, L'enseignement de la langue allemande. — O. Schroeder, Le style de papier 6e édition. — Nouvelles diverses. — Académie des inscriptions.

Rerum Aethiopicarum scriptores occidentales inediti. p. p. P. C. Beccari. Tome III, Rome, 1906; Paris, Picard, grand in-8°, pp. XIII-585.

Nous avons dit récemment (cf. *Rev. Crit.* du 29 janv.) tout le bien que nous pensions de cette très utile et instructive publication. Le présent volume contient la seconde moitié (Livres III et IV) de l'*Histoire d'Ethiopie* du P. Paez. Au point de vue historique, ces deux livres sont les plus importants de l'ouvrage; le troisième s'étend longuement sur les premières relations officielles de l'Éthiopie avec le Portugal; et dans le quatrième, l'auteur rapporte, le plus souvent comme témoin oculaire, les principaux événements des règnes de Za-Dengel, de Iacob et de Susenyos, depuis son entrée en Ethiopie (1603) jusqu'à l'année 1620. Une table alphabétique très détaillée (pour les tomes II et III) termine le volume.

J. B. Chabot.

E. S. Roberts et E. A. Gardner. An introduction to Greek epigraphy. Part II, **The inscriptions of Attica**. Cambridge, Univ. Press, 1905; XXIV-601 p.

Il y a près de vingt ans qu'a été publié le premier volume de ce recueil d'inscriptions, dont il n'est pas inutile de rappeler le sous-titre :

The archaic inscriptions and the greek alphabet (1887) ; M. Roberts, alors sans collaborateur, y avait réuni les inscriptions qui pouvaient servir à étudier l'histoire et les variations des différents alphabets en usage dans le monde grec, jusqu'aux dernières années du ve siècle. Pour le présent volume, M. R. a eu la collaboration de M. Gardner, ancien directeur de l'école anglaise d'archéologie à Athènes. Le dessein des auteurs a été de réunir, dans un volume maniable, un assez grand nombre d'inscriptions typiques, réparties suivant des groupes rationnels, de telle façon qu'elles puissent servir de point de départ pour l'étude des autres inscriptions de même nature. Ils ont disposé ces documents d'après l'ordre adopté dans le CIA, puisque le volume ne comprend que des textes attiques ; chacun d'eux est accompagné d'un commentaire : d'abord un bref résumé du sujet de l'inscription, et ensuite l'explication des termes les plus remarquables et des autres particularités. En outre, on trouve disséminées dans l'ouvrage, sous le simple titre de *Remarques*, des notions générales sur les différents genres d'inscriptions et leurs formules. Si j'ajoute qu'une introduction expose l'histoire de l'alphabet post-euclidéen, et reprend sommairement ce qui a été dit sur l'ancien alphabet attique dans la première partie ; que les inscriptions sont publiées par lignes séparées, comme dans les originaux eux-mêmes, et non sous la forme d'un texte continu, où la fin des lignes est marquée par un trait vertical ; que le type de l'écriture est soigneusement indiqué pour chaque inscription, soit par une liste complète des caractères, soit par des renvois à deux planches à la fin du volume, j'aurai montré suffisamment comment l'ouvrage a été conçu et exécuté, de quelle utilité il sera pour les étudiants, et quel service les auteurs ont rendu aux études d'épigraphie grecque.

MY.

Th. GOMPERZ. **Les Penseurs de la Grèce,** histoire de la philosophie antique. t. II. Ouvrage traduit de la deuxième édition allemande par Aug. REYMOND, professeur. Paris, Alcan, 1905 ; VIII-710 p.

L'ouvrage de M. Gomperz a déjà été présenté aux lecteurs de la *Revue critique* par M. Bidez (29 novembre 1897) ; le même recenseur eut l'occasion de préciser son appréciation à propos de la traduction française du tome premier (15 avril 1905). Voici maintenant le tome second, dont M. Reymond donne la traduction aux lecteurs français, et c'est un plaisir, pour ceux qui peuvent lire le texte allemand, que de trouver dans le français un aussi complet accord avec l'original. On ne reprochera pas au traducteur d'avoir trahi son modèle ; rien n'est lourd ni incertain ; le style est clair, élégant et plein de vivacité ; l'allure de la phrase est si souple et si française que, si l'on n'était prévenu, on ne se croirait pas en présence d' une traduction. Il eût été dommage

qu'un ouvrage si profondément pensé, d'une érudition si sûre et si prudente, si bien conçu pour être, malgré la gravité du sujet, accessible à tous, n'eût pas été mis à la portée des esprits intelligents et éclairés de notre pays. Ce volume les intéressera — j'allais dire les passionnera — plus encore que le premier. Il comprend en effet l'histoire de la pensée grecque dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus intellectuel, à l'époque où la vie athénienne était dans sa plus grande intensité politique et sociale. Socrate et les écoles socratiques, Platon, ses écrits, le développement de ses idées, « le mouvement intérieur de sa puissante intelligence », y font le sujet des livres quatrième et cinquième de l'ouvrage entier. Je ne veux pas revenir ici sur ce qui a été si bien dit, à l'éloge de M. Gomperz, dans les deux articles ci-dessus cités; et d'ailleurs, le lecteur ne saurait avoir oublié la belle préface dont un maître de l'hellénisme en France a orné la traduction du premier volume. Ce que je pourrais dire, de l'ouvrage et de l'auteur, perdrait à la comparaison.

MY.

Platonis opera recognovit brevique adnotatione critica instruxit J. BURNET. Insunt Clitopho, Timæus, Critias, seorsum impressi e tomo quarto. Oxford, Clarendon, s. d. (1905 à la fin de la préface); non paginé (*Script. class. bibl. Oxoniensis*).

Il n'est pas besoin de rappeler au lecteur les mérites de cette édition de Platon. Jusqu'ici trois tomes ont déjà été publiés, qui contiennent les tétralogies I-VII; M Burnet y a fait preuve d'une remarquable sûreté de méthode et d'une science incontestable des questions relatives au texte de Platon. De la huitième tétralogie, qui forme le tome IV, a déjà été publiée la *République*, dont le texte, aussi bien d'ailleurs que celui des autres dialogues, marque certainement un progrès sur ceux des précédents éditeurs. Le reste de cette tétralogie, à savoir, le *Clitophon*, le *Timée* et le *Critias*, est donné dans le présent volume. Le texte repose sur le Parisinus 1807 (A) et sur le Vindobonensis 55 (F), ce représentant d'une famille plus ancienne sur la valeur duquel M. B. revient encore dans sa préface; l'appareil critique donne en outre, pour le *Clitophon*, les leçons du Marcianus 185 (D), et pour le *Timée* celles du Vindobonensis 21 (Y) et du Vaticanus 173 (P), dont la source, selon M. B., serait aussi celle des corrections de A. Les variantes dues aux commentaires anciens, qui sont soigneusement relevées, complètent les notes critiques. J'ai remarqué seulement six corrections dues à M. Burnet : *Tim.* 24 *c* virgule après ὥς φατε; 38 *d* εἰς [τὸν] τάχει... κύκλον; 60 *e* del. νόμου; 71 *a* κοινῇ <καὶ ἰδίᾳ> συμφέροντος d'après Y et F; *Crit.* 114 *b* ὄνομ' ἂν παράσχοι pour ὄνομα π.; *Critias* 108 *d* αὖτ' ἤδη (codd. αὖτ' ἤδη, αὐτὸς ἤδη); mais M. B. ne note pas la correction αὐτό ἤδη, qui a déjà été faite, et qui ne diffère pas de la sienne. On notera encore l'excellente lecture de M. Rawack *Tim.* 27 *b* εἴη καλέσαντα d'après Y.

MY.

Bacchylides, the poems and fragments, edited with introduction, notes, and prose translation by Sir Richard C. Jebb. Cambridge, Univ. Press, 1905 ; xviii-524 p.

On sait que M. Jebb a contribué pour une bonne part, par d'heureuses corrections et restitutions, à l'établissement du texte de Bacchylide, dès l'édition princeps de Kenyon. Il a eu plusieurs fois, depuis lors, l'occasion de s'occuper du poète de Céos, et maintenant il en publie une édition qui est telle qu'on pouvait l'attendre du savant helléniste anglais. Le volume s'ouvre par une introduction générale où M. J. expose la vie de Bacchylide, ses rapports avec les poètes contemporains, et les caractères distinctifs de sa poésie ; sa langue est ensuite étudiée dans ce qu'elle a de plus typique, et les mètres de chaque morceau sont représentés schématiquement, avec les observations nécessitées par certains vers qui ne répondent pas exactement aux conditions de la forme normale. On n'ignore pas que ces irrégularités, si toutefois elles doivent être considérées comme telles, sont assez nombreuses, et qu'elles coïncident fréquemment avec un état du texte plus ou moins susceptible de corrections. Cette introduction, qui se termine par une description du papyrus (avec trois planches) et une reproduction de son texte en capitales, avec les signes diacritiques, a un second chapitre qui pourra sembler superflu. Il est intitulé *Place de Bacchylide dans l'histoire de la poésie lyrique grecque.* Il y est question, naturellement, du poète ; mais ce n'est en réalité qu'une rapide notice sur le développement de la poésie lyrique, sur ses divers genres et sur ses principaux représentants, en somme un bref chapitre d'une histoire de la littérature grecque dont la place n'est pas plus spécialement ici qu'ailleurs. Vient alors le texte des odes et des fragments, accompagné de la traduction et de notes critiques, [1] précédé d'un argument sur chaque ode et de réflexions sur les passages mythologiques. Le texte de Bacchylide, bien qu'il ne soit pas, en général, d'une grande difficulté, a cependant besoin d'être commenté, soit pour le sens, soit pour le mètre ; les notes explicatives de M. J. seront d'un utile secours, et satisferont les plus difficiles. Une partie pleine d'intérêt est l'appendice, où M. Jebb discute, en même temps que le sens d'un grand nombre d'expressions, plusieurs des restitutions proposées pour suppléer aux lacunes du papyrus; toutes ces discussions sont instructives, et le professeur comme l'étudiant en pourront retirer beaucoup de fruit. [2] A juger

---

1. J'aurais voulu voir mentionnée, sinon admise dans le texe, l'excellente lecture de Th. Reinach III, 78 διδύμους <σ'> ἐέξειν γνώμας, où l'addition de σέ est justifiée par les secondes personnes ὄψεαι et τελεῖς.

2. L'explication proposée p. 474 pour χλωρηῖς ἀηδὼν *Odyss.* XIX, 518, à savoir ἐν χλωροῖς διατρίβουσα, suivant le scholiaste, a déjà été donnée par G. Schmid dans le *Journal du Minist. de l'Instr. publ. de Russie* (1904). Le même savant (même article) interprète χλωραύχην, épithète de Déjanire *Bacchyl.* V, 172 (et du rossignol dans Simonide) par *pallido collo*, ce qui me paraît préférable au sens de *fresh*, la fraîche

l'ensemble, nous avons là une belle et bonne édition, digne de son auteur et de l'Université de Cambridge.

MY.

Kieler Studien zur englischen Philologie, hrsg. von Dr F. HOLTHAUSEN, o. Professor an der Universität Kiel. Kiel, Cordes, 1905,

Heft I. Die Bildung der schwachen Verba im Altenglischen, von Dr Claus SCHULDT. In-8°, 95 p. 2 mark. 50.

Heft II. Die Bildung des Adjektivs im Altenglischen, von. Dr Eduard SCHÖN. In-8°, 110 p. 3 mark.

Les « *Kieler Studien zur englischen Philologie* » ont publié en 1905 deux fascicules qui contiennent des études inspirées par les conférences de M. Holthausen sur la « Formation des mots en anglais ». Ces études portent sur des catégories grammaticales dans lesquelles la dérivation joue un rôle très important, celle des verbes faibles et celle des adjectifs.

L'étude contenue dans le 1er fascicule est intitulée « *Formation des verbes faibles en Vieil-Anglais* ». Son auteur, M. Claus Schuldt, divise son sujet en trois chapitres : Verbes appartenant au vocabulaire national, Verbes empruntés aux langues étrangères, Verbes d'origine inconnue. Les formes groupées sous ces trois titres sont très méthodiquement passées en revue suivant leur origine et le type de conjugaison faible à laquelle elles se rattachent. L'étude des causatifs dérivés de verbes forts, qui commence le premier chapitre, est particulièrement intéressante au point de vue de l'anglais moderne. Les dérivés de substantifs occupent une catégorie importante et bien divisée d'après la nature de la voyelle radicale. Les verbes isolés qui se rattachent à des racines germaniques connues par d'autres langues que le Vieil-Anglais, constituent une liste de formes très diverses d'origine : un certain nombre ayant passé d'une conjugaison à une autre, et gardant, en particulier, des restes de conjugaison forte. Dans l'étude des suffixes dérivatifs, certaines listes permettent de dégager assez nettement le sens intensif ou itératif du suffixe (suffixes -r, -t). Quelques doubles mentions étaient inévitables dans la seconde partie de ce travail : la classe de mots dont il traite a en effet absorbé nombre de formes hétérogènes, et le doute est permis pour un grand nombre : l'auteur a raison d'avouer son hésitation en pareil cas, et de mentionner les formes contestées aux divers paragraphes où les chercheurs futurs pourront se reporter utilement.

Le 2e fascicule contient une étude de M. Édouard Schön sur la « *Formation de l'Adjectif en Vieil-Anglais* ». Cette étude, qui est,

---

fleur de la jeunesse, proposé par M. Jebb. — La bibliographie (p. XIII-XVIII) « ne prétend pas être complète ; » il serait facile, en effet, d'y ajouter, en consultant, par exemple, la *Bibliographie annuelle* dans chaque volume de la *Revue des Etudes grecques*.

comme la précédente, une classification des formes du Vieil-Anglais, comprend trois parties intitulées : Adjectifs sans syllabe de dérivation, Adjectifs avec suffixes dérivatifs, Adjectifs composés dont le second terme est un adjectif jouant le rôle de suffixe dérivatif.

Il y a dans la première partie un essai intéressant pour déterminer le sens actif ou passif des formes étudiées d'après le degré de leur racine, et pour diriger les recherches sur la question obscure de la formation des adjectifs composés sans suffixe (bahuvrîhi). Dans la seconde partie, l'auteur s'efforce de dégager le sens général de certains suffixes : suffixe -l, -ol, marquant la tendance ; suffixe -en, exprimant la matière ; suffixe -ni, exprimant la possibilité ; suffixe -t, à sens perfectif,... etc. L'auteur établit une séparation nette entre les participes passés faibles et les adjectifs en -d, -de, adjectifs dénominatifs dérivés de noms suivant le type de ces participes.

La troisième partie étudie les adjectifs intermédiaires entre les adjectifs composés proprement dits et les adjectifs dérivés : le second élément de ces composés étant en voie de devenir suffixe de dérivation par l'effacement et la généralisation du sens. A signaler comme particulièrement complète la classification des formes en -lic, selon que le premier élément est un substantif, un adjectif, un participe présent, un participe passé fort ou faible, une racine verbale, un mot invariable ; sans toutefois que cette classification aboutisse à une détermination satisfaisante du sens et de l'emploi originel de l'élément -lic. En somme, il y a dans ce travail un excellent répertoire de formes bien et commodément classées.

P. Doin.

D. Ursmer Bellière, **Analecta Vaticano-Belgica.** Bruges et Lille, Desclée, de Brouwer et Cie ; Paris, Champion, 1906. In-8°, XL et 939 p.

L'Institut historique belge de Rome, dont nous avons annoncé récemment la première publication (*Inventaire analytique des Libri obligationum et solutionum des Archives vaticanes*), faite par les soins de son directeur D. Ursmer Bellière, vient de faire paraître sous la même signature le premier volume des *Analecta Vaticano-belgica*, consacré au texte ou aux analyses des suppliques adressées au pape Clément VI de 1342 à 1352. L'éditeur a écrit en tête une substantielle introduction, où il nous fait connaître l'histoire de ce mode de concessions de bénéfices ou privilèges par les papes, la forme adoptée pour la rédaction des suppliques, la procédure pour leur présentation, leur acceptation par le souverain pontife et leur enregistrement. 99 volumes de suppliques sont conservés pour les papes du XIVe siècle : ce sont les 22 de Clément VI qui ouvrent la série et qui par conséquent ont fourni la matière de ce premier tome des *Analecta*. On sait tout le parti qu'ont tiré de ces sortes de documents des historiens

récents, tels que le regretté P. Denifle : on ne peut donc qu'approuver D. Berlière d'avoir commencé à livrer au public toute la série intéressant les anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai : ce sera une source précieuse de renseignements. — Il a identifié le plus possible, surtout dans la table finale, les noms de personnes et de lieux. Quelques rectifications seront à apporter, comme bien on pense (le contraire serait invraisemblable). Ainsi, n° 100, il faut lire *Agouto* et non *Agonto* (famille d'Agoult ; le pays dont elle tire son nom est aujourd'hui Goult en Vaucluse); *Insula Venayssini*, au diocèse de Cavaillon, doit être traduit par l'Isle ; le nom de l'évêque Jean Cot est à rajouter à la liste de ceux de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Un évêque de Vaison est appelé Pierre de Besse à la page 482, Pierre de Berrette à la page 556 et Pierre tout court à la page 390.

L.-H. Labande.

K. Krumbacher, **Ein vulgärgriechischer Weiberspiegel** (Extr. des Sitzungsber. der philos.-philol. und d. hist. Kl. der kgl. Bayer. Akad. d. Wiss. 1905, fasc. 3, p. 335-433). Munich, en commission chez G. Franz (J. Roth).

Il y a quelques années, M. Krumbacher a découvert au Collège grec, à Rome, dans un manuscrit dont il donne la description, un poème en grec vulgaire, du xvie siècle, également curieux pour le fond et pour la forme. Ce poème, en vers à rimes plates, se compose de deux parties, l'une en vers politiques de 15 syllabes La femme est une créature inférieure, depuis qu'Ève a été séduite par le diable ; et de nombreux exemples, tirés de l'histoire sacrée et des littératures anciennes, prouvent bien que les femmes sont des êtres pervers), la seconde en trochaïques de 8 syllabes (Défauts et vices des jeunes filles, des femmes mariées et des veuves). La souscription finale lui donne le titre de Ἔπαινος τῶν γυναικῶν, ironique évidemment, car c'est tout le contraire, comme on le voit, dont il s'agit. C'est un document unique en son genre, dont M. K. donne l'analyse, étudie la langue et la métrique, et publie le texte, en le faisant suivre d'intéressantes remarques. Mais toutes les questions soulevées par ce texte sont loin d'être épuisées, et M. Krumbacher remarque lui-même qu'il n'a pas cherché à être complet et s'est borné à dire le nécessaire.

My.

Félix Staehelin, **Ritter Bernhard Stehelin**. Bâle. 1905, 53 p. in-8°.

M. Félix Stæhelin nous envoie le tirage à part d'une étude du vol. III des *Basler Biographien*, consacrée à son quasi-homonyme du xvie siècle, capitaine de mercenaires au service de la couronne de France. Fils d'un chirurgien, né lui-même à Schlestadt, en Alsace, et immigré vers 1515 dans la petite république helvétique, Bernard

Stehelin y vit le jour vers 1520, et y devint en 1543 secrétaire des hospices, puis plus tard aubergiste à la *Tête d'or*. Pillé par les lansquenets de la Régence d'Ensisheim pendant un voyage d'affaires qu'il fait en Alsace, au cours de l'année 1552, il semble s'être dit qu'en ces temps troublés il était encore préférable d'être du côté des pillards que de celui des victimes et il se laisse enrôler peu après dans un des régiments suisses au service de Henri II. Dès 1553, il y est capitaine, et revient, la bourse bien remplie, dans sa ville natale. L'année suivante, il reprend du service et se distingue si bien à la bataille de Renty (août 1554) que le roi l'arme chevalier sur le champ de bataille même, en présence du duc François de Guise et du connétable de Montmorency ; il raconte lui-même longuement ses exploits dans une curieuse lettre au Magistrat de Bâle. En janvier 1555 le roi de France lui envoyait des lettres de noblesse et Stehelin s'en montra reconnaissant en se battant pour lui, avec une égale bravoure, en Piémont. Le butin qu'il y fit derechef lui permit de céder son auberge et d'acheter le petit castel de Pratteln, sur le territoire de Bâle; mais il se dégoûte bientôt de la vie monotone de gentilhomme campagnard et retourne au métier des armes; il se bat en Picardie en 1557 et 1558, et quand il revient se reposer chez lui, c'est en qualité de correspondant ou d'agent de la couronne de France. M. Staehelin a retrouvé aux Archives bâloises et à la Bibliothèque Nationale toute une série de pièces intéressantes concernant le chevalier, mort à Bâle en août 1570.

R.

Alcuin Hollaender, **Wilhelm von Oranien und die Stadt Strassburg in den Jahren 1568 und 1569.** Heidelberg, Winter, 1906, in-8°.

M. Alcuin Hollaender auquel nous devons déjà toute une série de bonnes monographies sur l'histoire de Strasbourg pendant la seconde moitié du XVIe siècle, basées sur des recherches faites aux archives de l'ancienne ville libre, vient de publier une étude sur les rapports de Guillaume d'Orange et la ville de Strasbourg en 1568 et 1569, dans la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, vol. XXI, dont le tirage à part nous est récemment parvenu. On connaissait déjà plus d'un détail de cet épisode douloureux de la vie du Taciturne; jamais il ne sembla plus près de sa ruine que dans ces jours sombres de février 1569 où il dut s'enfuir nuitamment de Strasbourg pour échapper à la vindicte de ses reîtres non soldés et furieux qui refusaient de marcher à sa suite. Mais M. Hollaender a réuni dans les dossiers du temps et surtout dans les procès-verbaux des Conseils de la république une riche moisson de renseignements qui permettront de retracer d'une façon plus vivante ce chapitre de l'histoire d'Alsace, en même temps qu'ils fournissent quelques renseignements nouveaux pour celle de nos guerres de religion et pour la Révolution des Pays-Bas.

R.

La Pastorale dramatique en France à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle. (Thèse pour le Doctorat), par Jules MARSAN. Paris, Hachette, 1905. XII-526 pp. in-8°.

Ce livre est une merveille d'érudition probe et probante, sans ombre de pédantisme. Il donne l'impression très nette que l'auteur a exploré son sujet dans tous les sens, avec une conscience, une méthode et une sagacité remarquables. C'est l'histoire de l'*évolution d'un genre* en Italie, en Espagne, surtout en France, mais présentée dans un esprit vraiment scientifique : pas de construction ambitieusement systématique, pas d'idée préconçue ni de partialité ; mais une recherche patiente et sereine, un emploi constant et judicieux de la chronologie, un exposé lumineux de documents très abondants d'où découle nécessairement la vérité rationnelle. Pas de théorie des quantités négligeables, pas d'affirmations dogmatiques, pas d'enchaînements forcés ni de cadres rigides, pas de déductions aventureuses, pas de généralisations superbes ; mais l'analyse dominant la synthèse, la réalité ondoyante et fuyante serrée du plus près possible, des faits, des faits rangés par ordre d'importance et d'influence, mais des faits, et tous les faits. Comme le dit l'auteur dans son Introduction « les arguments les plus solides ne valent rien contre les faits ».

L'ouvrage, divisé en dix chapitres, comprend en somme trois parties d'inégale longueur : 1° les origines étrangères de la pastorale dramatique et la période de formation du genre en France ; 2° la période de sa maturité et de son apogée ; 3° la période de sa décadence et de sa transformation. On pensera peut-être que le contenu de ces dix chapitres ne correspond pas exactement au titre du volume entier, les quatre premiers ayant exclusivement pour sujet la pastorale en Italie et en Espagne, et formant une véritable « introduction » de 130 pages aux six derniers, qui seuls traitent de la *Pastorale dramatique en France*. Mais que l'on ne perde pas de vue ces déclarations de l'auteur ; « La pastorale dramatique française dérive de la pastorale italienne ; chercher les origines de celle-ci, c'est marquer l'importance et le rôle de celle-là » (page 11). « La pastorale italienne nous intéresse seulement en fonction de la pastorale française » (p. 31). Après avoir montré que de la pastorale italienne sont issus la tragicomédie et l'opéra italiens, il conclut que « c'est déjà en raccourci toute l'histoire de la pastorale dramatique française » (p. 68). Le genre de la pastorale dramatique, ajoute-t-il, « nous est venu, entièrement formé d'Espagne et d'Italie » (p. 132). Ce sont autant de réponses à l'objection possible, autant d'arguments en faveur de ces quatre chapitres préliminaires. Mais J. Marsan a d'autres moyens de défense et des plus séduisants : que de choses intéressantes dans ces quatre chapitres ! Entre autres une étude de l'*Arcadia* de Sannazar, les deux portraits du Tasse et de Guarini, antithèse vivante, une étude de l'*Aminta*, une autre du *Pastor fido*, une autre des *Églogues* de

Garcilasso de la Vega, une analyse détaillée et critique de la *Diana* de Montemaior. Ces fondations de l'édifice sont étendues et profondes. Qui oserait s'en plaindre? Outre qu'elles lui donnent une solidité inébranlable, elles en décuplent la valeur aux yeux des lecteurs qui ne sont pas initiés à la connaissance des langues italienne et espagnole, et qui ne peuvent lire dans le texte ni les œuvres, ni les ouvrages de critique littéraire écrits au delà des Alpes et des Pyrénées.

L'histoire de la pastorale dramatique en France offrait à J. Marsan un nombre considérable de noms et d'œuvres. Il a dû limiter le champ de son étude et s'en tenir aux œuvres qui sont à la fois dramatiques et lyriques « à égale distance de la tragédie et de la comédie, hors du réel, hors du possible parfois, *ayant pour objet la peinture de l'amour absolu* ». Il a donc délibérément laissé de côté les Églogues et les Bergeries officielles, ou funèbres, ou politiques ou religieuses, même celles qui furent représentées, par exemple l'unique *Bergerie* que Ronsard ait écrite, une œuvre de plus de mille vers qui fut jouée par les princes de la maison de France soit à Fontainebleau, soit à Troyes, en mars ou avril de 1564 : ce n'est en effet qu'une allégorie politique, à la louange de Catherine de Médicis, avec intermèdes lyriques, mais sans aucune intrigue amoureuse, et même sans intrigue d'aucune sorte. Les précurseurs principaux du genre sont Nicolas Filleul (1566), François de Belleforest (1569), Jacques de Fonteny (1587), Nicolas de Montreux (1585-98); mais il manque à leurs œuvres l'analyse et la dynamique des sentiments. Deux pièces « résument au début du XVIIe siècle les acquisitions de la pastorale et offrent, comme un tableau d'ensemble, toutes les ressources et les éléments qu'elle mettra en œuvre » : la *Bergerie* de Montchrestien (1600) et les *Amantes* de Chrestien des Croix (1613).

Avec Alexandre Hardy et Honoré d'Urfé, la double influence de l'Italie et de l'Espagne « se perpétue en se précisant ». Les cinq pastorales dramatiques qui nous sont parvenues du premier, sont pleines de cette « vie extérieure » qui manquait au genre jusque-là; le roman du second « lui ouvre d'incomparables trésors de psychologie ». Hardy a dégagé la pastorale d'une partie de ses conventions, « l'a rendue digne de la scène, lui a donné avec plus de mouvement un certain caractère général et humain ». D'Urfé introduit dans son *Astrée* « les analyses subtiles de sentiments, les dissertations morales, les tableaux poétiques », la logique du cœur humain, des peintures de caractères, dont s'inspireront désormais les auteurs de pastorales dramatiques. Ce sont les deux grandes influences françaises qui permettent au genre de se développer et de se parfaire.

Le chapitre VIII traite de la pastorale dramatique depuis l'apparition du premier livre de l'*Astrée* (1607) jusqu'à la publication des *Bergeries* de Racan (1620 environ). En ces années, le théâtre n'est pas encore centralisé et fixé à Paris, à part l'installation de la troupe de

Valleran à l'Hôtel de Bourgogne, et c'est dans les provinces qu'il faut chercher les traces de la vie dramatique, surtout à Lyon, à Poitiers et à Rouen. Sur ces divers points apparaît l'érudition abondante et précise de J. Marsan; de même que lorsqu'il s'agissait des pastoraliers italiens ou espagnols, ou des précurseurs du genre en France, il semble bien avoir tout lu de cette litttérature provinciale et de ce qu'on a déjà écrit d'elle. On s'en aperçoit vite non seulement aux notes critiques dont il accompagne ses références, où il résume en quelques lignes le fort et le faible des œuvres et des ouvrages, mais encore au choix qu'il a su faire dans cette luxuriante production de pièces d'amateurs et de professionnels du théâtre. Quelques noms émergent : parmi ceux là R. Bouchet sieur d'Ambillou, Paul Ferry, Fr. Ménard, Bernier de la Brousse [1]; parmi ceux-ci Troterel, Isaac de Ryer, Gervais Basire, Du Pescher. Il a su enfin apporter sa note très personnelle à l'étude des *Bergeries* de Racan, déjà faite dans la thèse de Louis Arnould, comme il avait parlé avec une réelle originalité des pastorales de Hardy, malgré la thèse de Rigal.

Le chapitre IX traite de la « pastorale et des origines du théâtre classique » et étudie la période d'apogée, qui va des *Bergeries* de Racan à l'*Amaranthe* de Gombauld (1620-1631). Il est de tout premier ordre. Il y a là 50 pages qui paraissent définitives sur les germes de la comédie et ceux de la tragédie contenus dans la pastorale, laquelle prépare d'un côté la *Mélite* de Corneille et les comédies de Rotrou, d'autre côté la *Sophonisbe* de Mairet. — Mairet avec sa *Sylvie* et sa *Sylvanire* domine à bon droit toute cette période préparatoire; il en est le représentant le plus brillant; avec lui, la pastorale dramatique se régularise, l'intrigue s'ordonne logiquement, les caractères se rapprochent très sensiblement de la vérité humaine [2].

Après l'*Amaranthe* de Gombauld, la pastorale s'épuise et se meurt, attaquée déjà depuis plusieurs années par quelques adversaires redoutables, entre autres Charles Sorel, dont le *Berger extravagant*, réimprimé plusieurs fois de 1633 à 1646, lui donne le coup de grâce. D'ailleurs, elle se transforme naturellement, par la force des

---

1. A propos du recueil poétique de cet avocat poitevin, dont il est question page 298, note 1, que J. Marsan nous permette de lui signaler un ouvrage bibliographique précieux d'un autre poitevin : *L'Imprimerie et la Librairie à Poitiers* pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, par A. de la Bouralière, paru dans le Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, année 1904, 2e série, t. XXVIII. On y trouve, p. 9, l'indication d'une édition princeps des *Œuvres poétiques du sieur Bernier de la Brousse* publiée en 1617, dont quelques exemplaires portent la date de 1618, notamment celui de l'Arsenal. Le privilège, au demeurant, doit être pour les deux séries d'exemplaires, celui-là même qui est relevé dans la note de Marsan.

2. J. Marsan parle avec d'autant plus d'autorité de la *Sylvie* de Mairet, qu'il en a élaboré pour sa première thèse une édition critique, qui est un modèle d'exactitude et de précision (collection de la Société des Textes modernes français, série rose).

choses et l'évolution du goût, d'abord en tragi-comédie, plus tard en opéra.

Telle est, trop brièvement résumée, cette thèse intelligente et utile s'il en fut dans le domaine de l'histoire littéraire. Un Appendice historique sur l'*Astrée*, les deux *Sylvanires*, les costumes de la pastorale dramatique; un Appendice iconographique composé de 15 gravures extraites de différentes œuvres du XVIe et du XVIIe siècle; un Appendice bibliographique très copieux, relatif aux principales sections du développement, et contenant la liste de toutes les vraies pastorales représentées en France de 1561 à 1654, terminent le volume. — Il y manque seulement un index des noms propres; mais, c'est un petit mal pour un grand bien, car cela forcera les chercheurs trop pressés à lire intégralement cette étude de sources, de rapprochements et d'influences, dont une psychologie fine et juste, légèrement ironique, répandue partout, dans les notes comme dans le texte, constitue l'un des principaux charmes. Le style en est un autre, par sa variété surtout, allant de l'élégance la plus correcte, sans raideur, au négligé le plus aimable, sans abandon. La vérité, seul souci de l'auteur, n'est jamais sacrifiée aux jeux stériles de la phrase; elle se dégage du simple exposé des faits, elle apparaît sans affiquets ni voile, dans sa nudité, simple, sévère et gracieuse tout ensemble; elle s'impose tellement à l'esprit par les conclusions particulières à chaque chapitre, qu'il n'est pas besoin d'en retracer les grandes lignes dans une conclusion générale. Rien ne finit en histoire, dit J. Marsan lui-même. L'histoire de la pastorale dramatique ne pouvait donc guère avoir d'autre fin que l'exposé de ses dernières métamorphoses et cette spirituelle réflexion : « Pourquoi toujours des bergers? demande M. Jourdain, qui parfois est un homme de sens. La vie maintenant est ailleurs ».

Nous n'avons à signaler que deux errata. P. 159, il faut lire évidemment : les poètes ne peuvent plus être ignorants (de l'espagnol), — au lieu de : les poètes ne peuvent être plus ignorants, — ce qui donne un sens tout à fait contraire à celui que demande le contexte, ou du moins laisse subsister une équivoque fâcheuse. — P. 197, ne faudrait-il pas lire *accravanter* (c.-à.-d. abattre en écrasant, vieux mot qu'on trouve dès le Roman de la Rose), au lieu de *accramanter*, dans l'un des vers que prononce le berger Motin? — Enfin, une légère contradiction s'est glissée dans les listes d'œuvres pastorales françaises : à la p. 175, note, la *Pastorale* à quatre personnages de G. Bonin (1561) et celle qui est imprimée à la suite de l'Esther de P. Matthieu (1585) ne sont que de « simples églogues » étrangères à la thèse; mais à la p. 504 les mêmes œuvres sont comprises parmi les véritables « pastorales dramatiques », au même titre que les *Ombres* de N. Filleul et l'*Athlette* de N. de Montreux.

P. Laumonier.

Marquis DE SÉGUR : **Julie de Lespinasse**, un volume, in-8°. Calmann Lévy, 1906 VIII-651 pages.

Sur Mademoiselle de Lespinasse nous n'avions guère qu'une seule étude qui comptât, celle de Sainte-Beuve (*Causeries du Lundi*, II), car l'on ne saurait avoir confiance en des auteurs qui travaillaient de seconde main comme Arsène Houssaye ou Imbert de Saint-Amand. Le sujet était loin d'être épuisé : l'auteur de *Port-Royal* nous avait donné une délicate psychologie de la célèbre amie du comte de Guibert, il nous l'avait montrée victime de ce violent amour qui, dans ses lettres, « est partout à l'état de lave et de torrent », de cette passion dévorante qui rappelle la passion de Phèdre ou de Didon; toutefois Sainte-Beuve ne nous disait rien autre que ce qu'il y a dans la correspondance[1] de Julie de Lespinasse; il lisait entre les lignes, et nous faisait comprendre mille choses délicates, mais l'âme de cette femme d'esprit, de cette grande amoureuse avait d'autres secrets.

Le marquis de Ségur a pu composer tout un volume sur Julie de Lespinasse, et, grâce à ses recherches dans les archives particulières (en Espagne chez le marquis d'Alcedo, en France chez les marquis de Vichy et d'Albon, chez les descendants du comte de Guibert), et dans la collection des manuscrits de la bibliothèque de Roanne, il a écrit une biographie complète, *exhaustive*. Nous savons maintenant tout de la naissance illégitime de Julie, nous connaissons sa mère : Julie-Claude-Hilaire d'Albon, et nous sommes presque sûrs que son père était Gaspard III, comte de Vichy, frère de Mme de Deffand. Cette constatation, toute nouvelle, explique l'intérêt que prendra cette tante de la main gauche à sa « nièce batarde », et justifie « le pied d'égalité sur lequel, du jour au lendemain, elle l'établira sous son toit, le soin jaloux avec lequel elle évitera toute interrogation sur le mystère de sa naissance, et plus tard enfin sa colère, son indignation violente, alors qu'elle se croira trahie par une personne de son sang, à laquelle elle s'est efforcée de refaire un foyer et de rendre une famille. »

Sur l'enfance et l'éducation, les renseignements deviennent tout à fait précis. Julie reçut les plus tendres soins de sa mère, à l'égal de son frère et de sa sœur légitimes, dans le vieux manoir d'Avauges sur la route de Lyon à Tarare; et c'est de là que la marquise de Deffand devait l'emmener à Paris, ou, comme nous le dit un peu solennellement M. de S., « vers les mers aux larges horizons, mais semées de récifs et peuplées de tempêtes! »

On sait ce que furent les relations de ces deux femmes : l'une et l'autre, trop supérieures et trop indépendantes, ne pouvaient occuper le

1. Cette *correspondance entre Mlle de Lespinasse et le comte de Guibert* vient d'être éditée à nouveau par le comte de Villeneuve-Guibert d'après le texte original : un vol. in-8°, Calmann Lévy, 1906, VI-536 pages. Il ne manque à ce volume qu'une table analytique des noms.

même trône et se séparèrent pour fonder deux puissances rivales qui devaient se disputer ce qu'il y avait à Paris de gens intelligents et distingués, toute la fleur des esprits d'alors; dans cette lutte inégale ce fut Mlle de Lespinasse qui l'emporta; après la rupture, le salon de Mme du Deffand fut un désert, elle n'avait plus dans son entourage que des indifférents, des gens attirés par sa réputation qui ne se souciaient pas plus d'elle qu'elle ne se souciait d'eux, « quelquefois même des parasites qui mangeaient ses soupers, clignaient de l'œil de l'un à l'autre et abusaient de sa cécité pour la tourner en dérision. »

La haine de la marquise resta farouche; quand elle apprit la mort de celle qu'elle avait regardée comme sa fille adoptive, elle lui fit une étrange oraison funèbre : « Si elle est en Paradis, s'écria-t-elle, la Sainte-Vierge n'a qu'à y prendre garde, car elle lui enlèvera l'affection du Père Eternel! » Ces incidents assez connus sont présentés très agréablement par l'auteur. et nous valent un très beau portrait de Mme du Deffand.

Mais la partie la plus intéressante et, par endroits, la plus nouvelle du livre est celle où sont exposées les trois grandes passions de Julie de Lespinasse : d'Alembert, le marquis de Mora et le comte de Guibert. Pour d'Alembert, il faut, paraît-il, s'en tenir à l'opinion de Rousseau : « Elle a fini par vivre avec lui (d'Alembert), s'entend en tout bien, tout honneur, *et cela ne peut s'entendre autrement* », allusion directe à la vertu sans tache et à « l'innocuité » du philosophe-mathématicien. Mora était bien peu connu, du moins d'une façon très incomplète. M. de S., ayant eu communication d'un recueil imprimé fort rare des papiers du marquis, a pu retracer une biographie très substantielle de celui qui « domine toute la vie sentimentale de Mlle de Lespinasse. » Ce fut entre eux le coup de foudre (décembre 1766), malgré les vingt-quatre ans de l'un, et les trente-quatre ans de l'autre. « Combien j'ai été aimée! dira plus tard Julie, une âme de feu, pleine d'énergie, qui avait tout jugé, tout apprécié, et qui, revenue et dégoûtée de tout, s'était abandonnée au besoin et au plaisir d'aimer... Voilà comme j'étais aimée! » A dater de cette époque le passé s'évanouit, la vie pour elle semble ne dater que du moment où elle a rencontré Mora. Cet amour fut-il platonique? Tout nous dit : non. Et pourtant M. de S. après avoir, avec une extrême délicatesse, étudié cette question, conclut à un simple échange d'âmes. Les arguments qu'il nous présente ne sont pas sans réplique. Si Julie, par exemple, devenue la maîtresse de Guibert, lui écrit qu'elle a été honnête jusque là, devons-nous croire à la lettre une femme qui est alors infidèle à Mora lui-même? Si Mora et Julie s'étaient promis le mariage, est-ce une raison pour supposer que des idées « bourgeoises » arrêtèrent l'élan de leur fougueux amour? La question reste bien douteuse, malgré l'éloquent plaidoyer de M. de S. Ce qui est clair, c'est la trahison de Julie : elle vient de voir Mora partir, tuberculeux et con-

damné, pour l'Espagne, et se jette dans les bras du comte de Guibert. Et c'est pour elle une lutte douloureuse, une long martyre ; elle est rongée par les remords et plaide d'avance son propre procès : l'intérêt de sa correspondance s'en accroit, mais cet intérêt devient tout *littéraire*, et amoindrit la personnalité de Julie qui n'est plus une créature d'exception. La pauvre femme n'aura rien gagné aux indiscrétions de l'histoire.

Ce problème psychologique et sentimental ne doit point nous faire oublier certaines pages, dans lesquelles revit Mlle de Lespinasse en son milieu, entourée de ses habitués, pages qui sont aussi attachantes, si ce n'est plus, que celles où est retracée cette tragédie intime.

M. de S. à qui nous devons déjà le *Royaume de la rue Saint-Honoré* est tout à fait à l'aise dans ces évocations d'un monde qu'il connait si bien, et dont, mieux que personne, il sent et exprime tout le parfum. Mais M. de S. n'est-il pas un peu trop indulgent pour Guibert, ce bellâtre, qui se croit un grand auteur dramatique et un grand homme de guerre ? Julie, elle-même, aura plus de sévérité pour celui qui, suivant La Harpe, prétendait à rien moins [1] qu'à remplacer Turenne, Corneille et Bossuet.

Casimir Stryienski.

A. Baudot. **Études historiques sur la pharmacie en Bourgogne avant 1803.** Paris, librairie Maloine, 1905, in-8, 547 p. Prix : 12 fr.

Ce n'est pas la Pharmacie, en tant que science, dont M. Baudot a voulu retracer l'histoire dans une région particulière, mais celle de la corporation des pharmaciens. « Nous nous sommes, dit-il, p. 535, de préférence, attaché à l'homme qui fait œuvre de pharmacie, laissant de côté l'étude progressive et comparée des remèdes en Bourgogne [2] ». On le voit, ce qu'il nous donne, c'est l'historique d'une « communauté » professionnelle, ou plutôt même, il le reconnait expressément, des « études », sur ce que fut cette communauté dans une de nos provinces. Sans reculer devant les difficultés qu'il devait rencontrer, M. B. est remonté jusqu'aux temps les plus reculés de notre passé ; la première des cinq périodes entre lesquelles il a divisé son sujet nous reporte à l'époque celtique, gallo-romaine et burgonde. Il est trop évident, qu'il ne peut être ici question de l'histoire des pharmaciens — la corporation n'existait pas —, mais de ce qu'était d'une manière générale l'art de guérir à cette époque lointaine. M. B. lui

---

1. Les documents publiés en appendices sont précieux à signaler, entre autres un portrait du Dauphin, fils de Louis XV, des lettres inédites de Mme de Lespinasse à sa famille, des lettres de d'Alembert au duc de Villa-Hermosa, etc.

2. M. Baudot n'a, en réalité, compris dans son étude, que le centre de la Bourgogne, la région de Dijon, de Beaune et d'Autun.

attribue tout d'abord un caractère religieux[1], pour le mettre, à l'époque burgonde, surtout entre les mains des sorciers ; mais l'existence et le rôle des sorciers dans la médecine remonte bien plus haut ; on en trouve chez tous les peuples primitifs ; ce n'est pas, comme il semble le dire, un produit de la « barbarie germanique ».

C'est pendant la seconde période, du XIIIe siècle à 1490, qu'on peut seulement parler de véritables apothicaires. M. B. a retracé leur histoire avec beaucoup de soin, et en s'appuyant le plus souvent sur des documents d'archives ; toutefois la différence, qu'il croit devoir signaler entre les épiciers et les apothicaires proprement dits, était-elle toujours aussi réelle qu'il le dit ? Il est permis d'en douter, souvent il s'agit de la même industrie désignée sous deux noms différents. Mais ces commencements de l'histoire pharmaceutique sont bien exposés ; on trouve rassemblés ici une foule de détails ignorés sur les apothicaires des ducs en particulier et les apothicaires en boutique, de la fin du XIVe et au XVe siècle ; les listes de médicaments aussi données p. 55-62, sont d'un intérêt très grand pour l'histoire de la pharmacopée au moyen âge.

Avec la troisième période (1480-1630) ou des « pays d'états », le sujet s'élargit et se précise à la fois ; c'est l'époque où les corporations se constituent, et celle des apothicaires prend bien vite une grande importance en Bourgogne ; elle a des représentants célèbres, comme Claude Dariot et Brice Bauderon, l'auteur d'une des plus anciennes pharmacopées françaises. M. B. a fait un tableau très complet de la vie corporative des apothicaires pendant cette période ; il nous les montre successivement dans leurs officines, puis dans leurs relations avec les autres métiers ; il nous raconte leurs luttes ou leurs rivalités avec les médecins, les chirurgiens et les charlatans ; puis il nous montre leur vie sociale et leur constitution définitive aux débuts du XVIIe siècle, époque où leur profession transformée est soumise à des statuts plus fixes et plus en rapport avec le nouvel état de choses. Deux chapitres, dont le premier nous transporte en plein domaine médical, nous font connaître les mesures d'hygiène, prises dans les temps d'épidémie, et le service hospitalier depuis les premiers temps de la Renaissance.

Dans la quatrième période (1630-1789), celle de « la Bourgogne royale », M. B. nous montre ce que firent les communautés d'apothicaires au XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle (chap. 2 et ss.); puis il poursuit l'histoire de leurs rivalités avec les médecins, les chirurgiens et les charlatans ou les empiriques ; subordonnés, par les statuts de 1639, aux médecins, soumis à leur inspection, ils restent toujours supérieurs aux chirurgiens, dont la situation mal définie était

1. Il y aurait beaucoup à objecter à ce qu'avance ici M. Baudot ; mais comme il s'est borné à répéter à peu près les théories émises dans les Mémoires de la Société eduenne, je crois inutile d'y insister.

une cause d'abus et surtout aux charlatans, qui pullulent à cette époque et se rencontrent dans les villes — quelques-uns sont restés célèbres —, comme dans les campagnes. Après un chapitre sur les empoisonnements qui sort un peu du sujet, M. B. recherche ce qu'était devenue la pharmacie dans les hôpitaux, et ce qu'elle était dans les services de santé et dans les campagnes, puis il nous montre quel enseignement recevait l'aspirant apothicaire et quels examens il devait subir. Un dernier chapitre, où il examine, comme dans le livre précédent, quelle était alors la « vie particulière et sociale de l'apothicaire », offre un intérêt inattendu ; nous y voyons les apothicaires arrivant non seulement aux premières fonctions civiles, mais pouvant revêtir des charges militaires ; quelques-uns même se livraient au culte des muses, tel Aimé Piron le père de l'auteur de la *Métromanie*, qui fut poète lui aussi et écrivait en patois des satires plaisantes, fort bien accueillies.

La fondation de l'Académie de Dijon fut le signal d'un réveil scientifique en Bourgogne vraiement remarquable ; dès son ouverture en 1741[1], des conférences, toutes limitées qu'elles étaient aux matières de physique, de morale et de chimie, attirèrent sur elle l'attention ; mais ce fut surtout depuis sa transformation, vingt et un ans plus tard, en Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, qu'elle devint célèbre ; elle fut une véritable École de médecine et de pharmacie. L'enseignement ou les publications de Legouz de Gerland, fondateur du jardin botanique, du Dr Durande, professeur de botanique, du chimiste Guyton de Morveau et de son successeur Chaussier, de l'apothicaire Tartelin, démonstrateur de botanique, jetèrent sur elle un vif éclat, et le « Règlement de ville » de 1782, qui imposait à quiconque voulait être admis dans le corps des maîtres apothicaires, l'obligation de suivre pendant deux ans des cours de chimie et de botanique, contribua à assurer sa prospérité jusqu'à l'époque où, comme toutes les institutions analogues, elle fut supprimée par un décret de la Convention. Après cette excursion sur le terrain historico-scientifique, M. B. revient à son sujet dans les deux derniers chapitres, qui ont pour titre, le premier, « la publicité des remèdes à la fin du XVIIIe siècle », — il y est surtout question des remèdes secrets et empiriques, — le second, « les apothicaires pendant la Révolution ». Supprimés en tant que corporation, les apothicaires virent leur profession déclarée libre ; une anarchie de six ans, conséquence de cette mesure, ne prit fin qu'avec l'organisation des commissions de santé par l'arrêté du 29 floréal, an V.

C'est au moment où une ère nouvelle va s'ouvrir pour l'apothicaire, devenu le pharmacien moderne, que M. Baudot termine son long et consciencieux travail : « La pharmacie traditionnelle, dit-il en

1. On est surpris que M. Baudot ait placé dans la cinquième période (1789-1823), l'histoire de l'Académie de Dijon qui commence 48 ans plus tôt.

terminant, comporte nécessairement le soin et l'accord des forces matérielles naturelles et des formes immatérielles et morales. — Les ancêtres du phamacien actuel ont su s'adapter aux circonstances séculaires et se hausser graduellement jusqu'à l'élite du monde du travail ». Telles sont les deux idées qu'il a voulu développer dans la suite d'études qu'il nous offre ; on doit reconnaître qu'il y a parfaitement réussi ; et son livre luxueusement édité, enrichi d'illustrations bien choisies et curieuses, ne pourra manquer d'être accueilli avec faveur dans le monde de l'érudition.

Ch. J.

Otto Baumgarten. **Carlyle und Goethe** Lebensfragen, Schriften und Reden herausgegeben von Heinrich Weinel, n° 13). Tübingen, Mohr, 1906; in-8 de 177 pages.

Cet ouvrage n'ajoute rien, au point de vue documentaire, aux études que nous possédions déjà sur la dépendance de Carlyle à l'égard de Goethe : aussi bien l'intention de l'auteur n'est-elle nullement de reprendre, de vérifier ou de préciser les recherches de cet ordre. La suite de conférences qui a été le point de départ du livre devait surtout rendre plus conscient et plus fort, pour des « chrétiens du temps présent », le rattachement des « idéaux modernes » à ces deux grands noms. Le *Gœthe* de Bielschowsky, le *Carlyle* de Hensel complétant Froude sur quelques points, fournissent à M. B. une documentation très suffisante qui lui permet de mettre dans un jour assez juste les extraits qu'il donne des deux écrivains. Sur le lien qui relie le culte des héros à la « philosophie des habits », sur l'irréductible fonds calviniste de Carlyle, sur l'extrême subjectivisme de son culte gœthéen, il y a des remarques intéressantes et neuves parfois. Mais l'effort principal de l'auteur se manifeste dans les derniers chapitres : le sentiment chrétien de notre temps, éclairé par le meilleur de l'activité de Gœthe et de Carlyle, ne doit pas hésiter à ranger parmi les « héros » « la personne sainte, et cependant entièrement humaine et naturelle de Jésus », représentative par excellence de l'esprit de sacrifice pour les humbles. Reste à savoir si c'est bien là « développer », sans infidélité ni méprise, l'idée du « héros », de la personnalité complète et parfaite, dont M. B. souhaite ainsi la conciliation avec le christianisme de notre âge.

F. Baldensperger.

Guerre de 1870-1871. État nominatif par affaires et par corps des officiers tués ou blessés dans la deuxième partie de la campagne (du 15 septembre 1870 au 12 février 1871) par A. Martinien. Paris, H. C. Lavauzelle, 1906, in-8° de 242 pages.

Cet ouvrage, publié sous les auspices de la section historique de l'État-major de l'armée, forme le complément d'un précédent volume

consacré aux officiers tués ou blessés dans la première partie de la guerre franco-allemande. Il est juste de reconnaître une fois de plus le soin, la méthode et la persévérance dans les recherches que M. A. Martinien a déjà fait apprécier ici-même, particulièrement quand il publia son ouvrage sur les officiers tués ou blessés pendant les guerres du 1er Empire. Le travail de dépouillement, pour être cette fois plus circonscrit, n'a pas été moins ardu; et M. M. a été obligé de compulser les nombreuses séries, toutes considérables, des archives historiques et administratives de la guerre franco-allemande, à savoir : les correspondances et rapports sur les opérations, les journaux de marche, historiques, des corps de troupes, situations des armées, dossiers des officiers, contrôles, feuilles de journées, etc., sans préjudice des imprimés dont la bibliographie est, pour cette période, si considérable. Les listes, ainsi établies par M. M. à force de temps et de recherches, seront précieuses à consulter pour l'histoire du corps d'officiers pendant la guerre de 1870-1871 ; mais elles pourront aussi suggérer maintes réflexions d'ordre plus général. Notamment, en faisant ressortir la valeur des troupes improvisées de la Défense nationale au cours d'une lutte désespérée de cinq mois, ne montrent-elles pas le parti qu'une organisation opportune aurait permis de tirer de cette immense réserve d'hommes aptes à faire la guerre, mais la plupart sans instruction ni éducation militaires ? A la bataille de Loigny, le 75e provisoire (mobiles du Loir-et-Cher et Maine-et-Loire) compte 27 officiers tués ou blessés ; le 22e provisoire (mobiles de la Dordogne) 17 officiers ; à la bataille de Nuits, la 1re Légion du Rhône a 23 officiers atteints. Les régiments de marche, force principale de l'armée, ont été particulièrement éprouvés : à Loigny, le 27e de marche perd vingt-deux officiers, le 37e seize, le 38e vingt, le 39e vingt-deux.

Les pertes les plus considérables en officiers ont eu lieu à Loigny (256 officiers), à Villiers (247), à Champigny (182), à Buzenval (205), à Beaune la Rolande (123). Par contre, le succès de Coulmiers n'a coûté que 62 officiers.

Le sacrifice de ces troupes a été d'autant plus méritoire qu'elles sentaient peser sur elles la déprimante influence des désastres antérieurs, qu'elles n'ont pas connu elles-mêmes — ou si peu — la victoire, qu'elles semblaient vouées enfin à la mauvaise fortune [1].

TY.

---

1. L'auteur a pris soin d'indiquer, pour chaque corps d'infanterie, avec le nombre de bataillons et de compagnies qui ont servi à le former, la provenance de ces unités : indication essentielle qui permet au lecteur de se retrouver dans cette organisation complexe des armées de la Défense nationale.

Paul Cauer, **Von deutscher Spracherziehung.** Berlin. Weidmann, 1906, 8°, p. 272. Mk. 4,80.

Otto Schroeder, **Vom papiernen Stil.** 6. durchgesehene Auflage. Leipzig et Berlin, Teubner, 1906, 8°, p. 102. Mk. 2,80.

I. M. Cauer, ancien professeur de Première, a recueilli dans ce volume les expériences amassées au cours d'un enseignement de vingt ans. L'*Oberprima* du gymnase allemand est la classe qui prépare les jeunes gens à aborder les études universitaires ; elle doit donc éveiller en eux le goût de la recherche personnelle, le sens de la méthode scientifique, l'indépendance du jugement. Cette idée qui a été le premier principe pédagogique de l'auteur est aussi celle que fait l'unité de son livre à travers le menu détail des observations. Ainsi compris, le rôle de professeur suppose une collaboration constante entre les élèves et le maître ; elle se devine à chaque page du livre de M. C. et n'en constitue pas le moindre attrait.

La matière du programme en *Prima* pour l'enseignement de l'allemand comprend, comme chez nous, l'étude de la littérature et la lecture des auteurs. M. C. souhaite que la première s'inspire d'un sage éclectisme et que sans prétendre à épuiser toute l'histoire littéraire, elle s'attache plutôt à faire ressortir tout ce qui a été impulsion féconde dans l'évolution intellectuelle de la nation. Il caractérise alors en quelques traits essentiels pour la période classique ce que les élèves doivent s'en assimiler. Quant à la lecture des auteurs, il défend l'utilité du commentaire qu'une certaine pédagogie voudrait supprimer pour laisser l'œuvre d'art agir par elle-même ; M. C. n'a pas de peine à montrer par un choix d'heureux exemples que l'interprétation du maître est souvent indispensable pour parvenir à l'intelligence pleine d'un morceau. Le gymnase allemand ne connaît pas notre classe de philosophie, mais cet enseignement trouve cependant sa place dans l'*Oberprima*, moins étendu et moins précis seulement. Le chapitre intitulé *Philosophische Propœdeutik* expose tout un programme de l'enseignement philosophique scolaire qui naturellement reste rattaché par des liens étroits à la discipline principale, l'étude de l'allemand. Dans les pages consacrées à la langue et au style l'auteur oublie davantage ses conseils pédagogiques pour défendre des idées qui lui sont chères et en faveur desquelles il a déjà engagé plus d'une polémique, en particulier contre l'*Allgemeiner deutscher Sprachverein*. A son sens on régente trop la langue, on ne sent pas assez l'allure libre de son évolution. Il y a dans ces deux chapitres de judicieuses et fines remarques sur le respect dû au dialecte même à l'école, sur quelques innovations malheureuses de puristes patriotes, sur l'écart souvent fâcheux entre l'allemand écrit et l'allemand parlé. La dernière partie de l'ouvrage a plus encore que tout l'ensemble un caractère professionnel : elle traite de la composition, du plan et du

développement, du choix des sujets (l'emploi du parallèle paraît bien excessif), etc., et abonde aussi en détails précis, mais échappe à l'analyse d'un compte rendu.

C'est au personnel enseignant d'Allemagne que s'adresse avant tout le livre de M. C.; c'est lui seul d'ailleurs qui est compétent pour apprécier et discuter les méthodes et les conseils de l'auteur. Pour nous il a surtout la valeur d'un document intéressant qui nous permet de nous faire une idée assez complète du couronnement des études secondaires en Allemagne et du bagage littéraire de ceux qui comptent parmi les *Gebildete*.

II. On peut nommer ensemble M. Otto Schroeder et M. Cauer. Ils veulent tous deux défendre la langue contre le rigorisme des grammairiens ou les coupables négligences de l'usage et les travers de la mode. Le volume de M. Sch. est plein d'esprit et d'entrain : les tournures pédantes, les formules gauches, les expressions vides qu'un « allemand de papier » a par degrés introduites dans la langue sont caractérisées et ridiculisées avec une verve moqueuse; seule l'indignation jouée ou sincère est parfois excessive dans un si mince sujet. Dans ces pages rapides, l'auteur a déployé une véritable virtuosité à montrer le premier qu'on peut écrire comme on parle. Cette forme brillante assez inattendue chez nos voisins dans cet ordre de questions n'a pas été étrangère sans doute au succès de ce petit livre dont la *Revue* annonçait en 1889 la première édition; il est cependant quelque chose de plus qu'une piquante diatribe. D'un sens très fin M. Sch. a noté les nuances de la langue parlée, de la littérature populaire, du *Volkslied* en particulier, et il est aussi familiarisé avec les habitudes de style des auteurs classiques qu'avec l'évolution du parler usuel. Son volume se compose de trois articles. Le premier, *der grosse Papierne*, raille les plus choquantes des sottises du langage moderne; les deux autres sont de petites monographies. L'une d'elles traite du pronom *Derselbe* dont les variations de sens et les emplois chez les différents auteurs, chez Gœthe entre autres, sont analysés avec une grande abondance de détails. L'autre intitulée *Wörter und Worte* contient d'intéressantes remarques sur la liaison des mots et l'hiatus; ici encore c'est la langue de Gœthe que l'auteur a surtout envisagée. Si des livres du genre de ceux de MM. Schroeder et Cauer — ils ne sont pas d'ailleurs isolés — rappellent enfin le public allemand au souci de la forme et au respect de sa langue, le monde des lecteurs étrangers n'aura qu'à s'en féliciter.

L. R.

— On trouvera dans la *Revue des idées* du 15 avril (n° 28, 3e année) la leçon d'ouverture du cours de grammaire comparée au Collège de France, lue le 13 février par M. A. Meillet : *l'état actuel des études de linguistique générale.*

— M. Auguste Seraphim a pris, à la place de feu Reicke, la direction de l'*Altpreussische Monatsschrift* (Königsberg, Beyer) et l'on annonce qu'il donnera une plus grande place dans ce recueil à l'histoire politique et littéraire de la Prusse.

— L'Université de Leipzig célébrera son cinquième centenaire le 14 décembre 1909 ; à cette occasion, la commission royale d'histoire de Saxe prépare une grande publication sur l'Université et la ville de Leipzig ; l'histoire des écoles sera traitée par M. Kaemmel ; celle de l'art, par M. Haehnel ; celle de l'administration, par M. Kötzschke ; celle de la musique, par M. Wustmann ; celle de la vie intellectuelle par M. Wittkowski.

— E. Böhmer, le théologien et romaniste que l'on connaît et qui est mort récemment à Lichtenthal près de Baden-Baden, a légué à la Bibliothèque de l'Université de Heidelberg, outre sa collection d'ouvrages relatifs à Pindare, tout ce qu'il possédait d'imprimés et de manuscrits sur le mouvement évangélique en Espagne et en Italie.

— Un séminaire pour la langue bulgare va être ouvert à l'Université de Leipzig. Il sera dirigé par le professeur Gustave Weigand, qui dirige déjà le séminaire de langue roumaine. Le gouvernement bulgare a décidé de soutenir l'entreprise par un crédit annuel de 5,000 francs.

— On a compté dans le dernier semestre universitaire en Allemagne 42,390 étudiants, dont 22,422 prussiens. De ces étudiants prussiens, 6,997 étudient le droit ; 5,336, la philosophie et l'histoire ; 2,903, les mathématiques et les sciences naturelles ; 2,855, la médecine ; 1,025, la pharmacie ; 508, la chirurgie dentaire ; 999, la théologie évangélique ; 853, la théologie catholique ; 483, l'agronomie.

— La bibliothèque de la ville de Hambourg a récemment acquis la précieuse collection de feu le Dr Lévy, consistant en 170 manuscrits et 1,000 imprimés hébreux.

— A la vente de livres faites du 26 au 28 mars à Leipzig par la librairie Boerner, on a payé 2,560 marks un exemplaire non coupé de la première édition des *Brigands* de Schiller, 3,200 marks un portrait original de Heine, 920 marks un dessin crayonné de Marianne de Willemer.

— Le conseil municipal de Montmorency a décidé d'élever une statue à J.-J. Rousseau à l'aide d'une souscription internationale : « Il y aura bientôt cent cinquante ans que J.-J. Rousseau vint habiter Montmorency. C'est dans la solitude de nos bois, sous l'ombrage de nos chataigniers, qu'il a conçu et enfanté ses chefs-d'œuvre. Tout parle de lui à la Chevrette, à l'Ermitage, à Eaubonne et à Mont-Louis. Les statues que les grandes villes lui ont élevées, sont un hommage au génie du philosophe ; celle de Montmorency sera un souvenir plus intime ». Parmi les membres du comité d'honneur nous relevons les noms de M. Berthelot, président, Alexieff, Altamira, Bertaux, Bernard Bouvier, Cabanès, Chuquet, Claretie, Compayré, Dastre, Dufour, Grand-Carteret, comte de Girardin, O. de Gourcuff, Hugues Clovis, Istel, Jansen, Monod, Pelletan, Pougin, Poupin, Ritter, Erich Schmidt, Tiersot, H. de Varigny. Adresser sa souscription, si modeste qu'elle soit, à M. le receveur municipal de Montmorency.

— Une statue de Herder, due au sculpteur Arthur Schulz, de Charlottenbourg, qui a reçu à cet effet une somme de 6,500 marks, sera élevée au printemps de 1907 à Bückebourg.

— Un comité auquel appartiennent MM. Erich Schmidt, G. Minde-Pouet et R. Steig (tous trois éditeurs de Kleist), s'est formé il y a quelques semaines pour ériger un monument au poète Henri de Kleist à Francfort-sur-l'Oder.

— Un *Musée Andersen* va être fondé à Odense en l'île de Fionie dans la maison natale de l'écrivain ; on y réunira non seulement toutes les éditions et traductions de ses œuvres, mais tous les objets qui lui ont appartenu ou qui se rapportent à lui ; ses livres d'école, sa table, la plume dont il se servit pour écrire ses dernières lignes, son lit, sa chaise longue, ses ordres, son parapluie, et divers portraits de cette Jenny Lind « le rossignol suédois » qui lui avait inspiré une passion profonde.

— Le comité exécutif (MM. R. Koser, Édouard Meyer, U. de Wilamowitz-Möllendorff) du Congrès international pour les sciences historiques annonce que ce Congrès, projeté pour l'année 1906, ne se tiendra que dans l'été de 1908 à Berlin ; le programme sera envoyé dans le cours de l'année 1907.

— Le quinzième Congrès international des américanistes aura lieu cette année à Québec, du 10 au 15 septembre.

— Le 1er mars est mort à Gœttingue un des meilleurs germanistes de l'Allemagne, Moritz Heyne, à l'âge de 69 ans ; le 22 mars à Charlottenbourg, le poète et critique Édouard Grisebach, à l'âge de 61 ans ; le 1er avril, à Leipzig, l'éditeur Jean Grunow, à l'âge de 60 ans ; le 6 avril, à Dresde, le philologue et jadis recteur de la Kreuzschule, Fr. O. Hultsch, à l'âge de 73 ans ; le 18 avril, à Forli, l'historien italien Giuseppe Mazzatinti, à l'âge de 40 ans ; le 22 avril, à Nervi, le libraire berlinois Hermann Paetel, à l'âge de 71 ans ; le 24 avril, à Koenigsberg, l'écrivain Émile Krause, à l'âge de 63 ans ; le 25 avril, à Colmar, le directeur des archives Heino Pfannenschmidt, à l'âge de 78 ans ; le 26 avril, à Dresde, le critique et historien littéraire Robert Prölss, à l'âge de 85 ans ; le 10 mai, à Leipzig, M. Oscar de Gebhardt, directeur de la bibliothèque de l'Université, à l'âge de 62 ans.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 18 mai 1906.* — M. Salomon Reinach annonce, d'après une lettre de M. le commandant Espérandière, que les fouilles, reprises le 14, ont donné d'excellents résultats. On a trouvé une cave contenant 60 kilogrammes d'outils en fer, des monnaies, une statuette en bronze de Mercure et surtout un grand peson en bronze représentant un buste de Silène, qui est un morceau de premier ordre. M. Reinach fait observer que ces découvertes sont très encourageantes, car elles prouvent que l'Alésia gallo-romaine a été détruite subitement et que le sous-sol est resté intact. Dès qu'il a eu connaissance de ces résultats, M. le duc de Loubat, correspondant de l'Académie, a donné mille francs à la Société de Semur pour la continuation des fouilles.

M. S. Reinach annonce ensuite que MM. Grenfell et Hunt ont découvert à Oxyrhynchus, en Egypte, des papyrus d'une grande importance, entre autres 135 vers de *péans* de Pindare, 100 vers d'une tragédie perdue d'Euripide, *Hypsipyle*, 70 vers des méliambes de Cercidas, un fragment considérable d'une histoire de la Grèce au début du IVe siècle. La trouvaille la plus surprenante est peut-être

celle d'un Evangile complètement inconnu. Jésus et ses disciples se rendent au temple de Jérusalem; ils y rencontrent un Pharisien qui leur reproche de n'avoir pas accompli certaines cérémonies pour se purifier; alors Jésus prend la parole et, dans un discours éloquent, fait contraster la pureté du cœur avec la pureté rituelle. Tout ce récit est absolument nouveau.

M. Jules Lair communique les décisions de la commission du prix Bordin. Ce prix est partagé de la manière suivante : 2000 francs à M. Jules Gay, pour son livre sur *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin depuis l'avénement de Basile Ier jusqu'à la prise de Bari par les Normands* (867-1071); — 600 fr. à MM. Samaran et G. Mollat pour leur travail sur *La fiscalité pontificale en France au* XIVe *siècle*; — 400 fr. à M. Pierre Champion, pour son livre sur *Guillaume de Flavy, capitaine de Compiègne.*

M. l'abbé Thedenat communique les décisions de la commission des Antiquités de la France : 1re médaille, M. Léon Mirot, pour ses deux volumes intitulés : *Isabelle de France, reine d'Angleterre, comtesse d'Angoulême*, et *Les insurrections urbaines au début du règne de Charles VI*; — 2e médaille. M. Ph. Lauer, *Les Annales de Flodoard*; — 3e médaille, M. Serbat, *Les Assemblées du clergé de France de 1561 à 1615*; — 4e médaille, M. Henry d'Allemagne, *Les cartes à jouer du* XIVe *au* XXe *siècle.* — 1re mention, G. Dottin, *Manuel pour l'étude de l'antiquité celtique*; — 2e mention, l'abbé C. Allibert, *Histoire de Seyne*; — 3e mention, L. Bégule, *Les incrustations décoratives des cathédrales de Lyon et de Vienne*; — 4e mention, l'abbé J. M. Abgrall, *Architecture bretonne* (diocèse de Quimper) et *Livre d'or des églises de Bretagne*; — 5e mention, Emile Bonnet, *Antiquités et monuments du département de l'Hérault*; — 6e mention, Henri Moris, *Cartulaire de l'abbaye de Lérins*; — 7e mention, J.-C. Demarteau, *L'Ardenne belgo-romaine.*

M. Charles Joret présente, de la part de M. Vasseur, professeur à la Faculté des sciences de Marseille, les photographies de nombreux objets découverts dans les fouilles que le savant géologue a pratiquées dans l'arrondissement d'Aix. En 1903, M. Vasseur avait déjà fait les plus curieuses trouvailles; pendant ces deux dernières années, il a exploré un hameau détruit probablement au second siècle a.C. et resté depuis lors ignoré. M. Vasseur a recueilli avec soin les objets brisés et enfouis sous les décombres et les a presque tous reconstitués; les plus petits remplissent aujourd'hui deux vitrines du Musée de Longchamp. D'après M. Vasseur, ces poteries ont une double origine; les unes, plus finies, mieux cuites, sont grecques ou marseillaises; les autres, plus grossières, mal cuites, sont indigènes. A côté d'elles, M. Vasseur a trouvé quelques objets en bronze, des fragments de bracelet, des serpettes, une hache à deux tranchants, etc. M. Joret insiste sur l'intérêt et l'importance de ces découvertes. — M. S. Reinach présente quelques observations.

M. Emile Chatelain communique divers fragments d'imprimés du XVIe siècle trouvés dans quelques reliures de la Bibliothèque de l'Université : 58 feuillets d'un Bréviaire de Rodez, totalement inconnu, imprimé probablement à Lyon avant 1525; — quelques pages mutilées de la *Melusine* de Jean d'Arras, texte différent de l'édition Brunet; — une *Pronostication* de Gaspard Laet, « médecin et astrologue de la puissante Université de Louvain », pour 1516; — 5 feuillets d'une édition du Pseudo-Bérose donnée par Jean Gourmont, vers 1510; — 8 pages d'épreuves du traité de Raoul de Montfiquet sur le mariage (vers 1520); — un cahier du *Jouvencel* de Jean de Bueil, imprimé probablement par Philippe Lenoir en 1523 ou 1533.

M. Antoine Thomas donne lecture d'un mémoire de M. Alfred Leroux, archiviste de la Haute-Vienne, intitulé : *Le sac de la cité de Limoges et son relèvement.* En comparant les différents récits de la prise de Limoges-cité par le prince de Galles (19 sept. 1370), M. Leroux ramène cet événement à ses justes proportions: puis il montre le long effort que durent faire les habitants pour relever peu à peu leur ville de ses ruines : le palais épiscopal ne fut reconstruit qu'en 1534-1537 et les murailles de la cité réédifiées qu'en 1545-1552. Il fallut donc près de deux siècles pour effacer toute trace matérielle des terribles conséquences de la colère du Prince Noir.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 11 juin. — 1906

Barnett, Quelques passages des Upanishads. — Wilamowitz, Krumbacher, Wackernagel, Leo, Norden, Skutsch, La littérature et la langue grecque et latine. — Dignan, L'acteur muet dans Eschyle. — Thucydide, VI, p. Spratt. — Hérodote, IV, p. Shuckburgh. — Longin, Le sublime, p. Vahlen. — K. Lehmann, Les attaques des trois Barcides contre l'Italie. — Bacha, Le génie de Tacite, la création des Annales. — Arvanitopoullos, L'édit de Dioclétien. — L. Schmidt, Histoire des peuplades germaniques, II. — S. R. Gardiner, Histoire d'Angleterre, I, trad. M. Beck. — Kretschmayr, Histoire de Venise, I. — Vaganay, Vocabulaire français du XVIe siècle, 1 et 2. — Franz, Le portrait littéraire en France au temps de Richelieu et de Mazarin. — Jovy, Les Mémoires de Mathieu Feydeau; Quelques notes sur Pascal. — Hunt, Histoire politique de l'Angleterre, 1760-1801. — Apostoli, Lettres Sirmiennes, p. Bigoni et A. d'Ancona. — Mémoires des marquis Amand et Alphonse d'Hautpoul, p. comte Fleury, p. Hennet de Goutel. — Pachalery, Anthologie du XIXe siècle. — Abbé Marin, Vie, travaux et voyages de Mgr Hacquard. — Kamel pacha, Égyptiens et Anglais. — D'Eichthal, La formation des richesses. — Houtin, La question biblique au XXe siècle. — André, L'enseignement primaire en Grèce. — Lorentz, Textes slovinces. — Philippide, Les éléments grecs du roumain. — Académie des inscriptions.

L.-D. Barnett, **Some sayings from the Upanishads;** Londres, Luzac. 1905, in-12°, p. 59.

Cet opuscule, dont l'auteur ne précise pas lui-même la portée, mais qui est évidemment destiné au grand public, donne la traduction de quelques passages des upaniṣads.

Ce sont successivement :

1) le chapitre VI de la Chāndogya, vue d'ensemble assez complète et assez cohérente de la cosmogonie et de la métaphysique des upaniṣads ;

2) le paragraphe 14 du chapitre III de la même upaniṣad, définition et exaltation du Brahman (neutre) ;

3) le chapitre IV §§ 3-5) de la Bṛhadaraṇyaka, doctrines de Yājñavalkya sur l'ātman ;

4) une traduction presque complète de la très courte Kaṭhopaniṣad.

Ces quatre morceaux sont heureusement choisis : ils comptent parmi les plus caractéristiques de cette littérature et aussi parmi les plus capables d'intéresser le lecteur étranger aux doctrines indoues.

La traduction, à dessein bourrée d'archaïsmes, n'est pas dépourvue par endroits d'une certaine emphase qui convient bien au sujet. Quinze pages de notes où se trouvent éclaircis les termes et les idées peu familières au public non indianiste complètent cette petite plaquette sans prétention, qui aura sur ses semblables l'avantage de ne pas répandre d'idées fausses, et qui est d'une lecture agréable.

G. Cœdès.

Die griechische und lateinische Literatur und Sprache, von U. von Wilamowitz-Moellendorff, K. Krumbacher, J. Wackernagel, Fr. Leo, E. Norden, F. Skutsch (Die Kultur der Gegenwart, ihre Entwickelung und ihre Ziele, herausgegeben von Paul Hinneberg, Teil I, Abteilung VIII). Berlin-Leipzig, Teubner, 1905; VII-464 p. gr. in-8°.

Ce beau volume forme la huitième section de la première partie dans la vaste encyclopédie publiée par M. Hinneberg sous le titre général de *Die Kultur der Gegenwart*. Il comprend deux grandes divisions : I. Littérature et langue grecques; II. Littérature et langue latines, partagées chacune en trois chapitres : 1) La littérature de l'antiquité, jusqu'à la fin du VIe siècle après J.-C. ; 2) La littérature de transition et du moyen âge ; 3) La langue. Les noms des collaborateurs, à la première ouverture du livre, sont déjà une garantie que la partie confiée à chacun est traitée de la manière la plus compétente ; ce sont en effet ceux de professeurs d'une autorité indiscutable, universellement reconnue, et dont les travaux jouissent dans le monde savant, à des titres divers, d'une juste renommée : pour le premier chapitre de chaque subdivision, respectivement MM. von Wilamowitz, de Berlin, et Leo, de Göttingue ; pour le second, MM. Krumbacher, de Munich, et Norden, de Breslau ; et pour le troisième, MM. Wackernagel, de Göttingue, et Skutsch, de Breslau. La lecture de l'ouvrage confirme pleinement cette opinion, et dès les premières pages l'introduction de M. v. Wilamowitz, où il expose sur quels principes il convient de s'appuyer pour étudier et comprendre l'ensemble de la littérature grecque ancienne, éclaire d'un jour particulier tout ce qui va suivre ; c'est par périodes, et non par genres, que les productions littéraires nous sont présentées ; et c'est selon la continuité des temps que nous embrassons l'histoire de cette littérature, et non plus suivant une division qui n'est pas, il est vrai, dépourvue d'une certaine unité, mais qui a cependant quelque chose d'artificiel, et de toute façon manque de vie. Les esprits curieux verront ainsi qu'en dehors de ce qu'on est accoutumé à vénérer comme classique — avec raison, certes — il y a encore autre chose ; que chaque époque a ses goûts et ses tendances, dont l'origine n'échappe pas à celui qui cherche et réfléchit ; que chaque siècle a vu fleurir des écrivains dont les œuvres sont en rapport étroit avec ces tendances et

ces goûts ; et qu'en fin de compte la valeur historique d'un écrivain ne se mesure pas exclusivement à son éclat littéraire et à la distance qui le sépare des grands modèles. Cette méthode n'empêche pas, au reste, de caractériser l'œuvre d'un auteur et son génie propre ; et M. v. W. n'a pas manqué de le faire avec sa précision habituelle, parfois d'une manière saisissante et originale ; le relief de chaque figure n'en est que mieux accusé. Ce que je viens de dire de la première partie s'appliquera aussi bien au reste du volume ; les auteurs ont suivi le grec byzantin, la littérature latine classique et post-classique, dans leur évolution historique, en un vaste tableau d'ensemble où sont dépeints non seulement les personnages individuels, mais aussi les traits caractéristiques des époques et leurs mutuelles relations, et où les conditions mêmes de la production littéraire sont substantiellement analysées. Les chapitres sur les langues, où l'on trouvera exposées les étapes successives de leur développement, jusque dans leurs dernières transformations et dans l'influence qu'elles ont exercée et exercent encore sur les langues modernes, complètent heureusement chacune des deux grandes divisions du volume, et font de cette partie du manuel un ouvrage qui ne peut manquer d'exciter un vif intérêt dans le public lettré.

MY.

Frank W. DIGNAN. **The idle actor in Æschylus** Thèse de doctorat. Chicago, Univ. Press, 1905 ; 43 p.

J'entends par « idle », nous dit M. Dignan (p, 14, n. 18) l'acteur qui ne parle pas et auquel on n'adresse pas la parole. Aristophane, *Gren.*, 908 svv. a reproché à Eschyle, par la bouche d'Euripide, d'avoir laissé ses personnages sans parler pendant des scènes entières ; Danaos, Atossa, Prométhée, Cassandre, dans les pièces subsistantes, en sont des exemples connus, et le comique mentionne Achille et Niobé. Il semble à M. D. que l'on n'ait pas suffisamment recherché les motifs d'une telle technique dramatique, et il s'est demandé si l'emploi de « l'acteur muet » — ne pas confondre avec le personnage muet, comme Bia dans *Prométhée* — n'était pas dû à des motifs d'ordre purement matériel bien plutôt qu'au désir du poète de produire un effet. Il se prononce pour la première alternative, bien qu'il ne nie pas absolument, pour quelque cas, l'effet dramatique obtenu. La prédominance du chœur, la préférence du poète pour le dialogue à deux personnages, et surtout, dans les pièces antérieures à l'*Orestie*, l'état encore imparfait du théâtre et de la scènerie sont pour lui les raisons déterminantes qui ont forcé le poète à laisser sur la scène un personnage inoccupé. Les observations de M. D. sont pour la plupart fort justes ; mais il est exagéré de conclure que ces silences des acteurs sont dus uniquement aux conditions matérielles du théâtre.

Le poète dramatique est soumis, évidemment, à certaines exigences; il les connaît et les prévoit; et c'est suivant cette connaissance et cette prévision qu'il construit son drame, dispose les scènes et prépare ses effets. Mais s'il est vraiment un maître du théâtre, ces exigences, au lieu de commander à son plan et de forcer les situations, disparaissent au contraire devant son génie, et s'effacent devant ses conceptions artistiques. Les critiques, nous dit M. D. à propos du long silence de Cassandre, ont tous perdu de vue ce fait que pour une bonne part il était imposé au poète par les conditions matérielles, et que par suite « l'habileté du poète a consisté, non à inventer ce silence comme moyen dramatique, mais à l'accepter comme inévitable et à en tirer un effet brillant ». La thèse est soutenable; mais je crois tout au contraire qu'Eschyle, dans la conception de sa pièce, a voulu ce long silence, sans se préoccuper d'abord des moyens de le réaliser, et c'est cette volonté consciente, cette haute conception de l'art dramatique qui a entraîné la mise en œuvre et le développement de toute la scène. Paul Girard dit fort justement, à mon sens, « il y a eu là, de la part d'Eschyle, préméditation. » Il serait trop long d'examiner tous les autres cas du silence d'un acteur étudiés par M. D. Ils ne sont pas tous d'ailleurs de même nature, et l'on admettra volontiers qu'il est arrivé au poète de se plier, peut-être malgré lui, aux conditions défavorables du théâtre, et de donner à certains personnages un rôle nécessité par les imperfections de la scène ou par d'autres raisons d'ordre matériel; Danaos des *Suppliantes* peut, à ce point de vue, servir de type. Mais, de ce qu'il en fut ainsi parfois, conclure (p. 31) que dans aucune des pièces connues d'Eschyle le silence prolongé d'un acteur n'est dû à une intention dramatique, c'est certainement dépasser le but. Quoi qu'il en soit, la thèse de M. Dignan est fort intéressante; ses observations sur les drames d'Eschyle, ses comparaisons finales avec les pièces de Sophocle et d'Euripide sont pleines d'aperçus ingénieux; ses conclusions générales sur les acteurs silencieux suivant trois types de tragédies, quoique cette division soit bien artificielle, méritent de retenir l'attention; l'ouvrage entier est une bonne contribution à l'histoire de l'évolution de la tragédie grecque.

MY.

THUCYDIDES, **Book VI, edited with introduction and notes**, by A. W. Spratt, Cambridge, University Press, 1905, 407 p, in-12.

HERODOTOS, IV **Melpomene, edited** by Shuckburgh (E. S.), Cambridge, University Press, 1906, 315 p. in-12.

Très bien imprimé, comme en général tous les volumes de cette collection classique, le travail de M. Spratt se recommande encore par d'autres mérites. L'*Introduction* contient, avec un exposé de l'histoire de la Sicile jusqu'en 415, une intéressante étude sur l'ordre

des mots dans Thucydide. Le texte est accompagné d'un choix judicieux de variantes et de conjectures : on y trouve en général signalées, à titres de curiosités sans doute, les corrections hardies de Cobet et de Herwerden ; rarement l'auteur lui-même s'éloigne de la tradition des manuscrits. Les notes explicatives ont un caractère surtout grammatical : elles comportent à chaque page plusieurs renvois au livre bien connu de Goodwin, *Moods and tenses*. L'index grec est également conçu de manière à permettre une étude approfondie du vocabulaire et de la langue de l'historien.

L'édition du livre IV d'Hérodote, publiée par M. Shuckburgh dans la même collection, s'adresse à des élèves évidemment plus jeunes. De notes critiques, il n'y a pas trace au bas des pages. Le commentaire explicatif, généralement très simple, contient peu d'observations sur la syntaxe. L'*Introduction* expose les principales données historiques et géographiques du livre IV, contrôlées d'après des ouvrages modernes. Pour l'établissement du texte (p. XXVII-XXXIII), l'auteur a utilisé, entre autres, le livre de Blaydes, *Adversaria in Herodotum* (1901).

Am. Hauvette.

Διονυσίου ἢ Λογγίνου, Περὶ Ὕψους, *de sublimitate libellus*, in usum scholarum edidit O. Iahn (1867), tertium edidit (1905) I. Vahlen. Lipsiae, Teubner, 1905, XX-92 p. in-8.

Dans la préface de cette troisième édition, M. Vahlen énumère les différents travaux dont le traité du *Sublime* a été l'objet depuis 1887 (p. XIII-XV), y compris les comptes-rendus de l'édition Rhys Roberts (1899) ; puis il expose la méthode qu'il a suivie dans les notes critiques (p. XV-XVI) et dans le choix des *testimonia* (p. XVI) ; enfin il discute quelques leçons ou interpolations proposées par divers savants (p. XVII-XX). Parmi ces dernières, je relève le passage du ch. XXXIII où l'auteur du traité parle d'Archiloque, en le comparant à Eratosthène. M. Vahlen persiste à croire qu'il y a dans la phrase en question une lacune : son argumentation (p. XIX) ne me paraît pas décisive, et la ponctuation adoptée par Wilamowitz (*Griechisches Lesebuch*, p. 379) donne un sens à tous égards satisfaisant.

Am. Hauvette.

K. Lehmann. **Die Angriffe der drei Barkiden auf Italien.** Drei quellen-kritisch-kriegsgeschichtliche Untersuchungen. Leipzig, Teubner, 1905 ; X-309 p.

La marche d'Annibal à travers la Gaule et son passage des Alpes donnent lieu à plusieurs questions dont l'une me paraissait, après l'examen d'un ouvrage récent, avoir reçu une solution fort acceptable, appuyée sur une démonstration aussi intéressante que sérieuse.

M. Lehmann ne m'a pas fait modifier mon opinion. Il est regrettable qu'il n'ait pas connu le livre du capitaine Colin (v. *Revue* du 16 janvier 1905), qui pourtant a paru avant le sien. Il n'eût pas sans doute modifié ses vues, puisqu'il se flatte (préface, cf. p. 6) d'avoir définitivement résolu tout le problème, à part quelques détails de minime importance; mais il eût été obligé d'en discuter les conclusions et de les réfuter, ce qui lui eût été facile pour plusieurs points, mais l'eût fort embarrassé, selon moi, pour certains autres. Il eût pu, en tout cas, constater que sa méthode, qui s'écarte, dit-il, des méthodes employées par les précédents chercheurs, est précisément celle dont a usé M. Colin : examen comparatif des sources (Polybe, Tite-Live et quelques notions éparses dans d'autres écrivains), étude des textes et des données qu'ils fournissent, épreuve topographique de ces renseignements. Non moins que les précédents travaux (je parle seulement des plus sérieux) l'ouvrage de M. L. prête à la critique ; car si sa méthode est en elle-même inattaquable, il n'en est pas de même de la manière dont elle est employée ; l'interprétation des textes est trop souvent forcée, et M. L. en diminue ou augmente la portée suivant les besoins de son système. C'est ainsi, pour ne donner qu'un exemple, qu'il écarte sans plus de façon le passage pourtant si précis où Polybe (III, 48, 12) affirme de la manière la plus expresse qu'il a vu les lieux et fait la route γνώσεως ἕνεκα καὶ θέας. C'est qu'en effet M. L. conduit l'armée carthaginoise par le Petit Saint-Bernard, revenant ainsi à l'hypothèse de Deluc ; qu'il est impossible, de ce col, d'avoir sur l'Italie la vue dont parle l'historien grec (III, 54, 2-3); et que, pour parler net, ce texte gêne sa théorie; d'où cette phrase surprenante p. 130 : « Polybe n'a pas vu lui-même cette partie des Alpes, comme cela résulte en toute évidence de la soi-disant vue qu'on a du sommet du col sur les plaines du Pô. » On comprendra que je ne puisse ici, dans les courtes limites d'une recension, exposer toutes les objections auxquelles se heurte le système de M. L. ; la détermination du point de passage du Rhône (à Saint-Étienne des Sorts, quelques kilomètres au sud de Pont-Saint-Esprit) ne tient pas compte de la distance donnée par Polybe au chap. 39, 1,600 stades environ d'Emporion à ce point ; M. L. veut qu'Annibal ait pénétré dans l'Ile (ses arguments pour démontrer qu'il s'agit de la région au sud même de l'Isère sont insuffisants), alors qu'il suffit de lire le texte pour voir qu'une interprétation « naturelle et sans parti-pris » ne prouve pas « décisivement » qu'il en soit ainsi, car il suffit d'admettre qu'Annibal, sans modifier son itinéraire, a simplement envoyé un détachement ; l'armée carthaginoise remonte l'Isère, tantôt sur la rive gauche, tantôt sur la rive droite, sur la presque totalité de son cours, ce qui est inconciliable avec les données de Polybe ; l'entrée des Alpes, cette fameuse entrée sur laquelle on s'est tant mépris, M. L. comme bien d'autres, est placée au bec de l'Echaillon ou dans ses environs immé-

diats, par une combinaison de chiffres qui appelle les plus sérieuses réserves ; la vue des plaines de l'Italie, comme je l'ai dit plus haut, est écartée par des subtilités ; le διὰ Ταυρίνων de Strabon, qui est gênant, serait une addition inconséquente du géographe ; bien d'autres objections encore. Je ne nie pas l'intérêt des recherches de M. L. ; je ne saurais méconnaître la justesse de nombreuses observations de détail, ni de la discussion, en particulier, du passage de Tite-Live où il est question de la Druentia ; j'admire même l'habileté, l'ingéniosité, le talent de combinaison qui sont déployés dans cette première partie de l'ouvrage ; mais justement M. L. est trop habile, trop ingénieux, et combine trop. Le problème est compliqué ; mais sa solution me paraît demander plus de simplicité, plus de formalisme si l'on veut, dans l'interprétation de Polybe. Je ne sais quel accueil le public qui s'intéresse à la question pourra faire aux conclusions proposées par M. Lehmann ; mais il en est une que, pour ma part, je repousse décidément, parce qu'elle n'est pas suffisamment soutenue par les textes : c'est qu'Annibal ait franchi les Alpes au col du Petit Saint-Bernard.

Les deux autres dissertations du volume se rapportent également aux Barcides : l'expédition d'Asdrubal et la bataille du Métaure, et la campagne de Magon dans l'Italie septentrionale. Ici l'auteur était dans un domaine moins exploré, surtout pour le dernier sujet, et les résultats acquis ne me semblent pas contestables ; ils jettent un nouveau jour sur ces épisodes de la seconde guerre punique, et sont d'une grande importance pour faire comprendre la tactique romaine. Je me borne à en constater l'intérêt, ayant préféré m'arrêter plus longuement sur ce qui concerne Annibal [1].

MY.

Eugène BACHA. **Le génie de Tacite. La création des Annales.** Bruxelles, Lamertin ; Paris, Alcan, 1906, 321 p. in-12.

Décidément l'œuvre de Tacite est un miroir aux esprits faux, et c'est sur elle que, de préférence, ils viennent faire « leurs découvertes ». Nous avons eu chez nous Hochard après Dubois-Guchan ; voici à son tour un Belge dont je lis le nom pour la première fois [2].

D'après M. B., Tacite aurait mystifié la postérité comme ses contemporains. Il s'est donné l'air d'un historien consciencieux et véridique ; mais les Annales ne sont qu'un roman « gravement facétieux », « malicieux », « fantastique », un recueil de « contes extravagants, vains,

1. Au volume sont jointes 7 planches, qui contiennent 3 cartes, 6 croquis topographiques, 6 photographies et 2 reproductions de gravures.

2. La Minerva indique M. Bacha comme conservateur-adjoint au département des manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles. Lorenz cite de lui une traduction de la paléographie latine de Arndt (Liège, 1891) et un livre : *Le chancelier de Flandre*, Bruxelles, 1897.

mensongers, aussi éloignés que possible de la réalité vraisemblable [1] » (p. 19). On fait tort à Tacite en le prenant pour un historien ; c'est un « poète » et tel est le nom qu'avec emphase, M. B. lui donne partout, sans doute pour le dédommager de tout ce qu'il compte bien lui ôter [2].

Qu'il y ait peut-être dans tous ces noms et faits, au fond, tout au fond de ces récits une petite part de réalité, M. B. veut bien l'accorder : le nier serait « téméraire et ridicule » ; mais cette part est réduite; il nous est quasi impossible de la mesurer, et nous ne savons au juste qu'une chose, à savoir qu'ici l'imagination prédomine.

Et voici les preuves sur lesquelles repose ce beau système. M. B., qui a pratiqué le folklore, sait que, pour suivre les contes dans leurs voyages, on distingue leurs variétés, surtout leurs répliques; par cette clef, et rien que par elle, il a pénétré la « structure des Annales »; il a vu et il nous apprend que tous ces régnes des premiers Césars ne représentent qu'une série de « contes géminés »; même redoublement « dans les idées mères », dans le développement et dans les diverses parties; partout « la loi de la dualité » ou « la loi d'opposition des idées contraires » se vérifia avec « une régularité mécanique »; « c'était fatal; la loi du génie de Tacite lui imposait » de telles créations. Les moindres détails ont pris cette forme : telle expédition en Orient ou en Bretagne, telle conjuration à Rome, tel portrait a reçu aussitôt son pendant; faits et personnages sont toujours « appariés », la production de l'artiste ne se limitant jamais, paraît-il, à un seul exemplaire; l'unité lui répugnait; où il ne double pas, il dédouble; et M. B. ne manque pas d'arguments : tels récits aboutissent à la même fin, c'est qu'il y a réplique; à une fin contraire; c'est le cas d'une variété par contraste; que des accusés soient absous ou condamnés,

1. Voir dans les Mémoires de Morellet (I, ch. 3, p. 73, éd. Lavocat) les idées d'un certain Boullanger sur l'histoire ancienne. Lui aussi proclamait que l'histoire de tous les héros de l'antiquité est un roman. — Mais voici que dans la Revue de Paris (1er juin, p. 455) M. Ferrero s'étonne que « les hommes, pendant tant de siècles, aient lu Tacite sans s'apercevoir des *invraisemblances incroyables, des absurdités et des contradictions* dont son œuvre fourmille »; « l'histoire de la famille de César, telle qu'elle nous a été racontée par Tacite et par Suétone, est un *roman sensationnel,* une légende qui ne contient pas beaucoup plus de vérité que la légende des Atrides » (p. 471). M. Ferrero ne croit pas aux débauches de Capri; pour lui, Agripine s'est perdue « par une noble action » etc. — Je pense au mot de Rivarol : « les visions ont un heureux instinct; elles ne viennent qu'à ceux qui doivent y croire ».

2. Nous aurons il est vrai, p. 26, cette perle : « le poète avait *l'hystérie du mensonge* »; p. 29 : « dans les Annales, *tout le monde ment,* tout le monde trompe ». — M. B. (p. 127) raille les orientalistes qui « toujours reviennent aux Annales comme à une source unique, précieuse, inattaquable ». Ne leur en déplaise : « l'histoire des Parthes aussi bien que celle de l'Arménie, est comme la presque totalité des Annales, de la pure invention.» — C'est l'imagination de M. B. bien plus qu'aucune règle claire qui lui permet d'essayer un triage entre les inventions de Tacite (passim) et au contraire les faits historiques dont l'authenticité ne peut être mise en doute (p. 84 note).

pour M. B., cela revient au même. Telle anecdote nous frappe par sa singularité; nous la croyons caractéristique du temps ou du personnage; pour nous ce sont choses qu'on n'invente pas: point du tout, assure M. B., tout cela est pure invention, parfois invention calomnieuse, paradoxale ou absurde [1]. De même pour telle proposition toute romaine faite au sénat : retour aux sévérités de la loi Cincia, répression du luxe, projets de réparations aux cours des fleuves, pour prévenir les inondations : pures fictions « du poète », dit M. Bacha; tout cela eût été en fait déraisonnable et ridicule. Il n'y a que nos Chambres, paraît-il, qui aient le privilège de pouvoir déraisonner à plaisir; les anciens en furent incapables [2].

M. B. met en doute les choses les plus connues : que les accusés aient eu de fait la possibilité d'échapper au châtiment par le suicide (p. 170 en haut) ; que la loi ait permis, dans les procès de majesté, de soumettre à la question les esclaves de l'accusé (p. 168 au bas). Pour M. B. ce sont là de pures imaginations de l'auteur qui a voulu produire des effets de contraste ou décevoir l'attente du lecteur. « Tacite ne tient aucun compte ni de la réalité, ni de la vraisemblance » (p. 170 en haut); tel est l'arrêt.

Mais comment les lecteurs de l'époque se sont-ils accommodés d'apprendre tant de choses qu'ils ignoraient pour cause, et surtout qu'ont-ils pensé en voyant régulièrement revenir le même plat? Tel était leur goût, dit M. B.; et l'œuvre leur a plu à ce point que Suétone, qui avait commencé à recueillir les faits vrais, s'est mis aussitôt à retoucher ses biographies pour y répandre les couleurs de Tacite, tant ce faux l'a ravi. L'hypothèse est énorme; M. B. la trouve naturelle.

D'autres ont pu s'y laisser prendre; dans les Annales (il n'est pas ici question des Histoires, je ne sais pourquoi) on avait cru jusqu'ici trouver des hommes, le reflet d'une vie morale intense, le portrait de Rome à son déclin; quelle erreur! il n'y avait là qu'imagination et fantaisies de rhéteur-poète; M. B., le scalpel en main, a vu et nous montre que « tout ce canevas se ramène en dernière analyse à des variations brillantes sur quelques thèmes différents ».

Ainsi lancé, on ne s'arrête pas : M. B. plie à sa thèse tout ce qui pourrait l'avertir; Velleius, Josèphe, Philon [3], sont employés gravement pour rectifier Tacite. Enfin le critique arrive à cette conclusion qui paraît édifiante : « Les épisodes qui constituent l'histoire de Néron et ceux qui se succèdent dans l'histoire de Tibère, *sont les mêmes*.

---

1. Ainsi le viol de la fille de Séjan avant l'exécution (tant de fois rappelé ici); les anecdotes fameuses des procès de lèse-majesté (ici p. 157 et suiv.), etc.

2. Autre avantage des Romains sur nous; il arrive à nos gouvernants, dans leur ministère ou ailleurs, de s'adjoindre leurs fils ou de leur passer la main : Tacite avait osé raconter la même chose pour quelques douzaines de cas (p. 131, note). M. B. soutient que ce fut impossible à Rome.

3. Note bien bizarre p. 240 sur l'Apokolo*kin*tose, « sa*ty*re... inepte ».

Seuls les noms des personnages ont changé ; mais dans ses grandes lignes la composition dramatique du règne de l'un est une réplique de la composition dramatique du règne de l'autre » (p. 183). Preuve fort claire à mon sens que ce n'est pas l'historien qui a fait double, mais que c'est le critique qui décidément voit double. Tournons quelques pages et voici mieux encore : « En fait Tacite a si peu pris contact avec la réalité historique, que, dans ces drames mystérieux du palais, il a fait jouer le même rôle à tous ses protagonistes et leur a composé le même caractère. La *psychologie* de ses personnages, *si tant est qu'on puisse parler ici de psychologie*, ne varie pas » (p. 188), et p. 190 : « il y a dans les Annales *un seul personnage* et qu'il s'appelle Tibère, Séjan, Pison, Sénèque ou encore le Sénat romain, il se comporte toujours de la même façon. C'est un personnage *sans réelle complexité*... ; c'est l'hypocrite... ». P. 189 en haut : « vous trouverez dans l'entourage des Césars *un seul type de femme*,... *aussi simple que faux*, toujours le même sous divers noms... » L'unité dans le faux, fort bien : mais le faux est-il vraiment où M. B. l'a cru ? En critique avouer qu'on voit si flou et qu'on ne distingue rien, est-ce si différent de dire qu'on ne voit rien ou qu'on ne sait rien voir ?

Par les extraits qui précèdent, l'on a pu au moins entrevoir comment écrit M. Bacha ; le dernier prouve sans conteste, suivant moi, comment M. B. sait lire et comprendre son auteur.

Il me semble que cela peut suffire. Le suive et le croie qui voudra [1].

Émile Thomas.

---

1. M. B. ne manque pas de se faire le patron de ces innocentes « victimes », les Césars, qu'il oppose aux prétendues victimes dont l'imagination de Tacite a « créé des séries » en intervertissant les rôles. Viennent à la suite : « Claude *esprit très cultivé* qui avait acquis par l'étude une connaissance *approfondie* des choses de l'histoire et de la politique » ; Tibère qui « avait mis au service de la chose publique *ses éminentes qualités d'administrateur* », (p. 199) ; Tibère « aux *admirables qualités* duquel Velleius rend un éloquent hommage » (p. 167 au bas) ; « Néron *nature d'élite* qui prisait au dessus de tout les mérites de la *haute culture* et l'amour du beau », etc. — P. 29, note, l. 7, écrire *Su*brius ; p. 255, l. 3, *Nym*phidius ; p. 75, à la première ligne de la note, lire *Cn.* Pompée ; ibid., à la ligne 5, lire *Caninius* Gallus. — M. B. connaît mal ce qui concerne les noms romains ; sans quoi il n'aurait pas écrit en abrégé les *noms* (Valerius, Asinius, Junius, Togonius) de Messala, de Gallus, de Gallion, d'un autre Gallus ; p. 62, note, l. 5. — A deux pages de distance, de vains arguments sont ressassés (p. 73, n. 7 et 75 note) sur le nouveau livre sibyllin (M. B. écrit : *sy*billin) ; magistratures demandées par Tibère pour son petit neveu avant l'âge légal (p. 75 au bas et p. 76, note). — P. 162, l. 3 : Tacite ne prend-*t*-il pas... P. 115 au bas : « dans ce récit, pas un seul événement qui *réponde de sa réalité* (!) ». P. 182, l. 4 : « *instigué* par son amante Poppée, Néron... » ; p. 20, l. 4 « il a *œuvré* en artiste... ». etc. — P. 237, 10 l. avant le bas : *endéans* ces quelques mois... — Est-ce une gageure? M. B. prétend que Pauline, qui ne voulait pas survivre à Sénèque, lui a *joué le bon tour* de le laisser mourir seul, en passant dans une chambre voisine où *elle se referme les veines* (p. 207 en haut).

Arvanitopoullos. Τοῦ Διοκλητιανείου διαγράμματος νέον ἐκ Τεγέας ἀπόσπασμα (Extr. de 'Αθηνᾶ t. 18). Athènes, typ. Sakellarios, 1905; 20 p.

M. Arvanitopoullos a récemment découvert à Palæo Episkopi (Tégée) une inscription grecque disposée sur deux colonnes, de onze lignes, intacte seulement à gauche; c'est un fragment de l'édit de Dioclétien, qui par lui-même n'aurait peut-être pas un grand intérêt, mais qui cependant, pour plusieurs raisons, mérite de retenir l'attention. Il confirme d'abord l'hypothèse qu'à Tégée se trouvaient à la fois un exemplaire du texte latin, dont Bérard a publié un court fragment (B C H, 1893), et une traduction en grec. En outre, et c'est là ce qui en fait l'importance, les données qu'il renferme permettent de compléter les renseignements fournis par les fragments de Geronthræ et de Trézène, sur certains aromates et leur prix. M. A. a fort bien compris la connexion qui existe entre le nouveau fragment et ces deux autres, et a restitué très ingénieusement le fragment de Trézène, bien qu'il soit fort mutilé. Quant à son interprétation des maigres restes de la seconde colonne, qui, selon lui, contiendrait des distances, elle semblera vraisemblable, mais il est préférable, provisoirement, de n'admettre ses conjectures qu'avec réserve.

My.

Ludwig Schmidt, **Geschichte der germanischen Stämme bis zum Ende der Völkerwanderung.** Berlin, Weidmann, 1905, pp. 103-231. 2 cartes, 7 fr.

Nous avons récemment annoncé la première partie du travail de M. Ludwig Schmidt sur l'histoire des peuplades germaniques jusqu'à la fin de la migration des peuples, paru dans les *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie* publiées par M. V. Sieglin, professeur à l'Université de Berlin. Une seconde livraison de ce travail vient de nous parvenir; elle comprend le chapitre II, Histoire des Ostrogoths depuis l'invasion des Huns jusqu'à l'établissement de Théodoric en Italie, et le chapitre III, Histoire des Wisigoths jusqu'à la création du royaume wisigoth d'Aquitaine. On remarquera dans cette double étude, fort érudite, mais un peu trop touffue, qui aurait gagné à être coupée en chapitres plus nombreux, une réaction assez prononcée contre les opinions courantes sur plus d'un des personnages marquants qui figurent dans le récit. Nous citerons comme exemples Théodose-le-Grand, déclaré traître à sa parole et incapable de conceptions politiques, et Théodoric, également très surfait au dire de M. Schmidt. Tous ceux qui s'occupent de cette période gothique devront donc étudier en détail et contrôler, d'après les sources, les jugements de l'auteur et ses polémiques contre ses prédécesseurs (avant tout contre M. Hartmann, dans sa *Geschichte Italiens*). — Il est permis de douter qu'Athaulf ait voulu fonder « ein rœmisches Reich deutscher Nation » (p. 169).

R.

Samuel Rawson Gardiner, **Manuel d'histoire d'Angleterre, depuis les origines jusqu'à la mort de la reine Victoria,** traduit par Mme Marie Beck, avec une préface de Ch. Seignobos, et un appendice de documents justificatifs traduits par M. E. Reybel et revus par M. Pfister. Paris, Joanin, 1895, tome I, IV, 437 p., in-18.

L'excellent résumé du célèbre historien anglais nous est présenté dans les meilleures conditions possibles pour qu'un public français intelligent puisse en tirer profit. Ce n'est pas un livre de lecture ; c'est un guide pour *étudiants* sérieux. La traductrice, Mme Marie Beck, l'a réduit « sous le plus petit volume possible » en y supprimant « tous les développements qui ne contenaient aucun fait précis », en retranchant et résumant aussi tous les passages relatifs à l'histoire extérieure de l'Angleterre, quand cette histoire se confond avec celle de l'Europe. Peut-être est-on allé bien loin dans cette direction et il est permis de douter que l'ouvrage, tel qu'il est sorti de ce remaniement, puisse satisfaire *tous* les besoins du public français. L'ouvrage de Green, traduit par M. Aug. Monod, est certainement plus attrayant ; mais je suis entièrement d'accord avec les éditeurs français que quiconque voudra vérifier un fait précis, trouver une date, un nom propre, depuis l'homme paléolithique jusqu'à la mort de Henri VII, trouvera dans ce petit volume de 440 pages une moisson abondante de données précises, exactes, immédiatement utilisables et que l'on peut accepter avec confiance, encore qu'il n'y ait nulle part des renvois aux sources, Rawson Gardiner ayant longtemps été un travailleur des plus consciencieux. Comme c'est du XVIIe siècle qu'il s'était constitué l'historien spécial, le second volume que nous souhaitons prochain, l'emportera certainement encore en valeur intrinsèque sur celui que nous annonçons, déjà si utile. La traduction de Mme Marie Beck est excellente ; les documents joints au volume (Grande Charte, Statuts, etc.) seront utiles pour nos étudiants. On ferait bien de joindre une *Bibliographie*, au moins sommaire, à la fin de l'ouvrage.

R.

Geschichte von Venedig von Heinrich Kretschmayr. Erster Band. Gotha, F. A. Perthes, 1905, XVII, 522 p. in-8° avec deux cartes. Prix : 15 francs.

De tous les volumes de la *Allgemeine Staatengeschichte*, collection créée jadis par Heeren et Uckert et dirigée actuellement par M. K. Lamprecht, il n'en était point qu'il fût plus urgent de remanier que ceux relatifs à la péninsule de l'Apennin, vu que l'*Histoire d'Italie* de Henri Léo date déjà des années 1829 à 1832. C'est ce que le nouveau directeur de la collection a compris, et depuis une série d'années nous avons vu paraître successivement l'*Histoire des États de l'Église* de M. Maurice Brosch en deux volumes, l'*Histoire de Toscane*, de M. A. de Reumont, en deux volumes aussi, les trois premiers

volumes de l'*Histoire d'Italie* de M. L.-M. Hartmann, dont le plus récent s'arrête au couronnement de Charlemagne, en 800. Aujourd'hui c'est le tome premier d'une *Histoire de Venise*, qui en aura trois. M. Kretschmayr y raconte les origines de la cité et son développement économique et politique jusqu'à la mort du doge Enrico Dandolo en l'an 1205. L'auteur s'est acquitté avec un véritable talent d'une tâche difficile. Ainsi qu'il le déclare lui-même dans son introduction, l'historien du passé de la république a tout d'abord à constater que les sources relatives à ce passé ne sont pas encore toutes connues, que le dépouillement des archives étant loin d'être achevé, et par suite de l'absence de documents authentiques, on se trouve souvent, pour les temps plus reculés, et la légende aidant, devant les assertions et les conclusions les plus contradictoires. M. K. a sagement refusé d'augmenter le nombre des hypothèses vaines, en se bornant à fournir au lecteur les données à peu près certaines et se résignant, pour le reste, à avouer que nous ignorons encore pour le moment, que nous ignorerons peut-être toujours le comment et le pourquoi des événements ou des états sociaux antérieurs. Ce dont on doit également le féliciter, c'est qu'il se soit senti obligé de donner une forme aussi littéraire et artistique que possible à son récit, puisqu'il racontait l'histoire d'un des principaux centres de la civilisation, des sciences et des arts. On peut dire qu'il y a réussi, et qu'on suit avec un vif intérêt le tableau de ce peuplement des lagunes par les immigrations successives des fugitifs de la *Terra firma*, depuis la seconde moitié du VIe siècle [1]; la formation de toute une série de localités prospères sous la suzeraineté byzantine ; les origines du *ducat ;* son transfert à Rialto ; la crise séparatiste entre la nouvelle Venise et les empereurs de Constantinople ; enfin, vers la fin du Xe siècle, sous le doge Pierre II Orséolo, la reconnaissance de la république comme puissance indépendante entre les deux empires des Comnènes et les Hohenstaufen, et bientôt aussi son influence comme l'un des principaux foyers industriels et marchands du monde d'alors. Elle atteint son apogée, dans un sens tout au moins, dans les dernières années du XIIe et au début du XIIIe siècle, alors qu'on voit, sur le parvis de Saint-Marc l'empereur Frédéric Barberousse s'humilier devant Alexandre III, puis Venise profiter, plus que les croisés eux-mêmes, de la conquête de Constantinople par les Latins.

Parmi les chapitres les plus intéressants de ce premier volume, il faut signaler le troisième, le sixième et le neuvième, consacrés spécialement à l'histoire économique et au développement social de Venise, à la formation de son régime politique, au prodigieux essor qu'y prit

---

1. La tradition légendaire fait, on le sait, remonter infiniment plus haut les origines de Venise ; M. K. déclare que s'il fallait absolument indiquer une *date de naissance* pour la cité, ce devrait être, de préférence, l'année 568.

le capitalisme dès le XIIe siècle. A la suite du récit nous trouvons d'abord une bibliographie critique assez détaillée des sources les plus anciennes pour l'histoire de la cité, puis une quarantaine de notes plus ou moins développées sur divers points d'histoire en litige, notes qui sans doute donneront lieu à plus d'une controverse entre les spécialistes, étant donné les divergences radicales qui les séparent actuellement, selon qu'ils sont plus enclins à la critique ou plus attachés à la légende reçue [1]. Sans pouvoir prétendre à l'honneur d'avoir tranché tous ces problèmes d'une façon définitive, M. K. peut au moins revendiquer le mérite d'avoir fourni au public qui s'intéresse au passé de Venise, un travail d'une lecture agréable au point de vue littéraire, bien mis au courant, au point de vue scientifique, et qui, pour le moment, satisfait à tout ce qu'on peut raisonnablement demander d'un ouvrage de ce genre.

R.

H. Vaganay, **Vocabulaire français du XVIe siècle :** I. Deux mille adverbes en *-ment* de Rabelais à Montaigne (Paris, 1904). — II. Deux mille mots peu connus (Halle, 1905). — Un vol. in-8°, de 220 pages.

M. Vaganay vient de réunir sous une même couverture deux études qu'il a publiées récemment, l'une dans la *Revue des Etudes Rabelaisiennes,* l'autre dans la *Zeitschrift für romanische Philologie.* Ces deux études, inspirées du même esprit et puisées aux mêmes sources, attestent une lecture étendue et constituent une contribution importante à la lexicographie française. Elles seront fort utiles à tous ceux qu'intéresse l'histoire de notre langue. Mais on comprendra qu'il est assez difficile de rendre compte par le menu de recherches de ce genre, et qu'il serait périlleux de vouloir y signaler des lacunes : l'essentiel est de les avoir rappelées à l'attention du public. Je me bornerai donc ici à remarquer que, pour arriver à son juste nombre de deux mille adverbes, M. V. semble avoir çà et là grossi la liste de quelques formes qui font double emploi, ou ne sont du moins que des variantes orthographiques sans grande importance : ainsi *oblicquement* à côté d'*obliquement,* ou bien encore *également*, *égallement*, *égualement*, etc. D'autre part, parmi les *Deux mille mots* je trouve *jangleresse* signalé sans doute parce qu'il manque dans Cotgrave, car autrement il est bien connu de l'ancien français; inversement *lucidité*, qui nous est resté, est signalé dans un texte de 1551, sans doute parce que Godefroy n'en cite qu'un exemple de 1579. Je ne prétends pas d'ailleurs

---

1. Pour juger l'*apparatus criticus* du récit de M. K. il ne faut pas oublier que les volumes de l'*Allgemeine Staatengeschichte* ne s'adressent pas aux savants seulement ni même de préférence, mais surtout au grand public, du moins à ses couches éclairées. Si l'*Histoire de Venise* était destinée aux érudits, il y faudrait évidemment des notes bien plus nombreuses et surtout des renvois continuels aux sources, qu'on ne trouvera point au bas des pages.

qu'il soit inutile de relever ces choses-là; et l'on trouvera ici des listes fort intéressantes de mots formés à l'aide de *my-* (demi), ou bien encore du préfixe populaire *non-*, celui qu'a évincé le *in-* des Latins. Des épithètes composées, du genre de celles que la Pléiade mit à la mode, ont été aussi relevées en nombre appréciable, par exemple dans une traduction de Virgile de 1583 ou chez des poètes oubliés. On voit l'intérêt des recherches de M. Vaganay : il a rempli là une tâche modeste mais utile, plus utile que d'autres en apparence brillantes; il a collaboré par avance à ce *Thesaurus* définitif de la langue française, qui était un des rêves caressés par Gaston Paris. En dépouillant attentivement des ouvrages peu lus et d'anciennes impressions rares, il a aussi marché dans la voie ouverte par un de nos collaborateurs qui vient précisément de disparaître, le regretté A. Delboulle: nous ne pouvons que lui en savoir beaucoup de gré.

E. Bourciez.

Arthur Franz, **Das literarische Porträt in Frankreich im Zeitalter Richelieus und Mazarins**. Diss. Leipzig. Berlin-Leipzig-Chemnitz, 1906; in-8° de 57 pages et supplément de 32 pages.

Le problème est intéressant et valait d'être examiné : comment la mode du *portrait*, qui se développe dans la première moitié du XVIIe siècle jusqu'à devenir, vers 1658, un sport et une manie, s'est-elle introduite dans la société et dans la littérature? Quelles variétés suppose-t-elle? Jusqu'où vont ses aptitudes à rendre compte des physionomies individuelles? On ne peut pas dire que M. Franz apporte à ces questions des solutions vraiment définitives. Ni pour les origines, où les rapports avec la peinture de portraits auraient dû être étudiés de plus près, ni pour le conflit qui met vite aux prises la tendance à l'abstrait et au général et le sens de l'individuel dans les signalements, son étude ne dépasse une moyenne assez faible d'exactitude, de méthode et d'ingéniosité, que ne compense pas l'abondance de la littérature consultée [1].

F. Baldenspeberger.

---

1. Les erreurs de dates et de noms sont fréquentes dans la bibliographie des pages 9-11. Au lieu de la simple mention de la p. 47, il n'était pas indifférent d'étudier comment le « je ne sais quoi » — sorte de renonciation à la complète fidélité dans les signalements — s'insinue dans les portraits. Ceux des romanciers burlesques sont plutôt des hyperboles à rebours, et n'existent la plupart du temps que par dérision et parodie. En revanche, il eût été infiniment révélateur de montrer comment le même objet se trouvait décrit par les inhabiles et par les experts dans cet art du portrait; — voir un exemple, entre autres, dans les *Mémoires* de Mademoiselle, éd. Chéruel, t. III, p. 303 et 307, où Louis XIV et Mademoiselle se trouvent décrire la princesse Marguerite de Savoie, en 1658, l'un tout à fait schematiquement, l'autre avec netteté (sauf les yeux).

Jovy (Ernest), **Les Mémoires inédits de Mathieu Feydeau,** curé de Vitry-le-François (1669-1676), commentés par une relation contemporaine, Vitry, 1905, in-8°.

Quelques notes sur Pascal. Paris, Leclerc, 1905. In-8°, 29 p.

Sainte Beuve avait signalé l'intérêt des Mémoires de Feydeau pour l'histoire du jansénisme. M. Jovy a donc bien fait de les publier. On peut regretter toutefois que l'éditeur se soit contenté d'une copie imparfaite de ces Mémoires au lieu de se reporter aux originaux et aux excellentes copies qui sont connues. Pourquoi aussi dans sa préface prend-il parti avec tant de vivacité contre les amis de Feydeau? Ce n'est peut-être pas le meilleur moyen de recommander une publication qui en somme est utile.

Les *Quelques notes* concernant l'histoire des *Provinciales* et des *Pensées*, auraient plus d'intérêt si la plupart des documents qu'elles renferment, n'avaient déjà été publiés, comme du reste M. Jovy l'a constaté lui-même. Les historiens de Pascal y trouveront toutefois à glaner quelques renseignements utiles.

G. G.

William Hunt, **The political History of England,** vol. X (1760-1801). London, Longmans et C°, 1905, 8°, XVIII-495 p., 7 s. 6 d.

Jusqu'en 1904, l'Angleterre ne possédait pas de recueils historiques généraux destinés à remplir, auprès des étudiants et du grand public, le même rôle que la collection Oncken en Allemagne, ou, en France, l'*Histoire générale* et l'*Histoire de France* publiées sous la direction de M. Lavisse. Les historiens anglais ont compris l'utilité de ces grands manuels, et la nécessité pour les entreprendre, d'avoir recours à un certain nombre d'auteurs, spécialistes de chaque époque : une bonne histoire générale ne peut plus être l'œuvre d'un seul. Les deux grandes Universités britanniques semblent s'être partagé la besogne : en 1904 avait commencé de paraître la *Cambridge modern history*, en douze volumes dont nous avons ici même annoncé naguère le huitième; l'année suivante, les éditeurs Longmans et Green donnaient au public une *Political History of England*, également en douze volumes, dont les auteurs appartiennent presque tous à l'Université d'Oxford.

Le tome X a pour auteur M. William Hunt, président de la *Royal Historical Society* et directeur de la publication. Il s'étend de l'avènement de Georges III jusqu'à la fin du premier ministère Pitt en 1801. Il est entièrement composé suivant un plan chronologique, et relate les événements de l'histoire intérieure et extérieure à mesure de leurs dates. La disposition même de la table des matières fait intentionnellement ressortir cet ordre de l'exposé, qui n'est pas sans inconvénient lorsqu'on veut étudier le développement d'une série d'événe-

ments comme la guerre d'Amérique ou la question catholique en Irlande. Les titres mêmes de certains chapitres trahissent leur défaut d'unité (cf. chap. XI, XIX, XX). Il est vrai que ce procédé peut avoir des avantages dans un manuel, destiné avant tout à servir d'aide-mémoire, mais l'index y suffirait. Une exception heureuse a du reste été faite au chap. XIII, où l'exposé de l'évolution sociale et économique de l'Angleterre dans la seconde moitié du XVIIIe siècle est fait rapidement, mais présenté avec beaucoup de netteté et de précision, et appuyé de chiffres significatifs et bien choisis. Toute la partie du volume qui est relative soit à l'histoire parlementaire, soit aux événements de la guerre maritime, a été traitée avec un soin particulier. Il est peut-être même permis de se demander si dans un recueil qui s'intitule *Histoire politique*, le récit des batailles navales devrait tenir autant de place [1] (cf. surtout p. 363 et suiv.). Quoi qu'il en soit, l'auteur s'est attaché principalement à ces deux parties de son sujet et s'est entouré pour les traiter de tous les renseignements utiles. Aux nombreux documents imprimés que lui fournissait la littérature historique anglaise, très abondante pour cette période, il a ajouté le résultat de ses recherches personnelles au Record Office, et même il a fait appel à la compétence d'un technicien pour les questions militaires. Il ne paraît pas, pour l'ensemble de l'ouvrage, avoir eu recours aux sources étrangères, autrement que par l'intermédiaire d'un nombre assez restreint d'ouvrages de seconde main. L'histoire diplomatique de la première coalition, par exemple, est vue surtout à travers les documents anglais. M. H. a consulté, au Record Office, les papiers du duc de Newcastle et ceux de W. Pitt, ainsi que la correspondance, en partie imprimée, de Grenville. Les publications de textes faites récemment par le Record Office, dont il se sert également, sont excellentes et peuvent dispenser de consulter les pièces originales. Mais il n'en est pas de même de certains recueils plus anciens, incomplets, et dont M. H., après tant d'autres, s'est servi sans les avoir contrôlés avec les documents. C'est le cas, par exemple, de la Correspondance de Malmesbury sur sa mission à Lille en 1797 (p. 396) [2]. Quant à la politique générale de l'Europe pendant la période révolutionnaire, elle est traitée presque exclusivement d'après les ouvrages de MM. de Sybel et Albert Sorel, ouvrages justement renommés, mais dont les conclusions n'apparaissent plus tout à fait comme indiscutées et ne

1. Il y a toutefois, p. 383, une allusion assez obscure au projet d'échange des Pays-Bas Autrichiens, qui ne paraît pas venir des *Diaries and Correspondence*. Mais le passage est sans référence. Cf. sur ces négociations de 1796-97 l'art. de M. Holland Rose dans l'*English historical Review* d'avril 1903, que M. H. ne paraît pas avoir utilisé.

2. Cela frappe surtout par contraste avec la brièveté dont l'auteur fait preuve dans d'autres cas, notamment dans l'exposé des phases diplomatiques de la guerre d'Amérique (cf. ch. IX, p. 182-83, avec ch. XI, p. 216 et suiv., XII, p. 233 et suiv.).

s'appuient pas toujours sur une étude assez directe des textes (cf. p. 340 et suiv., les origines de la guerre avec la France en 1793). De cette information un peu rapide, surtout en ce qui concerne la France, procèdent certainement des jugements comme ceux qu'on lit p. ex. p. 316 et p. 336, sur la population de Paris pendant la Révolution.

Ces réserves faites, il n'est que juste de mettre en valeur les très réelles qualités de l'ouvrage. M. H. a fait effort pour être complet en demeurant toujours clair et précis, et pour rester constamment impartial. De fait, son récit est d'une lecture facile autant qu'agréable, même pour un étranger, et il est toujours remarquablement net (peut-être même avec un peu de sécheresse par endroits), aussi bien dans l'exposé des faits que dans leur appréciation. Ses jugements paraissent quelquefois sujets à discussion (p. ex. sur Fox et Paine, p. 335-36, ou sur les projets maritimes du Directoire, p. 397), mais ce n'est jamais faute d'être clairs. Si l'on hésite du reste à y souscrire, ce n'est pas non plus que l'auteur ait présenté les événements sous une forme tendancieuse; au contraire. Les passages sur le séjour de Nelson à Naples en 1799, les deux chapitres de l'Irlande, entre autres, sont significatifs à cet égard. Peut-être cependant, à l'endroit de la « rébellion » américaine, M. H. s'est-il moins aisément détaché du préjugé national, auquel il est du reste bien difficile de ne pas céder en pareil sujet.

L'ouvrage est présenté avec le luxe typographique particulier aux grandes publications historiques anglaises. L'impression a été surveillée de très près, et les fautes sont rares. (Lire pourtant, p. 361 et Index, Clerfayt; p. 365, Barère; p. 376, Sombreuil et Lorient; p. 386 et Index, Orléans; p. 377 et Index, Penthièvre; p. 424 et Index, Toussaint-Louverture; la Vendée doit figurer à l'Index à la lettre *V.*) Une bonne table alphabétique et trois excellentes cartes complètent cet utile et intéressant volume.

R. Guyot.

Apostoli (Franç.). **Le lettere Sirmiensi riprodotte e illustrate da Alessandro d'Ancona colla vita dell' autore scritta dal prof. G. Bigoni.** Rome-Milan, Albrighi et Seguti, 1906. In-8 de 455 p. 4 fr. 50.

Le titre peu clair de cet ouvrage vient du nom antique de la ville d'Esclavonie d'où ces lettres furent écrites. Ce sont comme les Mémoires des patriotes italiens que l'Autriche y interna entre 1799 et 1801. L'auteur, Fr. Apostoli, n'avait peut-être pas mérité l'honneur de souffrir pour une grande cause; il avait jusque-là promené sa bosse (il en possédait une) à travers le monde en dilettante, pas tout à fait parasite, pas tout à fait agent de police secrète, mais un peu de l'un et de l'autre. Il s'était lié avec les Français et venait d'obtenir un emploi par leur faveur, quand les Autrichiens mirent la main sur lui.

Bien accueilli à Paris après sa libération, il en fut renvoyé on ne sait trop pourquoi, retrouva un emploi dans le royaume d'Italie, le perdit au retour des Autrichiens et s'en dédommagea peut-être en reprenant, à leur service, un poste dans la police.

Ses *Lettere Sirmiensi* sont le seul ouvrage de lui qu'on relise. Elles aident à comprendre les beautés des *Prigioni* de Pellico, à y démêler tout ce que la religion, entre 1800 et 1820, a introduit de sérieux chez des Italiens même peu fortement trempés. Apostoli ne comprend pas que sa situation le dispense de faire le bel esprit, le lettré; il lui arrive de déclamer, de s'échauffer à froid; il met sur la même ligne Parini et Casti (p. 137), ce qui est fort. Puis, si les martyrs du Spielberg n'ont pas toujours fait une figure héroïque devant leurs juges, ils n'offrent pas du moins des fêtes à leurs geôliers. Que des prisonniers de guerre jouent des comédies dans la caserne où on les détient et fassent rire les bourgeois, il n'y a pas grand mal, dans une guerre courte qui ne met pas en jeu des haines de race, mais des fonctionnaires, des hommes politiques mis à la chaîne contre la foi des traités, devraient garder plus de décorum. Il faut reconnaître que l'Autriche ne se montrait pas alors aussi cruelle qu'elle le fut plus tard. Quelquefois, si le gouverneur était un homme aimable, on tenait les captifs proprement, on les laissait sortir de six heures du matin à six heures du soir, on leur permettait de lire les journaux, on leur prêtait des livres (voy. p. 322, 362). Mais souvent aussi on les faisait vivre dans l'obscurité, l'humidité, la pourriture, sous la gueule d'un canon chargé à mitraille. Un fonctionnaire autrichien qui sollicitait la pitié de son gouvernement pour un groupe de déportés, l'avertissait que sur les 160 hommes qui le composaient, 42 venaient de mourir en deux mois.

Néanmoins le malheur grandit quelquefois les âmes médiocres. Non seulement Apostoli raconte avec esprit ces représentations où les auditeurs, autrichiens et italiens, étaient si naïvement dupes du spectacle que quand les acteurs qui jouaient la garde civique entraient en scène avec des fusils minuscules et des uniformes de contrebande, l'officier allemand leur rendait gravement le salut et personne n'en riait; mais Apostoli peint avec force le jeu de révolution qui le donne comme compagnon de chaînes au célèbre médecin Moscati, naguère président du Directoire de la Cisalpine, à qui il avait respectueusement présenté un placet, et il ressent une fierté qui fait plaisir à voir la population s'attendrir sur le passage des déportés et les prisonniers français leur faire des gestes d'encouragement (147-8 et 150).

M. Bigoni a consciencieusement fouillé la biographie d'Apostoli. M. d'Ancona, avec sa science ordinaire, a commenté les Lettres, recueilli beaucoup de poésies composées par les déportés et dressé un catalogue de tous ceux dont il a pu retrouver la trace; le nombre total dépasserait, paraît-il, 800. M. d'Ancona fait remarquer que parmi les déportés on trouve des hommes de toutes les castes, de toutes les con-

ditions, des personnes connues, des noms ignorés, des nobles, des prêtres, des marchands, et qu'ainsi dans toutes les classes on recommençait à penser et à vouloir [1].

Charles Dejob.

Général marquis Amand d'Hautpoul. Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration, mémoires inédits publiés par le comte Fleury, Paris, Emile-Paul, 1904, in-8° de VI-547 pages.

Mémoires du général marquis Alphonse d'Hautpoul, pair de France (1789-1865) publiés par son arrière petit fils Estienne Hennet de Goutel. Paris, Perrin, 1906, in-8° de IV-372 pages. Prix 7 fr. 50.

Les deux frères Amand et Alphonse d'Hautpoul, cousins éloignés du général d'Hautpoul-Salettes, tué à Eylau, sans avoir parcouru une carrière aussi brillante que ce dernier, sont cependant montés jusqu'au grade d'officier général et ont pris part d'une manière intéressante à des événements politiques importants. Nés, le premier en 1780, le second en 1789, ils eurent une enfance assombrie par les jours d'épreuve que leurs parents traversèrent pendant la Révolution ; presque aveugle, leur père avait dû en effet se résigner à ne pas émigrer. La famille eut pourtant la chance d'échapper à la tourmente. Amand entre en 1799 à l'Ecole polytechnique ; il participe ensuite avec l'artillerie à cheval de la garde aux grandes campagnes de l'Empire ; en 1814, il est colonel et officier d'ordonnance de l'Empereur. Son frère a été moins heureux : sorti de l'Ecole de Fontainebleau en 1806 et envoyé en Allemagne, puis en Espagne, il est fait prisonnier à la bataille des Arapiles comme capitaine au 59e et ne rentre d'Angleterre qu'à la chute de l'Empire.

Tous deux avaient servi la France avec vaillance, et Napoléon avec une loyauté exempte de tout royalisme boudeur. Les circonstances leur permettaient maintenant de renouer tout naturellement avec le passé monarchique de leur famille.

Amand d'Hautpoul, maréchal de camp en 1819, devient commandant de l'Ecole d'Etat-major, poste qu'il occupe encore en 1830. La révolution de juillet le trouve fidèle à la Royauté : réfugié aux Invalides avec les élèves de l'École, il seconde le général Latour-Maubourg qui tient tête aux émeutiers, et il refuse d'arborer le drapeau tricolore. La relation de ces événements est la partie la plus curieuse et la plus dramatique de ses *Souvenirs*. Amand d'Hautpoul ne voulut pas continuer à servir sous un gouvernement élevé dans les ruines de la monarchie légitime, conduite qui lui fait honneur et qu'il a expliquée en ces termes : « Je ne crois pas que ce soit bien servir son pays que d'apporter à l'instant son appui à tout ce qui par

---

1. Je signale quelques rares fautes d'impression, il faut lire, p. 173, Marat et non Murat, p. 214, Valmy et non Valmye.

force ou par adresse parvient à s'emparer de l'autorité; c'est au contraire le moyen d'encourager les bouleversements politiques... en assurant d'avance ceux qui font les révolutions qu'en réussissant ils seront soutenus » (p. 508).

Son frère pensait différemment, comme le prouva sa conduite politique dans la même circonstance. Et cependant, en 1815, il avait donné au gouvernement de Louis XVIII un gage de fidélité non équivoque : il combattit au premier rang pour la cause royaliste à l'affaire du pont de la Drôme. Ce service pouvait bien être mis en balance avec ceux dont faisaient état les émigrés. — Colonel de la Légion de l'Aude en 1815 — il avait été nommé chef de bataillon par la première Restauration — puis colonel du 4e de ligne, à la tête duquel il fit la campagne de 1823, Alphonse d'Hautpoul fut nommé maréchal de camp à la suite de cette expédition. En 1830, il est directeur de l'administration de la guerre; malgré sa haute situation militaire, il est contraint, par l'apathie du gouvernement, d'assister passivement au triomphe d'une révolution qu'une répression énergique et opportune eût à son avis conjurée : « Le succès n'aurait pas été douteux » (p. 180). Dans la suite, il se montre légitimiste assez tiède. Il donne bien sa démission de directeur de l'administration de la guerre, mais continue de siéger à la Chambre. Les raisons de sa conduite paraissent spécieuses; il avoue d'ailleurs que son frère Amand ne l'approuve pas (p. 198). Alphonse d'Hautpoul accepte en 1838 le commandement du département de la Charente-Inférieure. Complètement rallié au gouvernement de Louis-Philippe, il est nommé, en 1841, lieutenant général et chargé de l'inspection des troupes d'Algérie. Les détails qu'il donne dans ses *Mémoires* sur le désordre de l'administration de ces troupes, principalement dans le service des vivres, sont à lire; il y a des actes de friponnerie inouïs au préjudice du soldat.

Lors de la révolution de 1848, Alphonse d'Hautpoul commandait à Marseille la 8e division militaire. Les circonstances de l'humiliante abdication de Louis Philippe le révoltent. Il n'est pas pour les gouvernements qui s'abandonnent. Il aurait voulu du moins que les princes de Joinville et d'Aumale eussent débarqué en Provence avec l'armée d'Afrique; il se serait joint à eux avec les 20,000 hommes qu'il commandait pour marcher sur Lyon et de là sur Paris. Décidé de ne pas servir la République, il donne sa démission, puis se rapproche du prince Louis Napoléon et fait pour lui une active propagande dans le midi, ayant été, se rappelle-t-il, « profondément dévoué à Napoléon ».

Son zèle bonapartiste était assez chaleureux pour lui faire pardonner sa campagne de la Drôme. Peu de temps ministre de la guerre (octobre 1849-octobre 1850), moins longtemps encore gouverneur de l'Algérie, le marquis Alph. d'Hautpoul vécut dès lors dans la demi-

retraite qu'était sa situation de grand référendaire au Sénat, et mourut en 1865.

Les mémoires d'Alphonse et d'Amand d'Hautpoul se complètent sans se contredire. Comme attrait anecdotique, ceux du marquis Amand d'Hautpoul l'emportent parfois sur ceux de son frère, qui sont d'ailleurs concis, solides et sans frivolité ; mais on doit regretter leur état incomplet, l'auteur n'ayant pas relaté la période de sa carrière comprise entre 1807 et 1830 : une lacune considérable en résulte pour le premier Empire et la Restauration. Il est fâcheux que M. Fleury n'ait pas cru devoir y suppléer par les documents qu'il aurait pu trouver aux archives de la guerre sur cette période de la carrière du général [1].

Ty.

A. Pachalery, **Anthologie des Prosateurs et des Poètes français du** XIXe **siècle**, précédée d'une introductiou par E. Faguet. I Prosateurs, 1800-1850. — Odessa, G. Rousseau, 1905; un vol. in-8°, de VII-318 pages.

Dans la courte introduction qu'il a écrite pour présenter ce volume au public, M. Faguet a très justement rappelé que « l'étranger est une première postérité ». Il s'ensuit qu'à la condition d'être homme de goût et très informé, un étranger est bien placé pour choisir dans chaque auteur la page « la plus représentative » en un sens de cet auteur. Et c'est en effet ce qu'a réalisé, avec un certain bonheur en général, M. Pachalery dans cette *Anthologie* dont le tome I est consacré aux prosateurs français de la première moitié du XIXe siècle, et n'en renferme pas moins d'une cinquantaine. Cependant qu'il n'y ait aucune « lacune » non plus, et que la page la plus significative ait toujours été choisie, voilà ce dont je ne me porterais pas garant. Ainsi, à propos de Châteaubriand, M. P. a cité deux fragments des *Mémoires d'outre-tombe*, un fragment du *Génie du Christianisme*, et enfin la page célèbre des *Martyrs* relative aux Francs : voilà qui va bien, mais que sont devenus *René* et *Atala*, et peut-on vraiment se faire une idée du style de Châteaubriand sans avoir lu quelque description des savanes du Nouveau-Monde ? De Victor-Hugo prosateur sont rapportées une page de *Bug-Jargal*, un longue page du *Rhin* sur les pour-

---

1. A la page 338 des *Mémoires du marquis Alphonse d'Hautpoul*, il y a des points qui semblent indiquer une coupure : quelle en est la raison ? Dans les mêmes mémoires. p. 86 : lire Fauchet (au lieu de *Faucher*), p. 106 : Petion (*Pethion*). — p. 207 : Barère (*Barrère*). — p. 178 : les ordonnances de juillet 1830 parurent au *Moniteur* le 26 et non le 25. — p. 297 : la prise de la Smala est du 16 mai 1843 (et non du 16 mai 1831).

Dans les souvenirs d'Amand d'Hautpoul ; p. 232 : lire général Hanicque, au lieu de Hanique. — p. 237 : Ettenheim (*Etthenheim*). — p. 254 : major Moncabrié (*Moncabré*) ; — p. 284 et ailleurs : commandant Baltus (*Bathus*). — p. 519 : Guernon de Ranville (*Guesnon de Fauville*).

boires d'hôtel, et un court fragment des *Misérables:* ici encore je réclame, et je trouve que quelque page moyenageuse de *Notre-Dame* eût été bien à sa place. Et ainsi de suite. Les notes mises par M. Pachalery sont abondantes et tiennent à peu près la moitié du volume: ces notes sont d'ailleurs très variées, les unes littéraires, les autres grammaticales et faites pour expliquer spécialement aux Russes certaines finesses de notre langue: il y aurait à discuter la façon dont sont établies quelques-une de ces notes, mais cela nous entrainerait loin. En somme, cette *Anthologie* pourra rendre des services, et même ailleurs qu'en Russie.

E. Bourciez.

Algérie, Sahara, Soudan. *Vies, travaux, voyages de Mgr. Hacquard*, des Pères blancs, d'après sa correspondance, par l'abbé Marin. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1 vol. In-8 avec nombr. reprod. (prix : 18 fr.).

Un très beau livre, à tous les points de vue, vivant, fort, plein de lumière, vibrant de l'enthousiasme du travail civilisateur, chaud de l'effort accompli pour la patrie, et en même temps documenté d'une profusion de photographies originales et reproduites en perfection, ainsi que de quelques cartes, telle se présente cette vie d'un homme simple et bon, qui fut un vrai héros d'énergie calme. Une très éloquente lettre du commandant Hourst, qui le vit à l'œuvre, sert de préface à cette vie de l'évêque de Tombouctou : elle le peint bien, en traits inoubliables, dans sa haute stature et son abord loyal, dans la force communicative de sa patience et de sa constance inaltérables. Son action, d'intuition et de raisonnement, sur ces populations ennemies qu'il savait amener à la France, sans violence, sans combat, même devant la provocation et l'hostilité ouverte, fut extraordinaire, et c'est surtout grâce à lui, qu'avec le commandant Hourst, put s'accomplir si heureusement cette exploration complète du Niger, toujours inachevée malgré les tentatives des plus persévérants pionniers.

Bien que se retranchant surtout derrière les lettres mêmes du P. Hacquard, qui en effet sont d'une vivacité piquante et d'une bonne humeur vraiment attachante que le récit s'efforcerait vainement de reproduire, l'abbé Marin a étudié de près la vie et la carrière du père blanc et de l'évêque depuis sa naissance en Lorraine, en 1860, jusqu'à sa mort prématurée, en 1901, dans les eaux de ce Niger qui semblait se venger ainsi d'avoir été dévoilé enfin et conquis. Sans le suivre dans le détail, qui est traité avec une information très complète, rappelons que cette carrière débuta par les campagnes anti-esclavagistes organisées par le cardinal Lavigerie au Sahara; continua avec la mission d'Ouargla, puis celles de l'explorateur Gaston Méry et de Bernard d'Attanoux au pays des Touareg (1892-4); se pour-

suivit en caravanes au Soudan jusqu'à Ségou, la capitale de l'ancien empire toucouleur (les lettres et le journal de cette période sont particulièrement attachants) ; se fixa à Tombouctou comme centre (1895), et de là mit son action au service de la mission hydrographique du Niger (1896), à l'exécution de nouvelles explorations au Mossi et dans la boucle du Niger, à la fondation de postes au Mossi, au Gourma, dans le Haut-Dahomey (1898-1901). Mgr. Hacquard se montre à notre souvenir comme un « semeur » infatigable : il était bon et utile de le montrer à l'œuvre.

H. DE C.

Égyptiens et Anglais, par Moustapha KAMEL PACHA, 2e édition, in-16, 328 pages, Librairie académique Perrin et Cie, Paris, 1906, 3 fr. 50.

Dans la préface de cet ouvrage (5-19) Mme Juliette Adam profite de l'occasion pour traiter avec une rigueur bien excessive M. Delcassé, destructeur « d'une œuvre admirable que la France avait mis un siècle à édifier » (p. 14). Ainsi le ministre de 1904 serait un criminel pour avoir sagement liquidé la triste situation léguée par le ministre de 1882, M. de Freycinet, et ses successeurs ? Mme Adam va plus loin : « N'est-ce pas, dit-elle, insensé, incompréhensible, inexplicable à moins de se résoudre à prononcer le mot qui est dans tous les esprits ? » (p. 17). Et, entre temps, elle nous présente Moustapha Kamel pacha comme « un jeune tribun national » animé du plus ardent patriotisme, orateur, journaliste, créateur d'écoles.

Moustapha Kamel pacha n'était pas pour nous un inconnu. M. Cocheris nous l'a signalé (Situation internationale de l'Égypte et du Soudan, p. 526) comme « l'un des chefs les plus autorisés du jeune parti national ». La presse s'est occupée de lui en 1896 à propos d'une correspondance qu'il avait échangée avec Gladstone, et dans laquelle le *great old man* reconnut que le moment de l'évacuation était déjà arrivé depuis quelques années. Ces lettres et trois articles de grands journaux de Paris constituent le quatrième chapitre du livre (p. 101-118), qui contient en outre onze discours prononcés de 1895 à 1904 par Kamel pacha, dont trois en France et un quatrième devant la colonie européenne d'Alexandrie ; les sept autres ont probablement été traduits par l'auteur qui a étudié dans nos facultés et parle couramment notre langue, mais non sans quelques incorrections, sans enflure orientale [1].

Dans toutes ces harangues nous retrouvons le même patriotisme et la même sévérité pour l'Angleterre, infidèle à ses promesses solen-

1. Nous lui reprocherons de ne pas avoir accompagné chacune de ses harangues d'une courte notice, retraçant les grands traits des événements qui l'ont inspirée, car généralement on connaît assez mal l'histoire contemporaine égyptienne.

nelles. Ce n'est pas Kamel pacha qui admettrait avec lord Milner[1] que « ce n'est que dans un monde idéal, et non dans la pratique des choses humaines, qu'on peut exiger d'une nation qu'elle se conforme rigoureusement, après la victoire, aux professions de foi qu'elle a faites avant la guerre. » Loin de témoigner de la reconnaissance à la Grande-Bretagne pour les remarquables travaux d'irrigation et l'amélioration des finances, il les attribue à un égoïsme intelligent. Une phrase nous explique son apparente ingratitude : « Je préfère mille fois errer dans le désert sur un cheval et me sentir libre, plutôt que de traverser en automobile à une allure triplée mon pays dominé par les Anglais ! » (p. 215).

Pour arriver au but rêvé, à l'émancipation de l'Égypte, Kamel pacha conseille, non la lutte à main armée, mais l'union, surtout l'éducation qui seule fera une nation des habitants de l'Égypte, et il s'appuie sur les paroles de Jules Simon : « Les peuples qui ont les meilleures écoles sont les premiers; s'ils ne le sont pas aujourd'hui, ils le seront demain » (p. 321). Naturellement il méprise, il maudit ceux de ses compatriotes qui sont partisans de l'occupation (p. 88, 93, 120, 160, etc.).

Dans ses premiers discours, il étale son amour pour la France ; il nous montre les patriotes égyptiens traités de parti français, la presse nationaliste taxée de francophile (p. 50-51) ; il dénonce les tentatives pour ruiner notre influence, les efforts pour supprimer les tribunaux mixtes, derniers vestiges de l'internationalisation du pays, et il ajoute « tant que les Anglais occuperont l'Égypte, les Égyptiens comprendront qu'il est de l'intérêt de tous de maintenir les tribunaux mixtes » (p. 52). Ceci est à noter au moment où lord Cromer propose, dans son rapport annuel, la transformation, ou plutôt l'abolition de cette juridiction. « L'échec de Fachoda, dit Kamel pacha (p. 227), a ruiné toutes les espérances que les Égyptiens fondaient sur la France. J'ai entendu de mes propres oreilles, des pères de famille demander, après Fachoda, aux directeurs des écoles où leurs enfants reçoivent leur instruction, de leur apprendre une autre langue étrangère que le français ». La convention anglo-française du 8 avril 1904 est un désastre plus grand encore : « Je ne m'attendais pas à voir la France suivre l'exemple de l'Angleterre, renier ses promesses et ses engagements » (p. 301). Pour un peu, il nous accuserait de trahison.

Nous excuserons ces violences de langage si nous songeons un instant que l'œuvre de Kamel pacha est essentiellement une œuvre de polémique. Si nous perdions de vue cette restriction, nous aurions à relever bien des inexactitudes. L'auteur affirme (p. 72-73) que les Égyptiens ont toujours respecté scrupuleusement les arrangements financiers, et il cite comme exemple le programme ministériel du

1. *L'Angleterre en Égypte*, p. 67.

cabinet dans lequel Arabi détenait le portefeuille de la guerre ; pourtant le ministère précédent, présidé par Chérif pacha, était tombé pour n'avoir pas consenti aux empiètements de la chambre des délégués sur les attributions des contrôleurs généraux. Il attribue (p. 213) « un rôle des plus louches aux Anglais » dans les fameux massacres d'Alexandrie et il accuse (p. 218) Gordon d'avoir fait « l'impossible pour diviser les Soudanais et les Égyptiens et pour semer la haine entre eux » : aveuglé par son chauvinisme, il accueille des calomnies. Il critique l'expédition de lord Kitchener contre les derviches, et assure (p. 132) que la force est inutile, « qu'il suffit de leur envoyer, au nom du Khédive et du Sultan, une ambassade religieuse composée de savants et d'ulémas » ; et pourtant il n'ignore certainement pas que la révolte avait été principalement dirigée contre les Turcs et les Égyptiens, que Gordon avait fait lancer sans succès l'anathème contre le Madhi par les ulémas.

C'est qu'il aime passionnément son pays. Il se laisse entraîner à des exagérations dans le genre de celles-ci : « Mohamed Ali a fait de ces fellahs, si longtemps malmenés par les événements, des invincibles qui ont fait trembler la terre, et avec lesquels nulle armée n'a osé se mesurer » (p. 255) ; « l'escadre égyptienne était l'une des premières du globe » p. 257) ; « Mohamed Ali a étonné le monde par l'intelligence et la haute capacité des petits fellahs dont il a fait de grands savants » p. 260) ; « quel éclatant prestige était donc celui de l'Égypte ! Hélas ! qu'est devenu l'Égyptien qui partout où il passait attirait l'attention admiratrice du monde ? » (p. 266). Évidemment dans tout cela il ne faut pas voir l'écrivain, mais l'orateur, désireux de glorifier une cause éminemment juste.

Ce livre nous laisse une profonde estime pour le jeune homme qui l'a écrit, et qui semble incarner le noble et poétique personnage que l'imagination d'Edmond About a créé dans « le Fellah ». Nous sommes persuadés que si jamais l'Égypte recouvre sa liberté, elle le devra en grande partie aux efforts persévérants de Moustapha Kamel pacha et de ses amis : « Il n'est pas difficile aux Égyptiens de briser les chaînes de leur pays. Le rocher le plus gros s'émiette sous l'action de l'eau qui tombe sur lui goutte à goutte ! » (p. 201).

A. Biovès.

E. D'Eichthal, **La formation des richesses et ses conditions sociales actuelles.** Paris, Alcan, 1906 ; un vol. in-8° de 456 p. Prix : 7 fr. 50.

Sous ce titre, M. d'Eichthal a écrit un véritable traité d'économie politique, sans lui donner la forme didactique. Ce ne sont pas de simples notes, comme il le dit trop modestement, mais plutôt des aperçus, — les aperçus que suggère à un homme réfléchi et studieux

le spectacle des phénomènes contemporains éclairé par les lumières de la science. M. d'E. n'a pas des connaissances purement livresques. Quoiqu'il ait beaucoup lu, il est visible qu'il a consulté encore plus le livre de la vie. Il ne néglige pas les théories ; il en expose quelques-unes, notamment celles de la valeur et du salaire, avec une grande exactitude et une grande précision; il croit à l'existence d'un petit nombre de lois économiques ; mais ce qui l'intéresse surtout, c'est la réalité. Il n'y a rien de métaphysique dans cet ouvrage; tout y est fondé sur l'observation, et ce sont les faits qui ont toujours le dernier mot.

M. d'E. est un esprit libre et lucide, qui n'accepte jamais de confiance les opinions reçues, qui tient à se rendre compte des choses par lui-même, et qui aime à voir clair dans les questions. Rien de curieux comme le soin qu'il met à définir les termes dont il se sert. Il rappelle qu'une foule d'obscurités et d'erreurs proviennent de ce que dans les discussions on emploie souvent des expressions vagues et équivoques, que chacun interprète à sa manière, en sorte que les deux interlocuteurs ne parlent pas la même langue. Pour obvier à cet inconvénient, il commence régulièrement par déterminer le sens des mots, et il prouve que dans bien des cas cette précaution, qui au premier abord paraissait superflue, était, au contraire, indispensable.

Dans une matière où les opinions sont fréquemment influencées par l'intérêt personnel, par la situation sociale, par les préjugés de la naissance ou de la fortune, M. d'E. fait un effort très louable d'impartialité. Il n'a pas l'optimisme béat de ces privilégiés qui trouvent que tout est pour le mieux, du moment qu'eux-mêmes ont des motifs d'être satisfaits. Il reconnaît les maux actuels ; il en parle avec émotion ; il souhaite vivement qu'on les combatte et qu'on les atténue. Mais il se déclare hostile à l'ingérence exagérée de l'État, moins peut-être pour des raisons théoriques que pour des raisons de prudence. « L'économiste, dit-il, est obligé d'invoquer des conséquences lointaines ou de plaider le moindre mal en repoussant la situation pire que ferait naître l'intervention d'un État soi-disant justicier ; il est dans le relatif, et par le principe même de son sens des choses humaines, forcé d'y rester » (p. 344). Il n'est pas moins défavorable à la thèse récente du *solidarisme*, et, là encore, ce qui le frappe, ce sont principalement « les difficultés et les périls d'application » (p. 390). Enfin, lorsqu'il arrive au collectivisme, ce n'est pas la doctrine de Marx qu'il envisage, c'est plutôt la façon dont les réformateurs socialistes prétendent réorganiser la société, et il prend pour exemple les plans de MM. Kautzky et Menger, dont il n'a pas de peine à montrer le caractère utopique et parfois enfantin. Le point de vue pratique domine constamment chez lui.

Paul Guiraud.

A. Houtin. **La question biblique au xxe siècle.** Paris, Nourry, 1906. In-8°, 300 p., avec un index des noms propres.

Les premières années du xxe siècle tiendront une place considérable dans l'histoire de l'évolution dogmatique du christianisme ; M. l'abbé Houtin a été bien inspiré d'en fixer le souvenir presque au jour le jour, avec cette finesse de touche et cette sûreté d'information qui rendent ses écrits aussi divertissants qu'instructifs.

Léon XIII avait institué, le 30 octobre 1902, la commission des études bibliques ; mais il refusait prudemment de frapper l'abbé Loisy, déjà victime de mesures disciplinaires. Ce savant continuait à travailler, entouré du respect silencieux de ses lecteurs. C'est en Allemagne que le bruit commença, lorsque M. Delitzsch, le 13 janvier 1902, fit, devant la cour de Berlin, sa fameuse conférence *Bibel und Babel*. Guillaume II y répondit par l'encyclique « mon cher Hollmann », dont on s'est fort égayé, mais qui est un morceau très remarquable, car le théologien novice comprit nettement où était le péril et s'en tira, comme un théologien expert, par la théorie de la révélation discontinue : Hammourabi, Moïse... mon grand-père. M. Harnack eut le courage d'exprimer un avis différent ; dans une très belle lettre qu'a reproduite M. H. (p. 17), il nia la révélation. Ainsi les questions les plus graves sortirent de l'ombre des écoles pour être portées par un empereur devant le public.

Dans le monde des professeurs protestants, tant en Allemagne qu'en Angleterre et en France, les doctrines du moyen âge s'étaient depuis longtemps atténuées ; des conceptions très radicales avaient même pu se produire impunément. En pays catholique, l'encyclique *Providentissimus Deus* (1893), qu'on relit cent fois sans y trouver ce qu'on cherche, laissait la porte ouverte à des *distinguo*. L'abbé Loisy passa par cette porte ; d'autres suivirent ; tous ne comprirent pas où elle menait. C'est que la doctrine de l'abbé Loisy est subtile ; il ne procède pas par affirmations brutales ; curieux des nuances, sans lesquelles la vérité historique est insaisissable, il pose les questions et les définit plutôt qu'il ne les tranche. M. H. a raconté avec beaucoup de clarté la controverse suscitée par l'*Évangile et l'Église* (novembre 1902), qui fut condamné et interdit par le cardinal Richard ; Rome garda le silence. L'avènement de Pie X l'en fit sortir. Le nouveau pape sembla tout imbu de l'ancienne théologie et peu sympathique à la nouvelle. M. H. a cité son encyclique sur l'Immaculée Conception, où on lit qu'Adam se consola de sa disgrâce « à voir, dans l'avenir, Marie écraser la tête du serpent » et que « Marie occupa la pensée de Noé dans les flancs de l'arche libératrice. » Ce genre d'exégèse avait un peu vieilli ; il étonna. Un mois après l'intronisation du successeur de Léon XIII, la congrégation de l'Index commençait à s'occuper des livres de MM. Loisy et Houtin ;

le 4 décembre 1903, ces livres étaient interdits; peu de jours après, l'abbé Loisy était condamné par le Saint-Office, mais sans aucune spécification des passages réprouvés. C'était pourtant là ce qu'on attendait. L'abbé Loisy abandonna son enseignement public, se retira dans un ermitage et se remit au travail — à supposer qu'il ait cessé un instant de travailler [1]. Les hommes de foi et de bonne foi ignorent encore au juste pour quelles hérésies il a été condamné; l'abbé Naudet n'a pas été seul à s'en plaindre. Comment veut-on que l'auteur *se laudabiliter subjiciat* s'il continue à ne pas être instruit de ses témérités?

« Au lendemain des controverses suscitées par les livres de M. Loisy, écrit avec raison M. H. (p. 140), la situation de l'apologétique des catholiques de France est plus grave qu'à l'époque de la *Vie de Jésus* de Renan. » Assurément, car la *Vie de Jésus* — le plus faible ouvrage de son auteur — avait plutôt insinué la religion aux sceptiques que le scepticisme aux esprits religieux. On admettra sans peine que « les deux petits livres de M. Loisy ont eu plus d'influence que la *Vie de Jésus*. » Il est vrai qu'ils sont moins à la portée du public; mais le public a pu lire l'excellent et très exact résumé qu'en a donné M. Paul Desjardins. La preuve qu'il a lu ce résumé, c'est qu'on ne le trouve déjà plus en librairie.

Vainqueurs — en apparence — de M. Loisy, les théologiens zélés se retournèrent contre ceux qui semblaient avoir certaines idées communes avec lui. Malgré sa prudence et les va-et-vient de sa critique, le R. P. Lagrange fut attaqué par le R. P. Delattre; Mgr Mignot, archevêque d'Albi, fut dénoncé par M. l'abbé Maignen; enfin, Mgr Batiffol, bien qu'ayant encore plus mal parlé de M. Loisy que le P. Lagrange, s'attira les « horions » du R. P. Fontaine. D'autre part, des théologiens honnêtes, en première ligne M. Blondel, élève d'Ollé-Laprune, essayèrent de montrer que la théologie loisyenne était défendable. Chose insolite en France, quelques laïcs intervinrent. M. Brunetière, le 9 mai 1904, prit à partie l'exégèse rationaliste et affirma que le fait historique de la résurrection de Jésus résultait du témoignage de Saint Paul. « Cette apologétique, dit M. Houtin, n'a qu'un tort : de reposer sur un texte tronqué. » Et il le prouve. Du reste, l'Église n'aime pas que les laïcs se mêlent à ses controverses; M. Brunetière s'en est aperçu depuis.

Qu'a fait, pendant ce temps, la commission biblique de Rome? Progressiste d'abord, puis réactionnaire, elle n'a encore rendu que deux décisions, l'une relative aux *citations implicites* des Livres Saints, l'autre sur le caractère strictement historique de ces livres. Ces réponses sont prudentes et n'arrêteront aucun critique avisé. Mais le Saint Père paraît moins « opportuniste » que la commission.

---

1. Nos lecteurs n'admettront pas cette hypothèse.

La chaire d'Écriture étant devenue vacante à l'Apollinaire, il a daigné la confier à un capucin tyrolien, le P. Hetzenhauer, dont le cours a fait sensation par une naïveté plus que scolastique. Il faut lire ces choses pour croire qu'elles ont été débitées à Rome de nos jours (p. 207 et suiv.); Catherine d'Emmerich, chargée d'un cours d'Écriture, n'aurait pas fait mieux; elle n'eût peut-être pas découvert, comme le capucin, qu'*Ave* est l'anagramme du nom d'*Eva*. Le P. Alphonse Delattre, nommé professeur à l'Université grégorienne, est plus savant que le capucin, mais débite aussi des étrangetés : « Nous trouvons inouï, invraisemblable que Sara ait plu, à n'importe qui, par ses charmes, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Mais il faut tout prendre ou tout laisser. » Le P. Lagrange protesta doucement; on le fit venir à Rome pour le tancer (avril 1905.)

Cette doctrine du « tout ou rien » serait la fin de toute théologie et de toute exégèse si Rome se l'appropriait officiellement; mais une pareille erreur de tactique n'est pas à craindre. Devenue impossible dans le monde catholique, l'intransigeance dogmatique n'est plus guère qu'un souvenir dans le monde protestant. Les deux Dictionnaires anglais d'Hastings et de Cheyne ont sonné le glas de l'orthodoxie biblique. En 1904, un comité de cent-un membres du clergé de l'église d'Angleterre réclama le droit de connaître la vérité et de la dire, même sur le Nouveau Testament. Bientôt les points en litige se précisèrent : il s'agissait surtout de la Naissance virginale et de la Résurrection. Ceux qui suivent les Revues anglaises savent de quel côté penche aujourd'hui l'opinion des *divines* instruits. M. H. a pris la peine d'exposer avec méthode les difficultés historiques et textuelles que soulèvent ces dogmes. Il l'a fait d'une main légère et délicate, sans hasarder de conclusions doctrinales, mais en demandant respectueusement à l'Église la permission de « sonder les Écritures » (*Jean* V, 39) afin d'y trouver des réponses aux objections des incrédule. « Si la Naissance virginale, la Résurrection et l'Ascension sont des faits, les Églises chrétiennes n'ont pas à craindre qu'on pèse les témoignages qui les attestent » (p. 261). Je ne vois pas ce qu'on peut objecter à cette opinion, sinon que les dogmes ne sont pas seulement fondés sur les textes, mais sur l'autorité de l'Église qui les certifie et qu'au cas où l'on mettrait, par aventure, les textes en conflit avec les dogmes, l'autorité de l'Église en recevrait une atteinte; il est donc prudent de réfréner les indiscrètes curiosités de l'exégèse et de rappeler aux curieux les sages conseils qu'un personnage de Ponsard croyait exprimer en vers :

Que n'imitez-vous pas ces doctes professeurs
Qui disent ce qu'ont dit tous leurs prédécesseurs? [1]

S. R.

1. Par décret du cardinal-vicaire (14 mai 1906), le nouveau livre de M. Houtin a été interdit à Rome, avant même qu'il y eût été mis en vente.

André, **Étude sur l'enseignement primaire en Grèce.** Athènes. Sakellarios, 1905. 60 p.

Cette intéressante étude dont une bonne partie avait déjà paru dans la *Revue pédagogique*, est due à M. André, bibliothécaire de l'École française d'Athènes. Il nous y montre comment l'instruction primaire s'est fondée et développée en Grèce, quelles lois l'ont réglementée et la réglementent actuellement, nous informe des programmes et des méthodes, de la manière dont se recrutent les instituteurs et institutrices et les inspecteurs, et termine, après avoir exposé les desiderata du corps enseignant, par quelques mots sur l'enseignement privé et les écoles primaires françaises. On verra dans cette brochure que, si l'organisation de l'enseignement primaire laisse encore à désirer, à cause de difficultés financières, les résultats de longs efforts du gouvernement et des communes sont néanmoins fort appréciables, et que le peuple grec sait comprendre les bienfaits de l'instruction.

My.

Friedrich Lorentz, **Slovinzische Texte.** 1905. Leipzig, Voss' Sortiment (G. W. Sorgenfrey). In-8°, VI et 150 p.

M. Fr. Lorentz a publié dans les éditions de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg une description très soignée et très intéressante des dialectes slovinces, qui sont actuellement en voie de disparition. Il complète maintenant cette description par un choix de textes recueillis dans les diverses localités où subsistent encore quelques individus parlant le slovince ; les textes sont pour la plupart de courts récits, auxquels sont jointes quelques chansons ; trois mélodies notées sont données en appendice.

A. Meillet.

A. Philippide, **Altgriechische Elemente im Rumänischen,** Halle. Niemeyer, 1905. In-8°, 14 p.

Parmi les mémoires composant le recueil de Philologie romane offert à Mussafia, M. A. Philippide en a inséré un intitulé : *Les éléments grecs du roumain* où il essaie de rattacher au grec ancien un certain nombre de mots roumains (entre autres *ciurica ciurilă*, *cĭumarat*, *ciutura*, *ciuc*, *cĭuciulesc*, *cimbru*, *cimel*, *cioc*). Les lexicographes consulteront cette étude avec intérêt. Mais les lois qu'a posées d'abord M. Ph., pour appuyer ses étymologies, ne semblent pas reposer toujours sur des exemples parfaitement sûrs : pourquoi supposer à *in-cet* un ancêtre *kiétu* ? La réduction de *quietum* à *quetu* est un fait

bien connu, et le cas de *ce* = *quid* prouve qu'en roumain comme ailleurs on peut partir de ce type. Il paraît hardi également de faire dépendre du grec θυμός des mots comme *cimel*, *cimilitura* (énigme, devinette).

E. B.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 25 mai 1906.* — M. Clermont-Ganneau entretient l'Académie d'un rapport qu'il a reçu du R. P. Lagrange, correspondant de l'Académie à Jérusalem, sur une exploration archéologique et géographique entreprise au mois de mars dernier par une caravane de l'École des Dominicains sous la direction des PP. Jaussen et Savignac. L'expédition a traversé une région presque inconnue jusqu'ici et d'un accès très difficile, celle qui correspond au pays des anciens Édomites. A ce rapport est joint un levé détaillé de l'itinéraire suivi. L'expédition a, en outre, profité de son séjour à Pétra pour y vérifier le texte de l'inscription nabatéenne du *Corpus Inscr. Semit.*, II, 393 bis. La vérification a pleinement confirmé la restitution conjecturale des éditeurs pour la dernière ligne; il faut bien lire « devant (le dieu) Dusarès ».

M. Salomon Reinach rappelle que Totila, roi des Goths, dans l'intervalle entre les deux conquêtes de l'Italie par les Byzantins, réagit contre la politique d'assimilation suivie par Théodoric et ses successeurs. Il eut même l'idée d'abolir en Italie la langue latine et d'y faire enseigner celle des Goths par des professeurs de cette nation. On ne trouve l'indication de ce fait dans aucun des auteurs grecs ou latins actuellement connus; mais M. Reinach montre que le cardinal Jean de Médicis, plus tard Léon X, en recueillit un témoignage dans un manuscrit grec aujourd'hui perdu et le cita devant un humaniste, Petrus Alcyonius, qui l'a livré à la publicité. Seulement, le futur pape attribuait le projet en question à Attila, qui ne pouvait, étant Hun de nation, songer à répandre la langue gothique et qui, d'ailleurs, ne fut jamais maître de l'Italie. La correction *Totila* pour *Attila* est tout indiquée. C'est là, de beaucoup, le plus ancien texte connu sur l'enseignement officiel d'une langue germanique et le premier exemple d'une tentative des Barbares pour combattre la suprématie du latin.

M. Chavannes expose le résultat des recherches auxquelles il s'est livré avec M. Sylvain Lévi au sujet de trois fragments de manuscrit chinois qui proviennent du Turkestan oriental et qui sont en la possession de M. Rudolf Hœrnlé, à Oxford. Ces débris appartenaient à la version chinoise de l'ouvrage bouddhique intitulé « Prajnâpâramitâ ». Cette copie a dû être exécutée entre le VIIe et le Xe siècle p. C.

M. Émile Chatelain annonce que la commission du prix Delalande-Guérineau a décerné ce prix à M. Edmond Courbaud, maître de conférences à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, pour son édition du premier livre du *De oratore* de Cicéron.

M. Henri Omont annonce que la commission du prix Brunet a partagé ce prix de la manière suivante : 2,000 fr. à M. Lachèvre, pour sa *Bibliographie des recueils collectifs de poésies* publiés de 1597 à 1700 (4 vol. in-4°); 500 fr. à M. A. de La Bouralière pour son étude sur l'*Imprimerie et la librairie à Poitiers aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles;* 500 fr. à M. Pierre-Paul Plan, pour sa *Bibliographie rabelaisienne*.

M. Chavannes annonce que la commission du prix Saintour a partagé ce prix de la manière suivante : 1,500 fr. au R. P. Lagrange, pour ses *Études sur les religions sémitiques*; 500 fr. à M. Victor Chauvin, pour les fasc. 7, 8 et 9 de sa *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes;* 500 fr. à M. Moïse Schwab, pour son *Rapport sur les inscriptions hébraïques de la France;* 500 fr. à M. l'abbé Labourt, pour son volume intitulé : *Le christianisme dans l'empire Perse*.

M. Émile Chatelain continue la lecture de sa notice sur des fragments de livres imprimés des XVe et XVIe siècles retrouvés par lui dans des reliures de la Bibliothèque de l'Université.

L'Académie procède au vote sur l'attribution du prix Gobert. Le premier prix est décerné à M. Ernest Petit de Vausse, pour son *Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne*, en neuf volumes; et, le second prix est continué à M. Alfred Richard pour son *Histoire des comtes de Poitou*.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 18 juin — 1906

WILKINSON, Les Malais, I. — CLUGNET, Vie et office de sainte Marine. — GRÉGOIRE, Saints jumeaux et dieux cavaliers. — GOMPERZ, Contributions à la critique des auteurs grecs, VIII. — Appien, p. VIERECK, II. — STEWART, Les mythes de Platon. — Weingarten, Tables de l'histoire ecclésiastique, 6e éd., p. F. ARNOLD. — VORETZSCH, Indtroduction à l'étude de l'ancienne littérature française. — ROCHE, Les grands récits de l'épopée française. — Dino Compagni, trad. WEISS. — SORBELLI, Le traité de Vincent Ferrier sur le grand schisme. — Lettres de Jean XXII, p. MOLLAT, V. — JACQUESSON, Du nom de famille. — GROSSMANN, Zollern ou Hohenzollern. — W. FRANZ, Orthographe et phonétique dans Shakspeare. — PLETSCHER, Les Contes de Perrault. — LEMOINE, Sous Louis le Bien-Aimé, correspondance amoureuse et militaire. — DU CORAIL, La jeunesse de Soubrany. — REUSS, L'Église protestante d'Alsace pendant la Révolution. — CORDIER, L'expédition de Chine de 1860. — BORDEAUX, Pèlerinages littéraires. — JIBÉ, L'armée nouvelle. — MOREAU-VAUTHIER, Gérôme. — P. GAULTIER, Le rire et la caricature. — MURET, La littérature italienne d'aujourd'hui. — TORO Y GOMEZ, Dictionnaire espagnol-français et français-espagnol. — PAULHIAC, Promenades lointaines. — LANCRENON, Impressions d'hiver dans les Alpes. — LEGENDRE, Le Setchouen. — CHEVRILLON, Sanctuaires et paysages d'Asie. — Académie des inscriptions.

Malay Beliefs by R. J. WILKINSON Londres et Leyde, Luzac et Brill 1906, in-8° de 82 p. Prix : 2 fr.

Ce petit volume n'est que la première partie d'un ouvrage dont le titre général est : *The peninsular Malays*. Les autres parties traiteront ensuite : de la littérature malaise ; de la vie et des coutumes des Malais ; du gouvernement et des lois des Malais ; de l'histoire malaise ; enfin, des différentes industries malaises. — Le livre est destiné aux commençants et s'adresse surtout aux fonctionnaires de la Malaisie anglaise. Il présente d'après l'auteur lui-même « an elementary or introductory character ». — Le chapitre 1er *Malay Muhammadanism* répète des choses trop connues sur l'islamisme en général. — Il en est de même du 2me (*B. regarding the world of spirits*) et du 3me *B. regarding our world and its history*). Le seul intérêt général qu'ils présentent, c'est de faire voir le mélange des religions antérieures (hindouisme et indo-nésisme) avec la religion de Mahomet. Ce syncrétisme nous était déjà bien connu par l'Inde. Mais il est beaucoup plus considerable dans les matières que traitent le chap. IV (*B. regarding*

life and living things) et surtout le chap. v (*B. regarding science and magic*). Malgré le vernis superficiel d'islamisme dont elle a été revêtue, la magie de la presqu'île de Malacca est toujours en grande partie celle de l'Inde et maint passage du chapitre rappelle vivement l'Atharva-Veda et le Kançika-Sutra. C'est sur quoi M. W. n'a pas assez insisté. — Il note en terminant que ces survivances tendent à s'effacer, du moins dans les hautes classes qui rêvent d'un islamisme épuré et même de panislamisme. — M. W. semble non seulement avoir bien étudié les Malais de cette région, mais leur porter beaucoup d'intérêt, chose méritoire pour un Anglais. Souhaitons qu'il donne bientôt la suite de son intéressant ouvrage.

A. Cuny.

I. **Vie et Office de sainte Marine,** textes latins, grecs, coptes, arabes, syriaques, éthiopien, haut-allemand, bas-allemand et français publiés par L. Clugnet. — Paris, Picard; 1905; in-8°, pp. xl-296.

II. **Saints jumeaux et dieux cavaliers.** Étude hagiographique par H. Grégoire. Paris, Picard, 1905; in-8°, pp. 77.

I. M. Clugnet a réuni en volume des articles publiés dans la *Revue de l'Orient chrétien*, sur la vie et le culte de sainte Marine. La légende se résume en peu de mots : Marine, qui menait la vie monastique dans une communauté d'hommes, dissimulée sous des habits masculins, fut accusée d'être le père d'un jeune garçon que mit au monde une fille du voisinage. Elle supporta cet affront avec grande humilité; elle fut chassée de la communauté et accepta les rudes pénitences qui lui furent imposées. Après sa mort on reconnut son sexe, et l'admiration pour sa sainteté succéda au mépris dont elle avait été l'objet pendant sa vie. — Nous avons là, à mon avis, un de ces récits purement légendaires, une de ces pieuses paraboles imaginées pour l'édification des moines, et, dans le cas présent, pour leur enseigner qu'il ne faut jamais penser mal du prochain même malgré les apparences. M. Clugnet paraît croire à la réalité des faits; cependant dans son introduction, il nous avoue que : « Le nom de Marine peut être l'objet d'une sérieuse discussion... Quant à l'époque où vivait sainte Marine..., pas le moindre détail historique dans le récit de sa vie ne nous aide à la préciser avec exactitude... Nous ne sommes pas renseignés davantage sur la région où Marine est née... La véritable date de sa fête n'est pas moins difficile à établir. ». Était-il donc vraiment bien utile de publier un gros volume pour arriver à un pareil résultat? Était-il surtout nécessaire de réimprimer les textes déjà édités? Et même, parmi les textes inédits, à quoi peut servir le plus insignifiant de tous, le texte syriaque de l'office maronite de sainte Marine (qui occupe 50 pages) dont la rédaction primitive est de la fin du xviiie siècle? Autant d'interrogations que le lecteur se posera sans doute et aux-

quelles il répondra selon la disposition de son esprit. La question d'opportunité mise à part, je me plais à reconnaître que la publication est faite avec tout le soin désirable et que les savants qui y ont collaboré ont apporté dans l'édition des textes une attention aussi minutieuse que s'il s'était agi de documents de la plus haute importance [1].

II. Le travail de M. Grégoire est une étude fort bien conduite sur les Actes des SS. martyrs jumeaux Speusippe, Élasippe et Mélésippe, qu'un faussaire du VIe siècle rattacha aux origines de l'Église de Langres. Ces actes étaient connus jusqu'ici par une version latine (*Act. SS.*, janv., II, 70). M. Gr. donne une édition du texte grec conservé dans un ms. unique (le Saulianus 33, de Gênes). La légende doit être localisée en Cappadoce, près d'Andaval, dans la région de Tyane. « Ses renseignements géographiques sont d'une très grande valeur; elle met en scène des personnages certainement historiques, Hermogène et Palmatus; elle a été rédigée certainement avant le milieu du IVe siècle, et sa rédaction première date peut-être de la fin du IIIe », mais il est difficile à croire qu'elle repose sur des actes authentiques et que les trois jumeaux soient des personnages historiques. Le récit ne semble avoir d'autre base qu'un fait local : la statue de Némésis qui ornait le prædium de Palmatus fut brisée par des chrétiens, et ceux-ci furent mis à mort. Tout ceci paraît certain. Mais, malgré les analogies, les coïncidences, les points de contact, relevés par M. Gr. avec beaucoup d'érudition, le lecteur ne sera peut-être pas aussi convaincu que l'éditeur que la légende des trois jumeaux est une adaptation chrétienne du culte local des Dioscures. La première partie du travail de M. Gr. avait été publiée dans la *Revue de l'Orient chrétien* (1904).

J.-B. Chabot.

Th. Gomperz. **Beiträge zur Kritik und Erklärung griechischer Schriftsteller,** VIII. — *Platonische Aufsätze*, IV (Deux extraits des *Sitzungsber. der Kais. Akad. d. Wiss. in Wien*, philos.-hist. Klasse, t. CLII, 1, 31 p, et t. CLII, 4, 16 p.). Vienne, C. Gerold, 1905.

Avec le premier de ces fascicules, M. Gomperz termine la série des *Beiträge* qu'il a commencée en 1875. Il y publie des observations sur

1. Voici la liste des principaux documents, et le nom des éditeurs. Textes latins par L. Clugnet : B. N. mss. 2328, 10840, 5296 (inédits); Réimpression de Rosweyde (12 févr.) et de Surius (8 févr.). Textes grecs par le même : 6 textes inédits, tirés de divers mss. Textes coptes par H. Hyvernat : deux fragments. Textes arabes : « Vie » par I. Guidi (Vat. syr. 196), et extraits du Synaxaire par E. Blochet. Textes syriaques par F. Nau (Réimpression, traduction inédite). Textes haut et bas-allemand par Clugnet (réimpression). Textes français par Clugnet : sept textes en prose, inédits (mss. du XIII-XVe s.) et deux textes en vers (mss. du XVe s.) Texte étiopien (synaxaire) par Pereira. Office maronite en syriaque, par L. Cheikho.

une vingtaine de passages de la *Rhetorique* d'Aristote. Quelques-unes méritent d'être retenues, par exemple les corrections B 23 (1400b 33) προαισθανομένοι<ς>, Γ 7 (1408b 9) δ'αὖ pour οὖν, et l'explication générale du passage Γ 12 (1414a 8 svv.), J'aurais à faire des objections à plusieurs des corrections proposées ; mais je vois, dans le second des fascicules que je signale, appendice § 2 *Nachtrag zu Beiträge... VIII*, que des rectifications ont déjà été faites soit par d'autres, soit par M. G. lui-même, et je n'ai pas à insister. Dans un appendice, M. G. revient sur plusieurs points des précédents fascicules, pour compléter ses remarques; il y note en même temps comment certaines d'entre elles ont été accueillies, et reconnaît la justesse de quelques critiques, notamment de mes interprétations de Platon *Resp.* 556 *e* [1] et de Libanius *Apol. Socr.* 169. — Dans le second fascicule, M. G. rappelle d'abord un fragment du rhéteur chalcédonien Thrasymaque, conservé dans le commentaire d'Hermias sur le *Phèdre* (p. 239, 22. Couvreur, avec cette note : *fragmentis oratorum addendum*) en montrant dans quel rapport il se trouve avec les expressions de Platon *Lois* 948 *c*; un second article est une polémique contre Blass, *Ueber die Zeitfolge von Platons letzten Schriften*, dans le recueil *Apophoreton*, offert par les savants de Halle au 47e congrès des philologues allemands (1903). Dans l'appendice, deux notes relatives aux *Lois* (on remarquera la correction de M. Horna προηρημένων pour προειρ. 794 *b*) et les additions dont j'ai parlé plus haut.

MY.

Appiani Historia romana ex recensione L. Mendelssohnii. Editio altera correctior curante P. VIERECK. Vol. alterum. Leipzig, Teubner, 1905 ; XVI-645 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Pour préparer cette nouvelle édition d'Appien, destinée à remplacer dans la bibliothèque Teubnérienne l'édition de Mendelssohn bientôt épuisée, M. Viereck a dû, par suite d'une révision plus complète des manuscrits, modifier en quelques points les vues du précédent éditeur. Dans le premier volume qui paraîtra ultérieurement, M. V. exposera ses conclusions sur l'ensemble de la tradition manuscrite ; pour le moment il se borne à donner de brefs renseignements sur les manuscrits des *Guerres civiles*, dont les cinq livres sont contenus dans ce second volume. Leur archétype ne remonte pas au-delà du XIIe ou

1. M. Gomperz remarque, d'après l'édition de Burnet (1902), que la lecture ἄνδρες ἡμέτεροι · εἰσὶ γὰρ οὐδέν avait été proposée antérieurement par J. Adam. Elle se trouve en effet, avec l'interprétation, dans l'édition du savant anglais parue en 1902, après mon article de la *Revue* (11 mars 1901). Mais Adam l'avait déjà admise dans son texte de la *République* publié en 1897, Cambridge, que je ne connaissais pas quand j'écrivais mon article. Il donnait alors ἄνδρες; il conserve maintenant ἄνδρες avec les manuscrits. L'omission de l'article, dit-il, augmente l'effet dramatique. Je doute cependant qu'elle soit légitime. Burnet : ἄνδρες.

du XIe siècle, comme l'a démontré Mendelssohn, et ils se divisent en deux familles, dont l'une est sensiblement inférieure. Mais pour le groupe des meilleurs manuscrits, Mendelssohn, qui n'avait pas examiné lui-même le Venetus Marcianus 387 (B), pensait à tort que ce manuscrit était inférieur au Vaticanus 134 (V), et M. V., d'après le peu qu'il en dit dans sa préface, semble avoir raison en lui attribuant une autorité au moins égale ; de là il donne parfois la préférence à ses leçons : p. 126, l. 14, τὸν ἀνδρῶνα pour τῶν ἀνδρῶν, 266, 15 μενεῖ pour μένει, 272, 11 μέχρις devant voyelle pour μέχρι, 324, 23 στρατιάν aussi les mss. inférieurs) pour στρατιάς, 370, 19 θέλοι pour θέλει, 630, 11 ἀστρατείας pour στρατείας, etc. [1]. Quant au Monacensis 374 (A), M. V. a reconnu qu'il dérive directement de V. et qu'il est par conséquent négligeable. Il en est de même de la traduction latine de Candidus, faite en réalité avec peu de soin, et estimée par Mendelssohn au-dessus de sa valeur; M. V. la cite néanmoins souvent dans les notes. Une autre erreur de Mendelssohn fut de vouloir, en ce qui concerne plus spécialement les temps des verbes, accommoder la langue d'Appien à l'usage classique ; de là ses nombreuses corrections comme 269, 10 μέλλοντος λέξειν (codd. λέγειν), 278, 16 ἐφεδρεύσειν (codd.-εύειν), etc., et ses plus nombreuses conjectures, souvent inutiles, comme 216, 25 ἡττημένοις pour ἡττωμένοις, 268, 12 ἐγεγένητο ou ἐγένετο pour ἐγίγνετο, 352, 20 πρεσβεύσουσι pour -εύουσι, 487, 20 δοκεῖ pour ἐδόκει, etc. M. V. doit revenir sur ce point, ainsi que sur la question de l'orthographe, dans la préface du premier volume. Cette réédition est donc à juste titre qualifiée de *correctior;* et si l'on remarque en outre que M. V. y a introduit plusieurs bonnes corrections, entre autres 201, 2 ἐκ μέθης pour ἐς μέθην, et 406 11 ἀνελόντα pour ἀνελόντι ; qu'au-dessous des notes critiques se trouvent des références aux ouvrages historiques qui peuvent éclairer le texte; que des titres courants sont en tête des pages et les dates des événements dans les marges ; qu'enfin à la division en chapitres M. Viereck a ajouté une numérotation par paragraphes, on verra qu'au point de vue pratique comme au point de vue critique elle constitue un sérieux progrès.

MY.

STEWART (J. A.), **The Myths of Plato,** translated with introductory and other observations, London, Macmillan, 1904, 532 p. in-8.

M. Stewart ne s'est pas contenté de mettre sous les yeux du lecteur tous les mythes de Platon, avec le texte grec, une traduction anglaise et des notes; il a placé en tête de cette édition une longue étude sur le rôle du mythe dans la philosophie platonicienne, et l'a fait suivre d'une conclusion historique, où il définit l'influence de Platon *mytho-*

1. Il ne lit cependant pas 152, 13 πιεζούμενοι avec B, bien que cette forme se trouve encore 95, 15, donnée, il est vrai, par BV et un des manuscrits inférieurs.

logue sur l'école moderne des *idéalistes* anglais. L'ouvrage intéresse donc avant tout l'histoire générale de la philosophie ancienne et moderne. M. S. y expose des vues parfois un peu systématiques peut-être, mais propres à relier entre eux, dans un ordre logique, des morceaux trop souvent considérés comme de brillants hors-d'œuvre. Les *Observations* de l'auteur, comme aussi son *Introduction*, abondent en exemples, en rapprochements curieux : une table détaillée des matières et un index permettront, à ceux mêmes qui ne liront pas ce gros livre, de le consulter du moins avec profit.

Am. Hauvette.

Weingartens Zeittafeln und Ueberblicke zur Kirchengeschichte. Sechste Auflage vollständig umgearbeitet und bis auf die Gegenwart fortgeführt von Carl Franklin Arnold. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1906, VI-264 pp. Lex. 8°. Prix : 4 Mk. 80.

Ce volume est un précieux vade-mecum. Dans un format commode, il embrasse toute l'histoire ecclésiastique, depuis le 7 avril 30 jusqu'au 19 août 1905, date du premier manifeste de Nicolas II transformant la Russie en état constitutionnel. Les faits sont répartis sur quatre ou cinq colonnes. La première a pour objet l'histoire politique ou politico-religieuse. Les suivantes exposent le développement du dogme, l'histoire littéraire, l'évolution des institutions. Les rubriques changent d'ailleurs avec les temps. Depuis la Réforme, l'histoire du protestantisme et du catholicisme forment deux subdivisions, sinon trois, suivant les époques. Dans les temps modernes, une colonne est réservée à la philosophie associée à la théologie.

La rédaction est excellente. Il ne faudrait pas croire que ces tables soient de simples listes de dates avec une indication. Sous une forme naturellement abrégée et le plus souvent télégraphique, elles donnent la substance d'une véritable histoire. Élaborées par un savant de la compétence de Weingarten, revues par lui en trois éditions successives, puis par Deutsch, et enfin en cette sixième édition par M. Arnold, elles ont reçu le contrôle de l'expérience et de l'enseignement. Sur les événements, sur les personnes, sur les œuvres, sur les mouvements religieux ou philosophiques, nous y trouvons l'essentiel, filtré en quelque sorte et rendu assimilable. Un professeur d'histoire ecclésiastique peut les prendre pour base de son cours. Il aura un guide sûr et précis qui ne lui laissera guère que des mots et la bibliographie à ajouter. On peut s'en convaincre en prenant tel article en particulier, la longue histoire du concile de Nicée et des luttes qui suivirent (pp. 26-32), celles de l'origénisme et du pélagianisme (p. 54), la note sur les écoles (p. 49), l'exposé des idées de Grégoire VII, avec des extraits caractéristiques des *Regestes* et du *Dictatus* (p. 59), l'article Thomas à Kempis (p. 91). Je cite quelques exemples d'espèce différente.

La mise au point a été faite avec soin par M. Arnold, comme le prouvent de nombreuses rectifications (voy. entre autres, p. 91, la note sur Jean Népomucène). Dans des milliers de faits et de dates, on pourrait sans doute trouver matière à correction (p. 169, 2, supprimer le point d'interrogation après le nom de De Brosses; p. 237, 2, l. 8, lire : *Riese*, et plus bas, *Geay*). Il ne faut pas oublier que l'auteur s'est placé au point de vue du protestantisme allemand. Cependant on peut se demander quel intérêt présente la date de la mort du cardinal de Hohenlohe ou de celle de l'élévation du Dr Simar au siège de Cologne (p. 233). Des données beaucoup plus importantes pour l'histoire intérieure du catholicisme, comme la fondation de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* (1896), la publication de *La question biblique*, par M. Houtin, et de *l'Évangile et l'Église*, par M. Loisy (1902), sont entièrement omises. Je ne vois pas non plus qu'il est question de l'américanisme; la lettre au cardinal Gibbons (22 janvier 1899) n'est pas mentionnée; les noms du P. Hecker et de M. l'abbé Klein ne figurent pas à l'index : il s'en faut, au reste, que tous les noms propres s'y retrouvent.

Dans d'autres parties, on pourra solliciter quelques additions. Dans les premières pages paires, on trouverait aisément la place pour une indication plus complète des procurateurs de Judée et des grands-prêtres et pour une généalogie de la famille des Hérodes.

Au tableau chronologique, sont joints dix cartouches supplémentaires : maison des Sévères; maison de Constantin; ascendance et descendance de Théodose; princes normands d'Italie, de Sicile et de Jérusalem (ce tableau, difficile à dresser, rendra les plus grands services; il a été mis au courant des derniers travaux et est accompagné d'une bibliographie pour trente-deux personnages); liens existant entre les maisons de Habsbourg, Luxembourg, Pologne, Bohême et Brandebourg; maison de Valois et ses affinités avec d'autres maisons régnantes d'Europe; famille des Médicis, Visconti, Este, Gonzague, Borgia, la Rovère et Guise; Habsbourg et Wittelsbach au temps de la Contre-Réformation; stemme des formules de concorde; liens de parenté des principales dynasties protestantes.

Deux appendices sont consacrés, l'un à l'art religieux, l'autre à l'hymnologie dans l'Église évangélique. M. A. fera bien de revoir sa liste de monuments datés et de la comparer avec celles de M. Enlart dans son *Manuel d'archéologie*.

La dernière colonne pour les temps modernes est plus détaillée : chaque œuvre littéraire vient à sa date. Par suite, il y a moins de notices générales sur les écrivains et un assez grand nombre de dates manquent : les dates de naissance de Leibnitz et de Fénelon, la date de naissance de Bossuet (celle de sa mort a été rétablie à l'index); etc. On peut se demander si on ira chercher à sa place, 1694, celle de la naissance de Voltaire, et surtout, sous 1704-1711 : « Voltaire wird in dem Jesuitencolleg Louis-le-Grand erzogen ».

Ces menues observations témoignent de l'intérêt que j'ai pris à feuilleter ces *Zeittafeln*. On doit les recommander chaudement à qui désire des renseignements rapides et précis.

Paul Lejay.

C. Voretzsch, **Einführung in das Studium der Altfranzoesischen Literatur.** Halle, Max Niemeyer, 1905 ; un vol. in-8, de xvii-573 pages.

M. Voretzsch vient de publier, formant le tome II de la *Sammlung kurzer Lehrbücher der Romanischen Sprachen und Literaturen* édités chez Niemeyer, une sorte de pendant à l'*Introduction* qu'il nous avait donnée il y a quelques années, et qui était relative à l'étude de l'ancienne langue française. Je retrouve dans ce nouveau livre, bien qu'il soit conçu sur un plan forcément différent et aussi dans des proportions plus vastes, les qualités de méthode et de précision que j'avais déjà signalées ici dans l'autre (voir *Revue Critique* du 28 avril 1902). M. V. a une information étendue et généralement sûre, le don de résumer clairement les questions obscures ou difficiles : son manuel sera d'un usage pratique, très propre à orienter les débutants... ou même les autres à travers le dédale de notre littérature du moyen âge. Il a aussi le grand mérite de ne laisser dans l'ombre aucune des portions de son vaste sujet. C'est ainsi que le livre débute par un exposé préliminaire des conditions historiques au milieu desquelles se sont formés la langue et l'esprit français : vient ensuite (p. 55-65) une bibliographie générale assez sobre, mais où rien d'essentiel cependant n'est omis. Je ne vois guère à relever là-dedans que quelques rares inadvertances de détail, comme celle par exemple qui se trouve à la note 2 de la p. 51 (et qui a été répétée à la fin du volume dans le glossaire) assignant *hoc illud* comme origine à notre particule *oïl*.

L'ouvrage proprement dit débute naturellement par une analyse des plus anciens textes littéraires. Puis vient un chapitre II assez original sur la « littérature non écrite », consistant en Contes, Fables et surtout Chansons : la réalité de son existence est mise hors de doute par les témoignages qui sont ici énumérés, et du reste habilement groupés, témoignages tirés avant tout des Conciles et des Capitulaires. Après cela M. V. aborde l'étude de l'épopée, et il se trouvait à sur un terrain qu'il connaît très bien, y ayant depuis longtemps pratiqué des recherches personnelles. Aussi il a donné beaucoup d'ampleur et de précision à toute cette partie de son livre, insistant sur la question capitale des origines et alléguant les faibles indices qui nous permettent d'en entrevoir la solution, ceux qui s'appellent le *Chant de Clotaire*, le Fragment de la Haye, quelques phrases éparses chez des chroniqueurs postérieurs. On trouvera là, résumées avec impartialité et d'une façon commode, les théories essentielles

qui ont été émises depuis trente ans sur les origines de notre épopée nationale, théories dues à L. Gautier, P. Meyer, G. Paris, Pio Rajna, Nyrop, Groeber, G. Kurth, etc. De ces opinions en partie contradictoires, M. V. a su extraire ce qui semble acquis désormais à la science, et l'a résumé en cinq propositions prudentes, qui occupent les pages 135-36. Je ne puis pas le suivre à travers les chapitres où, après avoir traité de la littérature légendaire et biblique, des Romances et des Pastourelles, il revient à la matière épique et l'envisage dans sa triple division : il me suffira de dire que sur chaque œuvre ou chaque groupe d'œuvres important on trouvera toujours tous les renseignements historiques, tous les détails bibliographiques nécessaires à leur intelligence ; puis des biographies d'auteurs, de sobres analyses de poèmes, et le plus souvent des fragments de quelque étendue, qui permettent d'en juger le style dans son ensemble. Grâce à ces morceaux bien choisis, où les difficultés de texte sont élucidées par des notes, et dont tous les mots ont été groupés à la fin du volume dans un glossaire de cinquante pages, le Manuel de M. V. est en même temps une sorte de chrestomathie et, comme l'indique d'ailleurs son sous-titre, une véritable « introduction à l'étude de l'ancienne langue française ». Que pourrait-on donc lui reprocher, sinon une absence sans doute voulue de critique littéraire proprement dite ? Il nous oriente très bien à travers le dédale de ces œuvres multiples, mais ne renseigne guère sur leur valeur intrinsèque. A vrai dire, tout est à faire dans ce sens, ou peu s'en faut : pendant le siècle dernier, en France aussi bien qu'en Allemagne, on n'a guère porté de jugements critiques sur nos œuvres du moyen âge ; on a été au plus pressé en les cataloguant, en publiant des textes, bref on a fait de l'histoire littéraire plutôt que de la critique au sens propre du mot. C'est encore de ce point de vue que M. V. a rédigé son livre, et je le constate sans lui en faire bien entendu un grief. Ce qu'on pourrait au contraire lui reprocher un peu, c'est qu'il y a évidemment quelque inégalité dans la rédaction du Manuel : si l'épopée par exemple y a reçu tous les développements nécessaires, la place au contraire y a été mesurée fort parcimonieusement à d'autres genres, comme celui de la chronique en prose. Villehardouin et Joinville (p. 463-64) n'occupent ici chacun qu'une demi-page, et c'est vraiment bien peu : il est évident que la proportion ne serait point la même dans un livre tenant compte des préoccupations littéraires que j'indiquais tout à l'heure. Comme celui-ci procède d'ordinaire par une division en siècles et en genres (qui cependant n'est pas tout à fait rigoureuse), il s'ensuit que l'œuvre de certains auteurs s'y trouve singulièrement morcelée : l'index de la fin remédie un peu à cette dispersion, mais elle n'en subsiste pas moins. Tel est par exemple le cas de Jean Bodel : il faut chercher en quatre ou cinq endroits différents les détails qui le concernent. Ceci était peut-être inévitable ; mais ce qui ne l'était pas, c'était de se con-

tenter de signaler à la p. 157 son *Jeu de saint Nicolas* : je trouve que ce drame encore valait beaucoup mieux qu'une si sèche mention. D'ailleurs ce qui concerne les origines du théâtre est fort bref aussi, et tout ce qui se rapporte au genre dramatique aurait gagné, semble-t-il, à être mieux groupé et traité d'une façon plus suivie. Malgré ces légères défectuosités, ces petites lacunes auxquelles l'auteur pourra facilement remédier dans la seconde édition que je lui souhaite, le livre de M. Voretzsch n'en reste pas moins une œuvre solide et méritoire : plus développé que celui de G. Paris, et conçu sur un plan un peu différent, son Manuel est un des guides les plus sûrs, les plus pratiques, que nous ayons désormais à notre disposition.

E. Bourciez.

L. Roche, **Les grands récits de l'Épopée française.** Paris, Plon, 1905 ; un vol. in-12 de VI-291 pages.

On s'efforce beaucoup depuis quelque temps, par des imitations, traductions, adaptations, de faire rentrer notre ancienne littérature dans le courant de la pensée moderne. Et à vrai dire on s'y essayait déjà il y a quelque soixante ans, puisqu'il a été démontré d'une façon piquante que la science de notre Épopée diffuse par exemple dans la *Légende des siècles* était essentiellement due aux fragments qu'avaient vulgarisés les Génin et autres. Mais nos traducteurs actuels ont sur leurs aînés le mérite de la fidélité, et d'être moins entichés qu'eux de souvenirs romantiques. Ainsi la tentative que vient de faire M. Roche se distingue par le choix heureux des morceaux mis en français moderne, et par un effort constant pour conserver aux textes leur couleur véritable. L'auteur s'est borné à ce qu'on appelle proprement l'Épopée française, et il a bien fait. On retrouvera donc ici le *Charroi de Nîmes* (une coquille typographique regrettable a introduit *charron* pour *charroi* dans la table des matières), la *Prise d'Orange*, *Aliscans*, *Garin le Loherain, Raoul de Cambrai*, *Renaud de Montauban*, etc. Les scènes principales des poèmes qui pouvaient seules être données sont reliées entre elles par des résumés un peu secs sans doute, mais du moins exacts. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur d'avoir, dans son désir de conserver la couleur, laissé subsister quelques expressions qui risquent d'embarrasser le lecteur : ainsi, à la p. 18, je rencontre *prendre de faux loyers*, et, bien que La Fontaine se soit encore servi du mot en ce sens, sera-t-il compris aujourd'hui ? Inversement, il y a çà et là quelques formules explicatives (*faute d'habitude*, p. 9, etc.) qui sont un peu bien modernes : mais j'avoue qu'il était difficile de les éviter entièrement. En somme, l'essai de M. Roche est très honorable. Son livre mérite de figurer dans toutes les bibliothèques, surtout dans celles des gens qui lisent et qui, n'ayant pas les

connaissances indispensables pour aborder directement les textes français du XIIe siècle, désirent cependant se faire une idée juste de notre vieille Épopée.

E. Bourciez.

La Chronique de Dino Compagni, traduite par M. Weiss. Paris, Foulard, 1905, gr. in-8°, 166 p. avec quatre illustrations.

L'idée de présenter au public français une traduction de la *Chronique* de Dino Compagni est heureuse. M. Ch. Weiss s'est acquitté de ce travail avec tout le soin désirable, complétant sa tâche de traducteur par une introduction, à laquelle il n'y a rien à reprendre, et par des notes, généralement empruntées à celles de M. I. Del Lungo, dans son édition classique du texte italien. Mais, puisqu'il suivait pas à pas cette excellente édition, M. Ch. Weiss aurait bien fait de conserver la numérotation des chapitres, et de les répéter au haut de chaque page, avec les dates auxquelles se rapporte le récit du chroniqueur; la consultation du livre aurait été d'autant plus facile. Il y aurait d'ailleurs fort à dire sur l'interprétation du texte, qui offre de sérieuses difficultés. M. W. s'est assez souvent mépris, comme à la page 50 (texte et note 6), où il dit exactement le contraire de l'auteur italien et de son annotateur. Le style, enfin, est parfois impropre et peu naturel. Et pourtant, cette traduction rendra des services.

H. H.

Albano Sorbelli, **Il trattato di S. Vincenzo Ferrer intorno al grande scisma d'Occidente,** seconda edizione rifatta. Bologne, Zanichelli, 1906. In-8°, 509 p.

M. Albano Sorbelli donne une seconde édition du traité que S. Vincent Ferrier adressa en 1380 à Pierre IV, roi d'Aragon, pour l'engager à se départir de la neutralité qu'il avait proclamée entre Urbain VI et Clément VII et à reconnaître le pape d'Avignon. Dans une substantielle introduction, l'éditeur expose les conditions dans lesquelles S. Vincent Ferrier écrivit son œuvre : il montre le roi d'Aragon reconnaissant d'abord Urbain VI, puis ramené vers Clément VII par les paroles imprudentes du pape romain et surtout par l'influence du cardinal Pierre de Luna, le futur Benoît XIII, mais proclamant quand même une neutralité, qui lui permettait de retenir les revenus de la Chambre apostolique dans son royaume, et défendant les prédications des partisans de l'un ou l'autre pontife. Sous l'inspiration de Pierre de Luna, S. Vincent Ferrier, ne pouvant faire entendre sa voix, écrivit donc son *De moderno Ecclesiæ schismate tractatus*, pour démontrer au roi l'impossibilité où il était de conserver la neutralité, les irrégularités qui entachaient l'élection d'Urbain et l'obligation de reconnaître le pape d'Avignon. C'était en même temps une réponse

au *De fletu Ecclesiæ* de Giovanni da Legnano, que les Urbanistes avaient répandu et auquel les Clémentins avaient déjà opposé les réfutations de Jean Le Fèvre, de Pierre Barrière, cardinal d'Autun et de Pierre Ferdinand, cardinal de Saint-Eustache. Cette seconde édition de M. A. S. est faite avec beaucoup de soin et dénote une connaissance parfaite de toute l'histoire du Grand schisme. Elle est suivie de quelques appendices, où sont publiés des documents relatifs à cette question religieuse en Aragon et à l'action de Pierre de Luna.

L.-H. Labande.

Lettres communes de Jean XII, 1316-1344, p. p. G. Mollat. Ve fascicule, Paris, Fontemoing, 1905. In-4°, 178 p.

Le cinquième fascicule des *Lettres communes de Jean XXII*, analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican, et publiées par M. l'abbé G. Mollat, comprend toute la série de collations de bénéfices, dispenses, pouvoirs apostoliques conférés à des prélats pour le temporel et le spirituel, prescriptions d'enquêtes, nominations de juges conservateurs, indulgences pour construction d'églises et de chapelles, absolutions, etc., datés de la quatrième année du pontificat, qui forment la principale matière des registres de ce genre. On remarquera parmi ces documents la multiplicité de ceux qui sont relatifs à l'Angleterre. A la suite sont analysées 236 *litterae de curia,* concernant pour la plupart l'administration des biens de l'Église en Italie : noter les instructions envoyées au recteur du duché de Spolète et l'envoi de légats en Lombardie et Toscane ; signalons aussi incidemment l'affectation de sommes d'argent à des travaux en la basilique de Latran (nos 12070 et 12279). Enfin sont présentés les *miscellanea* de cette quatrième année du pontificat de Jean XXII, avec leurs nombreuses quittances du plus haut intérêt.

Je n'ai qu'à répéter ici encore les éloges que j'ai déjà donnés à M. l'abbé Mollat, éditeur de ces registres, pour la concision et la clarté de ses analyses et l'activité de son travail. J'aurais bien aussi quelques errata à proposer (*Vederia* pour *Vedena*, n° 10397 ; *Conciaco* pour *Couciaco*, n° 11722 ; *Novis Castris* pour *Novo Castro*, n° 11765, etc.), mais c'est de très peu d'importance.

L.-H. L.

Paul Jacquesson. **Du Nom de famille. Particule et noms de terre.** Paris, Larose et Tenin, H. Champion, 1906. In-8°, 185 p.

Cet ouvrage est plus juridique qu'historique. Ce qu'on y lit sur l'origine des noms est plus spécialement historique, mais l'auteur se contente de résumer la doctrine généralement admise sans présenter des idées nouvelles. C'est qu'en effet, il est surtout juriste et les pages

qu'il a écrites sur les modes d'acquisition, de transmission, de transformation ou de conservation des noms de famille, exposent avec science les théories aujourd'hui consacrées ; elles les discutent, en montrent les points faibles et marquent en quoi elles devraient être réformées.

L.-H. L.

Julius Grossmann, **Ist der Familienname unseres Kaiserhauses Zollern oder Hohenzollern ?** Eine familiengeschichtliche Untersuchung. Berlin, Moeser. 1906. In-4°, 19 p. 1 fr. 25.

On ne peut qu'accepter les résultats de cette courte et claire brochure qui, malgré sa brièveté, semble épuiser le sujet. Faut-il croire que le nom de la montagne et du château de Zoller vient de *mons Solarius?* Quoi qu'il en soit, et, comme le démontre M. Grossmann, Zollern est la plus ancienne forme du nom de famille puisque Hohenzollern ne parait qu'en l'année 1350 où, le 13 avril, le comte Frédéric IX de Zollern se qualifie « von der Hochen Zolr ». Pendant des siècles, les deux lignes de la famille, la ligne franconienne ou impériale, la ligne souabe ou princière, issues de la même souche, c'est-à-dire des comtes de Zollern, portent également le nom de Zollern. Ce n'est qu'au xvie siècle que le nom de Hohenzollern est presque exclusivement employé. Il est depuis 1575 le nom de la ligne souabe, et à la fin du xviie siècle, les électeurs de Brandebourg le prennent officiellement pour justifier leurs prétentions sur le pays de Hohenzollern. En somme, cette noble maison appelée à de si hautes destinées a Zollern pour nom de famille.

A. C.

Wilhelm Franz, **Orthographie, Lautgebung und Wortbildung in den Werken Shakespeares.** Heidelberg, Winter, 1905, in-8°, 125 p.

Ce petit travail est intéressant parce qu'il aborde certains problèmes dont la solution peut conduire à une intelligence plus complète des passages difficiles de Shakespeare. Le vers de *Macbeth*, « But here upon this bank and school of time » (I, 7.6), qui a tant exercé la sagacité des commentateurs, se comprend sans peine quand on sait que *school* n'est qu'une autre orthographe de *shoal*. Pour bien apprécier la métrique shakespearienne, il faut avoir des notions précises sur la prononciation de l'anglais vers la fin du xvie siècle. Bien des Anglais seraient surpris d'apprendre que leur façon de prononcer ne date — en gros — que du xviie siècle ou plus exactement de la guerre civile. Aussi rien n'est plus curieux que la transcription phonétique que donne M. W. F. d'une page de *Jules César* et d'une page de *Beaucoup de bruit pour rien*. La troisième partie du livre offre moins

d'intérêt que les deux précédentes. M. W. F. aurait très bien pu la laisser de côté pour insister sur la ponctuation des in-folios et des in-quartos. Quand on saura la valeur exacte attribuée par les imprimeurs des XVIe et XVIIe siècles au point virgule et aux deux points, on comprendra par exemple le vers de *Coriolan* (I, 6, 75) : « Oh me alone, make you a sword of me ». Il ne faudrait pas borner ces recherches à Shakespeare, mais soumettre au même examen les textes originaux de Spenser et de Jonson.

Ch. Bastide.

Theodor Pletscher. **Die Märchen Charles Perraults. Eine literarhistorische und literaturvergleichende Studie.** Berlin, Mayer und Müller, 1906; in-8° de VI-75 pages.

Comme son titre l'indique, il y a à la fois, dans ce petit travail attentif et documenté, une étude d'histoire littéraire et une étude de littérature comparée, ou plutôt de folk-lore. Celle-ci donne, à propos des différents contes de Perrault, l'indication d'un certain nombre de versions analogues ou identiques (en se ralliant à ce qu'il appelle la théorie « polygénétique au sens strict »). Celle-là s'attache à définir dans quelles circonstances le fameux recueil a vu le jour, à quelles causes aussi il faut attribuer la mode des contes de fées qui sévit à la fin du XVIIe siècle. L'auteur a raison de voir dans ce phénomène une forme de réaction contre les romans démesurés — parallèle au développement des « petites histoires » ou nouvelles psychologiques (voir à ce sujet le livre récent de M. von Waldberg); mais le conte de fées, par la simplicité et le surnaturel de ses ressorts, s'opposait en même temps à la complication sentimentale de ces dernières. Il est très significatif, d'autre part, en ce qui concerne un retour du goût, que le merveilleux le moins « rationnel » soit à l'ordre du jour dans la dernière décade du grand siècle. On s'intéresse extrêmement, entre 1692 et 1697, à la baguette divinatoire, aux vampyres, aux revenants : le *Mercure galant* en fait foi, et rien n'explique mieux la vogue du conte de fées en 1698.

F. Baldensperger.

Jean Lemoine. **Sous Louis le Bien-Aimé. Correspondance amoureuse et militaire d'un officier pendant la guerre de Sept Ans. 1757-1765.** Paris. Calman-Lévy, 1906, in-8°, XII et 482 p. 7 fr. 50.

Le Rémois Antoine-Rigobert, comte de Mopinot, aide de camp et intime ami du colonel comte de Talleyrand-Périgord, fit en Allemagne les campagnes de la guerre de Sept Ans et vécut ensuite dans la retraite. Son plus beau titre de gloire, c'est sa correspondance avec une belle inconnue.

M. Jean Lemoine vient de publier cette correspondance qui va,

avec de très nombreuses intermittences, du 7 mars 1757 au 9 novembre 1765. C'est une des plus attrayantes et des plus instructives correspondances que nous ayons sur le XVIIIe siècle, et tous les chercheurs et amateurs d'histoire remercieront M. Lemoine de la faire connaître en l'accompagnant d'une introduction très fournie sur Mopinot, ainsi que d'un sobre et utile commentaire.

Les lettres de l'amante l'emportent de beaucoup sur celles de l'amant. Qui était-elle ? M. Lemoine n'a pu percer son anonymat. Nous voyons bien qu'elle possédait un hôtel à Paris, non loin de la rue Montmartre et qu'elle avait de nombreuses relations parmi les fournisseurs et les financiers : c'est ainsi qu'elle connaît très bien le contrôleur général Boulogne et le chef des fourrages Millin de Grandmaison. Nous voyons qu'elle est riche, qu'elle reçoit, qu'elle entend souvent « bourdonner à ses oreilles un langage qu'on veut lui persuader être celui de l'amour », qu'elle reste fidèle à Mopinot. C'est tout ce que nous pouvons savoir.

Quoi qu'il en soit, elle est très intelligente et très instruite. Elle aime Rousseau, non ses « sarcasmes », non son « humeur atrabilaire », mais son style « fort et nerveux ». Sa passion s'exprime soit avec délicatesse, soit avec flamme. Quelle lettre ardente que celle du 30 juin 1758, où elle se félicite que son amant ait échappé aux périls d'une bataille malheureuse ! Que de jolies excuses elle trouve pour se faire pardonner un accès de jalousie et d'injustes reproches qui lui ont échappé ! Quel piquant tableau elle trace des jouissances que Mopinot trouvera près d'elle, au coin du feu, à son retour de la guerre !

Elle a même du patriotisme, et elle se pique d'être « citoyenne » autant qu'amante. Elle s'indigne d'apprendre que les Français se sont laissés chasser et pourchasser « comme un troupeau de lièvres que le mouvement des feuilles effraie »; elle gémit de voir que la nation « dégénère si prodigieusement». Son sang bouillonne quand elle pense à toutes les « sottises » qui se font à l'armée. Elle trouve que l'esprit de cabale qui règne parmi les troupes est un crime de lèse-patrie, puisque la France peut être la victime des étourdis qui sacrifient tout à leurs intérêts particuliers. Il lui arrive de faire l'éloge de Frédéric II dont l'activité ne se ralentit jamais. Toutefois, elle est trop bonne Française pour l'aimer. Elle s'irrite des « propos indécents » que tiennent dans les cafés ces *Prussiens* dont le nombre est plus grand à Paris que celui des Français, et elle s'étonne que la police n'impose pas silence à ces nouvellistes qui souhaitent le succès de Frédéric et parlent de lui comme d'un phénix.

Si elle a par instants — et elle-même l'avoue — envie de trop moraliser, les jugements qu'elle porte sur la politique de l'époque témoignent d'un esprit avisé, perspicace et d'un solide bon sens. Elle ne se contente pas de raconter des anecdotes de la cour et de la ville, et de narrer, par exemple, le « grand coup » que le Parlement a frappé

contre les jésuites. Elle remarque la fermentation des esprits. Elle trouve qu'au milieu d'une misère extrême chez un peuple qui paraît tranquille, mais qui peut se révolter sous l'impulsion d'un homme habile, les ministres se conduisent « comme si le hasard présidait à tout ». Fréquemment elle revient sur ce point. Elle assure en 1757 qu'on essaie depuis six mois de soulever le peuple et en 1758 que la misère est au dernier période, que le sort du peuple ne peut pas empirer. Elle écrit — et l'on dirait du Rousseau — que la moitié de Paris périt par le besoin et que l'autre insulte à la détresse générale par son luxe et ses dépenses énormes. Elle ne croit pas que les choses puissent rester longtemps comme elles le sont, et elle annonce une Révolution, que d'ailleurs personne ne craint et que tous désirent soit hautement, soit dans le fond du cœur.

M. de Mopinot, lourd et rusé Champenois, est visiblement inférieur à la dame. Il a moins de finesse, moins de justesse et d'étendue d'esprit, et on chercherait vainement en lui ce que sa correspondante a de vif, de brillant, de scintillant. Ne dit-il pas que la paix le trouvera toujours bon citoyen et le rendra amant plus heureux? Mopinot eut toujours, pour nous servir d'une de ses expressions, quelque chose d'un peu gothique. S'il avait parfois la fougue de la passion, il restait « un militaire philosophe et raisonnable », et ce mot de raison se croise trop souvent dans ses épîtres avec celui d'amour. Il est heureux d'avoir des lettres de sa maîtresse, non pas seulement parce qu'il l'aime, mais parce qu'elle lui envoie des nouvelles de toute espèce qu'il répand dans son entourage ; « vous désirez, lui écrit-elle, être instruit de tout. »

Mais les lettres de Mopinot éclairent et commentent singulièrement l'histoire des armes françaises durant la guerre de Sept Ans. C'est sur le Rhin qu'il combat, d'abord contre le duc de Cumberland, puis contre le duc Ferdinand de Brunswick, le « général habile » qui sait tantôt pousser ses bataillons en avant, tantôt les « escamoter ». Tout ce que raconte Mopinot fait peu d'honneur à nos généraux. D'Estrées croit inattaquable le camp de Cumberland qui n'est nullement retranché et il le laisserait échapper si son laquais, monté par hasard dans un clocher, ne l'avertissait de la fuite des Anglais. Il se croit perdu et il ordonne de rétrograder quand il s'aperçoit soudain qu'il a, bien malgré lui, gagné la bataille. De même, Richelieu : c'est non seulement un « corsaire », mais un imprudent qui s'enfonce sans nulle précaution dans les marais et les bruyères. Vient la débandade de Westphalie en mars 1758 : l'armée abandonne ses munitions, ses pontons, tout ce qui peut ralentir la retraite; les soldats ne se défendent même plus ; c'est un délabrement affreux; rien de plus honteux, de plus déshonorant. Le comte de Clermont essaie de rétablir la discipline, et il y réussit. Mais il opère en juin des mouvements si bizarres qu'il laisse bloquer Wesel sous ses yeux et le voilà battu à Crefeld.

Hélas! si les soldats sont excellents, les généraux, oubliant leur devoir, passent leur temps à intriguer, à cabaler. Quelle « pétaudière d'armée! » Que d'hommes qui sont plus courtisans que militaires! Le combat de Lützelberg console Mopinot : c'est la cavalerie du corps de Chevert qui a tout fait, et — ici reparaît le philosophe — loin de se réjouir de ce succès, Mopinot se lamente sur la cruauté humaine, sur la cruauté de nos escadrons couverts de sang et qui s'applaudissent de la victoire. Puis les « sottises » recommencent. Que de marches fâcheuses, que de fatigues excessives imposées à l'armée aux mois de juin, de juillet et d'août 1761! Quel désolant spectacle elle présente en août 1762! Un immense état-major qui ne fait que dormir, jouer, manger et qui ne monte à cheval que pour éviter les coups; des officiers de grand nom qui tombent pour la troisième fois aux mains de l'ennemi sans jamais recevoir la moindre blessure et qui se laissent prendre et mener à coups de bâton par un vil goujat! Mopinot désespère d'être « avec tant de lâches qui sont ses supérieurs » et il est autant humilié qu'attristé de voir l'État si mal servi.

M. Jean Lemoine a donc eu une heureuse idée en tirant des manuscrits de la Bibliothèque nationale cette attachante correspondance que Paulin Paris avait longtemps possédée et qui lui paraissait contenir des lettres admirables.

A. C.

Robert du Corail. **Amable Soubrany de Macholles, sa jeunesse,** d'après quelques lettres et des documents inédits (1752-1789), Paris, Vanier, Messein succ. 1906, in-8°, 59 p. 2 francs

M. du Corail publie dans cette brochure huit lettres de Soubrany qu'il a trouvées dans les archives paternelles et, d'après ces lettres, il reconstitue autant que possible la jeunesse du futur conventionnel, sur laquelle nous possédons si peu de renseignements. Il nous fait connaître en détail la famille de Soubrany qui se prétendait originaire de Gênes, son père qui fut, comme son grand-père, trésorier de France au bureau des finances de la généralité de Riom, sa mère, Marguerite du Boys de Macholles, ses oncles maternels, officiers retraités qui habitaient, l'un Macholles et l'autre le Puy Saint-Bonnet (château dont M. du Corail fait, p. 17-18, une intéressante description), son grand-oncle, le lieutenant-colonel de Combes, ancien page de Louis XIV. Nous voyons Soubrany, élève du collège de l'Oratoire à Riom, élève du collège de Juilly, sous-lieutenant à Royal-dragons, courant de garnison en garnison, projetant en 1780 de se marier avec une jeune fille riche de son pays, se querellant en 1781 avec Capony, marquis de Combronde, faisant des dettes, contractant des emprunts, obligé de vendre en 1789 le château et la terre de Beaubost. Mais cette année même, Soubrany donnait sa démission de sous-lieutenant.

Était-ce parce que sa santé physique comme il disait, était altérée, ou, ainsi qu'assure M. du Corail, parce que « seule sa santé morale souffrait du virus mortel de la Révolution ? » (p. 32). En tout cas, il appartient dès lors entièrement à la politique. Il est l'intime ami de Gilbert Romme; il fréquente Dubreul, l'abbé Chassaing, Tailhand, Bordes, Lapeyre; il réunit dans sa maison de Riom, « ce joyau de la Renaissance devenu le foyer de la Révolution », les champions des nouveaux principes et l'on sait qu'il devient maire de Riom en 1790, député à la Législative en 1791, membre de la Convention en 1792. Nous ne ferons pas à l'auteur de cette brochure quelques critiques faciles : il méconnaît ce qu'il y avait en Soubrany d'enthousiaste et de généreux; il le regarde comme un ambitieux déçu, comme un homme d'esprit aigri et de cœur ulcéré, qui « offrait un excellent terrain de culture au bacille révolutionnaire »; il lui reproche d'avoir « cherché en dehors de la Religion le bonheur de l'humanité », d'avoir salué « le soleil levant, ce dieu populaire et impur qui allait supplanter la monarchie très chrétienne ». Mais quoi qu'on puisse dire du style et des opinions de M. du Corail, il aura le mérite d'avoir éclairé les commencements obscurs de Soubrany et révélé des « circonstances précieuses à connaître [1] ».

A. C.

Les églises protestantes d'Alsace pendant la Révolution, 1789-1792. Esquisse historique par Rodolphe Reuss, correspondant de l'Institut. Paris, Fischbacher. 1906, in-8°, x et 320 p. 3 fr. 50.

Ce nouvel ouvrage de M. Reuss témoigne, comme ses œuvres précédentes, d'un labeur consciencieux et étendu; comme ses œuvres précédentes, il apporte des résultats intéressants, neufs, et qu'il est utile de connaître.

M. R. montre d'abord la fâcheuse situation des protestants d'Alsace avant la Révolution : privilèges accordés à ceux qui se convertissent; emplois réservés aux seuls catholiques; les enfants naturels et les enfants issus des mariages mixtes acquis à l'Eglise dominante; l'*alternative* qui partage les dignités et les charges municipales entre les deux cultes, etc.

Il analyse ensuite les mémoires et les débats qui précèdent le décret du 17 août 1790 : l'*alternative* n'existe plus, et les protestants continuent à jouir de leurs droits.

Toutefois, le décret qui devait régler les affaires particulières des

---

1. Pourquoi dire p. 27, à propos du séjour de Soubrany à Lille, que « les clubs commençaient à s'organiser ? » Nous sommes alors en 1781. — P. 35, est-ce pour faire face à une nouvelle existence » et parce qu'il « prévoit la marche rapide des événements » que Soubrany vend Beaubost, le 26 juin 1789 ? N'est-ce pas plutôt pour payer ses dettes ?

protestants d'Alsace — décret préparé par Koch et discuté vivement dans nombre de projets et de motions — ne fut jamais rendu, et l'année 1791 est entièrement remplie par l'âpre conflit qui s'éleva malheureusement entre l'Eglise catholique et l'Assemblée nationale.

Les protestants, comme le fait voir M. R., étaient du côté de l'Assemblée. Leurs ministres prêtèrent le serment et servirent dans la garde nationale. Leurs professeurs qui usaient de la langue allemande dans leurs cours, assuraient que « les sentiments de l'âme ne tiennent pas au rudiment des mots » et qu'ils tiendraient religieusement leur serment, quoiqu'il ne fût pas prêté en français. Bref, selon le mot de Meiners, dont M. R. rapporte à propos le témoignage, les protestants étaient les amis les plus zélés de la Révolution.

Mais, ainsi que le remarque M. R. — et cette importante observation fait honneur à sa sagacité — les protestants étaient modérés; ils étaient constitutionnels; en 1792, ils désapprouvèrent la journée du 20 juin, puis celle du 10 août; ils abandonnèrent les prêtres assermentés après les avoir soutenus; ceux-ci se tournèrent contre eux en s'alliant aux Jacobins, et les Jacobins firent la guerre aux protestants comme aux catholiques. Schneider les attaqua violemment et il déclare dans l'*Argos* qu'on doit s'en prendre aux riches protestants, aux prébendiers de la fondation de Saint-Thomas. En octobre et en novembre 1793, le maire Monet fait saisir tous les temples de Strasbourg. Le ministre Fischer de Dorlisheim est exécuté. Une foule de pasteurs et de professeurs en théologie, entre autres Blessig, sont emprisonnés. Les lieux du culte sont pour la plupart « vandalisés », les grandes écoles fermées, et dans une lettre jusqu'ici inédite que nous communique M. R., le Directoire du Bas-Rhin demande le rapport du décret du 17 août 1790.

Au commencement de 1795 a lieu l'inévitable réaction. Peu à peu, sous l'influence de Blessig à qui M. R. rend un juste hommage, le culte se réorganise. Il naît un régime nouveau que notre auteur compare ingénieusement à celui des congrégations américaines de nos jours, et, si l'on trouve parmi les pasteurs des aventuriers ou des ignorants comme celui qui assure avoir lu jadis du *Cicerus*, s'il y a bien des froissements et des querelles, presque toutes les anciennes paroisses, grâce à Blessig, sont rétablies dès le mois d'août 1795.

L'Eglise protestante d'Alsace, ainsi devenue Eglise libre, eut alors cinq années relativement heureuses. En mars 1799, il est vrai, sur la proposition de Couturier — qui déjà en 1793, durant sa mission, avait pris spontanément cette mesure — les Cinq Cents votèrent une résolution qui supprimait les biens de l'Eglise protestante d'Alsace (on les évaluait à une soixantaine de millions . Le 18 brumaire annula ce projet, et le gouvernement consulaire, n'écoutant pas les idéologues de Strasbourg, les Blessig et les Koch, fit voter la loi du 18 germinal an X ou du 8 avril 1802. Cette nouvelle constitution avait certes des

inconvénients. Mais elle fut accueillie, comme le constate M. R., avec un contentement véritable.

Arrivé ici au terme de sa tâche, M. R. expose en un tableau d'ensemble la vie intime des églises d'Alsace pendant la période révolutionnaire, et on lui saura gré de cette esquisse des courants religieux de l'époque et des conflits dogmatiques, des litiges ecclésiastiques qui se produisirent alors. Sa conclusion ne mérite pas moins d'éloges : il juge que cette rude secousse de la Révolution donna à l'Eglise protestante d'Alsace une plus grande indépendance à l'égard du pouvoir civil et une plus complète liberté de conscience à l'égard de ses propres autorités supérieures.

Des faits de grande conséquence — et lui-même ne peut s'empêcher de noter le sérieux intérêt d'actualité que présente sa publication — ressortent du récit de M. Reuss. Le protestantisme d'Alsace ne pouvait combattre l'esprit nouveau qui le rendait l'égal du catholicisme, et, d'un autre côté, il ne pouvait s'allier aux ultra-révolutionnaires. Aussi fut-il frappé, persécuté, et il sembla succomber. Mais il se releva, et sa réorganisation, si provisoire, si défectueuse qu'elle fût, était vivante, et bien vivante depuis sept ans, lorsque le gouvernement fit pour les protestants ce qu'il faisait pour les catholiques.

M. Reuss a tiré parti des travaux antérieurs sur la question, notamment de l'ouvrage de M. Jean Schneider qui renferme de nombreux renseignements d'histoire locale, et de deux brochures d'Ernest Lucius sur la loi de 1802. Mais il a joint à l'étude de ses devanciers un attentif dépouillement des brochures de l'époque — sermons, traités, pamphlets, arrêtés administratifs, etc. — et une vaste glane dans les documents des archives départementales de la Haute et Basse Alsace, ainsi que dans les archives municipales de Strasbourg. De la sorte, il a marqué d'un trait vigoureux la lutte des idées, peint avec une saisissante exactitude ses personnages [1], et fait connaître à son lecteur une foule de détails peu connus ou inconnus jusqu'ici. Il est d'ailleurs impartial : il critique le décret qui ordonne l'élection des évêques et des curés par tous les citoyens sans distinction de culte et il trouve contraire aux principes et à la saine raison l'intervention des luthériens qui, au nombre d'une centaine, participèrent le 6 mars 1791 à la nomination de Brendel, « *l'évêque luthérien* des polémiques futures ». Enfin, il a su éviter l'écueil du sujet : tout en rappelant avec brièveté les évènements de l'histoire générale de la Révolution en Alsace, tout en faisant de nécessaires et courtes allusions à l'Eglise catholique, il ne parle que de l'Eglise protestante et ne traite que la matière qu'il s'est fixée.

A. C.

1. Citons à ce propos, dans l'appendice, l'excellente notice sur ce Metz, pasteur de Gries, dont nous avons parlé dans notre *Hoche et la lutte pour l'Alsace* ; on y voit « à quel point les passions ont été surexcitées par la Révolution » ; c'est le « naufrage lamentable d'une conscience humaine. »

Henri Cordier, **L'expédition de Chine de 1860. Notes et documents.** Paris, Alcan, 1906. In-8° (Bibliothèque d'histoire contemporaine).

Ce volume de « notes et documents » concerne l'expédition de Chine de 1860. Par les traités de Tien-Tsin, conclus en 1858, les Européens avaient obtenu des avantages considérables, notamment le droit pour leurs diplomates de résider à Pékin et ce droit offensait, blessait au vif les Chinois qui regardaient la présence de nos agents comme une honte et la qualifiaient d' « avilissant contact ». Aussi, peu de temps après ces traités, lorsqu'il s'agit d'établir le tarif commercial, les Fils du ciel tentèrent de révoquer leurs engagements. Il fallut de nouveau recourir à la force et en 1860 eut lieu l'expédition commandée par Cousin de Montauban — plus tard comte de Palikao — et par Grant. En même temps s'engageait une campagne diplomatique menée par le baron Gros et par lord Elgin. Mais, comme le montre M. Cordier, contre l'obstination et la duplicité des commissaires impériaux de la Chine nos diplomates eurent fort à faire, et plus d'une fois la marche des colonnes alliées fut ralentie par les atermoiements de l'adversaire qui savait trouver à tout instant des subterfuges et des faux-fuyants. Ces négociations ardues et passablement embrouillées, les préparatifs de la guerre et son organisation assez laborieuse, l'enlèvement des forts de Takou, le guet-apens de Toung-tchéou, la bataille de Palikao, la destruction du Palais d'Été, les conventions de Péking, tel est l'objet de l'ouvrage de M. C. On y trouvera d'importants détails sur le sac du Palais d'Été; la correspondance des diplomates européens fixe clairement les responsabilités sur ce point. Pareillement, on notera le texte des instructions données à Montauban ainsi qu'au baron Gros et à lord Elgin, l'état du corps expéditionnaire et des forces navales, les particularités relatives aux opérations. Dans ce volume comme dans les précédents, M. Cordier a commenté sobrement, nettement et avec impartialité les documents qu'il cite, et, de même que dans les volumes antérieurs, ces documents jettent un jour nouveau sur les événements diplomatiques et militaires.

A. C.

Henry Bordeaux. **Pèlerinages littéraires.** Paris, Fontemoing, 1906. In-8°, VII et 425 p. 3 fr. 50.

M. Bordeaux est critique en même remps que romancier et un critique de souple analyse et de pensée robuste. Ses *Pèlerinages* — qu'on remarque le mot — témoignent qu'il est un dévot du beau; le critique lui semble chargé d'entretenir un culte, le culte des belles

lettres. Mais il ne flatte pas ceux qu'il aime, et il sait leur faire entendre la vérité. Dans les *deux méditations sur la mort* qui devaient faire partie d'un livre sur la sensibilité contemporaine, il étudie chez Barrès et Loti le sentiment de la mort. Il expose dans *Sainte-Beuve ou le critique malgré lui* comment Sainte-Beuve a « dosé savamment charme et réalité, poésie et physiologie », a mêlé l'intelligence et la sensibilité, a préféré sa sensibilité d'artiste à son intelligence de savant. Il fait voir comme Alphonse Daudet fut un « amoureux de la vie ». Il apprécie Faguet et Gebhart ; celui-là plait par la force et la logique de sa pensée, par la santé, par l'entrain de son expression, et son *Histoire de la littérature française* semble intéressante comme une image d'Epinal aux couleurs crues et aux légendes lapidaires ; celui-ci — qui n'est pas, nous l'espérons, « notre dernier humaniste » — évoque plutôt qu'il ne juge, et vivifie ses analyses du passé en les ornant de petits tableaux actuels. Il montre dans Bourget, non pas seulement un historien « un peu snob » des complications sentimentales et mondaines, mais un moraliste, un philosophe qui tire d'un trait banal de savantes déductions. Faut-il mentionner les essais suivants : *Edouard Rod, Le roman autobiographique*, *Chateaubriand et Michelet*, *Taine*, *Le sentiment de la nature chez quelques poètes contemporains* (Mme de Noailles qui n'a pas évité la monotonie non plus qu'une certaine confusion de pensée ; Moréas, trop loué, ce nous semble; Henri de Régnier dont les « vers ont dans leur calme affecté une grâce émouvante » ; Charles Guérin qui sait exprimer ses émotions en vers d' « une plénitude admirable ») ? Faut-il citer enfin les pages sur *deux Vénitiens* (Ruskin qui n'a rien de neuf et qui prêche un utopique socialisme d'Etat, mais qui répandit dans ses écrits un cœur passionné et grâce à « la qualité de son âme », revêtit ses paroles d'un accent de nouveauté; d'Annunzio, « le rhéteur de la sensualité », qui a consacré à Venise l'un de ses romans les plus surchargés de réalisme, le *Feu*) et deux études qui terminent dignement le volume, l'une, très piquante et savoureuse, *sur l'amitié amoureuse et l'amour platonique*, l'autre, vraiment vigoureuse et réconfortante, sur *la peur de vivre?* M. Bordeaux a bien fait de « mettre à part » ces études qui appartiennent à « son passé de critique » et qui lui paraissaient avec raison « garder quelque intérêt ». Il y a dans ce recueil nombre de passages attachants et instructifs, nombre de jugements précieux, nombre de réflexions fines et joliment, poétiquement exprimées. L'auteur est de ceux qui savent comprendre et rendre la manière des écrivains qu'ils étudient [1].

A. C.

---

1. Lire p. 384 Wolfgang pour *Volfgang* et Cornelia au lieu de *Cordelia*, p. 385 Krüdener et non *Krüdner*.

L'armée nouvelle, ce qu'elle pense et ce qu'elle veut, par le capitaine d'Etat-major JIBÉ. Paris, Plon. 1 vol. In-16 1906.

Voilà un titre plein d'alléchantes promesses : mais dès la préface l'auteur, avec beaucoup de sincérité et de conscience, se hâte de mettre les choses au point.

Ce ne sont pas, dit-il « des idées personnelles ». Il n'est que le « porte-paroles » des camarades de sa génération ; et nous le regrettons, car dans le cours de l'ouvrage, nous trouverons ces desiderata, exprimés avec une netteté et une vigueur, qui mériteraient d'être mises au service de considérations d'un ordre plus élevé.

Les questions traitées sont purement techniques, et l'auteur n'aborde pas du tout l'étude de « l'état d'âme actuel du corps d'officiers », ce qui « aurait conduit fatalement à faire une incursion dans le domaine politique. »

Il semble pourtant qu'il eût été fort intéressant d'analyser *cet état d'âme* des officiers, par suite précisément de la funeste introduction de la politique dans l'armée. Plus que jamais, à l'heure actuelle, ce sujet est passionnant. L'armée est une force, bien moins par son matériel, son armement, son nombre et son instruction, que par sa cohésion, son vouloir et ses sentiments. Quelles que soient les améliorations apportées à sa tactique, ou à l'organisation de ses divers rouages, elles demeureront sans valeur si les grandes vertus d'honneur, d'abnégation, de patriotisme ne la font pas vibrer tout entière. C'est le problème le plus angoissant qui se pose dans les jours troubles que nous traversons. Quel est l'esprit de l'armée aujourd'hui ; quel sera-t-il demain ? En un mot, demain l'armée existera-t-elle ?

L'ensemble de l'ouvrage est divisé en huit chapitres, dont le dernier renferme un résumé, sous forme de conclusion. Chacun d'eux est consacré à l'étude d'une question particulière d'un intérêt exclusivement technique, et pas toujours traité complétement. Ainsi, nous nous étonnons que dans le chapitre « Ecoles » il soit parlé uniquement de l'École de guerre, de son organisation, des défectuosités de son service intérieur. De l'école de Saint-Cyr et de la transformation radicale qu'elle subit par suite de l'application de la loi de deux ans, il n'est pas dit un mot : il en est de même de l'unité d'origine des officiers et des diverses autres écoles militaires. Pourtant la question est d'un intérêt majeur.

Les chapitres traitant des grandes manœuvres et de la création d'unités cyclistes, ne sont que l'exposé des améliorations ou modifications nécessaires et demandées par tous les officiers.

Mais il en est trois, qui appellent plus particulièrement notre attention. Ce sont ceux qui étudient le haut commandement, l'Etat-Major, et la crise de l'avancement.

L'opinion en France est unanime sur la nécessité impérieuse de

rajeunir les cadres et en particulier le haut commandement. Le meilleur argument se tire d'une comparaison avec le monde des affaires : « l'homme qui est à la tête d'une maison d'une certaine importance, dès qu'il approche de la soixantaine, même auparavant, considère comme un devoir de se retirer ». Dans l'armée où « en plus de la vigueur intellectuelle, la résistance physique joue un rôle prépondérant », nos généraux sont maintenus jusqu'à soixante-cinq ans. Le mal est profond, le remède est dans la réglementation de l'avancement.

Quant à l'Etat-Major, beaucoup de dispositions sont à modifier. La comparaison de l'ancien corps et du service actuel nous montre qu'il n'y a presque pas de différence entre eux. L'officier d'Etat-Major de nos jours est essentiellement un bureaucrate, s'occupant de travaux longs et fastidieux, sans profit ni pour l'armée, ni pour lui ; surtout il n'apprend pas le métier qu'il fera à la guerre. Toutes les pièces d'ordre administratif devraient être confiées à des officiers d'administration et ne pas encombrer le commandement. Les officiers d'ordonnance, ceux des maisons militaires, etc. ne devraient pas être pris parmi les brevetés. Enfin, bien des modifications sont nécessaires dans la répartition du personnel et pourraient être exécutées sans augmentation de dépenses. « Le mal est partout, se présentant sous le même aspect, l'absorption de tout ce que nous avons de meilleur dans notre armée par les funestes papiers. » Il faut donc créer une direction d'Etat-Major « qui débarrasse le chef d'Etat-Major général de toutes les questions administratives » et souhaiter que cet officier général soit toujours « choisi en dehors de toute considération politique ».

De tous les maux, qui fondent actuellement sur l'armée, un des plus grands est sans doute le découragement provenant de l'avancement. Sur ce sujet si délicat et si difficile l'auteur a écrit d'excellentes pages, remplies de réflexions judicieuses et de critiques justifiées. Malheureusement il ne résout pas la question. Avant tout il est nécessaire de connaître les officiers pour choisir parmi eux ceux dignes d'être distingués. Quel que soit le système que l'on propose, omnipotence ministérielle, commission de classement, brevet des trois armes, etc., etc. tout dépend d'un seul homme, *le chef de corps*. Or rien n'est plus difficile que de juger un homme. L'auteur le dit : « Aucune méthode ne peut être infaillible quand les hommes sont conduits à apprécier d'autres hommes ». Mais il aurait dû ajouter que rarement, nous allions dire jamais, le supérieur porte un jugement vrai sur son inférieur. On n'est justement apprécié que par ses inférieurs ou par ses égaux. Le jugement du chef de corps dépendra de la sympathie ou de l'antipathie qu'il éprouvera pour l'officier, et mille causes viendront augmenter ou diminuer cette impression, amour propre flatté ou froissé, vanité blessée, relations mondaines, rancunes personnelles, etc. En un mot, l'officier est jugé le plus souvent, non sur sa valeur personnelle, mais sur des qualités ou des défauts étrangers à toute question militaire. Les

notes que l'on vient de communiquer cet hiver sont à ce sujet étrangement suggestives. Il existe pourtant un moyen d'apprécier la valeur militaire de l'officier, avec autant de justesse que le comporte l'imperfectibilité humaine; mais ce moyen, il faudrait vouloir l'appliquer, et notre esprit n'est peut-être pas encore assez mûr pour les réformes radicales.

L'ouvrage se termine par une comparaison des armées française et allemande, faite avec conscience et impartialité par l'auteur, qui a eu l'heureuse fortune de voir les Allemands chez eux. Cette comparaison est tout à notre avantage. Mais ne nous laissons pas aller à un optimisme exagéré.

Henri BARAUDE.

— L'un des meilleurs élèves de Gérôme, M. Charles MOREAU-VAUTHIER, a consacré à son maître l'un des meilleurs volumes de souvenirs ou de croquis qu'on ait écrits depuis longtemps sur un artiste. Son *Gérôme, peintre et sculpteur, l'homme et l'artiste* (Paris, Hachette, 1 vol. in-12), est vivant, criant de vérité, très heureusement composé, très joliment écrit, et d'attrayante et légère allure, quoique documenté. Il est vrai que cette documentation, de toute première main, consiste uniquement en notes prises au cours de conversations du maître, en souvenirs consignés par des camarades ou des élèves, en lettres inédites de Gérôme même. La carrière, les succès, l'œuvre du peintre-sculpteur, sont indiqués, dans leurs grandes lignes, mais incidemment. C'est un portrait surtout qu'a voulu tracer M. Moreau-Vauthier, un portrait où il y eût comme un reflet de la vivacité toujours jeune d'esprit et de verve de ce grand laborieux, comme un parfum de la séduction qu'il exerça jusqu'au bout : il y a pleinement réussi; et pas seulement par l'éloquence de son œuvre, mais par celle d'une vraie plume d'écrivain. — H. DE C.

— *Le Rire et la Caricature*, tel est le titre d'un joli livre de M. Paul GAULTIER, relevé d'une préface de M. Sully Prudhomme et commenté (le mot n'est pas de trop) par 16 planches ou 35 reproductions d'œuvres diverses (Paris, Hachette, 1 vol. in-12). Il n'est pas tout à fait exact, et peut-être eût-il été plus heureusement remplacé par celui du dernier chapitre : *La Caricature et les mœurs*; car M. Gaultier établit dès les premières pages, et très justement, que le rire n'est en somme qu'une résultante accidentelle et variable (selon les temps et les modèles) dans la caricature, et que l'essence de celle-ci est surtout satirique et déformatrice. C'est même si bien là le caractère propre de la caricature, qu'on en est arrivé à classer dans ce genre de fantaisie plastique des œuvres parfaitement normales, artistiques même, voire charmantes, dont l'effet est surtout dans la *légende* qui la souligne. En passant en revue ces différents et contrastants aspects de la caricature, depuis Breughel « le Drôle » (qui nous paraît aujourd'hui si peu drôle), jusqu'à Forain, qu'on appellerait plutôt « le Vengeur », M. Gaultier a été amené à nous donner surtout une monographie solide et attrayante de Daumier, le grand maître de *l'art* de la caricature, et, pour en représenter le *réalisme* et le *pessimisme*, de Gavarni et de Forain. Une revue rapide de la caricature contemporaine, politique, morale, humoristique, achève le volume, complété encore par une utile bibliographie. — H. DE C.

— Nous connaissons assez mal, en France, la littérature contemporaine des races latines, nos sœurs, plus mal assurément que les littératures germaniques ou slaves. Ce n'a pas toujours été notre faute, ces dernières offrant un champ plus fertile aux recherches et aux études, et les premières vivant surtout sur leur passé. Il serait pourtant grand temps de nous apercevoir un peu qu'en Italie, comme en Espagne, un mouvement fécond et audacieux s'est produit, où, si les génies sont rares encore, les esprits intelligents, ingénieux, profondément intéressants et originaux sont nombreux et commandent l'attention. On devra donc remercier M. Maurice Muret d'avoir réuni, sous le titre commun *La littérature italienne d'aujourd'hui* (Perrin, éd. 1 vol. in-12), les articles de diverse importance qu'il avait publiés entre 1902 et 1905, soit au *Journal des Débats*, soit dans plusieurs revues. Il en est de très complets en eux-mêmes, il en est qui serviront surtout de référence et pour lesquels il n'est pas mauvais d'être déjà renseigné par ailleurs. C'est en effet un peu le défaut de ces sortes de livres, que les chapitres qui les composent, n'ayant aucun lien entre eux, laissent le lecteur un peu indécis quand ils ne le découragent pas, s'il y cherche une idée d'ensemble et suivie du mouvement littéraire dont ils donnent seulement quelques éléments. M. Muret est sans doute le premier à s'en apercevoir, mais il a voulu surtout indiquer de quels côtés devrait se porter la curiosité ou l'étude des lecteurs, et formuler sur les principales figures de ce renouveau littéraire des jugements documentés et personnels. Sur ces 24 articles, sur les quelque 33 *portraits* qu'ils renferment, j'ai surtout apprécié comme critique, comme finesse et sûreté de goût, comme impartialité, ceux dont Mme Mathilde Serao, Gabriel d'Annunzio, Marco Praga, Roberto Bracco, Fogazzaro sont les modèles. — H. de C.

— On nous envoie un *Nuevo diccionario francés-español y español-francés*, de format portatif in-16, en un volume de 1,200 pages environ, publié, à la librairie Armand Colin, par Miguel de Toro y Gomez (prix cartonné, 6 fr.) qui sera, croyons-nous, sérieusement apprécié, surtout par les personnes déjà familiarisées avec la langue. Il est clair, net, et malgré la réduction forcée de chaque article à sa plus simple expression, plus complet que tous les lexiques que nous connaissions dans le même format. Il y a sans doute quelque mauvaise grâce de la part de l'auteur à déclarer sans hésitation que tous les dictionnaires parus avant le sien « sont copiés les uns sur les autres, et que pendant tout le XIXe siècle il ne s'est publié aucun dictionnaire espagnol-français vraiment original. » Mais nous l'en croyons plus volontiers quand il ajoute que son travail a été longuement et sérieusement préparé. Peut-être même a-t-il été un peu loin en donnant place à une foule de termes absolument inusités (nous ne parlons que de la partie française), ainsi qu'à nombre de provincialismes qu'on ne s'attendrait pas même à rencontrer dans un dictionnaire approfondi de la langue. Peut-être s'est-il un peu trop souvenu du dictionnaire « encyclopédique » espagnol qu'il a rédigé précédemment dans le même format. Mais enfin, le trop n'est qu'un défaut relatif, et ici il n'empêche pas les articles essentiels d'être étudiés avec beaucoup de détails et de comporter les acceptions les plus variées, les idiotismes les plus divers. On ne peut suppléer plus habilement et avec plus de précision au défaut de développement et d'analyses qu'implique un simple lexique en deux langues. — H. de C.

— Nous avons reçu de la librairie Plon plusieurs récits de voyages, ou études ethnographiques, qui présentent à la fois un vif intérêt et une utilité documentaire incontestable, et méritent donc doublement d'être signalés ici. Dans les *Promenades lointaines*, le lieutenant H. Paulhiac étudie à fond, et au point de

vue de la colonisation effective, pratique, progressive, *le Sahara, le Niger, Tombouctou*, les colonies françaises de l'Afrique occidentale et centrale : les détails qu'il donne sur la géographie de ces contrées, sur leurs races, sur leurs religions, sur les divers systèmes possibles de colonisation et de mise en valeur des richesses latentes du pays et même des forces utilisables des indigènes mêmes ; sur la possibilité d'une éducation agricole des nègres, sur l'avantage des voies simples et économiques, des procédés hydrauliques, mais l'absurdité aussi d'entreprises telles qu'un *transsaharien*, font de son livre une monographie précieuse, dont l'attrait est d'ailleurs relevé par une illustration photographique abondante et deux cartes nouvelles, surtout utiles au point de vue des voies de communication (1 vol. in-8°). Sous le nom d'*Impressions d'hiver dans les Alpes, de la mer bleue au mont Blanc*, M. P. Lancrenon, chef d'escadron d'artillerie, nous donne sous une forme moins technique, et à la fois en alpiniste et en officier instructeur, des détails pleins de vie et d'intérêt sur la ligne frontière franco-italienne, sur les postes qu'il a eu l'occasion d'inspecter, et, par suite, sur les admirables montagnes qu'il a parcourues, de Nice au Mont Blanc, par la Tinée, l'Ubaye, le Queyras, le Briançonnais, la Maurienne et la Tarentaise. Au point de vue spécial du grimpeur, la curiosité de beaucoup de ces courses est dans l'époque où elles ont été faites, en plein hiver, dans une neige profonde; elle est aussi dans les photographies reproduites ici, dont la plupart sont vraiment de toute beauté, d'une finesse et d'une lumière extraordinaires. Au point de vue militaire, elle est dans les indications apportées ici, par une expérience spéciale, pour l'utilisation de cette vie de montagnes à l'éducation morale des soldats. Il faut tremper l'âme des soldats; à notre époque, c'est plus nécessaire encore que l'instruction militaire même, et rien ne vaut, dans ce but, les manœuvres alpines (1 vol. in-8°). — Le *Setchouen* où il a passé deux années, et qu'il appelle *le Far-West chinois*, a inspiré au dr Legendre un récit de voyage qui est surtout une étude géographique, sociale et économique très étudiée de cette contrée aussi considérable que mal connue. Médecin-major des troupes coloniales, il fut appelé à fonder et à diriger une Ecole de médecine impériale à Tchentou, et, après nous avoir raconté son itinéraire jusqu'à cette capitale, et surtout cette montée du fleuve Yang-Tsé qui est une des plus pittoresques expéditions qu'on puisse trouver sur cette terre et pour aboutir à une région montagneuse et riche aux vues splendides, le dr Legendre décrit dans le détail les diverses parties du Setchouen, en peint les aspects émouvants, en note les ressources incalculables, et part de là pour étudier la civilisation chinoise en général. Il est assez curieux de suivre le double courant d'impressions qui conduit sa plume. Frappé des richesses latentes du pays et de notre ignorance à son égard comme à celui des indigènes mêmes, il serait souvent tenté d'excuser la race blanche de ne pas savoir s'y prendre avec les jaunes, de ne pas comprendre leur avenir; et quand il en vient à étudier ceux-ci de plus près, et leur âme, et leur caractère, et leur coutume, le tableau qu'on sent bien vécu et absolument véridique, est tellement décourageant, pour ne pas dire repoussant, qu'il ôte toute envie de l'aller voir (1 vol. in-12). — A ces trois volumes ajoutons, puisque nous sommes en Asie, celui de M. André Chevrillon, *Sanctuaires et paysages d'Asie* à la librairie Hachette (1 vol. in-12). Son caractère est tout autre, comme on s'en doute bien. Le style seul de M. Chevrillon fait presque une œuvre d'art de ses récits, celle d'un impressioniste plus encore que d'un voyageur, mais ses peintures sont d'ailleurs pleines de pensée; on y sent un esprit inquiet de sensations et fébrile de curiosités. Cet esprit l'a conduit surtout, cette fois, à évoquer l'âme des sanctuaires, à interroger l'impassibilité de leurs

gardiens, à faire parler les brahmes et à formuler leur sagesse. Ceylan d'abord, le Ceylan boudhique, passe sous nos yeux; puis Bénarès et le Gange, au matin de la fête de Siva, en février, dans l'affluence des pèlerins; puis c'est la conversation avec un brahme de cette ville sainte et les problèmes qu'elle soulève ; et le spectacle de la mort, plus impressionnant peut-être ici que partout ailleurs; enfin la Birmanie, et son autre Boudha, et ses autres sanctuaires, ses autres brames, ses autres pèlerins. Un livre étrange au demeurant, mais ensoleillé de cette lumière d'Asie. — H. DE C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 1er juin 1906.* — M. Cagnat, président, donne lecture d'une lettre de M. Alfred Merlin, directeur des antiquités et arts de Tunisie, relative aux fouilles de M. le capitaine Benet à Bulla Regia. M. Benet poursuit le dégagement d'un monument tout voisin de l'endroit où, en 1902, M. Lafon a exhumé une tête colossale de l'empereur Vespasien et une base honorifique à Plautien. Ce monument se compose d'une *area* dallée qu'entourait sur trois côtés un portique soutenu par des colonnes et pavé de mosaïque à gros cubes. Les bases découvertes sont au nombre de cinq. Sur la seconde, qui paraît dater du IVe siècle, apparaît pour la première fois dans l'épigraphie le nom de Bulla Regia. La troisième montre qu'Antonius Marcellinus, consul en 341, avait été proconsul d'Afrique avant d'en arriver au consulat. En avant de la cinquième base, on a trouvé une statue brisée, mais presque entièrement conservée, représentant une femme âgée, et qui est sûrement un portrait. M. Benet a en outre découvert une autre statue de femme, peut-être une Cérès, deux statues d'homme, de type municipal; une petite statue malheureusement acéphale, portant sur la poitrine une égide et la tête de la Gorgone; enfin, deux autres statues, l'une de Jupiter, portant encore quelques traces de peinture, et l'autre de Minerve ailée. — On peut dès maintenant affirmer qu'il s'agit d'un monument public et qui presque certainement s'ouvrait sur le Forum. Les statues ont été transportées au camp de Souk-el-Aba et doivent sous peu être expédiées au musée du Bardo.

M. Ph. Lauer communique les photographies des reliquaires composant le trésor de la chapelle pontificale du *Sancta Sanctorum* au Latran, à Rome. Ces objets mentionnés seulement deux fois jusqu'à présent, n'avaient été ni vus ni décrits depuis le moyen âge. Plusieurs d'entre eux remontent aux IVe, Ve, IXe et Xe siècles.

M. Paul Monceaux expose les principaux résultats de ses recherches sur la littérature donatiste. Il étudie spécialement une série d'ouvrages qu'il a reconstitués plus ou moins complètement : les ouvrages de Petilianus, évêque donatiste de Constantine au temps de saint Augustin. M. Monceaux signale, en terminant, l'intérêt que présentent ces ouvrages : intérêt historique pour l'étude du donatisme; intérêt psychologique et littéraire, pour la connaissance de la personnalité de Petilianus et pour l'intelligence des polémiques d'Augustin.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 8 juin 1906.* — M. P. Jouguet, maître de conférences à l'Université de Lille, communique une note sur la date de la fin de la guerre entre Constantin et Licinius. Un papyrus du Fayoum permet d'établir, semble-t-il, qu'il faut placer cet événement non pas en 323, mais en 324, comme l'avait déjà pensé M. Otto Seeck.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur deux petits fragments de vases en albâtre recueillis par M. de Morgan au cours de sa dernière campagne de fouilles à Suse et portant, gravés sur la lèvre du goulot, une suite de caractères d'apparence sémitique. M. Clermont-Ganneau a reconnu là de très anciennes inscriptions hébraïques, écrites dans le même alphabet phénicien, que celui de l'inscription de l'aqueduc d'Ezéchias à Jérusalem et des cachets israélites archaïques antérieurs à l'exil. La langue est de l'hébreu pur, et les épigraphes indiquent la jauge respective des deux vases. Ces deux *alabastra*, qui paraissent dater d'une époque antérieure à la captivité, étaient probablement destinés à contenir des parfums précieux dont il importait d'évaluer exactement la quantité. — MM. Bouché-Leclercq, Pottier et Babelon présentent quelques observations.

M. Pottier donne lecture d'un mémoire où M. Georges Radet, correspondant de l'Académie, étudie le type de l'Artémis persique d'après une plaque de terre cuite trouvée à Sardes et récemment acquise par le Musée du Louvre. M. Radet montre que l'origine du type est bien orientale, mais qu'au nom impropre d'Artémis persique il conviendrait de substituer celui de la déesse lydienne Kybébé.

LÉON DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imp. R. MARCHESSOU. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 25 juin. — 1906

Escher, Erechthée et Europe. — Mommsen, Écrits juridiques, II. — Jacobs, Mommsen écrivain. — Strack, Introduction à l'Ancien Testament, 6e éd. — Dujardin, La source du fleuve chrétien. — Monteil, La christologie de saint Paul. — André Michel, Histoire de l'art, I et II. — Constans, Chrestomathie de l'ancien français. — Picco, Salons français et poésie italienne au XVIIe siècle. — Godet, Madame de Charrière et ses amis. — Stenger, La société française pendant le Consulat, IV. — Margueron, Campagne de Russie, IV. — Gruyer, Napoléon, roi de l'île d'Elbe. — Dehérain, L'expansion des Boers. — Brizzolara, La France de 1814 à 1870. — M. de Marcère, L'assemblée nationale et le gouvernement de M. Thiers.

J. Escher. **Erechtheus, Erichthonios, Europa,** extr. du *Lexicon* de Pauly-Wissowa, Stuttgard, 1906. In-8°, p. 1-13.

Les trois articles réunis par E. se réduisent par le fait à deux, car Erichthonios, comme l'auteur a eu raison de le montrer, n'est qu'un doublet d'Erechtheus. Signalons en passant qu'E. n'admet pas l'hypothèse singulière de Lechat dans les *Monuments Piot*, suivant laquelle l'Athéna « mélancolique » de l'Acropole regarderait l'enfant Erichthonios. L'étude sur Europe est la plus intéressante et, aussi bien, la plus développée. Le nom (qui se rattache à Zeus Eury-opa) n'a rien de sémitique et il va de soi que la légende ne tire son origine ni de Tyr, ni de Sidon. Elle est foncièrement grecque et localisée en Épire et en Béotie, d'où elle a essaimé vers l'Orient. Parmi les monuments figurés qu'E. n'a pas connus, on peut citer un fragment de vase à relief archaïque que Brœndsted a dû rapporter de Béotie et que j'ai publié dans les *Mélanges Perrot*.

A. de Ridder.

Gesammelte Schriften von Theodor Mommsen, Zweiter Band: **Juristische Schriften**, Zweiter Band. Berlin, Weidmann, 1905. VIII-459 pp. et 2 pl. gd. in-8°. Prix : 12 Mk.

Theodor Mommsen als Schriftsteller. Ein Verzeichnis seiner Schriften, von Karl Zangemeister. Im Auftrage der kœniglichen Bibliothek bearbeitet und fortgesetzt von Emil Jacobs. Berlin, Weidmann, 1905. XI-189 pp. in-8°. Prix : 6 Mk.

La promptitude avec laquelle les savants allemands se sont empressés à recueillir l'œuvre éparse de Mommsen a été louée quand a paru

le premier volume. Cette activité ne se ralentit pas et le second volume est venu sans tarder se placer à côté du premier. On avait encore ici des instructions et des indications de l'auteur. M. Kübler, qui donne ses soins à la section juridique des opuscules, n'a eu qu'à compléter la liste dressée par Mommsen, et à insérer, d'après le plan général élaboré par M. Hirschfeld, un certain nombre d'articles qui rentraient dans ce volume.

Ils concernent tous l'histoire littéraire du droit et des collections juridiques, de sorte que ce volume forme un tout. Salvius Julianus, S. Pomponius, Gaius, Ulpien, Papinien, Q. Mucius Scaevola, les Digestes, le « code égyptien », les décrets et rescrits des empereurs, le *Gregorianus*, le code Théodosien, le code Justinien, les échos des textes juridiques romains au moyen âge forment une série chronologique à peu près continue. On aura un autre aspect de la curiosité de Mommsen dans quelques observations sur la langue et les formules, sur le sens du mot *Digesta*, sur la désignation des douze tables, sur celle des empereurs chez les jurisconsultes, sur la formule *recognoui*, sur la manière d'appeler les collections de constitutions, sur *pragmaticus* et *sanctio pragmatica*. Il n'est pas utile de répéter combien de science ingénieuse et précise se trouve enfermé dans les opuscules du philologue qui signait fièrement un des mémoires de sa jeunesse : *Theodorus Mommsen iurisconsultus*.

La plupart de ces articles avaient paru dans la revue de Savigny. Certains cependant étaient cachés dans des mélanges offerts à des savants. Entre tous, se distingue le long et célèbre mémoire sur la chronologie des constitutions de Dioclétien et de ses collègues. A ce mémoire est jointe une des deux planches du volume, des fac-similés du code Justinien dans les mss. de Munich 6375 et de Darmstadt 2000; les éditeurs ont remplacé l'ancien fac-similé par une héliogravure. L'autre planche est destinée à la comparaison entre des rescrits sur papyrus et les tablettes de cire.

Les éditeurs ont inséré quelques notes. Ce sont des rectifications ou des compléments, et pour certains mémoires, la bibliographie des discussions qu'ils ont suscitées. Ces notes étaient nécessaires. Elles demandaient autant de science que de tact. C'est évidemment ce que Mommsen lui-même eût voulu ajouter pour guider le lecteur.

Ce volume fait honneur à M. Kübler. Il faut lui savoir gré du désintéressement qu'il met à négliger ses travaux personnels pour nous donner les œuvres de son maître.

La bibliographie dressée par MM. Zangemeister et Jacobs sera le complément nécessaire des *Gesammelte Schriften*. Zangemeister avait rédigé un premier catalogue pour le 70e anniversaire de Mommsen (30 novembre 1887). Il est mort avant Mommsen, le 6 août 1902. M. Jacobs a remanié et complété cette liste, et il l'a continuée jusqu'en 1905, bien que Mommsen soit mort le 1er novembre 1903; mais on a

publié de lui et on publiera encore sans doute plus d'une note inédite, plus d'un ouvrage où il a mis la main. Les œuvres sont groupées année par année, depuis 1837, avec les références et les indications nécessaires. Cette bibliographie compte 1513 numéros. A côté des articles et livres scientifiques, on y voit figurer des articles de journaux, le télégramme du 27 mai 1900 envoyé à l'occasion de la fondation du « Gœthesbund », celui de 1903 à Bénévent « nello XLIII anniversario della liberazione dall'oscurantismo pontificio ». On y trouvera naturellement la célèbre lettre *Agli Italiani* de *La Perseveranza*. Il semble même que les auteurs ont commis une légère erreur sur ce point. Le n° 591 paraît être la publication originale et le n° 573 une réimpression « Ristampa permessa ». Les deux articles devraient être échangés. De même le n° 593 (lettre au *Secolo*) est la première édition. Si l'expression « Wiederabdruck » vise les n°s 591 et 593, elle ne paraît pas exacte. Les publications auxquelles Mommsen a inséré quoi que ce soit sont mentionnées à leur rang : ainsi le Velleius Paterculus de Haase (corrections de M.), les *Exempla* de Willmanns, l'Aulu-Gelle de Hertz (n°s 603, 654, 962, 1042). Les traductions forment aussi autant de numéros distincts, même l'annonce d'une seconde édition de la traduction polonaise, laquelle édition n'a point paru (n° 836).

On retrouve les publications, livres, revues et recueils, où Mommsen a collaboré, dans un catalogue final. Précieux pour les périodiques. *Festschriften* et albums divers, ce nouveau catalogue aurait peut-être pu omettre les éditions comme l'Arrien de Hercher, l'Asconius de Kiessling et Schœll, le Florus de Halm et tant d'autres. Un bon index termine ce volume exact, et presque aussi amusant à feuilleter qu'utile à consulter.

P. L.

Einleitung in das Alte Testament, von H. L. Strack. Sechste Auflage, München, Beck, 1906; gr. in-8, VIII-256 pages.

La source du fleuve chrétien : I. Le Judaïsme, par E. Dujardin. Paris, Mercure de France, 1906; in-12, 419 pages.

Essai sur la christologie de saint Paul. Première partie : L'œuvre, par S. Monteil. Paris, Fischbacher, 1906; gr. in-8, 264 pages.

M. Strack est un critique très circonspect. Il ne se résigne pas encore à faire du Code sacerdotal le plus récent document de l'Hexateuque, à contester au roi David la composition de tous les psaumes qu'on lui attribue, à Salomon toute participation au livre des Proverbes. Son introduction n'en est pas moins un ouvrage très bien ordonné, très clair, très documenté. Bibliographie complète. L'auteur fournit tous les renseignements utiles, même ceux dont on peut se servir pour n'être pas de son avis.

C'est à une toute autre école qu'appartient M. E. Dujardin. Son exposé de l'histoire juive, de ce que l'on a cru pouvoir appeler jusqu'à présent histoire d'Israël, se fonde sur une critique radicale et sommaire de l'Ancien Testament, qui serait, dans son ensemble et dans toutes ses parties, postérieur au temps de la captivité. « La littérature juive, nous dit-il, naît, à Jérusalem, à la fin du ve siècle avant notre ère. Et elle naît avec tous les caractères, nécessairement, des littératures primitives ». Les divers documents qui sont entrés dans la Loi auraient été rédigés entre la fin du ve siècle et la fin du ive; les écrits prophétiques, sans exception et tout entiers, appartiendraient au temps de la domination grecque, le dernier en date serait le second Isaïe, vers l'an 200; Daniel, vers l'an 164, inaugure l'ère des apocalypses; tous les psaumes ont été composés vers la fin du iiie siècle et le commencement du second. Ainsi les Prophètes sont remis après la Loi, et le plus clair résultat du grand travail critique accompli au siècle dernier serait la distinction des sources du Pentateuque; tout le reste ne serait guère qu'insuffisance et erreur.

Il ne semble pas que la critique se soit grandement émue lorsqu'un système semblable a été proposé par M. Maurice Vernes. On peut croire que M. Dujardin ne la convertira pas davantage. Sans doute elle a été amenée progressivement à reconnaître dans la plupart des écrits prophétiques une élaboration rédactionnelle qui n'a guère cessé qu'avec la constitution du Canon; après avoir distingué deux Isaïe, elle a renoncé à compter les mains qui ont eu part à la rédaction du livre traditionnellement attribué au prophète contemporain d'Ezéchias; elle a modifié de façon analogue ses conclusions sur Jérémie; elle a distingué des sources et un encadrement rédactionnel dans les Juges, dans Samuel, dans les Rois. Des milliers de conjectures ont pu être perdues sur le détail: dans l'ensemble, cette minutieuse analyse littéraire, qui était indispensable, aboutit à des conclusions suffisamment certaines; elle s'appuie d'un côté, sur les particularités de langage, de style et de rédaction, de l'autre, sur le rapport du contenu avec les circonstances de l'histoire, autant qu'elles nous sont connues; si ses résultats sont susceptibles de perfectionnement, et nul exégète sérieux ne le contestera, ce ne peut être que par l'emploi d'une méthode plus sévère, par un examen plus attentif encore des textes et de leur signification naturelle. Or on ne voit pas que la thèse de la modernité de l'Ancien Testament repose sur cette considération plus exacte des faits littéraires et historiques qui serait la condition nécessaire d'un véritable progrès. Non seulement ceux qui la défendent ne semblent pas avoir discuté à fond l'œuvre de leurs devanciers, mais ils procèdent, pour leur compte personnel, avec moins de rigueur que ceux-ci; moins méticuleux dans l'observation, ils sont plus hardis dans les conclusions. Ainsi M. D. parle du livre de Jérémie comme d'une composition homogène et d'un roman lyrique dans la forme, politique dans le

fond. Ce n'est ni l'un ni l'autre, mais une compilation médiocrement agencée de récits et de discours qui ne sont pas tous du même auteur ni de la même époque et qui ne peuvent sans violence être tous interprétés en fictions littéraires dont l'application réelle serait différente de leur objet apparent. De même M. D. partage seulement en deux le livre d'Isaïe, trouvant dans les trente-neuf premiers chapitres « une unité d'inspiration qui permet de les étudier d'ensemble », et attribuant toute la seconde partie à un seul auteur. Or la première partie contient des éléments très disparates; il est bien difficile, par exemple, de reconnaître la même inspiration dans les ch. XXIV-XXVII, composition apocalyptique de basse époque, et dans tel morceau des dix premiers chapitres qui concerne le roi d'Assyrie; quant à la seconde partie, on admet volontiers, et pour de bonnes raisons, que les ch. LVI-LXVI ne sont pas du même auteur que les précédents.

Ce n'est pas sans beaucoup d'artifices exégétiques et de suppositions invraisemblables que l'on arrive à entendre comme des fictions relatives à la période hellénique les écrits des prophètes qui s'appliquent tout naturellement aux époques assyrienne, chaldéenne, persane. Quel morceau d'histoire ancienne se présente avec plus de garanties que l'oracle d'Isaïe à l'occasion du siège d'Asdod par l'armée de Sargon (Is. XX)? Comment le fond des chapitres VII et VIII du même prophète, concernant la situation du royaume de Juda vers 734-730, aurait-il pu être imaginé au temps des Séleucides? Et que signifient dans la même hypothèse la plupart des récits relatifs à la carrière de Jérémie? Osée et Amos ont-ils véritablement un sens quand on les arrache à la période assyrienne, et les chapitres XL-LV d'Isaïe se comprennent-ils ailleurs qu'au début de la période persane? On n'a que cet argument à faire valoir contre la thèse de M. D. : les textes ne s'y prêtent pas. Non seulement il n'a pas démontré « qu'il n'y eut jamais de prophètes » en Palestine, si ce n'est « au premier siècle de notre ère », Jean-Baptiste, Jésus de Nazareth, Theudas, « pâles imitateurs de héros fictifs », mais l'effort qu'il a fait sert plutôt de contre-épreuve aux résultats communément admis par les critiques et les confirme indirectement. Si jamais dans la Loi il n'est « question du prophétisme en tant qu'institution », tandis qu'il y a « mille et une lois concernant le sacerdoce », c'est tout simplement que le prophétisme n'était pas une institution et que le prédication inspirée des prophètes ne pouvait pas être réglementée comme le service du culte.

Certaines inexactitudes plus ou moins importantes seraient à relever dans le détail : p. 39, « les résistances d'Omri » à l'invasion assyrienne, qui seraient mentionnées sur « les monuments cunéiformes » (les dits monuments connaissent seulement le nom d'Omri, dans la formule « pays de Humri », pour désigner le royaume d'Israël, et ils attribuent la prise de Samarie à Sargon, non à Salmanasar); p. 44, la prise de Babylone par Cyrus, pendant un festin de « l'empereur Balthasar »

(on a maintenant des indications plus autorisées que le livre de Daniel sur cet événement); p. 91, doute sur l'emploi historique du nom d'Israël (ce nom a été certainement usité comme désignation du royaume du nord, et l'on ne voit pas pourquoi il n'aurait pu servir antérieurement à l'ensemble des tribus apparentées sur lesquelles ont régné David et Salomon). Qu'après Daniel, le Messie ait été identifié définitivement à un ange, l'assertion est risquée; partir de là pour affirmer que Jésus s'est donné comme le précurseur du Messie, non comme le Messie lui-même, est sacrifier l'histoire à la conjecture.

M. D. a mis dans son œuvre beaucoup de talent et de sincérité. Peut-être a-t-il eu tort de penser que l'histoire d'Israël était tout entière à refaire, et de se persuader en même temps que la chose était relativement facile.

On dirait que M. S. Monteil a voulu tirer de saintPaul une théorie de la justification par la foi au Christ crucifié qui satisfasse le sens moral des personnes que choque la doctrine de l'expiation. Son exégèse, d'ailleurs très bien informée, très déliée, un peu trop subtile peut-être, conclut à ce que la rédemption, d'après Paul, serait le salut accordé à celui qui croit en Jésus, refusé à celui qui ne croit pas. C'est-à-dire qu'il n'y aurait pas de rédemption proprement dite. On ne voit pas, observe M. M., comment la justice de Dieu se fût révélée par le supplice d'un innocent, non par celui des coupables. Sans doute, mais il ne s'agit pas de savoir si cette idée est bien consistante; il s'agit de savoir si elle est dans saint Paul. On ne voit pas non plus comment l'immolation d'un animal quelconque ou d'un être humain pouvait concilier à l'homme la faveur de la divinité: cela n'empêche pas le sacrifice de tenir une belle place dans l'histoire de la religion. Et il est incontestable que Paul applique, en la purifiant, si l'on veut, mais enfin qu'il applique l'idée commune du sacrifice et de ses effets propitiatoires à la mort de Jésus considéré comme chef de l'humanité. A propos de I *Cor.* XI, 23, M. M. dit qu'attribuer le récit de la dernière cène à une révélation du Christ serait « statuer trop facilement un miracle ». Ici encore la question est de savoir ce que veut signifier Paul: et Paul rapporte au Christ, non à la tradition des témoins, ce qu'il raconte de l'institution eucharistique. Le contenu même du récit invite à y reconnaître une vision de l'Apôtre. Vision de foi, non relation historique de la dernière cène. Et du livre de M. M. l'on peut dire aussi que c'est une œuvre de foi, l'œuvre d'un croyant et d'un prédicateur (on s'en aperçoit à son style) très éclairé, mais aussi très convaincu, non précisément une étude critique sur la doctrine christologique de saint Paul.

Alfred Loisy.

Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, ouvrage publié sous la direction de M. André Michel. Tome I : *Des Débuts de l'art Chrétien à la fin de la période Romane.* — Paris, Libr. A. Colin, 2 vol. gr. in-8°, de 450 et 510 pp. (Prix : 15 fr. le vol.).

C'est une vaste publication qu'a entreprise ici la maison Armand Colin. Après l'histoire générale, après l'histoire littéraire, il convenait assurément de penser à entreprendre résolument la plus difficile, la plus neuve de toutes, l'histoire de l'Art. Aussi bien était-ce relier d'avance jusqu'à nous l'admirable histoire de l'Art antique de MM. Perrot et Chipier et marquer les jalons, tout au moins, de cette évolution de l'imagination plastique des peuples. « Dégager, des milliers de monographies et de *contributions* entassées sur les rayons des bibliothèques, les résultats positifs et les vues générales qu'il semble permis désormais de considérer comme assurés », tel est en effet le but que se pose le directeur de cette publication, M. André Michel, que sa situation de conservateur-professeur en nos Musées Nationaux, autant que sa déjà longue carrière de critique d'art, rendaient particulièrement compétent pour coordonner les recherches et discuter les conclusions des divers collaborateurs de l'œuvre commune. Il ajoute, — car sans doute il s'est rendu compte autant que personne, qu'en réalité cette histoire générale de l'Art aboutissait tout de même, forcément, à une série de monographies, — que la tentative offrira au moins ce résultat certain, « d'orienter plus utilement les recherches des érudits et de marquer plus nettement sur la carte les frontières des *terrae incognitae* », déclaration dont la modestie désarmerait les plus exigeantes critiques. Il conclue enfin que cette série d'études spéciales, cette collection de volumes copieusement illustrée par des reproductions dont l'exactitude n'a plus rien à voir avec les à-peu-près qui rendent vaines et ridicules tant d'anciennes encyclopédies, devra être considérée comme un tableau de l'évolution des formes et de la vie des monuments, avec assez de détails pour que l'enchainement puisse en être suivi, avec des références bibliographiques ou graphiques suffisantes pour que les affirmations puissent être contrôlées, en limitant d'ailleurs à l'essentiel le choix des monuments et des preuves ; une histoire en un mot, non pas un répertoire ou un traité d'esthétique ».

Le défaut de ces sortes de publications, surtout quand elles s'attachent à une histoire qui soulève autant de problèmes à chaque pas, c'est que, pour rester dans les proportions normales et relatives qu'exige cette réunion d'études, chaque auteur en est réduit à cette alternative : ou de passer à côté de ces problèmes et de les laisser intacts, en les indiquant ou non ; ou bien, de les résoudre suivant son sentiment mais sans avoir la faculté de les discuter ou en tous cas d'armer de documents et de preuves sa discussion. Il faut, partout et surtout, qu'on l'en croie sur parole. Ces sortes d'histoires générales ne comportent pas les notes au bas des pages, et l'on a pris depuis

longtemps le parti de s'en passer, reportant les indications essentielles à la bibliographie qui termine chaque chapitre. En revanche, le style du texte est autrement serré et nourri que celui qu'on adoptait jadis dans les livres de ce genre : on y cherche moins l'agrément que l'exactitude et l'on ne perd jamais de vue qu'il importe avant tout de fournir des indications au travailleur. Le Directeur de l'entreprise se réserve de formuler, à la fin de chaque volume, une sorte de synthèse historique où, d'école à école, d'époque à époque, sont marqués l'enchaînement et la filiation des œuvres. Et c'est ainsi que M. André Michel, en une vingtaine de pages, a su donner, pour conclusion des deux premiers tomes que nous annonçons, une très heureuse et exacte physionomie de cette évolution artistique de dix siècles, de ces tâtonnements de la foi chétienne à la recherche d'un art nouveau et bien à elle, et de cette floraison d'écoles dites Romanes qui constituent la première partie de cette publication et nous conduisent au seuil de l'art libre et déjà moderne né au XIIe siècle de la consultation directe de la nature, de l'expression simple de la vie.

Maintenant, que renferment ces deux tomes dont l'ensemble atteint presque 1000 pages? C'est ce qu'il faut dire au moins, à défaut d'une étude de détail impossible à aborder ici. L'art « Pré-Roman », qui est passé en revue dans la première partie, a donné lieu aux études suivantes : de M. André Pératé, *les commencements de l'art chrétien en Occident* (les catacombes, les basiliques, mosaïques et peintures, sarcophages, jusqu'au XIIe siècle); de M. Camille Enlart, *l'architecture romaine en Occident* (basiliques latines et mérovingiennes, églises carolingiennes et saxonnes); de M. Gabriel Millet, *l'Art Byzantin* (architecture, peintures, miniatures, mosaïques et pavements, tissus et métaux, sculpture, iconographie... Un chapitre très étudié); de M. Paul Leprieur, *la peinture en Occident du Ve au Xe siècle, en dehors de l'Italie* (miniatures surtout); de M. Emile Bertaux, *la peinture et la sculpture en Italie* aux mêmes époques; de M. Marquet de Vasselot, *les influences orientales;* de M. Emile Molinier, *l'art de l'époque barbare* (bijoux, émaillerie).

L'art Roman, que comprend la seconde partie, a été étudié dans les chapitres suivants : de M. Camille Enlart, *l'Architecture Romane* (en France, en Allemagne, en Scandinavie, en Italie et jusqu'en Syrie.... une revue étendue, établie sur d'excellents principes et suffisamment documentée ; de M. André Michel, *la sculpture Romane en France* (étude aussi artistique qu'informée); de M. Emile Bertaux, *la sculpture en Italie*, de 1070 à 1260, et *la peinture dans l'Italie méridionale*, aux mêmes époques; de M. Arthur Haseloff, *les peintures et miniatures dans les pays du Nord* (chapitre très neuf) ; de M. Emile Mâle, *la peinture murale et la peinture sur verre en France*; de M. Emile Molinier, *les ivoires, le bronze, l'orfèvrerie, l'émaillerie*; de M. Marquet de Vasselot, *les influences orientales;* de M. Maurice

Prou, *l'art monétaire;* enfin la *conclusion* de M. André Michel. — Douze planches hors texte et 471 reproductions dans le texte élucident toutes ces monographies; elles sont généralement excellentes.

Le tome II sera naturellement consacré à l'*Art Gothique*, et signé à peu près des mêmes érudits.

H. DE CURZON.

L. CONSTANS, **Chrestomathie de l'Ancien français** (IXe-XVe siècles), ouvrage couronné par l'Académie française, 3e édition soigneusement revue. Paris et Leipzig, H. Welter, 1906; un vol. gr. in-8°, de 244 pages.

Voici parvenu à sa troisième édition un ouvrage bien connu, qui n'a pas besoin d'être présenté aux lecteurs, ayant déjà rendu de grands services à l'étude raisonnée de l'ancien français, et étant appelé à en rendre encore sous sa nouvelle forme. Il a été imprimé cette fois de façon à servir de complément au Lexique abrégé qu'on a tiré du grand dictionnaire de Godefroy, et pour lequel MM. Bonnard et Salmon ont écrit de leur côté une *Grammaire sommaire* dont j'ai rendu compte ici naguère (voir *Revue Critique* du 23 mai 1904). Il va de soi que M. Constans a revisé avec soin les divers textes dont se compose sa Chrestomathie : il a supprimé deux ou trois morceaux qui ne lui ont plus paru indispensables; il en a déplacé deux ou trois aussi par suite de scrupules sur la chronologie; quant aux autres, il les a fait largement profiter des éditions et des travaux qui ont paru depuis une quinzaine d'années. C'était son droit et son devoir : tout cela va bien, tend à rapprocher cet ouvrage du degré de perfection où l'on peut aspirer, et quoi qu'il y eût à dire à propos de quelques-unes des notes afférentes aux premiers textes, je ne vais faire porter ma critique que sur un seul point. Aussi bien l'auteur nous y engage lui-même, faisant dans son Avertissement appel au concours bienveillant de ses collègues pour l'amélioration de son livre.

C'est du Glossaire que je veux parler. Depuis la première édition, celle de 1883, ce Glossaire n'a guère été remanié : il s'ensuit qu'il n'est plus au courant de la science et présente de nombreuses défectuosités, ce qui est regrettable étant donné le public auquel il s'adresse et qui est appelé à le feuilleter. Encore entendons-nous bien, ce Glossaire est précieux en ce qu'il offre un classement de toutes les formes et de toutes les locutions comprises dans les textes; ce que j'y trouve défectueux, ce sont les étymologies données, et la façon dont elles y sont données. Je m'explique, en citant quelques exemples à l'appui, et en réduisant sous un certain nombre de chefs mes critiques. 1° Tout d'abord il ne me parait pas admissible que, dans un glossaire destiné surtout à des débutants, les mots savants ou d'emprunt ne soient pas distingués des mots héréditaires, et que *glorieus* par exemple ou *passion* soient suivis simplement de *gloriosum, passionem*, mis entre parenthèse, comme

chanter peut l'être de *cantare*. Il faudrait faire accompagner les premiers d'une mention quelconque, ne fût-ce que *s.* ou *sav.*, et voilà un point auquel il est facile de remédier. — 2° En second lieu, n'est-il pas un peu bien arbitraire d'exclure de propos délibéré toute étymologie non latine, toutes celles notamment qui se rapportent aux termes germaniques? Et en quoi après *eschine*, je suppose, ou bien *garnir*, ne sommes-nous pas en droit d'attendre la mention de *skina* ou de *warnjan*, au lieu d'un simple astérique entre parenthèses? Comment le lecteur pourrait-il autrement se faire une idée juste de la composition de l'ancien lexique français? Lacune regrettable, et d'autant plus choquante qu'elle est soulignée par quelques dérogations faites, çà et là, je ne sais pourquoi, à la règle adoptée : ainsi aux mots *boisdie*, *orgueil*, *tochier*, je trouve qu'il est fait mention de types empruntés au germanique, et il s'agit précisément de cas contestés ou contestables. Ce n'est pas là être conséquent; et ce n'est pas l'être non plus que d'indiquer *senescalcum* après *seneschal*, si plus haut on n'a pas fait suivre *mareschal* de *mariscalcum*. — 3° J'arrive au système adopté — et qui n'a pas varié depuis la 1re édition — pour donner une idée de la formation des mots : ce système est contestable, il prête par maint détail le flanc à la critique, et dans son ensemble ne me paraît guère conforme aux données de la science. D'abord il me semble inutile ou même dangereux, à propos des mots français, de chercher à donner par intermittence des leçons d'étymologie latine : tout ce qu'on doit faire, dans un lexique de ce genre, c'est indiquer entre parenthèses et tels quels les termes latins qui représentent une étape plus ancienne de nos mots français; pour ceci on n'a qu'à se baser sur la nomenclature d'un dictionnaire comme celui de Georges ou bien encore celui de Benoist-Goelzer. Je ne voudrais donc pas voir figurer ici des mentions telle que *cantare-ionem*, *gelu-are*, *re-patriaare*, etc., à la place de *cantionem*, *gelare*, *repatriare*, qui sont des mots parfaitement latins. Je trouve plus contestable encore l'explication de *empevré* par un type hybride *in-peivre-atum*, puisque *piperatus* au moins est fort usité en latin, et que la 1re édition de M. C. tenait compte du fait, si j'ai bonne mémoire. Mais que penser de *duchoise* expliqué à l'aide de *duc-ensam!* Qu'est-ce qu'un suffixe *-ensam?* Je ne le connais pas, et tout cela est décidément bien barbare. — 4° Une inconséquence d'un autre genre consiste à avoir admis certains types de basse latinité, quelques-uns fort hypothétiques ou très tardifs, comme *buscam*, *multonem*, *roccam*, tandis qu'on refusait cet honneur à des mots bien connus tels que *spatha* par exemple, ou *gamba*, le premier dans Tacite, le second dans Végèce (voir *espée* et *jambe* qui ne sont accompagnés d'aucune étymologie). Il ne faudrait pas non plus munir d'un astérique *carruca*, qui est un mot de bonne latinité, quelle que soit d'ailleurs son origine (vraisemblablement gauloise). — 5° Après les inconséquences et les oublis, viendraient les inadver-

tances proprement dites. Ainsi *escolier*, dont la forme primitive est *escoler*, remonte en réalité à *scholarem* : je ne connais pas en latin *scholarium*, qui est ici allégué. Les formes parallèles dans les autres langues romanes ne permettent pas de donner comme ancêtre un type *jacire* à notre verbe *gesir*, et d'ailleurs les lois phonétiques expliquent facilement comment il remonte à *jacēre*. En revanche, et précisément pour ne pas embrouiller l'idée que les débutants peuvent se faire de l'action de ces lois phonétiques, il importerait en bien des cas (parfois à côté des formes classiques) d'indiquer les prototypes exacts de nos mots français, j'entends les formes du latin vulgaire : ainsi *estoile* sort directement de *stēla*, non de *stella; fornaise* de *fornatia*, non de *fornacea; glouton* de *gluttonem*, non de *glutonem; place* de *plattea*, non de *platea; plovoir* de *plovēre*, non de *pluēre*. Tout cela est bien connu, et il faut ajouter encore que *sospecon* représente *suspectionem*, non *suspicionem*; que *reison* n'est point la « forme normale » de *rationem*, ni comparable à *oreison*, *veneison*, puisque l'*a* non accentué se conserve précisément en syllabe initiale. Ce sont donc là autant d'indications fausses : il n'est point exact non plus que *rogeier* représente *rubicare*, puisque dans tous les verbes de ce genre le suffixe *-oier* remonte à *-idyare* et non à *-icare*. Je ne veux pas insister sur les cas douteux et contestés comme celui de *encombrer* qui ne doit pas venir de *incumulare*, ou celui de *encore* qui représente peut-être *in qua hora* *hanc ad horam* aurait abouti à *enchore*. D'ailleurs, quoique je sois loin d'avoir épuisé la liste des étymologies qui sont ici défectueuses ou présentées d'une façon inacceptable, j'en ai dit du moins assez pour indiquer dans quel sens devra être remaniée toute cette portion du glossaire. Il eût été désirable que M. Constans, dans l'intérêt même des étudiants, réalisât d'ores et déjà cette amélioration, et il y serait facilement parvenu, ne fût-ce qu'en se basant sur les données fournies par le *Dictionnaire Général* ou par des traités de phonétique récemment parus : le temps lui aura probablement fait défaut pour cette révision, et ce sera l'affaire d'un édition subséquente.

E. Bourciez.

Francesco Picco. **Salotti francesi e poesia italiana nel Seicento**; Turin-Gênes-Milan, R. Streglio, 1905; 1 vol. in-8° de 231 pages.

Cet élégant volume, écrit d'une plume alerte, aussi agréable à lire qu'à manier, est destiné à mettre en lumière l'influence de la poésie italienne sur la société polie de France pendant la première moitié du XVIIe siècle ; en d'autres termes, l'auteur revient sur les relations du célèbre G. B. Marino avec les Précieuses. Parti de l'idée que ces relations sont incontestables, il retrace, avec le secours de Tallemant des Réaux, de Rœderer, de V. Cousin et de Livet, le tableau connu de la

société précieuse, et y ajoute un certain nombre de rapprochements entre la manière de Marino et celle d'écrivains comme Voiture. Mais l'intérêt de ces comparaisons est subordonné à ce postulat : Marino a été à Paris de 1615 à 1623; donc la formation de l'esprit précieux se rattache à l'accueil triomphal qui lui fut fait alors en France. Cependant paraissait en 1904 la thèse de M. Ch. W. Cabeen sur le même sujet, où, malgré bien des lacunes, la question était renouvelée par ce doute assez grave : Marino a-t-il réellement exercé une influence quelconque sur la société et la poésie précieuses ? On ne trouve pas trace de sa présence à l'hôtel de Rambouillet, et cette présence paraît en effet tout à fait invraisemblable pour des raisons que j'ai exposées ailleurs (*Bulletin italien*, Bordeaux, V, 1905, p. 54). Cette façon nouvelle d'envisager le problème n'a pas été sans créer quelque embarras à M. Picco : il admet et confirme que Marino n'a eu sans doute aucun rapport personnel avec le cercle de Mme de Rambouillet (p. 149-150), mais il s'empresse d'ajouter que son influence sur les précieuses reste hors de toute discussion (p. 150-151); dès lors la question de savoir si le poète napolitain a réellement fréquenté le célèbre hôtel lui paraît « peu ou point intéressante » (p. 188), et cette attitude un peu trop cavalière lui permet de raisonner comme si Marino avait été l'un des assidus de la chambre bleue (p. 181 et passim). Il y a là une équivoque fâcheuse. L'erreur de M. P. est de n'avoir pas assez vu que le débat a revêtu aujourd'hui une forme purement historique : quand, où et comment s'est formé l'esprit précieux ? Quels en furent les caractères propres jusqu'en 1623, date du départ de Marino? Ces caractères s'accordent-ils avec ceux de la poésie de l'*Adone* ? Il ne faut confondre ici ni les époques ni les « milieux » : l'hôtel de Rambouillet s'étant mis en opposition avec la grossièreté de la cour, les faveurs que Marino put recevoir de Marie de Médicis ne prouvent rien en faveur de son influence auprès de la « société polie », bien au contraire. Autre question nettement distincte : après 1623, l'influence personnelle de Marino étant mise à part, l'*Adone* a-t-il contribué à égarer le goût, à préparer cette préciosité ridicule dont Molière et Boileau ont fait justice ? Cela est vraisemblable ; encore faudrait-il le montrer par des rapprochements plus probants que ceux dont M. Picco dit lui-même (p. 180), à propos de Voiture : « Le poète français a-t-il eu sans cesse sous les yeux le modèle italien ? Non, peut-on répondre d'une façon générale, mais il en a l'esprit.... » Sans doute il y a un certain air de famille entre le style précieux et celui de Marino ; on ne l'a que trop répété sans essayer d'aller au fond des choses; il n'est pourtant pas sûr que ce fond soit identique, ou du moins il vaudrait la peine d'y regarder de plus près. Pour cela, il faudrait faire abstraction de Livet, de Cousin et de Rœderer, s'adresser directement aux contemporains, se pénétrer de leur esprit, de leur goût, de leur style et de leurs affinités littéraires, en tenant un compte

sévère de la chronologie : on pourrait dire alors avec précision quand et comment la littérature précieuse s'est rapprochée du marinisme, et en quoi elle s'en distingue.

Il en coûte de constater qu'une étude qui atteste tant de bonne volonté, d'amour de son sujet et même de talent, ne réussit pas mieux à résoudre les problèmes qu'elle pose, peut-être justement parce qu'elle ne les pose pas avec une rigueur suffisante. Mais M. Picco est jeune ; il lui était difficile de faire mieux avec les secours que lui offraient les bibliothèques de Florence, et son livre est en somme un début fort honorable. Il trouvera prochainement, avec un sujet moins complexe, l'occasion de mettre en pleine valeur des qualités qui paraissent devoir mieux le servir dans la critique littéraire proprement dite que dans l'enquête historique.

Henri HAUVETTE.

Philippe GODET. **Madame de Charrière et ses amis d'après de nombreux documents inédits (1740-1805)**, avec portraits, vues, autographes, etc. Genève, A. Jullien ; 2 volumes in-8° de XIII-519 et de 448 pages.

Cette biographie d'une femme d'esprit dont la destinée resta, somme toute, inférieure à son mérite et dont la production littéraire ne reflète pas tout le talent, est consciencieuse, abondante et informée à souhait[1]. Le lecteur est parfois tenté de la trouver un peu lente, sinueuse et dispersée : c'est que tant de sentiers de traverse venaient solliciter le biographe de Mme de Charrière qu'il ne faut pas trop s'étonner s'il a permis aux amis de son héroïne, et souvent aux plus humbles et aux plus obscurs de ses familiers, de retenir longuement son attention. Il va sans dire, d'ailleurs, que lorsque l'ami s'appelle Benjamin Constant, c'est tout bénéfice ; même quand de moindres personnages, un Du Peyrou, un Chaillet, un Huber, viennent graviter autour de la résidence du Colombier, on trouve vite à rattacher à des choses importantes ou connues quelque détail de ces conjonctures quelque peu « cantonales » ou médiocres. Et même lorsque les partenaires de l'auteur de *Caliste* sont de simples figurants de la chronique locale ou de l'histoire générale, un piquant tableau de mœurs — l'Emigration, par exemple, au début du second volume — prend la place de l'étude de caractères, et la toile de fond arrête le regard que les premiers plans ne sollicitent plus.

C'est dans une heureuse préparation à rester dans le ton qui con-

---

1. Mme de Charrière n'a-t-elle fait à Lausanne que de brefs séjours ? Je ne vois pas que M. G. fasse état d'un article du *Conservateur Suisse*, t. VII, 1815, p. 278, signé P. B., *Souvenirs de mon séjour à Lausanne de 1779 à 1787* et où (sauf erreur) il est question de son « cercle ». Dans un article du *Journal de Genève* du 14 mai 1906, M. G. vient de publier quelques documents nouveaux, tombés trop tard entre ses mains.

venait au tableau que je chercherais volontiers le principal mérite de M. Godet. Pour son héroïne comme pour les hommes et les milieux qui l'environnent, il était bon d'être au fait de ces pays qui faisaient bordure à notre XVIIIe siècle sans s'absorber en lui, Hollande, Alsace, Suisse, Savoie, toute cette zone qui — telle Mme de Charrière — est grande tributaire intellectuelle de la France tout en admettant mille particularités d'un autre ordre qui forment souvent avec notre culture des contrastes savoureux. Sainte-Beuve lui-même n'a pas toujours eu, en la matière, l'angle optique le plus convenable. Peut-être en a-t-il porté la peine dans son interprétation, si vivement combattue par M. G., de la liaison de Mme de Charrière avec B. Constant : il lui fallait, comme on sait, que les deux amis eussent « planté le clou d'or », et que la camaraderie de ces intarissables causeurs, de ces épistoliers infatigables, eût son arrière-plan amoureux. Or, en dehors de toutes sortes de raisons fort judicieuses que M. G. fait valoir en faveur de sa thèse de l'absolu platonisme, il y a ici je ne sais quelle atmosphère insinuante qui nous fait admettre une hypothèse dont « ces Messieurs de Paris », comme M. G. écrit quelque part, ne parlaient le plus souvent qu'avec un sourire.

Les deux seuls *trous* qu'il faille signaler dans la trame serrée de cette biographie ont dû faire le désespoir du biographe avant d'attirer le regard du critique. L'une de ces lacunes, la plus regrettable sans doute, et qu'on peut désespérer de jamais combler après M. G., concerne la vie sentimentale de Mme de Charrière; il s'agit de l'épisode qu'il a intitulé *Un Mystère* et dont le bouleversement a dû contribuer à laisser à cette âme désabusée et trop consciente son désenchantement suprême : et il est assez probable qu'on peut voir dans cette crise d'une femme de quarante ans, peu avant sa rencontre avec B. Constant, un argument de plus en faveur du caractère surtout intellectuel et moral de leur liaison. L'autre ignorance confessée par M. G. peut très bien n'être que provisoire : elle a trait à la publication de pamphlets, d' « épingles » dardées par Mme de Charrière, en 1789, contre les premières violences de la Révolution (I, 405).

Dans le même ordre d'idées, et puisque en son héroïne l'écrivain avait droit à l'intéresser autant que la femme, regretterons-nous que M. G. prenne en général si peu de soin de situer les romans de Mme de Charrière dans l'histoire des idées ou des formes littéraires? Il a des remarques très fines sur la dépendance de *Corinne* à l'égard de *Caliste :* pourquoi le rapport de *Caliste* ou de *Trois Cœurs* à la littérature sentimentale du temps ou à l'ancienne tradition romanesque ne lui suggère-t-il pas des remarques du même genre? Rien qu'à propos de *Werther*, de ce *Werther* dont Chaillet notait avec tant d'enthousiasme l'acquisition en 1777 et dont Mme de Charrière, en 1775, loue si fort l'auteur pour son « génie » et sa « sensibilité exquise », il y avait là une sorte d'orientation dont on aurait su gré à

M. Godet. D'autant plus que, par l'excellente bibliographie des œuvres de son héroïne, par l'utile index des noms cités, il marquait son dessein de rattacher à la plus grande histoire cette aimable et séduisante chronique d'un petit monde d'autrefois, avec l'histoire d'une âme désenchantée et d'un pénétrant esprit qui en forme le centre [1].

F. Baldensperger.

Gilbert Stenger. **La société française pendant le Consulat.** Quatrième série. Les écrivains et les comédiens. Paris, Perrin, 1905, in-8° de 533 pages.

On trouvera dans ce quatrième tome la liste de tous les théâtres de Paris, de toutes les pièces qui y furent représentées, de tous les acteurs et actrices qui les jouèrent, de tous les auteurs et critiques de quelque renom, avec un coup d'œil aussi indiscret que possible sur les salons, les loges et les coulisses, le tout saupoudré d'anecdotes « émouvantes, curieuses, topiques », voire scandaleuses et illustré enfin de citations congrûment choisies, empruntées aux œuvres, aux journaux, aux chroniques, même aux historiens de la littérature, depuis M. Merlet jusqu'à M. Ferdinand Brunetière.

La méthode n'a pas varié d'un tome à l'autre, mais l'esprit des jugements évolue visiblement à droite. Les révolutionnaires et les philosophes, qui étaient quelque peu ménagés dans les premières séries, passent maintenant de vilains quarts d'heure. La *Guerre des dieux* de Parny est vertueusement qualifiée de « mauvaise action » (p. 82).

M. G. Stenger s'efforce, dit-il, de rendre l'histoire « attrayante ». Je n'aurai garde de le contredire, d'autant que je ne me suis pas ennuyé à la lecture de certains passages de son livre [2].

Albert Mathiez.

---

1. Les *errata* sont très peu nombreux; rectifier la date de 1788 (I, 346, note); l'éloge fait t. I, p. 222 des sympathies shakespeariennes de Chaillet fait trop bon marché de Diderot, de Mercier, de Letourneur aussi; plusieurs erreurs dans la note 2 du t. I, p. 321 consacrée à la *Fair Penitent* de Rowe : une adaptation de cette pièce se trouve au tome V du *Théâtre anglais* de La Place (1747); l'imitation de Mauprié (jouée le 27 *avril* 1750) figure dans le *Théâtre de la Haye*, tome VI (1753) et c'est peut-être là que Belle de Zuylen a connu cette tragique histoire; la *Caliste* de Colardeau est de 1760, et la *Lénore* d'Andrieux est une adaptation de *Jane Shore*, et non de cette pièce-ci. Lire plutôt Louveciennes que Versailles (I, 334, note 2). Pourquoi Baillif (II, 206) ne serait-il pas pris dans un sens symbolique et ne serait-il pas nom commun ?

2. p. 71, on voit Robespierre chargeant Chaumette de commander des vers à Delille pour la fête de l'Être suprême. Chaumette — alors guillotiné — ne donne que 24 heures au poète pour s'exécuter. Delille se venge en « écrasant le masque du misérable de son mépris et en soufflant la terreur et le remords en cette âme de boue »; ailleurs (p. 83), on apprend qu'il n'y avait plus d'églises ouvertes de l'an III à l'an VII, que « La Révellière-Lépeaux avait inauguré la théophilanthropie », etc.

Colonel L. Margueron, breveté d'état-major. **Campagne de Russie. Deuxième partie : marche de la Grande Armée à travers l'Allemagne et sa réunion sur le Niémen, du 1er février au 24 juin 1812.** Tome IV (publié sous la direction de la section historique de l'état-major de l'armée). Paris, Henri-Charles Lavauzelle, in-8° de 632 pages.

M. le colonel Margueron poursuit la publication de son grand ouvrage sur la campagne de Russie. Le tome IV va du 1er février au 31 mars. Fidèle à sa méthode, M. M. donne d'abord une analyse des documents, puis les documents eux-mêmes. A vrai dire, il y a beaucoup plus de choses dans le volume que n'en annonce le sous-titre. Que s'est-il passé en effet dans cette période de l'année 1812? Les premiers ordres de mouvements sont donnés : de tous les points du vaste empire, les troupes s'ébranlent en colonnes innombrables et s'acheminent vers la frontière russe ; c'est déjà en somme l'état de guerre, et cependant, l'organisation de l'armée, surtout sur ses derrières, n'est pas terminée. C'est ainsi que dans le volume, les mesures relatives à l'organisation sont entremêlées avec les ordres de mouvement et s'exécutent concurremment. L'impulsion, comme toujours, même pour les détails, part de l'Empereur qui pense à tout, a l'œil à tout.

En tête du volume, se trouvent d'utiles « généralités et notions techniques sur les différentes armes ». Dans ce chapitre, M. M. analyse deux documents provenant de la correspondance du maréchal Davout tombée entre les mains des Russes pendant la campagne et publiés en 1903 seulement par le général Harkiewitch : ce sont deux instructions pleines d'intérêt relatives à la tactique de l'infanterie au 1er corps. On ne saurait faire trop de cas de documents de ce genre qui montrent de quelle façon étaient appliqués, dans certaines circonstances et dans certains corps, les règlements tactiques en vigueur.

Souhaitons à M. M. assez de persévérance pour mener à bonne fin l'œuvre considérable qu'il a entreprise; car, une fois terminé, ce recueil de documents sera utilisé, ainsi que d'ailleurs les autres ouvrages de la Section historique publiés sur le même plan, comme un excellent instrument de travail par tous les officiers studieux, et particulièrement par les officiers des lointaines garnisons [1].

Ty.

1. Page 186. — *Note de l'empereur pour le ministre de la guerre sur un projet d'organisation de la garde nationale.* Signalons à M. M. une variante intéressante du paragraphe de cette note qu'il n'a pu déchiffrer complètement. Cette variante fait partie d'un document qui est lui-même une variante de la note en question et qui est intitulé : *ordre dicté par Sa Majesté le 5 mars à M. le comte Daru, ministre secrétaire d'état.* Voici la variante du paragraphe; elle énonce un nouvel argument en faveur de l'organisation de la garde nationale. « Des émeutes pour les blés et d'autres désordres ne pourront plus avoir lieu. Qu'est-ce donc auprès d'un tel avantage, le sacrifice à faire; on aura 80,000 hommes vieillissant sous les armes, ayant la sûreté de ne pas sortir de France. Certainement, le sacrifice de 20 à 30 millions annuellement n'est pas trop pour s'assurer ce point de tranquillité. » (Arch. de la guerre).

Paul GRUYER. **Napoléon, roi de l'île d'Elbe**. Ouvrage contenant vingt-quatre gravures hors texte. Paris, Hachette, 1906, in-4° de 288 pages.

Le livre de M. Paul Gruyer tient à la fois de la relation de voyage et de l'étude d'histoire. L'auteur est allé à l'île d'Elbe : son voyage l'a charmé et il nous le raconte en traçant des lieux qu'il a visités une image pittoresque et précise. D'autre part, les mémoires sur le séjour de Napoléon lui ont permis de constater que les lieux témoins de l'exil de l'empereur déchu n'avaient pas sensiblement changé d'aspect. Il a retrouvé debout le palais des Mulini, la maison de campagne de San Martino, la maisonnette de Marciana, le vieux port, la place, tous les cadres, sinon tous les décors au milieu desquels Napoléon a représenté son personnage falot de souverain de l'île d'Elbe. Ces dix mois de souveraineté furent vides d'événements, mais quel drame muet a dû se jouer dans l'âme de Napoléon! drame en grande partie impénétrable même pour ceux qui approchaient familièrement l'Empereur, à en juger du moins par le peu de confidences recueillies dans les mémoires de ses compagnons de captivité. C'est, croyons-nous, travestir et diminuer la grandeur tragique de cette lutte intérieure que de ne voir, comme le veut M. G. que ruse et hypocrisie dans l'attitude de l'empereur à l'île d'Elbe. « Il avait feint de prendre au sérieux sa royauté de Sancho Pança » pour donner le change à l'Europe (p. 257-258). Bien habile qui pourrait jamais savoir à quel point Napoléon a été sincère, et quelle conduite il aurait eue si l'Europe avait tenu ses engagements à son égard, si elle l'avait traité comme un souverain et non comme un proscrit, si enfin le gouvernement de Louis XVIII avait su se concilier l'attachement des Français !

De non moindres réserves seraient nécessaires sur la prétendue dépression intellectuelle et morale qui s'est manifestée chez l'empereur à l'île d'Elbe. Aucun document sérieux ne permet d'y croire. Enfin, l'auteur a omis de consulter les archives de la guerre : il y aurait cependant trouvé plusieurs documents importants [1]. Mais le livre de M. G. est d'une lecture agréable ; l'auteur vise à l'effet pittoresque et y atteint parfois : l'entrée solennelle de Napoléon à Ferto-Ferrajo est un récit très vivement mené [2].

TY.

---

1. Par exemple : les lettres du général Dalesme au ministre de la guerre Dupont relatives à la remise de l'île d'Elbe à Napoléon, le procès-verbal original de la remise de l'île, les rapports de Bruslart à Dupont (surtout celui du 1er février où il annonce que, dit-on, « Bonaparte entrera en campagne au printemps »), deux billets de Drouot à Pons de l'Hérault relatifs à la frégate anglaise stationnée dans les eaux de l'île le 24 février, etc.

2. Cependant quelques impressions sont par trop romantiques, comme, à propos de Porto-Ferrajo, l'évocation de Salammbo et de Carthage (p. 14).

Henri Dehérain, **L'Expansion des Boers au XIXe siècle**, ouvrage orné de 8 cartes. Paris, Hachette, 1905, 1 vol. in-16, 453 p., 3 fr. 50.

Nous signalions récemment (n° 21) dans un ouvrage du même auteur une série d'études fort intéressantes sur les aïeux des Boers ; elles semblaient promettre un livre entier consacré à ce peuple dont l'héroïsme a passionné le monde.

M. Dehérain a réalisé cet espoir et retrace aujourd'hui la formation de la nationalité boer dans l'Afrique Australe de 1795 à 1854, c'est-à-dire depuis la première conquête de la colonie hollandaise jusqu'à la reconnaissance par l'Angleterre de l'indépendance de la République Sud Africaine ou Transvaal et de l'État libre d'Orange.

Il nous montre les colons d'abord disposés à accepter la domination anglaise qui respecte leurs langues et leurs institutions ; il prouve que l'insurrection de 1815 ne fut l'œuvre que de quelques aventuriers désavoués et combattus par leurs compatriotes (p. 28-43). « Si, dit-il (p. 18), le Cap avait conservé un gouvernement animé du même esprit de modération, les colons n'auraient pas eu de motifs pour émigrer dans les régions inconnues de l'Orange et du Vaal, et l'histoire moderne de l'Afrique Australe eût été complètement modifiée ».

A partir de 1821, on favorisa l'émigration anglaise dans la colonie, et, pour angliciser la région, une administration maladroite s'efforça de déraciner la langue hollandaise et de supprimer les vieilles institutions libérales. Le mécontentement ne fut pas suffisant pour obliger les fermiers néerlandais, les Boers, à s'expatrier. Le parti négrophile porta le coup décisif. Le généreux mouvement suscité par un Wilberforce et ses amis eut des conséquences bizarres : des voyageurs, parmi lesquels le célèbre John Barrow, mais surtout des missionnaires, John Philip et les membres de la *London Missionary Society*, partirent en guerre contre les Boers « rustres, grossiers, mal élevés, paresseux, ignorants, pas gentlemen pour un penny », bourreaux des pauvres noirs. L'évangile de ces philanthropes se résumait ainsi : « Les nègres sont des êtres bons, justes et vertueux ; ils sont cruellement opprimés par les colons d'origine européenne et même par les gouverneurs anglais du Cap ». Les autorités de Londres et de Cape Town adoptèrent ces vues, et protégèrent si stupidement les tribus indigènes, quoique pillardes et féroces, que la vie n'était plus tenable pour les Boers. Alors commença l'exode, et les Boers allèrent chercher de nouveaux territoires où ils pouvaient lutter contre les tyranneaux africains sans craindre d'être réduits à recevoir les coups et à ne pas les rendre.

M. D. suit les émigrants dans leurs différentes tentatives pour constituer des républiques au Natal ou au nord de l'Orange. Il

indique, d'une façon trop succincte à notre avis, un caractère qui persistera jusqu'à la conquête et qui ne fut pas la moindre cause du succès final des armes anglaises : « Le même amour d'indépendance qui les avait forcés à s'expatrier, les rendait impropres à fonder une nation » et encore : « Si les Boers perdirent le Natal, ce fut d'abord à cause de leur incapacité politique ». Il retrace leurs luttes contre les tribus, en particulier contre les barbares Zoulous, dont il esquisse, un peu longuement (p. 122-177), l'histoire depuis le début du XIXe siècle.

Ce volume est très bien documenté, il fourmille de détails, il témoigne d'une conscience extrême, et il se termine non seulement par un index des noms de personnes (pourquoi pas un index des noms de lieux ?), mais par une bibliographie précieuse pour tous ceux qui seront attirés par le sujet. On le lit avec beaucoup d'intérêt, malgré la difficulté inhérente au grand nombre de vocables cafres et hollandais, et bien que le lecteur suive un peu péniblement le récit à travers les trois régions distinctes où des groupes boers essayèrent simultanément de s'implanter.

Cet ouvrage manquait en France, et il faut regretter seulement que l'auteur ait cru devoir s'arrêter au moment où triomphent en Angleterre les idées de Cobden et de Peel (p. 336-339), considérés par les *jingoes* actuels comme les fondateurs du *little Englandism*, et où le gouvernement de la reine Victoria, sous leur influence, abandonna les républiques boers à elles-mêmes. Ne pouvait-il nous amener jusqu'à la veille de la guerre de 1900, ou tout au moins pousser jusqu'à la bataille de Majuba Hill et à la convention de Pretoria par laquelle le ministère Gladstone reconnut derechef l'indépendance du Transvaal [1] ?

A. Biovès.

---

1. P. 19 et 21 lire Sémonville et non *Semonville* — p. 26, au bas de la page, 5 millions de livres sterling et non 5 millions — p. 31, on aurait voulu plus de détails sur ce mouvement insurrectionnel de 1799 dont il n'est pas fait mention plus haut — p. 135, l'auteur attribue la défense du Vechtkop à Hendrik Potgieter, tandis que d'autres en donnent le mérite à Carel Cilliers ou Celliers. — M. D. ne parle pas d'une commission dont fit partie Caspar Kruger, père du dernier président du Transvaal, et qui alla en 1844 à Delagoa Bay pour délimiter la frontière, ce qui amena l'année suivante la fondation d'Ohrigstadt — p. 368, lire le 17 janvier et non le *17 février*. — En retraçant la rivalité de Potgieter et de Prétorius (p. 367-368), M. D. ne dit pas que Potgieter avait été élu commandant général à vie par l'assemblée populaire de 1849, mais que, pour éviter des discordes, on décida de partager ces fonctions entre trois chefs égaux : Potgieter conserva les districts de Lijdenburg et Zoupantsberg et Pretorius eut ceux de Potchefstroom et Rustemburg.

G. Brizzolara. **La Francia della Restaurazione alla fondazione della terza Republica, 1814-1870.** Milan, Hoepli, 1903, xx-695, in-16. (Collection historique Villari.

M. Brizzolara, élève de Crivellusci et professeur au Lycée d'Avellino, s'est proposé de donner un exposé général de l'histoire contemporaine de la France dans la période 1814-70 où cette histoire est si souvent mêlée à celle de l'Italie. Il n'a pas eu la prétention de faire œuvre de science ni de critique; il a, en se servant des ouvrages généraux français, fait un livre de vulgarisation, bien divisé, facile à lire, dans un esprit libéral et sympathique au pays dont il écrit l'histoire.

Ch. S.

M. de Marcère. **L'Assemblée nationale de 1871. Gouvernement de M. Thiers.** Paris, Plon, 1904, 334 p. in-16.

M. de Marcère a de 1871 à 1878 été mêlé activement à la vie politique, il a été membre influent du centre gauche et ministre; il a vu beaucoup de choses, il avait pris des notes au jour le jour (il en donne ici quelques extraits) qui devaient être instructives. Pourquoi n'a-t-il pas publié ces notes? Pourquoi a-t-il préféré composer un petit abrégé d'histoire politique de la France? Il s'est condamné ainsi à ne donner qu'un récit de faits connus, la plupart tirés de documents officiels à la portée de tout le monde.

Il ne reste guère à glaner dans ce livre que des impressions personnelles et quelques menus détails sur la constitution du centre gauche, les relations personnelles de l'auteur et les conversations de Thiers. Le ton n'est pas du tout scientifique. M. de Marcère croit à un « travail secret des sectes juives et maçonniques » (p. 205) qui a abouti au « triomphe de la Maçonnerie » et à « la République du Bloc »!

Ch. Seignobos.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 2 juillet. — 1906

NIEDERMANN, Précis de phonétique historique du latin. — ALTMANN, Les autels funéraires romains de l'époque impériale. — Ovide, L'art d'aimer, p. BRANDT. — Tibulle, p. POSTGATE. — Eusèbe, Préparation évangélique, p. GIFFORD. — CAPPELLI, Chronologie et calendrier perpétuel. — CHANDON DE BRIAILLES et BERTAL, Les sources de l'histoire d'Epernay, I. — CLERGEAC, Cartulaire de l'abbaye de Gimont. — CLOUZOT, Nouvelles notes sur l'imprimerie de Niort et des Deux-Sèvres. — VERITY, Le Coriolan de Shakspeare. — CROZIER, L'évolution de la civilisation, III. — E. H. BOURNE, Essais de critique historique. — MONDAINI, Les origines des Etats-Unis d'Amérique. — DORIENT, Le Japon et la politique française. — FULLER-MAITLAND, Le Dictionnaire de la musique et des musiciens. de Grove. — VACKZY, Correspondance de Kozinczy, XV. — GEDEON et LINDENSCHMIDT, Dialectes allemands de la Hongrie. — SZABO, La chanson populaire Hongroise. — HEGEDÜS, Deux poèmes de Pétrarque. — KUNOS, Chants turcs d'Ada-Kalé.

Max NIEDERMANN. **Précis de phonétique historique du latin,** avec un avant-propos de A. MEILLET, in-12. XII. 151 pages: Paris, Klincksieck. 1906, prix : 2 fr. 50.

Sous l'heureuse influence de la grammaire comparée, on avait vu à l'étranger se substituer à l'enseignement empirique de la grammaire une doctrine plus scientifique qui tâchait de coordonner les faits et d'en donner les raisons. MM. Hale et Buck aux États-Unis, Willing en Allemagne avaient été les principaux représentants de ce mouvement. Grâce à M. Niedermann, nous avons maintenant en français un excellent livre, sagace, prudent, plein d'exemples indiscutables, où tout sera nouveau pour les élèves, et qui pour maint professeur sera également une révélation. Sans sortir du domaine latin, sans même recourir aux dialectes italiques, comme il aurait pu sembler légitime, avec le seul appui des textes et des inscriptions, l'auteur a réalisé ce tour de force de nous donner en cent cinquante pages un tableau complet du vocalisme et du consonantisme latins. Grâce à lui, des parentés qui paraissaient obscures à l'élève s'éclaireront, des alternances seront expliquées, des étymologies révélées ; et au chaos des notions incohérentes qu'on enseigne encore sous le nom de grammaire latine pourront succéder des notions coordonnées, systématiques, capables d'exercer la réflexion intelligente et non plus la mémoire automatique.

Ceux qui ont lu les précédents travaux de M. Niedermann connaissent la sûreté de son information. On ne trouvera donc ici

presque rien qui ne soit incontestable. Tout au plus soumettrai-je à l'auteur quelques doutes venus au cours de la lecture. — § 10 p, 20 les 3 exemples de *ŭ>ĭ* ne sont pas sûrs ; *caput* peut représenter un ancien **capot* ; à côté du thème *manu* existe un thème consonantique attesté par les dialectes voisins du latin, et peut-être en latin même par *malluviae*, on peut donc supposer un suffixe *-icus ;* quant à *corniger* c'est un composé récent ; id. p. 21 il est abusif de prétendre que l'analogie de *quodlibet*, qui a toujours dû être senti comme un composé, a pu amener le passage de *lubet* à *libet ; lubet* ancien a abouti naturellement à *libet* de même que ** luber* (de **leuber* pel. *loufir* fal. *loferta* gr. ἐλεύθερος) est devenu *liber :* dans les deux cas il est probable que le *b* initial de la seconde syllabe a contribué au développement de la voyelle palatale ; § 11 à côté de *numerus* il eût été bon de citer le nom propre *Numisius* qui sous l'influence du rhotacisme a abouti à *Numerius ;* 75 je crois que la syncope en 3e syllabe dans *disciplina* résulte moins de l'intensité initiale que de la tendance à réduire les mots polysyllabiques ; § 38, p. 68 *airid* est un ablatif refait analogiquement sur celui des thèmes en *-i* (osq. *slaagid* etc...), et *aere* est la forme d'instrumental ablatif régulière (ombr. *karne*), le locatif étant en *-ī* (*Karthaginī*) ; § 45 parmi les exemples de dissimilation latine il faut ajouter *d-d* > *d-our r-d* ; *meridies* de **medidies* ; *maderatus* de *madidatus*.

Ces minces rectifications n'enlèvent rien au mérite d'un livre qui peut être le point de départ d'un grand progrès dans les études latines, et l'occasion d'un rajeunissement.

A. Ernout.

Walter Altmann, **Die Römischen Grabaltäre der Kaiserzeit,** Berlin, grand in-8°, 1905, 306 pages, 208 illustrations dans le texte et 2 héliogravures. Librairie Weidmann, 18 marks.

Nous devons déjà à M. Altmann une étude sur l'architecture et l'ornementation des sarcophages ; le présent travail, consacré aux autels funéraires romains de l'époque impériale est, pour ainsi, dire la suite et le complément du précédent. L'auteur, il faut en prévenir le lecteur tout d'abord, se limite aux monuments de Rome, plus faciles à recueillir et à photographier, qui, d'ailleurs, ont servi de modèles dans le reste de l'Empire. Il a fait de ces monuments un recueil, non pas complet, mais méthodique ; il a reproduit les plus caractéristiques d'entre eux, en les classant suivant la nature des représentations ornementales ou figurées, suivant aussi la chronologie qu'il croit pouvoir établir pour chaque catégorie de représentations : telle, la guirlande, type augustéen, dont les extrémités sont attachées à des bucranes — ceux-ci peuvent être remplacés par des têtes de bélier à partir de Claude et même par des têtes d'Ammon ; telles encore les torches, les

candélabres, les trépieds qui apparaissent à la même époque, ou les frises qui sont contemporaines des premiers Césars, etc. Un long chapitre est consacré aux portraits funéraires, qui sont de tradition hellénistique, mais qui prennent, à l'époque romaine, un grand développement, comme aussi les représentations des défunts en pied, avec leurs insignes de prêtres ou de magistrats, ou bien encore leurs instruments professionnels. Un autre chapitre, important également, est celui que l'auteur a intitulé : *Die figürlichen Darstellungen*. On y trouve énumérés les différents objets représentés sur les tombes et auxquels les anciens attribuaient une valeur parfois assez obscure pour nous, au premier abord : cistes, têtes de Gorgones, offrandes sur un autel, Eros, Dionysos, Héraclès, etc.

La conclusion du livre est que l'art romain funéraire est fils de l'art hellénistique et lui emprunta d'abord ses thèmes décoratifs; c'est sous cet aspect simple et élégant qu'il apparaît au début de l'Empire. Peu à peu, il est envahi par des nouveautés; les motifs se transforment en faisant place à des éléments personnels aux défunts; on veut être représenté dans les cimetières seul ou avec les siens; les tombes se chargent de détails qui se superposent les uns aux autres. L'esthéthique y perd; l'intérêt historique y gagne.

Le livre de M. Altmann est savant, clair et plein de faits. L'illustration est fort soignée.

R. Cagnat.

P. Ouidi Nasonis de arte amatoria libri tres. Erklärt von Paul Brandt. Zwei Abteilungen in einem Band. Leipzig, Dieterich, 1902. XXIII-255 pp. in-8°. Prix : 8 Mk.

Le livre de M. Brandt comble une lacune. Nous n'avions pas de commentaire moderne sur l'*Art d'aimer*; car celui de J. H. Williams ne peut guère compter. Dans son introduction, M. B. a groupé dans un ensemble les traits disséminés qui permettent de peindre la société de l'époque et le milieu où elle s'agite. Le texte est, sauf rare exception, celui d'Ehwald. Le commentaire est distribué en deux parties. L'une court au bas du texte. L'autre forme un appendice qui lui-même se subdivise en trois parties : supplément à l'introduction, discussion critique de quelques passages, supplément au commentaire. Cette disposition est très incommode. M. B. n'a pas voulu accabler le texte sous le poids des notes. C'est entendu. Mais ceux qui se serviront de son livre, le prendront à cause du commentaire, et rien ne leur sera plus agaçant que de chercher des renseignements en trois endroits différents. Quant aux autres lecteurs, il existe assez d'éditions sans notes pour leur distraction. M. B. a été la dupe d'une illusion. Parce que son texte est frivole, il s'est imaginé qu'il ne devait

pas se montrer avec trop de lunettes. Mais on ne gagne jamais à vouloir paraître plus léger que nature. En cherchant à éviter une faute de goût, il n'est pas sûr que M. B, ne l'ait pas commise.

Le commentaire est surtout explicatif et riche en rapprochements : éclaircissement du sens, notes mythologiques ou d'antiquités, nombreux passages parallèles, tels en sont les éléments. Il n'y a pour ainsi dire pas de notes de syntaxe. On ne trouve pas un mot sur une construction aussi rare que celle de III, 129 : *Vos quoque non caris onerate lapillis*; l'impératif avec *non* paraît particulier à Ovide (encore *Pont.*, I, 2, 103; *Hér.*, 17, 164). — A plus forte raison, il n'y a rien sur I, 631 : *Nec timide promitte*; sur III, 764 : *Ne uide*; ou sur le datif complément de *damnare*, II, 387. En poésie, ce datif paraît au moins depuis Lucrèce, VI, 1229; il ne faut pas confondre dans cette catégorie un certain nombre de passages présentant l'ablatif de cause : Lucr., IV, 1179. En prose, le datif ne se rencontre pas avant Sulpice Sévère, Riemann, *Synt. latine*, 4e édition, p. 118, note 5; mais le datif est la transposition poétique de l'accusatif précédé de *in* (jurisconsultes) ou de *ad* (Tacite, Suétone). Cette substitution du datif, chez les poètes, à un accusatif précédé ou non de préposition, qui serait l'énoncé pur et simple du mouvement, est un des faits les plus généraux et les plus instructifs de l'histoire de la langue latine. Une autre construction rare, du moins en prose, est celle de II, 208 : *Pereat ab hoste*. On pouvait comparer *Pont.*, III, 3, 46 : *Discipulo perii ab ipso meo ; Mét.*, V, 191 : *A tanto cecidisse uiro* ; XIII, 597 : *Occidit a forti Achille*.

Même sur le terrain qu'a choisi M. B., on pourrait glaner après lui. Dans le deuxième livre, les complaisances de l'amant pour sa maîtresse (177 suiv.) sont l'objet de recommandations qui rappellent celles de Tirésias à Ulysse dans Horace, *Satires*, II, v. Le rapprochement ne laisse pas d'être piquant ; les manœuvres du jeune débauché sont les mêmes que celles du captateur de testaments et demandent, si l'on peut dire, les mêmes qualités. Je croirais volontiers qu'Ovide s'est amusé au parallèle et n'aurait pas été fâché que le lecteur s'en avisât. Il y a plus d'humour et d'ironie légère dans ce poème que ne le laisserait supposer le commentaire de M. Brandt. Des expressions analogues permettaient de soupçonner le parallélisme : II, 178, *perfer et obdura* ; Hor., *l. c.*, 39, *persta atque obdura* ; II, 210, *ipse fac in turba qua uenit illa locum* ; cf. Hor., 94, *extrahe turba oppositis umeris*; II, 231 : *Nec graue te tempus sitiensque Canicula tardet, nec uia per iactas candida facta niues* : Hor., 39, *seu rubra Canicula*, etc.; II, 263 et suiv., la mention des fruits et du *turdus :* cf. Hor., 10 suiv.; II, 265, *rure suburbano* est à comparer aussi avec Hor., *Sat.*, II, iv, 15, et *Epit.*, I, vii, 76 ; II, 302, *timida caueat frigora uoce roga* et Hor., *l. c.*, 93, *mone si increbruit aura cautus uti uelet carum caput* ; II, 311 suiv., l'avis de ne pas détruire par la physiono-

mie l'effet produit par des paroles peu sincères : Hor., *l. c.*, 101 suiv. Il semble qu'il y a plus qu'une rencontre entre les deux auteurs. Mais Ovide a adapté ses leçons de diplomatie au but de son disciple et a développé avec son abondance ordinaire les thèmes indiqués par Horace. On pouvait aussi rapprocher III, 788, d'Horace, *Satires*, I, II, 125. P. 233, ajouter sur Philénis, la mention de Justin, *Deuxième apologie*, XV, 3, qui la cite avec Sotadès, Archestrate et Épicure.

Les observations précédentes ne doivent pas tromper le lecteur. Le commentaire de M. Brandt est très bien fait et rendra de grands services.

P. L.

Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis, **Tibulli** aliorumque carminum libri tres. Recognovit brevique adnotatione critica instruxit Johannes Percival Postgate. Oxonii, e typographeo Clarendoniano. Pref. IX p., datée de Cambridge, MDCCCCV. Index nominum. In-12.

Un mot d'abord sur ces autres poètes (*aliorum*) que mentionne le titre : le lecteur a compris qu'il s'agit des poèmes que, dans le recueil traditionnel, la critique moderne attribue à d'autres que Tibulle : panégyrique de Messala ; élégies de Lygdamus (livre III) et de Sulpicie (l. IV); ces groupes sont ici rejetés à la fin, les deux livres authentiques restant en tête.

Le texte est fondé sur les quatre manuscrits bien connus : Ambrosianus, Vaticanus, Guelferbytanus, Cujacianus, d'après les collations de Baehrens et de Hiller, avec le secours d'autres savants pour les vérifications de détail. Par M. Joh. S. Phillimore, M. Postgate a eu a sa disposition la collation de trois manuscrits italiens (Vallicellianus B 61 ; Barberinius, VII, 34 ; Bononiensis, 2875) qu'il range dans le même groupe que les manuscrits de Lachmann. La disposition générale de la collection a ici tous ses avantages et permet au lecteur de voir du premier coup d'œil où et quelles peuvent être les difficultés. Dans aucun autre texte, la lecture n'est aussi commode ou aussi claire. Partout l'apparat indique les sources du texte ; il donne, mais seulement, pour les livres, les titres de l'Ambrosianus. Assez peu de corrections d'autres savants ; des conjectures nombreuses, parfois bien risquées de l'éditeur [1]. Sur certains passages et pour quelques questions controversées, renvoi à des articles publiés par M. Postgate dans la *Classical Review* ou dans le *Journal of Philology*. Pour les transpositions, M. P. d'une manière générale [2] a la sagesse de n'en faire

1. Certaines conjectures, telles qu'elles sont présentées ici, sont inintelligibles : ainsi II, 5, 18 : *eventusque precor* S. Allen. L'apparat est certainement incomplet et plus d'une fois équivoque. De même, obscurité dans beaucoup de notes qui, mieux disposées, auraient été très claires.

2. Exception : III, 10.

lui-même aucune, sauf à indiquer en note quelques-unes de celles qui ont été proposées et qui lui paraissent heureuses.

Voici le côté de l'ombre : que de fois dans l'apparat des avertissements tels que : *corruptus, vix bene, mire dictum, locus conclamatus!* Et après toute lecture attentive, malgré les beaux passages qu'on aime à revoir en pleine lumière, à cause des lacunes et de la médiocrité des ressources de la tradition, sentiment pénible d'incertitude que la méthode capricieusement éclectique de M. P. n'est pas pour diminuer[1].

É. T.

Eusebii Pamphili evangelicae praeparationis libri XV. Ad codices manuscriptos denuo collatos recensuit, anglice nunc primum reddidit, notis et indicibus instruxit E. H. Gifford. Tom. I-IV (en 5 volumes). Oxford, 1903-1904. Clarendon Press (Frowde). — L. 5, 5 sh.

Parmi les ouvrages d'auteurs grecs dont une bonne édition critique serait le plus nécessaire, il faut ranger certainement la *Préparation évangélique* d'Eusèbe. Cette compilation apologétique a sauvé de la destruction beaucoup d'extraits considérables d'écrits perdus, spécialement de philosophes et d'historiens des débuts de l'ère chrétienne : du péripatéticien Aristoclès, du platonicien Atticus, de Numénius, de Porphyre, d'Alexandre Polyhistor, etc. Il y a là toute une littérature qu'on ne peut songer à reconstituer et à étudier, avant d'avoir une édition scientifique du recueil où elle est conservée.

Pour remplir son office, cette édition devrait nous donner une description particulièrement minutieuse de la tradition manuscrite : relever les moindres des indices qui peuvent nous éclairer sur l'étendue des extraits, les guillemets par exemple ou tout ce qui en tient lieu ; nous faire connaître exactement le début et le titre de chaque chapitre : ce sont là parfois les seules données que nous ayons sur la provenance des extraits des auteurs cités, et tout celà remonte sans doute jusqu'à Eusèbe lui-même. Pour peu qu'on ait eu à manier l'Eusèbe de Viguier, celui de Gaisford, et celui de Dindorf, on sait que tout restait à faire à cet égard. Les défauts de ces éditions sautent aux yeux. Les manuscrits ne sont pas classés ; les collations ne sont ni exactes, ni complètes ; nulle part, il n'y a une description méthodique de la tradition.

M. Gifford a entrepris de fournir ce qui manquait. Y a-t-il réussi ?

Pour le classement des manuscrits, il a utilisé les prolégomènes de M. Heikel[2], qui va éditer la *Préparation évangélique* dans la collection de l'Académie de Berlin. M. Heikel avait fait œuvre solide et cons-

---

1. III, 10, 24, lire : Mart*inon*.
2. *De praeparationis evangelicae Eusebii edendae ratione*, Diss. Helsingfors, 1888.

ciencieuse, mais il n'avait pas dit le dernier mot. Le rapport exact de H avec le *Parisinus* A n'était pas déterminé, et la place de G (*Laurentianus* VI 9) restait fort hypothétique. M. Heikel n'avait pas montré, peut-être même n'a-t-il pas vu la valeur du *Parisinus* B, qui, d'après lui (p. 27), peut-être négligé presque complètement. Et encore, dans le travail de M. Heikel, la traduction latine de George de Trébizonde était écartée, provisoirement je suppose, ainsi que le témoignage de la *Graecarum affectionum curatio* de Théodoret, où la *Préparation évangélique* est très abondamment citée.

M. Gifford s'est contenté de reproduire les conclusions de son devancier, en les confirmant au moyen de quelques arguments nouveaux. Il a eu tort de s'arrêter là. Déjà M. Stählin vient d'indiquer que, très probablement, H peut être omis, du moment que le texte de A est connu[1]. De plus, il me paraît que, malgré toutes ses défectuosités, le témoignage de George de Trébizonde = tr. ne peut être passé sous silence complètement. Il est des cas où, actuellement, nous devons bien le prendre en considération : par exemple, III 9 (101 c. 3) : προφέρει Eusèbe et Stobée ; *producuntur* tr. = προφέρεται, conjecture de Wachsmuth ; — *ibidem* (101 d 7) : *creativus enim intellectus rex spiritusque vivificans mundi est* tr. : vu l'endroit où Eusèbe se répète (119 c. : ὁ τὰ πάντα ζωογονῶν), on se demande s'il ne faut pas suppléer : βασιλεὺς γὰρ τοῦ κόσμου ὁ δημιουργὸς νοῦς <ὁ τὰ πάντα ζωογονῶν> ; — 115 a 6 : Κνὶφ *Eneph* tr. : cf. Ἠφίφ, *de mysteriis*, 8, 3 ; — *ibidem* : tr. supplée *faciunt* ; le grec réclame <ποιοῦσιν>, comme M. Börtzler l'a fait observer ; sont-ce là des conjectures ou des remaniements ? Ces leçons, et plus d'une autre du même genre, imposent à l'éditeur un examen attentif de la traduction latine, et autre chose que la simple répétition des phrases dédaigneuses de Viguier et de Fabricius. Pour autant que je puisse en juger, George de Trébizonde a dû employer un manuscrit assez bon, et singulièrement voisin de I ; ex. 114 d 3 : λόγον Δόνυσον I ; *dionysi* tr. ; — 115 c 5 : δι' ἀνθρώπου διανοίων I : *om.* tr. ; — 116 a 4 : δύναμις] γῆ I. ; *terram* I. ; — 116 b 2 : παραδίδοται I ; *traditur* tr. ; etc.

Quant à la dépréciation du *Parisinus* B, qui risque d'être approuvée partout sans contrôle, elle est loin de paraître justifiée, si l'on y regarde de près. Par exemple, 113 d 5, avant les mots τόξα δὲ φέρει, B (d'accord en ceci avec G, un autre des manuscrits dédaignés par M. Heikel) nous conserve toute une phrase, dont M. Börtzler a fait voir la nécessité[2] : καὶ Εἰλείθυια δὲ ἡ αὐτὴ τῆς γεννητικῆς δυνάμεως σύμβολον — phrase qu'une homéotéleute a fait omettre dans les autres manuscrits.

---

1. Voir ce que dit M. Stählin, *Wochenschrift für klassische Philologie*, 1905, col. 1008 et suiv.

2. *Porphyrius' Schrift von den Gotterbildern*, diss. Erlangen, 1903, p. 7, note 2.

Il est un point sur lequel M. Gifford n'est pas tout à fait d'accord avec M. Heikel. L'excellence du *Parisinus* A lui paraît telle, qu'il en fait, aux livres I-V, le fondement — ou plutôt le guide préféré dans tous les cas douteux — pour la reconstitution du texte. L'appréciation de M. Heikel était beaucoup plus modérée, et elle me paraît plus juste [1]. A est très souvent fautif, altéré, remanié. Un coup d'œil jeté sur l'apparat critique de M. Gifford même, fera voir qu'à tout instant il vaut moins que les chefs de file de la seconde famille. On ne peut le préférer, dans les cas douteux, que s'il s'agit de ces détails d'orthographe (ν euphonique, etc.) où les manuscrits de son âge (A est de l'an 914) ont toujours droit à des égards spéciaux. Bien nombreux sont les endroits où M. Gifford a eu tort de prendre A pour arbitre (un ex. : 110 d 9 ἀπομειλίσσεσθαι A devait être rejeté).

Dans la reproduction des leçons des manuscrits, l'édition de M. G. marque un progrès sensible. On lui doit de connaître le *Bononiensis* O, manuscrit fort important, qui — pour les sept derniers livres — forme avec le *Marcianus* I presque toute la base du texte. Ce *Bononiensis* O a été collationné par MM. Bate et Redpath. De plus, les données de Gaisford étant notoirement peu sûres, M. Lake a recollationné A, et M. Redpath a fait de même pour I. Il reste le *Parisinus* B, pour lequel on en est encore réduit à une reproduction, incomplète d'ailleurs, de l'apparat critique de Gaisford. Ici aussi, par conséquent, M. G. a laissé du travail pour ceux qui reprendront la tâche après lui. La collation du *Parisinus* A elle-même devra être refaite : la part de chacune des deux mains n'est pas déterminée avec assez de soin. Il faut faire une remarque analogue pour le *Marcianus* I. Au début du livre XV, on a deux copies, la *manus antiquior* (I^a) ayant répété une partie du texte donnée déjà par l'autre main (I^b). Les indications de M. G. sur ces deux transcriptions manquent parfois de clarté. De plus, j'ai constaté des différences entre l'apparat critique de M. G. et les spécimens de collation publiés par M. Heikel (par ex. : 115 c 5, πλοῖον serait donné par tous les manuscrits suivant M. H.; par A I seulement, d'après M. G.); — 113 c 2, M. G. ne mentionne même pas la leçon Ἀθρηνᾶ, qui devait d'ailleurs être conservée. Enfin, les indications relatives à l'étendue des citations insérées dans le texte d'Eusèbe — les guillemets par exemple — n'ont pas été relevées, et M. G. a eu le tort de ne pas rompre avec la tradition et de ne pas placer les titres au dessus de chaque chapitre. Il arrive que ces titres soient la seule donnée qu'on ait sur la provenance d'un extrait (par ex., livre XV, ch. XVII, pour un chapitre tiré tout entier de Numénius).

---

1. *L. l.*, p. 27 : « *altera familia a altera prob non potior est, quare inter utriusque familiae lectiones, ut res et usus scriptorum postulat, optimum quodque eligendum est* ».

Il y aurait d'autres remarques à faire encore, sur la pagination, la numérotation des paragraphes, l'indication des sources et des *testimonia*, la confection des *indices*; en tout cela, M. G. a trop suivi les errements de Gaisford son devancier. Mais je me dispenserai de répéter des critiques qui ont été faites ailleurs déjà.

Si je me permets de présenter au savant éditeur d'Eusèbe cette longue série d'observations, l'idée ne peut me venir de méconnaître les services qu'il a rendus, d'abord en composant une traduction anglaise pour laquelle il avait tout à créer et qui lui a valu l'approbation des juges les plus compétents; ensuite, en se chargeant de composer un volume de notes, où les spécialistes eux-mêmes trouveront à s'instruire abondamment; enfin et surtout, en ne reculant pas devant la tâche ardue de l'édition critique du texte grec. On l'a vu, cette édition repose sur une base excellente et elle constitue un progrès considérable. La beauté des caractères employés, la différence marquée entre le texte d'Eusèbe et celui des auteurs qu'il cite, toute l'exécution matérielle de l'œuvre devrait être prise pour modèle. Et si M. Gifford a eu pour but de faciliter et de répandre la lecture de la *Préparation évangélique*, il peut être assuré d'un plein succès. Enfin, cette édition nous aidera singulièrement à nous tirer d'affaire, en attendant que M. Heikel ait fait paraître celle qu'il prépare. Puisse ce dernier trouver le moyen de tenir compte de tous les desiderata qui se sont exprimés à l'occasion du travail de son devancier.

J. Bidez.

A. Cappelli, **Cronologia e calendario perpetuo**; Tavole cronografiche e quadri sinottici per verificare le date storiche dal principio dell' era cristiana ai giorni nostri. Milano, U. Hœpli (*Manuali Hoepli*), 1906, xxxiii-421 pp. in-16. Prix relié : L. 6,50.

Ce petit volume sera d'un usage très pratique et son format le rend portatif. Après une introduction précise et complète sur les styles, les ères et les divers modes de comput, M. Cappelli a réuni les données suivantes : 1° Consuls romains ; 2° Tables chronologiques de l'an 1 à l'an 2000 (ère chrétienne, ère d'Espagne, ère byzantine, indiction, date de Pâques ; empereurs romains, empereurs et rois de Germanie et d'Italie, papes) ; 3° date de Pâques du calendrier julien de 1583 à à 2,000, pour les pays qui n'ont pas accepté la réforme grégorienne ; 4° index alphabétique des tables chronologiques ; 5° calendrier romain ancien ; 6° calendrier perpétuel julien et grégorien ; 7° glossaire des dates (en particulier noms liturgiques et populaires de certaines fêtes ; surtout développé pour l'Italie) ; 8° liste alphabétique de noms de saints, avec quelques dates et celle de leur fête ; 9° (partie indiquée par erreur sous le chiffre X) hégire mahométane avec une

table de concordance et la date du commencement de l'année musulmane, depuis 622 jusqu'en 2000 ; 10° (noté XI) ère de la république française (tables de concordance du 22 septembre 1792 au 31 décembre 1805) ; 11° (XII) tableaux chronologiques des souverains des principaux états de l'Europe.

Cette dernière partie est la plus importante et occupe 157 pages. Les états sont groupées en grandes divisions classées alphabétiquement : Autriche-Hongrie; Danemark, Suède et Norvège; France et annexes; Allemagne (Germanie : Grande-Bretagne : Italie : Pays Bas, Belgique et Luxembourg; péninsule balkanique y compris l'ancien Empire d'Orient, la Grèce et la Turquie); péninsule ibérique; Russie et Pologne; Suisse. L'ordre n'est pas irréprochable. On ne pourra trouver l'empire de Constantinople au chapitre « Penisola balcanica » sans recourir à l'index. Les groupements sont en général assez logiques. Chaque région comporte autant de séries successives qu'il est nécessaire. Le chapitre « Italie » a 33 subdivisions : Bologne, Camerino, Faënza et Imola, Ferrare, Forli, Gênes (liste des doges), Guastalla, Lucques, Mantoue, Massa et Carrare, Milan, Mirandole et Concordia, Modène et Reggio, Montferrat, Naples, Padoue, Parme, Plaisance, Pesaro, Pise, Piombino et Elbe, Pouille et Calabre, Ravenne, Rimini, Rome (ducs, patrices, sénateurs), Saluces, Savoie et Piémont, Sicile, Toscane, Trévise (Feltre et Bellune), Urbin, Venise, Vérone. Le livre de M. C. sera surtout consulté par le « forestiere » pour toutes ces petites principautés sur lesquelles on a rarement des données exactes sous la main. Les autres pays sont moins bien traités. Mais les indications sont encore nombreuses. Ainsi la France, outre ses souverains légitimes, depuis Clodion jusqu'à M. Loubet (qu'est devenu Pharamond, hélas ?), fournit encore sept subdivisions : Aquitaine et Guyenne, royaume de Bourgogne ou d'Arles, duché de Bourgogne, Bretagne, Flandre, Normandie, Provence. Il est fâcheux qu'une table analytique ne révèle pas au premier coup d'œil le plan et les divisions du livre. On verrait mieux ce que l'on peut lui demander. L'index ne remplit pas le même office. Si M. Cappelli avait dressé cette table, il se fût aperçu de la petite erreur de numérotage que nous avons signalée.

Chaque division du chapitre Italie est accompagnée d'une courte bibliographie, qui sera aussi très appréciée hors d'Italie. Dans l'introduction, outre des renvois aux ouvrages généraux, on trouve mention de livres aussi spéciaux que les études de M. Pfister sur le règne de Robert-le-Pieux.

L'orthographe n'est pas toujours constante. M. C. écrit « Mecklenburgo » (p. 268), et « Glücksbourg » (p. 267). Dans un ouvrage technique, la simplification italienne est un peu déroutante : M. C. doit traduire (p. 267) « Aquino » par Hakon, ajouté entre parenthèses.

Le livre fait honneur à M. Capelli et à la librairie Hœpli. L'exécu-

tion matérielle est excellente. Pourquoi cependant si souvent dans les notes l'A de petite capitale est-il remplacé par un v renversé? C'est une faute vénielle, qu'on ne relèverait pas dans une typographie moins parfaite. Il ne reste plus à l'éditeur qu'à nous donner dans la même collection un manuel de chronologie pour la période antérieure à l'ère chrétienne. Les ouvrages d'ensemble que nous possédons sont tout à fait arriérés. C'est une lacune à combler.

S.

Raoul Chandon de Briailles et Henri Bertal. **Les sources de l'histoire d'Epernay**. Première série. Archives municipales d'Epernay. Tome premier. Paris, Leclerc, 1906. In-4°, XCVI et 449 p.

MM. Chandon de Briailles et Bertal ont entrepris une vaste publication sur les *Sources de l'histoire d'Epernay*, qu'ils veulent livrer au public à peu près intégralement. Ils nous donnent actuellement le tome Ier de la première série, consacré aux *Archives municipales d'Epernay*. Ce tome contient en entier le texte du plus ancien registre des délibérations des assemblées particulières ou générales de cette ville (1540-1570). Ils présentent leur publication en une introduction un peu courte sur l'histoire politique et économique d'Epernay, mais il faut remarquer que ce sont de simples notes qui nous sont aujourd'hui données, uniquement pour ouvrir la série et exposer surtout le but poursuivi par les éditeurs. Ils ont par contre développé par trop leur étude biographique sur le principal historien d'Epernay, le président Bertin du Rocheret. Il ne paraît pas mériter cet excès d'honneur, car en somme son œuvre était bien incomplète et bien sujette à caution. Les pièces justificatives, jointes à cette biographie, occupent plus de 120 pages du volume, c'est beaucoup. Mais ne chicanons pas trop sur cet excès de zèle. Il faut plutôt louer MM. Chandon de Briailles et Bertal de se sentir le courage d'entreprendre une aussi grosse publication, qui ne pourra que rendre des services aux historiens et aux économistes : ce sera en même temps un véritable monument à la gloire de leur pays.

L.-H. Labande.

Abbé Clergeac, **Cartulaire de l'abbaye de Gimont**. 2 série des Archives historiques de la Gascogne, fascicule IX. Paris, Champion; Auch, Cocharaux, 1905. In-8°, XVII et 503 p.

La méthode suivie par M. l'abbé Clergeac pour la publication des chartes du *Cartulaire de l'abbaye de Gimont* n'est pas à recommander.

En supprimant les formules, en abrégeant ses textes, il a sans doute pu condenser en moins de pages ses documents, mais il leur a fait subir une opération qui ne laisse pas que d'être inquiétante. L'original du cartulaire présente des titres assez courts : l'éditeur les a complétés et a très fréquemment ajouté les noms de concessionnaires qui n'y figurent pas; après cela, il s'est cru autorisé à remplacer ces noms, même au début de la pièce, par le mot *predicti*. C'est tout à fait inadmissible pour la publication de pareils documents. Le Cartulaire de l'abbaye cistercienne de Gimont (fondée en 1142) et des différentes granges ou centres d'exploitation établis par les religieux dès 1151, est extrêmement important, aussi bien pour l'histoire féodale que pour l'histoire économique de la région. On aurait aimé cependant voir l'éditeur développer davantage son introduction et on aurait aimé lire plus de détails sur l'apport que donne ce recueil à nos connaissances. Cependant, malgré ses lacunes et son imperfection de méthode, la publication de M. l'abbé Clergeac est appelée à rendre de véritables services à l'érudition locale.

L.-H. L.

Henri Clouzot. **Nouvelles notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres.** Paris, H. Champion; Niort, G. Clouzot, 1905, in-8° de 51 pages.

M. H. Clouzot, dans ces *Nouvelles notes*, complète l'ouvrage qu'il avait publié il y a une quinzaine d'années sur la typographie niortaise. On sait que les premières presses qui ont roulé à Niort avaient été établies en 1594 par Thomas Portan; M. H. C. ne peut faire remonter à une date antérieure les débuts de l'imprimerie ; il a retrouvé par contre une nouvelle série de documents sur les typographes qui l'intéressent et surtout des produits assez nombreux de leurs ateliers, qui étaient restés ignorés du public. Je citerai seulement les éditions de Jean Moussac, l'imprimeur particulier d'Agrippa d'Aubigné, et des Bureau, fils et petit-fils de l'imprimeur de Duplessis-Mornay, à la Forêt-sur-Sèvre. Les deux derniers paragraphes sont consacrés aux libraires-papetiers de Niort, Bressuire et Saint-Maixent et à l'imprimerie à Thouars (chapitre entièrement nouveau).

L.-H. L.

A. W. Verity. **The Tragedy of Coriolanus edited for the use of students.** Cambridge University Press, 1905, 308 pp. 1 s. 6d.

M. Verity a entrepris pour l'Université de Cambridge une édition classique de Shakespeare qui utilise les travaux d'érudition les plus

récents. Il suit cependant pour l'établissement du texte une méthode aujourd'hui généralement abandonnée. Au lieu de réimprimer purement et simplement le premier in-folio, en indiquant les variantes des autres in-folios et en adoptant certaines corrections s'il y a lieu, M. V. établit une espèce de texte idéal fait d'emprunts aux éditions originales et de conjectures plus ou moins ingénieuses. Ainsi dans son édition de *Coriolan* que nous avons entre les mains, pourquoi corriger *you'st hear* (A. I, Sc. 1. l. 119), surtout après avoir justifié cette forme dans une note? Pourquoi accepter « l'admirable correction » de Theobald, *bisson*, alors que le *beesome* II, 1. 58 du premier in-folio n'en est qu'une variation orthographique? Si ce même texte original porte *forset-seller* (II, 1, 64), c'est que l'imprimeur, peut-être Shakespeare lui-même, a préféré une orthographe phonétique. Pourquoi donc substituer à cette forme, la forme *fosset* qu'il faut expliquer comme un archaïsme? Partout M. V. imprime *Corioli*, mais le premier in-folio porte généralement *Corioles*, *Carioles* et *Corialus* sont de manifestes fautes d'impression), comme la traduction de Plutarque dont Shakespeare se servit pour composer sa pièce. La méthode de M. V. l'oblige à discuter toutes les corrections proposées à *taintingly* (I, 1, 103) alors que le quatrième in-folio en donnant *tauntingly*, offre un sens acceptable. — Les notes sont trop abondantes. C'est faire étalage de fausse érudition que de donner l'étymologie de *augurer*, de copier les articles *alarum*, *allow*, *complexion*, *damask* du dictionnaire de Skeat ou de Murray. L'édition de Cambridge n'est pas destinée à des commençants. Au milieu de ce grand nombre de notes inutiles se distinguent mal les remarques vraiment intéressantes sur le style de Shakespeare, par exemple l'emploi du mot abstrait pour le mot concret (generosity = generous men), de l'adjectif pour un substantif précédé de préposition (sterile curse = curse of sterility). Ces réserves faites, nous n'avons qu'à féliciter l'Université de Cambridge d'avoir mis à la portée de tout étudiant des éditions de Shakespeare sérieusement préparées et d'une correction typographique irréprochable.

Ch. Bastide.

J. B. Crozier. **History of intellectual development in the lines of modern evolution.** Vol. III, Political; educational; social; including an attempted reconstruction of the politics of England, France, and America for the xx century. — Longmans, Green; Londres, New-York et Bombay, 1901, xiv-355 p. in-8°.

Il est difficile de se soustraire à un sentiment de malaise en lisant ce livre où tant de questions sont abordées par un homme assurément bien intentionné et instruit, mais qui donne l'impression d'un ama-

teur. Il se divise en deux « parties ». La première est théorique, la seconde pratique.

L'idée théorique fondamentale, c'est que la connaissance indispensable à la politique est la science de l'évolution de la civilisation. « Les illusions de l'histoire » (chap. 1) viennent de ce que les historiens, travaillant sur des catégories de faits isolées les unes des autres, n'ont pas pu trouver la courbe de l'évolution et reconnaître que tous les faits sont des « parties d'un seul grand mouvement organique ». L'idée est moins neuve que ne le croit l'auteur, il la trouverait même chez Lamprecht, sous une forme plus prétentieuse et plus obscure. « Les illusions du présent » (ch. 2), c'est de prendre notre civilisation pour un produit naturel, tandis qu'il est artificiel et de prendre l'idéal abstrait d'une époque pour une fin tandis qu'il n'est qu'un moyen. Le XIXe siècle s'est laissé guider par l'idéal de Liberté et d'Égalité, par la théorie du *laisser-faire* économique et le suffrage universel. De là sont sortis les sophismes du socialisme dont l'essence est cependant sympathique à l'auteur. Le XXe siècle devra remplacer ces idéaux abstraits et révolutionnaires par la conception de l'utilité et de l'évolution graduelle pour élever au bonheur les grandes masses d'hommes. Cela conduit le politique à adopter quatre règles : 1° Ne rien introduire dans la politique d'une nation qui tendrait à détruire le caractère que lui a imprimé la tradition (maintien du type); 2° Expulser de la politique tout idéal abstrait et réformer en partant des habitudes du peuple (comme procède la nature); 3° Détruire toutes les barrières de castes et privilèges pour que toutes les carrières soient ouvertes à tous; 4° Diriger tous les progrès vers les conditions matérielles et sociales, non vers le caractère des habitants.

La deuxième partie est un essai pour appliquer ces règles à l'Angleterre, la France, les États-Unis. Chaque pays est décrit avec ses caractères propres; puis est posé « le problème », pour aboutir à la reconstruction. Il ne serait guère utile de suivre l'auteur dans les détails de ses projets; il suffira d'en indiquer les formules générales. Ce qu'il faut à l'Angleterre, c'est un système d'enseignement laïque et national, — à la France la conciliation du « rousseauisme, du catholicisme et du militarisme » en maintenant la République et évitant des utopies, — aux États-Unis il faut se débarrasser du régime des partis et des *trusts*.

Le livre est écrit dans une forme un peu lâche, comme il convient pour un public anglais; il se lit facilement et avec plaisir parce, qu'il est vivant et sincère, parsemé de réflexions personnelles et de détails ingénieux. A quoi servirait d'en discuter ici les conclusions!

Ch. Seignobos.

E. G. Bourne. **Essays in historical criticism.** New-York, Scribner, Londres, Arnold, 1901, XII-304 p. in-8.

L'auteur, professeur à l'Université de Yale, a réuni en recueil treize études parues dans diverses revues. La plupart sont de courts articles sur divers points de l'histoire d'Amérique, trois sur le *Federalist* et les études de Madison, un sur un passage de Sénèque où l'on voyait une allusion à l'Amérique, un sur la bulle du pape Alexandre IV, un sur le projet de conquête du Mexique, en 1847 ; quatre sont des études sur un historien : Ranke, la méthode d'enseignement de Ranke, Parkman, Froude; un porte sur le prince Henri le Navigateur. Tous ces articles sont de bons exposés, clairs, fermes, précis ; la question y est posée nettement ; les traits caractéristiques de l'auteur y sont bien marqués, toujours avec sympathie mais sans exagération.

Les deux premières études de ce recueil sont de beaucoup les plus importantes. — *La légende de Marcus Whitman*, p. 3-112, est un excellent travail critique sur un personnage bizarre à qui une tradition très populaire aux États-Unis attribua le mérite d'avoir décidé le gouvernement fédéral à occuper le territoire désert qui devait devenir l'Orégon. M. Bourne, par une analyse des documents conduite avec une rigueur de méthode irréprochable, a démontré que la tradition n'apparaît pas avant 1864, il en a retracé l'origine et en a suivi la propagation et les variantes. Il reconstitue ensuite l'histoire réelle. Whitman était simplement un missionnaire établi chez les Indiens de l'Orégon en 1836 qui refusa en 1842 d'abandonner sa mission et alla à Washington et à Boston obtenir son maintien ; mais ce voyage n'avait aucun rapport avec l'annexion de l'Orégon. J'ai vu avec plaisir que M. B. (p. 41, n. 5) a rendu justice à l'admirable compilation de W. W. Bancroft, ce répertoire sans pareil pour l'histoire de l'Ouest, que tant d'Américains affectent de mépriser.

La seconde étude « L'auteur du *Federalist* » est un travail critique de comparaison de sources suivant la méthode suivie pour les textes du Moyen âge. Les auteurs des différents numéros sont déterminés en mettant en regard du texte anonyme des passages signés de Madison, de Hamilton et de Jay ; le résultat est concluant.

Ch. S.

G. Mondaini. **Le origini degli Stati Uniti d'America.** Milan, Hoepli, 1904, XVI-438 p. in-16. (Collection historique Villari).

Dans cette collection d'exposés sommaires d'histoire à l'usage du public cultivé de langue italienne, M. Mondaini s'est chargé de raconter la formation des États-Unis, depuis le temps des Indiens jusqu'à

la constitution de l'État fédéral en 1787. C'est un travail de vulgarisation ; l'auteur s'est servi des histoires d'usage courant : Higginson et Hopp (de la collection Oncken) qu'il a lues dans les traductions italiennes, G. Bancroft (qu'il cite dans la vieille édition de 1854, etc. Il ne paraît connaître ni l'excellent abrégé de Channing, ni la collection de documents choisis de Hart, ni le *Guide* si commode de Channing et Hart. Sa bibliographie, esquissée dans la Préface et dans des notes à la fin de quelques-uns des chapitres, est insuffisante Le livre est d'ailleurs bien composé et facile à lire et suffira pour donner à ses lecteurs une vue d'ensemble de la question.

Ch. S.

Le Japon et la politique française par Roger Dorient. Paris, Plon, 1906, 1 vol. in-16, 334 pages, 3 fr. 50.

Le titre de l'ouvrage ne semble pas très justifié : ce n'est qu'à la page 249 que l'auteur aborde la politique française et examine l'influence que pourra avoir sur elle l'avènement d'une grande nation en Extrême-Orient ; et encore, dans ces derniers feuillets, M. Dorient s'égare trop souvent. En nombre d'endroits, il ne met le Japon qu'au dernier plan. Il a l'habitude des digressions ; on citerait aisément nombre de passages inutiles ou qui ne méritaient pas un si long développement : sur l'histoire ancienne du Japon, la langue et l'écriture chinoises, les causes de l'infériorité de la Russie, les vices du régime autocrate, les comparaisons entre la guerre franco-allemande et la guerre russo-japonaise, l'émigration des Aryens, la conquête de l'empire romain par les barbares, les projets de sir Robert Hart et Yuan Shikai pour la réorganisation de la Chine. la valeur comparée du cuirassé et du croiseur cuirassé, le parallèle entre les diverses marines, le programme de constructions navales à adopter en France, la stratégie maritime à suivre par notre pays dans une guerre contre l'Angleterre ou contre l'Allemagne, etc.

Cependant il y a des enseignements à tirer de ce livre. M. D. connaît bien l'empire du Mikado et sait rester impartial. Il ne cache pas ses sympathies pour les Japonais (p. 183), mais ne dissimule pas non plus leurs défauts. A côté de leurs qualités militaires, universellement reconnues aujourd'hui, de leur persévérance, de leur esprit d'imitation, de leur minutie, de leur dissimulation qu'il regarde comme une vertu (p. 60), il nous les peint, paresseux, légers, dissipateurs, amis du plaisir (p. 126), bouffis d'orgueil (p. 127), sans aucune largeur dans les idées, incapables de conceptions élevées (p. 129), absolu-

ment dépourvus de probité commerciale[1] (p. 143-148), et l'impression finale n'est pas favorable aux vainqueurs de Moukhden.

M. D. ne se montre pas rassurant pour l'avenir : « Appuyé sur une nation nombreuse et pourvue de qualités morales qui la rendent invincible, le Japon sera puissant. Remuant, étouffant dans ses îles, aimant la guerre, ambitieux, il sera dangereux » (p. 248). L'Indo-Chine constitue naturellement notre point vulnérable. Si leurs récentes conquêtes les détournent actuellement du sud, les événements peuvent rejeter les Nippons ou les attirer dans cette direction, et leurs sentiments à l'égard de la France ne sont pas précisément amicaux depuis le séjour de la flotte russe de la Baltique sur les côtes de notre colonie. Nous serions disposé à admettre avec M. D. que contre le Japon allié à l'Angleterre ou à la Chine la défense de nos possessions asiatiques deviendrait impossible. Contre le Japon seul nous lutterons sans trop de désavantage si nous nous préparons certains points d'appui, et si nous maintenons notre marine sur un pied respectable. « Mais, dit M. Dorient (p. 291), si le peuple français, las des entreprises lointaines, des dépenses militaires, renonçant définitivement aux aventures, résolu à se cantonner chez lui, à continuer en l'accentuant de plus en plus sa politique de protectionnisme à outrance, de fonctionnarisme, de malthusianisme, s'il décide d'abandonner l'Indo-Chine, il fera bien; car, dans ces conditions, elle est en tout cas perdue pour lui et plus tôt il le fera, plus il évitera de sacrifices. »

A. Biovès.

Grove's Dictionary of music and musicians, ed. by J.-A. Fuller-Maitland. London, Macmillan. t. I et II, 2 vol. in-8°, 1904, 1906.

Voici déjà quelque temps qu'a commencé de paraître cette nouvelle édition d'un dictionnaire de la musique et des musiciens universellement réputé. Depuis des années, le monde musical la réclamait, car l'ouvrage de Grove était devenu rare et d'ailleurs nécessitait une mise au point. C'est M. Fuller-Maitland qui s'en est chargé : on ne pouvait mieux inspirer la confiance des chercheurs et des érudits de la musique, et l'estime et la faveur générales ont accueilli le premier volume paru par ses soins diligents à la fin de l'année 1904 (lettres A à E). Aujourd'hui que voici le second (lettres F à L), le moment est venu d'étudier d'un peu plus près ce travail remarquable, où collaborent tant d'écrivains spéciaux, de compétences reconnues (une centaine environ, de tous pays, y compris ceux que déjà la mort a fauchés). Il doit comprendre, cette fois, 5 volumes au lieu de 4, dans les

1. D'après M. D., le gouvernement japonais aurait « créé à l'Université *une chaire de probité commerciale* ! Le plus fort, c'est que les Japonais en sont fiers ».

proportions de 800 pages ou 1,600 colonnes; et, bien qu'on ne semble pas prévoir d'Appendice, étant donné la rapidité relative de la publication, il est probable pourtant qu'il en faudra un, ne fût-ce que pour réparer les petits oublis laissés au passage.

Le plan de l'ouvrage n'a pas été modifié. Il comporte toujours des articles techniques sur la musique pure, accompagnés d'exemples, des monographies d'instruments, illustrés de figures, puis les biographies de musiciens, créateurs ou interprètes, enfin de courtes références aux noms des œuvres les plus connues du théâtre et du concert. C'est naturellement sur les biographies d'artistes et les citations d'œuvres que peuvent surtout porter les observations, les objections : elles sont inévitables; aussi n'hésité-je pas à en présenter une ou deux à M. Fuller-Maitland.

Deux conditions me semblent indispensables à remplir, de la part de l'éditeur qui assume la responsabilité d'un dictionnaire de ce genre, œuvre de tant de collaborateurs divers dont il doit collationner les articles : la *compétence* et la *proportion*. La compétence, il ne peut être question de l'examiner ici de près, mais les noms des auteurs des articles en dépendent, et les recherches que la curiosité ou l'occasion entraînent à faire de ci, de là, confirment cette impression. Mais la proportion offre plus de prise à la critique. L'éditeur n'a évidemment pas assez prévu et la discrétion de certains de ses collaborateurs et l'indiscrétion de certains autres. On est choqué de voir, par exemple, que l'article consacré à M. Vincent d'Indy n'a pas deux colonnes, celui de M. Gabriel Fauré pas même une, tandis que des virtuoses de notre temps, des violonistes ou des pianistes de vingt ans, bénéficient de deux colonnes pleines. J'estime, au surplus, qu'il eût fallu une règle générale et presque uniforme pour les *interprètes* dans un dictionnaire essentiellement consacré de l'art musical. Il est nécessaire que les interprètes aient leur place, et même une place plus grande qu'on ne leur en laisse généralement, *mais* surtout à titre de référence et de document, parce qu'il est utile de marquer leur action personnelle dans l'évolution de l'art et comme porte-parole des compositeurs. C'est pourquoi il me semble qu'il en faudrait citer davantage, tout en restreignant les proportions des articles qui leur sont consacrés : une demi-colonne, une colonne au plus devrait suffire pour caractériser leur talent original, leurs créations, la place qu'ils méritent de garder dans l'histoire du théâtre ou du concert.

S'il est excessif, par exemple, de voir attribuer jusqu'à cinq colonnes à une Jenny Lind ou à un Lablache, il devient inadmissible pour l'histoire, non seulement de la scène française mais de l'évolution générale du théâtre lyrique, qu'on ait totalement oublié les créateurs des chefs-d'œuvre de Gluck ou de l'opéra-comique français du XVIIIe siècle, encore si justement en honneur en France et à l'étranger :

les Legros, les Caillot, les Clairval, les Jélyotte et les Elleviou, ou les Favart, les Gavaudan, les Levasseur (Rosalie), les Laruette ou les Laïs.... D'autant que plus d'un de leurs successeurs, de bien moindre mérite, mais notre contemporain, a reçu sa bonne place dans le dictionnaire. C'est sur quoi j'appellerai l'attention de M. Fuller-Maitland quand il en sera à préparer son Appendice final, comme aussi sur les lacunes de la catégorie des œuvres qui bénéficient d'un article spécial.

Il y aurait bien quelque chose à dire encore au sujet des informations *bibliographiques* du Dictionnaire : elles sont souvent très insuffisantes et peu *critiques*. Leur utilité n'apparait guère qu'en ce qui concerne les publications anglaises; pour les autres, les lacunes sont continuelles et parfois considérables, même dans l'article *Historics of Music* (uniquement bibliographique), qui est d'une insuffisance notoire. Peut-être l'Appendice pourrait-il aussi y porter quelque remède. Mais j'aime mieux, actuellement, terminer en citant quelques-uns des articles les plus importants des deux volumes parus : c'est la meilleure idée qu'on puisse donner du mérite de la publication.

Pour l'étude technique de la musique, voici des articles très serrés de M. E. Prout (*Accent, Additional accompaniments*), de feu J. Hopkins (*Accompaniment*), de Capstick (*Acoustics*), de F. Taylor (*Appoggiatura*), de remarquables monographies de Sir Hubert H. Parry (*Arrangement, Cadence, Form, Harmony*), de Vaughan Williams (*Conducting*), de Wulford Davies (*Countrepoint*), de Walker (*Degrees in music*), de M. Krall (*Fingering*, doigté), de feu Rockstro (*Fugue* et *Hymn*), enfin de F. Corder (*Instrumentation*). — Pour les biographies, les plus développées sont celles de *Bach*, par Edwards, de *Beethoven*, par feu Sir G. Grove, travail bien connu de 61 pages, de *Bellini* par Sutherland Edwards, de *Bennett* par Statham, de *Berlioz* par Hadow, de *Brahms* par Fuller-Maitland, de *Cherubini* par Maczewski, de *Chopin* par Dannreuther, de *Goudimel* par Stainer, de *Haendel* par feu J. Marshall, de *Haydn* par feu F. Pohl, de *Lassus* par Sterndale-Bennett, de *Liszt* par feu F. Hueffner, etc. — Enfin, outre les instruments : *Bell* (les cloches, par Troyte), *Clarinet* et *Horn* (par feu W. H. Stone), *Clavichord* par feu J. Hipkins), il faut signaler les études sur le *God save the King* de Kidson, sur la *Greek music* de Macran, sur l'*Irish music* de Kidsan, avec bibliographie et sur les *Libraries and collections of music*, très utile et considérable relevé, dû à Barclay Squire et à Krehbiel.

H. DE CURZON.

— M. J. VACZY continue avec une grande régularité la publication de la *Correspondance de Kazinczy* (*Kazinczy Ferencz levelezése*, Budapest, Académie 1905, XXXVII-687 p. in-8°). Le tome XV qui vient de paraître, va du 1er janvier 1817 au 31 mars 1818, et contient 231 lettres dont 128 de Kazinczy. La plupart roulent

sur la lutte engagée par la réforme de la langue. Kazinczy stimule ses partisans au combat contre les écrivains du district « d'au-delà du Danube » et engage une vive polémique avec Paul Beregszászi Nagy et Joseph Sipos. D'autres lettres se rapportent à l'appui que Kazinczy prêta aux deux grandes revues d'alors : le *Musée transylvanien* et le *Magasin scientifique* : il parle aussi très souvent de la préparation de son *Voyage en Transylvanie* et de sa traduction des Discours de Cicéron. La correspondance reflète également la grande misère qui régnait en 1817 et dont des milliers de paysans furent victimes. — L'éditeur a fait précéder ce volume d'une bonne introduction et il y a ajouté de nombreuses notes et un index détaillé (p. 557-678). — J. K.

L'Académie hongroise a décidé dernièrement de consacrer une série d'études aux Dialectes allemands parlés en Hongrie. Elle a chargé M. Petz, professeur à l'Université, de diriger ce recueil. Deux fascicules viennent de paraître. Dans le premier M. A. Gedeon étudie la *Phonétique du dialecte allemand de Alsó Meczenzéf* (Budapest, 1905-77 pages in-8°), localité du comitat d'Abauj-Torna, à l'ouest de Cracovie. Le nombre des habitants de cette commune est de 3000 qui sont tous des Allemands. Ils y demeurent depuis le XIVe siècle. Le travail de M. Gedeon est fait d'après les méthodes les plus rationnelles de la dialectologie. — Dans le second fascicule M. Lindenschmidt étudie la *Morphologie du dialecte allemand de Verbász* (37 p. in-8°), commune située dans le comitat de Bacs, dans le Sud de la Hongrie. Ce dialecte est proche parent des dialectes rhénans. — J. K.

Sous le titre : *Les époques de la chanson populaire hongroise* (Balassa-Gyarmat, 1905, 53 p. 8°), M. Alexandre Szabó donne un résumé clair et méthodique du *lied* magyar depuis les époques les plus anciennes jusqu'à nos jours. Il insiste surtout sur les chansons des Kouroucz, les soldats de l'indépendance du XVIIe siècle et montre, d'après les travaux et les recueils de Thaly, de Kriza et de la Société *Kisfaludy*, le charme qui se dégage de la chanson populaire et qui a exercé une si grande influence sur les principaux poètes lyriques du XIXe siècle, notamment sur Petöfi. — J. K.

Dans les Mémoires de l'Académie hongroise ont paru : 1° Etienne Hegedüs : *L'Appel de Pétrarque et une de ses Epitres latines*, (Budapest, 1905, 21 p. in-8°). C'est un commentaire historique de la seizième Canzone : *Italia mia* que l'auteur compare, d'abord, avec l'*Appel* du poète magyar Vörösmarty, puis avec l'Epître de Pétrarque à Enée di Tolomei. Dans « Italia mia », Pétrarque exhorte ses compatriotes à s'unir contre l'invasion des Allemands ; dans l'Epître, il déplore celle des Français. Habile traducteur en vers, M. Hegedüs fait suivre son commentaire de la traduction en vers de ces deux poèmes de Pétrarque. — 2° J. Kunos : *Chansons populaires turques d'Ada-Kalé* (Budapest, 1906, 119 pages in-8°). Ada-Kalé est une petite île du Bas-Danube dont les habitants, au nombre de 500, sont tous des Turcs. Enclavés entre les différentes nationalités chrétiennes, ils ont conservé leurs coutumes, leur langue, — elle se rapproche du dialecte bulgaro-turc — et leur religion. M. Kunos a fait plusieurs séjours dans cette île et a étudié la langue et les mœurs de ces débris turcs sur la terre hongroise. Il nous donne aujourd'hui la transcription et la traduction magyare de quatre-vingt-deux chansons populaires recueillies de la bouche du peuple. Les chants d'amour y tiennent la première place, mais on trouve aussi des poésies sur la chute de la puissance turque et notamment une plainte sur la perte de Bude qui était restée 150 ans sous la domination ottomane. — J. K.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

RÉPONSE A LA « LETTRE A UN AMI »

Dans la *Revue Critique* du 8 janvier 1906, M. l'abbé Chabot a fait incarter, sans que le sommaire en fasse mention, un factum de quatre pages dans lequel, au lieu de répondre aux observations de M. l'abbé Nau du 18 novembre 1905, relatives à la lettre de M. Seybold du 23 septembre 1905, il me prend directement à parti et me met au défi de lui répondre. Les lecteurs de la *Revue Critique* qui voudront bien lire jusqu'au bout les observations et les faits que je tiens à mettre sous leurs yeux verront quand, comment, où et pourquoi j'ai eu le regret de traiter M. l'abbé Chabot d'escroc [1].

C'est quelque temps après la rentrée d'une de mes premières années d'enseignement à Paris que M. l'abbé Chabot, prêtre du diocèse de Tours, s'est présenté à moi pour la première fois. Il était porteur d'une recommandation, assez terne il est vrai, du cardinal Meignan, alors archevêque de Tours. S. E. avait été le professeur de mon père vers 1840 au collège de Tessé au Mans. Comme d'autre part, je compte beaucoup de parents en Touraine, que M. l'abbé Chabot était originaire de Vouvray et que le frère de mon père, M. Léopold Graffin, possédait lui-même un clos de vigne renommé sur le côteau de Vouvray, je fis à M. l'abbé Chabot le meilleur accueil et je le traitai en compatriote. M. Ch. sortait alors de l'Université de Louvain, il était licencié en théologie et il venait à Paris pour suivre mes cours avec l'espoir de trouver dans la littérature syriaque un sujet de thèse de doctorat. Ses connaissances en syriaque étaient alors assez élémentaires et il lui fallut suivre les cours de première année.

Au bout de quelques jours, M. Ch. me confia que Mgr Meignan ne lui donnait, pour vivre, que sept cents francs par an; cette somme était notoirement insuffisante. Il me pria de lui venir en aide. Mes ressources personnelles ne me permettaient pas alors de le faire directement. Je m'adressai à Madame de l'Epine, alors assistante de la supérieure générale des Dames du Sacré-Cœur, boulevard des Invalides. Ma mère, ancienne élève du Sacré-Cœur de Paris, avait eu précisément pour professeur Madame de l'Epine de 1852 à 1855. Quelques jours auparavant j'avais eu occasion d'aller rendre visite à cette religieuse qui avait alors plus de 80 ans. Elle m'avait parlé avec intérêt de mes travaux, de mes cours et de mes élèves. Je retournai la trouver et lui demandai si elle ne pouvait rien faire en faveur de

1. J.-B. Chabot, *Lettre à un ami* p. 1.

M. Ch. Deux ou trois jours après, elle m'offrit de prendre M. Ch. comme chapelain auxiliaire dans la maison de Conflans, à condition que je ferais régulariser sa situation vis à vis de l'Archevêché de Paris. Grâce à Mgr d'Hulst, alors mon recteur et qui voulait bien m'honorer d'une bienveillance toute particulière, l'affaire s'arrangea sans difficulté. Les religieuses de Conflans donnèrent à M. Ch. le vivre et le couvert et une petite allocation. Je conseillai alors à M. Ch. qui craignait de se voir retirer la modeste subvention de sept cents francs que lui faisait le cardinal Meignan, de laisser ignorer à son diocèse d'origine sa nouvelle situation et de laisser son adresse au siège de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard. « Vous mettrez de côté, lui disais-je alors, les sept cents francs du cardinal Meignan et vous aurez ainsi l'argent nécessaire pour l'impression de votre thèse ». Pour ménager encore davantage sa bourse, je lui conseillai, contrairement aux règlements, je le reconnais, de ne pas se faire inscrire au secrétariat.

Ces détails ont leur importance, car c'est précisément sur cet état de chose que s'appuya M. l'abbé Ch. pour écrire une lettre insolente et injurieuse à l'adresse de Mgr d'Hulst, lettre à la suite de laquelle je déclarai à M. l'abbé Ch. que je n'aurais plus de relations avec lui. Mais, afin que ceux qui voudront bien lire ces pages puissent plus facilement se rendre compte, nous suivrons l'ordre des faits.

Le but de M. l'abbé Ch., en venant suivre les cours que je fais depuis bientôt vingt ans à l'Institut catholique de Paris, était, je l'ai déjà dit, de trouver un sujet de thèse de doctorat devant la Faculté de théologie de l'Université de Louvain. Les auteurs de spiritualité qui ont écrit en syriaque et dont les maximes ont été mises en pratique par un nombre de moines si considérable n'avaient encore été étudiés par personne. C'est ainsi que je mis entre les mains de M. l'abbé Ch. les écrits de S. Isaac de Ninive. J'aurais voulu qu'il donnât un résumé de sa doctrine, mais ce travail de théologie mystique était sans doute au dessus des connaissances de M. l'abbé Ch. et, après avoir donné quelques renseignements sur la vie, l'orthodoxie et le culte de Saint Isaac, il dressa avec soin le catalogue de ses écrits. Quant à l'étude de la doctrine de l'auteur qui eût dû faire la partie vraiment théologique de sa thèse, M. l'abbé Ch. se borna à quelques observations générales sans intérêt. Il ajouta ensuite comme appendice trois discours dont je lui avais remis le texte et que je lui aidai à traduire dans les passages qui l'embarrassaient. M. l'abbé Ch. s'excusa de vive voix auprès de moi de ne pas me dédier ce travail, parce qu'il devait aller passer sa thèse à l'étranger, ce que je compris parfaitement. Et il se contenta de me remercier nommément dans une simple note qui se trouve à la page XIV de son travail.

Puisqu'il faut tout dire, c'est également moi qui ai donné à M. l'abbé Ch. son sujet de thèse à l'École des hautes études de la

Sorbonne. Voici dans quelles circonstances. Grâce aux relations de Mgr Basbous, alors représentant des Maronites à Paris, j'avais pu obtenir une copie assez soignée de la dernière partie de ce qu'on croyait alors être la chronique de Denys de Tell-Maḥré. Pour aider M. l'abbé Ch. à obtenir son diplôme de l'École des hautes études, je lui remis ce manuscrit en l'avertissant du peu d'intérêt que ces pages semblaient présenter. On sait comment M. l'abbé Ch. fut obligé de reconnaître après coup, lorsque sa thèse eut été publiée, que l'ouvrage qu'il avait annoncé comme étant de Denys de Tell-Maḥré n'était réellement pas de cet auteur. A la page XXXIV, M. l'abbé Ch. mentionne la remise du manuscrit; c'est ce texte lui-même qu'il fit composer à l'Imprimerie nationale, sans prendre la peine de transcrire ma copie et M. Guidi collationna les parties douteuses sur le manuscrit original.

M. Ch. a publié encore quelques autres textes que je lui ai remis, comme le discours de Mar Denḥa, mais je ne veux pas insister. Je tiens à faire constater que pour M. Ch. comme pour bien d'autres, j'ai mis libéralement à sa disposition les instruments de travail que je pouvais avoir entre les mains.

Il est toutefois un fait que je regrette d'être obligé de rapporter. Mais dans sa « lettre à un ami » M. l'abbé Ch. m'a porté un défi que je ne puis laisser passer. Je suis obligé de tout dire. J'ai expliqué plus haut pourquoi et comment j'avais reçu M. l'abbé Ch. en compatriote. Il en profitait pour aller et venir chez moi avec une liberté qui parfois ne laissait pas que d'être indiscrète. Un jour que j'étais absent, il trouva dans un de mes tiroirs la traduction du texte de l'histoire de Jaballaha que je m'efforcais alors de faire pour mon propre compte avec le secours de M. Jacques Babakhan, jeune Chaldéen d'Ourmiah qui depuis seize ans m'aide fidèlement dans mes travaux de littérature orientale. Lorsque je rentrai chez moi, je manifestai mon étonnement. M. Ch. fit des difficultés pour me rendre ce qu'il avait pris. Pour éviter tout ennui, je préférai renoncer moi-même à ce travail et je défendis de recevoir M. Ch. autrement que dans mon salon. M. l'abbé Ch. comprit et ses visites se firent de plus en plus rares. Lorsque son volume eut paru, il me rendit le manuscrit dont il s'était servi et ce fut tout.

En 1895 le bulletin de l'Institut catholique de Paris citait, page 273, M. l'abbé Ch. parmi les élèves qui lui faisaient honneur. Celui-ci qui avait suivi les cours mais avait omis, comme nous l'avons dit, de se faire inscrire au secrétariat et de payer la petite redevance des élèves inscrits, écrivit à Mgr D'Hulst, alors recteur, une lettre véritablement injurieuse et en demanda l'insertion dans le bulletin même en menaçant de l'huissier, Mgr D'Hulst me fit appeler, me mit la lettre sous les yeux, en ajoutant que c'était moi qui lui avait recommandé M. Ch. pour lui permettre de remplir les fonctions de chapelain à Conflans,

comme je l'ai dit plus haut. J'allai voir immédiatement M. Ch. et je le priai de retirer sa lettre ou tout au moins de ne pas en exiger l'insertion par voie d'huissier. Il ne voulut rien entendre. Et tout ce que je pus obtenir fut la radiation de quelques phrases plus injurieuses que les autres, et le bulletin de l'Institut catholique de Paris dut insérer la note rectificative qu'il avait ainsi préparée. M. Ch. craignait sans doute que son titre d'ancien élève de l'Institut catholique ne l'empêchât d'arriver un jour à quelque situation officielle avantageuse. Dès lors je signifiai à M. Ch. que je n'aurais plus désormais de rapport avec lui. *Inde irae.*

Dans son factum, M. l'abbé Ch. me reproche de n'avoir pas encore publié le second volume de la Patrologie syriaque. Qu'il se rassure : quarante feuilles de ce volume sont déjà tirées; il paraîtra à son heure et même 134 pages du tome quatre sont également sorties des presses. J'ai raconté autrefois, dans le bulletin de l'Institut catholique, toutes les difficultés que j'avais rencontrées pour la publication du premier volume. M. Ch. ignore moins que tout autre les raisons qui m'ont fait différer jusqu'aujourd'hui la publication du second.

En 1897, S. S. le pape Léon XIII me fit l'honneur de me nommer son ablégat. A cette occasion, je fus attaqué avec des insinuations injurieuses par M. Jean de Bonnefon.

J'avais vu tant de prêtres respectables, et notamment Mgr D'Hulst, attaqués si injustement par cet homme que je résolus de le poursuivre. J'eus alors le regret de constater qu'il avait des relations avec ceux qui se trouvaient précisément près de moi. Si Mgr D'Hulst avait fait une enquête sévère sur ceux qu'il était chargé de conduire et sur les relations qu'ils pouvaient entretenir, il se fût sans doute épargné bien des ennuis. M. Jean de Bonnefon employa tous les subterfuges pour échapper à une condamnation, mais avec le secours de Me de Saint Auban, je le poursuivis durant deux ans sans me lasser jamais et, finalement, il fut très sévèrement condamné. (Voir le *Journal* du 3 mars 1899).

A ce moment, je comptais en effet publier le second volume de la Patrologie syriaque. Voici les circonstances qui m'en ont empêché

S. E. le cardinal-archevêque de Paris avait invité officiellement l'Institut catholique de Paris à prendre part à l'Exposition universelle de 1900. Après avoir réuni un comité qui me fit l'honneur de me nommer secrétaire, le conseil rectoral, pour des motifs que je ne pus comprendre, refusa toute participation. Soutenu par les encouragements de M. Gréard, alors recteur de l'Université de Paris, j'entrepris, pour mon propre compte, de faire rendre justice à mon collègue le Dr Branly, professeur de physique. Après de nombreuses et fatigantes démarches je fus assez heureux pour faire reconnaître que M. Branly était bien l'inventeur du principe de la télégraphie sans fil, et après que le jury international de l'Exposition lui eut accordé un

grand prix, le ministère de l'Instruction publique lui accordait la croix de la Légion d'honneur [1].

En préparant les documents destinés à paraître dans la Patrologie syriaque, dont j'ai parlé plus haut, j'avais été amené à constater le lien qui existe entre les différentes littératures orientales ; encouragé par quelques amis, je me décidai à publier ces documents au fur et à mesure que j'aurais occasion de les rencontrer. Ce fut là l'idée première de la Patrologie Orientale. En 1897, au congrès des Orientalistes de Paris, je décidai, avec le concours de MM. René Basset, Perruchon, Guidi, Conti-Rossini, de fonder, à côté de la Patrologie syriaque, la Patrologie orientale qui admet des traductions en langues vulgaires et superpose le texte, les variantes, la traduction et les notes au lieu de les juxtaposer. Je fis aussitôt dessiner, graver et fondre des caractères éthiopiens corps 9 et c. 12 et je passai un traité avec M. Didot qui devenait ainsi l'éditeur de la Patrologie orientale.

En 1899, un premier fascicule était prêt pour l'impression ; ce premier fascicule était l'œuvre de M. Perruchon et comprenait un texte éthiopien avec traduction française. Les épreuves étaient relues par M. Halévy à Paris, Guidi à Rome, Péreira à Lisbonne. Déjà deux feuilles avaient été tirées, lorsque M. Perruchon, atteint d'un grand affaiblissement de la vue qui dure malheureusement encore, dut ralentir sa publication. Comment M. l'abbé Chabot vient-il me reprocher de n'avoir pas donné à la publication de la Patrologie Orientale la publicité nécessaire alors qu'après avoir fait un traité avec un éditeur aussi connu que M. Didot, des savants comme M. Guidi, avec lesquels M. Ch. était personnellement en rapport, collaboraient à cette publication ? A qui M. Ch., dans ces conditions, fera-t-il croire la vérité de ce qu'il avance ? M. Ch. parle de propositions qu'il m'a faites, mais il ne dit pas qu'elles avaient été précédées par une lettre datée du 27 janvier 1903 de laquelle il résultait clairement qu'il n'avait aucun désir sérieux de s'entendre, puisqu'à ce moment il déclarait que quatre volumes étaient déjà sous presse et que l'affaire était organisée. D'ailleurs toutes les démarches de M. l'abbé Nau qui avait été amené à m'offrir son utile et précieux concours à la place de M. Perruchon empêché comme je l'ai dit, étaient restées sans effet. Au fond, M. Ch. voulait supplanter mes publications et rien de plus. S'il avait voulu faire œuvre utile, il eût agi autrement.

Quelque temps après la rentrée de 1904, je reçus la visite de M. l'abbé Palin, curé de Nandy, Seine-et-Marne, sur la recommandation de mon excellent collègue, M. Jamet, professeur à la Faculté libre de Droit de Paris, pour me prier de présider un dimanche de décembre la fin d'une mission qu'il avait donnée

1. Cette exposition, dont je soldai personnellement tous les frais, obtint encore un autre grand prix, deux médailles d'or, deux médailles d'argent et une médaille de bronze.

dans sa paroisse, avec le généreux concours de curés voisins. Dans le cours de la conversation, il crut devoir me dire que M. l'abbé Chabot, aumônier de la comtesse Clari au château de Lagrange, serait très heureux de se rencontrer avec moi. Je lui déclarai immédiatement et dans les termes les plus formels que je ne voulais avoir aucun rapport avec l'aumônier en question et je lui en donnai le motif. Il me promit de prendre les dispositions nécessaires pour éviter la présence de M. l'abbé Chabot à la cérémonie. Dans l'acceptation par écrit que j'envoyai quelque temps après à M. le curé de Nandy, j'insistai de nouveau sur ce point.

Arrivé à Nandy, je ne fus pas peu surpris d'entendre dire que M. l'abbé Ch. avait répondu qu'il n'y avait entre nous que des discussions d'ordre purement scientifique et qu'il tenait absolument à venir me saluer. Toutes les instances de M. le curé de Nandy furent inutiles et, après la cérémonie du matin, M. Ch. vint me trouver dans la sacristie. Je le priai de se retirer en lui disant que je ne voulais pas lui parler. M. Ch. refusa absolument de s'éloigner. « M. l'abbé, lui dis-je alors, j'ai le regret de vous dire qui vous êtes : vous avez profité de votre soutane pour escroquer, sous prétexte de bonnes œuvres, de l'argent à quelques personnes catholiques, en réalité pour me nuire à moi, professeur d'enseignement libre ; vous êtes un escroc. » M. Ch. garda un instant le silence, puis il se mit à rire en me disant que tout cela lui était indifférent.

Il m'est dur d'avoir à rappeler de tels faits, mais je devais le faire pour répondre au défi de M. Ch. et défendre le bien de ceux qui m'ont confiés leurs intérêts. J'espère pour lui que cette fois il cessera de rire.

R. Graffin.

FIN DE DIVERS INCIDENTS

1° *Le plagiat Seybold.* — J'ai attendu en vain le savant chargé de représenter M. Seybold et de rechercher où en était la préparation respective des deux concurrents en avril 1903 et si l'un avait plagié l'autre en 1904. Ces questions sont faciles à solutionner par les témoignages de tierces personnes et des imprimeries, par des épreuves munies de timbres à date et par les cartes postales échangées entre auteurs et éditeurs.

Lorsque M. l'abbé Chabot a eu écrit que M. Seybold « me répond dans une revue allemande » ce qui est une manière déguisée d'esquiver la solution, j'ai porté à la société Asiatique, à la séance du 9 février 1906, cinquante-deux épreuves du premier fascicule de M. Evetts (le fascicule comprend 7 feuilles un quart), des photographies de manuscrits, etc., j'ai invité nommément M. Chabot à venir constater après la séance que les « formes » de M. Evetts étaient antérieures de plusieurs mois à l'apparition du fascicule de Beyrouth, que la préposition *min* figurait dans des manuscrits et était composée et en pages dans le fascicule Evetts le 8 mars 1904, c'est-à-dire quatre mois et demi avant la date assignée par M. Seybold à l'apparition de son fascicule et que par suite s'il y avait un plagiaire, ce n'était pas M. Evetts. M. Chabot m'a répondu « je ne veux rien savoir » et est parti prestement, dès la fin de la séance. J'ai montré depuis mes épreuves et photographies à d'autres savants et je les tiens à la disposition de qui voudra les voir.

Je serais heureux de savoir aussi quel ouvrage copte a traduit M. Seybold, sinon je devrai croire que c'est lui qui ne sait pas le copte, car M. Evetts (je ne le savais pas lorsque j'ai écrit ma réponse précédente) a publié en 1888 « *The rites of the Coptic Church* ». The order of baptism and the order of matrimony, translated from Coptic mss. by B. T. A. Evetts. London, David Nutt, 270-71, Strand, W. C., 1888. Pr. 1 sh. ». C'est là une preuve qu'il a étudié le copte et qu'il le connaît.

J'ajoute enfin que non seulement M. E. n'a pas plagié M. S. mais que de plus il n'y a rien de nouveau dans l'édition de Beyrouth, c'est-à-dire rien à prendre. Car il y a deux procédés de publication qui ont chacun leurs avantages et leurs inconvénients, le premier consiste à reproduire un manuscrit tel quel ou peu s'en faut et à ajouter quelques variantes d'autres manuscrits, c'est le procédé qu'a choisi M. Seybold[1]. Il est à la portée de tout le monde, réduit au minimun le travail personnel et ne prête aucunement au plagiat puisque la part person-

1. Voir *Réponse à M. Seydold,* pages IX-XI.

nelle de l'auteur est aussi réduite que possible. Le second procédé consiste à corriger tout ce que l'on peut regarder dans le manuscrit comme faute de copiste ou grossière faute de grammaire, c'est-à-dire à ne pas laisser un masculin pour un féminin ou un nominatif pour un accusatif. Ce procédé suppose que l'on connaît suffisamment l'arabe et donne une édition très personnelle qui a chance d'être fort heureuse dans la grande majorité des cas (surtout quand on connaît le copte comme M. Evetts) et qui peut prêter à plagiat.

Voici maintenant la démonstration pratique de ce que je viens d'avancer : M. Evetts a publié depuis un second fascicule au sujet duquel je lui ai donné la règle suivante : « si vous trouvez dans l'édition Seybold des formes personnelles que vous vouliez citer au moins en variantes, vous citerez la première fois tout au long l'édition Seybold et lui attribuerez la lettre S comme à un manuscrit puis vous la citerez ensuite sous la lettre S. Mais si elle ne renferme rien de personnel qui vaille la peine d'être mentionné vous n'avez pas plus à la citer que l'Alcoran ». Or *M. Evetts n'a rien trouvé de personnel qui vaille la peine d'être cité.* Ce que M. Seybold appelle « ses formes » ce sont, je suppose, les formes du ms. 301, base commune des deux éditions et c'est une pure plaisanterie que d'inviter les savants, comme le fait M. Seybold, *à comparer les deux éditions* pour voir si l'une a « pillé » l'autre, car elles ont nécessairement en commun les bonnes formes du ms. 301 qui est leur base commune [1].

En somme il semble bien que M. S. après s'être jeté en 1903 sur un ouvrage déjà annoncé et préparé par ailleurs a voulu se hâter de lancer sur le marché 120 pages d'arabe sans avertissement, ni traduction, ni notes, pour prendre possession. Même là il s'est trouvé devancé. Mécontent de cette déconvenue et trompé par le fait que le fascicule Evetts n'a été envoyé aux souscripteurs que vers la fin des vacances il a lancé son accusation de plagiat pour essayer ainsi de transformer sa défensive en offensive. Je reste à sa disposition pour toute explication. Il lui suffirait de répondre à ma lettre du 28 avril 1903 pour que j'aie plaisir à lui fournir directement tout renseignement désirable.

C'est assez je crois d'avoir attendu trois mois l'arbitre qui devait mettre fin à notre querelle par une note conjointe, je déclare donc n'avoir rien à changer à ce que j'ai écrit [2].

---

1. Peut-être d'autres manuscrits leur sont-ils encore communs. — M. Evetts en a utilisé sept dont on trouve l'exacte indication p. 5 et 114 de son fascicule. M. Seybold utilise six lettres sans nous apprendre ce qu'elles signifient.

2. Hors une faute d'impression, p. VI, l. 15 (42 pour 43) et l'interprétation inexacte suivante. Il m'est venu entre les mains un fascicule de texte seul portant sur la première page : *Chr. min.* pars secunda et sur la dernière *Chr. min.*, fasc. II... (17 fr. 50; versio seorsum : 4 fr. 75). Comme je n'avais que le texte entre les mains, j'ai conclu à tort (p. VII, note 2) que 17 fr. 50 était le prix de ce que j'avais entre les mains et 4 fr. 75, le prix de la version qui était en effet à part. — Ma méprise a eu l'avantage de faire cesser cette rédaction ambigue et de

2° *M. l'abbé Chabot et Mgr Rahmani, patriarche des syriens catholiques.*

Il est un certain nombre de faits incontestables : *a)* c'est Mgr Rahmani qui a découvert la chronique de Michel le Syrien regardée comme perdue. *b)* Mgr Rahmani a annoncé qu'il voulait la publier lui-même et n'a jamais renoncé à cette publication comme en témoignent même ses recherches du procédé le plus avantageux. *c)* M. Chabot a recherché jadis et obtenu l'amitié de Mgr Rahmani. *d)* c'est M. Chabot qui publie ladite chronique, sans aucun désistement de Mgr Rahmani en sa faveur.

Les faits peuvent évidemment être interprêtés de manière différente, mais nous croyons savoir qu'à l'interprétation de M. Chabot sera toujours opposée l'interprétation de Mgr Rahmani et, comme les faits sont à l'avantage de celui-ci, — car c'est lui qui a été dépouillé des avantages scientifiques et matériels qu'il pouvait légitimement prétendre de sa belle découverte — il y a chance pour qu'il obtienne la réparation du préjudice qui lui a été inutilement causé.

Comme premiers renseignements, M. l'abbé Chabot ayant attaqué le patriarche dans le journal asiatique de mars-avril 1905, p. 260, on trouvera l'attaque ainsi que la réponse de Mgr Rahmani dans la *Revue de l'Orient chrétien*, année 1905, n° 4, p. 435-438.

3° *Le Corpus de M. Chabot.*

Il est inexact que je veuille faire « cesser la publication » du Corpus, car il y a tant d'ouvrages à publier, même inédits, que l'on ne disposera jamais dans ce but de trop de capitaux et de trop de bonnes volontés. La preuve en est que j'ai fait plusieurs annonces et réclames en faveur d'une société anglaise analogue au Corpus et qui s'intitule *Text and Translation Society* (chez William et Norgate). J'aurais de même fait très volontiers des réclames au Corpus si un peu plus d'équité avait présidé à sa fondation car, après que M. Chabot a eu demandé à Mgr Graffin de cesser ses publications, je lui ai proposé non pas de cesser les siennes, non pas même de restreindre le programme *officiel*

---

faire annoncer séparément les prix du texte et de la traduction puisqu'ils sont séparés. — Il est clair que je ne pouvais pas penser alors aux divers dépositaires de l'ouvrage, car j'ai moi-même des dépôts dans plusieurs librairies, chez Geuthner, Leroux, Picard, Poussielgue, Roger et je sais fort bien que c'est moi qui fixe les prix et qui corrige et donne les bons à tirer des couvertures. Je suis donc seul responsable (et non mes dépositaires) des ambiguités de rédaction que les couvertures peuvent porter. M. l'abbé Chabot a commis une erreur analogue à notre préjudice dans le journal Asiatique nov.-déc. 1904, page 550 et je ne l'avais même pas relevée. Il a écrit que le désintéressement de ses collaborateurs lui permettait de livrer les volumes de sa collection « à un prix sensiblement inférieur à celui des autres publications orientales », c'est inexact, car son prix est en moyenne de 0 fr. 75 par feuille, tandis que la collection de Mgr Graffin pour format plus grand (format de Migne) et disposition plus commode (texte et traduction sur une même page) ne coûte que 0 fr. 60 la feuille de 16 pages.

du corpus mais seulement de faire entre nous un partage *officieux* des matières afin de nous compléter l'un l'autre au lieu de nous nuire, et de pouvoir nous annoncer l'un l'autre au lieu de nous combattre. C'est après cela que M. Chabot a demandé à Mgr Graffin, son prédécesseur et maître, de limiter ses publications dans le cadre des seuls auteurs syriens antérieurs au concile de Chalcédoine et de lui reconnaître tout le reste de la littérature syriaque et toutes les autres littératures Orientales (Arabe, Arménien, Copte, Ethiopien). Dans ces conditions, l'entente était impossible, et M. Chabot n'a pas tardé à pousser les choses à l'extrême en commençant par publier ou chercher à publier *parmi les huit cents volumes* qui s'offraient à lui, précisément quatre des dix ou douze que nous avions en cours [1]. Dans ces conditions, l'entreprise de M. Chabot s'annonçait moins comme un loyal essai d'utiles publications orientales que comme une tentative de supplanter son prédécesseur et maître d'abord par une douceur affectée, puis par la violence, en publiant grâce à l'argent d'autrui les mêmes ouvrages.

Car dire que c'est un « droit incontestable, appartenant à chacun de publier ou republier tout ouvrage ancien sans être tenu en justice de savoir si la publication sera désagréable, voire même préjudiciable, à tel ou tel » n'est qu'un leurre et signifie seulement qu'un tel acte n'est pas passible « du palais de justice, » et de la correctionnelle, mais en délicatesse, honneur, conscience et justice; on est tenu de ne pas causer un inutile préjudice à son prédécesseur et maître.

C'est bien ainsi d'ailleurs que l'entend M. Chabot lorsqu'il est en cause. Il lui est arrivé, en 1904, de voir publier en Angleterre un fascicule du texte d'un ouvrage qu'il éditait lui-même [2]. Cette publication isolée, faite à Londres et dans des conditions défectueuses ne lui causait, à mon avis, aucun tort. On remarquera surtout le soin avec lequel M. Chabot cherche à établir sa priorité (p. 546-547), et les phrases très dures [3] qu'il a adressées à cette occasion à M. Philip

---

1. Deux ont chacun un fascicule de texte publié. Le troisième est le synaxaire éthiopien dont il m'écrivait le 30 avril 1903 : « Je pense commencer la publication du synaxaire éthiopien au mois de décembre bien que je n'ignore pas que M. Guidi tienne le troisième trimestre à la disposition de Mgr Graffin ». Le quatrième est un ouvrage publié par nous, après quoi M. Chabot a prié un savant de passage à Paris d'étudier le manuscrit pour « voir s'il n'y aurait rien à faire ».

2. Cf. *Journal asiatique*, nov. déc. 1904, pages 546 à 550.

3. Voici quelques-unes de ces phrases écrites par M. l'abbé Chabot : « au moment où M. D. achevait l'impression de son travail, M. Philip Scott-Moncrieff, assistant au département des antiquités égyptiennes et assyriennes au British Museum, faisait paraître à Londres, sous le titre de *The book of Consolations*, la première partie des lettres d'Iso'yahb. L'éditeur qui, si je ne me trompe, débute par cette publication dans la littérature syriaque, *est sans doute excusable de n'avoir pas su que M. D. préparait cet ouvrage*, car il ne semble connaître, du moins il ne cite dans sa longue introduction, que ce que M. Budge a écrit sur ce

Scott-Moncrieff et à M. Budge (pages 548 à 550). J'invite M. Chabot à reprendre la même plume et à apprécier lui-même l'acte d'un auditeur qui reprend le projet, les collaborateurs, le mode de publication de son maître, qui cherche à déclarer celui-ci en faillite malgré ses protestations, puis à s'attribuer la succession et qui — parmi huit cents volumes dont il annonce la publication — commence précisément par les quelques-uns dont son prédécesseur et maître a déjà fait préparer l'édition, s'il peut retrouver la plume qui lui a servi à apprécier le cas de M. Scott-Moncrieff, je crains uniquement qu'il ne soit trop violent et que j'aie à le modérer.

Voici d'ailleurs un exemple tout récent de ces compétitions littéraires. Au moment où nous publiions à Paris certain fascicule, un jeune érudit — que nous ne connaissions pas personnellement d'ailleurs — commençait au Caire la publication des mêmes matières; quand il eut connaissance de l'antériorité de notre publication, il ajouta à la sienne la note suivante [1] :

« Ce volume n'aura pas de suite, — M. R. vient d'entreprendre la publication de tous les A. C. dans la collection des écrivains chrétiens orientaux commencée par M. Graffin. Il a donné une analyse détaillée des manuscrits de la Nationale dans une communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Comptes rendus des séances; juin 1903, p. 246) et son étude porte précisément sur tous les textes dont je m'occupe ici... Malheureusement j'ai connu trop tard le projet de M. R. pour arrêter l'impression de ce premier volume qui se trouve ainsi remplacé avant d'être achevé... » Mon erreur a été de croire que je pouvais attendre de M. l'*abbé* Chabot autant d'esprit scientifique et d'équité vis à vis de son prédécesseur et maître que M. Pierre Lacau a montré de délicatesse dans un cas analogue.

Il ne nous reste donc qu'à continuer à donner tous nos soins aux publications de la Patrologie, commencée et continuée avec les seules ressources de Mgr Graffin et — au point de vue matériel — à donner

---

sujet en 1893, dans son édition de Thomas de Marga. *Ce qui paraît moins excusable*, c'est d'avoir négligé complètement le manuscrit du Vatican.....; *mais puisque le volume de M. Scott-Moncrieff ne comprend que la première partie des lettres, il pourra, s'il le veut et sans beaucoup de peine, améliorer son édition des deuxième et troisième parties, grâce à celle de M. D.; qu'il ait la patience d'attendre quelques semaines, et la traduction de ce dernier lui sera sans doute de quelque utilité.....* on ne s'explique pas davantage le titre que l'éditeur a inventé : *The book of Consolation. Est-ce pour imiter son maître M. Budge*, qui a intitulé *The book of Governors* l'ouvrage que tout le monde avait l'habitude d'appeler Historia monastica..... » Il est très important de comparer l'arrogance de M. Chabot en 1904, dans un cas très anodin où il croyait avoir raison, avec la douceur qu'il affecte en 1905 dans un cas beaucoup plus violent où il a tort.

1. *Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, T. IX, page II, note 4.

mieux (plus grand format et disposition plus commode . texte et traduction sur une même page) et à meilleur compte (0 fr. 60 au lieu d'une moyenne de 0 fr. 75) que la publication entreprise et dirigée comme pour supplanter celle-ci.

Prof. Dr F. Nau.

R. GRAFFIN. — F. NAU

PROFESSEURS A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

Patrologia Orientalis

Imprimée et Éditée chez Firmin Didot, 56, Rue Jacob, Paris.

OUVRAGES PUBLIÉS :

I. Arabe. — **History of the Patriarchs of the Coptic Church of Alexandria**, texte arabe, traduction anglaise par B. Evetts. 1er fascicule. Prix (pour les souscripteurs) 4 fr. 35, *franco* 4 fr. 85. — 2e fascicule. Prix (pour les souscripteurs) 5 fr. 25, *franco* 5 fr. 85.

Le Synaxaire arabe jacobite, texte arabe, traduction française par René Basset (Tout et Babeh.) Prix (pour les souscripteurs) 6 fr. 30, *franco* 6 fr. 95.

II. Copte. — **Les Apocryphes coptes. I. Les Evangiles des douze apôtres et de saint Barthélemy,** texte copte, traduction française par E. Revillout, Prix (pour les souscripteurs), 3 fr. 15, *franco* 3 fr. 55.

III. Ethiopien. — **Le livre des mystères du ciel et de la terre**. texte éthiopien, traduction française par J. Perruchon et I. Guidi. Prix (pour les souscripteurs) 4 fr., *franco* 4 fr. 50.

IV. Grec. — **Les versions grecques des actes des martyrs Persans sous Sapor II**, textes et traductions publiés par H. Delehaye, S. J., Bollandiste. Prix (pour les souscripteurs), 6 fr., *franco* 6 fr. 70.

V. Syriaque — **Vie de Sévère par Zacharie le scholastique,** texte syriaque, traduction française par M.-A. Kugener. Prix (pour les souscripteurs) 4 fr. 30, *franco* 4 fr. 80.

Vie de Sévère par Jean, supérieur du monastère de Beith Aphthonia, suivie d'un recueil de fragments historiques syriaques, grecs et arabes relatifs à Sévère par M.-A. Kugener. Prix (pour les souscripteurs) 7 fr. 50, *franco* 8 fr. 25.

Les histoires d'Ahoudemmeh et de Marouta primats jacobites de Tagrit et de l'Orient (VIe-VIIe siècle) suivies du traité d'Ahoudemmeh sur l'homme, texte syriaque, traduction française par F. Nau. Prix (pour les souscripteurs) 4 fr. 50, *franco* 5 fr.

VONT PARAITRE :

Arabe. **Réfutation d'Eutychius,** par Sévère, évêque d'Aschmounain, texte arabe, traduction française par P. Chébli, prêtre maronite. Prix (pour les souscripteurs) 4 fr. 65, *franco* 5 fr. 20. — Suite du **Synaxaire** et de **l'Histoire des Patriarches.** — Copte. Suite des **Apocryphes coptes.** — Ethiopien. **Le synaxaire éthiopien**, par I. Guidi. — **Le livre de Job** par E. Pereira. — **Vie de Sévère**, par Athanase, publié avec traduction anglaise par E.-J. Goodspeed. — Grec. **Papyrus grecs relatifs à l'antiquité chrétienne,** par C. Wessely. — **Histoires inédites S. de Pacôme et d'Olympias** par J. Bousquet et F. Nau. — Syriaque. **Homélies de Sévère d'Antioche,** par R. Duval. — **The hymns of Severus of Antioch**, par E. W. Brooks, etc.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

Z
1007
R45
n.sér.
t.61

Revue critique d'histoire et de littérature

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY